BnF Gallica

Le football en Alsace, 1890-1950 : une histoire sportive et politique / par Pierre Perny

Source gallica.bnf.fr / Société d'histoire et d'archéologie du Ried Nord

BnF Gallica

Perny, Pierre (1949-....). Auteur du texte. Le football en Alsace, 1890-1950 : une histoire sportive et politique / par Pierre Perny. 2009.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

LE FOOTBALL EN ALSACE

1890-1950
Une histoire sportive et politique

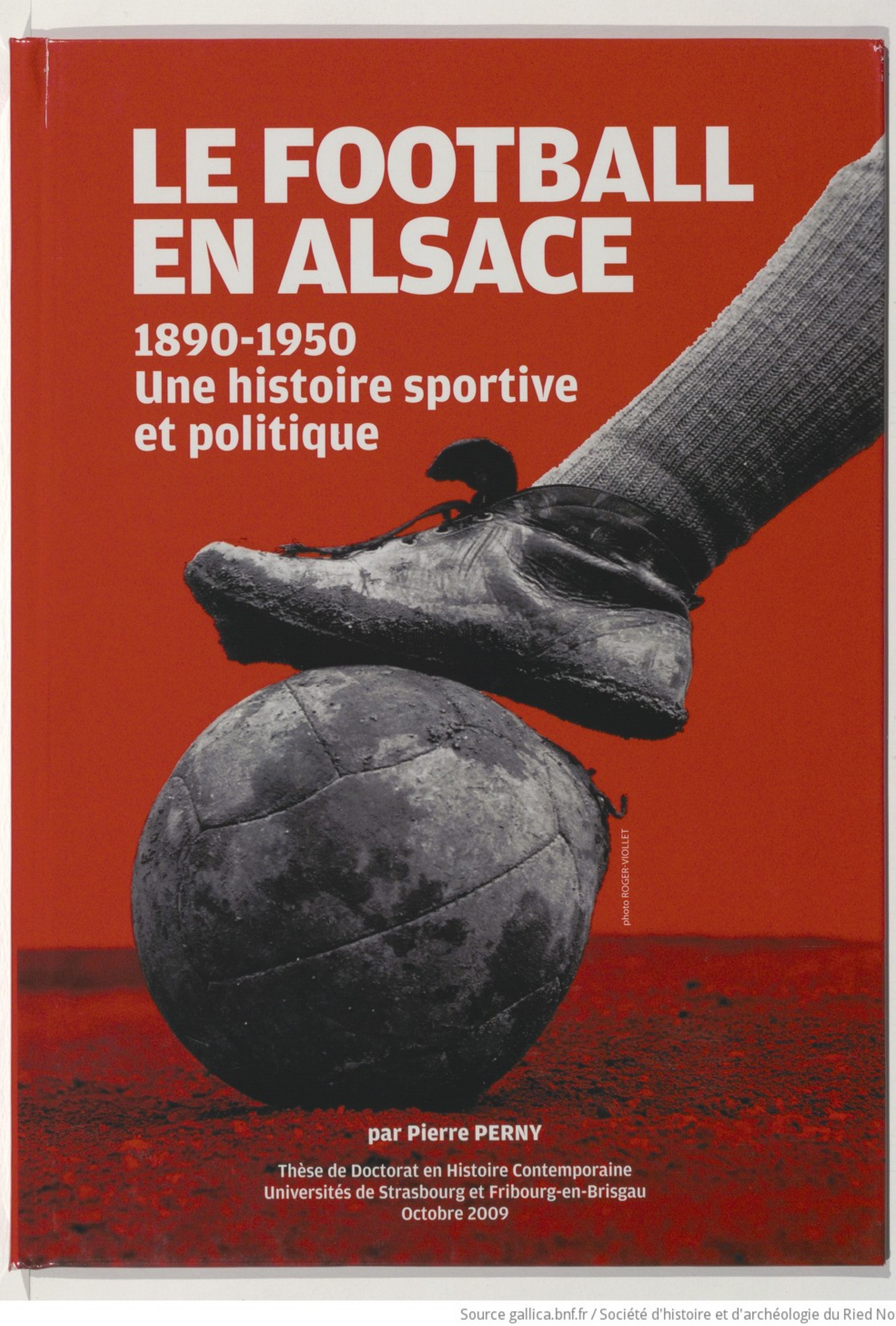


photo ROGER-VIOLLET

par Pierre PERNY

Thèse de Doctorat en Histoire Contemporaine
Universités de Strasbourg et Fribourg-en-Brisgau
Octobre 2009

Source gallica.bnf.fr / Société d'histoire et d'archéologie du Ried Nord

SIGLES et ABRÉVIATIONS

ADBR : Archives Départementales du Bas-Rhin

AGR : Avant Garde du Rhin

AMM : Archives Municipales de Mulhouse

AMS : Archives Municipales de Strasbourg

ASS : Association Sportive de Strasbourg

ATB : Arbeiter Turner Bund

BLB : Badische Landesbibliothek (Karlsruhe)

BMS : Bibliothèque Municipale de Strasbourg

BNF: Bibliothèque Nationale de France

BNUS : Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg

CRA : Commission Régionale d'Arbitrage

CRJ : Commission Régionale des Jeunes

CRRQ : Commission Régionale des Règlements et Qualifications

DFB : Deutscher Fussball Bund (Fédération Allemande de Football)

DNA : Dernières Nouvelles d'Alsace ou „Strassburger Neueste Nachrichten" avant 1918

DNC : Dernières Nouvelles de Colmar

DNS : Dernières Nouvelles de Strasbourg

FCM : Football Club de Mulhouse

FFF ou FFFA : Fédération Française de Football Association

FIFA : Fédération Internationale de Football

FGSPF : Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France

FSGT : Fédérative Sportive et Gymnique du travail

GM ou GMS : Gouvernement Militaire en Sarre

HCF : Haut Commandement Français (en Sarre)

JDB : Jung Deutschland Bund

KFV : Karlsruher Fussball Verein

LAFA : Ligue d'Alsace de Football Association

NSRL : National Sozialistische Leibesübungen (Fédération National Socialiste pour l'Education Physique)

RCS : Racing Club de Strasbourg

SDFV : Süddeutscher Fussball Bund (Ligue de Football d'Allemagne du Sud)

SDFU : Süddeutsche Fussball Union

SDSZ : Süddeutsche Sportzeitung

SNN : Strassburger Neueste Nachrichten (deviennent après 1918 « Les Dernières Nouvelles de Strasbourg », puis après 1945 « Les Dernières Nouvelles d'Alsace ».

SFV : Strassburger Fussball Verein

SRC : Sport Réunis de Colmar

SVS : Sport Verein Strassburg

USFSA : Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques

WLB : Württembergische Landesbibliothek (Stuttgart)

AVANT-PROPOS

Ce travail relève, un peu, d'une gageure. En 2003, après la publication de mon ouvrage consacré à « La Grande Epoque du Football Alsacien : 1920/1966 », le Professeur Alfred Wahl m'a encouragé, lors d'une réunion à la Ligue d'Alsace de Football, à explorer « la période avant 1918 ». Je dois dire que la tâche me paraissait quasi insurmontable, la période en question faisant immédiatement penser à la préhistoire du football, et qui dit préhistoire, dit inévitablement des témoins de la première heure qui ne sont plus de ce monde et des sources que l'on imagine rudimentaires pour des faits vieux de 110 ou 120 ans.

Mais quand la passion anime le sujet, quand le travail sort de la démarche classique consistant à faire d'un diplôme universitaire un outil de promotion professionnelle, quand il n'a, en fin de compte, d'autre motif que le seul plaisir pour l'histoire - celle de l'Alsace et celle du sport - alors on aboutit à ce type d'entreprise, un peu folle il est vrai, puisqu'elle a monopolisé durant plusieurs années tout mon temps libre. En même temps, il couronne un sympathique retour des choses puisque cette thèse de doctorat a été pour moi l'occasion de renouer les liens avec l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg à qui je suis redevable et reconnaissant de m'avoir donné, au début des années 1970, les moyens de réussir ma vie professionnelle.

Finalement, l'objectif assigné et accepté un soir à la Ligue d'Alsace de Football a été dépassé dans le temps et dans l'espace. En effet, ce travail va finalement au-delà de la période où l'Alsace était « Terre d'Empire ». Il s'arrête après 1945. Il va « d'un Reich à l'autre » m'a-t-on fait remarquer… De plus, il n'a pas une note uniquement alsacienne, mais très largement franco-allemande.

Merci à mes Directeurs de thèse, Monsieur Sylvain Schirmann, Directeur de l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg et Monsieur Franz-Joseph Brueggemeier, Directeur du Département « Histoire Contemporaine » à l'Université de Fribourg-en-Brisgau pour avoir guidé cette recherche. Merci à Monsieur l'Abbé Xavier Laufenbuchler, sans qui la traduction en allemand de ce travail n'aurait pas la qualité qui est la sienne. A ce sujet, je dois dire que j'ai opté pour la traduction intégrale des chapitres qui intéressent l'Allemagne (avant 1918, entre 1940 et 1945 et la marche vers l'Europe après 1945), que de faire un résumé dans la langue de Goethe de la totalité de la thèse. J'ai considéré que le lecteur allemand trouvera davantage son compte avec ce choix, surtout que les travaux sur le football badois durant les périodes en question ne sont pas particulièrement nombreux outre-Rhin. Enfin mes remerciements vont à toutes celles et tous ceux – plus d'une centaine de personnes très certainement - qui ont bien voulu me consacrer du temps et qui ainsi ont apporté, d'une manière ou d'une autre, leur contribution à la reconstitution de l'histoire de notre football régional.

INTRODUCTION

« Et politique, dites-vous ? ».

En effet, il peut être difficile de croire que l'histoire du football alsacien n'est pas que sportive mais aussi politique. Comment ce sport consistant, pour plus d'un, « à taper dans un ballon », pourrait-il avoir une dimension politique ? Et surtout dans le sens le plus noble du terme, à savoir être impliqué dans les affaires supérieures d'un pays ? Mais quand on rajoute qu'entre 1890 et 1950, une période marquée par deux guerres, trois changements de nationalités, qu'outre les compétitions de la Ligue d'Alsace de Football Association - le « football civil » en raccourci - on pouvait pratiquer la discipline au sein de l'Avant-Garde du Rhin et de la Fédération Socialiste et Gymnique du Travail, c'est-à-dire chez les « Curés » et « chez les Rouges », qu'entre 1940 et 1944 les clubs alsaciens jouaient en Championnat d'Allemagne et qu'il existait des « Footballeurs Malgré-Nous », qu'à d'autres moments de l'histoire les clubs de football faisaient la promotion de l'Armée via la « Préparation Militaire », alors le regard porté sur le football change et les mines deviennent moins dubitatives.

Il faut bien dire que l'histoire du football alsacien n'a pas passionné la foule des chercheurs jusqu'à présent. Il n'existe aucune contribution de fond sur son histoire sportive ancienne : les championnats, la hiérarchie des clubs, les joueurs, les dirigeants, la place du football alsacien dans le football allemand avant 1914. Pas plus, d'ailleurs, que dans le football français entre 1919/1939 ou même plus tard.

Cela vaut même pour le football professionnel et les grandes villes alsaciennes. Un club comme le « Football Club de Mulhouse », un des plus grands français des années 1920, premier club professionnel d'Alsace, un des clubs doyens du football rhénan, n'a aucun historique digne de son riche passé. Pour les « Sports Réunis de Colmar », professionnels à partir de 1937, demi-finalistes de la Coupe de France en 1948, sociétaire de Division Nationale lors de la saison 1948/1949 qu'ils terminent en meilleure position que le Racing, le constat est le même. Quelques publications de nature journalistique, simples reprises de brochures d'anniversaires, traitant, pour le FC Mulhouse par exemple, l'histoire prestigieuse de l'entre-deux guerres en quelques pages et celle d'avant 1914 en quelques lignes. Pas de présentation des joueurs, de leur origine, de leur carrière, leur circulation entre les clubs français et étrangers, beaucoup étant Hongrois, Autrichiens, Tchèques, Argentins, etc.

Il est vrai qu'une telle démarche suppose une lecture minutieuse des journaux allemands et français, les comptes-rendus des matchs, les Bulletins Officiels des Fédérations et Ligues, les mutations des joueurs chaque début de saison, une lecture méthodique, par conséquent, sur une cinquantaine d'années de la presse généraliste et sportive, et comme pour compliquer les choses, disponible qu'à Paris, Berlin ou Francfort, et nécessitant la maîtrise des deux langues.

Le manque de connaissance du passé est de la même ampleur pour le football de l'AGR et de la FSGT, deux structures qui dépendent du catholicisme et du socialisme, des endroits où la recherche historique est pourtant abondante. Rien n'existe sur l'histoire passionnante du sport socialiste et communiste alsacien, de sa localisation, de ses clubs, de son importance. Quant à l'AGR, elle vient de publier une brochure pour ses 110 ans, une date mythique qui aurait pu être l'occasion de traiter toute son histoire, jusqu'à ses origines qui démarrent avec le « Catholicisme Social », d'évoquer son fonctionnement à l'intérieur des nombreuses structures socioculturelles catholiques. Là aussi, il s'agit d'une simple reprise d'éléments déjà connus, avec leurs erreurs et leurs approximations.

Les deux périodes « allemandes » - avant 1914 et entre 1940 et 1945 - pourtant très politisées n'ont pas eu davantage de succès. Si les travaux sur la vie civile dans le « Reichsland » sont assez nombreux, aucun n'aborde, cependant, les aspects sportifs.

Pour la période de « l'Annexion », la situation est inverse en ce sens que les travaux sur la vie civile sont peu nombreux, la référence étant aujourd'hui encore la thèse de doctorat de l'Allemand Lothar Kettenacker, qui date, à présent, de près de quarante ans. Pour le football, il existe des récits, malheureusement plus anecdotiques que basés sur des faits avérés, qui avec le temps sont entrés dans une certaine légende. Ainsi par exemple, le Racing qui aurait joué à la Meinau en tenue « bleu-blanc-rouge » au plus fort de la présence nazie en Alsace ou tous les raccourcis malheureux utilisés à l'encontre du « Red Star » de Strasbourg devenu en 1940, en raccourci là aussi, « le club SS » pour ne pas dire tout simplement le club « des SS » !

Mais de travail de recherche à proprement parler sur le football alsacien durant l'Annexion, les années qui ont précédé et suivi celle-ci, il n'en existe aucun. On a pu lire çà et là de vagues généralités, le prototype étant le petit témoignage sur un fait ponctuel, des affirmations rarement confrontés, mais jamais une étude d'ensemble. Pourtant, de très nombreuses sources sont à la disposition du chercheur alsacien puisque la BNUS dispose de la presse National-Socialiste diffuée en Alsace entre 1940 et 1944, qu'à 200 km de Strasbourg, à Francfort, il est possible de lire celle de la NSRL, le « Kicker » en particulier, que les « Archives Municipales de Strasbourg » et celles de « l'Occupation Française en Allemagne et en Sarre » à Colmar contiennent quantité de matière sur le sujet du football durant cette période.

Or, en 2008, on en est toujours à des contributions du genre de celles parues chez « Werkstatt »[1], un éditeur allemand qui a mis, plus d'une fois, le thème, commercialement toujours « vendeur », du football sous le régime nazi à l'inventaire de ses publications. Il faut bien dire que les passages relatifs à l'Alsace sont sujets à caution. Ainsi peut-on lire dans une publication de 1999, plusieurs fois rééditée entre-temps, que si les Allemands ont mis la main en 1940 sur le Red Star de Strasbourg pour en faire la « Sportgemeinschaft SS », c'était « parce que le club n'était pas communiste », que ce club « s'est toujours classé devant le Racing », que « Curt Keller y a joué », que les matchs « Sportgemeinschaft SS contre le Racing se déroulaient devant près de 20.000 spectateurs, des assistances qui correspondaient à des manifestations de masse d'où transperçait l'esprit de lutte entre résistants et occupants » et que « le Racing jouait en tenue « bleu-blanc-rouge », les couleurs de la France » ! Des affirmations inventées, fâcheuses pour Curt Keller qui n'a jamais mis les pieds en Alsace entre 1940 et 1945 puisqu'il jouait au Toulouse Football Club, fausses en tout cas pour toutes les indications d'ordre sportif et les interprêtations que l'on pourrait en déduire. Dix ans plus tard, en 2008, « Werkstatt » commandait un travail similaire au professeur Alfred Wahl. Celui-ci indique « qu'il ne s'agit pas de quelque chose d'évident », que « les sources utilisées jusqu'à présent pour présenter le football alsacien durant l'Annexion sont trop sommaires pour en donner une image complète », qu'il faudra, pour ce faire, « une étude d'ensemble plus fouillée » et que la contribution qui lui est demandée ne peut être pour l'heure « que superficielle ». Les choses sont donc claires et l'on comprend, à partir de là, qu'il pose plus de questions qu'il ne donne de réponses et qu'il limite sa contribution, avec la bibliographie très réduite dont il dispose, à deux clubs et trois joueurs et qu'il consacre cinq lignes au palmarès des clubs alsaciens versés dans la NSRL, cinq lignes qui pourraient faire croire à des résultats modestes alors que la « Sportgemeinschaft SS » de Strasbourg était arrivée en Quart de Finale du Championnat d'Allemagne en 1942, battue il est vrai 6-0 par Schalke 04, un sort qui a été réservé à plus d'un club par le sextuple Champion d'Allemagne du tandem Szepan/Kuzzora !

Plus d'un siècle après l'apparition des premiers sports athlétiques, le terrain de l'histoire sportive de l'Alsace est donc toujours vierge ou presque. Ni cent ans de pratique sportive, ni un espace géopolitique pourtant des plus intéressants, n'ont tenté le chercheur et, qui plus est, dans des Universités de l'importance de celles de Strasbourg, Karlsruhe et Fribourg, toutes dotées pourtant de sections « Sciences et Histoire du Sport » ou « Sportwissenschaften ». A l'exception des précieuses enquêtes orales du journaliste Francis Braesch[2], d'articles ponctuels d'Alfred Wahl[3] et du Mémoire de Maîtrise - le seul travail véritablement de recherche - de Leonardo Costantini consacré en 1997 au Racing Club de Strasbourg[4], aucune contribution à l'histoire originelle ou plus récente du football alsacien ne peut être signalée aujourd'hui. Le manque d'intérêt, l'indifférence même du monde universitaire rhénan pour l'histoire du football alsacien/badois, le sport le plus populaire à l'échelle de la planète, mériterait une étude en soi, de même, sur un plan plus large, le fait qu'aucun enseignement portant sur « l'Histoire des Sports » ne figure au programme des écoliers et des lycéens de notre pays.

Ce très faible bilan de la recherche historique sur les sports en Alsace en général et le football en particulier a eu deux conséquences pour moi. D'abord, et contrairement à quasiment tous les travaux de doctorat, un « état de la question » presque nul et qui exclut pratiquement tout appui ou référence à des études précédentes. Ensuite, aucune possibilité de définir une « problématique nouvelle », infirmant ou confirmant des travaux antérieurs puisqu'ils n'y en a pas.

Dans cette situation de quasi « no mans land », j'ai pris le parti d'orienter mon travail vers les aspects sportifs, politiques et économiques du football alsacien. Quand et comment le football est-il arrivé en Alsace ? Par implantation directe des Britanniques ? Par transplantation de noyaux originels installés sur le territoire allemand ? Ou alors, sa création répondrait-elle à une originalité alsacienne ? Quel a été le rôle des Anglais, celui des « Vieux-Allemands », quel a été le rôle de la population locale ? L'Alsace a-t-elle d'emblée accepté ce nouveau sport, soutenu par le vainqueur de 1871 ? Le football a-t-il favorisé les contacts entre population immigrée et population alsacienne ?

1- Stürmer für Hitler" (1999) et « Hakenkreuz und rundes Leder » (2008).
Concernant le premier ouvrage, notons :
- que la seule explication du motif de la „rafle" sur le Red Star est son antérioté « allemande » puisqu'il a été créé durant le Reichsland (en 1900 exactement) sous le nom de « Fussball Klub Frankonia Strassburg ». Parmi les clubs susceptibles d'interesser, à l'automne 1940, les autorités nazies, aucun ne présente de critères politiques, les clubs en question faisant partie du défunt championnat de la Ligue d'Alsace, par définition apolitique. Les seuls clubs d'obédience socialiste ou communiste font partie de la FSGT mais l'organisation du Sport Ouvrier est dissoute dès les premiers jours de l'arrivée des Allemands en Alsace.
- qu'uniquement lors de la saison 1941/42, la Sportgemeinschaft SS a devancé le Racing
- que les rencontres Sportgemeinschaft - Racing attiraient 5 à 10.000 spectateurs et que les deux plus grosses affluences pour un match de football durant l'Annexion étaient les rencontres Sportgemeinschaft SS contre Kickers Stuttgart (11.500 spectateurs) et Schweinfurt 05 (13.000 spectateurs) en poule finale du championnat d'Allemagne en mai 1942
- qu'aucun joueur du Racing - à commencer par Pierre Heintz et Robert Schneider qui sont toujours en vie - n'a jamais témoigné avoir porté un équipement « bleu-blanc-rouge ».

2 -« Grandes et petites histoires du football alsacien » - Ligue d'Alsace de Football Association, 1989

3 - « Football et Histoire » - recueil d'articles - Centre de Recherche Histoire et Civilisation de l'Université de Metz - Metz 2004 - Voir aussi « Alsace-Foot » du 22 décembre 1994

4- « Le Racing Club de Strasbourg de l'amateurisme au professionnalisme »- 1906/1960 » - Mémoire de Maîtrise soutenu à « l'Institut d'Histoire d'Alsace » - Université Marc Bloch à Strasbourg. Il s'agit de la seule étude universitaire portant sur le football alsacien.

Comment le football alsacien est-il rentré dans le giron français après 1918 ? Quel est son positionnement dans les missions confiées au football - en premier lieu, le Militarisme et l'Hygiénisme - par la nation française dans l'entre-deux guerres, dans les relations internationales des années 1920 et 1930, dans les organisations sportives catholique et socialiste ?

Comment s'est-il comporté vis-à-vis des autorités nazies durant l'Annexion ? A-t-il été mêlé à l'épuration après 1945 ? A la construction européenne, un peu, plus tard ?

Autant de questions de nature politique qui sont à compléter par des aspects sportifs - les palmarès, les grands clubs, les grands joueurs, les grands moments, l'évolution des lois du jeu, de la tactique, de la technique - et économiques, à savoir le fonctionnement des clubs, leurs budgets, leur politique de recrutement, la modification du statut du joueur avec l'arrivée du professionnalisme.

Une place est laissée aux aspects sociologiques à la condition qu'ils soient nourris de faits dûment attestés. Mais faire, en se servant de la préhistoire du football, de la sociologie pour faire de la sociologie parce qu'elle serait une discipline plus noble que l'histoire, n'entraînerait que des résultats d'une extrême fragilité et le risque que tout se mue en verbiage spécieux. En effet, s'il est aisé, à partir des années 1920, de dégager du football des données sociologiques les sources écrites étant nombreuses, explicites, techniques et par conséquent fiables, si on peut reconstituer ou vérifier avec une grande certitude des informations diverses grâce aux témoignages toujours possibles des enfants des footballeurs de l'entre-deux guerres, il en est tout autrement des années 1890/1920. D'une part, parce que pour les années 1890/1895 les sources écrites se rapportant au football, si elles existent, sont extrêmement laconiques. Elles sont plus exploitables, à partir de 1900, sans pour autant apporter une multitude de détails. Elles se limitent, en règle générale, à un compte-rendu de match plus ou moins technique, plus ou moins dense, auquel est joint, dans de rares cas, une composition d'équipe dont il est quasiment impossible d'extraire des informations certaines sur les joueurs, à fortiori sur leur vie, leur profession, leur statut social. Après 1910, les renseignements deviennent plus riches mais à ce moment là, vingt ans après l'arrivée du football en Alsace, nous ne sommes plus au temps des pionniers. En quinze ou vingt ans, le football alsacien a beaucoup évolué. Juste avant 1914, il est, à tous points de vue, plus proche de celui de 1920 que de celui de 1905. D'autre part, parce qu'aux difficultés inhérentes à toute recherche de témoins pour des évènements vieux d'un siècle ou plus, se rajoute, dans le cas spécifique à l'Alsace, le fait que les rangs des témoins potentiels se sont fortement éclaircis, la population de « Vieux-Allemands » ayant retraversé le Rhin fin 1918.

Leonardo Costantini est arrivé à la même conclusion, indiquant « qu'une recherche approfondie sur l'origine sociale des membres du FC Neudorf (le prédécesseur du Racing Club de Strasbourg) est une entreprise pas évidente ». Venant de la part d'un chercheur qui a étudié un club précis, sur une période précise (à partir de 1906) et sur la base des sources d'époque les plus complètes qui soient, on ne peut qu'être frappé par son constat qui rejoint le mien.

Il en est de même des dates de création effective des clubs et notamment de celle du Racing Club de Strasbourg. A croire que les faits, tels qu'ils sont rapportés par les témoins de l'époque qui nous intéresse, donnent parfois une version quelque peu différente de certaines positions émises depuis des années et qui, dans bien des cas, se sont imposées davantage par l'antériorité qui a été la leur que par une démonstration véritablement nourrie de preuves, preuves sans lesquelles rien n'est solide.

A ce problème de documentation sur les tout premiers moments du football et qui touche apparemment les chercheurs des deux côtés du Rhin si l'on en juge par l'extrême rareté des travaux sur le football alsacien et son homologue badois, j'ai tenté d'apporter une solution en en croisant les sources écrites et orales chaque fois que cela pouvait se faire. Aussi ai-je donné la parole aux contemporains des années 1895/1914 dans la mesure du possible. D'où la reproduction dans le texte même de citations, parfois plus longues que la normale, dès lors qu'elles sont inédites. Emanant d'acteurs de premier plan de la préhistoire du football européen - « de dix ans d'expérience footballistique » pour ce qui est de Philippe Heineken, par exemple, quand il publie en 1898 son remarquable ouvrage « Das Fussball Spiel : Association und Rugby » - elles constituent une formidable plus-value sur le plan documentaire. Il en est de même des écrits du Professeur de Braunschweig, Konrad Koch, ou de ceux du Français Paschal Grousset. Quand ces écrits avaient force de sources archivistiques et qu'elles sont quasi inédites, j'ai considéré que leur intégration dans le texte même, et non dans les annexes se justifiait naturellement.

Ces toutes premières années de démarrage du football en Alsace une fois passées, la documentation devient rapidement abondante.

Elle repose, dans le cas présent, d'abord sur la presse.

Pour la période 1890/1914, la presse généraliste alsacienne - « les Strassburger Neueste Nachrichten »[5] pour Strasbourg et le Bas-Rhin, le « Mulhauser Tagblatt »[6] pour le Haut-Rhin - a été lue au quotidien. La presse badoise - les « Badische Neueste Nachrichten » surtout - a également consultée, plus par sondage et pour des évènements ponctuels, plus pour comparer ou vérifier des déroulements qui ont eu lieu en Alsace que pour connaître en détail le

---

5- Futures Dernières Nouvelles de Strasbourg, puis Dernières Nouvelles d'Alsace

6- Le Journal de Mulhouse

contexte du football de Karlsruhe, haut lieu avec le mythique « Karlsruher Fussball Verein » du football allemand d'avant 1914. Pour les sports socialiste et catholique, ce sont la « Freie Presse », l'organe de presse de la Social-Démocratie allemande et le « Vereinsblatt », celui des Cercles Catholiques, qui ont servi de support d'information.

En complément de cette presse généraliste, il y a lieu de signaler la presse sportive française et allemande qui paraît déjà avant 1914 avec une fréquence hebdomadaire : « La Vie au Grand Air » pour l'environnement sportif français, les journaux successifs du « Deutsche Fussball Bund »[7] et de la Ligue de Football d'Allemagne du Sud pour le football allemand dont fait partie de football alsacien à ce moment là. Ces magazines, véritables pionniers de la presse sportive, renferment déjà une intéressante documentation photographique (photos d'équipes nationales, de sélections régionales, de clubs, de joueurs, d'action de match).

Toujours pour la période 1890/1914, la documentation repose aussi sur les plaquettes d'Assemblées Générales du « Deutsche Fussball Bund » et de la Ligue de Football d'Allemagne du Sud, les brochures d'anniversaires des Ligues Régionales et des grands clubs (VfB Stuttgart, Karlsruher Fussball Verein, Association Sportive de Strasbourg, Football Club de Mulhouse, Racing Club de Strasbourg), les « bibles » du football allemand et français que sont les ouvrages du Professeur Konrad Koch, de Philipp Heineken, le capitaine du « Fussball Verein Stuttgart 1893 », des joueurs parisiens Tunmer et Fraysse, du dirigeant de la Ligue de Paris Achille Duchene, des témoignages des dirigeants du football français et alsacien (Messieurs Rimet, Delaunay, Lévy et Espir) publiés immédiatement après 1918 dans « Football Association » et dans « Le Sport Alsacien ».

Après 1918, la base documentaire s'élargit encore davantage. Elle est constituée par l'organe de presse de la Fédération Française de Football à savoir « Football-Association » qui devient « Football », puis « France-Football », « Le Miroir des Sports » et pour l'Alsace, plus particulièrement, « L'Alsace Sportive » pour les années 1919 et 1920, puis, à partir de courant 1920, « Le Sport Alsacien ». Evidemment, la presse généraliste alsacienne intervient toujours en support de ces grands hebdomadaires spécialisés. Pour le football socialiste et communiste, ce sont la « Presse Libre » et « l'Humanité d'Alsace/Lorraine », les journaux des deux partis politiques et « Le Sport Ouvrier » qui sont les sources d'information majeures et pour l'organisation sportive des patronages catholiques, « Le Nouvel Alsacien » et « L'Avant-Garde du Rhin ».

Durant l'Annexion, la presse est réduite à sa plus simple expression avec un journal pour le Bas-Rhin - les « Strassburger Neueste Nachrichten » et un autre pour le Haut-Rhin - le « Mulhauser Tagblatt » et le « Kicker » pour la propagande footballistique de l'organisation nazie, la NSRL ou « National Sozialitischer ReichsLeibesübungen ».

Après 1945, « Sport-Est », le successeur du « Sport-Alsacien » et « France-Football » redeviennent les sources les plus fréquemment utilisées.

Toujours pour la période se situant après 1919, il y a lieu de mentionner les services d'archives : les Archives Municipales de Strasbourg pour les archives du Racing Club de Strasbourg et du sport strasbourgeois sous l'Annexion, les « Archives de l'Occupation Française en Allemagne », déposées à Colmar, pour la politique sportive française en Zone Française Occupée et en Sarre après 1945.

Dernière source d'information écrite : les pièces statutaires. Ainsi les Procès Verbaux des Assemblées Générales de la Lafa publiés dans le « Sport Alsacien » et dans « Sport-Est », les « Rapports Moraux» prononcés aux Assemblées Générales de la Fédération Française de Football et que l'on trouve au siège de cette dernière à Paris ou dans ses organes de presse déjà évoqués : « Football-Association », « Football » et « France-Football ».

En dernier lieu, il est impossible de ne pas mentionner les nombreux entretiens - parfois enregistrés - qui ont été réalisés, non seulement pour l'intérêt des témoignages qui ont pu être obtenus mais aussi pour la constitution d'une base iconographique à laquelle ils ont donné lieu et qui, dans le cas du football, est un soutien indispensable des sources écrites, surtout les photos d'équipes dès lors que les joueurs sont identifiés[8].

Dans cette étude portant sur l'histoire sportive et politique du football alsacien entre 1890 et 1950, et parce que nous sommes dans le cadre d'une thèse de doctorat d'Histoire Contemporaine, les aspects politiques et économiques l'emportent sur les éléments purement sportifs.

Aussi, un plan en cinq parties, calé sur l'évolution politique de l'Alsace et les mutations économiques du football français, paraît le plus approprié.

La première partie est consacrée au temps du « Reichsland » (1890/1918), la seconde (1918/1932) retrace la marche vers le professionnalisme, la troisième (1932/1939) est celle des débuts de la cohabitation de deux types de footballeurs, les amateurs et les professionnels, la dominante de la quatrième période (1939/1945) est évidemment d'être un « football de guerre » et la cinquième (de 1945 au début des années 1950) correspond aux grandes mutations socio-économiques qui touchent la France en général, ainsi qu'à la marche vers l'Europe et sur un plan sportif à l'obtention de résultats jamais réalisés auparavant.

7- Fédération Allemande de Football

8- Six joueurs alsaciens - Adolphe Bohrer et Paul Pflieger du FC Mulhouse, Alfred Schertzer, Oscar Heisserer, Alphonse Rolland et Ernest Waechter du Racing Club de Strasbourg - sont restés pour moi des témoins du football professionnel français de l'entre-deux guerres.

PARTIE I

LES DEBUTS du FOOTBALL en ALSACE
1890 - 1914

Introduction

A l'issue de la saison 1913/14, le « Strassburger Sport Verein » retrouve l'élite du football allemand. Pour fêter l'évènement, le club strasbourgeois organise contre les professionnels anglais de Bradford le plus grand match de football qui n'a jamais eu lieu depuis que l'on joue au football en Alsace. A ce moment, le football est implanté de part et d'autre du Rhin depuis une vingtaine d'années. Une cinquantaine de clubs alsaciens évoluent avec leurs homologues badois dans les quatre divisions de « l'Oberrheingau », le district rhénan de la « Ligue de Football d'Allemagne du Sud » dont la territorialité s'étend de Munich à Mulhouse et qui représente la force principale du « Deutsche Fussball Bund », la Fédération Allemande de Football.

Quand et comment le football est-il arrivé en Alsace ? L'Alsace a-t-elle d'emblée accepté ce nouveau sport promu directement ou indirectement par le vainqueur de 1871 ? Le football a-t-il favorisé les contacts entre population immigrée et population alsacienne ? Quels sont les premiers clubs ? Qui sont les premiers joueurs et les premiers dirigeants ? Comment le football s'est-il développé ? Quels sont les résultats, le palmarès des principaux clubs de la région ? Répond-t-il déjà, avant 1914, à des schémas tactiques ? Quel est le statut du joueur de football ? Autant de questions que l'on est en droit de se poser concernant cette préhistoire du football alsacien.

Pour répondre à cette problématique, j'ai étudié l'installation et le premier développement du football rhénan sur la période allant de 1890 à 1914, en plaçant le travail dans un contexte européen sans omettre d'évoquer par moments les relations du football avec les autres disciplines sportives car il est impossible de ne pas lui donner cette double dimension. Sport d'origine anglaise, le football, d'une manière générale, n'a pas grandi sur un îlot à l'abri des autres sports. Tout au contraire, il a été obligé de se faire une place, de jouer des coudes vis-à-vis des disciplines sportives existantes ou naissantes. De grands clubs comme « l'Olympique Gymnaste Club de Nice », le « Tennis Borussia Berlin », « l'Aviron Bayonnais », le « VfB (Verein für Bewegungsspiele) Stuttgart », l'AJ Auxerre (Association pour la Jeunesse Auxerroise) ou le Vfl (Verein für Leibesübungen) Bochum sont, de même que les toujours très nombreux T.u.S. (Turn und Sportvereine), aujourd'hui encore des illustrations de cette interconnexion qui s'est produite entre le football et les autres sports et qui marquent les deux premières décennies de son existence.

C'est avec la gymnastique de compétition, discipline olympique dès les premiers Jeux Olympiques de 1896, que les relations sont les plus intenses, les plus passionnelles. Elle est tour à tour une mère, une marâtre, une marraine pour le football. C'est d'elle que sont issus de nombreux clubs, c'est elle qui leur a mis la tête sous l'eau quand ils ont voulu la quitter, c'est elle qui était à leur chevet quand les choses allaient mal pour plus d'un d'entre eux. Cette triple attitude des gymnastes vis-à-vis des footballeurs est particulièrement vraie en Alsace.

Le football n'a pas grandi, non plus, sur un îlot à l'abri des autres pays. Le football alsacien, tout particulièrement, est né, a grandi dans un contexte international, à l'intérieur de relations entre Continentaux et Britanniques, entre l'Allemagne, pays dont l'Alsace constitue un « Reichsland », une Terre d'Empire depuis 1871, l'Angleterre, berceau du football et la France dont l'Alsace est séparée politiquement mais avec laquelle elle garde des relations dans le sport, rares et discrètes au départ, de plus en plus officielles et de plus en plus nombreuses, plus le temps passe. Les emprunts faits par le football alsacien aux trois pays ci-dessus ne sont pas seulement d'ordre techniques. Ils sont aussi linguistiques.

Au cours des vingt cinq ans qui sont étudiés et qui sont à cheval sur deux siècles, le football en Alsace passe du stade de sport naissant au rang de premier de tous les sports, à celui de sport le plus populaire. En une vingtaine d'années, il dépasse le cadre du simple phénomène sportif. Il devient un moyen au service de la République et de l'Empire, un enjeu pour le monde politique et religieux dans les deux pays.

A partir de là, le plan de cette première partie s'impose de lui-même : le premier chapître (1890/1900) décrit le contexte de la naissance du football en Alsace et de son affirmation progressive vis-à-vis des autres sports, le second (1900/1914), celui du spectaculaire développement qui mènera le football à la position dominante, celle de sport-roi, en Alsace, à la veille du premier conflit mondial.

CHAPITRE 1

La naissance du football alsacien
1890 - 1900

Introduction

Depuis quand ce «jeu de coups de pied» existe-t-il? Depuis que l'homme s'est mis debout prétend l'humoriste. Peut-être n'a-t-il pas entièrement tort! Est-il venu de Perse, de Grèce, de Rome, du Mexique, illustré par des poteries chinoises datant de 2.500 ans avant JC? Une histoire très ancienne, rêvée, imaginée? Des récits des poètes? Plus rigoureuse est la découverte en 1314 d'un édit du roi Edouard II d'Angleterre interdisant ce jeu trop brutal et trop bruyant auquel est déjà donné le nom de football, un jeu qui, bien que hors la loi, gagne régulièrement les couches populaires britanniques avant d'être codifié pour la première fois, le 26 octobre 1868 dans un estaminet de «Queen street» à Londres, la fameuse «Taverne Freemasov» ou naît le «Football Association», concurrent du «Football-Rugby».

Un quart de siècle plus tard, au tout début des années 1890, le football est exporté d'Angleterre sur le Continent. Les premiers clubs allemands et français naissent vers 1891/1893. Parmi eux, ceux de Strasbourg et de Mulhouse. A-t-on pour autant ébauché le football à Strasbourg en 1890 et à Mulhouse en 1893 comme les fondateurs de «l'Association Sportive de Strasbourg» et du «Football Club de Mulhouse» nous l'ont transmis jusqu'à ce jour? C'est qu'il est difficile de ne pas douter de l'authenticité de ces deux dates, la tradition étant cependant rompue à la lecture minutieuse de la presse strasbourgeoise et mulhousienne. Force est de constater que ni l'une, ni l'autre, ne consacre la moindre ligne au football au moment où il est supposé démarrer dans les deux grandes villes alsaciennes.

Quand parle-t-on pour la première fois de «football» en Alsace? A quel rythme ce sport se développe-t-il? Quelles sont ses structures de fonctionnement? Qui sont les tout premiers joueurs et les tout premiers dirigeants? Quelles sont ses règles? Quel esprit l'anime durant ces moments initiaux?

I- Un premier club en 1893, huit clubs en 1900

I-1
Les sports en Alsace avant l'arrivée du football

Six disciplines - le mot «sport» n'est pas encore employé couramment - sont pratiquées à Strasbourg en 1890: la gymnastique, le cyclisme, le tir, l'aviron, l'escrime et le patinage. Il n'existe pas de journal exclusivement consacré au sport et les quotidiens régionaux ne comportent pas pour le moment de rubrique sportive. Les manifestations des sociétés sportives strasbourgeoises sont à démêler des faits divers de toutes sortes qui alimentent les «Nouvelles du jour» dans les «Strassburger Neueste Nachrichten» ou celui déjà plus ciblé de «La Vie Associative» dans la «Strassburger Burger Zeitung». Quant aux performances des clubs sportifs mulhousiens, c'est dans la page fourre-tout appelée «Nouvelles d'Alsace-Lorraine» du «Mulhauser Tagblatt» qu'il faut les rechercher.

En même temps que les sports en tant que tels, se développe tout un mouvement de masse, dans une population qui travaille au moins dix heures par jour, en faveur de pratiques davantage de loisirs que de compétition. Le «Jardin Dollé» et le «Jardin Haemmerlé» sont les lieux de prédilection des Strasbourgeois. Canotage et baignade en été sur le «Rhin Tortu», patinage en hiver, les deux endroits sont des lieux de sorties dominicales pour de familles entières venues profiter d'une nature préservée à quelques pas du centre ville. A l'instar de ces deux endroits de détente, la bicyclette contribue à la même volonté d'évasion d'un quotidien qui n'est pas facile pour la grande majorité. Instrument d'indépendance, de liberté, de sport ou tout simplement de déplacement, le vélo à la fin du 19e siècle n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Sports ou pratiques de loisirs sont encouragés par les autorités. Plus ou moins en fonction des affinités qu'entretiennent les associations avec le pouvoir impérial qui de son côté peut trouver des avantages à une politique de soutien et d'encouragement, le sport étant un facteur comme un autre pour mieux intégrer l'Alsace dans le Reich. A l'exception de la gymnastique, qui relève davantage encore en 1890 de l'éducation physique que du sport de compétition, toutes les disciplines sportives sont l'apanage des classes aisées. Cyclisme, escrime, aviron sont l'affaire uniquement des gens riches. Dès lors, on peut comprendre que le sport déborde de son cadre originel et que, porteur de finalités politiques, il intéresse toutes les composantes de la société. Le football, par contre, est encore totalement absent d'Alsace. D'ailleurs, quasiment nulle part en Europe Continentale, le football n'a pris racines pour l'instant.

I-2
Quand le football démarre sur le Continent, il est déjà professionnel en Angleterre

Alors qu'il n'a pas démarré sur le Continent, le football a déjà adopté le statut professionnel en Angleterre. Depuis juillet 1885 précisément. Les résultats du championnat d'Angleterre de Division 1 sont donnés par la presse allemande et française très tôt, à partir de 1895. Aston Villa, Liverpool, Everton, Derby County, Scheffield United, Preston North End, Bolton Wanderers, West Bromwich Albion, Sheffield Wednesday, Notts Forest, Blackburn Rovers, Bury, Wolverhampton Wanderers, Burnley, Stoke et Sunderland sont, à ce moment là, les clubs phare du football professionnel anglais. La moyenne des spectateurs de la Division 1 anglaise est de l'ordre de 10.000 entrées par match[1].

Comment est-on arrivé au professionnalisme depuis la création en 1862 de Notts County[2], le doyen des clubs de football de la planète ? N.G. Tunmer, footballeur anglais arrivé au Racing Club de Paris vers 1900, figure historique de l'ère des pionniers du football parisien, a été partiellement témoin de cette mutation[3] :

« Toutes les annales des grandes Ecoles Publiques, Westminster, Eton, Rugby, Winchester, Chaterhouse, témoignent que de tout temps on y joua, plus ou moins, un jeu de ballon quelconque mais chaque école avait son jeu propre, différent en tous points de autres, au gré des terrains dont disposaient les joueurs. Seul Rugby avait pu conserver la tradition du football tel qu'il se jouait autrefois dans les villes et les campagnes ; sa pelouse gazonnée et de grande dimension permettait aux joueurs de saisir le ballon et de courir avec. A Westminster, les crocs-en-jambe étaient interdits ; à Eton et à Winchester, la pelouse, longue et étroite, ne permettait pas les courses et là le jeu était essentiellement celui du dribbling, c'est-à-dire que l'on ne pouvait se servir que de ses pieds pour faire avancer le ballon ; il en était de même à Chaterhouse.

Deux écoles différentes existaient donc depuis longtemps, lorsque de 1850 à 1860, le football s'étendit des établissements scolaires aux clubs. Dès 1858, d'anciens élèves du collège de Rugby et de l'école de Blackheath fondaient le fameux « Blackheath Club » pour pouvoir continuer à jouer le football à la mode de Rugby ; à côté d'eux s'organisaient les « Crystal Palace », « Civil Service » et « Barnes Clubs », continuant la tradition du jeu des Ecoles. Le besoin d'une réglementation unique se fit sentir ; les clubs de Londres nommèrent un comité ayant pour mission d'adopter un code uniforme de règles. L'université de Cambridge qui, depuis quelques années, jouait le jeu du dribbling, avait de son côté, cherché un règlement conforme aux traditions des Ecoles ; ce règlement excluait tout ce que le comité de Londres avait concédé aux Rugbéiens. Un congrès se réunit à Londres ; les joueurs du dribbling de la capitale votèrent avec Cambridge, les joueurs de Rugby se retirèrent leur laissant le champ libre. Il se forma aussitôt, en 1863, la « Football Association », sept ans avant « l'Union de Rugby ». La scission fut complète et définitive.

Les joueurs du dribbling, que nous pouvons appeler maintenant joueurs de Football Association, anciens élèves des « Public Schools », s'organisaient en clubs dès 1862. A partir de cette époque, le Football Association devint, avec le Rugby, le jeu national anglais pendant l'hiver. Malheureusement, le Football Association a tourné au professionnalisme. Cela tient à ce que tel qu'il est réglementé le jeu est originaire des comtés du Centre où les joueurs sont recrutés en grand nombre parmi la jeunesse des fabriques et parmi les mineurs. Par suite de la multiplicité des matchs, il fut bientôt impossible pour un club de poursuivre tous les concours sans songer à indemniser les joueurs. D'autres clubs vont plus loin : désirant s'attacher les bons joueurs, ils les payent même pour s'entraîner ».

Voilà résumé par un footballeur anglais l'histoire du « Football Association », celui qui nous occupera dans les développements qui suivent. A la différence du « Football Rugby » basé sur le jeu à la main, les « dribbleurs » répondent donc aux règles édictées par la « Football Association ». Le terme de « Football Association » pour distinguer ce type de football du « Football Rugby » continuera à être employé couramment jusqu'au début des années 1925. Aujourd'hui, le A final de FIFA, UEFA ou LAFA rappelle toujours l'appartenance du football qui se joue uniquement au pied à la discipline issue de la « Football Association ».

1- « English Sports und Deutsche Bürger » par Christiane Eisenberg - 1996

2- « Nottingham Guardian » du 28 novembre 1862.

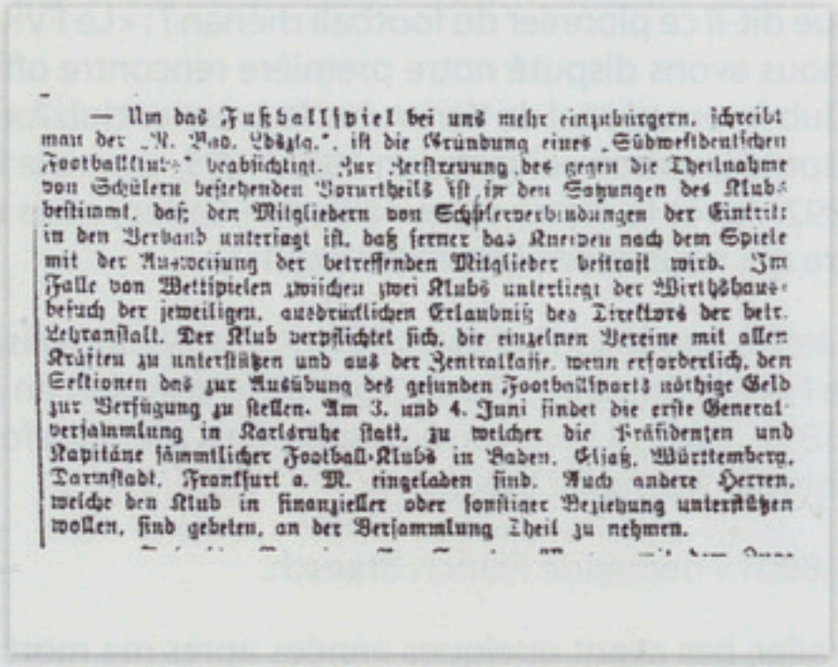
3- « Football Association » par Tunmer et Fraysse - 1908

En Angleterre, le football a donc pris naissance dans les écoles, puis s'est propagé aux clubs civils. Venant à l'origine des classes sociales qui ont les moyens de fréquenter les « Public Schools » et les universités, il pénètre rapidement toutes les classes sociales. Il en sera de même en Alsace.

Premier document illustré paru en France sur le football (toutes catégories) dans les universités britanniques - Le Monde Illustré de 1867 - extrait de « 100 Ans de Football en France » Editions Bordas

I-3
Mai 1893 : le football arrive en Alsace

En mai 1893 est cité pour la toute première fois le mot « Fussball » dans la presse alsacienne. Le 30 mai 1893 paraît dans les SNN un article ayant pour titre : « Pour enraciner davantage le football »[4]. Le journaliste strasbourgeois fait la synthèse d'une publication de la « Neue Badische Landeszeitung » qui rapporte « qu'il est envisagé la création d'une Fédération[5] de football pour le Sud et l'Ouest de l'Allemagne, qu'elle soutiendra de toutes ses forces les clubs adhérents, financièrement même s'il le fallait, parce que le football est un sport sain ». Pour terminer, les SNN annoncent que « les 3 et 4 juin prochain, elle organisera à Karlsruhe sa première assemblée générale. Y sont invités les Présidents et les Capitaines de bon nombre de clubs de football de Bade, d'Alsace, du Wurtemberg, de Darmstadt et de Francfort, de même que toutes les bonnes volontés qui souhaiteraient aider la nouvelle Fédération ».



— Um das Fußballspiel bei uns mehr einzubürgern, schreibt man der „N. Bad. Ldsztg.", ist die Gründung eines „Südwestdeutschen Footballklubs" beabsichtigt. Zur Zerstreuung des gegen die Theilnahme von Schülern bestehenden Vorurtheils ist in den Satzungen des Klubs bestimmt, daß den Mitgliedern von Schülervereinigungen der Eintritt in den Verband untersagt ist, daß ferner das Kneipen nach dem Spiele mit der Ausweisung der betreffenden Mitglieder bestraft wird. Im Falle von Wettspielen zwischen zwei Klubs unterliegt der Wirthshausbesuch der jeweiligen, ausdrücklichen Erlaubniß des Direktors der betr. Lehranstalt. Der Klub verpflichtet sich, die einzelnen Vereine mit allen Kräften zu unterstützen und aus der Zentralkasse, wenn erforderlich, den Sektionen das zur Ausübung des gesunden Footballsports nöthige Geld zur Verfügung zu stellen. Am 3. und 4. Juni findet die erste Generalversammlung in Karlsruhe statt, zu welcher die Präsidenten und Kapitäne sämmtlicher Football-Klubs in Baden, Elsaß, Württemberg, Darmstadt, Frankfurt a. M. eingeladen sind. Auch andere Herren, welche den Klub in finanzieller oder sonstiger Beziehung unterstützen wollen, sind gebeten, an der Versammlung Theil zu nehmen.

Première mention du mot football ou « Fussballspiel » dans la presse alsacienne - SNN du 30 mai 1893

Donc, des clubs existent. Qui sont-ils ? Ni la presse strasbourgeoise, ni la presse badoise ne donnent l'information. Par contre, nous apprenons que « le samedi 3 juin à 17H30 aura lieu à Karlsruhe, sur le terrain dit « des Anglais », un match de football opposant le Football Club de Karlsruhe à une sélection de joueurs issus de clubs du Pays de Bade, de Strasbourg, de Mannheim et de la Realschule de Karlsruhe ».

Les choses commencent à se préciser… Il existe donc, au printemps 1893, un club de football à Strasbourg. Si le Président et le Capitaine se sont déplacés à cette réunion de Karlsruhe, si des joueurs du club strasbourgeois sont retenus pour ce match de sélection, c'est la preuve formelle qu'il existe un club de football à Strasbourg au printemps 1893.

4- Um das Fussballspiel bei uns mehr einzubürgern.

5- Le texte dit „Gründung eines Südwestdeutschen Fussballclubs". Il faut, bien sûr, entendre „clubs" par „Fédération".

A Karlsruhe également, il en existe un, on vient de le voir. En outre, dans la capitale badoise vient d'ouvrir un magasin de ballons de football « made in England ». Très exactement à l'angle de la rue de l'Empereur et de la rue des Messieurs[6]. Entre Mannheim et Strasbourg, le football s'installe donc.

Les clubs ayant participé à la réunion de Karlsruhe des 3 et 4 juin 1893 ne tarderont pas à se regrouper au sein d'une ligue régionale. Seuls contre tous, en particulier contre des gymnastes ultra dominateurs, des autorités civiles et religieuses non encore familiarisées avec ce sport nouveau, ils fondent, le 3 juillet 1893, la « Süddeutsche Fussball Union » sans que l'on connaisse avec exactitude la liste des clubs qui en font partie. Mais une chose est certaine, c'est pour donner plus de poids au football que naît la SDFU. Ils jouent autant au « Football Association » qu'au « Football Rugby » ou plutôt un jeu mêlant toujours des règles issues des deux disciplines, une séparation nette entre les deux sports n'étant pas encore opérée.

Dans cette SDFU, les postes importants sont occupés par les représentants du FC Baden-Baden : la Présidence par le prêtre anglican de la ville thermale, le Révérend Archibald White, le Secrétariat Général par Thassilo von Scheffer, son adjoint étant Niklaus von Rautter. Le Trésorier Ivo Puhonny, domicilié à Karlsruhe, est le seul membre de Direction de la jeune ligue extérieur au FC Baden-Baden[7].

I-4
Fin 1892/début 1893 : fondation du Football Club de Strasbourg, premier club alsacien

Les informations allant dans le sens de la création de clubs se multiplient. Le vendredi 14 juillet 1893, les SNN annoncent « demain, samedi le 15 juillet, aura lieu Place Lenôtre à Strasbourg, un match de football entre le FC Baden-Baden et le FC Strasbourg. Nous sommes curieux d'en connaître le résultat, les Strasbourgeois étant invaincus. Cette rencontre sera le dernier match de l'actuelle saison ».

Information précieuse puisque à présent, nous disposons du nom du premier club de football strasbourgeois, du lieu d'implantation du premier terrain de football à Strasbourg et savons qu'un championnat est en cours. Les clubs en exercice étant peu nombreux et la durée de ce championnat, par conséquent, relativement courte, on peut supposer que les rencontres de compétition entre clubs du secteur Karlsruhe/Strasbourg ont démarré fin 1892 ou début 1893. Le « Strassburger Fussball Club » fonctionnerait donc depuis lors. Plusieurs témoignages confortent cette datation.

D'abord, les précieux « Carnets souvenirs » de Hans Rusek[8], footballeur de la toute première heure, figure historique du « Fussball Verein Karlsruhe ». Que dit-il ce pionnier du football rhénan ? : « Le FVK a été fondé en 1891. Ce n'est que lors de la saison 1891/1892 que nous avons disputé notre première rencontre officielle, la seule d'ailleurs de cette saison. C'était contre le Football Club International de Karlsruhe, le premier club fondé dans notre région. Le premier match à domicile, nous l'avons disputé la saison suivante, en 1892/1893, contre le FC Baden-Baden, que nous avons battu par 7-0, le 14 septembre 1892. Après le match retour à Baden-Baden, nous avons accueilli la forte équipe du Strassburger Fussball Verein contre qui nous avons fait match nul 1-1 ».

Ensuite, le « secret » que Gustave Jeffke, pionnier du football et de l'athlétisme alsaciens, membre fondateur du FC Strasbourg, a confié au journaliste Francis Braesch[9] : « Le football a été introduit en Alsace par Walter Bensemann, un Allemand que j'ai bien connu en 1892. J'avais 15 ans lorsque je deviens membre fondateur du premier club de football alsacien, c'est-à-dire le Strassburger Football Club ».

« Mais l'ASS[10] affirme être née en 1890 ? » demande Francis Braesch.

« Promettez-moi de ne pas le dévoiler, pas avant quelques années après ma mort. J'étais alors à l'ASS. On a un peu truqué la date d'anniversaire lors du 10e anniversaire. A cette époque, on ne faisait pas tellement attention à la vérité. C'était le 8e anniversaire et on a dit que c'était le 10e. C'est en 1892 que l'ASS est née » confie G. Jeffke.

Enfin, l'affirmation en 1898 de Philippe Heineken, pionnier du football à Stuttgart, selon laquelle « en 1893, en Allemagne du Sud, ont été créés des clubs de football à Strasbourg, Karlsruhe, Baden-Baden, Fribourg et Stuttgart. La majorité de ces clubs ont adhéré le 7 octobre de la même année à la Süddeutsche Fussball Union. Une sélection de la Ligue d'Allemagne du Sud devait battre l'équipe de « La Villa Longchamp » de Lausanne, le même jour »[11].

6- Annonce publicitaire dans le journal „Karlsruher Nachrichten" du 5 mars 1893.

7- « Der Fussball - Illustrierte Zeitung für athletische Sports - WLB cote 9080,2 - édition du 6/1/1895.

8- cités dans „90 Jahre Karlsruher Fussballverein" - BLB - cote 83 A 11459

9- „Parlez moi du football alsacien" - „Grande et petites Histoires du football alsacien" - 2 ouvrages de Francis Braesch édités par la Ligue d'Alsace de Football en 1969 et 1989.

10- le SFV deviendra l'ASS après 1918 - Association Sportive de Strasbourg.

11- Heineken Philipp : „Das Fussballspiel : Association und Rugby" - WLB cote Sport oct 57

Le recoupement des informations qui précédent - article de presse des SNN, témoignages de trois joueurs, contemporains de cette période d'installation du football - permettent de dater les débuts du football en Alsace avec une assez grande précision. C'est incontestablement fin 1892 / début 1893 que le football prend racines à Strasbourg. Les premiers clubs de Karlsruhe, de Strasbourg, de Mannheim et de Stuttgart sont fondés sur une quinzaine de mois de distance, entre 1891 et 1893. Ce qui s'était produit pour d'autres sports, se renouvelle pour le football : Strasbourg est parmi les toutes premières villes en Europe à adopter cette discipline nouvelle.

Dans cet esprit, il n'est pas inintéressant de jeter un regard sur la situation à Paris, ville non seulement plus proche géographiquement du berceau du football qu'est l'Angleterre mais, en outre, capitale politique et économique entretenant des relations fortes avec le monde britannique. Si l'on fait exception des premiers clubs parisiens constitués entièrement par des Anglais émigrés et de fonctionnement éphémère, force est de constater que l'implantation se produit au même moment que sur les bords du Rhin. « En septembre 1892, le premier « Club Français » fit sous ce nom son apparition à Paris. Il était composé des meilleurs joueurs de la « Ligue de l'Education Physique » et des membres de « l'Etoile ». Sept clubs, régulièrement constitués, jouèrent le jeu de « l'Association » pendant la saison 1893/1894 ; ce furent le Standard, les White Rovers, l'International, le Club Français puis le Cercle Athlétique de Neuilly, le Cercle Pédestre d'Asnières et le United Sports ». Le témoignage est du capitaine du Racing Club de Paris, l'Anglais N.G.Tunmer et d'Eugène Fraysse, le capitaine du Club Français[12].

Le football rhénan ne serait-il pas finalement en avance sur celui de Paris ? Avec les clubs de Mannheim, Karlsruhe, Baden-Baden et Strasbourg, n'est-il pas déjà bien plus « local », comparé aux sept clubs de la capitale, presque tous encore à forte dominante anglaise ? Les rencontres parisiennes disputées sur les terrains des anciennes fortifications ou dans le parc public de Madrid n'ont-elles pas un aspect improvisé par rapport à celles qui se déroulent sur le complexe sportif de la Place Lenôtre à Strasbourg ou sur le terrain « des Anglais » à Karlsruhe ? Et qui plus est, déjà dans le cadre d'un championnat et de l'existence d'une petite Fédération régionale dans le cas du football rhénan ?

Il apparaît donc qu'en 1893, le football sur les bords du Rhin a une longueur d'avance à tous points de vue sur celui de la capitale française. A.A. Tunmer, le frère de N.G. Tunmer, confirme assez fortement ce point de vue lorsqu'il déclare en 1903 : « J'ai été un des premiers à jouer au Football Association en France, il y a de cela une huitaine d'années, alors que le « White Rovers Football Club », de glorieuse mémoire, était considéré, à juste titre, comme le meilleur club de football »[13]. Il y a une huitaine d'années, cela nous placerait en 1895…

Cette petite avance de l'Allemagne sur la France dans le démarrage des sports dits athlétiques s'explique par une prise en compte plus forte et plus rapide du sujet par les pouvoirs publics allemands. Alors que le Ministère de l'Instruction Publique français ne s'exprime véritablement qu'en 1892 par la publication du « Manuel d'exercices gymnastiques et jeux scolaires »[14], à Strasbourg, par contre, les autorités agissent depuis quelque temps.

En 1892 précisément, le monde du sport et de l'enseignement strasbourgeois lance un appel pour la création d'une « Société d'Encouragement et de Promotion des Jeux de Plein Air, Populaires et pour la Jeunesse »[15]. Cette préoccupation pour les jeux de plein air est en réalité plus ancienne. Vingt ans auparavant, en 1872 déjà, le « Rapport Annuel » du Lycée Impérial de Strasbourg[16] fait état du fait « qu'il manque une grande place pour les jeux qui nécessitent un certain espace ; il nous manque les terrains dont disposent les établissements scolaires anglais » et relève que « le manque de distraction et de mouvement à l'air frais entraîne paresse, apathie » alors que la situation inverse contribuerait à rendre les élèves « sains d'esprit et de corps ». Dix ans plus tard, le mercredi 17 mai 1882, environ 200 écoliers du Lycée Impérial et du Gymnase Protestant se livrent, Place Lenôtre, à des jeux de plein air et à des exercices de gymnastique sans agrès, apprend-t-on par la presse strasbourgeoise[17]. L'introduction des nouvelles disciplines sportives dans les établissements scolaires de la ville est en cours. Le terrain de sport de la Place Lenôtre[18] - premier complexe sportif de Strasbourg - vient d'être mis à la disposition des écoles, preuve de l'implication des pouvoirs publics dans la promotion du sport. « Le jeu est la première poésie de l'enfant, le terrain de jeu est le territoire réservé à la jeunesse ; il doit le rester sans qu'elle ait à s'en soucier »[19].

Revenons en 1892. Les jeux de balle et de plein air sont largement institutionnalisés en Allemagne à ce moment là. De nombreux clubs viennent d'être fondés. Le mouvement prend une dimension nationale. Cette même année 1892, point de départ du démarrage du football à Strasbourg, un comité de notables lance dans la capitale alsa-

---

12- „Football Association" par Tunmer et Fraysse - 1908.

13- « La Vie au Grand Air » 1903, page 946.

14- Imprimerie Nationale - Paris - 1892

15- « Aufruf zür Gründung eines Vereins für Förderung und Pflege von Jugend uns Volkspielen im Freien" - BNUS M. 14.404.

16- Il s'agit de réflexions du Directeur du Lycée (aujourd'hui Lycée Fustel de Coulanges) sur la nécessité de réaménager l'internat de l'établissement - BNUS M. 12.847

17- Journal « Strassburger Post » - édition du 19 mai 1882.

18- La Place Lenôtre (du nom du célèbre aménageur de jardins) était situé en face du Parc de l'Orangerie, à l'endroit précis où s'élève aujourd'hui le siège du Conseil de l'Europe.

19- Rapport de l'année scolaire 1881/1882 de l'Ecole Saint-Jean de Strasbourg - BNUS M. 12.867

cienne un appel pour la création d'une « Société d'Encouragement et de Promotion des Jeux de Plein Air, Populaires et pour la Jeunesse »[20]. Quelles sont ses finalités ? : « Développer les jeux de plein air à côté de la gymnastique qui a fait son entrée dans les écoles et qui joue un rôle si important dans l'éducation de la jeunesse ».

En avril 1893, la structure strasbourgeoise est créée sur le plan juridique. Elle décide immédiatement la construction d'un hall contigu au grand terrain de sport de la rue de Cronenbourg. Il servira de vestiaires et de salle se sport durant la mauvaise saison[21]. Cependant les évolutions des sportifs se déroulent principalement Place Lenôtre: « Samedi soir, la Promenade Lenôtre était noire de monde. Dimanche, les terrains de sport restaient monopolisés par les jeunes. Très tôt dans la matinée, garçons et filles se sont rendus Place Lenôtre par l'Allée de la Robertsau. Ils y ont pratiqué les jeux de balles et la gymnastique. Le terrain du boulevard de Cronenbourg servant de patinoire en hiver est, à présent, également ouvert à ces jeux », indiquent les SNN en date du 27 mars 1893.

C'est dans ce contexte d'encouragement - autant philosophico-éducatif que véritablement sportif - pour les sports de plein air qu'arrivent les sports athlétiques de compétition, tous d'origine anglaise : tennis, football et athlétisme. Le « VfB Stuttgart », illustre club de football, est une illustration éloquente de la relation originelle entre ces « Bewegungsspiele » et le football. L'abréviation de « VfB » signifie, en effet, « Verein für Bewegungsspiele ».

Avec la création, que nous avons vue précédemment, du « Club Français », un des premiers clubs de football de Paris, à partir de « la Ligue de l'Education Physique », ce mouvement des « Jeux de Plein Air » n'aurait-il pas déjà pris une dimension internationale ? A la lumière de ce qui se passe dans les faits - à Paris, à Strasbourg ou à Stuttgart - on peut le supposer assez fortement.

I-5
Fin 1893 - début 1894 : premières rencontres internationales à Strasbourg

Le football est donc sur les rails en Alsace à l'automne 1893.

Avant le démarrage de la saison 1893/1894, la seconde de l'histoire du football dans la région du Rhin Supérieur, a lieu le samedi 7 octobre 1893 le match évoqué déjà plus avant entre « Villa Longchamp », club de Lausanne et une Sélection d'Allemagne du Sud composée de joueurs issus du FC Strasbourg, du FC Francfort et du FV Karlsruhe. Strasbourg est représenté par le défenseur Jurgensen et l'attaquant Bensemann. Auguste Neff, Secrétaire Général du FC Baden-Baden, arbitre la rencontre[22]. L'un et l'autre - Bensemann et Neff - sont à l'aube d'une grande carrière. Le premier marquera fortement le football sur un plan international, le second le football mais aussi l'éducation physique sur un plan régional. Leur action durera jusque dans le premier tiers du XXème siècle. On profite de cette rencontre du 7 octobre pour matérialiser l'adhésion d'un certain nombre de clubs à la SDFU, en particulier ceux qui ont fourni des joueurs pour constituer la Sélection.

Le 26 novembre, les « Grasshoppers de Zurich » se présentent sur le terrain Lenôtre à Strasbourg. Les Suisses ne font pas de détails : ils l'emportent par 9-1 contre le FC Strasbourg[23].

Le 2 décembre, le FC Cannstatt rencontre le FC Strasbourg en championnat, toujours Place Lenôtre[24].

Le 27 janvier 1894, les SNN communiquent le programme des grandes rencontres du printemps : les 30 et 31 mars seront des journées de championnat, le 18 avril, Strasbourg rencontrera à Francfort une sélection issue des clubs d'Oxford et de Cambridge et pour Pâques est programmé un match FC Strasbourg contre le Racing Club de France, « le meilleur club parisien ». Enfin, le 1er avril une sélection, composée de six joueurs de Strasbourg, trois des Kickers de Karlsruhe, deux de Cannstatt et Francfort, sera opposée aux Corinthians, « meilleur club amateur d'Angleterre. Cette rencontre équivaut à un match Angleterre contre Allemagne du Sud »[25].

Avec ces premiers matchs internationaux, le football alsacien a déjà passé la vitesse supérieure au printemps 1894. On n'est plus, en effet, dans le monde des « Jeux de Plein Air ». Pour subsister, le mouvement des « Jugend und Volksspiele » est obligé de se rapprocher de la Fédération Allemande de Gymnastique. « Une fusion entre les deux entités n'est pas exclue » indiquent les SNN le 24 juillet 1894.

20- voir note 15 - le comité est constitué de professeurs de la Faculté de Médecine, du vice-Consul des USA, du Président de la Société de Gymnastique de Strasbourg, du Directeur du Gymnase Protestant, des représentants du monde politique (députés et conseillers municipaux).

21- SNN du 12 avril 1893

22- SNN du 6 octobre 1893

23- SNN du 28 novembre 1893

24- SNN du 2 décembre 1893

25- SNN du 27 janvier 1894

Peu d'informations nous sont données, par contre, par la presse régionale sur la saison de football 1894/1895. Aucune mention relative au football mulhousien nous est fournie par le « Mulhauser Tagblatt », le principal quotidien de la cité du Bollwerk. Cependant, si l'on en croit Gustave Jeffke, le FC Strasbourg et le FC Mulhouse se seraient rencontrés en 1893 et quittés sur un match nul 2-2[26]. Rencontre vraisemblablement très exceptionnelle, de même que cette photo de l'équipe du FCM datée de 1894 que l'on a pu voir dans l'une ou l'autre brochure du club mulhousien ou ce match du 24 novembre 1895 chez le FC Bâle[27]. Le football mulhousien semble exister mais pour l'instant il est très en retard sur celui de Strasbourg.

I-6
1895/1896 : un second club de football à Strasbourg et première crise de croissance

Fin 1895, alors qu'apparaît la rubrique « Vie Sportive » dans les SNN, est donnée l'information de l'existence d'un second club de football à Strasbourg. Il s'agit, sans plus de précision, du « Celeritas Strasbourg ». Les SNN se réfèrent à un article de la « Badische Presse » relatant « le match de compétition qui a eu lieu dimanche il y a quinze jours entre le FC Celeritas de Strasbourg et le FC Phönix de Karlsruhe. Menés 3-0, les Strasbourgeois sont revenus au score. En raison du match nul 3-3, un match retour s'impose. Il est fixé au 17 novembre et se déroulera sur le « terrain des Anglais » à Karlsruhe »[28]. « Der Fussball » rajoute pour ce match aller disputé le 27 octobre 1895 « que les deux frères Steffens ont été remarquables, que Lindner a un très bon jeu de tête mais que le gardien de but Walter manque de sang-froid ».

En fait, le FC Celeritas de Strasbourg a été créé fin 1894 ou début 1895. Il est mentionné parmi les clubs qui viennent d'adhérer à la SDFU dans l'édition du 19 janvier 1895 de « Spiel und Sport, organe d'Encouragement aux sports athlétiques ». C'est le 181e numéro de ce bimensuel imprimé à Charlottenburg et qui est le journal officiel de la « Fédération Allemande de Tennis », de la « Fédération Allemande de Football et de Cricket », de « l'Union de Football d'Allemagne du Sud » et des « Organisations de Football et de Cricket de Berlin et Hambourg ».

Début 1895 est évoqué le projet de créer une ligue de football qui engloberait l'Allemagne du Sud et la Suisse. Ce « Süddeutsch-schweizerischer Fussball-Verband » jouerait à la fois au « Football-Association » et au « Football-Rugby » et selon les règles anglaises dans les deux disciplines. Ses promoteurs comptent sur l'adhésion des clubs de Francfort, Zurich, Cannstatt, Saint-Gall, Baden-Baden, Lausanne, Stuttgart, Neuenheim, Heidelberg, Karlsruhe (Kickers et Argo), Strasbourg (FCS et Celeritas), de Sarrebourg, Mulhouse et Rorschach. « Bâle, Strasbourg, Baden-Baden ou Cannstatt, une de ces villes devrait prendre l'affaire en main pour concrétiser le projet » indique « Der Fussball ». Finalement, l'opération ne se fera pas et sur la proposition du « Grasshoppers Football Club Zurich », les clubs suisses créeront la « Fédération Suisse de Football Association »[29].

En 1896, année du rétablissement des Jeux Olympiques, le football ne se porte pas brillamment à Strasbourg. Le club universitaire, créé semblerait-il par l'étudiant anglais Moorman en 1894[30] - ce qui ferait de lui le deuxième club strasbourgeois après le FC Strasbourg et avant le Céléritas - doit être entièrement refondé fin 1896. « Espérons que cette fois ci sera la bonne fondation et qu'il ne se reproduira plus ce qu'il est arrivé la fois dernière après le départ de Moorman. Mais avant de vouloir faire fonctionner un club universitaire, ne faudrait-il pas que le football soit bien installé partout ailleurs ? », s'interroge le grand journal allemand, spécialisé dans le sport, « Spiel und Sport »[31].

Le Celeritas et le FC Strasbourg, chacun ayant ses problèmes, sont d'un faible secours pour le club universitaire. « Le football régresse fortement ici. L'enthousiasme qui existait pour lui a entièrement disparu. Il serait regrettable que le FC Strasbourg tombe en morceaux alors qu'il y a peu de temps encore, il comptait parmi les meilleurs clubs d'Allemagne du Sud (…). Il sera dans l'impossibilité d'aligner la saison à venir une équipe qui puisse affronter un adversaire un tant soit peu valable. Nos meilleurs joueurs - Ivo Schricker et de Clerk - devraient nous quitter. A. Kohts, qui a tout fait pour redonner au club son lustre d'antan, prendra une année sabbatique. Huber, notre meilleur attaquant, ne jure plus que par le tennis. Le seul qui reste motivé est Wini Schricker mais même un pilier de sa trempe n'est pas éternel. Voilà pour les nouvelles de Strasbourg. Espérons que les choses s'arrangeront car nous serions peinés si nous devions arrêter le football et si le FC Strasbourg perdait le niveau qu'il a atteint et pour lequel il s'est si brillamment battu par le passé »[32].

26- idem note 9

27- Der Fussball - novembre 1895, page 338.

28- SNN du 3 novembre 1895

29- Le projet de création d'une « Fédération d'Allemagne du Sud et de Suisse » est évoqué dans les éditions de février et mars 1895 du journal « Der Fussball ».

30- Nous ne disposons pas d'éléments datant de 1894 annonçant la création du club de football à la « Reichs Universität » de Strasbourg. Par contre, l'information de « Spiel und Sport » du 4 janvier et du 31 octobre 1896, place indiscutablement cette fondation en 1894.

31- Spiel und Sport des 4 janvier et 31 octobre 1896.

32- Spiel und Sport du 12 septembre 1896

Si la situation du football strasbourgeois est délicate, voire critique, une bonne nouvelle parvient de Mulhouse. Le FC Mulhouse a joué et perdu par 9-2 contre le FC Strasbourg. Qu'importe le score, l'information qui réjouit est celle qui confirme que l'on joue au football à Mulhouse et depuis quelque temps d'ailleurs[33]. De plus, le football fait son entrée dans « l'Annuaire 1896 de la Ville de Mulhouse », une sorte de Bottin qui existe dans toutes les grandes villes du Reich et qui recense les notables, associations, sociétés commerciales, ceux qui comptent sur un plan local. Le FCM y est recensé dans la liste des « Sociétés de Sport » au même titre que les trois clubs de gymnastique, le Rowing Club et les trois clubs de cyclisme. Le Président du Football Club est Robert Venables, domicilié 42, rue de l'arsenal.

1-7
1898-1899 : création du « Verband Süddeutscher Fussball Vereine »

En Allemagne du Sud, pour l'exigeant Walther Bensemann[34], « le football progresse à Pforzheim et à Heilbronn mais c'est loin d'être le cas à Strasbourg, Baden-Baden et Sarrebrück ». Corrigeons quelque peu l'image donnée par Bensemann pour reconnaître que le football fait, tout de même, des pas en avant, un peu partout.

L'idée d'organiser le football allemand, de le structurer en fédérations régionales et de placer au-dessus d'elles une entité nationale, fait son chemin. « Mais l'union des fédérations des quatre coins d'Allemagne en une fédération unique, de taille nationale, me semble prématurée. Il y a encore trop d'intérêts personnels en jeu. C'est la raison pour laquelle je préconise, à la place d'une structure juridique, la création d'un championnat d'Allemagne » écrit Georg Demmler, le 1er Capitaine de l'influent « Berliner Fussball Club Germania », dans « Spiel und Sport » du 23 octobre 1897.

Philippe Heineken, le Président du « FV Stuttgart », club qui pratique à ce moment davantage le football-rugby que le « Football-Association », suggère le 22 janvier 1898 « que l'on mette sur pied, dans l'intérêt général, une sorte de collaboration entre clubs d'Allemagne du Sud »[35] afin de régler prioritairement les points suivants :

- la création d'une autorité de tutelle pour l'arbitrage,
- l'actualisation des règles de jeu du « Football-Rugby » et du « Football-Association »,
- l'établissement d'un calendrier des rencontres et la désignation des arbitres,
- la mise sur pied d'une Sélection des meilleurs joueurs d'Allemagne du Sud. Elle rencontrerait, chaque année, son homologue d'Allemagne du Nord.

Le 13 février 1898, Heineken réunit à Heidelberg les principaux clubs d'Allemagne du Sud. Sont présents : le FC Cannstatt, le FC Francfort, le FC Germania de Francfort, trois clubs de Karlsruhe (Phönix, Fidelitas et Frankonia), ceux des Collèges de Heidelberg et Neuenheim, les clubs de Heilbronn et Mannheim et le FV Stuttgart, club invitant. Le FC Baden-Baden, le FV Karlsruhe, le FC Reutlingen et le FC Stuttgart, absents tous les quatre, avaient donné un pouvoir. La réunion a vite tourné court, les différents participants n'arrivant pas à se mettre d'accord sur les règles que l'on appliquerait au « Football-Association » pour la saison à venir. Appliquerait-on de nouvelles règles concoctées entre « Sudistes » quitte à se couper du restant du football allemand ou les règles existantes, c'est-à-dire celles des Anglais, celles de la « Football-Association » ?[36].

Cette réunion de Heidelberg a visiblement été organisée dans le dos des clubs de Hanau, Mannheim et Pforzheim. En effet, avec Francfort et Heilbronn, ils avaient tenté quelques mois auparavant, le 17 octobre 1897, de « jeter les bases de la création d'une Fédération d'Allemagne du Sud »[37]. S'agissait-il d'une rivalité entre Wurtembergeois et Badois ? Ou plutôt d'une opposition entre pratiquants du football-rugby et du « Football-Association » ? On peut le supposer connaissant le penchant de Heineken pour le premier type de football et le fait que Mannheim et Pforzheim sont à ce moment là des fiefs du « Football-Association ».

Néanmoins, l'on arrive à un compromis. Pour Pâques 1898 est convoquée à Karlruhe - le lieu n'est certainement pas neutre, la capitale de Bade du Nord étant la place forte du « Football-Association » - une assemblée qui entérinera la création de la « Fédération d'Allemagne du Sud ». Celle-ci succède à « l'Union de Football d'Allemagne du Sud », structure embryonnaire créée en 1893 et qui n'avait fonctionné qu'un an. Les clubs alsaciens étaient restés à l'écart de la création tant de « l'Union » de 1893 que du « Verband » de 1898. Mais début 1899, le tout nouveau « Strassbur-

---

33- Spiel und Sport du 19 décembre 1896 nous apprend que le match aller FCM/FCS avait eu lieu « l'année dernière à Mulhouse ».

34- Spiel und Sport du 16 octobre 1897

35- Spiel und Sport du 22 mai 1897. A ce moment, le FV Stuttgart pratique davantage le Rugby que l'Association. Ceci est du à la forte personnalité de son Président, Philippe Heineken, importateur du rugby dans la région de Stuttgart après un séjour en Angleterre. Heineken est d'ailleurs l'auteur de l'ouvrage « Das Fussballspiel - Association und Rugby - Die Sportspiele im Freien » publié à Stuttgart en 1898.

36- Spiel und Sport du 26 février 1898

37- Spiel und Sport du 22 janvier 1898

ger Fussball Verein», le Frankonia de Karlsruhe et celui de Pforzheim, «les trois meilleurs clubs parmi ceux qui n'avaient pas encore rejoints la Fédération»[38] adhèrent également au «Verband Süddeutscher Fussball Vereine». Cette Ligue d'Allemagne du Sud est la première fédération régionale du football allemand à voir le jour. Le FC Fribourg en sera son premier champion, remportant le championnat de la saison 1898/1899.

I-8
1898/1899 : fusion du FC Strasbourg et du Celeritas de Strasbourg et premières sélections régionales

Le 3 août 1898 est créé le «Fussball Verein Strassburg» par la fusion entre le FC Strasbourg et le Celeritas. «Les deux clubs jouaient ensemble depuis quelques années» écrit Auguste Neff dans une correspondance adressée à «Spiel und Sport» en août 1898. Et c'est vrai que l'on avait de la peine à distinguer l'effectif du FCS de celui du Celeritas, les Schricker, Neff, Scherwitz, Klapperstein jouant tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre club. Et si le Celeritas avait été tout simplement le club de l'Université de Strasbourg ? Cela est fort possible.

Pour la saison 1898/1899 qui démarre le 1er octobre, le football strasbourgeois se donne par conséquent des moyens renforcés. Le nouveau club perd tout de même le Berlinois Wagner et l'Anglais Guhtrey, «deux valeureux camarades qui ont achevé leurs études universitaires à Strasbourg et qui rentrent chez eux» apprend-t-on par Auguste Neff. Le FVS est à ce moment présidé par le Dr Kohts, Professeur à l'Université et le capitanat de l'équipe confié tantôt au fils Kohts, tantôt à Klapperstein, tous les deux étudiants en médecine. Pour Bensemann, «Kohts n'est pas loin de valoir l'équipe d'Allemagne». C'est également l'époque où le siège social est fixé au restaurant «Le Crocodile». Auguste Neff cumule les fonctions de joueur et de secrétaire. «Toute correspondance est à lui adresser, 1, Ponts-Couverts à Strasbourg»[39].

A ce moment également démarrent l'athlétisme et le tennis au sein du FVS. Tout footballeur qui se respecte range en été ses chaussures à crampons et pratique un second sport qui est généralement l'athlétisme. On estime, en effet, que l'athlétisme, discipline dont l'effort est violent mais court, se prête mieux aux grosses chaleurs qu'une rencontre de football de 90 minutes. D'où l'instauration de la trêve estivale pour les footballeurs et l'organisation durant celle-ci de «Jeux Athlétiques». 1898 constitue l'année des «1ers Jeux Athlétiques de Strasbourg». Ils sont renouvelés en 1899 et marquent le véritable début de l'athlétisme en Alsace grâce au FVS. Les Jeux de 1899 se déroulent dans le Parc de l'Orangerie, à proximité du lac. Des athlètes venus de loin y participent : Fischer de Hambourg le champion d'Allemagne du 200m, Traun du Club Universitaire de Dresde ou Léonard de Berlin. Quatorze épreuves sont inscrites au programme, les plus prisées étant le 100 et le 200m, le relais 4x100m, le 110m haies, le saut en hauteur et en longueur, le 1.500m, le lancer du poids et du disque[40].

Le 1.500 m comptant pour les Championnats d'Allemagne du Sud est remporté par le footballeur Gustave Jeffke[41] en 5 minutes, 3 secondes et 3/5e de seconde, le relais par l'équipe du FVS constituée de Scherwitz, Lücke, Hase et Jeffke. L'athlétisme est fille ou sœur du football et Scherwitz et Jeffke sont les premiers sportifs strasbourgeois à se faire remarquer dans les deux disciplines.

Le tennis aussi a fait son entrée au FVS. En fait, le Lawn-Tennis de Strasbourg est une section dépendant du club de football. Adolphe Kohts, domicilié 3, rue Brulée, le brillant footballeur du FVS que Bensemann voyait déjà en Equipe d'Allemagne, assure le secrétariat de l'activité tennis. Le tournoi qui se déroule Place Lenôtre en deux épreuves (Simple et Double Messieurs) se joue selon «les règles allemandes», précision importante donnée par les SNN du 28 juin 1899.

Pour le football strasbourgeois, la fusion FC Strasbourg/Celeritas se révèle bénéfique. Le nouveau «Fussball Verein Strassburg» passe, en effet, la vitesse supérieure. En mars 1899, trois de ses joueurs - Kohts et les frères Schricker - sont retenus en Equipe d'Allemagne du Sud qui bat la Suisse par 3-0 à Zurich.

Puis suivent en avril une série de grands matchs à Strasbourg : contre l'équipe de l'Université de Liège Champion de Belgique, contre le Club Cantonal de Lausanne et contre le FV Karlsruhe, ce qui fait dire à l'incontournable Auguste Neff, le premier dirigeant du football alsacien à s'appuyer sur la presse pour passer des messages : «Le football semble s'enraciner de plus en plus fortement dans notre ville. De plus en plus d'associations pratiquant le football se

---

38- Spiel und Sport du 27 mai 1898

39- Spiel und Sport du 13 août 1898

40- SNN du 12 mai 1899

41- Il s'agit bien du même Gustave Jeffke, cité note 9

Match de Championnat 19. 11. 1899 (Place Lenôtre)

S. F. V. – Freiburger F. C. 0:2

Pour le SFV portant l'écusson de la Ville de Strasbourg, de gauche à droite :
debout : Diener, Buck, Huber, Steffens, Klapperstein, Jeffke -
assis : Fittig, Neff, Locke, Manning, Scherwitz, Lees

S. F. V.

(deb.) Steffens II, Schricker I, Huber II, Klapperbein, Lücke, Schindler.

(assis) Jeffke, Scherwitz, Steffens I, Kohts (capt.), Schricker II.

Lüttich F. C.

(debout) Defalle, Loudot, Ressi, Moreau I, Mi Moreau II, Bensemann (arb.), White Rowers -

(assis) Poulet, Bataille, Scholky (capt.), Trasen Kleinermann.

S. F. V. 2ième équipe contre F. C. Oberrealschule 1ière équipe

Place Lenôtre 7. 5. 1899 – Victoire du S. F. V. par 3:0

(deb.) Steffens I, Dr. Manning (capt.), Scholz, Maifeld, Gebhard, Kohts II, Paulsen, Neff I, Eussler
(assis) Dubois II, Neff II.

(deb.) Schulz II, Mechling, Jakob, Maurer Kirchhoff I Krämer (capt.) Martin, Meier, Bürgermeister, Scherwitz S. F. V. arb.) - (assis) Prieur, Schlicht

créent dans les écoles supérieures. Pratiqué d'une manière équilibrée, ce sport est bénéfique pour la jeunesse. Le temps où l'on prenait le football pour une maladie anglaise est heureusement révolu. Chacun comprend qu'il poursuit de nobles objectifs à l'instar de l'aviron, de la gymnastique et d'autres sports[42].

La série de rencontres se poursuit par un match, fin avril, contre le FC Fribourg « dont l'effectif n'est quasiment constitué que par des étudiants. L'adversaire nous est supérieur au milieu du terrain, c'est-à-dire au niveau des joueurs qui ont pour rôle de soutenir à la fois la défense et l'attaque ». Explication technique qui fait sourire aujourd'hui mais qui démontre que vers 1900, il reste apparemment plus de profanes que de vrais connaisseurs du football parmi les lecteurs des SNN. Strasbourg bat Fribourg par 3-0. Cette rencontre constituait le dernier match de la saison 1898/1899.

I-9
En 1900, huit clubs de football en Alsace

La saison 1899/1900 reprend le 17 septembre 1899 par un match Strasbourg contre Fribourg. Elle est la première saison officielle du football strasbourgeois dans un championnat organisé par la Fédération d'Allemagne du Sud[43]. Les Kickers de Stuttgart se présentent à Strasbourg le 29 octobre : « Cela fait une éternité que nous n'avons plus vu une équipe du Wurtemberg à Strasbourg. La remise du programme et l'explication au public des principales règles du jeu se fera sur place » indique Auguste Neff dans les SNN du vendredi 27 octobre.

En novembre 1899 tombe une information capitale pour le football alsacien, celle de la création à Bischwiller d'un club de football. Après Strasbourg et Mulhouse, la cité industrielle bas-rhinoise est la troisième ville d'Alsace à accueillir le football. Alors que presque partout en France et en Allemagne, le football reste un phénomène purement urbain, en Alsace avant la fin du siècle il s'établit déjà en secteur rural. Les SNN annoncent le 10 novembre 1899 que « l'équipe réserve du FV Strasbourg évoluera dimanche le 12 novembre à Bischwiller contre la très méritante Association de Football de Bischwiller, tout nouvellement créée. Le départ pour Bischwiller est fixé à 14H ». Ce match, qui constitue à n'en pas douter la première rencontre de football disputée hors Strasbourg et Mulhouse, a été suivie par plusieurs centaines de spectateurs, apprenons-nous dans les comptes-rendus qui suivent. « On jouera selon les règles du « Football-Association ». La rencontre qui se déroulera à la Niedermatt, rue de Rohrwiller, sera arbitrée par le Président du FVS, par ailleurs Vice-Président du SDFV. Le public aura libre accès à la rencontre » indiquent « Les Affiches de Bischwiller », le samedi 11 novembre. Le 18 novembre, le même journal précise qu'en fin de compte « l'on a pratiqué « le jeu mixte » bien que cela n'avait pas été prévu »[44].

A Bischwiller comme au FVS, athlétisme et football ne forment qu'un. L'athlétisme, à Bischwiller aussi, est en été le prolongement naturel du football. Le 23 mai 1900, les SNN annoncent les résultats d'une « grande journée de football et d'athlétisme », organisée par le « Sport Club de Bischwiller », successeur quasi immédiat de « l'Association de Football de Bischwiller », terme exact employé par le journal local de Bischwiller. Ce changement de dénomination sociale traduit l'extension de l'activité football à d'autres disciplines athlétiques. Si le football est le sport de base du club, il n'en est pas la discipline exclusive. On y joue au ballon rond mais on y pratique également courses de vitesse, de fond, lancers et sauts. « Favorisée par le beau temps, ce fut une superbe journée de fêtes populaires à laquelle a assisté la population locale ainsi que des curieux venus des environs. Les clubs invités ont défilé l'après-midi dans les rues très décorées. Drapeaux en tête, ils se sont rendus au terrain de sport. Dans la soirée a eu lieu un tournoi de football entre le Sport Club local, le « FC Donar de Strasbourg », le FC Pforzheim, le Club Universitaire de Strasbourg, le FC Fribourg et un club de Berlin ». L'après-midi a été réservé à l'athlétisme ». Jeffke sur le 1.000 m et Scherwitz sur le 100 m, footballeurs au FVS et as de l'athlétisme tous les deux, ont été les vedettes de la journée. Les prix ont été remis aux vainqueurs « au Café Lieb, siège du club ». Le SCB vient à Strasbourg le 14 octobre 1900 pour rencontrer l'équipe réserve du FVS. « S'il ne s'agit pas d'un évènement sportif exceptionnel, cette rencontre démontre, par contre, que le football s'est installé en Alsace et pas qu'à Strasbourg » indiquent les SNN. Le match a été arbitré par « Monsieur » Schulz, le Capitaine du « FC Donar ».

En fait, l'activité du Sport-Club de Bischwiller va au-delà du football et de l'athlétisme. « En Assemblée Générale, l'Association de Football locale a adopté sa nouvelle dénomination (SCB). Durant la période estivale, quand la saison de football est terminée, il convient de pratiquer d'autres sports en vogue comme le vélo, le Lawn-Tennis, le Croquet, etc. En faisant ainsi, le nouveau club pourra gagner de nouveaux membres qui sont intéressés par d'autres disciplines que le football »[45]. Tant par son antériorité que par la diversité des activités pratiquées au sein du SCB, la ville de

---

42- SNN du 27 mars 1899

43- SNN du 17 novembre 1899 - „die Freibuger, die vergangenes Jahr, als der FVS dem allegemeinen Süddeutschen Fussball Verbande noch nicht angehörte, den Meisterschaftspokal errang…"

44- Le terme exact est « gemischte Spiel » c'est-à-dire une sorte de Football-Rugby issu de l'école de Malborough, moins brutal que celui de l'école de la ville de Rugby. L'arbitre dont le nom n'est pas cité n'est autre qu'Auguste Neff.

45- « Les Affiches de Bischwiller » du 7 avril 1900.

Bischwiller est un cas à part dans le paysage sportif alsacien voire européen, de la fin du siècle. En quelque sorte un « petit FVS »… Le club obtiendra les honneurs de « Spiel und Sport », l'organe officiel du football allemand. Dans son édition du 2 mars 1901, le grand journal des sports mentionne l'adhésion du « SC Bischweiler im Elsass » à la Fédération Allemande de Football, le « DFB ». Dans l'ordre d'inscription, le SCB suit des clubs prestigieux tels St-Pauli, Dusseldorf ou Cologne.

Le Sport Club de Bischwiller (maillot rayé) reçoit le SFV (vers 1899/1900)

Le Sport Club Bischwiller - la photo semble faite le même jour que celle -ci -dessus

Le « Donar de Strasbourg » naît au même moment que le SCB ou plutôt son prédécesseur le FC Bischwiller. Le « FC Donar » - du nom du dieu du tonnerre et de la pluie dans la mythologie germanique - est porté sur les fonts baptismaux, fin 1899. En effet, le 9 décembre, « Les Affiches de Bischwiller » nous apprennent que le tout nouveau club strasbourgeois jouera « demain à Bischwiller et que dimanche dernier il a battu l'équipe II du FVS par 2-1 ». Il est, par conséquent, le troisième club de football créé à Strasbourg, après le FC Strasbourg et le Celeritas. Au moment de sa création, il est le deuxième club en exercice à Strasbourg puisque la fusion du Celeritas et du FCS est opérée et qu'elle a donné naissance au FVS.

Le 4 mars 1900 semble être la première mention du Donar dans la presse strasbourgeoise. Ce jour là, les « rouges et blancs du Donar » jouent leur match retour contre l'équipe réserve du FVS. « Le Donar a déjà battu le tout nouveau mais déjà valeureux SC Bischwiller. Le football a de plus en plus d'adeptes. C'est un sport collectif qui demande une concentration de tous les instants, une énorme présence d'esprit. Le physique et le mental sont beaucoup plus sollicités que dans les autres sports. Avec le football, l'on vit beaucoup plus intensément les distractions de plein air » indiquent les SNN du 3 mars 1900, n'hésitant pas à souligner que le football se déroule « in Gottes freier Natur »[46]. La remarque du quotidien strasbourgeois fait inévitablement penser à la relation originelle existant entre les jeux de plein air et le football et qui remonte aux années 1880/1890 comme nous l'avons vu précédemment.

L'année 1900 voit la création de trois nouveaux clubs : deux dans le nord du Bas-Rhin, le « Sporting Club de Reichshoffen » et le « Football Club de Haguenau » ainsi que le « Frankonia » à Strasbourg. Concernant le premier nous savons peu de choses sauf que le SCR a évolué le 1er avril et le 27 mai 1900 à Bischwiller contre le SCB[47]. Quant au FC Haguenau et au Frankonia, si tous les deux ont toujours prétendu avoir été fondés en 1900, remarquons cependant que la première mention du FC Haguenau dans la presse strasbourgeoise est celle dans les SNN du 19 mars 1901

46- Expression difficile à traduire pour lui donner le sens véritable. La signification est « libre comme l'air » ou si l'on reste près du texte allemand « libre comme Dieu » c'est-à-dire que le football se pratique en plein air, dans un contexte de totale liberté, à ciel ouvert, débarrassé de toute contrainte, en pleine nature, comparé aux sports d'intérieur qui eux se déroulent entre quatre murs.

47- « Les Affiches de Bischwiller » des 7 avril et 26 mai 1900.

relative à un déplacement de l'équipe réserve du Donar à Haguenau et pour le FC Frankonia, il s'agit de l'annonce dans le même journal, le 25 octobre 1902, d'un match Frankonia contre le FVS. Mais on joue incontestablement au football en 1900 à Haguenau. Les « Affiches de Bischwiller » du 29 décembre 1900 nous le confirment : « Le 26 décembre s'est déroulé sur le terrain « Langer Sand » à Haguenau un match de football de compétition entre l'association de Haguenau et l'équipe du club sportif de Bischwiller. Une nouvelle fois Bischwiller a gagné par 4-1. C'était la troisième rencontre entre Haguenau et Bischwiller et la troisième victoire de Bischwiller ».

Ainsi, de 1893 à 1900 se sont créés huit clubs en Alsace. Deux ayant fusionné, sept sont en activité en 1900 : un seul dans le Haut-Rhin, six dans le Bas-Rhin dont trois à Strasbourg et trois en secteur rural, un dans une ville moyenne (Haguenau) et deux dans des villes fortement industrialisées (Bischwiller et Reichshoffen). Sept clubs en fonctionnement, ce qui équivaut à une dizaine d'équipes et une centaine de footballeurs en Alsace au tournant du siècle.

II- Le football alsacien de 1890/1900 : une personnalité propre

Qui sont ces footballeurs alsaciens de la première heure ? Quel est l'apport des Anglais dans la pénétration du football alsacien ? Comment joue-t-on au football en Alsace, selon quelles règles de jeu et dans quel esprit ? Qui sont les adversaires, les défenseurs et les promoteurs du football ? Qui sont les hommes, dirigeants et joueurs, qui ont permis son démarrage en Alsace ? Autant de questions dont les réponses sont conditionnées par un point central et qui est la très grande antériorité des débuts du football alsacien.

II-1
Une très grande antériorité

« C'est peut-être dans ces belles régions, proches du Rhin, que le football allemand a débuté en premier ». Ce point de vue, émis en 1895, est celui du Professeur Konrad Koch[48]. Pas de n'importe qui par conséquent et qui plus est par un contemporain de cette période de démarrage du football. En parlant « de tentative » (49)[49] au sujet de son action visant à introduire en 1874 le football auprès des lycéens de Braunschweig, il semble relativiser le succès de cette dernière ainsi que celui de sa propagation aux lycées de Hannovre, Göttingen et Brême.

Concernant le football rhénan, Koch est bien plus affirmatif : « Nous savons qu'en 1882 a eu lieu à Wiesbaden, par une journée pluvieuse d'été, un match de football de compétition entre le club allemand du FC Germania de Francfort et le Club Anglais de Darmstadt (…) Depuis lors, on joue régulièrement non seulement à Francfort et Darmstadt mais aussi à Wiesbaden, Heidelberg, Homburg, Mayence ainsi que dans d'autres villes. La SDFU, créée il y a un an, est un catalyseur pour les clubs. Cette Fédération, qui comprend également les clubs de Baden-Baden, Karlsruhe, Strasbourg, Cannstatt et Hanau, organise régulièrement des rencontres de compétition »[50].

Les dires du Professeur Koch sur l'antériorité du football rhénan sont confirmés par des sources assez incontestables, celles de l'une des entités régionales qui donneront naissance en 1900 à la Fédération Allemande de Football. Si l'on excepte Berlin surreprésenté en clubs de football, le FC Strasbourg est inscrit en cinquième position sur la liste publiée par « Spiel und Sport »[51] - liste qui semble chronologique - des clubs ayant adhéré à la « Fédération Allemande de Football et de Cricket », à « l'Union de Football d'Allemagne du Sud », aux « Organisations de Football et de Cricket de Berlin et de Hambourg ». Si l'on fait abstraction des clubs de Berlin et Hambourg, le FC Strasbourg n'est précédé dans l'adhésion à l'une de ces structures régionales que par le Bremer FC 1881, le Bremer Teutonia FC 1895,

---

48- Auteur en 1895 d'une Histoire du Football (Die Geschichte des Fussballs im Altertum und in der Neuzeit), Konrad Koch explique que le football en Allemagne a démarré sous son impulsion au Lycée de Braunschweig en 1874 où il était Professeur. Il est unanimement considéré comme le père du football allemand. Konrad Koch est aussi un membre éminent du mouvement des « Volks und Jugenspiele » dans les années 1895/1900. Il collabore régulièrement dans les Annuaires de ce dernier, sous la forme principalement d'articles sur le football. La citation sur la très grande antériorité du football rhénan est extraite de son ouvrage « Die Geschichte des Fussballs » - page 42.

49- « einen Versuch » - Dies Geschichte des Fussballs, page 40

50- idem note 49, pages 42 et 43

51- « Spiel und Sport » mentionne dans chacune de ses éditions hebdomadaires les derniers clubs de football, de tennis et de cricket créés. Un élément supplémentaire qui donne du poids à la fiabilité des sources de « Spiel und Sport » est le recoupement des informations que l'on peut faire concernant l'arrivée du tennis à Strasbourg. Selon le grand journal spécialisé, il n'est pas impossible que le « Lawn-Tennis Club Platz Lenôtre zu Strassburg » ait été le premier club adhérant à la structure nationale du tennis allemand. La Fédération Allemande de Tennis confirme cette précocité du tennis strasbourgeois dans son livre du Centenaire. Selon elle, le « Strassburger Lawn-Tennis Club » serait né en 1885 après les clubs de Bad-Homburg (1879), Baden-Baden (1881), Fribourg (1883), Cassel (1883) et Essen (1884). La FAT indique par ailleurs que le Tennis Club de Baden-Baden a été fondé par le Révérend Père White, prêtre anglican de Baden-Baden. En plus, de ces informations qui se complètent, on ne peut ne pas remarquer la relation entre tennis et football, sports d'origine anglaise tous les deux, et le rôle joué par Archibald White.

le FC Hanau, le FC Baden-Baden. Le FC Karlsruhe, le FC Francfort, le FC Celeritas Karlsruhe et le FC Cannstatt se sont inscrits à la suite du premier club de la capitale alsacienne. On peut donc affirmer que le FC Strasbourg est l'un des plus anciens clubs d'Allemagne.

II-2
Le rôle secondaire des Anglais dans l'installation du football en Alsace

Le cliché classique des Anglais implantant le football dans les villes portuaires de France et d'Allemagne est-il valable pour l'Alsace ?

Konrad Koch, contemporain de cette période, reconnaît un rôle incontestable aux Anglais émigrés pour ce qui est de l'installation du football en Allemagne : « les fils d'Albion, qui ont une prédilection pour les régions riveraines du Rhin et qui s'y sont établis plus ou moins longuement, ont d'abord commencé à jouer au football entre eux, puis ont été imités par les Allemands sur place et en fin de compte ont trouvé en eux progressivement des adversaires de leur niveau. Les Anglais n'ont pas été moins actifs dans l'Est et le Nord de l'Allemagne, à Berlin, Breslau, Braunschweig par exemple, où ils se sont révélés comme des enseignants de talent pour le football ».

En ce qui concerne la propagation du football, l'influence des Anglais lui semble, par contre, moins certaine. « Il nous manque des indications plus précises au sujet du développement du football en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en France, aux Pays-Bas, en Suisse et les dans les pays du nord de l'Europe. Mais une chose est certaine, dans de très nombreux endroits, le football est déjà solidement installé. Nous n'en savons pas davantage sur le football hors d'Europe mais quand les gens qui voyagent nous rapportent des informations selon lesquelles au Caucase et au Japon les autochtones jouent régulièrement au football, on peut se poser la question si les Anglais l'ont transplanté dans ces pays ou si ces derniers l'ont développé eux-mêmes »[52].

Pour le football alsacien se posent les mêmes interrogations. Que ce soit pour son mode d'implantation ou pour son antériorité, la presse régionale et nationale confirme les idées de Koch.

Avant d'évoquer la situation alsacienne, voyons d'abord celle des trois grandes villes voisines de Strasbourg. Dans les trois cas, la touche anglaise dans le démarrage du « Football-Association » est relativement modeste. A la présence incontestée de footballeurs anglais à un moment ou à un autre, se rajoute cependant l'intervention du rugby et de la gymnastique ce qui complique singulièrement les choses puisque les pratiquants de ces deux sports sont tantôt anglais et allemands (rugby), tantôt exclusivement allemands (gymnastique). Ainsi, le « VfB Stuttgart 1893 » (Verein für Bewegungsspiele) qui naît en 1912 de la fusion entre le « Kronenclub Cannstatt » créé en 1897 et qui jouait au ballon rond et le « Stuttgarter Fussball Verein » fondé en 1893 et qui ne s'adonnait qu'au ballon oval. D'une part, la personnalité de Philippe Heineken qui a fait ses études à New-York où il avait connu le football dit « américain » et d'autre part, la présence d'Anglais pratiquant le Football-Rugby à Stuttgart dès 1865, expliquent que la capitale du Wurtemberg ait été le berceau du rugby en Allemagne et qu'à Stuttgart le « Football-Association » soit assez directement issu du Football-Rugby[53]. A Fribourg-en-Brisgau, l'arrivée du football et la création du FC Fribourg en décembre 1897 sont dues à l'action combinée des footballeurs de la colonie anglaise sur place et des gymnastes autochtones de « l'Oberrrealschule » et du lycée de la ville[54]. A Karlsruhe également, le rugby a précédé le football. A la fin des années 1880, de jeunes Anglais et des collégiens autochtones y avaient créé « le Club Scolaire de Football-Rugby » dont la durée de vie a été éphémère. Le « terrain des Anglais », nom donné au premier stade de Karlsruhe est à mettre en relation avec ces jeunes rugbymen venus d'outre-Manche[55]. Puis en 1899, à l'initiative de Walther Bensemann, lycéen à Karlsruhe, a été crée le « Karlsruher Internationaler Fussballclub ». Ce dernier, fort d'une cinquantaine de collégiens dont une vingtaine d'Anglais, pratique par contre immédiatement le « Football-Association ». Enfin, la volonté d'avoir un club exclusivement composé d'Allemands est à l'origine de la création en 1891 du « Karlsruher Fussball Verein ». Bensemann a rappelé les circonstances de la création, en 1891, du KFV[56] : « En septembre 1889, je fis venir de Suisse un ballon de football. On l'a gonflé avant le début des cours et déjà à la récréation du matin une vitre volait en éclats. Sur ce on nous a demandé de nous expatrier sur le terrain des Anglais, là où deux ans auparavant quelques Anglais et des lycéens, dont notamment le Prince Max de Bade, avaient joué au rugby. Mais leur entreprise ne devait pas durer bien longtemps. Quelques jours avant d'aller au terrain des Anglais, nous avons fondé le « Karlsruher Fussball Club », composé au départ uniquement de lycéens, rejoints dans un second temps par quinze à vingt Anglais ». Le terme exact employé par Bensemann pour désigner les pratiquants allemands est « Pennärler » c'est-à-dire des lycéens, des collégiens. La précision est importante…

52- idem note 49, pages 39 et 40

53- « 100 Jahre VFB » - Livre du Centenaire du VfB Stuttgart : 1893/1993

54- Brochure du 80e anniversaire du Football Club de Fribourg - 1977 - BLB 78 A 5040

55- ou « Engländerplatz ».

56- Brochure du 90e anniversaire du Karlsruher Fussball Verein - 1981 - BLB 83 A 11459

Le terrain des Anglais (Engländerplatz) de Karlsruhe

Concernant Strasbourg, la première composition d'équipe dont nous disposons est celle publiée par le précieux «Spiel und Sport» dans son édition du 20 juillet 1895, après un match qui a opposé le 7 du même mois le FC Strasbourg aux «Kickers de Karlsruhe», l'autre club de la capitale de Bade du Nord. Au grand maximum donc deux ans après le démarrage du football dans la capitale alsacienne. Cette composition d'équipe est inévitablement un indicateur de la présence anglaise lors de l'installation du football à Strasbourg. Le FC Strasbourg avait aligné : Montgomery ; Huber, Moormann ; J.Schricker (Cap.), v.Skopnik, Jeffke ; de Clerck, Luckhoff, Kohts, E. Schricker, Karl, soit guère plus de trois ou quatre Britanniques, plutôt trois que quatre. Quant aux «Kickers», emmenés par leur capitaine Walther Bensemann, leur effectif anglais n'était guère plus pléthorique : Tollmann ; Grevé, Volderauer ; Titterton, Possart, Lindner ; Langer, Steffen's, Bensemann (Cap.), Geldner, Looke.

On dispose même d'une composition d'équipe du FC Strasbourg des tout premiers moments du football dans la capitale alsacienne. Dans la série que l'on pourrait appeler «Que sont-ils devenus trente ans après ?», Walther Bensemann revient dans le journal «Der Kicker» du 4 juillet 1923 sur les joueurs strasbourgeois qui ont joué, le 2 décembre 1893 à Strasbourg, le match FC Strasbourg contre Stuttgart/Cannstatt. Sans que l'on connaisse la composition de l'équipe strasbourgeoise poste par poste, Bensemann indique cependant dans cet article rétrospectif le nom des dix joueurs qui, avec lui, avaient composé l'équipe alsacienne. Voici ce qu'il dit : «Il est fort possible que Tosetti, Erwin Schricker, Hall, Otto Back et Moormann ne soient plus en vie ; je n'ai plus de nouvelles de Saymisch et de Michaelis ; Ivo Schricker vit à Karlsruhe, Fittig à Fribourg et Grevé à Francfort». Le patronyme évidemment mais aussi le lieu de domiciliation de ces tout premiers joueurs du FC Strasbourg indiquent une présence anglaise limitée, guère supérieure à celle de l'équipe de 1895.

Alors, si ce ne sont pas les Anglais, qui donc a introduit le football en Alsace ? C'est incontestablement Walther Bensemann. Né en 1873 à Berlin dans une famille israélite plutôt aisée, Bensemann a démarré le football en Alsace et dans le Pays de Bade. Que des Anglais aient été présents, que certains aient joué dans les toutes premières équipes, qu'ils aient participé avec les Alsaciens et les Badois au lancement du football, cela est indéniable et à un degré d'ailleurs bien plus élevé que leur représentation dans la population.

Deux témoignages confirment le rôle central de Bensemann. Venant tous les deux de la part de contemporains de première période du football, ils ont évidemment une formidable valeur. Le premier témoin est Gustave Jeffke. Il figure dans toutes les compositions d'équipe du FC Strasbourg des années 1890. Il fait partie de l'équipe strasbourgeoise qui le 7 juillet 1895 rencontrait les Kickers de Karlsruhe. En 1969, âgé de 91 ans, il disait à Francis Braesch[57] : «Le football a été introduit en Alsace par Walter Bensemann, un Allemand qui avait séjourné en Angleterre. Je l'ai bien connu en 1892. J'avais quinze ans lorsque je devins membre-fondateur du premier club de football alsacien, c'est-à-dire le Strassburger Football Club». Ivo Schricker a joué au même moment et dans la même équipe du FC Strasbourg que Gustave Jeffke. Il est le second témoin. Dans le livre du Centenaire du VfB Stuttgart[58], Gerd Krämer reproduit une discussion qu'il a eue avec Schricker en 1962 à son domicile de Zurich où l'ancien footballeur du FC Strasbourg s'est fabriqué un fabuleux destin puisqu'il a occupé le poste de Secrétaire Général de la FIFA de 1931 à 1950. Le célèbre journaliste sportif de la télévision allemande questionne Ivo Schricker sur l'époque de la préhistoire

57- Grande et petites histoires du football alsacien par Francis Braesch

58- idem note 53

du football. « Oui, dit Schricker, un jour apparut Walther Bensemann à Strasbourg et il déclara que dans l'après-midi il ferait une démonstration gratuite à qui serait intéressé de ce nouveau jeu qui commençait à être connu dans le monde entier et que l'on appelait « Football-Association ». J'étais parmi la soixantaine de curieux qui s'étaient déplacés. Bensemann expliqua les règles essentielles puis il divisa le groupe en deux équipes de trente joueurs chacune et on démarra la rencontre. C'est ainsi que j'ai appris à jouer au football. Bensemann et moi sommes devenus des amis. Le 12 décembre 1898, il réussit la prouesse d'organiser une rencontre internationale entre la France et l'Allemagne. On a joué à Paris, à Bezon-les-Bruyères très exactement sur le minuscule terrain des White Rovers. Les Français, qui s'attendaient à un football de combat de notre part, furent surpris par notre maîtrise technique. Ils applaudirent notre victoire sur le score de 7-0. Ce déplacement à Paris qui préparait l'Exposition Universelle de 1900, fut un évènement extraordinaire pour nous ».

Le rôle important joué par Bensemann transparaît aussi de la rivalité entre Alsaciens, Badois et Wurtembourgeois, les premiers pratiquant exclusivement le « Football-Association » et les derniers plutôt le « Football-Rugby ». Entre fait, il existe une rivalité entre deux disciplines sportives, deux régions et deux hommes : Bensemann le représentant de Strasbourg/Karlsruhe incarnant le « Football-Association » et le Stuttgartois Heineken le « Football-Rugby ». Les footballeurs et les rugbymen de Stuttgart ne manquent pas d'affronter frontalement et personnellement Bensemann dans l'affaire du paiement de la cotisation des « Kickers » de Karlsruhe, le club dont Bensemann est le capitaine, à la SDFU. « Monsieur Bensemann se prétend blessé, outragé, lui l'étudiant d'une Grande Ecole allemande, par la calomnie, l'anarchie existant selon lui dans la SDFU. Monsieur Bensemann se croit-il le seul étudiant d'Allemagne du Sud à pratiquer le football ? Sait-il qu'à Cannstatt et à Stuttgart, il y a aussi des étudiants qui jouent au football et qui n'accusent pas pour autant la SDFU de tous ces maux ? »[59]. En personnifiant à ce point le football alsacien et badois, Bensemann démontre le rôle capital qui est le sien dans le secteur de Karlsruhe/Strasbourg. Par contre, sur cet aspect jamais il n'est question des Anglais.

Tout serait dit sur la manière dont débute le football en Alsace, s'il n'y avait pas cette photo de l'équipe du FC Mulhouse de 1894. Elle figure entre autres publications dans la brochure du 75e anniversaire du FCM et est de nature à créer un certain trouble. En effet, neuf joueurs ainsi que le manager portent des noms britanniques. Quelle est la valeur de cette information sur le plan footballistique ? Elle correspond très certainement à la réalité du moment, c'est-à-dire à une rencontre ponctuelle mais non à celle d'un club qui a une activité régulière. Elle ne correspond surtout pas à ce que l'on voudrait lui faire dire à ce moment là, à savoir à un club qui fonctionne grâce aux seuls Anglais. Les faits sont tout différents : le FCM n'a quasiment pas d'activité dans les années 1894/1898 au point qu'il faudra procéder à une refondation totale du club, début 1898. A l'occasion d'une rencontre FCM - FC Fribourg qui a lieu le 21 avril 1898, le correspondant de Fribourg confirme dans le journal « Spiel und Sport » la déconfiture du club mulhousien en ces termes : « Der Mulhauser Club war, so hatten die Freiburger erfahren, ganz neu gegründet. Deshalb war unsere Angst geschlagen zu werden nicht allzu gross ».

D'ailleurs globalement, les étudiants anglais sont trop peu nombreux en Alsace pour jouer un rôle déterminant dans l'implantation du football. L'Université de Strasbourg compte 1.011 étudiants à la rentrée universitaire de 1896. Sur 84 étudiants étrangers, six seulement sont britanniques[60]. Quant à l'Ecole de Chimie de Mulhouse, elle compte une soixantaine d'étudiants au total vers 1900. Il n'existe pas de statistiques plus fines donnant une répartition par nationalités mais à priori il n'y a aucune raison pour que la proportion de Britanniques soit plus forte à l'Ecole de Chimie de Mulhouse qu'à l'Université de Strasbourg. Une certaine germanophobie - et réciproquement - sur fond de compétition entre l'Angleterre et l'Allemagne pour le leadership économique mondial ne favorisant pas spécialement les échanges entre ressortissants des deux pays.

En définitive, Bischwiller et Reichshoffen sont des exemples particulièrement éloquents de localités où la population locale prend elle-même en main les affaires du football. Dans les deux cas, il n'existe pas de relations avec le monde universitaire, explication souvent utilisée pour justifier les débuts du football en Alsace. « L'Association de Football de Bischwiller a été fondée cet été par des sportifs locaux » indiquent les « Affiches de Bischwiller » du 23 septembre 1899. Le capitaine « qui revient d'Anvers »[61] semble être le seul élément quelque peu extérieur à Bischwiller, du moins à la création du club.

Konrad Koch va plus loin. Pour lui, s'il existe une relation forte entre le football et le monde scolaire - scolaire et non universitaire - il ne reconnaît cependant aucun rôle spécial aux enseignants. Voici ce qui dit en 1895 dans l'annuaire des « Volks und Jugensspiele » : « Tandis qu'en Allemagne du Nord et de l'Est, le football a été introduit par les instituteurs, à Karlsruhe il n'y a eu aucune action de la part de ces derniers. Le football y a été diffusé par les écoliers eux-mêmes. Cette forme de développement est typique aux villes d'Allemagne du Sud. Et d'insister sur le fait que le football à Karlsruhe a pris naissance hors de l'Ecole, sur « l'Engländerplatz » par l'action combinée « de jeunes gens natifs de Karlsruhe et d'Anglais domiciliés sur place » et que ces écoliers, sans intervention du personnel enseignant, l'ont ensuite implanté dans les différents établissements scolaires de la ville.

59- « Der Fussball » - 1895, page 53.

60- SNN du 28 novembre 1896

61- Les Affiches de Bischwiller du 17 mars 1900

A Bischwiller, la situation n'est pas différente. Huit jours après le premier match de « l'Association de Football de Bischwiller » se créée une section de jeunes : « La rencontre de football entre notre association et celle de Strasbourg qui a eu lieu dernièrement à la Niedermatt a, semble-t-il, donné le goût de ce sport à une partie de nos jeunes. Au cours de la semaine, s'est formé un club de football pour jeunes qui compte déjà dix huit membres, tous écoliers. Ce club a élu un Président et a déjà démarré l'entraînement ».

Il est plus que vraisemblable que la fondation du football à Haguenau ait été faite par les mêmes acteurs. L'idée d'une création par les militaires de la garnison a été émise mais il s'agit d'une hypothèse parmi d'autres à laquelle aucune forme de preuve n'a été apportée. Bischwiller aussi est ville de garnison, Strasbourg et Mulhouse aussi. Le football n'y a pas pris naissance pour autant dans les casernes. Plus plausible est la création du FC Haguenau par des jeunes de Haguenau, identiques à ceux de Bischwiller qu'ils rencontrent à trois reprises au cours de l'année 1900. De plus, précision importante, les premières rencontres se déroulent dans le quartier du « Langer Sand », sur un terrain public et non pas sur un terrain appartenant aux autorités militaires, dans le très populaire quartier de Marxenhouse, loin des beaux quartiers bourgeois.

II-3
Le football, un sport pas si anglais qu'on veut le faire croire…

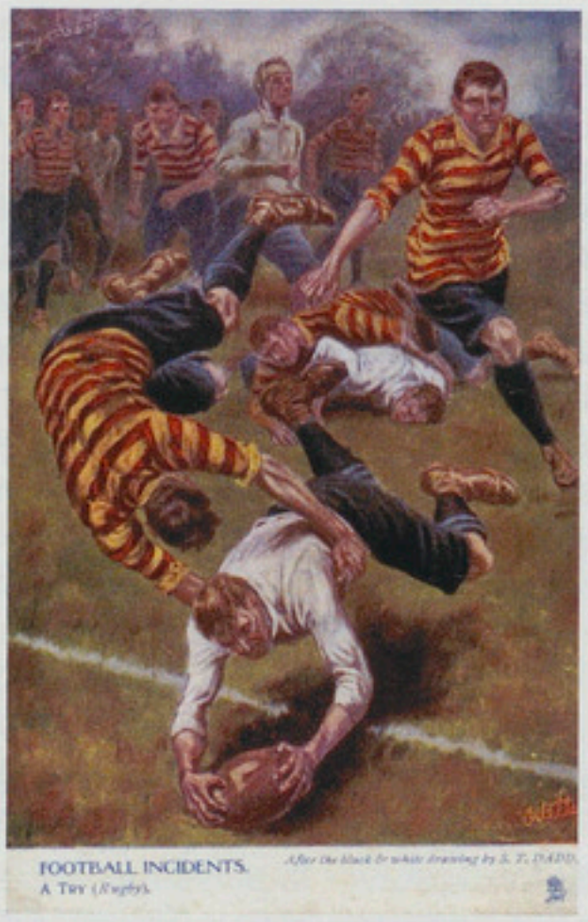
A la fin du 19e siècle, l'Allemagne tente de rivaliser avec la puissante Angleterre, considérée outre-Rhin comme un modèle. La modernisation, non seulement de l'industrie, mais aussi celle de la société allemande, est pour beaucoup une des principales conditions pour que l'Allemagne devienne une puissance égale à l'Angleterre. Le Professeur Koch place l'arrivée du football dans ce contexte nouveau : « La modification du style et des conditions de vie créée par les temps modernes, plus particulièrement par la grande industrie et le commerce mondial, l'extraordinaire extension qui s'en est suivie des grandes villes, sont des facteurs qui ont entraîné le développement du football », écrit-il. Koch émet le postulat d'une relation étroite entre industrialisation et sport, ce qui semble indiscutable. Les centres industriels de Mulhouse, Reichshoffen et de Bischwiller pouvant en être des illustrations sur un plan alsacien. Toute l'argumentation de Koch, dans un contexte de montée du nationalisme et de l'impérialisme allemand, consiste à démontrer que le football n'est nullement un sport d'origine anglaise et qu'il a ses premières formes d'expression sur le Continent, en France avec la soule et en Italie avec le Calcio, plusieurs siècles auparavant. Et ce raisonnement est fourni pour les besoins de la cause à la toute puissante gymnastique allemande ainsi qu'aux universitaires.

Strasbourg assiste à une illustration concrète de ce processus, en décembre 1894, par un échange de correspondances adressées aux SNN par des lecteurs partisans et adversaires du football. Echange de correspondances peut-être même suscité directement par les autorités…

Par le journal strasbourgeois, nous apprenons en effet les 4, 10 et 15 décembre 1894 que le football, « ce sport si moderne venu d'Angleterre a connu à Strasbourg un succès très rapide » et qu'il est pratiqué par les enfants de « bonnes familles ». Ses partisans estiment qu'il est bénéfique pour l'organisme et qu'il a un rôle moralisateur en éloignant la jeunesse de tentations moins recommandables. Ses détracteurs insistent sur son caractère brutal, citant pour étayer leurs propos « les sept blessés graves - d'une gravité telle qu'ils avaient perdu connaissance lorsqu'ils ont été évacués du terrain - lors d'un récent match entre les Universités américaines de Yale et Harward ». Le 18 décembre, le Professeur Auguste Schricker, le père des deux footballeurs du FCS, avec son autorité de Secrétaire Général de l'Université de Strasbourg et de Président d'Honneur du FC Strasbourg apporte quelques précisions. Il intervient vraisemblablement autant dans un but politique que sportif à un moment où l'on a toujours des difficultés pour distinguer les différents types de footballs. « Le football pratiqué aux USA n'a rien à voir avec celui qui a pour origine la ville anglaise de Rugby, ni d'ailleurs avec le « Football-Association » venu d'Angleterre, celui qui est pratiqué en Allemagne et plus spécialement à Strasbourg. Au rugby, on joue la balle à la main et on attaque le porteur du ballon pour l'empêcher de l'aplatir derrière le mol. J'ai pu observer personnellement que rien dans ce type de football donne l'occasion à de véritables brutalités. Au Football-Américain, on joue également la balle à la main comme au rugby mais les deux équipes disposées en blocs compacts cherchent par la violence des chocs à déposer la balle au-delà de la ligne de but adverse. Cette pratique ne permet pas d'éviter les blessures qui en règle générale sont très graves. Au « Football-Association », la balle ne peut être conduite que du pied. A ce type de jeu, on n'a pas eu à déplorer jusqu'à présent de blessures sérieuses. Mais il est évident qu'aucun sport athlétique n'offre la garantie de ne pas pouvoir être blessé. Le jeu d'Association s'est déjà beaucoup répandu en Allemagne. Mais à l'instar du Lawn-Tennis, il ne s'agit pas d'un sport spécifiquement anglais, les deux jeux étant déjà pratiqués d'une manière ou d'une autre en Europe continentale, il y a des siècles ».

Le message nationaliste, anti-anglais, refusant à l'Angleterre la paternité du type de football pratiqué majoritairement dans le Reich et notamment à Strasbourg, message prôné par les autorités de l'Empire est relayé clairement à Strasbourg et qui plus est par un très haut fonctionnaire.

Trois sortes de footballs :



Football -Rugby

Football -Association

Football Américain

II-4
Qui sont ces footballeurs alsaciens des années 1895 ?

Pour l'origine sociologique des premiers footballeurs, un point fondamental est à prendre en considération. Il détermine tout le restant : le footballeur de ces toutes premières années est très jeune : il est collégien, lycéen ou étudiant. Il a entre quinze et vingt ans. Les Schricker, Neff, Jeffke sont nés peu avant 1880. Ils ont seize ou dix huit ans vers 1895. Walther Bensemann, le grand missionnaire du football, n'a que vingt deux ans en 1895 ! Auguste Neff, joueur à Baden-Baden, puis à Strasbourg (au FCS et au Celeritas) cumule en plus, à moins de vingt ans, les fonctions de secrétaire du club et de correspondant de presse. Charles Moser, le Président du SC Bischwiller, a 22 ans à la création du club.

A treize ou quinze ans, on joue dans l'équipe de son école. Un peu plus tard, à quinze ou vingt ans, on évolue dans un club civil. « Le Football Club de Strasbourg est depuis sa création un club d'écoliers. Les étudiants de l'Université y ont toujours été minoritaires » indique Ivo Schricker[62]. Voilà une affirmation clef, celle d'un joueur du FCS des années 1895 et qui plus est, étudiant à l'Université. Elle renforce singulièrement l'idée qu'il n'y a pas un lien obligé entre football et université. Reichshoffen et Bischwiller en sont les illustrations les plus concrètes. Quand Bensemann est à Londres en juin 1897, il écrit au journal « Spiel und Sport » : « Depuis novembre dernier, je n'ai pas touché une balle. Je n'ai fait qu'assister à des matchs. Je dois dire que j'ai plus appris sur le jeu en quelques mois à Londres que durant les douze ans de ma carrière de footballeur ». C'est donc que sa carrière de footballeur a commencé à douze ou treize ans. Et quand il a dispensé sa première leçon de football en 1893 à Strasbourg, il avait vingt ans au plus.

Collégien, lycéen ou étudiant, le footballeur de 1895 appartient avant tout au « Mittelstand », ces classes moyennes qui se développent fortement en Allemagne après 1880. L'image du « footballeur aristocrate » peut, évidemment, exister mais elle est exceptionnelle. Le footballeur est issu de la « bonne société », de la bourgeoise, sans plus. Les frères Schricker et Kohts viennent d'un milieu plus favorisé, très respecté avant tout. Leurs pères sont des personnalités de Strasbourg : le premier est membre de la Direction de l'Université, le second est Professeur à la Faculté de Médecine. A l'autre bout de la chaîne sociale, la famille Jeffke a vraisemblablement plus de difficultés pour joindre les deux bouts. Charles Moser, le Président du club de Bischwiller est confiseur et fils de confiseur. Dans le football, le brassage des catégories sociales se fait par conséquent de bonne heure. Parmi les soixante gamins venus écouter à Strasbourg en 1893 les explications techniques de Walther Bensemann, toutes les classes socio-professionnelles devaient déjà être représentées.

Konrad Koch confirme cette rapide démocratisation du football. En 1895 déjà, il affirme dans son « Histoire du Football » : « Le football a accédé dans bon nombre de régions d'Allemagne au rang de sport populaire ». Et de citer pour étayer ses propos, les deux milles ballons de football commercialisés en 1893 en Allemagne, l'apparition de journaux à grand tirage spécialisés dans le sport comme « Spiel und Sport » et « Fussball », preuve qu'il est entrain de gagner les masses et un effectif de footballeurs estimé entre 50.000 et 100.000 pratiquants.

A Bischwiller, le football est une association comme une autre, ni plus ni moins huppée et son fonctionnement pleinement intégré dans la vie de la cité. Le football ne fonctionne pas en marge de la vie sociale de la cité parce qu'il serait d'un niveau social plus élevé que celui d'autres associations locales. Bien au contraire. Non seulement les matchs de football sont agrémentés par des concerts donnés par la musique municipale mais la troisième mi-temps se termine traditionnellement au « Café Lieb », le siège du club. Le compte-rendu du match FCB - SFV2, donné le 18 novembre 1899 par les « Affiches de Bischwiller », incite à croire que le football constitue un trait-d'union entre toute la population, du Maire Hintz au joueur et au spectateur de base et que tout ce monde évoluant dans le football se retrouve jusque tard les soirs de matchs dans une ambiance des plus populaires dans la principale auberge de la ville[63]. Pas différemment en fin de compte des footballeurs de Manchester, Londres ou Liverpool bien que l'Angleterre ait une avance dans la démocratisation des sports. Le journal « Fussball » relève ce point : « L'Angleterre est le pays des Jeux et des Sports, le pays dans lequel jeunes et moins jeunes, riches et pauvres, s'adonnent aux sports, le pays qui accorde une attention à l'éducation physique comme aucun autre pays continental. En 1893, 6.700 terrains de cricket et 1.000 terrains de football ont été aménagés. Toutes les catégories sociales, sans exception, pratiquent leur sport favori[64]. Le football alsacien est davantage dans cette configuration que dans celle d'un sport des « élites » comme cela a été souvent prétendu.

62- Spiel und Sport - décembre 1896

63- En parlant de l'après match, les « Affiches de Bischwiller » du 18 novembre 1899 parlent de « Fest Kommers » et « Lachmuskeln die fortwährend in Tätigkeit blieben », bref d'une soirée entre footballeurs se livrant aux 100 coups et même plus…

64- Der Fussball - 1893, pages 195, 202 et 203

II-5
Le football a-t-il des adversaires ?

Très rapidement, le football ne laisse plus indifférent : les instances politiques et religieuses, les sports concurrents, l'Université, l'Administration, le monde économique, les mœurs du moment, parfois les bonnes mœurs prennent position à son égard. On se place tantôt en défenseurs, tantôt en adversaires d'un sport qui prend de plus en plus d'importance dans la société. Il arrive pourtant que les choses ne soient pas si tranchées que cela et que telle institution soit à la fois pour et contre le football. Ce double débat est surtout vrai pour les relations que la gymnastique et la religion entretiennent avec lui.

« Une lutte permanente a été menée contre nous par l'Ecole, les parents, les moniteurs de gymnastique, les puristes[65], diverses autorités, lutte qui a quelque peu émoussé nos forces. Un nombre incroyable d'attaques ont été menées contre moi personnellement. Certains écoliers ont lourdement payé leur appartenance aux « Kickers ». On ne nous a jamais fait de cadeaux »[66]. Le mot est de Bensemann. Le capitaine des « Kickers de Karlsruhe » décrit la situation à laquelle est confronté le football de Karlsruhe, début 1896. S'agissant d'une adversité à la base de laquelle se trouvent des forces profondes (l'école, l'autorité parentale, les autorités et la gymnastique, véritable institution dans l'Allemagne wilhelmienne), compte tenu, par ailleurs, du faible éloignement de Karlsruhe par rapport à Strasbourg, on peut supposer que le football strasbourgeois est logé à la même enseigne. La remarque de Bensemann a une extraordinaire valeur. Pour trois raisons : elle émane de… Bensemann, elle est datée, elle concerne Karlsruhe, un club rhénan, un club que le FC Strasbourg côtoie régulièrement, sur le plan du football son voisin immédiat. La situation qu'il décrit correspond à une réalité qu'il vit au quotidien.

L'Eglise d'abord, les puritains, qui d'une façon générale n'aiment pas trop que le dimanche puisse être troublé par le football. Une Eglise qui néanmoins n'est pas l'adversaire le plus acharné du football, pour preuve cette remarque parue dans les « Affiches de Bischwiller » indiquant que « le football est un sport de plein air. Il n'a rien à voir avec un bal. Dans ces conditions, rien ne s'oppose à ce qu'il puisse être pratiqué même dans la période de l'Avent ; il n'existe aucun interdit ni de la part de l'Eglise, ni de la part des autorités civiles »[67].

La gymnastique avec son instinct de domination de tous les sports lui témoigne plus d'hostilité. Pourtant, les relations football/gymnastique ont plutôt bien démarré[68]. Ce n'est que lorsque les gymnastes se rendent compte qu'ils n'arriveront pas à intégrer le football dans leur mouvement qu'ils durcissent le ton. Toute une campagne axée sur la dangerosité du football (nombre de blessés à l'appui, voire de morts !) est menée par les gymnastes. Mais rien n'y fait. Ils déplacent, par conséquent, leurs attaques sur un nouveau terrain : « le football n'est pas allemand, c'est une mauvaise herbe anglaise, ni les étrangers, ni leurs mœurs n'ont jamais fait le bonheur de l'Allemagne ». Mais dans ce contexte d'hyper nationalisme, le football tient bon. « Le football semble être un jeu mais en réalité il travaille pour l'Allemagne » rétorquent ses partisans.

Pris en otage pour des motifs politiques, le football n'a pas la vie facile. Certains vont réagir comme Philippe Heineken. Même si ses préférences vont au football-rugby, il fait néanmoins partie de la grande famille du football et sa réaction permet de mesurer la teneur du débat dans lequel le football est empêtré. Propagandiste du football-rugby, anglophile, Heineken considère que le football allemand se couperait de celui des autres pays et qu'il serait perdant en troquant les règles de jeu anglaises pour des règles allemandes. Voici ce qu'il rétorque à ses concitoyens nationalistes[69] : « Pour adoucir aux sauveurs de la patrie allemande la pilule d'avoir du accepter un sport étranger, on a tenté de lui trouver des origines allemandes. Ce n'est pas tant notre problème de savoir si cela a réussi. Notre devoir consiste à faire du football un sport populaire allemand, quelle que soit son origine. Ce qui importe pour nous, c'est que le football soit un bon sport, qu'il domine toutes les autres disciplines sportives ». Heineken s'en prend « aux journalistes avares sur le plan rédactionnel, qui n'ont pas la moindre connaissance du football et qui régulièrement « taclent » les sports anglais, à certains professeurs de gymnastique et à certaines personnalités qui comprennent peu ou prou au football, de vouloir germaniser le football. Et même si cette démarche part d'un bon principe, ils oublient que pour qu'un sport arrive à maturité, il faut qu'une génération entière, que des millions de joueurs travaillent à la tâche. Et ce n'est pas du jour au lendemain, qu'au tour d'un tapis vert, on décrète de nouvelles règles de jeu. On voit bien les conséquences qu'entraînent les plus petites modifications des règles. Avant que des gens qui ne comprennent rien au football le fassent, il faudrait y réfléchir à trois fois ».

Finalement la raison l'emporte. Cette bataille autour des règles de jeu (anglaises ou allemandes), qui n'est que la traduction sportive d'une rivalité politique et culturelle germano-anglaise plus large, trouve son épilogue avec l'adoption définitive des règles d'outre-Manche. Heineken y voit une grande satisfaction. « La Gymnastique pour ses

---

65- Le mot est vraisemblablement pris dans le sens de « puritains ».

66- Spiel und Sport du 9 mai 1896

67- Edition du 9 décembre 1899

68- Les éléments qui suivent sont empruntés à Arthur Heinrich - „Der DFB, eine Politische Geschichte".

69- voir note 11 - la citation est extraite de l'introduction de l'ouvrage.

sections de football et la « Fédération des Jeux Populaires et pour la Jeunesse » ont suivi en grande partie l'exemple donné par les clubs de football. Ainsi, à l'exception de l'Australie et de l'Amérique où les conditions climatiques ont nécessité quelques modifications, partout dans le monde civilisé on joue selon les mêmes règles ».

En fin de compte, la gymnastique ne se conduit pas si négativement vis-à-vis du football qu'on a bien voulu le dire. Bon nombre de sections de football sont créés à partir de clubs de gymnastique que ce soit dans la vie sportive civile ou universitaire. Même si dans certains cas, le football est une excroissance de la gymnastique et qu'il reste sous sa tutelle, même s'il existe des différences notables pour les qualités physiques et l'entraînement propres à chacune des disciplines, différences pouvant aller jusqu'à un certain antagonisme, le football tire néanmoins un bilan positif de ses premières relations avec la gymnastique.

L'Ecole dont les premiers footballeurs sont issus très majoritairement et l'Université qui crée les premiers clubs affinitaires sous la forme de « clubs d'étudiants » sont en définitive les grands propagandistes du football. Dans la longue liste des « Akademische Sport Clubs », le club de l'Université de Strasbourg pourrait être le second créé en Allemagne après celui de Charlottenburg. En tout cas, parmi les clubs universitaires, il fait figure de pionnier parmi les pionniers.

Là aussi, de même que pour le club civil du FC Strasbourg, on peut remarquer la démarche fondatrice de certains dirigeants, tous issus de l'Université de Strasbourg. Ainsi Auguste Schricker, Secrétaire Général de l'Université et les Professeurs Kohts et Manning, enseignants à la Faculté de Médecine. Tous les trois, à tour de rôle, seront Président du FC Strasbourg, Gustave Manning tenant même un rôle capital lors de la création du DFB, la Fédération allemande de football, en 1900. L'implication de l'université dans la promotion du football est spécialement démontrée par le cas strasbourgeois.

A l'école, le football a, entre autres buts, celui de favoriser l'esprit d'indépendance, de permettre aux jeunes de s'organiser entre eux, de préférence hors la présence des enseignants. En fait, il doit donner une image contraire à celle de la rigueur existant pour les autres matières scolaires. D'où la création de clubs pour écoliers, parfois très ciblés. Le Professeur Koch mentionne la création en 1875, d'un « football club des classes moyennes » au lycée de Braunschweig. Il note que le football est surtout pratiqué chez les écoliers le plus jeunes ou d'âge moyen et que plus ils avancent en âge, plus les tentations de la vie (le café-restaurant, la vie associative d'une manière générale) les détournent du football.

En fait, contrairement à l'avis de Bensemann qui voit dans l'Eglise, les gymnastes, les parents et les autorités des adversaires du football, pour d'autres les éléments les plus bloquants dans son développement résident dans certaines sollicitations, plus faciles et plus agréables que l'effort physique qu'impose le football. Cet aspect « vie facile » est relevé par le journal « Spiel und Sport » lorsqu'il fait en 1896 l'inventaire des problèmes que traverse le football strasbourgeois : « Je me sens contraint de jouer au football, le tennis me plaît davantage » dit un premier footballeur. Un autre « n'a pas le temps », un troisième « craint l'effort », un quatrième « la chaleur » et un cinquième « les coups de pieds »[70]. Ivo Schricker dans un article insistant sur les difficultés du football strasbourgeois dresse la liste des tentations qui concurrencent le football[71] : « Cet hiver, une partie de l'équipe a préféré aller au bal que de jouer au football, ce qui a désorganisé assez sérieusement notre fonctionnement. Kohts, notre capitaine, a tout fait pour remédier à la situation mais rien n'y fit. Ah, ces penchants secrets de l'amour… Puis vint l'été et l'intérêt croissant pour le tennis. Quelques footballeurs, heureusement pas les meilleurs, se transformèrent en d'élégants sportifs de salon munis de raquettes et portant des chaussettes jaunes… Et comme le tennis permet d'entretenir les relations galantes, le football n'a eu que peu de succès ».

Robert Remy, un footballeur parisien de la toute première heure, passe en revue « l'opposition consciente et organisée dispensée par tous les milieux » touchant le football des années 1890/1900. S'il le fait d'une manière un peu amusée et si son propos se rapporte plus aux apprentis-footballeurs qu'à ceux qui jouent déjà dans une structure organisée, elle est révélatrice cependant des obstacles auxquels se heurte le football, arrivé partout trop vite et qui de ce fait bouleverse les habitudes[72]. « Le premier obstacle : les parents. A part, quelques rarissimes convertis, quels parents, il y a vingt à tente ans, auraient toléré que leurs fils s'exhibassent dans une tenue aussi ridicule, aussi indécente même que celle du footballeur ? Il fallait être un fou ou un voyou pour jouer un jeu de brutes semblable. Et par stupide respect humain, par crainte quelque fois, le père ou plus souvent la mère, interdisait à ses enfants la pratique du football. De plus, mon frère et moi avions des moyens pécuniaires limités. L'achat d'une paire de chaussures de football eût été trop onéreux pour l'un ou l'autre d'entre nous. Nous prîmes un parti héroïque : une seule paire suffirait pour les deux. Les parents trouvaient un appui moral sérieux chez nos maîtres : proviseurs, directeurs, censeurs, professeurs, surveillants, etc. Le sport, c'était la mort de l'étude. On ne pouvait faire deux choses à la fois. Le football avait la vie dure. Défense de jouer à la balle dans la cour du lycée ou de l'école ? On jouait sur le trottoir d'en face ou

---

70- Spiel und Sport du 4 janvier et du 31 octobre 1896

71- Spiel und Sport du 5 décembre 1896

72- « Le Miroir des Sports » Nr 88 - 9 mars 1922

sur la place la plus proche. Un boulevard, une rue même pavée servaient de champ d'expérience aux futurs footballeurs. Et puis, un autre ennemi, implacable, était là qui partout veillait : le sergent de ville. Cet arbitre, non sollicité mais officiel, se chargeait de siffler la fin de nos parties en empochant purement et simplement le ballon ».

II-6
Lois du jeu, tactique et esprit du football vers 1895

Nous l'avons vu, le 12 novembre 1899, « l'Association de Football de Bischwiller » rencontre l'équipe seconde du SFV à la Niedermatt, à Bischwiller. La veille du match, « Les Affiches de Bischwiller », tiennent à préciser que l'on jouera selon les règles du « Football-Association ». Finalement, au dernier moment l'on change d'avis et l'on joue selon les règles du « Football-Rugby »[73]. Le type de football pratiqué en Alsace avant 1900 n'a pas encore trouvé sa version définitive. Outre ce cas concret de Bischwiller, la démonstration est en aussi donnée par le dessin illustrant bon nombre d'affiches ou pages de couverture des statuts des clubs de « Football-Association », montrant une action de jeu de « Football-Rugby ». Visiblement, les deux types de football s'entremêlent encore.

Page de couverture des statuts du « FC Bischwiller 1907 » - le dessin fait encore référence à l'époque, pas lointaine, ou l'on jouait selon le choix du jour, au Football Association ou au Football -Rugby

En fait, dans cette Allemagne plutôt anglophobe, les puristes insistent pour que l'on remplace le vocabulaire footballistique anglais, truffé de véritables « barbarismes » pour les responsables très nationalistes des « Volks und Jugenspiele », par des termes allemands[74]. Ainsi, l'on préfère parler de « einfaches Spiel » et de « gemischtes Spiel »[75] pour les termes jugés trop « anglais » de « Football-Association » et de « football-rugby ». Le message passe vite, les « Affiches de Bischwiller » employant le terme précis de « gemischtes Spiel » pour dire que l'on a joué en fin de compte au rugby le 12 novembre 1899 à Bischwiller.

L'introduction du football en Allemagne, à Braunschweig en 1874, par le Professeur Koch, a été faite sous la forme du « jeu mixte », celui qui permet de jouer la balle à la main et au pied, « mais pas celui qui se réfère aux règles sévères de la Rugby-Union mais celui plus simple de l'Ecole de Malborough ». En d'autres termes, pas le jeu violent de l'Ecole de Rugby. « Alors que Berlin était déjà le fief du jeu simple, j'ai été contraint de l'introduire également à Braunschweig à l'automne de 1893 »[76] en raison « de la bataille sanglante, du jeu meurtrier » qu'est le rugby. Pour marquer les esprits, Koch n'hésite pas de citer les accidents survenus au football-rugby au cours des trois dernières années en Angleterre, à savoir « les 71 décès suite à des blessures, 121 fractures de la jambe, 33 fractures du bras, 54 fractures de la clavicule, 158 blessures diverses, de sorte que le nombre des mort et des blessés s'élève à 437. Les causes des décès sont, dans la plupart des cas, les coups de pied dans le bas-ventre, l'estomac, à la tête et dans la colonne vertébrale. L'Allemagne ne tolérerait pas 10% de ces accidents »[77]. C'est pour cette raison que l'on joue en

---

73- Les Affiches de Bischwiller des 11 et 18 novembre 1899.

74- « Die leidigen englischen Ausdrücke » est le terme exact employé par Konrad Koch dans son Histoire du Football (page 46). « Leidig », c'est-à-dire fâcheux, malheureux, désolant, détestable.

75- « Einfaches Spiel » c'est-à-dire le « jeu simple », le « Football-Association » par opposition au « gemischtes Spiel » ou « jeu combiné » ou « jeu mixte », le football-rugby. Koch emploie cependant le mot « football » et parle parfois de « einfacher Fussball » ou de « gemischter Fussball ». Ce qui est en fait banni dans le vocabulaire des nationalistes allemands ce sont les adjectifs : « Association » et « Rugby ».

76- Jahrbuch für Volks und Jugenspiele - annuaire de 1900, page 222

77- idem note 76 mais annuaire 1896, page 107

Allemagne, « au jeu beaucoup plus calme de l'Association, celui-ci n'étant pas plus dangereux qu'un autre sport ». Tel est le cheminement du football allemand, passant progressivement d'un type de football-rugby à une forme de « Football-Association ». En Alsace, vers 1900, on joue encore tantôt à l'un ou à l'autre des deux footballs, au gré des discussions d'avant match. La version du « jeu simple », celle où l'on ne joue la balle qu'au pied est cependant la plus répandue. Mais les premières règles de jeu, codifiées le 8 décembre 1863 par la « Football-Association » et appliquées jusqu'à leur première révision en 1897, tolèrent des dispositions issues du rugby. Il s'agit des articles 4, 7 et 8.

Dans les premières années, l'on joue donc au football en Alsace selon les règles de la « Football Association » de 1863. Elles sont énoncées en treize articles[78] :

- Les dimensions du terrain sont au maximum de 220 x 100 yards. Des drapeaux délimitent le terrain dans le sens de la longueur et de la largeur. Deux poteaux, posés verticalement dans le sol, séparés de huit pieds, sans barre horizontale et sans autre habillage, représentent le but.
- Pour le choix du but, on procède par tirage au sort. La rencontre démarre par un coup d'envoi donné du milieu du terrain par l'équipe qui a perdu le tirage au sort. L'équipe adverse se tient au coup d'envoi à dix yards de la balle.
- Lorsqu'un but est marqué, le perdant réengage la partie par un coup d'envoi. L'équipe adverse se tient à dix yards de la balle.
- Un but est inscrit lorsque la balle passe entre les poteaux de but ou entre l'espace situé au-dessus de ces derniers, peu importe la hauteur, et sans que la balle ait été portée ou lancée à la main.
- Lorsque la balle est en touche, le joueur qui la récupère en premier la remet en jeu à l'endroit où elle est sortie, cet endroit étant à angle droit avec la ligne de touche.
- Lorsqu'un joueur tire au but, son coéquipier se trouvant le plus près du but adverse est hors-jeu. Il ne peut ni toucher la balle, ni faire action de jeu. Si la balle est donnée derrière la ligne de but, il n'y a pas hors-jeu.
- Lorsque la balle franchit la ligne de but et qu'un défenseur arrive à la toucher de la main en premier, son équipe obtiendra sur la ligne de but, à la hauteur du point d'interception de la balle, le droit de réengager. Si par contre, un attaquant touche la balle en premier, son équipe obtiendra un tir au but à 15 yards du but adverse. Le tireur ne doit pas être gêné par l'adversaire. Ses coéquipiers doivent rester derrière la ligne de but tant que la balle n'est pas jouée.
- Si un joueur fait un faircatch, il obtient un coup franc s'il est arrivé à faire une marque dans la pelouse avec le talon. Pour exécuter le coup franc, il peut reculer tant qu'il veut et l'adversaire ne peut dépasser la marque qu'il a faite dans la pelouse.
- Il est interdit de marcher avec la balle.
- Il est interdit de faire des croche-pieds, de donner des coups de pied dans les jambes, de se servir des mains pour arrêter ou renverser un adversaire.
- Il est interdit de jouer la balle à la main.
- Il est interdit de ramasser de la main une balle qui est au sol.
- Il est interdit de mettre sur les semelles des chaussures, des clous trop saillants, des plaques métalliques ou des morceaux d'étoffes caoutchoutés.

Ces premières règles, marquées encore par le Football-Rugby, sont modifiées et complétées dans la seconde version de 1897. Apparaissent l'arbitre, les juges de touche, le penalty, le but avec une barre transversale. La notion de faute est précisée et le Fair Catch supprimé. En préambule aux dix-sept articles, la « Football-Association » indique que « chaque équipe comprend onze joueurs ». Les dispositions les plus importantes sont les suivantes :

Terrain de jeu

Il est rectangulaire. La longueur est de 120 mètres au maximum et 90 au minimum, la largeur de 90 mètres au maximum et de 45 au minimum. Il est délimité par le marquage des lignes. Les lignes latérales sont appelées « lignes de but » et les lignes longitudinales « lignes de touche », ces dernières étant à angle droit avec les précédentes. Pour les matchs internationaux, les dimensions sont portées à 100/110 mètres pour la longueur et 65/75 mètres pour la largeur. A chaque coin du terrain est planté un drapeau à au moins 1,5 mètre du sol. Les buts sont faits de deux poteaux posés verticalement dans le sol, séparés de huit yards (7,35m) et reliés par une barre transversale à huit pieds (2,50m) du sol. L'épaisseur des poteaux et de la barre ne peut dépasser 15 centimètres. La circonférence du ballon doit se situer entre 71 et 68 centimètres. Au coup d'envoi, son poids doit être compris entre 425 et 370 grammes. La durée du jeu est de 90 minutes.

Choix des camps et coup d'envoi

Avant le début de la rencontre, les deux capitaines procèdent à un tirage au sort. Le gagnant choisit entre le coup d'envoi et le but retenu ce qui revient à choisir sa moitié de terrain. Le coup d'envoi est donné du milieu du terrain par un « place-kick » en direction du but adverse. L'équipe adverse doit se tenir à neuf mètres de la balle. Elle ne peut dépasser la ligne médiane avant que le ballon ne soit joué.

Mi-temps

Le changement de camp ne peut se faire qu'à la mi-temps. Celle-ci, sauf accord de l'arbitre, ne peut dépasser cinq minutes. Le réengagement à la mi-temps est fait par l'équipe qui n'a pas eu l'engagement initial.

78- idem note 11

Planches techniques extraites de l'ouvrage de Philippe Heineken : « Das Fussballspiel - Association und Rugby » (1898)

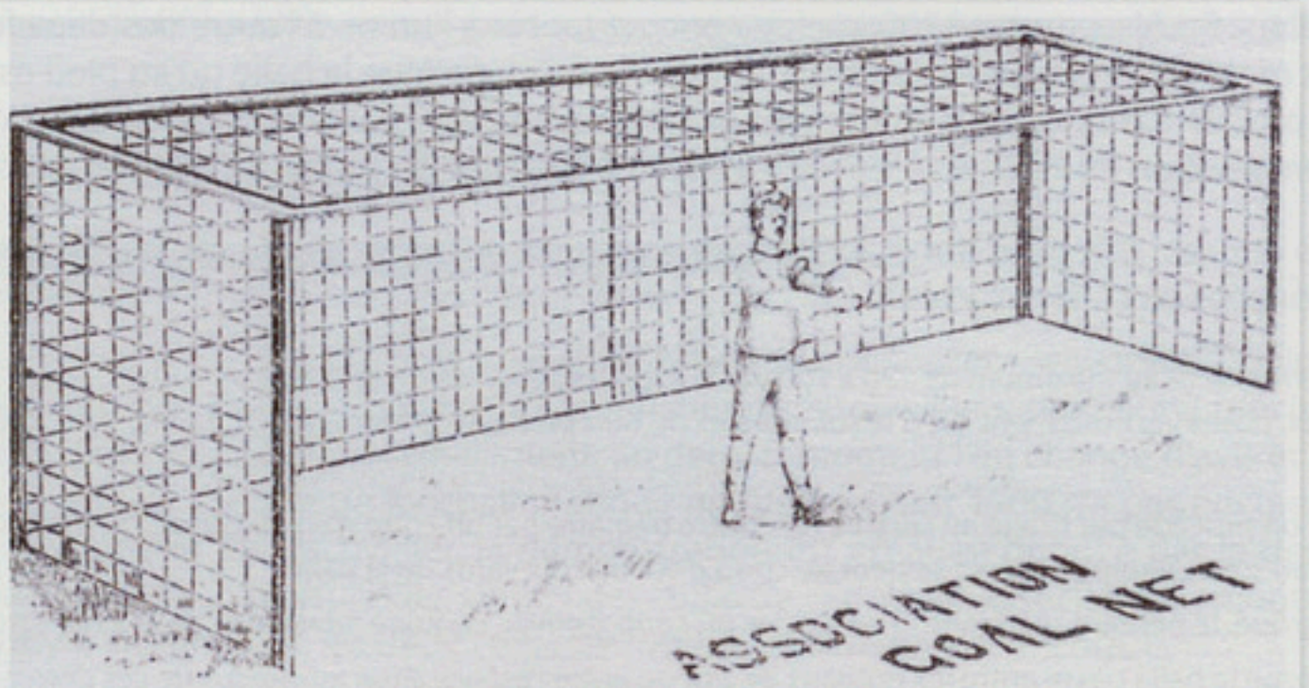
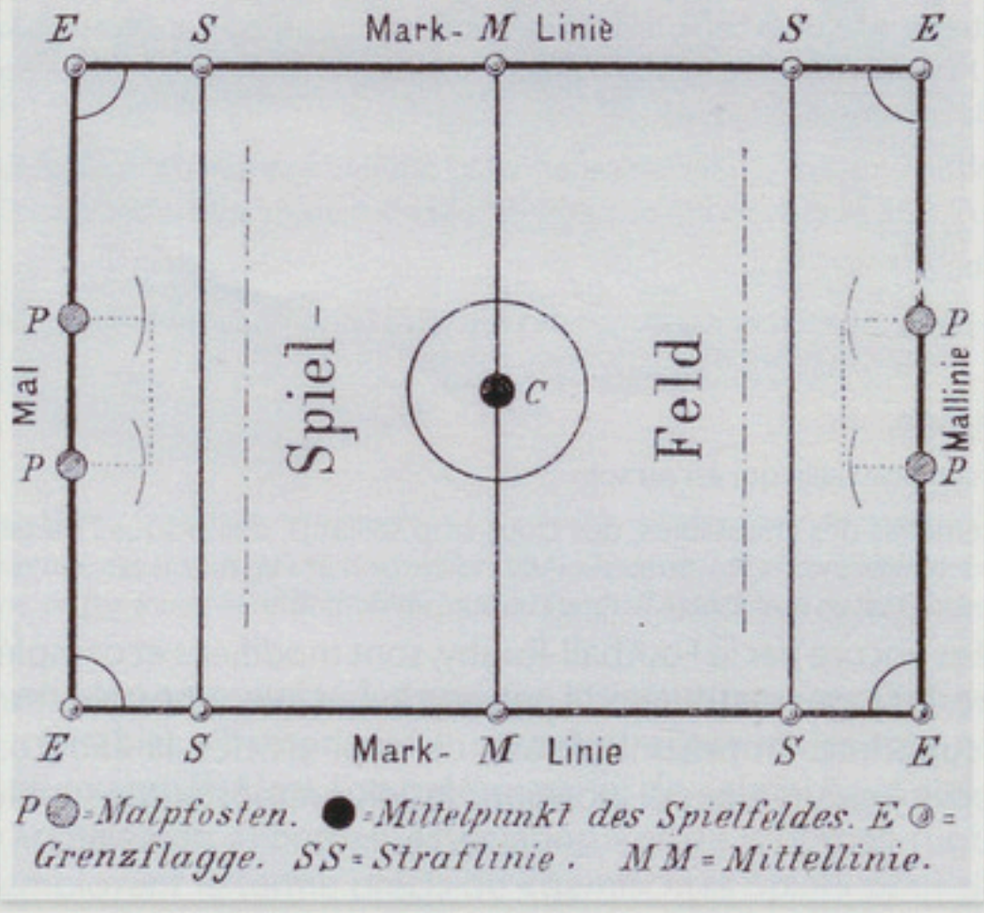


Fig. 5. Association Goal-Netz.

Fig. 6. **Grundriss des Spielfeldes.**



P = Malpfosten. ● = Mittelpunkt des Spielfeldes. E = Grenzflagge. SS = Straflinie. MM = Mittellinie.

Fig. 47. Spielen mit dem Kopfe.

Fig. 48. Hereinwurf von der Mark.

But marqué

Un but est marqué quand le ballon pénètre entièrement entre les poteaux, sous la barre transversale et sans qu'il n'ait été ni porté, ni lancé. Si pour une raison quelconque la barre transversale était cassée, l'arbitre pourra néanmoins accorder le but s'il estime que le ballon serait rentré avec une barre en parfait état.

Rentrée en touche

Quand le ballon dépasse entièrement la ligne de but, il est remis en jeu par l'équipe qui ne l'a pas sorti ou qui ne l'a pas touché en dernier, à l'endroit même où la balle est sortie et de la manière suivante : le joueur qui remet en jeu ne peut faire action de jeu tant que la balle n'a été touchée par un autre joueur, quelle que soit l'équipe dont il fait partie. Il regarde en direction du terrain, la balle dans les deux mains, pardessus la tête. Il ne peut pas prendre d'élan. Les deux jambes doivent rester au sol. Il n'est pas obligatoire qu'elles soient jointes et il est permis de monter sur la pointe des pieds.

Hors-jeu

Lorsqu'un joueur fait une passe ou une remise en jeu à un équipier qui au même moment est plus près du but adverse que lui, cet équipier est hors-jeu. Il ne peut toucher le ballon ou faire action de jeu avant qu'un adversaire ne l'ai touché à moins que trois adversaires au moins se trouvent à proximité de la balle au moment de la remise en jeu. Il ne peut y avoir hors-jeu sur un corner, un renvoi du but ou quand la balle est donnée par l'adversaire.

Coup de pied de coin

Lorsqu'un attaquant sort le ballon derrière la ligne de but, l'équipe qui défend sur cette ligne de but réengage par un coup de renvoi, la balle à terre à 5,5 mètres du premier poteau de but. Par contre, si le ballon est mis derrière la ligne de but par un défenseur, l'équipe adverse réengage par un corner-kick, c'est-à-dire par un coup de renvoi donné à un mètre du drapeau de coin. Dans les deux situations ci-dessus, l'adversaire doit rester à plus de 5,5 mètres du ballon.

Mains

Il est sévèrement interdit, sauf au gardien de but, en n'importe quelles circonstances de porter, de frapper, de toucher intentionnellement de la main ou du bras le ballon tant qu'il est en jeu. Le gardien de but peut, à la condition qu'il reste dans sa moitié de terrain, c'est-à-dire entre sa ligne de but et la ligne de milieu de terrain, se servir des mains pour défendre son but. Il ne peut garder plus de deux pas le ballon dans les mains. Il peut, par contre, le rouler au sol. Le gardien de but peut être remplacé en cours de partie sous réserve de prévenir l'arbitre préalablement.

Coups francs

A l'exception du penalty, aucun autre coup franc ne peut être tiré directement au but. Il faut que la balle soit touchée par un autre joueur avant de pénétrer dans le but pour que celui-ci soit valable. Si la balle frappe directement la barre transversale ou un poteau de but sans qu'aucun autre joueur ne l'ai touchée, le tireur du coup franc pourra évidemment la reprendre.

Fautes et incorrections

Faire des croche-pieds (tripping), taper intentionnellement dans les tibias de l'adversaire (kicking), bondir sur un joueur (jumping), se servir des bras et des mains pour arrêter un joueur, jouer durement, est interdit. De plus, un joueur ne peut attaquer un adversaire par-derrière, sauf si ce dernier se dirige vers son propre but ou s'il gêne intentionnellement. Le gardien de but ne peut être attaqué que s'il garde le ballon ou s'il fait obstruction au jeu.

Cloutage des chaussures

Des clous non entièrement revêtus de cuir, des plaques métalliques ou du caoutchouc sur les semelles ou les talons des chaussures et les protège-tibias, sont interdits.

Arbitre

Pour les matchs de compétition, on désigne un arbitre. Celui-ci fait respecter le règlement et tranche les différents. Ses décisions sont sans appel. Il conserve le résultat de la rencontre et chronomètre la partie. En cas de comportement anti-sportif, il délivre des avertissements. Sil y a récidive ou lorsque la faute est particulièrement caractérisée et sans même qu'il y ait eu préalablement un avertissement, il peut procéder à des exclusions. Il lui appartient de transmettre sous trois jours à « l'Association », l'autorité en charge de la rencontre, les noms des joueurs sanctionnés.

L'arbitre peut reporter une rencontre s'il estime qu'elle ne se disputerait pas dans de bonnes conditions. Il peut également l'arrêter en cas d'obscurité, d'envahissement du terrain par les spectateurs ou d'autres motifs qui lui sembleraient fondés. Il faut qu'il en rende compte au Comité Fédéral qui prendra les décisions qui s'imposent.

L'arbitre a le droit que personne ne peut lui contester de donner un coup franc lorsque le comportement d'un joueur lui semble dangereux mais pas suffisamment grave pour justifier d'une explulsion.

NB : Selon la dernière réglementation de la « Football-Association », l'arbitre n'a à justifier aucune de ses décisions. Il n'a même pas à siffler quand le ballon sort du terrain.

Juges de touche

On peut également recourir à deux juges de touche qui, bien que restants soumis aux décisions suprêmes de l'arbitre, ont à décider si le ballon est sorti du terrain, quelle équipe a le bénéfice d'un corner, du réengagement, de la rentrée en touche

Penalty

Lorsqu'un défenseur fait un croche-pied à un adversaire, quand il le retient, le pousse, le bouscule par derrière ou qu'il touche la balle de la main dans les 11 mètres de sa ligne de but, l'arbitre peut accorder un « coup de pénalité » à 11 mètres de la ligne de but et dans les conditions suivantes : tous les joueurs, à l'exception du tireur du coup de pénalité et du gardien de but adverse qui ne peut avancer de plus de 5,5 mètres de sa ligne de but, restent à au moins 5,5 mètres derrière le ballon. La balle doit être frappée vers l'avant. Elle est alors considérée comme étant remise en jeu et peut donc donner un but. Le tireur du penalty ne peut reprendre le ballon que si un autre joueur l'a touché précédemment. La fin d'une rencontre ne peut être sifflée durant l'exécution d'un penalty.

Réclamation

Si une réclamation est émise auprès de l'arbitre, la balle reste en jeu tant que ce dernier ne manifeste pas par un coup de sifflet avoir reçu la demande de réclamation.

Interruption temporaire

En cas d'interruption temporaire de la partie et si la balle n'est pas sortie en touche ou derrière la ligne de but, l'arbitre fait reprendre la rencontre à l'endroit même où elle a été interrompue en lançant la balle en l'air. Le jeu ne pourra reprendre avant que la balle n'ait touché à terre.

Coups francs

En cas de non-respect des règles énoncées aux articles 2, 5, 6, 8, 9, 10 et 16, la partie adverse bénéficie d'un coup franc à l'endroit où a été commis la faute en question.

Force est de reconnaître que le football de 1900 n'est pas fondamentalement différent du football d'aujourd'hui. Bien sûr en plus d'un siècle, l'on procèdera à de nombreuses modifications des lois du jeu mais le football de la fin du 19e siècle n'a plus rien à voir avec le rugby. Alors que les footballeurs anglais ont joué durant plus de trente ans, de 1863 à 1897, une discipline hybride faite de football-rugby et de « Football-Association », les footballeurs alsaciens quant à eux jouent quasi immédiatement selon les lois de 1897 qui réglemente le football tel que nous le connaissons (ou presque) au troisième millénaire.

Les lois du jeu, la règle du hors-jeu surtout, entraînent des schémas tactiques qui évolueront beaucoup pour arriver vers 1900 à un stade d'étonnante modernité par rapport au football du milieu du 20e siècle.

Tout au début du football, les joueurs n'avaient vraisemblablement pas d'attributions bien définies. Dans certaines équipes, on comptait un gardien de but, deux arrières et huit avants. Dans d'autres, le gardien de but était protégé par un seul arrière et un demi assurait tant bien que mal la liaison avec les avants. Ainsi, les attaquants au nombre de huit n'avaient affaire qu'à trois adversaires lorsqu'ils avaient poussé assez loin leur offensive. Avec une telle supériorité numérique, ils auraient dû marquer à chaque tentative. Mais comme les passes étaient à peu près inconnues et qu'un seul attaquant conduisait le ballon, les buts n'étaient pas très nombreux.

C'est donc à l'exemple des équipes écossaises que les formations furent progressivement constituées avec un gardien de but, deux arrières, deux demis et six avants. De la sorte, un certain équilibre s'établit entre l'attaque et la défense. En même temps, les actions tant offensives que défensives se firent avec un certain ordre du fait que chaque joueur avait un rôle et une place bien définis.

En outre, le dribble perdait de son importance au profit de la passe ou plutôt au profit d'un meilleur équilibre entre les deux moyens de porter le ballon dans le camp adverse. Si les Anglais ont inventé le football, ce sont les Ecossais qui ont le plus influencé son évolution. C'est au milieu des docks et des usines qui bordent la Clyde à Glasgow que s'est produite la toute première révolution footballistique, lors d'un match international qui a opposé l'Angleterre à l'Ecosse en 1872. L'Ecosse avait mis au point un style de jeu fondé sur les passes et la course grâce notamment à l'équipe historique de Queen's Park. Les Anglais privilégiaient, par contre, les dribbles, mettant l'accent sur les qualités individuelles de chaque joueur. On peut imaginer la surprise des Anglais quand ils se sont retrouvés face à des Ecossais qui n'arrêtaient pas de faire circuler la balle. Ce jeu avec des footballeurs « qui passent et qui courent » a été inventé par les Ecossais.

Vers 1885, on fait du sixième attaquant un « Centrumhalbspieler » c'est-à-dire un demi-centre, un demi de plus. La disposition des joueurs sur le terrain prend sa forme définitive : un gardien de but, deux arrières latéraux, trois demis et cinq attaquants. Elle va rester figée durant plusieurs décennies, connaissant son apogée entre les années 1930/1950 avec le WM, le fameux système de jeu inventé par les Autrichiens du « Wunderteam ». Le footballeur alsacien des années 1895/1900 joue selon ce dispositif tactique, réparti sur trois lignes excepté le gardien[79] :

« Le gardien de but est le joueur qui a la plus grosse responsabilité. On peut lui donner deux conseils : « 1- Sers toi des mains autant que possible et ne joue au pied qu'à l'extrême limite. 2- Ne t'éloigne pas trop de ton but et ne le laisse jamais non défendu ».

79- Renseignements empruntés à Heineken - voir note 11

Fig. 34. Ein dribbelnder Stürmer. (Nach Momentphotographie.)

Planches techniques extraites de l'ouvrage de Philippe Heineken :
« Das Fussballspiel - Association und Rugby » (1898)

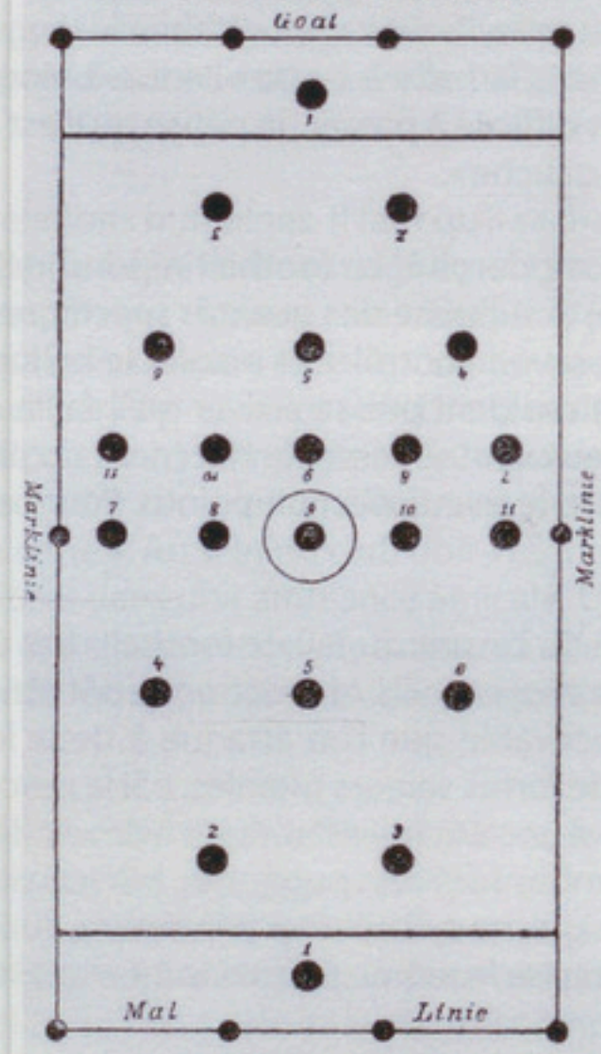


Fig. 7. Aufstellung der Spieler beim Association-Fussball.

Nr. 1. Thorwächter (Goal Keeper).
Nr. 2—3. Hinterleute (Backs).
Nr. 4—6. Halbspieler (Half Backs).
Nr. 7—11. Stürmer (Forwards).

Fig. 59. Gut abgefangen.

Les arrières « doivent être puissants, adroits, avoir une bonne maîtrise de la conduite du ballon, savoir l'intercepter dans toutes les positions, en l'air et au sol, le redonner là où il le faut. Il leur est interdit de dribbler. Ils sont là pour défendre. Tout ce qu'on leur demande est de savoir dégager loin et sûrement.

Les demis, tant le demi-centre que ses deux acolytes de droite et de gauche « ont un rôle plus hybride. Ils doivent soutenir à la fois l'attaque et la défense. Comme l'avant-centre pour ce qui est de l'attaque, le demi-centre dirige la ligne des demis. Il doit surveiller tout spécialement l'avant-centre adverse. D'une manière générale, les demis évoluent en rangs serrés derrière les attaquants. Ils ont pour rôle de briser les offensives adverses, de reprendre le ballon et de le redonner à leurs attaquants. Ils doivent éviter de donner de longues balles, loin devant. Ils aiment assez dribbler. Contrairement aux arrières qui sont plus spontanés, les demis sont plus réfléchis et doivent pouvoir s'adapter à toutes les situations. Rien n'empêche qu'il puisse arriver qu'un demi joue vers l'arrière et qu'il donne la balle à un défenseur s'il est mieux placé que lui pour relancer. Un demi doit non seulement être rapide, avoir une bonne technique, être solide physiquement et abattre beaucoup de terrain, il doit aussi avoir un esprit de décision rapide. Il faut qu'il sache instantanément s'il doit attaquer ou défendre, garder ou donner le ballon, le donner derrière ou devant. En règle générale, les remises en touche sont faites par les demis. Ce sont aussi eux qui tirent prioritairement les corners ».

L'attaque est composée de l'avant-centre et de quatre ailiers. « L'avant-centre est l'âme de l'attaque. Il doit savoir décider rapidement, connaître parfaitement le jeu et ses lois, savoir dribbler, tirer au but et donner la balle des deux pieds, être d'une bonne corpulence. S'il reçoit le ballon loin du but adverse, il peut le garder s'il n'est pas attaqué ; dès qu'il est attaqué, il transmet la balle aux intérieurs ou aux ailiers. Moins il dribble et plus il alimente les ailiers, plus grande est sa valeur.

Les quatre ailiers sont placés dans l'attaque en fonction « de leur rapidité et de leur adresse. Les plus légers jouent en principe tout à fait à l'extérieur. Lorsqu'ils reçoivent le ballon de l'avant-centre ou de l'ailier qui joue plus à l'intérieur de l'attaque, ils devraient dribbler le long de la ligne de touche, sans se diriger sur le coin de corner. L'idéal serait qu'ils donnent la balle à l'avant-centre à vingt mètres de la ligne de but ou même déjà avant, surtout si l'arrière adverse est difficile à passer. Je pense qu'il est inutile de dire qu'un gaucher ne joue pas à droite et qu'un droitier ne joue pas à gauche ».

Etonnante modernité. Le football répond déjà à des impératifs tactiques, chaque poste est parfaitement défini, chaque poste suppose des qualités spécifiques. Mais il 'y a pas que la tactique qui compte. Le joueur doit aussi être technique, savoir contrôler et manier le ballon : « Une passe se fait de préférence de l'intérieur du pied, bien que si l'action est rapide il puisse arriver qu'il faille donner la balle de l'extérieur du pied. Pour tirer au but, il en est de même : mieux vaut se servir de l'intérieur du pied, sur terrain mouillé surtout. Mais pour tirer au but de très loin, pour tirer très fort, le mieux c'est un pointu. Pour cela, les doigts de pied doivent être protégés par une chaussure à bout renforcé ».

Sur le plan de l'esprit du jeu, le football doit être pratiqué en ayant de la « considération pour l'adversaire », sur le terrain « les moyens vils et incorrects sont strictement interdits »[80]. Gustave Jeffke confiait à Francis Braesch « qu'il était inconcevable que l'on attaque à deux le même adversaire ». Jamais deux contre un, le football est en effet empreint de fortes valeurs morales. « Si la rencontre est équilibrée, l'intérêt est évidemment plus grand pour le spectateur que si une équipe est réduite à devoir défendre durant toute la partie » indiquent « Les Affiches de Bischwiller » le 18 novembre 1899. Un public qui, à Bischwiller, paie déjà son billet d'entrée pour les matchs d'une certaine importance mais qui peut « l'acheter par avance au Salon de Coiffure Hartmann et dans ce cas, bénéficier d'une réduction de prix » précise le même journal le 19 mai 1900.

II-7
Des hommes mais aussi les valeurs du football, facteurs de son succès en Alsace

« Il serait trop long d'énumérer tous les clubs de football qui se sont créés cet été » indique Konrad Koch en 1895 dans son « Histoire du Football ». Au même moment, démarrent les matchs internationaux entre grandes villes, en Angleterre débute le football féminin et sur le Continent le « football à six »[81]. En Alsace, « chaque dimanche, dans les villes de quelque importance, on joue au football » écrivent les « Affiches de Bischwiller en date du 9 décembre 1899. D'où vient cet intérêt rapide pour le football ? Comment assure-t-il son succès ?

80- idem note 76, page 221.

81- idem note 48, page 46 et Annuaires des Volks und Jugenspiele 1900, page 219 et 223 - 1896, page 181.

L'intérêt qu'il suscite est multiple. Pour la très nationaliste « Fédération des Jeux Populaires et de Plein-Air » en grande vogue au tournant du siècle, le football est le sport par excellence, celui qui fait sortir les gymnastes des « sombres salles du centre ville » et qui permet une pratique sportive « à ciel ouvert »[82]. Pour les gens de Bischwiller, « il constitue une excellente distraction pour le spectateur et un exercice physique des plus intéressants pour les joueurs. Le football est un sport sain ». Le maire de la petite ville bas-rhinoise insiste « sur les aspects bénéfiques du football pour le corps et l'esprit. Il permet de satisfaire, après le travail, le besoin de détente et de distraction, d'augmenter force et endurance au travail ». Pour Koch, le football doit son succès au fait qu'il est un sport d'équipe et un sport masculin. « Nos jeunes gens, ceux qui sont très actifs, veulent un jeu qui soit à la fois un sport de mouvement et qui soit masculin et le football correspond à cela[83]. » Pour Auguste Schricker, le Président d'Honneur du SFV, « aucun autre sport que le football ne fait autant travailler et d'une manière aussi équilibrée toutes les parties du corps. De plus, le football contribue à l'éducation spirituelle, intellectuelle et morale. Prenez le cas de onze joueurs, chacun ayant un rôle précis qu'il doit garder en tête, même dans les moments de forte solicitation : « un pour tous, tous pour un ». La présence d'esprit, le courage, le respect des consignes du Capitaine et des finalités du jeu, sont particulièrement mises en valeur dans la pratique du football, un peu comme dans la vie en général[84].

Les vertus reconnues au football sont une chose. En Alsace, il a, en plus, la chance d'être rapidement structuré. Le fait qu'il soit organisé, qu'il puisse compter sur des dirigeants d'une exceptionnelle envergure et qui sont au début d'une extraordinaire carrière à la fois dans le football allemand et dans le football mondial, sont les véritables raisons de sa rapide diffusion.

Déjà avant 1900, le football n'est plus uniquement une distraction de plein air pour jeunes gens privilégiés. Il évolue vers un phénomène de masse. Il remplit un rôle social en organisant la jeunesse à l'intérieur de clubs, en mettant l'accent sur des valeurs comme la correction, la politesse, le « fairness », l'altruisme, en permettant aux jeunes de pays différents de se rencontrer.

La base est constituée par l'association locale. Le « Verein » à Strasbourg, la « Vereinigung » à Bischwiller, le « Club » à Mulhouse et Haguenau, en sont ses différentes appellations. Le journal « Fussball » consacre en 1895 une étude à son fonctionnement[85].

La fonction essentielle est celle de Président. « Il doit être rompu aux relations humaines. Il faut qu'il sache placer les hommes qu'il faut aux bons postes ». L'autre fonction capitale est celle de Secrétaire : « Imaginez un Secrétaire qui laisserait les choses en instance et le désordre que cela entraînerait. Les affaires doivent être traitées au jour le jour. Une relation permanente Président/Secrétaire est absolument nécessaire ». L'entrée dans le Comité « ne peut être réservée qu'aux personnes compétentes. Si elles ne viennent que pour parader et ne pas mettre la main à la pâte, elles n'apportent rien au club. Leur adhésion doit être faite avec attention et sans complaisance. Ce qui compte c'est la personnalité et les mœurs du candidat. Il conviendra d'éviter de prendre ceux qui ont été renvoyés d'un autre club. D'où l'utilité de prendre des renseignements d'une façon draconienne.». Au sein du club doit « régner un esprit d'équipe, de conciliation. Il faut que les divergences de vue soient traitées dans une ambiance amicale. Une contradiction peut exister évidemment mais elle doit rester objective, saine et ne pas mener à l'obstruction. Les « bandes à part » n'ont pas leur place dans un club sportif, l'intérêt personnel doit être condamné, chacun doit tirer dans la même direction ».

Le club a déjà des problèmes à régler. Ils sont d'ordre sportif, moral et financier. L'auteur de l'article ne manque pas de déplorer, déjà en 1895, un dérapage de l'esprit sportif : « Les clubs ont été créés pour promouvoir l'amour du sport et la vie sociale de l'association. Cette philosophie avait créé un esprit de corps qui n'a plus cours aujourd'hui. Il existait autrefois une forte cohésion, on était solidaire, chacun s'engageait autant qu'il le pouvait quand survenaient des problèmes financiers. Aujourd'hui, tout a changé. Il n'y a plus que les performances qui comptent. Chacun veut gagner. L'on ne se soucie plus des membres qui ne sont pas des vedettes. Or, l'esprit de compétition a ses limites. Est-ce véritablement une catastrophe si dans une saison, l'on gagne un match de moins ?

Il faut que le jeu soit accessible à chacun. Les jeunes doivent pouvoir s'entraîner et ne pas se contenter d'un rôle de spectateurs. Chacun doit pouvoir compter sur les mêmes chances de pouvoir se former et de progresser. Pour cela, le Capitaine doit user de toute son autorité et les plus âgés donner l'exemple. C'est à eux de faire en sorte que les distractions se passent sur le terrain et non au café, devant une bière ou dans la fumée de la cigarette. Sur le plan financier, il faut être économe mais non avare. Trop de richesses pourraient nuire. L'idéal serait de n'avoir ni grandes dettes, ni grandes richesses. Le trésorier joue bien sûr dans ce cadre un rôle capital ».

82- Annuaires des Volks und Jugenspiele : 1896, page 178 et 1897, page 159

83- Les Affiches de Bischwiller des 23 septembre, 11, 18 et 25 novembre 1899 et annuaire 1897, page 163, des Volks und Jugendspiele. C'est le concept de „Bewegungsspiele" qui est rappelé une fois de plus.

84- SNN du 18 décembre 1894

85- Pages 209 à 211.

Structuré localement en clubs, régionalement dans la Ligue d'Allemagne du Sud, le football alsacien rentre dans l'organisation nationale du football allemand, le « Deutsche Fussball Bund », dès sa création début 1900. Via ses premières personnalités - Bensemann, Manning et Neff - il joue même un rôle déterminant dans la création du « DFB », la Fédération allemande de football.

Le 28 janvier 1900 à Leipzig, 36 délégués représentants 86 clubs sont physiquement présents au « Restaurant Mariengarten » pour la création du DFB, l'instance qui deviendra la plus riche fédération sportive du monde.

Pour le « Verband Süddeutscher Fussball Vereine », la liste de présence est signée par le Germania Francfort, Hanau 1890, Mannheim 1896, le FV Karlsruhe, le FC et le Frankonia de Pforzheim et le FV Strasbourg, soit que ces clubs aient été présents physiquement ou qu'ils aient donné pouvoir à Gustave Manning, le Président du club strasbourgeois. Nulle mention n'est faite, par contre, du FC Mulhouse.

L'acte de fondation est contresigné par quatre personnes seulement : Messieurs Hueppe, Sommermeyer et Wamser, Présidents respectivement du « Club allemand de Prague », de Brême et de Hanau et par Manning, le Strasbourgeois. Les 14 et 15 avril 1900 est constitué le Comité Directeur provisoire chargé d'administrer le football allemand jusqu'aux journées fédérales du DFB fixées aux 6 et 7 octobre. Gustave Manning est élu Président de la « Commission Juridique » chargée de l'élaboration des statuts du DFB. Poste clef, une sorte de Secrétaire Général du DFB en l'absence encore d'un Président, pour celui qui est Professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg et successeur à la tête du FV Strasbourg du Professeur Kohts, son collègue à la Polyclinique.

Comment se fait-il que le rôle central ait été tenu par Hueppe, Sommermeyer, Wamser et Manning et non par Bensemann, présent lui aussi à Leipzig les 28 et 29 janvier 1900 ? N'était-il pas, lui qui avait introduit le football en Allemagne du Sud, qui en avait assuré son développement, qui venait de prendre une stature de sélectionneur national avant la lettre en organisant bon nombre de rencontres internationales entre sélections d'Allemagne du Sud, de France, de Suisse et d'Angleterre, l'homme tout désigné pour cette fonction suprême ? Bien que très actif dans les débats, Bensemann avait été réduit à un rôle secondaire[86]. En fait, il ne représentait que les clubs dissidents à la Ligue d'Allemagne du Sud, trois au total, le « Mannheimer Fussball Bund, Phönix Karlsruhe et Südstadt Karlsruhe ». Le représentant mandaté par le SDFV était Manning. Bensemann disposait de trop peu de voix pour peser sur les décisions.

Que s'était-il produit pour que Bensemann se présente dans cette position de faiblesse aux journées fondatrices du DFB « qu'il avait si fortement appelées de ses vœux ». Une brouille - en novembre/décembre 1899, c'est-à-dire à un moment politiquement mal choisi - plus pour des motifs personnels que pour des divergences de fond avec Nohe, le Président du SDFV et du puissant FV Karlsruhe, soutenu par Auguste Neff, Vice-Président du SDFV et Secrétaire Général du non moins influent FV Strasbourg, le club dont Manning est Président. En fait, Bensemann s'est mis à dos les trois principaux dirigeants du SDFV dont deux sont des Strasbourgeois.

« Une intrigue de Bensemann »[87] dira Neff et qui aboutira à l'exclusion du Phönix, le nouveau club de Bensemann et à la sortie volontaire du club de Südstadt de « l'Association des clubs de football de Karlsruhe », une sous-section du SDFV. « Je suis décidé à ne plus rien faire pour le sport de Karlsruhe, sauf pour mon club, ces prochaines années » écrit Bensemann le 19 décembre 1899 après avoir mis l'accent sur « les incompétences de Monsieur Nohe et de son entourage ». Manning lui répond en tirant à boulets rouge : « Je n'ai rien contre Bensemann à titre personnel, je le connais à peine. Je suis le premier à reconnaître qu'il a fait des choses positives. Mais, il a aussi une bonne série d'échecs derrière lui ». Et de citer le fiasco financier de l'ancienne « Union de Football d'Allemagne du Sud », les matchs de sélection à Paris contre des « adversaires bidons », le fait de s'être mis à dos les enseignants et les parents, le fait aussi de n'avoir jamais su s'intégrer dans une structure de type fédéral. Dans ces conditions, l'on comprend que Bensemann n'ait eu aucune chance d'accéder à la Présidence du DFB qui reviendra en octobre 1900 à Hueppe, le Président du « Deutsche Fussball Club Prag », Manning s'étant déclaré « candidat à rien », refusant toute fonction élective au sein du DFB, sauf celle de représentant du SDFV, avec Nohe d'ailleurs.

La création de la Fédération Allemande de football, si elle constitue une étape dans l'évolution du football allemand en ce sens qu'elle crée l'unité du football allemand, pour le football alsacien, elle met un extraordinaire coup de projecteur sur ses trois de ses dirigeants, Bensemann, Manning et Neff. Avec Ivo Schricker, ils sont les quatre grands pionniers du football alsacien, Schricker et Bensemann comme joueurs, Neff et Manning comme dirigeants.

Walther Bensemann : (1873 - 1934)

Pour le football alsacien, le plus grand des quatre est incontestablement Walther Bensemann puisque c'est lui qui est à l'origine de son démarrage. Bensemann est né à Berlin le 13 janvier 1873 dans une famille juive, d'un père « banquier » dans la capitale du Reich. Fin 1886, le jeune Walther quitte Berlin pour ses études à Montreux dans un

---

86- Spiel und Sport - éditions des 3 et 10 février 1900 - rend compte de la fondation du DFB.

87- Les échanges de propos qui suivent entre Bensemann, Manning et Neff sont extraits de « Spiel und Sport », fin 1899, début 1900.

Walther Bensemann
collégien à Montreux

Walther Bensemann im Jahre 1896.

Walther Bensemann
et les frères Schricker
aux Kickers de Karlsruhe

Karlsruher Kickers im Jahre 1893. Obere Reihe: E. Langer, Grenier, Roth, Strube, Moormann; Untere Reihe: J. Schricker, E. Schricker, Bensemann, Hall, F. Langer.

Gruss vom Sportplatz X.-F.-C. „Phönix", Karlsruhe.

établissement où les professeurs anglais sont nombreux. Cet épisode est vraisemblablement le tournant de sa vie entièrement consacrée au football. Il découvre, en effet, le football au bord du Lac Léman. La Suisse était le pays continental qui en tout premier avait adopté le football. En 1860 existait déjà le « Football et Cricket-Club » de Lausanne et en 1886 ont été fondés les célèbres « Grasshoppers » de Zurich. A Montreux, Bensemann découvre concrètement le football après la création du FC Montreux en 1887. On ne sait pas exactement quand et pourquoi il quitte Montreux pour Karlsruhe. Mais fin 1889, il fréquente le Lycée de la capitale badoise. Il séjourne dans la région de Karlsruhe/Strasbourg jusque vers 1894 prenant une part capitale dans la création du football dans les deux villes. Il joue d'ailleurs tantôt dans l'équipe alsacienne, tantôt dans les équipes de Karlsruhe (Fussball Verein et Kickers). Dans le journal « Kicker » (numéro 27 de 1923), Bensemann raconte la rencontre FC Strasbourg contre Grasshoppers Zurich qui s'est déroulée à Strasbourg le 16 novembre 1893. Il jouait avant-centre dans l'équipe strasbourgeoise, Ivo Schricker, capitaine, évoluait comme demi-centre et son frère Erwin au poste d'arrière gauche. A l'exception de son séjour à Londres en 1897 et à Berlin fin 1898, on se sait trop où séjourne Bensemann entre 1893 et 1899. Toujours est-il qu'il tente d'organiser un rapprochement dans le sport entre la France et l'Allemagne. Le 25 janvier 1894, il écrit à « l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques » pour organiser un match de football France - Allemagne. « Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me dire le plus confidentiellement possible s'il est vrai que le Racing Club de Paris ne veut pas venir chez nous pour des raisons politiques. Il me paraît que de bonnes relations franco-allemandes dans le football seraient souhaitables à bien des égards ». En juin 1895, Bensemann renouvelle sa demande mais s'adresse, à présent, directement à Pierre de Coubertin pour organiser un match Allemagne/France ou plutôt une rencontre « Kickers de Karlsruhe contre Paris » qui pourrait avoir lieu à Strasbourg, Baden-Baden, Karlsruhe ou Francfort. Les autorités françaises déclinent l'invitation non sans l'avoir étudiée sérieusement mais l'Usfsa est du point de vue « que pour jouer un match de football à Strasbourg, il faudrait être sûr de la victoire ». Il faudra attendre fin 1898 pour que la rencontre ait enfin lieu, à Paris en définitive. A partir de ce moment, Bensemann perd tous contacts avec l'Alsace. Professeur de langues modernes en Ecosse de 1901 à 1914 et à Würzburg et Godesberg durant la première guerre mondiale, Walther Bensemann acquiert une nouvelle notoriété en fondant en juillet 1920 à Constance le magazine sportif « Kicker ». Rédacteur en Chef jusqu'en mars 1933 du grand hebdomadaire consacré au football allemand, propagandiste du rapprochement entre les pays via le sport, Bensemann quitte l'Allemagne pour la Suisse au printemps 1933, dès le début de la répression nazie contre les juifs. Il décède le 12 novembre 1934 à Montreux où il est enterré. La Ville de Strasbourg et le club de l'ASS[88], successeur après 1918 du FC Strasbourg qu'il avait créé, perpétueront sa mémoire en organisant le fameux « Tournoi Bensemann » qui chaque année à la Pentecôte réunissait jusque dans les années 1980 les équipes juniors des plus grands clubs européens au stade du Tivoli à Strasbourg[89].

Ivo Schricker : (1877 - 1962)

En fait, il faudrait parler de la famille Schricker et pas seulement de son représentant le plus illustre, Ivo….

De son père Auguste Schricker[90] tout d'abord, né en 1838 à Regensburg, est muté à Strasbourg au lendemain de la défaite de 1871. Il y exerce une fonction de haut-fonctionnaire du Reich, nommé d'abord au Gouvernement d'Alsace-Lorraine, puis au poste de « Senatssekretär » de l'Université de Strasbourg. Il participe à la construction du nouveau Palais Universitaire et est l'auteur d'une « Histoire de l'Université de Strasbourg ». En 1896, Auguste Schricker quitte Strasbourg pour Berlin où il est nommé à la fonction prestigieuse de Directeur du Musée Hohenlohe. Il cumule en plus celle de correspondant de l'Allemagne à l'Exposition Universelle de Paris de 1900.

D'Erwin ou « Wini », son frère né à Strasbourg, figure historique du football strasbourgeois puisqu'il joue au poste d'arrière latéral dans la toute première équipe du FC Strasbourg. Moins bon footballeur que son frère Ivo, Wini vit dans l'ombre de ce dernier pour ce qui est de sa carrière sportive.

Ivo Schricker, né le 18 mars 1877 à Strasbourg est l'une des grandes figures du football allemand. Sa carrière de joueur commence au FC Strasbourg et au Club Universitaire de Strasbourg. Il fait la connaissance de Bensemann en 1893 avec qui il entretiendra des relations de profonde amitié jusqu'à la mort de ce dernier, l'hébergeant même à son domicile de Zurich quand débute la nazification. Ivo Schricker suit Bensemann à Karlsruhe, joue tantôt pour le FC Strasbourg, tantôt pour le FV et les Kickers de Karlsruhe. Après 1896, on le trouve à Berlin où son père vient d'être nouvellement nommé. Il participe dans le « Bensemann Team », une sorte d'Equipe d'Allemagne avant la lettre, à la fameuse rencontre de Bezon-les-Bruyères contre une sélection française en novembre 1898 et au match de 1899 à Berlin, avec ses anciens équipiers strasbourgeois Westendarp et Kohts, contre une sélection anglaise. Demi-centre élégant, Capitaine de la première équipe du FC Strasbourg, Ivo Schricker est affecté vers 1910 à la succursale du Caire d'une grande banque allemande. Après la première guerre mondiale, il prend des responsabilités au sein du DFB et devient en 1932 le tout premier Secrétaire Général de la Fifa, poste qu'il conservera jusqu'en 1951. Il décède

88- Association Sportive de Strasbourg, nouvelle dénomination après 1918 du premier club de football de Strasbourg.

89- Renseignements empruntés partiellement à l'ouvrage de Bernd-M. Beyer - « Bensemann, der Mann der den Fussball nach Deutschland brachte ». Sous une forme romancée mais avec des sources incontestables que nous avons pu croiser avec les nôtres, l'auteur présente une excellente biographie de Bensemann. La période strasbourgeoise est particulièrement bien décrite.

90- SNN du 13 novembre 1896

à son domicile zurichois en 1962. Comme Bensemann, Ivo Schricker a été un propagandiste pour le rapprochement des pays par le sport. Dès la nomination de son père à la fonction de correspondant de l'Allemagne à l'Exposition Universelle de Paris de 1900 et profitant des relations que ce dernier a pu tisser en France, Ivo Schricker sera une aide précieuse dans le rétablissement de contacts que son ami Bensemann entreprend avec le sport français. Pour le club de l'ASS, le nom d'Ivo Schricker est lié presque autant à son histoire que celui de Bensemann à tel point que le « Tournoi Bensemann » était également appelé « Tournoi Bensemann/Schricker ».

Gustave Manning : (1873 - 1953)

Né dans une famille de commerçants juifs originaire de Francfort. Il joue au football dans l'équipe du Lycée qu'il fréquente à Berlin, démarre des études de médecine vers 1897 à Fribourg-en-Brisgau, puis est nommé Assistant à la Faculté de Médecine de Strasbourg peu avant 1900. Dirigeant historique de la Ligue d'Allemagne du Sud, adversaire acharné de Bensemann, il tient un rôle central lors de la création de la Fédération Allemande de Football. Le nom de Gustave Manning est lié au football alsacien par la Présidence du FC Strasbourg que ce Professeur à la Faculté de Médecine assure vers 1900. Manning, comme Bensemann et Schricker, connaîtra un destin assez exceptionnel, étant nommé en 1948 Membre du Comité Exécutif de la Fifa, représentant des USA où il avait émigré en 1913.

Auguste Neff (1876 - 1942)

Le seul grand nom d'origine alsacienne de la préhistoire du football strasbourgeois. Auguste Neff, né le 31 mai 1876 à Strasbourg, occupe d'abord des responsabilités au FC Baden-Baden où il est Capitaine de l'équipe première, avant d'arriver à Strasbourg. Au FC Strasbourg, il est à la fois joueur, Secrétaire du Club et correspondant de presse. Vice-Président vers 1900 de la Ligue d'Allemagne du Sud, adversaire comme Manning, le Président du FV Strasbourg, de Bensemann, Auguste Neff est un propagandiste-né pour le football alsacien. Avec Manning, Neff est, en effet, un des acteurs de la création du premier club de Bischwiller. Les « Affiches de Bischwiller » font état d'une présence régulière à Bischwiller des deux dirigeant du FV Strasbourg au cours des premières semaines d'activité du club.[91]

L'autre image d'Auguste Neff est celle de l'incarnation d'une certaine « ligne alsacienne » au sein du FC puis du FV Strasbourg où la fonction de Président est réservée aux Vieux-Allemands, par ailleurs tous des universitaires.

Après 1918, la fonction de Président de l'ASS reviendra presque de droit à Auguste Neff. Il fera du club strasbourgeois un des plus grands clubs omnisports de France et prendra de surcroît d'importantes responsabilités dans des organisations sportives à finalité plus politique, telle la « Préparation Militaire », « l'Union des Sociétés d'Education Physique » et la « Société d'Encouragement aux Sports de Strasbourg ». Chevalier de la Légion d'Honneur en 1928, Auguste Neff cultivait, à côté de son implication dans le sport, une passion pour les oiseaux. Il était en effet, vers les années 1930, Président de la Fédération des Sociétés d'Aviculture d'Alsace et de Lorraine et Président de la Société de Protection des Oiseaux Utiles[92]. Il est décédé à Perigueux le 30 décembre 1942.

Auguste Neff (à gauche) et Gustave Jeffke (à droite) - portant tous les deux un nœud papillon - avec des jeunes de l'ASS au milieu des années 1920

91- Les Affiches de Bischwiller des 11 et18 novembre et 9 décembre 1899 insistent sur un rôle de « parrains » que Manning et Neff tiennent vis-à-vis de la toute jeune association bischwilleroise.

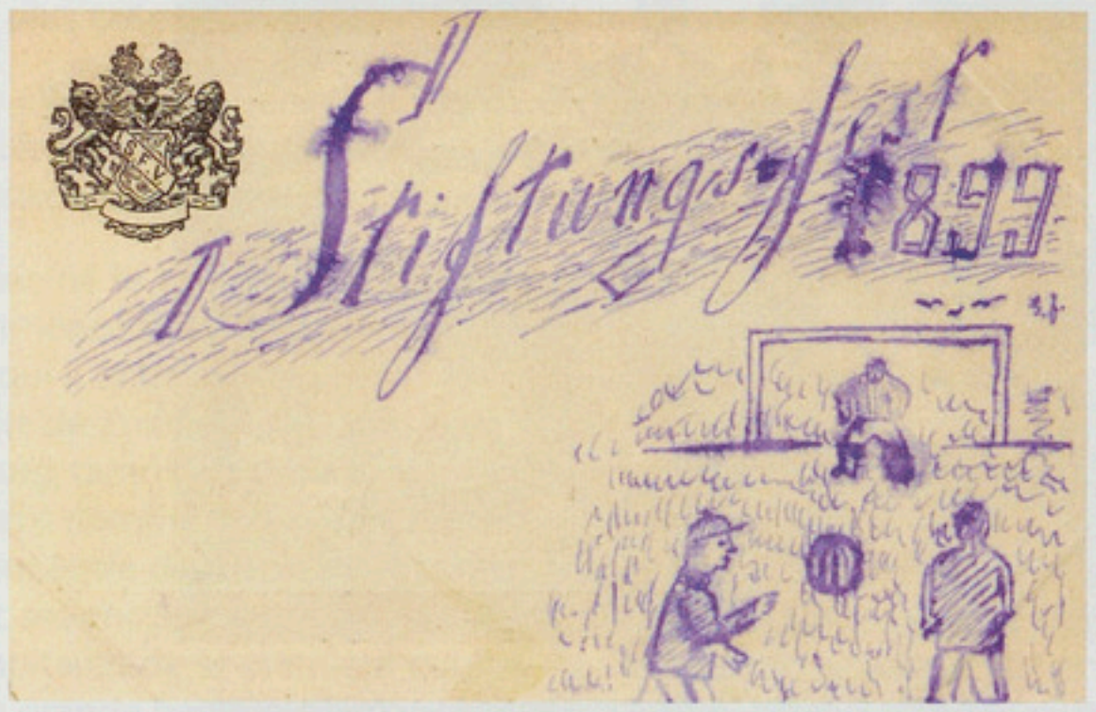
92 - Dossier Auguste Neff - AMS, Fonds Hoffmann.

Conclusion

Lorsqu'on croise les sources disponibles qui ne sont qu'au nombre de trois - les sources imprimées à l'époque (les ouvrages de Heineken et de Koch), les témoignages des footballeurs contemporains de la décennie 1890, la presse généraliste et les journaux sportifs - on peut dégager des caractéristiques pour le football alsacien de la période 1890/1900, celle de sa naissance.

On connaissait le faible rôle tenu par les Anglais et tout le mérite qui revient à Walther Bensemann dans l'implantation du football en Alsace. Un Bensemann très « Britisch » quand il quitte le collège de Montreux et ses professeurs d'outre-Manche. L'un de ses collègues dresse son portrait à son arrivée au Lycée de Karlsruhe[93] : « Quand Bensemann est arrivé chez nous, il venait de Suisse. Physiquement, il faisait très anglais : grand, décontracté, connaissant indéniablement la vie, le monde. Il était très fort dans les matières littéraires, il parlait l'anglais mieux que notre professeur, c'est-à-dire il parlait comme parlent les Anglais, pas d'une façon scolaire ». Finalement, avec un Bensemann « plus anglais que les Anglais », n'y a-t-il pas tout de même une petite touche anglaise dans l'introduction du football à Strasbourg ?

Par contre, certains éléments fondamentaux du football alsacien n'ont jamais été mis en relief. Sa très forte ancienneté, tout d'abord. Né quasi certainement à Strasbourg en 1893, le football alsacien figure parmi les pionniers du football continental. Sur le Continent, excepté la Suisse, très peu de clubs fonctionnent réellement avant la création du « Fussball Club Strassburg ». Sa précoce démocratisation ensuite, qui va de pair avec la pénétration en secteur rural. Le football en Alsace est immédiatement l'affaire des classes moyennes, pas des « élites ». En même temps, il gagne le secteur rural (Reichshoffen/Niederbronn, Haguenau, Bischwiller) alors même qu'il n'est pas du tout implanté à Colmar et très faiblement à Mulhouse (un club) et pas beaucoup plus fortement à Strasbourg (deux clubs). Un autre cliché a souvent été répandu, celui des adversaires du football. A la lecture des sources, force est de reconnaître qu'en Alsace, le football a plutôt eu plus d'alliés que d'adversaires ou s'il a eu des adversaires, ils étaient relativement timorés. L'Eglise, l'Etat, l'Ecole, les Gymnastes, etc, admettons… Vraisemblablement ont-ils une attitude réservée devant le football, nouveauté oblige, mais rarement ces forces institutionnelles lui mettent des bâtons dans les roues. Sport idéal pour une pratique de plein air, plein air et « Bewegungen » étant inconsciemment synonymes de liberté et de libéralisme, sport auquel les nationalistes allemands trouvent en définitive des racines germaniques, sport qui pour le pratiquant favorise l'éducation physique et comporte des valeurs morales nouvelles par rapport aux sports du 19e siècle qui sont tous des sports individuels, le football se fraye en définitive assez facilement un passage. A l'orée du 20e siècle il est structuré, organisé. Sur le terrain existent des règles, des lois, leur deuxième version date de 1897 et l'on joue déjà selon un schéma tactique. Il n'y a plus d'improvisation. Dans les coulisses, non plus. Le football est structuré. A la base, le club avec quatre fonctions essentielles. Par ordre d'importance, le Président, le Capitaine, le Secrétaire et le Trésorier. A l'échelon régional, une ligue régionale, immense, qui va de Munich à Bâle, à l'échelon national une Fédération qui a l'appui de l'Empereur en personne[94]. Forts de ces atouts qui font partie de l'environnement du football en général, l'Alsace à la chance de pouvoir compter sur des hommes providentiels : Bensemann, Schricker, Manning et Neff. En 1900, ils ont 25 ans. Ils ne se doutent pas encore de l'immense carrière qui les attend dans le football.



Carte postale réalisée en 1899 pour l'un des premiers anniversaires du SFV - au verso la carte porte la mention : Strassburger Fussball Verein - Secretariat A. Neff, Gedeckte Brücken 1 (Coll. de l'auteur)

Le Professeur Kohts, Président du SFV

93- idem note 89, page 473 - citation extraite d'une lettre de son ami Geppert.

94- « Nous exprimons notre gratitde à celui à qui nous devons en premier lieu le très fort développement du sport allemand : à notre Empereur. Vive l'Empereur » c'est en ces termes qu'a été ouverte la séance fondatrice du DFB.

CHAPITRE 2

Le développement du football alsacien
1900 - 1914

Introduction

En 1900, et finalement en assez peu de temps, le football a réussi à prendre pied dans les deux départements alsaciens et ce, à la fois en secteur urbain et en secteur rural. Simple feu de paille ou tremplin pour une deuxième phase de développement ? Si la seconde hypothèse est retenue, quelles sont ses séquences principales ? Touche-t-il des catégories d'âge plus jeunes ? Plus âgées ? D'autres foyers que les clubs civils et universitaires ? Quels sont ses effectifs à la veille de la guerre, son organisation, sa hiérarchie, son palmarès ? Connaît-il des à-coups dans sa progression, voire des crises ? Quelles sont les incidences de sa croissance sur son environnement : stades, arbitrage, public ? Joue-t-on selon d'autres règles à la veille du premier conflit mondial que 20 ans auparavant ? Quelles sont ses notabilités (joueurs et dirigeants) de ce début de nouveau siècle ? Queles son ses enjeux ? Suscite-t-il de l'indifférence ou des convoitises ? Quelle est la réaction à son égard du monde des affaires, des groupes de pression et de l'Etat ? A-t-il un rôle dans le rapprochement des nations ?

I- Aspects sportifs

I-1
La croissance des effectifs

En 1900, on joue au football dans sept villes : six dans le Bas-Rhin, à Mulhouse uniquement concernant le Haut-Rhin. Il existe sept clubs dans le Bas-Rhin, quatre à Strasbourg (FVS, le club universitaire, Donar et Frankonia) et un à Bischwiller, Reichshoffen et Haguenau. Le FCM est le seul club haut-rhinois. En 1914, à la veille de la première guerre mondiale, le football alsacien compte une soixantaine de clubs, soit dix fois plus qu'en 1900, une centaine d'équipes et approximativement un millier de joueurs.

Quelles sont les séquences de ce très fort développement ?

D'abord une phase qui va de 1903 à 1905 et qui est avant tout mulhousienne.

Fin 1901, apparaîssent les « Young Boys » de Mulhouse. Le 17 novembre 1901, le second club de Mulhouse rencontre « auf der Illwiese am Galfingerweg » le FCM et perd par 9-0[1].

En 1902, le football se déplace plus largement en secteur rural, en Centre-Alsace à présent. Le 26 juillet, les SNN font état d'une rencontre de football entre Barr et Sélestat. Elle s'est terminée sur le score de 1-1 et a été arbitrée par un membre du Frankonia de Strasbourg, Mr Leipner. Les deux clubs connaîtront une vie plus longue que les malheureux « Youngs Boys » de Mulhouse. Il semblerait que ce club issu du Lycée soit rentré rapidement dans le giron du FCM, son grand voisin[2].

1- Journal de Mulhouse (Mulhauser Tagblatt) du 19 novembre 1901

2- Historique succinct du FC Mulhouse publié dans « Sport-Est » du 10 octobre 1947

En 1903 naît « l'Union Mulhouse », en 1904 le FC Molsheim, le « Sport Mulhouse » et le « FC Viktoria Mulhouse », en 1905, le « FC National Mulhouse ». La cité du Bollwerk rattrape son retard sur Strasbourg. Le FCM et l'Union retiennent le restaurant « Au Jardin d'Hiver », 10, rue de Colmar, comme lieu de leur siège social. Le FCM, après une dizaine d'années d'existence, est présidé pour la première fois par un Mulhousien : F. Mennecke, domicilié à l'Ecole de Chimie, prend la suite de deux Anglais, Robert Venables, Président-fondateur et Ed. Kearns. Le Président de « l'Union Mulhouse » est Xavier Lehmann, habitant 74, rue de Belfort.

Ensuite la grande vague de création de clubs correspondant à la période qui va de 1906 à 1909. Le 21 mars 1906, les SNN donnent laconiquement le résultat d'une rencontre ayant opposé le « FC Mars Bischheim » au « FC Union Strasbourg ». Les banlieusards l'emportent par 3-1. Puis, le 1er avril, le « Bischheimer FC Mars » est opposé à Molsheim au Football Club local. « La rencontre aura lieu quelque soit le temps » précise la presse strasbourgeoise. Molsheim gagne par 4-2. Le 29 avril, « Mars Bischheim » remporte encore plus indiscutablement, par 8-2, le match retour contre « l'Union Strasbourg ». Le même jour l'équipe 2 du Donar est opposée au « Vorwärts » de Saverne. « Il s'agit du match retour. Au match aller, le 8 avril dernier, les Strasbourgeois l'avaient emporté par 4-2 »[3]. Enfin le 3 mai, les SNN donnent l'information d'une double confrontation entre les équipes I et Réserve du « Germania » et le « l'Union » de Strasbourg.

Ainsi en l'espace de quelques semaines apprend-t-on la naissance de quatre clubs : « Vorwärts » Saverne, « Mars » Bischheim, « l'Union » et le « Germania » de Strasbourg, chacun étant porteur d'une symbolique forte à travers la dénomination retenue et qui ne tient pas du hasard.

La saison 1906/1907 est un moment clef de cette seconde période de croissance. Le 17 septembre 1906 paraît l'information[4] « que demain soir à 19H30 au Caveau Schutzenberger à Schiltigheim aura lieu une réunion du Comité du Football Club de Schiltigheim. Les garçons qui sont intéressés par ce sport et qui souhaitent adhérer au club obtiendront tous renseignements sur place ». Le 14 octobre, le FC Schiltigheim rencontre pour la toute première fois son voisin de Mars Bischheim. « Comme il s'agit de la première confrontation et que l'on ne dispose d'aucune référence, il est impossible de faire un pronostic. Disons tout de même que Schiltigheim a fait match nul contre l'équipe 2 du Frankonia, il y a quinze jours. Début de la rencontre à 15h précises sur le terrain du Mars situé en face du Café- brasserie « Au Bon Georges »[5]. Quinze jours plus tard, le 31 octobre, est donnée l'information de l'existence de deux nouveaux clubs. Celle du FC Koenigshoffen, d'abord : « Dimanche dernier les équipes fanions du FC Koenigshoffen et du FC Vorwärts Saverne se sont rencontrés à Saverne. Koenigshoffen l'a emporté par 3-2, bien qu'étant handicapé par l'absence de quatre titulaires et malgré la belle forme des Savernois ». Ensuite, celle du club du quartier du Contades à Strasbourg. L'annonce des SNN n'est pas suffisamment précise pour que l'on puisse savoir s'il s'agit du FC ou du FV Contades, mais toujours est-il que l'on joue au football du côté de l'ancien Champ de Tir de Strasbourg. « Mars Bischheim a offert l'hospitalité à Contades. L'attaque du Contades s'est montrée largement supérieure à celle de Mars. Ce n'est que par le « sacrifice » de sa défense que Mars a pu arracher le match nul 1-1. Demain, jour de la Toussaint, les équipes réserves des deux clubs se rencontreront. Coup d'envoi à 15h ». Mars Bischheim et le FC Contades disposent donc des deux équipes. Koenigshoffen également : « Dimanche dernier, les équipes I et II du FC Koenigshoffen ont rencontré leurs homologues du FC Mars Bischheim. Les Strasbourgeois, amoindris par l'absence de plusieurs titulaires, ont été battus par deux fois : l'équipe fanion par 7-0 et l'équipe réserve par 3-0. Demain l'équipe I du FCK rencontrera celle du FC Vorwärts Saverne, au stade de la Porte Blanche. Saverne est en grande forme. On devrait assister à un match intéressant » annoncent les SNN du 17 novembre 1906.

Fin 1906, on apprend que le football a démarré à Colmar. « Enfin », serait-on tenté de dire… En effet, la troisième ville d'Alsace en était restée étrangement à l'écart jusqu'à présent. « Dimanche dernier l'équipe I du FC Sélestat a battu l'équipe réserve du FC Colmar par 6-1 » indiquent les SNN le 14 décembre.

On peut supposer qu'il existait déjà un club de football à Colmar la saison précédente, celle de 1905/1906. En effet, le FC Union Mulhouse avait donné son accord pour rencontrer deux de ses adversaires de championnat à Colmar et non à domicile, chez lui à Mulhouse. Il s'était déclaré disposé à rencontrer le FC Haguenau le 19 novembre et les Réserves du FC Fribourg le 10 décembre 1905 dans la cité de Rapp. Or, s'il y avait un terrain de football à Colmar digne du championnat du SDFV, il devait y exister un club… La naissance du football colmarien pourrait donc dater de 1905. C'est ce que confirme Georges Ritzenthaler, ex avant-centre du « Cercle Evangélique de Colmar » et du « FC Colmar 1905 ». Voici ce qu'il disait à ce sujet à Francis Braesch dans son précieux ouvrage « Grandes et petites histoires du football alsacien » : « Le football est né à Colmar en 1905, année de naissance de deux clubs, le Cercle Evangélique et le FC Colmar. Un nommé Kresske, un dentiste allemand, nous avait appris à jouer. Il était venu au Cercle un ballon sous les bras et nous avait parlé d'un sport nouveau qui se pratiquait en Allemagne et surtout en Angleterre. Nous sommes allés avec lui dans les prés, à la sortie nord de Colmar, là où se situe aujourd'hui le terrain d'aviation,

3- SNN du 28 avril 1906

4- SNN du 17 septembre 1906

5- SNN du 13 octobre 1906

des poteaux sur le dos et nous avons joué sur un but comme on fait aujourd'hui à l'entraînement. En même temps, se formait grâce à un certain Muller, un autre Allemand, le FC Colmar. C'était au premier étage de la « Maison des Têtes » où s'étaient réunis Messieurs Weill, Weidner, Stemmelen, Haldenwang, Maechling qui devait être un des fondateurs de la Ligue d'Alsace de Football en 1919, Weifser, Lehmann, Gebhardt, Grill et Vehler. Le « Cercle Evangélique » et le FC Colmar que j'avais rejoint obtenaient l'autorisation de jouer au Vélodrome de Logelbach. Oui, vous êtes trop jeune pour savoir qu'en 1907 Colmar possédait un Vélodrome dont la piste était en bois. Les gens s'imaginent toujours avoir tout inventé ! Sur ce terrain de Logelbach, les rails du chemin de fer y passent maintenant, nous avons disputé plusieurs rencontres. Nous y avons battus les Old Boys (5-1), Koenigshoffen (10-3), le Frankonia (7-3) avant de recevoir une belle raclée de Fribourg (0-6). Vers 1910, nous avons joué au Ladhof. Le terrain avait été un don à la Ville de Madame Japy, oui, la dame des machines à écrire ! Elle avait précisé dans son testament que l'emplacement en question ne devait pas être utilisé que pour le sport ». Entre le témoignage de Georges Ritzenthaler, pionnier du football colmarien, et les informations données par la presse, les choses se recoupent donc. Sans trop se tromper, le football devrait être né à Colmar en 1905.

Le football est à présent installé dans les quatre plus importantes villes d'Alsace (Strasbourg, Mulhouse, Colmar et Haguenau) et dans des villes chefs-lieux de cantons (Saverne, Sélestat, Barr, Molsheim). Par contre, l'activité des clubs de Bischwiller et Reichshoffen semble être totalement arrêtée, au moins pour la partie football de ces deux clubs omnisports.

Un palier de plus est franchi en 1907. Le football entre à l'Ecole après avoir été l'apanage exclusif des clubs civils et universitaires. Un « Championnat Scolaire » voit le jour à Strasbourg. « Dans le Championnat des Ecoles Secondaires de Strasbourg, « l'Oberrealschule » a battu le Lycée, mercredi dernier, sur le score de 3-0. Avec trois victoires en trois matchs, les voilà installés en tête du classement. Mercredi prochain, il restera à disputer la rencontre entre le Gymnase Protestant et le Collège Episcopal[6] » indiquent les SNN du 18 novembre 1907. Que ce soit dans les établissements scolaires publics ou confessionnels, tant catholiques que protestants, le football a donc trouvé de nouvelles bases. Ce championnat scolaire, couvert assez largement par la presse locale qui encourage collégiens et lycéens « consacrant leurs mercredi et samedi après-midi à ce noble sport[7] », représente la première marche pour entrer un peu plus tard dans les clubs civils.

Fin 1907/début 1908 est toujours un formidable moment pour le football alsacien. Non seulement la discipline est réactivée à Bischwiller mais, en outre, douze nouveaux clubs naissent, neuf dans l'agglomération strasbourgeoise et trois en secteur rural. Le processus des créations reste majoritairement urbain.

Le 1er octobre 1907, les SNN annoncent la rencontre Football Club « Cäsar » La Montagne-Verte[8] contre « Vorwärts » Saverne, le 25 du même mois la double confrontation Football Club Cronenbourg contre « Alsatia » de Strasbourg et Football Club « Markomannia » de Strasbourg contre le FC Contades, six jours plus tard la rencontre Football Club « Wotan » de Strasbourg contre le FC Cronenbourg, le 20 novembre celle opposant le Football Club de Bouxwiller au Markomannia, le 27 décembre le match « Fussball Verein Phönix » Strasbourg entre Cronenbourg et le 31 décembre 1907, l'opposition entre le « Germania » de Bischheim et Cäsar.

Le 3 janvier 1908, la SDSZ fait savoir que l'équipe 2 du FC Mulhouse a surclassé le Football Club de Thann par 9-0. Puis, les SNN annoncent le 4 avril que le FC Wotan de Strasbourg a battu le « FC Donar » de Brumath et le 22 du même mois la nouvelle défaite du Donar de Brumath devant Cäsar. Enfin, le 20 mai, paraît l'information de la victoire « au stade de la Porte de Pierres, du FC Lutetia de Strasbourg sur le Britannia de Schiltigheim ».

Ainsi, en l'espace de quelques mois se sont créés neufs clubs dans l'agglomération strasbourgeoise et trois clubs à la campagne. A Strasbourg même, l'Alsatia, le Markomannia, le Wotan, le Phönix, le Lutetia, dans la grande couronne strasbourgeoise, le Cäsar à la Montagne-Verte, le Germania à Bischheim, le Britannia à Schiltigheim, le club de Cronenbourg, à la campagne, le FC Bouxwiller et le Donar Brumath dans le Bas-Rhin et le FC Thann dans le Haut-Rhin.

Arrêtons nous encore sur ce qui se passe à Bischwiller. Fin 1899, avait été créé un club omnisports qui a eu une réelle activité footballistique, au moins durant l'année 1900. Mais assez rapidement le Sport Club de Bischwiller disparaît de la scène sportive alsacienne. En juin 1907, le football renaît dans la petite ville textile grâce à une poignée d'enthousiastes qui ont pour noms : Edouard Platt, Saly Sommer, Albert Bertrand, les frères Jules, Paul et Robert Rinckenberger, Rudi Weber, Alfred Roth, Georges Dennler, Emile Lauf et Jules Heussler. Au « Café Bertrand », ils fondent le 4 juin 1907, le « Football Club de Bischwiller 1907 ». Dans la foulée, sont imprimés les statuts du club[9]. Il connaîtra une grande histoire.

6- SNN du 9 mars 1907. Les deux établissements dont il est question sont les actuels Lycée Fustel de Coulanges et Collège Episcopal « Saint-Etienne ».

7- Journal de Mulhouse du 28 septembre 1905

8- La précision selon laquelle le « Cäsar » est le club de la Montagne-Verte est donnée par les SNN du 16 novembre 1907

9- Ils sont conservés au Musée de la Laub à Bischwiller.

Mi 1908, trente cinq clubs ont été créés en Alsace (vingt-sept dans le Bas-Rhin, huit dans le Haut-Rhin) en l'espace d'une quinzaine d'années de pratique du football, dont le tiers au cours des douze derniers mois. La liste s'allonge encore d'une nouvelle série de clubs nés au second semestre de 1908.

Le 8 août, les SNN annoncent l'activité du « Germania de Schiltigheim » et du Football Club de Neudorf. Le premier rencontre le FC Cronenbourg II et le second, sur son terrain du Polygone, l'équipe fanion du FC Cronenbourg. Le FC Neudorf qui dispose déjà de son propre terrain et très vite de deux, puis de trois équipes[10] est de création effective un peu plus ancienne[11]. En mars 1909, également appelé « Erster FC Neudorf » pour bien marquer qu'il est le club de football le plus ancien du quartier du Neudorf, il adopte le nouveau nom de « Sportsfreunde pour éviter qu'on ne le confonde avec le Cäsar de Strasbourg »[12]. Explication difficile à comprendre, un siècle plus tard. Le qualificatif de « Erster » est à coup sûr également employé pour distinguer le club du « Phönix » que l'on voit apparaître dans la presse strasbourgeoise à compter de septembre 1909. Mais « FC Neudorf » restera le terme le plus employé pour cette association qui deviendra après 1918 sous le nom de Racing Club de Strasbourg le plus club le plus titré d'Alsace.

Le 22 octobre apparaît le « Football Club Mars Strasbourg ». Il joue contre le FC Donar de Brumath sur le terrain près du « Herrenwasser ». Le 4 novembre, les Marsiens de Strasbourg rencontrent le FC Cronenbourg chez ce dernier, derrière la Place de Pierres, côté Cronenbourg. Le 21 novembre, le « FC Mercure Strasbourg » est opposé à l'équipe réserve du FC Cronenbourg et le 11 décembre l'on apprend la défaite par 10-0 du « Football Club Colonia Hausbergen » devant les juniors du FC Schiltigheim. Si l'on rajoute que le 21 décembre est donnée l'information selon laquelle le tout nouveau « Sport Club de Colmar prévoit de promouvoir le football, l'athlétisme et le tennis, d'organiser en outre des courses cyclistes l'année prochaine » et la création de « l'Excelsior » à Mulhouse[13] - Président Charles Kopp, siège social au restaurant Gebhardt, 51, rue de Sausheim - ce ne sont pas moins de sept nouveaux clubs qui sont créés en Alsace en quelques semaines.

Si les clubs se multiplient, si le nombre des équipes à l'intérieur des clubs se développe, apparaît en plus une nouvelle catégorie d'âge de footballeurs, celle des vétérans ou « alte Herren »[14]. Le FVS et le FC Koenigshoffen, devenu le FC Strasbourg 06, semblent disposer en premier de telles sections. De même, un Championnat Militaire entre régiments stationnés dans la capitale alsacienne voit le jour[15]. Ainsi donc, vers 1910, le football en Alsace couvre toutes les catégories d'âge, des écoliers aux vétérans et tous les domaines de la vie, qu'ils soient scolaire, universitaire, militaire ou civil.

Quatre nouveaux clubs ont une existence certaine au début de la décennie 1910, leur adhésion au SDFV pour la saison 1911/1912 en fait foi. Il s'agit de ceux d'Altkirch, de Neuf-Brisach, du « Frankonia » de Dornach et du « Sport Sélestat », le second club de la capitale du Centre-Alsace.

Puis suivent « l'Olympia » de Schiltigheim[16], la « Sportabteilung » de la Société de Gymnastique de Bischheim[17], « l'Olympia » de Strasbourg[18], le « Leichtatletik » de Neudorf[19], le « Kicker » de Strasbourg[20], le « Sportverein » de la Société de Gymnastique « Vogesia » de Strasbourg[21] et le « VfB » Haguenau[22]. Si la majeure partie de ces clubs, créés de toutes pièces ou excroissances de sociétés de gymnastique ou d'athlétisme, n'ont pas une activité colossale, ils existent néanmoins et font partie du paysage du football bas-rhinois.

10- SNN du 17 octobre 1908, 20 mars, 6 avril et 2 juin 1909

11- D'une part, c'est ce que confirme le Racing lui-même à travers ses statuts et son Bulletin Mensuel des années 1920 rédigé encore, faut-il le préciser, par les fondateurs même du club. D'autre part, aucune mention du club n'est faite dans la presse locale qui n'est pourtant pas avare en informations sportives. En dernier lieu, on peut remarquer que Leonardo Costantini arrive globalement aux mêmes conclusions dans son Mémoire de Maîtrise consacré au Racing. La date de 1906 est l'illustration de l'aspect parfois anecdotique des brochures d'anniversaire des clubs. Elle est surtout l'illustration de la facilité qu'ont préféré employer bon nombre de publications consacrées au Racing, se contentant de reproduire purement et simplement des récits plus pittoresques et légendaires qu'historiques. Nous reviendrons en détail sur les débuts du FC Neudorf, le prédécesseur du RCS, dans le travail de Doctorat qui devrait suivre ce Mémoire de DEA.

12- SNN du 20 mars 1909

13- Annuaire 1909 de la Ville de Mulhouse - Archives Municipales de Mulhouse.

14- SNN du 27 février, 27 mars et 15 mai 1909

15- SNN du 28 octobre 1909, 2 août et 9 octobre 1910

16- SNN des 11 et 13 janvier et 5 avril 1913

17- SNN du 26 avril 1913

18- SNN du 16 novembre 1912 et 28 avril 1913

19- SNN du 20 janvier 1913

20- SNN du 5 avril 1913. Le « Kicker » joue au stade de la Place de Pierres, « vor dem Steintor »

21- idem note 18

22- idem note 18

Enfin, les derniers clubs fondés avant le déclenchement du premier conflit mondial sont ceux d'Illkirch-Graffenstaden, de Lingolsheim, du second club de Cronenbourg « le Rasensportclub », des clubs de Wittenheim, Saint-Louis, Guebwiller et du « Sport Verein » de Mulhouse[23].

Une soixantaine de clubs, soit vraisemblablement une centaine d'équipes et un millier de footballeurs sont en activité en Alsace vers 1914. Une progression spectaculaire sur les quinze dernières années mais qui n'est pas spécifique à l'Alsace, les footballs allemand et français connaissant les mêmes séquences et rythmes de progression que le football alsacien.

II-2
Des structures de fonctionnement à présent nationales et internationales

Dans tous les pays avec le développement des clubs se fait jour le besoin de disposer d'une structure fédérale unifiant le football sur un plan national. En Allemagne, c'est chose faite depuis la création du DFB en janvier 1900. En France, par contre, le football est toujours placé sous l'autorité de « l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques » (USFSA), une fédération omnisports, créée en 1887, et qui administre tous les sports athlétiques. Pourtant, deux essais avaient été faits en 1893 et 1898 pour donner une autonomie au football français dans le cadre d'un fonctionnement propre. Georges Duhamel, Secrétaire Général de la Ligue de Paris, se souvient de la tentative de 1898 : « En 1898, un second essai de création d'une « Fédération d'Association » a été tenté mais il est resté sans résultat concret. L'USFSA intervint, décida de donner des médailles à ceux qui étaient de son côté et tout rentra dans l'ordre. Voilà les premières tentatives d'émancipation du football français. Cependant, nous avions été les premiers à pratiquer le football sur le Continent, après l'Angleterre. D'autres pays, venus au football largement après nous, ont su nous devancer »[24]. Les pays qui vers 1900/1905 ont déjà unifié leur football dans une fédération nationale et auxquels pense inévitablement Georges Duhamel sont le Danemark, la Hollande, la Suisse, la Belgique et l'Allemagne.

L'Allemagne ne perd pas de temps pour organiser son football après la création du DFB (25)[25]. Dès avril 1900 est discuté à Berlin le projet de statuts de la Fédération allemande. Le même sujet est remis à l'ordre du jour des « Journées d'Erfurt », les 2 et 3 juin 1900, au cours desquelles l'on adopte le principe de l'acceptation du Football-Rugby au sein du DFB et l'on clarifie les règles de l'amateurisme et du professionnalisme ainsi que les lois de jeu du « Football-Association ». Le Strasbourgeois Manning et le Praguois Hueppe tiennent un rôle central dans toutes ces discussions. Les 6 et 7 octobre a lieu l'élection du Comité Directeur du DFB. Manning demande que l'on ne vote pas pour lui, ni pour la présidence, ni pour le restant des fonctions à pourvoir. Ferdinand Hueppe (1853-1938), Professeur d'Hygiène à l'Université de Prague et Président du « Deutscher Fussball Club Prag » est élu Président, Heineken du FV Stuttgart 93 Vice-Président, Perls du Fortuna Berlin et Thomas du Victoria 1896 Magdebourg deviennent Secrétaire Général et Secrétaire Général Adjoint, Roth du Germania Francfort est élu Trésorier. Nohe (1864-1940), Professeur de Langues dans une Ecole Militaire de Londres avant son arrivée à Karlsruhe en 1898 et Gustave Manning le Président du FV Strasbourg et médecin assistant à l'hôpital de la ville, se contentent du strapontin de représentants du SDFV à la Fédération allemande.

Les journées fédérales des 12 et 13 octobre 1901 sont toujours consacrées à la mise au point des statuts et aux relations avec les rugbymen. A la demande du Francfortois Roth est évoquée la question de l'opportunité du quadrillage du territoire national en ligues régionales. Le « Bundestag » du DFB, qui se tient les 17 et 18 mai 1902 à Munich, tranche ce dernier point et retient le principe de huit ligues régionales. Le SDFV fondé en 1898 devient officiellement sa composante pour l'Allemagne du Sud. L'Alsace est placée dans le « Südgau » du SDFV, une région de près de sept millions d'habitants comprenant en outre le Palatinat, le Pays de Bade et la Hesse. Karlsruhe, Francfort et Strasbourg sont désignés, par ailleurs, comme les villes pouvant accueillir une représentation décentralisée du DFB. Au 7e Congrès National, à Cassel le 31 janvier 1904, est pris la décision de participer « au Congrès International qui se tiendra à la Pentecôte de la même année à Paris ». A Cassel, Hueppe cède le poste de président à Nohe et à l'Assemblée Générale de 1905, Manning, en partance pour les USA, est nommé Membre d'Honneur de l'instance suprême du football allemand.

Après le DFB avec Gustave Manning, l'Alsace sera mêlée à la création d'une nouvelle structure, la Fédération des fédérations nationales, la « Fédération Internationale de « Football-Association ».

Le 21 mai 1904, le football qui jusqu'à présent n'était quasiment pas sorti des frontières nationales, prend une nouvelle dimension, européenne cette fois. En 1904, le football alsacien ne doit pas se sentir très concerné par la fonda-

---

23- Journal de Mulhouse du 15 février 1914

24- « Football-Association » du 13 décembre 1919. FA est l'ancêtre du journal « France-Football

25- Les développements qui suivent sont extraits du Rapport Annuel du DFB - exercice 1904/1905

tion de la Fifa. D'abord parce que l'Allemagne n'est pas présente à l'acte fondateur de l'entité qui représentera le football mondial et d'autre part, parce que personne n'imagine ce 21 mai 1904 que l'un des membres fondateurs présents autour de la table, le représentant de la France, André Espir tout juste âgé de 25 ans, sera un jour l'un des dirigeants du football alsacien. Personne ne peut se représenter que dans moins de quinze ans l'Alsace sera à nouveau française. Or, l'Alsace redeviendra française et André Espir, grand dirigeant du sport français avant 1914, s'établira à Strasbourg après 1920. Celui qui sera Président du Red Star de Strasbourg, Vice-Président de la Ligue d'Alsace de Football, associe ce 21 mai 1904 l'Alsace à la fondation de la plus haute instance du football mondial. Comme Manning l'avait fait avec le DFB.

En 1929, pour son 25e Anniversaire, la Fifa demande à André Espir, installé désormais à Strasbourg où il est Agent Général d'Assurances, de rappeler les circonstances de la création de l'instance internationale. Voici une partie de son récit[26] : « J'ai fait partie du Comité Exécutif de la Fifa à titre de délégué de la France. Mais surtout, j'ai eu la bonne fortune d'assister comme délégué à la naissance de celle-ci en mai 1904. Je tiens à rappeler le nom de l'homme qui s'est efforcé pendant de longs mois à réaliser le groupement des Fédérations de football de différents pays, mon ami Robert Guérin, alors Secrétaire Général de l'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques. C'est grâce à lui que furent posées les solides fondations de l'édifice actuel. L'obstacle principal au début fut surmonté grâce à l'accord par lequel la « Football-Association » donna son acceptation sous condition que les quatre pays formant la Grande-Bretagne auraient chacun une représentation particulière. La séance qui se tint alors au siège de l'USFSA, dans le modeste local de la rue Saint-Honoré à Paris, consacra cet accord et enregistra, outre l'adhésion des Fédérations française et britanniques, celles de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, du Danemark, de la Hollande, de la Suisse et de la Suède, si mes souvenirs sont exacts. Outre la séance de création de 1904, j'eus l'honneur de prendre part aux Congrès d'Amsterdam, de Berne, de Vienne comme délégué de l'USFSA et de Budapest comme délégué de l'Italie ».

Comment en est-on arrivé à la création d'une structure internationale ? « Pour réguler le football mondial » dit Espir à un endroit de son texte. En fait, c'est la multiplication des matchs internationaux et la nécessité d'une réglementation supranationale qui est à la base de la fondation de la Fifa. L'initiative revient à Robert Guérin, journaliste au « Matin » et Secrétaire du « Département Football » à l'USFSA. C'est lui qui convoque une assemblée constitutive à laquelle répondent outre la France, la Belgique, le Danemark, les Pays-Bas, l'Espagne, la Suède et la Suisse. Espir et Guérin représentent la France. Le Real de Madrid, l'instance représentant l'Espagne, ne pouvant être présent à Paris le 21 mai 1904, avait donné procuration à André Espir. Ce dernier représentait, par conséquent, à la fois la France et l'Espagne. Les Britanniques, se considérant comme les maîtres du football, n'avaient pas répondu à l'invitation de Guérin qui est élu Président. Au Congrès suivant, celui de 1905, la nouvelle entité européenne est forte de quelques pays de plus : l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Hongrie ainsi que des quatre pays de Grande-Bretagne. Les difficultés de départ sont nombreuses. Sous la pression des évènements, Guérin se retire laissant à E. Schneider, le Vice-Président suisse et à son ami personnel André Espir l'administration de la Fifa jusqu'au Congrès de 1906. Celui-ci élit un nouveau Président, l'Anglais Daniel Woolfall. L'union au niveau du football entre les principaux pays européens est réalisée. Le football est structuré jusqu'au niveau mondial.

Sous le DFB, l'échelon fédéral, le football allemand est organisé en ligues régionales constituées, plus ou moins définitivement vers 1900. Par ordre d'importance, la Ligue d'Allemagne du Sud, celle du « Mitteldeutschland », de Rhénanie/Westphalie, d'Allemagne du Nord, de Berlin, de la région de Breslau, du secteur de Cottbus et du « Märkischer Verband », non loin de Berlin. A l'Assemblée Générale du DFB de juin 1906 qui a lieu à Leipzig, le SDFV dispose à lui seul de 30% des droits de vote : 199 des 664 voix représentant l'ensemble du football allemand. C'est la preuve concrète de sa grande vitalité, conséquence de sa grande antériorité.

Cette Ligue d'Allemagne du Sud est structurée en « Kreise » (Régions), trois au total (Nord, Est et Sud) et chacune d'entre-elles en « Gaue » ou secteurs :

- la Région Nord avec Francfort, Hanau, Offenbach Wiesbaden, Ludwigshafen et Mannheim
- la Région Est qui couvre les secteurs de Bamberg, Nuremberg, Augsbourg et Munich
- la Région Sud avec « Mittelbaden » (Karlsruhe), « l'Oberrheingau » ou région du Rhin Supérieur (de Karlsruhe à Mulhouse) et « Schwaben » (Stuttgart). Elle couvre le Wurtemberg, le Pays de Bade et l'Alsace.

Au sein de « l'Oberrheingau » qui va du sud de Karlsruhe au Lac de Constance, les clubs sont répartis en trois divisions (1, 2, 3 ou A, B, C). La Division 1, l'élite, joue au niveau du Secteur, les Divisions 2 et 3 sur une territorialité plus réduite. En fin de championnat, une poule de classement c'est-à-dire un mini championnat entre équipes championnes, désigne le Champion de chaque division des trois Régions. Concernant la Division 1, un championnat inter/régions oppose par élimination directe le premier de chacune des huit ligues régionales jusqu'au stade de la désignation du Champion d'Allemagne.

26- Archives Fifa à Zurich.

« Compte tenu de l'organisation générale du Championnat d'Allemagne du Sud, le SFV n'aura que le FC Mulhouse et le FC Fribourg pour adversaires cette saison » précisent les SNN du 10 octobre 1905. En d'autres termes, on vient d'organiser le championnat de la Division 1 également par Secteurs comme pour les divisions inférieures alors qu'auparavant l'élite évoluait au niveau de la Région. De plus, comme l'on estime que seuls trois clubs ont le niveau de la Division 1, Strasbourg n'a que deux adversaires dans le secteur du Rhin Supérieur : Mulhouse et Fribourg.

En Division 2, les réserves du FV Strasbourg et du FC Fribourg se disputent la palme avec Frankonia Strasbourg, Donar Strasbourg, le FC Haguenau le FC Union Mulhouse, le FV Fribourg 04 et le FC Constance. Donc un groupe constitué de cinq clubs alsaciens et de trois clubs d'outre-Rhin.

Quant à la Division 3, elle comprend principalement les équipes secondes des clubs évoluant à l'échelon supérieur. Pour éviter de trop longs déplacements aux clubs bas-rhinois, le FC Constance joue ses matchs à domicile loin de ses bases, au Vélodrome de Mulhouse[27].

Début 1908, les clubs strasbourgeois se fédèrent dans « l'Association des Clubs de Football de Strasbourg », l'équivalent existant à Mulhouse depuis quelque temps. Vraisemblablement ne faut-il pas voir autre chose dans cette initiative qu'un certain chauvinisme urbain par apport aux clubs de la campagne. En fait, ces deux associations servent avant tout à soigner les relations entre clubs d'une même ville, l'expression de cette convivialité sportive étant l'organisation en été du « Tournoi » ou du « Championnat » de Mulhouse ou de Strasbourg, le vainqueur étant connu d'avance, tant la domination du FCM et du FVS est incontestée.

Pour la saison 1907/1908, avec la multiplication des clubs, est créée une division supplémentaire dans le championnat du Rhin supérieur. Plutôt que de mettre en place une Division D, l'on crée la « Liga », le championnat réservé à l'élite. La nouvelle hiérarchie est la suivante : la Division C, tout en bas de l'échelon, les Division B et A et la « Ligue » comprenant les meilleurs clubs.

Les clubs qui ne disputent aucun des championnats ci-dessus sont considérés comme « Nichtverbandvereine »[28]. Ils ont pourtant une activité réelle sous la forme de « Wettspiele » qui sont plus que de simples matchs amicaux ou « Privatspiele ». Souvent, ils se disputent sous la forme de championnats locaux, tels ceux de Mulhouse et Strasbourg. Ces oppositions entre petits clubs qui jouent sans complexes contre des ténors, entre juniors d'un grand club et l'équipe fanion d'un club débutant, font autant le succès populaire du football que les passionnants mais rudes matchs de championnat ou « Verbandswettspiele ». Ces rencontres, qui ne sont pas des « matchs à points » entraînant un classement, sont néanmoins réglementées par le SDFV au même titre que les matchs des quatre divisions relevant du championnat officiel. Il n'y a pas de passe-droit pour les « Nichtverbandvereine ». Tout match de football, qu'il soit amical ou de championnat, doit être autorisé par les instances fédérales qui délivrent une validation sous la forme d'un « Spielerlaubnis ». L'homologation des rencontres figure dans la « Süddeutsche Sport Zeitung » qui fait fonction, en outre, de Bulletin Officiel du SDFV.

Deux choses importantes sont encore à noter dans l'organisation du football dans « l'Oberrheingau » : depuis peu fonctionne un Championnat pour les Juniors, un autre pour les équipes Réserves et pour la saison 1908/1909 est instauré le principe des matchs retour. Une innovation majeure car « le caractère hasardeux que présentaient les championnats des années précédentes disparaît entièrement. Il suffisait d'une seule contre-performance dans le passé pour être éliminé de la course au titre. A présent, avec 24 journées disputées sur une formule aller et retour, il n'y aura plus de doute. Le champion sera le meilleur » [29]. L'affirmation est de E. Houtmann, étudiant à l'Université de Strasbourg et joueur au FC Haguenau.

Telle est l'organisation du football officiel alsacien en 1914 : quatre divisions pour les clubs disputant le championnat du SDFV, un certain nombre de clubs évoluant hors championnat, trois catégories (Equipes I, Réserves et Juniors) ; en outre, un Championnat Scolaire, Militaire et Universitaire et pour une pratique plus ludique, quelques sections de Vétérans.

27- SNN du 21 octobre 1905 et Journal de Mulhouse du 28 septembre 1905

28- SDSZ 1908, page 13

29- SDSZ 1908, page 860

II-3
Le palmarès du football alsacien

Résultats, classements, hiérarchie entre les clubs, sont des éléments difficiles à cerner avec exactitude avant la parution des rapports d'activité du DFB dont le premier n'intervient que pour la saison 1904/1905.

Quatre clubs alsaciens sont engagés pour la saison 1902/1903, apparemment la seconde du football allemand unifié. Le FV Strasbourg et le FC Mulhouse évoluent en Division A, Donar et le FVS 2 en Division B avec Phönix Kalsruhe et le FC Palatia Kaiserslautern. En Division C, on trouve Frankonia, Donar 2, le FVS 3 et le FC Haguenau. L'un ou l'autre résultat est susceptible de donner une indication de la valeur de nos deux représentants en Division A : le FVS l'emporte à Strasbourg contre Fribourg, Champion d'Allemagne du Sud 1901/1902, contre le FC Mulhouse (5-3) mais s'incline (3-1) à Karlsruhe contre le FVK, demi-finaliste du Championnat d'Allemagne remporté par Leipzig cette même saison. En match amical, le FVS bat (5-2) les « Old Boys » de Bâle, Champions de la Suisse alémanique[30].

La grande satisfaction de l'année est le titre de Champion décroché par Donar en Division B. Le club strasbourgeois, fondé il y a moins de quatre ans, rejoint ses illustres aînés, le FVS et le FCM, en Division A. Cette montée en division supérieure est le premier grand succès du football alsacien.

La saison 1903/1904 démarre le 1er septembre. Tous les regards sont braqués le FC Donar, le promu du quartier des « Ponts-Couverts » à Strasbourg. En match d'ouverture, Donar se fait battre par les FVS par 10-2 mais le nouveau venu arrache le match nul contre le FC Mulhouse et Frankonia Karlsruhe. Fin février, les « Kickers », la meilleure des deux équipes de Stuttgart, bat Donar sur le score de 5-2 « aux Ponts-Couverts et devant une foule nombreuse ». Le compte-rendu du match occupe le cinquième de la page de couverture des SNN du 2 mars 1904 ! Mais trop juste à ce niveau, Donar redescendra en Division B à la fin de la saison.

Pour le FV Strasbourg, le grand moment de la saison 1903/1904 est le match contre le FV Karlsruhe, incontestablement le meilleur club de « l'Oberrheingau ». Schricker et Kohts, les deux ex-strasbourgeois, jouent désormais pour le club badois qui l'emporte 4-1. « Sport im Wort », l'un des hebdomadaires nationaux consacrés au sport, envoie son correspondant à Strasbourg, preuve de l'importance de la rencontre. « Strasbourg compte indiscutablement parmi les meilleures équipes d'Allemagne du Sud » écrit-il malgré la lourde défaite du FVS.

Le FCM dispose, outre son équipe fanion, de trois équipes réserves. Aucune ne semble engagée en championnat. Fidèle à sa tradition, le club mulhousien joue ses grands matchs amicaux contre les clubs bâlois. Le 10 avril 1904, le FC Bâle est battu au Vélodrome de Mulhouse par 8-6, Bâle qui venait pourtant de faire match nul contre les fameux « Grasshoppers » de Zurich et match nul contre les « Young Boys » de Berne.

En Division B sont engagés Frankonia, Haguenau, Donar 2 et le FVS 2.

La saison 1904/1905 est la dernière avant l'importante phase de création de nouveaux clubs. En Division B, Frankonia, le FVS 2 et Haguenau sont rejoints par Donar et l'autre club de la capitale du Brisgau, Fribourg 04, tout nouvellement créé. Relégué de l'élite, Donar semble faire la loi dominant les équipes Réserves des deux grands clubs, le FVS et le FVK. En Division A, le football mulhousien gagne ses lettres de noblesse : le 2 avril 1905 au Vélodrome, le FCM bat vraisemblablement pour la première fois son grand rival strasbourgeois sur le score de 3-2. Des deux côtés, c'est le début d'une nouvelle génération de joueurs : au FVS démarre celle des frères Voigt et au FCM celle des frères Menneke. Le reporter du « Journal de Mulhouse » insistait sur les qualités de l'arrière droit et Capitaine Strasbourgeois, Scherwitz, « l'athlète le plus rapide de toute l'Allemagne du Sud ».

Hors championnat, il y a lieu de signaler l'activité des clubs de Molsheim, Barr et Union Mulhouse. « Le football club a beaucoup de succès à Molsheim. Le match de dimanche dernier en est une nouvelle illustration. Dimanche prochain, Barr et Haguenau se mesureront à Molsheim ». Ce communiqué des SNN du 3 mars 1905 confirme ce que l'on savait déjà : le football est entrain de prendre racine en « Centre-Alsace ». Le 15 mars arrive une information qui va dans le même sens : Frankonia 2 l'emporte à Molsheim par 8-2. A Mulhouse, le « Journal de Mulhouse » du 11 septembre 1904 apporte une seconde confirmation : le « Sport Club », troisième club de la ville, est également en activité à l'automne 1904. Les choses se sont enchaînées à Mulhouse : en 1903 est fondé le FC Union[31], début 1904 le FC Sport et fin 1904 le FC Viktoria[32]. Les « blancs et noirs » du FC Union jouent sur le terrain du « chemin de la Merzau »[33].

30- FVS contre Fribourg le 18 avril 1903 - FVS contre FCM voir « Sport im Wort » de décembre 1903 - FCK contre FVS le 10 mars 1903 et FVS contre « Old Boys » le 2 avril 1903.

31- Le « Journal de Mulhouse » indique le 16 septembre 1904 que « le FC Union fêtera dans deux jours, le 18 septembre, son 1er anniversaire au Jardin d'Hiver ». Les statuts du club ont été déposés au Tribunal de Colmar le 3 février 1905. Un exemplaire est consultable à la BNUS sous la côte M. 102.337.

32- Statuts du FC Viktoria Mulhouse - BNUS - M.102.336

33- Journal de Mulhouse du 12 janvier 1905

Comme le FC Sport, ils ont immédiatement une forte activité rencontrant les clubs étrangers de Belfort ou de Bâle et ceux de Fribourg. Forte des quatre premiers clubs qui ont vu le jour, une « Asssociation des Footballs Clubs de Mulhouse » se crée avant la fin de la saison 1904/1905[34].

« Le football a repris ses droits. Les raquettes et balles de tennis sont rangées pour un an. La parole est à nouveau au football. On s'entraîne partout pour être fin prêt pour la nouvelle saison qui va démarrer sous peu. Partout, on joue des matchs d'entraînement nécessaires pour trouver la bonne composition d'équipe. A Strasbourg aussi, l'on caresse de nouveau le cuir. D'ailleurs ici, le cycle de préparation est terminé à moitié. L'intérêt majeur est bien évidemment le championnat. Le FVS a réengagé ses équipes fanion et réserve en Division A et B. Bien qu'elles n'aient pas encore de subi de test sérieux, on peut dire néanmoins que les deux formations se trouveront renforcées par rapport à la saison écoulée. Elles devraient tenir toutes les deux un rang plus qu'honorable. Dans le championnat de « l'Oberrheingau », l'équipe 1 n'aura que deux adversaires : le FC Fribourg et le FC Mulhouse. L'équipe 2, par contre, se verra opposée à sept adversaires dont l'un ou l'autre n'est pas loin de valoir la Division A. La journée la plus difficile sera celle du 15 octobre 1905, jour où les deux équipes du FVS rencontreront leurs homologues du FC Fribourg ».

C'est en ces termes que les SNN du 10 octobre 1905 donnent le coup d'envoi de la saison 1905/1906. Les sept clubs engagés en Division B sont les Réserves du FVS et du FC Fribourg ainsi que Frankonia et Donar Strasbourg, le FC Haguenau, le FC Union Mulhouse, le FV Fribourg 04 et le FC Constance. Quant à la Division C, elle est constituée principalement des équipes secondes des clubs évoluant en Division B.

La saison 1906/1907 marque une nouvelle étape pour le football alsacien. Cinq clubs supplémentaires s'engagent en championnat portant le nombre de ces derniers de six à onze. Les nouveaux venus ont pour noms : Saverne, Koenigshoffen, Mars Bischheim, Molsheim et Sélestat. Ils démarrent évidemment à l'échelon le plus bas, en Division C. En Division B évoluent Frankonia et Donar Strasbourg, le FC Haguenau et Union Mulhouse et en Division A, le FVS et le FCM. Le FC Haguenau décroche le titre le Champion de la Division B de « l'Oberrheingau »[35] Il s'agit de la seconde belle performance du football alsacien, après le titre obtenu par Donar à l'issue de la saison 1902/1903.

Au printemps 1907, l'on suit aussi les prouesses du FC Fribourg, l'adversaire du FV Strasbourg et du FC Mulhouse en Division A. Après avoir remporté le titre de Champion de « l'Oberrheingau », les Fribourgeois se débarrassent du FV Karlsruhe, des « Kickers » de Stuttgart et du FC Nuremberg Champions d'Allemagne du Sud, puis battent le VfB Leipzig en demi-finale du Championnat d'Allemagne et deviennent Champions d'Allemagne le 21 mai 1907 en se défaisant à Mannheim du Viktoria de Berlin sur le score de 3-1. C'est l'évènement le plus important depuis sa création pour le football d'Allemagne du Sud dont l'Alsace fait partie.

Tandis que le Championnat du SDFV passe à quatre divisions pour la saison 1907/1908, dans la capitale alsacienne se met en place un « Championnat de la Ville de Strasbourg ». S'il n'a aucun caractère officiel dans l'organisation du football allemand, il permet néanmoins de se faire une idée des clubs en activité et de leur hiérarchie. Ils sont répartis en trois divisions :

- Division 1 : FVS, Donar et Frankonia
- Division 2 : les équipes 2 du FVS, Donar et Frankonia, Mars Bischheim, le FC Koenigshoffen et le FV Kehl
- Division 3 : les équipes 3 du SFV, Donar et Frankonia, les équipes 2 de Mars Bischheim et du FC Koenigshoffen, le FC Markomannia, le FC Wotan et le FC Cäsar.

Quant au championnat d'Allemagne du Sud, les clubs alsaciens évoluent selon la hiérarchie suivante :

- en Ligue : le FVS et le FCM
- en Division A : Donar et le FC Haguenau
- en Division B : Frankonia et le National Mulhouse
- en Division C : Mars Bischheim, le FC Koenigshoffen, le FC Sélestat et le FC Colmar.

L'Alsace remporte un nouveau succès avec le titre de Champion du Frankonia. Les Strasbourgeois font mieux encore que le FC Haguenau la saison précédente puisqu'ils arrivent en finale de la Région Sud qui regroupe l'Alsace, Bade et le Wurtemberg, n'échouant que d'un cheveu contre Beiertheim, le club de la banlieue de Karlsruhe. Frankonia remporte la première manche de la finale par 4-3 à Strasbourg et les Badois le match retour par 1-0. Il faut un match d'appui que Beiertheim enlève par 2-1 devenant Champion et Frankonia Vice-Champion de la Division B.

Nouveau changement organisationnel pour la saison 1908/1909 : le SDFV revient à trois divisions réparties en un plus grand nombre de clubs.

34- Journal de Mulhouse du 30 juin 1905 - voir aussi Annuaire 1904/1905 du FCM : BNUS - M.102.334

35- Rapport 1905/1906 du DFB - par ailleurs, les SNN rappellent le titre du FCH dans leur édition du 18 et 19 septembre 1908 à l'occasion du titre de Champion décroché par Frankonia lors de la saison 1907/1908.

La Division A, celle de l'élite, n'est représentée que par les grandes agglomérations : deux villes alsaciennes (Mulhouse et Strasbourg), trois villes badoises (Fribourg, Pforzheim et Karlsruhe), Stuttgart et Mannheim. Avec chacune trois clubs, les cités de Karlsruhe et Mannheim sont les hauts lieux du football de la Ligue d'Allemagne du Sud.

Douze clubs évoluent en Ligue A : le FC Fribourg, le FC Mulhouse, le FV Strasbourg, le FC Pforzheim, les Kickers Stuttgart, le FV Sportfreunde 1896 Stuttgart, le FC Alemania Karlsruhe, le FC Phönix Karlsruhe et le FV Karlsruhe, le FC Viktoria 97 Mannheim, la Fussball Gesellschaft 1896 Mannheim et le VfB Union Mannheim.

En Division B : le FV Fribourg 04, le FC Germania Fribourg, le FC Mars Fribourg, le FV Lörrach, l'Union Mulhouse, le FC Viktoria Mulhouse, le FC Sélestat, le Frankonia Strasbourg, Donar Strasbourg et le FC Haguenau.

En Division C : le FC Viktoria Fribourg, le FC National Mulhouse et le FC Strasbourg 06, l'ex FC Koenigshoffen qui a pris sa nouvelle dénomination sociale lors de son assemblée Générale du 18 juillet 1908[36].

Joseph Béné, Vice-Président du FC Sélestat et Responsable du Calendrier pour les divisions B et C, précise que « Colmar, Kehl et Constance ont répondu à l'invitation de participer au championnat de la Division C en s'excusant de devoir la décliner et que les clubs de Bischwiller, Sport Mulhouse, Germania Mulhouse, de l'Université de Strasbourg, Mars Bischhheim, du Cesär et du Markomania de Strasbourg se sont « réfugiés » dans un profond silence, ne donnant aucun signe de vie »[37]. La saison 1908/1909 de la Division C démarre, par conséquent, sans ces clubs qui sont néanmoins affiliés et donc reconnus officiellement par la Ligue de Football d'Allemagne du Sud.

Le championnat de la Ligue A est d'un niveau particulièrement relevé, pour preuve un de ses représentants, « Phönix 1894 Karlsruhe » décroche le titre de Champion d'Allemagne. Après le FV Karlsruhe demi-finaliste 1902/1903, FC Fribourg Champion 1906/1907, les Kickers de Stuttgart finalistes 1907/1908, un nouveau club d'Allemagne du Sud s'illustre sur le plan national.

Créé le 1er juillet 1894 par une poignée de gymnastes pratiquant également le football et qui ont refusé que ce dernier fonctionne à l'intérieur de la structure gymnique[38], Phönix Karlsruhe balaie tout sur son passage. Dans son groupe, seuls les Kickers de Stuttgart, le FC Pforzheim et le FV Karlsruhe ont pu lui opposer une certaine résistance. En poules de classement, le club bat le FC Nuremberg et le « Männer Turnverein Munich » et en finale nationale, se débarrasse du Viktoria Berlin par 4-2.

Le FC Mulhouse déclare forfait après la troisième journée de championnat et un goal-average désastreux de 0-26. Quant au FV Strasbourg, il est déclassé, tout en fin de saison, « ne s'étant pas présenté, contre les Kickers de Stuttgart, le dimanche de carnaval »[39]. Alors que la sanction est clairement de nature sportive pour le FCM, les Mulhousiens n'ayant pas les moyens de leurs ambitions, le cas du FVS relève uniquement d'un aspect disciplinaire, le club strasbourgeois étant honorablement classé en milieu de tableau tout au long de la saison, se distinguant contre les ténors de son groupe. En effet, ils arrachent le match nul 2-2 contre les Kickers de Stuttgart, battent le FV Karlsruhe par 4-3 et résistent bien contre Phönix, ne perdant que par 3-1 contre le Champion d'Allemagne. Désormais, les scores deviennent de plus en plus serrés, preuve du nivellement des valeurs. Contre Phönix, le FVS alignait : Illmer ; Usener, Roth ; Charpentier, M.Voigt, Fritsch ; Mors, G.Voigt, Gosseling, Graef, Henning[40].

Illmer, le gardien de but strasbourgeois, transfuge du Donar, est en outre le goal remplaçant de la sélection d'Allemagne du Sud qui dispute le « Kronprinz Pokal » [41], une sorte de challenge interligues parrainé par le Prince héritier. Quant à l'arrière gauche Roth, il s'agit déjà d'Alfred Roth, une future très grande personnalité du club strasbourgeois et du football alsacien.

Dans les divisions inférieures, le football alsacien remporte de nouveaux titres.

En Division B, le FC Haguenau se distingue tout particulièrement. Avec Frankonia, Donar et Sélestat, il constitue le groupe 2, le groupe 1 étant formé du Germania de Fribourg, du FC Fribourg 04, de l'Union Fribourg et de l'Union Mulhouse. Le FCH devient Champion de groupe de justesse, l'emportant au bénéfice d'un meilleur goal-average sur ses deux adversaires strasbourgeois. En Poule de classement, les Haguenauviens tombent finalement devant Phönix Mannheim qui deviendra finalement Champion d'Allemagne du Sud de la Division B[42]. Avec cet exploit et la défaillance du FC Mulhouse, le FCH devient hiérarchiquement le second club alsacien après le FVS.

36- SNN du 21 juillet 1908

37- SDSZ 1908, page 899

38- DFB - Rapport annuel saison 1908/1909

39- idem note 37

40- SDSZ 1908, page929

41- SNN du 31 octobre et 4 novembre 1908

42- idem note 37

En Division C, le FC Strasbourg 06 et le National de Mulhouse se disputent la palme avec le Viktoria de Fribourg. Les Strasbourgeois seront finalement sacrés Champion de la Division C de « l'Oberrheingau ». Cependant, ils renoncent à disputer la poule finale pour le titre de Champion d'Allemagne qui les aurait vus opposés à l'Union Karlsruhe et à Schorndorf.

Dernier titre remporté par un club alsacien au cours de cette saison 1908/1909 : celui de l'équipe Réserve du FVS devenant Champion de la Division A des équipes secondes. En finale, à Colmar, les Strasbourgeois ont battu l'équipe II du FC Fribourg sur le score sans appel de 9-2[43].

Hors championnat, apparaissent à la fin de la décennie 1900, les matchs de sélection ou « Kombinierte Mannschaften ». Ainsi cette rencontre qui pourrait être la toute première du genre et qui oppose, en septembre 1908 au stade Saint-Gall à Strasbourg, la sélection composée de joueurs du FVS et du FC Strasbourg 06 à celle issue du Donar et du Frankonia. La première nommée s'est présentée ainsi : Illmer (FVS) ; Person (06), H. Lehnung (06) ; Fritsche (06), F. Lehnung (06), Ritter (06) ; Stretin (FVS), Voigt (FVS), Fritsch (FVS), Graef (FVS), Bauer (06). Et la seconde : Bierlein (Frankonia) ; Muller (Frankonia), Roser (Donar) ; Graul (Frankonia), Wuerslin (Donar), Verbaum (Donar) ; Breit (Frankonia), Zimmerlich (Frankonia), Floeter (Donar), Wilhelm (Donar), Bonnet (Donar). La rencontre arbitrée par « Monsieur Jeffke » s'est terminée sur le score de 5-0 en faveur de la sélection FVS/FC Strasbourg 06[44].

La moisson des succès continue sur la saison 1909/1910

En Ligue A évolue un seul club alsacien, le FVS. Le groupe, fort de neuf équipes, est particulièrement relevé. Outre le club strasbourgeois, il comprend le Champion d'Allemagne en exercice, Phönix Karlsruhe, les Kickers de Stuttgart et le FV Karlsruhe, finalistes malheureux par le passé pour le même titre, le FC Fribourg Champion d'Allemagne 1906/1907, le FC Pforzheim, le FC Alemania Karlsruhe, le FC Sportfreunde Stuttgart et le FC Union Stuttgart, soit trois clubs pour les villes de Karlsruhe et Stuttgart, véritablement surreprésentées.

Strasbourg perd à domicile par 5-3 le match d'ouverture contre Pforzheim, le 18 septembre 1909 ainsi que la seconde rencontre par 3-1 contre le FV Karlsruhe, le futur Champion d'Allemagne de la saison en cours. Pour le FVS, la situation un moment critique, redevient normale après les victoires sur les Sportfreunde et Union Stuttgart et Alemania Karlsruhe.

C'est entre les deux clubs de Karlsruhe (Phönix et le FVK) et les Kickers de Stuttgart que se dispute le titre. « Il est difficile de dire qui des trois clubs sera champion. Le FVK sous la conduite de son entraîneur anglais, Townley, semble avoir les meilleures chances. L'équipe a fait des progrès considérables ». Les SNN ne pensaient certainement pas si bien dire dans leur édition du 11 décembre 1909 : le KFV deviendra, en effet, Champion d'Allemagne du Sud après une lutte homérique avec les Kickers de Stuttgart (à égalité de points à la fin du championnat, puis trois matchs pour départager les deux protagonistes), puis Champion d'Allemagne 1909/1910, battant Holstein Kiel par 1-0 à Cologne.

À Strasbourg, on a longtemps dû entendre parler du match retour contre le futur Champion. La rencontre contre le FVK s'est, en effet, terminée sur le score de 13-0 pour les Badois ! « C'est incroyable. On s'attendait évidemment à une raclée mais pas à un score de 13 à 0 ! C'est indigne d'une équipe de Ligue A. C'est la plus grosse défaite en Ligue cette saison. Il serait temps que la Direction Technique prenne ses responsabilités et fasse le ménage dans l'équipe »[45]. Tout rentre cependant dans l'ordre rapidement puisque contre l'autre co-leader, les Kickers de Stuttgart, le SFV[46] ne perd à Strasbourg que par 2-1. Le cycle des matchs retour sera difficile, le club ne récoltant que deux points contre huit lors des matchs aller. Avec dix points, Strasbourg termine juste devant les reléguables. A la décharge du FVS, signalons que le football d'Allemagne du Sud est d'un niveau relevé, particulièrement dans « l'Oberrheingau ».

En effet, le FV Karlsruhe a été entre 1900 et 1905, Champion d'Allemagne du Sud à cinq reprises, le Phönix de Karlsruhe Champion d'Allemagne 1908/1909, les Kickers de Stuttgart, Vice-Champion d'Allemagne 1907/1908, le FC Pforzheim Champion d'Allemagne du Sud 1906/1907 et le FC Fribourg Champion d'Allemagne la même année.

Le niveau élevé du football pratiqué dans la Ligue d'Allemagne du Sud se traduit non seulement par les succès des clubs mais aussi par ses performances dans le « Kronprinzpokal », une sorte de Coupe disputées entre les différentes Ligues régionales constituant le DFB. L'Allemagne du Sud remporte l'édition 1909/1910 par 6-5, inscrivant le but victorieux à la… 142e minute, aux dépens de la Ligue de Berlin. « Jamais dans l'histoire du football allemand, on n'avait vu cela. A la fin du temps réglementaire, le score était de 4-4. On a procédé à des prolongations de 2 x 15 minutes au cours desquelles chaque équipe a marqué. Il a donc fallu recourir à des prolongations supplémentaires mais le score n'a pas évolué. Deux minutes après la reprise de la troisième prolongation de 2 x 10 minutes, l'Allema-

---

43- SNN du 14 janvier 1909

44- SNN du 11 septembre 1908 et SDSZ 1908, page 819.

45- SNN du 14 décembre 1909. L'article est assez truculent. Il est dit « eine Schlappe wurde allgemein erwartet aber eine solche Packung entspricht wirklich nicht der Stellung eines erstklassigen Vereins ».

46 - FVS (Fussball Verein Strasbourg) ou SFV (Strasburger Fussball Verein). La presse emploie les deux dénominations.

gne du Sud a, enfin, fait la décision et a mis fin à un suspens que l'on n'avait jamais connu »[47]. La sélection victorieuse alignait : Werneck (Männerturnverein München) ; Karth (Phönix Karlsruhe), Dr Nicodemus (Sportsverein Wiesbaden) ; Krebs (Kickers Stuttgart), Bräunig (Fussball Verein Karlsruhe), Burger (Spielvereinigung Fürth) ; Schweikert (FC Pforzheim), Förderer (Fussball Verein Karlsruhe), Löble (Stuttgarter Kickers), Kipp (Stuttgarter Sportsfreunde), Philipp (FC Nurnberg). La valeur du football d'Allemagne du Sud se remarque également dans la composition de l'équipe nationale allemande. Pour le match contre la Suisse, le 3 avril 1910 à Bâle, elle est constituée uniquement de joueurs du SDFV. La victoire sur la Suisse par 3-2 est obtenue grâce à « Kipp, qui n'est pas un inconnu à Strasbourg, et Hiller du FC Pforzheim, les deux buteurs du jour »[48].

Dans ce contexte de niveau élevé, Frankonia Strasbourg devient Champion de la Division B et le FC Bischwiller Champion de la Division C.

Donar, le FC Strasbourg 06, le FC Frankonia, le FC Haguenau et le FC Sélestat évoluent dans le groupe Nord, le FC Mulhouse et le National de Mulhouse dans le groupe Sud de la Division B, un étage en dessous de l'élite. Frankonia remporte le titre de Champion de la Division B de « l'Oberrheingau » et celui plus officieux de Champion d'Alsace en battant le FCM chez lui à Mulhouse[49].

Le FC Bischwiller, le FC Cäsar Strasbourg, le FC Cronenbourg, le FC Neudorf et Vorwärts Saverne forment le groupe Nord de la Division C. Bischwiller devient Champion de groupe, puis décroche le titre de Champion de la Division C de « l'Oberrheingau », battant en finale Viktoria Fribourg, le champion du groupe Sud dont faisait également partie Viktoria Mulhouse[50]. C'est le premier grand titre du tout jeune FCB fondé en 1907 sur les restes du premier club omnisports de 1899.

Hors championnat, Schiltigheim, Erstein et les trois clubs strasbourgeois (Markomannia, Wotan, l'Alsatia) ont une activité soutenue. Le Championnat Scolaire de Strasbourg se perpétue toujours, de même que le Championnat Militaire entre régiments stationnés dans la capitale alsacienne[51].

Le championnat de la saison 1910/1911 reprend mi-octobre. Le FC Vorwärts Saverne, le FC Cäsar Montagne-Verte, le FC Cronenbourg, le FC Neudorf et le FC Markomannia, apparemment le second club de Neudorf, évoluent en Division C Nord, le FC Colmar dans le groupe Sud.

La Division B - secteur Nord - est représentée par le FC Sélestat, le FC Donar, le FC Frankonia, le FC Strasbourg 06, le FC Haguenau et le promu, le FC Bischwiller. Union et Viktoria Mulhouse jouent dans le groupe Sud avec trois clubs de Fribourg.

Quant à la Division A, depuis la rétrogradation du FC Mulhouse, elle n'a une nouvelle fois qu'un seul représentant alsacien : le SFV. « La lutte pour le titre du Südkreis de la Ligue d'Allemagne du Sud sera acharnée. Dix clubs, et non les moindres, sont engagés dans ce championnat, le plus difficile d'Allemagne. Depuis toujours, le Champion du Südkreis devient aussi Champion d'Allemagne du Sud et s'il n'est pas sacré Champion d'Allemagne, il va très loin en poule finale. Souvenons-nous : Fribourg, Phönix Karlsruhe et le FV Karlsruhe ont été Champions d'Allemagne. Le fait d'avoir calqué l'organisation de ce championnat sur le championnat anglais a tiré le niveau de jeu des clubs vers le haut. La multiplication des rencontres a également amélioré la qualité du jeu. Le niveau qui nous sépare des Anglais se resserre de plus en plus. Evidemment les clubs qui, comme le FVK, le FC Pforzheim et Union Mannheim, ont engagé un entraîneur anglais, se sont donnés des atouts supplémentaires. Le football s'est beaucoup développé. Partout, il a ses inconditionnels. La plus petite localité a son club de football et un terrain de jeu. Strasbourg a également été touché par cette vague que personne n'a pu stopper. Une douzaine de clubs à Strasbourg et ses environs pratiquent le « Football-Association »[52]. C'est en ces termes que la presse régionale introduit la saison 1910/1911, n'hésitant pas à qualifier la ville de Karlsruhe « capitale du football allemand ».

Pour une fois ce n'est pas le championnat de l'élite qui passionne le plus les foules alsaciennes mais la lutte à distance que se livrent en Division B, le FC Donar Strasbourg et le FC Mulhouse. Donar met les moyens, recrutant deux titulaires du FC Phönix Karlsruhe : Illmer, le gardien international et Neumann, le talentueux demi. Le retour à Strasbourg d'Illmer, qui a démarré sa carrière dans les buts de Donar, puis est allé au SFV et chez Phönix devenant l'un des gardiens vedettes de la Ligue A, est un évènement considérable pour le public alsacien. Notablement renforcé, Donar est Champion du « Bezirk 3 » de la Division B de « l'Oberrheingau » à deux journées de la fin du championnat.

47- SNN des 9 et 13 avril 1910

48- SNN du 5 avril 1910. Kipp, non prévu dans la composition d'équipe initiale, a soit été titularisé au dernier moment, soit est entré en jeu comme remplaçant.

49- Journal de Mulhouse des 11 et 14 mai 1910

50- SNN du 26 janvier 1910

51- SNN du 28 octobre 1909, 2 août et 9 octobre 1910

52- SNN du 17 octobre 1910

Les Strasbourgeois survolent le groupe avec une facilité déconcertante : huit victoires et deux matchs nuls et le goal-average impressionnant de 48-15.

« On était en droit de penser que Frankonia et le FC Strasbourg 06, les deux premiers de la saison passée, se disputeraient à nouveau la première place. Les deux clubs ont déçu. Heureusement que Donar se soit montré excellent tout au long du championnat. Sa victoire finale a permis de garder le titre à Strasbourg. L'autre surprise est le remarquable parcours du FC Bischwiller qui, il y a peu encore, était en Division C. Le club fait partie à présent des meilleurs représentants de la Division B. La bataille pour la place de dauphin de Donar, qui a fait cavalier seul, a été serrée et incertaine. Frankonia a perdu très vite toutes ses illusions de sorte que le FC Haguenau et le FC Bischwiller sont seuls restés en course pour la seconde place. Sur la fin, Bischwiller l'a emporté sur son voisin qui a largement mérité la troisième place. Frankonia ne termine qu'en quatrième position, suite à un cycle « aller » très moyen. Une composition d'équipe parfois pas très heureuse, de nombreuses indisponibilités chez les titulaires, le fait de ne pas pouvoir jouer avec l'équipe type, tout cela fait que les « Frankonen » sont restés loin de leur forme de la saison passée. Mais le club dispose d'un effectif de qualité et il suffira qu'un entraîneur prenne la situation en mains pour que les choses s'arrangent. Les piliers de l'équipe sont le gardien de but R. Bierlein, toujours brillant, et l'ailier droit Breit. De la part du FC Strasbourg 06, on s'attendait à plus. L'équipe n'a jamais pu rentrer dans la course au titre. Elle n'a réussi que des matchs nuls. Le FC Sélestat a terminé à la dernière place, comme la saison précédente. Le club semble être en crise. Espérons qu'il s'en sortira rapidement » tel est le commentaire du déroulement de la Division B fait par le SDFV[53].

Avec ce titre de Champion, Donar revient sur le devant de la scène du football bas-rhinois, juste derrière le FVS. « Le FC Donar 1899 Strasbourg a pris depuis peu une autre dimension. C'est la meilleure équipe qui a remporté le titre. Elle a quasiment toujours joué avec son équipe type. En défense, Illmer et Wilhelm ont été les meilleurs, avec l'arrivée de Neumann la ligne des demis a été fortement renforcée, l'attaque, quant à elle, s'est distinguée par sa vitesse et sa précision de tir. L'équipe type Championne 1910/1911 est la suivante : Illmer ; Schitz, Wilhelm ; Helms, Neumann, Berberich ; Lorentz, Roser, Flöter, Bauer, Hug »[54].

Dans le groupe Sud, le « Bezirk 2 » de la Division B, le FC Mulhouse termine premier. Avec 18 points en dix rencontres (goal-average : 44-13), l'ex sociétaire de la Ligue A a survolé les débats. Union Fribourg est second avec 14 points, puis suivent Sport 04 Fribourg le champion de la saison précédente, Union Mulhouse, Viktoria Mulhouse et Germania Fribourg.

La désignation du Champion de la Division B de « l'Oberrheingau » passe donc par une opposition entre les deux champions de groupe, le FCM champion du groupe Sud et Donar champion du groupe Nord.

Le match aller a lieu le 22 janvier 1911 à Mulhouse. « La force des Strasbourgeois réside dans leur attaque et leur gardien de but, l'international Illmer, l'un des meilleurs gardiens de but d'Allemagne. Coup d'envoi à 15H au Vélodrome. Donar jouera en maillots rayés blanc et rouge, le FCM en maillots blancs » annonce le « Journal de Mulhouse » le 20 janvier. Le FCM l'emporte sur le score de 2-1 : Donar s'adapte mieux au sol gelé et ouvre le score dès la 5e minute par l'ailier droit Lorentz mais les Mulhousiens égalisent et arrachent la victoire en seconde mi-temps. Pour le grand quotidien mulhousien, cette rencontre a été « un régal. C'est un moment glorieux dans les annales sportives de la Ville de Mulhouse ».

Huit jours plus tard, le FCM obtient le match nul à Strasbourg. Donar ouvre une nouvelle fois le score par Lorentz à la 25e minute mais Lutz égalise de la tête. « Il convient de souligner le remarquable esprit sportif de toute l'équipe du Donar qui, au coup de sifflet final, a lancé un triple « Hipp, hipp, hourrah » pour féliciter le nouveau champion »[55]. Ce résultat équivaut pour le FC Mulhouse au titre de Champion 1910/1911 de la Division B de « l'Oberrheingau ». Il a été obtenu par un effectif fort d'une quinzaine de joueurs : Helmer ; Driesen, Uettwiller ; M. Helmbold, José, Weise, Stalder ; Grevilliot, Arnold, Angold, F. Helmbold, H. Helmbold, Lutz, Dietsch, Goldschmidt.

L'étape suivante des poules de classement consiste pour les Mulhouusiens dans l'opposition avec le champion de Bade, le FC Mühlburg, et avec le champion du Wurtemberg, le FC Zuffenhausen, le vainqueur devenant champion de la Division B du « Südkreis ». Mülburg l'emportera et deviendra même champion du SDFV en écartant le SC Bürgel 1907, champion du « Nordkreis » et Phönix 1904 Ludwigshaffen, champion du « Westkreis ».

Curieuse saison pour le FC Mulhouse qui remporte des succès sur le plan sportifs réintégrant l'élite du football rhénan mais qui perd toute autonomie de fonctionnement, devenant à compter du printemps 1911 une « filiale » de la toute puissante « Mulhusina », la plus importante société de gymnastique de Mulhouse qui s'est déjà adjointe une activité cycliste et qui met, à présent, la main sur l'illustre FCM !

53- Rapport d'activité saison 1910/1911 du SDFV - Archives DFB à Francfort

54- idem note 53

55- Journal de Mulhouse du 3 février 1911

En Division C, le FC Colmar, Champion du groupe Sud l'emporte (4-2 et 2-0) sur le FC Saverne, Champion du groupe Nordet décroche le titre de Champion 1910/1911 de la Division C de « l'Oberrheingau »[56]. Il s'agit du premier grand succès du football colmarien.

Chez les Réserves, le FC Haguenau devient Champion du groupe Nord devant Frankonia, le FCS 06, Bischwiller et Donar. Le FCH sort vainqueur des poules de classement contre le FC Mulhouse et est sacré Champion 1910/1911 des équipes réserves de la Division B de « l'Oberrheingau ».

Pour le SFV, la saison 1910/1911 est dans la continuité de la précédente, le club terminant huitième, une nouvelle fois juste devant le premier reléguable. Le championnat est écrasé par la classe du FV Karlsruhe qui ne perd pas une seule rencontre (17 victoires et un match nul).

Fidèle à son habitude, le Karlsruher Fussball Verein remporte le titre de Champion d'Allemagne du Sud battant facilement en poule de classement le « Sportverein Wiesbaden », le Bayern Munich et la « Mannheimer Fussball-gesellschaft 1896». Par contre, le club badois a moins de chance dans la lutte pour le titre de Champion d'Allemagne et n'arrive pas à se succéder à lui-même. En demi-finale le KFV tombe devant le VfB Leipzig par 0-2 qui lui-même sera défait en finale par Viktoria Berlin. Avec en plus, la victoire de la Ligue d'Allemagne du Nord sur son homologue d'Allemagne du Sud (4-2 après deux prolongations), le 25 mai 1911 dans le « Kronprinzpokal », Karlsruhe perd quelque peu son image de place forte du football allemand au profit de Berlin.

Notons encore que les clubs d'Allemagne du Sud ont été fortement sollicités pour les rencontres de l'équipe nationale, à l'exception du match contre la Hollande, le 10 octobre 1910, trop rapproché du dernier match de la Coupe des Ligues. Mais, Hollstein, Breunig, Förderer et Fuchs du KFV, Kühnle des Kickers de Stuttgart, Kipp des Sportfreunde Stuttgart, Burger de Fürth et Gablonsky du Bayern de Munich ont participé à la victoire par 6-2 contre la Suisse le 26 mars 1911, Burger, Kipp et Hiller (Pforzheim) au match nul 2-2 contre l'Angleterre, Breunig, Förderer, Fuchs, Hollstein, Burger et Reiser (Phönix Karlsruhe) à la défaite sur le score de 2-1 contre la Belgique le 23 avril, Burger et Kipp à la victoire par 4-2 sur la Suède le 18 juin 1911.

A l'exception des clubs de Fribourg, Waldkirch, Constance, Offenbourg et Kehl, toutes les autres formations de « l'Oberrheingau » sont alsaciennes. Sont inscrits officiellement à la Ligue d'Allemagne du Sud pour la saison 1911/1912, les clubs alsaciens suivants :

Altkirch : délégué M.Tschill
Bischwiller : Paul Rinckenberger
Brumath : E. Schranz
Colmar : A. Kocher
Frankonia de Dornach : G. Stemeler
Haguenau : G. Urscheller
Molsheim : A. Scheibner
Mulhouse :
- FC National 1905 : A. Harnist
- FC Union : A. Loehr
- FC Viktoria : R. Schmidt
- FCM 1893 : Mulhusina
Neuf-Brisach : W. Siefermann
Sarrebourg en Lorraine : Schmitt
Schiltigheim : A. Weltz
Sélestat :
- FC Sélestat : Léon Durr
- Sport Sélestat : Georges Lévy
Strasbourg :
- FC Cäsar : A. Jungel
- FC Donar : F. Jung
- FC Frankonia : O. Schumann
- FC Markomannia : F. Schweighoefer
- FC 1906 : (-)
- SFV : H. Krüger
- FC Cronenbourg : A. Uhring
- 1er FC Neudorf : C. Tubach
Vorwärts Saverne : A. Zwiebel.

Comme par le passé, la Division A couvre l'Alsace, le Pays de Bade et le Wurtemberg, c'est-à-dire le « Südkreis ». Dans « l'Oberrheingau », aucun changement non plus en Division B qui reste scindée en deux groupes. Par contre, la Division C est doublée et portée de deux à quatre groupes.

56- idem note 53

Le groupe Sud de la Division B comprend le FC Mulhouse, Union Mulhouse, le FC Colmar, Union Fribourg, Sportverein 04 Fribourg et Germania Fribourg. « Viktoria Mulhouse ne s'est pas engagée » mentionne le Bulletin Officiel du 7 septembre 1911. Le championnat des équipes Réserves est réduit à quatre clubs : Union Mulhouse II, FCM II, Union Fribourg II et Sportverein 1904 II.

La réunion du Comité du 3 septembre 1911 au restaurant « Meistermann » à Colmar fixe définitivement la composition de la Division B bas-rhinoise et des quatre groupes de la Division C :

- Donar, Bischwiller, le FC 06, Frankonia, Haguenau et le « Sport Club » Sélestat, issu de la fusion entre le Sport Sélestat et le FC Sélestat, évoluent en Division B, groupe Nord

- Les quatre groupes de la Division C sont formés ainsi :

Groupe 1 : Neuf-Brisach, FV Lahr, Phönix Lahr, Athl.Fribourg, Waldkirch, Emmendingen

Groupe 2 : Lörrach étant le seul club à s'être engagé est déclaré d'office champion

Groupe 3 : Cronenbourg, Markomannia, Neudorf, Schiltigheim, FV et FC Offenbourg

Groupe 4 : Brumath, Saverne, Molsheim, Sarrebourg.

Le FCM et Donar continuent sur leur lancée de la saison précédente : 3 matchs, 3 victoires pour le FCM, un goal-average de 18-2 et la première place tant pour l'équipe I que pour les Réserves. Les Mulhousiens disposent d'un effectif pléthorique : Helmer ou Kraemer ; Weise, Uettwiller, Mühl, Bruggemann ; Kastler, M. Helmbold, Grevilliot, Egloff, Roellinger, Keller ; Naegelen, Hots, F. Helmbold, Diemer, H. Helmbold, Senger, Roesch, Rieu, Bichelin, Dietsch. Donar totalise 9 points en 5 rencontres et termine Champion d'Automne devant le FC 06 et Frankonia, tous deux à 2 points. Les matchs retour n'apportent pas de grands changements : Donar et le FCM sont une nouvelle fois champions de groupe et s'affrontent, comme la saison précédente, pour le titre de Champion de la Division B de « l'Oberrheingau ».

Le match aller des poules de classement se déroule à Mulhouse, début janvier 1912. Les deux équipes se présentent dans la composition suivante :

DONAR : Bender ; Schitz, Kern ; Helms, Rudolf, Berberich ; Lorentz, Bauer, Adda, Sigrist, Hug.

FCM : Helmer ; Weise, Uettwiller ; Kastler, Lutz, Schmid ; Naegelen, Hots, Helmbold, Diemer, Helmbold.

Score à la mi-temps : 0-2 - buts de Adda et de Sigrist. En seconde période, chaque formation inscrit un but de sorte que la rencontre se termine sur le score de 1-3. Au match retour, le FCM l'emporte par 5-0. Il faut donc un match d'appui. Il a lieu à Sélestat le 11 février. Donar inscrit rapidement un premier but sur un coup-franc à 20 mètres de Roser. A la 21e et à la 27e minute, Adda porte le score à 3-0, résultat à la mi-temps et résultat final. Donar est Champion de la Division B de « l'Oberrheingau ». A ce moment, le club du quartier des Ponts-Couverts à Strasbourg est le plus grand club alsacien derrière le SFV.

En poule de classement pour le titre de Champion de la Division B du « Südkreis », qualificatif pour la montée en Ligue A, Donar rencontre le « Ballspielklub Pforzheim » et le FC Stuttgart 1893. Après avoir partagé la mise 2-2 au « Jardin Hemmerlé » à Strasbourg contre Pforzheim, les Strasbourgeois se déplacent à Stuttgart avec dix joueurs seulement, dont trois de l'équipe II et un de l'équipe III. Malgré cette situation de très nette infériorité, ils ne perdent que par 2-1 mais le comportement des Donariens n'est pas du goût du public alsacien : « Ce n'est pas sérieux. C'est impensable que pour un match d'une telle importance, une équipe puisse se déplacer avec quatre remplaçants et qui plus est, à dix seulement » font remarquer les SNN dans leur édition du mardi 19 mars 1912.

Ce son de cloche revient régulièrement dans la presse alsacienne qui ne ménage pas le football régional. Si le football strasbourgeois et mulhousien n'a pas le palmarès des clubs de Fribourg, Karlsruhe ou Stuttgart, c'est que l'on ne lui témoigne pas le même intérêt que dans le Pays de Bade ou dans le Wurtemberg. C'est en substance la conclusion à laquelle arrivent le « Journal de Mulhouse » et les « SNN » dans des chroniques des 20 octobre 1911, 9 et 15 mars 1912. Les conditions dans lesquelles s'est opéré le déplacement du Donar à Stuttgart sont la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

En Division C, Lahr, Saverne et Neudorf sont sacrés Champions de groupe. Le « Livre d'Or » 1951 du Racing Club de Strasbourg, le successeur après 1918 du FC Neudorf, fait allusion à ce glorieux épisode du printemps 1912 : « Pour remporter le titre, il fallait que nous ramenions un point de notre dernière rencontre à Offenbourg. Certains d'entre nous avaient vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Pour eux la victoire était certaine, seule se posait la question de l'ampleur du résultat. C'est vrai que le gain de la rencontre devait logiquement nous revenir puisqu'au match aller nous l'avions emporté par 10-0. Nous comptions donc sur une large victoire, un score de nature à améliorer notre goal-average. Comme nous avions marqué 49 buts, notre Comité avait décidé dans le plus grand secret de décerner une médaille en argent au joueur qui marquerait à Offenbourg le 50e but.

Il s'avéra que ce match ne fut pas la promenade de santé escomptée. Nos adversaires se défendirent farouchement sur un terrain qui ressemblait plus à un champ de betteraves. L'initiative de notre Comité étant devenue un secret de polichinelle, chacun voulait inscrire ce 50e but. On fit abstraction de tout esprit tactique. Ce fut une incessante ruée sur le but adverse et malgré cela, le score était resté vierge bien au-delà du milieu de la seconde mi-temps. Allions-nous ramener le point synonyme de titre ? Allions nous marquer ce 50e but de la saison ? Effectivement, a dix minutes de la fin, le suspens a été levé. Le demi gauche Bubbs, d'un tir juste sous la barre, marqua et enleva la médaille. C'était un comble puisque celui, qui durant toute la saison n'avait pas marqué, reçut la décoration. Etait-ce voulu ? Etait-ce un coup de chance ? Toujours est-il que notre ami Bubbs avait adopté fière allure en quittant le terrain. Lui, qui nous a fait gagner la rencontre, lui, le lauréat… ».

Le « 1er FC Neudorf » ira jusqu'en finale du championnat 1911/1912 de la Division C de « l'Oberrheingau ». Les demi-finales opposent, début janvier 1912, en matchs aller et retour, Lörrach à Lahr et Saverne à Neudorf. En finale, à Kehl sur terrain neutre, les Badois de Lahr triomphent sur le score de 3-1 du FC Neudorf qui s'était présenté dans la composition suivante: Petzold; Berdoll, Haug; Schmalbach 1, Belling, Grieshaber; Saenger, Schmalbach 2, Pitzer, Bechdolff, Glaub[57]. Ils sont les premiers héros du futur Racing Club de Strasbourg. Ce sont eux qui les premiers ont disputé « une Finale ».

Pour le SFV, par contre, la saison 1911/1912 correspond au moment le plus pénible depuis qu'il existe. L'un des plus anciens clubs du Reich, le porte-drapeau d'une ville de 180.000 habitants, en fait de l'Alsace entière, termine avant dernier et quitte l'élite de la Ligue d'Allemagne du Sud. Strasbourg n'évoluera plus, dans un premier temps du moins, au même rang que Francfort, Nuremberg, Munich, Mannheim, Stuttgart, Karlsruhe ou Fribourg, toutes ces villes connaissant une forte densité de clubs de haut niveau.

Pourtant avec le renfort de Helmer, le très bon gardien de but du FC Mulhouse, et de Robert Rinckenberger, l'attaquant vedette du FC Bischwiller, la saison démarre correctement : victoire à domicile par 3-2 contre Phönix Karlsruhe (but victorieux de Rinckenberger), match nul 3-3 à Strasbourg contre Beiertheim, victoire à Pforzheim par 3-2 après une nouvel arrivée, celle d'Ehrmann, l'ex goal d'Union Mannheim, victoire par 4-3 contre les Stuttgarter Sportsfreunde, mais à l'issue des matchs aller le club du Tivoli avec sept points seulement est parmi les mal classés. L'équipe évolue avec l'effectif suivant : Helmer, Ehrmann ou Schneider; Person, Roth; Charpentier, Voigt, Graul, Gosseling; Wachter, Froitzheim, Jeffke, Rinckenberger, Bongard, Graef, Mors.

La seconde partie du championnat se passe encore plus mal pour le SFV que la première. Le dernier match du championnat contre Fribourg, celui de la survie, se déroule le 25 février 1912, non pas sur le Stade du Tivoli mais au Vélodrome, « im Innenraum der Radrennbahn hinter dem Tivoli ». Les onze joueurs appelés à sauver toute une saison sont : Ehrmann; Simon, Roth; Charpentier, Voigt, Gosseling; Wachter, Rinckenberger, Bongard, Graef, Mors. A la mi-temps le score est de 2-1 en faveur des Fribourgeois. « Ca manquait d'énergie côté Strasbourg, même Voigt, le pilier d'habitude si bon, n'a pas démontré une grande envie de gagner » d'après les SNN. En seconde mi-temps, Graef égalise à 2-2 et Strasbourg ajoute un troisième but sur une erreur du gardien adverse pris par trop de « badischer Gemütlichkeit » ! Le club se croit sauvé mais c'est sans compter avec la victoire de l'autre mal-classé, Mühlburg, qui coiffe le SFV sur le poteau. Au moment où se crée le club de football de « l'Alsatia de Steinbourg »[58] et où l'on apprend la catastrophe du « Titanic », on sait définitivement que la saison qui s'annonce, celle de 1912/1913, ne verra plus un seul club alsacien parmi l'élite du SDFV et donc du DFB.

La Ligue d'Allemagne du Sud atteint, une fois de plus, la finale du « Kronprinzen Pokal ». Elle rencontre la Ligue de Berlin, qui en demi-finale a battu celle d'Allemagne du Nord, tenant du titre. Les onze « Sudistes » ayant l'honneur d'évoluer sur la pelouse du stade de Berlin ont pour noms : Kieferl (Wacker Munich); Hollstein (KFV), Kühnle (Kickers Stuttgart); Burger (Spielvereinigung Fürth), Breunig (KFV), Gross (KFV); Hoeffler (FV Kaiserslautern), Hirsch (KFV), Fuchs (KFV), Foerderer (KFV), Wegele (Phönix Karlsruhe). Les représentants de la capitale du Reich l'emportent par 6-5 malgré la titularisation de Hoeffler revenu du prestigieux Slavia de Prague. Avec un nouveau titre de Champion de la Ligue A du SDFV, le KFV est représenté en force dans la sélection d'Allemagne du Sud. En demi-finale du Championnat d'Allemagne, il élimine à Francfort sur le score de 3-1 la « Spielvereinigung Leipzig ». Dans l'autre demi-finale Holstein Kiel bat Viktoria Berlin par 3-1. En finale à Hambourg, Kiel s'impose devant les Badois sur le plus petit des scores (1-0) et sur penalty.

Crise à Mulhouse, Colmar et Strasbourg

A l'issue de la saison 1911/1912, l'Alsace n'a plus un seul représentant en Ligue A, l'élite du football allemand. Depuis deux ans, le FC Mulhouse ne dépasse plus le niveau de clubs tels le FC Donar Strasbourg ou le FC Haguenau, non sans avoir dû mettre la clef sous la porte au début de la saison 1908/1909, après trois journées seulement et un goal-average apocalyptique de 0-26. Vu l'importance de la ville, Colmar ne tient pas davantage le rôle qui devrait être le sien dans la hiérarchie du SDFV. Si Strasbourg est marqué par les échecs répétés du FC Donar pour monter en Ligue

57- SNN des 24 et 26 février 1912

58- SNN du 6 mars 1912

A et accompagner le SFV parmi l'élite, le coup de semonce est évidemment constitué par l'incapacité de Donar d'aligner onze titulaires en phase finale pour l'accession en division supérieure mais surtout par le déclassement du SFV, obligé de quitter l'élite. Alors que Karlsruhe dispose de trois clubs au niveau le plus élevé, que deux de ses représentants, Phönix et le KFV, sont devenus Champions d'Allemagne, que le FC Fribourg a décroché le même titre et que les Kickers de Stuttgart ont été finalistes du championnat d'Allemagne, le football alsacien s'installe dans la crise. Elle n'est pas sans conséquence sur le fonctionnement du principal club de chacune des trois grandes villes alsaciennes. Elle se traduit par des fusions de clubs, pire, par une mise sous tutelle par la gymnastique pour l'un ou l'autre d'entre eux. Tout ceci se produit d'ailleurs dans un contexte de regroupement des clubs que ce soit en France ou en Allemagne. Le phénomène n'est donc pas propre à l'Alsace. Ce qui est, par contre, spécifique à l'Alsace c'est que les fusions de clubs sont déclenchées par les mauvais résultats des clubs les plus importants.

Sur cet aspect, on ne peut ne s'empêcher de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe ailleurs. En France, par exemple, où l'on considère qu'il existe trop de clubs : « la dispersion des forces est considérable en Rugby mais beaucoup plus grande encore en « Football-Association » où l'on compte presque autant de clubs que d'équipes. Le grand nombre de clubs est une cause de querelles, de réclamations et rien n'arrête autant les bonnes volontés que ces désunions sans fin. Surtout, il empêche les joueurs de se livrer à un entraînement profitable. Les étrangers, dont nous notons les progrès, se groupent généralement en une seule équipe par ville. Certains clubs puissants, comme le Slavia à Prague, comptent jusqu'à dix équipes mais elles sont placées sous une Direction unique. Aussi ces sociétés, dont la plupart des joueurs ont été en Angleterre, peuvent-elles profiter des leçons d'un entraîneur anglais spécialement attaché à chacune d'elles[59]. En Allemagne, dans le secteur rhénan en particulier, un processus de fusions a démarré. A Offenbourg, par exemple où le FKO et le FVO ont donné naissance au « Offenburger FV ». A Pforzheim également où quatre clubs ont purement et simplement disparu dans trois fusions concomitantes : le FK Viktoria, le FK Phönix et le FK Alemannia ont donné naissance au VfR Pforzheim, le FK Union et le FK Germania à la « Fussball Abteilung Union des Sports Vereins Germania », le BSK Pforzheim et le FK Germania Brötzingen ont créé le BSK Germania Pforzheim[60].

En Alsace, le sujet des fusions anime également les esprits. A Sélestat, le FC Sport Sélestat et le FC Sélestat fusionnent au courant du mois d'août 1911. Les SNN annoncent la réunion des deux clubs le 19 août : « Le nouveau club prend le nom de « Sport Club Sélestat ». Il compte 200 membres. Ses deux équipes (I et réserve) participeront au championnat de la Division B ». Elle a été faite pour donner plus de moyens à la nouvelle entité. Ni le « Sport », ni le « FC » régulièrement en fin de classement en Division B, n'ayant eu des résultats probants précédemment.

A l'occasion de la fusion des deux clubs sélestadiens, d'aucuns lancent l'idée d'une fusion à Strasbourg entre Frankonia et Donar : « Ne pourrait-on pas faire à Strasbourg ce que l'on a fait à Francfort, Mannheim, Kaiserslautern, Karlsruhe, Mulhouse[61] et Sélestat, à savoir le regroupement de clubs ? En disant cela, nous pensons particulièrement, à Frankonia et à Donar, nous deux bons clubs de la Division B. Les quelques sujets qui opposent les deux clubs seraient vite réglés si une Direction unique était mise en place. Arrêtons avec le fanatisme, terminons avec l'individualisme, imaginons au contraire les avantages immenses qui résulteraient d'une fusion »[62].

Un peu auparavant est lancée l'idée d'une fusion de plus grande importance, entre le SFV et Donar, les deux principaux clubs de Strasbourg. Là, aussi, le principe est de donner des moyens accrus à deux clubs qui n'ont pas véritablement atteint leurs objectifs. La réflexion sur l'opportunité d'un rapprochement entre les deux clubs est émis dans la « Süddeutsche Sportzeitung » du 28 mars 1911 : « Il est dans l'intérêt du SFV de reconstituer ses forces, sinon Strasbourg risque d'être privé du football d'élite. Pour cette raison et au risque que l'on me prenne pour quelqu'un de pas très sérieux, je pose la question suivante : Strasbourg disposant avec Donar d'une très belle équipe, les deux grands clubs, le SFV et Donar, ne devraient-ils pas fusionner ? A-t-on pensé aux avantages qui en résulteraient ? ». Avertissement prémonitoire… Les motifs qui justifieraient la fusion sont clairement donnés par le reporter - (voir annexe 1). Dommage que les dirigeants du SFV et du Donar n'aient pas pris, début 1911, la décision de faire de deux clubs un seul mais grand club. La fusion aurait vraisemblablement permis au nouveau club de rester parmi l'élite du SDFV.

Toujours en 1911, à Colmar et à Mulhouse, la situation de crise est plus alarmante puisque le football n'arrive plus à résoudre seul ses problèmes et qu'il faut l'intervention de la gymnastique qui n'hésitera pas à le mettre sous tutelle.

Alors qu'apparaissent de nouveaux clubs[63] (Altkirch, Saint-Louis, « Britannia Mulhouse » et le « Borussia de Bollwiller »), le « National » de Mulhouse et le « Frankonia » de Dornach demandent leur retrait de la Ligue d'Allemagne du Sud

---

59- La Vie au Grand Air 1906, page 853.

60- Rapport 1912/1913 du SDFV - Archives DFB à Francfort

61- L'auteur doit faire allusion à la réunion entre le FCM et la société de gymnastique « Mulhusina »

62- SNN du 19 août 1911

63- Journal de Mulhouse des 16 février, 30 mars, 22 novembre et 17 décembre 1911

pour la saison 1911/1912, après que le « Germania » de Mulhouse en avait déjà fait de même la saison précédente[64]. Pire, en cours de saison, juste avant la fin des matchs aller du championnat de la Division B 1911/1912, Union Mulhouse et le FC Colmar déclarent forfait général, une situation que l'on a déjà connue dans le Haut-Rhin avec le FCM. A Colmar, cependant, réapparaît assez rapidement un nouveau club de football qui a pour nom « Colmarer Turnverein von 1863 » ou « Sportabteilung des Turnvereins Colmar »[65]. Quant au FC Mulhouse, à partir d'octobre 1911, la presse mulhousienne ne l'appelle plus « Sportabteilung der Mulhusina » mais « Football Club Mulhusina » tout court ! C'est la preuve de la mainmise totale des gymnastes sur le bon vieux club de football du Haut-Rhin.

A Strasbourg, le football arrivera à résoudre ses problèmes lui-même. Ce qui est demandé depuis plus d'un an se réalise enfin : le FC Donar et le « Strassburger Fussball Verein » fusionnent ! La décision est prise dans la soirée du mercredi 14 août 1912. Le nouveau club prend pour nom « Sport Verein Strassburg » (SVS). Après « Fussball Club Strassburg », puis « Fussball Verein Strassburg », le club doyen de Strasbourg adopte sa troisième dénomination sociale[66]. Dans leur édition du 16 août, les SNN donnent un compte-rendu détaillé de la création du nouveau club : « Les deux principaux clubs de football de Strasbourg, le SFV et le FC Donar, se sont réunis sous le nom de « Sport Verein Strassburg ». C'est au restaurant du Luxhof que les comités des deux clubs se sont rencontrés mercredi soir à l'effet de prendre la décision de fusionner. Votée à l'unanimité par les deux parties, elle démontre un bel esprit sportif. Elle est aussi le garant pour assurer la prospérité du nouveau club. La première assemblée générale a adopté les couleurs du club : un maillot blanc avec une bande rouge sur la poitrine et un short noir. Le SVS pourra compter sur quelques 300 membres et sur un riche effectif de joueurs ». L'épisode de la fusion a été racontée par Monsieur Schitz, un ancien membre du Donar (voir annexe 2).

Une crise finalement salutaire

La dégringolade pour le nouveau « Sport Verein Strassburg » sera moins grave que ce que l'on pouvait redouter à la fin de la dernière saison, celle de 1911/1912. Le club ne descend pas en Division B à la faveur de la création d'une division intermédiaire entre la Ligue A et la Division B, la Division A. Bref, il n'a pas à partager le sort du Frankonia, FC Strasbourg 06 ou du FC Bischwiller qui eux restent en Division B. L'honneur est quelque peu sauf pour les Tivoliens…

Le SDFV revient donc à quatre divisions pour la saison 1912/1913. La création de cette Division A correspond plus à un nivellement par le haut que par le bas puisqu'elle est davantage constituée de clubs promus de Division B en Division A que de clubs retrogradés de la Ligue A en Division A. Le terme « Ligue A » n'est quasiment plus employé ; on ne parle plus que de « Ligue » pour désigner l'élite. La nouvelle hiérarchie est, par conséquent, la suivante : Ligue - Division A - Division B - Division C. Chacune de ces divisions a, en plus, un championnat des équipes réserves.

« Jamais l'administration du football dans « l'Oberrheingau » n'a généré un tel volume de travail. Nous avons dénombré 3.000 correspondances rentrantes, 1.850 sortantes, 17 télégrammes et 8 entretiens téléphoniques. Cinq nouveaux clubs ont été agréés dont le FC « Britannia » de Mulhouse, le FC Saint-Louis, le FC « Kickers » de Strasbourg et le « Club d'Athlétisme de Strasbourg-Neudorf »[67] peut-on lire dans le rapport d'activité 1912/1913 de la Ligue d'Allemagne du Sud. Elle reste la plus importante du DFB. « L'Oberrheingau » est représenté en Ligue par le FC Fribourg et par le SVS, le FCM et le SC Fribourg en Division A. Treize clubs évoluent en Division B, dont Frankonia, le FC 06, le FC Neudorf, le FC Haguenau, Vorwärts Saverne, le SC Sélestat, Viktoria Mulhouse et l'Union Mulhouse pour l'Alsace. Le SC Molsheim, le FC Cronenbourg, le Phönix 1911 Strasbourg qui joue au stade « Saint-Gall », l'ancien stade du Donar, Markomannia Strasbourg et Kehl sont en Division C.

On était évidemment curieux de voir le comportement du SVS à l'étage en dessous. Les Strasbourgeois ne commettent qu'un seul faux-pas sur toute la saison et c'est le match nul 2-2 contre Muhlburg, l'autre ex-sociétaire de la Ligue A. Muhlburg et le SVS remportent, en effet, toutes les rencontres, de sorte que leur confrontation directe devient décisive. Si l'on peut comprendre la défaite (2-1) de Strasbourg à Muhlburg au match aller, c'est le match nul 2-2, début décembre 1912 lors du match retour à Strasbourg, qui est la cause du retard au classement final du SVS sur les Badois. Muhlburg empoche son billet pour revenir parmi l'élite, le SVS termine à la seconde place. Les Tivoliens ont rassuré leurs supporters et jeté les bases pour la saison 1913/1914, celle de son retour en Ligue.

Le FC Mulhouse, bien qu'ayant connu un début de saison honnête, est lanterne rouge en fin de parcours après une très mauvaise deuxième partie de championnat. Les Mulhousiens seront repêchés. Ils n'avaient pas besoin de ces malheurs sur le plan sportif, eux qui continuent à être appelés ouvertement et publiquement « Football Club Mulhusina ».

64- Rapports annuels du DFB saisons 1910/1911 et 1911/1912

65- SDSZ, novembre 1911, page 1012 et Journal de Mulhouse du 23 décembre 1911

66- Les trois termes peuvent être traduits ainsi : Football Club de Strasbourg, Association de Football de Strasbourg, Association Sportive de Strasbourg. Cette dernière dénomination (ASS) sera retenue après le retour de l'Alsace à la France en 1918.

67- « Leichtathletik Klub Strassburg-Neudorf »

L'opposition FCM/SVS, et surtout le match aller fin octobre 1912, provoque un engouement certain auprès des sportifs alsaciens. Le derby se place juste après la défaite par 5-0 des Mulhousiens à Muhlburg et la victoire des Strasbourgeois par 5-1 contre Beiertheim, un autre ex-sociétaire de l'ancienne Ligue A. Le «Journal de Mulhouse» consacre plusieurs articles à l'évènement. Ainsi celui du 27 octobre: «Le SVS en match de championnat au Vélodrome contre le FC Mulhusina • Strasbourg viendra avec sa plus forte formation pour cette rencontre entre les deux meilleures équipes d'Alsace. Les Strasbourgeois jouent vite. Ils sont d'une correction exemplaire. Leur formation est peut-être la plus forte de ces dernières années. Elle vaut celles de certains clubs de Ligue. Le public mulhousien pourra voir Person, Amberger et Charpentier, les trois grands athlètes ainsi que Froitzheim, le vainqueur des Internationaux de Tennis de Paris cet été. Tous les quatre sont également d'excellents footballeurs. Coup d'envoi à 15H».

Strasbourg - avec Lorenz; Person, Schneider; Merklé, Amberger, Charpentier; Petri, Bongard, Froitzheim, Rinckenberger, Hug - l'emporte par 4-1 (et 6-1 au match retour) contre le FCM alignant: Kraemer; Rieu, Weise; von der Mühe, M. Helmbold, Schmidt; Hotz, Kastler, F. Helmbold, Diemer, Bichelin. «Le FCM était supérieur sur le plan technique mais il est difficile de rivaliser avec Person, Amberger et Charpentier qui sont phénoménalement rapides». L'adjectif employé par le journaliste mulhousien est «fabelhafte Schnelligkeit».

Le couronnement de la saison 1913/1914 pour le SVS est la venue de l'équipe professionnelle anglaise de «Preston North End». Cette rencontre de propagande a lieu le mercredi 7 mai à 18H30 au Vélodrome du Tivoli. Le SVS se présente dans une composition qui laisse supposer que le recrutement pour la nouvelle saison a déjà démarré: Lorenz; Simon, Schneider 1; Petri, Gosseling, Schneider 2; Lorentz, Thomson, Bongard, Jenewein, Wachter. Public très nombreux. Les Strasbourgeois sont très impressionnés lors de l'entrée sur la pelouse. Mais progressivement l'équipe se libère. Elle inquiète une première fois le gardien anglais à la 20e minute. La pause est atteinte sur le score inespéré de 0-0. En seconde mi-temps, les Anglais inscrivent cinq buts. Grande partie des deux Schneider, de Gosseling, de Petri et du gardien Lorenz. Mais contre les Anglais, il n'y à rien faire. Ils sont les maîtres du football» commentent les SNN le lendemain. Le SVS est entrain de retrouver la santé.

En Division B, le Frankonia prend la place du Donar comme dauphin du SVS. Comme prévu, le club qui joue au «Jardin Hemmerlé» à la Meinau, termine Champion de groupe. C'est en tout cas l'information que donnent les SNN le samedi 4 janvier 1913. Le 16 courant paraît ce que l'on pourrait assimiler à un démenti: Bischwiller, à égalité de points avec Frankonia avant la dernière journée de championnat qui a vu les «Frankonen» l'emporter 5-3 sur le FCB, a obtenu gain de cause dans sa demande de rejouer ce match décisif. «On saura dimanche soir si le titre restera à Strasbourg ou s'il prendra la direction de Bischwiller. Ce sera une rencontre passionnante. Coup d'envoi à 14H30».

SNN du mardi 20 janvier 1913: «Le Frankonia l'a emporté une deuxième fois sur Bischwiller et a décroché définitivement le titre de Champion de la Division B. Le début de la partie est équilibré. La balle voyage d'un camp à l'autre. Bischwiller pratique un jeu agréable et très fair-play. Frankonia ouvre le score par son ailier droit. Bischwiller égalise peu après sur une combinaison entre l'avant-centre et l'inter-droit. Le jeu devient plus rapide. Les «blancs et noirs» du Frankonia ajoutent un second but juste avant la pause. A la 65e minute, et bien que réduits à dix suite à l'expulsion de l'arrière droit, Bischwiller revient à 2-2 par son avant-centre, une nouvelle fois. Frankonia marque un troisième but, celui de la victoire. Le gardien de but de Bischwiller a été sensationnel; toute l'équipe du FCB a bien joué. Le capitaine, par contre, ferait bien de parler moins fort sur le terrain. Frankonia, le nouveau Champion de groupe, devrait pouvoir décrocher le titre de Champion de la Division B de «l'Oberrheingau» et monter en Division B».

Ainsi, Bischwiller s'affirme au plus haut niveau du football alsacien, derrière le SVS, le FCM et Frankonia mais devant Haguenau, le FC 06, Sélestat et Saverne. En poule finale, Frankonia bat le FV Lahr par 3-2 à Strasbourg le 26 janvier 1913 et arrache le match nul 1-1, huit jours plus tard en Pays de Bade. Ces deux performances permettent aux «Neudorfois/Meinauviens» d'accéder en Division A et d'y rejoindre le SVS et le FCM. Formidable promotion!

En Division C, c'est le second club de la ville de Lahr, le FCL, qui remporte le titre aux dépens des clubs alsaciens et des voisins de Kehl.

La saison 1913/1914 est un moment d'intense activité pour le football alsacien: résultats au-delà des plus belles espérances tant pour le SVS et le FCM pour qui les récentes difficultés font presque déjà partie du passé, renouvellement des générations, poursuite du mouvement de création de clubs. Si la guerre n'avait pas tout bouleversé, la saison 1913/1914 aurait déjà été celle de la bascule dans une ère nouvelle. Il faudra attendre 1920 pour retrouver l'ambiance générale qui régnait à l'automne 1913. Le plus réjouissant pour le football régional, est-ce le formidable retour du SVS parmi l'élite du football allemand ou la santé retrouvée du FCM? Si l'on avait à choisir, c'est vraisemblablement du côté de Mulhouse que se porteraient les suffrages tant le club phare du Haut-Rhin était mal en point ces dernières saisons, ayant même perdu son nom de «Football Club de Mulhouse».

En championnat, le FCM mène la vie dure au SVS. Plus globalement, on peut dire que les trois clubs alsaciens ne se font pas de cadeaux dans la Division A nouvellement créée. Frankonia ne perd que de justesse ses deux rencontres contre les Mulhousiens (4-5 à Strasbourg et 2-1 à Mulhouse), le FCM fait bonne figure contre le SVS (2-2 et 4-5), par contre, la différence de niveau entre Frankonia et son grand voisin strasbourgeois semble plus importante.

Le match aller du derby strasbourgeois se déroule le 26 octobre 1913 au Vélodrome qui est désormais le principal stade de la capitale alsacienne. Le public s'est déplacé en masse pour cette rencontre inédite à ce niveau. Le SVS ouvre le score, Frankonia égalise sur penalty. La mi-temps intervient sur le score de 1-1. En seconde période, le club du Tivoli ajoute trois buts et porte le résultat final à 4-1. Les deux équipes se sont présentées dans la composition suivante :

Frankonia : Beisser ; Franke, Durban ; H. Paulsen, Zimmerlich, G. Paulsen; Weise, Grabutsche, Rotter, Geyer, Weber.

SVS: Lorenz; Roser, Carlé; Berberich, Petri, Eimermacher; Lorenz, Thomson, Tiedemann, M. Voigt, Wachter.

Sur le plan alsacien, le grand derby est l'opposition entre le SVS et le FCM, non seulement parce que les deux formations sont les clubs phares de la région mais surtout parce que les Mulhousiens sont encore leaders quand a lieu le match aller. Les SNN du samedi 15 novembre 1913 précisent tout de même que le FCM occupe la tête du classement à la faveur d'un match supplémentaire : neuf points en cinq rencontres pour le FCM, huit points en quatre rencontres pour le SVS. Le match qui a lieu le lendemain est donc décisif dans la lutte pour le titre. Le public s'est déplacé en masse une nouvelle fois au Vélodrome. Le SVS mène à la mi-temps par 1-0 mais Mulhouse arrive à ramener le point du match nul 2-2 dans la cité du Bollwerk. Strasbourg et Mulhouse avaient aligné :

SVS : Lorenz 1 ; Roser, Carlé ; Eimermacher, Petri, Gosseling ; Lorenz 2, Thomson, Tiedemann, Wachter, Koepke.

FCM: Helmer; von der Mühl, Uettwiller; Kastler, M. Helmbold, Nieding; Naegelen, Kuch, F. Helmbold, Bichelin, Canus.

Le SVS s'empare de la première place au classement, mi-décembre en pleine affaire des « Wackes de Saverne », après la victoire contre Frankonia, chez lui au « Jardin Hemmerlé ». Bongard et l'Ecossais Thomson sont les artisans de cette victoire, synonyme de première place au classement. Le club du quartier du Wacken ne la lâchera plus jusqu'à la fin du championnat.

Le FCM doit se contenter de la place de dauphin, ce qui est un moindre mal puisque le club retrouve son indépendance et l'honneur qu'il avait perdu après son rattachement à la « Mulhusina ». L'information concernant la liberté retrouvée du club de football doyen de Mulhouse tombe, fin octobre 1913, le lendemain de la victoire du SVS sur Frankonia et du FCM sur Constance (5-0) : « Le FC Mulhouse de 1893 qui avait adopté, il y a trois ans, le statut de section sportive affiliée à la société de gymnastique « Mulhusina », vient de reprendre sa dénomination originelle. Un certain nombre de divergences de vue ont entraîné la rupture entre les deux clubs. L'intérêt pour le football a énormément augmenté à Mulhouse. Les rencontres de championnat sont suivies régulièrement par 1.200 à 1.500 spectateurs »[68].

Ce sont évidemment les très beaux résultats - et eux seuls - qui permettent au FCM de retrouver sa totale autonomie. L'inverse avait entraîné sa mise sous tutelle par les gymnastes, situation certainement difficile à vivre par les footballeurs mulhousiens.

En Division B, le FC Haguenau et le FC Bischwiller se livrent une lutte passionnante pour le titre de champion et indirectement pour le rang de premier club alsacien après les trois représentants de la Division A : le SVS, le FCM et Frankonia.

Robert Rinckenberger est revenu du SVS renforcer le FC Bischwiller, le club de ses débuts. Après le match nul de Bischwiller à Haguenau (1-1) et la défaite du FCH à Neudorf, avec le second rôle tenu par le FC 06 et Saverne, le titre semble acquis au FCB à la fin des matchs aller. C'est sans compter avec le sursaut d'orgueil du FCH qui l'emporte par 4 buts à 3 au match retour à Bischwiller. Les deux voisins de l'Alsace du Nord se retrouvent à égalité à la première place du classement. Pour les départager, il faut un match de barrage. Il a lieu sur terrain neutre, au Vélodrome de Strasbourg, le dimanche 21 décembre 1913. Haguenau mène 2-0 à la 12ème minute, l'emporte par 2-1 et se met en course pour les matchs d'accession en Division A, accession qui sera obtenue finalement par le FV Lahr.

En Division C, c'est le représentant du groupe Sud, le FC Viktoria Fribourg, qui est sacré Champion de « l'Oberrheingau », devant le FC Cronenbourg, Champion du groupe Nord[69], ce dernier comprenant quatre autres clubs de la ceinture strasbourgeoise : Kickers, Markomannia, Brumath et FV Kehl.

Mars Bischheim pour le Bas-Rhin, pour le Haut-Rhin les clubs de Mulhouse (Union, Britannia, Sportclub, Sportverein, Sport, Viktoria, Dornach), de Wittenheim, Saint-Louis, Guebwiller, déploient une activité notable hors championnat. A Colmar, le football est toujours sous la tutelle de la « Société de Gymnastique 1863 ». A Mulhouse, le dernier club

---

68- SDSZ - 1913, page 1118. Cette information, capitale pour le football mulhousien, est communiquée dansles termes suivants :„ Zum ersten Male seit langer Zeit focht der alte FC Mulhausen von 1893, der sich vor drei Jahren dem Turnverein Mulhusina angeschlossen hatte, wieder unter seinem früheren Namen, das letzte Spiel der Verbandsvorrunde aus, da Differenzen verschiedenartiger Natur seine Loslösung vom Turnverein bedingten ".

69- SNN du 15 décembre 1913

en date, le « Sport Verein » est fondé par un certain nombre de transfuges du FCM. Le 15 février 1914, le « Journal de Mulhouse » porte à la connaissance de ses lecteurs « la toute récente création du « Sportverein Mulhausen » par d'anciens dirigeants et une grande partie des joueurs de l'équipe I du FCM ». Effectivement, on trouvera rapidement dans le nouveau club qui ose se donner en sous-titre l'appellation française « Association Sportive Mulhousienne », Uettwiller, v.d. Mühl, Bichelin et les frères Helmbold. La rivalité entre le FCM et l'ASM, qui durera un siècle, démarre donc déjà avant la première guerre mondiale.

Le dernier acte de la saison 1913/1914 pour le football alsacien est constitué par le sacre du SVS. Alors que le représentant de la Ligue d'Allemagne du Sud remporte une nouvelle fois le titre de Champion d'Allemagne (Spielvereinigung Fürth battant VfB Leipzig), à l'échelon en dessous, le SVS entame les rencontres de poule de classement pour le titre de Champion de la Division A de la Ligue d'Allemagne du Sud.

Au premier tour, les Strasbourgeois sont opposés au « Germania Pforzheim ». Le match aller est gagné par 2-0 (buts de Lorenz et de Thomson) et le match retour à Pforzheim sur le score encore plus lourd de 4-0 (2 buts de l'inter- gauche Banga en première mi-temps et 2 buts de l'avant-centre Röbers après la pause).

Au second tour, Strasbourg est opposé aux « Stuttgarter Sportfreunde »., ex-sociétaires, eux aussi, de la Ligue A. Le match a lieu le 15 mars 1914 au Vélodrome par un temps superbe et devant 1.500 spectateurs. Röbers ouvre le score à la 25e minute, Bongard ajoute trois buts, deux en première mi-temps et un troisième après la pause. Score final : 4-0. Avec six points et un goal-average de 10-0, le SVS est en position de force pour la montée en Ligue.

Le retour parmi l'élite est assuré par le point du match nul 1-1 obtenu lors de la dernière rencontre, le 22 mars à Stuttgart. Thomson ouvre le score et ce n'est que dans le dernier quart d'heure que les « Sportfreunde » arriveront à revenir à un partout.

En gare de Strasbourg, c'est l'accueil est enthousiaste. L'équipe est accueillie par plusieurs centaines de supporters. Le principal club d'Alsace est de retour en Ligue après deux saisons de purgatoire. Les onze joueurs qui ont ramené le point du match nul de Stuttgart sont : Lorenz ; Roser, Schneider ; Wachter, Eimermacher, Juppes ; Lorenz, Thomson, Röbers, Banga, Bongard.

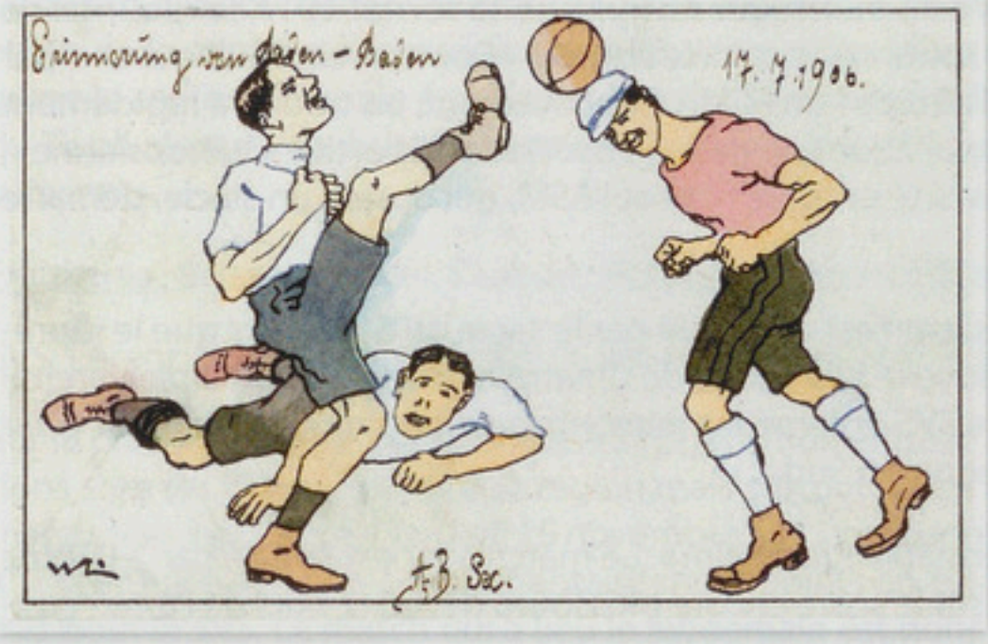
Survolté par la remontée parmi l'élite, le club du Wacken offre un match de gala à ses supporters. Les Anglais de Bradford donnent la réplique au nouveau promu au cours de la plus grande rencontre de football jamais organisée depuis lors en Alsace. Le match a lieu le samedi 9 mai à 18H15 au Vélodrome. Il fait l'objet de dispositions pratiques comme on n'en a jamais vues précédemment. La veille du match, les SNN annoncent « des trains supplémentaires sur les lignes 8 et 9 du tramway. L'accès au stade pourra se faire par les Portes de Schiltigheim, de l'Ill et de La Robertsau. La rue du Tivoli sera réservée aux voitures repartant à vide. Un grand nombre de clubs de la campagne s'étant annoncés, ce qui devrait fortement perturber le trafic en ville, il est conseillé aux Strasbourgeois de venir au stade de bonne heure. La grande porte d'entrée au stade sera au stade sera ouverte dès 16h30. Il y aura un poste de secours de la Croix Rouge. En raison de l'importance de l'évènement, il est demandé aux employeurs de laisser partir leurs employés exceptionnellement plus tôt ».

Le 9 mai, jour du match, les journaux locaux reviennent sur « *l'Engländerspiel auf der Radrennbahn* ». On publie le communiqué de presse du Président de Bradford disant que l'équipe strasbourgeoise est l'une des plus belles d'Allemagne - « *technisch feinste und fairste Elf* » - et que pour honorer l'Ecossais Thomson, l'un des grands artisans de la remontée du SVS, son club fera jouer tous les Ecossais, huit au total sur un effectif de 27 joueurs ayant fait le déplacement à Strasbourg. Joueront par conséquent pour le club de Première Ligue anglaise : Ewart ; Chaplin, Boocok ; Waddle, Brown, Mac Donald ; Bond, Miller, For, Logan, Currie. « Ewart est le meilleur gardien de but au monde » est-il spécifié pour ceux qui ne le sauraient pas… Le SVS est annoncé dans la composition suivante : Lorenz ; Schneider, Roth ; Niessen, Feigel, Wachter ; Roser, Thomson, Röbers, Banga, Bongard. « Il s'agit de la meilleure équipe possible. Venez très nombreux au Vélodrome » insistent les SNN[70].

« Quelle animation, quel trafic, hier soir du côté du Wacken avec cette foule se précipitant au Vélodrome pour voir l'équipe professionnelle de football de Bradford City ! Le stade était rempli bien avant le coup d'envoi » c'est en ces termes que débute le compte-rendu de la rencontre qui a attiré en définitive 3.000 spectateurs.

La mise en scène est quelque peu théâtrale : drapeau anglais en tête, les vingt-cinq joueurs britanniques font un tour de piste dans quatre voitures. Puis, les onze titulaires pénètrent en premier sur la pelouse, suivis des onze Strasbourgeois et de l'arbitre, Monsieur O'Mourke de Bradford également. Gros applaudissements, photos des deux équipes, la rencontre débute enfin. Les Anglais ouvrent le score d'un tir fantastique de 30 mètres. La mi-temps intervient sur le résultat de 1-0. En seconde période, Bradford ajoute trois buts supplémentaires et reste comme prévu « Herr und Meister auf dem Platz ». Le public strasbourgeois est fier de ses protégés et remercie, par de chaleureux applaudissements, le Comité du SVS pour l'organisation de ce match de prestige.

70- L'équipe du SVS ayant joué contre Bradford sera immortalisée par l'édition d'une carte postale. Elle est reproduite plus loin.


Erinnerung an Baden - Basel
17. 7. 1906.

1

2

Zabergäuer Fussball-Club „Vorwärts!"

3

Nr. 99 Karlsruhe i. B., den 12. Dezember 1911 7. Jahrgang
Vom Ligaspiel in Karlsruhe: Phönix — FC Straßburg. Ergebnis 4:2.

4

Vom Ligaspiel in Karlsruhe: Phönix — FC Straßburg. Ergebnis 4:2

5

6

Strassburger Fussballverein I. Mannschaft.
Petri
Gruel
Henrichs
Beckhard
Carow
Scherwitz(K)
Badermann
Glassy
E. Voigt
Dienst
M. Voigt

7

F. C. «DONAR»
Equipe Champion de l'Oberrheingau 1911/12

8

9

10

11

12

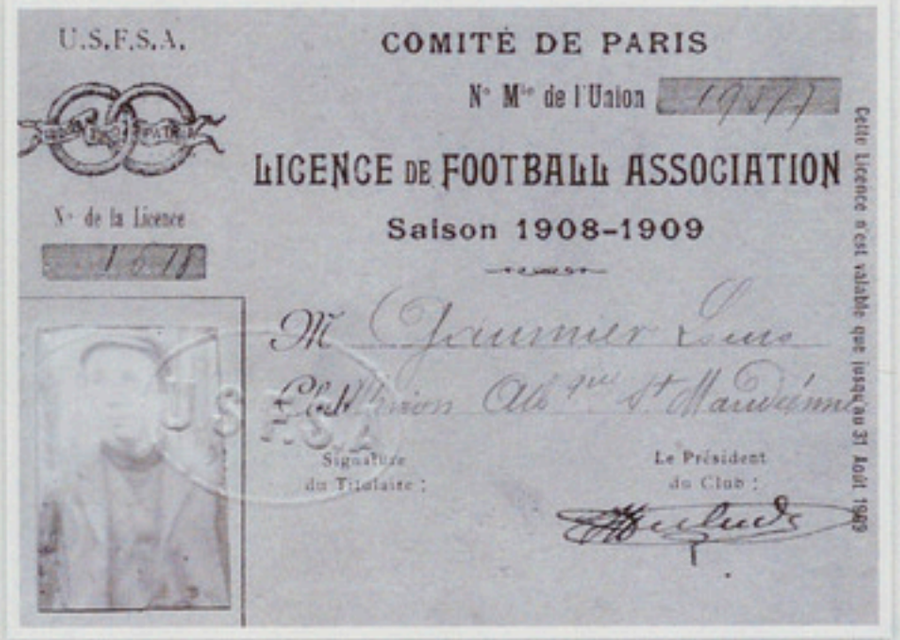
13

14

15

16

17



18

19

20

21

22

S. F. V. I en 1912

De gauche à droite : *Charpentier, Person, Gossling, Froitzheim, Jeffke, Ehmann, Rinckenberger, Roth, M. Vogt, Mors, Bongard, Ortlieb.*

23

24

24

25

26

Légendes des illustrations

1 - *Carte postale réalisée le 17/8/1906 à l'occasion d'un match de football à Baden -Baden et envoyée au « lycéen Arthur Bernard, 7, rue Wimpheling à Strasbourg (Coll. de l'auteur)*

2 - *Des footballeurs anonymes vers 1900. La photo est intéressante pour l'équipement du footballeur (les chaussures cloutées, par exemple) et la présentation du but*

3 - *Le Vorwärts de Saverne et la composition de l'équipe ce jour*

4 et 5 - *Le SFV fait la « Une » de la Süddeutsche SportZeitung de décembre 1911*

6 - *Baignade dans le Rhin Tortu, athlétisme et football au Jardin Hemmerlé tout proche : l'environnement du FC Neudorf vers 1910 - extrait des « Souvenirs de Jeunesse » d'Emile Osterhold*

7 - *Le SFV*

8 - *FC Donar avec Eberhardt Illmer, gardien de l'équipe d'Allemagne*

9 - *Bischwiller (en maillot rayé) - tout à gauche en gilet blanc, l'arbitre Georges Lévy*

10 - *Un match Bischwiller - Frankonia Strasbourg*

11 - *Le FC Union Mulhouse en avril 1913 (Coll. de l'auteur)*

12 et 13 - *Les Sportfreunde de Mulhouse (Coll. de l'auteur)*

14 - *Le Sport Club de Sélestat vers 1910 posant avec son président Georges Lévy, à gauche*

15 et 16 - *Le FC Neudorf football et athlétisme, vers 1912*

17 - *Le Sport Club de Sélestat reçoit le FC Neudorf (en maillot blanc)*

18 - *Licence d'un footballeur de l'USFSA*

19 - *Le FC Haguenau (en blanc et noir) reçoit en 1908 le FC Fribourg - à droite, en costume de ville, l'arbitre Gustave Jeffke*

20 et 21 - *Le FC Bischwiller vers 1910*

22 - *Rencontre FC Donar Strasbourg / Molsheim en 1910*

23 à 25 - *4 équipes du Strassburger Sportverein vers 1912/1914*
photo 24 : Bloch (dirigeant), Schneider, Roser, Bongard, Petri, Lorentz I, Robers, Eimermacher, Gosseling, Lorentz II, Thomson, Wachter, Ortlieb et Walentar (dirigeants)
photo 25 : l'équipe qui a rencontré les Anglais de Bradford, le 9 mai 1914 : Niessen, Schneider, Thomson, Robers, Feigel, Lorentz, Roser, Petri, Roth, Wachter, Bongard

26 - *La barre transversale … mais il s'agit d'un match non officiel !*

II- L'environnement du football

Avec le développement des clubs et des compétitions, les structures de fonctionnement et l'environnement d'ensemble du football évoluent fortement. Les infrastructures (les stades surtout) se développent considérablement, des intervenants nouveaux (public, arbitrage) arrivent, l'esprit du jeu, les éléments tactiques se modifient, la sociologie des pratiquants se banalise définitivement, une génération nouvelle de dirigeants et joueurs prend place sur le devant de la scène, l'athlétisme rentre opérationnellement dans le fonctionnement du football, bref, tout change. La décennie 1910 est en rupture totale avec la première période du football. En moins quinze ans tout prend une autre dimension au point que le football de 1910 est plus proche de celui de 1925 que de celui de 1900.

II-1
Les stades

On l'a vu, à Strasbourg le football démarre Place Lenôtre, face à l'Orangerie, dans un environnement qui ressemble plus à un parc d'agrément qu'à un terrain de sport. A Mulhouse, le contexte est encore plus champêtre puisque le FCM démarre son activité sur une prairie, Chemin de Galfingue.

Il faudra attendre 1905 pour que la Ville de Strasbourg dispose d'un véritable terrain de football. Il est implanté dans le quartier du Wacken, à proximité d'une guinguette connue sous le nom de « Tivoli ». Avec le « Jardin Hemmerlé » à la Meinau, le « Jardin Dollé », près du confluent du Rhin Tortu et de l'Ill, du « Jardin du Contades », en ville, le Tivoli est une destination de promenade et de détente pour les Strasbourgeois.

Le nouveau stade du Tivoli est opérationnel pour la saison de football 1905/1906. Il a été réalisé pour le « Club de l'Université de Strasbourg », celui le « mettant complaisamment à la disposition du SFV pour ses grands matchs de championnat »[71]. Le match d'ouverture du championnat contre Phönix Karlsruhe étant considéré comme tel, le SFV inaugure le « Tivoli », le 5 novembre 1905. Il marque l'événement en s'imposant par 4-2 contre les Badois[72]. Réservé exclusivement au Club sportif de la prestigieuse Université Impériale ainsi qu'au non moins prestigieux SFV, le nouveau stade est évidemment une vitrine pour Strasbourg. Les autres équipes du SFV ainsi que Donar - qui dispose cependant d'un terrain d'entraînement près des Ponts-Couverts[73] - et Frankonia continuent à utiliser le terrain de la Place Lenôtre ; même l'équipe fanion du SFV en cas de mauvais temps car il est hors de question d'endommager la nouvelle pelouse du Stade du Tivoli.

A Mulhouse, le FCM joue dès 1903/1904 au « Vélodrome ». « Union Mulhouse » et le « FC Sport » y évoluent également mais pas pour très longtemps[74]. Construit pour le football et le cyclisme sur piste, le Vélodrome est également appelé « Stade de la route de Colmar », « Stade de la Doller » ou « Stade du Chemin de la Merzau ». C'est le grand complexe sportif de Mulhouse. Il est situé en direction de Pfastatt, à proximité de la gare de marchandises et n'est séparé de la salle de gymnastique de la « Mulhusina » que par l'immense complexe de la « Friedrich Kaserne ».

Les équipes de Jeunes du FCM - et le FC Sport dans un second temps - continuent de jouer sur le « Stade du Chemin de Galfingue », berceau du football mulhousien. Le terrain se trouve à l'opposé du Vélodrome, en direction de Didenheim, face à l'orphelinat, davantage en bordure de la rue des « Prés de l'Ill » que du chemin de Galfingue même dont il a pourtant emprunté le nom[75]. En 1906 s'ouvre, à proximité du terrain de football, une patinoire de 20.000 m^2. Avec les « Bains de l'Ill » de Brunstatt, qui ne sont pas très loin, se créent par conséquent dans ce secteur de la ville des infrastructures nouvelles dédiées au sport et aux loisirs.

Le FC National évolue sur « le terrain qui est sa propriété, route du Rhin »[76], entre le Nouveau Bassin et la Caserne des Dragons. Quant au FC Viktoria, il joue dans le quartier de Bourtzwiller, « à proximité de la Doller et de la station de bus Octroi »[77].

71- SNN du 7 novembre 1905

72- SNN du 4 novembre 1905

73- SNN des 9 avril ou 15 mai 1903. « Vor den gedeckten Brücken », donc dans le secteur Finkwiller/Ponts-Couverts.

74- Journal de Mulhouse du 12 janvier 1905

75- Le plan de Mulhouse, vers 1905, dit « Illmattenstrasse » - Archives de la Ville de Mulhouse et Journal de Mulhouse du 25 octobre 1906.

76- Journal de Mulhouse du 15 octobre 1905

77- Journal de Mulhouse du 26 août 1906

A Strasbourg, les terrains de jeu sont affectés assez rapidement. Le Stade du Tivoli est réservé au Club Universitaire et à l'équipe fanion du SFV et du Donar. Le FC Frankonia se voit attribuer un nouveau complexe, appelé terrain « derrière la Porte Blanche » ou terrain « Saint-Gall », au début du quartier de Koenigshoffen[78]. Les équipes de Jeunes et Réserves des trois clubs civils évoluent sur le terrain du quartier des « Ponts Couverts », exceptionnellement parfois encore Place Lenôtre qui reste réservé aux scolaires. Ainsi, vers 1906, la Ville de Strasbourg a pourvu l'ensemble des clubs en activité de terrains de jeu.

Le dernier en date étant Frankonia qui s'installe, fin 1906, dans ses nouvelles pénates, le déménagement du quartier des Ponts-Couverts jusqu'au quartier Porte Blanche/Cimetière Saint-Gall étant une simple formalité. « Malheureusement, le stade de la Porte Blanche n'est pas encore connu comme les sont les autres stades de Strasbourg. Il n'est pourtant éloigné que de cinq minutes à pied de la Porte Blanche. Il se trouve tout de suite à gauche du petit octroi, entre le cimetière Saint-Gall et la voie ferrée Strasbourg/Mulhouse » indiquent les SNN du 14 décembre 1906. « Le point de rendez-vous pour les déplacements est fixé devant l'octroi » précise le même journal aux membres du Frankonia qui ne seraient pas encore familiarisés avec les nouvelles habitudes de fonctionnement[79].

Le FC Koenigshoffen, fondé en 1906, joue immédiatement à la Montagne-Verte. « Son terrain est situé à gauche du restaurant « A la Pomme d'Or »[80]. Dans le dialecte strasbourgeois, le terme « bim Aepfele »[81] est utilisé plus couramment pour désigner le restaurant en question. Comme le stade du Tivoli, le stade « Aepfele » hérite rapidement du nom du local qui lui est contigu.

Alors que Strasbourg compte, par conséquent, un cinquième terrain de football, qu'à Haguenau on joue toujours au « Langesand », Colmar inaugure en mai 1907 son tout nouveau stade omnisports dédié surtout au cyclisme sur piste, le sport qui fait courir les foules, accessoirement au football, ce dernier sport n'ayant pas encore l'attractivité des grandes courses cyclistes qui opposent les coureurs de l'Europe entière. Après le premier terrain de fortune, un simple pré sans poteaux de buts fixes situé à la sortie nord de la ville, les footballeurs colmariens ont donc la chance de pouvoir profiter des installations haut de gamme du Vélodrome. Situé sur la route menant de Colmar à Logelbach, le nouveau complexe « dispose de tout le confort, tant pour les places assises que pour les places debout »[82].

En 1907, après sept ans d'existence seulement, le FC Frankonia change une troisième fois de terrain de jeu. Le club avait démarré vers 1900 sur le terrain du quartier des Ponts-Couverts, puis s'est installé à Saint-Gall. Mais la grande vague de création de clubs entraînant le besoin de disposer d'aires de jeu nouvelles, le Frankonia décide de libérer la « Gallenmatt » qui lui avait été attribuée et de s'exparier à Neudorf/La Meinau. Ce qui est nouveau dans la démarche du Frankonia, à une époque où les clubs disposent de peu de moyens financiers et où le seul budget des frais de déplacement est régulièrement un problème, c'est que le club paye l'investissement lui-même et que le nouveau complexe sportif devient sa propriété. « Le FC Frankonia a la chance d'avoir, à présent, son propre terrain, entièrement clôturé qui plus est. Il est situé au lieu-dit « Hemmerle's Garten ». Il est desservi par la ligne de tram de Neudorf-Ouest. Les travaux de clôture ne sont pas entièrement achevés. L'inauguration, prévue pour le 27 courant à l'occasion du match contre Fribourg, est donc quelque peu différée » annoncent les DNA, le 10 octobre 1907. Comme au nord de la ville avec le terrain du Tivoli, le football s'établit une nouvelle fois, au sud de l'agglomération cette fois, sur l'emplacement d'un lieu de détente/promende prisé des Strasbourg, le « Jardin Hemmerlé ».

Robert Bierlein, qui cumule les fonctions de gardien de but et de membre du Comité du Frankonia, de Secrétaire de l'Association des Clubs de Football de Strasbourg et de correspondant de cette dernière à la « Süddeutsche Sportzeitung », explique le pourquoi et le comment de la réalisation entreprise par son club[83] : « Il est certain que pour couper avec le travail le meilleur dérivatif est le sport. Il est heureux de constater que l'Ecole et les parents encouragent cette démarche. Pas un footballeur ne doute plus que son sport favori ne sera pas et à court terme le premier de tous les sports qui se pratiquent sur gazon. Je ne pense pas faire preuve de parti pris en disant cela. Le football a une forte attractivité sur les gens. La promotion que nous faisons de ce sport au Frankonia, le soutien par ailleurs que nous avons de la presse locale, font que de plus en plus de spectateurs viennent au stade. Et plus le football se développe, plus il faudra des stades, de préférence fermés et clôturés de telle sorte que les matchs se déroulent dans les meilleures conditions. C'est l'ambition de tout club de disposer d'infrastructures comme celles du Frankonia.

A la suite de démarches répétées, le FC Frankonia a pu louer, pour trois ans dans un premier temps, le grand pré du Jardin Hemmerlé, à Neudorf-Ouest. Il est accessible à la fois par la route du Polygone et par la route de Colmar. Situé en retrait de la route, il est bordé d'une belle allée de platanes. En venant de Neudorf-Est, il est accessible par le petit pont sur le Rhin Tortu.

78- ou « Gallenmatt ». Dans leur édition du 3 février 1906, les SNN annoncent l'ouverture de ce terrain

79- SNN du 25 octobre 1906

80- SNN du 14 janvier 1907

81- SNN du 27 mars ou 12 octobre 1907, par exemple

82- SNN du 31 mai 1907

83- SDSZ du 11 février 1908.

Le terrain a été aplani et égalisé. Il est ensemencé. Ses dimensions sont de 100 x 65 mètres. Deux terrains d'entraînements ont également été réalisés. Le complexe est entièrement clos, les poteaux de but sont fixes, les filets de but, en grillage, sont peints en noir et blanc, l'ensemble a de l'allure. Trois vestiaires verront le jour bientôt mais il existe déjà un local pouvant faire office de restaurant et servir de vestiaires pour léquipe visiteuse. La construction d'une tribune, d'une piste, d'un terrain d'athlétisme et de deux cours de tennis est programmée pour l'année prochaine. Tout est financé par le club même ». Les bases, de ce qui deviendra l'un des grands stades français, sont jetées.

Mais le stade du « Jardin Hemmerlé » n'est pas le seul terrain de football du secteur Neudorf/Meinau avant 1914. Le FC Neudorf, qui n'est pas encore en activité - ou quasiment pas - à l'arrivée des citadins du FC Frankonia à Neudorf, dispute ses toutes premières rencontres « du côté de la gravière, là où se trouve aujourd'hui l'orphelinat municipal »[84], puis émigre très rapidement au « Polygone », l'emplacement se situant « parallèlement à la route d'Altenheim »[85].

Vers 1910, la cartographie des terrains de football de Strasbourg n'est toujours pas définitive. A partir de la saison 1911/1912, le SFV dispute l'essentiel de ses rencontres au Vélodrome, second complexe sportif du quartier du Wacken après le stade de football construit pour le Club Universitaire en 1905. La Ville de Strasbourg décide en 1909 de réaliser un équipement sportif à la taille de la capitale du Reichsland dont la population s'établit à environ 180.000 habitants soit autant que Mulhouse et Metz réunis.

Dans leur édition du 22 novembre 1909, les SNN présentent le projet dont la réalisation est prévue pour 1910 : « Les dernières courses cyclistes sur la Piste de la Porte de Pierres remontent à 1895. En 1901, la Ville a eu besoin du terrain d'emprise de la Piste pour réaliser le terrain d'exercice des pompiers. Depuis lors, rien n'a été entrepris pour le cyclisme sur piste. Personne n'a voulu la reconstruire. L'absence de vélodrome a été préjudiciable au cyclisme strasbourgeois, en particulier aux courses de vitesse. Les épreuves se sont résumées aux courses sur route. Les pistards strasbourgeois, si doués par le passé, ont du aller courir ailleurs. Mais nos vœux viennent d'être exaucés : Strasbourg aura une piste moderne au printemps 1910. La Ville vient de louer les terrains « Herrenschmidt » au Wacken, non loin du Stade Universitaire. Le stade dédié au cyclisme pourra également recevoir des rencontres de football, de hockey, de tennis et d'athlétisme. Ainsi, Strasbourg disposera d'un stade que beaucoup de villes lui envieront. La piste fait 400 mètres. Le stade aura une contenance de 6 à 7.000 personnes dont 800 places assises. Un restaurant, des bains compléteront l'ensemble qui sera unique. L'inauguration est prévue pour Pâques 1910 ».

Le nouveau Vélodrome est inauguré comme prévu à Pâques 1910. « Le complexe est impressionnant. Il est situé dans un cadre champêtre. La piste en bois a une longueur de 400 mètres. Les virages relevés à 60° permettent des vitesses de 80/85 kilomètres à l'heure. On s'est insipré de celle du Vélodrome de Paris qui vient d'ouvrir. Les tribunes sur les deux côtés latéraux ont une contenance de 5.500 à 6.000 personnes. Quant à l'espace central qui est engazonné, il peut servir aux matchs de football et à l'athlétisme »[86]. Les trois grands sports de plein-air, cyclisme, football et athlétisme, disposent d'infrastructures de grande qualité[87]. L'honneur de jouer dans le plus beau stade de la ville revient au SFV, le club le plus huppé de Strasbourg. « Im Innenraum der Radrennbahn hinter dem Tivoli » telle est la désignation par la presse du lieu des rencontres du SFV. A présent, Strasbourg dispose donc à la veille de la guerre de huit terrains de football, les plus importants étant les deux stades du quartier du Wacken et celui du Jardin Hemmerlé.

II-2
Public et arbitrage

Ces véritables stades pour certains (les trois grands stades strasbourgeois et les Vélodromes de Mulhouse et Colmar) ou simples terrains de jeu pour les autres, avec ou sans buts fixes, avec ou sans main-courante, commencent à être fréquentés par un intervenant nouveau du football : des spectateurs qui forment un « public ».

84- Confidences d'un ancien joueur du FC Neudorf à Othon Jenner, journaliste au « Sport Alsacien » - voir édition de ce journal du 31 octobre 1931. Le premier terrain de jeu du FC Neudorf se trouvait donc à l'emplacement de l'orphelinat construit en 1908 sur le site d'anciennes gravières. L'actuelle rue de la gravière perpétue le souvenir de leur existence. Si donc les premières et apparemment rares rencontres ont eu lieu à cet endroit et que l'orphelinat qui a pris la place du terrain de football en 1908, il s'agit d'une indication supplémentaire de la création du FC Neudorf bien après 1906 (voir dossier construction orphelinat : AMS 153 MW 584

85- SNN du 17 septembre 1909.

86- SNN du 12 mars 1910

87- Le Vélodrome se trouvait à l'emplacement de l'actuel Stade du Tivoli qui disparaitra prochaînement au profit d'infrastructures réalisées par la Ville de Strasbourg. Le stade de football du Club Universitaire, en fait le Stade du Tivoli d'avant 1914, lui faisait face. On peut dire que le Conseil Régional d'Alsace occupe aujourd'hui son emprise au sol. Après 1918, le Vélodrome n'a plus été reconstruit et le complexe fait pour le football et l'athlétisme (le Stade du Tivoli d'aujourd'hui) a été déplacé de l'autre côté de l'avenue Herrenschmidt, sur l'ancien site du Vélodrome.

Si lors des premières années, les rencontres se déroulent quasiment devant personne, les choses changent après 1900. Les rencontres sont suivies par un public qui prend de l'ampleur plus les saisons passent, qui prend parti, qui ne reste plus neutre derrière la ligne de touche et qui peut même devenir chauvin, c'est-à-dire « supporter » de son équipe. « Sur le plan du fair-play, il reste des progrès à faire du côté de notre public. Il sortirait grandi s'il applaudissait aussi les belles actions de l'adversaire » écrit un spectateur aux SNN le 5 décembre 1906 à la suite de la rencontre SFV contre le FC Fribourg

L'immiscion du spectateur dans l'environnement du football, limité pratiquemment jusqu'à présent aux joueurs et aux dirigeants, est donc un élément nouveau. Un public qui peut avoir un rôle imprévu, néfaste selon certains observateurs. La connaissance imparfaite des règles du jeu ou tout simplement la non maitrise des éléments techniques et tactiques en seraient les raisons, au point même d'avoir pu freiner l'expansion du football : « Il semble que l'emballement inexpérimenté du public ait nui aux joueurs de « Football-Association » plus qu'il n'a servi. Sans doute, il a contribué à augmenter leur nombre. En effet, rien n'invite autant à goûter un sport que les applaudissements accueillant les meilleurs joueurs. Et si tous ces bruyants spectateurs avaient connu les principes du jeu du ballon rond, le football aurait grandi en qualité comme en quantité. Nous n'avons pas d'autre exemple d'un sport si rapidement développé et dans la pratique duquel les progrès réalisés soient aussi insignifiants. L'incompréhension turbulente d'une partie du public est la cause principale de ce marasme » fait remarquer un observateur parisien en 1907 - (voir annexe 3). La situation n'est vraisemblablement pas différente sur les bords du Rhin que ceux de la Seine.

Sur le terrain de jeu se produit une autre évolution ou plutôt une révolution, celle de l'arbitrage. En effet, avec le développement des clubs et surtout du nombre des équipes (en 1908, le FC Strasbourg 06, par exemple, dispose après deux années d'existence seulement, de trois équipes seniors et de deux équipes juniors !), l'arbitrage n'est plus laissé au hasard. L'époque, où le représentant de l'une des deux équipes en présence tient le sifflet, est révolue. Il faut plus d'arbitres et avant tout des arbitres qualifiés. Au sein du SDFV se met rapidement en place un genre de « Commission de l'arbitrage » en charge de la formation, de la reconnaissance et de la désignation des hommes en noir. La liste des arbitres officiels publiée fin 1908 est l'une des toutes premières de la Ligue d'Allemagne du Sud. En règle générale, il s'agit d'anciens joueurs devenus dirigeants, parfois aussi de joueurs toujours en activité. L'instance arbitrale contribue à élever le niveau le football. Sont reconnus arbitres officiels[88] :

- pour le SFV : Gustave Jeffke, Albert Scherwitz, Albert Stengel, Hermann Graef, Max Voigt, Adolf Frei,
- pour le FC Donar : Emile Gass, Arthur Wuerstlin, Henri Bloch, Fritz Roser, A. Haberstroh, Philippe Courrant,
- pour le FC Frankonia : Guillaume Dahl, Guillaume Breit, Robert Bierling, François Roesseler, Constant Langer,
- pour le FC Haguenau Frédéric Engel, Ernest Stoll, Otto Barrot, Hermann Albers, Alexandre, Haase, Bruno Woll, Ernest Houtmann, Edouard Stadler, E. Szivessh,
- pour le FC Sélestat : Louis Kobler, Eugène Mayer, Léon Durr, Charles Schiss, Joseph Béné
- pour le FC Colmar : Marcel Bergheaud, Jules Jopp, Alfred et Louis Muller,
- pour le FC Mulhouse : A.F. Lutz, Edmond Lutz, Armand Muller, Emile Vollmar, Pierre Kempf, Daniel Meisterhaus,
- pour le FC Union Mulhouse : Hermann Weise, Paul Kopp, A. Hartmann, Paul Kesselring, Eugène Aulen, Willy Henrici, Emile Baer, Charles Jacob ».

Autant dire que pour être arbitre officiel, il faut appartenir à un grand club. Connus sur tous les grands stades d'Allemagne du Sud, reconnus parmi les plus grands arbitres sur un territoire allant de Munich à Mulhouse, Gustav Jeffke et Albert Scherwitz, les deux footballeurs des premières heures du FC Strasbourg, les deux ex-stars aussi de l'athlétisme d'Allemagne du Sud, n'officient qu'en « Liga ». A présent, ils ont troqué leurs chaussures à pointes et à crampons pour l'habit d'arbitre et ce pour quelques saisons.

II-3
Le jeu : entraînement, tactique et esprit du jeu

Si les règles de jeu de 1897 restent inchangées jusqu'en 1924, moment où l'International Board modifie la règle du hors-jeu considérée trop favorable aux défenseurs, d'autres aspects du football évoluent notablement à partir des années 1900: les qualités intrinsèques demandées aux footballeurs (vitesse et endurance) qui font que football et athlétisme se rapprochent étroitement et l'esprit du jeu qui perd de son innocence des années de démarrage.

« Quels progrès avons-nous faits ? En quoi pouvons-nous nous améliorer ? Que devons-nous absolument mieux faire ? Quelle est la raison de la stagnation de notre football ? Pourquoi avons-nous été dépassés par Copenhague, Vienne, Prague ou la Hollande » s'interroge le vice-Président du DFB en 1909[89]. Et d'avancer des pistes de réflexion : « Parce que nous « jouons » au football, parce que nous ne pratiquons pas ce sport comme il le faudrait. Si le dimanche nous sommes effectivement sur le terrain, le reste du temps, par contre, nous sommes au bistrot. Toute aptitude

88- SDSZ 1908, page 957

89- « Neue Sportwoche » de 1909.

pour le sport se volatilise dans ces conditions. L'alcool et la nicotine, voilà les pires ennemis du footballeur. Le non-respect des règles de vie élémentaires, une certaine paresse, font que l'on ne se s'entraîne pas en été. Dans les équipes anglaises, on n'a jamais vu un joueur lent, exténué, amorphe. Je suis convaincu que seuls 10% de nos grandes vedettes répondraient aux critères de vitesse et d'endurance qui sont ceux d'un footballeur de classe. Un footballeur sérieux fixe lui-même son programme d'entraînement d'été. Les athlètes eux ne se préparent-ils pas en jouant au football en hiver ? Alors faisons comme eux. Pratiquons l'athlétisme en été, les épreuves de saut, de courses et de lancers ».

Au fond, la trève estivale des footballeurs est surtout justifiée par le fait que le football n'est pas fait pour être pratiqué sous des températures caniculaires. D'où l'instauration d'une saison morte en été que le footballeur met à profit en pratiquant l'athlétisme, sport qui occasionne un effort violent mais court, et qui lui permet de ne pas créer de rupture dans sa forme physique.

En Alsace, le cycle qui voit une courte saison d'athlétisme s'intercaler entre deux saisons de football est rôdé, à présent, depuis une dizaine d'années. 1898 est l'année des premiers « Jeux Olympiques » de Strasbourg, une manifestation athlétique similaire à celle des premiers Jeux Olympiques d'Athènes de 1896. Ils sont renouvelés en permanence et prennent de plus en plus d'importance au fil du temps, à Strasbourg et à Mulhouse. A Strasbourg, ils sont organisés par le « Strassburger Fussball Verein », à Mulhouse par le « Football Club de Mulhouse ». Les Jeux Olympiques de 1899 se déroulent dans le Parc de l'Orangerie, à proximité du Lac. Des athlètes venus de fort loin sont présents : Fischer de Hambourg, champion d'Allemagne du 200m, Traun du Club Universitaire de Dresde ou Léonard de Berlin[90]. Quatorze épreuves sont au programme, les épreuves vedettes étant le 100m, le 200m, le saut en hauteur et en longueur, le 1.500m, le poids, le disque, le relais 4x100m et le 110m haies. Le 1.500m, comptant pour les Championnats d'Allemagne du Sud, est remporté par le footballeur, Gustave Jeffke, en 5 minutes et 3.3/5s et le relais 4x100m par l'équipe du SFV formée de Scherwitz, Lücke, Hase et Jeffke. L'athlétisme est fille ou sœur du football et Scherwitz et Jeffke sont les premiers strasbourgeois à se faire remarquer dans les deux disciplines.

Tout club de football qui se respecte organise en juillet/août ses « Olympische Spiele », auxquels participent les clubs de football généralement adversaires du club organisateur durant la saison de football. Ceux du SFV du 29 juillet 1906 sont les plus grands jamais organisés depuis lors. Ils se déroulent sur le tout nouveau stade du Tivoli. « Le club de football de Strasbourg n'a pas voulu soigner uniquement le côté sportif, l'accent a également été mis sur la convivialité qui doit les animer » disent les SNN[91]. Et de poursuivre : « Si l'Allemagne entière est représentée, les participants sont cependant majoritairement d'Allemagne du Sud. Les clubs le plus proches sont ceux de l'Université de Heidelberg, du FC Mulhouse, du Viktoria Mulhouse, du Sport Club de Mulhouse, du FC Fribourg, du FC Haguenau, du FV Karlsruhe. Quant aux clubs strasbourgeois, il s'agit du Club Universitaire, du FC Frankonia, de la Société de Gymnastique Vogesia, du FV Strasbourg avec ses équipes seniors et de jeunes. Les clubs les plus éloignés viennent de France et d'Allemagne du Nord. Le très grand nombre d'inscriptions a rendu nécessaire l'organisation d'épreuves éliminatoires qui se dérouleront à partir de 10H ».

Après les pionniers strasbourgeois Jeffke et Scherwitz, Lucien Uettwiller est le grand représentant de la seconde génération des footballeurs/athlètes alsaciens. Né le 18 novembre 1886 à Mulhouse et licencié au FCM, il participe aux Jeux Olympiques de Londres de 1908. « L'Illustrierte Sportzeitung » de 1910 le présente comme « Alsacien de souche ayant participé à l'expédition des Jeux Olympiques de 1908 ». Le Mulhousien est engagé au Crisal Palace dans six épreuves : longueur avec et sans élan, hauteur sans élan, disque, marteau et javelot ! Si les archives olympiques ne révèlent pas la moindre trace de ses performances en terre londonienne, Lucien Uettwiller a pu se glorifier d'avoir été le tout premier athlète alsacien à avoir participé aux Jeux Olympiques.

La troisième génération, celle de Amberger, Charpentier et Person, les trois footballeurs/athlètes du SFV est la plus prestigieuse. Si Jacques Person excelle sur 400m, Charpentier sur 800m et Amberger sur 1.500m, l'équipe qu'ils constituent sur le relais 3x1000m est l'une des meilleures au monde.

Le 1er août 1909, au meeting d'athlétisme de Karlsruhe les relayeurs strasbourgeois s'approprient le record d'Allemagne de la spécialité en 8 minutes 22 secondes. Le même jour, Person remporte le 400m, Charpentier le 800m et Amberger termine deuxième sur le 1.500m juniors en 2 minutes 50 secondes. Le record établi sur le relais, le 1er août, est pulvérisé à la fin du mois. Sous la menace de leurs adversaires du Racing Club de Bruxelles et du Racing Club de Paris, les trois athlètes/footballeurs du SFV - « in verblüffender Weise » écrivent les SNN - abaissent leur meilleure performance à 8 minutes 7 secondes au meeting de Francfort des 28 et 29 août 1909. C'est le nouveau record du monde ! « En Allemagne et en Europe, les Strasbourgeois n'ont pas d'adversaires à leur taille » concluent les SNN[92]. Georges Amberger et Jacques Person obtiennent la consécration suprême étant retenus avec vingt trois autres

90- SNN du 12 mai 1899

91- SNN des 27 et 30 juillet 1906

92- SNN du 30 août 1909

athlètes pour les Jeux Olympiques de 1912. Aucun des deux n'arrive en finale[93]. Cependant avec Albert Charpentier, ils sont les animateurs des grandes réunions d'athlétisme du moment ; pour preuve, l'invitation qui leur a été faite de concourir au prestigieux meeting d'inauguration du nouveau stade de Berlin au printemps 1913[94].

Avec Otto Froitzheim, né le 24 avril 1884 à Strasbourg d'un père professeur au Lycée, le SFV peut s'enorgueillir de posséder un autre très grand représentant du sport mondial, le finaliste du Simple Messieurs de Tennis aux JO de Londres en 1908. Attaquant dans l'équipe de football strasbourgeoise, Froitzheim est considéré en 1907 comme « l'un des plus remarquables tennismen au monde »[95]. En 1908, il arrive en finale olympique, battu en trois sets (7-5, 6-3, 6-1) par l'Anglais Josiah Ritchie[96].

Il est certain que le SFV s'identifie dans ces immenses champions qui s'illustrent sur les grands stades d'Europe ou dans les arènes olympiques. En même temps, ces derniers vulgarisent le sport et entre autres, le football. Les raquettes de tennis et les chaussures d'athlétisme rangées après le « break » des mois d'été, Froitzheim, Amberger, Charpentier et Person reprennent leurs postes dans l'équipe du « Strassburger Fussball Verein ». Car au SFV, on a beau être finaliste olympique ou recordman du monde, on est avant tout footballeur - (voir annexe 4).

Après la préparation physique, on commence aussi à ne plus laisser la tactique au hasard. On joue définitivement avec un gardien de but, deux arrières latéraux, trois demis et cinq attaquants. C'est ce qui ressort d'un schéma tactique publié par les SNN du 20 décembre 1906.

Une bonne organisation de jeu va de pair avec une spécialisation de plus en plus des postes. On n'est plus simplement attaquant ou défenseur mais on tient tel ou tel poste sur le terrain en fonction des spécificités qu'il réclame. L'international anglais J. Sharp explique en 1909 dans « La Vie au Grand Air » - (voir annexe 5) - le rôle de chacun des onze joueurs et les qualités naturelles dont ils devraient faire preuve. Le footballeur d'aujourd'hui se retrouve globalement dans les propos tenus par la vedette anglaise, cent ans plus tôt. Un gardien de but évidemment, deux arrières latéraux, un demi-centre pilier de la défense, deux demis qui font le jeu au milieu du terrain avec le deux inters, un avant-centre dont l'efficacité est décisive dans l'issue de la partie et deux ailiers sachant jouer court ou long. Etonnante vérité qui s'est maintenue depuis que le football existe, malgré des choix tactiques qui ont évolué à différents moments. « The right man at the right place » pourrait-on dire après la démonstration de Sharp…

L'esprit dans lequel est pratiqué le jeu évolue fortement après les années 1905. Plus le temps passe, plus l'esprit chevalresque qui avait animé les pionniers se perd. Cette évolution est avant tout la conséquence d'un fonctionnement dont la finalité est le palmarès, les victoires. Pour ce faire l'organisation du football est parfaitement orchestrée. Elle pousse à l'obtention de résultats via une succession de titres de plus en plus prestigieux ; pour les clubs alsaciens de Champion de « l'Oberrheingau », puis de Champion d'Allemagne du Sud et en ligne de mire finale, celui de Champion d'Allemagne. La course aux titres modifie incontestablement l'esprit du jeu. L'élargissement de la base sociologique également. Peut-être faut-il apporter ce bémol qui consiste à dire que les pratiquants réagissent davantage en fonction de l'antériorité de leur club que par rapport à l'environnement du moment. Autrement dit, plus le club est de création récente, plus la noblesse de cœur des pratiquants des années 1890 subsiste.

Jusqu'à la veille du premier conflit mondial, le football alsacien reste empreint d'une grande pureté d'âme. Le footballeur paie de sa poche la cotisation annuelle et les frais de déplacements, prépare le terrain le dimanche, à l'exception des clubs les plus huppés, trimballe les poteaux de buts, les monte avant, les démonte après le match. « Une époque marquée par l'idéalisme » comme l'évoque un fondateur du FC Neudorf. « Nos réunions permettaient de nouer des liens d'amitié très solides. C'étaient des heures délicieuses » se souvient un autre pionnier du même club[97]. « Nous avons vécu une aventure extraordinaire. Nous avions l'esprit sportif dans toute l'acception du terme. Ne devenait pas membre du club qui voulait. Il fallait faire une demande écrite qui était acceptée ou refusée. Tout était fonction de la valeur humaine du candidat. Le football à son origine était réservé à une élite » confiait Germain Weise, l'avant-centre du FCM, au journaliste Francis Braesch[98]. Cette noblesse d'esprit subsiste au-delà des beaux principes comme par exemple ceux énoncés par le FC Mulhouse consistant à « former des générations pleines de

---

93- « L'ASS depuis 1890 » - Brochure du 90e anniversaire publiée en 1980. Le texte relatif à l'athlétisme est excellent. Il est de la plume de Frédéric Glanz, athlète licencié à l'ASS du temps de sa jeunesse. Je me permets de lui emprunter cette information concernant le déroulement des Jeux de 1912 pour les deux Strasbourgeois.

94- SNN du 31 mai 1913

95- SNN du 31 août 1907

96- Un article extrèmement complet est consacré à Otto Froitzheim dans le livre du Centenaire du « Deutsche Tennis Bund ». Il est considéré comme l'un des plus grands joueurs allemands de tous les temps et le représentant le plus illustre du DTB sur la période précédant la première guerre mondiale. Concernant le déroulement du Tournoi de Tennis des JO de Londres, lire l'article consacré au Tennis allemand de 1900 à 1909 dans l'Annuaire de 1909 des « Volks und Jugenspiele ».

97- Livre d'Or 1951 du Racing Club de Strasbourg.

98- dans « Grande et petites histoires du football alsacien »

force et de santé »[99]. Ainsi, le comportement du FC Constance qui, pour éviter de trop longs déplacements aux clubs bas-rhinois, joue ses matchs « à domicile », non pas chez lui mais au Vélodrome à Mulhouse[100]. On reste dans une période de grande sportivité.

Le club est un lieu de discipline. Il suffit de lire les statuts des clubs pour comprendre que tout est réglementé et ordonnancé : paiement des cotisations, présence obligatoire aux entraînements, dans certains clubs obligation de pratiquer l'athlétisme, respect des règles internes, respect de l'arbitre, autorité du Capitaine, la personne la plus importante dans le club après le Président. Le Capitaine commande sur et hors du terrain. « Il doit prévenir par écrit les joueurs de leur participation aux matchs officiels. Il doit faire une critique écrite du match lors de la séance du Comité qui suit la rencontre. Elle sera archivée. L'entraînement est assuré par le Capitaine de l'équipe fanion. En son absence, le joueur le plus âgé le remplacera », telles sont ses attributions au FC National de Mulhouse[101]. Respect aussi de l'arbitre et pour cause, dans les premières années de la décennie 1900 elle continue à être remplie par le Président ou le Capitaine de l'un des deux clubs en présence, avant que la fonction ne soit instituée et reconnue officiellement.

Les crises qui débouchent sur les fusions, l'humiliante main-mise à Mulhouse et à Colmar de la gymnastique sur le football, renforcent tout naturellement la solidarité, l'esprit de groupe, le sentiment d'appartenance à un club qui renaît de ses difficultés ou à une discipline sportive qui tente de survivre. « L'amitié que nous nous portions permettait de surmonter les moments les plus difficiles » disait un ancien du SFV.

Mais progressivement les choses vont changer. A l'époque relevée par Gustave Jeffke « où la gloire de son club était l'idéal de chaque footballeur et où le changement de club n'existait pas » succède, pour certains, celle de la recherche de la victoire à tout prix, de la rage de vaincre, phénomène qui n'est pas anormal après l'instauration des championnats, des classements et des récompenses. Pas seulement dans le football allemand mais aussi dans le football français.

Ainsi cette réaction d'un journaliste parisien en 1906 déjà[102] : « Cette rage de gagner qu'on déplore souvent au rugby est poussée jusqu'à la férocité en Association. Les arbitres auront dorénavant un pouvoir discrétionnaire. Excellent remède préventif contre la grossièreté vraiment écoeurante de certaines équipes ». Ou telle autre remarque : « Il est nécessaire de gagner et par tous les moyens possibles et impossibles. En Association, moins qu'en tout autre sport, on ne joue pas seulement pour le plaisir de jouer »[103].

En Alsace aussi se produisent des actes que l'on ne connaissait pas jusqu'à présent. Le 23 novembre 1906, le FC Molsheim bat le FC Sélestat par 9-0. Le score est trop déhonorant pour que ce dernier club ne crie pas à la supercherie. Les SNN sont obligés de faire paraître un rectificatif le 23 novembre pour dire que le score n'était pas de 9-0 mais de 9-1 mais surtout pour reconnaître « que dans l'équipe de Molsheim, il y avait six joueurs de l'équipe I du SFV ». L'affront fait aux pauvres Sélestadiens est lavé mais la pratique est nouvelle.

Plus graves, les incidents lors de la rencontre FC Colmar contre Mars Bischheim, le 12 mai 1907. Elle tourne au pugilat. « La dureté du jeu des Colmariens a fait plusieurs blessés chez Mars. L'un a du quitter le terrain » indiquent les SNN qui avaient déjà relevé lors du match FCC contre Koenigshoffen, « une agressivité excessive des Colmariens qui ne doivent leur victoire qu'à un engagement dépassant souvent les limites de ce qui est permis. L'arbitre a du siffler au moins 25 coups-francs contre Colmar ». Ces commentaires des SNN des 7 et 14 mai ne sont pas du goût du Comité du Football Club de Colmar. Celui-ci demande un droit de réponse au journal strasbourgeois qui le publie le 18 mai. L'échange de correspondances est révélateur d'un esprit sportif qui commence à se détériorer : « Nous vous remerçions de procéder à certains rectificatifs, suite aux commentaires désobligeants, erronés même, que vous avez faits après les matchs que nous avons disputés contre des équipes des faubourgs de Strasbourg. Concernant le match contre Koenigshoffen, nous devons vous faire remarquer que jamais de la vie, 25 coups-francs n'ont été sifflés contre nous. Si l'on retient la moitié du chiffre que vous avancez, nous devrions être dans le vrai. De plus, il faut savoir qu'ils n'ont été provoqués que par un seul et même joueur, un ancien rugbyman pour des fautes de main uniquement, nullement pour du jeu dur. Si quelqu'un pourrait se plaindre du jeu dur, ce serait plutôt nous. Quatre de nos joueurs sont sérieusement blessés au tibia. A propos de la rencontre contre Mars, nous faisons remarquer que la bessure du demi de Bischheim n'a rien à voir avec le jeu dur. Elle s'est produite malheureusement. Mars l'a reconnu immédiatement. Quant au résultat, il n'aurait pas du être de 2-2 mais de 3-2 pour nous. L'arbitre a été trompé par les Marsiens et, ce faisant, nous a refusé le but de la victoire. Et si notre Capitaine, qui est aussi notre meilleur élément, avait pu jouer, le pronostic de ces Messieurs de Bischheim qui était de 4 ou 5-0 pour eux aurait donné sur le terrain un cinglant 6-0 pour Colmar ».

99- Annuaire 1903/1904 du FCM - Bibliothèque Municipale de Mulhouse - BR 831

100- SNN du 21 octobre 1905 et Journal de Mulhouse du 28 septembre 1905

101- BNUS - M. 102.335

102- La Vie au Grand Air 1906, pages 853 et 935

103- La Vie au Grand Air 1907 - article de Fernand Bidault après le match France - North London Amateurs

Encore plus grave, en 1914, un club de football assigne un autre devant la justice. L'objet du litige consiste à savoir quel club jouera à l'avenir sur le terrain du « Jardin Hemmerlé » : le FC Neudorf qui évolue, pour l'instant, au Polygone mais qui a profité d'une modification du bail initial ou le FC Frankonia, premier locataire du terrain, depuis 1907. Le Tribunal de Strasbourg tranche au profit du FC Neudorf et le FC Frankonia est obligé de libérer les lieux qu'il avait aménagés quelques années auparavant. S'agissant d'une querelle entre deux clubs de football pour un litige de nature sportive n'ayant pu se régler à l'amiable mais à la barre du Tribunal, force est de constater que l'esprit sportif a singulièrement évolué en quinze ou vingt ans. L'épisode judiciaire est consigné dans les « souvenirs de jeunesse » d'Emile Osterhold - (voir annexe 6).

Cette rage de vaincre, qui entraîne les conséquences que nous avons vues ci-dessus, va de pair avec la course aux joueurs, la course aux premiers recrutements. Le gardien de but International strasbourgeois Illmer change quatre fois de clubs (Donar, SVS, Phönix Karlsruhe, Donar), Alfred Roth et Jacques Person (FC Strasbourg 06 au départ) quittent le SVS pour porter le maillot « ciel et blanc » du Racing Club de France vers 1913, Jules Rinckenberger du FC Bischwiller, joue au Bayern de Munich, à Karlsruhe, Mannheim, Ludwigshafen et au Racing Club de France![104].

Pour Rinckenberger, il s'agit clairement de déplacements dans le cadre de sa formation au métier de brasseur, les motifs de la venue du Strasbourgeois Roth et du Savernois Person à Paris sont inconnus, quant au périple d'Illmer, il semble qu'il ait en arrière-fond un challenge uniquement sportif. On est assez loin à la veille de la guerre des raisons qui ont pu être à la base d'un changement de club, une dizaine d'années auparavant. Ainsi, Germain Weisé qui jouait à L'Union Mulhouse en 1900 et qui est allé en 1902 au Football Club de Mulhouse « parce qu'il était de bon ton pour un garçon de bonne éducation, qui voulait faire du sport, d'aller au FCM »[105].

Vers 1910, la première génération du football strasbourgeois a pris ses distances du monde du sport. Elle est, à présent, dans la vie active. Nombre « d'Anciens » du SFV des années 1895/1900 sont devenus médecins, professeurs, cadres supérieurs, militaires, haut-fonctionnaires[106]. Kohts, l'excellent arrière latéral est « Oberleutnant », Huber, « Procurist », Neff, négociant, le frère du coureur de demi-fond Charpentier est « Fabrikant », Otto Froitzheim vient d'obtenir un poste de « Reg. Assessor » dans l'administration à Charlottenburg, Erwin Schricker est entré au « Norddeutscher Lloyd » à Brême et son frère Ivo est Directeur de la filiale égyptienne d'une banque allemande au Caire, etc.

La base sociologique, en rupture très nette déjà vers 1900 par rapport à la période 1895, se modifie encore plus à compter des années 1905 pour toucher à la fois toutes les couches de la société et davantage le monde des adultes puisque les collégiens de la décennie 1890 sont devenus des actifs vers 1910. Ceci a pour conséquence la dissociation de la fonction de joueurs et de dirigeants, intimement liées pendant plus d'une décennie. Des hommes nouveaux apparaissent entre 1905 et 1910. Ils représentent la seconde génération du football alsacien, celle qui sera encore aux commandes après 1918.

Contrairement à la première génération de dirigeants, faite uniquement des notables de la ville, la base sociologique s'étend à présent aux notables de la campagne. Apparaissent au premier plan :

- Georges Lévy, Président du « Sport Sélestat », sa famille est propriétaire de la « Banque Simon Lévy » à Sélestat. Il sera en 1919 le premier Président de la Lafa, membre de la FFF (Président de la Commission en charge de l'instauration du professionnalisme), membre de la Fifa
- Léon Durr du FC Sélestat, Fondé de Pouvoirs à la « Banque Simon Lévy » premier Alsacien à entrer, après 1920, à la FFF
- Ernest Houtmann du FC Haguenau, professeur de lycée, futur dirigeant de la Lafa

Parmi les joueurs se font remarquer :

- Eberhard Illmer, gardien de but du SFV quand il est retenu dans les buts de l'Equipe d'Allemagne en 1909 contre la Suisse[107]
- Alfred Roth et Alfred Bongard, joueurs au SFV, futurs Internationaux français, membres de l'Equipe Olympique de 1920
- Pierre Hug, ailier du FC Donar pour l'instant, mais futur grand attaquant dans la belle formation de l'ASS des années 1920
- les frères Rinckenberger - Paul, Jules et Robert - de Bischwiller. C'est vers 1910 que démarre l'extraordinaire saga des frères Rinckenberger. A la création du FCB en 1907, Jules et Robert sont nommés premier et second Capitaines. Paul est le correspondant du club au SDFV. Les parents étants brasseurs à l'enseigne de la « Couronne d'Or » à Bischwiller, Jules entreprend des études brassicoles à Munich, Fribourg et Paris et en profite pour jouer au football

---

104- « Du Football » par Fernand Albaret - Paris, 1945.

105- idem note 28

106- Annuaires 1910, 1911/12 et 1913 des Anciens Etudiants de l'Université de Strasbourg - BNUS M 118.916, M 118.917, M. 118.915

107- Eberhard Illmer, né le 30 janvier 1888 à Strasbourg de parents vieux-allemands qui se sont établis, puis mariés à Strasbourg le 25 juin 1881. Illmer a été retenu à une seule reprise en Equipe d'Allemagne, contre la Suisse le 4 avril 1909 à Karlsruhe. Victoire de l'Allemagne par 1-0. A ce moment, il est le gardien du SFV.

dès 1898 à Waldkirch dans le Brisgau, au Bayern de Munich en 1909/1910, au Racing Club de France en 1911/1912. Robert joue au FC Haguenau avant la création du FCB, mènera le FCB jusqu'en Division B, puis partira dans la grande équipe du SVS. Capitaine de l'équipe du FCB, Championne d'Alsace 1924/25, remplaçant en Equipe de France B, maintes fois sélectionné en Equipe d'Alsace, Robert Rinckenberger incarnera, comme joueur et comme dirigeant, l'âge d'or du football à Bischwiller, celui des années 1920.

A Neuf-Brisach, Bischwiller, Steinbourg, Altkirch ou Thann, le football touche vers 1910 toutes les catégories sociales. D'ailleurs, si le football a connu une aussi forte croissance des effectifs, c'est à ce formidable mouvement de démocratisation qu'il le doit. « La classe ouvrière fournit les plus grands effectifs au DFB » ne manquent pas de relever les autorités du sport socialiste. Dans ce paysage, le SVS n'est plus représentatif de la sociologie du football alsacien. Il ne l'a vraisemblablement jamais été. Le club du « quartier des millionnaires de Strasbourg », le « très aristocratique FC Strasbourg » selon Walther Bensemann[108] est un cas à part pour ce qui est de l'origine sociologique de ses membres. Avant la fusion avec Donar, le club recense 119 membres actifs ou passifs. Pour 114 d'entre-eux, la profession est mentionnée. Le résultat est le suivant : Lycéens : 20 - Etudiants : 26 - Professions libérales : 9 - Cadres du secteur privé et de l'administration) : 13 - Enseignants : 1 - Militaires de carrière : 5 - Industriels : 3 - Commerçants : 18 - Employés : 12 - Divers : 7

Le SVS est donc resté ce qu'il était dès l'origine : une « annexe » de l'Université et le club de la bourgeoisie. Partout, ailleurs, la composition sociologique des clubs est très différente[109].

Geräte- und Umkleidehaus.

1

Reitweg am Spielplatz.

2

3

4

108- ADBR - liasse 27 AL 236a

109- Le « Musée de la Laub » à Bischwiller conserve une remarquable collection de photos d'équipes du FC Bischwiller d'avant 1914. Les joueurs étant identifiés en grande partie, ces documents photographiques démontrent :
- que les pratiquants sont quasi-uniquement originaires de Bischwiller
- des origines sociales très hétérogènes
- le jeune âge (18/22 ans) des joueurs

5

Sportplatz des Akad. Sportklubs

(hinterm „Tivoli")

Sonntag, den 29. Juli 1906

von 3 Uhr nachm. an:

Internationale olympische Spiele

veranstaltet vom

Strassburger Fussballverein

Vorkämpfe: 10 Uhr vormittags.

Programme auf dem Sportplatz.

Champagnerbüfett der Firma Mercier.

Alles Nähere besagen die Plakate. (370

6

Strassburger Fussball-Verein

Ausschreibung

zu den am 30. Juli auf dem Inneraum der Radrennbahn (hinterm Tivoli) stattfindenden

IV. Internationalen

Olympischen Spielen

1.	100 m	Junior-Lauf	Mk. 0.75
2.	200 „	„ „	„ 0.75
3.	100 „	Senior-Lauf	„ 1.—
4.	200 „	„ „	„ 1.—
5.	400 „	„ „	„ 1.—
6.	800 „	„ „	„ 1.—
7.	1500 „	„ „	„ 1.—
8.	5000 „	Vorgabelaufen	„ 1.—
9.	400 „	Stafette (4 Mann à 100 m)	„ 3.—
10.	600 „	„ (3 Mann à 200 m)	„ 3.—
11.	2000 „	-Laufen. Es laufen von jedem Verein 3 Mann, die sich beliebig abwechseln können	„ 3.—
12.	Hochsprung		„ 1.—
13.	Weitsprung		„ 1.—
14.	Stabhochsprung		„ 1.—
15.	Dreisprung		„ 1.—
16.	Diskuswerfen (Wanderpreis)		„ 1.—
17.	Speerwerfen		„ 1.—
18.	Kugelstossen		„ 1.—

Die Wettkämpfe finden nach den Bestimmungen der D. S. B. I. A. statt. Die Bahn ist eine 300 m lange, ovale Grasbahn, mit zwei nicht erhöhten Kurven, auf welcher auch die Stafettenläufe ausgetragen werden.

Der Wanderpreis im Diskuswerfen muss zweimal in beliebiger Reihenfolge gewonnen werden. Sieger 1905: OTTO, Darmstadt.

Meldungen (spätestens 30 Pfg. Meldegebühr sind zu richten an Herrn **Otto Schüle**, Ehrenmatt 30, **Strassburg i. E.** — **Meldeschluss 22. Juli.**

Strassburger Fussball-Verein

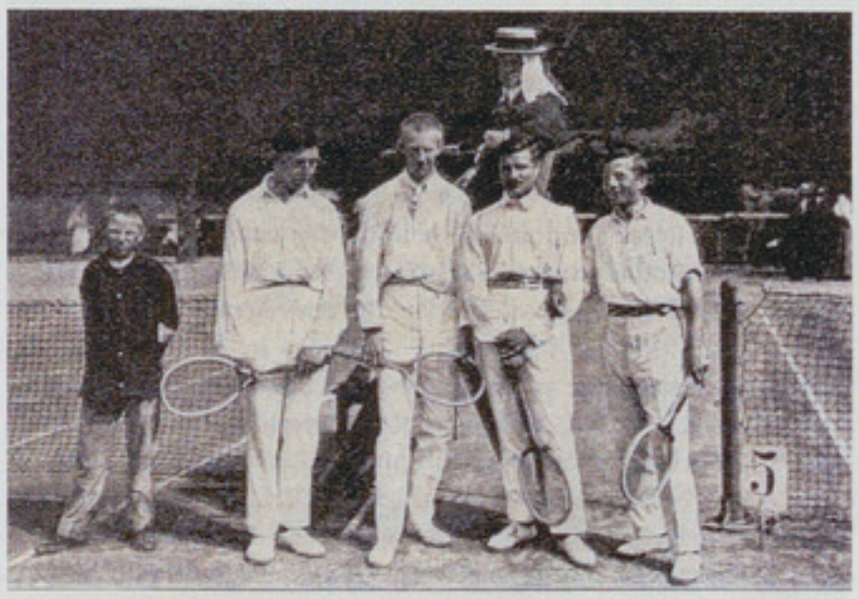
7

Bilder vom internationalen Meeting des Straßburger Fußball-Vereins.

Links oben: Start zum 1500 m Lauf. Rechts oben: Auf der Strecke beim 1500 m Lauf. Links unten: Die Entscheidung in der 400 m Stafette. Rechts unten: Männes (Stuttgart) gewinnt vor Charpentier (Straßburg) die 200 m.

8

9



Homburg v. d. H. 1907.

10

F. C. Bayern München I[a]

Bayerischer Meister 1909/10

11

Akademiker-Sport-Platz

Unter dem Tivoli gegenüber der Seutterallee)

Strassburger Fussball-Club „Donar"

Sonntag, den 1. April:

2 grosse Wettspiele:

S. F. C. „Donar" II gegen S. F. C. „Frankonia" II

Anstoß gegen 3 Uhr.

S. F. C. „Donar" I gegen Strassburger Fussball-Verein II

Anstoß ca. 3½ Uhr. [2552

Eintritt Mk. 0.50, Etchplatz Mk. 0.30, Stehler Mk. 0.10.

12

SPORT-

Kleidung führen wir in reichhaltigster Auswahl und jeder Machart, insbesondere:

Fussball-Hosen
Turner-Hosen
Tennis-Hosen
Tennis-Anzüge
Radfahr-Anzüge
Ruder-Anzüge
etc. etc. [†296

Übernahme von Lieferungen an Vereine.

— Preise billigst. —

Weyrather & Co.

Broglie 4.

Grösstes Spezial-Geschäft in Elsass-Lothringen.

13

TIVOLI.

(GRUBER & Cie.)

Sonntag, den 29. Juli:

Grosses Extra-Konzert

ausgef. von der Kapelle des Unter-Elsäss. Inf.-Regts. Nr. 143
Dirigent: Herr **W. Fischer.** [A102

Anfang 3½ Uhr. — Eintritt frei.

Es ladet höfl. ein Frau E. Herrmann.

14

Hämmerles Garten (Oberburg)

53 Colmarerstr. — NEUDORF — Colmarerstr. 53
1 Minute von der Tramstation Schachenmühle.

Herrlicher Park mit Wiesen und See.

Als Erholungsort für Familien besonders geeignet.

Münchner Thomasbräu u. Straßburger Fischerbräu
vom Faß.

Vorzügliche Elsässer Weine. Bordeaux p. Fl. Mk. 1.20.
Spezialität:
Stets frisch zubereiteter Kaffee, Portion 30 Pfg.

Zum Besuch ladet höflichst ein
3,45,5] *Georg Woltersdorf.*

15

Fussball-Stiefel

Fussbälle und Zubehör
Rennschuhe, Tennisschuhe
etc. etc.
findet man am besten im altbekannten
Elsass-Lothringischen Schuhhaus

Alex. HAAS

Zum Haas	Zum roten Stiefel
Schulstrasse 21	Ecke Dreikönigsstrasse
Neben Manasbendel-Hartmann.	Altes Haus.

Bitte Schaufenster zu beachten.
Telephon 2137.

16

Jardin Lips

schönster schattiger Garten in dem Contades.

Bestes Münchner Bier Spatenbräu

Straßburger Bier.

Wöchentlich Concerte bei freiem Eintritt, je Donnerstags, Samstags und Sonntags.

Gute Restauration, ff. Weine.

Separate Zimmer. — Beste Kegelbahn.

Zu regem Besuch ladet ergebenst ein **Albert Stehberger**

17

Eisbahn

Galfingerweg.

Sonntag den 23. Dezember

Eröffnung der 2000 Quadratmeter großen spiegelglatten Bahn

Tageskarte: Kinder 10 Pfg., Erwachsene 20 Pfg.
Dauerkarten für die ganze Saison 1906/1907 von heute ab Kinder **80** Pfg., Erwachsene **1.60** Mk.

Täglich von Sonntag nachmittag 1 Uhr ab, jede halb Stunde: **Fahrgelegenheit vom Friedensplatz bis zur Eisbahn, pro Person 10 Pfg.**

Es ladet ergebenst ein **Die Direktion.**

18

Restauration

Luftkurort Oberburg

Neudorf-Straßburg.

Am Thorthurm der Argen
Thät der Rheingott sargen
Wohl zweitausend Jahr,
Die schlimmen Dreiböcke hatten's ihm angethan;
Bewaffnet mit dem Dreizack
Besiegten sie leicht den Einzack.
Die **Burgen** auf **Gebirg** und **Straß**
Wehreten ohn' Unterlaß
Der Ueberlist'gen Sturm.
Die Königsburg im Wasgau,
Die Heidenmauer
Geben davon Zeugniß baß.
Zur fröhlichen Erinneruna
An das gewalt'ge Germanenthum
Steht nun die **Oberburg** am Krummen Rhein,
Sie wird unsre fürnehmste Festung sein.
Drum, liebe Landsleut, kommt in Schaaren,
Das Alte, Treue zu bewahren! [8128

19

Zum Athleten-Heim

(vorm. **Deutsches Haus**)

18 Gerbergraben 18

Freunden und Sportsgenossen theile ich hierdurch ergebenst mit,

Wirthschaft „Zum Athleten-Heim“
(vorm. **Deutsches Haus**) übernommen habe.

Vorzügliches „**Kraftbräu**“ aus der **Brauerei zur Perle** kommt zum Ausschank. **Warme** und **kalte Speisen** zu jeder Tageszeit in vorzüglicher Zubereitung zu haben.

Zu zahlreichem Besuche ladet freundlichst ein
Karl Pagel, Athlet.

NB. Jeden Sonntag Morgen von 9—12 Uhr Dauerstemmen.

20

Siebtes allgemeines Straßburger

Lawn-Tennis-Turnier 1903

veranstaltet vom

Lawn-Tennis-Club Platz Lenôtre.

Mittwoch, den 1. Juli, und folgende Tage,
je um 9 Uhr vormittags und um 3 Uhr nachmittags,
werden auf dem
Spielplatze des Lawn-Tennis-Clubs Platz Lenôtre
an der Spachallee in Straßburg
folgende

Wettkämpfe

ausgefochten:

A. Ohne Vorgabe.

1. Herren-Einzel um die Meisterschaft von Elsaß-Lothringen.
2. Damen-Einzel um die Meisterschaft von Straßburg.
3. Herren-Einzel um die Meisterschaft von Elsaß-Lothringen.

B. Mit Vorgabe.

4. Damen-Einzel.
5. Herren-Einzel.
6. Herren-Doppel.
7. Herren- und Damen-Doppel.

Zuschauerkarte, gültig für einen Tag, 1 Mark, für die Dauer des Turniers 2 Mark.

Die Schlußspielen müssen voraussichtlich am Sonntag, den 5. Juli gespielt werden. [5424,3

21

22

23

Légendes des illustrations :

1 et 2 - *Les installations du stade du Tivoli à Strasbourg*

3 - *Le restaurant « La Pomme d'Or », siège du « FC Strasbourg 1906 »*

4, 5, 6 et 7 - *Réunions d'athlétisme au Tivoli à Strasbourg. La photo 4 donne une vue de la piste de cyclisme*

8 - *Jacques Person, footballeur du SSV et athlète de niveau international. Cette photo le montre en équipe d'Allemagne d'athlétisme*

9 - *Otto Froitzheim (le joueur sans raquette), footballeur du SSV, finaliste au Simple Messieurs des Jeux Olympiques de 1908*

10 - *Le bischwillerois Jules Rinckenberger (à côté du gardien de but), Champion de Bavière en 1910 avec le FC Bayern Munich*

11 à 22 - *Annonces de presse relatives au sport en général et particulièrement au football*

23 - *Carte postale montrant le cadre idylique du Jardin Dollé*

III- le football, un enjeu

III-1
Un enjeu économique

L'intrusion des profits matériels est une nouvelle donnée du football alsacien. Elle apparaît au grand jour à compter des années 1905/1906, date décidément charnière sur beaucoup d'aspects. Elle se manifeste dans des domaines aussi divers que la presse, la création d'un type de commerce nouveau, celui de l'organisation de matchs de football par des officines spécialisées, et si on n'en vient pas encore aux actes, des réflexions néanmoins, sur l'opportunité du professionnalisme dans le sport. L'évolution des mentalités est donc rapide et profonde. Elle a son point de départ dans les pratiques qui ont cours en Angleterre. Si elle se situe hors du terrain de jeu, elle n'est pourtant pas sans incidence sur l'esprit du jeu qui est développé sur les pelouses des terrains de football d'Alsace.

A partir de la grande vague de création des clubs, le championnat ne suffit plus pour assouvir la soif de ballon rond des footballeurs et des spectateurs. On imagine, par conséquent, des évènements nouveaux et complémentaires au championnat : les « Wettspiele » qui ne sont, ni plus, ni moins, que des matchs amicaux entre grands clubs. Ces rencontres n'ont, d'ailleurs, souvent d'amical que le nom car l'esprit de compétition, la fierté de défendre le maillot de sa ville et de sa région, le fait aussi de rencontrer un adversaire que l'on ne connait pas jusqu'à présent, en font des moments exceptionnels, plus passionnants que les matchs de championnat.

C'est ainsi que le « Strassburger Fussball Verein » rencontre, fin 1905, les Suisses de la Chaux de Fonds. L'évènement est tel qu'il est porté à la connaissance des amateurs de football par une annonce publicitaire dans les SNN du 2 décembre 1905. Cet encadré de 7 x 7 cm est la toute première annonce publicitaire pour une rencontre de football en Alsace.

Tivoli-Sportplatz

(direkt hinter dem Etablissement „Tivoli" gelegen, 10 Minuten vom Schiltigheimerplatz).

Sonntag, den 3. Dezember 1905:

Internationales

Fußballwettspiel

Strassburger Fussballverein

gegen

Footballclub La-Chaux-de-Fonds

(Meisterschaftsklub der franz. Schweiz).

Grösstes Ereignis der Saison!

Anfang punkt ½3 Uhr nachmittags.

Preise der Plätze: 11840

Reservierter Sitzplatz 1 Mk. Zweiter Sitzplatz 50 Pf. Eintritt 30 Pf. Schüler die Hälfte.

Für Vereinsmitglieder freier Eintritt.

Le football arrive enfin à faire ce que le cyclisme sur piste, la gymnastique ou les sports hippiques sont arrivés à mettre en place depuis longtemps : la publicité payante dans la presse pour démultiplier l'intérêt que peut apporter le simple article rédactionnel du journaliste. Le football rend la monnaie de la pièce aux journaux. Eux, qui l'ont aidé pour sa diffusion et sa promotion dans le cadre de l'information quotidienne des lecteurs, commencent à avoir une relation commerciale et financière avec lui.

Le temps est terminé où il fallait démêler dans les journaux les rares informations sportives des « faits divers » ou plus tard de la rubrique consacrée à la « vie associative et aux sports ». Désormais, la publicité a gagné le football. D'un sujet d'information, il est devenu une marchandise.

Les annonces publicitaires mais aussi des rencontres de plus en plus fréquentes contre des clubs étrangers démontrent que le football alsacien entre dans une phase nettement commerciale. Donar reçoit Winterthur et le SFV fait venir La Chaux-de-Fonds, Champion de Suisse Romande, le Stade Lorrain de Nancy, Prague, Liège, l'Union Sportive Parisienne qui vient de faire match nul 3-3 contre Birmingham[110]. A Pâques 1906, ce sont le « Club Français » de Paris, le FC Bâle et le « Hertha » de Berlin qui déposent leurs cartes de visite au Stade du Tivoli. Ce phénomène nouveau, dans lequel de plus en plus d'argent est en jeu, est surveillé de près par le DFB. Au temps de l'innocence qui règne encore de ce côté du Channel correspond déjà, en Angleterre, celui d'un commerce spécialisé dans l'organisation de tournées d'équipes de football britanniques sur le Continent. Et il arrive, comme dans le cas de cette officine de Birmingham, que l'on abuse de la naïveté des clubs de ce côté de la Manche. Le DFB n'est pas prêt à l'accepter, les

110-SNN du 30 mars et 7 avril 1906

risques financiers étant trop élevés. Voici ce que déclare à ce sujet le vice-Président du football allemand[111] : « Au sein de la Fifa, il faut que nous traitions les Anglais à part. Depuis la tournée d'une sélection de « l'English Football Association » qui a joué en novembre 1899 à Berlin, Prague et Karlsruhe, de nombreuses rencontres ont eu lieu contre des clubs anglais. Les amateurs et les professionnels anglais ont sillonné le Continent et, il est vrai, nous ont beaucoup appris.

Mais depuis trois ans, dès que le championnat britannique est terminé, nous sommes envahis par une marée de footballeurs anglais. Pour eux, c'est du tourisme, ils se font la vie belle en venant chez nous. Ces matchs à répétition contre des équipes anglaises présentent l'inconvénient de coûter beaucoup d'argent. A moins de 1.500 marks, on ne trouve plus d'équipe anglaise. Les grandes formations demandent 2.000 marks pour une et 3.000 marks pour deux rencontres. Et comme à plusieurs reprises déjà le public a pu se rendre compte que certaines de ces équipes anglaises n'ont rien d'irrésistible, la couverture des frais par la billeterie est de plus en plus problématique ». Dès lors que l'argent pénètre le football, qu'il devient un spectacle, débutent les premiers abus. Ainsi cette tournée « des English Ramblers, organisée par le Bureau Tagg and Campbell de Birmingham, et qui s'est terminée sur un fiasco, les footballeurs de premier rang que l'on nous avait annoncés étant des énergumènes plus forts pour manier les bouteilles d'alcool que le ballon de football ».

La presse alsacienne continue son mouvement de professionnalisation sur le plan des informations sportives. A partir de 1907, aux SNN, elles deviennent européennes. Le journal strasbourgeois permet à ses lecteurs de suivre, non seulement le championnat d'Allemagne toutes ligues régionales confondues, mais également le championnat d'Angleterre et le championnat de France. La publicité pour les articles de football fait son apparition. De surcroît, un journal spécialisé, dédié aux seuls footballeurs d'Allemagne du Sud, naît au même moment, la « Süddeutsche Sportzeitung » après les hebdomaires nationaux consacrés aux sports athlétiques qui eux ont vu le jour dix ans auparavant déjà.

Süddeutsche Sportzeitung

Offizielles Organ des Deutschen Fußball-Bundes, Münchener Fußball-Bundes, Frankf. Association-Bundes, Sportbundes 1907, Deutschen Rugbyverbandes und der Deutschen Sportbehörde ∴ ∴ für Athletik ∴ ∴

Illustrierte Zeitschrift
für alle Sportzweige : Fußball : Lawn-∴ Tennis : Athletik : Hockey etc. etc. ∴
Alleiniges amtliches Organ des Verbandes Süddeutscher Fußballvereine

Erscheint Dienstag und Donnerstag
Nachdruck sämtlicher Original-Artikel verboten

Bezugspreis mit portofreier Zustellung
Deutschland pro Vierteljahr Mk. 1.70 :: Ausland Mk. 2.50
Einzelnummern 10 Pfennig
Redakt. u. Verlag Karlsruhe

Nr. 8. Karlsruhe i. B., den 28. Januar 1908. 4. Jahrgang.

Fußballclub Pirmasens — Stade Lorrain Nancy.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

Pirmasens (weiß. Hemd): Terwein (1), Levo E. (3), Ebert (6), Geiger (8), Simon (11), Strauß (13), Kurz (16), Semmler (18), Dietz (19), Bohrer (20), Bozung (22). Nancy (dunkl. Hemd): Gautier (2), Destrées (4), Collin (5), Hemery (7), Mairet K. (9), Billig (10), Samuel (12) Lorioière (14), Hutin (15), Destrées (17), Didière (21). — Siehe Bericht in Nr. 2, Seite 20.

Cette SDSZ est en fait l'organe officiel de la Ligue d'Allemagne du Sud. Celle se dote d'un outil de communication de grande qualité pour l'époque, tant sur le fond que sur la forme[112]. Il est imprimé à Karlsruhe et rend compte d'une manière très détaillée des rencontres de toutes les divisions du championnat régional, des grands matchs du championnat d'Allemagne, de tous les championnats européens. Il comporte des articles de fond sur le football et est agrémenté d'illustrations photographiques, de publicités pour les articles de sport. Il paraît le mercredi et est le premier journal régional exclusivement consacré au football alsacien, badois et wurtembourgeois.

111- Déclaration de M. Boxhammer - Rapport d'activité saison 1905/06 du DFB.

112- Malheureusement, seules sont conservées les années 1907 (Bayerische Staatsbibliothek) à Munich, 1908, 1911 et 1913 (Landesbibliothek) à Karlsruhe.

La SDSZ a une nette influence sur le rédacteur de la « Page Sportive » des SNN. A partir de 1907, le quotidien strasbourgeois s'inspire visiblement de cette feuille spécialisée, résume certains de ses articles ou informations. Ainsi, les résultats des rencontres du Championnat d'Allemagne qui se déroulent à Leipzig, Cologne, Berlin, Nuremberg, Duisbourg, Francfort, Munich, ceux du Championnat de France et de ses clubs phares que sont les clubs parisiens, Racing Club de France, Cercle Athlétique, Club Français, Union Sportive Parisienne ou de province comme le Racing Club de Roubaix, les scores et les classements des Divisions 1 et 2 professionnelles anglaises, proviennent tous de la SDSZ. Il arrive même que les SNN invitent, sans détour, le lecteur alsacien à se plonger dans des articles de fond de la SDSZ, comme le 15 mars 1907 au sujet de « la carrière de James Ashcraft, célèbre gardien de but du Woolwich Arsenal Club de Londres » ou le 15 février précédent concernant un article de Walther Bensemann, qualifié de « plus éminente personnalité du football d'Allemagne du Sud ».

Le 9 avril 1907 paraît une annonce dans les SNN qui semble être la première publicité pour des articles nécessaires à la pratique du football dans un journal alsacien. Elle revient à plusieurs reprises au cours de semaines qui suivent. Publicités pour les matchs, publicités pour les articles de sport, pour attirer leurs clientèles respectives, la presse, les commerçants et les clubs de football réunissent leurs intérêts. Et pour cause, le football se développe, devient une matière commerciale intéressante, les clubs et les effectifs de footballeurs poussant comme des champignons.

Le public se laisse d'ailleurs prendre au jeu et s'exprime dans la presse. Dans la série « Nos lecteurs ont la parole », Alfred Léopold, membre fondateur du Donar donne son avis technique dans les SNN du 5 décembre 1906 sur le match SFV - FC Fribourg : « Les deux équipes étaient de valeur égale. Fribourg a fait la différence par la précision de tir des attaquants. Le joueur qui m'a le plus impressionné est l'ailier gauche. Rapide, puissant, d'une tête au moins plus grand que son adversaire direct, le petit Voigt, il a été très difficile de l'arrêter. Mais malgré leur petite taille, les deux frères Voigt sont d'excellents footballeurs, dotés d'une très belle technique. Fribourg a été d'une très grande correction ».

Plus le football s'installe dans les villes et les villages et plus la presse généraliste lui témoigne de l'intérêt. La page « football » dans la presse devient l'affaire de journalistes spécialisés. Pour preuve ce compte-rendu du match opposant fin novembre 1909 le SFV au Phönix Karlsruhe, le Champion d'Allemagne en titre. Non seulement, il est signé de la plume d'un connaisseur du football, mais il est aussi le plus long reportage d'un match de football jamais publié jusqu'à présent dans la presse alsacienne - (voir annexe 7).

Le football est donc une marchandise qui se vend. Par la presse ou par des officines. Tout à la fin de la période précédant la première guerre mondiale, les choses vont encore plus loin. Ce n'est plus le football en tant que tel qui est touché par l'engrenage de l'argent mais les joueurs. Les premières réflexions ont cours quant à l'opportunité d'introduire une dose de professionnalisme dans le sport. Le football n'est évidemment pas absent de ce nouveau débat. Partout dans le monde, l'athlète d'élite commence à être retribué d'une manière ou d'une autre. La boxe et le cyclisme dans la plupart des grands pays, le football en Grande-Bretagne, ont été les premiers sports à adopter le professionnalisme. A présent, sur le Continent, les sports athlétiques sont aussi touchés par le phénomène. Dans un environnement mondialisé, très concurrentiel entre les différentes disciplines, cette réflexion de Jean Bouin, Médaillé d'Argent pour la France sur le 5.000 m aux JO de Stockholm, vaut aussi pour le football alsacien[113] : « Nous n'avons qu'un moyen de lutter contre l'étranger avec succès à la prochaine Olympiade, c'est de doter les épreuves de beaux prix, de récompenser les amateurs. A l'appui de ceci, je citerai l'exemple de la boxe qui a connu si rapidement le succès et qui nous a révélé des champions ; cela tient seulement aux bourses importantes qui furent délivrées dans les principaux combats ».

113- La Vie au Grand Air 1913, page 904

Puppenfee :: Sportfreund, Spezialhaus für Spiel und Sport, **Strassburg**

FUSSBALL-STIEFEL.

Die von uns geführten Fussballstiefel sind erstklassige Fabrikate; dieselben vereinigen Leichtigkeit, beste Qualität, vorzügliche Passform und sind dabei **enorm billig.**

☞ **Bei Bestellung wollen Sie gefl. die ganze Länge der Stiefelsohle in Zentimetern angeben, ferner den Umriss des mit Strumpf bekleideten Fusses.**

Sehr preiswert.

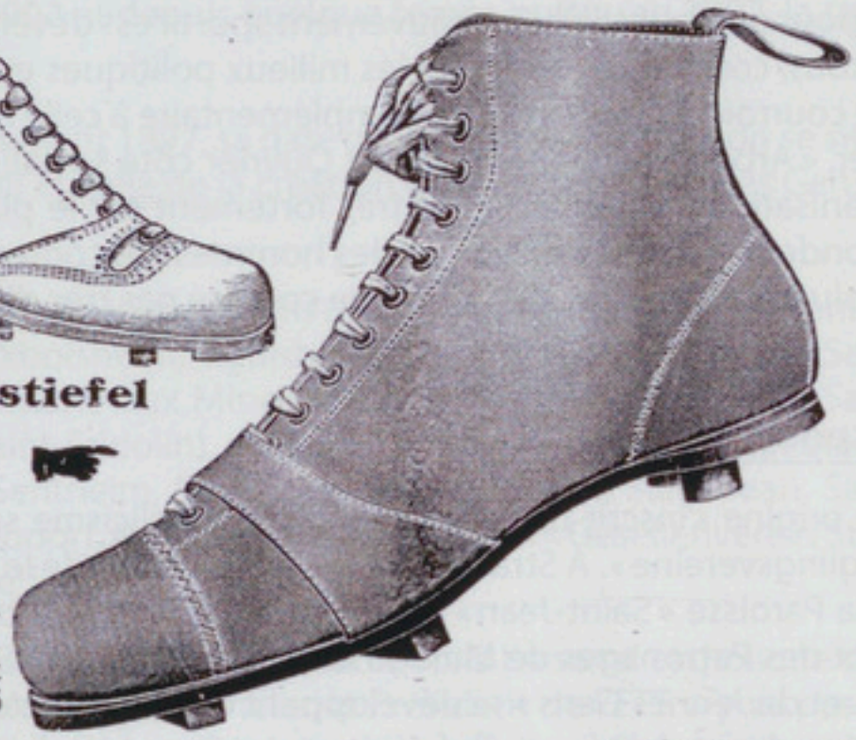
Façon London

in glattem, braunrotem Leder,
für Knaben . . Mk. 6.25
für Herren . . . „ 6.75

Eine Reklame unserer Fussball-Abteilung.

Façon Liverpool Modell 1914.

in weissem Ia. Chromleder
in allen Grössen . . . . . Mk. 8.50

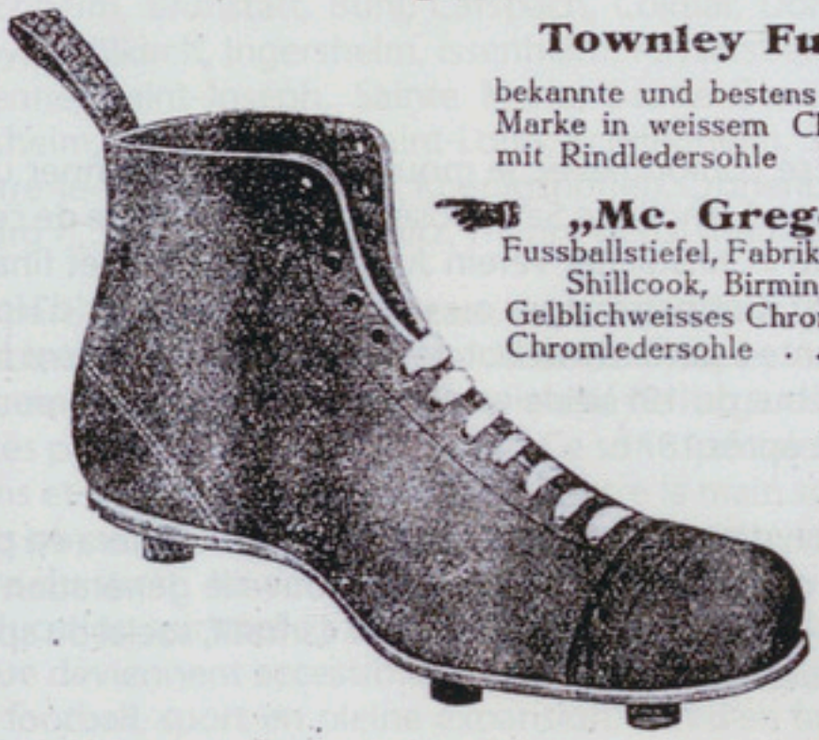


Townley Fussballstiefel

bekannte und bestens bewährte Marke in weissem Chromleder mit Rindledersohle Mk 12.50

„Mc. Gregor"

Fussballstiefel, Fabrikat William Shillcook, Birmingham
Gelblichweisses Chromleder mit Chromledersohle . . Mk. 12.75



„HOTSPUR"

Der populärste englische Fussball-Stiefel aus bestem, speziell präpariertem Kern-Rind-Leder **mit Gelenkriemen** Mk. 14.50

Cert-best-Stiefel

in weichem engl. Chromleder mit Chromsohle
Mk. 12.75

Es hat wohl nie einen Fussballstiefel gegeben, der sich in England einer nur annähernden Beliebtheit erfreut, als der „Hotspur". Die schöne runde, und zugleich unverwüstliche Kappe, das weiche, geschmeidige Oberleder die nach den Seiten hin abgerundete Sohle, überhaupt die ganze Form des Stiefels werden sicher nicht verfehlen, die Aufmerksamkeit eines jeden Fussballspielers zu erregen.

HOTSPUR ☞

Gelenkhalter

an alle Fussballstiefel anzubringen Paar Mk. 1.—

Der „Hotspur"-Stiefel vereinigt Stärke und Dauerhaftigkeit mit grösstmöglicher Bequemlichkeit für den Spieler.
Nachstehend ein Auszug der bekanntesten englischen Vereine, die ihre Spieler mit dem „Hotspur"-Stiefel ausrüsten:

Aston-Villa, Belfast Celtic, Blackburn-Rovers, Bolton Wanderers, Queen's Park, Glasgow, Middlesbrough-Newcastle, Oldham Athletic, Preston North-End, Tottenham-Hotspur, Sunderland, Woolwich Arsenal etc. etc.

Schnürsenkel für Fussballschuhe Paar 20 Pfg.

III-2
Un enjeu de société : football catholique et football socialiste

En 1912, le football alsacien sort du cadre de fonctionnement qu'il connaît depuis ses débuts. Affilié depuis 1893 à la « Süddeutsche Fussball Union », instance qui devient en 1898 le « Süddeutscher Fussball Verband » et qui rejoint en 1900 le « Deutsche Fussball Bund », il fonctionne dans une structure apolitique. Fort de son succès, il devient tout naturellement l'objet de nouvelles convoitises. Au début de la décennie 1910, démarrent deux championnats supplémentaires : en 1912 celui du mouvement sportif catholique, puis en 1913 celui relevant du sport ouvrier, émanation de la Social-Démocratie allemande. Désormais, le football devient un enjeu de société entre les organisations civiles, catholiques et socialistes. Comment en est-on arrivé à de ces clivages à l'intérieur du sport ?

En quelques années, entre la fin du 19e et le début du 20e siècle, le sport prend conscience de son extraordinaire réseau de possibilités. En septembre 1903, « La Vie au Grand Air », le principal magazine sportif français, consacre un dossier spécial à ce phénomène qui est européen : « Ce n'est pas une révolution. C'est une évolution arrivée à son point culminant. Les questions sportives ont cessé d'intéresser seulement un public spécial, les épreuves sportives ne sont plus seulement l'apanage de quelques sociétés particulières ; faire du sport, n'est plus comme jadis l'originalité pour quelques uns ; le mouvement sportif est devenu universel, le sport est en train de devenir la chose de tous ». De tous, comme par exemple les milieux politiques et religieux qui font du sport, tant en France qu'en Allemagne, une courroie de transmission complémentaire à celle que constituent les syndicats ouvriers qu'ils sont entrain de se créer. « Arbeitervereine » ou Sport Ouvrier côté socialiste, « Elsässischer Turner Bund », côté catholique. Si les deux organisations se démarquent très fortement sur le plan idéologique - la première prônant la lutte des classes, la seconde la fraternité entre tous les hommes - le contenu de l'action sociale qu'elles mènent vis-à-vis des catégories les plus défavorisées n'est en fin de compte pas très différent.

Le sport catholique alsacien

Son origine s'inscrit dans le cadre du « catholicisme social » et se confond avec le mouvement des « Männer und Junglingsvereine ». A Strasbourg, en 1841, est fondé le « Patronage Catholique Saint-Joseph », suivi très vite de celui de la Paroisse « Saint-Jean » et de son homologue protestant du « Christlicher Verein Junger Männer »[114] et finalement des Patronages de Mulhouse et de Colmar en 1865 et 1867. Ces patronages ou « Cercles Catholiques d'Hommes et de Jeunes Gens » se développent d'une manière importante à partir du début des années 1880. Ils tirent leur origine des sodalités et confréries, structures catholiques du début du 19e siècle et doivent leur développement à l'intervention du clergé catholique alsacien dans la vie politique après 1871.

L'évolution du clergé alsacien dans son attitude face à la question d'un engagement politique direct se fera en plusieurs étapes : d'abord par la création d'une presse catholique qui devient l'organe d'une nouvelle génération de prêtres, ensuite par sa participation à la fondation de toute une kyrielle d'associations à but caritatif, social ou sportif et enfin par la création d'un véritable parti politique catholique.

Pour les jeunes, des actions spéciales voient le jour. D'abord, en 1884 paraît le « Katholisches Vereinsblatt »[115], journal bi-hebdomadaire destiné aux jeunes d'Alsace et dont le rédacteur en chef est l'abbé Cetty. « Alors que les masses catholiques alsaciennes disposent de toute une série d'excellents journaux, il n'existait pas jusqu'à présent de journal pour les jeunes gens et en l'occurrence aucun pour les jeunes des Cercles Catholiques. C'est chose faite à présent » dit le premier numéro du 6 janvier 1884.

Ensuite, le développement des Cercles. « Ces œuvres, à peine connues il y a quinze ans, se produisent aujourd'hui au grand jour. Elles revendiquent une place d'honneur. Tout le monde salue dans cette institution une des plus grandes espérances pour l'avenir. En Alsace, nous sommes heureux de pouvoir le dire, nos Cercles sont l'objet de préférences toutes particulières. Bien souvent, comme à Colmar, Guebwiller, Thann, Masevaux, Mulhouse, les salles deviennent trop petites pour pouvoir contenir la foule qui vient assister à nos réunions. Les concerts, les soirées artistiques, les représentations théâtrales, les conférences, sont accueillies avec une rare bienveillance et un véritable intérêt » note le même « Journal des Cercles Catholiques » de février 1884. Ces Cercles se fédéralisent dans une structure alsacienne. A « l'Assemblée Annuelle des Présidents Ecclésiastiques des Cercles Catholiques », qui fonctionne depuis les débuts du mouvement, succèdent les 15 et 16 décembre 1902 les Fédérations des « Cercles Catholiques d'Hommes » et des « Cercles Catholiques de Jeunes Gens ».

Bien avant la création de ces deux Fédérations « politiques » avait été fondé « l'Elsaessischer Turner Bund » (ETB) ou « Fédération d'Alsace des Gymnastes Catholiques ». Ceci ressort du compte-rendu de l'AG constitutive des « Cercles de Jeunes Gens » paru dans l'édition du 17 décembre 1902 du journal « l'Alsacien ».

114- Aus der Arbeit des « Christlichen Vereins Junger Männer » - BMS : A 44.405

115- La collection complète est conservée à l'AGR (Avant-Garde du Rhin) - 27, rue des Juifs à Strasbourg

La date du 28 août 1898, si souvent mentionnée comme date de constitution de l'ETB n'est pas juste. Le 28 août 1898 avait eu lieu à Colmar une simple réunion de gymnastes catholiques haut-rhinois[116]. Elle ne pouvait en aucun cas avoir vocation de réunion des gymnastes catholiques de l'Alsace entière et bien moins encore de journée fondatrice de l'ETB.

S'il fallait donner un caractère de journée fondatrice de la « Fédération d'Alsace des Gymnastes Catholiques », c'est à la manifestation qui avait eue lieu l'année précédente à Guebwiller qu'il faudrait l'attribuer. « La brillante Fête de la Gymnastique de Guebwiller reste dans toute les mémoires » indique le journal « l'Elsaesser Kurier » du 18 août 1898. Evoquant la réunion qui allait suivre le 28 août, il ne manque pas de souligner qu'elle sera « de moindre importance que celle de Guebwiller de 1897 ». L'importance de la manifestation de Guebwiller de 1897 est confirmée par le Cercle Saint-Joseph de Mulhouse. « La Fédération des Gymnastes d'Alsace a été fondée à Guebwiller en 1897 » dit-il dans la brochure anniversaire du 13e Concours Régional de « l'Avant-Garde du Rhin », concours dont elle était la société invitante en 1926[117].

La date de fondation de l'ETB est encore moins celle, avancée parfois aussi, de l'AG constitutive des Cercles de Jeunes Gens, à savoir le 16 décembre 1902. En effet, le 17 décembre 1902, « l'Alsacien » prédisait le même succès aux Cercles de Jeunes Gens « qu'à la Fédération des Gymnastes Catholiques (ETB) qui a su regrouper les sections locales et qui de ce fait a pris un bel essort ». L'ETB existait donc en 1902 et depuis quelque temps puisqu'en 1902, la structure avait déjà derrière elle une belle expansion.

Si la date de création opérationnelle de l'ETB est incontestablement 1897, sa date de création juridique doit se situer vers 1899/1900, entre la date de la réunion de Colmar en 1898 et celle de la création des Cercles de Jeunes Gens en 1902.

En 1908 fonctionnent 36 « Cercles d'Hommes » et 49 « Cercles de Jeunes Gens ». Pour ces derniers à Barr, Benfeld, Bischheim, Brunstatt, Buhl, Carspach, Colmar, Dornach, Eckbolsheim, Eguisheim, Guebwiller, Haguenau (Saint-Aloyse), Illkirch, Ingersheim, Issenheim, Kaysersberg, Sainte-Marie-aux Mines, Mitzach, Moosch, Mulhouse (Saint-Etienne, Saint-Joseph, Sainte Marie, Sainte-Geneviève, Saint-Fridolin), Munster, Mutzig, Obernai, Ribeauvillé, Rosheim, Saint-Amarin, Saint-Louis, Schiltigheim, Sélestat, Sentheim, Strasbourg (Saint-Joseph, Saint-Jean, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Louis, Koenigshoffen, Cronenbourg, Neudorf, Neuhof, La Robertsau, un « Gesellenverein Strassburg »), Soufflenheim, Soultz, Thann, Vieux-Thann et Saverne[118].

Un parti politique, des syndicats, des associations (parmi elles l'ETB) et des journaux, voilà l'arsenal catholique dans le combat pour s'approprier la classe ouvrière et les jeunes. Auguste Biecheler, le Président de l'ETB n'y va pas par quatre chemins en expliquant la finalité de l'organisation qu'il préside : « On connaît les efforts qui sont faits de tous côtés pour s'accaparer la jeunesse. Ce sont spécialement les associations sportives avec leurs innombrables séductions et tentations qui essaient de mettre la main sur les jeunes. Pour les recruter, on emploie l'argument des bienfaits physiques du sport. S'il y a un sport à mettre en avant, c'est la gymnastique. Elle peut servir à autre chose qu'à faire du sport. Au dernier congrès fédéral d'Alsace-Lorraine à Strasbourg, le rôle qu'elle peut et doit remplir dans l'éducation spirituelle a été fortement souligné. Nous continuerons à faire en sorte que les « bienfaits » de la gymnastique deviennent accessibles à un public de plus en plus large »[119]. Ces paroles datent de 1906. En 1912, on profite du football, sport en pleine expansion, afin d'en faire un outil complémentaire à la gymnastique pour garder les jeunes au sein de l'ETB, c'est-à-dire dans les rangs catholiques.

Le premier championnat de « football catholique » est celui de 1912/1913. Pour accueillir la nouvelle discipline sportive dans l'organisation catholique (l'athlétisme la rejoindra également très rapidement), a été créée dès 1911 une nouvelle instance, la « Ligue Sportive d'Alsace », rattachée à l'ETB dont la vocation reste la gymnastique. Le FC Mulhouse-Dornach est sacré Champion d'Alsace et le « Black Star » de Bischheim, Champion du Bas-Rhin. La saison suivante, les titres sont inversés : Bischheim remporte la palme régionale et Dornach celle du Haut-Rhin[120]. Le nom allemand, car inévitablement la LSA a porté une dénomination allemande, nous est inconnu. Mais peu importe, plus que le nom, c'est l'organisation d'un championnat au sein d'un mouvement confessionnel qui est révélateur de l'utilisation qui est faite du football en Alsace.

Le Sport Ouvrier alsacien

Son organisation est en tous points semblable à celle de son adversaire catholique : un parti politique : la Sociale-Démocratie, à la place de syndicats chrétiens des syndicats ouvriers, un journal : « la Presse Libre », des associations à objet social, culturel, sportif, troisième colonne du dispositif. Le mouvement sportif socialiste est pourtant plus tardif que celui de son homologue confessionnel.

116- Elsaesser Kurier du 20 au 29 août 1898

117- BNUS 125.602

118- Katholisches Vereinsblatt 1908

119-Katholisches Vereinsblatt, 2 mai 1906

120-Katholisches Vereinsblatt, 2 mai 1906

Au tournant du siècle, alors que l'ETB a pris une importance certaine, « l'Arbeitersport » n'existe pas encore en Alsace. Pourtant, une structure nationale existe en Allemagne depuis 1893. Une cinquantaine de clubs de gymnastique, principalement de Prusse, Saxe et Thuringe, avaient créés à Gera en mai 1893 le « Freie Arbeiter-Turnerbund Deutschland » (ATB), c'est-à-dire la « Fédération des Gymnastes Ouvriers Libres ». Néanmoins, apparaissent à Strasbourg mais hors du sport, un « Arbeiter-Verein »[121] dès 1886, puis un « Arbeiter-Fortbildung-Verein », un « Arbeiter Gesangverein Hoffnung », un « Arbeiter Wahlverein », ce dernier s'adjoignant une Caisse de Décès en 1894[122]. Ce sont les structures embryonnaires du futur Sport Ouvrier alsacien.

Vers 1900, la syndicalisation socialiste est largement en marche. C'est ce que révèle la « Presse Libre », le journal du parti Social-Démocrate pour l'Alsace et la Lorraine, fondé en 1898 et installé, 2 quai Finkmatt à Strasbourg. Vitriers, maçons, lithographes, coordoniers, tapissiers, charpentiers, etc, ont tous leur organisation professionnelle régionale installée dans un restaurant de la Ville.

Vers 1910, au moment où les syndicats « libres », c'est-à-dire socialistes comptent déjà sur l'ensemble du territoire allemand près de 2.400.000 adhérents et connaissent des taux de progression spectaculaires[123], apparaît le mouvement des coopératives de consommation, les « Konsumvereine ».

Dans le milieu associatif, on trouve à Strasbourg, en 1900, une chorale ouvrière dénommée « Arbeiter Gesangverein Hoffnung », siège « Au Soleil » rue Sainte-Hélène et une première association sportive ouvrière, le club cycliste « Frisch auf », domicilié comme le « Cartel des Syndicats Ouvriers de Strasbourg », au restaurant « A la Ville de Metz » dans le populaire quartier de la Krutenau. « Frisch auf » est suivi de deux clubs de la banlieue : le « Radfahrerverein Vorwärts Neudorf » et le « Radfahrerverein Einigkeit Koenigshoffen »[124].

Désormais, il faut se familiariser avec un vocabulaire nouveau dans le milieu sportif : « Fortschritt », « Eintracht », « frisch auf », « vorwärts », « frei », symbolisant le progrès, l'union, la solidarité, l'idée d'aller de l'avant, un aspect libération, en somme ; « Vorwärts » qui est, par ailleurs, également le nom du principal organe de presse de la social-démocratie allemande.

Au cours de la décennie 1900/1910, les associations du mouvement socialiste se développent beaucoup. Ainsi peut-on relever, en 1912/1913, « l'Arbeiter Gesundheits Bibliothek » à Strasbourg, des chorales et sociétés de musique : « l'Arbeiter Gesangverein Neudorf », « l'Arbeiter Musikverein Schiltigheim », « l'Arbeiter Gesangverein Alsatia » à Colmar, « l'Arbeiter Gesangverein Eintracht » à Munster, « l'Arbeiter Esperantisten Gruppe » à Strasbourg, « l'Arbeiter Gesangverein Fortschritt » à La Robertsau.

Le football fait son apparition dans le mouvement socialiste en 1913. Il a été précédé par le cyclisme, la gymnastique et l'haltérophilie. Il existe, en effet, sur le plan national un « Arbeiter Radfahrerbund Solidarität », énorme fédération cycliste ouvrière, disposant d'une implantation dans la région strasbourgeoise avec les clubs de Neudorf, de la Montagne-Verte, du Neuhof et de Strasbourg-Ville. Fonctionnent, par ailleurs, une « Freie Turnerschaft » à Neudorf, un « Arbeiter Turnverein » à Schiltigheim, un autre à Bischheim/Hoenheim, un « Arbeiter Turnverein Vorwärts » à Strasbourg, un « Freier Kraft-Sportklub Eichenkranz » à Neudorf, un « Arbeiter Kraftsportklub » à Strasbourg et un « Arbeiter Sportverein Freiheit » à Bischheim/Hoenheim. Ces clubs sont affiliés à « l'Arbeiter Turner Bund », la fédération allemande des gymnastes ouvriers ou à « l'Arbeiter Athletenbund Deutschlands », l'homologue pour les lutteurs et haltérophiles.

La saison 1913/1914 est donc la première du football ouvrier alsacien. Il constitue une section du puissant ATB, trois des quatre engagés dans ce premier championnat portent dans leur dénomination la référence à la gymnastique. Cette arrivée du football dans le sport socialiste est un phénomène purement strasbourgeois ou plutôt banlieusard puisque les quatre clubs sont des clubs des faubourgs :

- l'Arbeiter Turnverein Vorwärts » de Koenigshoffen
- l'Arbeiter Turnverein Vorwärts » de Neuhof-Stockfeld
- l'Arbeiter Turnverein" de Schiltigheim
- le „Sportverein Freiheit" de Bischheim.

Avec quatre clubs seulement pour cette saison 1913/1914, les débuts du football ouvrier en Alsace sont timides mais ses fondements sont établis pour l'avenir. Une nouvelle fois, comme pour le football civil et le football catholique, la gymnastique est intiment mélé à sa naissance.

121- 25 mars 1894, il fêtait au Tivoli le 8e anniversaire de sa création (SNN mars 1894

122- Strassburger Bürger Zeitung du 28 décembre 1893 et du 13 avril 1894

123- La Presse Libre du 18 janvier 1912

124- SNN du 31 mars 1905 - Einigkeit = Union

Zur Romfahrt des E. T. B. — 3.-14. Sept. — Strassburger Turnerriege.
Pèlerinage alsacien à Rome — 3-14 sept. — Gymnastes de Strasbourg (Alsace).
Pellegrinaggio alsaziano a Roma — 3.-14. sett. — Ginnasti alsaziani Strasburgo-Alsazia.

1

2

Turnersektion des Jünglingvereins Maria-Hilf, Mülhausen.

3

4

5

6

7

Claironsection der Freien Turnerschaft MÜLHAUSEN i. E.

8

Massenpyramide, ausgeführt von den Arbeiter-Turnvereinen Strassburg, Neudorf, Königshofen

9

10

11

12

13

14

Légendes des illustrations :

1 à 4 - *La gymnastique catholique : (1) en déplacement à Rome peu avant 1914, (2) la Fête Fédérale de 1908, (3) la section Sainte -Marie de Mulhouse et (4) celle de Munster*

5 - *Statuts du sport catholique rédigés en langue française*

6 - *Carte postale réalisée par la Fédération Alsacienne de Gymnastique à l'occasion de la Fête Fédérale du Haut -Rhin de 1901. La mention dans le plus pur dialecte haut-rhinois "Erschtes Owerelsassisches Bezirkturnfest - Z'Milhuse am 15. Septamber 1901" montre les distances que l'organisation alsacienne a prises par rapport au pouvoir en place*

7 - *La gymnastique officielle, celle des autorités prussiennes*

8 à 10 - *La gymnastique socialiste - (8) Mulhouse, (9) Strasbourg Neudorf et Koenigshoffen, (10) Mulhouse*

11 à 14 - *La gymnastique apolitique (Bürgervereine) : (11) la Mulhusina de Mulhouse, (12) Strasbourg -Neudorf, (13) Bischwiller, (14) Erstein*

III-3
Le football alsacien dans la lutte des idéologies : alliance des Libéraux contre Socialistes

Vers 1910, les positions sont arrêtées dans le sport. Sur un premier niveau, un triple affrontement existe depuis une quinzaine d'années. D'abord celui, violent, entre le sport socialiste et le sport catholique (500.000 adhérents chacun), ensuite celui, non moins acharné entre le sport officiel et le sport socialiste et enfin, celui entre le sport catholique et le sport officiel qui a pris davantage l'allure d'une concurrence que d'une opposition car il n'existe pas de barrières idéologiques entre ces deux dernières entités. D'ailleurs, elles ont fait un objectif commun de la lutte contre le « Sport Rouge ». Cette confrontation ira jusqu'à la canalisation, la structuration des idéologies en deux grands blocs par la création - au-dessus du DFB, de l'ETB et de l'ATB - de deux super-fédérations : le « Jungdeutschlandbund », alliance de tous libéraux, et son équivalent socialiste, la « Zentralkommission für Sport und Körperpflege ».

La bataille qui a lieu sur un plan national arrive en Alsace au moment où le football a déjà démarré dans les deux organisations concurrentes. Deux articles publiés fin 1913 dans la « Presse Libre » insistent sur l'ardente obligation pour les socialistes de lier sport et classe ouvrière. Pour eux, il s'agit aussi de faire prendre conscience à l'ouvrier que sa place est uniquement dans les instances sportives ouvrières et non pas dans celles du sport civil ou confessionnel. Désormais, l'action à mener dans le sport se transforme en un combat, « ein Kampf », dit le journal de la Social-Démocratie le 24 octobre 1913 : « Il y a dix ou vingt ans, personne dans le camp bourgeois ne s'intéressait aux sportifs ouvriers, aux athlètes, gymnastes, cyclistes, nageurs prolétaires. Mais un changement de taille est apparu ces dernières années : la peur de la classe ouvrière, favorable à la lutte des classes, pèse sur ceux qui sont au pouvoir. Ils savent que si nous nous montrons solidaires via et dans nos clubs ouvriers, la situation peut s'inverser. C'est la raison pour laquelle les adversaires de la classe ouvrière essaient par tous les moyens, sur le lieu de travail et ailleurs, de ramener l'ouvrier dans leur camp, de le soustraire au prolétariat. Le patronat procure aux ouvriers des avantages matériels et financiers à travers ces clubs de pacotille[125] qui sont des associations confessionnelles, pro-gouvernementales ou communales. Les patrons consacrent des milliers et des milliers de marks à celles existant dans leurs entreprises, en prétextant le côté œuvre de bienfaisance alors qu'en réalité tout ceci n'est fait que pour éviter que les ouvriers ne s'engagent dans les clubs ouvriers. Les patrons savent que leurs actions se rentabilisent sur le terrain social. L'ouvrier a donc obligation de ne pas adhérer aux organisations bourgeoises. Il doit s'engager dans les nôtres. Et chez nous, il ne sera pas pris pour un figurant mais un camarade, un compagnon de classe ».

La position socialiste est donc claire : le sport est un moyen d'expression politique et les stades, comme la vie en général, un lieu d'affrontement des classes. Cette lutte, basée avant tout sur des aspects économiques (salaires, conditions de travail) est renforcée par des aspects idéologiques et politiques, le mouvement ouvrier, d'une part refusant la mission patriotique et militariste dévolue au sport par les libéraux et d'autre part, n'étant quasiment pas destinataire de soutiens financiers publics.

En novembre 1911 avait été créé le « Jungdeutschlandbund » (JDB) ou « Fédération de la Jeune Allemagne »[126], une structure qui est l'émanation du pouvoir wilhelmien. Elle réunit quasiment toutes les fédérations de sports qui « en cette période de tous les dangers (sur le plan des mœurs et de l'esprit patriotique) partagent l'idée qu'un avenir sûr et heureux pour la patrie repose sur une jeunesse saine de corps et d'esprit ». La Social-Démocratie est ouvertement désignée comme l'adversaire qui répand chez les plus jeunes déjà « des clivages dans la population et la haine entre les classes sociales ». L'organisation se veut apolitique : „ Politik will der JDB nicht treiben ; er fordert von seinen Leitern und Führern dass mit der Jugend nie über politische Dinge gesprochen wird ¨ est-il dit dans le compte-rendu de la première Assemblée Générale de mars 1913. Pour mieux exclure les organisations par nature politisées, vraisemblablement a-t-on volontairement insisté sur cet aspect de neutralité politique. Trente deux fédérations nationales se sont immédiatement affiliées au JDB. Parmi elles, la natation, la gymnastique, le football, le cyclisme, les « Jeux Populaires et pour la Jeunesse », les Cercles Catholiques de Jeunes Gens. Les Cercles protestants n'ont pas adhéré « pour une question de principe ». Ainsi a été montée, sous couvert de patriotisme, une coalition entre toutes les disciplines et toutes les fédérations sportives, entre le sport officiel et le sport catholique, contre le sport socialiste

La réplique de la Social-Démocratie ne se fait pas attendre. En 1913, l'ATB c'est-à-dire la gymnastique compte 185.000 membres, « l'Arbeiter Radfahrer Bund Solidarität », le cyclisme 175.000 adhérents et « l'Arbeiter Athleten Bund », les lutteurs et haltérophiles environ 60.000 membres. Se rajoutent à ces trois disciplines qui représentent l'épine dorsale du mouvement sportif ouvrier, la fédération des Nageurs, celle des Randonneurs, des Secouristes, de la « Santé Populaire » avec des organisations comme les « Amis de la Nature »[127]. Toutes ces fédérations de sports ou de loisirs sont regroupées dans la « Zentralkommission für Sport und Körperpflege », la « Commission Centrale pour le Sport et d'Education Physique » nouvellement créée et qui joue le rôle d'organe de tête du mouvement ouvrier. Exacte-

125- Le texte dit: « klimbim Vereine ».

126- Un dossier „Jungdeutschlandbund¨ est déposé aux ADBR sous la cote 27 AL 236 A

127- Chiffres donnés par La Presse Libre le 20 mai 1913, 7 avril 1914 et 13 décembre 1913

ment la même mission côté socialiste que le JDB pour les fédérations du sport civil[128]. La SDSZ indique le 30 juin 1913 que « l'Arbeiter Turnerbund, qui chapeaute la gymnastique, le football et l'athlétisme, a décidé de créer avec les fédérations de cyclisme, natation, secourisme, randonnée et aviron, une sorte de superfédération du Sport Ouvrier allemand dénommée « Commission Centrale pour le Sport et l'Education Physique ». Elle a prévu l'agitation permanente contre les organisations du monde sportif bourgeois dans le but de leur reprendre les ouvriers qui sont déjà chez elles et d'empêcher ceux, qui n'ont pas encore choisi leur camp, de les rejoindre ».

Sur le terrain, en Alsace, l'affrontement est également sans concession. Dans un article du 16 décembre 1913, intitulé « A qui appartient le sportif ouvrier ? », « La Presse Libre » stigmatise l'acharnement du JDB vis-à-vis de la CCSE alors que les effectifs du JDB sont constitués d'ouvriers avant tout : « Les fédérations du sport bourgeois ont la bénédiction du pouvoir. Elles sont pour lui un allié docile pour combattre le sport prolétaire. Elles travaillent ensemble, main dans la main, avec le Jungdeutschlandbund pour s'opposer aux idées du mouvement ouvrier. Or, c'est la classe ouvrière qui fournit le gros des effectifs de ces fédérations ! On fait donc des ouvriers qui ne s'en rendent pas compte des adversaires de leurs camarades de classe !! Il faut que la classe ouvrière se rende à l'évidence et fasse en sorte que les sportifs ouvriers soient dirigés sur les organisations qui sont spécialement faites pour eux. »

Parmi ces « fédérations bourgeoises », il y a le DFB. Le football officiel a en effet adhéré au JDB et pour la Social-Démocratie cet acte en fait un adversaire de la classe ouvrière : « Il est regrettable de devoir constater que la classe ouvrière fournit le plus grand contingent au DFB. C'est incroyable que des ouvriers puissent soutenir le DFB qui, bien que se présentant comme apolitique, participe en réalité à la lutte qui est menée contre la classe ouvrière. Il met en avant le patriotisme et soutient les initiatives anti-ouvrières du JDB. De la sorte, le football a été détourné de sa vocation première. Le DFB tente de l'utiliser à des fins impérialistes. Ne prétend-t-il pas qu'il est « le sport par excellence pour préparer les jeunes à l'entrée dans le service militaire actif » ? Si le sport est utilisé à ces fins, ses missions culturelles et éducatives n'existent plus. Il faut que le monde ouvrier se rende à l'évidence. Il faut qu'il quitte ces organisations qui se disent apolitiques et qui en réalité ne le sont pas. Il faut que les enfants d'ouvriers, il faut que les ouvriers qui sont syndiqués quittent le DFB, adversaire de la classe ouvrière et propagandiste d'idées bêtement patriotiques » martèle le journal strasbourgeois[129].

Concrètement sur le terrain, il arrive que des clubs sportifs poursuivis pour la simple raison qu'ils sont socialistes. Ou encore l'attitude de cet instituteur de Bischheim interdisant à ses élèves de fréquenter les séances d'entraînement du club sportif ouvrier local[130] : « Que l'on nous dise où est « l'intérêt supérieur » que l'on a mis en avant pour justifier une décision pareille. Que l'on nous dise pour quelle raison elle ne s'applique pas aux jeunes du Cercle Catholique ou à ceux de la Société de Gymnastique Alsatia. Si cet instituteur, qui devrait être au service de toutes les catégories sociales, s'imagine pouvoir employer des armes à ce point inégales dans le combat qui est mené contre le Sport Ouvrier, il se trompe et lourdement. Les ouvriers de Bischheim ne laisseront pas passer cette affaire. Il faut que les parents sachent que nous ne nous laisserons pas impressionner par ce genre de comportements qui relèvent d'un excès de zèle. Il faut plus que jamais resserrer nos rangs. Sur le plan du sport aussi. Notre leitmotiv est plus que jamais : « il faut que nos enfants grossissent les effectifs des clubs sportifs ouvriers ».

La Social-Démocratie est trop puissante pour se laisser faire. Elle se dote, comme l'Eglise catholique qui la concurrence sur le même terrain, d'une formidable infrastructure en matière de santé, d'éducation, de formation, par une multitude d'associations (sportives, écoles du Parti, bibliothèques, théâtre), préparant une société nouvelle, prête à se substituer à l'ancienne le jour où le capitalisme fera place au socialisme. Et la presse joue un rôle considérable dans la préparation des esprits. Les socialistes allemands ne se sont pas privés de mettre en place à Strasbourg une équipe rédactionnelle de grande qualité à la « Freie Presse ». Elle ne manque pas une occasion pour adresser des messages politiques aux sportifs alsaciens. Ainsi cette « lettre ouverte » à l'adresse « des parents de la jeunesse ouvrière » en première page de l'édition du 30 avril 1914. L'éditorialiste insiste sur le danger que représentent les organisations sportives concurrentes : « Elles veulent encore plus contrôler vos enfants, influencer leurs idées, leur mode de vie. De la manière la plus sournoise et sous couvert d'associations diverses, on tente de pénétrer dans la jeunesse ouvrière. »

Ainsi, le sport symbole d'entente, de solidarité et de fraternité, divise plus les hommes qu'il ne les unit. La question qui se pose pour le sport socialiste est évidemment celle de la présence des ouvriers dans les organisations du sport civil. En Alsace, elle s'explique par la forte antériorité de ce dernier qui lui a permis de prendre de l'avance sur les organisations concurrentes, de bénéficier d'infrastructures meilleures, d'un encadrement et d'une organisation très supérieurs. Pour schématiser, on peut dire qu'il est plus agréable de jouer au football dans des clubs comme le SVS, le FCM ou le FC Colmar qui disposent de conditions matérielles de première qualité et qui évoluent dans des championnats déjà très structurés que dans des clubs qui démarrent de rien et qui, dans une Alsace plus cléricale que

128- La Presse Libre du 24 janvier 1914

129- La Presse Libre du 18 avril 1914

130- La presse Libre du 4 novembre 1913

socialiste, ont une étiquette de « sportif rouge », vraisemblablement plus difficile à porter que dans d'autres régions plus acquises à la Social-Démocratie. Par ailleurs, le sportif ouvrier ne semble pas avoir cette revendication militante qui anime ses dirigeants. Le sport n'est certainement pas, ou peu, un instrument de lutte des classes mais uniquement l'expression de la volonté d'être entre copains, qu'ils soient collègues de travail ou non, de partager, au travail, au café ou sur le terrain de sport, le plaisir simple d'être ensemble.

III-4
Les tentations du pouvoir politique

Accaparé par les partis politiques qui se servent de lui dans le cadre de l'expression d'un choix de société, le football alsacien se voit, par ailleurs, proposer une fonction politique par le pouvoir en place, au sens le plus large du terme (Empereur, Gouvernement, Administration impériale). Comment réagira-t-il sachant que les disciplines sportives qui l'ont précédé ont été sollicitées dès leurs premiers balbutiements et ont répondu chacune à sa manière ? Adoptera-t-il une attidude de collaboration ou d'opposition au vainqueur de 1871 ? Servira-t-il d'outil d'intégration dans le régime wilhelmien ? Quelles seront les relations entre footballeurs alsaciens et vieux-allemands ? Autant de questions que l'on peut légitimement se poser tant le football, qui est en pleine explosion pour ce qui est de ses effectifs, représente un instrument qu'il est tentant pour les autorités de contrôler.

Mais le football ne peut pas faire abstraction de ce qui s'est passé précédemment. On l'a vu, le sport débute en Alsace avant 1870. Son expansion est freinée par la guerre qui brise bon nombre d'associations de jeunes, par le mouvement d'émigration aussi qui touche majoritairement les élites, une population sociologiquement très proche des premiers sportifs. Puis, à partir des années 1885/1890 arrive à l'âge adulte une génération nouvelle qui ne connaît la France que par le souvenir qui lui est transmis par la génération précédente. Elle a été élevée à l'école allemande, a fait le service militaire dans l'armée allemande. De plus, en France la volonté de « Revanche » s'estompe. A partir de là, il ne reste aux Alsaciens qu'à trouver une voie, la plus acceptable possible, dans le cadre de l'empire allemand. Plus tard encore, la revendication à l'autonomie va connaître une nouvelle audience. Elle ne sera plus l'affaire d'une élite ou d'un seul parti mais de l'ensemble des partis politiques existant en Alsace/Moselle.

L'évolution du mouvement sportif alsacien se situe globalement dans ce même processus chronologique : une phase de créations de clubs initiées par l'autorité politique, suivie par celle marquée par des actes démontrant une volonté d'autonomie. D'où la création de « Fédérations alsaciennes » fonctionnant seules ou en parallèle aux organisations créées par le pouvoir. Cela est particulièrement vrai dans le domaine de la Gymnastique, du Tir, de l'Aviron et de l'Escrime.

Dans ce cadre, le football se place évidemment dans cette deuxième génération, celle qui est née allemande, qui a 18 ou 20 ans vers 1895/1900. A ce moment, Alsaciens et Vieux-Allemands se donnent la main puisqu'il n'est pas possible de faire différemment. Les signes sont nombreux.

Auguste Neff, né en 1876 à Strasbourg de parents alsaciens, accède à la Vice-Présidence de la toute jeune Ligue d'Allemagne du Sud. Il s'agit d'une marque de bonne volonté des deux parties de collaborer dans l'intérêt du football. Et la désignation de Strasbourg pour accueillir la rencontre Allemagne du Sud/Suisse répond vraisemblablement au même souhait. De plus, le pouvoir tolère la création de clubs ostensiblement alsaciens : des dénominations de clubs telles « Mulhusina », « Alsatia » disent bien ce que leurs fondateurs veulent leur faire dire. Quant aux couleurs adoptées par le FC Donar, « le rouge et le blanc », les couleurs de l'Alsace, elles ont bien sûr été choisies à dessein.

Par contre, le pouvoir politique a laissé un peu moins de marge de manœuvre dans l'organisation du football. Les clubs alsaciens n'ont jamais pu fonctionner à l'intérieur d'une structure de type « Alsace/Moselle » c'est-à-dire seuls, entre-eux uniquement. La création de « l'Oberrheingau » répond clairement à des impératifs politiques. Les clubs mosellans ont été habilement séparés des clubs alsaciens et versés dans le groupe des clubs sarrois. Quant aux clubs bas-rhinois et haut-rhinois, hors Ligue A, ils ont eu pour adversaires principalement les clubs badois sur un secteur allant d'Offenbourg à Constance. Cette manière de faire évitait que l'Alsace/Moselle, distraite de la France en 1871, ne se retrouve en cercle fermé. Cette manière de faire favorisait une indéniable cohabitation entre clubs allemands et alsaciens à travers les compétitions et les contacts entre joueurs, dirigeants et arbitres. Le fait pour les représentants du football alsacien de devoir travailler avec leurs homologues allemands entraînait tout naturellement leur intégration dans le football allemand, peut-être même inconsciemment dans le Reich.

L'arbitrage a concourru au même objectif. Connus sur les plus grands stades d'Allemagne du Sud pour être alsaciens, reconnus parmi les arbitres vedettes du SDFV, Gustave Jeffke et Albert Scherwitz, sont inévitablement des rassembleurs des deux populations.

Il n'en est pas différemment des dirigeants et des responsabilités qu'ils ont prises ou qu'on leur a données. Au niveau de « l'Oberrheingau », les Alsaciens occupent de réelles responsabilités : le Sélestadien Joseph Béné est Vice-Président, H. Graef du FVS, R. Jacob de l'Union Mulhouse, Ernest Houtmann du FC Haguenau et Charles Schiss du Donar Strasbourg sont membres du Comité. Après Auguste Neff, Vice-Président du SDFV dès sa création, des dirigeants alsaciens sont donc associés à l'administration du football dans la région du Rhin Supérieur. Ces nominations contredisent la thèse parfois émise selon laquelle les Alsaciens comptaient pour « quantité négligeable » dans les instances de Direction et que les autorités allemandes ne leur témoignaient aucune ou peu de considération.

Si les marques de bonne volonté existent donc réciproquement, on peut néanmoins relever des accrochages de nature politique, voire des refus très nets de collaborer.

Dans la rubrique des faits mineurs, mais qui traduisent cependant une certaine tension, on peut relever que les autorités se voient obligées de rappeler par voie de presse « une nouvelle fois qu'il est strictement interdit de chanter ou de jouer « La Marseillaise » en public »[131].

Ou l'ambiance quelque peu crispée qui règne sur et le terrain et dans le public lors du derby strasbourgeois entre Donar et Frankonia. Lorsque l'on sait que le FC Donar est le club des Alsaciens pure souche et le FC Frankonia celui des Vieux-Allemands, avant tout semblerait-il des militaires stationnés à Strasbourg, on comprend que les rencontres entre les deux clubs se déroulent régulièrement dans une ambiance électrique. Comme par exemple en 1911 : « La rencontre Frankonia - Donar de dimanche dernier s'est terminée sur le score de 2-2. Donar était au complet, par contre, l'attaque de Frankonia a été fortement remaniée suite à l'intégration de militaires du 105e Régiment d'Infanterie. Le match a été passionnant du début jusqu'à la fin mais le jeu a été trop dur. Nous conseillons aux deux équipes de jouer avec plus de correction à l'avenir car ce que nous avons vu dimanche, n'est plus du football. L'arbitre à sa part de reponsabilité dans les nombreuses fautes, voire agressions qui se sont produites. S'il avait sévi plus tôt, elles ne se seraient pas produites. Si on fait le bilan de dimanche, il faut bien avouer qu'il n'est pas fait pour rapprocher les deux clubs » relèvent les SNN du 17 octobre 1911.

Ou encore le phénomène des dénominations des clubs. Elles traduisent elles aussi une appartenance culturelle ou politique. Au traditionnel « Fussball Club » ou « Fussball Verein », nom donné au premier club dans chaque ville quasiment, succède la manie des noms latins. Elle n'est pas du goût du très nationaliste Professeur Koch. En 1901 déjà, il se bat « contre le charabia qui consiste à dire Viktoria, Fortuna, Concordia, Frankonia, Britannia, Tasmania, etc. Ne ferait-on pas mieux de donner aux clubs de football des appellations comme Preussen, Hohenzollern, Eintracht ? Ou encore Wotan, Siegfried, Hagen, Hermann ? Ou des noms qui rappelleraient la mémoire des pères de la gymnastique allemande, les Guts-Muths, Jahn ou Massmann ? »[132]. Cent ans après le Professeur Koch, on peut effectivement s'interroger sur les raisons de cette latinisation à outrance des noms des clubs de football allemands. Germaniste, linguistes, historiens n'ont pas ou peu d'explications aujourd'hui pour ce phénomène. Pour certains historiens du sport, il serait propre au monde étudiant. Rien n'est moins sûr. En effet, hors du sport et donc hors du monde universitaire, fleurissent des dénominations d'origine latine, dans le commerce surtout. Prenons l'exemple de Strasbourg. Quand on lit la presse régionale, on remarque avant 1895 déjà, le « Gesangverein Typographia », une filiale du « Bon Marché » qui s'appelle « l'Alsatia », un magasin de fleurs, une droguerie et un restaurant dénommés « Germania », l'Association des Sculpteurs « Erwinia », la Société de Musique « Scala », l'association « Canaria », l'Harmonie « Vogesia », etc. Cette manie des mots latins, beaucoup moins répandue en France où il n'y que le « Gallia Club » à Paris ou « l'Excelcior » à Roubaix, ne relèverait-elle pas plutôt d'un phénomène de mode passager ? Toujours est-il qu'avec la grande vague de création des clubs, il faut trouver des dénominations nouvelles. Les nouveaux noms qui sont donnés à partir de 1905 puisent fréquemment dans l'histoire de la Germanie originelle et dans celle de ses divinités. Ainsi, « Mars », dieu de la guerre, le « Phénix », oiseau de légende plus impressionnant que l'aigle, « Wotan », dieu de la ruse et de l'intelligence, « Mercure » dieu du commerce, « Donar », dieu du tonnerre et de la pluie ou les « Markomannen », peuplade apparentée aux Germains et qui occupait la vallée du Main du temps d'Arioviste. Nul doute que l'on veut rappeler avec ce processus les origines du peuple allemand. Le phénomène qui touche l'Alsace entière n'est que la traduction de ce qui se produit sur tout le territoire allemand où naissent d'innombrables clubs portant des noms similaires. Mais entre « Alsatia » et « Markomania » par exemple, il y a bien sûr un fossé sur le plan identitaire.

Le refus de collaborer, étape plus avancée dans l'opposition au vainqueur de 1871, s'exprime assez ouvertement dans le mouvement sportif catholique. Les « Cercles » communiquent peu avec leurs homologues d'Allemagne du Sud. Ouvertement hostile à l'annexion de l'Alsace/Lorraine, le clergé alsacien limite au strict minimum ses relations avec ses confrères allemands. Les seuls contacts officiels semblent se résumer à la participation annuelle de l'Alsace à l'Assemblée des Catholiques d'Allemagne. Cet « éloignement » par rapport au clergé allemand se remarque particulièrement au cours des années 1895/1905 au cours desquelles mûrit, aboutit, se développe, le projet d'une structure de sport catholique, les « Cercles Catholiques de Jeunes Gens ».

131- SNN du 20 novembre 1909.

132- Jahrbuch für Volks und Jugendspiele - Annuaire 1901

Pour le « Sport Ouvrier », les choses sont différentes. Ayant accepté le principe de l'annexion, le Parti Socialiste en Alsace s'est inséré dans le Parti Social-Démocrate allemand. Dans ces conditions, pour ses activités sportives aussi, on ne le voit jamais adopter une position différente de l'ATB.

Quant au sport officiel alsacien, il est représenté dans les instances nationales uniquement par des gens proches du pouvoir. Dans ces conditions, il ne peut y avoir de voix discordantes. Ces dernières sont restées cantonnées à un niveau local, celui des clubs, peu tentés pour ceux qui sont d'appartenance alsacienne par les initiatives à la gloire de l'Empereur ou les concepts de patriotisme et d'amour pour la patrie allemande. Ni opposants, ni partisans sur des sujets plus philosophiques que touchant véritablement à la pratique du sport, les sportifs alsaciens sont restés très distants sur ces aspects précis. La difficulté de fonctionnement sans le soutien du pouvoir politique est cependant réelle et oblige de composer avec lui. La preuve est donnée par le sport catholique.

On a vu que le clergé catholique entretenait des relations minimales avec son homologue allemand. Concernant les « Cercles de Jeunes Gens » la situation est identique, sinon plus prononcée. « La Fédération des Cercles d'Alsace ne fait plus véritablement partie de la Fédération des Cercles d'Allemagne du Sud » indique cette dernière dans un compte-rendu d'activité vers 1910, « à tel point que son activité ne figure plus dans aucun rapport annuel ». Cette rupture entre sportifs catholiques alsaciens et vieux-allemands entraîne un acte politique : les sportifs catholiques alsaciens restent, par la force des choses, également à l'écart du « Jungdeutschlandbund » auquel la structure nationale des « Cercles de Jeunes Gens » s'était affiliée sans perdre une minute.

Le pouvoir wilhelmien fait cependant tout ce qui est possible de faire pour avoir les sportifs catholiques alsaciens de son côté. Quitte à appliquer le chantage aux subventions. Pour preuve cette démarche d'un fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur du Gouvernement d'Alsace-Lorraine auprès des dirigeants des Cercles catholiques. Elle est consignée dans une note confidentielle de la police politique au Statthalter von Wedel[133] : « J'ai rencontré le Vicaire Fahrner et lui ai confirmé que Monsieur le Statthalter est disposé à allouer 1.000 marks à l'ETB pour des besoins purement sportifs. Le Président Biecheler est gêné d'en parler dans le journal des Cercles alsaciens.

Le Gouvernement considère que les actions en faveur de la jeunesse menées par l'ETB méritent le même égard de la part de l'Etat que celui qui est témoigné à la Fédération des Sociétés de Gymnastique d'Alsace », à la condition évidemment qu'elles soient animées d'un véritable esprit patriotique. Dans le combat pour la jeunesse que la Social-Démocratie mène contre les partis bourgeois, les organisations catholiques peuvent être de réels alliés pour le Gouvernement.

J'ai expliqué que le Gouvernement ne pose pas de conditions spéciales pour son soutien financier à deux exceptions près. D'abord que prennent fin les nombreuses visites faites par les associations de jeunes catholiques de France, visites qui ne font qu'énerver et qui jettent le trouble dans l'esprit de nos jeunes. Ensuite que l'ETB adhère à la toute nouvelle « Fédération pour l'Assistance à la Jeunesse ». L'assistance aux jeunes de 14 à 20 ans est un devoir si fondamental sur un plan social que toutes les forces pro-gouvernementales devraient apporter leur contribution.

Le Président Biecheler a donné son accord pour cette adhésion sous réserve que l'ETB puisse garder son caractère confessionnel. Je lui ai rappelé qu'il n'a jamais été question de toucher à la nature même des fédérations et des clubs et qu'il s'agit uniquement de les regrouper dans une fédération unique dans laquelle on cultiverait l'assistance aux jeunes et les valeurs patriotiques. Biecheler me fit remarquer que de nombreux jeunes font partie de l'ETB et qu'ils y suivent déjà une préparation militaire. De plus, combattre la Social-Démocratie, lui prendre autant de jeunes que possible est évidemment une autre mission essentielle de l'ETB.

Quant aux visites que l'on n'aime pas trop ici, celles des organisations catholiques françaises et vice versa, Monsieur Biecheler s'est montré d'accord pour qu'elles soient réduites, ajoutant cependant qu'il n'est pas maître des réactions contraires qui pourraient se manifester dans les clubs ».

Ce compte-rendu d'entretien montre toute la problématique du sport alsacien, obligé de composer avec les autorités en place sans aller trop loin avec elles. Il paraît assez évident que les « Cercles de Jeunes Gens », adossés au puissant catholicisme alsacien, n'ont besoin d'aucune aide financière extérieure et que les discussions et rencontres de ce type sont faites davantage pour entretenir le contact que de céder aux pressions ou les refuser. La remarque finale d'Auguste Biecheler indiquant qu'il n'est pas maître des positions de sa base va bien dans le sens consistant à « noyer le poisson ».

Le pouvoir en place en Alsace/Moselle sait, cependant, durcir ses positions quand il l'estime nécessaire. Au temps de la protestation (1871-1887) et de la dictature (1887-1900) succède dans le Reichsland, à partir de 1905, celle de la revendication à l'autonomie. En mai 1911, entre en application la « Loi Constitutionnelle » dont le but est de briser l'influence des notables francophiles et d'accorder à l'Alsace-Lorraine une certaine autonomie qui faciliterait son

133- ADBR cote 27 AL 206

intégration dans l'Empire. La question que l'on peut se poser est celle du traitement réservé au football alsacien par les autorités. Pour répondre, plaçons-nous en 1912 au moment de « l'affaire de Graffenstaden » qui déchaîne partout les passions[134], au moment aussi des difficultés de cohabitation entre Mgr Fritzen, Evêque de Strasbourg vieil-allemand, et son coadjuteur alsacien, Mgr François Zorn de Bulach et au moment des paroles malheureuses que l'Empereur aurait tenues au Dr Schwander, le Maire de Strasbourg, disant « que jusqu'à présent les Alsaciens n'avaient appris à le connaître que du bon côté mais qu'ils pourraient aussi le connaître d'une autre façon et que s'ils ne changeraient pas d'attitude, il abrogerait la Constitution et les annexerait à la Prusse »[135].

Régulièrement, les relations entre immigrés et autochtones sont émaillées d'incidents permanents. De chaque côté, on sort des limites que l'on s'est fixées. Ainsi le rappel de chanter « la Marseillaise » ou l'acte de la « Fanfare de Schiltigheim » défilant à Francfort « en uniforme français » et se faisant traiter « de têtes de Français, de voyous »[136] ou encore ce qui se passe pour la « Lorraine Sportive », une association de « vieux-Messins persécutés par la police, interdite en public. Comme le christianisme au moment de sa naissance, la « Lorraine Sportive » semble contrainte de se cacher dans les catacombes ». Cependant, l'on ne dit pas qu'à ses réunions la fanfare de la LS joue des morceaux comme « Sambre et Meuse », « Le Drapeau » de François Coppée, une partition dont le titre dit bien ce qu'il veut dire »[137]....

On pourrait multiplier l'évocation d'incidents (l'affaire des « Wackes de Saverne se place au même moment) démontrant la résistance à la germanisation. Quelle est la situation du football dans ce contexte ? Les autorisations données constamment par les autorités pour l'organisation d'un nombre grandissant de matchs internationaux et surtout entre les clubs alsaciens et français, l'élection de l'avocat messin Louis Albert à la Vice-Présidence du SDFV, sont des signes que la « paix sportive » est recherchée. Néanmoins, des rivalités comme celles entre Frankonia et Donar traduisent ouvertement une certaine animosité entre Allemands arrivés en Alsace après 1871 et Alsaciens, mais les autorités laissent faire. Elles ne sont, en apparence du moins, pas plus gênées quand le SVS adopte le maillot « blanc et rouge » de l'ex-Donar, quand se créent des clubs comme « l'Alsatia » de Strasbourg ou quand la très alsacienne « Mulhusina » sauve ses amis du Football Club de Mulhouse.

Ceci dit, la vie sportive alsacienne est observée de près par le pouvoir. La mission incombe à la « police politique » qui dépend du « Ministère de l'Intérieur » du Gouvernement d'Alsace/Lorraine. Les clubs sont systématiques évalués, jugés sur leur appartenance politique lorsqu'ils présentent des demandes de subventions ou d'autorisations de matchs internationaux. Ainsi peut-on apprendre[138] que le FC Mulhouse, « composé d'Alsaciens, de vieux-Allemands, d'étudiants de l'Ecole de Textile et de l'Ecole de Chimie ne s'est jamais fait remarquer pour ses idées politiques », que le « Strassburger Fussball Verein est irréprochable sur le plan politique » et que la Présidence du club est assurée par l'inspecteur d'assurance Karl-Heinz Krüger, « un patriote allemand qui cumule en plus la fonction de Président de l'Association des Clubs de football de Strasbourg ». La création des clubs, d'autre part, doit être validée par la police politique. Le FC Donar, par exemple, a été autorisée « vereinspolizeilich » en date du 4 octobre 1898.

Dans le sport comme dans la vie, l'Alsace résiste à une germanisation qui serait trop inacceptable pour elle. Entre sportifs immigrés et sportifs autochtones, on entretient d'assez bonnes relations. La règle de conduite est de provoquer l'autre le moins possible tout en agissant selon ses convictions. Cette attitude de compromis est illustrée par l'adhésion, en fin de compte, des « Cercles Catholiques de Jeunes Gens » des diocèses de Metz et Strasbourg, ainsi que des « Cercles Protestants » à la très politique Fédération des « Jugendpflege ». Le choix de garder les buts du Donar, club à dominante alsacienne, par Eberhard Illmer né de parents allemands arrivés en Alsace après 1871, répond au même principe. La logique aurait voulu que son club de départ soit le SVS et aucun autre. Or, le futur International démarre dans le club strasbourgeois présentant la plus forte touche alsacienne, preuve que l'un ou le critère premier reste l'amitié et non l'étiquette politique du club.

On peut affirmer qu'une germanisation véritable de la vie sportive n'a pas réussi. Pas plus d'ailleurs qu'une germanisation d'une manière générale de l'Alsace/Lorraine. « Le Temps », un des rares journaux français à se préoccuper du sort des Alsaciens-Lorrains donne l'avis d'un notable allemand à ce sujet. Il s'agit de M. Curtius, le Président du Consistoire Supérieur de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, Sénateur d'Alsace/Lorraine, en poste en Alsace depuis 1876 : « Des relations de société entre Alsaciens et immigrés n'ont eu lieu que d'une façon exceptionnelle. Les moments de loisirs, on les passe chacun de son côté, hors de ceux qui vous sont étrangers. Je ne vois pas comment

---

134- La „Société Alsacienne de Constructions Mécaniques", une entreprise employant 8.000 personnes s'est vue obligée de congédier le directeur de son usine de Graffenstaden soupçonné de sentiments francophiles, sous menace de se voir retirer par l'Etat les commandes qui la faisait vivre. L'affaire se terminera par la démission du directeur en question, reclassé dans la filiale française que la Sacm avait à Belfort. Affaire donc doublement politique.

135- « Le Temps » du 16 mai 1912

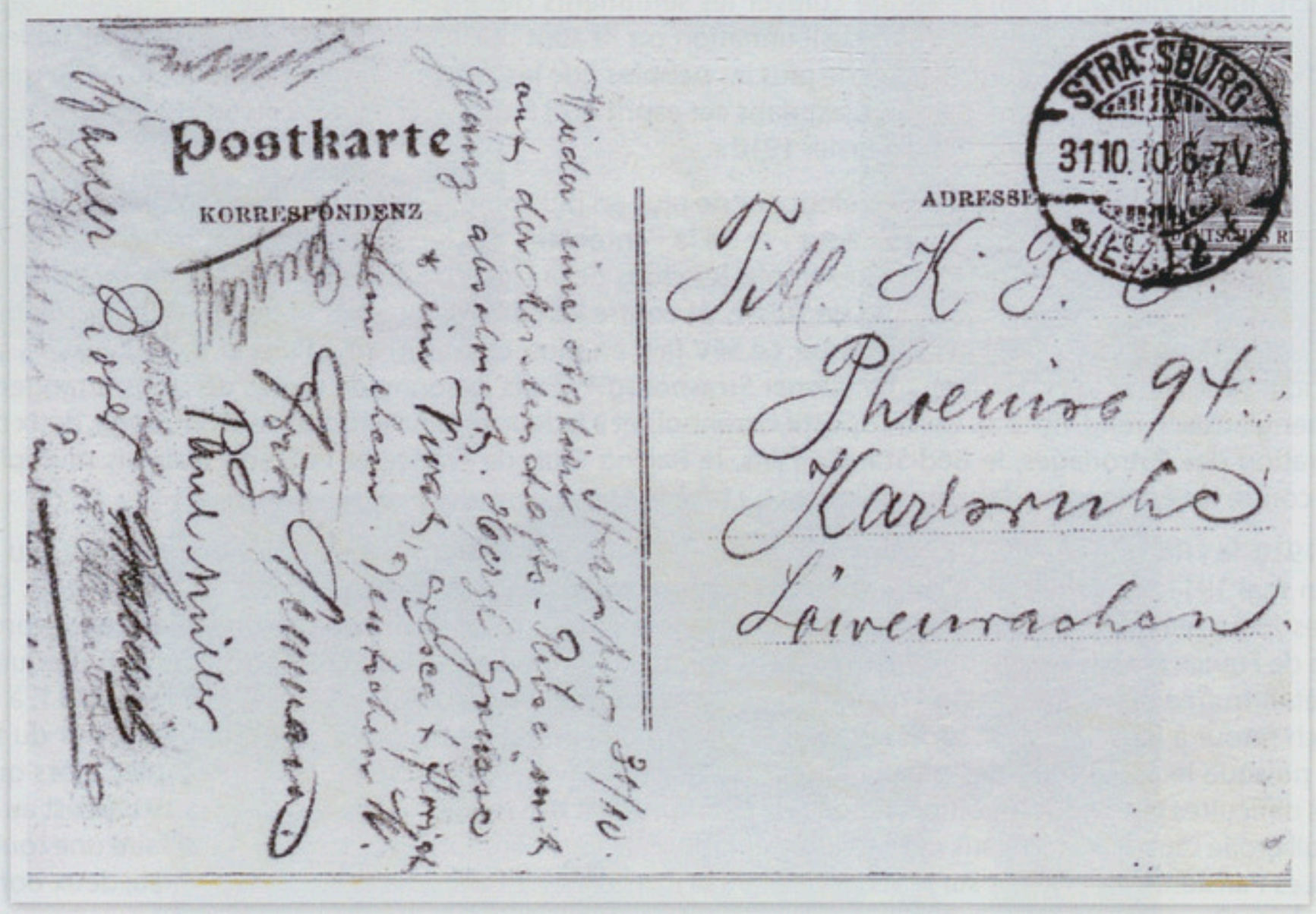
136- « Le Temps » du 10 mai 1912

137- ADBR - cote 27 AL 236 A

138- idem notr

cela pourrait changer. On ne peut quand même pas imposer à de jeunes Alsaciennes de danser avec des officiers allemands »[139]. Ce comportement consistant à ménager « l'occupant » tout en gardant son autonomie d'action et de pensée, a plutôt réussi pour la diffusion du football en Alsace.

Recto/verso d'une exceptionnelle carte postale datée de 1908 selon un dessin du célèbre artiste -peintre strasbourgeois Jacques Gachot (Coll. D. Schreiber). Cette carte, envoyée le 31/10/1910, au « Karlsruher Fussball Club Phoenix 1894 », met en évidence la rivalité sportive entre les deux grands clubs strasbourgeois du moment : le Strassburger Fussball Club et le FC Donar. Les deux clubs sont représentés par deux de leurs vedettes : Eberhardt Illmer, le gardien du SFC qui a connu une titularisation en équipe d'Allemagne et Jacques Gachot, à l'orée d'une grande carrière d'artiste -peintre. On ne peut pas ne pas trouver dans cette illustration, avant tout sportive et humoristique, un aspect politique et culturel : Gachot, l'attaquant du Donar, club d'obédience alsacienne, tirant sur Illmer, le club fondé par les autorités du Reichsland, car les mentions manuscrites portées par Illmer au recto de la carte, dans le plus pur dialecte alsacien, illustrent le consensus qui s'est installé finalement entre footballeurs Vieux -Allemands et Alsaciens. « Dies bin isch », c'est -à -dire, « le gardien, c'est moi » et « Salu bisamme », expression particulièrement alsacienne pour dire « Bonjour tout le monde » démontre que l'on parle le même langage au propre et au figuré



139-Le Temps » du 1er juin 1912

III-5
Au service des relations internationales

La rencontre de Bezon-les-Bruyères de 1898, véritable prouesse diplomatique que l'on doit aux responsables de l'USFSA et à Walther Bensemann, est restée sans suite durant quelques années. Ce n'est que vers 1905 que l'on entre dans une phase active dans l'organisation de matchs internationaux. Dans un premier temps, c'est l'affaire des seuls clubs puisque les Ligues Régionales et le DFB restent absentes du débat. La Fédération Allemande consacre un passage à ce phénomène dans son Rapport Annuel 1905/1906 : « La position de l'Allemagne au cœur de l'Europe favorise l'organisation de rencontres entre nos clubs et ceux d'autres pays. Ce mouvement s'est beaucoup développé au cours de ces dernières années et tout particulièrement au cours de la saison écoulée qui a vu de plus en plus de ces matchs que l'on appelle « internationaux ». A l'exception de la Russie, tous les pays intéressent nos clubs. Le Pays de Bade et l'Alsace entretiennent des relations de plus en plus nombreuses avec la Suisse, la Rhénanie avec la Hollande, Berlin avec l'Autriche. Mais il est dommage que nous ne soyons pas encore arrivés à organiser une rencontre de notre équipe nationale avec celle d'un autre pays ».

Ce sera chose faite en 1908, quatre ans après la France. En effet, le 5 avril 1908 à Bâle contre la Suisse, l'Allemagne dispute son premier match international. La création d'une équipe nationale entraîne immédiatement une multiplication des matchs internationaux de clubs. Les années 1907/1908 sont celles d'une accentuation des contacts internationaux. Par exemple, Cologne se rend à Roubaix, Lyon à Karlsruhe, le Cercle Athlétique de Paris est invité par le Bayern de Munich, à Turin a lieu un Tournoi International réunissant, outre les Turinois, le FC Fribourg, le Servette de Genève et l'Union Sportive Parisienne.

L'organisation de ces premiers contacts internationaux traduit la volonté de dépasser les contentieux nationaux. Pour les clubs alsaciens, elles constituent une marque de sympathie envers la France, l'ancienne patrie. Le même sentiment anime les clubs « de l'intérieur » quand ils viennent jouer contre leurs homologues des « provinces perdues ». Pour les joueurs des clubs alsaciens ces rencontres contre les clubs français n'ont évidemment pas le même sens selon qu'ils sont alsaciens ou immigrés.

Vers 1908/1909 démarre la tradition des grands tournois de Pâques et de la Pentecôte des clubs strasbourgeois. Ainsi la venue du Bayern de Munich et du Stade Lorrain de Nancy pour le SFV et celle des Youngs Fellows de Zurich pour le FC Strasbourg 06 ; ou encore la participation du SFV au Tournoi de Genève auquel sont également conviés le FC Turin et l'Union Saint-Gilloise de Bruxelles.

Les SNN du 24 décembre 1909 confirment le caractère politique que revêtent les rencontres entre clubs français et alsaciens. A l'occasion de la venue du « Cercle Athlétique Boulonnais-Paris », le journal strasbourgeois indique que : « depuis 1907, date à laquelle le SFV avait reçu le Club Français et l'Union Sportive Parisienne, deux clubs amis, on n'a plus vu d'équipe parisienne à Strasbourg. Or, le football n'a-t-il aussi pour but de créer des liens avec l'étranger ? Les matchs internationaux permettent de cultiver les sentiments de respect et d'amitié entre sportifs des divers pays. Ils sont les véritables ambassadeurs de leur nation car ils sont pleinement impliqués dans la vie de leur pays. On peut remarquer que le football rapproche plus les peuples que les rencontres diplomatiques entre les grands de ce monde ou les congrès internationaux. C'est dans cet esprit qu'il faut placer la visite du CA Boulonnais que le SFV rencontrera sur deux matchs les 1er et 2 janvier 1910 ».

Avec les clubs français, les relations se développent de plus en plus pour les grands clubs alsaciens. Toute occasion - les trêves de Noël et du Nouvel An, de Pâques et de la Pentecôte - est bonne pour rencontrer des clubs d'autres pays. Au cours de la saison 1910/1911 par exemple, les clubs de la Ligue d'Allemagne du Sud disputent 95 rencontres internationales : 42 contre des équipes de Suisse, 21 contre les clubs d'Autriche, 11 du Luxembourg, 9 de France, 6 d'Angleterre, 4 de Hollande et 2 de Belgique. Le SFV fait, en plus, une tournée à Paris et le FC Levallois vient en Alsace pour rencontrer le FC Haguenau et Donar Strasbourg[140]. Paris foisonne de visites de clubs étrangers : le FC Moenchengladbach rend visite au Cercle Sportif Garennois et à la Jeunesse Athlétique de Montrouge, deux clubs de la Fédération des Patronages, le Red-Star de Paris, le Racing Club de France et le Stade Français multiplient les matchs contre les équipes londoniennes, belges ou tchèques.

A Noël 1910, le « Red Star Amical Club » rend visite au SFV. Puis, un match retour entre les deux clubs a lieu à Saint-Ouen en mai 1911. La venue du RSAC est un évènement considérable pour les sportifs strasbourgeois. En effet, quelques jours plus tard, le club parisien fournit cinq joueurs (Gindrat, Du Rhéart, Morel, Maës et Verbrugge) à l'Equipe de France pour le match du 1er janvier 1911 contre la Hongrie. Strasbourg l'emporte par 7-3. « L'équipe parisienne était truffée de remplaçants au match aller » fait remarquer le journaliste des SNN, le 20 mai 1911, à la veille du match retour à Paris, insistant fortement sur « la classe de l'avant-centre Maës ». C'est dire la valeur du football rhénan puisque le SFV bat un des plus grands clubs français, même si ce dernier était incomplet, alors qu'il a de grandes difficultés pour bien se comporter dans le championnat très relevé du SDFV. A Pâques 1911, c'est au tour du « Football Etoile Club Levallois Paris » et de ses Internationaux (Barreau, Triboulet, Letailleur) de faire une tournée en Alsace. Les Parisiens l'emportent sur le score de 4-2 à la fois contre le FC Donar et le FC Haguenau, deux bons clubs de la Division B.

140- Rapport annuel 1910/1911 du SDFV - Archives du DFB à Francfort

Plus le temps avance, plus les contacts avec les clubs français prennent de l'ampleur. Pour preuve le FC Mulhouse qui décide de préparer la saison 1913/1914 par une grande tournée à Paris et à Lille. Voici ce qu'en dit la SDSZ: «Du programme du vieux FCM, filiale à présent de la Mulhusina, le club de gymnastique, relevons la rencontre du 7 septembre à Paris contre le Cercle Athlétique de Paris, Champion de France 1912/1913 et celle, le lendemain à Lille contre l'Olympique Lillois, formation qui comprend sept Internationaux dans ses rangs». Les Mulhousiens l'emportent à Paris par 2-1 et font match nul 3-3 à Lille. «Le club mulhousien a glorieusement défendu les couleurs alsaciennes en terre française» conclut le grand journal sportif d'Allemagne du Sud. Si le côté «glorieux» est évidemment attribué au FCM, remarquons que les autorités politiques en place à Strasbourg ne mettent pas d'entraves spéciales aux contacts des clubs alsaciens avec ceux de France. Les choses vont même beaucoup plus loin et ce n'est pas un journal alsacien qui l'annonce mais la SDSZ, émanation officielle du SDFV. «Relevons aussi le match organisé par Monsieur Lévy de Sélestat et qui opposera en décembre prochain «l'équipe nationale d'Alsace», composée de joueurs du SVS et du FCM, à celle de la Ligue de Paris» indique-t-elle dans la même édition que celle qui informait ses lecteurs de la tournée des Mulhousiens en France.

1

Das deutsche Team 1898 in Paris. In weißer Hose posiert Walther Bensemann, rechts neben ihm Ivo Schricker.

2

e BENSEMANN TEAM contre «TOUT PARIS» gagne à Clichy-Levallois le 12. 12. 1909 par 2:1.

3

4

5

6

7

8

Stuttgarter Kickers und Cercle Athletique de Paris
am Ostermontag

Die Stuttgarter gewannen mit 5:0 Toren. Spielvereinigung Fürth, die tagszuvor gegen die französische Elf spielte, gewannen überlegen 9:0.

9

10

Légendes des illustrastions :

1 - *Les Strasbourgeois Kohts et Schricker dans une sélection nationale à Berlin en 1899*

2 - *Le « Bensemann Team », première ébauche d'une équipe d'Allemagne, à Bezon -les -Bruyères en 1898*

3 et 4 - *Nouvelle rencontre internationale « France/Allemagne » avec ce match du « Bensemann Team » contre « Tout Paris »*

5 à 9 - *Des rencontres internationales de clubs :*
- **5** - *le FC Mulhouse en 1913 à Lille*
- **6 et 7** - *le SC Sélestat reçoit Bruxelles en 1914 et Vitry en 1913*
- **8** - *le FC Bischwiller accueille le CA Vitry en 1914*
- **9** - *le Cercle Athlétique de Paris à Stuttgart*

10 - *Carte postale symbolisant l'importance du sport à la caserne*

CONCLUSION

En vingt ans (1893/1914), le football alsacien connait un extraordinaire développement et l'ensemble des composantes de la société lui témoigne un formidable intérêt.

Cette évolution est favorisée à la base par un mouvement universel de forte valorisation du sport. Celui-ci acquiert au début du XXème siècle une image nouvelle dans tous les grands pays européens. « Même les intellectuels arrivent au sport. Il leur a fallu longtemps, dix ans et davantage pour se décider. Faut-il ajouter que le sport pénètre la vie sociale, nationale, internationale même, à la transformer de mille façons ? Des apprentis se passionnent pour les « Six Jours de New-York » ou de « Berlin » alors qu'ils savent à peine où se trouvent New-York et Berlin. Ne faut-il pas voir dans cette sorte d'internationalisme sportif l'aube de la fraternité rêvée entre les peuples ? » s'interroge « La Vie au Grand Air »[141].

Le football alsacien grandit, d'autre part, dans un processus qui est mondial et qui fait du football le sport le plus populaire de la planète : « En Afrique les colonies françaises et anglaises, en Amérique les universités canadiennes et américaines et les villes d'Argentine, en Asie, l'Inde où trente mille spectateurs sont assemblés parfois et les bords europanéisés de la Chine et du Japon sont conquis par le « soccer » venu d'Angleterre. L'on ne peut cependant encore comparer cet essor général à celui particulier qui a fait de l'Europe maintenant un véritable et immense champ de football » fait remarquer le même grand journal sportif en 1914[142].

Enfin, ce développement du football en Alsace est conforme à ce qui se produit dans la structure-mère, le DFB. Ce dernier compte 194 clubs et 9.300 membres en 1904 et 1367 clubs et 110.000 membres en 1911, après être parti de rien ou presque vers 1895[143]. Au début de la décennie 1910, le football est en Allemagne, comme partout ailleurs, un fait sportif, social, politique, patriotique. L'organisation du DFB est définitivement achevée. Le maillage du territoire national en puissantes fédérations régionales, véritables piliers sur lesquels repose tout l'édifice, est en place.

Si le football a connu un tel développement en Allemagne, c'est qu'il est arrivé à tisser un réseau de relations qui lui soient favorables ou que certaines composantes de la société n'ont pu faire autrement que de se ranger de son côté : les sports concurrents, en premier lieu l'ultra-puissante Gymnastique, le pouvoir incarné par l'Empereur, l'Armée, la Marine, les grandes forces politiques et confessionnelles.

Mais il ne s'arrête pas en si bonne voie. Son réseau de relations s'élargit encore plus au début des années 1910, au point de faire de lui une force socio-politique incontournable.

Tout d'abord, les gymnastes trouvent un accord politique avec les footballeurs. La Fédération de Gymnastique autorise, en effet, en 1910 les sections de football dépendant de ses Sociétés à adhérer au DFB. Il s'agit d'un important compromis car il offre une « clientèle » supplémentaire au DFB tout en réglant un conflit larvé entre les deux disciplines, vieux de vingt ans. C'est à Strasbourg que la décision de totale collaboration entre gymnastes et footballeurs a été prise. La délibération prise par le Comité National de la Gymnastique réuni dans la capitale du Reichsland le 21 juillet 1910 indique : « Der Turnausschuss ist der Meinung, dass dem Anschluss der Spiel und Leichtathletik-Abteilungen der Turn-Vereine an andere Verbände nichts entgegensteht ». En employant les termes « autres fédérations », les gymnastes ont voulu une formule suffisamment sybilline pour ne pas reconnaître la victoire pleine et entière du football, le sport évidemment qui a le plus le vent en poupe à ce moment là. Par contre, le SDFV ne manque pas de reproduire le texte de cette délibération historique dans son Rapport annuel 1910/1911.

Ensuite, le DFB entreprend d'importants efforts pour implanter le football dans l'Armée et la Marine en traitant directement avec « les Kriegsakademien, Militär-Turnanstalten, Kriegsschuhlen, Kadettenanstalten, Unteroffizierschuhlen » (3). Là, où se trouvent les élites militaires, en clair…. Tout ceci après l'organisation au printemps 1907 d'un championnat entre Ligues Régionales de football au nom évocateur de « Kronprinzpokal ». Au même moment, le SDFV reçoit le parrainage du Prince Alphonse de Bade. Les clubs militaires se multiplient rapidement au point que le football est installé quasiment dans toutes les villes de garnison vers 1910. Le 166e Régiment d'Infanterie de Bitche est l'une des dernières unités de la région à accueillir le football[144]. Tout cet arsenal militaro-sportif voulu par l'Armée parachève les relations entre le football et l'Armée. Dans son ouvrage « Der DFB, eine politische Geschichte », Arthur Heinrich cite la constation faite par le DFB en 1913, selon laquelle « le football est en bonne voie pour avoir dans l'Armée et la Marine la prééminence sur les autres sports ». Pour le politologue allemand, tout cela n'a pas été fait sans raisons. Le football avait, tout d'abord, une dette envers l'Armée. En mettant ses terrains d'exercice à la dis-

---

141- « La Vie au Grand Air » 1910, page 18 - article de Georges Rozet.

142- page 224

143- SDSZ du 8 janvier 1913

144- SNN du 2 août 1910

position du football, elle lui avait facilité ses débuts[145]. Sans la coopération des Militaires, le football ne se serait pas développé aussi rapidement. Il ne pouvait s'acquitter de sa dette qu'en jouant un rôle de recruteur d'éléments d'élite pour l'Armée ; ce qu'il fit. D'autre part, la reconnaissance officielle par l'Armée représentait pour le football la possibilité de s'introduire plus facilement parmi les élites et ce faisant élever sa base sociologique mais surtout de grandir plus vite. La langue allemande, avec un vocabulaire commun au football et à la stratégie militaire, a facilité l'arrimage du football au militarisme. « Défendre et attaquer, tenir son poste, profiter du physique et du mental, faire gagner ses couleurs » autant d'expressions conclut A. Heinrich qui font que « le football a des ressemblances avec la guerre ».

Hors des institutions que sont la Gymnastique, l'Armée et la Marine, le football réussi également une formidable percée dans la population. Très rapidement, il est devenu un sport de masse, un sport populaire. « Non pas un sport pour la masse, c'est-à-dire les couches sociales les plus basses mais un sport pour tous, des catégories sociales les plus faibles aux plus élevées. Et non pas un sport qui ne s'adresserait qu'aux riches, comme c'est le cas pour le tennis ou l'hippisme. Le football est un sport populaire. Il est l'affaire du peuple mais de personnes qui ont reçu une éducation sportive. Siffler, critiquer, haranguer, vouloir influencer l'arbitre, sont les pratiques des gens de petite condition sociale, ceux qui ont commencé à jouer au football dans la rue. Ce ne sont pas les manières de gens de bonnes familles. Or, pas un seul club pour « enfants de bonnes familles » n'a été crée ces dernières années. Par contre, quasiment chaque Société de Gymnaste Ouvrière s'est adjoint une section football, il y a même eu des créations de clubs « sauvages », n'ayant aucune légalité » note tel observateur du football dans le SDFV en 1911[146].

La bonne relation entre football et athlétisme est aussi de nature à apporter des profits au football. « Chacun des deux sports reçoit autant qu'il donne à l'autre. L'athlétisme prépare au football, il serait donc normal que les footballeurs aident leurs cousins pour que leur sport se développe encore plus. Football et athlétisme permettent d'échapper au stress par l'activité physique de plein-air, de régérer le physique et le mental par l'esprit de compétition qui anime les deux disciplines. Ce sont deux sports indissociables. S'ils coopérent, le mouvement sportif avancera à pas de géants » note la SDSZ, l'hebdomaire du football d'Allemagne du Sud[147].

Les « Athletenvereine », lutteurs et pratiquants des poids et haltères se posent aussi la question de la création de sections de football dans leurs clubs. Non pas tant parce que les deux disciplines ont des accointances avec le football mais par pur opportunisme sportif, « parce que le football est promis à un bel avenir et qu'il serait bon de disposer d'un tel outil pour garder la main sur les jeunes »[148].

Non seulement les grandes disciplines sportives pactisent avec le football mais aussi les organisations concurrentes du DFB, la structure originelle du football allemand. « L'Arbeiter-Turnerbund », le mouvement sportif issu de la Social-Démocratie engage également une démarche de rapprochement. La SDSZ consacre un long article, le 30 juin 1913, au sujet « Football et clubs sportifs d'obédience politique ». « Tout récemment encore, dit-elle, les Sociétés Ouvrières de Gymnastique figuraient parmi les plus féroces adversaires du football. Elles l'ont même maudit ! Mais quand elles se sont aperçues que le train était en marche, que le football devenait le sport préféré de la jeunesse allemande, qu'il est maintenant le sport de centaines de milliers de personnes, à partir de ce moment lesdits adversaires se sont convertis en partisans du football. L'ATB se trouve dans la même situation que la Fédération Allemande de Gymnastique. Elle est contrainte d'accepter le football parmi ses activités, elle ne peut plus faire autrement ».

Le football par son extraordinaire succès s'impose donc à l'ensemble de la société allemande. S'il est marqué par les mêmes caractéristiques, le football alsacien dispose cependant d'une corde supplémentaire à son arc. Aucune autre province que le « Reichsland Elsass/Lothringen », aucun autre sport que le football, ne sont en effet en mesure de remplir aussi bien le rôle consistant à rapprocher les sportifs français et allemands. Cet aspect très politique est un atout supplémentaire pour le football alsacien dans sa marche en avant qui le mène au rang de sport dominant. Les contacts entre clubs alsaciens et parisiens vont déboucher sur les matchs entre grandes villes de part et d'autre du Rhin et sur des matchs de prestige telles les rencontres entre Berlin et Paris. « Faire jouer en 1913/1914 les premières rencontres entre Paris et Berlin était un pari audacieux. On hésita longtemps. Comment le public accueillerait-il cette nouveauté ? Les sentiments sportifs étaient-ils assez forts pour que la foule oublie la nationalité des joueurs et ne se souvienne que de leur qualité de footballeurs ? » s'est interrogé Achille Duchenne, un pionnier du football parisien[149]. D'aucuns ont prétendu que la fréquence des rencontres de football entre clubs français et allemands baissait à mesure qu'approchait la déclaration de guerre. A la lecture de la presse française et allemande, c'est le contraire que l'on constate. Les premières rencontres entre Paris et Berlin, matérialisant dans un cadre très officiel les relations footballistiques entre les deux capitales, datent précisément de 1913/1914. Le match retour disputé à Ber-

---

145- A Bischwiller, par exemple, le football démarre « auf dem hiesigen Artillerie-Uebungsplatz in der Nähe des Militärcasinos" - voir « Les Affiches de Bischwiller » du 23 septembre 1899.

146- SDSZ 1911, page 806.

147- SDSZ du 28 avril 1913

148- SDSZ du 21 avril 1913

149- « Le Football » nr 5 - 2 janvier 1930

lin devant plus de 10.000 spectateurs n'a lieu que six semaines avant la déclaration de guerre. Il a pour cadre le tout nouveau Stade de Berlin/Grunewald. Par ailleurs, c'est fin 1913 que le FC Mulhouse entreprend sa grande tournée à Paris et à Lille et fin juin 1914, un mois à peine avant le début des hostilités, les athlètes strasbourgeois reçoivent encore leurs amis parisiens du « Metro Club ». Les footballeurs français et allemands, à l'origine des contacts sportifs franco-allemands, n'ont pas vu arriver la guerre.

Pour répondre à la problématique posée en introduction, on peut dire que de 1890 à 1914, le football alsacien a une histoire propre qui s'inscrit bien sûr dans le mouvement omnisport alsacien en général mais aussi dans le contexte du football international. Ce travail qui repose quasi-uniquement sur des documents d'époque (journaux et écrits de contemporains de cette période) permet de dégager des conclusions qui ne devraient pas être remises en cause fondamentalement à l'avenir.

Une première caractéristique du football alsacien est sa précocité. Abstraction faite des villes du Havre (1872) et de Brème (1880) - où le football importé par les Anglais n'a rien à voir avec celui qui démarre à Strasbourg en 1893 puisqu'il ne se pratique pas encore dans le cadre d'une compétition et qu'il doit s'agir d'une version très hybride de rugby/football - le football arrive à Strasbourg dans une forme assez définitive de « Football-Association » au moment où il n'existe que cinq ou six clubs à Paris et pas beaucoup plus en Allemagne. « Le Football Club de Berlin « Frankfurt 1885 », les Kickers 1891 de Karlsruhe, le Dresdner Sport Club 1892, le Football Club de Strasbourg 1893 et le FC Hanau 1893 sont les clubs les plus connus des premières années du football allemand » indique Lothar Skorning, Professeur à l'Université Humboldt de Berlin[150]. Le premier club de Strasbourg est donc un club de légende du football continental au même titre qu'à Paris, le Standard Athlétic Club, le Paris Association Football Club ou les White Rovers, les premiers clubs de Berlin, Hambourg, Munich ou Stuttgart ou le célèbre Slavia, le club de l'intelligentsia praguoise, né lui aussi en 1893.

L'aspect mythique du FC Strasbourg est dédoublé par la personnalité de celui qui est directement à l'origine de sa fondation, Walther Bensemann, « l'homme qui a fait venir le football en Allemagne »[151] (figure emblématique du football allemand, promoteur du jeu dans la décennie 1890, journaliste après 1918, fondateur du « Kicker », le plus grand hebdomadaire sportif allemand. Pour terminer sur l'aspect prestigieux du premier club de football alsacien, mentionnons que celui-ci, comme d'ailleurs l'ensemble des premiers grands clubs continentaux, n'avait pas manqué d'adjoindre au football d'autres disciplines athlétiques, en l'occurrence l'athlétisme et le tennis, et avec quel brio. Tout ceci bien avant la création de clubs mythiques comme le FC Barcelone et le Milan AC en 1899, le Bayern de Munich en 1900, le Real de Madrid en 1902 ou l'Inter de Milan en 1908. Cette fantastique antériorité du football alsacien est une de ses caractéristiques majeures.

Pionnier parmi les pionniers, le football alsacien se distingue du football français (parisien, normand, nordiste) pour ce qui est du rôle joué dans son implantation et sa diffusion par les Britanniques. Alors qu'à Paris, Roubaix, Le Havre, le football a été importé par les Anglais, ces derniers constituant en outre la quasi-totalité de l'effectif des premiers clubs, à Strasbourg, à Mulhouse aussi mais à un degré vraisemblablement moindre, les premiers pratiquants sont autochtones. Ils ont, il est vrai, le renfort numérique mais surtout technique et qualitatif des Britanniques, selon le club et selon le moment. Mais pas pour très longtemps puisque dès 1899, trois clubs, le « Donar de Strasbourg », le « Sport Club de Bischwiller » et le club de Reichshoffen sont de création entièrement indigène. La seconde grande caractéristique du football alsacien est donc son mode d'implantation qui ne relève pas de l'importation par les Britanniques mais de la transplantation par des pratiquants vieux-allemands ou alsaciens qui ont appris à jouer au football en Angleterre (comme le Strasbourgeois Bierlein-Naboulet, joueur du Frankonia) ou sur le Continent au contact d'Anglais immigrés. Dans cet ordre d'idées, le rôle joué par Walther Bensemann est considérable. Le football à Strasbourg et à Karlsruhe lui doit tout. C'est moins vrai pour Fribourg et Stuttgart où l'influence des Britanniques est manifeste.

Les relations entre la gymnastique et le football, entre le sport dominant et le dernier venu des sports, sont une autre particularité alsacienne. Alors que dans tout le Reich, les professeurs de gymnastique sont souvent présentés comme étant des adversaires du football, adversaires quasiment institutionnalisés au même rang que l'Ecole et l'Eglise, en Alsace cette opposition ne transperce pas. Jamais on n'a vu les gymnastes faire des croches-pied aux footballeurs. « On a suffisamment de problèmes d'ordre politique pour ne pas en rajouter d'autres entre nous de nature sportive » semble vouloir dire cette position de non-affrontement. C'est bien dans cet esprit qu'est opéré le sauvetage du principal club de football de Mulhouse et de Colmar par les gymnastes de chacune des deux villes. Quant au football catholique et socialiste alsacien, c'est bien dans les salles de gymnastique ouvrières et des patronages qu'ils naissent tous les deux, à l'instar de ce qui se fait en France pour le football de la « Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages » et en Allemagne pour celui de « l'Arbeiter Turner Bund ». Mais en Alsace, la démarche se fait des deux côtés, socialiste et catholique.

150- Lothar Skorning « Fussball in Vergangenheit und Gegenwart »

151- B.M. Beyer „Walther Bensemann, der Mann der den Fussball nach Deutschland brachte"

Par contre, sur le plan de l'origine sociale des premiers pratiquants, il n'y a pas de différence fondamentale entre les footballeurs alsaciens, parisiens ou badois. Ils sont issus de la bourgeoisie, du « Mittestand », ces couches sociales moyennes qui ont les possibilités de payer des études (lycée ou université) à leurs enfants. Rares sont les enfants d'ouvriers ou de l'aristocratie à pratiquer le football vers 1895 : les classes populaires n'ont pas encore osé franchir psychologiquement le pas qui les sépare du football moins conservateur que la gymnastique, et l'aristocratie préfère l'aviron, l'escrime, le cyclisme ou le tennis, car pour elle le football est déjà un peu le jeu des « dummen Jungen »[152]. C'est à la fois tout seul et au contact de la gymnastique (civile, ouvrière et confessionnelle) que le football se démocratise. C'est avec elle qu'il tisse des relations, rarement avec les autres disciplines « nobles » à l'exception du cyclisme qui l'autorise à utiliser ses vélodromes.

L'Angleterre est en arrière-fond de ce mouvement de démocratisation. Non seulement parce qu'elle est sous le regard des Continentaux pour son savoir-faire footballistique et pour l'extraordinaire engouement que le football produit déjà sur les foules, mais aussi pour des éléments qui, à première vue, n'ont aucun rapport avec le football. D'aucuns[153] défendent la thèse qu'en Angleterre, berceau à la fois du football et du capitalisme, la démocratisation du football, en dehors du fait que le sport a été d'une manière générale touché par les tendances libérales du capitalisme, serait due à des facteurs comme l'aspiration des masses laborieuses à une modification du mode de vie par rapport aux déplorables conditions de vie et de travail dans les grandes villes industrielles anglaises, à la compréhension somme toute facile du jeu et à la combinaison qui existe entre l'esprit d'équipe, la performance individuelle et le facteur chance. Or, il est étonnant de constater qu'après Strasbourg et son premier club de l'élitiste « Quartier des Quinze », le football alsacien a pris immédiatement naissance dans des villes (Mulhouse, Bischwiller, Reichshoffen, Haguenau) où l'activité économique est forte, l'initiative individuelle présente, voire un certain esprit capitaliste. Les familles Schwartz, gros propriétaire foncier à Mulhouse, Neff, négociants à Strasbourg, l'industrie textile de Bischwiller, le commerce du houblon de Haguenau, l'activité industrielle lourde générée par de Dietrich à Reichshoffen, voire un peu plus tard les familles Lévy, propriétaire d'une banque privée à Sélestat ou Rinckenberger, brasseurs à Bischwiller, rentrent étrangement dans ce schéma et pourraient accréditer la thèse d'une possible relation, en Alsace aussi, entre football et capitalisme.

Il n'y a pas de différence non plus entre le football alsacien, allemand et français en ce qui concerne le rythme et les phases de développement. Pour les trois entités, les toutes premières années du XXème siècle sont des années clés, celles d'un nouveau « bond en avant » du ballon rond : 1904 pour le football français avec un championnat Ufsa de treize équipes, 1905/1906 pour le football rhénan avec la grande vague de création des clubs alsaciens. Le football gravit un échelon de plus, s'affirme vis-à-vis des autres sports, s'introduit dans les instances confessionnelles et politiques et dans les relations internationales. Partout, de Mulhouse à Bischwiller, le football connaît déjà ses premières vedettes, partout s'annoncent déjà les grandes mutations des années 1920, partout il a pris rang de sport le plus populaire à la veille du déclenchement du premier conflit mondial.

152- „Pas très intelligents" - Brochure du 70ème anniversaire du Frankonia de Karlsruhe

153- Lothar Skorning « Fussball in Vergangenheit und Gegenwart »

ANNEXE 1

« Le championnat est terminé. Le cyclisme sur piste prendra le relais du football à partir du mois prochain dans les préférences des sportifs strasbourgeois. C'est peut-être le moment de se poser la question des moyens et de l'avenir des clubs de football locaux. Tous devraient avoir à l'esprit les beaux résultats passés. Cela vaut pour commencer pour les deux sociétaires de la Division B, Frankonia et le FC Strasbourg 06, qui en comparaison de la saison précédente ont connu cet hiver une véritable débâcle. Cette démarche vaut aussi pour le SFV. Il est difficile de trouver un club plus imprévisible que lui, qui au même moment arrive à gagner contre les meilleures équipes et trouve le moyen de se faire battre par des sans-grade. Pourtant, le club dispose de bons joueurs : la ligne des demis avec Gosseling, Voigt, Charpentier est réputée, Roth et Simon sont de bons arrières latéraux même s'ils ne sont pas parfaits, au but, Schneider est époustouflant. Il est l'idole du public du Tivoli. Les problèmes du SFV se situent au niveau du secteur offensif. Ce n'est pas médire que d'affirmer que les attaquants sont quasiment les moins bons de toute la Ligue A. Fritsch ne serait plus titulaire en Division B. Il devrait arrêter sa carrière. Les deux ailiers, qui ont tout juste 17 ans, n'ont pas encore le niveau de la Division A. Les deux éléments indiscutables à ce niveau sont Bongard et Froitzheim mais il leur arrive aussi de passer à côté d'un match. Ce qui est ennuyeux par ailleurs, c'est que l'on n'a aucun remplaçant qui ait le niveau de la Ligue A. De plus, quand on sait que Gosseling et Simon sont en fin de carrière, il faut bien reconnaître que l'avenir du SFV n'est pas des plus réjouissants.

C'est pourquoi, il est dans l'intérêt du SFV de reconstituer ses forces, sinon Strasbourg risque d'être privé du football d'élite. Pour cette raison et au risque que l'on me prenne pour quelqu'un de pas très sérieux, je pose la question suivante : Strasbourg disposant avec Donar d'une très belle équipe, les deux grands clubs, Donar et le SFV, ne devraient-ils pas fusionner ? A-t-on pensé aux avantages qui en résulteraient ?

Donar obtiendrait enfin ce qu'il recherche depuis des années : la montée en Ligue A. Seul, il n'y arrivera jamais. Le niveau de la Division B de « Mittelbaden » ainsi que le budget nécessaire pour évoluer en Ligue A constituent trop d'obstacles. Rien que les neuf déplacements en championnat de Ligue A peuvent être chiffrés à environ 1.100 marks. Or, qui connaît un tant soit peu le contexte local sait le peu d'intérêt des Strasbourgeois pour le football comparativement à d'autres villes. Une belle affiche attire 200 à 300 spectateurs. Dans ces conditions, les recettes ne suffisent pas pour boucler le budget. En ce qui concerne le nombre de membres, ce n'est guère mieux. Il révèle également un manque d'intérêt pour le football et dans toutes les couches sociales d'ailleurs. Avec 150 membres, le SFV figure parmi les clubs les plus faibles de la Ligue A. Quant aux clubs strasbourgeois qui jouent en Division B, ils peuvent compter sur une centaine de membres au mieux. Avec aussi peu d'intérêt pour le football, il est impossible, tant pour des motifs sportifs que financiers, que Donar puisse évoluer parmi l'élite. Par ailleurs, la rumeur, qui circule selon laquelle Donar ne disposerait plus la saison prochaine de son terrain clôturé, est-elle juste ? Si oui, cela constituera un handicap certain. Toutes ces questions ne se poseraient pas si Donar et le SFV faisaient cause commune. Les meilleurs joueurs de Donar - Wilhelm, Lorentz, Neumann, Illmer - pourraient jouer au niveau qui est le leur. Quant au club, il disposerait d'un beau terrain et n'aurait plus à se battre pour son avenir comme cela a été le cas ces dernières années.

Le SFV n'aurait pas moins avantage à faire la fusion. D'abord, il pourrait solutionner le problème du déficit financier. Il a, en effet, aujourd'hui trop peu de membres pour subvenir au budget des frais de déplacement. Ensuite, il serait gagnant sur le plan sportif. Après fusion, il pourrait rivaliser avec les meilleurs clubs allemands et étrangers. Il renforcerait son attaque en prenant chez Donar, Lorentz, Wilhelm et Neumann. Sa nouvelle équipe serait formée ainsi : Schneider ; Simon, Roth ; Charpentier, Voigt, Neumann ; Lorentz, Froitzheim, Wilhelm, Gosseling, Bongard. Avec cette composition d'équipe, on aurait une belle attaque et peu d'adversaires à craindre. De plus, le club pourrait compter sur de très bons remplaçants. Au final, tout le monde serait gagnant. Les supporters soutiendraient davantage un club qui a des résultats et le nombre des membres actifs ou passifs augmenterait.

Il appartient, à présent, à chaque club d'évaluer les avantages de la fusion en laissant tout à priori de côté. Il ne faut que le SFV soit le seul gagnant dans l'opération. La fusion ne sera réussie que si les deux clubs trouvent leur compte. Nuremberg et Karlsruhe viennent de montrer qu'avec des gens de bonne volonté tout est possible. C'est pourquoi, nous croyons la fusion également faisable à Strasbourg. Elle est le seul moyen pour le football strasbourgeois de retrouver son lustre passé ».

ANNEXE 2

Extrait de la brochure réalisée pour le 40e anniversaire de l'ASS - 1930 - Microfilm 10.134 BNUS

« Notre vieille ASS est née de la fusion de deux clubs, le Strassburger Fussball Verein et le Donar. Ces deux clubs qui se trouvaient à la tête de leurs catégories ont fusionné en 1912 en prenant le nom de Sportverein Strassburg qui, après l'armistice, a donné « l'Association Sportive de Strasbourg ».

Le Football Club Donar a été fondé en 1899. Le nombre de ses adhérents était minime, comme pour tous les clubs de l'époque. Ils ne jouaient pas seulement au football mais s'occupaient aussi de la Direction et de l'administration du club. Le terrain de jeu, que l'on ne pouvait qualifier de stade, se trouvait sur un emplacement propriété de l'autorité militaire, près des Ponts-Couverts. Aujourd'hui, il est occupé par l'Institut Bactériologique et en partie par l'Ecole de l'Ill. Assez rapidement, le club a été obligé de chercher un autre terrain, les exercices militaires entravant trop souvent la pratique du football. On trouva un autre terrain, prêté obligeamment par la municipalité et situé près de Koenigshoffen, sur le terrain « Gallenmatt ». D'autres clubs l'utilisèrent également pour pratiquer leur sport favori, entre autres le FC Frankonia, l'actuel Red Star de Strasbourg. Petit à petit, le Donar prit de l'essor sous la présidence de Mr Haberstroh, un dirigeant actif et méritant, et sous l'impulsion de membres, animés d'un idéal sportif et donnant le meilleur d'eux-mêmes. Quelques uns font toujours partie de notre ASS aujourd'hui. Il s'agit de Messieurs Mertz, Bloch, Helms, Schitz, Charles Frey (1), Metzger, etc…

Le FC Donar a obtenu des résultats appréciables. Le club faisait partie de la Ligue B, remportant plus fois la « Gaumeisterschaft » et perdit plus qu'honorablement la finale pour la « Bezirksmeisterschaft ». Faisaient partie de la même division : le FC Frankonia de Strasbourg, le FC Haguenau, le SC Sélestat, le FC Mulhouse, Union Mulhouse (actuel Cercle Athlétique de Mulhouse), Fribourg, etc.

Les matchs étaient disputés aussi ardemment qu'aujourd'hui, peut-être même plus ardemment. Tout footballeur était attaché aux résultats de son club et donnait le meilleur de lui-même pour qu'il figure honorablement dans les différentes compétitions. En outre, une forte amitié entre joueurs permettait de surmonter les difficultés passagères. Changer de club ne se faisait pas et la période des mutations, tant redoutée par les dirigeants actuels, était une chose inconnue. La composition de l'équipe première du Donar était la suivante : Mertz, Illmer, Schitz, Bonnet, Helms, Rudy, Berberich, Lorentz, Wilhelm, Bischoff, Pierre Hug, Henri Bloch, Frédéric Roser. L'homogénéité de l'équipe était très grande, elle était à la base de nos succès. Le Donar a aussi su se faire un renom par les matchs amicaux. Malgré les faibles ressources du club, malgré le fait que les joueurs devaient payer eux-mêmes les frais de déplacement, de nombreux voyages furent néanmoins organisés, notamment en Suisse, en France et en Allemagne.

C'est au moment où le Donar était sportivement à son apogée que le « Strassburger Fussball Verein », arrêté dans son expansion par une période de mauvais résultats, lui demanda de fusionner. Il fallait d'abord convaincre en interne et l'intérêt des deux clubs était tel que l'on y arriva sans trop de difficultés. C'est lors d'une mémorable séance qui s'est tenue au Luxhof (actuellement Brasserie de la Concorde) que les deux clubs décidèrent la fusion. Lors de la même réunion un premier Comité a été élu et le nom de SVS adopté par acclamation. L'ancien Comité du Donar entra en totalité dans le Comité du nouveau club. Ainsi, disparut le Donar. Cependant, il reste présent dans le cœur des anciens qui aujourd'hui sont tous des fervents de l'ASS. Messieurs Haberstroh, Schitz, Merz, Helms, Roth, Henri Bloch, membres de l'actuelle ASS, viennent du Donar.

Le Donar n'arriva pas les mains vides. Il apporta comme dot à la communauté une bonne équipe, son terrain, l'ancien Vélodrome au Wacken. C'était quelque chose d'extraordinaire à cette époque que d'avoir un terrain clos et pourvu de vestiaires. En plus, le terrain de « l'Akademischer Sportclub » était à disposition pour les autres équipes (2). Si l'ASS profite toujours aujourd'hui de ce complexe sportif du Wacken, c'est au Donar qu'elle le doit et à son Président M. Haberstroh.

Après la fusion, le SVS arriva très vite à reprendre sa place au soleil et le SVS eut un renom considérable. De nombreux déplacements à l'étranger firent connaître le SVS hors des frontières alsaciennes. A l'époque déjà, le club avait des contacts avec des clubs français. Il prit part à un Tournoi à Lausanne avec « Lausanne Sports » et le « Cercle Athlétique de la Société Générale Paris ». Par ailleurs, les sportifs strasbourgeois ne purent jamais se plaindre d'un manque de grands matchs. Celui, un samedi après-midi, contre les « Bolton Wanderers », en tournée sur le Continent, devait battre le record de recette et de spectateurs du stade du Tivoli. Je me souviens que la recette de cette rencontre atteignit 5.500 marks contre 250 marks pour un match ordinaire, ce qui représente une affluence de l'ordre de 3.500 spectateurs pour ce match inoubliable.

Outre le football, le SVS pratiqua l'athlétisme comme le SFV l'avait fait précédemment. De très grands résultats ont été obtenus et les noms d'athlètes comme Person, Charpentier, Amberger, Flory, d'autres encore, resteront à jamais gravés dans le cœur et la mémoire des adeptes de l'athlétisme comme ceux des Voigt, Gosseling, Thomson, Froitzheim, Lorentz, etc. chez les « piqués » du football ».

Notes :

1- Futur maire de Strasbourg

2- L'article de Monsieur Schitz apporte la preuve de l'existence de deux stades de football au Wacken : celui construit pour le Club Universitaire (Akademischer Sport Club), utilisé principalement par le SFV et celui du Vélodrome dans l'enceinte même du stade dédié au cyclisme sur piste. Charles Frey, cité comme faisant partie des membres du Donar, est bien évidemment le futur Maire de Strasbourg.

ANNEXE 3

Extrait de « La Vie au Grand Air » après le match France - North/Londres Amateurs - début 1907.

« Nous avons en France des joueurs, et non en petit nombre, qui connaissent parfaitement la tactique du « Football-Association ». Le jeu d'une bonne équipe anglaise ne leur apprend rien de nouveau : il leur rappelle ce dont ils discutent si bien au vestiaire et qu'ils oublient radicalement dès qu'ils sont sur le terrain de jeu. D'une manière générale, il n'y en a peut-être pas un seul joueur qui ne reconnaisse l'inanité du jeu individuel ; mais il n'y en pas onze qui s'entendent pour le bannir lorsqu'ils jouent ensemble. C'est que le public ne manquera jamais une occasion d'applaudir. Or, quelles soient leurs bonnes résolutions, les joueurs français subissent toujours le charme des applaudissements ; ajoutons, pour être juste, que les joueurs étrangers se mettent aisément au diapason.

Voici un avant qui dribble d'une manière convenable. Aux yeux du public, il sera tout de suite « le dribbleur », l'homme que l'on acclamera d'autant plus fort qu'il gardera le ballon plus longtemps. Des encouragements bruyants sembleront l'inviter à gagner la partie à lui tout seul. Car il est nécessaire qu'il la gagne par tous les moyens possibles et impossibles : en « Football-Association », moins qu'en tout autre sport, on ne joue pas pour le plaisir de jouer. Au milieu de ce vacarme flatteur, comment cet homme songerait-il qu'il va trop loin ? Que quatre autres avants sont là, mieux placés que lui, attendant le ballon qu'il ne leur donnera jamais ?

Tel arrière donne dans la balle des coups de pied émouvants. Il pourrait, satisfait de la longueur de son coup, apprendre à le diriger avec précision, à le mesurer. Appliquant dans le jeu le fruit de cet entraînement solitaire, il pourrait, avec discernement, distribuer le jeu à ses camarades, inaugurer un jeu de passes rapides, courtes, multipliées, plus sûr et plus difficile à prévenir que tout autre. Mais il est connu comme le « Donneur » de grands coups de pied. Alors que voulez vous ? Il essaiera de triompher, une fois de plus, dans la spécialité qui lui a valu l'approbation populaire. Il tapera au petit bonheur ou à peu près, mais le plus fort possible pour faire un effet sur le public. Et d'un coup de pied magistral, frénétiquement applaudi, il enverra le ballon dans les pieds d'un adversaire.

Le public est le grand coupable. Son emballement inopportun menace de perpétuer à jamais les grosses fautes de tactique. Son devoir est tout autre. Il y a malgré-tout une minorité compétente dans la foule. Que celle-ci prenne résolument l'initiative de siffler ce qui mérite de l'être et de n'applaudir que le reste. L'éducation de public se fera plus vite et celle des joueurs sera simultanée ».

ANNEXE 4

Extrait de la brochure du 40e anniversaire de l'ASS publiée en 1930. BNUS - MFL 10.134

Othon Jenner, Président de la Section Athlétisme, décrit le fonctionnement de l'athlétisme avant 1914 au sein du SFV et ses liens avec le football.

« Monsieur Auguste Neff, notre Président d'Honneur et Monsieur Gustave Jeffke, le « papa » de l'athlétisme, nous ont raconté souvent l'époque primitive de l'athlétisme en Alsace. Ils nous rendaient compte des premiers meetings qui eurent lieu entre 1890 et 1900 et qui réunirent quinze à vingt athlètes et très souvent moins de spectateurs que d'athlètes. Le prix des places assises était de dix pfennigs, parfois même on pouvait se procurer une place assise à cinq pfennigs en prenant une chaise quelque peu bancale qui n'avait pas trouvé preneur.

Les « cracks » des débuts furent notre ami Jeffke, détenteur pendant longtemps du record d'Allemagne du 2.000m, excellent coureur aussi sur 1.500m ; ensuite, Scherwitz et l'Italien Fugetta qui s'était établi à Strasbourg et qui courait sous les couleurs du SFV. A cette époque, on n'avait pas encore le souci des licences, le matériel était primitif, on se se déplaçait que très rarement et on ne connaissait pas encore la piste en cendrée mais on pratiquait le sport et souvent du beau sport.

La vraie base de notre section d'athlétisme a été créée en 1909/1919. A cette époque les Person, Charpentier et Amberger amélioraient leurs résultats et ils furent bientôt connus sur un plan international. Les garçons de 14 ou 15 ans que nous étions commençaient vers 1910 à s'intéresser à l'athlétisme. Nos parents trouvaient que c'était des idées bien saugrenues mais nous ne nous laissions pas nous décourager. La vieille et bonne Place Lenôtre se peuplait de plus en plus les jeudis. On démarrait toujours nos après midis par un match de football. On pratiquait un bon football, un football qui ne serait pas dépassé aujourd'hui. Les Eiermacher, Pétri, Tidemann, Kummer, Hatterscheidt, les frères Voigt, Amlung, Velt, Reichelt, Hennig, Greiner, Zaepfel, Preuss, Geisler, Ruckert, Charles Gutig et moi-même étions les habitués de ces rencontres. A deux, on se partageait des chaussures Speitel mais ça fonctionnait très bien de sorte que nous nous réjouissions de pouvoir revenir le jeudi suivant.

Au printemps 1911, nous nous sommes rendus un jour au Vélodrome pour assister à l'entraînement des athlètes. Quelques trouvèrent goût à la discipline. A partir de ce moment, dès que le match de football était terminé, on s'entraînait pour l'athlétisme et ce, toujours Place Lenôtre. Notre seul ustensile était un disque en fer ; en conséquence, chacun s'entraînait au lancement du disque et aux courses de fond.

En juin 1911, Amberger qui s'était promené à l'Orangerie, passe par hasard Place Lenôtre et assiste à notre entraînement. Il fit ce que l'on continue de faire aujourd'hui : il nous « raccola ». En juin encore, nous entrions au SFV. Nous devions faire un stage de trois mois et enfin, fin août, la carte de membre était définitivement obtenue. D'abord, il fallait s'entraîner au football. Mon excellent ami Feigel remplît la fonction de professeur. Il nous accueilla en disant : « Fumer équivaut à un meurtre, boire de l'alcool c'est un double meurtre, et je ne veux en voir aucun avec une fille ». Personne n'avait pensé à tout cela car rien qu'économiser les 50 pfennigs pour la cotisation mensuelle était déjà très difficile.

Revenons à l'athlétisme. Dès les premiers beaux jours du printemps 1912, nous nous sommes présentés chez Georges Amberger pour apprendre à devenir des athlètes. Nous retrouvions chez lui : Person, très distingué, Charpentier, un gentleman, Dangel, un rustre, Wecker appelé « le prolétaire », Foechtelé, toujours de bonne humeur, le svelte Haussmann et le plus beau et le plus rapide, le sprinter Flory, Helmbold, etc. La jeune garde était constituée par Henning, Welt, Wachter, Rudy, Reichel, Geissler, Reitenhardt et moi-même.

Après la fin de la saison de football, les footballeurs Bongard, Feigel, Petri, Lorentz étaient également avec nous. La fusion avec le Donar faite, notre équipe s'est trouvée renforcée par les footballeurs « donariens » Engel, Pierre Hug et Engelmann. En 1911, Wischnewsky qui faisait son service militaire à Strasbourg et qui était un bon coureur de demi-fond, nous a également rejoints.

Le plus grand succès avant gerre fut remporté par le fameux trio Charpentier-Amberger-Person lors du meeting international du « Palmengarten » à Francfort dans la course de relais 3 x 1.000m en 8 minutes et 7 secondes. Ce temps a été enregistré comme Record du Monde et le resta longtemps. L'exploit de Francfort rendit nos coureurs célèbres au-delà de nos fronrières. Malheureusement, les trois athlètes ne continuèrent pas à faire équipe suite à des divergences entre Person et Amberger. En 1912, ils auraient été en mesure de courir le 3 x 1.000m en moins de 8 minutes. Nous autres jeunots, nous ne le savions que trop bien et nous regrettions vivement de n'avoir pas eu la chance d'assister à cet exploit.

La belle saison était un délice pour les athlètes. Quotidiennement, on s'entraînait d'après la « recette Amberger » et chaque soir, après 18h, on pouvait voir les fervents de l'athlètisme s'entraîner au Vélodrome où les « As » de la bicyclette - les Boeschlin, Rohmer, Gruber, Ritzenthaler et le « coming-man » Kraft - furent nos bons amis. C'est lors d'une soirée d'entraînement que le bon et vaillant Kraft fit une chute mortelle. Les athlètes, qui s'entraînaient au même moment sur la piste en béton armé large d'un mètre, prodiguèrent les premiers soins à leur pauvre ami. Sa mort nous impressionna beaucoup. Nous avons sacrifié nos derniers pfennigs pour lui offrir une couronne.

L'entraînement était très dur. Les athlètes d'aujourd'hui le trouveraient certainement exagéré. Amberger s'entraînait deux fois par jour. Pour les jeunes que nous étions et qui servions de sparring-partners, cela était de trop. Après le dîner, on se revoyait « Au Plätzel », le bistrot situé Place de Haguenau. Quans on se quittait vers 22h, chacun était d'accord pour «remettre cela » dès le lendemain.

En 1912 eurent lieu les Jeux Olympiques à Stockholm. Amberger et Person nous en avaient souvent parlé. Ils ont d'abord du participer aux épreuves de sélection dont la partie la plus importante s'est déroulée à Leipzig. Préalablement à la journée de Leipzig eurent lieu à Strasbourg les sélections pour la région de l'Allemagne du Sud. Sur les différents vainqueurs strasbourgeois, motifs financiers obligent, seuls Person et Amberger ont eu la chance de pouvoir aller à Leipzig. En grande forme, Person gagna le 400m en 50 secondes devant Buchgeister ainsi que le 800m en 2 minutes, juste devant Lehmann. Amberger se classa second du 1.500m derrière von Siegel mais devant Mickler.

Alors quel évènement quand les deux prirent le train pour Stockholm ! Georges avec l'équipement classique de l'époque, c'est-à-dire avec pour seul bagage, une chemise de rechange, un kilo de sucre, quelques bananes et les chaussures à pointes dans les les poches du pantalon. Pas de wagon-lit, c'était un luxe inabordable. Il a voyagé en troisième classe. Mais quelle animation quand nos « Olympiens » revînrent de Stockholm. Amberger rapporta plus de cent cinquante photos.

Person est arrivé en demi-finale sur le 800m. Il n'a pu se qualifier pour la finale olympique. Engagé sur le 3.000m, Amberger s'est fait éliminer dès le premier tour. Amberger et Person nous firent le compte-rendu du 800m, du 1.500m gagné par le phénoménal Jackson en 3m56s et nous parlèrent de Ralph Rose qui a lancé le poids à 15m50. On a évoqué la guigne de Rau sur le 100m et la belle victoire de l'Allemand Halt dans le Décathlon. Ces moments restent inoubliables pour moi.

A cette époque, les meetings étaient rares. Les jeunes se déplaçaient dans la région, exceptionnellement à Karlsruhe pour les Championnats d'Allemagne du Sud. Les athlètes payaient le voyage de leur poche, de même que les frais relatifs au séjour sur place et même les frais d'inscription. C'était normal. L'engagement d'un athlète officiellement par son club représentait un grand honneur. C'était un privilège en quelque sorte. Je me souviens d'un incident très amusant arrivé en 1912 à Brumath : quand le cortège officiel se rendit au « stade » (imaginez un grand pré), des fleurs nous ont été jetées de toutes les fenêtres. Les maisons étaient décorées en notre honneur de couronnes de sapin.

Le clou de la saison était chaque année la course de relais Sélestat/Strasbourg. Pour cet évènement, on s'entraînait pendant des semaines et l'on était heureux quand on était sélectionné pour courir en équipe I avec les Amberger, Person, Dangel, Flory, Charpentier, Engel, etc.

En 1913, nous étions en tête après les 6,5 km d'Amberger et les 2 x 3,5 km de Geissler et de Jenner mais nous avons failli tout perdre après les 11 km courus par Hans Dangel qui pendant la course s'était mal alimenté. Willy Dahl du FC Neudorf le rattrapa mais finalement le SFV devait gagner tout de même, Charpentier notre dernier relayeur se paya même le luxe de changer de chaussures à l'entrée dans Strasbourg, à la hauteur du stade du « Frankonia ».

En hiver, le football était obligatoire pour les athlètes. L'athlète pur, celui qui ne pratiquait que l'athlétisme, n'existait pour ainsi dire pas. Dès que le printemps approchait, on se rendait dans la forêt du Rhin. A partir de l'Auberge Roth, on organisait avec les footballeurs - Gosseling, Waechter, Feigel, Schneider, Jacques - un cross-country à travers champs.

Fin 1913, Amberger remporta à Munich un gros succès ; sur le 800m, il se mesurait à Baker, le champion universitaire anglais. Il l'emporta en 1minute 58 secondes, temps phénoménal pour l'époque. La saison 1914 promettait beaucoup : Amberger était devenu une grande vedette. Il réalisa 49 secondes 2/5 au 400m et 1 minute 55 secondes au 800m. On attendait donc avec une grande curiosité les Championnats d'Allemagne fixés au 21 août 1914. Fin juin eut lieu au Vélodrome de Strasbourg le « Meeting International » qui avait déjà été organisé en 1911. Le SFV avait invité des amis de Paris : le Métropolitain Club avec Millot, Frémont, Arnaud, Jacob et Reinhardt. Ce dernier battit de justesse Flory au 200m en 23 secondes 1/5. Le meeting a été un grand succès malgré l'état rudimentaire de la piste ».

ANNEXE 5

Extrait de « La Vie au Grand Air » 1909, page 190

Le gardien de but

Le rôle du gardien de but est un des plus importants dans l'équipe. Mon idéal serait un joueur pas trop grand. Beaucoup de gens pensent que si un homme est grand, c'est un bon gardien. A mon avis, c'est une erreur car si un homme de grande taille a plus d'abattage, il est moins rapide à attraper le ballon quand il arrive à ras de terre. Je ne dis pas qu'il doive être trop petit. Il doit avoir environ 5 pieds 6 pouces maximum. Pour employer une expression célèbre, je dirais « qu'on devient joueur mais que l'on naît gardien de but »

Un gardien de but peut aussi avoir recours aux pieds si c'est le dernier moyen qui lui reste d'arrêter le ballon mais il doit surtout se servir de ses mains qui lui donnent un grand avantage sur les autres joueurs. Il doit faire appel à beaucoup de jugement pour se rendre compte s'il doit rester dans son but ou en sortir quand un adversaire a forcé sa défense. Il est généralement funeste pour lui de rester dans son but mais il ne doit pas en sortir de plus de 10 à 11 mètres. Ainsi, il trouble d'adversaire qui arrive, mais ce qui est encore plus important, c'est qu'il ne lui laisse qu'un petit espace pour shooter. Je n'aime pas beaucoup les coups à deux mains chers à quelques gardiens de but. Le ballon va beaucoup plus loin avec un bon coup de poing. Beaucoup de joueurs de rugby occupent parfaitement le poste de « goalkeeper ». L'habitude qu'ils ont de se servir de leurs mains, leur donne naturellement un grand avantage.

Les arrières

Pour jouer arrière, un joueur doit montrer beaucoup de décision. Rien n'est plus facile pour un avant que de se débarasser d'un de ces arrières qui courent à tort et à travers et ne retrouvent le sens que quand l'adversaire a une bonne avance sur eux. Un arrière ne doit jamais partir sans être sûr d'avoir le ballon. En règle générale, les arrières n'ont pas besoin d'être rapides, quoiqu'il y ait des exceptions, mais ils doivent surtout s'entraîner à utiliser leur poids. Ils doi-

vent aussi s'efforcer d'être toujours en avance sur l'attaquant adverse dans la poursuite du ballon. En tant qu'attaquant, j'ai souvent eu à pâtir de la rapidité de jugement et d'exécution de certains arrières adverses. Certains arrières pensent que plus haut et plus loin, ils enverront le ballon, mieux cela vaudra. C'est une erreur et cette faute n'existe pas chez les bons arrières. Une passe adroite à son demi, un coup de pied au ras de terre est bien préférable. Il doit exceller aux coups de tête, ce qui est la meilleure tactique à opposer aux avants adverses. J'ai vu nombre de matchs gagnés et perdus de cette façon. J'estime que l'arrière doit être grand, quoique quelques uns de nos meilleurs hommes soient de taille moyenne.

Les demis et le demi-centre

Si j'étais Capitaine d'une équipe de football, je voudrais d'abord avoir une bonne ligne de demis car, sans cela, les meilleurs avants que l'on puisse avoir deviennent inutiles. Les demis-ailes doivent être rapides car un adversaire, qui a un demi rapide en face de lui, est perdu. Leur rôle le plus important est de passer la balle aux avants. Si possible, ils doivent faire rouler le ballon en passant, quoique c'est parfois impossible. Le demi doit être un bon shooter car souvent le ballon part du coin et il doit pouvoir l'adresser au loin.

Les opinions diffèrent sur le point de savoir si le demi-aile doit plutôt s'attacher à l'homme de centre ou à celui de l'aile. La plus répandue, et à mon avis de beaucoup la meilleure, est pour le demi de choisir l'homme de centre. Cela lui donne plus d'espace pour aider ses propres avants car s'il s'attache à l'ailier, il est perdu pour ses avants. Je me souviens qu'un jour un demi ne me laissa pas faire plus d'un yard pendant la partie. Je suppose qu'il pensait que c'était ainsi qu'il devait jouer, mais pendant que je restais inutile, le joueur du centre marquait trois buts.

Les qualités exigées du demi-centre sont toutes différentes de celles du demi-aile. C'est un poste dur mais c'est celui où l'on a le plus d'occasions de briller. Le joueur semble toujours avoir le ballon et fît-il une douzaine de fautes, il a encore beaucoup de chances pour se réhabiliter. Il doit avoir un bon coup de tête mais le point le plus important est qu'il doit avoir un bon placement.

Les avants

Il n'y a pas de position plus importante sur le terrain que celle d'avant-centre. Si l'équipe est battue, une grande part de responsabilité revient à l'avant-centre. Le premier devoir d'un avant-centre est d'ouvrir le jeu. Autant que possible, il doit passer à l'homme de l'aile. Il doit s'efforcer d'attirer un arrière ennemi vers lui et alors passer le ballon à l'aile qui se trouvera dégarnie. Il doit avoir un bon shoot et posséder beaucoup de sang-froid. Ainsi, aura-t-il de grandes chances de marquer. L'avant-centre doit avoir une bonne condition physique car souvent il a l'occasion de s'échapper seul quoiqu'il doive rechercher le jeu d'équipe.

En dehors de l'homme du centre et des deux hommes d'aile, les deux autres avants ont également un rôle important à remplir, quoiqu'il paraisse sacrifié à celui de leurs camarades. Souvent j'ai entendu des spectateurs s'écrier: «Comme un tel a bien joué!» en parlant d'un avant-d'aile alors que celui qui a contribué le plus à faire un beau jeu, c'est-à-dire son voisin immédiat, est passé inaperçu. Ce qui importe, c'est surtout de se trouver en bonne position pour recevoir une passe. Il m'est arrivé de jouer avec des équipiers qui n'étaient jamais là quand je voulais leur donner le ballon. Je les cherchais en vain, je ne les trouvais jamais. Ils laissaient le demi les couvrir, ce qui est une mauvaise façon de jouer. Au contraire, quand l'ailier a le ballon, son voisin doit toujours être prêt à le recevoir et faire tout son possible pour cela.

Un ailier doit toujours shooter haut s'il aperçoit un espace pour donner la balle. S'il joue au sol, il a beaucoup de chances d'être arrêté, tandis que s'il joue haut, il n'a contre lui que les coups de tête.»

ANNEXE 6

«En 1914, le Comité du FC Neudorf était constitué comme suit: Président: L. Becker - Vice-Président: P. Glaub - Secrétaire: Ch. Belling - Secrétaire-adjoint: E. Osterhold - Caissier: H. Merlet - Directeur Technique de l'équipe: H. Pitzer - Assesseurs: G. Grieshaber, A. Lams, Ch. Tubach - Section des Jeunes: E. Belling.

Le Comité se réunissait chaque semaine. Dès 1913, je rédigeais les procès-verbaux des séances, tenais la liste des membres à jour et leur envoyais les convocations aux réunions. Eugène n'assistait pas souvent aux séances du Comité mais s'occupait d'une manière efficace des Jeunes. Je le secondais en rédigeant les articles des matchs de Jeunes que je faisais publier dans la «Bürgerzeitung», devenue «La République de Strasbourg» en 1919.

Le premier samedi d'avril 1914, le Comité a eu la grande surprise d'apprendre que quelques uns de ses membres - Ch. Belling, Lams, Merlet, Naett - avaient réussi à louer, à la suite d'un changement de locataire (1), la surface totale du « Hemmerle's Garten » (Jardin Hemmerlé) avec restaurant, maisons, hangar, patinoire, petit étang, jardin, allées et bois, terrain de football, un petit terrain pour les concours d'athlétisme et une petite maison servant de vestiaires. Le Comité accepta à l'unanimité cette location et décida la convocation d'une Assemblée Générale Extraordinaire des membres pour le jeudi suivant, 9 avril 1914. Rentré vers minuit ce samedi 4 avril, je préparais aussitôt les convocations. L'A.G.E. adopta unanimement toutes les propositions du Comité ».

Le Livre d'Or du Racing Club de Strasbourg publié en 1951 apporte un complément d'information. Il indique « que la décision de justice a été rendue en notre faveur. Nous prîmes possession des lieux en comprenant que le FC Frankonia n'entendait pas quitter les lieux de son plein gré. C'était très compréhensible d'un point de vue humain et nous aurions fait de même à sa place ».

1- Il s'agit certainement d'une erreur. E. Osterhold voulait certainement dire changement de propriétaire et non changement de locataire.

« Souvenirs de jeunesse ». Il s'agit d'un texte manuscrit, agrémenté de photos, rédigé en 1968 par Emile Osterhold, ami des frères Belling, Secrétaire du club avant 1914. Je remercie sa fille, Mme Evelyne Pinard-Osterhold (plusieurs fois Championne de France au lancer du Disque, détentrice du Record de France, Internationale et Capitaine de l'Equipe de France au début des années 1950) d'avoir bien voulu me le prêter. J'en ai gardé une copie. Dans ce document, Emile Osterhold indique que le rédacteur du « Livre d'Or » de 1951 du Racing Club de Strasbourg est Monsieur Becker-Lutz, le Président du FC Neudorf en 1914, renseignement important qui ne ressort à la lecture de la brochure de 1951.

ANNEXE 7

SNN du 27 novembre 1909.

La rencontre de Ligue A opposant hier au Stade Universitaire (derrière le Tivoli), le Champion d'Allemagne, le fameux FC Phönix Karlsruhe, au Strassburger Fussball Verein, l'équipe qui a le vent en poupe, a constitué un formidable final de la première partie du championnat. Ceux qui suivent le football connaissent les résultats et les succès du Phönix sur lesquels il n'est pas nécessaire de revenir. Chacun sait qu'il a battu le Club Athlétique de Vienne, la meilleure équipe du Continent, chez elle en Autriche. On s'attendait donc à un évènement de première importance et sur ce plan, nous n'avons pas été déçus. On n'avait pas encore assisté à un match de cette qualité cette saison. Le niveau était celui d'une rencontre internationale. Les Badois ont laissé une excellente impression auprès d'un public très nombreux et très enthousiaste. Ils ont fait de nouveaux adeptes pour le football. Ils ont d'ailleurs été fortement ovationnés en pénétrant sur le terrain.

Revenons à la rencontre. Elle débute sur un rythme très rapide. Une certaine fébrilité s'installe, le temps pour chaque équipe de trouver ses marques. Phönix prend le jeu en main et domine en premier. La défense locale veille. Elle arrive même à donner de bons ballons à ses attaquants. L'ailier gauche strasbourgeois est très actif mais manque de chance dans ses tirs. L'inter-gauche, à deux reprises, est en position idéale devant le but du Phönix mais à chaque fois n'arrive pas à conclure. Lui qui d'habitude ne gaspille jamais une occasion aussi nette en loupe même une troisième.

Karlsruhe a vite compris que le SFV n'est pas le premier venu. Les visiteurs procèdent par débordements par les ailes. Un jeu très technique au milieu du terrain. Vers la 20e minute, l'ailier droit du Phönix se débarrasse de son adversaire direct et ouvre le score : 0-1. Le public est énervé, le jeu devient plus rapide encore. On voit que le Champion d'Allemagne est venu pour gagner. A la 30e minute, il double la mise : Oberlé récupère la balle dans son propre camp, remonte tout le terrain, profite d'une hésitation de la défense strasbourgeoise et ajoute un second but. Le SFV tente bien de renverser la vapeur mais rien n'y fait. La mi-temps intervient sur le score de 0-2.

Après une courte pause, la partie reprend. Le SFV contrôle à présent davantage le jeu. Il inquiète plus son adversaire malgré le rythme rapide imposé par ce dernier. Le jeu s'équilibre. Le Champion d'Allemagne développe de belles actions. Il joue bien collectivement et ponctue ses actions par des incursions rapides dans le camp adverse. Strasbourg contre-attaque mais les visiteurs arrivent chaque fois à écarter le danger. Mais voilà que l'inter gauche du SFV sème toute la défense du PK, centre, et alors que le public applaudit déjà le but, l'avant-centre local place la balle trop mollement qui est arrêtée par le gardien venu à sa rencontre. Les Strasbourgeois ne se découragent pas. La défense locale domine l'attaque adverse et donne de longues balles vers l'avant. Sur l'une d'elles, l'ailier droit hérite du ballon. Il élimine plusieurs adversaires, transmet à Voigt qui marque. Strasbourg ramène le score à 1-2 sous de forts applaudissements mais assez rapidement l'arbitre siffle la fin du match.

Nous voulions voir le Phönix. Nous l'avons vu. Disons qu'il gagne assez facilement. Ses joueurs jouent avant tout pour l'équipe. Ils font tourner le ballon et tentent de fatiguer l'adversaire. Le rythme élevé imprimé à la partie, la technique remarquable de tous les joueurs, le fait que les attaquants savent tirer de n'importe quelle position, tout ceci fait la force du Phönix. De plus, avec des joueurs de classe internationale comme les défenseurs Neumaier et Beyer (au jeu de tête hors du commun) et les deux ailiers Oberlé et Wegele, les choses sont plus faciles.

Devant on adversaire de ce niveau, le SFV s'est parfaitement comporté. Il pourrait, néanmoins, jouer plus collectivement et donner la balle plus vite. Le gardien de but est sûr. Il s'est largement rattrapé des bévues de dimanche dernier. Les arrières latéraux - l'arrière gauche surtout - ont eu beaucoup de mal devant les ailiers adverses. Le demi gauche est très bon, le demi droit a également bien joué mais l'arrière central pour la seconde fois était décevant. Son jeu de position, sa capacité à gêner très tôt les attaquants adverses, sa technique et sa relance, laissent trop à désirer. Le SFV n'a-t-il pas un autre homme pour ce poste ? En attaque, l'ailier droit est bon mais on a pu observer que l'inter gauche n'est pas totalement rétabli. Le côté collectif dans le jeu strasbourgeois s'améliore de semaine en semaine mais l'équipe n'est pas encore au maximum de ses possibilités. L'entraîneur devrait arriver à faire l'une ou l'autre améliorations.

Les matchs retour reprendront dès dimanche prochain. Il n'y aura pas de trève. Le SFV jouera à Pforzheim contre le FCP qui l'avait emporté par 5-3 à Strasbourg au match aller. Dans sa forme actuelle, le SFV est en mesure de ramener la victoire. Dans les résultats d'hier, il y a peu de surprises à signaler, à l'exception peut-être du derby entre les deux clubs de Stuttgart, remporté par les Kickers sur les Sportfreunde. Le KFV continue sur sa série victorieuse en écrasant 6-2 Pforzheim. Malgré sa défaite d'hier, le SFV reste quatrième au classement ».

Partie II

AVANT le PROFESSIONNALISME

1918 - 1932

Préambule :

Le football alsacien dans la guerre de 1914/1918

Avant d'évoquer la formidable période qui suit immédiatement la Libération, attardons-nous sur la situation du football alsacien durant les cinq années de la guerre de 1914/18. S'il est très paralysé en Alsace, dans des régions plus éloignées du théâtre des opérations militaires, il a pu y avoir, par contre, une petite activité sportive, entre autres dans le football.

Ainsi, « La Vie au Grand Air » mentionne t-elle, début 1916, « qu'à la déclaration de guerre, il ne fut plus question de sport. Les « anciens » étaient aux armées et les jeunes attendaient leur tour de partir. Puis, étant donnée la longueur inattendue des hostilités, on se demanda s'il fallait ainsi s'endormir et laisser les jeunes se rouiller dans l'inaction et l'on comprit que ce serait une erreur et que la patrie aurait encore besoin d'hommes robustes, bien entraînés, capables de supporter les fatigues de cette course de grand fond qu'est notre guerre moderne. Le « Football-Association » est le sport qui a le moins chômé pendant la guerre : nombreux demeurèrent les adeptes du ballon rond, les rencontres, également nombreuses, remportèrent un plein succès et les recettes dépassèrent de beaucoup celles que l'on faisait en temps de paix ».

La France dispute, en effet, l'une ou l'autre rencontre internationale contre son alliée belge. A partir de novembre 1915 se déroule aussi la « Coupe de France » mettant aux prises les clubs parisiens et ceux de province, du Sud-Est et du Bordelais principalement. Ceci ne vaut évidemment pas pour les clubs du Nord, de Champagne, de la Lorraine française, régions qui sont, dès le début de la guerre, soit envahies, soit le théâtre d'importantes opérations militaires.

La Coupe de France, appelée avant 1919 « Coupe Charles Simon », voit véritablement le jour en 1917. « Nous vivions des heures pénibles. Les communications étaient difficiles. Le pays souffrait d'une impression pénible inhérente à l'état de guerre. Cependant, les Clubs répondirent avec empressement à l'initiative des organisateurs. L'épreuve prit le nom de « Coupe Charles Simon » en souvenir du président du CFI, mort au Champ d'Honneur, le 15 juin 1915. Une soixantaine de clubs s'engagèrent en 1917 et 1918. »[1]. La première finale se déroule le dimanche 5 mai 1918, au Stade de la Légion Saint-Michel, 88, rue Olivier-de-Serres dans le 15e arrondissement de Paris. Ils ne sont que deux mille à assister à ce match historique, aucun des spectateurs ne sait que ce rendez-vous est le premier d'une longue tradition. Les deux clubs à l'affiche sont le FC Lyon, fondé en 1893, doyen des clubs du Sud-Est, et l'Olympique de Pantin, formation à forte consonance belge ce jour là. Les Parisiens l'emportent par 3-0. Le héros du match s'appelle Jules Dewaquez. Le jeune ailier, alors âgé de 19 ans, connaît des débuts fracassants qui le conduiront en Equipe de France tout au long des années 1920. L'année suivante, le « Club Athlétique de la Société Générale » bat l'Olympique de Paris (ex-Olympique de Pantin) par 3-2 après des prolongations d'une heure ! La légende de la Coupe de France est en marche.

Paul Nicolas, l'autre grand attaquant français des années 1920, a relaté le match France-Belgique de mars 1917 qui est aussi celui de ses débuts en Equipe de France[2] : « La Fédération Française de Football n'était pas encore née et le Comité Interfédéral détenait l'autorité suprême de l'époque. Malgré la guerre, ses dirigeants conservaient une certaine activité et ils décidèrent en mars 1917 d'organiser un match international France-Belgique. Cinq milles spectateurs se pressaient dans les tribunes du stade Olivier-de-Serres à Paris pour assister à cette rencontre dont les Belges étaient favoris. Nos adversaires bénéficiant d'une permission personnelle du roi Albert 1er, étaient venus de l'Isère où ils se trouvaient, disait-on, en lignes, mais où ils jouaient surtout au football, prétendaient les mauvaises langues. Nous n'avions pas droit au véritable maillot ciel mais nous arborions un tricot rayé verticalement bleu, blanc et rouge du plus heureux effet ».

Ces rencontres « internationales » de 1914/1918 ne seront pas retenues dans la liste des matchs officiels de l'Equipe de France. Elles ont simplement eu pour objectif de souder les liens entre les Alliés si tant est que l'on ait pu conférer au football ce rôle au plus fort du carnage.

Mais pour d'autres sportifs comme le footballeur Raymond Dubly[3] « condamné aux travaux forcés et envoyé dans différents camps de prisonniers en Allemagne après avoir participé à la Bataille de la Marne et aux bombardements de sa ville natale de Lille/Roubaix/Tourcoing » ou comme pour l'athlète Jean Bouin, le plus grand champion français d'avant 1914, mort au Champ d'Honneur, il n'a été question ni de football, ni de sport durant ces terribles années. Et les jeunes français partageant le difficile sort des « Poilus » ont été infiniment plus nombreux que ceux qui ont pu

---

1- « Football-Association, Organe Officiel de la Fédération Française de Football Association » des 25 et 31 octobre 1919.

2- « But et Club » du 11 janvier 1954 - nr 441.

3- Raymond Dubly, l'ailier gauche vedette de l'Equipe de France raconte ses années de captivité en Allemagne dans le numéro du 20 décembre 1932 du journal sportif « Match ».

pratiquer le football de compétition… Avec 1.397.000 morts dans l'armée française pour 1.560 jours de guerre, soit une moyenne théorique de 890 par jour, on peut se représenter le sort réservé au sport durant ces années tragiques.

En Allemagne, la situation n'est pas différente. « Le football est tombé dans les oubliettes » dit en 1918 le très mince rapport d'activité du « Süddeutscher Fussball Verband », rapport qui retrace pourtant quatre années de fonctionnement de la Ligue de Football d'Allemagne du Sud, celles des années 1914 à 1918.[4]. En Allemagne aussi, on avait tenté de mettre sur pied l'une ou l'autre rencontre avec les pays alliés. En l'occurrence contre l'Autriche et la Hongrie, mais toutes les initiatives devaient avorter, l'effectif des Internationaux disponibles étant trop clairsemé. Tout au plus est-on arrivé à maintenir pour les besoins de la cause le « Kronprinzenpokal », cette Coupe des Ligues Régionales patronnée par la famille impériale.

Selon le rapport du SDFV, « il n'y a pas eu de championnat durant la première année de guerre de 1914/1915. En 1915/1916, il y eu des matchs opposant des équipes militaires[5] regroupées dans une division unique. Durant l'année 1916/1917, le sort du football ne s'est pas amélioré : il a souffert des réductions du nombre et de la durée des permissions données aux appelés, des incorporations supplémentaires, des difficultés de transport et de circulation. De 1914 à 1917, le nombre des clubs n'ayant pas renouvelé l'adhésion à la Ligue est passé de 140 à 360 sur un total d'environ 625 ».

Pour l'année 1917/1918, la situation est dramatique au point qu'il n'est même plus question d'activité sportive dans le rapport du SDFV mais uniquement des actes de bravoure de certains de ses footballeurs ou dirigeants engagés dans l'Aviation ou la Marine. Les deux footballeurs/ athlètes du « Strassburger Fussball Verein », Charpentier et Person, fleurons de l'athlétisme allemand laisseront leur vie sur les champs de bataille. Le degré de tragédie pour l'Alsace est mesurable au nombre d'étudiants de l'Université de Strasbourg morts au front. Il est donné à la cérémonie du 46e anniversaire de l'Université Impériale : 203 tués fin avril 1918, soit 1/5e de l'effectif annuel de l'Université! Ils ont connu le « Heldentod », en d'autres termes, « ils sont morts en héros », insistait le Recteur de l'Université.[6]. D'autres ont disparus, sont blessés plus ou moins gravement, souvent irrémédiablement perdus pour le sport.

Quant aux clubs qui donnaient encore un signe de vie de par le renouvellement annuel de leur adhésion à la Ligue, n'avaient-ils pas davantage une activité de « Préparation Militaire » que véritablement de football ? Début 1917 en effet, le DFB met à exécution ses promesses d'engagement patriotique prises du temps de son adhésion à l'organisation militaire du « Jungdeutschlandbund ». Il accepte de promouvoir la « Préparation Militaire », via ses clubs de football. Initiative avec des résultats restés, somme toute, très modestes (sehr gering) puisqu'en mars 1918 seuls 77 clubs et 1.530 jeunes gens relevant du SDFV avaient incorporé une section de « Préparation Militaire ».[7]

L'Alsace, théâtre d'une sévère bataille pour la conquête du secteur de Mulhouse/Thann en août 1914 et des combats meurtriers du « Vieil-Armand » en 1915/1916, ne connaît quasiment pas d'activité footballistique jusqu'au milieu de l'année 1918. C'est ce qui ressort des sondages que nous avons menés dans la presse alsacienne. Cette dernière ne fait état d'aucune rencontre de football civil durant les premières années de guerre. Il y a bien sûr un peu de football dans les cours des casernes ou à l'arrière des tranchées mais toute référence à une vie sportive quelque peu organisée a pratiquement disparu des quotidiens alsaciens.

Cette paralysie du football alsacien ressort également de différentes informations données par la presse alsacienne, peu après la Libération. Elles donnent toute l'ampleur du phénomène. Lorsque fin janvier 1919, le Football Club de Mulhouse rencontre la toute récente « Association Sportive de Strasbourg », le « Journal de Mulhouse » relève « qu'il s'agit de la première rencontre entre les deux clubs après cinq années d'interruption » ; de même, à l'occasion de la rencontre opposant le Racing Club de Strasbourg et le FC Haguenau, début avril 1919, « La République de Strasbourg » ne peut s'empêcher de faire remarquer « que nous pourrons enfin revoir à Strasbourg l'un des plus anciens clubs d'Alsace, sociétaire de la Division A avant-guerre »[8]. A Colmar, selon « l'Alsace Sportive »[9] du 12 juin 1919, « comme d'ailleurs partout, la guerre a causé de grandes pertes dans le monde sportif. Dans certains clubs, il apparaît que les vides ne pourront être comblés. Pendant quatre ans et demi, les sports ont été nuls à Colmar. Seuls ont eu lieu quelques matchs de football entre jeunes et soldats de la garnison. On ne peut donc parler d'une vie sportive régulière à Colmar ».

4- « Kriegs-Geschäfts-Bericht 1914/18 » du « Süddeutscher Fussball-Verband » - archives DFB à Francfort.

5- „Kriegsspiele" est le terme exact qui est employé

6- cité dans la « Strassburger Post » du 2 mai 1918 à l'occasion du 46e anniversaire de l'Université de Strasbourg

7- idem note 3.

8- « Le Journal de Mulhouse », ex « Mulhauser Tagblatt », du 23 janvier 1919 et « La République de Strasbourg », ex « Strassburger Burger Zeitung », du 5 avril 1919.

9- « L'Alsace Sportive », imprimé à Mulhouse, est le premier hebdomadaire sportif de l'Alsace redevenue française. Il a paru du 22 mai 1919 au 1er avril 1920, puis a été remplacé par le « Sport Alsacien ». Un exemplaire de la collection complète est détenu par la famille de Charles Kuntz, le gardien de but des années 1920 du SC Sélestat. La BNUS a procédé à son microfilmage sous la cote MFL 698.

Pour les autres sports, la situation n'a pas été fondamentalement différente. Ainsi, apprend-t-on lors de l'Assemblée Générale de la Mulhusina, en juin 1919, que la principale société de gymnastique d'Alsace « a connu un silence involontaire de cinq ans » et qu'elle a perdu « vingt trois membres, jeunes gymnastes pleins d'ardeur et de force »[10].

L'Alsace a été, en effet, jetée avec force dans la guerre. L'anecdote qui suit, à la limite du sport et de la politique, est révélatrice, une fois de plus après 1870, du destin peu commun des Alsaciens. Elle est citée par Victor Denis dans « Football » du 23 janvier 1930 :

« En avril 1914, l'équipe du CASG que je commandais alors, s'est rendue à Lausanne participer à un important tournoi de football. Les autres participants étaient le Montriond Sports, le FC Winterthur et l'AS Strasbourg qui s'appelait alors le « Strassburger Fussball Verein » ou quelque chose d'approchant. Le CASG gagna le tournoi, battant en finale l'équipe de Strasbourg, grâce à un but superbe marqué par son demi-gauche Henri Laporte. Laporte, joueur de grand avenir, ne fut pas peu fier d'avoir été le principal artisan d'une victoire difficile. Aussi, le souvenir du grand match de Lausanne resta-t-il vivace en sa mémoire. Or, quelques mois après, il était invité à revêtir l'uniforme et à rejoindre ses aînés dans les tranchées. Un jour qu'il montait la garde dans une tranchée toute proche des lignes ennemies, il s'entendit interpeller tout à coup par un Allemand :

- Hé, le Franzose, comment ça va ?

- Pas mal Fritz, et toi ?

- Cela va bien mais je serais mieux à la maison. C'est dimanche aujourd'hui. J'irai jouer au football et prendre ensuite un bon dîner.

- Ah, tu joues au football ?

- Oui, je joue dans l'équipe du Strassburger Fussball Verein.

- Oh, mais je suis footballeur moi aussi et j'ai joué en avril 1914, à Lausanne, contre une équipe de Strasbourg qui doit être la tienne…

- Mais oui, c'était mon équipe. J'ai joué ce match moi aussi…

- Ce n'est pas banal tout de même. C'est moi qui ai marqué le but contre vous…

Et la conversation se prolongea de la sorte jusqu'à la tombée de la nuit. Quand les deux ennemis y mirent fin, leur cœur était purifié, lavé de toute haine et s'il n'avait tenu qu'à eux. »

Il faudra attendre quatre ans pour que la vie sportive reprenne, un peu, le dessus. Au printemps 1918, il y a l'une ou l'autre rencontre de football. Ainsi, le SFV joue-t-il contre Lingolsheim et Mars Bischheim et il semblerait qu'une « Coupe d'Allemagne du Sud » réunissant clubs civils et militaires se soit déroulée en 1917. Les grandes villes de garnison présentant plusieurs formations dans cette compétition, autant en fait que de régiments stationnés sur place. Fribourg, par exemple, dispose de plusieurs équipes militaires dont le fameux « Hindenburg Elf »[11]. Vers juillet 1918 les choses commencent à bouger. La presse strasbourgeoise contient à nouveau une petite rubrique « Sports ». Contre toute logique est-on tenté de dire puisque si l'Allemagne avait signé la paix avec la Finlande, la Roumanie et la Russie, elle était engagée à ce moment précis dans les durs combats du « Chemin des Dames » et confrontée à l'arrivée décisive d'un million de soldats américains. Alors que l'armée allemande recule au nord de la Somme et à l'est de l'Oise, que Ludendorff qualifie le 8 août 1918, de « jour de deuil de l'armée allemande », une activité sportive, certes réduite mais organisée, reprend à Strasbourg ! Les différentes sociétés de natation de la ville annoncent leur programme estival dans l'édition de la « Strassburger Post » du 6 juillet. Le samedi 31 août l'on apprend par la même source « que demain aura lieu au stade de la Kibitzenau un match entre le Strassburger Fussball Verein et le FC Frankonia, les deux plus sérieux prétendants au titre de Champion de l'Oberrheingau. Les deux clubs, qui depuis longtemps n'ont plus pu aligner leur formation type, évolueront au grand complet » !

Dans le compte-rendu de cette rencontre est donnée l'information de la reprise, le 15 septembre 1918, d'un championnat pour la saison 1918/1919 ! « La Ligue d'Allemagne du Sud est divisée en quatre grandes régions et chacune d'entre-elles en secteurs. L'Alsace fait partie du secteur de l'Oberrheingau avec Kehl, Lahr, Offenbourg et Fribourg. L'Oberrheingau est important au point de nécessiter la création de deux groupes : un groupe alsacien et un groupe badois. Les champions respectifs de chaque groupe se mesureront pour le titre de Champion de l'Oberrheingau. Le FC Bischwiller, le FC Frankonia de Strasbourg, le FC Haguenau, le FC Cronenbourg, le FC Mars-Bischheim, le 1er FC Neudorf, le SC Sélestat et le SV Strasbourg constituent le groupe alsacien. Frankonia, Mars et le SV engageront, en outre, une équipe réserve. Il est difficile de donner un pronostic sur les chances respectives de chaque club. Leur niveau est trop tributaire pour l'heure des incorporations dans l'armée. Mais le SV Strasbourg devrait être le favori bien que ses dernières rencontres disputées contre Frankonia et Mars Bischheim laissent à penser que ces deux clubs seront de sérieux concurrents. La lutte pour le titre devrait se passer entre ces trois clubs. Haguenau et Sélestat auront aussi leur mot à dire. Bischwiller a du changer de terrain et n'a pu jouer de ce fait durant quelque temps.

10- L'Alsace Sportive du 26 juin 1919

11- « Strassburger Bürgerzeitung » des 5, 9 et 16 mars 1918, 3, 6, 10 septembre 1918 et surtout 4 octobre 1918.

Cronenbourg n'a plus joué depuis longtemps. La saison 1918/1919 donnera l'occasion aux clubs alsaciens, plus ou moins gênés par le passé pour pratiquer leur sport favori, de remettre le football d'actualité». Le FC Vorwärts de Saverne devait se joindre, peu après, aux huit clubs cités plus haut.

Pour Mulhouse, le «Mulhauser Tagblatt» ne donne, sur les mois de septembre et octobre 1918, aucune information relative au déroulement d'un championnat, ni même de matchs ponctuels dans le football civil. Tout au plus apprend-t-on le 12 septembre 1918 que les «Sportsfreunde de Mulhouse» étaient opposé à l'équipe de la garnison de Colmar et que le match a été suivi par une rencontre entre l'équipe première «d'un régiment d'artillerie de campagne» et une sélection militaire mulhousienne. Affiche qui est loin de valoir ce à quoi les Mulhousiens étaient habitués avant 1914…

Le quotidien de Karlsruhe, la «Karlsruher Zeitung» ne fait pas davantage mention, au cours des années 1917 et 1918, de rencontres de football. La presse badoise est bien plus occupée par le déroulement au quotidien du conflit, la mobilisation de la population pour la souscription aux continuels emprunts de guerre, la mise en garde des Badois touchés de plus en plus de Fribourg à Mannheim par d'incessantes attaques aériennes. L'ambiance n'est ni au sport, ni au football dans le pays de Bade au cours des années de guerre.

Comme prévu, ce championnat de l'Oberrheingau qui ne concerne étonnamment que la région de Strasbourg démarre en septembre 1918. Il est dominé par Bischwiller et Haguenau qui virent en tête après cinq journées. Un FC Haguenau renforcé par des militaires de la garnison et ayant joué dans de grands clubs d'Allemagne du Nord.[12]. La journée de championnat du dimanche 3 novembre sera la dernière de l'ère allemande. Le 8 novembre 1918 Guillaume II abdique et son fils renonce au trône. Le lendemain éclate la révolution en Allemagne. Le 11 novembre à cinq heures du matin est signé l'armistice et à 16 heures, Clemenceau entre dans la salle des séances du Palais-Bourbon au milieu des acclamations. Il donne lecture des clauses de l'armistice et n'ajoute que quelques mots : «En cette heure terrible, grande et magnifique, mon devoir est accompli. Au nom du peuple français, au nom de la République française, j'envoie le salut de la France, une et indivisible, à l'Alsace et à la Lorraine retrouvées». A partir de cet instant, le football allemand avait, lui aussi, vécu en Alsace et en Moselle.

Six images montrant que le football n'est pas totalement absent durant le premier conflit mondial :

- *des photos d'équipes (2- le SSV en 1916, 3- une équipe de secouristes strasbourgeois, 4- le FC Cronenbourg en 1917),*
- *5- une action de match (SC Sélestat contre Frankonia en 1916,*
- *6- la pratique du football dans ce régiment d'Epinal,*
- *1- cette caricature politico-footballistique sous la forme d'une carte postale*

1

12- «Strassburger Bürgerzeitung du 6 septembre 1918.

2

3

1e Equipe de Longwy.
1917.

4

Francevia - S. C. S. 1916.

5

144. - ÉPINAL. - Le Petit Champ de Mars - Nos militaires s'entraînent au Football

6

CHAPITRE 3

Français à présent et prêt pour les défis de la patrie retrouvée
1919-1920

L'Alsace accueille ses Libérateurs le 22 novembre 1918, une dizaine de jours après la signature de l'Armistice. Les troupes du général Hirschauer entrent dans Mulhouse, celles du général Gouraud dans Strasbourg. L'Alsace revient à la France dans une indescriptible liesse patriotique, un fol enthousiasme populaire. Le football participe spontanément à l'euphorie des retrouvailles. Il est utilisé immédiatement comme un instrument d'expression du patriotisme tant de l'Alsace en direction de la France que dans le sens inverse. Création de la Ligue d'Alsace de Football, premier «Championnat d'Alsace français», adoption des principes politiques confié par la France à son sport, les années 1919 et 1920 sont avant tout celles de la «découverte» du football français, lui-même en forte turbulence durant cette même période.

I- La francisation

I-1
Entrée dans le football français

Fin novembre 1918, la première démarche du football alsacien est de prendre attache avec le football français. Il le fait spontanément. Tout démarre par la francisation des noms des clubs à l'instar de ce qui se produit dans tous les autres domaines de la vie. Le premier club à adopter une raison sociale française est le «Sport Verein Strassburg» rebaptisé on ne peut mieux «Association Sportive de Strasbourg» lors de l'assemblée tenue dès le 29 novembre 1918 au Restaurant «Le Dauphin»[1]. Suivent sur l'agglomération strasbourgeoise et avant même la fin de l'année, le «Rasensportklub 1913 Kronenburg» devenu Racing Club 1918 Cronenbourg, le Cercle Sportif de Strasbourg, ex «Akademischer Sportklub» et le Racing Club de Neudorf, auparavant «1er FC Neudorf»[2].

Début 1919, Mars Bischheim complète son nom par le qualificatif de «Cercle Sportif»[3], le Club Universitaire modifie déjà sa première appellation française en Sporting Club Strasbourg[4], l'ex «Phönix» devient le Cercle Sportif Union[5], le Frankonia est appelé «l'Etoile»[6], le Sporting Club de Schiltigheim[7] apparaît pour la première fois et le Racing Club Neudorf adjoint «Strasbourg» à sa première raison sociale et devient le Racing Club Strasbourg/Neudorf[8]. A partir de début mars, ce dernier abandonne la référence à son quartier d'origine et devient le Racing Club de Strasbourg[9]. Pendant quelque temps, les journalistes continueront à parler du RC Neudorf ou du Racing Club[10], mais à partir de mai, le club qui deviendra le plus grand représentant du football alsacien est définitivement connu sous le nom de

1- Registre des Associations - Tribunal d'Instance de Strasbourg - Dossier «Association Sportive de Strasbourg».

2- La République de Strasbourg, ex «Strassburger Bürgerzeitung» des 24 et 27 décembre 1918.

3- La République de Strasbourg du 5 janvier 1919

4- La République de Strasbourg du 6 et 24 janvier

5- La République de Strasbourg des 8 et 9 janvier 1919

6- La République de Strasbourg du 18 janvier 1919

7- La République de Strasbourg du 24 janvier

8- idem note 6

9- La République de Strasbourg du 5 mars 1919

10- DNA des 29 mars, 5 et 8 mars 1919.

« Racing Club de Strasbourg »[11]. Dans le sport catholique, les « Jünglingsvereine » deviennent les Cercles catholiques et « l'Elsässischer Turner Bund », l 'Avant-Garde du Rhin. Dans le sport socialiste apparaissent les grands clubs strasbourgeois de « l'Avenir », « l'Egalitaire », la « Populaire », des fédérations telles « l'Union Ouvrière des Sports Athlétiques d'Alsace et de Lorraine », « l'Union Ouvrière de Football », toutes entités qui sont des refondations de structures allemandes d'avant 1914.

L'étape suivante consiste à affilier « Le Sport Alsacien » au sport français. Pour le football, le préalable est la création de ligues régionales. Ainsi pour le football civil la création de la « Ligue d'Alsace de Football Association », pour le sport catholique la fondation de « l'Avant-Garde du Rhin » et pour le football socialiste celle de « l'Union Ouvrière de Football ».

La fondation de la « Ligue d'Alsace de Football Association »

Entre le moment des premières initiatives qui mèneront à sa création et sa reconnaissance officielle par la « Fédération Française de Football Association », elle-même en cours de fondation en 1919, s'écouleront quasiment quatre années.

Tout débute le dimanche 26 janvier 1919. A l'issue d'un match amical opposant le FC Mulhouse à l'AS Strasbourg, les dirigeants de trois clubs (le FCM, l'ASS et le SC Sélestat) décident de créer un « Comité Régional des Sports Athlétiques » et de l'affilier à l'instance nationale du sport français, l'Usfsa à Paris. Un communiqué officiel est donné de cette décision qui est le premier et le plus important acte du processus de fondation de la Lafa[12] : « Dans une assemblée des trois plus grands clubs de football d'Alsace (ASS, FCM, SCS), tenue à Mulhouse, le dimanche 26 janvier dernier, l'affiliation à l'Usfsa a été décidée à l'unanimité. Le Comité Régional se compose ainsi :

- Président, Monsieur Georges Lévy, Président du SCS,
- premier Vice-Président, Monsieur Kellermann, Vice-Président de l'ASS,
- deuxième Vice-Président, Monsieur Joachim. Bloch, Président du FCM,
- Secrétaire-Général, Monsieur Léon Durr, membre du Comité du SCS,
- deuxième secrétaire, Monsieur A. Roth, membre du Comité de l'ASS,
- Trésorier, Monsieur Weber, membre du Comité du FCM.
- Comme délégués à l'Usfsa à Paris ont été nommés Messieurs Lévy et Bloch.

Monsieur le Lieutenant Chapoux, délégué spécialement à cette réunion par l'Usfsa, prendra part à l'assemblée du Comité de l'Usfsa à Paris, pour y parfaire l'affiliation. Le Comité Régional cherche à grouper tous les clubs de football d'Alsace dans la grande fédération. Le Comité d'Alsace comprendra le Bas et le Haut-Rhin et le Territoire de Belfort. Les championnats qui vont se disputer d'ici peu promettent de devenir des plus intéressants.»

Petit coup de force de trois clubs seulement, alors qu'en 1914 une vingtaine de clubs avaient une activité régulière en Alsace. Et qui plus est, ces trois clubs se qualifient de « plus grands clubs d'Alsace ». Le FCM et l'ASS sont incontestablement les plus illustres représentants du football alsacien mais si l'on prend en compte les palmarès des clubs à la déclaration de guerre, il y aurait de plus « grands » clubs que le Sport Club de Sélestat, à commencer par le FC Bischwiller, le FC Haguenau ou l'Association Sportive Mulhousienne.

En fait, cette initiative du 26 janvier relève plus des dirigeants des trois clubs que des clubs eux-mêmes. Si la présence du FCM et de l'ASS est entièrement justifiée, celle du club de Sélestat s'explique davantage par la personnalité de son Président, Monsieur Georges Lévy, notable du monde économique du Centre-Alsace.

Comme il vient d'être élu Président de ce premier Comité Régional, on peut émettre l'hypothèse que cette réunion de Mulhouse est une initiative personnelle de Monsieur Lévy. Auguste Neff, le Président de l'ASS, l'homme qui prendra rapidement aux yeux des instances politico-sportives nationales la stature de principal dirigeant du sport alsacien, semble boycotter cette réunion fondatrice de la Lafa. En tous cas, il n'y prend pas part et fait représenter son club par le Vice-Président Weber et le Capitaine de l'équipe fanion, Alfred Roth, autre figure de l'ASS qui prendra rapidement une dimension exceptionnelle dans « Le Sport Alsacien ». S'il est quasi-certain que l'absence d'Auguste Neff révèle une rivalité avec Georges Lévy, on peut aussi noter que ce sont vraisemblablement les trois clubs, ou plutôt les dirigeants les plus francophiles du football alsacien qui entreprennent, deux mois seulement après l'arrivée des troupes françaises, cette démarche de création d'un Comité Régional, première étape pour rejoindre le football français.

En s'affiliant à l'Usfsa, ce « Comité Régional des Sports Athlétiques » fait un choix politique. La Fédération Française de Football n'étant pas encore fondée en janvier 1919, il a la solution de rejoindre soit l'Usfsa, la fédération omnisports française ou le Comité Français Interfédéral, l'organe qui groupe une partie du football français, l'autre partie fonctionnant toujours sous la bannière de l'Usfsa.

11- DNA du 6 mai 1919

12- Dans « l'Echo de Sélestat » du 30 janvier 1919 et dans l'édition du lendemain du « Journal de Sélestat ».

Le 7 avril 1919, naît la « Fédération Française de Football Association ». Elle prend le relais du CFI. Dès lors, s'engage une lutte longue de quelques mois entre les deux organismes pour la tutelle sur le football français. Sommés par la FFFA de choisir pour fin octobre 1919 entre elle et l'Usfsa, les Comités Régionaux des Sports Athlétiques des différentes régions de France optent progressivement pour la FFFA. Le Comité Régional d'Alsace fait le choix de la FFFA lors d'une réunion tenue au « Café de la Concorde », rue des Serruriers à Strasbourg, le 1er novembre 1919, date limite fixée dans l'ultimatum de la FFFA[13]. La « Ligue d'Alsace de Football Association » est donc créée le jour de la Toussaint 1919, dans les faits du moins puisque la réponse de la FFFA à la demande d'affiliation du football alsacien tardera beaucoup. Les années 1920, 1921, 1922 et partiellement 1923 passeront, en effet, sur d'interminables discussions entre la FFFA et la Lafa. Principale pierre d'achoppement, les termes des statuts jugés longtemps « trop allemands ». Bien que l'adhésion « politique » de la Lafa à la FFFA soit validée par le Conseil National de cette dernière du 30 juillet 1921, ce ne sera que courant 1923 que les statuts du football alsacien, qui fait pourtant disputer un Championnat d'Alsace sous la bannière de la FFFA depuis la saison 1919/1920, seront validés sur un plan juridique par la FFFA.

Enfin, le 28 mars 1924, Messieurs :

- « Georges Lévy, Directeur de Banque à Sélestat,
- André Espir, Agent Général d'Assurances à Strasbourg
- René Graff, Ingénieur Chimiste à Mulhouse,
- Edouard Schmidt, Chef de Bureau à l'Administration des Chemins de Fer à Strasbourg,
- Robert Beisser, Sous-Inspecteur à l'Administration des Chemins de Fer à Strasbourg,
- Léon Durr, Fondé de Pouvoirs (de Banque) à Sélestat,
- Jacques Hoffmann, Commerçant à Mulhouse,
- Charles Schitz, Inspecteur à l'Administration des Chemins de Fer à Strasbourg,
- Georges Henner, Secrétaire de Police à Mulhouse »

déposent les statuts de la Ligue d'Alsace de Football Association au Tribunal Cantonal de Sélestat. La Ligue d'Alsace de Football, qui tient le plus grand nombre de ses réunions à Sélestat, a enfin une existence légale. Monsieur Georges Lévy, Président-fondateur du Comité Régional, devient le premier Président de droit de la Ligue d'Alsace, André Espir, le Président du Red Star de Strasbourg et membre fondateur de la FIFA, obtient le poste de Vice-Président, Robert Beisser, celui de Secrétaire Général et Léon Durr, est nommé Trésorier Général[14].

La fondation de « l'Avant-Garde du Rhin »

Dans le mouvement catholique, la reconstruction d'une véritable vie sportive régionale et son affiliation à la FGSPF, l'organe du sport catholique national, avancent avec la même rapidité que dans le sport civil. Ainsi, par exemple, le « Cercle Catholique de Jeunes Gens de la Paroisse Saint-Arbogast » dans le quartier de la Montagne-Verte à Strasbourg reprend-t-il ses activités dès les premiers jours de janvier 1919. « Pendant presque toute la guerre, le Cercle s'est contenté de faire réunions religieuses. Ce n'est que depuis six mois que des réunions extra religieuses ont lieu. Trois au total depuis l'été 1918 » indique le journal « l'Alsacien » en date du 6 janvier 1919, ajoutant que « le Cercle Saint-Arbogast qui s'est refondé le 3 décembre 1918 a comme activité la gymnastique, le théâtre, une section de clairons, un orchestre, un cours de français ».

L'ETB est devenu AGR. Son premier Congrès départemental a lieu en août 1919 à Mulhouse

13- l'Alsace Sportive - nr 25 - du jeudi 6 novembre 1919 et le « Journal d'Alsace/Lorraine » du 2 novembre 1919

14- Registre des Associations - Tribunal d'Instance de Strasbourg

Sur un plan fédéral, dès février 1919, l'évêché désigne le curé de Bischheim et ex-Président du Cercle Saint-Etienne de Mulhouse, l'abbé Rietsch, Président Ecclésiastique des Cercles de Jeunes Gens d'Alsace. La refondation du sport catholique alsacien prend donc forme, d'autant plus qu'il est aussi prévu de publier un « Journal des Cercles », un successeur à l'ancien « Vereinsblatt »[15]. Mi mars 1919, la Fédération des Cercles de Jeunes Gens tient une première réunion à Colmar sous la Direction de son Président Auguste Biecheler. L'estimation de 800 victimes faites par la guerre dans les rangs de l'ancien ETB est donnée au cours de cette réunion. On décide, par ailleurs, de rejoindre la « Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France » non sans rappeler qu'à l'entrée des Poilus à Strasbourg, l'ETB avait décoré son drapeau aux couleurs de la France, « couleurs qu'il fallait cacher en revenant avant-guerre des fêtes gymniques en France afin de ne pas figurer sur la liste noire »[16].

Cette décision de s'affilier à la FGSPF et d'adopter la raison sociale « d'Avant-Garde du Rhin - Union gymnastique et sportive des Cercles catholiques d'Alsace » est confirmée par la réunion trimestrielle du Comité Diocésain des Cercles d'Hommes et de Jeunes Gens qui a lieu à Colmar, le 8 mai. Enfin, c'est au cours du « pèlerinage » aux Trois-Epis, qui n'est autre qu'une Assemblée Générale, que le dimanche 25 mai 1919, ces mêmes décisions sont entérinées par quelques trois mille participants représentant 163 « sections », en présence du Dr Michaux, le Président national de la FGSPF. L'ex-ETB a définitivement vécu. A présent, il est dénommé « Avant-Garde du Rhin » et est affilié à la Fédération des Cercles catholiques de France.

La fondation de « l'Union Ouvrière de Football d'Alsace et de Lorraine »

Pour le sport socialiste, les choses ne vont pas différemment que pour la LAFA et l'AGR, bien qu'il s'inscrive fortement dans le mouvement d'adhésion - politique et syndical - au socialisme français. Au cours des premiers jours de janvier 1919, les organisations syndicales socialistes rejoignent la CGT. « Les syndicats libres d'Alsace/Lorraine viennent de quitter les « anciennes » organisations, six semaines après l'arrivée des troupes françaises. Plus rien ne les retient à elles, malgré une appartenance de plusieurs décennies au mouvement syndical ouvrier allemand. Les syndicats allemands avaient soutenu sans réserves la politique du 4 août 1914 basée sur la conquête et la force. De ce fait, toute collaboration cessait immédiatement entre eux et nous. Dans les esprits, la séparation était consommée dès le 4 août 1914. Notre nouveau but est d'avancer main dans la main avec le prolétariat français pour mener la classe ouvrière, l'humanité, au plus haut niveau du bien-être et de la culture », tel est le communiqué des syndicats socialistes alsaciens qui paraît le 6 janvier 1919 dans la « Freie Presse », le journal de la SFIO du Bas-Rhin, rebaptisé « Presse Libre ».

Le mouvement des coopérateurs suit dans la foulée: l'ancien « Konsumverein für Strassburg und Umgebung » devient la « Société Coopérative de Strasbourg et Environs » et adhère aux « Coopérateurs de France ».

Dans le milieu associatif, dès février fonctionne à Strasbourg une « Union Chorale des Ouvriers Libres », et alors que l'on apprend les exécutions en Allemagne de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg, que d'importantes grèves démarrent à Pechelbronn et chez de Dietrich à Niederbronn, que les premières revendications pour la journée de travail de 8 heures se font jour, la « 3e colonne » du socialisme, le mouvement sportif, bascule lui également dans l'orbite française.

L'ancien « Arbeiter Turnverein Vorwärts Strassburg » devient « l'Avenir de Strasbourg, Société Ouvrière de Gymnastique », « l'Arbeiter Turn Verein Vorwärts Neudorf » prend le nom « d'Egalitaire Gymnastique des Ouvriers », « l'Arbeiter Turn Verein Bischheim/Hoenheim » est rebaptisé « Société de Gymnastique Liberté de Bischheim/Hoenheim », « l'Arbeiter Wander Verein » devient « l'Union Touristique », « l'Arbeiter Gesang Verein Fortschritt Robertsau » est refondé sous le nom de « Société Chorale La Liberté des Ouvriers de La Robertsau », l'ancien « Radfahrerbund Solidarität » est désormais connu sous le nom de « Société des Ouvriers Cyclistes de Neudorf », la section du quartier de la Robertsau de « l'Arbeiter Turn Verein Strassburg » devient la « Liberté, Société Ouvrière de Gymnastique de la Robertsau », à Illkirch, le « Radfahrerverein Frish Auf » et le « Velo-Club Ideal » fusionnent pour donner naissance au « Veloclub des Ouvriers d'Illkirch-Graffenstaden », dans le quartier de la Krutenau se crée le « Premier Club Athlétique de la Vendée et du Bas-Rhin », en centre-ville la « Société Athlétique Roland », à Neudorf, « La Populaire, Société ouvrière de gymnastique du Stockfeld/Neuhof » et sur un plan régional « l'Union Vélocipédique Ouvrière d'Alsace et de Lorraine » et « l'Union des Ouvriers de Gymnastique du Bas-Rhin »[17].

Un certain nombre de clubs créés ou refondés, il convient de les grouper dans une sorte de ligue régionale du sport socialiste. Le dimanche 28 avril 1919, des clubs sportifs ouvriers du Haut-Rhin et du Bas-Rhin se réunissent à Strasbourg et décident la création d'un « Comité Régional d'Alsace et de Lorraine » dépendant de la « Fédération Socialiste des Sports et de Gymnastique », l'organe du sport socialiste français. Un Comité provisoire jusqu'au prochain Congrès régional est élu et tandis que le « camarade » Vaterkotte de Strasbourg/Neudorf est désigné Secrétaire

15- l'Alsacien du 11 février 1919

16- l'Alsacien du 24 mars 1919

17- La Presse Libre de janvier à octobre 1919

Général, « l'Union Gymnastique Ouvrière d'Alsace et de Lorraine » et « l'Union Vélocipédique Ouvrière d'Alsace et de Lorraine » s'affilient à ce premier Comité Régional du sport socialiste de l'ère française. L'on profite de la circonstance pour appeler le monde ouvrier à établir « une séparation radicale, sur le plan sportif également, entre ouvriers et bourgeois »[18].

Le dimanche 5 mai, les clubs cyclistes ouvriers du Haut-Rhin (Mulhouse, Saint-Louis, Colmar, Guebwiller, Buhl, Illzach, Dornach, Pfastatt, Ruelisheim, Merxheim, Bourtzwiller, Ottmarsheim et Wittelsheim) raniment l'ancienne Fédération Cycliste « Solidarité » qui se fond rapidement dans « l'Union Vélocipédique » prenant comme dénomination définitive « Union Vélocipédique Ouvrière Solidarité d'Alsace et de Lorraine »[19].

Le 28 juin 1919, à son Congrès national à Paris, la FSSG se transforme en « Fédération Socialiste du Travail ». En Alsace, la même appellation est désormais employée. « L'Union Ouvrière des Sports Athlétiques d'Alsace et de Lorraine » (Lutte et Poids et Haltères) est le premier adhérent à ce « Comité FST d'Alsace et de Lorraine » nouvellement crée, en réalité le troisième si l'on tient compte du fait que les gymnastes et les cyclistes s'étaient déjà affiliés sous l'ère de la FSSG.

A partir de septembre 1919, la « FST d'Alsace et de Lorraine » fonctionne pleinement. Rapidement, elle comptera une discipline supplémentaire : le football. Le 1er novembre est créée au restaurant L. Meyer, 151, route de Polygone à Neudorf, « l'Union Ouvrière de Football d'Alsace et de Lorraine ». Celle-ci adhère immédiatement à la FSTAL. Les clubs bas-rhinois disputant le premier championnat de « football socialiste » ont pour noms : AS Haguenau, FC Neuhof, FC Eckbolsheim, Club de football Ouvrier de Bischwiller,

Janvier 1919 : les compétitions redémarrent en Alsace

Créations, refondations de clubs ou de fédérations régionales, rattachement aux instances de tutelle nationales à Paris, le football alsacien est prêt à redémarrer dès les premiers jours de 1919. D'abord, ont lieu des rencontres contre les équipes des régiments stationnés à Strasbourg et Mulhouse. Puis des matchs contre les grands clubs parisiens qui prennent tous une forte note patriotique. Parallèlement débute un championnat de football de Strasbourg, un autre de Mulhouse. Ils sont le prélude au premier championnat d'Alsace « français », celui de la saison 1919/20.

A Strasbourg, le dimanche de reprise du football semble être celui du 22 décembre 1918. Le « Football Club de Neudorf » rencontre le « Régiment du 4e Zouaves » et « l'Association Sportive de Strasbourg » le « 49e Bataillon des Chasseurs à Pied ». « Nous pourrons fêter nos Libérateurs qui sont aussi des sportifs » indique « La République de Strasbourg » dans son édition du 21 décembre. La première rencontre du futur Racing Club de Strasbourg a été immortalisée par une photo des vingt deux joueurs participant à ce match historique. Elle figure dans le Livre d'Or de 1951 du Racing Club de Strasbourg et est intitulée « Première rencontre de la Liberté ». Quant aux onze Tivoliens qui ont joué en ce 22 décembre 1918 contre le 49e Chasseurs, ils ont pour noms : Metzger ; Roser, Roth ; Frankhauser, Keller, Bayer ; Schmidt, Kummer, Bongard, Rinckenberger et Hug. Il n'y a visiblement plus d'ex-joueur vieil-allemand dans le doyen des clubs alsaciens.

« Première partie après la Liberté » : le FC Neudorf, devenu Racing Club de Strasbourg, dispute le 22 décembre 1918 sa première rencontre depuis le retour à la France contre l'équipe du 4ème Régiment de Zouaves de la 4ème Armée

18- La Presse Libre du 2 mai 1919

19- Le Républicain du Haut-Rhin du 9 mai et 4 juin 1919

Alors que certains clubs renouvellent déjà leur comité qui ne sont plus constitués que par des Alsaciens de souche, « Zouaves et Chasseurs » jouent contre les équipes civiles qui sont déjà opérationnelles ou entre elles dans une compétition appelée la « Coupe Militaire »[20]. Cette dernière est dotée d'un Challenge offert par Auguste Neff, le nouveau Président de l'ASS[21]. L'ASS, par son Président, joue un rôle moteur dans les contacts avec les équipes françaises. Début janvier 1919, le club du Tivoli est opposé au « 47e Régiment d'Infanterie » stationné à Sélestat, au « Groupement Automobile numéro 8 », au 50e Régiment d'Artillerie et à la « Section Sanitaire Anglaise », une équipe militaire comprenant trois Internationaux Anglais : Robinson, Milton et Leyland. Le Racing Club de Strasbourg-Neudorf de son côté, rencontre au « Jardin Haemmerlé les 32e et 267e Régiments d'Artillerie.

Parallèlement démarrent les matchs entre clubs civils. Celui entre le « Cercle Sportif Mars Bischheim » et le « Racing Club de Cronenbourg » du 6 janvier 1919 sur le terrain du Club Universitaire, pourrait être avec la rencontre ayant opposé, le samedi précédent, ce même « Racing Club de Cronenbourg » au « Racing Club Musau », second club du quartier de Neudorf, les premières rencontres entre clubs civils strasbourgeois.

Puis, La Robertsau, le Racing Club de Strasbourg-Neudorf, le FC Etoile (ex Frankonia), le Sporting Club de Neudorf, l'Union Sportive de Strasbourg, les « Sourds et Muets » de Strasbourg, le Sporting Club de Schitigheim, disputent leurs premières rencontres amicales. Le mois de janvier 1919 est couronné par une grande affiche : FC Mulhouse/ASS, match qui avait précédé dans l'après-midi du 26 janvier la réunion de création du « Comité Régional de l'Usfsa ». « Le vainqueur pourra se considérer Champion d'Alsace-Lorraine » indique « La République de Strasbourg ». Il n'y eu ni vainqueur, ni vaincu, la rencontre se terminant sur le score de 1-1, résultat idéal pour préparer dans les meilleures conditions la réunion fondatrice de la future Ligue d'Alsace de Football.

Alors que la toute nouvelle « Fédération de Natation d'Alsace et de Lorraine » rejoint elle aussi l'Usfsa, que l'on tente d'introduire le rugby en Alsace, « sport éminemment français » et que l'on projette la venue prochaine des Parisiens du Racing Club de France à Strasbourg, l'on apprend que le Comité de l'ex-Frankonia de Strasbourg a décidé d'abandonner son nouveau nom de « FC Etoile » et d'aborder la saison à venir sous l'ancienne dénomination de « Frankonia », celle d'avant 1918 ![22]. Décision qui ne peut être du goût du très francophile Monsieur Bierlein-Naboulet, « le fondateur de l'Etoile, (autrefois le Frankonia), joueur ensuite en Italie et en dernier lieu, en 1912, au « FC Chelsea-London » et qui s'est spontanément mis à la disposition des autorités militaires françaises en septembre 1914. Il s'est battu en Afrique et sur le front ouest ce qui lui a valu de nombreuses décorations. En dernier lieu, Monsieur Bierlein-Naboulet a rempli les fonctions de traducteur à l'Etat-Major du Général Fayolle lors de l'entrée des troupes françaises à Deux-Ponts, Kaiserslautern et Mayence » indique la « République de Strasbourg » fin janvier 1919 à l'occasion d'un passage éclair de Bierlein-Naboulet à Strasbourg. Mais en définitive, le club de la Kibitzenau reprend, effectivement, son ancien nom, preuve que tous les sentiments pro-allemands n'ont pas intégralement disparu à ce moment précis.

Dimanche 16 février 1919 : première réunion des clubs de football bas-rhinois

Trois semaines après sa création à Mulhouse, le « Comité Régional » invite l'ensemble des clubs de football du Bas-Rhin pour une réunion de travail, le dimanche 16 février à 11h au « Dauphin » à Strasbourg. Bien que chaque club ait reçu, en principe, une invitation par courrier, un communiqué dans la presse insiste une nouvelle fois sur l'importance de la réunion[23]. Les termes sont choisis. Ils ont pour but de mettre les clubs devant leurs nouvelles responsabilités :

« Communiqué important à l'attention de tous les clubs de football du Bas-Rhin :

A la suite des changements heureux survenus pour notre patrie, tous les clubs auront à nouveau l'obligation d'adhérer à une grande fédération dont l'objet est de promouvoir et de soutenir la vie et la pratique sportive. Parfaitement conscients de la situation sur un plan national, nos clubs ténors ont entrepris les premières démarches et il existe déjà un « Comité Régional de l'Usfsa ». Ce Comité organisera le dimanche 16 février, à 11H au restaurant du « Dauphin », place de la Cathédrale à Strasbourg, sa première réunion à laquelle, bien évidemment, tous les clubs sont invités. Il est bien sûr de l'intérêt de chaque club d'assister à cette réunion. Les invitations ont été adressées par voie postale mais il se peut que l'un ou l'autre club n'ait pas réceptionné la sienne étant donné que nous n'avions pas les coordonnées exactes de tous les clubs. Nous ne pouvons que conseiller aux clubs de prendre cette invitation pour une obligation de venir à cette réunion car ce qui était toléré par le passé ne le sera plus à l'avenir et il est déjà certain que l'Usfsa mènera une guerre énergique aux clubs dits « sauvages ». C'est la seule manière de mettre un terme aux disfonctionnements du passé ».

20- La République de Strasbourg du 14 février 1919

21- La République de Strasbourg du 24 décembre 1918

22- La République de Strasbourg du 1er février 1919

23- La République de Strasbourg du 14 février 1919

Dix-huit clubs assistent à la réunion. « Tous ont donné leur accord pour l'affiliation à l'Usfsa. Par la même occasion a été donné le calendrier de la « Coupe des Pays Libérés », à laquelle participeront les clubs alsaciens et lorrains » indique « La République de Strasbourg », le lendemain.

Par le même journal et également le 17 février, l'on apprend que « Monsieur Deubel, membre du « Football-Association » Kicker de Strasbourg » a mis en jeu une Coupe en argent. L'épreuve qui se déroulera par des matchs aller et retour a pour but de promouvoir le football à Strasbourg. Les clubs intéressés auront jusqu'au 25 février pour s'inscrire chez Eugène Haug, 45 rue Saint-Urbain à Strasbourg-Neudorf ».

La « Coupe des Régions Libérées », la « Coupe Deubel » pour les clubs bas-rhinois et la « Coupe de Mulhouse » vont préparer le premier Championnat d'Alsace de l'ère française.

La Coupe des Régions Libérées

La compétition la plus importante est la « Coupe des Régions Libérées ». « Le Président du Comité Régional d'Alsace a été informé par le Comité Français Interfédéral qu'une coupe, dite « Coupe des Régions Libérées » se disputera par matchs éliminatoires entre clubs des pays belges et français envahis. La Coupe 1919 se disputera entre équipes représentatives désignées par les autorités sportives des régions intéressées. Les régions invitées sont les suivantes :

- France : 1-Flandre et Artois, 2- Picardie et Ile de France, 3- Ardennes et Argonne, 4- Champagne
- Belgique : 1-Flandre orientale, 2- Anvers et Limbourg, 3- Brabant et Hainaut, 4- Wallonie et Luxembourg belge
- Alsace-Lorraine : 1- Lorraine délivrée et envahie (Metz, Nancy, Epinal), 2- Alsace délivrée et envahie (Strasbourg, Sélestat, Mulhouse, Belfort).

Le CFI a demandé au Président du Comité Régional d'Alsace, Monsieur Georges Lévy, Président du SC Sélestat, de prendre en mains l'organisation de cette épreuve. A ce sujet et pour arriver à désigner le club destiné à représenter nos couleurs dans cette compétition, tous les clubs de football d'Alsace sont priés de prendre part à la réunion qui se tiendra à Strasbourg, dimanche le 16 février, à la Brasserie du « Dauphin ». C'est la première fois que des clubs de football d'Alsace entrent en compétition directe avec des clubs de notre nouvelle patrie et de Belgique »[24].

L'ASS, le Racing Club de Neudorf, le FC Cronenbourg[25] et le FCM sont les représentants de l'Alsace dans cette compétition initiée par le CFI et mise en œuvre, du moins en Alsace, par l'Usfsa, son rival ! Mais vraisemblablement les deux fédérations sportives s'étaient déjà mises d'accord pour confier l'organisation du football français à la future FFFA qui verra le jour dans moins de deux mois. Le FCM abandonne l'épreuve en cours de compétition laissant sa place au FC Bischwiller. L'ASS bat le FCB en « Finale Alsace-Lorraine » après avoir éliminé « La Société Lorraine Sportive de Sarreguemines »[26].

La Coupe Deubel

La « Coupe Deubel », du nom de Monsieur Deubel, un généreux donateur membre des « Kickers de Strasbourg », devait être au départ un simple « Championnat de Strasbourg ». Elle sera vite étendue aux principaux clubs bas-rhinois. L'épreuve qui se joue par match aller et retour débute le 9 mars 1919. « La Coupe est exposée actuellement dans les vitrines du magasin d'articles de sports « A la fée des poupées », 13, rue de la mésange, à Strasbourg. Se sont engagés les clubs suivants : Racing Club Cronenbourg, Cercle Sportif La Robertsau, FC Saverne, FC Cronenbourg, FC Lingolsheim, Sporting Club Schiltigheim, FC Graffenstaden, Racing Club Neudorf, « Football-Association » Kickers, RC Musau, FC Bischwiller, FC Franconia. CS Mars Bischheim »[27].

A l'exception du FC Haguenau, décimé vraisemblablement par le départ des militaires allemands et qui a plus de difficultés pour reconstruire rapidement une équipe, tous les grands clubs bas-rhinois sont sur le pont au printemps 1919. La nouvelle « Société Sportive Universitaire de Strasbourg » reprend, elle aussi, ses activités à compter de début mai[28].

La Coupe de Mulhouse

A Mulhouse aussi, le football est immédiatement un moyen de contact chaleureux entre la population locale et ses Libérateurs. Dès le 2 décembre 1918, a lieu un match de football au Vélodrome entre le FCM et le 8e Bataillon du

24- Journal de Sélestat du 14 février 1919

25- DNA du 25 février 1919

26- Journal d'Alsace Lorraine du 6 avril 1919

27- DNA du 6 mars 1919

28- DNA du 3 et 12 mai 1919

Génie. « Dans l'équipe des militaires évolueront des joueurs de renom de sorte que nous aurons droit à une rencontre de qualité. La recette sera versée aux œuvres de la Croix-Rouge » indique le « Journal de Mulhouse » dans son édition du samedi 1er décembre 1918. La rencontre du dimanche suivant entre le FCM et l'équipe du « Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc » est qualifiée « d'évènement pour le milieu sportif mulhousien ». En effet, le RICM « a été décoré une dizaine de fois pour ses actions militaires et il le sera une fois de plus, mardi prochain, par le Président de la République en personne. Son équipe de football comprend cinq officiers et des joueurs de renom comme le Capitaine Maffre qui est Champion de France ou le Capitaine Archambault. La recette sera pour la « Garde d'Honneur de Mulhouse »[29].

En janvier 1919, les rencontres entre Régiments Militaires (le 57e Régiment d'Infanterie et le 24e Régiment d'Artillerie), entre le FCM, l'ASS, le SC Sélestat se succèdent. Début février, le FCM a déjà trois équipes en activité : le premier dimanche de février, l'une joue à Colmar, l'autre contre le 127e Régiment d'Artillerie et la troisième évolue contre Brunstatt. Le même dimanche « Britannia Mulhouse » l'emporte sur « l'Association Sportive Mulhousienne ». Puis le FCM bat le 118e Régiment d'Artillerie et les équipes 1 et 2 de l'ASM sont battues par Saint-Louis et le « Cercle Catholique Sainte-Marie ». Reviennent aussi sur la scène du football mulhousien, le FC Dornach, le FC « Sport Habsheim » et le « Franconia de Mulhouse ». A partir d'avril se joue la « Coupe de Mulhouse » qui sera remportée par le Britannia sur le Franconia par 5-0. « C'est indiscutablement la meilleure équipe qui a gagné. Britannia qui a joué avec une belle homogénéité a surclassé le FC Franconia dont la très jeune équipe fit preuve de beaucoup de courage. Elle promet pour l'avenir » indique « l'Alsace Sportive » dans son deuxième numéro du 28 mai 1919, consacrant, en plus, une photo au vainqueur.

I-2
Un rôle politique : le football, ferment patriotique

« Coupe de Mulhouse » et « Coupe Deubel » sont des initiatives des clubs et non du « Comité Régional de l'Usfsa », la structure qui cherche, depuis fin janvier, à regrouper tous les footballeurs alsaciens. Elles sont le résultat des démarches spontanées des clubs, de leurs dirigeants, sans relation aucune avec une instance fédérale ou régionale. Elles ont pour seul but de recréer un fonctionnement organisé du football dans les deux grandes villes alsaciennes. Les deux compétitions s'inscrivent évidemment dans un formidable élan patriotique du football alsacien pour la France. Sans arrêt, à partir de fin novembre 1918 et durant toute l'année 1919, l'Alsace et la France se donnent réciproquement des signes forts - politiques et sportifs - scellant leurs retrouvailles.

Début décembre 1918, Georges Clemenceau, le Président du Conseil des Ministres, visite Strasbourg, déplacement suivi, début janvier 1919, par celui de Mme Poincaré, l'épouse du Président de la République. Le Président Poincaré, dès la ratification du Traité de Paix, fait un voyage de plusieurs jours en Alsace, visitant la région d'Altkirch à Wissembourg durant la troisième semaine d'août 1919. Et Georges Clemenceau, « le père de la Victoire » reviendra une seconde fois en Alsace, tout début novembre 1919.

Le sport n'est pas absent de cette vague de retrouvailles. « L'Alsace réintégrée dans la mère Patrie a repris avec celle-ci les fils de toutes les relations de l'activité humaine. Les sports sont venus s'ajouter à l'échange de commerce et d'industrie, à l'échange de sciences et de lettres. Après les différents matchs de football, les tournois d'athlétisme, etc., où l'Alsace se mesurait en une amicale émulation avec ses frères de France, les « tennisseurs » ont aussi eu récemment leur journée »[30]. L'Alsace est, en effet, inondée en cette année 1919 de grands évènements sportifs français.

Georges Carpentier rencontre Dick Smith le 5 janvier 1919 « dans le plus grand match jamais organisé à Strasbourg »[31]. Au printemps se dispute en football la « Coupe des Régions Libérées », puis l'Alsace accueille « Le Circuit des Champs de Bataille », la grande course cycliste qui mène les coureurs de Strasbourg à Strasbourg en passant par Luxembourg, Bruxelles, Amiens, Paris, Bar-le-Duc, Belfort et Mulhouse, « et qui traverse quelques mois seulement après la fin des hostilités, les régions envahies offrant toujours un effrayant aspect de désolation. Des villages entiers étaient démolis, la plupart des routes étaient affreusement défoncées et, en-dehors des grandes villes, il ne fallait pas trouver la moindre nourriture » se souvient Paul Ruinart, chargé de l'organisation matérielle de cette épreuve à finalité patriotique, dans « Le Miroir des Sports » du 16 février 1937.

A la Pentecôte, cinq mille gymnastes ayant participé à la « Journée Fédérale de 1919 » à Nancy, font un détour par Strasbourg et Colmar pour « saluer leurs frères d'Alsace ». Puis, Devaux, l'athlète de l'AS Colmar, est retenu en Equipe de France d'Athlétisme pour le 400 mètres des « Jeux Interalliés » qui se déroulent au Stade Pershing à Paris. En juillet,

29- Journal de Mulhouse du 8 décembre 1918

30- l'Alsace Sportive du 6 novembre 1919

31- La République de Strasbourg du 2 janvier 1919

l'Alsace reçoit le «Tour de France». Mulhouse et Strasbourg sont villes d'arrivée et de départ des étapes Genève/Mulhouse, Mulhouse/Strasbourg et Strasbourg/Metz. En août, le stade du Tivoli est le théâtre de «l'Olympiade de Strasbourg» et le public alsacien a la chance de pouvoir se régaler avec les «as» de l'athlétisme français, l'Ecole de Joinville et les «athlètes américains qui se sont couverts de gloire aux Jeux Interlalliés»[32]. Oscar Bongard, le footballeur de l'ASS, bat à cette occasion le record de France du Javelot avec un jet de 45m30. Devaux et Bongard sont, mi-1919, les premiers grands représentants alsaciens de l'athlétisme français.

Premières rencontres entre clubs parisiens et alsaciens

Le football n'est pas en reste dans ce déferlement de rencontres sportives entre clubs alsaciens et ceux de la «France retrouvée». Pâques 1919 est le moment des premiers matchs entre grands clubs de football de Strasbourg et Mulhouse et leurs homologues parisiens. En mars, l'ASS avait déjà rencontré et battu par 4-0 une sélection de l'Usfsa de Paris. «Si les Parisiens ont succombé, c'est bien la cause du handicap trop lourd qui leur était imposé par le long voyage, debout dans les couloirs du rapide Paris/Strasbourg. Un banquet en l'honneur des visiteurs a enrichi le grand club strasbourgeois d'un nombre d'amis, qui, en nous quittant, nous ont affirmé leur plaisir d'avoir trouvé à Strasbourg des sportsmen dignes de faire honneur aux sports français» fait remarquer le «Journal d'Alsace/Lorraine» du 4 mars 1919.

A Pâques, le RCS rencontre, au «Jardin Hemmerlé», le Red Star de Paris, Champion 1912 de la Ligue de Paris et l'ASS se mesure au CA Paris. L'ASS perd sur le score de 5-1 et le RCS par 4-1. «La défense parisienne avec Gamblin et Romano et le gardien De Marqué a constitué un mur infranchissable»[33]. Chayriguès était annoncé dans les buts parisiens mais en définitive, c'est le gardien remplaçant De Marqué qui devait garder la cage du Red Star. La venue de l'illustre équipe de Saint-Ouen et de son défenseur Gamblin, le Capitaine de l'Equipe de France, donne lieu au tirage d'une «carte postale souvenir» des deux équipes posant ensemble.

Les retrouvailles avec le football français :
une sélection de Strasbourg rencontre le Red Star de Paris au Jardin Hemmerlé à Pâques 1919

Mais l'évènement majeur pour le football alsacien, en ce premier semestre 1919, est la rencontre «internationale» Alsace/France. Elle se dispute en une double confrontation aller et retour. La présélection pour l'Equipe d'Alsace a eu lieu au Vélodrome de Mulhouse, le 16 mars. «Neuf représentants des clubs strasbourgeois, cinq joueurs de Sélestat, un de Haguenau et sept du FC Mulhouse» sont convoqués pour un match «Possibles contre Probables»[34].

Le match aller contre l'Equipe de France a lieu le 23 avril au stade Olivier de Serres à Paris. La sélection alsacienne est formée ainsi: Helmer (Fcm); Uettwiller (Fcm),Roth (Ass); Guillaume (Scs), Spaehner (Rcs), Bayer (Ass); Canus (Ass), Rinckenberger (Ass), Wolf (Fcm), Hug (Ass), Damnert (Scs). L'Alsace est battue par 10-1 devant 6.000 spectateurs, venus davantage «pour saluer pour la première fois nos Alsaciens» que pour la rencontre proprement dite. La nombreuse affluence constitue un nouveau record pour le stade du Racing Club de France. «Le Strasbourgeois Hug sauve l'honneur inscrivant le seul but alsacien sous les acclamations d'un public connaisseur et enthousiaste pour l'Alsace»[35]. Paul Nicolas, le fameux avant-centre des années 1920 et légendaire sélectionneur de l'Equipe de France lors de la Coupe du Monde 1958, s'est souvenu de cette rencontre «patriotique». Voici ce qu'il en dit dans ses

---

32- l'Alsace Sportive du 11 août 1919

33- La République de Strasbourg et les DNA du 24 avril 1919

34- Journal de Mulhouse et DNA du 15 mars 1919.

35- La République de Strasbourg du 26 mars 1919

«Mémoires» confiées au «Miroir des Sports»[36]: «L'armistice survint au moment même où nous allions monter au front en renfort. Je revins à Paris, après un court séjour à l'hôpital de Reims, où je fus soigné pour une mauvaise grippe et, presque aussitôt, je me trouvais sélectionné pour le match Usfsa - Alsace - rencontre patriotique - dont le coup d'envoi était donné par le fameux dessinateur Hansi, gloire nationale. Le onze de l'Union était de première force. Il comprenait des hommes tels que Dubly, Schalbar, Graveline, Lesur, Carlier, Mainta, Devic, Gabriel Hanot qui avait été retenu comme inter. Nous avions, à ce moment là, Hanot et moi, les mêmes conceptions du football et je dois dire que Hanot est l'un des joueurs les plus intelligents qui m'aient été donné de voir à l'œuvre sur un terrain. Il me passa de nombreuses balles. Nous triomphâmes par 10-1 et je réussis à battre quatre fois le portier alsacien, égalant la performance de Hanot qui lui aussi avait marqué quatre buts».

Le match retour se déroule le 18 avril au Vélodrome de Strasbourg. «La rencontre France-Alsace de dimanche prochain est un évènement qui entrera dans les annales du football alsacien. L'équipe représentative de la France rencontrera l'Alsace en match retour. Le Comité Régional de l'Usfsa a constitué la formation suivante: Kuntz (Scs); Baumlin (Fcm), Roth (Cap. Ass); Weber (Fcm), Vogt (Ass), Bajer (Ass); Wolf (Fcm), Rinckenberger (Ass), Bongard (Ass), Hug (Ass), Damnert (Scs)[37]. Côté Equipe de France, sont présents: Nicolas, Dubly, Lesur, Schalbar, les frères Devicq, Mentha, tous Internationaux. L'Alsace perd plus glorieusement qu'à Paris, par 4-3 seulement (buts de Bongard, Rinckenberger et Damnert). Pour le «Journal d'Alsace/Lorraine», «nos Alsaciens ont tenu parole et ils ont résisté aux attaques des bleus et blancs jusqu'à la dernière minute et ont même failli remporter la victoire. Le match, de loin le plus beau que nous ayons jamais vu à Strasbourg, fut un véritable succès du football alsacien. L'équipe de l'Union fut impeccable et d'une homogénéité parfaite avec deux ailiers très rapides, Lesur et Dubly de Tourcoing. C'est pourquoi nous devons d'autant plus féliciter la sélection d'Alsace du résultat qui est surtout le mérite du gardien de but Kuntz de Sélestat. Il fit merveille et, par son jeu éblouissant, enthousiasma les spectateurs». Charles Kuntz, Oscar Bongard et Alfred Roth ont marqué des points, ce 18 avril... En effet, un an plus tard, ils feront partie de l'Equipe de France qui participera aux Jeux Olympiques d'Anvers.

L'Alsace fait, par ailleurs, son entrée sur la scène internationale à l'occasion de la défection de l'Equipe de Belgique qui devait rencontrer, en mai 1919, celle du Luxembourg. Sollicitée par le «Petit Journal»[38], l'ASS remplace au pied levé les «Diables Rouges» et ne perd que par 3-1 contre la sélection du Grand-Duché. C'est Pierre Hug, l'ancien joueur du Donar qui, une nouvelle fois, sauve l'honneur alsacien.

Il est certain que le football alsacien a déjà tissé des liens solides avec le football français lorsque intervient la ratification du Traité de Paix, fin juin 1919 à Versailles, officialisant par le droit international le retour de l'Alsace et de la Moselle à la France. De plus, le «Franconia», le seul grand club alsacien à avoir quelque peu tergiversé sur un plan politique, change enfin sa dénomination sociale et adopte définitivement le nom de «Red Star», celui de son homologue parisien, le plus grand club français du moment. «L'Alsace Sportive»[39] ne manque pas de souligner l'heureuse décision prise par les dirigeants du club de la Kibitzenau: «Aujourd'hui les vrais amateurs du football accueillent avec soulagement la décision prise par l'ancien FC «Franconia» de changer à la fois le nom et le but de la société. Cette décision fut prise sur l'injonction d'esprits éclairés et sous la pression d'une opinion grandissante. Le but principal de la société va être l'éducation physique de la jeunesse et le club s'est déjà assuré un moniteur de profession pour instruire pratiquement et théoriquement ses élèves. Depuis l'application de la loi sur l'éducation physique obligatoire, la société va voir augmenter considérablement son effectif encore anémique; le sport entrera par la jeunesse au foyer familial; l'organisation du travail dans le commerce, l'industrie et l'université, donnera de grandes possibilités d'entraînement sans que soit sacrifiée la vie de famille à laquelle nous autres Alsaciens sommes si profondément attachés. Les étiquettes politiques sont inconnues à ses membres. Le Club a l'intention de se faire affilier à la Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire de France et des Colonies; il sera l'ami de la jeunesse et portera comme devise «le sport pour la France». Nous souhaitons que la création du «Sporting Club Red-Star» coïncide avec l'introduction de l'esprit sportif dans la mentalité des dirigeants qui, tous, n'ont qu'un but: «travailler pour la Patrie au nom de l'intérêt général du sport et de l'intérêt particulier de la société». Avec un «Red Star» et trois «Racing Club» (de Strasbourg, de la Musau, de Cronenbourg), Strasbourg est la ville de France qui a pris le plus le football parisien pour modèle.-

---

36- Le Miroir des Sports du 11 janvier 1954

37- La République de Strasbourg du 8 avril 1919

38- Groupe de presse parisien dont fait partie «l'Auto» et «Le Miroir des Sports» et qui sera l'organisateur des plus grands évènements sportifs français des années 1920/1940: «Tour de France», «Paris/Strasbourg à la marche»,

39- Edition du 11 septembre 1919

II- Prêt pour les nouveaux défis français

I-2
Le football, support du militarisme ambiant des années d'après guerre

Au lendemain de la guerre, les esprits sont animés par l'idée que le sport, plus encore qu'avant 1914, peut et doit remplir des fonctions au-delà de la simple compétition sportive, au-delà de son côté ludique, qu'il peut, s'il fait la promotion de l'éducation physique, aller jusqu'à préparer les jeunes Français au service militaire. Dans ce cadre, la plus grande mission est dévolue au football, le sport, à présent, le plus populaire. L'autorité militaire, ayant compris la force qu'il représente par l'importance de son réseau de clubs, met la main sur lui.

Sport et Education Physique : « améliorer la race »

Au sortir de l'épouvantable grande guerre, avoir de l'instruction n'est pas tout si elle n'est pas complétée par une « éducation physique ». « L'éducation physique est l'art d'adapter un jeune homme aux devoirs de la vie matérielle » prétend « Le Soldat de demain », le journal de la « Préparation Militaire ». Pour lui, « ce n'est pas sans une sorte de restriction que nous ajoutons à notre définition ce mot « matérielle ». Nous estimons, en effet, que l'éducation morale et l'éducation physique sont deux choses qui se pénètrent l'une l'autre si profondément par une sorte d'osmose insaisissable et invisible, qu'il est à peu près impossible d'en fixer avec quelque précision la démarcation (...). Il faut être bien convaincu que la vigueur physique n'est pas du tout exclusive de la richesse intellectuelle et qu'il vaut mieux, au contraire, que « les nobles flammes de l'intelligence s'abritent dans un corps qui ait un peu de la dignité d'un temple », comme disait si noblement naguère M. Angeliers, le Recteur de l'Académie de Lille »[40].

« Pour une jeunesse forte et saine » indique l'affiche

Et d'insister sur le même thème dans son édition des 15 et 29 janvier 1920 : « Jeunes gens de toutes conditions, ouvriers, paysans employés, étudiants, réunissez-vous pour pratiquer les sports ! Mettez en commun votre énergie physique, engourdie ou limitée par l'exercice quotidien de votre tâche manuelle ou intellectuelle. De votre fréquentation réciproque naîtront la saine émulation et l'estime, car la guerre n'a pas révélé seulement que les hommes de notre génération avaient dépassé les générations passées par la grandeur de leur esprit de sacrifice : elle a montré aussi qu'il n'y avait pas de distance entre l'ouvrier, le paysan, le bourgeois. A vous tous sans exception, il appartient de donner au pays la force qui lui est nécessaire pour triompher de tous les fléaux qui menacent sa prospérité : la paresse, le goût des plaisirs vulgaires et dégradants, l'alcoolisme, la tuberculose, etc. (...). La nation dépense chaque année des centaines de millions pour entretenir des hôpitaux, des sanatoriums, des asiles d'aliénés où, quoi que l'on fasse, on ne rendra jamais à la société que des sujets tarés et à tares transmissibles. Que n'utilise-t-on quelques uns de ces millions perdus à créer partout des gymnases, des stades, à rétribuer des professeurs de santé ! Cette thérapeutique prévoyante serait, dans un avenir prochain, autrement féconde que l'autre ».

40- l'Alsace Sportive du 18 décembre 1919.

Sport et Préparation Militaire :

Le sport s'inscrit, d'autre part, dans la politique de défense du pays. On lorgne tout de suite après 1918 sur les pratiques en la matière de l'adversaire héréditaire. « Nous recevions, l'autre jour, une circulaire de Berlin annonçant que l'éducation physique serait obligatoire. Les Allemands veulent déjà préparer leur revanche en assouplissant les jeunes générations »[41]. Un grand nombre d'éditoriaux de « l'Alsace Sportive » de 1919 insistent sur l'utilisation du sport à des fins militaires.

Ainsi, par exemple, celui du 12 juin 1919 : « Aujourd'hui où la nécessité de régénérer la race française s'impose plus que jamais, où il faut à tout prix combler les vides creusés dans les rangs de notre belle jeunesse, où il nous faut lutter contre la prolificité de l'Allemagne et les maux du siècle, c'est par des hommes entraînés, améliorés et puissamment forts que nous sortirons victorieux ».

Ou toute une série d'articles consacrés en février et mars 1920 dans la même revue sportive à l'œuvre de « l'Union des Sociétés d'Education Physique » : « L'œuvre de l'Union n'est pas finie, car la vie continue. Et les Allemands aussi continuent. Si paradoxal et si stupide que cela puisse paraître, il y aura des Allemands tant qu'il y aura une Allemagne. Et comme il n'appartient à aucune force humaine de supprimer totalement une race aussi nombreuse, ni d'en effacer le pays de la surface de la terre, nous sommes donc condamnés à vivre dans son dangereux voisinage ». Ou encore : « que tout soldat qui n'est pas un athlète n'est qu'un figurant. Et pour faire d'un athlète un soldat, il n'y a qu'à lui donner une arme et un uniforme ». Et les Jeux Olympiques de 1920 sont considérés comme « un réel Critérium des races », les participants comme « des volontaires de l'armée du muscle participant à une croisade sportive »[42].

La femme dans le sport à finalité patriotique

La femme n'est pas absente de ce mouvement. « Nous vivons dans une vie d'effervescence ou chacun, y compris jeunes filles et femmes, a besoin d'un corps qui résiste à toutes les exigences du « struggle for life ». La conservation et l'amélioration de la race humaine ne peuvent être faites que par des femmes jouissant d'une bonne santé[43]. » A cette « sportswoman » de Colmar qui n'hésite pas écrire à « l'Alsace Sportive » pour exprimer son scepticisme sur les perspectives du sport féminin, le journal mulhousien répond que « les femmes peuvent créer des clubs, aménager des terrains, pratiquer tous les sports comme les hommes, personne ne pourra les en empêcher. S'il existe des gens qui crieront au scandale, d'autres applaudiront sincèrement à leur geste. Les clubs féminins parisiens, comme « Fémina-Sports », « Académia », etc., qui ont rassemblé des centaines de femmes pratiquant la course à pied, la natation, le tennis, le football, etc., nous fournissent une preuve éclatante que l'idée est en marche. Croyez-nous, chère demoiselle, nous y arriverons aussi en Alsace ; un peu tard peut-être, mais infailliblement. Et si ce n'est pas vous qui taperez dans un ballon rond, ce seront vos fillettes, sûrement les fillettes de vos filles »[44]. La « Fédération des Société Féminines de France », fondée en 1917, est agrée, elle aussi, par le Ministère de la Guerre comme Société de Préparation Militaire courant 1919[45]. Les choses sont allées vite pour ne pas laisser les femmes en-dehors du mouvement et pouvoir compter sur toutes les forces possibles.

Le problème de la réduction de la durée du service militaire

Des deux fonctions - promotion de l'éducation physique pour augmenter le bien-être corporel et promotion de l'éducation physique à des fins militaires - c'est cette dernière qui l'emporte bien que les deux soient étroitement liées. Au lendemain du Traité de Versailles, l'on est, en effet, convaincu que la « Société des Nations », la nouvelle organisation en charge de l'ordre mondial, ne tolérera plus un service national de trois ans et qu'il faudra que les jeunes Français se forment, partiellement au moins, hors de la caserne pour devenir des soldats. « Sous le régime de nos anciennes lois militaires, un jeune homme ne pouvait pas participer à la vie productive avant 23 ans. Il faut dorénavant qu'à 21 ans au plus tard il soit rendu au labeur collectif de la nation et qu'il crée son foyer » souligne « Le Soldat de Demain ». Et Mr Bierlein-Naboulet, le dirigeant du Red-Star de Strasbourg n'hésite pas à dire « qu'en six mois, un jeune homme formé par la culture physique et les sports fera un soldat d'élite et fournira à côté des cadres militaires professionnels, les cadres complémentaires nécessaires »[46].

Pour cela se mettent en place en Alsace aussi des structures politiques et techniques en charge de la « Préparation Militaire ». En 1919, celle-ci n'est pas une institution inconnue, ni en France, ni en Alsace.

41- l'Alsace Sportive du 5 juin 1919

42- l'Alsace Sportive du 14 août 1919

43- l'Alsace Sportive du 18 décembre 1919

44- l'Alsace Sportive du 13 novembre 1919

45- l'Alsace Sportive du 2 octobre 1919

46- l'Alsace Sportive des 18 mars 1920 et 4 décembre 1919

Les antécédents de la Préparation Militaire française

En France, son point de départ est « la tentative d'enseignement militaire dans les lycées et écoles, puis les Bataillons Scolaires, puis les « Sociétés de Tir et de Gymnastique »[47]. Ces dernières se sont greffées sur les Sociétés de Tir et les Sociétés de Gymnastique civiles et ont donné naissance à la « Fédération de l'Education Physique, des Sports et de la Préparation Militaire », également appelée « Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire de France et des Colonies », lors de l'instauration de la Préparation Militaire. L'édition de 1912 du « Manuel à l'usage des Sociétés de Préparation Militaire » du Lieutenant-Colonel Hatton est la onzième en date. C'est donc que la Préparation Militaire a été institutionnalisée au tournant du siècle. « L'année 1910 a marqué, c'est incontestable, une étape dans la grande œuvre de la préparation militaire car le Ministre de la Guerre, de même que l'Instruction du 7 novembre 1908, nous ont donné le statut civil des Sociétés Agrées par le ministère de la guerre en réglementant leur organisation et leur fonctionnement. De même, le règlement sur l'éducation physique du 21 janvier 1910 a constitué leur statut militaire, c'est-à-dire le lien qui les rattache d'une façon plus intime à l'armée, dont elles deviennent le prélude nécessaire » indique Hatton dans l'avant-propos de son manuel de 1912.

La Préparation Militaire française, un modèle pour les Allemands

En Alsace non plus, l'institution n'est pas inconnue puisque l'Allemagne, avant 1914, connaît également la Préparation Militaire. Elle n'a, cependant, pas pris l'ampleur qu'elle avait connue en France. L'organisation française a d'ailleurs particulièrement impressionné les Allemands. En mai 1917, en pleine guerre, la « Direction pour la Préparation Militaire en Alsace-Lorraine » se livre à une analyse minutieuse de la « Jugendwehrbewegung in Frankreich »[48] : parmi toutes les nations européennes ayant adopté le principe de la Préparation Militaire, la France y est écrite comme étant le pays de référence en la matière. « L'organisation a son origine dans les « Bataillons Scolaires » fondés en 1882. Puis, la loi du 15 juillet 1889 a confié à l'Education Nationale la Préparation Militaire des jeunes de 17 à 20 ans, loi complétée par celle du 21 mars 1905, mais aucune des deux n'a été appliquée. Néanmoins, la Préparation Militaire devait recevoir un sérieux coup de pouce par la loi du 8 avril 1903 permettant aux jeunes recrues, l'ayant suivie et ayant obtenu le « Brevet d'Aptitude Militaire », d'accéder au grade de Brigadier, dès le quatrième mois suivant l'incorporation. Le décret du Ministère de la Guerre du 19 février 1907 introduisit l'enseignement du Tir dans les lycées et les Ecoles Normales d'Instituteurs. Le 5 juin 1908, le gouvernement présentait à la Chambre une proposition de loi en vue d'instituer la Préparation Militaire obligatoire. Mais comme les discussions traînèrent en longueur, le Ministre de la Guerre prit le décret du 7 novembre 1908, confirmé par la Circulaire du 23 février 1914, organisant la Préparation Militaire au sein du mouvement associatif, cette fois-ci. Pour ce faire, il fallait que les associations dispensant la Préparation Militaire soient des « Sociétés Agrées par le Ministère de la Guerre », des SAG en raccourci. Par les Circulaires des 22 mars, 6 et 9 avril, 5 août et 26 novembre 1909, 25 et 31 janvier 1910, les SAG furent habilitées à délivrer le « Brevet d'Aptitude Militaire. Ainsi donc la Préparation Militaire a été structurée bien avant la grande guerre et toutes les initiatives avaient été soutenues par les Sociétés de Tir et de Gymnastique. La Fédérations de Tir comptait début 1914 plus de 2.500 clubs et 360.000 membres recrutés parmi 90 Universités, 170 Lycées et 3.560 Ecoles Primaires. Les Sociétés de Gymnastique comptaient plus de 400.000 membres. En 1914, lors de la mobilisation, plus de 500.000 jeunes relevaient des SAG alors qu'en Allemagne, la Préparation Militaire était inconnue, au moins jusqu'à la déclaration de guerre. Durant la guerre, le mouvement ne s'est pas endormi en France. Le 30 mai 1916 a été déposé un projet de loi au Sénat pour une Préparation Militaire obligatoire. Parmi les initiateurs, citons les Sénateurs Henri Bérenger, Milliés-Lacroix et Henri Chéron, ce dernier étant membre de la Commission Militaire présidée par Clemenceau ».

47- Bulletin Mensuel du Comité Central d'Education Physique et de Préparation Militaire de Strasbourg - Septembre 1927 - Bnus M.500.257. Sur le début des Bataillons Scolaires en 1882, voir le Figaro du 14 juillet 1882

48- ADBR 27 AL 236 - „Die Jugendwehrbewegung in Frankreich¨ - (Le mouvement militaire dans la jeunesse française¨

Malgré l'appui des sphères gouvernementales et militaires, en particulier du Général Roques le Ministre de la Guerre, la Préparation Militaire obligatoire ne sera pas votée. Les opposants arguant du coût d'une telle mesure (60 millions de francs) et du risque de voir disparaître des milliers de sociétés de gymnastique qui fonctionnent «sur l'initiative privée et non par obligation et qui, par ailleurs, ne coûtent rien au contribuable». Les Patronages Catholiques se montrent également hostiles au projet et expriment leur opposition dans leurs journaux: «l'Union» du mois de janvier 1917 et la «Lanterne» du 22 janvier 1917 considérant, non sans quelque malice, «que soldats, fusils et canons sont inutiles pour vaincre les Boches et que prières et chapelets sont suffisants pour faire l'affaire». Dans les milieux sportifs aussi, on assiste à la même levée de boucliers de sorte que la Préparation Militaire obligatoire ne voit pas le jour.

Les antécédents allemands de la Préparation Militaire en Alsace

En Allemagne par contre, «considérant que la Préparation Militaire en France a eu des succès notables et que l'on y forme de véritables soldats qui après cela nous combattent», l'obligation est faite, le 12 août 1915, aux plus de 16 ans de fréquenter les «Jugendwehren»[49]. Le compte-rendu pour l'exercice 1914/1915 de la section strasbourgeoise de la Préparation Militaire allemande contient des informations intéressantes[50]: en octobre 1914, à l'instar de ce qui se fait dans plus d'un Etat d'Allemagne et en particulier en Prusse, les autorités alsaciennes sont encouragées à instaurer une Préparation Militaire pour les jeunes gens de 16 à 20 ans et «si possible, très rapidement». Le 22 novembre à «l'Aubette», a lieu la réunion de la section strasbourgeoise, répartie en deux compagnies qui démarrent leur activité quatre jours plus tard. En février 1915, sont mises sur pied deux compagnies supplémentaires, une première sur l'agglomération de Hoenheim, Bischheim, Schiltigheim et une seconde touchant les Cercles Chrétiens de Jeunes Gens. Les quatre compagnies totalisent, en novembre 1915, 437 adhérents. En même temps sont crées les «Directions cantonales» de Colmar, Ribeauvillé, Sélestat, Erstein, Strasbourg-Campagne, Haguenau, Saverne, Wissembourg, Sarreguemines, Forbach et Château-Salins regroupant 87 sections locales et 3236 adhérents, Strasbourg/Ville compris.

L'adhésion de l'Alsace à la Préparation Militaire française

Ce rappel fait et sans lequel on ne peut comprendre le contexte de la Préparation Militaire après 1918, revenons en 1919 et à l'instauration en Alsace de la Préparation Militaire telle qu'elle fonctionne partout en France. «L'Union des Sociétés d'Education Physique de la Haute et Basse-Alsace et de la Lorraine» est fondée le dimanche 24 août 1919 après qu'une première entité ait été créée dans le Bas-Rhin, une autre dans le Haut-Rhin et une troisième en Moselle sous l'action d'Auguste Neff, le Président de l'ASS. La réunion des trois Sociétés départementales en une «Union Fédérale d'Alsace et de Lorraine» a lieu le 24 août 1919 à la Mairie de Strasbourg en présence de Mr Lattès, le Président de la «Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire de France et des Colonies». Le but de «l'Union des Sociétés d'Education de Haute et Basse-Alsace et de Lorraine» selon Mr Lattès, qui lors de son allocution n'emploie à aucun moment le terme de «Sociétés de Préparation Militaire», est «la diminution du service militaire de trois ans car la nation a besoin de tous ses bras pour se refaire, et la préparation de notre jeunesse en dehors du service militaire pour arriver enfin à la véritable nation armée»[51].

On peut se demander pour quelles raisons l'Alsace n'a pas adhéré à la «Fédération des Sociétés de Préparation Militaire de France et des Colonies», pour quels motifs l'on a crée spécialement une «Union Fédérale des Sociétés d'Education Physique d'Alsace et de Lorraine», pour quelles raisons le terme de «Préparation Militaire» a été soigneusement occulté du discours de Mr Lattès. La réponse est éminemment politique. Elle est prise au plus haut niveau de l'Etat et contenue dans une note secrète du 28 avril 1919 que Mr Millerand, Commissaire de la République à Strasbourg, adresse à la Direction des Affaires Militaires en Alsace[52]: «Certaines initiatives s'exercent en ce moment en Alsace en vue de créer, pour les grouper ensuite, des œuvres de Préparation Militaire ou tout du moins d'Education Physique. Mr l'Administrateur de Strasbourg-Campagne fournit à ce sujet un travail intéressant que je joins au présent rapport et qui démontre qu'avec l'encouragement officiel, ces œuvres en voie de formation ne tarderaient pas à prendre une certaine ampleur; leur fusion en une Fédération d'Alsace et Lorraine leur assurerait l'uniformité de Direction et leur donnerait une cohésion grâce à laquelle ces sociétés pourraient devenir un instrument précieux de propagande française en même temps qu'elles fourniraient à la défense nationale un appoint non négligeable».

Le rapport du sous-préfet de Strasbourg-Campagne a le mérite de la clarté. Voici ce qu'il indique: «Il y a lieu de tenir compte en Alsace de certains facteurs moraux:

1- le costume qui sera un attrait puissant

2- les sociétés ne doivent pas avoir le caractère militaire.

49- „Enseignement militaire pour la jeunesse".

50- ADBR 27 AL 236 - „Bericht der Kreisleitung über die militärische Vorbereitung der Jugend in Strassburg-Stadt" - contient un historique précis de la section strasbourgeoise.

51- L'Alsace Sportive du 28 août 1919.

52- ADBR - liasse AL 121 (356)

Et, il ne faut pas oublier deux choses :

1- que du temps des Allemands, les Sociétés de préparation Militaire était obligatoires

2- que pendant la guerre, les Alsaciens qui ont dû servir dans les rangs allemands ont été traités encore plus durement, encore plus grossièrement que les autres soldats, par les Allemands.

Il est resté une aversion marquée et compréhensible pour tout ce qui ressemble à une organisation militaire et la crainte de voir réapparaître les anciennes obligations subsiste.

Présentées sous la forme de l'Education Physique de la jeunesse, avec un costume beaucoup plus « gymnastique » que « militaire » et par ailleurs « bien français », ces sociétés auront du succès.

Lorsqu'elles seront créées et qu'elles auront fonctionné assez longtemps pour avoir inspiré confiance, l'acheminement vers la Préparation au Service Militaire se fera tout seul. Les Alsaciens comprendront vite que ces sociétés poursuivent le double but de faire une jeunesse forte et de diminuer la durée du Service Militaire en inculquant « avant la lettre » des connaissances militaires.

Il y aura lieu de ne pas oublier de doter les sociétés de clairons, car le son de cet instrument produit sur les Alsaciens un effet bien connu. Ils en sont d'autant plus amoureux qu'ils ne l'ont plus entendu depuis 48 ans. Quant au costume, il pourrait être fourni dans sa partie essentielle (culotte et bandes molletières) par le Gouvernement. En effet, la sous-intendance d'habillement de Strasbourg a en magasin des quantités énormes de drap et d'effets allemands (prises de guerre qu'elle teint et travaille à l'heure actuelle à très bon marché). La société devrait se procurer seulement la chemise flottante avec cravate, et le béret muni du « Cor de Chasse », cocarde tricolore sur la poitrine. Reste à fixer la couleur : kaki ou bleu horizon. Je penche pour le bleu horizon « foncé » qui est plus coquet et plus « français ». Si le Gouvernement consent à faire ce léger sacrifice, je crois pouvoir répondre d'un grand succès.

Si chacun des sept arrondissements de Basse-Alsace fournit une moyenne de 500 élèves, nous arrivons pour la Basse-Alsace seule, à 3.500 élèves, ce qui semble pouvoir faire espérer pour l'Alsace-Lorraine, un total approximatif de 10.000 jeunes gens. Si le Gouvernement consent à consacrer seulement 10 francs par tête, moyennant la somme minime de 100.000 francs, la France aurait en préparation d'un seul coup 10.000 futurs soldats uniformément équipés et formant un admirable ensemble dont la puissance de propagande pourrait avoir des effets incalculables. Il semble qu'il vaille la peine d'y réfléchir ».

Les choses évolueront vite. Rapidement le logo de la « Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire de France et des Colonies » figurera sur la papier à entête de « l'Union des Sociétés d'Education Physique de la Basse-Alsace, dissipant ainsi toute équivoque. En octobre 1920, une première promotion de sportifs de l'ASS est diplômée du CPSM. « Sous l'énergique Direction de son Président, Monsieur Auguste Neff, l'Association Sportive de Strasbourg a été la première des Sociétés d'Alsace à adopter nos principes et à les appliquer » mentionne une note du Général, Commandant la subdivision de Strasbourg[53]. Il continue, disant que « depuis elle n'a cessé de donner des preuves de sa fidélité à la bonne cause. Elle a présenté 63 candidats à la dernière session des examens militaires. Tous ont été reçus au Certificat Préparatoire au Service Militaire. Un nouveau cours plus important que le premier fonctionne actuellement. En outre, cette société lance le Football-Rugby en Alsace et les premiers résultats font bien augurer de l'avenir. Enfin, plusieurs membres de l'ASS ont représenté la France aux Jeux Olympiques d'Anvers ».

L'adhésion du football alsacien à la Préparation Militaire

Les différents sports emboîtent le pas au club du Tivoli. Après la création à Strasbourg d'organes techniques chargés de la formation des instructeurs et moniteurs - l'Institut Technique Militaire et le Centre Régional de l'Instruction Physique - est fondé le « Comité Central d'Education Physique et de Préparation Militaire de la Subdivision de Strasbourg » officialisant les relations entre Sports et Armée. Parmi les Membres d'Honneur figurent un grand nombre de personnalités nationales et régionales du monde politique, économique et religieux. Dans le « Bureau » l'on trouve Messieurs Neff, Belling et Spinner, respectivement Présidents de l'ASS et du RCS et Vice-Président de l'AGR. La relation entre football et Préparation Militaire est donc établie...

D'ailleurs, quasiment toutes les disciplines sportives adhèrent au nouvel organe. Pour le football : le Sporting Club Schiltigheim, le Cercle Sportif Mars Bischheim, l'ASS, le Sporting Club Red-Star, le Cercle Sportif de Strasbourg, l'AS Lampertheim, le RCS, l'AS Dingsheim, le FC Oberhausbergen, l'AS Oberschaeffolsheim, le FC Niederhausbergen, le FC Truchtersheim, l'Union Sportive de Schiltigheim, la Société Sportive de Kolbsheim, la Société Sportive 1920 de Brumath[54]. Dans « l'Alsace Sportive » du 22 janvier 1920, A. Ehrhardt, Président du FC Saverne, témoigne à Georges

53- idem note 52

54- idem note 52

Lévy la reconnaissance des clubs affiliés à la « Société d'Education Physique et de Préparation Militaire » pour « avoir élevé la vie sportive dans les provinces de l'Est à un tel degré qu'elle puisse servir d'exemple aux autres provinces de notre grande Mère-Patrie et sauvegarder la sécurité de nos frontières par une préparation à la vie militaire ».

A partir de 1920 et tout au long des décennies 1920/ 1930, la majeure partie des clubs de football de la LAFA et de l'AGR ont une section de « Préparation Militaire ». L'AGR fait d'ailleurs paraître, dès début 1920, un communiqué enthousiaste à ses membres[55] : « Ces jours derniers, l'Union des Sociétés d'Education Physique et de Préparation Militaire de France a adressé aux maires et cures d'Alsace une circulaire les invitant à créer des sociétés de ce genre et de les affilier, comme les sociétés de gymnastique et de sport déjà existantes, à l'Union en question. Nous faisons savoir qu'actuellement des pourparlers sont prêts à aboutir qui assureront aux sociétés de gymnastique et de sport affiliées à l'Union diocésaine des Hommes et Jeunes Gens catholiques, les mêmes droits et faveurs qui sont accordés à l'Union des Sociétés de Préparation Militaire. Le mouvement qui se fait sentir provoquera dans beaucoup de localités la création de nouvelles sociétés de gymnastique et de sport. Prenons en nous-mêmes l'initiative à temps et partout ».

Seul le sport socialiste réprouve « l'immixtion du militarisme dans l'éducation physique de la jeunesse. Le secrétaire national de la Fédération Sportive du Travail assure les camarades d'Alsace/Lorraine que la FST combattrait tous les militarismes quels qu'ils soient ».[56]

Un championnat de Football Militaire en Alsace

Armée et Football cohabitent, on ne peut mieux, pour preuve l'instauration d'un Championnat de France Militaire de Football dès la saison 1919/1920. Son organisation est placée sous l'autorité de l'Usfsa, de même que les Championnats de France de Cross-Country et de Rugby, sports que les autorités tentent d'introduire en Alsace via les clubs militaires. « Le rugby peut être considéré maintenant comme un jeu national français et il serait d'excellente propagande française car nous savons combien les jeux sportifs sont des moyens puissants pour attirer les jeunes gens de toutes classes, les rapprocher et leur apprendre à s'apprécier et à s'estimer »[57]. Le 7 décembre 1919 à l'Hôtel Union à Strasbourg, sous la Présidence de Georges Lévy, est nommée une « Commission des Sports Militaires d'Alsace ». Elle est chargée de la répartition des groupes pour le championnat de football 1919/1920 de la 21e Région Militaire. Pour l'Alsace participent : les 2e et 4e Bataillons de Chasseurs à Pied de Neuf-Brisach, le 5e Régiment d'Artillerie et le 12e Dragon de Colmar, le 31e BCP de Sélestat, le 2e Escadron de Chasse de Strasbourg/Neuhof, le 60e RACP, le 158e et le 401ème Régiment d'Infanterie, le 155e Régiment d'Artillerie de Strasbourg, le 10e RACP de Haguenau et le 9e RACP de Bitche.[58]. Au même moment est instituée l'Equipe de France Militaire de Football, sorte d'anti-chambre à l'Equipe de France A jusqu'à la création du professionnalisme.

Le monde militaire, omniprésent dans le football alsacien

L'omniprésence des militaires dans le football alsacien en cette année 1919 est visible constamment. Les situations, montrant que les clubs de football alsaciens réfèrent plus à l'autorité militaire qu'à leur autorité de tutelle ou à la sphère politique, sont nombreuses. Par exemple, la nomination en octobre 1919 du Général Hirschauer à la Prési-

55- Le Courrier d'Alsace du 16 février 1920

56- idem note 52 - coupure de presse extraite de l'Humanité du 14 juin 1920

57- idem note 52

58- l'Alsace Sportive du 25 décembre 1919

dence d'Honneur du Comité régional de l'Usfsa[59], fonction qui incombait toujours en d'autres temps à une personnalité politique. Ou encore ce grand match de Coupe de France, en janvier 1920 au Tivoli, entre l'ASS et l'illustre Racing Club de France pour lequel les officiels ne sont pas les dirigeants du football alsacien mais les généraux Tauflieb, Goybet, Vetter. C'est à eux que les deux capitaines, Roth pour l'ASS et Triboulet pour le Racing, présentent leurs équipiers, photo à l'appui[60]. Ou encore les inaugurations des grands stades du moment, ceux de Sélestat, FC Strasbourg 06 et de Belfort ou le 25e anniversaire du FC Mulhouse, fêtées en grande pompe et placées exclusivement sous le patronage de hautes autorités militaires, le Général Blondin à Sélestat, le Général Petit à Belfort et le Capitaine Beissac pour le FC Strasbourg 06. Ailleurs, l'omniprésence des militaires n'est pas différente. Lorsqu'en janvier 1921, la Ligue du Nord rencontre à Roubaix la Ligue d'Alsace, la manifestation est placée sous le haut patronage de l'administration militaire de la Région du Nord.

II-2
« Régénérer la race » : contexte du premier championnat d'Alsace de l'ère française

Le problème des stades

La question des stades est le grand problème du moment dans le monde du sport qui lui aussi commence la reconstruction des infrastructures, si ce n'est la construction d'installations toutes nouvelles. Alors que Strasbourg se dote d'une « Société d'Encouragement aux Sports » et Mulhouse d'une « Société d'Hygiène Naturelle »[61] dont le but est de « contribuer puissamment au relèvement physique de la population », se pose d'une façon pressante la question des terrains de sport qui est elle exclusivement du ressort des dirigeants politiques, plus d'ailleurs de la Chambre des Députés que du Gouvernement. La première a, en effet, beaucoup plus de pouvoirs que le second.

Gaston Moesch, Secrétaire Général de « l'Union d' Education Physique du Haut-Rhin » et rédacteur en chef de « l'Alsace Sportive » pose ouvertement la responsabilité des députés alsaciens dans le domaine sportif dans une série d'éditoriaux qui paraissent en octobre/novembre 1919 dans « l'Alsace Sportive ». Voici le ton qui est donné à la veille des élections législatives de fin 1919 : « Après une absence de 48 ans, nos élus vont enfin réoccuper leurs sièges à la Chambre Française. Ils déclareront d'abord et hautement pour que l'Allemagne et le monde entier l'entendent bien que notre retour à la France n'est que la juste réparation d'un crime commis contre le droit et la majesté d'un peuple. Puis, ils se mettront au travail. Leur tâche sera formidable. Car il s'agit de refaire la France, de régénérer la race victorieuse mais affaiblie. C'est là leur premier devoir, leur premier problème. Comment le résoudre ? En donnant à la jeunesse ce qu'elle réclame à grands cris « des stades, des jeux ! Force et santé ».

A Paris est crée un « Comité National d'Education Physique » sous l'action du député Henri Paté dont l'une des tâches est de plaider la cause des terrains de sport et des stades. Il considère cependant d'une manière quelque peu fataliste « qu'il n'est pas aisé d'évoluer entre l'Usfsa généralement républicaine, les Patronages et le boy-scoutisme d'inspiration souvent réactionnaire et confessionnelle et les Sociétés de Préparation Militaire avant tout claironnantes et quelque fois nationalistes ». Ces dernières risquant d'ailleurs de toucher la plus grosse part de la manne gouvernementale car « agrées par le Ministère de la Guerre et faisant le plus de Préparation Militaire et jouant du clairon le plus bruyamment ».

Les villes de Lyon, Roubaix, Toulon, Marmande, Rennes, Nancy, Montpellier, Saint-Quentin, Clermont-Ferrand et Marseille se dotent de stades, lit-on dans la presse. « Que se passe-t-il chez nous en Alsace ? » s'interroge Gaston Moesch le 25 septembre 1919. « Un seul stade est projeté jusqu'à présent. C'est celui de Strasbourg dont Mr Peirotes, maire, a promis l'édification. Mais que pensent de ce mouvement général, qui secoue la France entière, les municipalités de Mulhouse et Colmar ? ».

La question des moyens financiers des clubs

Bierlein-Naboulet pose la même question, mais pour Strasbourg cette fois, dans « l'Alsace Sportive » du 4 décembre 1919 : « Que pense le Conseil Municipal de Strasbourg qui a déjà dépensé des millions pour remédier au chômage en faisant travailler des centaines d'ouvriers à une piste destinée uniquement à un club très riche : la Société Hippique de Strasbourg ? Pourquoi ne pas soutenir les plus grandes sociétés sportives de Strasbourg, l'ASS, le Red-Star et le Racing Club ? Car ce sera bientôt la révélation à des centaines de mille de jeunes gens de la joie de l'effort auquel ses adhérents doivent tant de satisfactions physiques et morales et ce sera soudain une activité sportive prodigieuse, débordante à laquelle l'organisation actuelle de l'Usfsa est dans l'impossibilité de faire face à tous les points de vue. Cela saute aux yeux ! Le Conseil Municipal de la Ville de Strasbourg nous a laissé quelque peu en panne et les

59- l'Alsace Sportive du 16 octobre 1919

60- l'Alsace Sportive du 8 janvier 1920

61- l'Alsace Sportive du 16 octobre 1919 et du 22 janvier 1920

moniteurs que l'on nous a promis de mettre à notre disposition lors de la constitution de la « Fédération des Sociétés d'Education physique d'Alsace/Lorraine », n'arrivent pas non plus ! On attend toujours ! Evidemment, on est bon garçon ! Un Centre Régional d'Instruction Physique vient enfin d'être créé à Strasbourg et sera installé près de la porte de pierres. Il est destiné à former des instructeurs et des moniteurs. Et les paroles pathétiques de notre sincère ami, Mr Neff, Président de l'ASS, prononcées à l'occasion d'une réunion de la Société d'Encouragement aux Sports sont-elles complètement oubliées ? Je déclare hautement : « A mort les discours » ! Le temps de distribuer des petits rubans ornant la boutonnière et des médailles est passé également ».

Ecole Normale de Gymnastique de Joinville
Redoute de la Faisanderie - La pyramide aux doubles barres

Les Moniteurs du C. R. I. P. de Strasbourg 1922

Oui à la cause sportive mais à condition qu'elle ait une connotation patriotique

Pour Mr Bierlein-Naboulet, pionnier parmi les pionniers du football à Strasbourg, engagé dans l'armée française victorieuse, la cause qu'il défend est à la fois sportive et patriotique. « Je le répète donc : il nous faut d'urgence les cadres nécessaires pour l'armée sportive qui se lève. Nous voulons fournir une forte association de ceux qui, rentrés chez eux, veulent consacrer leur vie au travail et à la prospérité de la France. Nous voulons préparer notre jeunesse à tous les sacrifices. Elle se lèverait comme un seul homme s'il prenait un jour la velléité du Boche exécré de faire sortir les griffes qu'il garde soigneusement et sournoisement rentrées, espérant nous donner le change par un camouflage cousu de fil blanc, sur les idées de revanche de la bête fauve jugulée qui n'attend que l'occasion de rebondir ; cette bête fauve trouvera à qui parler. L'Usfsa, il est vrai, apporte un trésor inappréciable : son passé, tout ce qu'elle a fait de bon, de grand, de désintéressé pour le salut et la force de son pays. Elle apporte son esprit, sa doctrine et elle va les diffuser dans une action multipliée en 14 fédérations athlétiques à travers toute la France sportive qui les a ainsi groupées ».

Des dirigeants qui se répartissent les rôles très politisés

C'est dans cette ambiance « bleu horizon » que le football alsacien fait ses premiers pas, sur la pointe des pieds, est-on tenté de dire. Dès les premières semaines de 1919, la répartition des rôles est faite entre les dirigeants des clubs les plus actifs à savoir, l'AS Strasbourg, le SC Sélestat et le FC Mulhouse.

André Herbelin, Président du FCM - Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de guerre, Médaille Militaire - est également Président de l'Union des Sociétés d'Education Physique du Haut-Rhin. Auguste Neff, le Président de l'ASS, s'est engagé dans la même voie politico-sportive, prenant la Présidence de l'Union des Société d'Education Physique du Bas-Rhin et jouant un rôle capital dans la création de l'Union du Haut-Rhin et dans celle d'Alsace/Lorraine, de même que dans la fondation de la Société d'Encouragement aux Sports de Strasbourg. L'ancien capitaine du FC Baden-Baden, l'ex-joueur et secrétaire du « Strassburger Sport Verein » est la personnalité sportive incontournable pour les autorités politiques françaises lorsqu'elles souhaitent faire passer des messages et des actions en Alsace.

« Le Sport Alsacien » - 30 septembre 1921

Pour la Direction du football alsacien, Neff et Herbelin, ont laissé la voie libre au Président du SC Sélestat, Mr Georges Lévy. Les choses sont d'ailleurs très claires d'entrée de jeu : Neff et Herbelin sont absents lors de la création du Comité Régional de l'Usfsa, fin janvier 1919 à Mulhouse mais leurs clubs sont représentés à l'acte de fondation de la future Lafa. Et Georges Lévy qui avait obtenu un poste de vice-président de l'Union des Sociétés d'Education Physique du Bas-Rhin prendra rapidement ses distances vis-à-vis de cette institution. En raison du partage des rôles ? En raison de problèmes relationnels entre lui et Neff ? Vraisemblablement pour les deux motifs.

Football et Athlétisme, les deux composantes du Comité Régional de l'Usfsa

Après la réunion constitutive du Comité Régional, fin janvier, la première réunion importante du football alsacien est vraisemblablement celle du 25 mai 1919 consacrée à l'élection des membres de la « Commission Football et de la Commission Athlétisme », les deux sports restant placés sous la même bannière.

Dix sept clubs sont présents à cette réunion qui se tient à l'Hôtel du Miroir à Sélestat, trois se sont faits excuser. Sont présents : FC Cronenbourg, SC Sélestat, AS Colmar, FC Mulhouse, RC Strasbourg, FC Bischwiller, RC Cronenbourg, FC Saverne, FC Sport Mulhouse, Cercle Etoile Hanhoffen, RC Musau, AS Strasbourg, AS Mulhouse, Franconia Strasbourg, Franconia Mulhouse, FC Haguenau, FC Saint-Louis. Sont excusés : CS Fegersheim, Britannia Mulhouse, FC Illkirch-Graffenstaden. Ils élisent Mrs Belling (RCS), Béné (SCS), Jeffke (ASS), Maechling (AS Colmar), Loehr (FCM) à la « Commission Athlétisme », Mrs Wolff (FCM), Béné (SCS), Roth (ASS), Antoni (Haguenau), Tubach (RCS), Beisser (Franconia Strasbourg), Zimmermann (Bischwiller) à la « Commission Football ».

A ces vingt clubs se joindront rapidement le « Football-Association » Kickers Strasbourg », le Sporting Club de Schiltigheim, le Cercle Sportif La Robertsau, le « Football-Association » Union Sportive La Montagne-Verte », le Cercle Sportif Mars Bischheim et l'Association Sportive Neuhof. Ces vingt cinq clubs constituent la première liste d'adhésions au Comité Régional de l'Usfsa[62].

La question des terrains

A ce moment, pour le Président du Comité Régional « la question du jour pour la grande partie de nos clubs, le « to be or not to be », c'est la question des terrains. Le nombre des terrains clos est très restreint. Avant la guerre l'ASS, Franconia, Racing Neudorf à Strasbourg, le FCM à Mulhouse, le Sport Club à Sélestat et le FC Haguenau disposaient d'un terrain clos. Sauf le terrain du SC Sélestat saccagé par les Boches qui y avaient installé un champ d'aviation, les terrains des autres clubs subsistent encore, il est vrai en plus ou moins bon état. Tous les autres clubs jouaient sur des terrains non entourés et arrivaient de ce fait difficilement à joindre les deux bouts, les déplacements des équipes très onéreux en partie, n'étant pas compensés par des recettes sur leur terrain. C'est là le grand point, de chercher le moyen de doter tous les clubs ou du moins toutes les villes - dans les villes de moyenne grandeur la fusion de plusieurs clubs s'imposerait - d'un beau terrain de sports clôturé, avec dépendances, douches, etc. »[63].

A Colmar, troisième ville d'Alsace, la toute nouvelle ASC créée le 5 décembre 1918 n'a pas les moyens de ses ambitions. « C'est uniquement la question du terrain qui a empêché l'ASC jusqu'à présent de jouer contre des équipes non alsaciennes. Il est vrai que la ville a mis à disposition du club la petite place de jeu située sur la route du Ladhof ; pourtant ce terrain est absolument insuffisant pour les grandes manifestations sportives tant au point de vue des dimensions qu'au point de vue qualité du terrain. L'ancienne grande place de jeu a été labourée et cultivée pendant la guerre. En juin, après la récolte, la place doit être rendue à sa destination première de terrain de sport. Il faut espérer que la Ville fera le nécessaire pour que la place soit aménagée d'une façon qui convient à un terrain de sport de premier ordre, digne d'une ville telle que Colmar »[64].

A Mulhouse, la toute jeune Association Sportive de Mulhouse, née après l'armistice de la fusion du FC Union fondé en 1903 et des Sports Réunis fondés en 1911, indique « avoir passé une dernière saison très défavorable, n'ayant pas de terrain d'entraînement »[65].

La question de la taille des clubs

La question de la taille des clubs, autrement dit de leurs moyens financiers, est l'autre souci des dirigeants du football alsacien puisque c'est l'élément principal de la capacité à investir dans les équipements modernes et pour faire fonctionner les clubs. Alfred Lévy, le correspondant strasbourgeois de «l'Alsace Sportive » note à ce sujet, le 5 juin 1919 : « Pour ce qui concerne la valeur actuelle du football strasbourgeois, il faut avouer qu'elle n'atteint pas le degré

62- l'Alsace Sportive du 12 juin 1912

63- l'Alsace Sportive du 28 mai 1919

64- l'Alsace Sportive du 12 juin 1919

65• l'Alsace Sportive du 6 août 1919

de perfection qu'elle connut avant-guerre. La cause principale est l'éparpillement des joueurs dans un grand nombre de petites sociétés qui ne seront jamais capables de se créer une existence durable. L'intérêt de la population pour le football, par contre, a pris un essor formidable ».

Le problème de l'état du réseau ferroviaire à la sortie de la guerre

Aux problèmes matériels et financiers des clubs se rajoute celui de l'état du réseau ferroviaire alsacien au sortir de la guerre et du prix du billet de chemin de fer. En effet, c'est par le rail que les clubs font leurs déplacements entre le Bas-Rhin et le Haut-Rhin. La répartition des groupes et des divisions pour le premier championnat d'Alsace est faite uniquement en fonction de ces contraintes. Dans sa séance du 27 juillet 1919 tenue à Colmar, le Comité Régional établit « le classement des clubs pour les matchs de championnats. Vu les grands frais que les clubs auraient eu à supporter, on s'est décidé, en attendant l'amélioration des communications et des prix du chemin de fer, à faire jouer les éliminatoires séparément au Haut-Rhin et au Bas-Rhin ; les vainqueurs seront qualifiés pour la finale du championnat d'Alsace.

1- Haut-Rhin :

- série A : FC Mulhouse, AS Colmar, FC Saint-Louis, FC Sport Mulhouse, FC Britannia Mulhouse.
- série B : AS Mulhouse, Franconia Dornach, Sport Habsheim, AS Huningue, FC Altkirch, FC Cernay.

2- Bas-Rhin :

- Série A : FC Haguenau, FC Bischwiller, ASS, RCS, FC Franconia, US Cronenbourg, CS Mars Bischheim, SC Sélestat
- Série B : Le grand nombre de clubs, en tout 15, a nécessité une séparation en deux districts, nord et sud :

• B - Nord : CS Hanhoffen, FC Saverne, FC Monswiller, SC Schiltigheim, FC Robertsau, FC Kickers, FC Montagne-Verte, FC Strasbourg 06.

• B- Sud : RC Musau, AS Neuhof, FC Illkirch-Graffenstaden, FC Fegersheim, FC Lingolsheim, FC Olymp Schiltigheim, Sports et Gymnastes Obernai.

Un Championnat d'Alsace 1919/1920 sous deux tutelles sportives concurrente

Difficulté supplémentaire pour les dirigeants du football alsacien, celle relevant du bouleversement des cartes dans le sport français et ses conséquences sur le football. Le 7 juin 1919 est fondée la « Fédération Française de Football Association » suivant le principe énoncé depuis quelque temps « une fédération par sport », principe qui va entraîner la marginalisation de l'Usfsa, sa disparition même et son remplacement, en novembre 1920, par « l'Union des Fédérations Françaises des Sports Athlétiques ». Cette UFFSA ne jouera qu'un rôle mineur par rapport à sa devancière. En fait, la fondation de la « Fédération Française de Football Association » est une simple transformation du CFI. « Il ne s'agit pas seulement d'une transformation de nos formules, et si les pionniers de la FFFA ont organisé l'évolution de l'ex-CFI en notre organisme nouveau, c'était pour éviter de provoquer une période d'anarchie dont un plus grand mal aurait pu surgir » indique Henri Delaunay, le Secrétaire Général fondateur de la FFFA, dans « Le Football Association », le journal officiel de la FFFA qui paraît pour la première fois le 4 octobre 1919. Bien que l'union sacrée entre tous les footballeurs de France et de Navarre soit faite au moins sur le papier, que le football français ne relève plus que d'une Direction unique, sur le terrain, par contre, les choses ne sont pas aussi nettes. Les termes de l'accord Usfsa/FFFA instituant une fédération pour les seuls footballeurs ne sont pas véritablement respectés dans un premier temps. S'en suivent des querelles entre les deux organismes de sorte que la base a du mal à savoir s'il faut rester à l'Usfsa ou s'il convient d'adhérer à la FFFA.

Bien que la FFFA existe officiellement depuis début avril 1919, le Comité Régional alsacien fait adhérer les vingt cinq premiers clubs de football d'Alsace à l'Usfsa et démarre le championnat de 1919/1920 sous l'autorité de cette dernière. Ainsi, lorsque Léon Durr passe une communication sur l'homologation des terrains dans « l'Alsace Sportive du 3 septembre, il le fait toujours au nom de l'Usfsa. De même, lorsque dans la même édition du 16 octobre, Béné, Secrétaire de la « Commission Football », informe le monde du football alsacien que « dernièrement un mystérieux Mr Baur, inconnu du Comité régional, a arbitré la rencontre ASS - FCB et qu'il convient de tirer cette affaire au clair », il le signe également encore au nom de l'Usfsa.

La Coupe de France : outil d'intégration dans la Fédération Française de Football

Le jeudi 23 octobre paraît dans « l'Alsace Sportive » une information à laquelle le plus grand nombre des clubs de football d'Alsace ne prête vraisemblablement pas grande attention. Pourtant, elle est d'une importance capitale puisqu'elle indique d'une façon sibylline que le football alsacien est entrain de basculer dans l'orbite de la FFFA. Sous l'entête « Comité Régional d'Alsace de l'Usfsa », ce communiqué dit : « Les matchs du 2 novembre Red-Star Strasbourg/ Sport Club de Sélestat et FC Mulhouse/AS Colmar sont remis au 9 novembre. Par décision de la FFFA, Mulhouse et Sélestat sont appelés à jouer une éliminatoire de la Coupe de France à Mulhouse. Signé : Georges Lévy, Président du Comité Régional ».

Autrement dit, pour participer à la Coupe de France, les clubs sont obligés d'être affiliés à la FFFA et pour casser les liens avec l'Usfsa qui ne tiennent plus qu'à un fil, l'on annule les rencontres du championnat Usfsa en cours. Le moyen de pression de la FFFA pour inciter les clubs à quitter l'Usfsa est colossal : la Coupe de France est, en effet, l'épreuve la plus prestigieuse du football français réunissant les clubs des différentes Ligues Régionales affiliées à la. FFFA. En post-scriptum à ce communiqué est donnée l'information « aux membres du Comité et des Commissions d'Association et d'Athlétisme qu'une réunion très importante aura lieu samedi le 1er novembre (jour de la Toussaint) à Strasbourg. Heure et lieu seront publiés dans un prochain numéro ».

1er novembre 1919 : le football alsacien s'affilie à la Fédération Française de Football Association

Dans l'édition du 30 octobre de « l'Alsace Sportive » est communiqué l'ordre du jour de cette réunion du 1er novembre qui se tient à la « Brasserie de la Concorde », 31, rue des Serruriers à Strasbourg. Il ne porte que sur deux points : un premier, tout à fait ordinaire et un second, d'une portée énorme.

- Point 1 : Règlement de toutes les affaires en litige (athlétisme et football)
- Point 2 : Affiliation à la FFFA.

De plus, l'on apprend qu'en raison du match de Coupe de France FCM/SCS, toutes les rencontres de championnats d'Alsace et tous matchs amicaux devant se jouer à Mulhouse, sont interdits.

« L'affiliation du Comité Régional d'Alsace à la FFFA est décidée à l'unanimité » indique le PV de la réunion dans l'édition de « l'Alsace Sportive » du 6 novembre. Commencé encore sous l'ère de l'Usfsa, le Championnat d'Alsace de la saison 1919/1920 se déroule à partir des matchs retour sous la tutelle de la FFFA. Le football alsacien, par les rencontres interclubs sur un plan national ou par les rencontres contre d'autres Ligues Régionales, agit comme facteur d'intégration dans la République. « Nous avons la grande joie de compter parmi les engagés en Coupe de France nos vaillants clubs du Nord, du Nord/Est et d'Alsace/Lorraine qui pendant tant d'années, ont souffert, séparés de notre belle France. C'est avec une profonde émotion que nous saluons le retour à notre vie sportive de nos vaillants amis de Lille, Strasbourg, Roubaix et autres villes bien chères à nos cœurs » indique « Le « Football-Association » dans son édition du 25 octobre 1919.

Un football alsacien qui devrait profiter de l'unification du football français et des perspectives qu'annonce Henri Delaunay[66] : « Nous voyons l'avènement d'une ère nouvelle : notre territoire divisé en vastes ligues régionales à peu près autonomes. La route et tracée : notre Critérium national, la Coupe de France ouverte à tous les clubs ; les Championnats régionaux des Ligues, épreuves régulières se disputant par poules ; quelques Coupes inter/ligues, chocs d'équipes de club ou de sélection ; et enfin, nos grands matches inter/nations pour lesquels clubs et joueurs doivent apporter tout leur concours puisqu'ils engagent la réputation de notre football français. »

Le Sport Club de Sélestat, premier Champion d'Alsace de l'ère française

Après une période estivale consacrée à l'athlétisme, les clubs démarrent ce premier Championnat d'Alsace « français », le dimanche 5 octobre 1919. Le programme de cette journée historique est en Série A :

- RC Strasbourg - CS Mars Bischheim
- SC Sélestat - US Cronenbourg
- FC Bischwiller - AS Strasbourg
- FC Haguenau - SC Red Star
- FC Mulhouse - FC Saint-Louis
- AS Colmar - AS Mulhouse
- US Belfortaine - FC Britannia
- Exempt : SR Belfort

Par rapport à la première constitution des groupes, des changements notables sont intervenus : d'abord, deux clubs belfortains ont intégré le Championnat d'Alsace, ensuite l'AS Mulhouse, revigorée par la fusion avec le « Touring Club » de Mulhouse, a échangé son affectation de départ avec le Sport Club de Mulhouse. Il faut dire que la décision du Comité Régional de faire jouer l'ASM en série B paraissait quelque peu surprenante puisque le club occupait avant 1914, à Mulhouse, la place de dauphin du FCM.

Gaston Moesch, le Rédacteur en Chef de « l'Alsace Sportive », insiste dans l'édition du 6 août sur l'évènement que représente ce premier championnat d'une Alsace redevenue française : « C'est là une grande date dans les annales de notre sport, date qui consacre définitivement notre libération du « Deutscher Fussball Bund » comme le jour de la signature de la paix a consacré notre retour définitif à la Mère-Patrie. C'est une grande saison, aube de saisons encore plus grandes qui commence. Pendant huit mois presque, les matchs de football vont attirer aux terrains, le public, fervent admirateur de notre beau sport. Pour maintenir intact l'intérêt de la saison, il lui sera évidemment

66- Le Football Association du 4 octobre 1919

nécessaire de recevoir un contrôle sévère grâce à un arbitrage rigoureux qui réprimera sans hésitation non seulement les brutalités mais le jeu dangereux et les incorrections de conduite sur les terrains. Entre les mains de juges impartiaux, au pouvoir sans limite, dirigé par un Comité Régional ayant conscience des vertus de son titre et de l'importance capitale de ses fonctions, l'épreuve prospérera ».

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce Championnat d'Alsace et la Coupe de France connaissent immédiatement un grand succès. Pour preuve, l'affluence aux rencontres. Ainsi, lorsqu'en tout début de saison Saint-Louis est opposé à l'US Belfortaine, le journaliste de « l'Alsace Sportive » évoque « une assistance nombreuse venant de Saint-Louis et des autres localités de la région ». Rien que le match entre les équipes réserves des deux clubs, qui se déroule le même jour à Belfort, attire 1.500 spectateurs ! Ou encore, cette rencontre ASS / RCF en 1/32e de Finale de la Coupe de France pour laquelle 4.000 personnes se déplacent au Tivoli, voir les Internationaux Baumann, Jourda, Devic, Triboulet et une équipe parisienne l'emporter par 4-0 « dans un match merveilleux ».

Un public qui est souvent chauvin et insuffisamment au courant des règles du jeu : « Les récents matchs au Tivoli, au Vélodrome de Mulhouse et dimanche encore à Colmar la partie ASC / FCM ont prouvé que notre public a encore beaucoup à apprendre. Sans doute parmi les spectateurs, il y avait de vrais connaisseurs. Ceux-là savent apprécier et les jolis coups exécutés par l'une ou l'autre des équipes sont encouragés pareillement. Mais la galerie, en général, n'en est pas là. La mauvaise connaissance ou une fausse interprétation des règles, un manque de discipline, un chauvinisme absolu en sont les principales raisons. Quand le spectateur connaîtra le code de football, notamment les règles de hors-jeu dont l'application soulève tant de protestations injustifiées ; quand il aura admis que les décisions de l'arbitre, mieux placé que quiconque pour juger, doivent être acceptées sans discussion ; quand il se dira que sur le terrain il n'y a pas seulement le club dont il est le supporter mais deux teams et vingt-deux joueurs tous dignes de ses encouragements, alors et seulement alors le public aura compris ce que l'on attend de lui. Il ne doit pas y avoir sur nos touches de ces énergumènes, comme il en est malheureusement trop, qui insultent les joueurs, les incitent à jouer dur, prennent à partie l'arbitre ou leurs voisins s'ils ne sont pas de leur avis et contribuent par leur mauvaise tenue à jeter le discrédit sur nos réunions sportives. Nous n'avons pas besoin de ces gens-là et nous gagnerions beaucoup à ce que leur conduite signalée à l'arbitre par les juges de touche et soit sanctionnée par une mise à la porte immédiate. L'on ne doit voir autour de nos grounds qu'une galerie disciplinée, prenant modèle sur les joueurs eux-mêmes entre lesquels les discussions sont rares et consciente du rôle qu'elle est appelée à jouer dans les progrès de notre sport national ». C'est donc dans un climat passionné, hors, mais également sur les terrains, que se déroule ce premier championnat d'Alsace. Le cycle des matchs aller a, en effet, été émaillé « d'incidents regrettables. Des équipes ont quitté le terrain en plein match et des cas de brutalité ont été constaté ».

Dans le groupe du Bas-Rhin, l'ASS est sacrée Champion d'Automne en Série A à la fois avec l'équipe fanion et l'équipe réserve. Le club du Tivoli vire en tête à la trêve hivernale d'un cheveu devant Bischwiller, Sélestat et le Red Star. Dans le Haut-Rhin, le FCM occupe la première position, suivi de Saint-Louis et de l'US Belfortaine. A l'échelon inférieur, en Série B, Saverne, Lingolsheim et Sport Mulhouse sont également Champions d'Automne. Si au cours du cycle retour, le FCM se montre relativement intouchable, il en est différemment dans le groupe bas-rhinois où la lutte est au coude à coude entre l'ASS et Sélestat. A une journée de la fin, les deux équipes comptent le même nombre de points : 24 pour 13 rencontres. Le championnat se termine dans l'apothéose générale puisque l'ultime rencontre oppose le dimanche 8 février 1920 à Sélestat, les deux co-leaders, les hommes du Président Georges Lévy à ceux du Président Auguste Neff. Les deux équipes se présentent dans la composition suivante : SCS : Kuntz ; Guillaume, Saretzki ; Ottenwaelder, Kohler, Hugel ; Born, Meyer, Rotter, Eggimann (Cap.), Dammert --- ASS : Gutig ; Roser, Roth (Cap.) ; Stoll, Wolff, Keller; Voigt, Petri, Bongard, Hug, Stickel.

Sélestat l'emporte sur le large score de 5-1 : 1-0 à la mi-temps, ajoutant quatre buts en seconde période avant que Hug ne sauve l'honneur pour les Strasbourgeois. « Il faut absolument prévenir les sélectionneurs de la FFFA de la classe du gardien Kuntz » indique « l'Alsace Sportive » dans le compte-rendu du match. L'éditorialiste ne manque pas d'ajouter que « la petite ville de Sélestat a le droit d'être fière de sa jeunesse. Les onze gaillards qui ont représenté dimanche leurs couleurs dans la lutte décisive pour le titre de « Champion du Bas-Rhin » ont justifié la confiance que leur accordait la population si sportive de Sélestat, en battant, en écrasant presque, la plus forte équipe de la grande capitale de l'Alsace.

Il fut un temps - et il n'est pas très éloigné - où l'ASS disputait le championnat de la Ligue d'Allemagne du Sud alors que le SCS végétait péniblement en troisième série. Un homme, sportif accompli, se trouvait alors à la tête de ce dernier club. Il se jurait d'éduquer et d'entraîner son équipe jusqu'à ce que celle-ci parviendrait à tenir tête et à battre les meilleurs « onze » du pays. M. Georges Lévy, car c'est de lui que nous parlons, a réussi. Et maintenant en route pour le titre suprême de Champion d'Alsace ! Cette fois-ci ce sera ce vieux FCM 93, qui a vu tant de jours glorieux qui sera l'adversaire du « Champion du Bas-Rhin ».

La finale du Championnat d'Alsace 1919/1920 oppose le dimanche 22 février 1920 à Mulhouse le FCM, Champion du Haut-Rhin, au SC Sélestat, Champion du Bas-Rhin. La rencontre, arbitrée par Georges Grieshaber du RC Strasbourg, se déroule devant 4.000 personnes. Paul Bloch ouvre le score en deuxième mi-temps pour les Mulhousiens mais Sélestat égalise rapidement par Eggimann. Score final 1-1.

Alors que le SC Schiltigheim devient Champion du Bas-Rhin de la Série B battant Lingolsheim par 4-1, que Sport Mulhouse s'adjuge le même titre dans le Haut-Rhin, que les Réserves de Sélestat deviennent Champion d'Alsace des « Réserves de la Série A » en battant leurs homologues du FCM, intervient le match retour pour la désignation de la meilleure équipe alsacienne. Il a lieu le 14 mars à Sélestat. Le SCS l'emporte par 2-1 sur un FCM réduit à huit après les blessures de Paul Bloch, Cocheteux et Weber, trois piliers de l'équipe haut-rhinoise. Sélestat est donc le premier Champion d'Alsace de la LAFA ! La photo - des onze héros sélestadiens flanqués du président Lévy portant fièrement le « Challenge Hirschauer » - « un beau coq en bronze d'après le modèle de celui qui orne le pont du Rhin » offert par le Gouverneur Militaire de Strasbourg - donne lieu à l'impression d'une carte postale qui sera célèbre. La victoire des Sélestadiens est cependant ternie par les blessures des trois joueurs mulhousiens ce qui fait dire au chroniqueur de « l'Alsace sportive » : « Nous avons assisté à bien des matchs. Nous avons vu des parties dures, brutales même ; mais ce qui s'est déroulé dimanche devant nos yeux dépasse tout ce qu'un vieux sportif a pu s'imaginer. Si nous n'étions pas Mulhousien, nous dirions aujourd'hui combien nous avons été peiné d'être obligé à assister au massacre des joueurs du FCM. Nous avons entendu cent fois sur le terrain de Sélestat que le SC devait vaincre « à tout prix », pourvu que le Coq gaulois puisse rester à Sélestat. Il y restera grâce aux armes déloyales, indignes d'un sportif, avec lesquelles le SCS a battu son adversaire. Il y a mis le prix : trois hommes ont les jambes démolies et le quatrième est à l'hôpital. Voilà le résultat où nous a mené le Championnat d'Alsace ! Mais tu l'as voulu Georges Dandin ![67] ».

II-3
Sport et football : une affaire d'Etat

Cette rivalité exacerbée qui se traduit par la volonté de gagner à tout prix est un phénomène nouveau. Il n'est évidemment pas spécifique au football alsacien. Il est à placer sur un plan international dans lequel le sport n'est plus seulement un jeu. Il devient une affaire d'argent et de chauvinisme. Derrière l'excitation des spectateurs se dessinent des ambitions politiques et des enjeux financiers, de même qu'apparaît la notion de vedettariat. Le footballeur alsacien de 1919 évolue inévitablement dans ce contexte nouveau. En natation, en athlétisme, en football, les premiers Alsaciens entrent en Equipe de France. Ils font en premier lieu la fierté du public de la région. Mais par les contacts qu'ils entretiennent avec les sportifs d'autres pays européens, notamment aux « Jeux Interalliés de 1919 » et aux Jeux Olympiques de 1920, des idées nouvelles pénètrent immanquablement dans « Le Sport Alsacien » et en particulier dans le football.

La dimension de l'athlète dans la société française de l'après-guerre est décrite par « Le Temps » du 26 juin 1919 : « Le voilà qui, peu à peu, reprend sa place parmi nous, l'athlète admiré des foules d'avant-guerre, aujourd'hui coureur, gymnaste, joueur de cricket ou de football, demain nageur, cycliste, lutteur, alpiniste, escrimeur, roi du volant, de l'aviron ou de la raquette. Voyez, déjà, comme il pousse dans les grands journaux d'information. Au fur et à mesure que le fracas des armes s'éloigne, ses portraits, ses exploits, sa carrière, les mille particularités de ses bras, de ses jambes, de sa poitrine et de sa force envahissent peu à peu le papier. De la troisième page où les évènements le reléguaient, il est passé à la seconde, puis, bientôt à la première. Grande vedette nationale ou mondiale, le récit de ses performances doit de tout se suite frapper le public comme un fait de premier ordre. L'athlète va triompher. Multipliée par les journaux spécialisés, popularisée par les quotidiens à fort tirage, agrandie, vantée, divisée par ses fanatiques, son image va s'accrocher dans les chaumières, se graver dans la mémoire de tous, rayonner et s'imposer partout. Pour l'instant, il n'est que prince, mais, aux hommages qu'on lui rend, ne devine-t-on pas le monarque absolu qu'il sera demain ? ».

Sitôt la guerre finie, le sport reprend ses droits et sa place dans la vie quotidienne partout dans le monde. Parce qu'il procure les plus fortes émotions collectives et qu'il sert les intérêts des uns mais pour le plaisir de tous. Les premiers intérêts sont ceux des sportifs eux-mêmes.

Les cyclistes sont les premiers à sauter le pas. A travers toute l'Europe continentale, le vélo déchaîne les passions jusque dans les plus petits villages. Il a son épreuve reine, le Tour de France. Le Tour devient le rendez-vous des champions. Le nombre des participants et celui des spectateurs grandit aussi vite que le montant des prix accordés.

Le tennis est un sport plus élitiste mais il n'en connaît pas moins ses passionnés et ses stars. La première, célèbre jusqu'en Amérique, est la Française Suzanne Lenglen. A vingt ans, elle s'impose comme le numéro 1 mondial. A Wimbledon, il y a tant de spectateurs pour l'applaudir qu'elle doit jouer tous ses matchs sur le cours central. Par l'élégance de son jeu et le charme de ses gestes, Suzanne Lenglen ajoute une touche nouvelle au sport moderne : la grâce. Elle est la première joueuse à toucher la somme faramineuse de 50.000 dollars pour une tournée aux USA.

La boxe est la première discipline où les évènements sportifs sont déterminés par leur intérêt commercial. Dès 1921, le combat entre l'Américain Jack Dempsey, obscur employé de bar et le Français Georges Carpentier, héros de la grande guerre, déchaîne les passions financières. Le promoteur Tex Ricard réussit à trouver des commanditaires qui

67- c'est-à-dire Georges Lévy

mettent sur la table le chiffre incroyable de 500.000 dollars pour le titre de Champion du Monde des Poids Lourds. Aucun stade n'était assez grand pour accueillir le nombre de spectateurs nécessaires pour couvrir les frais du match. Ricard en fait construire un dans le New-Jersey pour cette seule occasion. Le lancement du combat Carpentier/ Dempsey préfigurait ce que serait le sport de masse. Un spectacle suffisamment fort et des centaines de milliers de dollars mis en jeu pour attirer des milliers de gens dans un stade. Avec un héros parti de rien pour conquérir gloire et fortune, la boucle était bouclée. On nage en plein rêve américain.

Au lendemain de la guerre, les idoles pour les Européens sont les joueurs de football. Riches ou pauvres, ouvriers ou médecins, catholiques ou protestants, chacun a son équipe fétiche. Chaque samedi, la « cérémonie » du football est le temps fort de la semaine. En Angleterre, on compte ainsi plus de quatre vingt équipes professionnelles. Le football fait désormais partie de la vie quotidienne des citoyens. « A Liverpool, il y a toujours eu le football et rien d'autre. On attendait le samedi avec impatience. L'ouvrier prenait sa demie journée du samedi, déjeunait, et s'il avait une ou deux livres, il rencontrait ses amis au pub. Soit, il allait à pied au stade, soit il prenait le tram pour arriver à temps pour le coup d'envoi »[68].

L'esprit de corps qui animent les supporters relève d'un sentiment presque tribal. Les petites villes font bloc avec leurs clubs et dans les grandes, comme Manchester et Liverpool, les rivalités entre équipes de quartiers suscitent des affrontements passionnés. Quel que soit le temps, les supporters des deux camps s'entassent sur des tribunes découvertes où les places assises sont rares. Mais l'essentiel n'est-il pas d'être « au plus près des joueurs » ? En 1923, Liverpool affronte les « Bolton Wanderers », en Finale de la Coupe d'Angleterre. Pour l'occasion, on inaugure le nouveau stade de Wembley. L'engouement du public a, en effet, conduit à porter la capacité du stade au chiffre jugé extravagant de 127.000 places. Wembley, en ce jour de Finale, se révèle trop petit. 200.000 passionnés prennent d'assaut le stade et parmi eux Sydney Garner convaincu qu'il aura sa place dans l'enceinte magique[69] : « Quand nous sommes arrivés à Wembley, nous nous sommes dirigés vers les entrées principales. Il y avait des milliers et des milliers de personnes. Puis, on a entendu dire que les portes avaient été fermées. Et tout d'un coup, il y a eu une grosse poussée par derrière et les clôtures ont cédé. Les gens sautaient littéralement par-dessus les barrières. Il y en plein qui sont tombés et qui se sont fait piétiner. Un de mes copains a failli étouffer. Il portait une cravate et elle s'est coincée dans le tourniquet. Heureusement, elle s'est cassée ». Les barrières cèdent. La foule fait irruption sur la pelouse. Pour que le match puisse commencer, on fait donner la police montée qui refoule le public au-delà de la ligne de touche. Démonstration éclatante de la popularité du football mais aussi de la folie que peut engendrer la passion du sport.

Le sport et le football alsaciens ne sont pas absents de cette volonté de chaque pays de construire son Panthéon sportif. Peu importe que les champions soient professionnels ou amateurs, ils expriment par leur style quelque chose de l'âme nationale. Pour les Américains, le joueur de baseball Barbe Ruth, est une idole, c'est l'orphelin qui serre la main aux plus grands de ce monde et qui gagne plus d'argent qu'eux. Pour les Anglais, aucun doute, le joueur de cricket Jack Hops est un dieu. Pour les Français, c'est Georges Carpentier, un fils de mineur lensois qui s'est distingué durant la guerre.

Evoquer les nombreux incidents qui émaillent le premier Championnat d'Alsace de Football sans le replacer dans ce contexte national et international nouveau ne permet pas de cerner les motivations qui peuvent animer un footballeur alsacien en 1919/1920. On comprend mieux l'âpreté des rencontres, le fait de vouloir gagner à tout prix, quand on sait que dans ces demi-finale et finale de Championnat d'Alsace de Football se révèlent, se distinguent, mais s'opposent aussi quatre joueurs qui sont à l'aube d'une belle carrière : Paul Bloch le buteur du FCM, Charles Kuntz le gardien de but du SCS, Oscar Bongard le meneur de jeu et Alfred Roth l'arrière gauche et capitaine de l'ASS. Nul doute que la rivalité entre clubs est dédoublée par une lutte entre joueurs et le rêve secret de revêtir, un jour, le maillot frappé du Coq tricolore, d'entrer « dans l'équipe représentative » de la France.

L'esprit de compétition au plus haut niveau, l'aspect glorieux de représenter sa région, son pays est fortement mis en avant par la presse et pour le sportif d'un niveau certain, il est vraisemblablement difficile de résister à des appels du type : « La gloire est tentante ! Imaginez-vous un Alsacien rentrant dans ses foyers comme vainqueur d'une épreuve mondiale ? Quelle auréole, quelle popularité ! »[70].

Les premiers Internationaux alsaciens

Au moment même où se termine ce premier Championnat d'Alsace, plusieurs sportifs Alsaciens se sont déjà faits remarquer sur un plan national : Oscar Bongard a battu le Record de France du Javelot, le Strasbourgeois Rémy Weill celui du « 50 m Nage Libre » faisant « honneur au muscle alsacien »[71], sa coéquipière Berthe Schmitt le record du « 100

68- « La fièvre du sport » - Conception René Rémond et Anthony Rowley - Emission dans la série « Le siècle des Hommes » diffusée début 2004 sur la chaîne de télévision « Planète ».

69- idem note 68 - Sydney Garner est supporter de Liverpool et témoin de la scène

70- l'Alsace Sportive du 18 décembre 1919 - article intitulé « Considérations »

71- l'Alsace Sportive du 5 juin 1919

m Dos »[72], la Colmarienne Melle Stoffel, phénomène de la natation française des années 1920, est entrain de s'affirmer au plus haut niveau et Devaux[73], coureur de 400 m, militaire à la garnison de Colmar mais licencié à l'AS Colmar, endosse le maillot de l'Equipe de France d'Athlétisme à l'occasion des prestigieux « Jeux Interalliés ».

Les footballeurs vedettes alsaciens ne sont donc pas à l'écart de cette fièvre pour l'Equipe de France. Au moment où l'Alsace se fait remarquer par la nomination du Président de la LAFA au poste de Vice-Président de l'Usfsa donnant à Georges Lévy une incontestable stature nationale, où la première Equipe d'Alsace de Football bat celle de la très forte Ligue du Nord, et en plus chez elle à Roubaix, démarrent des pressions pour l'entrée de l'un ou l'autre Alsaciens en Equipe de France. « Nous eussions désiré voir tous ces Messieurs qui dirigent à Paris le football français, dimanche dernier au Vélodrome de Mulhouse. Je suis très curieux de savoir ce qu'ils auraient dit après avoir vu à l'œuvre un Kuntz qui vaut certainement un Cottenet et Rieu qui est au moins du niveau d'un Bonnardel. Mais comme on ne vient pas nous voir, comme on ignore tout de notre football dans ce grand Paris qui avec le Nord compte seul dans le monde du ballon rond, nous sommes obligés de rester bien sages et de continuer à nous « amuser » en famille. »[74] écrit Gaston Moesch de « l'Alsace Sportive » comme pour flatter, plus et mieux encore, l'orgueil alsacien.

Alfred Roth est « poussé » en Equipe de France par le football et les médias alsaciens à l'occasion du troisième match que les Tricolores disputent dans la nouvelle ère de paix. Après avoir rencontré la Belgique au Vivier d'Oie (2-2) en mars 1919 et l'Italie en janvier 1920 à Milan (9-4 pour les Azzuris), les Tricolores sont opposés à la Suisse, le 29 février 1920, aux « Charmilles » à Genève, le stade du Servette. L'arrière gauche de l'ASS est l'appelé de la dernière heure, remplaçant au pied levé le Parisien du Red Star Maurice Matthieu, empêché. « Nous avons télégraphié à Monsieur Roth, samedi soir, pour le prier de bien vouloir se rendre d'urgence à Genève pour y porter le maillot tricolore dans le match Suisse-France » indique Henri Delaunay à « l'Alsace Sportive ». Roth fait sur le champ sa valise de footballeur et arrive à Genève une heure avant le match. L'instant est évidemment solennel, émouvant, historique quand retentit la « Marseillaise » au Parc des Sports de Genève, ce dimanche 29 février sur les coups de 15H. C'est surtout un acte d'une formidable signification politique et patriotique pour l'Alsace et pour la France. Roth l'Alsacien, enfilant le maillot tricolore, et qui devient équipier des Parsys, Mistral, Hugues, Bonnardel, Dubly, Bard, Nicolas, Darques, Dewaquez, etc. Le moment est historique pour le football alsacien. « C'est la première fois qu'un des nôtres a porté le maillot tricolore. A peine avions-nous, dans notre dernier numéro, rappelé à ces Messieurs de la FFFA que nous existions toujours, que l'un de nos joueurs a été désigné pour représenter la France dans un match international. Ce ne sera sans doute pas la dernière fois que nous verrons figurer des Alsaciens parmi les noms de nos Internationaux français » relève d'une manière prémonitoire, sans prendre de grands risques toutefois, Gaston Moesch.

Le SSV devenu Association Sportive de Strasbourg.
Cette photo est de 1919/1920. Roth, à côté du dirigeant, et Bongard, à la droite du gardien de but Friess, seront sélectionnés pour les JO de 1920. Quant à Friess, il sera bientôt International A.

Georges Lévy, le Président de ce qui est encore « le Comité Régional » et pas encore véritablement la Lafa, adresse ses félicitations à « l'ami Roth » indiquant que « c'est avec une satisfaction bien vive que j'ai vu que la 3FA a fait appel à votre bonne volonté pour faire partie à la dernière minute du « Onze » national. J'en suis d'autant plus heureux, que vous avez par votre jeu brillant aidé à la victoire des couleurs qui nous sont chères. La 3FA m'a chargé de vous transmettre les plus sincères remerciements pour le service que vous lui avez rendu. Je joins ceux du Comité Régional et les miens personnels, en souhaitant au premier « International » d'Alsace une encore bien longue carrière sportive pour le plus grand bien de notre chère province »[75].

72- l' Alsace Sportive du 29 janvier 1920

73- l'Alsace Sportive des 5 et 19 juin 1919

74- l'Alsace Sportive du 26 février 1919 - Cottenet est le gardien de but de l'Olympique de Paris et Bonnardel, demi gauche du Red Star de Paris. Les deux clubs parisiens sont les deux plus grands clubs français du moment. Cottenet comptera 18 sélections en Equipe de France et Bonnardel 23.

75- l'Alsace Sportive du 11 mars 1920

Le capitaine de l'ASS est appelé une nouvelle fois[76] pour le match France-Belgique du 28 mars 1920 pour évoluer au sein d'une défense dans laquelle Gamblin fait son retour. En définitive, Roth ne jouera pas laissant sa place au Parisien Vanco qui débute ce jour là une assez belle carrière internationale. Cependant, Oscar Bongard est appelé comme remplaçant et assiste du banc de touche avec Hugues et Cottenet à une nouvelle victoire des Tricolores. Aucun Alsacien ne participe au match suivant contre l'Angleterre amateur mais pour les Jeux Olympiques d'Anvers la sélection des «Vingt-deux» Français comprend trois joueurs de la Lafa: Charles Kuntz (23 ans) du SC Sélestat, Oscar Bongard et Alfred Roth de l'ASS. De plus, le tout nouvel entraîneur professionnel de l'ASS, l'Anglais Pentland, participe à ces Jeux comme adjoint de Gaston Barreau nommé Sélectionneur de l'Equipe de France. L'évènement fait la «Une» de l'édition de «Football-Association» du 14 août 1920, les quatre Bas-Rhinois posant fièrement en page de couverture du journal de la Fédération Française de Football. Aucun des trois représentants alsaciens ne sera pourtant titulaire au cours du Tournoi Olympique qui verra la France aller en demi-finale mais ils sont auréolés d'un beau prestige à leur retour en Alsace.

Le sport: une question de prestige national et international

Endosser le maillot bleu frappé du Coq Gaulois, la nouvelle tenue de l'Equipe de France qui remplace le maillot à rayures horizontales d'avant 1914, est d'un prestige inouï après la Victoire de 1918. Parlant des sportifs qui représentent la France à Anvers, Gaston Vidal, le Président de l'Usfsa indique[77] «qu'ils auront le périlleux honneur d'y porter les couleurs de la France, les couleurs qui pendant cinq années s'agitèrent autour d'une arène sanglante. Ils se montreront dignes de la confiance que tous les sportifs français mettent en eux: ils auront la volonté de vaincre; il n'est pas de qualité supérieure à cette volonté; c'est elle qui commande toutes les autres. Dans leur titre de champion, les athlètes français trouveront la grandeur morale dont ils ont besoin pour remplir leur tâche. Ils prouveront, aux Olympiades de 1920, qu'ils sont les dignes représentants du regretté Jean Bouin, gloire française des Jeux Olympiques de Stockholm et des innombrables combattants qui, comme Jean Bouin, ont sacrifié leur existence au salut de notre pays.

Le sport n'est plus, en effet, une simple affaire de particuliers, une modeste initiative privée: le sport est devenu une affaire d'Etat. Dans aucun autre pays du monde, même aux Etats-Unis, le souci officiel de bien figurer aux championnats du monde n'a été aussi vif que chez nous. Les Olympiades d'Anvers, quel qu'en soit le résultat pour nos couleurs, seront marquées d'une pierre blanche par tous les sportifs de France: elles auront été la première étape d'une collaboration étroite entre le gouvernement et le sport. Je puis certifier que le Parlement, les pouvoirs publics et le sport mettront chacun du leur pour donner à cette collaboration le plus d'intensité possible et les résultats les plus fructueux».

Systématisation de l'entraînement et professionnalisme

Cette volonté des Nations de faire du sport une de leurs vitrines conduit à une nouvelle escalade dans les performances. La systématisation de l'entraînement est instituée. Et l'entraînement va conduire au professionnalisme, une nouvelle conception de la pratique sportive jusque là purement amateur, à l'exception toutefois de disciplines comme la boxe ou le tennis. L'idée du professionnalisme dans le football ne date donc pas du début des années 1930 mais bel et bien de 1919/1920!

L'introduction des concepts «d'entraînement» et «d'entraîneur» dans le sport français a son origine dans les faibles résultats obtenus par la délégation tricolore aux Jeux d'Anvers. «Quand une race a produit les héroïques, les athlétiques Poilus de Verdun, il est certain qu'elle a des hommes qui ont l'étoffe de grands champions» écrit[78] Billy Harward, l'entraîneur de la sélection américaine aux Jeux Olympiques de 1912 et 1920. Et de poursuivre en insistant sur ce qui fait défaut dans le sport d'élite français: l'insuffisance voire l'absence d'entraînement: «Il faut vous mettre dans l'idée que ce qui fait le champion, ce n'est pas seulement la qualité de l'athlète mais les conseils de celui qui le dirige, l'adapte, la fignole et sait en tirer le maximum de rendement. C'est là le rôle de l'entraîneur et c'est parce que vous le méconnaissez, vous, Français, que vos athlètes ne sont pas les grands champions qu'ils pourraient et devraient être». L'on jette un regard sur les pratiques des autres pays. «En Amérique, dit «Le Miroir des Sports» du 7 octobre 1920, les étudiants des Universités sélectionnés pour les Olympiades renoncent passagèrement à leurs études pour s'adonner entièrement au sport qui, pratiqué avec intensité et fréquence, rend impossible toute autre occupation. En Angleterre, les athlètes amateurs sont, sinon des oisifs, tout au moins des gens assez fortunés ou occupant une situation assez belle, pour se consacrer exclusivement à la préparation des championnats du monde d'athlétisme.

76- Voir aussi «D'Athènes à Athènes (1896-2004) par le journal l'Equipe - une photo page 113 immortalise cette sélection des trois alsaciens dans le «Groupe France» - Roth est au premier rang, accroupi à l'extrême gauche, Kuntz, au deuxième rang, assis à l'extrême droite, Bongard, au troisième rang, debout à l'extrême droite, son voisin Hugues pose la main sur les épaules de Charles Kuntz.

77- Le Miroir des Sports du 29 juillet 1920

78- Le Miroir des Sports du 9 septembre 1920

En France, où le sport est national, il faut se libérer de la définition de « l'amateurisme » dite de Henley qui n'admet pas comme « amateurs » les ouvriers manuels. Pour cela, et pour mettre les champions sélectionnés dans les meilleures conditions réalisables d'entraînement, il faut débarrasser les athlètes de tout souci du lendemain. Pendant la période de préparation, une seule idée, un seul désir, une seule volonté, doivent occuper l'esprit du sélectionné : la victoire ». « L'Alsace Sportive » du 11 septembre 1919 ne dit pas autre chose : « Le sportif désigné par le Comité pour participer aux Olympiades devra se soumettre à la discipline sévère de son entraîneur, abandonner ses affaires pendant de longs mois. Un camp spécial avec pistes d'entraînement (probablement le Stade Pershing) sera choisi où les athlètes seront groupés sous la direction de managers sportifs ».

L'ASS est le premier club alsacien à engager, dès début 1920, un « Trainer » professionnel, l'Anglais Pentland. La question de l'amateurisme et du professionnalisme dans le football anime les esprits des dirigeants des clubs alsaciens dès ce moment là. « Est amateur tout athlète ne courant pas pour des prix en espèces et ne faisant ou ne laissant pas faire de publicités sur son nom ou ses performances » indique « l'Alsace Sportive » dans son édition du 4 décembre 1919 ajoutant « dans les temps héroïques de l'athlétisme, quand les réunions n'attiraient qu'un public restreint de connaisseurs, l'amateur se contentait facilement de ces lauriers peu dorés. Mais le succès vint, l'idée sportive pénétrant dans la masse, nos réunions furent fréquentées par des spectateurs attirés quelque fois par une réclame habile. Devant des résultats financiers de plus en plus favorables, les coureurs, uniques artisans de toutes ces recettes se demandèrent pourquoi ils n'y participeraient pas. D'autre part, les organisateurs, soucieux d'assurer le succès de leurs réunions, firent tous leurs efforts pour s'assurer le concours des étoiles. De là, dans les clubs, embauchage de coureurs en leur assurant au besoin une situation, racolage et débauchage de joueurs adverses et toute cette vilaine cuisine dont nous avons senti les relents ces derniers temps. Ce que nous désirons tous : d'un côté les amateurs, de l'autre les professionnels mais pas de professionnels honteux voulant continuer à se qualifier d'amateurs ».

Sur un plan national, la question du professionnalisme dans le football se pose donc dès l'après guerre de 1918. Gabriel Hanot, l'ancien International aux douze sélections devenu journaliste au « Miroir des Sports », connaît bien les arcanes du football français et ses pratiques. « Dans notre pays, dit-il en octobre 1920[79], comme chez tous nos voisins, il s'est avéré que si certains clubs respectent les lois du plus strict amateurisme, d'autres, par contre, sont de véritables sociétés financières et commerciales avec employeurs et employés. Le professionnalisme existe en France, sinon officiellement, tout au moins de fait, notoirement, publiquement. Entre les clubs amateurs et ceux où les excellents joueurs sont attirés par l'appât du gain, la lutte n'est plus possible ; les deux camps ne se battent plus avec les mêmes armes ». Pour lui, dès ce moment là, « la FFFA se doit, dans la situation trouble de l'heure présente, d'intervenir, d'élaborer et d'établir les statuts de la section professionnelle, de donner aux clubs qui feraient partie de cette section la certitude qu'ils vivront et prospéreront, de ne pas hésiter à classer professionnels tous les footballeurs qui jouent pour de l'argent. On a beaucoup parlé, récemment, de groupement des clubs par affinités : la séparation entre les clubs amateurs et les clubs professionnels amènerait les premiers groupements normaux par affinités ».

Le débat est lancé. Hanot sera le chantre pour un football français disposant d'une section professionnelle. Pour lui, seuls les joueurs de métier sauront le faire progresser et lui donner un niveau international. Encore faudra-t-il éviter le modèle du professionnalisme anglais et adopter une originalité française. Pour lui, il ne s'agit pas de faire comme Outre-Manche « où les joueurs de métier, qui sont d'ordinaire d'origine modeste, mènent pendant les quelques années de pleine forme et de notoriété une vie facile, confortable et oisive. Le jour où ils ont cessé d'avoir leur place dans une équipe, ils sont mis sur le pavé, sans métier et parfois sans courage au travail. Ils deviennent vite des dévoyés, des déclassés ; une existence misérable ou malhonnête les guette ». L'agrégé d'Allemand, l'Universitaire qu'est Hanot recommande aux joueurs professionnels de mener de front leur métier de footballeur et leur métier « de la vie ordinaire. Ils auront ainsi du pain sur la planche pour les mauvais jours. Il en est - et ceux là sont dans la note juste - qui considèrent l'argent que leur rapporte le football, non pas comme la source principale et intarissable de leur gain, mais comme un supplément, comme une prime, comme un revenu facultatif, destiné à leur adoucir l'existence.

C'est une telle conception du football professionnel qu'il est souhaitable, dans les circonstances présentes, de voir s'implanter en France. Bien plus, le football professionnel du début dans notre pays ne pourrait être autre. Le public n'assiste pas encore en quantité innombrable aux matchs ; les terrains convenablement aménagés, et pour le jeu et pour les spectateurs, n'existent pas encore ; la valeur moyenne des pratiquants actuels est bien au-dessous de celle des professionnels anglais. Voilà pourquoi les premiers professionnels officiels français seront obligés de conserver leurs occupations habituelles ».

Le débat du professionnalisme est sur la place publique. Il faudra cependant une douzaine d'années de discussions et de travaux de commissions ad hoc pour voir aboutir le premier Championnat de France professionnel lors de la saison 1932/1933.

79- Le Miroir des Sports du 21 octobre 1920

Football et nouvelles relations internationales nées du Traité de Versailles

En octobre 1920, Jules Rimet, Président de la FFFA, signe dans « Le Miroir des Sports »[80] en tant que « Président désigné à la Fifa » un article très politique montrant que le football mondial s'est calqué sur les nouvelles relations diplomatiques mondiales nées du Traité de Versailles. « C'est un fait indéniable, dit le fondateur du Red/Star de Paris parvenu comme dirigeant au plus haut niveau du football international, que le football est, de tous les sports athlétiques, le plus répandu et le plus pratiqué dans le monde. C'est à l'initiative française que l'on doit la fondation de la Fifa qui groupe actuellement vingt sept pays. Pendant la guerre, les grandes épreuves inter/nations ne furent pas disputées ; nos joueurs étaient appelés sur un autre terrain que celui des luttes pacifiques du sport. Ils gagnaient le « grand match ». Depuis l'armistice, les relations avec les pays voisins, les ennemis exceptés, bien entendu, ont été reprises ».

Le mot est tombé : pour les vainqueurs, il est hors de question d'avoir des relations sportives avec l'ennemi d'hier et ses alliés d'Europe Centrale. Cette position est copie conforme de la politique française et de la politique internationale : aux élections de 1919, les Français donnent la majorité au Bloc national, alliance du centre et de la droite, dont la politique extérieure est marquée par l'intransigeance vis-à-vis de l'Allemagne, une Allemagne, par ailleurs, non admise à la Société des Nations lors de sa création en 1919. La formule « du Boche responsable de la guerre et qui doit payer » se traduit également dans le football, à la fois français et européen. Ce dernier étant vite compartimenté en trois catégories, les pays vainqueurs, les pays neutres, les pays vaincus. Pour ces derniers une distinction supplémentaire étant faite entre l'Allemagne et ses alliés d'Europe Centrale, appelés communément « les Centraux ».

Le premier acte concret dans ces nouvelles relations internationales est l'organisation des « Jeux Interalliés » à Paris. Tout a été réfléchi pour leur donner une symbolique forte. La date, d'abord, à savoir la dernière semaine de juin 1919, celle de la signature du Traité de Paix avec l'Allemagne. Le lieu, ensuite, le Stade Pershing, édifié par les Etats-Unis au Camp de Saint-Maur dans le Bois de Boulogne et offert à la France : « Continuant la campagne active entreprise dans le but de sauvegarder l'avenir de la race française, le Haut Commandement américain a voulu, avant de quitter notre sol, faire don à la France d'une magnifique arène où les meilleurs de nos athlètes pourront accomplir des exploits que jusqu'ici l'installation rudimentaire de nos terrains de jeux ne leur permettait pas de réaliser »[81]. En dernier lieu, une manifestation principalement réservée aux sportifs militaires. L'appellation exacte de « Olympiade Militaire Interalliée » enlevant toute équivoque sur leur finalité[82].

Le cadre des relations sportives avec l'Allemagne, purement et simplement exclue de toutes les Fédérations sportives internationales, est arrêté dès les premières semaines de 1919. La presse s'en fait l'écho dans un climat passionnel violent vis à vis du vaincu, à qui est imputé la responsabilité de la guerre. Ainsi cet article de Henri Desgrange, le Directeur du journal « l'Auto », le principal quotidien sportif français[83] : « Il y a moins d'une année, la France était encore en guerre avec les boches et personne ne se doutait du degré d'épuisement qui allait les amener, pieds et mains liés, à l'armistice du 11 novembre. A pareille époque, sauf erreur de ma part, un mouvement assez général se produisit pour décider, d'accord avec l'ensemble des fédérations, que les boches seraient désormais exclus, pendant un temps illimité, de toutes les compétitions sportives internationales du monde entier. Pour assurer l'efficacité d'une semblable décision, les nations neutres, étaient invitées à choisir entre les boches d'une part et d'autre part, toutes les nations civilisées formant le bloc de l'Entente. Si ces Neutres optaient pour les boches, ils devaient renoncer à tout jamais à toute espèce de compétition avec les équipes de l'Entente ».

Si la position arrêtée vis-à-vis de l'Allemagne et de ses alliés d'Europe Centrale est sans appel, celle vis-à-vis de certains pays dits neutres est prise avec plus de compréhension, en considération de leur situation géographique. Ainsi, les pays scandinaves et la Roumanie. « Je conçois, continue Desgrange, que l'on puisse inviter la Suisse à se contenter des compétitions avec la Belgique, l'Angleterre, l'Italie qui sont ses voisines et aussi avec l'Amérique. La Hollande, à la rigueur, peut encore se satisfaire du voisinage immédiat de l'Angleterre et de la Belgique et de notre voisinage à nous. Mais enfin, il faudrait songer un peu tout de même aux pays scandinaves qui par leur éloignement de nous se trouvent en quelque sorte contraints de rencontrer les équipes allemandes. Le sort de la Roumanie est encore plus lamentable entre une Russie complètement désorganisée, une Bulgarie qui leur est interdite, une Turquie non moins défendue. Je n'ai, heureusement, pas à me défendre de la moindre sympathie pour les sales boches ; aussi, n'est-ce pas leur cause que je plaide mais bien celle des Neutres qui ont le droit, comme toutes les autres nations, à la vie sportive et à qui il faudra bien se résoudre à donner du boche à manger faute d'équipes comestibles comme celles des pays de l'Entente ».

En France, la FFFA décide en octobre 1919 de laisser les clubs libres de rencontrer tous les Neutres. Position jugée trop libérale pour d'aucuns, pouvant entraîner des quiproquos comme dans le cas suivant : « Deux clubs parisiens, le Gallia et le Red Star, devaient jouer à Paris contre le champion suisse, l'Etoile de Chaux-de-Fonds. A son arrivée, on

80- Le Miroir des Sports du 7 octobre 1920

81- l'Alsace Sportive du 19 juin 1919

82- idem 81

83- Reproduit pour le public alsacien dans l'Alsace Sportive du 18 septembre 1919

apprit que ce team avait, huit jours avant, joué un club allemand, le FC Fürth. La question prenait immédiatement toute son importance internationale. Le Gallia, se conformant aux décisions du Comité National de la FFFA, refusait de rencontrer les Suisses. Le Red-Star, au contraire, fort de la décision de la FFFA a joué l'Etoile de Chaux-de-Fonds. Il en résulte que le football français risque de se retrouver isolé si les dirigeants ne reviennent pas sur leur décision »[84]. En effet, Anglais et Belges adoptent une position beaucoup plus dure contre les « Neutres qui joueront contre les Centraux ».

La FIFA, une sorte de SDN

La Fifa est le reflet dans le football du nouvel ordonnancement politique mondial. A la veille de la grande guerre, l'institution présidée par DB Woolfall, Trésorier de la « Football Association » anglaise, comptait vingt-huit Fédérations membres. Elle n'en compte plus que vingt-cinq en 1919, après l'exclusion des « pays qui étaient en guerre avec l'Entente » : l'Autriche, l'Allemagne et la Hongrie ». Les vingt-cinq pays de 1919 étant des « pays alliés » : Afrique du Sud, Angleterre, Argentine, Belgique, Brésil, Canada, Chili, Ecosse, Etats-Unis, France, Irlande, Italie, Paraguay, Pays de Galles, Portugal, Uruguay et des « pays neutres » : Danemark, Finlande, Norvège, Suède, Luxembourg, Hollande, Espagne, Suisse et un pays inclassable pour le moment, la Russie, en pleine révolution bolchevique.

L'opposition entre Alliés et Neutres au sujet de la position à tenir vis-à-vis des « Vaincus » n'est pas différente à la Fifa qu'à la SDN. « La situation des Neutres est particulièrement délicate et mérite toute l'attention des Fédérations des pays de l'Entente » déclare Henri Delaunay, le Secrétaire Général de la FFFA[85]. Des Neutres auxquels les Alliés demandent d'avaliser l'exclusion de l'Allemagne, de la Hongrie et de l'Autriche par la modification de l'article 1 des statuts de l'institution de Zurich, article 1 dans lequel les trois pays ne sont plus cités comme membres. Exclusion prononcée à la suite d'un réquisitoire digne de la diplomatie internationale du moment indiquant qu'a eu lieu « un bouleversement international issu de la guerre mondiale provoquée par les puissances d'Europe Centrale »[86].

Si l'attitude de la diplomatie mondiale vis-à-vis de l'Allemagne reste globalement très dure, des voix s'élèvent dans les domaines économique, politique, culturel, pour demander, déjà en 1919/1920, un rapprochement avec l'Allemagne, seule recette pour éviter à terme un nouveau conflit militaire avec un pays qui n'accepte pas le « Diktat » de Versailles. Le sport contribue - lui aussi - à ces timides premiers efforts de coopération, à la fois par les institutions (SDN et Jeux Olympiques) mais aussi par les hommes. Pour preuve cette séance à la SDN rapportée par « Le Miroir des Sports » du 30 décembre 1920 : « La question sportive internationale n'a pas été abordée directement à la récente assemblée de la Société des Nations de Genève. Cependant, à l'ouverture du Congrès, le Président Hysmans, a lu un long message envoyé par le CIO, et où il est signalé que le premier rapprochement international a été tenté par les sportifs. En effet, qu'est-ce que les Jeux Olympiques, sinon une assemblée courtoise et pacifique des nations sportives du monde entier ? Les délégués des 42 nations représentées à l'Assemblée de Genève ont été frappés de la justesse de ces réflexions. Du reste, parmi eux, figuraient le maharadjah hindou Rinjisinghi, ancien intérieur droit de l'équipe de football des Corinthians, champion du monde de cricket et maintes fois capitaine de l'équipe d'Angleterre ; le Danois Holstein, un des plus fervents adeptes des sports athlétiques ; enfin, M. Balfour, qui malgré ses quatre-vingts ans, reste un joueur adroit et régulier de tennis et de golf. Et l'un des plus actifs, attachés au Secrétariat du Conseil, n'est-il pas Baker, qui, au 1.500 m des Jeux Olympiques d'Anvers, se classa deuxième, derrière son compatriote, l'Anglais Hill ? ».

84- l'Alsace Sportive du 9 octobre 1919

85- Le Football Association du 4 octobre 1919

86- Le Football Association du 20 décembre 1919

CHAPITRE 4

Le rôle socio-politique du football alsacien
1920 - 1932

Le football alsacien n'est-il pas le reflet assez excact de la société alsacienne ? Ne subit-il pas le même « complexe » dans les relations internationales après 1918 ? C'est la question que l'on peut se poser à l'examen des relations sportives franco-allemandes avant et après les accords Briand/Stresemann. Par contre, dans le monde du football français, son rôle est plus sur le devant de la scène. La Ligue d'Alsace joue un rôle de premier plan dans l'instauration d'un « nouveau type de travailleur », le joueur de football professionnel, d'un nouveau statut pour ce dernier et le club qui l'accueille. Quelle en est l'explication ? Des dirigeants sortant de leur cadre régional ? Des clubs alsaciens déjà confrontés à la question de la rétribution de certains de leurs joueurs ? Dernier aspect de l'aspect politique et de nature de société (libérale, confessionnelle, socialiste) dans lequel évolue le football alsacien : les relations entre forces religieuses et forces politiques alsaciennes, les premières ne se contentant pas d'un rôle confessionnel mais disposant d'une véritable infrastructure de parti, les seconds, positionnés à Gauche, se livrant un duel fratricide (d'abord entre socialistes et communistes, puis les communistes entre-eux) plus acharné et plus dévastateur qu'ailleurs en France. Que vient faire le football dans cette bataille des idéologies ?

I- Le football alsacien au premier rang dans le rétablissement des relations sportives avec l'Allemagne

I-1
1919-1924 : des années difficiles

Le 11 novembre 1918, le grand conflit mondial se termine. Il a pour conséquence la transformation de la géopolitique européenne et mondiale. Paradoxalement, les traités signés par les vainqueurs avec les cinq états vaincus (l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie, la Hongrie, l'Empire Ottoman) n'aboutissent pas une paix définitive. Au contraire, ils exaspèrent et humilient les vaincus, frustrent certains vainqueurs qui attendaient plus de la victoire de 1918. Ainsi, s'établit rapidement un cloisonnement entre états « satisfaits », « mécontents » et « bénéficiaires » de la Paix, cloisonnement renforcé par une montée des nationalismes. Le sport, et en particulier le football, sont sous la coupe du nouvel ordre politique international. Dans tous les pays, les responsables du football - locaux, régionaux ou nationaux - ne peuvent faire quoi que ce soit sans l'aval de leurs gouvernements nationaux. En France, le « Comité National des Sports » demande à ses adhérents, dès le 22 novembre 1918, « de ne pas rencontrer les Boches, ni leurs comparses, et de tendre à la réorganisation ou à la création de Fédérations internationales dont les mêmes seraient exclus ». Henri Delaunay, le Secrétaire Général de la toute nouvelle Fédération Française de Football le rappelle dans « Football-Association » du 11 octobre 1919. En fait, il s'agit d'une disposition qui s'applique aux pays vainqueurs et neutres réunis, depuis 1919, dans la « Société des Nations ». L'Allemagne, « le coupable et responsable de la guerre » n'y est pas admise. Cet aspect « nouvelles relations internationales » est plus sensible en Alsace qu'ailleurs en France. D'une part, par le fait que l'Alsace ayant été allemande durant presque un demi siècle, les anciennes relations entre sportifs ne sont pas arrêtées du jour au lendemain après l'armistice. D'autre part, parce que l'Alsace reste toujours une région frontalière, la frontière proprement dite ayant simplement été déplacée des Vosges sur le Rhin. Elle reste donc ouverte, qu'elle le veuille ou non, à ce qui se passe chez le voisin allemand.

L'intrusion en Alsace du journal sportif, le «Kicker» en est une illustration. Il est reproché à Walter Bensemann, le fondateur du grand hebdomadaire du football en Allemagne, de faire de la propagande sportive en Alsace pour le compte de l'Allemagne. «Si aujourd'hui, on faisait un referendum en Alsace, les trois quarts des Sociétés se prononceraient pour la reprise des relations avec les clubs allemands» indique-t-il. Les allers et venues de Bensemann en Alsace sont suivis de très près par la Préfecture du Bas-Rhin à tel point que le Général Humbert, Gouverneur Militaire de Strasbourg en charge de la question, la considère «d'une importance considérable». Pour les autorités françaises, il s'agit donc de détourner les sportifs alsaciens de la lecture du «Kicker». Pour ce faire, les «Dernières Nouvelles de Strasbourg» font paraître, à partir du 21 mai 1921, un supplément bi/hebdomadaire «destiné à combler une lacune dans la presse d'Alsace et à permettre aux Alsaciens de ne plus chercher le mot d'ordre sportif de l'autre côté du Rhin et de s'intéresser aux évènements sportifs en France»[1]. Toute relation sportive avec les Allemands est, en effet, inconcevable à ce moment. Cette position relève des instances internationales.

Jules Rimet, le tout nouveau Président de la Fifa, fait le point dans «Football Association» du 22 janvier 1921 des discussions engagées au cours des années 1919/1920 concernant le rétablissement des rencontres internationales de football: «En 1919 (28 et 29 décembre), les délégués des Fédérations de Football des pays alliés, membres de la Fifa, se réunirent à Bruxelles afin d'examiner la situation faite au football international par la guerre et d'envisager les conditions de la reprise des relations sportives. Les délégués français proposèrent:

1- Les Fédérations des pays alliés confirment leur volonté de cesser toutes relations avec les pays centraux et se refusent, notamment, à rencontrer leurs délégués aux Congrès internationaux.

2- Elles demandent le maintien de la Fédération internationale.

3- Elles déclarent laisser aux Neutres toute liberté dans leurs relations.

4- Elles déclarent, toutefois, qu'elles ne pourront autoriser les matchs avec des clubs ou des Associations nationales des Pays Centraux.

5- Ces décisions auront effet jusqu'à l'admission des Pays Centraux au sein de la Société des Nations.

La réunion de Bruxelles adopta les vues suivantes, plus rigoureuses, dues à l'initiative de la délégation anglaise:

1- Les Fédérations de tous les pays Alliés démissionneront de la Fédération Internationale.

2- Elles s'engagent à ne jamais rencontrer les équipes des Pays Centraux: Allemagne, Autriche, Hongrie, Bulgarie.

3- Elles s'engagent à ne jamais rencontrer les équipes des nations Neutres n'ayant pas accepté le vœu nr 2 et n'ayant pas tenu leurs engagements.

L'application de ces vœux ne comportait aucune limite de temps.

A l'occasion des Olympiades d'Anvers et à l'initiative de la Fédération française, une nouvelle Conférence eut lieu à Anvers, à la fin du mois d'août 1920, à laquelle prirent part des délégations des 17 pays Alliés ou Neutres. Entretemps, la Fédération anglaise avait démissionné de la Fédération Internationale et n'avait pas accepté d'envoyer une délégation officielle à la Conférence d'Anvers. Au cours de cette Conférence, les délégués français firent la déclaration qu'ils se considéraient comme engagés par les vœux votés à Bruxelles et qui traçaient leur ligne de conduite, à moins d'un accord sur ce point avec l'Angleterre. Les vœux proposés par la France à Bruxelles furent repris par plusieurs délégations Neutres et finalement votées à l'unanimité.

Auparavant, une courtoise démarche fut faite auprès des délégués anglais, présents à Anvers, malgré leur abstention à la Conférence, pour leur demander de se rallier aux nouvelles conclusions; ils rappelaient qu'ils n'avaient pas de mandat et déclarèrent que leurs sentiments personnels étaient que l'Angleterre, tout en demeurant en dehors de la Fifa, accepterait de rencontrer les pays Alliés, dès lors que ceux-ci respecteraient leurs engagements de n'avoir aucune relation avec les ennemis, et les Neutres qui rencontreraient des ennemis.

La question était ainsi réglée conformément à notre vœu et nous obtenions satisfaction sur les deux points qui nous touchaient plus particulièrement:

1- Maintien de nos bonnes relations avec nos amis anglais;

2- Maintien du cadre administratif de la Fifa et, par conséquent, possibilité de jouer avec tous ceux des Neutres qui nous accorderaient librement leur préférence.

Depuis, les Anglais ont donné une nouvelle preuve de leur libéralisme en ne retenant plus, dans leur interdit à l'égard des Neutres rencontrant les Centraux, les matchs entre équipes de clubs mais seulement les matchs entre équipes nationales. Au cours des tractations qui ont abouti à ce résultat, et notamment, des réunions tenues à Anvers, les délégués Alliés et Neutres ont montré, à l'égard, de la France, une sympathie, je pourrais dire une affectation, qui a vivement touchés les délégués français. La désignation, dont j'ai été l'objet, pour la présidence de la Fédération Internationale, en a été une manifestation dont je suis personnellement fier».

1- ADBR - AL 121 - 356

En l'espace de deux ans, le football international clarifie énormément sa ligne de conduite et arrive à régir, d'une manière de plus en plus souple, les relations entre pays vaincus (ou ennemis ou pays Centraux) et les pays Alliés et Neutres durant la guerre. En premier lieu, les Anglais qui ont quitté la Fifa, et les pays Alliés et Neutres, membres de la Fifa, se mettent d'accord pour n'entretenir de relations qu'entre eux et à la condition expresse de n'avoir eu aucun contact avec un pays vaincu. En deuxième lieu, parce que cette sacro-sainte règle ne s'applique déjà plus, début 1921, qu'aux rencontres entre pays et non plus entre clubs.

La France, grâce au consensuel Jules Rimet, est donc arrivée « à faire triompher la thèse du bon sens et à mettre fin à l'intransigeance britannique et à la complaisance « bochophile » de certains pays Neutres » indique « Football Association ». Par contre, les pays vaincus restent toujours exclus de toute relation avec les Alliés et les Neutres. C'est dans ce contexte de relations diplomatiques toujours inexistantes avec l'Allemagne qu'est à placer l'incident du « Kicker » en Alsace, au printemps 1921, relaté plus haut.

L'Alsace obtient assez rapidement le droit de jouer contre des clubs suisses bien que le football suisse, qui avait menacé de quitter la Fifa, entretienne des relations avec son homologue allemand. Les relations Suisse/Allemagne sont, en quelque sorte, une dérogation à la règle de l'interdiction d'entretenir des relations avec les Pays Centraux. Le 23 novembre 1920, « Le Sport Alsacien » fait état d'une décision prise spécifiquement pour les clubs alsaciens par la FFFA dans le cadre des relations avec les Suisses. Voici ce que dit Alfred Lévy, le Rédacteur en Chef du journal : « Nous venons d'apprendre qu'il est possible dorénavant pour les clubs alsaciens d'obtenir l'autorisation de la FFFA pour jouer contre des clubs suisses. Ainsi, est donc clarifiée une situation qui était peu confortable jusqu'à présent. On n'a pas compris pourquoi nos grands clubs d'Alsace, qui avant guerre avaient des relations amicales avec ce pays voisin, ne devaient brutalement plus rencontrer des Neutres. L'interdiction de jouer contre des clubs d'un pays Neutre comme la Suisse, dont la situation géographique entraîne inévitablement des rencontres avec les Allemands, à moins que la Suisse ne s'auto-boycotte, aurait été d'autant moins comprise en Alsace que nous aurions été les premiers lésés de cette décision. Si nous comprenons parfaitement, et nous sommes d'ailleurs les premiers à le réclamer, qu'il est hors de question de jouer contre les Allemands tant que les ruines de guerre dans le Nord de la France ne sont pas réparées et tant que nos Consulats outre-Rhin continueront à être pris d'assaut, nous ne pouvions pas comprendre, par contre, que l'on ne laisse pas aux Neutres le choix de leur adversaire sportif. Si nous sommes arrivés à cette position nouvelle, nous le devons à Monsieur Georges Lévy qu'il convient de remercier pour ses efforts et ses démarches auprès de la FFFA ». Ainsi, par exemple l'AS Huningue obtient-elle, le 17 janvier 1921, l'autorisation du Bureau de la FFF de disputer un match international contre le « Sport Club Old Boys » de Bâle.

Mais la situation reste tendue, début 1921, entre la coalition Alliés/Neutres et les Pays Centraux. L'hebdomadaire « Football Association » rapporte, le 15 janvier 1921, « une étrange histoire » qui s'est passée en Tchécoslovaquie, l'Allemagne utilisant l'une de ses minorités d'Europe Centrale pour créer un trouble sur l'échiquier politique et footballistique européen. On savait que la Tchécoslovaquie, créée de toutes pièces, après 1918, était en froid avec le football occidental après les incidents qui avaient émaillés la Finale Belgique/Tchécoslovaquie du Tournoi Olympique d'Anvers. Mais personne n'a imaginé que le nouvel Etat ait pu se ranger du côté des pays d'Europe Centrale. Or, voilà que le quotidien « l'Auto » publie l'information selon laquelle « les Tchèques avaient décidé de reprendre les rapports avec les Centraux. Le résultat d'un match Autriche/Tchécoslovaquie fut même publié. Cette indication - un peu étrange à vrai dire - pour qui connaît l'ancienneté et la solidité de l'amitié entre la Bohême et la France - avait causé une certaine émotion. Elle creusait un nouveau et profond fossé entre les pouvoirs dirigeants du sport à Prague et à Paris. On en eut la preuve quand, récemment, sur une demande de match entre un club parisien et un club tchèque, la FFFA répondit par un refus d'autorisation basé, très justement d'ailleurs, sur le fait que la Tchéco-Slovaquie n'est ni affiliée, ni en instance d'affiliation à la Fifa.

Cette affaire vient de prendre une tournure nouvelle et qui la rend même assez étrange. Cette semaine, des délégués, à la fois de la Fédération Tchèque et du « Sparta de Prague », se sont présentés à nous. De passage à Paris entre deux trains, ils nous rendirent visite et faute d'avoir le temps de se mettre en rapport avec la FFFA, ils nous chargèrent pour elle d'une communication dont nous nous acquittons.

Leur but essentiel était d'obtenir la reprise des relations en football entre la Belgique, la Grande-Bretagne, la France et leur nation. A l'appui de leur demande, ils nous ont apporté l'affirmation qu'ils avaient été les victimes d'une véritable machination. A aucun moment après les Jeux Olympiques d'Anvers, ils ne modifièrent leur manière de voir quant aux relations internationales. Ils continuèrent à ne pas jouer ni contre les Allemands, ni contre les Autrichiens, ni contre les Hongrois. Ils estiment ne pas le pouvoir, la plupart de leurs équipiers ayant combattu pour les Alliés sur un front ou un autre. Enfin, ils ne souhaitent même pas les rencontrer et une des raisons de leur appel à la Fédération Française est justement que, boycottant les Centraux et boycottés par un groupe d'Alliés, ils ne rencontrent plus que ceux qu'ils vont jouer plus loin - Alliés ou Neutres - Italiens ou Espagnols.

On a dit qu'un match Autriche/Tchéco-Slovaquie avait eu lieu. Il n'en est rien. Des clubs formés de nationaux allemands sur territoire tchéco-slovaque - et qui n'ont aucun rapport avec le Ministère des Sports tchèque, ni les Fédérations nationales - ont constitué une entente et envoyé un « onze » en tournée dans les Pays Centraux. La presse autrichienne lança aussitôt la nouvelle que la Tchéco-Slovaquie jouait l'Autriche et la presse allemande lui fit chorus. Jamais la politique ne s'est aussi intimement mêlée au sport et avec les résultats regrettables mais certains que l'on voit ».

D'où l'idée de placer le sport, aussi, sous l'égide de la Société des Nations. Elle émane de Gaston Vidal, le Sous-Secrétaire à l'Enseignement Technique et à l'Education Physique dans le Gouvernement Briand. Dans les faits, la fonction de Vidal, député de la Nièvre, correspond à celle d'un Ministre des Sports. Voici ce qu'il confie au « Miroir des Sports » le 27 janvier 1921 : « Je suis de ces « illuminés » qui pensent qu'il y a dans le sport un moyen de pacifisme que la Société des Nations, créée en principe pour faire régner la paix dans le monde, ne saurait négliger. Je me souviens qu'au soir du banquet qui suivit de match d'athlétisme France/Amérique/Suède, le journaliste Victor Breyer nous parla de « l'Internationale du Sport » avec une émotion qui fit partager sa conviction à tous les assistants. Du moment, en effet, qu'on admet que le sport est un moyen puissant de pacifisme - et ceci me paraît indiscutable - il est évident que l'institution créée précisément pour faire régner la paix dans le monde a le strict devoir de ne pas négliger ce moyen, si chimérique que puisse paraître le but qu'on lui a proposé. Or, comment pourrait-elle mieux l'utiliser qu'en prenant à son compte cette grandiose compétition mondiale que constituent tous les quatre ans les Jeux Olympiques et qui, dans l'intervalle, est comme l'aboutissement de l'activité sportive de tous les pays. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de donner à l'organisme même de la Société des Nations des attributions sportives. Quelque estime que j'aie pour nos diplomates, je suis de ceux qui pensent que la direction du sport doit rester aux sportifs. Ce qu'il faudrait, ce serait faire rentrer tout simplement le Comité International Olympique dans la Société des Nations, tout en laissant au Conseil suprême de celle-ci le droit de faire passer au besoin les considérations politiques avant les considérations purement sportives ».

L'idée de Gaston Vidal ne se concrétisera pas. Au même moment, partout en Europe se lèvent des voix prônant un rapprochement avec l'Allemagne, seul moyen estime-t-on de garantir la paix. En France, une des voix les plus fortes est celle d'Aristide Briand, Président du Conseil depuis mi-janvier 1921, pacifiste convaincu et avocat de la première heure de la thèse de la réconciliation avec l'Allemagne. Et dans le sport aussi, les positions vont évoluer. L'Alsace va suivre le mouvement avec une attention particulière.

Le 15 mars 1921, Alfred Lévy, le Rédacteur en Chef du « Sport Alsacien » se livre à une analyse de la situation internationale dans le domaine du sport. « Il convient de distinguer sport professionnel et sport amateur. Boxe et cyclisme font partie de la première catégorie. En boxe, tout se passe aujourd'hui comme s'il n'y avait pas eu de guerre mondiale. Les boxeurs français rencontrent à Berlin les boxeurs allemands et y reçoivent un accueil fort cordial. Il est vrai aussi que pour l'instant aucun boxeur allemand ne s'est produit dans un pays Allié. Les Vélodromes parisiens ont tous décliné, la semaine dernière, l'organisation d'un combat entre le Champion d'Allemagne Breitenbacher et Journé, le Champion de France. D'ailleurs, les boxeurs français, ceux qui sont Champions de leurs catégories respectives, n'ont jamais rencontré de boxeurs allemands en France, malgré les belles offres financières qui leurs ont été faites. Mais le jour n'est pas très loin où Français et Allemands se « rosseront fraternellement » sur un ring. En boxe, c'est l'argent qui régit les relations, les sentiments nationaux comptent peu.

En cyclisme, la situation est quelque peu différente. Certes, la Fédération Internationale a autorisé les rencontres entre Allemands et Alliés. Mais à ce jour, les Fédérations française et belge ne sont pas allées aussi loin. Elles ont autorisé leurs nationaux à courir contre des Allemands en pays Neutres mais ni en Allemagne, ni en Europe Centrale. Les Etats-Unis viennent de lever leurs derniers interdits. Rutt et Lorentz, les deux coureurs allemands, vont participer aux « Six Jours » de New-York. En cyclisme aussi, l'évolution vers la situation existant avant-guerre est extrêmement forte. D'ici deux ou trois ans, on y sera.

En football, beaucoup de concessions ont également été faites. Mais on reste très éloigné de ce qui se passe en boxe et en cyclisme ». Et de rappeler l'évolution allant dans le sens d'un rapprochement avec les Centraux, même si l'Allemagne reste toujours exclue des relations avec les Alliés et les Neutres. Des brèches s'ouvrent pourtant dans le dispositif adopté lors des réunions de Bruxelles, Paris et Anvers : « En autorisant le match Milan / Furth, l'Italie a rompu l'accord ; il en est de même de la Suède qui a conclu une rencontre avec l'Autriche ; il n'en est pas différemment de la Suisse qui s'est rangée du côté des Centraux. La situation internationale est donc plus compliquée que jamais. » Ces premiers coups de boutoir dans l'accord des Alliés et des Neutres sont donnés par deux pays Neutres et un pays Allié, l'Italie, apparemment déçu des résultats politiques obtenus jusqu'à présent après la victoire de 1918 et qui s'est déjà rangé davantage du côté des Centraux que du côté des Alliés !

« La détente dans la situation internationale » tel est le titre de l'éditorial du 10 juin 1921 d'Alfred Lévy dans « Le Sport Alsacien ». « En théorie et en temps ordinaire, la politique n'a rien à voir avec le sport, dit-il, mais il est un fait certain aujourd'hui, c'est que les relations sportives entre Etats dépendent des relations plus ou moins cordiales existant entre eux dans le domaine politique. Une preuve éclatante vient d'être donnée lors du dernier Conseil National de la FFFA de Lille qui a émis le souhait que l'organisation de matchs internationaux rentre clairement dans le cadre des intérêts de la diplomatie française. Ainsi, pour la saison 1921/1922 ont été conclues les rencontres internationales suivantes :

- 13 novembre 1921 : France - Hollande à Paris.
- 15 janvier 1922 : France - Belgique à Paris.
- 28 février 1922 : France - Angleterre à Paris.
- 17 avril 1922 : France - Espagne à Bordeaux.

Il est particulièrement regrettable qu'aucun match n'ait été prévu contre l'Italie. Après le déroulement, peu cordial, du Congrès de Lausanne au cours duquel les Italiens ont quitté la séance n'ayant pas obtenu l'organisation de la 8e Olympiade, on aurait pu profiter de la circonstance pour rétablir des relations plus amicales. Du reste, ce statut quo, après les deux défaites subies devant les Italiens, pourrait apparaître comme si nous avions peur d'eux alors que le sport français, le muscle français à vrai dire, n'ait à craindre personne dans le monde. On peut, néanmoins, observer une assez grande détente dans le sport international. Elle est la conséquence des premiers paiements faits par l'Allemagne au titre des réparations de guerre».

Les ordres du jour des réunions ou congrès des fédérations sportives sont davantage dominés par la diplomatie internationale que par les aspects purement sportifs. Ainsi le Congrès de «l'Union Cycliste Internationale» auquel participent à Copenhague, le 30 juillet 1921, sous la présidence du Français Breton, les dix pays suivants: France, Espagne, Danemark, Italie, Angleterre, Portugal, Belgique, USA, Hollande et Suisse. La proposition américaine, consistant à permettre aux coureurs des pays d'Europe Centrale de participer à des courses organisées dans les dix pays en question, est rejetée. « Le clan des germanophiles a subi une défaite» ne manque pas de relever Alfred Lévy[2].

Partisans et adversaires d'une attitude plus conciliante vis-à-vis de l'Allemagne s'opposent dans chaque pays et non seulement dans le domaine sportif mais aussi dans le domaine politique. En France, Briand est prêt à plus d'ouverture que Poincaré. Renvoyé par le Président Millerand après le Congrès de Locarno de janvier 1922, il fait les frais comme Président du Conseil d'une politique de rapprochement avec l'Allemagne considérée comme trop audacieuse pour le moment.

Dans le sport aussi on essaie de renouer le contact avec les Allemands. Et en Allemagne la situation n'est pas différente que dans les autres pays, entre ceux qui tentent de continuer une politique d'affrontement avec la France et ceux qui prônent la réconciliation. Ainsi, cette réunion à Berlin entre dirigeants du cyclisme français et allemand revenant du Congrès de Copenhague, au courant de l'été 1921. Le Président de la Fédération allemande s'adresse en ces termes à la délégation française[3]: «Je fais partie de ceux qui pensent - et ils sont nombreux dans notre pays - que la France et l'Allemagne devraient avoir de meilleures relations. Nous les sportifs, nous devrions œuvrer de toutes nos forces à éduquer les masses pour qu'un malheur, comme l'a été la guerre, ne se reproduise plus. Le sport devrait permettre de nous connaître et de nous estimer davantage. Je suis prêt à entreprendre toutes les démarches que l'UCI me demandera afin de regagner notre place à côté des autres pays. Vous pouvez me croire, je suis sincère: il y a en Allemagne pour l'heure deux points de vue. Le premier ne rêve que de nouvelles souffrances. Il représente une infime minorité mais fait plus de bruit que son concurrent qui lui a compris les leçons de la guerre et qui veut paix, travail et plein-emploi. Dites moi ce qu'il convient de faire pour obtenir la réadmission de l'Allemagne à l'UCI car nous ne voulons qu'une chose: être en accord avec tous les pays et travailler harmonieusement avec eux».

Sur les bords du Rhin, non seulement l'on observe de près l'évolution de la situation internationale mais l'on est aussi partie prenante dans certains évènements. Ainsi, la participation d'Emile Friess, le tout jeune gardien de l'ASS, transfuge de Mars Bischheim, participe-t-il à la tournée de l'Equipe de France en Yougoslavie en juillet 1921[4]. Voyage éminemment politique dans un pays nouvellement créé sur les décombres de l'ancienne Autriche/Hongrie et qui doit sa naissance aux Alliés. Les quatre matchs disputés (deux victoires à Lubjana et deux défaites à Zagreb) ne comptent pas comme des rencontres officielles de l'Equipe de France, mais la sélection française est constituée des plus grands joueurs du moment - Dubly, Nicolas, Bonnardel, Langenove, Boyer, Dewaquez - accompagnés du Président Rimet et reçus par le prince Alexandre de Serbie «qui tint à serrer la main de chacun des joueurs». Une tournée encouragée par le gouvernement français, «placée sous le vif désir du Ministre des Affaires Etrangères», indique le PV du Bureau de la FFF du 11 avril 1921.

Avec la Tchécoslovaquie, créée elle aussi avec des territoires de l'ancien Empire autro-hongrois, les relations posent toujours des problèmes au printemps 1921[5]. Le Racing Club de Strasbourg fait les frais de l'attitude des Alliés vis-à-vis du nouvel Etat dont la position entre Centraux et Alliés semble apparemment toujours équivoque sur l'échiquier politique européen. Le club de la Meinau avait invité une équipe tchèque à participer avec l'ASS et le FC Etoile La Chaux-de-Fonds, champion de Suisse 1918/1919, à son tournoi de Pâques qui correspondait, en outre, à l'inauguration d'une tribune couverte de 800 places ainsi qu'au réaménagement du stade Haemmerlé dont la contenance venait d'être portée à 10.000 places. «La nouvelle selon laquelle les Tchèques n'auraient pas le droit de venir s'est répandue comme une traînée de poudre la semaine dernière» indique «Le Sport Alsacien» dans son édition du 22 mars 1921. «Malheureusement, elle est confirmée, à présent. La FFFA n'a pu autoriser la rencontre, la Tchécoslova-

2- «Le Sport Alsacien» du 2 août 1921

3- «Le Sport Alsacien» du 17 août 1921

4- Le Miroir des Sports nr 54 - 14 juillet 1921.

5- «Le Sport Alsacien» des 3, 7 et 18 mai 1921

quie ne faisant pas partie de la Fifa. La décision est regrettable mais nous pensons pouvoir dire qu'elle ne devrait pas trop nuire à l'intérêt sportif du tournoi ». Au dernier moment, le CA Vitry-sur-Seine, une bonne équipe de la Ligue de Paris, remplace les Tchèques.

La position à l'encontre des Tchèques se décante pourtant rapidement. En mai 1921, « Ursovice Prague », la meilleure équipe de la capitale tchèque avec le « Sparta » et une des meilleures du Continent, fait une tournée en Alsace, autorisée en bonne et due forme par la FFFA. Pour le football alsacien il s'agit du « plus grand évènement de la saison ». Le jeudi de l'Ascension, 5 mai 1921, (jour aussi de la victoire historique de l'Equipe de France sur l'Angleterre amateur), les Praguois battent Sélestat par 7-0 et dans la foulée une Entente strasbourgeoise constituée des meilleurs éléments du Red Star, de l'ASS et du Racing par 6-0, puis les « Cigognes » de Strasbourg, une autre sélection de la capitale alsacienne par 8-1. Le public strasbourgeois est sous le charme du jeu slave, fait de passes courtes à l'instar du football écossais qui vient de battre l'Angleterre par 3-0 dont le jeu est toujours basé sur le « kick and rush ».

Le Sport Club Sélestat accueille "Ursovice Prague"

Le 4 septembre, le Sparta de Prague participe, en présence de Jules Rimet, Président de la FFFA et de la Fifa ainsi que de Mr. Leredu, Ministre de l'Hygiène, à l'inauguration du Stade de Bourtzwiller à Mulhouse. Le 18 septembre, un autre club de Prague, « Victoria Ziskov » se produit à Strasbourg contre l'ASS. L'évènement fait la « Une » de « Fooball-Association » du 23 septembre 1921.. Enfin, le Racing Club de Strasbourg est invité par les clubs praguois à participer, fin octobre, à la « Coupe de la Paix », un Tournoi avec le Slavia, Ursovice et Nuselzky et à assister à la rencontre internationale Tchécoslovaquie/Yougoslavie. A l'automne 1921, les relations du football international avec la Tchécoslovaquie sont établies pour de bon. Des footballeurs tchèques auxquels on ne manque pas de faire remarquer « qu'ils auraient mieux fait de remercier la France - en particulier l'ami Duchenne - pour leur avoir facilité l'adhésion à la Fifa plutôt que de pinailler pour les frais de déplacement du Sparta de Prague à Mulhouse ». Le football a donc participé à l'ancrage politique de la Tchécoslovaquie du côté des Alliés, tant par l'action de rapprochement de la FFFA que celle des grands clubs alsaciens qui ont servi de laboratoire à ces premiers contacts[6].

En 1922, l'Allemagne reste toujours exclue des relations sportives avec les Alliés et les Neutres, la Suisse exceptée. Cependant, les pressions deviennent de plus en plus fortes pour qu'elle soit reconnue sur la scène du sport mondial. Dans le camp des Alliés, les plus enclins à renouer avec l'Allemagne sont les Hollandais. En effet, ce sont les Pays-Bas qui mènent la démarche la plus active pour faire revenir la Fédération allemande de cyclisme au sein de l'UCI. Le dernier congrès de cette dernière concluait, en synthèse, sur une réadmission de l'Allemagne au plus tard pour le 1er janvier 1923. N'eut été la position plus dure du Royaume-Uni qui redoutait en cas d'admission prématurée « certains excès lors des Championnats du Monde organisés en Angleterre », on aurait vraisemblablement pu tabler sur une réintégration plus rapide de l'Allemagne dans l'UCI[7].

A partir de 1922, la question de la participation ou non de l'Allemagne aux Jeux Olympiques de 1924 se pose d'une façon de plus en plus pressante. Alors que l'opinion publique européenne est convaincue de la volonté unanime des Allemands de revenir le plus vite au ban des nations, des avis plus mitigés, voire contraires, se lèvent outre-Rhin. Alfred Lévy qui se complait autant dans les méandres politiques du sport européen que dans l'activité sportive alsacienne, ne manque pas de relever le 14 mars 1922 deux opinions allemandes diamétralement opposées[8].

---

6 - « Le Sport Alsacien » des 2, 6, 13, 16 et 30 septembre, 28 octobre et 1er novembre 1921.

7 - « Le Sport Alsacien » du 10 février 1922

8 - « Le Sport Alsacien » du 14 mars 1922. L'appellation du journal est « Frankfurter Nachrichten ».

Le premier son de cloche est celui du très nationaliste journal, « Les Nouvelles de Francfort ». Voici son avis : « Les incorrigibles adorateurs allemands de tout ce qui est étranger, ceux qui depuis la révolution n'ont eu de cesse de ne pas en faire assez pour la réconciliation entre les peuples, ceux qui consacrent dans leurs journaux d'une manière inconsciente autant d'importance aux rencontres sportives d'Angleterre et des autres pays ennemis qu'au sport allemand, vont vivre dans peu de temps leur troisième grande désillusion. Tout récemment, la Fédération anglaise de football vient de renouveler clairement son boycott des Pays Centraux ; ensuite, on vient de refuser aux champions allemands de boxe de se produire en Angleterre et voilà que la Belgique, elle aussi, vient de nous donner ouvertement une démonstration de son adversité. Elle vient de faire part à la Fédération suisse de football qu'elle se verrait obligée d'annuler la rencontre internationale Belgique/Suisse, prévue pour mai prochain, dans le cas où elle rencontrerait, ce 26 mars, l'Allemagne à Francfort. Nos compatriotes qui ne sont pas « au bout du rouleau » comprendront que, face à nos ennemis, nous devons rester sur nos gardes, d'autant plus que nous sommes redevables à personne de nos succès, surtout pas des succès sportifs ».

Cette attitude hyper nationaliste est décriée par le journal « Fussball ». « Beaucoup d'Allemands adoptent une attitude nationaliste, non seulement en Allemagne mais aussi vis-à-vis des Alliés, et parfois dans des circonstances qui ne sont pas très heureuses. Ainsi, le comportement du cyclisme allemand envers l'UCI, la Fédération Internationale de Cyclisme. L'UCI considère, qu'avec la guerre, l'Allemagne a perdu son appartenance et qu'elle doit formuler une demande de réadmission. Le congrès de l'UCI qui vient de se tenir à Paris a décidé par 40 voix contre 26, que si elle respectait cette formalité, elle serait réadmise. Mais les dirigeants du cyclisme allemand, qui montrent la même fierté aveugle que Poincaré, disent : « Nous ne ferons pas de suppliques, même si l'Allemagne reste exclue ! Ce faisant, ils ne se rendent apparemment pas compte qu'ils n'impressionnent personne, sinon eux-mêmes ».

Le match de football Allemagne/Suisse prévu pour le 26 mars 1922 à Francfort a bien lieu, la Fédération suisse ne reculant pas devant l'ultimatum belge. Il entraîne une nouvelle situation, bien tranchée dans le football mondial. La Belgique rompt avec la Suisse, la France « qui marche main dans la main avec son Alliée devrait logiquement adopter la même position », indique Alfred Lévy dans « Le Sport Alsacien »[9]. « Ainsi sommes-nous arrivés à cette nouvelle situation qui ressemble à tout sauf à une réconciliation entre les peuples. L'Angleterre ne veut rien savoir de la Fifa, Elle constitue, à elle seule, un premier groupe. La France et la Belgique, qui sont les pays les plus actifs au sein de la Fifa, se sont détournées des Neutres. Elles forment le deuxième groupe. La Hollande, la Suisse et l'Italie forment une entité de plus. Il est à souhaiter que le prochain congrès de la Fifa clarifie la situation. Une chose est certaine : la presse parisienne et bruxelloise, de même que les déclarations officielles des représentants qualifiés, indiquent catégoriquement qu'il est, pour l'instant, impensable de croire à des rencontres entre Allemands et Belges ou entre Allemands et Français. Les plaies que la guerre meurtrière a laissées sont encore trop vives. De toute façon, de telles rencontres relevaient de l'exceptionnel même avant guerre. Des matchs Allemagne/France n'ont jamais existé. Des matchs internationaux de clubs restent également toujours inimaginables à court terme ».

Le rédacteur en chef du « Sport Alsacien » n'hésite d'ailleurs pas à livrer ses sentiments personnels qui sont aussi ceux d'un nombre grandissant d'hommes politiques, partout en Europe. « A première vue il est difficile de comprendre la position des Belges. Trois ans et demi après la guerre, les Suisses devraient avoir le droit de faire ce qu'ils veulent. Ils étaient neutres durant la guerre. Leurs footballeurs doivent pouvoir l'être aussi ». Ou encore : « La reprise des relations entre Alliés et Neutres, que ces derniers aient ou non rencontré l'Allemagne, est une demande qui est dans l'intérêt du sport et de la paix qui doit réconcilier les peuples ».

Au printemps 1922, la position française est de faire rentrer l'Allemagne à la Fifa. En effet, la France estime que le boycott de l'Allemagne ne durera plus très longtemps. Cependant, l'on n'est pas convaincu que les rencontres de football entre français, belges, anglais et Allemands reprendront pour autant dans la foulée[10].

Le 28 avril 1922, « Le Sport Alsacien » rapporte une information considérée comme « sensationnelle ». Elle concerne l'attitude d'un club écossais, totalement contraire à la politique sportive des Alliés et de l'Angleterre. L'Ecosse ne serait-elle plus solidaire de l'intransigeante Angleterre ? Voici ce dont il est question, sachant que l'information reste au conditionnel mais qu'elle est, néanmoins, révélatrice d'un état d'esprit qui fait que l'on n'est plus sûr des réactions de personne, pas même de ses meilleurs amis : « Une équipe professionnelle d'Ecosse, le « Celtic de Glasgow » serait d'accord pour rencontrer, le 30 mai prochain, « Preussen Berlin » à Berlin. Cela équivaudrait à la fin du boycott de l'Allemagne. Une équipe professionnelle britannique rencontrerait donc des Allemands pour la première fois depuis le début de la guerre. Les Anglais, qui dans cette affaire de boycott de l'Allemagne, avaient jusqu'à présent une position extrêmement dure, seraient donc les premiers à faire des concessions que personne n'aurait imaginé de leur part ! Il est vrai qu'il s'agit de professionnels et que ceux-ci n'ont cure des principes élémentaires. Pour eux ne compte qu'une seule chose : l'argent. Peu importe, sa provenance. Mais, tous comptes faits, les Anglais sont libres de faire ce qu'ils veulent. Ils ne font pas partie de la Fifa. Ils n'ont, par conséquent, pas de comptes à rendre. Néanmoins, cette attitude nous surprendrait beaucoup car elle serait à l'opposé des principes défendus jusqu'à présent par la « Foot-

---

9 - « Le Sport Alsacien » du 4 avril 1922 - éditorial d'Alfred Lévy.

10 - « Le Sport Alsacien » du 14 avril 1922

ball Association ». La nouvelle paraît si invraisemblable que nous en doutons. Le boycott de l'Allemagne prendra fin ou devra prendre fin, c'est certain. Mais il faut que cela se fasse par un Congrès et non par les agissements d'une équipe professionnelle écossaise qui, animée d'un esprit de lucre, voudrait empocher quelques Livres Sterling ».

En définitive, cette rencontre Glasgow/Berlin n'aura pas lieu et le Congrès de la Fifa, qui devait se tenir au printemps et discuter du sujet de l'Allemagne, est repoussé à l'automne. Le Comité Olympique n'a pas pris davantage position pour l'heure sur la participation de l'Allemagne aux Jeux Olympiques de 1924, participation réclamée à grand bruit par la presse d'outre-Rhin. Par contre, réunies par le Président Rimet, les Fédérations suisse et belge Football trouvent un accord à leur différent diplomatico/sportif qui leur a été dicté par leurs gouvernements respectifs.

Lorsque le milieu sportif est en mesure de s'affranchir des positions des Etats et qu'il peut agir en fonction des ses seuls intérêts, les avis sur la question allemande sont plus nuancés.

Ainsi, ce tout premier match de football de l'après-guerre entre footballeurs allemands et français rapporté par « Le Sport Alsacien » du 16 octobre 1922. Sans véritablement mettre en doute la réalité de l'information, qui a pour origine le journal allemand « Der Fussball », Alfred Lévy évoque un match de football qui s'est déroulé à Kehl entre l'équipe des « Sourds et Muets » de Strasbourg et son homologue de Ludwigshafen. Si l'intérêt sportif de cette rencontre est évidemment des plus mineurs, bien que le mouvement sportif des « Sourds et Muets » soit d'une réelle importance en Europe à ce moment là, pour les observateurs « elle signifie rapprochement entre deux peuples voisins. Comme on a pu l'entendre, les « Sourds et Muets » de Strasbourg sont prêts à multiplier les contacts avec les clubs allemands. Quand donc la FFFA sera-t-elle sur la même longueur d'ondes ? Les clubs seraient favorables à la reprise des relations mais la Fédération reste inflexible ». Lévy fait remarquer que le club des « Sourds et Muets » n'est pas affilié à la Lafa et que son initiative est celle d'un club ne relevant d'aucune structure officielle du sport français. Le rédacteur en chef du « Sport Alsacien » ne manque pas de citer, par la même occasion, les propos de Monsieur Méricamp, le Secrétaire Général de la Fédération Française d'Athlétisme, disant « qu'il n'est pas opposé à ce que des athlètes français rencontrent des athlètes allemands sur terrain neutre mais que le moment n'est pas encore venu pour organiser des matchs d'athlétisme en France ou en Allemagne ».

Visiblement, les esprits évoluent. Progressivement, lentement, mais ils ne restent pas figés. Même au plus haut niveau de l'Etat, via le sport militaire, on tente des rapprochements avec l'Allemagne. « Le Miroir des Sports » dans son édition du 7 septembre 1922 se fait l'écho d'une tentative de rapprochement entre le sport français et le sport allemand. Elle a lieu en Rhénanie, territoire occupé par la France aux termes du traité de Versailles. La pratique du sport y dépasse le cadre des classiques Championnats Militaires de football, rugby, cross-country, athlétisme et natation. « Ce qu'on sait moins, c'est le bel effort tenté par le petit groupe de civils français qui, étant donné leur faible nombre, se trouvent plus isolés encore que nos soldats en territoire occupé. Eux aussi ont vu dans le sport un précieux dérivatif ; ils se sont même efforcés, on le verra, d'en faire quelque chose de mieux : un moyen d'expansion et de propagande français. C'est cet effort qui mérite d'être connu de tous les Français.

Ils n'étaient, au début, qu'une douzaine de jeunes gens pour fonder le « Groupement Sportif Civil de Mayence et de Wiesbaden » et ceci se passait au début de septembre 1921, il y a tout juste un an. Aujourd'hui, ils sont plus de 120 membres actifs, sans compter un nombre respectable de membres honoraires. Il est juste de dire qu'ils trouvèrent, dès le début, tous les concours. Mr Tirard, Haut-Commissaire, accorda au jeune groupement son haut patronage, tandis que le général Desgouttes, Commandant en Chef de l'Armée du Rhin, acceptait d'en être le président d'honneur. Le Groupement Sportif Civil fut autorisé à accueillir dans son sein, non seulement tous les civils français et les élèves du lycée français de Mayence, mais encore tous les militaires appartenant à des services ou à des détachements ne possédant pas de formation sportive. En outre, l'Armée mettait à sa disposition les trois stades militaires de Mayence ; jusqu'au directeur du stade Vélodrome allemand de Mayence, Mr Drescher, qui offrit aux civils français, gracieusement, l'hospitalité ».

Pour le journaliste du « Miroir des Sports », l'œuvre du Groupement Sportif Civil ne se résume pas aux résultats sportifs obtenus par les trois équipes de football, les sections tennis, rugby, escrime, aviron et de cross-country. « Ce faisant, dit-il, ils ont étonné les Allemands. En effet, à peine né, le jeune GSC n'hésitait pas à aborder de front une question délicate entre toutes et qui a fait déjà couler tant d'encre depuis l'armistice : celle de la reprise des relations sportives avec l'Allemagne. Le Groupement se trouvait, il est vrai, dans une situation particulière. Formé de civils français, habitant un territoire étranger, quoique occupé par nous, il était en quelque sorte isolé et échappait, par conséquent, à la juridiction des fédérations de notre pays qui ont interdit, on le sait, toutes rencontres de nos éléments sportifs, individuels ou collectifs, avec les éléments allemands. Il était donc libre d'agir en toute indépendance et de tenter, pour son compte personnel, une reprise des relations sportives avec les sociétés et fédérations allemandes. Dans l'esprit de ses dirigeants, le Groupement préparait, par ce premier contact sur un terrain neutre en quelque sorte, sans heurt d'amour-propre d'aucune part, la reprise générale des relations sportives entre la France et l'Allemagne, qui est aussi inéluctable, qu'on le veuille ou non, que celles des relations commerciales et industrielles.

Ayant ainsi pensé, les dirigeants du GSC résolurent d'agir sans plus tarder. Précisément, une occasion s'offrait, propice, d'amorcer l'ouverture des négociations. Une explosion venait de détruire l'usine allemande de produits chimiques de Dotzheim, faisant de nombreuses victimes. Immédiatement, le GSC décida d'organiser, au profit des sinistrés allemands, une réunion sportive. Elle eut lieu en novembre 1921. Les autorités civiles et militaires françaises y assistèrent ou s'y firent représenter et ce geste bien français de sympathie et de charité devant le malheur eut un retentissement considérable dans les milieux allemands. S'étant ainsi préparé un terrain favorable, le GSC entama tout aussitôt les négociations. Le président écrivit d'abord à la Fédération de Football d'Allemagne du Sud, à Karlsruhe, et à celle de Rugby à Stuttgart. Puis, le 11 décembre, il eut une entrevue, à Kastel, avec l'un des hauts dirigeants de la Fédération de Football, le Dr Schlemmer. Entrevue et correspondance devaient pourtant demeurer vaines. Quoique sensibles à la démarche faite, par amour-propre, devant l'attitude intransigeante des fédérations françaises, les Allemands refusaient toute reprise de relations, même sur le terrain particulier du GSC.

Néanmoins, un premier pas était fait et l'on sent que, désireux les premiers de cette reprise, les Allemands n'attendent qu'un geste de nos fédérations. C'est ce qu'exprime dans sa conclusion, le rapport détaillé adressé par Mr Eluère, le Président du GSC au Haut-Commissariat du Territoire Rhénan. Voici, in extenso, cette conclusion : « Les Allemands ne veulent plus faire la moindre avance et se déclarent indignés de l'attitude de la France à leur égard qui place la question sportive sur le terrain politique. Ils semblent néanmoins disposés à reprendre les relations avec les sociétés sportives ne dépendant pas de l'UFFSA. Le GSC estime que c'est son cas, qu'il n'a pas à se préoccuper de l'UFFSA dans une zone où celle-ci ne peut exercer aucune de ses prérogatives, et qu'il ne porte, en conséquence, aucune atteinte à ses règlements. Il entend obéir avant tout à la logique qui lui prescrit de faire du sport avec les éléments au milieu desquels il vit, sans distinction de nationalité.

Son avis est, enfin, qu'il y a à la base de la reprise générale des relations sportives, une question d'amour-propre qui ne se posera plus pour la France le jour où, favorisé par sa situation privilégiée en territoire rhénan et par des circonstances exceptionnelles, le GSC aura, par une reprise particulière, créé le déclenchement ».

Ainsi, les hommes raisonnent-ils différemment selon qu'ils sont dans les Ministères ou à la Fifa ou en contact direct avec « l'adversaire héréditaire ». Une Fifa, politisée à outrance, qui reçoit ses ordres des gouvernements Alliés et qui en organisant son Congrès du printemps 1923 - celui du premier renouvellement de Jules Rimet - dans les murs de la Société des Nations à Genève, n'aurait pas pu mieux démontrer sa dépendance de la diplomatie internationale[11].

L'année 1923 est celle d'un durcissement des relations avec l'Allemagne. Poincaré, qui a succédé le 15 janvier 1922 à Briand comme Président du Conseil, tient une ligne plus dure que son prédécesseur. « C'est la voix même de nos ruines que j'essaie de faire entendre. Nous sommes quelques uns en France qui ne nous tairons et ne nous croiserons les bras que le jour où l'Allemagne aura effacé, dans dix de nos départements, les traces de son passage et de ses crimes » dit-il lors d'une rencontre avec des Anciens Combattants en Meuse, le même jour où Henri Paté, préside à Strasbourg le Congrès de 1923 de la Préparation Militaire[12].

Les sportifs se rendent vite compte que la situation n'évolue pas dans le sens d'un rapprochement entre les belligérants d'hier. « La situation est plus tendue que jamais. Depuis l'armistice, nous n'avons jamais été aussi éloignés d'une réconciliation » martèle Alfred Lévy dans son éditorial du « Sport Alsacien », le 24 février 1923. « Les seuls qui jusqu'à présent ont pu exercer leur métier de sportifs - les boxeurs et les cyclistes professionnels - ne sont plus invités outre-Rhin. Comme tous les Français, ils ne sont plus admis, ni dans les hôtels, ni dans les restaurants. S'il est certain que nos dirigeants sont loin d'être d'accord avec cette situation, on peut néanmoins regretter la décision prise la semaine dernière à Paris et qui n'est pas digne de la France. Il s'agit du refus de la France de participer cet été à l'Olympiade de Goeteborg, une sorte de répétition générale avant les Jeux Olympiques de Paris. La Suède, qui est un pays neutre, y a invité tout naturellement les Allemands et les Autrichiens ainsi que les Français, les Belges, les Anglais et les Américains. Devions nous accepter cette invitation au risque de nous mesurer aux Allemands ou devions nous la refuser, poliment mais nettement ? A la suite d'une réunion entre Mr Paté, Haut-Commissaire des Sports et les Présidents de différentes fédérations, la décision a été prise de ne pas aller en Suède. Certaines fédérations ont décidé d'envoyer « leurs regrets » aux Suédois de ne pas pouvoir venir. Il est inadmissible que nos fédérations sportives renoncent, sous l'intervention de telle ou telle corporation ou administration, à leurs prérogatives. Le pouvoir politique n'a rien à faire dans le milieu du sport et rien à redire à l'art et à la manière dont est menée la « politique extérieure » dans le sport. Si nous avions accepté d'aller à Goeteborg, il est fort probable que les Allemands seraient restés chez eux. On aurait ainsi montré que nous ne les craignons pas. On aurait aussi pu se concerter avec l'Angleterre et la Belgique et accepter l'invitation. Dans ce cas, les organisateurs auraient vite montré à qui va leur préférence ».

Solidaires de la France, la Belgique, l'Angleterre et les Etats-Unis déclinent également l'invitation des Suédois, de sorte que l'Olympiade de Goeteborg ne réunit « à l'exception de l'Italie et de la Hongrie, que des pays « germaniques » : l'Allemagne, l'Autriche, le Danemark, la Norvège, la Suède et la Hollande. La réconciliation entre les peuples

---

11- Le Miroir des Sports nr 152 du 31 mai 1923

12 - Journal d'Alsace et de Lorraine du 8 octobre 1923.

fait néanmoins des progrès indique « Le Sport Alsacien » le 3 juillet 1923. C'est la première fois depuis la guerre que les Allemands participeront de nouveau à une confrontation fraternelle avec beaucoup de pays européens. En 1924, le monde entier, à l'exception de l'Allemagne et de l'Autriche, se rencontrera à Paris. Pour Amsterdam en 1928, on peut estimer que tous les peuples seront présents »[13].

On sent la même amertume chez Alfred Lévy que chez certains présidents de fédérations du sport français de ne pas être allé en Suède, une sorte de rupture entre responsables sportifs et dirigeants politiques. Néanmoins, le calendrier international de la saison 1923/1924 ne laisse aucune place à une quelconque ouverture en direction de l'Allemagne et de l'Autriche. Voici le programme des principales rencontres de football et rugby. Elles sont le reflet d'une situation politique internationale inchangée[14] :

• Juillet 1923 :

- A Karlsruhe : Allemagne du Sud - Suisse Centrale
- A Stockholm : Suède - Allemagne

• Août 1923 :

- A Dresde : Allemagne - Finlande
- A Budapest : Hongrie - Finlande

• Septembre 1923 :

- A Bucarest : Roumanie - Pologne
- A Christiania : Norvège - Suède
- A Berlin : Berlin - Vienne
- A Christiania : Norvège - Danemark

• Octobre 1923 :

- A Budapest : Hongrie - Autriche
- A Belfast : Irlande - Angleterre
- A Paris : France - Norvège

• Novembre 1923 :

- A Luxembourg : Luxembourg - Hollande du Sud
- A Leeds : Angleterre - Irlande (amateurs)
- A Paris : Paris - Londres (rugby)

• Janvier 1924 :

- A Paris : France - Ecosse (rugby)
- A Paris : France - Belgique
- A Luxembourg : Luxembourg - France
- A Swansea : Angleterre - Pays de galles (rugby)
- A Dublin : Irlande - France (rugby)

• Février 1924 :

- A Edimbourg : Ecosse - Pays de Galles (rugby)
- A Belfast : Irlande - Angleterre (rugby)
- A Paris : Armée française - Armée belge
- A Twickenham : Angleterre - France (rugby)
- A Edimbourg : Ecosse - Irlande (rugby)

• Mars 1924 :

- A Blackburn : Angleterre - Pays de Galles
- A Cardiff : Pays de Galles - Irlande (rugby)
- A Twickenham : Angleterre - Ecosse (rugby)
- A Swansea : Pays de Galles - Angleterre (amateurs)
- A Genève : Suisse - France
- A Rennes : France de l'Ouest - Luxembourg

• Avril 1924 :

- A Wembley : Angleterre - Ecosse

• Mai 1924 :

- A Paris : France - Angleterre

---

13 - « Le Sport Alsacien » du 3 juillet 1923.

14 - « Le Sport Alsacien » du 21 juillet 1923

I-2
1924-1925 : le dégel après les conférences de Londres et de Locarno

L'année 1924 est un tournant dans les relations internationales de l'entre-deux guerres. La Conférence de Londres, en juillet/août 1924, au cours de laquelle Herriot, qui avait succédé à Poincaré, est obligé d'accepter l'évacuation de la Ruhr et le Plan Dawes par lequel l'Allemagne reçoit des capitaux américains qui lui permettent de reprendre le paiement aux Alliés des réparations de guerre, sont les signes annonciateurs d'une détente avec le Reich. La Conférence de Locarno d'octobre 1925, et les accords Briand/Stresemann qui y sont signés, entérine définitivement la réconciliation entre la France et l'Allemagne et « ouvre une période d'euphorie diplomatique à l'ouest de l'Europe »[15]. Les relations sportives suivent le rythme et l'ambiance des négociations diplomatiques et dès octobre 1924, conséquence des accords pris à Londres, sont organisées les premières rencontres officielles de football de l'après-guerre entre clubs français et clubs allemands.

Avec le recul, on peut se demander si l'Allemagne et l'Autriche n'auraient pas été invitées aux Jeux Olympiques de Paris qui se déroulent en juillet 1924, si la Conférence de Londres avait eu lieu quelques mois auparavant. Les deux pays seront présents aux Jeux d'Amsterdam en 1928.

Le cyclisme est la première discipline sportive à reprendre, début 1924, les relations France/Allemagne. « Cela s'est passé, il y a quelques semaines, avec la venue à Paris du champion allemand Wittig » précise « Le Sport Alsacien » du 17 avril 1924. Et de s'indigner des réactions qui ont eu lieu de part et d'autre du Rhin quand Wittig se rend au Monument aux Morts dédié aux coureurs français tombés pendant la guerre et dépose une gerbe en leur mémoire. « Le Sport Alsacien » rapporte que « non seulement une partie de la presse française avait à redire de cette démarche qui fait penser à un « un cheveu sur la soupe », mais la presse nationaliste allemande, elle aussi, avait jugé le geste de Wittig, rendant hommage à des amis sportifs français d'avant-guerre, « inopportun ».

Comme pour montrer les difficultés des sportifs les plus engagés dans la fraternisation, « Le Sport Alsacien » stigmatise aussi ce geste humanitaire que Jean Bouin voulait faire pendant la guerre en faveur d'un athlète allemand. L'initiative de l'idole de l'athlétisme français ne sera pas soutenue. Elle est rapportée par « Le Nouveau Journal de Vienne » qui pointe du doigt le chauvinisme qui est, cette fois, français : « Henri Burkowitz, avant-guerre le meilleur coureur de 400 m de Charlottenburg est très gravement blessé quand il est fait prisonnier, avec un de ses amis de club, par les Français. La boite crânienne ouverte, il faut une intervention chirurgicale lourde pour le sauver. Elle coûte chère et le temps presse. Comme il est impossible d'attendre que les fonds nécessaires soient réunis en Allemagne. l'ami de Burkowitz arrive à rentrer en contact avec Jean Bouin. Bouin qui avait été invité par Charlottenburg à participer à un match d'athlétisme, juste avant le début de la guerre. C'est d'ailleurs ce jour que Bouin devait perdre pour la première fois contre le Finlandais Kolemainen. Bouin réussit à trouver l'argent nécessaire pour payer l'opération de Burkowitz. Mais on met des bâtons dans les roues de Bouin, de sorte qu'il ne peut secourir son ami ainsi qu'il l'aurait souhaité ».

Malgré ces « forces profondes » propres à chacun des pays, coureurs cyclistes français et allemands recommencent à se côtoyer à compter de début 1924. Par contre, entre le cyclisme belge et allemand, la situation reste plus tendue. La Fédération allemande interdit toujours d'accueillir sur le sol allemand des coureurs belges, « parce que les autorités belges ont interdit à l'Allemand Nettelbeck de venir en Belgique »[16].

Cette guerre des communiqués, par lesquels chacun renvoie à l'autre la responsabilité de l'absence de contacts sportifs, se termine définitivement fin juin / début juillet 1924. On ne peut pas ne pas y voir l'effet de la Conférence de Londres. Elle dure du 16 juillet au 16 août 1924. Herriot y accepte le principe de l'évacuation de la Ruhr par la France. Le lundi 25 août, moins de dix jours après la fin des discussions entre Herriot, Stresemann, MacDonald et Kellog, « Le Sport Alsacien » fait état d'une information selon laquelle le Red Star de Paris a prévu d'inviter un club allemand à son Tournoi de Noël. Elle est confirmée par un communiqué figurant en première page de l'édition du samedi 30 août : « Dans notre dernier numéro, nous avons fait état de la demande du Red Star de Paris auprès de la FFFA pour être autorisé à accueillir un club allemand lors de son Tournoi de football de Noël. Le Bureau de la FFFA a étudié cette demande lundi dernier. Il s'est prononcé favorablement. Il n'existe plus aucune entrave administrative. Nous pourrons donc voir à Noël ou au Nouvel An un club allemand à Paris. Janvier 1925 ne devrait pas s'écouler avant que nous ne recevions également un club allemand en Alsace. Nos clubs vont avoir la possibilité d'organiser, à relativement peu de frais, des matchs contre des équipes de bon niveau. Espérons simplement qu'ils ne soient pas émaillés d'incidents ».

La démarche du Red Star de Paris est historique. On ne peut ne pas y voir la griffe de Jules Rimet, juge et partie à la fois dans cette affaire, puisque s'il est Président de la Fifa et de la FFFA, il est aussi l'emblématique Président/fondateur du Red Star de Paris où il a bien évidemment toujours ses entrées. Le club de Saint-Ouen sert, par conséquent, à introduire une demande permettant au football français de matérialiser publiquement un choix sportif, confirmant une décision prise par la diplomatie française, quelques jours auparavant à Londres.

15 - René Girault et Robert Frank - Turbulente Europe et nouveaux mondes : 1914-1941 - Petite Bibliothèque Payot - 2004

16 - « Le Sport Alsacien » du 7 juin 1924

«Toujours pas de matchs entre équipes françaises et allemandes ?» s'interroge Alfred Lévy en première page du «Sport Alsacien» le 20 septembre 1924 alors que l'on apprend que le club allemand, invité par le Red Star de Paris, est le Champion d'Allemagne, le FC Nuremberg. A Nuremberg même, l'information fait quelques vagues, témoin ce commentaire du très nationaliste journal sportif local, «die Allgemeine Sport- Schau» : «Si la nouvelle est juste, nous disons que nous regretterons l'organisation de ce match tant que la France n'aura pas pris l'engagement d'envoyer, au même moment, l'une de ses meilleures équipes en Allemagne. Après que le monde du football français ait si longtemps méprisé et exclu le Deutsche Fussball Bund[17], et en dernier lieu aux Jeux Olympiques, nous trouverions totalement indigne d'accepter une invitation des Français qui n'a rien de spéciale, sans engagement réciproque de leur part. Nous voulons bien l'accepter pour le sport professionnel, les affaires sont les affaires, mais nous n'arriverions pas à le comprendre pour le sport amateur. Dans le monde des amateurs, c'est l'honneur sportif et l'honneur national qui prime et celui-ci dit : «Oui à la condition qu'il y ait un match retour. Si on va en France, ils viennent chez nous, selon les mêmes modalités et au même moment. Dans le cas présent, le Champion d'Allemagne ne serait pas infondé à soutenir le DFB car cette première rencontre d'une équipe allemande entraînera une attention sortant de l'ordinaire et de très nombreux commentaires dans la presse allemande».

Pour en avoir le cœur net, le rédacteur en chef du «Sport Alsacien» n'hésite pas à appeler, le jour même, le FC Nuremberg pour connaître sa réponse à l'invitation du Red Star. «C'est de la malveillance, de la diffamation, lui répond un dirigeant du Champion d'Allemagne. Nous démentons cette information, lancée apparemment du côté de Francfort. Elle a pour but de faire sensation. Notre point de vue dans cette affaire n'a pas changé : pour qu'une équipe allemande aille jouer à Paris, il faut qu'une équipe française vienne au même moment en Allemagne. Le mieux serait qu'on laisse entre parenthèse, pour quelque temps encore, les relations en football entre les deux pays».

«Dans ces conditions, et bien qu'elles ne traduisent pas l'avis de tout le football allemand, il n'y a pour nous, en Alsace, qu'une chose à faire : il faut que nous attendions que des clubs «de l'intérieur» de la France aient commencé à jouer contre des clubs allemands. Dans tous les cas, il faut que nous évitions à laisser penser que nous n'avions pas mieux à faire que de nous jeter au cou des clubs du DFB, immédiatement à l'ouverture des frontières sportives. Le sport est international, il n'a rien à voir avec la politique. Ces vérités élémentaires, le Red Star de Paris et de nombreux autres clubs français, les ont comprises quand, dans la pratique, ils ont voulu inviter des clubs allemands à venir en France. Si nos voisins de l'Est ne veulent pas, s'ils posent des conditions qui démontrent qu'il n'ont pas compris l'esprit de nos invitations, il ne nous reste qu'à le regretter et à les rendre responsables du fait, qu'assez longtemps encore, nous n'aurons pas de relations avec eux».

L'éditorial d'Alfred Lévy du samedi 20 septembre comprend un post-scriptum d'une importance considérable. «Une dernière information : à l'instant même où nous étions entrain de clôturer notre édition, nous venons d'apprendre que la Ligue de Football d'Allemagne du Sud vient de se prononcer pour la reprise des relations avec nos clubs. Elle réfute catégoriquement la désapprobation d'une «certaine clique» et les excitations lancées par le journal «Sport Schau». Elle demande au DFB l'autorisation d'organiser des matchs. Les Allemands du Sud tiennent, cependant, à ce que seuls des clubs de l'élite aillent jouer à l'étranger. Ils n'autoriseront pas, dans un premier temps, les demandes émanant de petits clubs. Le 1er novembre prochain, jour de la Toussaint, serait une date idéale pour les premiers matchs. Nous pensons pouvoir dire que ce jour là, des matchs auront lieu simultanément à Strasbourg (ASS contre Fribourg) et à Paris».

Ne va pas chez son adversaire héréditaire le footballeur qui veut, ni en Allemagne, ni en France. En effet, derrière ces premières rencontres, il est immanquablement question du prestige et de l'image de chaque pays. Si en France le sport est rattaché, avant tout, au Ministère de la Guerre, il dépend aussi pour son activité internationale du Ministère des Affaires Etrangères et plus particulièrement du «Service des Oeuvres à l'Etranger» (Sofe) : c'est ce dernier qui définit les objectifs du sport français à l'étranger. Sa politique insiste en permanence sur la question de l'encouragement moral que les Services du Quai d'Orsay doivent apporter, l'intérêt pour la France d'accueillir les Jeux Olympiques de 1924, la valorisation pour l'image de la France des succès de ses grands sportifs (Georges Carpentier, Suzanne Lenglen, la première victoire à l'étranger de l'Equipe de France de Rugby en 1920, celle de l'Equipe de France de football sur l'Angleterre amateur en 1921), sur le niveau des sportifs français (on préfère refuser les rencontres pour lesquelles les chances de «bien se comporter» sont minces) et on a peur du ridicule face aux ennemis d'hier. La diplomatie française craint même très longtemps les réactions méprisantes des Allemands qui sont exclus des compétitions internationales[18].

Mais plus importantes que ces notes diplomatiques sont les réflexions de la presse spécialisée, les informations et commentaires qu'elle livre à l'opinion publique française sur ces mêmes thèmes. «Le Miroir des Sports» n'est pas avare en la matière et n'utilise pas la langue de bois. Il consacre plusieurs articles, en 1921, «à la défaillance du sport en France», «à ce que seront pour la France, sur le plan des résultats, les Jeux Olympiques de 1924», au fait que «le problème olympique est devenu un problème national» et qu'il «est nécessaire de présenter aux étrangers, en

17 - la Fédération Allemande de Football - DFB dans les développements qui suivent.

18 - Sofe - archives diplomatiques de Nantes - Carton 85 «Note sur la propagande française à l'étranger» - cité par Nosratian Sara : «Les relations sportives de la France avec les pays totalitaires dans l'entre-deux guerres» - Mémoire de DEA «Histoire du 20e siècle - Institut d'Etudes de Paris.

1924, un stade et des champions dignes de la France ». Parallèlement à cette définition et à la valorisation de la politique sportive française, on suit de près « l'effort de l'Allemagne sportive » et on compare en permanence le niveau du sport allemand et français.

Paris pour 1924 et Amsterdam pour 1928 obtiennent l'organisation des Jeux Olympiques lors de la réunion du Comité International Olympique du 2 juin 1921. Pour E.G. Drigny, membre du Comité Olympique Français, « Paris se devait de posséder le grandiose stade sportif, complément indispensable de la grande ville moderne. Les Jeux Olympiques de 1924 précipiteront cette réalisation et doteront définitivement le sport français des installations dignes de son importance et dont le besoin s'était déjà fait maintes fois sentir »[19]. Au sortir de la guerre, les infrastructures de Paris sont, en effet, assez sommaires. Le seul stade ayant vocation à accueillir des rencontres internationales est le Stade Pershing, mais sa contenance n'est que de 25.000 places. De plus, construit par les Américains d'une manière hâtive, il a un caractère plutôt provisoire étant prévu pour les Jeux Interalliés de 1919 et guère au-delà.

Après les infrastructures, l'autre problème est constitué par les effectifs. Avec le grand nombre de champions tués à la guerre et les nombreuses classes mobilisées durant plusieurs années et perdues pour le sport, la France subit un vide important pour l'Olympiade de 1924. « Comment, en effet, oublier le sang généreux répandu à profusion par nos plus beaux jeunes hommes, et comment croire que, du jour au lendemain, un nouvel et inexplicable afflux de sève compenserait en peu de mois toute la perte de plus de quatre années ? » s'interroge « Le Miroir des Sports », sans douter, cependant, « de la merveilleuse vitalité de notre race. Ils sont légion ceux qui, chaque soir, endosseraient le maillot de footballeur, de coureur à pied, de nageur, s'ils disposaient à proximité, dans la cité même, de tout ce qui est nécessaire à l'éducation et aux perfectionnements de leurs moyens physiques. En ce sens l'étranger nous a précédés mais nous nous trouvons dans une époque transitoire. L'ère des réalisations est imminente »[20]. Les Jeux Olympiques organisés en France vont jouer le rôle de levier à la fois pour le renouvellement des infrastructures et la mise sur pied d'une nouvelle génération d'athlètes. « Il est nécessaire de présenter aux étrangers, en 1924, un stade et des champions dignes de la France » écrit, le 8 septembre 1921, André Glarner, l'un des journalistes vedettes du « Miroir des Sports ». Pour lui, « il vaudrait mieux que les Jeux n'aient pas lieu à Paris que d'y faire piètre figure. Nous possédons au Ministère des Affaires Etrangères une section de la propagande. Quelle plus belle propagande pour nous que de démontrer aux étrangers accourus chez nous, à Paris même, dans la plus belle ville du monde la richesse de notre tempérament, de notre nature, de notre race ? ».

La rivalité sportive, la peur de perdre, s'expriment, principalement et inconsciemment, vis-à-vis de l'Allemagne alors que, paradoxalement, dans aucune discipline amateur la moindre rencontre ne s'est encore déroulée entre les deux pays. En France, on connaît évidemment les performances des champions allemands, mais comme il n'y a jamais eu d'oppositions France/Allemagne, les pronostics de battre ou de se faire battre par nos voisins d'outre-Rhin sont difficiles à faire.

En France, les performances des sportifs allemands sont suivies à la loupe. Pour l'opinion publique des deux pays, il n'y a pas reflet plus éloquent du niveau du sport de son pays que les résultats obtenus sur les pistes ou dans les stades. « Les Allemands prévoient qu'avant 1924, ils seront admis au sein de la SDN et par suite, ils seront admis à participer aux Jeux Olympiques de Paris. Ils entendent ne rien laisser au hasard, ne pas être surpris. Ils ne sont pas les seuls à prendre leurs précautions et à se préparer, d'ores et déjà, aux luttes pacifiques de l'arène » commente André Glarner en 1921[21]. En 1924, juste après les Jeux Olympiques de Paris, Géo André, l'un des grands athlètes français du moment, estime « que l'Allemagne ne surclasserait certainement pas la France dans un match d'athlétisme. Mais, il est intéressant de connaître le plus exactement possible la force de nos futurs adversaires, de suivre leurs progrès ou leurs déclins, et d'en tirer des conclusions utiles pour notre conduite présente ou future. Car, il ne faut pas nous leurrer, malgré le stupide chauvinisme qui sévit encore de part et d'autre du Rhin, les équipes françaises et allemandes se rencontreront dans un jour assez proche. Tout au moins en 1928, à Amsterdam, puisque l'Allemagne vient d'être admise au sein du CIO »[22]. De ce côté du Rhin, on suit aussi l'évolution du sport allemand pour son aspect « propagande politique ». Il y constitue, par moments, un « ersatz » du service militaire. « Le Français qui séjourne en Allemagne ne peut manquer d'être frappé par l'ardeur et l'enthousiasme avec lesquels la jeunesse d'outre-Rhin s'entraîne à la pratique des sports par devoir patriotique. N'a-t-on pas vu des clubs de football de Prusse aller jouer des matchs jusque dans les plus petites bourgades du territoire plébiscitaire, afin de tenter de conquérir les Polonais aux charmes de la germanisation ? »[23].

C'est, donc, dans ce contexte pareil à nul autre pays, que l'on apprend d'une manière de plus en plus pressante, en septembre 1924, que le rétablissement des relations entre l'Allemagne et la France en football est imminent. Elles vont être inaugurées par une rencontre de Football Travailliste opposant, le samedi 11 octobre 1924 à Paris, l'Equipe de France issue du Sport Ouvrier aux « Arbeitersportler » allemands.

---

19 - Le Miroir des Sports - nr 50 - 16 juin 1921.

20 - Le Miroir des Sports - nr 60 - 25 août 1921

21 - Le Miroir des Sports - nr 62 - 8 septembre 1921.

22 - Le Miroir des Sports - nr 224 - 24 septembre 1924

23 - Le Miroir des Sports - nr 50 - 16 juin 1921 - l'auteur pense aux territoires de Haute/Silésie.

L'autorisation donnée par la FFFA au Red Star de Paris, afin de pouvoir rencontrer un club allemand, ayant fait jurisprudence, l'ASS obtient la même réponse positive à sa demande de match à Strasbourg contre Fribourg, le jour de la Toussaint 1924. Dans son édition du 4 octobre 1924, « Le Sport Alsacien » recueille l'avis des Présidents de clubs de football strasbourgeois à ce qui constitue, pour l'instant, un sacré coup de théâtre. Pour Espir, le tout frais Président du Red Star de Strasbourg, représentant de la France et de l'Espagne lors de la fondation de la Fifa en 1904, se pose la question « si le moment est propice et s'il n'aurait pas mieux valu attendre la concrétisation des relations politiques et économiques entre les deux pays. Pour les clubs alsaciens, la situation est particulièrement délicate sur cet aspect et il aurait été préférable que les relations entre la France et l'Allemagne soient effectives, en d'autres termes que des clubs parisiens ou de « la France de l'intérieur » aient déjà joué contre des clubs allemands ». Pour Belling, le Président du Racing Club de Strasbourg, ex-grand représentant de l'athlétisme alsacien, « il faudrait que la première rencontre se déroule à Paris. Si toutefois elle se déroulait à Strasbourg, il faudrait que la Lafa soit absolument partie prenante afin d'apporter publiquement au club organisateur l'appui moral nécessaire. Il aurait été préférable de démarrer par une rencontre contre un club sarrois, Sarrebruck 05 ou Neunkirchen. Et puis, je me demande si le jour de la Toussaint est véritablement une bonne date ». En l'absence d'Auguste Neff, le Président de l'ASS, c'est le Vice-Président Jehl qui donne l'avis du club du Tivoli : « Le lieu de la rencontre, c'est-à-dire Strasbourg devrait être sans importance puisque Strasbourg se trouve en France, ni plus, ni moins que Paris » ajoutant, pour bien souligner le caractère éminemment politique de la venue de Fribourg, « qu'il y a deux temps bien différents dans cette affaire : d'abord l'accord de la FFFA et ensuite l'obtention des visas par les joueurs allemands. Pour en revenir à l'opportunité de la date, je pense que le cérémonial d'une journée comme la Toussaint ne pourrait que contribuer à favoriser encore plus la reprise des relations entre sportifs des deux nations ». Le Président de Mars Bischheim insiste sur la nécessité d'avoir « un arbitre neutre pour éviter tout problème. Il serait, peut-être, bien plus logique de faire disputer la première rencontre à Strasbourg car ne pas la faire jouer, alors que la FFFA a donné son accord, pourrait être interprété comme un acte politique contraire ».

Si, en définitive, chacun est favorable à la reprise des relations avec le football allemand, les modalités concrètes (où et quand) restent divergentes. La question de la date étant vraisemblablement plus importante que celle du lieu. Mais l'avis des clubs est une chose, celui de la Préfecture du Bas-Rhin, seule habilitée à délivrer les visas aux Fribourgeois, en est une autre. Il est immanquablement influencé par l'immixtion, dans cette question de date, de « l'Union Nationale des Combattants » (UNC), hostile à toute rencontre avec des Allemands, le jour même où le rappel d'une Allemagne coupable de la tragédie de 1914/1918 serait vécu le plus intensément. « C'est vrai, confie le Chef de Cabinet du Préfet du Bas-Rhin[24], nous avons été approchés par les Anciens Combattants. Le Gouvernement estime que le jour, réservé à honorer nos morts, est totalement inapproprié. Si la rencontre se déroulait à la Toussaint, il serait impossible d'éviter des incidents. C'est pourquoi, je vais conseiller aux Présidents de clubs que j'ai convoqués pour cet après-midi, d'éviter absolument cette date. Le Gouvernement est partisan des rencontres sportives avec les Allemands, il les encourage même. Mais le jour de la Toussaint, le jour des Morts, c'est impossible ».

Maître Bauer, le Président de la section strasbourgeoise de l'UNC, justifie la position des Vétérans des deux dernières guerres : « Nous avons considéré qu'il aurait été indécent que des footballeurs français rejouent contre des footballeurs allemands, qui ont tout de même été nos ennemis, le jour qui est réservé à honorer la mémoire de nos chers disparus. Mais nous ne nous opposons nullement à la reprise des relations franco-allemandes surtout que les aspects politiques, financiers et culturels sont rétablis depuis peu entre les deux pays. Du reste, le premier match de football entre Français et Allemands n'aura pas lieu à Strasbourg mais à Paris, entre le Club Français et Tennis Borussia Berlin. Dans ces conditions, je comprends parfaitement que les clubs alsaciens se mesurent, à partir de maintenant aussi, aux clubs allemands voisins. Notre protestation n'a qu'une seule signification : respecter une date et un lieu qui sont des symboles ».

Le premier match de clubs relevant de la FFFA et du DFB a lieu à Paris, très exactement au Stade Buffalo à Montrouge. Il oppose le 19 octobre 1924 devant 8.000 personnes, le « Club Français » de Paris au « Tennis Borussia » de Berlin. Le choix des équipes ne procède pas du hasard. Un représentant de chacune des capitales, l'autorisation donnée par les Fédérations respectives, on ne peut pas mieux faire pour témoigner de la bénédiction des autorités françaises et allemandes. Les Berlinois l'emportent sur le score de 3-1 sans que le « Miroir des Sports », qui consacre une page entière à l'évènement, ne fasse le moindre commentaire de nature politique. Paris a pris, par conséquent, la « responsabilité » du rétablissement des relations avec le football allemand. Devant les hésitations du football alsacien pour inaugurer ces contacts retrouvés, il est impossible de ne pas voir un certain « complexe alsacien » qui démarre à ce moment et qui va durer des décennies.

Le football messin se pose moins de scrupules. Le CA Messin rencontre, en effet, ce même 1er novembre 1924, le FC Sarrebruck chez lui en Sarre. « Il s'agit de la première rencontre de football d'un club d'Alsace-Lorraine en Allemagne, en fait même, du premier match d'une équipe française sur le sol allemand » commente « Le Sport Alsacien » le lendemain. Et de souligner la mauvaise ambiance de ce match, le fait que les « Saarbruckois sont davantage

24 - « Le Sport Alsacien » du 6 octobre 1924

« prussiens » que les Berlinois, l'esprit nationaliste de la presse sarroise et le peu de chances que des relations cordiales naissent rapidement entre Français et Sarrois ». C'est vraisemblablement davantage les relations France / Sarre que la défaite messine par 4-1 qui sont à l'origine des remarques du journaliste alsacien.

Premier match de l'après-guerre entre une équipe française et allemande :
le 19/10/1924, le Club Français de Paris (photo du haut) rencontre le Tennis Borussia Berlin

Difficiles, donc, les relations sur le terrain. Plus difficiles que les entretiens feutrés entre Briand et Stresemann. Quinze jours après la date initialement prévue, l'Alsace accueille le premier club de football allemand depuis la fin de la guerre. L'ASS rencontre, comme prévu, Fribourg. Friess ; Gatter, Roth ; Descoe, Stoll, Hug ; Schoettel, Scharwath, Hubert, Mairesse, Seyler jouent ce match historique pour le compte des Tivoliens. « Le Gouvernement et la Fédération sont d'accord. Reste l'opinion du bon Français, torturée à l'idée d'une rencontre franco-allemande sur le sol d'Alsace. Qu'elle soit pleinement rassurée. Aucune solennité particulière pour recevoir l'équipe de Fribourg. Aucune hospitalité tendancieuse » écrit le correspondant parisien du « Sport Alsacien », A. Eluère[25]. Le 27 décembre encore, Mars Bischheim est opposé à Kaiserslautern dans ce qui représente la seconde rencontre de football en Alsace de la réconciliation franco-allemande.

A compter de 1925, les rencontres se multiplient. L'ASS accueille Francfort le Jour de l'An 1925 et le VfB Stuttgart à son Tournoi de Pâques. La venue de Sofia, fin 1925, se place dans le même contexte, la Bulgarie ayant été un Allié de l'Allemagne pendant la guerre. A Paris, Furth et le « Wacker » de Munich sont reçus par le Red Star, ce dernier offre également l'hospitalité aux Autrichiens de « First Vienna » et l'Olympique de Paris accueille Fribourg. Et puis, 1925 est l'année du premier match international contre l'Allemagne. Les contacts sont établis, par conséquent. En tennis, l'Allemande Mme Neppach joue à Vienne contre la numéro 1 mondiale, Suzanne Lenglen. « Je suis particulièrement heureuse d'avoir été, moi la première, autorisée à jouer contre Suzanne et à essayer de jeter un pont sur le fossé qui sépare les joueurs allemands des joueurs français » déclare la joueuse licenciée au Tennis Borussia de Berlin[26]. La boxe joue le même rôle de rapprochement : « une importante colonne de boxeurs français, les « arbitres Carpentier et Descamps en tête, s'est dirigée, la semaine dernière sur Berlin, afin de participer à une soirée pugilistique franco-allemande » note « Le Miroir des Sports » du 3 juin 1925. Le 21 octobre, il confirme que « de plus en plus, les rapports pugilistiques s'intensifient et, avant la fin de l'année, nous aurons vu à paris tous les meilleurs boxeurs d'outre-Rhin ». En athlétisme, les pourparlers amorcés, dès 1924, entre les Fédérations des deux pays, aboutissent, fin 1925, à l'information d'un probable match Allemagne/Allemagne/Suède en juin 1926[27].

L'esprit de Locarno a donc également pénétré le sport. A compter de 1926, les relations sportives sur la scène européenne vont se normaliser par l'entrée de l'Allemagne à la SDN en septembre 1926. La page de la faillite (1920/1924) de l'ordre politique établi à Versailles est tournée pour quelques années. Pas pour très longtemps. Jusqu'à la montée des fascismes uniquement.

Le football régional emboite le pas avec les rencontres ASS/Fribourg et ASS/Francfort

25 - « Le Sport Alsacien » du 15 novembre 1924

26 - Le Miroir des Sports - nr 289 - 21 octobre 1925

27 - « Le Sport Alsacien » du 28 novembre 1925

II- La Ligue d'Alsace de Football, acteur important dans l'instauration du football professionnel

II-1
Le « professionnalisme » : une question qui se pose déjà en 1920

La question est plus aiguë que celle qui touche aux relations sportives internationales. La première concerne, en effet, l'ensemble des pratiquants alors que la seconde est davantage l'affaire des instances dirigeantes - nationales ou régionales - que des associations sportives locales qui, elles, constituent les véritables forces vives du mouvement sportif français.

La question du professionnalisme monopolise la presse et l'opinion publique « parce qu'elle intéresse le pays tout entier, parce qu'elle est une affaire publique. Le professionnalisme poursuit une marche secrète ; il ne se laisse apercevoir que par les yeux exercés des spécialistes ; il n'en existe pas moins et il faudra bien que dans un délai rapproché, la solution du problème soit abordée. Pas de professionnalisme en football, en rugby, en athlétisme, s'écrient les partisans résolus de l'amateurisme. C'est bien assez que nous ayons des coureurs cyclistes et des boxeurs de métier. Le sport est une distraction, un amusement et non une profession. Les jeux de plein air seront amateurs ou ne seront pas. Le professionnalisme est un danger social, il faut le combattre par tous les moyens, avec toutes les armes. Les autres répondent : vous discutez sur une question d'opportunité, vous ne vous apercevez pas que le professionnalisme, en football, par exemple, est une situation de fait » écrit Gabriel Hanot dans « Le Miroir des Sports » du 23 novembre 1922.

La « crise » de l'amateurisme touche tous les sports athlétiques. André Glarner se livre à une analyse dans les différentes disciplines[28] : « En athlétisme, le racolage règne en maître. L'on pourrait citer par douzaines le nom de bons athlètes qui ont pratiqué leur sport dans au moins six clubs différents ». En rugby, « qui reste un magnifique moyen de diffusion sportive, le mal est moindre ». En aviron, le faux amateurisme sévit et la Fédération française semble fermer les yeux sur lui. « On n'a jamais enregistré autant de transferts dans les clubs d'aviron de la région parisienne. Certaines mutations paraissent, d'ailleurs, suspectes. S'il existait un organisme quelconque de contrôle au sein de la Fédération d'Aviron, il aurait eu de la besogne »[29]. « En football, continue Glarner, de nombreux joueurs sont payés, des sommes souvent importantes sont offertes à des joueurs pour quitter les sociétés qui les ont formés et passer dans d'autres qui, grâce à l'argent dont elles disposent, forment des équipes brillantes et hétérogènes, en ne se souciant que fort peu de leurs équipes inférieures, partout destinées logiquement à fournir le recrutement ».

Au début des années 1920, un amateur se distingue d'un professionnel dans la mesure où il ne tire aucun profit matériel de la pratique sportive. Pour le « Larousse » est amateur « qui pratique le sport sans esprit de lucre » ; la notion de lucre étant à géométrie variable puisque, dans les faits, elle va de la distribution de billets de banque à la simple remise d'une récompense, que ce soit un trophée ou une œuvre d'art. Néanmoins, l'époque n'est plus où le sportif payait les frais et contribuait par sa cotisation à faire vivre son club. « Jadis, il semblait encore aisé pour un footballeur d'assumer les frais de son « vestiaire sportif ». Mais aujourd'hui ? Consultez les prix, additionnez et considérez le total stupéfiant nécessité par un équipement complet, équipement dont le renouvellement s'impose au moins une fois, sinon plusieurs fois, en cours de saison. Si nous supputons les revenus de nos soccers, nous constaterons que beaucoup sont dans l'impossibilité matérielle de satisfaire aux exigences de leurs tenues requises par le ballon rond. Alors ? Un soccer de classe demeurera frappé d'ostracisme parce qu'il se trouve dans l'impossibilité de s'acheter maillot, bas, culottes, souliers ? Ce serait là un fait regrettable. Il ne se produit pas en raison même de l'intervention du club et cette intervention est, en somme, utile, indispensable, moralisatrice, puisqu'elle conduit sur les grounds eux-mêmes des sportifs demeurés sur les touches par pauvreté. Non, il n'y a pas là acte de professionnalisme » écrit « Football-Association » le 10 janvier 1920.

Par contre, quand tel manager d'un club de football « se fait fort de pouvoir à l'heure actuelle, avec 20 ou 25.000 francs, de mettre facilement sur pied un team capable d'avoir de grandes chances d'être Champion de France », quand Gaston Fery, le triple Champion de France du 400 mètres, « passe dans un autre club disposé à lui faciliter l'existence pendant son service militaire en lui permettant de manger tous les jours à la cantine de l'Ecole de Joinville », quand le rameur Paul Coppin, en quittant le club de Juvisy pour celui de Viroflay, change aussi d'employeur « passant dans la Banque où exerce régulièrement le secrétaire de la Société Nautique de la Marne »[30] son nouveau club, il y a incontestablement « professionnalisme » dans l'esprit des plus purs amateurs de l'époque. Le football concentre le plus d'exigences financières : « dans nombre de nos sociétés de football, les joueurs bénéficient d'avantages qui sont peu en rapport avec leurs qualités d'amateurs » confie Glarner[31].

28- Le Miroir des Sports - nr 33 - 17 février 1921.

29 - Le Miroir des Sports - Nr 231 - 12 novembre 1924 - article de R. Peyronnet de Torres.

30 - Cas cités par « Le Miroir des Sports » du 17 février 1921 (page 98) et 12 novembre 1924 (page 354)

31- Le Miroir des Sports - nr 33 - 17 février 1921.

Cette évolution des mœurs dans le sport a son origine dans le très fort développement des disciplines athlétiques. Elles sont victimes de leur succès. Des foules toujours plus importantes suivent les grandes manifestations. Les recettes augmentent considérablement en raison de cette popularité et l'on recense, en football, fréquemment des affluences de 20.000 spectateurs, alors qu'avant guerre, attirer 10.000 personnes relevait de l'exception. Le fisc a compris le succès grandissant du sport, faisant avec lui, chaque fois que cela est possible, une source de recettes pour l'Etat. La loi de finances du 25 juin 1920 assimile, en effet, certaines manifestations sportives à des spectacles ou des attractions. Leurs organisateurs sont tenus de payer « la taxe de guerre » et le « droit des pauvres ». Si la loi exclut du premier impôt les manifestations dont les recettes sont utilisées pour promouvoir l'éducation physique et la préparation au service militaire, il a fallu monter au créneau concernant le « droit des pauvres ». Un arrêt de la Préfecture de la Seine de février 1921 - contesté d'ailleurs devant le Conseil d'Etat par « l'Administration Générale de l'Assistance Publique » - exonère finalement les Sociétés affiliées à l'Usfsa et notamment les rencontres de football, considérant que « les séances de football ne constituent ni des « spectacles », ni des « fêtes » et que si le public est admis à y assister en payant un prix d'entrée, elles n'en demeurent pas moins des épreuves sportives, c'est-à-dire des concours ou des matchs organisés dans un but d'intérêt général, en vue du développement des sports athlétiques en France »[32].

Si l'Etat a été tenté de ponctionner les associations sportives et faire du sport une source de rentrée d'argent, comment ne pas comprendre que le sportif de haut niveau, celui-la même qui est à l'origine des recettes et des affluences, ne demande pas sa part du gâteau ? Surtout qu'il n'est pas un homme ordinaire. En effet, si chacun est capable de gagner sa vie en exerçant un métier manuel ou intellectuel, il faut des qualités innées, des dispositions spéciales pour devenir boxeur, coureur cycliste, athlète ou footballeur, de niveau international. C'est la conclusion à laquelle arrive Fabio Orlandini[33]. Dans ces conditions, la professionnalisation de certains sportifs n'est-elle pas justifiée ? Son raisonnement n'est pas dénué de bon sens : « Il est bien entendu qu'est considéré comme professionnel celui qui vit exclusivement du sport qu'il pratique. En effet, pour parvenir au premier rang et gagner sa vie, il faut autre chose que de la volonté et du travail assidu, il faut surtout posséder les dons naturels qui font le véritable artiste. Alors que pour une profession manuelle ou libérale, il suffit généralement d'avoir le goût du travail et de l'étude pour réussir, il en va tout autrement pour le professionnel sportif, lequel ne doit pas seulement avoir la volonté de faire un champion, mais doit posséder, en outre, certaines facultés innées ou qui se développeront par le travail et la méthode mais ne pourront pas s'acquérir de quelque manière que ce soit. Là, réside toute la différence avec n'importe quel autre métier. On voudra bien convenir qu'elle n'est pas minime ».

En fait, pratiqué ouvertement et selon des règles connues, le professionnalisme n'est pas si décrié que cela. Pour le Baron de Coubertin, bien sûr, il constituera toujours « l'ennemi ». Pour lui, le sport doit rester strictement amateur et si « l'Angleterre est en pleine décadence sportive, c'est qu'elle a laissé s'introduire chez elle le professionnalise en football et en rugby »[34]. Pour Jules Rimet, la crainte est que le professionnalisme fasse des footballeurs des « dévoyés, le jour venu du déclin de forme, car ces sportifs se trouveraient jetés sur le pavé, sans métier aucun, et l'idée leur viendrait nécessairement de vivre d'expédients »[35]. Quant à Robert Guérin, le Président-Fondateur de la Fifa, qui est revenu à ses premières amours de journaliste sportif et qui est n'est pas pris par des intérêts corporatistes comme Coubertin et Rimet, le professionnalisme « réglementé avec soin, est loyal, sincère, quoique peu moralisateur. Il est inévitable dans une société qui aime le sport, où l'inégalité des classes fait qu'il existe des riches et des pauvres, des capitalistes et des sans-le-sou. Il n'est, d'ailleurs, pas certain que les lauréats des Jeux Olympiques d'autrefois étaient de véritables amateurs. »[36].

La situation qui est ouvertement condamnée, est celle de « l'amateur marron », du sportif qui se présente comme amateur mais qui tire, plus ou moins officiellement, des revenus de son activité sportive. Pour éviter l'amateur marron, d'aucuns préconisent de redéfinir complètement la notion d'amateur qui n'a pas évolué au cours des vingt ou trente dernières années tandis que le monde a beaucoup bougé. « Il est tout à fait compréhensible que les joueurs qui le désirent soient rémunérés lorsque leurs qualités athlétiques font faire à leur club et à leur fédération des recettes, qui, quelquefois, dépassent cent mille francs, mais il est illogique qu'ils soient payés tout en conservant pour eux et pour leur club leur qualité d'amateurs » explique André Glarner dans « Le Miroir des Sports » du 22 octobre 1924. Dans les années 1920, l'on se tient toujours à la définition donnée par la « Fédération Internationale Athlétique Amateur » : « un amateur ne pratique le sport que pour le sport et l'amour du sport. Cesse d'être amateur et est classé professionnel dans tous les sports, quiconque concourt dans un sport quelconque pour de l'argent ou tout autre avantage pécuniaire ». Elle précise sa pensée en donnant des exemples concrets. Sont interdits : la distribution de prix d'une valeur supérieure à 250 francs, le remboursement « d'indemnités de voyage » à l'athlète personnellement, il ne peut recevoir d'argent pour le temps qu'il a passé ou le temps de travail perdu pour s'entraîner, ou pour partici-

---

32- Le Miroir des Sports - nr 72 - 17 novembre 1921

33 - Le Miroir des Sports - nr 63 - 15 septembre 1921

34- Le Miroir des Sports •nr 73 - 24 novembre 1921 - « Le testament sportif de P. de Coubertin » par Jacques Lorisson

35- Le Miroir des Sports - nr 33 - 17 février 1921.

36- Le Miroir des Sports - nr 47 - 26 mai 1921 - « Le professionnel, l'amateur et l'amateur marron » par Robert Guérin

per à une réunion sportive, il ne peut pas prendre part à un concours pour une société où il est employé ou de laquelle il reçoit une compensation pour services rendus. Enfin, un amateur qui, dans les sports athlétiques, concourt avec un professionnel, devient professionnel.

« L'application d'une pareille formule, la bonne certainement, devient terriblement difficile dans le sport national et international, continue Guérin. Exemple : des amateurs anglais de football jouent dans des équipes professionnelles, les voici pros. Leurs clubs, les équipes qu'ils rencontrent, ont donc perdu la qualité d'amateur. Et notre équipe nationale, les sociétés auxquelles appartiennent ses représentants - puisque ceux-ci ont rencontré jeudi dernier l'Equipe d'Angleterre[37] - sont passés de l'autre côté de la barricade. On peut conclure de là que tout le football européen ne possède plus aucun amateur. Ce sont des jeux de l'esprit, direz-vous. C'est le raisonnement poussé à l'absurde... Pardon ! Je me tiens uniquement à la définition de l'amateur, telle quelle se présente en France ».

Toute la réglementation française de l'amateur est donc à refaire et à unifier. A assouplir vraisemblablement aussi, si l'on en croit Gaston Neumeyer pour qui « l'antique et surannée définition française de l'amateur fait pleuvoir des disqualifications et des suspensions » alors que les Américains, les Suédois, les Finlandais, même les Britanniques, « ne sont pas si bêtes ! Et pourtant l'amateur marron fleurit chez eux autant, sinon plus, que chez nous »[38]. Cette révision de la doctrine française devrait se faire autour de trois notions :

1- Nécessité de considérer la question non pas au point de vue d'un sport particulier mais de tous les sports et non pas au point de vue national mais international,

2- Nécessité de sauvegarder, dans les plus larges limites, la liberté individuelle de l'amateur,

3- Nécessité de modifier la définition de l'amateur de façon à la mettre en concordance avec les circonstances actuelles qui ne sont plus celles dans lesquelles le sport s'est développé à ses débuts.

Sur le premier point, Neumeyer précise : « Que voyons nous aujourd'hui chez nous ? En cyclisme, des amateurs peuvent se mesurer impunément avec des professionnels, tandis que c'est chose formellement interdite dans tout sport athlétique. On pourrait multiplier à l'infini des exemples de contradiction flagrante dans la conception que se font de l'amateurisme nos différentes fédérations. Il faut arriver à une formule unique de la définition de l'amateur, chaque fédération restant libre d'en assurer l'application par le système qui lui conviendra le mieux, mais avec, pour les cas litigieux justifiant un appel, une sorte de cour suprême d'amateurisme siégeant soit à l'UFFSA, soit au Comité National des Sports.

L'unité nationale assurée n'est point chose suffisante encore. Il faut aussi l'unité internationale. Car quel gâchis, je vous le demande, si certains des nôtres, considérés comme amateurs chez nous perdent leur qualité dès qu'ils abordent une compétition internationale même sur notre sol, où qu'ils franchissent nos frontières. L'Union des Fédérations Internationales existe depuis le Congrès de Lausanne. C'est à elle qu'incombe tout naturellement la tâche d'édicter un statut unique de l'amateurisme pour tous les sports et pour toutes les nations ».

Sur le point de la liberté du sportif, les explications de Gaston Neumeyer relèvent également du bon sens. « La liberté individuelle de l'amateur apparaît aussi comme un principe indiscutable. Amateur veut dire principalement : qui pratique pour son plaisir. Interdire à qui répond à cette définition de pratiquer où bon lui semble, de quitter une société qui a cessé de lui plaire pour aller vers une autre qui lui plaît, constitue une atteinte à la liberté individuelle. Toute la question est de pouvoir discerner - et c'est bien délicat - le cas où l'amateur cesse d'être guidé par son seul plaisir pour l'être par son intérêt. Encore est-il des intérêts, faits de satisfactions d'amour-propre, d'avantages moraux et même, dans une certaine mesure, matériels, qui sont parfaitement légitimes. Quant à exiger, pour qu'un amateur puisse quitter une société, l'autorisation préalable de celle-ci, c'est là, à coup sûr, d'une incompréhensible et insupportable tyrannie ».

Enfin, pour le journaliste du « Miroir des Sports », il convient de mettre la définition de l'amateur - et à contrario du professionnel - au goût du jour. Au début de la décennie 1920, l'on est plus au temps où l'aristocratique Angleterre dictait ses règles. Le temps où le sport n'était pratiqué que par une minorité de jeunes gens issus des classes aisés est révolu. Il faut, par conséquent, une définition très large de l'amateur. « Aujourd'hui le sport est ouvert à toutes les classes et notre ambition est qu'il le soit de plus en plus. Il ne faut donc pas que les pertes de temps que la pratique du sport peut occasionner soient en même temps, quand elles sont trop fréquentes, de trop sensibles pertes d'argent. Autrement, ce serait faire marche arrière et fermer le sport à quiconque ne serait pas millionnaire. Or, ces occasions de perte de temps se sont multipliées. Autrefois, les compétitions nationales étaient rares, à plus forte raison les internationales. Aujourd'hui, les unes et les autres sont devenues légion et pour ceux qui sont les vedettes d'un sport - et ces vedettes sont nécessaires - les déplacements obligatoires sont devenus extrêmement nombreux. Il faut donc opter carrément pour l'indemnité du manque à gagner. Elle est nécessaire, elle est légitime. Sinon, ou bien il faudra continuer à fermer hypocritement les yeux sur toutes les petites combinaisons des champions, ou bien en arriver à la suppression de toutes les grandes combinaisons. Est-ce cela qu'on veut ? De même, il serait injuste d'interdire à un champion de se servir de ses relations pour se créer une situation meilleure. Une des beautés du rôle

37- Référence est faite au match France- Angleterre amateur : 2-1 - joué le jeudi de l'Ascension 5 mai 1921

38- Le Miroir des Sports - nr 112 - 24 août 1922 - « Quand et comment un amateur devient-il professionnel ? » par Gaston Neumeyer.

social du sport est précisément d'avoir rapproché les classes. A quoi servirait ce rapprochement s'il n'existait que sur le terrain de jeu, s'il ne se continuait pas, au contraire, au-dehors, si la camaraderie ne persistait pas au-delà entre deux membres d'une même société de classes différentes et ne permettrait pas à celui qui a fortune et relations, d'aider des unes et de l'autre celui qui est déshérité ? ».

Un professionnalisme réglementé et transparent n'est donc pas considéré comme un mal. Le mal, c'est l'amateurisme déguisé ou le professionnalisme déguisé, ce qui revient au même. D'aucuns ont donc imaginé un statut intermédiaire, le semi-professionnalisme, formule qui fonctionne aux Etats-Unis et qui a bien des avantages pour Marcel Rossini[39] : « Outre-Atlantique, les grands clubs professionnels n'existent que dans de grandes villes où leur vie peut être assurée. Toutes les villes secondaires ont pourtant leurs équipes. Eh bien, les joueurs de ces équipes sont des semi-professionnels. Ils ont les situations les plus diverses. Ils exercent un métier mais touchent une indemnité qui est fixée par la Ligue qui les régit. Ce principe d'indemnité est une chose tout à fait admise dans l'esprit américain. Aucune idée d'immoralité ne s'y attache. On a simplement pensé qu'un amateur, auquel on demande, en plus de son travail quotidien, de fournir un effort sportif que le spectateur tient à voir, à admirer, est astreint à ce genre de vie spéciale qui engendre des besoins, des nécessités : entraînement, déplacements... Les semi-pros jouissent de la considération publique, comme les amateurs. Ils se différencient, d'ailleurs, totalement des professionnels. Les premiers sont libres ; les seconds sont esclaves. Des professionnels déchus peuvent devenir des déclassés. Ce risque n'existe pas avec les semi-pros qui continuent d'exercer leur métier ».

C'est dans ce contexte, à la fois international et omnisports, qu'évolue le football français pour ce qui est du professionnalisme. Ses dirigeants n'arriveront à mettre de l'ordre sur cette question qu'une douzaine d'années plus tard, en 1932, en l'instituant pour de bon. Mais, c'est dès 1919, que les discussions commencent, alimentées par de nombreux cas concrets. La FFFA écarte de la manière la plus ferme toute idée de professionnalisme, lors de la réunion de son Bureau le 22 mai 1921 : « Juge de la question de savoir s'il y a lieu ou non de créer en France le football professionnel, le Bureau décide que tout club ou tout membre de la 3FA adhérant ou prêtant son concours à un groupement professionnel sera disqualifié et rayé des contrôles de la Fédération ». En 1923, Jules Rimet, le Président de la FFFA, reconnaît[40] : « Evidemment, nous vivons une période très trouble. Et le football est d'autant plus touché qu'il est le sport le plus populaire, le plus pratiqué. J'ai interrogé de nombreux dirigeants de clubs à propos des transferts de joueurs notoires, et leur réponse, exprimée avec une parfaite bonne foi, a toujours été la suivante : quand le joueur quittait leur club, c'était du racolage ; quand il y venait, c'était un simple transfert. En fait, les changements de club ont pour causes principales : la vanité, les relations ou les promesses d'avantages indirects qui sont très difficilement répréhensibles et ne peuvent, pour ainsi dire, être empêchés ».

L'Europe entière du football est confrontée à la même situation vis-à-vis du professionnalisme. Ne parlons pas de l'Angleterre où un match professionnel ordinaire rassemble 30 à 80.000 spectateurs (Stamford Bridge où joue Chelsea peut recevoir 100.000 personnes, Aston Villa 80.000, Newcastle atteint 110.000 et le stade de Wembley 135.000)[41], où les salaires des footballeurs sont quasiment réglementés par la « Football Association » et où il n'est pas rare de voir des indemnités de transferts atteindre le chiffre colossal de 100.000 francs. En Hollande, les grands clubs d'Amsterdam ont décidé la création d'une section professionnelle et ont demandé à la Fédération néerlandaise de les reconnaître. L'Autriche est quasiment au stade d'en faire de même étant précisé que bon nombre de clubs ont déjà adopté officiellement le statut professionnel. Non loin de l'Autriche, en Tchécoslovaquie, des clubs ont déclaré à leur Fédération leur intention de passer au professionnalisme et cette dernière ne leur a pas adressé d'interdit spécial. En Italie, vingt-quatre clubs, les plus importants, ceux qui disposent des plus beaux terrains et des installations les plus confortables, ont déserté la Fédération italienne et sont entrain d'en créer une nouvelle qui sera professionnelle. En Espagne, le professionnalisme ne tardera pas non plus. Beaucoup de clubs et de joueurs le désirent. L'Allemagne voulut le football rétribué mais ses premiers initiateurs sont allés au fiasco. D'autres sont entrain de reprendre l'idée sur des bases plus solides. Enfin en Amérique, venue au football tout récemment, une ligue professionnelle a vu le jour. Tel est le résultat d'un tour d'horizon auquel se livre « Le Miroir des Sports » dans son édition du 27 octobre 1921. « En France, le professionnalisme existe en fait mais la Fédération, par trop timorée, n'ose pas encore en établir les règlements. Elle sera bien obligée à le faire pour ne pas à avoir à sévir » conclut l'auteur de l'article. Etant précisé par Maurice Pefferkorn, un des grands journalistes du football des années 1920/1930, que les pratiques françaises « ne sont que des peccadilles, comparées aux formidables péchés capitaux qui chargent la conscience des étrangers. Et c'est peut-être pourquoi notre FFFA hésite tant à réprimer les abus »[42].

Les « cas douteux » se multiplient, pourtant, de plus en plus dans le football français. Redonnons la parole à Pefferkorn. Nous sommes à l'intersaison 1922/23, les demandes de mutations battent leur plein : « Le mois de juin, qui autorise, seul de toute l'année, les joueurs à changer de club, donne lieu à des marchés qu'il est difficile de mettre en lumière mais qui sont cependant à peine clandestins. Chaque saison, nous assistons, au mois de juin, à des chassés-

39- Le Miroir des Sports - nr 168 - 20 septembre 1923 - « Un remède au mal : le semi-professionnalisme » par Marcel Rossini.

40- Le Miroir des Sports - nr 170 - 4 octobre 1923 - « Quel sera le statut du sportif de demain ? » par Marcel Rossini.

41- Le Miroir des Sports - nr 226 - 8 octobre 1924 - « L'atmosphère des matchs de football professionnels anglais » par Gabriel Hanot.

42- Le Miroir des Sports - nr 182 - 27 décembre 1923 - « Comment des sportifs, considérés officiellement comme des amateurs, parviennent à être professionnels sans l'être, tout en l'étant » par Maurice Pefferkorn.

croisés qui sont, à première vue, inexplicables et qui devraient donner lieu à des enquêtes minutieuses. Qu'un joueur comme Hugues, demi-centre de l'équipe nationale, quitte Paris pour Rennes, puis pour Rouen, cela n'est-il que purement fortuit ? Que le Parisien Rouchès aille s'établir deux mois à Lille pour revenir ensuite à Paris, cela ne s'explique-t-il que par le besoin de changer de climat ? Que des footballeurs comme Jourda, Huot et Gravier s'éloignent de Paris pour s'enrôler sous la bannière de Sète, cela est-il parfaitement logique ? »[43].

André Glarner ne dit pas autre chose en 1924[44] : « En consultant simplement la carte de France que vient de publier le journal « l'Auto » et qui donne le graphique des déplacements, des changements de clubs, de résidence, souvent même de profession de certains de nos grands joueurs, on peut aisément supposer que l'attrait des voyages n'est pas le but unique qui pousse les joueurs à faire le Tour de France ».

Dans la série des affaires qui défraient la chronique et remuent le landerneau du football français, il y a « le cas Langenove » et les pratiques qui ont cours à l'Olympique Lillois et au FC Sète. Eugène Langenove, l'arrière vedette de l'Olympique de Paris est le premier footballeur français à passer officiellement professionnel, juste après son entrée en Equipe de France en 1921. Les choses se font dans les règles de l'art puisque le joueur parisien signe en Angleterre. Il est non seulement le premier professionnel français officiel mais il est aussi le premier grand recrutement opéré par un club britannique de ce côté de la Manche. L'opération, bien qu'étant tout à fait régulière, choque profondément l'opinion publique française. Quant à Langenove, sa carrière en Equipe de France, est stoppée net puisqu'il est professionnel, à présent.

Dans le cadre des pratiques considérées comme étant suspectes, une première sanction tombe en 1924 contre l'Olympique Lillois et son Président Henri Jooris. L'affaire fait énormément de bruit car Jooris est non seulement le Président du plus grand club du Nord de la France, il est aussi le Président de la très puissante Ligue de Football du Nord, il est surtout le Vice-Président de la FFFA. Accusé de payer les joueurs de son club de Lille, Henri Jooris est acculé à la démission de toutes ses fonctions et condamné par ses pairs parisiens à une suspension de tous ses mandats pour deux ans. « Le sport ne peut pas et ne doit pas être une école de fausseté et d'hypocrisie » écrit André Glarner[45] dont les positions sur le sujet sont connues et ont le mérite de la clarté. « C'est malheureusement l'impression que ne peut manquer d'avoir le public lorsqu'il a pu se rendre compte que le professionnalisme existait en football où il a été prouvé qu'il était encouragé par les dirigeants mêmes de la Fédération. On a voulu faire une affaire retentissante du cas de ce vice-président de la Fédération Française de Football qui dirigeait un club où, on l'affirme, les joueurs étaient payés. Nous ne voulons pas entrer ici dans la polémique qui s'est élevée au sujet de la démission de M. Henri Jooris. M. Jooris est assez grand pour se défendre, et, si réellement il a été obligé de payer des joueurs pour arriver à mettre sur pied, après la guerre, une équipe capable de lutter avec les meilleurs de France - lui qui en 1914 l'avait amenée victorieusement à la finale du Championnat de France - il n'est pas un dirigeant du football qui puisse sincèrement s'en étonner ».

L'Olympique de Lille à Strasbourg en 1923.
Les deux dirigeants - Henri Jooris et Georges Lévy (nœud papillon) -
joueront bientôt un rôle décisif dans le processus d'instauration du football professionnel en France

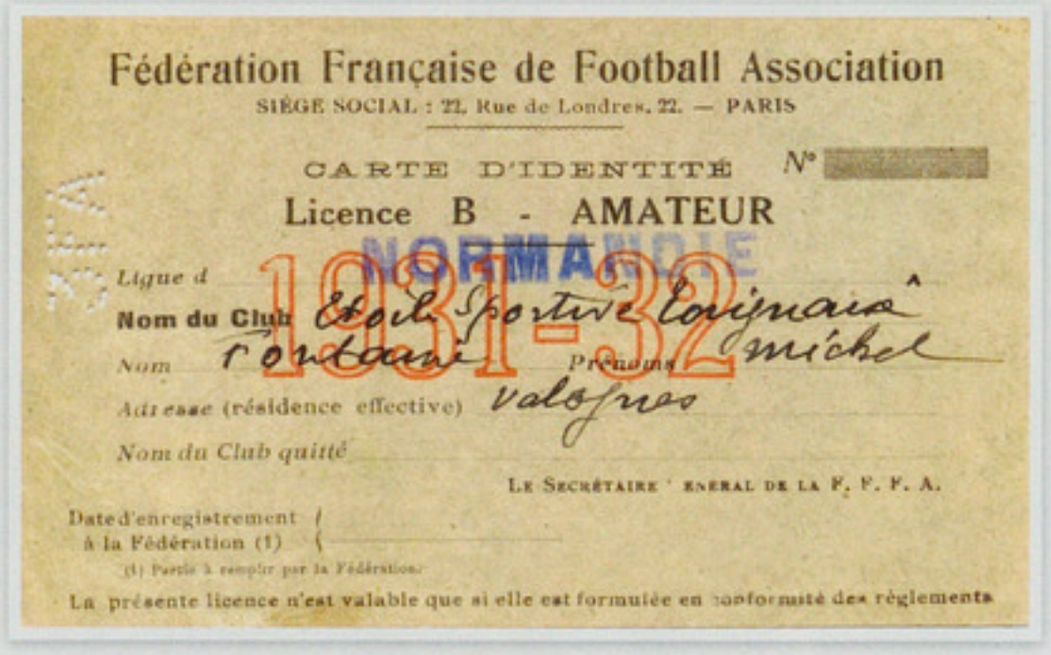
43 - Les cas cités sont particulièrement illustratifs : François Hugues (24 sélections en Equipe de France) est un pilier du légendaire Red Star des années 1920. Ce que Pefferkorn ignore à ce moment là, c'est que Hugues reviendra au Red Star, puis terminera son extraordinaire carrière à Lyon. Antoine Rouchès est l'ailier gauche de la grande équipe de l'Olympique de Paris (1 sélection en Equipe de France). Albert Jourda (7 sélections en Equipe de France) a joué au CA Vitry avant-guerre, puis au Racing Club de France avant de partir pour Sète. Léon Huot, (4 sélections en Equipe de France) est licencié au CA Vitry jusqu'en 1923. Ernest Gravier, (11 sélections en Equipe de France) joueur du CA Paris quittera effectivement la capitale pour Sète.

44 - Le Miroir des Sports - nr 228 - 22 octobre 1924 - « La question de l'amateurisme marron » par André Glarner.

45 - Le Miroir des Sports - nr 228 - 22 octobre 1924 - « La question de l'amateurisme marron » par André Glarner.

Quand Glarner accuse des dirigeants de la FFFA de vouloir encourager le professionnalisme, son regard est aussi tourné vers Sète et Georges Bayrou, l'ancien joueur du Gallia de Paris et du FC Sète où il est né en 1883, Champion de France en 1905, International en 1907, devenu, après-guerre, Président du FC Sète où il s'est établi comme négociant en vins, et vice-président de la FFFA. En peu de temps, Bayrou, homme d'affaires avisé, conduit à deux reprises le FC Sète en Finale de la Coupe de France[46]. « On a amèrement reproché à Sète de former son équipe avec d'autres éléments que des joueurs locaux. Le petit port méditerranéen a été longtemps un irrésistible centre d'attraction pour les footballeurs d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, de Suède et de Paris. Sète payait-il directement ses immigrants ? Le FC Sète procurait-il à ceux-ci des situations professionnelles ? Le racolage du FC Sète est-il strictement conforme aux règles de l'amateurisme ? Certes, le seul fait de procurer une situation à un footballeur ne constitue plus une infraction aux lois du sport amateur, mais il est vraisemblable que les avantages concédés par le FC Sète à ses joueurs ne se sont pas bornés là. Qu'y faire ? L'époque où nous vivons actuellement est tout à fait transitoire. Le régime d'hypocrisie, de faux amateurisme cédera, dans quelques saisons, la place à une reconnaissance officielle du professionnalisme » écrit Gabriel Hanot en 1925[47]. Bayrou, surveillé de près également par ses amis de la FFFA s'en sortira mieux que Jooris. Il le doit, vraisemblablement, au fait d'être « fort en gueule ». La fameuse « affaire Kramer » est révélatrice à ce sujet. En effet, lorsque Kramer, attaquant vedette venu de Suisse, est disqualifié entraînant l'élimination de Sète en Coupe de France, Bayrou déclare : « Nous sommes résolus à aller jusqu'au bout. Nous sommes même prêts, si la Fédération ne nous donne pas raison sur l'affaire Kramer, à abandonner à tout jamais le football pour pratiquer le rugby »[48]. Les Sétois obtiendront finalement gain de cause. Le triste spectacle donné par les dirigeants du football français entre eux étant vraisemblablement à l'origine du classement de l'affaire.

La FFFA ne reste pourtant pas les bras croisés. Elle institue en 1922 la « Commission Transferts » chargée d'examiner les cas suspects et en 1923 le principe de la licence A et la licence B : « La FFFA a trouvé le moyen de remédier, dans une large mesure, au racolage en instituant deux licences » pense-t-on à ce moment[49]. « Voici les modalités du nouveau règlement adopté au Conseil National de Rennes qui sera rapporté au prochain Congrès : il institue le principe d'une licence B, accordée dans les conditions habituelles et d'une licence A, qui, seule, donne droit de disputer les matchs officiels en première équipe d'un club quelconque. Cette licence A ne sera délivrée que lorsque le joueur sera en possession de la licence B depuis au moins un an et pour le même club. Des dérogations pourront être accordées exceptionnellement par la « Commission des statuts et des règlements », après avis du club quitté. Un contrôle à deux degrés est prévu, dont les modalités d'application seront fixées par le Bureau Fédéral. Si, comme il faut l'espérer, ce nouveau texte est adopté, on ne verra plus, comme c'est le cas actuellement, des joueurs déménager chaque saison du nord au midi ou de l'est à l'ouest et changer de club irrégulièrement une fois par an ». En même temps, il est question d'élaborer le « statut du joueur » ou « statut de l'amateur ». Le Congrès de Rennes du 20 octobre 1923 valide « un ensemble de règles destinées à supprimer pour l'avenir les pratiques malfaisantes d'un professionnalisme déguisé » ainsi la création d'une « Commission du Statut du Joueur ».


Fédération Française de Football Association
SIÈGE SOCIAL : 21, Rue de Londres, 22. — PARIS
CARTE D'IDENTITÉ N°
Licence B - AMATEUR
NORMANDIE
1931-32
Ligue d
Nom du Club École Sportive Loupiaise
Nom Rondeau Prénoms Michel
Adresse (résidence effective) Valognes
Nom du Club quitté
Le Secrétaire général de la F. F. F. A.
Date d'enregistrement à la Fédération (1)
(1) Partie à remplir par la Fédération.
La présente licence n'est valable que si elle est formulée en conformité des règlements

Licence A et licence B ...

Rien de ces deux dernières décisions n'entrera en application avant l'établissement en 1924 par la Fifa d'un « Statut du Joueur » ayant force de loi sur un plan international. Toutes ces mesures ont un effet certain sur la limitation des mutations mais ne règlent pas le problème des joueurs ne changeant pas de club et qui ne sont pas moins rétribués. Toujours est-il que 1923 constitue une première étape dans la marche inéluctable vers le professionnalisme. M.

46- Sète perd la Finale de 1923 par 4-2 devant le Red Star et celle de 1924 par 3-2 après prolongations devant l'Olympique de Marseille. Lors de ces deux Finales la recette pour un match de Coupe de France dépasse pour la première fois le chiffre de 100.000 francs.

47- Le Miroir des Sports - nr 242 - 28 janvier 1925 - « Sète, la ville sainte du football dans le Midi » par Gabriel Hanot.

48- Le Miroir des Sports - nr 242 - 28 janvier 1925 - « Sète, la ville sainte du football dans le Midi » par Gabriel Hanot.

49- Le Miroir des Sports - nr 174 - 1er novembre 1923 - « Le faux amateurisme sévit en France comme dans les autres pays. Nos Fédérations de football et de Rugby tentent de le réprimer » par André Glarner.

Gautier-Chaumet, le représentant de la ligue du Centre déclare dans «Football-Association» du 28 septembre 1923 que «le sacro-saint amateurisme de notre jeunesse s'en est allé rejoindre les vieilles lunes au magasin des accessoires. Je n'apprécie pas, j'enregistre. Nous sommes dans une période d'évolution qui nous conduit tout droit au professionnalisme. La question se pose donc de savoir si l'on veut retourner à l'âge d'or où les joueurs plantaient eux-mêmes les poteaux entre lesquels ils espéraient quelques instants après faire passer la sphère de cuir, ou, si, se résignant à tenir compte de l'état d'esprit actuel et consentant à admettre que la question sportive (comme la question sociale) ne se pose plus exactement de la même manière en 1923 qu'en 1895, il faut essayer d'enrayer seulement les progrès de la «démoralisation» du football - du sport pour dire plus vrai - et borner ses efforts à construire une barrière qui interdira aux amateurs marrons et aux racoleurs impénitents d'aller plus loin dans leurs tractations».

En Alsace, la question du professionnalisme a moins mobilisé le milieu du football que celle des relations sportives internationales. Et pour cause, les grands clubs alsaciens, ne disposant quasiment plus d'infrastructures après 1918, ont d'autres préoccupations que d'accorder des avantages pécuniaires à leurs joueurs. Le Racing Club de Strasbourg accueille bien en 1921 l'International français Mistral[50], puis les frères Wyss[51], tous deux Internationaux suisses, mais il s'agit des seules arrivées en Alsace de joueurs que l'on pourrait suspecter être venus pour une question d'argent. Car Louis Mistral, 21 ans en 1921, est vraisemblablement venu en Alsace pour effectuer son service militaire au 158e RI et non pour faire fortune au RCS. Le cas des frères Wyss, joueurs vedettes de La Chaux de Fonds, paraît, par contre, plus fortement lié à des enjeux financiers. Mais il s'agit, au début de la décennie 1920, des seuls cas qui pourraient poser question. Il y encore la présence de Louis Cocheteux au FC Mulhouse, mais le roubaisien est venu en Alsace, uniquement pour suivre l'enseignement de l'Ecole de Chimie de la ville[52].

Dans ces conditions, l'on suit le débat national sur le professionnalisme, sur la base des cas qui se révèlent à Paris, Lille, Sète ou Marseille. On ne manque, pourtant pas, de donner un avis alsacien sur la question. «Le Sport Alsacien» - avec Alfred Lévy, éditorialiste de très grande qualité, le Professeur Houtmann, dirigeant du FC Haguenau et de la Lafa, signataire de remarquables articles sur le fonctionnement du football alsacien, ainsi que des lecteurs qui ne manquent pas de donner leur avis - alimentent le débat sur l'amateurisme marron. Il est plus philosophique que pratique dans un premier temps, jusqu'au moment où éclate «l'affaire Paul Bloch», premier cas de suspension (et à vie!) d'un footballeur alsacien pour «professionnalisme», en mars 1922.

Alfred Lévy profite d'actes réels ou supposés de professionnalisme relevés sur la scène nationale et internationale pour asséner des coups et influencer l'opinion alsacienne. Il lance une première diatribe contre le sport professionnel à la suite des accusations des Anglais indiquant que l'un ou l'autre des footballeurs français qui ont battu leur équipe nationale amateurs, en mai 1921, ne seraient pas en mesure de répondre à la réglementation anglaise sur l'amateurisme et seraient, en réalité, des professionnels déguisés. Ils appuient leurs accusations sur le fait que certains joueurs français se sont vus rembourser leurs frais de déplacement ainsi que des indemnités pour compenser leur absence au travail. «Dès que le sport est pratiqué dans un esprit professionnel, dès qu'il n'est plus un moyen mais un but, il perd tout sens moral. Il est même amoral puisque, comme ils n'ont pas de métier, les sportifs deviennent, leur carrière terminée, des parasites qui vivent sur le dos de la population active. D'ailleurs l'opinion publique a peu de considération pour ceux qui font du sport leur profession. Les amateurs ne sont-ils pas appelés «les purs» par opposition aux professionnels?»[53].

Lorsqu'il est question d'introduire le professionnalisme dans le football hollandais, Lévy en profite pour défendre son idée - qui n'est en fait qu'un postulat - sur l'incapacité du sportif professionnel à pouvoir se reconvertir dans un autre métier à la fin de sa carrière sportive. Ses thèses vont plus loin que celles d'un Jules Rimet, pourtant d'une vingtaine d'années son aîné. «A la fin de sa carrière, le sportif professionnel est dans une situation misérable: trop vieux pour le sport, incapable, non préparé au travail, il est condamné à rejoindre et à augmenter la masse des parasites. Le sportif professionnel, qui n'a jamais produit quoi que ce soit - puisque le sport se différencie du travail en ce sens qu'il n'apporte aucune plus-value - est inutile sur terre et n'a aucune raison d'exister»[54].

Des positions qui suscitent heureusement des oppositions et qui démontrent que le débat en Alsace est aussi vif que partout ailleurs. Ainsi, cet avis contraire contenu dans une «lettre ouverte» adressée au journal[55]: «Le professionnalisme n'est pas condamnable, il est apparu et se développe naturellement, il faudra faire avec lui. La course à

50- Louis Mistral - 5 sélections en Equipe de France - défenseur - ex Red Star Paris et Olympique Paris quand il arrive au RCS et qui retournera à l'Ol.ympique de Paris. Remplaçant lors du fameux France •Angleterre amateurs (2-1) - en 1921.

51- Les frères Wyss - Paul, avant-centre,

52- Jacques Cocheteux, son fils, résidant à Sélestat, interviewé par l'auteur - 25 juin 2003 - 1h30 - tapuscrit et importante iconographie chez l'auteur. Louis Cocheteux, arrière droit au FCM et premier sélectionné non alsacien en Equipe d'Alsace était originaire de Roubaix. Il est venu à Mulhouse pour suivre les cours de l'Ecole de Chimie. Le diplôme d'ingénieur chimiste obtenu, il retourne à Roubaix pour travailler dans l'entreprise paternelle.

53- «Le Sport Alsacien» - éditorial d'Alfred Lévy - 7 juin 1921.

54- «Le Sport Alsacien» - éditorial d'Alfred Lévy - 9 septembre 1921

55- «Le Sport Alsacien» - 20 septembre 1921 - page 3 «Hie Amateur! - Hie Professionnal!». Très long et très intéressant courrier d'un lecteur résumé à ses idées principales.

la performance, sans laquelle aucun progrès n'est possible en sport, a conduit à sa création. En effet, celui qui pratique le sport de haut niveau ne peut exercer sérieusement un métier. Mais ceci ne plaide pas contre la thèse du sport pris comme moyen d'éducation physique puisque de toutes les façons, le sport d'élite est inaccessible à 90% des jeunes. Pour arriver au sommet, il faut des capacités exceptionnelles. Moins d'une personne sur mille les ont, la preuve en est le petit nombre d'internationaux. Lorsque le jeune talent a des parents aisés lui permettant de financer la pratique de son sport, nous sommes dans la situation idéale du «gentleman amateur». C'est souvent le cas dans le monde universitaire anglais et américain. Mais quand il n'a pas cette chance, la course à la performance se fait soit ouvertement dans le cadre du professionnalisme, soit dans celui d'un faux amateurisme, c'est-à-dire en cachette. Tout ceci démontre que le sport professionnel intègre une des justifications fondamentales du sport: la volonté de se surpasser. Les professionnels n'aiment pas moins leur sport que les amateurs et l'argent n'a pu surpasser ni leur soif de victoires, ni leur popularité. Le sport de haut niveau demande un entraînement poussé, un mode de vie équilibré et une longue pratique. Tout ceci coûte du temps et de l'argent. C'est pourquoi, il ne faut pas voir dans le professionnalisme - officiel ou caché - une sorte de dégénérescence. Il est une nécessité, une suite logique, il aide le sport».

Avec «l'affaire Bloch», les choses prennent, en Alsace, une tournure différente. Le débat quitte, à présent, le terrain des beaux principes pour arriver sur celui des «méfaits» commis par un Alsacien et chiffrés en espèces sonnantes, ce qui devient autrement plus parlant.

Qu'est-il reproché à Paul Bloch, le joueur alsacien en question?[56]. D'avoir demandé et encaissé des frais de déplacement indus pour le compte de son ami du Red Star de Strasbourg, Grégoire Berg, à l'issue d'un match de préparation de l'Equipe de France au Luxembourg, début 1922. Les faits sont rapportés par Alfred Lévy[57]: «Bloch vient d'être accusé de professionnalisme. L'accusation repose sur les faits suivants: après le match Luxembourg - Sélection française à Luxembourg, M. Jaudin, le délégué de la FFFA, a payé les frais exposés par les joueurs. Bloch a pris les siens et ceux de son camarade Berg, soit 240 francs[58] pour chacun. Le représentant de la Fédération n'a pas manqué de faire remarquer à Bloch qu'il estimait le montant exagéré. Bloch lui a précisé qu'il a du interrompre un déplacement professionnel et qu'il avait, de ce fait, des frais plus importants. Ces explications ont satisfait M. Jaudin. D'ailleurs l'enquête diligentée par la FFFA a révélé que les dires de Bloch étaient justes. Berg a rétrocédé immédiatement 100 des 240 francs. Mais comme il n'avait droit qu'à 120 francs, on lui a demandé ce qu'il était advenu des 20 francs manquants. Il a répondu que Bloch les avait gardés. Sur ces actes, le Bureau de la FFFA a suspendu Bloch à vie pour avoir demandé le montant inconsidéré de 240 francs pour son camarade Berg. Nous voulions connaître de la bouche de Bloch sa version des choses. Pour lui, l'histoire des 20 francs s'explique tout simplement par le fait qu'il n'avait pas de monnaie pour 20 francs et que Berg, de son côté, ne pouvait lui rendre la monnaie sur 100 francs. Il considère qu'il a été sanctionné injustement et il fera appel».

Des explications pas très convaincantes et une étiquette de «globe-trotter» qui ne manque pas d'influencer les membres du Bureau de la FFFA, font que Bloch «est disqualifié à vie. Une information sensationnelle» selon «Le Sport Alsacien». Et si Lévy formule le voeu «que la sanction rende service au sport et remette dans le droit chemin beaucoup d'amateurs marrons (il en existe aussi dans les clubs alsaciens)», il ne peut s'empêcher de trouver la sanction infligée à Bloch disproportionnée, comparée «aux 100 francs de frais que demande le meilleur ailier de France, actuellement militaire à Paris, pour se rendre au Stade Pershing»[59].

«Bloch n'est pas innocent, il a fauté, c'est un fait mais sa condamnation n'est-elle pas exagérée? Le milieu sportif alsacien est indigné de l'épouvantable sévérité de la sanction» écrit le Professeur Houtmann dans un long article de très haute tenue[60]. Des origines du sport à «l'affaire Bloch», le Président du FC Haguenau se livre à une extraordinaire étude de l'évolution de l'esprit du sport. Il conclut sa réflexion par le constat que le professionnalisme - par la volonté de l'athlète d'aller jusqu'au bout de ses limites, de viser l'excellence - présente finalement plus de points positifs que d'aspects négatifs.

Son de cloche nouveau émanant d'un Président de club, de plus membre influent de la Lafa. En cela, il rejoint Gabriel Hanot, l'ancien International: «On a dit que le professionnalisme causerait la perte du sport. Je ne crois pas que le professionnalisme soit plus malhonnête et socialement plus dangereux que cet amateurisme marron et pis aller qui sévit actuellement dans tous les pays. Il n'y a rien que de très humain dans l'évolution d'un footballeur qui,

---

56- Inter gauche de grand talent, dribbleur, buteur, virevoltant par sa petite taille. Appelé plus couramment «Poli», surtout dans le dialecte haut-rhinois. Mulhousien de souche, Poli Bloch démarre sa carrière au FCM, y devient Champion d'Alsace 1920/21 et obtient 1 sélection en Equipe de France, contre l'Irlande amateur (1-2) en février 1921). Connu également pour des pérégrinations hors du commun pour l'époque: lors de la saison 1921/22, il est à l'ASS, puis au Red Star de Paris (saison 1923/24) et aux Old Boys de Bâle en 1925. Paul Bloch est une incontestable vedette du football alsacien des années 1920.

57- «Le Sport Alsacien» du 10 mars 1922.

58- Pour avoir un point de comparaison, notons qu'en 1922, un ballon de football coûte entre 30 et 70 francs, un maillot de football 20 francs, un imperméable pour homme 50 francs, une chemise pour homme 15 francs et l'abonnement au «Sport Alsacien» à 30 francs/an.

59- Il ne peut s'agir que de Jules Dewaquez, 22 ans à ce moment et licencié à l'Olympique de Paris dont le terrain est à Pantin.

60- «Le Sport Alsacien» du 10 avril 1922

de condition modeste, voit dans la pratique rémunérée du sport un mode d'existence agréable, facile et glorieux. Plaisir passager, honneur éphémère, direz-vous. Ce n'est pas certain. Au terme de leur carrière sportive de nombreux footballeurs de métier anglais ont eu l'argent suffisant pour entreprendre un modeste commerce. Ils se retrouvèrent dans l'existence avec autant de chances que l'amateur suspect et insaisissable qui vivote durant de longues saisons, hésitant entre deux partis et troublé par sa conscience »[61].

Houtmann n'élude pas non plus les questions pratiques auxquelles est confronté un sport de haut niveau, en l'occurrence un footballeur international comme. Poli Bloch. « Des déplacements lointains entraînent une absence plus ou moins longue du travail. Or, aucun employeur ne paiera jamais le travail non effectué. Et l'ouvrier devra également pouvoir gagner sa vie les jours où il est absent du travail pour cause de sport. Il ne reste donc pas d'autre solution aux clubs ou à la Fédération que d'indemniser l'ouvrier/footballeur. Et là, nous rentrons dans le professionnalisme. Bloch a-t-il fait autre chose à Luxembourg quand il a demandé une petite indemnité de 120 francs à titre d'indemnité d'heures de travail non effectuées ? Il est vrai qu'il aurait du savoir qu'un tel dédommagement est interdit ; par ailleurs, au lieu d'aller à l'encontre des statuts, le représentant de la Fédération aurait du refuser de la façon la plus nette la demande de Bloch. Cet homme a également commis une faute en acquiescant à la demande de Bloch. S'il avait dit non à Bloch, le petit International serait toujours un des piliers de l'ASS ».

A-t-il été sanctionné pour avoir demandé cette indemnité de 120 francs ou pour avoir retenu 20 francs sur les frais revenant à Berg, les choses ne sont pas claires. Toujours est-il que l'on ne badine pas avec les règlements. La traversée du désert pour l'attachant Paul Bloch dure plus d'une année. L'affaire des indemnités l'exclut automatiquement de toute nouvelle sélection en Equipe de France et en Alsace, quand l'amnistie est proche en 1923, le FCM ne veut pas le reprendre alors que les joueurs de l'ASS demandent que sa suspension soit maintenue ! Il quitte Strasbourg pour le grand Red Star de Paris et entre même en Sélection de Paris, preuve qu'il est un très grand joueur[62].

Pour les autorités du football français, il est évidemment difficile de ne pas passer l'éponge pour l'attaquant alsacien alors que ce qui se passe à Sète semble bien plus grave et n'est plus qu'un secret de Polichinelle. « Le Stade Français dispose de preuves qui démontrent qu'il y a des choses pas très nettes dans la manière de recruter de Sète »[63]. Le Stade, auquel se joint une dizaine de clubs de la Ligue de Paris, demande de boycotter Sète et introduit des réserves auprès de la FFFA qui ne sont pas reçues en fin de compte, « la FFFA ne connaissant pas le Groupement des Dix mais uniquement la Ligue de football de Paris ». Et Bloch profite aussi de ce qui se dit sous le manteau d'abord, puis de plus en plus ouvertement. Le « Magazine Illustré National » publie, par exemple, les « salaires » de certains joueurs renommés[64] « L'Olympique Lillois a versé 7.850 francs par mois à l'ensemble de l'équipe jusqu'au scandale Jooris, Dewaquez et Boyer touchent chacun 1.500 francs à l'Olympique de Marseille, Hugues a demandé 800 francs, la saison dernière, pour un déplacement de Paris à Toulouse, Chayriguès est payé 900 francs par mois par le Red Star, Gravier 1.000 francs à Sète, Buzza 900 francs à Lille, etc. Voilà nos « amateurs » et personne ne songe à intervenir.

Et qu'en est-il du professionnalisme en Alsace ? Est-ce que tout est propre chez nous ? Messieurs Graff et Beisser[65] - eux qui sont toujours au courant de tout - ne connaîtraient-ils pas - un peu au moins - un dénommé X du club Y ou un certain Y du club X, touchant de coquettes sommes leur permettant d'arrondir leurs fins de mois ? ».

C'est dans ce contexte flou, et par conséquent dangereux pour les joueurs et les dirigeants, qu'évolue toujours le football au milieu de la décennie 1920. Les licences A et B ne règlent que le cas des joueurs qui changent de clubs. Ceux qui restent fidèles à leur club alors qu'ils peuvent y être rétribués passent à travers les mailles du filet. Or, ce deuxième cas de figure est le plus fréquent.

En 1925, la FFFA n'a, également, toujours pas réglé la question des indemnités pour manque à gagner en cas d'absence du travail. Quand en janvier 1925, Albert Lutz et Willy Lieb, les deux attaquants vedettes du FC Bischwiller, participent à un match de présélection pour l'Equipe de France à Lille, huit jours après un lointain déplacement en Coupe de France, Othon Jenner ne peut s'empêcher de faire la remarque suivante : « En tant qu'amateur, il est impossible de prendre cinq jours de congés en l'espace d'une semaine. Quelqu'un de censé comprend cela. On peut se demander si on veut vraiment un team national ? »[66]. La question des indemnités pour manque à gagner n'est, d'ailleurs, pas plus réglée sur un plan international.

61- Le Miroir des Sports - nr145 - 12 avril 1923

62-- Le Miroir des Sports - nr 175 - 8 novembre 1923 - le 1er novembre 1923, Bloch est retenu au poste d'ailier gauche dans l'Equipe de Paris qui bat celle de Londres par 3-1 devant 22.000 personnes à Buffalo. Avec Cottenet, Vignoli, Batmale, Baumann, Hugues, Mistral, Dewaquez, Caillet, Nicolas, Macquart et Bloch, la sélection de Paris est une quasi-Equipe de France.

63- « Le Sport Alsacien » du 18 septembre 1923

64-« Le Sport Alsacien » du 29 novembre 1924

65- René Graff est Vice-Président de la Lafa et membre du Comité du FCM et Robert Beisser, Secrétaire Général de la Lafa et membre du Comité du Red Star de Strasbourg. Le Red Star semble visé par les propos du « Sport Alsacien » pour avoir engagé le Hongrois Gencsis. Ce dernier partira assez rapidement à Hambourg.

66- « Le Sport Alsacien » du 19 janvier 1925

La Fifa élabore, enfin, au Congrès de Paris de 1924 le « Statut du Joueur ». Il a force de loi sur un plan international. Treize articles, qu'il est bon de connaître, régissent l'amateurisme en football mais l'indemnité pour manque à gagner n'est toujours pas abordée :

1- La Fifa régit et s'efforce de développer le football amateur et contrôle le football professionnel.

2- Les joueurs sont ou amateurs ou professionnels.

3- Tout joueur inscrit dans une Association affiliée comme professionnel est considéré comme tel par la Fifa et par toutes les autres Fédérations affiliées.

4- Tout joueur recevant une somme d'argent ou retirant un avantage quelconque en plus du remboursement ou du paiement pour son compte de ses frais d'uniforme, de voyage ou d'hôtel, dûment justifiés, doit être considéré comme professionnel. Par frais de voyages et d'hôtel, il est entendu ceux nécessités, soit par la participation aux matchs, soit par l'entraînement, soit par le fait d'être réserve d'une équipe.

5- Un amateur peut en outre recevoir, aux frais de son club, les conseils d'un entraîneur, les soins du masseur et de spécialistes, et en cas d'accident, il peut bénéficier d'assurances dont les primes sont payées par la Fédération ou par son club. Il peut aussi, s'il est blessé, en cas d'absence d'assurance, ou en cas où celle-ci ne couvrirait pas tous les frais, recevoir de son club un secours pécuniaire, à condition d'avoir obtenu l'autorisation préalable de sa Fédération nationale.

6- Les joueurs amateurs doivent, pour toute somme reçue, délivrer un reçu écrit détaillé et ces reçus doivent en tout temps être à la disposition de la Fédération nationale ou de la Fifa.

7- Si un amateur est employé rétribué d'un club ou d'une Fédération, le club ou la Fédération doivent pouvoir prouver à toutes les réquisitions que les services qu'il peut rendre comme joueur n'entrent point en ligne de compte pour l'évaluation du salaire qui lui est payé en sa qualité d'employé.

8- Tout joueur prenant part à une compétition pour un prix en espèces est professionnel.

9- L'amateur perd sa qualité au moment de la décision de sa Fédération le déclarant professionnel ; ou quand sur sa demande de devenir professionnel, sa Fédération nationale aura approuvé cette demande.

10- Quel que soit le Statut de ses joueurs, un club, pour être affilié à une Fédération membre de la Fifa, doit être dirigé uniquement par des amateurs et ne peut être une source de bénéfices pour ses dirigeants ou pour ceux qui lui ont avancé des fonds sous quelque forme que ce soit. Les fonds avancés ou les parts de capital souscrites ne pourront toutefois dépasser que de 4/3 par année le taux de l'escompte de chaque pays.

11- Le fait pour un joueur d'être négociant en articles de sport ne le rend pas professionnel.

12- Il est formellement interdit à un amateur de faire ou d'autoriser une réclame au moyen de son nom ou à raison de ses qualités comme joueur de football.

13- Il est pareillement interdit à un amateur d'autoriser une firme commerciale à se servir de sa photographie à titre de réclame.

Pas un mot, donc, sur l'indemnité de manque à gagner. « Les déplacements actuels sont fréquents et souvent lointains. Les joueurs ne peuvent payer leurs dépenses. Beaucoup appartenant à la classe des travailleurs, payés à la journée, se plaignent souvent des pertes que leurs occasionnent ces déplacements portant sur deux ou trois jours. Doit-on leur dire : restez chez vous, jouez le dimanche dans votre centre, dans votre région ; ainsi, vous ne perdrez ni votre journée du samedi, ni celle du lundi. Doit-on, au contraire, établir un barème du manque à gagner ? La Fédération Française, qui a fixé un taux d'indemnité de déplacement, peut-elle pousser plus loin son initiative et établir un barème suivant le salaire de chaque joueur » s'interroge Robert Guérin[67]. Il faudra attendre le Congrès de Prague de mai 1925 pour que la Fifa se prononce une nouvelle fois sur l'indemnité de manque à gagner et adopte une position plus souple mais pas satisfaisante pour autant : « sur la question du remboursement exceptionnel du manque à gagner et dans l'état actuel de la question, le Congrès fait confiance aux Fédérations nationales pour définir provisoirement leur propre statut »[68].

En l'espace de cinq ou six ans, les choses ont globalement peu avancé en France. Et le football français n'est qu'à la moitié du gué puisqu'il faudra attendre 1932 pour que le professionnalisme soit institué. A qui la faute ? Aux dirigeants du football français ? A la politique sportive de la France ? Tout comme le sujet des « relations internationales dans le sport», il semble que le problème de l'amateurisme marron soit de la seule responsabilité de l'Etat. Là, où le commun des mortels comprend que le sport d'élite coûte du temps et de l'argent, les autorités n'arrivent pas à trouver des solutions satisfaisantes pour l'athlète. On le décourage même et on fait exactement l'inverse de ce qu'il aurait fallu faire pour la promotion du sport français. Anglais et Américains ont compris que le professionnalisme est la meilleure arme pour atteindre les sommets. Tandis que l'on exclut le brave Poli Bloch pour un avantage représentant l'équivalent de deux paires de chaussures de football, Paddock et Murchison, les deux stars du sprint américain font une tournée en Europe « accompagnés de leurs parents, de leurs frères et sœurs, encaissant pour quelques meetings la somme de 50.000 francs,. soit quinze centimes le centimètres »[69].

67- Le Miroir des Sports - nr 120 - 19 octobre 1922.

68- France-Football - nr 108 - 13 novembre 1925.

69- « Le Sport Alsacien » du 20 juillet 1925

II-2
A partir de 1929 : la Lafa, acteur capital dans l'instauration du professionnalisme

L'amateurisme marron qui touche Lille, Paris, Sète ou Montpellier, atteint également l'Alsace de bonne heure. En 1925, Paul Bloch, après le FCM, l'ASS, le Red Star de Paris, est chez les « Old Boys » de Bâle, l'International sétois Mairesse à l'ASS et le FCM recrute le Hongrois Remay. Le processus s'accélère fortement à partir de 1926, s'incline dans le sens inverse puisqu'à présent des Alsaciens commencent à quitter la région : Entz part à Valentigney, Friess et Lieb à Lyon, Bilger à Paris au Racing Club de France. Le mouvement s'amplifie encore en 1928. A titre d'exemple prenons le match entre les deux premiers, le FCM et l'ASS, match qui est la véritable du championnat 1928/1929 et qui a lieu le 13 janvier 1929. Les 5.000 spectateurs ont vraisemblablement des difficultés, au premier abord, pour se situer sur un stade alsacien. Treize des vingt-deux joueurs, en effet, ont peu ou prou à voir avec le club qui les aligne ce jour là. Le FCM s'est renforcé avec l'Irlandais Brodie, le Hongrois Remay, Lieb et Friess les deux Bas-Rhinois recrutés à Lyon, Heller à Haguenau, Hurzeler en Suisse, Schnock à l'Olympique de Marseille, un ex-légionnaire, quasi-apatride qui a déjà été sélectionné pour le Maroc et qui, en venant à Mulhouse, a introduit une demande de nationalité française. A l'ASS, la situation est presque identique, un peu plus franco-française toutefois : Friess est parti au FCM mais Mattler et Maschinot ont été recrutés à l'US Belfort, Mairesse à Sète, Banide à Paris, Toth, un International Hongrois à Saint-Raphaël, Descoë, un autre Hongrois qui apparaît parfois sous le patronyme de Greif, vient du club juif de l'Hakoah de Mulhouse après avoir transité par l'AS Mulhouse et démarré sa carrière en France à l'ASS précisément. Bref, les Mulhousiens et Strasbourgeois de souche sont minoritaires pour cette finale du championnat d'Alsace ! De plus, le FCM a un entraîneur qui a déjà bourlingué aux quatre coins de l'Europe (Estonie, Italie, Allemagne, Suisse), Franz Konya, International hongrois quand il était joueur[70].

1927 : Licence « Amateur-Olympique » et « Amateur »

Des signes, par conséquent, manifestes, selon le qualificatif de l'époque « d'amateurisme marron » (on ne parle pas encore vraiment de professionnalisme) et la preuve que la réglementation antérieure - les licences A et B de 1923 - n'a pas eu l'effet souhaité. Le journal « Match » rapporte en mai 1927 le constat suivant: « Les Congrès de la FFF ont montré une telle indulgence envers l'amateurisme marron que celui-ci a, à présent, abdiqué toute pudeur. Le marché des joueurs a lieu à ciel ouvert et les tractations sont engagées bien avant le mois de juin. Le loi de l'offre et de la demande joue effrontément ».

En 1927, la FFF tente un nouveau système de surveillance en instituant les licences « Amateurs/Olympiques » et « Amateurs » (tout court) La Lafa adopte le dispositif le 25 juin 1927. Il est applicable pour la nouvelle saison 1927/1928.

Est « Amateur Oympique », tout joueur qui ne retire aucun avantage de la pratique du football en plus du remboursement ou du paiement pour son compte de ses frais de tenue de joueur, de voyage ou d'hôtel, dûment justifiée. L'AO doit notamment payer ses cotisations à son club, donner un reçu exposant le détail de ses dépenses ou de ses frais, chaque fois qu'il obtiendra un remboursement quelconque. Il doit aviser la FFF chaque fois qu'il reçoit un cadeau à l'occasion du football, sauf s'il s'agit d'une médaille ou breloque. L'AO doit s'interdire de faire ou de laisser faire de la publicité sur son nom, à moins qu'il ne s'agisse d'une entreprise personnelle. Enfin et surtout, l'AO ne doit accepter aucun remboursement de manque à gagner ou de salaire perdu ».

Quant à « l'Amateur » (non olympique), « il est exonéré des cotisations, mais comme l'AO, il devra toujours fournir un reçu chaque fois qu'il recevra un remboursement quelconque et devra s'interdire de faire ou de laisser faire de la publicité sur son nom »[71]. Une réforme finalement pas plus efficace que celle de 1923 parce trop de dirigeants, étant juges et parties, ferment les yeux. Pour commencer par ceux qui se prétendent les plus purs ou qui sont haut placés. Ainsi, pour les Jeux Olympiques de 1928, le CIO valide le fameux « manque à gagner » institué par la Fifa et pour la Coupe du Monde de 1930, la Fifa décide « que les pays seront fondés à présenter leur onze meilleurs équipiers sans avoir à faire de serment sur leur amateurisme »[72]. Une décision au sujet de laquelle ne manque pas d'ironiser, René Graff, le poil à gratter du football alsacien. Il en profite pour relever la pratique suivante dans tel club[73] : « X qui joue pour notre club a eu, grâce à cela, un emploi payé 1.000 F, mais il est quasiment dispensé de travailler. Il touche, en outre, 50 F par but marqué (payés évidemment par Monsieur Y, Membre Honoraire), vient de recevoir les nouvelles chaussures de football qu'il a à peine demandées, s'est fait rembourser 80 F de manque à gagner par la Lafa parce qu'il est parti à Paris, samedi déjà ». Et de réclamer que tombent enfin les masques de l'hypocrisie.

70- « Le Sport Alsacien » du 18 août 1928 et Le Miroir des Sports - nr 634 - du 19 janvier 1932

71- France-Football du 20 mai 1927

72- Rapport Moral AG 1928 de la FFF - France-Football du 27 juillet 1928

73- « Le Sport Alsacien » du 18 juin 1928 - article intitulé : « Le problème du jour »

1929 : la proposition de la Lafa

Dans ces conditions, le 12 janvier 1929, le « Conseil » de la FFF vote la création d'une « Commission d'étude de l'amateurisme et du professionnalisme ». A la base de cette décision, le projet émis par la Lafa de « séparer les amateurs et les professionnels par la création du « Statut du Joueur Professionnel » [74]. La proposition alsacienne fixe les conditions suivantes :

1 - Les clubs ne seront pas classés amateurs ou professionnels mais leurs joueurs car un club ayant une section professionnelle pourra également disposer de sections amateurs.

2 - Les clubs disposant d'une section professionnelle disputeront avec celle-ci un Championnat de France à part.

3 - De même, ils devront disputer la Coupe de France. Ils pourront, par ailleurs, rencontrer les clubs amateurs affiliés à la FFF et la Fifa.

4 - Pour pouvoir participer à un match de gala organisé par un autre club, le joueur doit avoir l'accord de son club d'appartenance.

5 - Mutations : après l'accord de principe entre les deux clubs, ceux-ci pourront discuter les modalités du transfert.

6 - Pour passer professionnels, les clubs doivent disposer d'un capital minimum dont le montant reste à fixer par la FFF.

C'est sur ces bases qu'une « Commission d'Etude » se met au travail. Le 29 juillet 1929, le « Conseil » approuve le « Rapport Jooris », du nom du Président de l'Olympique Lillois et de la Ligue du Nord, le premier Président de cette Commission chargée de réaliser rapidement un projet instituant le « Statut du joueur rétribué ».

1930 : Georges Lévy, Président de la « Commission d'Etude du Joueur Rétribué

« Joueur rétribué » convient mieux que le terme froid de « footballeur professionnel ». Un joueur peut être rétribué sans pour autant être professionnel » commente Othon Jenner dans « Le Sport Alsacien » du 22 novembre 1930, tout en annonçant la nomination de Georges Lévy le Président de la Lafa, comme « Rapporteur » de la « Commission d'Etude du Joueur rétribué ». Lévy succède donc à Henri Jooris dans cette « délicate fonction ». Bien qu'il ne soit pas encore validé, on sait tout de même que le « Statut » du joueur rétribué devrait tourner autour des axes suivants :

1- Introduction de la catégorie « Joueurs rétribués » tandis que les clubs resteront amateurs. Il n'est pas prévu de créer des clubs professionnels.

2- Limitation du nombre des clubs pouvant avoir des joueurs rétribués. Nécessité que le club dispose d'une assise financière solide. Celle-ci doit être une garantie pour les joueurs, elle doit « leur permettre de pouvoir vivre ».

3- Possibilité d'aligner dans la même équipe des amateurs et des joueurs rétribués. Ces « clubs mixtes » continueront à disputer la Coupe de France et le championnat et à relever de la FFF et des Ligues régionales.

4- Le joueur rétribué sera lié contractuellement à son club. Il ne pourra le quitter qu'avec son accord. Le joueur amateur, par contre, avec la suppression des licences A et B aurait davantage de liberté pour choisir un club.

Samedi, 22 Novembre 1930

Directeur-Gérant : E. ZEHL

Le joueur rétribué

Das Thema des Tages... in Fussballkreisen. Schon vor Jahresfrist wurde periodisch der Fragenkomplex: Nur Amateur oder Profi und Amateur behandelt. Um sich einer recht delikaten Stellungnahme — für den damaligen Moment — zu entziehen beschloss der 3 F. A. Conseil nach allen Muster die Bildung einer Commission zur Prüfung der Frage. Entgegen allen Erwartungen und des meist Uebrigen hat nun diese „arbeitende" Commission in der letzten Sitzung dem 3 F. A. Bureau das Resultat langer Beratungen vorgelegt. Die Vorlage wurde vom Fédérations-Bureau approuviert und so spricht man nun, schreibt und munkelt viel von der Einführung einer Kategorie von „Joueurs rétribués".

M. G. LEVY
Rapporteur de la Commission d'Etude de la Commission du Joueur rétribué.

Les clubs alsaciens de DH ne sont pas tous du même avis sur le bien-fondé de l'instauration de cette nouvelle catégorie de joueur[75]. Les grands clubs ne lui trouvent que des avantages car le nouveau statut leur permettrait d'officialiser leur politique passée, de l'amplifier au besoin, à l'avenir. Les clubs de DH aux moyens financiers beaucoup plus limités s'expriment contre le projet qui aurait pour conséquence, selon eux, de créer un fossé encore plus important avec les ténors.

Pour comprendre leurs réactions, il faut se placer dans le contexte du moment. Celui-ci est influencé par la politique que la famille Peugeot mène depuis peu au Football Club de Sochaux. Huit jours après l'annonce de la mission confiée à la « Commission d'Etude du Joueur Rétribué », le dimanche 30 novembre 1930 par conséquent, FC Sochaux, une équipe montée de bric et de broc par cette famille d'industriels franc-comtois, rencontre le FC Haguenau en Coupe de France. Aux Bas-Rhinois est opposée une équipe qui relève de la génération spontanée. En l'espace de peu de temps ont été recrutés : trois Internationaux français (Lozes, Maschinot et Mattler), deux Anglais (Leslie et De James), un Suisse (Lehmann), des joueurs du territoire français (Galland au RC Strasbourg, Kenner et Wartel dans des clubs parisiens, etc.). Quant à l'AS Valentigney, autre club « Peugeotiste », une formation arrivée en Finale de la Coupe de France en 1926, elle rencontre avec quatre Anglais (Hooper, Edwards, Williams et Tuctey) au même tour de la Coupe de France, le FC Bischwiller. Ce dernier dépose, d'ailleurs, des « réserves » contre trois des quatre joueurs Britanniques. Les « Peugeot » ne se sont pas contentés de créer le FC Sochaux. Depuis quelques semaines se dispute la « Coupe de Sochaux », une épreuve rassemblant les clubs les plus riches de France, ceux qui verraient d'un bon œil arriver le professionnalisme et au plus vite. C'est dans ce contexte que quelques représentants du football alsacien se prononcent sur l'opportunité de créer la nouvelle catégorie de joueur, celle du « Joueur Rétribué » dans un dispositif où les clubs resteraient amateurs.

74- « Le Sport Alsacien » des 12 et 14 janvier 1929

75- « Le Sport Alsacien » donne la parole sur le sujet du joueur rétribué à différents clubs dans ses éditions des 6, 8, 20, 22 et 27 décembre 1930. En plus, dans celle du 6 décembre, Georges Lévy rappelle le rôle moteur de la Lafa et le sien dans les travaux qui ont été menés jusqu'à présent

Des réactions diverses en Alsace

Les deux clubs les plus aisés du moment - l'ASS et le FCM - sont évidemment favorables à l'introduction du « Statut du Joueur Rétribué ». Le Racing Club de Strasbourg, un club qui a réduit la voilure en matière de politique financière depuis son dernier titre de Champion d'Alsace en 1927, se prononce également pour la réforme. Deux dirigeants de la Lafa - Robert Beisser, le Président de la « Commission Régionale d'Arbitrage » et Raymond Wolff, celui de la « Commission des Règlements et des Qualifications - pareillement. Chacun considère qu'il s'agit, ni plus ni moins, d'officialiser les pratiques qui ont cours. « L'introduction de la catégorie « Joueurs rétribués » correspondrait à un indéniable progrès moral, au retour à une certaine propreté » indique Joseph Heintz, le Président de la Commission Technique du Racing.

Pour le représentant du CS Mars Bischheim, porte-parole des « petits » clubs de DH, si les nouvelles dispositions partent d'un bon esprit en ce sens qu'elles fixent clairement les obligations du joueur rétribué vis-à-vis de son club et donnent davantage de liberté au véritable amateur par la suppression des licences A et B, elles « avantagent les grands clubs et désavantagent les plus petits, étant précisé que ces derniers représentent 85% des clubs affiliés à la FFF ». Un projet considéré comme « loupé » pour eux, susceptible d'accroître encore davantage la puissance sportive des clubs riches et de réduire à néant la politique de Formation des Jeunes menée par les clubs plus modestes.

L'ASS et le FCM voient dans l'introduction du « Statut du Joueur Rétribué » une simple passerelle en direction d'une réforme plus vaste, l'introduction véritablement du professionnalisme. Pour Henri Muller, le représentant du FCM, le club alsacien qui a pratiqué la « rétribution » le plus fortement, il y a trois - et non deux - types de joueurs, en Alsace fin 1930 :

- « l'Amateur », celui qui paie sa cotisation mensuelle et qui ne touche rien, hormis le remboursement de ses frais.
- le « Joueur Rétribué » : il peut prouver qu'il exerce un emploi qui suffit à son existence, il ne paie pas de cotisation à son club, il est dédommagé en espèces ou en nature pour les matchs qu'il joue.
- Le « professionnel » : bien sûr il n'existe pas en Alsace selon le même principe qu'en Angleterre. Mais il y a ceux pour lesquels le football est l'activité principale, qui sont souvent trop payés, qui s'entraînent quotidiennement, qui font des « affaires » de temps à autre ou qui paressent ».

Henri Muller reconnaît que les différents clubs de DH « ont des moyens et donc des objectifs diamétralement opposés, que la situation n'est pas équitable et que seule l'instauration d'une catégorie de joueurs « non amateurs » peut donner lieu au déroulement d'un championnat plus juste ». Pour lui, seules les villes de Strasbourg et Mulhouse, éventuellement Colmar, pourront avoir des « équipes rétribuées », un phénomène qui sera inévitablement dominé par les grandes Ligues (Paris, Nord, Sud-Est).

L'approche de Joseph Heintz est encore différente. Pour le représentant du RCS, un club qui a nettement baissé son train de vie, « on met la charrue avant les bœufs car préalablement à la création de la nouvelle catégorie de joueur, il y aurait lieu de régler la question de la fiscalité qui touche les clubs ». Pour lui, il est impossible de pouvoir faire vivre un club, en payant les joueurs et en assumant les taxes fiscales sur les spectacles. Et si Sochaux et le Racing Club de France, « sont bel et bien deux hirondelles, elles ne feront pas le printemps pour autant car dans les deux clubs la question de l'argent n'existe pas. Ils ont été crées, au moins en partie, pour des motifs autres que le football uniquement ». Pour Joseph Heintz, il n'y a que deux solutions possibles : ou bien chaque club sera autorisé à pouvoir compter dans son effectif des joueurs rétribués ou bien il faudra créer des clubs professionnels et un championnat qui leur soit réservé.

Le 17 janvier 1931, le « Conseil National de la FFF», c'est-à-dire l'ensemble du football français à travers l'AG de la FFF, saisi du projet de la Commission dont le rapporteur est Georges Lévy, vote contre le « Statut du Joueur Rétribué » et adopte le principe du professionnalisme dans sa forme la plus accomplie, les joueurs et les clubs devenant professionnels. Les deux décisions sont prises à une écrasante majorité.

Georges Lévy, Président de la « Commission d'Etude du Professionnalisme »

Le professionnalisme voté, il s'agit de l'appliquer. D'où la mise en place d'une nouvelle commission, la « Commission d'Etude du Professionnalisme ». Elle se réunit une première fois le 16 février 1931. Sont présents des dirigeants de grands clubs (Bayrou, le Président du FC Sète, Wyler, l'homme de confiance des Peugeot à Sochaux, Bernard Lévy, le Président du RC France, Messieurs Pefferkorn, Gambardella, Hanot, membres de la FFF et journalistes de renom à « France-Football » et au « Miroir des Sports », Messieurs Rimet, Georges Lévy, de Vienne, Caudron, membres du « Bureau » de la FFF ainsi que l'élu de la Lafa, Raymond Wolff. Elle désigne aussitôt le Président de la Lafa, « Rapporteur » de la nouvelle commission. En clair, Georges Lévy garde la présidence de l'entité qui doit conduire le football français à l'application du professionnalisme[76].

76- PV des séances du 16 février et 2 mars 1931 de la Commission d'Etude du Professionnalisme - « Football » du 5 mars 1931

Elle n'est pas seule à réfléchir à la question : la Ligue de Paris a son projet, le groupe des vingt plus grands clubs le sien, et il y a évidemment le projet officiel de la FFF portée par la « Commission » présidée par Georges Lévy.

La Ligue de Paris reste le porte-parole de la licence A et B, elle est le champion de l'amateurisme intégral, ce qui est étonnant pour la Ligue qui comporte le plus de clubs suspectés de professionnalisme.

Le projet des grands clubs, défendu par le tandem Jooris/Bayrou, prône la marche au professionnalisme par gradation. Il ne veut pas la constitution brutale d'un professionnalisme intégral. D'où l'idée d'avoir une Ligue Interrégionale, c'est-à-dire d'une Division Nationale, comprenant des clubs acceptant d'avoir des joueurs professionnels et des joueurs « indemnisés » avec ou sans contrat et des clubs qui maintiendraient la catégorie d'amateurs[77].

Finalement, le « Statut du Joueur Professionnel - (voir annexe 8) est adopté lors du Conseil National du 13 juin 1931. C'est la motion officielle de la FFF, présentée par le Président de la Lafa - (voir annexe 9) qui est retenue. Elle l'emporte à une majorité de 60%. Ce « Statut du Joueur Professionnel » doit entrer en vigueur pour la saison 1932/1933.

L'étude du « Statut du Club employant des Joueurs Professionnels », deuxième volet des travaux confiés à la « Commission Lévy », démarre dans la foulée. L'Alsacien Wolff tient un rôle particulièrement actif tout au long des débats. Le « Conseil » du 17 juillet 1931 adopte l'essentiel du texte, à l'exception de quelques articles renvoyés au « Conseil National » des 16 et 17 janvier 1932. Les travaux finaux sont présentés et défendus par le brillant Emmanuel Gambardella. Ils concernent la limitation du nombre des clubs professionnels, *« le classement de ces clubs dans un groupement spécial »*, la création d'un championnat spécialement réservé aux clubs professionnels, le droit pour la Fédération de classer d'office professionnel tout joueur qui contreviendrait aux règles de l'amateurisme.

« Football » du 23 juillet 1931

Le vote définitif du professionnalisme : l'œuvre de la « Commission Lévy »

Ce « Conseil » de janvier 1932 fait date puisqu'il organise définitivement le professionnalisme avec l'adoption pleine et entière du « Statut du Club utilisant des Joueurs Professionnels » - (voir annexe 10). A présent, ce que l'on pourrait appeler la convention collective du football professionnel français et à laquelle clubs et joueurs auront à se conformer, est votée par le Parlement du Football français incarné par ses « Conseils Nationaux ». Avant de mettre les représentants des Ligues régionales devant leurs responsabilités pour l'adoption du texte final, Georges Lévy qui est toujours Président du SC Sélestat, conclut une quinzaine de mois de travaux au cours desquels les opposants au professionnalisme ne sont pas restés les bras croisés. Lévy est fier de ce qui est, un peu, son œuvre et à laquelle a participé René Wolff ainsi que la Lafa dans son ensemble par sa proposition de 1929 qui a tout déclenché. « Notre travail n'a été dicté que par le fervent désir d'arriver à :

- établir des règlements pouvant être appliqués dans la situation actuelle du football et ne restant pas seulement théoriques, par conséquent tenant compte de l'évolution de ce sport et de la réalité,
- maintenir la catégorie « amateurs » mais en lui donnant sa pleine valeur, c'est-à-dire l'amateurisme intégral,
- améliorer la technique du football français afin de l'élever au niveau de celui qui est pratiqué par les nations dont les représentants tiennent la tête du football international,
- permettre aux grands clubs de vivre sans être pour cela constamment obligés de faire appel aux subsides de quelques amis dévoués et généreux,

77- « Football » du 16 juillet 1931

- prévoir, s'il y a lieu, des modalités d'entente avec l'Etat en ce qui concerne les prélèvements effectués sur les recettes de toutes les manifestations,
- conserver l'unité du football français,
- assurer à la FFF et aux Ligues régionales le moyen de vivre et de continuer leur bienfaisante action en même temps que de venir en aide comme par le passé aux petits clubs.

Les directives que nous venons de vous exposer ont servi de base au projet de réglementation qui suit. C'est ce projet que nous vous demandons de voter au prochain Conseil National du 16 janvier. Nous estimons que, si l'on peut aller par étape vers le professionnalisme, on ne peut pas créer le professionnalisme par étape. C'est cette idée qui nous a guidés pour l'établissement de notre rapport sur la situation actuelle du football français. Mieux vaudrait ne pas faire le professionnalisme que de le rendre, en fait, impossible tout en le votant en droit. Pour nous les moyens que nous vous indiquons sont indispensables si vous désirez le faire vivre. Nous avons pris nos responsabilités, à vous, Messieurs, de prendre les vôtres » écrit-il en tant que Président de la « Commission d'Etude du Professionnalisme, le 19 décembre 1931 aux représentants des Ligues régionales[78].

Dans quelques semaines, l'Alsace aura des footballeurs professionnels et amateurs et un premier club professionnel : le FC Mulhouse.

III- Football catholique et football socialiste et communiste

III-1
En arrière fond, de la lutte « Rouges contre Noirs », la politique sportive du pays

En fait, s'il y a transformation de l'esprit du jeu, c'est que le football est pris dans un engrenage d'enjeux nouveaux, principalement politiques et au sens le plus large du terme. « Le football, qui à ses débuts, n'était qu'un jeu de balle parmi d'autres, certes plus fort et plus captivant grâce à son extraordinaire attrait sur la jeunesse, est devenu aujourd'hui un moyen d'éducation sociale au service du pays. (...). A l'époque, il ne correspondait pas encore à ce mouvement hygiéniste au service de l'amélioration de la race qu'il est devenu de nos jours. (...). Le fait que le « club » n'est pas arrivé à rapprocher les intérêts de chaque classe sociale a conduit à la création du Sport Ouvrier, une création politique par définition ».

Les enjeux nouveaux du football alsacien sont résumés dans ces formules extraites du constat d'Ernest Houtmann[79]. Le football se met donc clairement au service - ou plutôt profitant de sa forte notoriété - l'Etat, le monde politique, celui des religions s'emparent de lui et en font un instrument de propagande de leurs idées. Surtout au cours des années 1920, période de gloire du sport affinitaire. Surtout en Alsace où le développement du football de la Lafa et de l'AGR se fait dans le cadre délimité par la FFF et la FGSPF mais où le football socialiste évolue d'une manière très « autonomiste » par rapport à la FSGT française, se montrant plus proche du « Rotsport » allemand, dans un environnement où le sentiment anti-allemand est toujours vivace et généralisé.

Au fil des années, en fonction de l'évolution de la situation politique internationale, le message de la FFF change. Militaire, voire guerrier, avant Locarno, il devient éducatif après les accords signés par Briand et Stresemann. « Nous collaborerons à l'œuvre générale d'éducation physique et de préparation au service militaire. Tous nos efforts tendent à réaliser la devise que nous avons adoptée dans nos cœurs : le football pour la Patrie ! » déclare Henri Delaunay en conclusion de son Rapport Moral relatif à l'exercice 1919/1920 de la FFF. L'année suivante, il revient sur le sujet, déclarant : « nous collaborons au grand et patriotique programme d'éducation physique et de rénovation de la race ». Au même moment, « Football-Association »[80], l'organe de presse de la FFF insiste « sur le formidable effort de création de sociétés sportives des Allemands dont il serait vain de prétendre nier le danger. La FFF doit se rendre compte qu'à cet effort allemand doit correspondre un effort français. Or, il n'est rien de plus apte à amener la Nation au sport que la pratique développée du football. L'action de la Fédération auprès des autorités militaires et scolaires en particulier doit être incessante. Il ne doit pas s'agir seulement de rapports de forme, d'organisation d'épreuves mais de concours soutenus au besoin de subventions, envoi de ballons,, etc. Chaque instituteur, chaque officier devrait être transformé en missionnaire du sport par tous les moyens possibles, tracts, articles, circulaires. Et tou-

78- « Football » du 7 janvier 1932 - « Exposé de la Commission d'Etude du Professionnalisme »..

79- « Le Sport Alsacien » du 17 mars 1923 - "le sport présente des signes de maladie" par Ernest Houtmann

80- « Football-Association », juillet 1921, page 1103, article d'Achille Duchenne.

jours le football se présenterait à l'avant-garde du mouvement». Même son de cloche en Alsace où les enseignants, de l'école primaire à l'université, ont un rôle identique: «l'avenir de la race et du peuple dépend d'eux» commente «Le Sport Alsacien» en 1925[81]. Cette politique est véhiculée par le «Football Scolaire et Universitaire», le «Football Militaire» et la «Préparation Militaire».

Pratiqué à l'intérieur d'un Championnat des Scolaires, des Universitaires et des Militaires, le football présente, outre cette fonction patriotique, un intérêt sportif particulier pour la FFF. Moral d'abord car «les étudiants et les militaires, à l'abri de toute préoccupation matérielle, de tout souci pécuniaire, sont le type de véritables amateurs». En plus de l'appoint moral, étudiants et militaires devraient faire progresser le football français: «Ceux qui exercent un métier ou une profession n'ont guère l'occasion de jouer que le dimanche et comme ce jour là est aussi celui de tous les autres footballeurs, ils ont à peine la possibilité de s'entraîner à leur aise et en toute liberté. Par contre, les scolaires peuvent jouer le jeudi et les universitaires n'importe quel jour: le terrain de jeu est à leur entière disposition, si bien qu'il leur est loisible d'apprendre tel coup difficile et de pratiquer telle méthode recommandée»[82].

Quant à la «Préparation Militaire», quelle que soit la situation politique internationale, elle remplit tout au long des années 1920 trois buts: «procurer des distractions saines, fortifier le corps, préparer de bons soldats. Pour tous ceux que préoccupent l'avenir de la race, le salut et la grandeur de la Patrie, elle a une importance capitale. Aussi n'est-il pas surprenant que les organisations chargées de propager les principes de l'Education Physique fassent l'objet de toute la sollicitude du Gouvernement»[83]. A l'exception des organisations politiques et sportives situées idéologiquement à gauche, tout le monde participe à cet objectif. Entre autres, la Lafa, ses clubs, ses dirigeants et pas uniquement en émargeant les feuilles de présence aux AG et en suivant des journées d'instruction, mais en participant aussi à des compétitions spécifiques. Ainsi, par exemple, en juin 1929 le tiers des participants au «Concours Départemental de Tir» organisé par le «Comité du Bas-Rhin de la Préparation Militaire» sont des clubs de football affiliés à la Lafa: AS Benfeld, FC Bischwiller, Faig, FC Niederhausbergen, FC Obernai, AS Cheminots Strasbourg, Les Pierrots de Strasbourg, CS Neuhof, AS Haegen, Saint-Nicolas Haguenau, AS Hochfelden, LS Molsheim, FC Monswiller, FC Oberhausbergen, FC Oberhoffen, FC Etoile Reichshoffen, FC Saverne, SC Schiltigheim, FC Schweighouse, SC Sélestat, FC Soultz-sous-Forêts, ASS, FC Strasbourg 06, Racing, Red Star, AS Villé, AS Wasselonne. La Lafa, d'ailleurs, ne se contente pas d'un rôle honorifique. A l'AG de février 1930 du «Comité du Bas-Rhin de la Préparation Militaire», «M. Lévy, Président de la Ligue d'Alsace de Football, demande à avoir droit à autant de voix qu'il a de sociétés à représenter». Il obtient gain de cause, l'AG acceptant une révision des statuts dans ce sens. Le football alsacien est donc pleinement acteur dans cette mission confiée au football par les pouvoirs publics français. Vraisemblablement davantage que dans d'autres régions de l'hexagone car en 1927 l'on est «à la frontière de l'Est à même de voir que les voisins intensifient de jour en jour davantage l'Education Physique de la jeunesse». Et dans un but avant tout préventif, car «il est rare de voir une nation attaquer une autre lorsqu'elle la sent forte et bien organisée».

Quelle est la place de la femme dans ce mouvement? En 1920, «Le Sport Alsacien»[84] relève une certaine effervescence dans le domaine des sports athlétiques féminins et un rôle identique pour la femme dans la promotion de l'éducation physique. «Aujourd'hui tout est rentré dans la banalité des choses d'ici bas et nos sociétés féminines évoluent, comme nous, vers le triomphe des sports, vers notre idéal commun à tous: la régénération de notre race» écrit Henri Traen. Le football féminin ne participera pas à cette mission. Il y a bien eu une tentative de promotion de ce dernier via des matchs internationaux[85] et via les efforts du club parisien «Femina-Sports» qui sur 800 membres compte, en 1925, 120 «footballeuses»[86] mais trop d'à- priori entravent son développement. «On accepte aujourd'hui que la femme monte à cheval, à bicyclette ou même à motocyclette, qu'elle conduise une automobile, qu'elle pilote un avion, qu'elle joue au tennis, au basket-ball, qu'elle nage, qu'elle fasse des sports athlétiques mais leur marche en avant vers le football est critiquée» écrit Gabriel Hanot en 1920[87]. Pour lui, les arguments habituellement avancés - physiologique, moral, social, technique - n'en sont pas vraiment. En effet, «si les femmes prennent goût et persévèrent au football, c'est que leur organisme leur permet de pratiquer ce jeu. Au point de vue moral et social, il n'y a apparemment aucun inconvénient à ce que la femme cesse d'être un être frêle et énigmatique, la délicate poupée, l'éternelle malade: n'oublions pas, d'ailleurs, que l'éternelle malade a tourné des obus et travaillé de nuit dans les usines durant la guerre et qu'à la campagne, surtout dans les Etats balkaniques, la poupée est souvent transformée en bête de somme. Reste l'argument d'ordre technique, qui consiste à déclarer que le football, sport d'application

---

81- «Le Sport Alsacien» du 24 août 1925 - «Le sport et l'école», article signé A.G.

82- «Football-Association» du 2 octobre 1920 - «Les deux avantages du football scolaire, universitaire et militaire» par Gabriel Hanot.

83- Bulletin Mensuel du Comité Central d'Education Physique et de Préparation Militaire de Strasbourg - BNUS M. 500257 - Bulletin de juin 1923 et suivants, principalement de l'année 1927.

84- Edition du 12 octobre 1920 - «Les femmes et le sport», article signé Henri Traen

85- France - Angleterre: voir Le Miroir des Sports nr 17 du 28 octobre 1920 - nr 48 du 2 juin 1921 - France - Belgique: voir le Miroir des Sports nr 190 du 21 février 1924

86- Le Miroir des Sports - nr 249 - du 18 mars 1925 - «Le sport féminin paraît avoir atteint une période de stagnation», article signé R. Peyronnet de Torres.

87- «Football-Association», 1920, page 491 - «Les équipes féminines de football» par Gabriel Hanot

difficile, dur, brutal, ne peut être pratiqué convenablement par la femme. Une seule opération de jeu est au-dessus de leurs moyens : c'est le corner. Le corner, sur un grand terrain, est la pierre d'achoppement du football joué par les femmes car il exige un shoot trop puissant pour elles. C'est pourquoi, elles devraient adopter les dimensions minima fixées par l'International Board (91m x 45,50m), de même qu'elles ont diminué la durée du match ». Phénomène avant tout parisien (Femina-Sports, Racing Club de France et Stade Français), le football féminin n'est pas arrivé à s'implanter en Alsace. En 1920 à Strasbourg, l'ASS et le Racing Club sont des clubs mixtes. 150 femmes pour le premier et une cinquantaine pour le second pratiquent avant tout la gymnastique, le tennis, la natation, l'athlétisme et le basket. Nulle part en Alsace ne fonctionne une section de football féminin. Trop limité à quelques clubs « élitistes » parisiens, le football féminin en France disparaît entièrement vers 1925.

« Rouges contre noirs » : bataille dans le football affinitaire

Si la politique sportive de l'Etat est soutenue par l'ensemble du sport français - à l'exception toutefois de la note militariste qui est refusée par les instances socialistes - la grande famille du sport français se disloque, néanmoins. Elle se divise en plusieurs branches, chacune étant porteur d'une idéologie propre, d'intérêts particuliers. Dans le domaine du football, il existe, comme avant 1914, trois structures, chacune disputant un championnat propre : la FFF, la FGSPF, la FST. « Jusqu'ici, nous nous sommes enorgueillis d'être, nous les sportifs, une grande famille animée d'une même foi ardente, une famille que n'avaient pu diviser ni les questions confessionnelles, ni l'esprit de parti, ni les luttes de castes » écrit Maurice Pefferkorn en 1923[88]. Il imagine la Coupe de France 1923/19234 « disputée par tous les clubs du pays, qu'ils appartiennent à nos Ligues Régionales, aux Patronages Catholiques, à la Fédération Sportive du Travail. Tous les amateurs de football parlent chez nous la même langue quand il s'agit de football. Efforçons-nous, dans le tourbillon fratricide de la vie moderne, de maintenir au moins ce terrain d'entente. Et là encore, le sport aura fait son œuvre sociale ».

L'idée généreuse de Pefferkorn ne se réalise pas. Tout au contraire, le sport est et reste le terrain d'un impitoyable affrontement entre les branches catholique et socialiste. Une bataille plus politique que sportive car la faible représentativité des deux organisations, concrètement sur les stades d'Alsace, ne justifiait pas un tel vacarme des idées. Alfred Lévy tire un constat d'échec dans « Le Sport Alsacien »[89], dès début 1922, en ce qui concerne « l'union sportive » imaginée par les plus optimistes entre la FFF, la Fédération des Patronages et la Fédération Sportive du Travail. « En France, le monde du football est divisé en trois partis entièrement cloisonnés. Jusqu'à présent chacun travaillait dans son coin, convaincu que seuls ses adhérents étaient de vrais sportifs ».

Pour Lévy, on en est arrivé à cette situation de confrontation pour des motifs uniquement politiques, sachant que les ambitions personnelles des dirigeants de chaque organisation n'ont pas favorisé les choses. « L'isolation de la FST a des motifs politiques. On ne veut pas que les jeunes ouvriers fassent du sport avec leurs camarades d'âge issus des classes bourgeoises. On sait que le sport est un moyen - et pas le plus anodin - pour gommer les différences sociales. Des gens qui portent le même maillot (qui ne permet pas de distinguer le riche du pauvre), qui se battent pour les mêmes couleurs, deviennent des amis. Des amis pour toujours. Par contre, la cohabitation dans le même club ouvrier renforce la conscience de classes et la solidarité entre les membres. Eviter le rapprochement avec la bourgeoisie, renforcer la cohésion dans ses propres rangs, tel est l'objectif du sport ouvrier. Ceci rend impossible toute collaboration avec la FFF, cette dernière, la Fifa également, refusant dans son objet social tout ce qui est de nature politique ou confessionnel. Ce qui est réjouissant, par contre, c'est que cette volonté politique à conduit des ouvriers à faire du sport. Mais la ligne de conduite des responsables socialistes n'est de loin pas suivie par tous les socialistes. En effet, de très nombreux ouvriers portent chaque dimanche les couleurs de clubs bourgeois.

La Fédération des Patronages se montre plus raisonnable. Certes, l'on dit souvent qu'elle agit, comme la FST, pour des raisons purement politiques, que les mobiles des uns sont « rouges », « noirs » pour les autres. Mais je ne le crois pas tout à fait. Les dirigeants des Patronages se disent en gros la chose suivante : « avec l'aide des parents d'ailleurs, nous avons donné une éducation moralement saine à nos jeunes. Nous ne pouvons les confier du jour au lendemain à autrui. Il faut que nous soyons certains que les jeunes soient pris en charge par des personnes irréprochables sur le plan éthique. Comme personne ne peut nous donner cette garantie, nous préférons garder nos jeunes dans notre organisation ». Cette position, plus conciliante, a permis un accord avec la FFF : les clubs de Patronage restent en-dehors de la FFF mais peuvent jouer contre les clubs affiliés à la FFF et sans devoir demander l'autorisation pour cela. Il contente les catholiques ainsi que la FFF, cette dernière y trouvant l'avantage de faire davantage encore la promotion du football. Le football y trouve partout son compte. En Alsace également, bien que les résultats pourraient être supérieurs si la Lafa montrait un peu plus de bonne volonté ».

Le 12 novembre 1921, en effet, la FFF et la FGSPF signent une alliance. « Considérant les beaux résultats obtenus par la FGSPF, son programme, son organisation et sa force, les grands services rendus à la jeunesse dans toutes les bran-

88- Le Miroir des Sports - nr 134 - du 25 janvier 1923 - « La portée sociale du sport national et international »

89-« Le Sport Alsacien » du 3 mars 1922 - « la FFF, la Fédération des Patronages et la Fédération Sportive du Travail », article signé Alfred Lévy, rédacteur en chef.

ches du sport et de l'éducation physique », les Patronages sont reconnus par la FFF étant une fédération « de plus de 250 sociétés pratiquant le football, déclarées conformément à la loi du 1er juillet 1901, ayant entre elles un lien non exclusivement sportif et pratiquant le football comme but accessoire d'une méthode d'éducation physique ou de préparation militaire »[90]. Le lien entre les deux fédérations est donc avant tout la Préparation Militaire et non le football. L'accord permet aux clubs des Patronages de jouer dans les championnats des Ligues régionales de la FFF et en Coupe de France. Il isole la FST et fait d'elle le seul adversaire des deux entités désormais très proches l'une de l'autre. A partir de maintenant, la lutte se résume avant tout à une confrontation « catholiques/socialistes », la FFF restant en-dehors du débat et des disputes.

En se calant sur les forces et faiblesses des partis politiques, leurs organismes de tutelle, cette lutte entre sportifs reflète finalement la vie politique alsacienne tout court. Les élections de 1919 sont emportées par le « Bloc National », alliance de l'UPR, le parti catholique, et des libéraux-démocrates conduits par Charles Frey. Elles marquent déjà un déclin relatif du parti socialiste dans lequel cohabitent deux tendances : l'une libérale et francophile incarnée par Jacques Peirotes, l'autre révolutionnaire et germanophile personnifiée par Charles Hueber. Une situation que l'on retrouvera également dans l'organisation sportive ouvrière. Les élections suivantes, celles de 1924, sont marquées par une poussée de la gauche : si le Haut-Rhin n'a toujours pas de député de gauche, dans le Bas-Rhin, par contre, deux socialistes et un communiste entrent au Parlement. Mais la déclaration du nouveau Président du Conseil, le socialiste Herriot, le 17 juin 1924, visant à introduire la législation républicaine en Alsace et en Lorraine a pour conséquences la naissance de l'autonomisme politique et la débandade de la gauche qui perd en 1935 la Mairie de Strasbourg et en 1936 son dernier député bas-rhinois. Dans le Haut-Rhin, la situation est un peu différente avec Colmar et Mulhouse qui redeviennent des municipalités socialistes. Mais malgré tout, les socialistes ont perdu beaucoup de leur importance à compter du milieu des années 1920. C'est l'UPR qui a une influence déterminante sur toute la période de l'entre-deux guerres avec un poids et une implantation qui ne cesse de se renforcer. Il est évident que l'évolution des sports catholique et socialiste est tributaire des rapports de force politiques, que les dissensions internes à la gauche, entre socialistes/communistes, qui aboutiront à la création de deux partis séparés ont des conséquences identiques sur le sport ouvrier. Pire même pour l'unité du sport travailliste, l'éclatement du parti communiste en Alsace, qui se scinde en deux branches, le PC officiel et le PC dissident de tendance autonomiste, a des conséquences encore plus ravageurs.

III-2
Le football de l'Avant-Garde du Rhin : « Pour Dieu et pour la Patrie »[91]

Les 6, 7 et 8 août 1921 a lieu à Strasbourg le Concours de la FGSPF, c'est-à-dire des représentants de l'ensemble du mouvement gymnique catholique français. A ce moment, elle est « un des groupements d'éducation physique et patriotique » les plus vivants et les mieux organisés de France. Vingt-trois ans après sa fondation, elle compte 50 Unions Régionales, 2.000 sociétés affiliées et plus de 200.000 membres actifs. « De tels résultats se passent de commentaires » indique la plaquette officielle du congrès qui insiste aussi sur l'objet social du mouvement resté inchangé depuis sa création : « Développer, par l'emploi rationnel de la gymnastique et des sports athlétiques, les forces physiques et morales de notre jeunesse ouvrière. Préparer ainsi au pays des générations d'hommes robustes et de vaillants soldats ». Les sports athlétiques, en particulier le football, ont donc une mission qui dépasse le seul aspect sportif. « Le culte du drapeau... Le développement physique et moral, la préparation au service militaire, ne sont le monopole de personne. Tous les Français versent une part égale à l'impôt du sang. Les Jeunes des Patronages ont, de ce fait, les mêmes droits que les autres. Au jour du danger, la France n'a pas eu trop de bras pour la défendre, il n'y a pas eu, autour de son drapeau, trop de cœurs vaillants groupés pour le servir et l'aimer ». La FFF, « connaît les beaux résultats obtenus par la FGSPF, son programme, son organisation et sa force ». Elle signe, par conséquent, avec elle l'accord de 1921 car « il est tout naturel qu'un tel groupement qui a rendu et qui rend toujours de grands services à la jeunesse dans toutes les branches du sport et dans celle de l'éducation physique ne puisse songer un instant cesser son œuvre de propagande. Et d'autre part, il est nécessaire qu'il y ait en France une direction unique du football »[92].

L'Avant-Garde du Rhin, qui est l'union régionale alsacienne de la FGSPF, peut s'appuyer au même moment sur un extraordinaire mouvement constitué d'une kyrielle d'associations de nature religieuse, éducative et sportive. Fin 1921, les effectifs d'avant 1914 sont reconstitués, voire dépassés : 55 « Cercles d'Hommes » comptant 10.853 membres et 120 « Cercles de Jeunes Gens » totalisant 10.500 adhérents, fonctionnent. Cette AGR comprenant en son sein le mouvement gymnique et les sports athlétiques regroupés au sein de la « Ligue Sportive d'Alsace », peut s'appuyer sur une base beaucoup plus vaste et qui prend de l'ampleur au fil des années.

90- « Football-Association » 1921, pages 1216 et 1385

91- Les renseignements qui suivent sont extraits du journal les « Jeunes d'Alsace » conservés au siège de l'AGR à Strasbourg

92- « Football-Association », 1921, page 1216 - « Et la FGSPF ? », article signé Georges Duhamel.

Outre les nombreuses associations de caractère purement religieux, on peut signaler en 1928 :

- dans le domaine éducatif, en complément des « Cercles d'Hommes » et des « Cercles de Jeunes Gens », la Fédération de « Chant et de Musique Catholique », les « Cercles d'Etudes », les « Scouts de France », « l'Association Catholique de la Jeunesse Française »,

- dans le secteur social, une banque, le « Crédit Alsacien », le « Préventorium et Foyer pour Enfants » de Marbach, une Caisse de Décès, un « Comité d'initiatives et d'études sociales » intervenant dans le domaine de la construction dans le cadre de la loi Loucheur.

Le football est placé, avec l'athlétisme et le basket, à l'intérieur de la « Ligue Sportive d'Alsace », « Groupe Sportif de l'Union Régionale l'Avant-Garde du Rhin ». Fondée en 1911, son but est « avant tout de se servir du sport au sein de nos Cercles comme un moyen de formation corporelle et de progrès moral ». C'est ce que dit son Président Jean Hoff, un laïque, dans la préface du « Guide des Statuts et Règlements » de la LSA en 1925. Si l'on écoute, Mgr Charles Ruch, l'Evêque de Strasbourg, la finalité première du mouvement AGR, dont fait partie la LSA, est bien sûr religieuse. « A côté des organisations de jeunes adversaires de la religion catholique, à côté de celles qui se disent neutres mais qui en réalité oeuvrent contre nous, il y a les associations pour les catholiques. C'est là, parents catholiques, que vous pouvez et devez mettre vos enfants. Là, au moins, vous serez sûr qu'ils ne se retrouveront pas avec d'autres jeunes que vous n'appréciez pas. Là, grâce à des responsables avisés qui s'occupent de tout ce qui peut les intéresser, les jeunes trouveront matière à se divertir sainement, à peaufiner leur formation religieuse, à se préparer au Service Militaire et à leurs devoirs d'adultes »[93]. Une double finalité, par conséquent, de l'AGR, résumée par le mot d'ordre retenu pour son 25e anniversaire, « pour Dieu et pour la Patrie »[94].

Quelle est l'importance et quel est le niveau de ce « football catholique » ? A l'AG 1921 des « Cercles d'Hommes et de Jeunes Gens », il est fait état de 17 « sections de football » en fonctionnement, huit d'avant 1914 et neuf nouvellement créées. Quand débute la saison 1922/1923, 20 « sections » et 500 footballeurs, soit en moyenne deux équipes par club, sont en activité dans le Bas-Rhin[95]. Trois divisions (A, B, C) sont en place dans les deux départements alsaciens et une Coupe Nationale FGSPF, une sorte de Coupe de France des Patronages Catholiques, se met en place. Non seulement le football, mais l'athlétisme, le tennis, la natation, l'escrime, la pelote basque, le hockey et la lutte ont trouvé un accord de partenariat avec les Fédérations Françaises de ces disciplines respectives. En championnat du Bas-Rhin, en Série A, l'élite, évoluent Benfeld, La Montagne-Verte, Haguenau et Saverne. En Série B, Huttenheim, Les Pierrots de Strasbourg, Cronenbourg et Koenigshoffen. En Série C, Erstein, Dettwiller, Hochfelden et Saint-Maurice Strasbourg. Les trois Champions sont Haguenau (paroisse Saint-Nicolas), les Pierrots de Strasbourg (paroisse Saint-Pierre-le-Vieux) et Hochfelden. Dans le Haut-Rhin, la palme est emportée par Hégenheim en Série A, Colmar (paroisse Saint-Martin) en Série B et Lutterbach en Série C.

L'organisation ne connaît pas un grand développement, c'est le moins que l'on puisse dire. Pour le championnat de la saison 1924/1925[96], il ne reste que deux divisions dans le Haut-Rhin : la Série A avec Colmar, Dornach, Montreux-Jeune, Brunstatt et la Série B avec Heimsbrun, Widensolen, Lutterbach et Tagolsheim. Dans le Bas-Rhin, les trois divisions subsistent. Si la Série C est portée à huit clubs (Weyersheim, Niederschaeffolsheim, Dingsheim, Marienthal, Ettendorf, Schaffhouse, Kerztfeld, Sand), les Séries A (Pierrots, Haguenau, Benfeld) et B (Hoenheim, Cronenbourg,

---

93- « Les Jeunes d'Alsace » du 20 mai 1923 - « Déclaration solennelle de l'évêque sur les associations de jeunes » par Mgr Charles Ruch, Evêque de Strasbourg.

94- Les Jeunes d'Alsace du 5 août 1923

95- Les Jeunes d'Alsace du 31 décembre 1922

96- Les Jeunes d'Alsace du 6 décembre 1925

Koenigshoffen), par contre, sont réduites de quatre à trois clubs. Autant de signes qui démontrent la stagnation du football catholique, même s'il existe des localités (La Wantzenau, Sierentz, par exemple) qui disposent d'une « section football », hors championnat officiel.

La démission, en 1926, du Chanoine Clad comme Directeur Général des « Cercles d'Hommes et de Jeunes Gens » est vraisemblablement un signe supplémentaire d'une certaine crise de croissance du mouvement AGR. « Une démission surprise » mise sur le compte « de problèmes de santé »[97] mais qui ne masque pas des tiraillements depuis belle lurette au sein du mouvement. Comme, par exemple, en 1922, lorsque le Chanoine Clad est mis en minorité dans le cadre de la demande d'affiliation à l'AGR par « l'Alerte Strasbourgeoise », une demande validée par le Comité de l'AGR et à laquelle il avait opposé son veto. « Ni mon honneur, ni ma conscience ne me permettent de me soumettre à l'acte du « Turnrat » qui est un désaveu personnel de mon activité comme Directeur du Cercle Saint-Joseph et la négation de mon autorité comme Directeur Général » écrivait-il le 28 mars 1922 à Mgr Ruch. Les choses sont rentrées dans l'ordre mais le 14 janvier 1926, le Chanoine Clad démissionne des fonctions qu'il avait occupées depuis 1920. L'abbé Jules Hincky[98], son dauphin, prend le relais comme Directeur de la « Fédération des sections de gymnastique, sportives et de préparation militaire des Cercles catholiques de Jeunes Gens ». L'homme fort, la personne qui soutient le mouvement à bout de bras, est Auguste Biecheler, « le fondateur de l'ETB et son Président depuis 30 ans, sur la brèche du mouvement catholique alsacien depuis 45 ans »[99].

Détail patriotique des diplômes de la FGSPF

Congrès de l'AGR en 1930 à Colmar. Il est présidé par le Cardinal Maurin et Mgr Ruch, Evêque de Strasbourg

La régression du football au sein de l'AGR prend une nouvelle dimension à partir de 1928. La saison 1927/1928 est la dernière d'un championnat comprenant trois divisions dans le Bas-Rhin[100]. Pour la saison 1928/1929, il ne reste plus que la « Série A » avec les clubs de Neuhof, Haguenau, Dingsheim, Sarrebourg, Cronenbourg, Hoenheim, Weyersheim et la « Série B » avec Niederschaeffolsheim, Bischheim et La Robertsau, série B qui ne peut plus fonctionner que par l'appoint des équipes réserves de Cronenbourg, Haguenau et Hoenheim. Dans le Haut-Rhin, on en est déjà à une seule et unique division avec Morschwiller, Tagolsheim, Heimsbrunn, Dornach, Lutterbach, Saint-Martin Colmar. A l'orée des années 1930, la perte d'importance du mouvement se poursuit. La saison 1929/1930 ne voit plus qu'une « Série A » du Bas-Rhin avec six clubs (Weyersheim, Dingsheim, Sarrebourg, Hoenheim, Haguenau, Cronenbourg) et une « Série B » de trois clubs (La Robertsau, Niederschaeffolsheim, Koenigshoffen), complétée des équipes réserves de Sarrebourg, Cronenbourg et Haguenau. Cependant, sur un plan national, la LSA remporte quelques succès. Lors de la saison 1925/1926, les « Pierrots » de Strasbourg arrivent en demi-finale de la Coupe Nationale FGSPF. Ils sont imités par « Saint-Nicolas » Haguenau, Quart de finaliste en 1926/1927, Demi-finaliste en 1927/1928, Finaliste en 1929/1930, battu sur le stade du Red Star de Paris, le 18 mai 1930, par « Le Drapeau de Fougères » et enfin vainqueur de cette Coupe Nationale, le 22 avril 1934 à Besançon, battant par 3-1 le club « Rhône Sportif » du quartier Terreaux de Lyon ». Les « bleus et jaunes » des « Sports Réunis Saint-Nicolas » de Haguenau sont, avec ces résultats, le plus illustre représentant du football catholique alsacien.

Cette performance des Haguenauviens ne peut masquer la situation médiocre du football catholique en général. Dans le milieu des années 1930, s'installe même un certain malaise. Il est la conséquence d'un message trop orienté vers le religieux, d'une « déclericalisation » de la société alsacienne, d'une crise qui secoue l'UPR en haut lieu et qui

97- Les Jeunes d'Alsace du 24 janvier 1926

98- Personnalité de premier plan du catholicisme alsacien de l'entre-deux guerres. Né en 1890 à Masevaux, études de philosophie à l'Université de Strasbourg (1909-1914), ordonné prêtre en 1914, Vicaire de la paroisse Saint-Etienne en 1920, Secrétaire Général des Cercles d'Hommes et de Jeunes Gens (1922), Sous-Directeur des Œuvres Diocésaines (1923), élément important du « Comité d'Action » contre la déclaration Hériot (1924), Chanoine Honoraire de la Cathédrale de Strasbourg (1930) - voir « Les Jeunes d'Alsace » du 9 novembre 1930

99- Les Jeunes d'Alsace du 19 février 1928

100- Les Jeunes d'Alsace 1928 - Réunion LSA du 1er avril 1928

donne naissance, en novembre 1928, à la création d'un second parti politique catholique, « l'Action Populaire Nationale d'Alsace ». Cette crise rompt l'unité du catholicisme politique. Elle touche aussi le monde associatif catholique, entre autre le secteur sportif qui n'avait pas besoin de cette division au sommet de la pyramide. Le 17 avril 1936, le journal « Le Sport »[101], fait état d'un « malaise » au sein de la LSA, désireuse de prendre son autonomie par rapport à l'AGR, de l'incapacité de son Comité-Directeur qu'il souhaite voir remplacé au plus vite. On reproche à ce dernier les trop nombreux ralliements de clubs LSA à la Lafa. Les « Pierrots », par exemple, n'ont plus aucune équipe dans le championnat LSA. D'autres clubs, comme « Notre-Dame » de Strasbourg, Hoenheim et « Saint-Nicolas » de Haguenau, font jouer leur formation fanion dans le championnat de la Lafa et leur équipe réserve dans le championnat de la LSA. « Certains clubs maintiennent une équipe dans la LSA, juste pour pouvoir dire qu'ils sont encore « patros ». De plus, il y a trop de forfaits dans ce championnat LSA. Le cas de la rencontre Cronenbourg - Sarrebourg est significatif : « Sarrebourg a déclaré forfait, préférant jouer la Coupe de Saverne, une compétition organisée par la Lafa ». Quant au club de référence à Strasbourg, « Notre-Dame », « il a déplacé son équipe seconde à Weyersheim, huit joueurs sans véritable gardien de but, et le club est coutumier du fait ». A la lecture de la presse, les exemples démontrant un désintérêt du football catholique, sont constants. Seules deux divisions subsistent dans le Bas-Rhin pour la saison 1935/1936. La « Division d'Honneur » avec Haguenau, Cronenbourg, Mommenheim, Hoenheim, Sarrebourg, Dingsheim, Weyersheim, Notre-Dame. La Division 1, comprenant Weyersheim 2, Dachstein, Herrlisheim, Durrenbach, Holtzheim, Ernolsheim, Niederschaeffolsheim. Nulle part, il n'est plus fait mention de football AGR dans le Haut-Rhin. Un football qualitativement très faible puisque la petite localité de Dingsheim est sacrée Championne de Division d'Honneur 1935/1936 ! Le football catholique est donc un échec à tous points de vue.

Il n'en est pas différemment de la religion juive qui avait, elle aussi, tenté de s'introduire dans le football, via les clubs « Hakoah », nés en Europe Centrale. Strasbourg et Mulhouse disposent également d'une équipe « Hakoah » vers 1925 mais, là aussi, les meilleurs joueurs émigrent dans les clubs civils et les clubs disparaissent. Le Hongrois Descoe, par exemple, vedette du « Hakoah » de Mulhouse part à l'AS Mulhouse, puis devient un grand attaquant dans la belle équipe de l'ASS. La finalité politique et religieuse de ces clubs affinitaires juifs est établie par « Le Miroir des Sports ». En juillet 1926, le « Hakoah » de Vienne revient d'une tournée aux Etats-Unis. Henry Musnik est témoin de l'évènement[102] : « De même que la tournée du Hakoah aux Etats-Unis fut une excellente occasion de propagande en faveur de la race juive, le retour de l'équipe dans la capitale autrichienne a été marqué par une imposante manifestation au bénéfice des sémites. Une foule énorme attendait les valeureux footballeurs pour les acclamer. Tous les juifs de la ville et des environs immédiats s'étaient donnés rendez-vous à la sortie de la gare et l'ovation, qui accueillit les athlètes quand ils apparurent, fut impressionnante. Les plus hautes personnalités coreligionnaires étaient accourues également. On compta 52 automobiles de maître. Et tout ce monde arborait fièrement les couleurs « bleu et blanc », qui sont celles des Sionistes, c'est-à-dire des partisans du retour à la terre natale de Palestine. Ajoutons que ces couleurs, de même que l'écusson national juif (l'étoile de David), sont les emblèmes très respectés du Hakoah ».

Une autre tentative pour faire vivre un football affinitaire se terminera sur un échec. Celui tenté, en France et en Alsace, par les partis de gauche.

Les Sports Réunis Saint-Nicolas de Haguenau, vainqueurs de la Coupe Nationale FGSPF 1934

101- Imprimé par la « Société d'Edition de la Basse-Alsace » (groupe du journal « l'Alsacien »). On peut donc supposer qu'il s'agit d'une analyse faite par le mouvement catholique lui-même. « Le Sport » a pris la suite, fin 1935, de « Alsace-Football ». Les renseignements qui suivent sont extraits des éditions d'octobre, novembre et décembre 1935 de l'un ou l'autre de ces deux journaux.

102- Le Miroir des Sports - nr 323 - du 7 juillet 1926 - « Le football du club viennois « Hakoah » par Henry Musnik

III-2
Le Football Ouvrier alsacien: « Au service du prolétariat dans la lutte contre la bourgeoisie »

Deux Fédération Internationales : l'une socialiste, l'autre communiste

Au Congrès de Tours, en décembre 1920, les socialistes fidèles à la ligne SFIO et ceux gagnés par le bolchevisme se séparent. La scission donne naissance au Parti Communiste et à une nouvelle SFIO purement socialiste. Elle se répercute en juin 1922, sur un plan syndical, par la création de la CGTU communiste qui se détache de la CGT restée socialiste. Sur un plan sportif, la division socialistes/communistes est consommée le 22 juillet 1923. Ce jour là, au Congrès de Montreuil, les communistes prennent le contrôle de la Fédération Sportive du Travail (FST) et les socialistes, minoritaires, créent dans la foulée leur organisation propre, « l'Union des Sociétés Sportives et Gymniques du Travail » (USSGT). La FST adhère à « Internationale Rouge Sportive » (RSI)[103], de tendance communiste, basée à Moscou et l'USSGT à « l'Internationale Sportive de Lucerne » (ISL)[104] fondée par le « Comité Sportif International », une émanation de la Social-Démocratie européenne. Pour plus de dix ans, la FST communiste et l'USSGT socialiste vont se comporter en frères ennemis. En Alsace, le processus de la division et du fonctionnement est plus compliqué et plus particulier que sur le plan national[105].

L'idée d'organiser le mouvement sportif ouvrier sur un plan européen remonte à 1913[106]. Pour Pentecôte 1913, le Belge Bridoux avait convoqué à Gand une réunion entre les représentants du sport ouvrier anglais, allemand, belge et français pour décider la création d'une « Internationale ». Une seconde rencontre était programmée pour l'automne 1914 mais la guerre stoppa tout. Le 5 avril 1920, Belges et Français relancent l'idée de 1913, lors d'une réunion à Paris qui débouche sur un premier Congrès International, celui de Lucerne du 12 septembre 1920. L'organisation adopte le nom de « Fédération Internationale pour le Sport et l'Education Physique » mais se fait connaître davantage sous la dénomination « d'Internationale pour le Sport Ouvrier de Lucerne » ou « d'Internationale Sportive de Lucerne » (ISL). Participent à l'acte de fondation : la Belgique (3.000 membres), l'Allemagne (640.000), l'Angleterre (2.000), la France avec la FST et ses 6.000 membres, la Fédération des Sociétés d'Alsace-Lorraine - FSTAL- (6.000 membres également)[107], la Finlande (17.000), le Luxembourg (en création), la Suisse (11.000) et la Tchécoslovaquie (200.000). Son but est la promotion du sport ouvrier « dans un esprit de lutte des classes » et, à la demande expresse de la Belgique et de la France, « d'antimilitarisme ». Ses fondateurs considèrent que le sport n'est pas moins important que l'action politique et syndicale dans « la lutte contre le capitalisme, le nationalisme et le militarisme » et qu'il est « indispensable pour la progression morale du prolétariat international ». De la part des pouvoirs publics, fussent-ils capitalistes, la LSI exige « la liberté d'action », des partis et syndicats socialistes « le retrait des jeunes des associations sportives bourgeoises, propagandistes du militarisme et du nationalisme », des sportifs prolétaires « l'union, car unis, ils pourront faire bouger la terre entière ». Fondée à Lucerne, la LSI s'installe à Bruxelles, puis prend Leipzig pour siège à compter de 1922.

Le 23 juillet 1921 est créée une seconde organisation dans le sport ouvrier international, la RSI, concurrente politique et idéologique de la LSI, depuis que dans la majorité des pays, socialistes et communistes se sont séparés. « Une fondation faite par « Moscou », sans qu'il y ait eu des dirigeants et une troupe », en d'autres termes, une émanation du pouvoir russe sans qu'il y ait une représentation sous forme de sympathisants et de dirigeants ; à la base, « l'Internationale Communiste », « l'Internationale des Syndicats Rouges » et « l'Internationale de la Jeunesse Communiste, c'est tout ; de plus, de l'argent provenant des fameux fonds de propagande russes. Alors que la LSI a été créée par des Fédérations représentant véritablement des sportifs ouvriers, la RSI est seulement l'émanation du Parti Communiste et de ses organisations satellites » ne manque pas de faire remarquer le journal des socialistes bas-rhinois[108]. Et d'insister sur les finalités de la RSI contenues dans l'article 6 de ses statuts : « Combattre l'Internationale menchéviste de Lucerne, se servir du sport dans un but révolutionnaire, préparer la révolution mondiale ». Un objectif qui explique la séparation entre « roses » et « rouges » et la certitude, finalement, pour les socialistes alsaciens que « la majorité des clubs ouvriers d'Alsace et de Lorraine ne se laissera pas manipuler par la dictature du Parti Communiste ».

103- RSI ou « Rote Sport Internationale ».

104- LSI ou « Luzerner Arbeiter Sport Internationale »

105- Les développements qui suivent sont extraits de la presse généraliste alsacienne : « La Presse Libre » organe du Parti Socialiste, « l'Humanité », version Alsace/Lorraine du Parti Communiste français, « Le Nouveau Monde », le journal du « Parti Communiste Opposition » (PCO) ou KPO « Kommunistische Partei Opposition », ainsi que de l'hebdomadaire sportif « Le Sport Ouvrier », l'organe de presse de la FSTAL, dirigé, comme la FSTAL, durant tout l'entre-deux-guerres par les communistes. Des emprunts sont faits, par ailleurs, au Professeur Léon Strauss, seul historien à s'être intéressé au sport ouvrier alsacien. (Voir « Le Sport Travailliste français pendant l'entre-deux-guerres » dans « Les origines du Sport Ouvrier en Europe », recueil d'articles sous la direction de Pierre Arnaud - L'Harmattan - 1994).

106- « La Presse Libre » du 25 mars 1930 - « Les principes de base de « l'Internationale pour le Sport Ouvrier de Lucerne ».

107- Il s'agit certainement d'une erreur. Toutes les sources donnent, en effet, un effectif de 10/12.000 membres vers 1920.

108- La Presse Libre du 8 avril 1930 - « Pourquoi les Communistes ont créé une Internationale du Sport Rouge »

La Fédération Sportive du Travail d'Alsace-Lorraine de 1920 à 1935 : un parcours houleux

1920/1924 : des relations tièdes entre socialistes et communistes d'Alsace-Lorraine et les « camarades de l'intérieur ».

On l'a vu, la FSTAL fonctionne à partir de l'été 1919. Avant même, la séparation entre communistes et socialistes, les relations entre la FST et la FSTAL sont difficiles. Il est donc impossible d'imputer la responsabilité de la mauvaise ambiance régnant, dès le début, entre Paris et Strasbourg aux affrontements entre les tenants d'une ligne social-démocrate et ceux alignés sur Moscou. Les difficultés relèvent uniquement de « différences d'appréciation », le rapport des forces ou des effectifs en présence des deux côtés étant vraisemblablement le facteur principal des divergences sur lesquelles peu d'informations sont mis sur le devant de la scène.

En 1927, « Le Sport Ouvrier » revient sur le sujet et donne des explications qui paraissent dignes de foi concernant les motifs de la volonté d'autonomie de la FSTAL vis-à-vis de la FST[109] : « Une fois créée, la FSTAL s'est aussitôt affiliée à la LSI. En effet, les statuts de cette dernière le permettaient. Nous nous sommes également affiliés au mouvement sportif ouvrier français. Cependant, une organisation, parfaitement structurée comme celle d'Alsace/Lorraine, était quelque peu déboussolée à l'intérieur de la FST de France dont le fonctionnement était trop nouveau et trop mystérieux pour nous. Les tentatives de nous faire intégrer la FST avortèrent pour des divergences de vue sur la manière de concevoir notre développement. Malgré tout, nous avons essayé de nous arranger avec nos camarades de « l'intérieur » et sommes passés par leur intermédiaire pour nos contacts internationaux. Mais nos efforts, tendant à leur faire comprendre la nécessité de réformer fondamentalement leur organisation et de la calquer sur la nôtre, qui depuis longtemps avait fait ses preuves, sont restés sans suite. Notre Fédération, avec ses 10.000 membres, avait un seul délégué au Congrès National et était placée de ce fait en situation de minorité face à une majorité qui, elle, n'était représentée que par 6.000 membres ! A l'indifférence de la FST d'entreprendre les réformes nécessaires, se sont joint - ce qui de notre part a donné matière à quelques complexes - les difficultés linguistiques. Sur ce plan, la décision de la LSI autorisant, pour le motif de la « particularité linguistique », l'adhésion de fédérations régionales restant autonomes par rapport à leur fédération nationale, est arrivée à point nommé. Nous nous sommes appuyés sur cette disposition pour être acceptés à l'unanimité à la LSI avec le statut de membre jouissant d'une entière indépendance ».

Cette version des faits - une FSTAL plus ou moins intégrée au départ dans la FST, puis revendiquant et obtenant son autonomie - est confirmée par la LSI. Elle ressort du compte-rendu des travaux de la « Conférence de Francfort » qui se déroule les 24 et 25 avril 1924. A l'ordre du jour du « Bureau », composé de la Belgique, de l'Allemagne, de la France et de la Tchécoslovaquie, figure la question « des relations entre l'Alsace/Lorraine et la France ». Guillevic, le représentant de la France, donne une indication de l'importance du Sport Ouvrier français, en juillet 1923, au moment de l'éclatement de la FST en une branche socialiste et une branche communiste. Sans préciser que la FSTAL compte pour 9 à 10.000 sportifs dans les chiffres qu'il va citer, le dirigeant de la FST, de tendance socialiste, déclare[110] : « En France, des difficultés se font voir. Notre FST comptait 13.000 membres en juillet 1923. Aujourd'hui, l'organisation communiste ne réunit que 2.000 membres mais la situation de notre groupe n'est pas brillante non plus ». Le lendemain, à la « Conférence des Administrateurs », Alfred Quiri, le représentant de la FSTAL et rédacteur en chef du « Sport Ouvrier » indique « il y a un an, j'ai communiqué au « Bureau » l'indépendance de notre Fédération ». Il insiste pour « être admis comme délégué puisque le « Bureau International » l'a invité à cette Conférence ». En clair, Quiri revendique le droit de vote sur la question de l'autonomie de la FSTAL à la LSI. Guillevic « repousse cette proposition avec énergie ». Quant à la Belgique, elle indique que « l'Alsace fait partie de la FST », rappelant les « Conférences de Strasbourg » de 1919 et 1921 au cours desquelles « la dépendance des Alsaciens a été fixée et consentie par eux. Jamais, on ne nous a communiqué que les résolutions de Strasbourg étaient annulées. Refusons aujourd'hui le droit de vote à Quiri ». Cependant, « pour éviter que les débats ne deviennent infinis », Bridoux, le représentant belge, « propose l'admission provisoire » de la FSTAL comme membre à part entière de la LSI. Bien qu'on tente de lui expliquer que « les partis, les syndicats, les coopératives, n'ont qu'une centrale à Paris », le représentant alsacien revient à la charge : « Je m'étonne que l'on veuille ajourner la décision. J'ai l'impression d'être à la barre d'un tribunal. La Fédération alsacienne traitera, à nouveau, la question à fond, avec la solidité allemande mais elle ne trouvera pas d'autre solution que la séparation entre la FST et la FSTAL. Le mieux, c'est que les deux restent séparées ». Les discussions reprennent après une longue interruption de séance. L'un des deux représentants allemands se ligue avec la Belgique et la France. Quiri proteste : « Nous correspondons directement avec le « Bureau International ». Nous ne sommes pas assez idiots pour faire les frais d'un voyage à Francfort pour n'y être que tolérés. Nous voulons rester adhérents de Lucerne, mais jamais comme sous-section française ». Pekkala, le dirigeant finlandais, se range du côté de Quiri : « Je crois que l'Alsace/Lorraine est indépendante puisqu'elle a transmis ses cotisations sans l'entremise de Paris. Celui qui est appelé à Francfort ne peut être renvoyé sans façon. En Finlande, on ne verrait pas de la solidarité dans cet acte. Même si les statuts sont aussi sévères, on devrait faire exception à la règle et admettre deux groupes comme en

---

109- Le Sport Ouvrier du 5 juin, 5 juillet et 5 octobre 1927 - trois articles intitulés « La situation alsacienne » et qui font le point des relations conflictuelles entre la FSTAL et la FST entre 1920 et 1927.

110- PV de la Conférence de Francfort de l'Union Internationale d'Education Physique et Sportive du Travail, Avril 1924 - Friedrich Ebert Stiftung à Bonn - cote C 80 - 1313.

Tchécoslovaquie, sinon nous nous engageons dans une voie dangereuse ». La Conférence de Francfort ne tranche pas mais l'obstination de Quiri est payante. En 1924 encore, la FSTAL est reconnue comme membre à part entière de la LSI[111]. Avec 80% des effectifs du sport ouvrier français, la décision de « Lucerne » pouvait difficilement être différente.

1925 : discorde entre communistes et socialistes d'Alsace-Lorraine et éclatement de la FSTAL.

En 1925, la FSTAL éclate. Communistes et socialistes se séparent. Une division qui suit celle qui s'est opérée dans la FST à Paris, deux ans et demi plus tôt, en juillet 1923. Les deux camps se renvoient évidemment la responsabilité de la cassure de l'unité du sport ouvrier français. Pour les socialistes bas-rhinois, si les choses ont duré jusqu'en 1923, c'est que[112], « les Moscovites étaient trop occupés jusqu'à présent par les scissions politique et syndicale pour penser à la FST ». Les « Moscovites », c'est-à-dire la tendance communiste de la FST. Pour la mouvance socialiste, « les réformistes » pour l'aile communiste, la séparation était préméditée : « Ils ont commencé par créer un « Comité d'Etudes Sportives Communistes » qui s'est mis au « travail » selon la tactique classique de Moscou, en rendant les autres responsables de toutes les erreurs. Une première grosse attaque s'est produite contre nous avant le Congrès de 1922. Puis, a suivi une campagne de désinformation sur les prétendus effectifs de la RSI. Néanmoins, le Conseil Fédéral est resté uni, composé de représentants de la SFIO et l'Union Socialiste/Communiste. A l'ouverture du Congrès 1923, les plus puristes des communistes ont demandé que les travaux soient placés sous la présidence d'honneur des prisonniers politiques. Nous avons répondu positivement à la condition que soient pris en compte les prisonniers politiques du monde entier. Cela a déplu aux partisans de Moscou. En réaction, ils n'ont pas approuvé le Rapport d'Activité de l'exercice écoulé qui faisait allusion, dans la partie consacrée à l'antimilitarisme, aux basses œuvres de l'Armée Rouge. On passa au vote : 126 membres étaient contre l'approbation du rapport, 123 pour, 2 abstentions ». La séparation « rouges/roses » dans la FST est consommée. Les Communistes restent dans la FST et les Socialistes créent leur structure fédérale, « l'Union des Sociétés Sportives et Gymniques du Travail » (USSSGT).

En Alsace, la séparation se fait également lors d'une Assemblée Générale. Les tiraillements entre socialistes et communistes étaient constants mais personne ne s'attendait à ce que le Congrès 1925 de la FSTAL se termine en queue de poisson. C'est précisément pour éviter tout problème de cohabitation entre les deux familles politiques que « les Chorales Ouvrières » avaient pris, le 8 décembre 1922[113], une résolution demandant la neutralité politique de leur Fédération et que les questions d'appartenance politique soient traitées au niveau local, celui des associations ou des clubs. « Pour la FSTAL, les choses sont claires : nous nous voulons être indépendants de tout parti, tout simplement sommes nous antimilitaristes, adversaires des impérialistes, des capitalistes et des fascistes ». Mais ce qui est dit en 1922 n'est plus forcément vrai trois ans plus tard, et les vœux pieux, tenus en centrale, n'ont pas obligatoirement la même portée sur le terrain. Ainsi, « l'Humanité » du 21 juillet 1923 stigmatise-t-elle l'attitude de socio-démocrates qui se conduisent « en adversaires du mouvement sportif ouvrier », votant, comme conseillers municipaux, dans telle localité des subventions pour « le club bourgeois » et dans telle autre, s'abstenant du même vote pour une aide en faveur du club ouvrier. La décision, qui frappe le plus les esprits, est incontestablement l'exclusion de Jacques Peirotes de la « Chorale Ouvrière de La Robertsau »[114]. Le Maire socialiste de Strasbourg, qualifié de « protecteur de la Préparation Militaire » est exclu de la FSTAL « pour manquement aux principes et statuts du sport ouvrier libre et pour non observation des devoirs qui devraient être ceux d'un représentant socialiste de la classe ouvrière, fût-il Maire de Strasbourg » ! Il faut dire que le Parti Communiste contrôle la FSTAL.

La goutte d'eau qui finalement fait déborder le vase est le Congrès du 6 décembre 1925 qui a lieu à Strasbourg/Neudorf[115]. La ratification de l'affiliation de deux nouveaux clubs, « l'Espérance » de Strasbourg et « la Liberté » d'Ostwald met le feu aux poudres. Le Congrès est partagé : 46 voix sont pour, 46 sont contre. Les socialistes, favorables à l'adhésion, en appellent « à tous ceux qui ont une relation sincère avec l'ancienne FSTAL et qui sont du côté de la LSI » à quitter la salle. Ils terminent leurs travaux, entre socialistes, au restaurant « Au Buffle » à Strasbourg/Ville. « La nécessaire séparation, prévisible depuis des années, est faite ». Les Strasbourgeois Philippe Krieger et Charles Stoeffler sont élus 1er et 2e Président de la structure dissidente à la FSTAL en cours de création.

Celle-ci se constitue statutairement le 2 avril 1926, à « La Ville de Colmar » à Sélestat en présence du Dr Bronner, Maire socialiste de Sélestat[116]. Celui-ci souhaite la bienvenue aux congressistes « au nom de la Ville de Sélestat et du Parti Socialiste ». L'USSGT parisienne est représentée par Guillevic, le contradicteur de Quiri à Francfort en 1924. Dix clubs sont présents pour créer la branche alsacienne (il n'y a aucun club mosellan) de l'USSGT : l'Espérance de Strasbourg (300 membres), Neuhof/Stockfeld (101), Bischheim (190), Ostwald (82), Sainte-Marie-aux-Mines (300), Sainte-

111- « La Presse Libre » du 25 mars 1930 - « Les principes de base de « l'Internationale pour le Sport Ouvrier de Lucerne ».

112- La Presse Libre du 26 juillet 1923

113- Le Sport Ouvrier du 5 juin, 5 juillet et 5 octobre 1927 - trois articles intitulés « La situation alsacienne » et qui font le point des relations conflictuelles entre la FSTAL et la FST entre 1920 et 1927.

114- L'Humanité d'Alsace/Lorraine du 9 août 1923

115- La Presse Libre du 9 décembre 1925

116- La Presse Libre des 29 janvier et 6 avril 1926

Croix-aux-Mines (105), Guebwiller (190), Buhl (80), Mulhouse (210), Colmar (76). Ils décident de s'affilier aux structures nationale[117] et internationale (l'USSGT et la LSI) et, avant de se quitter, adoptent un texte qui fait mention : « des forces, qui depuis trois ans, sont à l'œuvre pour utiliser notre organisation à des fins démagogiques au profit des moscovites », du travail à venir qui sera « un combat pour le socialisme » et qui se fera « dans l'intérêt du prolétariat tout entier ». Auguste Dorsi, employé à la Caisse de Maladie, est élu Président de la nouvelle structure qui prend assez rapidement la dénomination de « Fédération Sportive et Gymnique du Travail, section régionale de l'USSGT de France »[118]. La grande majorité des clubs (à environ 85% pour l'ensemble des disciplines, à 100% pour le football) reste cependant affiliée à la FSTAL. Il faut reconnaître que mettre sur pied de nouveaux championnats est un obstacle trop dissuasif pour changer d'organisation sportive. La « Presse Libre » continue, donc, à rendre compte des activités socialistes sous la rubrique « le Sport Ouvrier Libre » et communistes sous le titre « Clubs FST ».

1925-1929 : communistes parisiens et socialistes d'Alsace/Lorraine opposés aux communistes de la FSTAL.

L'adhésion à Francfort en 1924 de la FSTAL comme Fédération à part entière de la LSI ne règle pas pour autant la lutte pour le pouvoir entre les deux organisations françaises. Tout au contraire... La tension et l'escalade verbale montent souvent de plusieurs tons. La FSTAL parle de « haine », « d'actes de sabotage » de la FST à son encontre ; Paris, de son côté, soulève la question des relations privilégiées de la FSTAL avec le sport ouvrier allemand, condamne la résolution alsacienne présentée au Congrès d'Helsingfors, en août 1927, visant à obtenir l'union entre la LSI et la RSI. Tout motif est prétexte pour s'affronter méchamment. En 1927, les effectifs de la LSI plaident toujours en faveur de l'Alsace/Lorraine : Allemagne (915.000), Autriche (150.000), Tchécoslovaquie (150.000), Finlande (36.000), Suisse (17.000), Alsace/Lorraine (12.000), Belgique (10.000), France (5.000), Pologne (5.000), la Lettonie, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Hongrie, la Yougoslavie comptant « pour mémoire »[119]. Autant dire que les Parisiens ont du mal à faire entendre raison à leurs « camarades » de l'est de la France. En juin 1926 encore, Bontemps, le représentant de la FST avait tenté d'obtenir l'exclusion de l'Alsace/Lorraine de la SASI se basant sur le fait que seul le bureau, et non l'A.G., avait validé l'adhésion. A cet argument, il lui fut répondu que « les Français s'étaient satisfaits de cette situation et qu'il ne convenait pas de revenir sur une décision acceptée et entérinée »[120].

Pourtant en 1929, la LSI, devenue entre-temps la SASI[121], exclut la FSTAL. « L'opération » se passe en octobre 1929 au Congrès de Prague[122] auquel les Alsaciens/Lorrains, pourtant membres de droit, ne sont pas invités. Le Belge Devlieger explique à la tribune que « la FSTAL est devenu un sérieux handicap pour faire un travail efficace en France. Il faut que cela prenne fin ». Bien que le communiqué officiel de l'exclusion n'arrive en Alsace que fin février 1930, chacun a compris que, cette fois, la décision est irréversible. La section Lorraine, communiste orthodoxe, lance déjà début décembre 1929, un appel à toutes les disciplines de la FSTAL pour une affiliation à la RSI, dénonçant « le caractère fasciste de l'Internationale de Lucerne, sa proximité de la bourgeoisie et du capitalisme, la lutte de celui-ci contre l'Union Soviétique ». Il semble bien que la FSTAL ait été victime de sa demande à la SASI « de ne pas affilier les dissidents de la FSGTAL »[123], demande évidemment impossible à accepter par l'organisation de Lucerne car tournée vers ses propres rangs. A partir de là, est lancée l'idée d'une affiliation de la FSTAL à l'USSGT, position tout aussi utopique que la précédente. Cependant, c'est sur ce dernier argument que se fonde la SASI pour exclure la FSTAL[124].

1930 : la victoire des communistes orthodoxes sur les communistes oppositionnels.

Cette exclusion entraîne un malaise certain dans les rangs de la FSTAL, entre communistes oppositionnels strasbourgeois et communistes mosellans alignés sur le Parti Communiste, une situation dont se réjouissent les socialistes bas-rhinois qui ne manquent pas de faire remarquer « que la voie pour Moscou est enfin ouverte pour les communistes messins, fidèles parmi les fidèles dans l'application de la ligne du Parti ». Une situation qui plaît, bien évidemment, aussi aux sportifs socialistes de la FSGTAL, enfin, débarrassés de la FSTAL communiste à la SASI.

Une AG Extraordinaire de la FSTAL est convoquée pour le dimanche 27 avril 1930. Elle doit décider l'orientation à mener : s'affilier à Moscou ? Créer « une Internationale alsacienne »[125], une solution pas à exclure. La première hypothèse est très éloignée des idées du KPO, à présent allié aux autonomistes alsaciens qui lui ont permis de gagner la

---

117- Le compte-rendu de La Presse Libre parle encore de FST. Il s'agit évidemment de l'USSGT

118- La Presse Libre du 9 mai 1930, par exemple - « Appel aux membres de la FSTAL » - voir aussi dossier FGST au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Strasbourg.

119- Le Sport Ouvrier du 5 juin, 5 juillet et 5 octobre 1927 - trois articles intitulés « La situation alsacienne » et qui font le point des relations conflictuelles entre la FSTAL et la FST entre 1920 et 1927.

120- Le Sport Ouvrier du 5 juillet 1926 - « La question de l'Alsace-Lorraine au Bureau International »

121- Sozialistische Arbeiter Sport Internationale, c'est-à-dire « Internationale Socialiste du Sport Ouvrier ».

122- Le Sport Ouvrier du 5 novembre 1929 mais aussi du 5 décembre 1929 et La Presse Libre du 27 février 1930

123- Le Sport Ouvrier du 5 juillet 1926 - « La question de l'Alsace-Lorraine au Bureau International »

124- Voir Léon Strauss dans « Les origines du sport ouvrier en Europe », page 210 - Archives Nationales AN - F7 - 13137

125- La Presse Libre du 4 avril 1930

Mairie de Strasbourg, alliance qui lui a valu l'exclusion du PCF. Un KPO qui à ce moment est vraisemblablement moins à gauche que le Parti Socialiste. Celui-ci ne manque pas de remuer le couteau dans la plaie de la branche alsacienne de la FSTAL dirigée par le KPO, en agitant le spectre de la dictature bolchevique : « La RSI est soumise à l'Internationale communiste. Sa parole est à appliquer sans discuter, qu'elle serve ou non le sportif ouvrier » indique « La Presse Libre », le 22 mars 1930. Et de les appeler à quitter les rangs de la FSTAL et de rejoindre ceux de la FSGTAL : « Notre devoir est de vous avertir et de vous demander de quitter la RSI, de revenir à la LSI. Rejoignez les millions de membres de l'Internationale Socialiste ». L'appel a relativement peu de succès. Dans le football, deux clubs - dont le FCO Strasbourg - rejoignent l'organisation socialiste « mais le FCOS a déjà été reconstitué avec d'anciens membres » annonce « Le Nouveau Monde » du 16 décembre 1930. Outre la FSGTAL, la RSI fait également pression sur la Direction de la FSTAL. Dans le « Nouveau Monde » du 25 avril 1930, à 48 heures de l'A.G.E. de la FSTAL, elle adresse un message politique particulièrement combatif « aux sportifs ouvriers révolutionnaires d'Alsace/Lorraine » dans lequel, à l'évidence, le KPO ne peut pas se reconnaître et qui le dessert plus qu'il ne le sert. Une tactique vraisemblablement voulue par Moscou pour provoquer et afficher encore plus clairement la division en deux clans, KPO et PCF. Finalement, cette A.G.E. du 27 avril décide de surseoir à l'adhésion immédiate à la RSI. Elle marque, tout de même, « un accord de principe » pour rejoindre l'organisation de Moscou mais plus tard, à une date indéfinie. La décision est prise à une nette majorité : 51 voix (alsaciennes) pour une adhésion « de principe », 19 voix (mosellanes) pour une adhésion immédiate, 19 abstentions. « Les camarades lorrains étaient déçus et abattus par le résultat » mentionne « Le Nouveau Monde » dans son compte-rendu du 2 mai.

La question est finalement tranchée au Congrès de la FSTAL de décembre 1930. Pour le « Nouveau Monde »[126], « c'était tout sauf une rencontre des sportifs ouvriers d'Alsace/Lorraine mais l'utilisation du sport par des éléments cherchant à en faire la bouée de sauvetage d'un parti politique en naufrage » ! Seul un club sur deux (105 sur 205) est présent. Le Congrès se déroule dans une ambiance détestable. La présentation du « Rapport Moral » par le Président Hengstler est chahutée par une partie de l'assemblée. « Dégoûté par les critiques émises pendant et déjà avant le Congrès » Hengstler quitte la salle. Un représentant de la RSI monte à la tribune et transmet les amitiés de Moscou et de Berlin. Schwob, le représentant de Basse-Yutz, se lance dans un discours « entendu déjà des dizaines de fois dans des Congrès du Parti ou des Syndicats relevant de cette même nuance politique ». L'assemblée est ignorée, les participants n'ont pas voix au chapitre, « stoppés dans leur demande de parole ou bousculés par des « sur/révolutionnaires ». Personne ne sait vraiment si la résolution de s'affilier à la RSI est valable, le Congrès n'en ayant pas eu explicitement connaissance. La structure juridique « FSTAL » est conservée mais un nouveau Comité est élu : René Schwob succède à Emile Hengstler, Eugène Wurtz de Schiltigheim, Charles Doberer de Neudorf et Ungerer de Strasbourg, sont élus respectivement Vice-Président, Trésorier et Secrétaire. La Présidence passe donc de l'Alsace à la Moselle et du KPO au PCF au moment même où le mouvement KPO se structure sur un plan mondial et que se déroule, à Berlin, la première « Internationale KPO » réunissant les USA, la Suède, la Tchécoslovaquie, l'Alsace, la Suisse, l'Allemagne et la Norvège. Au moment aussi où, en France, on commence à envisager l'union des syndicats CGT et CGTU[127].

Pour les deux partis, le moment de cette nouvelle rupture n'est donc pas le mieux choisi. Le KPO, finalement, ne fait pas un drame de la perte de la direction de la FSTAL. « Quoi qu'il en soit, nous continuerons à faire partie de la FSTAL » écrit « Le Nouveau Monde », le 9 janvier 1931. Et les communistes oppositionnels de faire état de leur engagement passé « à la LSI en faveur du PCF, de l'Internationale Communiste et du Mouvement Ouvrier Révolutionnaire » et de confirmer que l'adhésion de la FSTAL à la RSI n'est pas, pour eux, un motif pour la quitter. Tout au contraire, le KPO prévoit d'y rester extrêmement actif, « de combattre tout ce qui peut nuire au sport ouvrier, qui a décimé les syndicats et qui a mené le Parti au bord du précipice ». Au sein de la FSTAL, il se « conduira en minoritaire, tant qu'il sera en minorité. Par contre, nous reprendrons la Direction à la première occasion. Nous ne laisserons pas passer la responsabilité consistant à assurer le développement du Sport Ouvrier si l'on refait appel à nous ».

Dans les rangs des sportifs, cette nouvelle division entre partis de gauche laisse plus de traces. La Fédération d'Athlétisme déplore « le départ de quatre clubs, suite à la scission »[128]. L'adhésion à la RSI, faite par le « Bureau » suite à la décision du Congrès, semble effective à compter de fin janvier 1931[129]. Elle entraîne l'adoption de nouveaux statuts, une opération dont les nouveaux dirigeants se seraient bien passés car ils sont le fruit des travaux de la branche KPO[130]. Celle-ci arrive à modifier les modalités de la détermination de « l'appartenance internationale ». Le Congrès n'a plus qu'un droit de ratification des décisions prises par les Fédérations adhérentes. Une disposition dont profite la « Fédération Ouvrière des Randonneurs » qui refuse l'affiliation à la RSI en avril 1931, considérant « qu'en aucun cas, la FSTAL peut se prévaloir d'être l'organisation de tête du sport ouvrier d'Alsace/Lorraine mais uniquement un

126- Le Nouveau Monde du 30 décembre 1930 - « Tricheries dans la décision d'affiliation à la RSI ».

127- Le Nouveau Monde entre le 20 et le 30 décembre 1930 commente ces différents évènements - pour l'union syndicale voir aussi l'édition du 14 janvier 1931.

128- Le Nouveau Monde du 20 janvier 1931 - Compte-rendu de Congrès des Athlètes/Ouvriers du Bas-Rhin

129- Le Nouveau Monde du 30 janvier 1931 - le compte-rendu de l'AG de « l'Avenir » de Strasbourg le laisse supposer

130- Le Nouveau Monde du 13 mars 1931 - Les nouveaux statuts de la FSTAL

outil à la disposition des Fédérations[131]. En conséquence de quoi, « c'est au Congrès de chaque Fédération à décider de l'orientation à mener sur le plan international ». Une limitation, par conséquent, des pouvoirs « politiques » de la FSTAL. Même si celle-ci s'affilie à la RSI en tant que FSTAL, elle n'est pas suivie par toutes ses composantes.

Le Congrès de 1932 convoqué comme toujours au « Jardin Populaire », Quai Zorn à Strasbourg, se déroule dans une ambiance délétère et des circonstances exceptionnelles et imprévisibles pour la grande famille de la gauche strasbourgeoise puisqu'en ce dimanche matin 31 janvier ont lieu les obsèques du « camarade Seckler ». L'inhumation du grand représentant du mouvement ouvrier alsacien se prolongeant jusqu'à 13 heures, les « KPOistes » alsaciens font leur entrée dans la salle avec un énorme retard, au moment où l'assemblée quasi exclusivement composée de « lignistes » lorrains a déjà pris une résolution contre « le sabotage de l'opposition ». A la tribune, le représentant de la RSI reproche que l'on ait organisé l'enterrement de Seckler le même jour que le Congrès de la FSTAL ; « c'est tout comme si nous avions laissé mourir Seckler à cause du Congrès » indiquent les comptes-rendus du « Nouveau Monde », le lendemain et dans les jours qui suivent ! Moins d'un tiers des membres sont représentés (86 sur 300) et ils sont composés à une proportion de 80% de clubs lorrains. Les deux plus grandes fédérations, celles des Cyclistes et des Chorales, sont absentes, les grands clubs strasbourgeois sont absents de ce qui doit être « le plus important Congrès de tous les temps ». Leur geste est à interpréter comme une manifestation d'opposition à une organisation « qui s'est coupée des masses et qui est devenue une sous-section de la RSI », alors même que la Fédération des Musiciens et les Chorales ne se sont pas affiliées à Moscou mais à organisations spécifiques. Alors que le compte-rendu d'activité est « bâclé » et le renouvellement du Comité « décidé dans une réunion préalable du Parti Communiste», Hincker et Zins, deux « Oppositionnels », montent à la tribune pour faire une rapide déclaration dans laquelle ils confirment « qu'ils ne retirent pas un mot de leurs dernières critiques ». Avec une représentation aux votes de moins de 30%, le Congrès constitue, en définitive, une victoire pour les absents, le KPO et ses deux dirigeants, le Maire Hueber et le Député Mourer. Pour les communistes orthodoxes mosellans, les communistes oppositionnels strasbourgeois se sont comportés « en opportunistes, en diviseurs, en contre-révolutionnaires, en agents de la bourgeoisie ». Les seconds répondent « à la bassesse des calomnies » des premiers, en les qualifiant « de mouchards pour la Police, d'agents payés par la bourgeoisie et le gouvernement ». « Le Nouveau Monde » du 15 avril 1932 se fait un malin plaisir de publier une « lettre ouverte » du Président Schwob, le dirigeant de tête, sans pouvoirs opérationnels vis-à-vis de l'armada du KPO strasbourgeois. Schwob venait, en effet, d'interdire l'organisation du Tournoi de football du FCO Strasbourg « parce que placé sous le Patronage de Hueber et Mourer ». Une demande non suivie par les footballeurs alsaciens qui ont disputé comme prévu le Tournoi en question et, ce faisant, se sont placés sous la bannière du parti politique dominant à Strasbourg. Dans son courrier, Schwob ne peut que soulever « les manœuvres des renégats du football prolétaire », un aveu d'impuissance manifeste. Un an plus tard, en tout cas à l'AG de l'Union Ouvrière de Football de début septembre 1934, le Cronenbourgeois Georges Mack, employé à la Caisse Primaire de Sécurité Sociale, intervient comme nouveau Président de la FSTAL. Un ralliement tardif au KPO car le 24 avril 1931, après la défaite de Hengstler, le « Nouveau Monde » dénonçait les « manœuvres » de Mack comme Président de la Fédération des Randonneurs, affiliant cette dernière à la RSI sans qu'il y ait vote de l'AG ! Mack était donc « ligniste » à ce moment là. En tout cas, son élection signifie l'éviction de Schwob et du PCF de la direction de la FSTAL et le retour de droit du KPO.

La position du KPO n'est pas seulement forte à l'intérieur de la FSTAL, elle l'est aussi vis-à-vis de la FSGT. Le 4 octobre 1932, le « Nouveau Monde » donne l'information selon laquelle les quatre clubs de football qui avaient quitté la FSTAL pour la FSGT ont rechangé de camp pour ceux qui restaient en vie, en l'occurrence l'AS Neudorf et le FCO Strasbourg, puisque la section de football socialiste de Neuhof et de Bischheim (l'Etoile Rouge) ont disparu entre temps.

En fait, la FSTAL a toujours été dirigée par les communistes : par Quiri durant l'association communistes/socialistes, puis Hengstler après la division avec le Parti Socialiste, puis Schwob et enfin Mack. De plus, une longue période de direction par les communistes alsaciens à l'exception des trois années de mandat du Lorrain Schwob. Il faut dire qu'il est difficile de rivaliser avec le KPO à Strasbourg et à Neudorf, les deux bastions de « l'Union Ouvrière de Football », tenus politiquement par le Maire Charles Hueber et son 1er Adjoint Michel Heysch, tous les deux, par ailleurs, Conseillers Généraux de Neudorf, réélus en octobre 1934, Heysch à la Musau/Ziegelau et Hueber au Neuhof. Le KPO ne manque pas de faire sa publicité concernant son action en faveur des infrastructures travaillistes. Le « Nouveau Monde » du 27 décembre 1934, consacre une page spéciale à l'action du « camarade Hueber ». « En 1929, à l'arrivée au pouvoir du KPO, Strasbourg comptait sept terrains de sport. Aujourd'hui à la fin du mandat de Charles Hueber la Ville en compte seize. En six ans, près de dix terrains ont été créés : en 1930, le « Stade de l'Avenir », Porte de Cronenbourg, le stade de « La Liberté » à La Robertsau et l'achat du terrain de l'AS Neudorf. En 1931, le terrain du « Marschallhof » à Neuhof a été mis à la disposition des Grasshoppers. En 1932, a été aménagé le Stade de l'Ill. En 1933, ont été créés trois nouveaux terrains : à la Montagne-Verte, sur la Route du Rhin et un second terrain à la Kibitzenau. A l'heure actuelle, sont en cours de finition les terrains du quartier du « Rieth » à Cronenbourg et de la Porte de Kehl, en prolongement de l'avenue de la Forêt-Noire ». Difficile de lutter, par conséquent, contre le KPO qui ne distille pas uniquement une l'idéologie mais qui réalise des investissements et pas des petits...

131- Le Nouveau Monde du 24 avril 1931 - « Clarification dans la Fédération Ouvrière des Randonneurs »

Carte de membre FSGT

Deux sociétés de gymnastique du Sport Ouvrier :
« l'Avenir » de Strasbourg et « Toujours En Avant » de Mulhouse

Le Football Club Ouvrier de Bischwiller

Le Jardin Populaire, quai Zorn à Strasbourg,
haut-lieu du sport socialiste

1934 : Communistes et Socialistes, tous unis pour créer la « Fédération Sportive et Gymnique du Travail ».

« Neuf années de disputes entre frères ennemis, neuf années faits d'une activité somme toute assez réduite dans les deux camps, neuf années qui ont montré l'image d'une famille divisée, neuf années dont ont surtout profité nos adversaires » tel est le commentaire de « La Presse Libre », fin novembre 1934, à la veille du Congrès Régional de l'USSGT d'Alsace/Lorraine après presque dix ans de séparation entre socialistes et communistes, on pourrait même dire après quinze ans de très mauvaise entente dans la Gauche d'Alsace/Lorraine. Côté communiste le constat n'est pas différent : trop de jeunes ouvriers sont dans les rangs du sport civil, « en Moselle, les cléricaux et les bourgeois, nous font beaucoup de difficultés » affirment les responsables de la FSTAL, en janvier 1935, lors du Congrès qui décide le l'union avec l'USSGT[132]. S'ajoute, toujours selon eux, à cette situation peu brillante du sport ouvrier, un contexte économique et politique de 1934 particulièrement morose fait « de crise économique, de banqueroutes, de crashs bancaires, d'une baisse des échanges commerciaux et de la circulation des personnes, des menaces de guerres, la montée de l'insécurité et du fascisme ». Le danger principal est vraisemblablement représenté par Mussolini et Hitler. « Dupant les classes moyennes qui avaient cru voir en lui leur défenseur dans la lutte contre l'oligarchie industrielle et bancaire, lutte que peut seul mener le socialisme, le fascisme a été amené au pouvoir par le capital, pour la défense des privilégiés du capital. Au service du capital, il a toujours combattu le socialisme et persécuté les socialistes. Il a su pour s'établir, persécuter les syndicalistes » commente « La Presse Libre » du 18 décembre 1934. Quelques jours auparavant, le 14 décembre, elle faisait état de ce qui est arrivé en Allemagne depuis l'arrivée au pouvoir des nationaux/Socialistes : « la fusion des syndicats socialistes, chrétiens et autres, dans un « Front Ouvrier Fasciste, la suppression de toute forme de représentation de la classe ouvrière, etc. ».

Tous ces motifs sont à la base de la réunion de la branche socialiste et communiste du sport ouvrier français. Le 11 novembre 1934 ont lieu simultanément, à Paris les congrès de la FST et l'USSGT, à Strasbourg celui de la FSTAL. Chacun décide la fusion des deux familles dans une nouvelle organisation appelée « Fédération Sportive et Gymnique du Travail » (FSGT). Ils sont suivis, le 2 décembre, de celui de « l'USSGT, Région Alsace/Lorraine » qui adopte la même décision. La FSGT nationale est créée à Paris les 23 et 24 décembre 1934. La réunion des deux branches alsaciennes est opérée, le dimanche 10 février 1935, à « la Bourse » à Strasbourg. Sans représentant de la RSI mais avec un message de félicitation de cette dernière, mais, par contre, en présence de deux représentants de la SASI (le Français Guillevic et Devlieger, le Secrétaire Général belge), en présence aussi des partis et syndicats de Gauche (PC, PS, CGT, CTU), sauf le KPO, est créée la FSGT d'Alsace/Lorraine. Georges Mack et Willy Schneider, les Présidents des défuntes FSTAL et USSGTAL, sont élus Président et Vice/Président de la nouvelle entité. Elle s'installe au 66, rue du Faubourg de Saverne à Strasbourg. L'unité politique du mouvement sportif alsacien est, enfin, réalisée. La FSGTAL « reconnaît la Charte de l'Union de la FSGT également comme base de travail en Alsace/Lorraine, de même que la décision de la FSGT de suspendre l'adhésion à une fédération internationale tant que la RSI et la SASI n'auront pas engagé les efforts nécessaires de rapprochement pour la création d'une unique « Internationale du Sport Ouvrier ». L'accord entre socialistes et communistes, sur un plan national et régional, est donc total. La FSGT nationale adopte donc la dénomination de la section alsacienne de l'USSGT qui a pris le nom de FSGT dès 1926. Guillaume Schneider, typographe, en assure la Présidence depuis l'AG du 4 novembre 1928 au cours de laquelle il a été appelé à succéder à Auguste Dorsi et Jean Hamann, l'éditorialiste du « Sport Alsacien » avant la scission, la Vice-Présidence. Dans la corbeille de mariage, la FSGT alsacienne, outre un message enfin unitaire, apporte des clubs tels « l'Espérance » de Strasbourg, Sainte-Marie-aux-Mines, Guebwiller, Issenheim, Buhl, « Egalité » Mulhouse, « Le Progrès » Mulhouse, Réguisheim, le club dissident de Neuhof/Stockfeld, « Egalité » Neudorf, « Liberté » Bischheim/Hoenheim, Bouxwiller, Dettwiller, Sainte-Croix-aux-Mines et Ostwald

Les effectifs de « l'Union Ouvrière de Football d'Alsace/Lorraine »

Le premier numéro du « Journal de la Fédération Sportive du Travail », le journal officiel de la FSTAL, fait un point, le 20 mai 1922, sur le développement du football ouvrier : « C'est en octobre 1919 que quelques camarades décidèrent de quitter les bourgeois et de créer à Strasbourg le premier club de football ouvrier de l'après-guerre. Ils furent suivis par des créations à Eckbolsheim, Haguenau et Bischwiller, de sorte que « l'Union Ouvrière de football » a encore pu être créée la même année. L'année suivante, quatre clubs supplémentaires ont pu être fondés : à Sélestat, Neuhof, Cronenbourg et Schiltigheim. Neuhof, trop marqué par la mentalité bourgeoise, retourna, la même année encore, dans ses anciens rangs. En 1921 s'affilièrent Wolfisheim, Guebwiller, Durrenbach et Schirrhein. Les deux derniers clubs sont repartis, leur référence étant le « Tout-Puissant », là en haut. En Lorraine, où l'on s'active à créer des clubs, le football ouvrier a pris pied également en 1921. Tout cela démontre que les ouvriers comprennent de plus en plus que leur place n'est pas dans les clubs militaro-bourgeois, mais parmi leur classe, qu'ils sont des ouvriers parmi d'autres ouvriers. Aux jeunes, nous disons aussi : « venez chez nous, renforcez nos rangs, car votre place est dans les clubs de football ouvrier ».

132- Le Nouveau Monde du 18 janvier 1935 - « Compte-rendu du Congrès FSTAL »

Dès la saison 1921/1922, fonctionnent deux divisions. L'élite, la Division A, est composée du Racing Club Cronenbourg, des FCO[133] Schiltigheim, Sélestat, Strasbourg, Bischwiller, des FC Eckbolsheim et La Robertsau. La Division B comprend les équipes réserves des clubs de Division A, ainsi que le FC Wolfisheim et le FC Guebwiller. En Division A, le FCO Schiltigheim décroche le titre de Champion d'Alsace.

Le 15 octobre 1922, démarre la nouvelle saison. « L'Union Ouvrière est particulièrement heureuse car dans les trois départements auront lieu des rencontres pour le championnat d'Alsace/Lorraine et s'il en est ainsi, c'est qu'un nombre appréciable de clubs a été créé.[134]. Ainsi, ceux de Metz, Merlebach et Forbach en Moselle, Dans le Haut-Rhin, « on espère six clubs » mais, en définitive, ils ne verront pas tous le jour, de sorte qu'il n'y aura pas de championnat purement haut-rhinois. Le « Secteur Bas-Rhin » comprend les mêmes clubs que la précédente Division A, avec Sélestat en moins et Wolfisheim en plus. Le football ouvrier disparaît à Sélestat, comme à Durrenbach et Schirrhein. Le « Secteur Haut-Rhin » est composé de Guebwiller et Sennheim ainsi que du renfort des équipes secondes de Bischwiller, Cronenbourg, Eckbolsheim, Strasbourg, Schiltigheim, La Robertsau.

Pour la saison 1923/1924, il semble que la solution de la Division haut-rhinoise comprenant plus de clubs du Bas-Rhin que du Haut-Rhin, ait été abandonnée. Dans le Bas-Rhin fonctionnent, à présent, un championnat de deux divisions et une « Coupe ». En « Classe Spéciale » ne jouent plus que des clubs de l'agglomération strasbourgeoise : La Robertsau, Cronenbourg, Strasbourg, Neuhof/Stockfeld, Eckbolsheim, Schiltigheim, « l'Avenir » de Strasbourg, En « Classe A », les équipes réserves des clubs évoluant en « Classe Spéciale ». A ce moment, le football ouvrier a fortement régressé. Dans le Bas-Rhin, il n'est plus qu'un phénomène strasbourgeois et dans le Haut-Rhin, il n'a quasiment plus d'existence. En janvier 1925, « Le Sport Ouvrier » lance un « appel de détresse » aux footballeurs ouvriers haut-rhinois [135] : « De tous temps, la situation du football ouvrier a été mauvaise. Sennheim, qui avait pourtant une belle équipe, ne semble plus exister. Dans les autres clubs, une situation de crise semble également s'être installée. Quelles en sont les raisons ? Une activité insuffisante des dirigeants qui omettent d'organiser des matchs de compétition. Il s'en suit une démotivation des joueurs et quand la catastrophe arrive, il est souvent trop tard. Footballeurs/ouvriers du Haut-Rhin, il faut que cela change ! Au cours des années 1919 à 1922, une erreur irréparable a été commise ! Alors que dans toutes les localités, les clubs de football poussaient comme des champignons, jamais on n'a essayé de gagner les jeunes à notre cause. Footballeurs/ouvriers du Haut-Rhin, il faut rattraper le retard ! A l'abordage ! Travaillez partout pour notre mouvement, créez des clubs de football/ouvrier, ou tentez de ramener des clubs existants chez nous ». Mais rien n'y fait, pas plus dans le Haut-Rhin que dans le Bas-Rhin et la Moselle. A l'AG 1925 de « l'Union Ouvrière du Football Ouvrier d'Alsace et de Lorraine », qui a lieu à Mulhouse, sept clubs sont en activité dans le Bas-Rhin, quatre du Haut-Rhin (Sennheim, Guebwiller, le FCO Colmar et le FCO Mulhouse) et sept en Moselle (Bening, Amneville, Merlebach, les deux clubs de Forbach (FRF et FEF) et les deux de Metz (le CAOM et le Red Star). En avril, à la réunion de Strasbourg, l'on signale que l'un des 18 clubs vient de cesser son activité[136].

La saison 1925/1926 est toujours calquée dans le Bas-Rhin sur le principe de la « Classe Spéciale » et de la « Classe A ». Dans l'élite jouent le FCO Schiltigheim (Champion d'Alsace 1924/1925), le FCO Eckbolsheim (Vainqueur de la Coupe 1924/1925), le FCO Neudorf, l'AS Neudorf et le Racing Cronenbourg. A l'étage en dessous : le FCO Neuhof/Stockfeld (également nommé « Grasshoppers du Stockfeld », « l'Avenir » de Strasbourg et les réserves d'Eckbolsheim, de Schiltigheim, Cronenbourg, de l'AS et du FCO Neudorf. Strasbourg-ville ne dispose plus que d'un club (l'Avenir), tandis que Neudorf/Neuhof en concentre trois mais le FCO Neudorf déclare forfait le 15 avril. Dans le Haut-Rhin, il ne reste plus que trois clubs, à présent : le FCO Colmar, le FCO Mulhouse et le FCO Bourgfelden[137]. Malgré cela, la sélection du Haut-Rhin, composée par des joueurs des trois clubs ci-devant, bat celle du Bas-Rhin par 2-0, qui, elle, bat Paris (2-1) et la Normandie (2-0)[138]. La répartition des pouvoirs au Congrès de printemps de la FSTAL (28 mars 1926) donne une indication supplémentaire de la faiblesse du football et du sport en général au sein de la structure. Les mandats sont répartis ainsi : Théâtre (3), Secouristes (2), Chorales (15), Musique (4), Cyclisme (7), Gymnastique (13), Athlétisme (6), Football (3), soit 24 pour des activités non sportives et 29 pour les disciplines sportives[139].

Statut quo pour la saison 1926/1927, sauf que Strasbourg-ville a un club de plus (l'Athlétique Club de Strasbourg) et que Neuhof perd les « Grasshoppers ». Ainsi donc, la « Classe Spéciale » comprend toujours les quatre « anciens » : Cronenbourg, Eckbolsheim, Schiltigheim, le FCO Neudorf et l'AS Neudorf, transfuge de la Lafa, qui en est à sa seconde saison dans le sport ouvrier. Les équipes secondes de ces cinq clubs de l'élite ainsi que « l'Avenir » et « l'AC Strasbourg » constituent la « Classe A ».

133- Dans le football, le O est l'abréviation mot Ouvrier. Dans des activités comme la gymnastique, le O peut désigner le terme « Olympia ». Ainsi, existe-t-il à Schiltigheim un « FCO Schiltigheim », « Société Ouvrière de Football Schiltigheim » et « l'Olympia » Schiltigheim, « Société Ouvrière de Sport Athlétique ».

134- Le Journal de la Fédération Sportive du Travail du 8 octobre 1922

135- Le Sport Ouvrier du 5 janvier 1925 - « Appel de détresse au football haut-rhinois »

136- Le Sport Ouvrier du 5 Mars 1925 : compte-rendu de l'AG de l'UOFAL, 5 et 20 avril 1925.

137- Le Sport Ouvrier du 1er avril 1926 - Activité et classements Football

138- Le Sport Ouvrier du 15 avril 1926 et avril 1927

139- Le Sport Ouvrier du 1er avril 1926 - « Le Congrès de la FSTAL à Strasbourg »

La saison suivante, apparaissent le « FCO Neudorf 1927 » et « l'Etoile Rouge » de Bischheim, deux clubs FSGT. Dans le Haut-Rhin, seuls le FCO Bourgfelden et le FCO Mulhouse sont réellement en activité. Les deux clubs jouent dans le championnat suisse de football ouvrier à partir de la saison 1928/1929[140]. A l'AG du 2 juin 1929, onze clubs seulement ont fait le déplacement. En mars 1930, le FCO Eckbolsheim déclare forfait général, un coup dur pour les clubs de l'élite bas-rhinoise. Autant de signes qui démontrent l'état de faiblesse du football ouvrier alsacien, même si le « FC Liberté Neudorf » se crée en avril 1930. Par contre, pour la saison 1928/1929 apparaît un « Championnat des Jeunes ».

Lors de la saison 1932/1933, enfin un club haut-rhinois, le FCO Colmar, participe au championnat de la Classe A qui n'a jamais compris autant de participants, onze au total et uniquement des clubs strasbourgeois, outre Eckbolsheim, Schiltigheim et Colmar à savoir le Sporting, le FCO et l'AS Neudorf, le Racing/Cronenbourg, le FCO Strasbourg 1930, Port du Rhin, les Grasshoppers, la Krutenau et La Robertsau. Le 21 janvier 1934, sur le terrain de l'AS Neudorf, Strasbourg bat Zurich par 3-1. La sélection strasbourgeoise joue dans la composition suivante : Wolf (Krutenau) ; Neurohr (Schiltigheim), Husser (FCO Strasbourg) ; Lutz (Port du Rhin), Woerner ? et Worner E. (FCO Strasbourg) ; Schlatter (ASN), Stoebner (Sporting), Nock (FCON), Reimel (Racing Cronenbourg), Zamboni (FCON).

L'évènement est incontestablement la participation de « l'Union Ouvrière de Football d'Alsace et de Lorraine » au « Championnat du Monde RSI ». Celui est organisé à Strasbourg, à la Pentecôte 1934, dans la Salle de Conférence des Cheminots, 66, rue du Faubourg National, et se déroule effectivement en août de la même année au Stade Pershing à Paris. La sélection de la FSTAL est appelée à jouer dans un groupe composé, en outre, de l'Angleterre et de la Suède. Mais les deux pays déclarent forfait, de sorte que l'Alsace/Lorraine est opposée à la France ou plutôt une sélection de Paris. La FSTAL l'emporte par 6-0 mais est battue par 15-0 par l'équipe de l'Union Soviétique. Un moindre mal finalement, car il s'agit avant tout « de créer un front uni, de renverser les régimes qui créent la famine et d'appeler partout les Sowjets ».

Il faudra attendre les effets de la réunion FSTAL/USSGTAL pour qu'il y ait un sursaut. De nouveaux clubs naissent dans des quartiers jusqu'à présent dépourvus de football ouvrier. Par contre, des clubs plus anciens disparaissent. Le championnat du Bas-Rhin de la saison 1935/1936 se déroule sur deux divisions : la « Classe A » avec le FCO Neudorf, l'AS Neudorf, le FCO Strasbourg, le Sporting Strasbourg, Port du Rhin, Schiltigheim, Ostwald, Cronenbourg. En « Classe B », la Krutenau et Nordstern, les nouveaux clubs strasbourgeois et les « Grasshoppers du Stockfeld » qui renaissent pour la Nième fois, sont les seules équipes 1ères. Le groupe est complété, comme par le passé, par des équipes réserves des clubs évoluant au niveau supérieur. En 1935, le Bas-Rhin compte donc onze clubs de football ouvrier. Pas plus qu'au début des années 1920. Dans le Haut-Rhin, le football ouvrier a quasiment disparu. Quant à la Moselle, trop peu d'informations filtrent pour que l'on puisse se faire une image nette de la situation.

Pollué par la politique

Les « objectifs et finalités » de la FSTAL constituent un assez long chapitre de ses statuts[141]. Ils mettent l'accent sur « la participation au combat contre le capitalisme mené par le Parti, les syndicats et les associations », appuient « la propagande anti-militariste et la fraternité entre les peuples ».

Parti Communiste et Parti Socialiste prônant tous les deux la lutte des classes, leurs organisations sportives adoptent, évidemment, la même position. A la « Conférence de Francfort », en 1924, la LSI précise clairement ce point [142] : « Le statut de Lucerne prend comme base non équivoque la lutte des classes et interdit tout lien avec les organisations bourgeoises ». Il arrive cependant que le PC mette la position des socialistes en doute. Ainsi, « La Presse Libre » du 4 août 1923 est-elle obligée de répondre aux insinuations de « l'Humanité », du 8 juin de la même année. C'est Jules Devlieger, le Secrétaire-Général de la LSI qui répond dans le journal des socialistes bas-rhinois aux attaques communistes : « Puis-je rappeler l'objet social précis de « l'Internationale de l'Education Physique et Sportive du Travail » tel qu'il a été défini à la Convention de Lucerne ? Il est de développer parmi la classe ouvrière le goût du sport, indispensable pour l'éducation physique et morale du prolétariat international. (...). Nous sommes et voulons rester « l'Avant-Garde des prolétaires », celle qui est en marche pour obtenir sa complète libération. Notre devise est le sport au service du prolétariat dans sa lutte contre la bourgeoisie ».

L'état de la condition ouvrière explique que la lutte des classes soit également inscrite au programme du mouvement sportif. « La Presse Libre » consacre, en 1923, un article à « la situation misérable des ouvriers » [143]. Voici ce que l'on apprend dans le cas de la cité industrielle de Bischwiller : « Par suite des mauvaises conditions salariales qui sont pratiquées ici, la grande partie des femmes est obligée de travailler, sans pouvoir trop se soucier de leur famille. Chaque matin, vers 6 heures, on peut assister au triste spectacle de douzaines et de douzaines de couples se ren-

140- Le Sport Ouvrier mars 1930 - « Activité du FCO Bourgfelden

141- Le Sport Ouvrier du 20 mai 1922

142- Idem note 32

143- La Presse Libre du 3 novembre 1923

dant avec leurs enfants à la l'usine textile de la « Jute ». Les deux plus petits ont souvent la chance d'être véhiculés, le troisième est porté par le père, tandis que le quatrième - voire parfois un cinquième - est accroché à la jupe de la mère ou trottine derrière elle. Une triste image que l'on peut voir par n'importe quel temps, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente. Et combien de fois entend-t-on ces enfants pleurer ou même crier, détrempés ou grelottant de froid. Ceci est le triste sort des « femmes de la Jute ». Hommes et femmes y travaillent 9 ou 10 heures par jour. La journée de 8 heures, est inconnue ici. On l'a considéré comme superflue et elle a été supprimée. Ainsi on peut constater que la grande majorité des employeurs de Bischwiller font travailler comme il leur plaît. Ils s'en fichent des 8 heures. Les salaires sont si bas que l'ouvrier ne peut se payer que le strict nécessaire. Il faut qu'il se prive presque de tout, de choses dont tout être humain aurait envie. Du côté de l'employeur, on considère que ces salaires sont largement suffisants, surtout que les ouvriers disposent d'une coopérative d'achat. C'est un moyen parmi d'autres pour qu'ils se taisent». Il n'y a donc pas de moyen de trop - et le sport en est un - pour participer à la défense de la cause du prolétariat C'est ainsi que l'on demande aux footballeurs bas-rhinois, venus à Mulhouse pour participer au Congrès de « l'Union Ouvrière de Football d'Alsace et de Lorraine » « de montrer aux camarades du Haut-Rhin, de Suisse et d'Allemagne » qu'ils sont des sportifs ouvriers « conscients de leur classe sociale »[144]. Ou encore que la « Journée Régionale du Sport Ouvrier », qui a lieu chaque année à partir de 1923, montre « la lutte contre la bourgeoisie et le capital. Celle de 1923 est placée sous le signe de la lutte des classes. Si les masses sont unies elles gagneront le combat »[145].

L'antimilitarisme et la fraternité entre les peuples, deux concepts qui vont de pair, sont un autre aspect dont le sport ouvrier est aussi le porte-parole, à côté des partis et des syndicats de gauche. Dans une France, très « bleu-horizon », les relations internationales ne posent finalement un problème qu'avec l'Allemagne, le « responsable » du conflit mondial avec qui les gouvernements Millerand et Poincaré tentent d'obtenir des « réparations ». A l'autre extrémité de l'échiquier politique, « le prolétariat français est à côté du prolétariat allemand. Leur destin est le même. La défaite de l'un serait aussi la défaite de l'autre »[146]. Il en est de même du Parti Communiste allemand, « solidaire du prolétariat français dans le cadre de l'Internationale des prolétaires »[147]. Quant aux footballeurs/ouvriers allemands et français, ils disputent leurs premières rencontres. Le tout premier match international a lieu, toutefois, contre le représentant d'un pays « neutre » : le 1er octobre 1922, le Racing Club 1913 de Cronenbourg est opposé chez lui au « Fortuna de Bâle », un club ouvrier également. Mais au Nouvel An 1923, le FCO de Bischwiller joue à Kaiserslautern et le RC Cronenbourg à Rheingöhnheim. Pour ces deux rencontres, il s'agit de « premières » avec des clubs allemands[148]. En 1925, à la demande des Associations Patriotiques de Mulhouse, « une poignée de patriotes, plus fous que patriotes, ont distribué des tracts appelant à protester contre le scandale de la venue des gymnastes ouvriers allemands à Mulhouse et à leur montrer que leur présence est insupportable ». Les Allemands n'obtiennent pas l'autorisation de venir en France. S'adressant aux autorités politiques françaises, « Le Sport Ouvrier » du 5 juin 1925 ne manque pas de relever « qu'on ne veut pas des Boches à Mulhouse au moment même où 20.000 « Préparatistes » Militaires, de la future chaire à canon, paradent à Strasbourg aux frais du contribuable »[149].

Le mouvement sportif ouvrier alsacien est également engagé dans l'antimilitarisme. Sa première manifestation officielle sur ce sujet est la participation à la grande « démonstration contre la guerre » du 23 août 1925. « Cette prise de conscience du plus grand danger de notre temps est ce qui différencie le sportif ouvrier du sportif bourgeois » d'après « Le Sport Ouvrier » du 5 septembre 1925.

Le nom du club a son importance pour symboliser « l'Idée » : l'Avenir, l'En-Avant, la Liberté, l'Espérance, l'Olympia, la Populaire, l'Egalitaire, l'Egalité incarnent le progrès, la lutte, la marche en avant, un but atteint, l'Union, la Fraternelle, Solidarité, la notion d'entraide et de fraternité. Les dénominations anglaises de « Racing Club » (à Cronenbourg), de « Grasshoppers » (au Stockfeld) ou de « Sporting » (siège « A la Ville de Soissons », rue de Molsheim à Strasbourg) sont plus énigmatiques dans le contexte des « sociétés sportives ouvrières ».

S'il incombe au sportif d'être propagandiste politique, les dirigeants des clubs « doivent obligatoirement être membres du Parti Communiste ou du Parti Socialiste, ou d'un syndicat « libre » ou d'une association coopérative dépendant d'un syndicat libre ». Cette disposition, elle aussi statutaire, est un handicap supplémentaire vis-à-vis du sport civil. Certains, à l'intérieur du mouvement, s'en rendent compte. Hamann, l'éditorialiste du « Sport Ouvrier », par exemple. Pour lui le sport ouvrier devrait être « neutre sur le plan politique ». Pour Quiri, le rédacteur en chef, il doit devenir « une troupe de choc, l'avant-garde, l'école pour le prolétariat ». Des divergences de vues relevant peut-être plus des personnes que des partis.

144- Le Sport Ouvrier du 5 août 1925 « Le congrès fédéral des footballeurs de Mulhouse »

145- L'Humanité du 18 juin 1923

146- Le Nouveau Monde des 15 et 16 août 1923 - page de couverture

147- Le Nouveau Monde du 19 janvier 1923

148- La Presse Libre du 28 septembre 1922 et 6 et 13 janvier 1923

149- Le Sport Ouvrier du 5 juin 1925 - « La 4e fête fédérale à Mulhouse »

Mais ce qui fait le plus tort au sport ouvrier est la querelle interne entre communistes et socialistes. L'Alsace en a les premières répercussions dès que la scission s'est opérée à Paris. « Nos différents qui se sont transformés en disputes ont fait repartir les masses qui étaient venues chez nous » écrit « La Presse Libre » dès l'été 1923[150]. « Le développement du sport ouvrier dépend en grande partie de notre unité » renchérit « Le Sport Ouvrier ». Et vient le terrible constat sur le décalage sport/idéologie : « La jeunesse d'aujourd'hui est mondialiste. Elle veut sortir de nos organisations, elle veut se battre, vaincre, briller. Elle ne porte aucune attention aux idées du mouvement sportif ouvrier, ni à la nécessité d'être formée sur un plan politique »[151].

A ceci se rajoute la concurrence des Patronages qui progressent « tandis le mouvement ouvrier est divisé et discute indéfiniment du caractère révolutionnaire de ses théories », celle du sport civil qui a davantage l'appui des autorités et qui est dépourvu de toute idéologie lourde à porter, ainsi que du sport corporatif si l'on en croit ce que relève « Le Sport Ouvrier » en juillet 1922 : « On ne peut protester avec suffisamment de véhémence contre le comportement d'une banque locale qui demande à ses employés de quitter les clubs où ils sont licenciés et de rejoindre sa section sportive. Que les banques et les entreprises disposent de clubs sportifs est plutôt réjouissant mais il faut que les employés, qui sont des amateurs, puissent jouer là où bon leur semble. Sinon, ils perdent leur liberté et deviennent des esclaves. (...). Il en est de même avec les clubs bourgeois qui ont adopté la Préparation Militaire. Peut-on encore considérer comme libres ceux qui y sont ? Evidemment que non. Là où existe la Préparation Militaire, les gens ne sont plus libres. Ce sont des serfs, des esclaves ».

De 1926 à 1929, durant la période où la famille communiste est encore unie, les mots d'ordre restent les mêmes. Le mouvement souffre à la fois de son message politique et de ses dissensions internes. « Nos gaillards ne veulent pas savoir grand-chose de la politique et d'une organisation dans laquelle le sport ne vient qu'en second rang et qui n'est pris que comme un moyen au service de la cause » dit un militant communiste[152]. Même son de cloche à la FSGTAL où l'on reconnaît « que les sportifs n'ont « plus le temps » de participer activement aux activités politiques et syndicales »[153]. Pourtant, à la création du club ouvrier de Huningue, la condition sine qua non pour pouvoir être membre actif est d'être inscrit au parti ou au syndicat[154], une modalité beaucoup trop dissuasive. De même, les continuelles attaques entre les deux camps - les socialiste en 1930 qualifient les adhérents à la RSI « de fourbes et de fossoyeurs »[155], même si l'on regrette la séparation alsacienne de 1925. « Plus que jamais l'unité est nécessaire. Nous regrettons de n'avoir pas encore eu la possibilité de rencontrer la section française de la LSI » c'est-à-dire l'USSGT dans son mot d'invitation à son AG 1927[156].

PS et PC restent unis sur un point : la lutte des classes, plus que jamais, fait partie de leur programme. Les vœux de Nouvel An aux lecteurs du « Sport Ouvrier » du 5 janvier 1927 se terminent par la harangue : « Lutte contre l'économie bourgeoise, mort à la presse bourgeoise ». Pour « La Presse Libre » du 9 décembre 1930, le sport ouvrier reste « l'un des moyens pour libérer le prolétariat de l'idéologie capitalistique ». Une manifestation marque les esprits et c'est la visite des footballeurs de Moscou au FCO Schiltigheim le 10 janvier 1926. Les onze « camarades russes » sont présentés individuellement, photo à l'appui, dans l'édition du « Sport Ouvrier » de la veille de la rencontre. Le caractère particulier de ce match contre une « équipe soviétique de football » est souligné par l'autorisation qu'il a été nécessaire d'obtenir des « Services Généraux » de la Police d'Alsace et de Lorraine[157].

Cette période de dissensions internes dans le mouvement ouvrier alsacien n'est rien en comparaison de celle qui suit et qui oppose les communistes entre eux, les « Oppositionnels » alsaciens aux Mosellans, défenseurs de la « ligne » du PCF. Mais avec l'arrivée au pouvoir des Nationaux/Socialistes en Allemagne, le message politique n'est plus orienté qu'en direction fascisme. D'une manière unitaire au point d'entraîner la création de la FSGT. Si à la Fête Fédérale de l'USSGT, organisée début juin 1933 à Guebwiller, le dirigeant socialiste Eugène Imbs conclut son discours sur « la mission qui incombera un jour à la Jeunesse Socialiste de prendre le destin de l'humanité en main », il consacre un long passage aux évènements qui se sont produits en Allemagne et qui « constituent un coup dur pour l'Internationale. Les grandes et fières organisations du prolétariat allemand sont réduites en poussière. Les militants croupissent en prison ou dans les camps de concentration, s'ils n'ont pas pris la route de l'étranger »[158]. Même message du côté communiste. Dans le « Nouveau Monde » du 3 janvier 1934, la RSI en appelle aux sportifs ouvriers « contre la fureur sanglante des fascistes », alors que le même jour la FSTAL publie un manifeste sur « la crise du système capitaliste, la crise mondiale, les crises politiques dans divers pays capitalistes, un ensemble de choses qui

150- La Presse Libre du 4 août 1923

151- Le Sport Ouvrier du 20 mars 1925

152- Le Sport Ouvrier de janvier 1929 - « Ce dont nous souffrons » par Klauck, Merlebach.

153- La Presse Libre du 7 décembre 1929 - « Sport Ouvrier et mouvement ouvrier »

154- Le Sport Ouvrier - mars 1927 - « La fondation du club ouvrier de Huningue »

155- La Presse Libre du 18 novembre 1930 - « Pourquoi l'ouvrier doit-il faire partie des clubs ouvriers ? ».

156- Le Sport Ouvrier - mars 1927 - Ordre du jour et rapport d'activité 1927 de la FSTAL

157- ADBR - dossier 97 AL 1081

158- La Presse Libre du 7 juin 1933

secoue le monde capitaliste ». Pour le 1er mai 1934, dans son mot d'ordre aux sportifs alsaciens, la FSTAL condamne « les subventions aux clubs professionnels, à la police, à la Préparation Militaire, aux clubs corporatifs », s'attaque « au fascisme, à la guerre impérialiste » et mobilise « pour la libération de la classe ouvrière »[159]. « Sportifs du monde entier, formez le front contre la guerre et le fascisme » titre la rubrique des sports de l'édition du 23 mai 1934 du « Nouveau Monde ». Le 10 juin 1934 a lieu vraisemblablement la plus grande mobilisation des sportifs ouvriers alsaciens. Au « Stade de l'Avenir » a lieu, en effet, la « Journée du Sport Ouvrier et des rencontres populaires anti-fascistes ». Une affiche est spécialement conçue pour l'événement. Elle représente un sportif fasciste mis KO par un sportif ouvrier et est sous-titrée : « Mobilisez les masses sportives contre le fascisme et la guerre. Préparez-vous pour les rencontres sportives anti-fascistes en août à Paris. Participez à la manifestation de dimanche à Strasbourg ». Enfin, à Pâques 1936, la FSGT organise un Tournoi de football international à Strasbourg « contre fascistes, attiseurs de la guerre, et contre l'Olympiade Hitlérienne de 1936 »[160].

Mobilisiert die sporttreibenden Massen gegen Faszismus und Krieg. Rüstet zum antifaszistischen Sportstreffen im August in Paris. Beteiligt euch restlos an der Kundgebung am Sonntag.

1

Comme pour le football catholique, et alors que le football de la Lafa est en plein développement, l'expérience menée par les partis politique de Gauche est un échec. La raison principale est que l'on demande au sportif de se dédoubler en quelque sorte d'un homme politique. Pour un jeune dont la motivation première est de faire du sport, il peut s'agir d'un objectif difficile à comprendre. D'autant plus que des idées comme l'antimilitarisme, l'internationalisme et la fraternité avec l'Allemagne sont difficiles à véhiculer dans une région comme l'Alsace ayant particulièrement souffert du conflit de 1914/1918. Si l'on rajoute à cet aspect idéologique, la dépendance totale du mouvement sportif ouvrier par rapport aux partis politiques, on a fait l'inventaire des handicaps qui s'appliquent à lui, par rapport au sport civil où le pratiquant n'a d'autre préoccupation que de faire du sport, exceptée, s'il le veut bien, un peu de Préparation Militaire.

159- Le Nouveau Monde du 24 avril 1934

160- Le sport Ouvrier du 5 avril 1936

CHAPITRE 5

Cinquante sept sélections en Equipe de France A
1920-1932

Au début des années 1920, le football accède au rang de sport universel. Dans ce concert planétaire, il devient aussi le sport le plus populaire. « En trente ans, comme une traînée de poudre, le football a élu domicile dans le monde. Il n'est plus de nation européenne qui ne l'ait pas adopté : les dernières conquêtes se sont faites en Turquie, en Pologne et en Russie » indique Robert Guérin, en 1922[1]. Et de continuer le panorama de son implantation à la planète entière : « Il a débordé en Asie : Chinois, Japonais, Siamois, Indiens, Javanais - qui se passent de chaussures - connaissent les règles de l'offside, les dribblings, les shoots. Il a envahi l'Amérique du Sud, touchant terre au Brésil, en Argentine, en Uruguay, au Chili, en Bolivie, au Pérou, en Equateur. Sans parler du Cap, du Natal, du Transvaal, où les Anglais l'ont acclimaté ; du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Egypte, où il prospère, il s'est infiltré aux confins du Sahara. Le football est donc devenu le roi des jeux sportifs ».

Pour l'Europe, Maurice Pefferkorn[2] fait le constat suivant. « En Angleterre, - où l'on construit « Wembley » un stade de 128.000 places - parler de la vogue du football devient presque fastidieux. En Belgique, il n'est concurrencé que par le cyclisme. En Allemagne, il jouit d'une grande popularité du nord au sud et de l'est à l'ouest. En Suisse, il est le sport national. En Italie, il se développe prodigieusement. En Espagne, il a autant de succès que les courses de taureaux, ce qui n'est pas peu dire. L'Autriche, la Hongrie et la Tchécoslovaquie possèdent des clubs puissants qui sont vraisemblablement les meilleurs du Continent. Dans les pays scandinaves, le football est de qualité un peu moins bonne. La Pologne, la Russie, la Roumanie, la Yougoslavie et la Turquie viennent seulement au football mais avec un empressement extraordinaire ».

La vogue du football est telle que d'aucuns donnent l'idée à la Fifa d'organiser un Championnat d'Europe ! La Coupe d'Europe des Clubs Champions dont la première édition se déroulera en 1956 a son origine dans les réflexions qui ont cours dès après 1920 : « parmi tous les travaux qui s'imposent à l'attention de la Fifa il en est un qui est plus particulièrement attrayant : c'est l'organisation d'un Championnat d'Europe. Oh, je sais parfaitement que la question est complexe et qu'il est difficile de rendre annuelle une telle compétition. D'autres prétendent même que les Jeux Olympiques qui se disputent tous les quatre ans constituent un championnat du monde et qu'on ne saurait raisonnablement en demander davantage. Ce n'est point mon avis » dit Maurice Pefferkorn dès 1922[3]. Et de proposer les modalités de l'organisation de ce Championnat d'Europe calqué curieusement sur plus d'un des projets politiques ou économiques d'organisation d'une Europe unie établis dès le début de la décennie 1920 : « On pourrait tout au moins diviser les pays d'Europe en trois ou quatre groupements qui détermineraient chacun un vainqueur, soit par élimination, soit par addition de points. Opposer ces vainqueurs les uns aux autres serait plus difficile. Mais l'aviation le permettra un jour. L'Espagne, le Portugal, la France, la Suisse, la Belgique, la Hollande et l'Angleterre pourraient, par exemple, constituer un groupement occidental. L'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'Italie formeraient l'Europe Centrale. Danemark, Suède, Norvège et Finlande seraient rassemblés dans le groupe scandinave. La Pologne, la Roumanie, la Yougoslavie, la Grèce pourraient également s'assembler. Et à supposer que l'Angleterre, le Danemark, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie soient demi-finalistes désignés, serait-il donc tellement impossible de les opposer deux à deux pour arriver, par exemple, à une finale Angleterre - Tchécoslovaquie ? ».

En France, le football aussi a accédé au rang de sport le plus populaire. Jules Rimet, le Président de la FFF, affirme en 1920 « que le football en France a connu rapidement une brillante fortune. La FFFA compte plus de neuf cents sociétés affiliées et quatre cents reconnues. Son action directrice s'exerce par l'entremise de ligues régionales. Le football est, de beaucoup, le sport préféré par la jeunesse et sans distinction de classes sociales. Dans plusieurs régions, comme l'Alsace, le Nord, le Centre et en Algérie, il est à peu près le seul jeu athlétique pratiqué en hiver. Dans les quelques départements où le rugby, autre jeu de ballon, s'est implanté, notamment dans le Sud-Ouest, le football demeure encore le plus important par le nombre de ses adeptes. Rien que pour la région parisienne, on peut dire que, chaque dimanche, plus de trois cents équipes se donnent à la joie du football. La « Coupe de France » a réuni pour 1920, 210 engagements de clubs »[4].

1- Le Miroir des Sports - nr 120 - 19 octobre 1922 - « Le football est le sport le plus populaire du monde » par Robert Guérin

2- Le Miroir des Sports - nr 126 - 30 novembre 1922 - « La vogue du football et les grandes équipes d'Europe »

3- Idem note 3

4- Le Miroir des Sports - nr 14 - 7 octobre 1920 - « L'avenir immédiat du jeu de football en France » par Jules Rimet, Président de la FFFA

Un an plus tard, en décembre 1921[5], Henri Delaunay, le Secrétaire Général de la FFF complète les chiffres de Jules Rimet : 2.152 clubs sont affiliés à la Fédération Française mais en réalité quelques 3.600 associations pratiquent le football si l'on tient compte des 1.200 sociétés de la Fédération des Patronages et des 250 autres sociétés dépendant de la Fédération Sportive du Travail. De plus, la FFF a affilié et organise le football scolaire et le football militaire et est entrain de faire de même du football universitaire et corporatif. Si le football socialiste reste en-dehors de la FFF, son homologue catholique l'a rejointe pour disputer la Coupe de France. Ce qui permet à Delaunay d'affirmer que « le nombre de joueurs licenciés par la FFF pour disputer les matchs officiels s'élève à ce jour à 80.000. Mais le nombre des pratiquants est autrement considérable. Sans tenir compte des 250 clubs de la FST, le nombre des ressortissants de la FFF est exactement de 3452. Si l'on admet une moyenne de 5 équipes par club, cela fait le total de 17.200 équipes et de 190.000 joueurs, sans tenir compte des milliers de joueurs de réserve, des milliers de petites sociétés qui ne sont pas légalement instituées, ni non plus des joueurs qui pratiquent dans les sociétés de gymnastique et de Préparation Militaire ».

I- La Lafa, une grande Ligue régionale

I-1
1920-1925 : une période de transition

En Alsace, la progression des effectifs est également importante. La Lafa seule passe de 39 clubs et 900 licenciés pour la saison 1919/1920, à 67/1.850 la saison suivante, 82/2500 la saison 1921/1922 et 91/3.400 la saison 1922/1923[6].

A compter de la saison 1920/1921, le football alsacien est organisé en trois divisions : la Division A ou Ligue, la division B ou Promotion et la Division C. La Ligue comprend six clubs (SC Sélestat, le FCM, l'ASS, le RCS, le FC Bischwiller et le Red Star.) qui disputent un championnat des équipers I et Réserves. Il en est de même pour la Promotion qui est répartie en deux groupes : un groupe bas-rhinois avec le FC 06 Strasbourg, FC Haguenau, le FC Lingolsheim, le CS Mars Bischheim, le SC Schiltigheim, le FC Saverne et le FC Etoile Hanhoffen ; un groupe haut-rhinois avec la SS Mulhouse-Dornach, le FC Saint-Louis, l'AS Mulhouse, l'AS Huningue, les SR Colmar, le FC Sport Mulhouse et le FC Britannia Mulhouse. La Division C est scindée en deux groupe pour le Bas-Rhin et un groupe pour le Haut-Rhin : série 1 Bas-Rhin : FC Pfaffenhoffen, FC Steinbourg, FC Monswiller, FC Phalsbourg, FC Olympique Schiltigheim, SS Brumath, SS Strasbourg, FC Wissembourg, FC Weyersheim, FC Etoile Reichshoffen ; série B Bas-Rhin : FC Illkirch-Graffenstaden, CS Neuhof, SS Alsacienne Strasbourg, AS Wasselonne, LS Molsheim, AS Erstein, FC Fegersheim, FC Obernai, AS Benfeld, Sourds-Muets Strasbourg ; Haut-Rhin : FC Hégenheim, AS Altkirch, US Wittenheim, FC Concordia Mulhouse, FC Masevaux, FC Cernay, Mulhouse Université Club, FC Montreux-Château, SS Zillisheim, US Thann.

Trois saisons plus tard, pour celle de 1923/1924, le nombre de clubs, de divisions et de groupes par division, s'est fortement développé. La Ligue passe à dix clubs : FC Bischwiller, Red Star Strasbourg, SC Sélestat, RCS, ASS, FCM, ASM, FC Haguenau, CS Mars Bischheim, FC Saint-Louis. La Promotion comprend également dix clubs : SR Colmar, AS Huningue, FC Strasbourg 06, FC Lingolsheim, FC Cronenbourg, SS Mulhouse-Dornach, FC Cernay, FC Saverne, SC Schiltigheim, Football Association Illkirch Graffenstaden (Faig). Une Division B est instituée avec trois groupes pour le Bas-Rhin et deux pour le Haut-Rhin : groupe 1 : SS Alsacienne de Strasbourg, SS Brumath, AS Wasselonne, FC Monswiller, FC Phalsbourg, AS Sarrebourg - groupe 2 : FC Obernai, US Schirmeck-Labroque, AS Erstein, AS Benfeld, La Sportive Molsheim, CS Fegersheim - groupe 3 : CS Etoile Hanhoffen, FC Etoile Reichshoffen, FC Wissembourg, Red Star Haguenau, CS Strasbourg-Neuhof - groupe 4 : FC Hegenheim, AS Altkirch, FC Dannemarie, FC Riedisheim, FC Blue Star Mulhouse, SS Zillisheim - groupe 5 : US Thann, FC Masevaux, FC Guebwiller, US Wittenheim, AS Neuf-Brisach, FC Sport Mulhouse. Quant à la Division C, elle comprend deux groupes dans le Bas-Rhin et dans le Haut-Rhin : Groupe Sud Bas-Rhin : US Sainte-Marie-aux-Mines, CS Sainte-Croix-aux-Mines, AS Villé, AS Châtenois, AS Dambach, AS Muttersholtz, FC Hilsenheim, AS Kogenheim, AS Gerstheim - Groupe Nord Bas-Rhin : AS Kolbsheim, l'Alerte de Strasbourg, US Herrlisheim, US Mommenheim, SC Etoile Schirrhein, FC La Walck, FC Soultz-sous-Forêts - Groupe 1 Haut-Rhin : AS Hochstatt, FC Soultz, AS Munster, CS Olympique Mulhouse, La Jeunesse Sportive de Mulhouse-Dornach, FC Brunstatt, AS Illfurth - Groupe 2 Haut-Rhin : FC Saint-Amarin, FC Montreux-Château, US Seppois, FC Walheim, AS Aspach-le-Haut, AS Bantzenheim. Neuf clubs sont affiliés à la Lafa mais ne disputent pas aucun de ses championnats : FC Schweighouse, FC Etoile Altorf, Racing Club de Kintzheim, FC Hatten, US Sarre-Union, FC Ballersdorf, AS Balschwiller, FC Habsheim, FC Etoile Mulhouse.

5-Le Miroir des Sports - nr 76 - 15 décembre 1921 - « Le prodigieux essor du football dans le monde »

6- Annuaire des Sports 1924

Le SC Sélestat, Champion d'Alsace 1921/1922

1

1 à 5 : le FC Mulhouse, Champion d'Alsace 1920/1921

2

Première équipe de football – Champion d'Alsace 1921
De gauche à droite, debout: Kleinhans; Muller; Arni Arthur; Schumacher Henri; Cocheteux; Rien; Willmann; Weber; Bierson; Kuch Gustave; Uettwiller Marcel; Lemaree; Graf
Assis: Bouillot; Wolff; M. Joachim Bloch, président; Bloch Paul; Bloch Joseph

3

4

5

Le SC Sélestat, Champion d'Alsace 1920/1921 - le gardien de but Charles Kuntz sera sélectionné pour les JO 1920. A sa gauche, Georges Lévy, Président du SCS et de la Lafa

Le Racing Club de Strasbourg, Champion d'Alsace 1922/1923

Le FC Bischwiller, Champion d'Alsace 1924/1925

Caricature de Paul Weiss parue dans «Le Sport Alsacien» et représentant la bataille pour le Challenge Hirschauer, c'est-à-dire le titre de Champion d'Alsace de football

Durant le même temps, la Ligue s'est fortement structurée passant à l'issue de la saison 1919/1920 d'un Bureau et quatre Commissions réduites à leur plus simple expression (Football Bas-Rhin, Football Haut-Rhin, Arbitrage et Athlétisme) à une organisation beaucoup plus étoffée. Pour la saison 1923/1924 par exemple : un Bureau de neuf membres, une Commission de Football du Bas-Rhin et une autre du Haut-Rhin (sept membres chacune), une Commission Régionale des Arbitres, une Commission des Règlements et des Qualifications (sept membres) et deux Vérificateurs aux Comptes. Ce qui fait dire au Président Lévy : « Notre Ligue est devenue une vraie administration. La correspondance en 1922/1923 a dépassé le chiffre fabuleux de 4.000 lettres entrées, et autant de sorties. Nos résultats ont été obtenus grâce au travail et au zèle des différentes Commissions, toujours en contact étroit avec le Bureau. Depuis cinq années que j'ai l'honneur de présider aux destinées de la Ligue d'Alsace, aucun désaccord grave n'est venu troubler les liens de franche camaraderie régnant entre les divers clubs, dirigeants, Commissions et Bureau. Nous sommes encore loin des 200 à 300 sociétés que comprennent les grandes Ligues du Nord ou du Lyonnais. Il est vrai que notre Ligue ne s'étend que sur deux départements alors que les Ligues susnommées exercent leur Administration sur quatre à six départements »[7].

Le Bureau de la Lafa en 1924 : au milieu : Georges Lévy, Président, à sa gauche, Léon Durr, Trésorier, à sa droite, Robert Beisser, Secrétaire Général - en bas de gauche à droite : Jacques Hoffmann, Charles Schitz, Georges Henner - en haut de g à d : les trois Vice-Présidents : Ed. Schmidt, André Espir et René Graff (Annuaire des Sports 1924)

Sur le plan des effectifs, l'Alsace ne soutient pas, en effet, la comparaison face aux « grandes » ligues régionales, celles qui s'étendent sur plusieurs départements. A son AG 1923/1924, la FFF recense environ 3.000 clubs, un chiffre stationnaire par rapport à l'exercice précédent. Avec ses 93 clubs, la Lafa arrive en 13e position sur 21 ligues, devancée par le Nord (309), le Sud-Est (286), Paris (267), le Lyonnais (253), l'Ouest (236), la Normandie (222), le Nord-Est (220), la Lorraine (154), le Centre (134), la Bourgogne-Franche-Comté (130), le Sud-Ouest (123), les Charentes (115)[8]. Ce qui ne l'empêche pas de démontrer ses qualités sur le terrain. La preuve par les matchs officiels des quatre premières saisons de la décennie :

• Saison 1919/1920 :

- Alsace - Midi à Paris : 4-3
- Alsace - Luxembourg à Luxembourg 4-3

• Saison 1920/1921 :

- Alsace - Nord à Roubaix 3-2
- Alsace - Lorraine à Mulhouse 5-0
- Luxembourg - Alsace à Strasbourg 2-1

• Saison 1921/1922 :

- Alsace - Lorraine à Nancy 3-0
- Alsace - Franche-Comté à Mulhouse 5-0

• Saison 1922/1923 :

- Alsace - Sud-Est et Midi à Sète : 4-2
- Alsace - Ouest à Strasbourg : 2-1
- Alsace - Lorraine à Strasbourg : 2-1
- Alsace - Suisse Romande à Strasbourg : 3-1
- Luxembourg - Alsace à Luxembourg : 4-1
- Alsace - Bolton Wanderers (vainqueurs Coupe d'Angleterre) à Strasbourg 0-3

7- Annuaire des Sports 1924

8- « Football-Association » du 22 juillet 1924 - Rapport Moral de la FFFA à l'Assemblée Générale saison 1923/1924

Aucune défaite, par conséquent, en quatre saisons sur le plan hexagonal. Ce qui fait dire à Achille Duchenne, dès 1920, dans « Football-Association »[9] : « L'Alsace était, avant la guerre, nettement en avance sur toute la France, le Nord peut-être excepté. (...). Au dire de nombre de juges compétents, le football alsacien n'a guère diminué en qualité et, s'il se trouve n'avoir pas la même valeur relative vis-à-vis du reste de la France, c'est en raison du progrès des autres Ligues, par exemple, Paris. La première division alsacienne comprend comme clubs : l'Association Sportive de Strasbourg et le Football Club de Mulhouse, qui depuis longtemps sont classés en cette catégorie. De plus, maintenant, y figurent le FC Bischwiller, rude et dur compétiteur ; le SC Sélestat détenteur du titre régional ; le Red Star de Strasbourg, que dirige activement Espir, l'ancien Président de l'ASF à Paris, et enfin le Racing Club de Strasbourg, nullement à dédaigner. La plupart des « teams » fournissent un jeu puissant, net, un peu lourd, ayant une certaine tendance à la vigueur excessive - tendance réprimée entièrement à l'ASS et croyons-nous, au SC de Sélestat. Les shoots sont puissants, mais en règle générale les défenses se montrent supérieures aux attaques. Plusieurs gardiens de but sont de toute première classe. Il y a une similitude accusée avec le jeu suisse et celui du Nord de la France ».

Le plus grand résultat sur ces premières saisons d'après-guerre est, évidemment, la victoire obtenue contre la Ligue du Nord, considérée comme la meilleure de France. La rencontre se déroule le 2 janvier 1921 à Roubaix devant 6.000 spectateurs. Deux buts de Bloch et un autre de Saretzki donnent la victoire (3-2) sur la formation animée par l'International Raymond Dubly. « Une victoire glorieuse » titre « Le Sport Alsacien » du 5 janvier remportée par Friess (Ass) ; Berg (Rss), Roth cap.(Ass); Peterschmitt (Fcm), Spehner (Rcs), Hugel (Scs) ; Wolff (Fcm), Schoettel (Rcs), Saretzki (Scs), Bloch (Fcm), Schaeffer (Rcs). La presse nordiste ne se montre pas avare non plus en éloges pour les hommes du Président Lévy. Pour « Le Cri du Nord », « les rouges jouèrent avec cœur, observant une tenue parfaite et pratiquant un jeu d'équipe qui leur valut, à maintes reprises, les applaudissements du public. Et ce fut justice ». Pour « La Dépêche du Nord », « ce qui étonne c'est la maîtrise avec laquelle les Alsaciens réussissent leur jeu de passes coupées et précises ; à peine le joueur est-il en possession de la balle, qu'il a repéré le coéquipier démarqué qui en fera le meilleur emploi et aussitôt le ballon vole à celui-là. Rarement, il dribble ; il semble ne pas se soucier du jeu individuel, s'attachant, avant tout, à servir l'équipe. On eut cru, à voir évoluer les Alsaciens, qu'ils faisaient tous partie du même club et qu'ils étaient accoutumés à jouer ensemble, tant leur action était bien combinée. Ils donnèrent une magnifique démonstration de football dont nos joueurs ne pourront que profiter ». « L'Echo des Sports » de Paris remarque surtout deux joueurs : le gardien de but Friess et l'inter-gauche Bloch.

Paul Bloch et Emile Friess sont précisément les nouveaux Internationaux A issus de la Lafa. Après Roth, titulaire en 1920 contre la Suisse, Kuntz et Bongard remplaçants aux JO d'Anvers, l'attaquant du FCM et la gardien de l'ASS font leur entrée en Equipe de France : Bloch en février 1921 contre l'Irlande, Friess à l'occasion d'une tournée en Norvège et en Yougoslavie en mai et juillet 1921 et de deux titularisations en 1922 contre la Belgique et l'Espagne. Le Racingman Louis Mistral, International Militaire, est appelé sur le banc des remplaçants de l'Equipe de France A contre l'Angleterre, en avril 1921. Puis, Grégoire Berg (une sélection en 1922 contre l'Espagne), Schoettel, l'avant-centre de l'ASS remplaçant contre la Suisse en mars 1924 et Ernest Gross du Red Star Strasbourg (5 sélections en 1924/1925) ferment le ban des premiers Internationaux alsaciens. Six au total, par conséquent, ayant été appelés en Equipe de France sur la période 1919/1924. Par ailleurs, Othon Jung du FC Bischwiller arrive en Equipe de France Militaire en 1924, Muller (Fcm), Grumbach (Asm) et Rinckenberger (Fcb) en Equipe de France B en mars 1924 contre la Belgique, de même que Schoettel (Ass et ex-Rcs) en mai 1924 contre les Etrangers de France alors qu'il était remplaçant en Equipe de France A le 23 mars 1924 à Genève contre la Suisse, Grumbach et Weber (Rcs) lors d'une tournée en Algérie et Oranie en mai 1924.

Première convocation d'Emile Friess en Equipe de France - debout, 4ème en partant de la gauche

9- Cité également dans « Le Sport Alsacien » du 7 décembre 1920

Emile Friess et, à sa gauche, Grégoire Berg,
en Equipe de France contre l'Espagne en 1922

Emile Friess, gardien de but de l'Equipe de France
contre la Belgique en 1922

Ernest Gross - accroupi 2ème à partir de la droite -
en Equipe de France

Paul Bloch - assis tout à droite - dans une sélection de Paris qui a battu Londres en novembre 1923

Robert Rinckenberger,
capitaine du FC Bischwiller,
appelé en Equipe de France B
en 1924

Sur le plan des clubs, l'Alsace se fait moins remarquer. Les grandes équipes participent chaque année à la Coupe de France, mais aucune n'arrive à atteindre les phases finales. Bischwiller se fait remarquer en décembre 1922 en tenant en échec le Red Star de Paris chez lui (Vainqueur de la Coupe en 1921,1922 et 1923), 0-0 à la mi-temps avant de s'effondrer 5-1, réduit à 10, à la suite de l'expulsion du défenseur Schneider. Par contre, les satisfactions sont plus grandes pour le football militaire. En 1919/1920, les « Aviateurs de Strasbourg » perdent la finale du Championnat de France contre Polytechnique, mais à compter de la saison 1922/1923, le 158e Régiment d'Infanterie assied sa supériorité qui va durer une dizaine d'années en remportant son premier titre de Champion de France. Le football scolaire, prônée par la FFF, fonctionne immédiatement. Le titre de Champion du Bas-Rhin pour la saison 1920/1921 revient à l'ASS qui bat le SC Schiltigheim par 5-0. Le titre de « Champion Scolaire » ou des « Equipes Juniors » correspond d'ailleurs à la même chose[10].

Finalement, le football alsacien se porte plutôt bien. Le Président Lévy n'est pas dupe de ses antécédents. Lors du banquet clôturant la rencontre Nord-Alsace, il fait connaître à M. Jooris, le Président de la ligue du Nord qui est aussi Vice-Président de la FFF « les efforts considérables tentés par les Allemands pour imposer l'éducation physique » et appelle « l'attention sur le danger qu'il y aurait pour le pays à ne pas répondre à cet effort gigantesque par un effort semblable »[11].

Dans ce panorama globalement favorable, le problème principal à solutionner à l'aube des années 1920 est, avant tout, celui de l'arbitrage. Georges Lévy l'explique sans ambages[12] : « Il reste à la Ligue un problème assez grave à résoudre : la question des arbitres. Disons-le franchement : la Ligue manque d'un nombre suffisants de bons arbitres. Un gros effort est à faire pour arriver à former parmi la pépinière des jeunes arbitres des gens capables de diriger les rencontres de championnat, tant en première qu'en séries inférieures. Des cours d'arbitrage assez fréquents devront nous amener rapidement à la solution de ce problème, d'autre part les dirigeants de club pourront accomplir de la bonne et utile besogne, en empêchant leur public souvent trop chauvin de manifester contre une décision de l'arbitre. La Ligue s'efforcera d'arriver rapidement à des résultats qui devront donner satisfaction aux plus difficiles ». D'où la mise en place d'actions de formation non seulement pour les arbitres mais aussi pour les capitaines d'équipes afin d'enseigner également les règles du jeu à ces derniers, souvent insuffisamment connues des joueurs[13]. La question de l'arbitrage touche d'ailleurs tout le football français qui manque d'arbitres régionaux et fédéraux. « Permettez-moi de faire ici un appel à tous les anciens joueurs devenus flâneurs le long des touches, aux supporters de venir sans arrière pensée renforcer notre noyau d'arbitres, vous verrez Messieurs que vous serez reçus à bras ouverts » écrit le Président de la Commission Centrale d'Arbitrage de la FFF dans « France-Football », le 24 août 1923. L'évolution des mœurs pourrait avoir une certaine incidence sur la crise des vocations. C'est ce que pense « Alsace-Football » du 7 janvier 1924 en faisant référence aux arbitres d'avant-guerre : « Que sont devenus les Jeffke, Béné, Walther, Hussler ? Pour quels motifs ont-ils quitté l'arène sportive ? Regrettons que le football soit devenu un commerce, une affaire plus qu'un sport, qui entraîne souvent les partisans d'un club à toutes les injustices pour la seule recherche du résultat final. Cela est presque compréhensible car les spectateurs deviennent de jour en jour plus difficiles, mais que diable, qu'on laisse l'arbitre en paix, lui qui est là sur le terrain par devoir, par dévouement. Ah, le métier d'arbitre est une chose bien ingrate ».

I-2
A partir de 1925 : un football qui s'impose sur le plan national et international

Les années 1925/1926 marquent une rupture avec la période précédente. D'abord, l'esprit de Locarno (1925/1926) met fin au problème des relations impossibles jusque là avec l'Allemagne et permet au football alsacien de s'ouvrir sur l'Europe Centrale. Ensuite, la Lafa s'affirme comme une des premières ligues du football français : par les résultats de l'Equipe d'Alsace, ceux de ses clubs - le FC Mulhouse, en particulier, qui arrive en demi-finale de la Coupe de France en 1927 - par une nouvelle et brillante génération d'Internationaux dont la figure de proue est Willy Lieb, recordman des sélectionnés alsaciens de l'entre-deux guerres. Enfin, via son Président, Georges Lévy, le football alsacien est partie prenante dans les instances décisionnelles du football français : comme membre du Bureau de la FFF et comme Président de la Commission chargée d'instituer et de réguler le professionnalisme en France. Un football alsacien qui est précisément aux avant-postes du mouvement de professionnalisation et pour cause : lors du match ASS/FCM qui est en quelque sorte la finale du championnat d'Alsace 1928, il y autant d'étrangers que d'Alsaciens sur le terrain. En peu de temps, les choses ont considérablement évolué dans le football alsacien.

10- « Le Sport Alsacien » du 7 juin 1921

11- « Le Sport Alsacien » du 11 janvier 1921

12- Annuaire des Sports 1924

13- PV Lafa dans « Le Sport Alsacien » du 28 juin 1924

Une Lafa nouvellement organisée

Cette marche en avant du football régional se remarque en premier lieu dans l'évolution des structures de la Lafa. Elle a lieu en 1926 et se fait sous la pression des évènements, les organes de fonctionnement de la première génération n'étant plus adaptés au succès grandissant rencontré par le football. Il y a cependant une voix critique, discordante par moments, dans le projet d'organisation de la Ligue et c'est celle du Mulhousien René Graff. Membre fondateur de la Ligue, « patron » du football haut-rhinois », ingénieur chimiste, il ne manque pas d'atouts pour insuffler un esprit nouveau tout en étant en permanence sur la ligne jaune vis-à-vis de ses collègues du « Conseil ». Pour Graff, il y aurait même une crise de Direction à la Ligue d'Alsace[14] : « Le football s'est considérablement développé ces dernières années. Le nombre des clubs, de leurs membres et supporters, a progressé beaucoup plus vite que celui des dirigeants réellement capables. De nombreux « anciens » ont arrêté leurs fonctions. D'autres personnes, qui auraient les capacités, hésitent à s'engager. De plus, les dirigeants actuels de la Ligue ont prouvé plus d'une fois leur incapacité à diriger. Plus d'une fois, ils ont prouvé qu'ils n'arrivaient pas à se détacher de l'accessoire pour s'intéresser à l'essentiel ». Un jugement très critique à l'égard de Georges Lévy et qui révèle des ambitions personnelles. En effet, non seulement la Lafa a réussi la première moitié de la décennie mais, en outre, elle est entrain de se donner les moyens pour passer dans une nouvelle étape de son fonctionnement.

Des structures démocratisées

L'organisation mise en place au début de la décennie ne répondant plus aux nécessités du moment, à son AG de juin 1926, la Ligue d'Alsace adopte un nouveau fonctionnement. Deux éléments sont à l'origine de cette nouvelle organisation : d'abord le développement constant du nombre des clubs entraînant un nécessaire remaniement des différents championnats, ensuite la nécessité d'une redéfinition claire des prérogatives et responsabilités de chaque organe de la Ligue ainsi qu'un transfert de charges d'un « Bureau » inondé de choses subalternes vers des Commissions spécialisées. D'où « la nouvelle organisation de l'administration de la Lafa » portée à la connaissance des lecteurs du « Sport Alsacien », le 7 juin 1926. Désormais, la Ligue comprend, en sus de l'AG annuelle, l'instance de décision suprême, les organes suivants :

A) Le « Conseil »

Il est composé de 12 membres et comprend un Président, deux vice-Présidents, un Secrétaire Général, un Trésorier Général, les Président des Commissions « Règlements et Qualifications », « RA », « RJ » et trois adjoints. En fait, le « Conseil » est la nouvelle appellation de l'ancien « Bureau ». Ses pouvoirs restent inchangés. Le « Conseil » :

- nomme les membres des Commissions et des Sous-Commissions, à l'exception de la « Commission Football », élue par l'AG départementale.
- peut révoquer et remplacer à la majorité des 2/3 des membres des différentes Commissions.
- la Direction de la Ligue ne relève plus de décisions individuelles des membres du « Conseil » mais collectives prises par les Commissions et Sous-Commissions et dont les Présidents sont de droit membres du « Conseil ».
- dispose d'un droit de veto sur la presque totalité des décisions des Commissions.

B) Les Commissions :
- de « Football », une pour le Bas-Rhin, une pour le Haut-Rhin
- des « Règlements et des Qualifications »
- Régionale de l'Arbitrage
- Régionale des Juniors

C) Les Sous-Commissions :
- « Technique et des Calendriers »
- de « Sélection des Equipes d'Alsace »
- des « Statuts »
- des « Affaires Extérieures » (relations FFF et pouvoirs publics)
- des « Affaires Intérieures » (relations avec les clubs)
- des « Finances ».

14- « L'Alsace Sportive » des 7 et 14 mai 1926 - article intitulé « Le malaise ». Il semblerait que ce journal bi-heddomadaire, imprimé à Mulhouse, soit une tentative de relance de « l'Alsace Sportive » des années 1919/1920, imprimée elle aussi à Mulhouse. Il est connu également sous le nom de « Alsace-Football ». Il a manifestement été créé pour concurrencer « Le Sport Alsacien », organe officiel de la Lafa. René Graff, membre fondateur de la Lafa et ingénieur chimiste à Mulhouse, est l'un des collaborateurs du journal qui paraît à partir de 1924. « L'Alsace Sportive » arrêtera sa diffusion en juin 1926, preuve d'une rapide désaffection des footballeurs alsaciens et surtout haut-rhinois

La nouvelle organisation est approuvée par l'AG du 12juin 1926. Elle a pour but de diluer les responsabilités et de mettre fin à une certaine « autocratie », selon les termes du « Sport Alsacien »[15]. Cette 7e AG est suivie par 77 des 126 clubs affiliés. Sept autres sont en cours d'immatriculation. 25 nouveaux clubs ont été créés au cours de l'exercice écoulé, deux ont arrêté leur activité, de sorte que le nombre des licenciés a été porté de 3.965 à 4.297. Lévy est réélu Président, Espir 1er Vice-Président, le second Vice-Président est Graff, le Président de la Commission du Football du Haut-Rhin, le 3e est Marx, le Président de la Commission du Football du Bas-Rhin. Schmidt est Secrétaire Général et Schitz Trésorier Général. Cette AG valide un autre point important : le fait que la licence B n'est plus un obstacle pour jouer en équipe 1ère et ce dans toutes les divisions, sauf en Ligue.

Cette réorganisation en profondeur, qui met la Lafa sur les rails pour quinze ans, est une initiative collégiale ; des Haut-Rhinois Graff, Leonhart, Schumacher, Ziegler, Siebert, Weiblen et Koeppel et des Bas-Rhinois Marx, Schitz, Klein, Jehl et Wolff [16]. Elle émane, par conséquent, d'une représentation assez large bien que René Graff tienne un rôle de leader. Les ardeurs de ce dernier pour être l'élément moteur de la Lafa ne sont pas calmées pour autant avec ce nouveau mode de fonctionnement.

En effet, au début de la nouvelle saison, éclate une « crise » : Graff, Grevilliot, Leonhardt et Schumacher démissionnent de leurs fonctions de Direction. Les raisons avancées seraient la non application par Georges Lévy des mesures décidées par la dernière AG. En réalité, il s'agit plutôt de problèmes de personnes, d'une rivalité Graff/Lévy, même pas d'une querelle Haut-Rhin/Bas-Rhin puisque tout le Haut-Rhin n'est pas du côté de Graff.

Pour Othon Jenner, le rédacteur en chef du « Sport Alsacien », il s'agit « d'une mauvaise querelle que l'on intente à quelqu'un qui depuis sept ans est régulièrement réélu et à l'unanimité Président de la Ligue »[17]. Le Conseil de la Ligue refuse la décision des quatre démissionnaires et accepte la demande de « mise en congés » jusqu'au 1er janvier 1927 de Georges Lévy faite par ce dernier lui-même. « Un Conseil qui regrette les attaques menées contre son Président qui pendant huit ans a dirigé la Ligue avec autant de dévouement sportif que de désintéressement personnel »[18]. Une Assemblée Générale Extraordinaire est convoquée pour le 28 novembre 1926 à Sélestat. Elle renouvelle toute sa confiance au Président Lévy.

L'affaire n'est pas terminée pour autant puisque que la « Commission de Football du Haut-Rhin » convoque, elle aussi, une A.G.E. pour le dimanche 20 décembre 1926. On évoque un rapprochement du Haut-Rhin avec la Ligue de Bourgogne Franche-Comté[19] ! La situation est suffisamment grave pour que le Vice-Président Espir lance un appel à l'union des clubs du Bas-Rhin et du Haut-Rhin[20] : « Le sport du football, comme toute entreprise collective, ne peut fonctionner normalement que s'il est régi par une Direction unique et soumis à des règles ayant force de loi, strictement observées par tous. Cette Direction a été régulièrement nommée par l'assemblée générale annuelle, envers laquelle il est responsable de sa gestion. Or, certains d'entre vous commettent une grave erreur en pensant que les membres du « Conseil » sont élus par un département (Bezirkstag ou Assemblée départementale). Non ; seuls le Président de la Commission de Football du Bas-Rhin et du Haut-Rhin sont élus par leur « Bezirkstag ». Tous les autres membres du « Conseil » tiennent leur mandat du « Verbandstag », l'Assemblée Générale de tous les clubs de la Ligue d'Alsace. Ils sont donc les représentants mandataires de la totalité des sociétés de la Lafa. L'AG est donc l'autorité suprême. Elle a nommé ses dirigeants en juin dernier, elle a pris ses responsabilités le 28 novembre dernier. Nous nous sommes donné des statuts, des règlements, qui sont considérés comme des modèles par les autres Ligues de la FFF. Chacun de nous s'est engagé à les respecter. L'observation de ces règles et des décisions des assemblées régulières est une forme de discipline qui doit être appliquée à notre Ligue d'autant plus strictement qu'elle est librement consentie.

Je vous demande, mes chers Camarades, en faisant appel à toute votre raison, de réfléchir à ce qu'aurait de néfaste pour notre Ligue toute décision pouvant entraîner une scission. La Ligue d'Alsace est un tout qu'on ne peut diviser sans lui faire perdre sa vitalité. (...). Il y va de l'intérêt vital de notre Ligue d'Alsace, UNE et INDIVISIBLE ; il y va de l'intérêt même de vos clubs. J'ai confiance en votre discipline sportive et en votre raison ».

Au cours de cette AG du football haut-rhinois, Graff fait état « des manœuvres orchestrées par le Bas-Rhin » et pose la question à l'assistance « si le Haut-Rhin est prêt à les accepter » ! Il démissionne, séance tenante, de son mandat de Président de la CF du Haut-Rhin. Marx, son homologue bas-rhinois, dans un esprit de conciliation monte à la tribune et assure le déroulement de l'assemblée. Il ressort de celle-ci que pour reprendre la collaboration avec les instances bas-rhinoises, celles du Haut-Rhin demandent « la prolongation du congé de Président de la Ligue jusqu'à la prochaine AG ». En d'autres termes, le départ définitif de Georges Lévy. Des menaces qui restent lettre morte sur un plan régional et qui n'entament en rien l'autorité du Président de la Ligue.

15- « Le Sport Alsacien » du 12 juin 1926. C'est évidemment Georges Lévy qui est visé par les propos du journal

16- « Le Sport Alsacien » du 10 juin 1926

17- « Le Sport Alsacien » du 16 octobre 1926

18- « Le Sport Alsacien » du 18 octobre 1926

19- « Le Sport Alsacien » du 13 décembre 1926

20- « Le Sport Alsacien » du 18 décembre 1926

Au cours de l'exercice 1926/1927, Lévy et les contestataires haut-rhinois se regardent en chiens de faïence au « Conseil ». A la « Commission de Football du Bas-Rhin », il en est tout différemment. Le Président Marx œuvre avec « tact et compréhension ». Tous ses membres sont réélus au Congrès départemental de juin 1927, preuve que les clubs bas-rhinois sont satisfaits du travail effectué par leur instance de Direction. Il n'en est pas de même dans le Haut-Rhin. Le déroulement de l'AG départementale de juin 1927 est « houleux et pas véritablement dans l'intérêt du football haut-rhinois » indique « Le Sport Alsacien » du 11 juin 1927. René Graff démissionne de la Présidence haut-rhinoise « pour des raisons professionnelles ». Un départ qui est ressenti en fin de compte comme une perte tant l'action réformatrice menée par ce dernier comportait des choses positives sur le fond, même si elle était très contestable sur le plan de la forme. « Je n'étais pas toujours d'accord avec lui » dit Othon Jenner, le rédacteur en chef du « Sport Alsacien »[21], mais je dois reconnaître que le Haut-Rhin perd en Graff son meilleur représentant. Il a rendu de grands services au football alsacien. Peu de dirigeants l'ont servi avec autant de talent que lui ». On élit donc un nouveau Président de la « Commission de Football du Haut-Rhin ». Une élection chahutée par les partisans de Graff au point que l'on est obligé de convoquer une nouvelle AG départementale après celle de la Ligue! « Le Haut-Rhin aurait sérieusement intérêt à enterrer ses dissensions et à participer à la construction du football alsacien » continue Jenner.

L'AG du 12 juin 1927 est donc capitale et sert de baromètre pour la suite des évènements. Elle est précédée, la veille, d'une réunion du « Conseil » au cours de laquelle on se met d'accord en catimini. Le 11 juin au soir, Schumacher ayant déjà quitté le « Conseil », Graff et Grevilliot annoncent leur démission programmée pour le lendemain. « En considération des éminents services rendus à la Ligue », le « Conseil » décide de les nommer Membres d'Honneur, de créer le « Challenge Grevilliot » et le « Challenge Graff », récompensant le Champion d'Alsace Junior 1 et le Champion d'Alsace Junior 2. L'ensemble du dispositif est adopté par l'AG de la Ligue, le lendemain.

En même temps se met en place un tout nouveau « Conseil » : Président : Lévy (SC Sélestat), 1er Vice-Président : Espir (Red Star Strasbourg), 2e Vice-Président et Président de la « Commission de Football du Haut-Rhin » : Ostermeyer (Ballersdorf), Secrétaire Général : Schmidt (Molsheim), Trésorier Général : Schitz (Ass), Membres et Présidents de Commissions : CRA : Beisser (Red Star), CRQ : Klein (Bischheim), CRJ : Léonhardt (à titre individuel), Membres : Jehl (Ass), Koeppel, (Asm), Weiblen (Fcm). Léon Marx garde la Présidence de la très importante « Commission de Football du Bas-Rhin », sans, cependant, être membre du « Conseil », pour l'instant.

Les nouvelles structures de fonctionnement sont donc en place depuis l'AG 1926 et la génération des dirigeants appelée à les faire fonctionner depuis celle de 1927. Désormais, la Ligue rentre dans un régime de croisière pour ce qui est de son fonctionnement. Le gros du travail est abattu au quotidien par les Commissions et les Sous-Commissions. Seules remontent au niveau du « Conseil », qui ne se réunit plus qu'à une fréquence mensuelle, les affaires d'une certaine importance. Quant aux instances de la Ligue, quitus leur est donnée annuellement par les clubs, davantage via les AG Départementales que par l'AG Fédérale. Cette dernière devient, avant 1930, une sorte de « grand'messe », une chambre d'enregistrement des propositions faites par les AG du Bas-Rhin et du Haut-Rhin. En autre élément contribue à la réduction du rôle de l'AG Fédérale, à savoir l'élection, à présent, des membres du « Conseil » pour trois ans. Le renouvellement annuel de ce dernier pour le tiers lui confère, évidemment, une stabilité bien différente que dans le cas précédent d'un renouvellement entier chaque année.

AG de la Lafa, le 12/6/1927 à Sélestat - Georges Lévy, au centre du perron, est entouré de l'ensemble des élus qui font fonctionner la Ligue

21- « Le Sport Alsacien » du 11 juin 1926

Georges Lévy : un Président au-dessus de la mêlée

Tout ceci entraîne aussi un rôle nouveau joué par Georges Lévy. Président fondateur de la Lafa, élément moteur dès janvier 1919 pour créer le Comité Régional de l'Usfsa, l'embryon de la Lafa, Lévy se considère investi d'une mission et de pouvoirs spéciaux durant les premières années de son mandat. Et ce d'autant plus que le fonctionnement de la Ligue n'est véritablement codifié qu'en 1923 avec l'adoption des statuts par la FFF et leur dépôt au Tribunal d'Instance de Sélestat. Durant toute cette période 1919/1926 - surtout 1919/1923 au cours de laquelle le formalisme juridique est encore totalement absent - 1923/1926 également où toute question passe par le « Bureau » donc par lui - Lévy joue de son image de personnalité historique pour remplir la fonction de Président avec une « autocratie » certaine comme d'aucuns l'affirmaient. La nouvelle organisation de 1926 modifie évidemment son rôle. Désormais, il se place au-dessus de la mêlée et adopte une image de rassembleur, de Président proche de la base. L'AG 1928 a lieu pour la première fois ailleurs qu'à Sélestat. Pour contenter, évidemment, la très contestataire « Commission de Football du Haut-Rhin ». Et il arrive, très diplomatiquement, à éviter la proposition bas-rhinoise consistant à transférer le siège social de la Ligue de Sélestat à Strasbourg. « Il faut que l'on arrête de raisonner Haut-Rhin et Bas-Rhin. Il n'y a que l'Alsace qui compte » martèle-t-il à l'AG du 17 juin 1928. De même, fait-il une ouverture en direction des clubs en demandant la fin des « mandats individuels » des élus de la Ligue. Désormais, chacun devra être le représentant d'un club, le club étant la base de tout le dispositif, la Ligue n'ayant vocation à exister que par les clubs. La présence de ces derniers à l'AG Fédérale prenant, en contrepartie, un caractère de plus en plus obligatoire. Pour ce faire, il dispose d'incontestables talents « politiques », menant les AG en français pour la partie statutaire et n'hésitant pas à s'exprimer en dialecte pour la partie plus conviviale, n'hésitant pas non plus à inviter, à compter du tournant des années 1930, tel ou tel homme politique régional qui ne peut, évidemment, faire autrement à la tribune que de dire du bien de la Lafa, « un fleuron du football français » comme le proclame le Sous-Secrétaire d'Etat Oberkirch à l'AG de 1931.

La dimension nationale et internationale du Président de la Lafa

Fort d'une autorité définitivement assise en Alsace à compter de 1927/1928, Georges Lévy, et par voie de conséquence, le football alsacien, font leur entrée sur la scène nationale et internationale. Curieusement, d'ailleurs d'abord à la Fifa. En juillet 1928, il est nommé scrutateur pour les élections du renouvellement du Bureau de l'instance du football international qui ont lieu à Amsterdam[22]. En mai 1929, il participe pour la première fois comme membre à part entière au Congrès de Barcelone, celui là même qui décide de l'attribution de la première Coupe du Monde à l'Uruguay[23]. L'entrée à la FFF se fait par la nomination à la « Commission d'étude du statut du joueur rétribué » en novembre 1929[24], un marche pied pour l'entrée au Bureau Fédéral, l'instance de Direction de la FFF, qui intervient en juillet 1930[25]. Puis, en novembre 1930, il est nommé « Rapporteur » de cette même « Commission du Joueur Rétribué » Une belle carrière, par conséquent, et qui plus est n'en est qu'à ses débuts.

La Lafa : effectifs et résultats

A l'AG 1932 de la FFF, le football alsacien est arrimé au football français depuis treize saisons. L'Alsace est devenue une province comme une autre et les débats politico-patriotiques de l'après-guerre ont perdu beaucoup de leur importance. A présent, au sein des instances nationales et régionales, on parle football, avant tout.

A quelques semaines de l'instauration du premier championnat professionnel, les deux structures ont colossalement évolué depuis leur création, le 7 avril 1919 pour la FFF et le 26 janvier 1919, véritable jour de la pose de la première pierre de l'édifice « Lafa ». En treize saisons le football français a beaucoup progressé, passant de 659 clubs à l'AG de juillet 1920 à 3.943 clubs à celle de juillet 1932 et de 15.000 à 144.000 licenciés sur la même période[26].

Pour la FFF, un club est considéré comme tel à deux conditions : qu'il soit dirigé par des personnes majeures et propriétaire du terrain de jeu. Dans ce recensement des 3.943 clubs de 1932 ne sont pas compris « les 326 sociétés actuellement suspendues de leurs droits pour non-paiement de leur cotisation de la dernière saison, les 475 Associations Scolaires et enfin les sociétés pratiquant le football au sein de nos Associations Reconnues, soit 2.646 pour la FGSPF et 2.394 pour l'UFOLEP (Union Française des Oeuvres Laïques d'Education Physique) », sinon l'effectif global chapeauté par la FFF serait de près de 10.000 clubs.

Quant à la licence, elle relie, via le club, le joueur à la Fédération. En 1919, la FFF établit elle-même les licences des 15.000 joueurs français. Un travail énorme entre la réception de la demande, la réalisation de la licence et l'expédition au destinataire. Un nouveau régime est institué en 1920 : « les clubs rédigent eux-mêmes les licences et elles parviennent globalement à la Fédération par bordereaux, accompagnés des droits. Tout fait espérer que le nouveau système donnera toute satisfaction aux clubs et aux Ligues. Il permettra, par le classement des bordereaux, d'établir

---

22- Il en fait un compte-rendu dans « Le Sport Alsacien » de juillet 1928

23-- « Le Sport Alsacien » du 13 mai 1929

24- « Football » du 12 décembre 1929

25- « Football » du 24 juillet 1930 et PV du Conseil de la Lafa du 5/9/1930 dans « Le Sport Alsacien » du 13 septembre 1930

26- Comptes rendus des AG de la FFF dans « Football Association » de 1919 à 1929 et « Football » de 1929 à 1932

la liste des licenciés par club et Ligues régionales, tandis que le classement des fiches individuelles permet de grouper par ordre alphabétique la totalité des licenciés de la Fédération». L'ingéniosité de l'organisation évolue donc sous la contrainte des évènements.

Entre les deux critères - clubs et licenciés - permettant de mesurer la force d'une Ligue régionale, celui qui est unanimement privilégié est le second. «Les effectifs en joueurs licenciés nous paraissent plus importants que ceux des clubs. Ils sont certainement plus représentatifs du développement du football car tel club peut ne compter qu'une équipe et tel autre jusqu'à douze ou quinze. C'est donc surtout cet effectif qui doit fixer notre attention et établir à nos yeux le développement numérique du football» indique Henri Delaunay, le Secrétaire Général de la FFF, à l'AG statuant sur la saison 1930/1931.

Tout au long de la période 1920/1932, le football alsacien connaît un rythme de développement identique à celui que l'on peut observer sur le plan national. A la fois pour le nombre des clubs et celui des licenciés, l'Alsace garde en permanence son rang dans la hiérarchie des 21 Ligues régionales: autour de la 12e place pour le nombre des clubs et de la 8e position pour celui des licenciés. En fait, elle est devancée par les Ligues qui disposent d'un territoire plus étendu que le sien. Ramenés à l'espace géographique, les critères de clubs et de licenciés placeraient l'Alsace dans le groupe de tête. C'est que l'on peut déduire des chiffres donnés par Ligue à l'AG de la FFF de juillet 1932:

Nombre de clubs: Nord: 470, Sud-Est: 460, Lyonnais: 372, Paris: 347, Normandie: 311, Nord-Est: 285, Ouest: 236, Lorraine: 222, Bourgogne/Franche-Comté: 220, Sud-Ouest: 164, Centre: 151, Alsace: 150, Centre-Ouest: 136, Auvergne 95, Midi: 61, Tunisie: 60, Alger: 58, Oranie: 52, Constantine: 39, Maroc: 34, Corse: 14.

Nombre de licenciés: Nord: 24.532, Sud-Est: 16.911, Paris: 13.468, Lyonnais: 10.150, Normandie: 8.679, Ouest: 8.494, Nord-Est: 7.729, Alsace: 6.684, Alger: 6.680, Lorraine: 6.212, Oranie: 5.920, Tunisie: 5.788, Bourgogne/Franche-Comté: 4.340, Maroc: 3.680, Sud-Ouest: 3.572, Centre-Ouest: 2.803, Centre: 2.472, Constantine: 2.140, Midi, 1.962, Auvergne: 1.234, Corse: 719.

La pratique - au sens le plus large - dépasse, bien évidemment, les chiffres du football officiel. «L'effectif des pratiquants du football est impossible à dénombrer» déclare Henri Delaunay dans son rapport moral relatif à l'exercice 1923/1924. «S'il est vrai qu'il existe au moins dans chacune de nos 38.000 communes françaises onze gosses pour taper dans la balle, et je ne parle pas des villes, cela fait le joli chiffre de 418.000 footballeurs et cela doit être bien au-dessous de la vérité». Soit trois fois plus, au moins, que les chiffres relevant des clubs affiliés à la FFF. En-dehors du football civil qui représente la très grande part des effectifs, la FFF a également la tutelle sur le football «Scolaire», celui de «l'Armée» dès la saison 1920/1921, le football «Universitaire» et des «Patronages Catholiques» (FGSPF) à partir de 1921/1922, et le football de «l'Armée» qui prend l'appellation de football «Militaire» en 1923/1924 et qui se scinde en football «Naval» et en football «Militaire» en 1924/1925, au même moment que démarre le football «Corporatif», celui pratiqué dans les entreprises. Après l'affiliation en premier lieu des grands clubs parisiens et de province, après celle, tout de suite après 1920, « de petites sociétés de village, de sociétés de gymnastique, de cyclisme, etc.»[27], l'école, l'université, l'entreprise, le sport catholique, l'armée et la marine ont rallié la FFF pour l'organisation de leurs championnats respectifs. Seul, le football socialiste reste en-dehors d'elle.

A l'orée de la deuxième partie de la décennie, le football alsacien reflète très fidèlement l'évolution qui a eu lieu sur le plan national. Un championnat des «Scolaires» est en place dans le Bas-Rhin. Il réunit les collèges ou lycées de Saverne, Wissembourg, Haguenau, Bischwiller, Sélestat, et les établissements strasbourgeois (Lycée Fustel de Coulanges, Lycée Kléber, Collège Saint-Etienne, Ecole Normale, Ecole de l'Ill)[28]. Quant au «Strasbourg Etudiants Club» (S.E.C.), le seul club universitaire alsacien, il participe au Championnat de France Universitaire depuis la saison 1925/1926[29]. Les «Pierrots» de Strasbourg qui disputent à la fois le championnat Lafa et de l'AGR, enlèvent le titre de Champion d'Alsace contre «Saint-Martin» de Colmar et parviennent en ½ finale de la Coupe Nationale FGSPF, battus par le «Sporting Club Saint-Jean-de-Luz[30]. Enfin, pour compléter le tableau de ce football «corporatiste», on ne peut manquer de signaler que Strasbourg est la place forte du football militaire français. Le 29 avril 1926, le 158e Régiment d'Infanterie de Strasbourg, remporte pour la quatrième fois consécutive le titre de Champion de France Militaire[31], après que les «Aviateurs» de Strasbourg aient perdu la première édition contre l'Ecole Polytechnique, lors de la saison 1920/1921[32]. A l'exception du football «Corporatif», phénomène surtout parisien et sur un plan national de faible ampleur - 24 clubs seulement participent au championnat de France 1927/1928[33] - le football alsacien est en phase avec la politique de développement menée par la FFF.

27- Rapport Moral de l'AG 1919/20 de la FFF présenté par H. Delaunay. La remarque concernant la gymnastique est évidemment intressante puisqu'elle confirme la relation originelle très étroite entre football et gymnastique et ce non seulement en Allemagne mais aussi en France

28- «Le Sport Alsacien» du 27 novembre 1926

29- «Le Sport Alsacien» du 22 février 1926

30- «Le Sport Alsacien» du 8 mai 1926

31- «Le Sport Alsacien» du 3 mai 1926 et «Le Miroir des Sports» - nr 312 - du 5 mai 1926

32- Rapport Moral de l'AG 1920/1921 de la FFF

33- Rapport Moral de l'AG 1927/1928 de la FFF

Le grand débat à la Lafa est l'adaptation permanente des clubs à une hiérarchie homogène favorisant la qualité du football. Les questions récurrentes portent sur le nombre de divisions et, pour l'élite, le nombre de clubs par division. Ainsi, les interrogations qui reviennent le plus souvent : faut-il une « Ligue » de huit ou douze clubs ? Une « Ligue » avec un seul groupe réunissant les grands clubs Haut-Rhinois et Bas-Rhinois ? Vaudrait-il mieux un groupe par département et un Champion d'Alsace désigné à la suite de Poules de classement ? Le débat est permanent. Toute nouvelle solution est rapidement dépassée en raison de la rapide progression des effectifs.

Un pas en avant est fait avec l'instauration lors de la saison 1926/1927 d'un Championnat de France dont le principe est basé sur une opposition entre les différents champions régionaux. La Lafa en profite pour remplacer la « Ligue » par une « Division d'Honneur. Plus que l'appellation, c'est toute une nouvelle classification qu'elle va entraîner, avec une multiplication du nombre des niveaux de jeu et aboutir à cinq divisions pour la saison 1931/1932, la dernière avant l'instauration du professionnalisme. A ce moment, la hiérarchie est la suivante :

- **Division d'Honneur :**

CS Mars Bischheim, FC Bischwiller, FC Haguenau, FA Illkirch-Graffenstaden, AS Strasbourg, Racing Club Strasbourg, SC Red Star Strasbourg, FC Mulhouse.

- **Première Division :**

Bas-Rhin : FC Cronenbourg, FC Monswiller, CS Neuhof, SC Sélestat, SC Schiltigheim

Haut-Rhin : SR Colmar, SS Mulhouse-Dornach, FC Guebwiller, AS Huningue, CA Mulhouse, FC Saint- Louis, US Thann.

- **Deuxième Division :**

Bas-Rhin : AS Benfeld, AS Erstein, FC Lingolsheim, AS Robertsau, FC Saverne, FC Schweighouse, AS Cheminots/Strasbourg, CS Les Pierrots/Strasbourg, FC Strasbourg 1906, FC La Walck.

Haut-Rhin : FC Cernay, FC Colmar, FC Masevaux, FC Red Star Mulhouse, FC Sport Mulhouse, FC Riedisheim, FC Sausheim, FC Walheim, US Wittenheim, SS Zillisheim.

- **Troisième Division :**

Bas-Rhin : AS Bouxwiller, SS Brumath, FC Duttlenheim, CS Fegersheim, AS Gerstheim, AS Hochfelden, SR Hoenheim, US Huttenheim, AS Lauterbourg, La Sportive de Molsheim, FC Oberhoffen/Moder, CS Obernai, FC Phalsbourg, FC Etoile Reichshoffen, CS Ste-Croix-aux-Mines, US Ste-Marie-aux-Mines, SS Sarrebourg, US Schiltigheim, SC Etoile Schirrhein, CA Strasbourg, FC Etoile Bleue Strasbourg, As Villé, AS Wasselonne, FC Wissembourg

Haut-Rhin : AS Altkirch, AS Aspach-le-Haut, FC Ballersdorf, FC Bourbach-le-Bas, FC Brunstatt, SS St-Martin Colmar, La Jeunesse Sportive de Mulhouse/Dornach, FC Ensisheim, FC Habsheim, FC Hegenheim, AS Hochstatt, FC Ingersheim, FC Luemschwiller, FC Etoile Mulhouse, AS Neuf-Brisach, FC Pfastatt, FC Red Star Richwiller, SC Rixheim, FC St-Amarin, FC Sierentz, FC Soultz, FC Village-Neuf, FC Wintzenheim, AS des Colonies Wittenheim.

- **Quatrième Division :**

Bas-Rhin : FC Red Star Auenheim, FC Eschau, FC Hilsenheim, US Hindisheim, AS Hoerdt, FC Kogenheim, FC Lampertheim, AS Muttersholz, US Nordhouse, AS Obenheim, AS Osthouse, Olympique de la Bruche (Rothau), US Sarre-Union, SS Soultz/Forêts, US Schaeffersheim, FC Steinbourg, Association des Arbitres de Football du Bas-Rhin, AS Silencieuse Strasbourg, FC « Tigre » Strasbourg, FC « La Vendée » Strasbourg, Strasbourg Athlétic-Club, FC Vendenheim, FC La Wantzenau.

Haut-Rhin : FC Aspach (Altkirch), AS Balschwiller, FC Bantzenheim, SC Blotzheim, FC Bollwiller, FC Burnhaupt-le-Haut, AS Durmenach, AS Guewenheim, FC Hésingue, FC Hirtzbach, FC Kembs, FC Kingersheim, FC Michelbach, Iris-Club Mulhouse, Football-Amateur Mulhouse, Racing Club Mulhouse, AS Munster, FC Neuweg, US Ottmarsheim, FC Pfettershouse, FC Réguisheim, AS Ribeauvillé, FC Rouffach, FC Schlierbach, Staf-Athletic-Club Staffelfelden, AS Wentzwiller, SR Wihr-au-Val, FC Wintzfelden, SS « Sainte-Barbe » Wittenheim.

A l'examen de cette liste, on peut tirer une conclusion très proche de celle de Henri Delaunay en 1924, à savoir que la pratique du football dépasse de loin le nombre des clubs affiliés. Après 1930, il ne s'agit plus « de onze gosses tapant dans un ballon » mais d'équipes jouant régulièrement au football, disposant d'infrastructures, même si elles sont plus ou moins sommaires, encadrés par des dirigeants et parfois même d'un personnel technique. Cependant, elles ne sont pas des associations immatriculées, ne sont pas affiliées à la Ligue et ne disputent aucun championnat

officiel. Peu de localités du Canton de Bischwiller, par exemple, disposent d'un club affilié à la Lafa au tournant des années 1930. Pourtant, on joue au football dans les villages les plus importants : à Herrlisheim, Drusenheim, Sessenheim, etc.

En plus du championnat, les clubs alsaciens, sauf ceux de DH, disputent une « Coupe du Bas-Rhin » et une « Coupe du Haut-Rhin » mais l'engouement qu'elles rencontrent est faible. La seconde, également appelée « Coupe de France de l'Est » du nom du « Journal de l'Est », s'adresse à une partie des clubs haut-rhinois, vosgiens et belfortains. Elle relève plus d'une opération publicitaire et est, en tout cas, la première immixtion du parrainage commercial dans le football régional[34].

Plus que le nombre des compétitions, ce sont les catégories d'âge des joueurs qui se multiplient. Après 1925, sont créées les catégories « Juniors » et les « Minimes », ce qui n'est pas véritablement une nouveauté puisque « avant-guerre, tout bon footballeur avait démarré ses classes dans les équipes de jeunes » rappelle Othon Jenner, dans « Le Sport Alsacien » du 21 novembre 1927. L'élément nouveau, c'est qu'à présent les championnats de « Jeunes » sont organisés à l'instar de ceux des « Seniors ». Tout avait démarré par l'organisation par la FFF, dès 1920, d'un Championnat Scolaire. Mais des différences d'approche, entre elle et le Ministère de l'Instruction Publique - la territorialité (Ligue Régionale pour les uns, Académie pour les autres) ou le fait que seuls les élèves internes pouvaient faire partie de la « cellule du football scolaire » et qu'il convenait « d'envisager la pratique du football par les externes et les demi-pensionnaires dans le cadre fédéral, c'est-à-dire au sein des clubs » - ont fait que le Conseil National de 1926 décide la création du « football des Juniors », à côté de celui des Scolaires et des Universitaires[35]. « Seules les Ligues du Nord, du Sud-Est et de Normandie ont organisé des épreuves réservées aux Juniors » constate H. Delaunay pour la saison 1926/1927. Une situation, pour les 15-18 ans - qui se vérifie en Alsace : « alors que dans les années 1912/1914, les clubs strasbourgeois évoluant en Ligue disposaient parfois de quatre équipes de Jeunes, certains aujourd'hui ont du mal pour former une deuxième » fait remarquer « Le Sport Alsacien » du 30 octobre 1926. Les choses vont évoluer rapidement, chacun ayant compris l'intérêt de disposer d'une pépinière au sein de son club. La Lafa créé une « Commission Régionale des Juniors » qui prend une ampleur telle qu'elle est obligée de se scinder dès 1930 en une « Commission des Juniors du Bas-Rhin » et une « Commission des Juniors du Haut-Rhin ».

Dans cette politique des « Jeunes », l'accent est également mis sur les « Minimes ». « Depuis deux ans ou plutôt un an et demi pour ces gosses de 11 à 14 ans » indique Othon Jenner, le 21 novembre 1927[36]. Et d'expliquer le succès rencontré à Strasbourg : l'ASS, Mars Bischheim, le FC Strasbourg 06, Schiltigheim, le Red Star, le Racing, les « Pierrots » disposant d'équipes « Minimes ». Mais aussi Haguenau, Bischwiller, Erstein, tout en laissant entendre que le phénomène se multiplie partout et en relevant l'œuvre éducative des dirigeants qui « s'occupent de former l'esprit de notre tendre jeunesse ce qui est encore aisé à cet âge là ».

Au début de la deuxième moitié de la décennie, le football alsacien est solidement sur les rails : parfaitement organisé dans ses structures de fonctionnement, en accord politiquement avec la FFF (pour les idées mais aussi pour les appliquer), faisant vibrer les foules de plus en plus nombreuses dans les stades. De plus, ce que l'on pourrait appeler « l'âge d'or » du football alsacien s'installe. De trois manières : par les grands clubs, ceux qui se distinguent sur le plan national, en Coupe de France surtout, par les Sélections d'Alsace qui défendent l'honneur alsacien, par les grands joueurs, les Internationaux surtout qui se distinguent sur les grands stades d'Europe sous le maillot Tricolore et qui sont déjà de véritables idoles.

Lorsque l'on cumule effectifs (clubs et licenciés) et palmarès, la Lafa rejoint le groupe très restreint des cinq grandes Ligues françaises. Ce classement flatteur ne relève pas d'un son de cloche alsacien mais de Marcel Rossini, le Directeur de « Football », l'organe de presse de la FFF, une voix, on ne peut plus officielle et plus autorisée. Voici ce qu'il écrit dans « Football » du 3 juillet 1930, à l'occasion de la création de la « Commission de Propagande » de la FFF. Elle a pour objet de faire la propagande du football en France, le moyen retenu est « l'engagement solennel des grandes ligues de s'occuper des petites » lors de la « Journée Nationale de Propagande » qui aura lieu désormais chaque année, le 15 mars à compter de 1931.

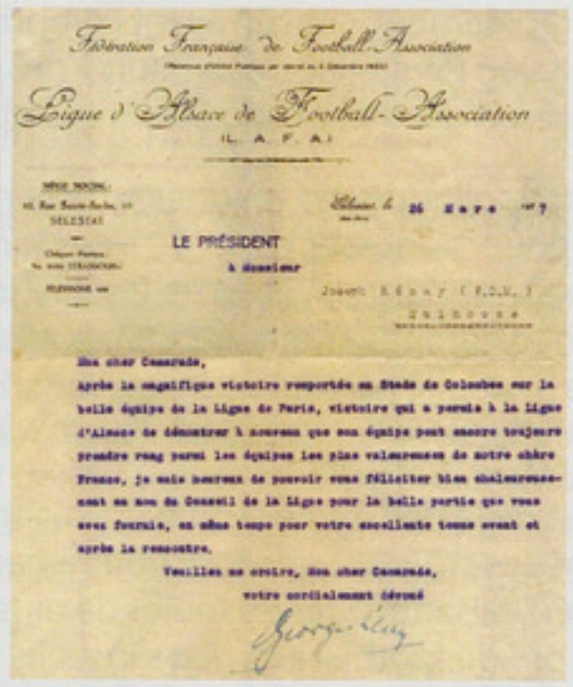
« La Commission a d'abord classé les quinze ligues métropolitaines en trois groupes, dit-il. Font partie des petites ligues : le Centre-Ouest, l'Auvergne, le Centre, le Nord-Est et le Midi ; des ligues moyennes : la Bourgogne/Franche-Comté, le Sud-Ouest, la Lorraine, l'Ouest et le Lyonnais ; des grandes ligues : le Sud-Est, Paris, le Nord, l'Alsace et la Normandie. A chacune des cinq grandes ligues, il a été demandé combien de sélections elles pourraient former pour le 15 mars ! A chacune des petites ligues, ce qu'elles désirent : ou bien rencontrer une bonne équipe de sélection ou voir deux équipes étrangères à leur région se mesurer ». Effectivement, à compter des années 1930/1931, la Lafa remplit ce rôle, faisant jouer régulièrement son équipe réserve contre l'Auvergne, son partenaire régulier de la « Journée de Propagande » tandis que la véritable Equipe d'Alsace rencontre son homologue des autres Ligues, grandes ou moyennes.

34- Pour ce thème, voir la partie consacrée au professionnalisme

35- Rapport Moral des AG 1925/1926 et 1926/1927 de la FFF

36- « Le Sport Alsacien » du même jour et deux articles complémentaires des 26 et 28 novembre 1927

11 Internationaux A dont 7 du FC Mulhouse figurent dans cette équipe d'Alsace qui a battu le Pays de Bade 3-2 en 1928 à Karlsruhe.
Debout: Roth (dirigeant), ?, Lieb, Kopf, Geissmann, Schnock, Friess, Scharwath, Hurzeler, Mattler, Gross, l'arbitre -
accroupis : Kaufmann, Maschinot, Banide, Korb, Hornus



Fédération Française de Football Association

Ligue d'Alsace de Football-Association
(L. A. F. A.)

LE PRÉSIDENT
à domicile

Mon cher Camarade,
Après la magnifique victoire remportée au Stade de Colombes sur la belle équipe de la Ligue de Paris, victoire qui a permis à la Ligue d'Alsace de démontrer à nouveau que son équipe peut encore toujours prendre rang parmi les équipes les plus valeureuses de notre chère France, je suis heureux de pouvoir vous féliciter bien chaleureusement au nom du Conseil de la Ligue pour la belle partie que vous avez fournie, en même temps pour votre excellente tenue avant et après la rencontre.
Veuillez me croire, Mon cher Camarade,
votre cordialement dévoué
Georges Lévy

Félicitations du Président Lévy aux joueurs de la Lafa qui ont battu la Ligue de Paris, le 21 mars 1927 à Colombes.
Debout : Roth (dirigeant), Wagner, Herrmann, Georges Lévy, Weber, Kopf, Geissmann, Remay, Korb (remplaçant) -
accroupis : Dutheil, Gross, Ferrari, Seyler, Bloch

Debout : Kieffer, Bauer, Schnock, Friess, Remay, Grienenberger -
accroupis : Schertzer, Lieb, Hurzeler, Gross, Casy

Les rencontres entre Ligues sont un moment fort du football français. Elles se placent à de grandes dates du calendrier : Pâques, Pentecôte, le 11 novembre. Le sparring-partner naturel de l'Alsace est, bien sûr, la Ligue de Lorraine, parfois la Ligue de Paris et jusqu'au moment où l'Equipe de France B prendra le relais, le Luxembourg. Dans ce dernier cas, il ne s'agit, évidemment plus, d'un match inter provinces mais d'un véritable match international, la Sélection d'Alsace ayant reçu délégation de la FFF pour défendre l'honneur français. En tout cas, c'est ainsi que les choses sont ressenties par le public de Bourtzwiller ou du Tivoli, les deux seuls stades pouvant accueillir des rencontres de cette importance. Une grande effervescence règne au cours des deux ou trois semaines qui précèdent ces match inter-ligues : l'annonce de la rencontre se fait longtemps à l'avance, le public est invité à donner « sa » sélection, le bilan des matchs passés, composition des équipes à l'appui est analysé en détail, la tension croît jusqu'au jour de la rencontre, puis suivent les commentaires d'après match. Si on fait un bilan en 1932, l'Alsace a battu deux fois la Normandie et fait deux matchs nuls avec elle[37]. Contre la Lorraine, le bilan est le suivant : sept victoires pour l'Alsace, trois matchs nuls, deux défaites[38]. La Bourgogne/Franche-Comté et Paris, des adversaires moins fréquents, ont été battus tous les deux : BFC par 3-2 en 1926, Paris II par 3-0 en 1927, après un match nul 4-4 en 1926 avec l'équipe I de Paris[39]. Les rencontres avec le Luxembourg se terminent en 1926 après quatre victoires des représentants du Grand Duché, un match nul et un victoire alsacienne. A compter de 1928, le Pays de Bade prend le relais du Luxembourg pour les matchs à caractère international de la sélection d'Alsace. La première rencontre a lieu le 20 mai 1928, le jour où Alsace B bat l'Auvergne par 12-2 ! Deux victoires pour l'Alsace et trois pour le Pays de Bade, tel est le bilan entre les deux régions frontalières en 1932. Cette dernière, le 6 mars 1932, attire 8.500 personnes au stade du Tivoli à Strasbourg.

Alsace - Paris (4-4), le 25 avril 1926.
Debout : 4 dirigeants, Remay, Weber, Kuntz, Jung, ?, 3 dirigeants.
Au milieu : ?, Galland, Wyss, Bilger - assis : Dutheil, Koenig, Freyermuth, Seyler, Muller

Alsace - Lorraine (7-5), le 3 avril 1927.
Debout : Roth (dirigeant), Hamecker, ?, Georges Lévy, Weber, Lambling, Kopf, Geissmann, Spach, Gatter - accroupis : Dutheil, Bloch, Ferrari, Seyler, Korb, Remay

Les clubs : l'avènement du grand FC Mulhouse

Outre les résultats des sélections régionales, ce sont les performances des clubs en Coupe de France qui font la notation des Ligues. Si la Lafa arrive parmi l'élite, c'est en grande partie grâce au FC Mulhouse, un des plus grands clubs français vers 1930. Avant la grande période du FCM, l'Alsace avait joué un rôle très effacé en Coupe de France n'arrivant à atteindre qu'une seule fois les 8èmes de finale. C'était grâce au Racing en 1927. En 1928, le FCM arrive en demi-finale et en 1929 et 1930 en 8e de finale deux fois de suite. Un bilan qui, sur toute la décennie, reste en dessous de la moyenne du football français. En effet, le classement des clubs étant parvenus en 8e de finale entre 1921 et

37 - « Le Sport Alsacien » des 8 et 15 février 1932

38 - « Le Sport Alsacien » des 2 et 4 avril 1932

39 - « Le Sport Alsacien » des 10, 12, 24 et 26 avril 1926 et 21 mars 1927

AS Strasbourg - Sète, août 1928 : Debout : Galland, Mairesse, Banide, Wagner, Scharwath, Mattler - accroupis : Schoettel, Rieth, Toth, Maschinot, Poujol. Hormis, Schoettel, Rieth et Toth, tous passeront professionnels dans différents clubs français.

Le FC Mulhouse 1926/1927: Debout: Schumacher (dirigeant), Hornus, Brodie, Korb, Muller, Bilger, Grienenberger, un dirigeant - accroupis : Geissmann, Jacquin, Josenhans, Remay, Staub

Le FC Mulhouse en 1930 : Debout : Grienenberger, Schnock, Friess, Remay, Wilhelm, Geissmann - accroupis : Kaufmann, Lieb, Hurzeler, Bilger, Korb

Le FC Mulhouse au CA Paris en octobre 1929

Joueurs et dirigeants du FC Mulhouse à Paris

1930 donne les résultats suivants[40] : 9 qualifications : FC Sète ; 8 : Olympique de Marseille, FC Rouen ; 7 : Red Star Paris ; 6 : Amiens AC, CA Paris, Olympique Lillois, AS Cannes, RC Roubaix, CA Société Générale ; 5 : US Tourquennoise, Havre AC, RC France, Olympique Paris, Stade Français ; 4 : US Boulonnaise, Stade Rennais, Saint-Raphaël, Saint-Servan, US Suisses Paris ; 3 : Club Français, US Belfort, Bastidienne, SC Nîmes, SO Montpellier, Stade Havrais, FC Mulhouse.

Lors de la saison 1927/1928, le FCM signe le plus grand succès alsacien en Coupe de France de l'avant professionnalisme. Après avoir éliminé l'AS Française de Paris, le CA Arlésien, Cannes et Rouen, les Mulhousiens rencontrent en demi-finale le CA Paris à Tourcoing. Les Parisiens supérieurement emmenés par l'International Langillier ne laissent aucune chance aux Alsaciens battus par 5-1. Nouveau grand moment la saison suivante : en 8e de finale, le FCM est opposé à Montpellier au stade Buffalo à Montrouge. Mené 3-1 à la mi-temps, les Montpelliérains renversent la vapeur en deuxième période et l'emportent 4-3 avant de gagner en Finale contre Sète. Si le parcours 1929/1930 s'arrête une seconde fois en 8e de finale, il est cependant celui qui a laissé les plus beaux souvenirs. En 16e de finale, le FCM rencontre le Stade Français au stade du Tivoli à Strasbourg. L'enthousiasme pour le match est prodigieux. 14.000 personnes (record d'affluence et de recette pour un match de football jamais disputé jusqu'alors en Alsace) s'entassent dans un stade dont la contenance est au maximum de 8.000 personnes. Deux buts de Bilger et Korb ont raison des Parisiens animés par leurs vedettes Dauphin, Bunyan, Pavillard, Chaisaz. Ils propulsent le FCM en 8e de finale. Mulhouse est opposé à Sète, le finaliste de la saison précédente. Une Finale avant la lettre pour tous les spécialistes. Les organisateurs ne s'y trompent pas et désignent le plus grand stade de France, celui de Colombes, pour ce 8e de finale vedette ! Il fait aussi l'objet de la première page du « Miroir des Sports » du mardi 4 février 1930. Pour Gabriel Hanot « ce 8e de finale de Colombes fut, surtout grâce à Sète, un des plus beaux matchs de clubs auxquels nous avons assisté en France. La meilleure équipe a gagné ». Les Sétois, organisés autour de leur joueur vedette, le Yougoslave Beck, l'emportent par 3-2 (2 buts de Pierre Korb) devant 25.000 spectateurs selon « Le Sport Alsacien », 18.000 d'après « Le Miroir des Sports ». En tout cas, la plus grande affluence qu'un club de football alsacien a connu jusqu'à présent. Une nouvelle fois le vainqueur des Mulhousiens remporte la Coupe : Sète bat le RC France en Finale, peu après.

8ème de finale de la Coupe de France : FCM - Sète, en février 1930 à Colombes.
Emile Friess intervient devant Dormoy - à sa gauche Friedmann et derrière lui Dubus

Après que Bischwiller ait décroché le titre de Champion d'Alsace en 1924/1925, l'ASS en 1925/1926 et le Racing en 1926/1927, s'ouvre une nouvelle période marquée par le cavalier seul du FCM, Champion d'Alsace cinq fois de suite entre 1928 et 1932. Sur les huit premiers titres décernés depuis l'entrée du football alsacien dans le football français, sept sont revenus aux clubs bas-rhinois (deux à Sélestat en 1919/1920, 1921/1922, trois au Racing en 1922/23, 1923/24 et 1926/1927, un à Bischwiller en 1924/1925 et un à l'ASS en 1925/1926) et un seul au Haut-Rhin, celui de 1920/1921 du FCM.

En 1927, le FCM engage une politique sportive plus ambitieuse. Un recrutement, inconnu jusqu'à présent en Alsace, est effectué durant l'été 1927 puisque six joueurs sont recrutés hors Alsace : les Alsaciens Willy Lieb et Emile Friess au FC Lyon, Paul Schnock et l'attaquant Zolg originaires d'Europe Centrale bien que le premier se soit déjà illustré à Marseille, Joseph Remay en Hongrie et Thomas Brodie en Ecosse. La légendaire défense : Friess, Schnock, Remay est en place. Pour la saison suivante, on renforce l'attaque en faisant venir l'avant-centre suisse Oscar Hurzeler et le Haguenauvien Marcel Heller. Puis, pour la saison 1929/1930 arrive le Hongrois Willhelm, un très fin technicien, pivot de l'équipe au poste d'inter-gauche. Tous ces étrangers sont Internationaux dans leur pays.

En outre, le club a la chance de pouvoir compter sur des joueurs locaux de talent, tous sortis de sa pépinière : les demis Sylvain Geissmann, Pierre Hornus et Emile Grienenberger, et les attaquants Pierre Muller, Pierre Korb, Marcel Kaufmann et Pierre Arny. En 1930/1931, Hornus, Korb et Kaufmann sont en Equipe de France A, Muller a évolué en Equipe de France B, Lieb et Friess viennent d'arrêter leur superbe carrière chez les Tricolores. Pour cette saison 1930/1931, un recrutement supplémentaire et de taille est effectué en « cherchant » l'International français, titulaire

40 - « Football » du 30 janvier 1930

dans l'Equipe Olympique de 1928, Maurice Banide à l'ASS que les Strasbourgeois avaient débauché précédemment à Paris au SO de l'Est. Bilger, pur mulhousien, revient au FCM après un passage dans l'attaque du RC France. Une formation, évidemment, sans concurrence dans le Championnat d'Alsace et qui avec Sète, Montpellier, Paris, Sochaux qui est entrain d'arriver, est une des meilleures de France. Une formation forte au point de comprendre un effectif formé à 80% d'Internationaux, d'anciens Internationaux ou d'Internationaux en exercice, français ou étrangers, entraîné par des « coachs » étrangers, Autrichiens pour la plupart, donc ce que l'on fait de mieux à ce moment: Konya en 1928/1929 à 1930/1931 et Kerr à partir de l'été 1931,

Dans le championnat d'Alsace, le FCM est « hors-concours » : une ou deux défaites par saison, aucune en 1929/1930, mieux encore pas un point perdu (14 matchs, 14 victoires) et un goal-average de 74-6 ! Hors-concours sauf en 1927/1928 où il a fallu attendre la dernière journée pour assister au sacre des Mulhousiens contre une grande équipe de Bischwiller. Un match épique, ce dimanche 4 mars 1928 à Bourtzwiller, une véritable « finale du Championnat d'Alsace à laquelle assistent 5.000 spectateurs et qui applaudissent à tout va le nouveau Champion » selon les DNA. Friess ; Schnock, Remay ; Grienenberger, Brodie, Hornus ; Arny, Lieb, Bilger, Geissmann, Muller ont raison de Pulfermuller ; Thomas, Bauer ; Scherding, Lambling, Schneider ; Lortz, Lutz, Wehrlé, Voeltzel, Wirth.

Derrière, ce FCM ultra-dominateur à compter de la saison 1928/1929 et à la puissance de recrutement qui frise l'insolence pour les autres compétiteurs alsaciens, le vice-champion d'Alsace peut, néanmoins, chaque fois se considérer du même niveau de jeu que beaucoup de champions régionaux de Ligues moyennes. Ainsi, Bischwiller en 1927/1928, l'ASS en 1928/1929, Bischwiller encore en 1929/1930, la Faig en 193O/1931, l'ASS et Bischwiller ex-aequo à la seconde place en 1931/1932.

Champion de France de Division d'Honneur en 1928, demi finaliste de la Coupe de France la même saison, le FCM devient rapidement un « sparring-partner » intéressant pour les matchs de gala en France et en Europe. C'est ainsi que le public de Bourtzwiller à l'occasion d'assister à des rencontres de prestige contre les grands clubs d'Europe Centrale, Yougoslaves, Hongrois et Autrichiens. Le FCM est demandé aussi sur le marché français et limitrophe de la France. Après la demi-finale malheureuse contre Sète, il joue des matchs de propagande à Paris, Bordeaux, Neunkirchen, à Zurich contre les fameux Grasshoppers ou à Munich contre le « Wacker de Munich »[41]. A compter de 1930, Mulhousiens et Sochaliens, les deux voisins, font souvent alliance pour constituer une « Entente FCM/FCSM », ce qui donne quasiment l'Equipe de France. Ainsi cette sélection qui rencontre le Rapid de Vienne à Noël 1930 : Friess (Lozes) ; Schnock, Mattler ; J. Laurent, Banide, Lehmann ; Kaufmann, Lieb, Maschinot, L. Laurent, Korb, soit 10 Internationaux français, un International Suisse (Lehmann). Seul Schnock n'est pas International.

L'AS Strasbourg, Championne d'Alsace 1926 :
Debout : Bongard (entraîneur), Jehl (Président), Stoll, Huber (dirigeant), Roth, Friess, Gatter, Frankhauser 1 et 2, Koenig, Lapp (manager) - assis : Herrmann, Wolljung, Scharwath, Durr, Schoettel, Seyler, Hug, Bittmann

En dehors des clubs et de l'Equipe d'Alsace, le football alsacien se distingue par les deux footballs qui lui sont apparentés, celui de « l'Avant-Garde du Rhin » et le football Militaire. Lors de la saison 1925/1926, après avoir battu « Saint-Martin » Colmar en finale régionale du championnat AGR, les « Pierrots » de Strasbourg, arrivent en demi-finale de la Coupe Nationale FGSPF, battus à Paris par le « Sporting Club » Saint-Jean de Luz[42]. Une première pour le football catholique alsacien qui revient au club, émanation de la paroisse « Saint-Pierre-le-Vieux ». Quant au 158e RI de Strasbourg, il signe en 1932, son septième titre de Champion de France Militaire. Champion en 1922/1923, 1923/1924, 1924/1925, 1925/1926, 1928/1929, 1929/1930, 1931/1932, le représentant du 20e Corps d'Armée n'a connu que trois

41 - « Le Sport Alsacien » des 23 novembre 1929, 3 mars 1930, 7 et 28 avril 1930

42 - « Le Sport Alsacien » du 25 février, 17 et 19 avril et 8 mai 1926

« contre-performances : demi-finaliste en 1926/1927 et 1927/1928 et Finaliste en 1930/1931. Et qui plus est, le 15/8, est tout au long de ces saisons le principal pourvoyeur de l'Equipe de France Militaire, celle qui dispute le célèbre « Challenge Kentish » ou « Tournoi Triangulaire » (Angleterre, Belgique, France).

Le 158ème Régiment d'Infanterie de Strasbourg, Champion de France Militaire 1931/1932

Grands joueurs

La très belle santé du football régional vers 1930 peut être illustrée par la « Une » du « Sport Alsacien » du lundi 24 mars 1930. Le grand journal sportif titre sur les résultats du programme de la veille : des trois sélections d'Alsace qui ont joué le même jour (une première !), du 158e RI qui disputait la Finale de Championnat de France et des Equipes de France A et B. Ces trois Equipes d'Alsace permettent de se faire une idée de la quarantaine des meilleurs joueurs du moment. L'équipe 1 de Division d'Honneur et celle de la Promotion d'Honneur rencontrent la Lorraine et l'équipe réserve de Division d'Honneur celle de la Ligue d'Auvergne. Elles jouent dans la composition suivante sachant que le même jour trois Mulhousiens évoluent en Equipe de France, Korb avec les A contre la Suisse, Kaufmann et Banide avec les B contre la Tunisie, Spach, Jung, Wehrlé et Frankhauser (Red Star), Hermal (Rcs) et Megel (SR Colmar)[43] avec le 15/8:

Equipe 1 de DH :

Friess (Fcm) ; Schnock (Fcm), Remay (Fcm) ; Bilger (Fcm), Bauer (Rcs), Geissmann (Fcm); Schertzer (Faig), Lieb (Fcm), Hurzeler (Fcm), Gross (Red Star), Casy (Saint-Louis). Remplaçants : Ehms (Bischwiller) ; Grienenberger (Fcm), Poujol (ASS)

Equipe réserve de DH :

Meister (Saint-Louis), Schoettel (Ass), Thomas (Bischwiller) ; Krieger (Bischwiller), Herrmann (Red Star), Scharwath (Ass) ; Voeltzel (Bischwiller), Freyermuth (Rcs), Reich (Faig), Rieth (Ass), Hohwald (Haguenau). Remplaçants : Kopf (Rcs) ; Wittmann (Rcs), Lambling (Bischwiller), Lutz (Bischwiller).

Equipe de PH :

Kieffer (Sélestat), Schulzendorff (Cam), Georgenthum (Sélestat) ; Schmidt (Cam), Hummel (Mars), Hutmacher (Schiltigheim) ; Michel (Dornach), Berger (Mars), Staub (Guebwiller), Didierlaurent (Cam), Bittmann (Mars). Remplaçants : Furstenberger (Cam), Hoog (Dornach), Jung (SR Colmar), Schwab (Schiltigheim), Weibel (Sélestat).

Contre la Lorraine les rencontres se terminent sur deux matchs nuls (3-3 et 2-2), celle contre l'Auvergne se solde par une victoire de 15-1 ! Quant au 158e RI, il l'emporte, en lever de rideau de France-Suisse, sur le score de 4-0 contre le 94e RAM de Nice.

Les joueurs vedettes - les titulaires en Equipe d'Alsace et ceux qui évoluent dans les différentes Equipes de France - constituent, évidemment, un formidable attrait pour le public du championnat d'Alsace. Dans la deuxième partie de la décennie 1920 émerge une nouvelle génération d'Internationaux alsaciens.

43- Bulletins Officiels nr 20 et 22 de la Lafa - « Le Sport Alsacien » des 10 et 17 mars 1930

Trois Alsaciens en Equipe de France en avril 1925 contre l'Autriche :
Albert Lutz et Willy Lieb du FC Bischwiller - 2ème et 3ème accroupis en partant de la gauche -
et Ernest Gross, séparé d'eux par l'avant-centre Paul Nicolas

Emile Friess renforçant le Red Star de Paris lors d'un match de gala contre Barcelone.
A sa droite, Oratio Diaz, Capitaine du Red Star et Champion Olympique 1928 avec l'Uruguay

France – Irlande : 4-0 – février 1928 à Paris
Debout : Panosetti (soigneur), Wallet, Wild, Dauphin, Thépot, Domergue, Villaplane.
Accroupis : Ouvray, Lieb, Nicolas, Seyler, Farvacques

Trois Mulhousiens en Equipe de France :
Hornus et Korb, debout 2ème en partant de la gauche et Korb à l'extrême droite,
Kaufmann, accroupis tout à gauche

Emile Scharwath, 2ème joueur debout en partant de la gauche, en Equipe de France

Trois finalistes de la Coupe de France ayant précédemment évolué
dans le championnat d'Alsace :
– photo du bas, Hornus (la main sur le ballon) avec Montpellier en 1931,
– ci-dessus à droite, Dutheil (accroupi à l'extrême gauche) avec l'AS Cannes
– le gardien de but Entz avec Valentigney en 1926 (ci-dessus à gauche)

Les Internationaux A

Elle démarre avec Willy Lieb qui obtient sa première cape le jour où Ernest Gross termine sa carrière internationale faite de cinq sélections obtenues entre janvier 1924 et avril 1925. Cette première sélection du Bischwillerois se place dans le cadre du premier France-Autriche de l'histoire qui a lieu le 19 avril 1925 au stade Pershing à Paris. Des Autrichiens qui sont déjà professionnels et qui pratiquent un football d'un niveau supérieur au nôtre, techniquement et tactiquement. Avec Gross et Lieb, un troisième alsacien est retenu, mais comme remplaçant, pour ce match contre l'Autriche : Albert Lutz, le buteur et partenaire de Willy Lieb dans l'attaque du FC Bischwiller sacré depuis peu Champion d'Alsace.

La France perd par 4-0, un résultat normal, mais Willy Lieb ne quitte plus l'Equipe de France de sitôt. D'avril 1925 à mars 1928, il participe à tous les matchs du Onze tricolore, sept sous le maillot du FC Bischwiller, trois sous celui du FC Lyon et deux sous les couleurs du FC Mulhouse. Il obtient ses trois dernières sélections en février, mars et avril 1929. Inter droit organisateur et buteur, évoluant entre les deux grandes vedettes du moment, Jules Dewaquez à l'aile droite et Paul Nicolas au poste d'avant-centre, Willy Lieb, avec quinze sélections, est le joueur alsacien le plus capé de l'entre-deux guerres.

Emile Friess, après ses deux sélections de 1922, n'est plus titularisé par après. Le gardien de l'ASS, au parcours identique à celui de Lieb puisque les deux joueurs partent ensemble au FC Lyon, puis vivent ensemble la grande époque du FC Mulhouse, reste cependant dans le cercle de l'Equipe de France. Il est appelé à plusieurs reprises sur le banc pour assumer le rôle de remplaçant de Cottenet et Thépot, les deux gardiens successeurs du mythique Chayriguès. Fort de son statut de gardien numéro 2 ou 3 français[44], Emile Friess est évidemment l'inamovible gardien de l'Equipe d'Alsace, entre le moment où Charles Kuntz arrête sa carrière et l'arrivée de la nouvelle génération de goals représentée par Willy Wagner et Alfred Ehms, les portiers de l'ASS et de Bischwiller, futurs professionnels. La dimension nationale de l'enfant de Hoenheim est également attestée par les sollicitations qu'il reçoit d'autres clubs pour disputer de grands matchs de gala. Ainsi, ce match Red Star de Paris contre Barcelone en novembre 1926 au cours duquel il garde le but des Audoniens[45].

En 1928, Pierre Seyler, l'attaquant de l'ASS, obtient ses deux sélections en Equipe de France A : en février contre l'Irlande (victoire française par 4-0) et en mars à Lausanne contre la Suisse. Lieb et Seyler inscrivent deux des trois buts français qui sont pourtant insuffisants pour battre la formation helvétique (4-3). « Nicolas se dépensa pendant toute la partie. Avec lui, Wallet fut le plus utile et l'on doit aussi signaler les efforts de Chantrel, de Lieb, de Dewaquez, et de Seyler lorsque le moment de panique qui nous priva de la victoire fut passé » commente « Le Miroir des Sports » du 13 mars 1928.

Après Pierre Seyler, l'ASS fournit un joueur de plus à l'Equipe de France, le demi Maurice Banide. Celui-ci obtient ses trois premières sélections contre la Hongrie, le Portugal et l'Espagne début 1929, tandis que Willy Lieb clôture sa carrière internationale par ces mêmes rencontres (deux victoires et une défaite contre l'Espagne).

Pierre Korb, l'ailier gauche du FCM, inaugure sa très belle carrière internationale en février 1930 lors de Portugal-France et après un déplacement de trente heures en train ayant mené les Tricolores de Paris à Porto. Le Mulhousien dispute cinq matchs consécutifs avant que Langillller, avec qui il est en permanente concurrence, ne reprenne son poste. Korb redevient titulaire chez les « Bleus » en 1932 et 1934 de sorte qu'il arrive à porter à douze le nombre de ses sélections.

Korb à l'aile gauche et Marcel Kaufmann, l'autre attaquant Mulhousien, à l'aile droite des Tricolores, est un cliché que l'on ne verra que pour France - Ecosse, en mai 1930. Kaufmann, excellent ailier de débordement, est retenu à cinq reprises entre début 1930 et début 1933. Avec Libérati, il se heurte à la même concurrence que Korb avec Langiller. L'Alsace vit une situation historique pour France - Tchécoslovaquie et France - Ecosse en mai 1930 quand trois Mulhousiens (Banide, Korb et Kaufmann) sont alignés ensemble dans la même équipe,

En plus de Korb, Kaufmann et Banide, le FCM dispose, après 1930, d'un International supplémentaire, à savoir Pierre Hornus. Cependant, quand ce dernier entre en Equipe de France, il ne porte plus le maillot du FCM. Il vient d'opter pour Montpellier où il séjourne pour faire ses études de Droit. Hornus démarre sa carrière internationale par le fameux match France - Allemagne en mars 1931, une carrière qui se poursuit par une sélection contre l'Angleterre, puis contre la Hollande en novembre 1931. Contre la Hollande, trois Mulhousiens portent une nouvelle fois le maillot frappé du Coq Tricolore, Kaufmann, Hornus comme titulaires et Korb comme remplaçant.

---

44 - Remplaçant en Equipe de France A contre la Suisse en avril 1926, l'Autriche en mai 1926, la Yougoslavie en juin 1926 et la Suisse en mars 1928

45 - Le Miroir des Sports - nr 344 - du 16 décembre 1926

Emile Scharwath, le joueur de l'ASS, remplace Hornus dans la ligne des demis de l'Equipe de France à l'occasion du match Suisse - France en mars 1932.. Il est le dernier International alsacien de l'ère précédant le professionnalisme. Sept sélections chez les « Bleus » sous le maillot de l'ASS et une dernière sous celui du Racing Club de Paris huit au total, tel est le bilan international d'Emile Scharwath.

Entre 1919 et 1932, 14 joueurs de la Lafa ont connu l'honneur de faire partie de l'Equipe de France: Roth, Bloch, Friess, Berg, Gross, Lieb, Seyler, Banide, Korb, Kaufmann, Scharwath comme titulaires, Bongard, Kuntz et Lutz comme remplaçants. Les titulaires sont issus: pour cinq joueurs de l'ASS (Roth, Friess, Seyler, Banide, Scharwath), cinq également du FCM (Bloch, Lieb, Banide, Hornus, Korb, Kaufmann), deux du Red Star (Berg, Gross) et un joueur de Bischwiller (Lieb). Ces onze titulaires totalisent 61 sélections. Un élément qui rentre inévitablement dans les critères classant la Lafa parmi les grandes Ligues. Dans le lot des tout grands joueurs, on peut citer, en outre, trois joueurs de l'ASS: Jacques Mairesse remplaçant en Equipe de France A contre l'Italie en mai 1928[46], André Maschinot et Etienne Mattler partis de l'ASS à Sochaux pour la saison 1929/1930 et retenus pour la Coupe du Monde de 1930 en Uruguay. On peut aussi rappeler que trois joueurs issus du championnat de la Lafa ont connu des moments glorieux en Coupe de France: Henri Entz, l'ancien Redstarman, a joué et perdu la Finale de 1926 avec Valentigney contre Marseille, le Mulhousien Pierre Hornus a connu le même sort avec Montpellier en 1931 contre Sète, par contre, Raoul Dutheil, l'ancien ailier droit du Racing et du 15/8, a remporté celle de 1932 avec Cannes.

Les Internationaux B

L'antichambre de l'Equipe de France A durant très longtemps est l'Equipe de France Militaire. L'Equipe de France B ne prend vraiment toute sa place qu'à compter du milieu de la décennie 1920. Maurice Weber, le défenseur du Racing et du 158e RI est retenu en France B contre le Luxembourg. Avec lui comme remplaçants, Entz et Galland, le milieu de terrain du Racing[47]. En 1927, l'ailier Mulhousien Muller est sélectionné en France B contre le Luxembourg[48]. Marcel Kaufmann, le Mulhousien et Charles Frankhauser du Red Star (ex ASS et FC Haguenau) font partie de la Sélection B qui bat le Luxembourg en avril 1930. Wehrlé, le meneur de jeu de la Faig et du 15/8 et ancien du FC Bischwiller est remplaçant pour la même occasion[49]. Enfin, le Mulhousien Casy (ex Saint-Louis) obtient une cape en France B au poste d'arrière gauche contre le Luxembourg en mars 1932[50].

Les Internationaux Militaires

Presque tous ces Internationaux A et B ànt démarré leur carrière internationale par l'Equipe de France Militaire. Parmi ceux qui n'ont connu que l'honneur d'évoluer en EFM, il y a Ferrari, Poujol, Ehms, Kennel et Halter. Ferrari, l'avant-centre du Racing, participe au Challenge Kentish en 1926/27 et 1927/1928[51]. Poujol, l'ailier gauche de l'ASS, joue celui de 1929/1930[52], Alfred Ehms le gardien du FC Bischwiller, Charles Kennel et Lucien Halter, les défenseurs du Racing, le Tournoi 1931/1932[53].

Quelle que soit l'Equipe de France - A, B ou Militaire - le maillot Tricolore exerce une forte attraction sur le public et les joueurs. Le mot de 1922 de Henri Delaunay reste vrai dix ans après[54]: « Quand à l'étranger, même en pays amis, onze hommes pénètrent sur un terrain de football revêtus - le gardien excepté - d'un maillot bleu, d'une culotte blanche et de bas rouges, représentant ainsi autant de drapeaux vivants aux trois couleurs, les Français qui assistent au spectacle sentent leur cœur étreint d'une émotion profonde. Et « la Marseillaise » vous saisit étrangement. Faut-il l'avouer ? C'est à l'étranger surtout, et peut-être plus on est loin de France, que l'on se sent davantage sportif et Français ».

---

46 - « Le Sport Alsacien » du 26 mai 1928

47 - « Le Sport Alsacien » du 1er avril 1926

48 - « Le Sport Alsacien » du 12 février 1927 et « Football Association » du 11 février 1927

49 - « Le Sport Alsacien » du 12 avril 1930

50 - Le Miroir des Sports - nr 643 - du 22 mars 1932

51 - Le Miroir des Sports - nr 363 et 364 - des 29 mars et 5 avril 1927 et « Football Association » du 17 février 1928

52 - « Le Sport Alsacien » du 10 mars 1930

53 - Le Miroir des Sports - nr 643 - du 22 mars 1932

54 - Le Miroir des Sports - nr 104 - du 29 juin 1922

II- Le jeu : règles, technique et tactique, esprit du jeu 1920-1932

Au début des années 1920, « les sports les plus goûtés du public sont ceux qui exaltent la vitesse, la puissance et la combativité humaines. Avec le football et le rugby, cet amour de la lutte est porté à son comble. L'ardeur des combattants, la variété de leurs mouvements, la répétition des offensives, la ruse, les sauvetages, les corps à corps, les sauvetages du but « in extremis » attisent dans le cœur des spectateurs les angoisses de l'instinct de la conservation, de l'appréhension de la défaite, l'enthousiasme pour la victoire qui se dessine et qui fait battre les cœurs plus vite, trépigner les pieds, s'agiter les bras et s'enfler les voix. L'on voudrait que nos spectateurs fussent calmes et justes lorsque tant de passions les font trembler de la tête aux pieds, se révolter contre le destin souvent cruel et haïr l'arbitre qui représente la justice boiteuse. Par ces sports violents, c'est toute la colère que Dieu a mise au fond du cœur de l'homme, toute la haine que celui-ci professe pour ses semblables, tout l'amour aussi des petites patries qui se donnent libre cours » [55].

Cette formule de Maurice Pefferkorn traduit bien les aspects spectacle et passion dont le football s'est emparé. En effet, sur le terrain, le jeu s'améliore. Sur le plan technique et athlétique, il devient plus « scientifique » selon la formule du moment, la modification de la règle du hors-jeu en 1924 le rend beaucoup plus offensif, plus attractif, plus spectaculaire. Dans les gradins, le public suit, les masses de spectateurs sont de plus en plus nombreuses, les premiers « clubs de supporters » voient le jour, la presse, la radio, le cinéma, contribuent à la grande popularité du football. En 1928, pour la première fois en Alsace, un match de football est filmé. Il s'agit de la finale du Championnat d'Alsace ASS/FCM dont le résumé est projeté les jours qui suivent dans les salles de cinéma de la région. L'esprit du jeu se transforme considérablement, à la fois sous l'effet de tous ces éléments nouveaux mais surtout avec l'incursion de l'argent et de l'arrivée du professionnalisme.

II-1
Technique et tactique

Pour les uns, il existe un « football français type », pour les autres « même si on a bien parlé d'un jeu français mais il faut reconnaître qu'il est plutôt un jeu parisien et que dans le Nord, en Alsace, en Bretagne, dans le Midi, les caractéristiques n'ont qu'un rapport bien lointain ». Cependant, « il progresse en vitesse, en dureté, en qualité de shoots ». L'Angleterre reste la référence. « L'idée essentielle du jeu anglais est la suivante : la balle doit être passée à l'homme pouvant matériellement le mieux la réceptionner au lieu de, suivant la vieille conception, à l'homme le moins marqué. Il est reconnu qu'un joueur est toujours plus ou moins surveillé, mais que, tout en l'étant, il peut très facilement bénéficier d'une balle lui arrivant le plus commodément ». Un jeu plus simple à mettre en application que celui des Ecossais, fait de passes courtes et rapides, « dans lequel on veut que le joueur fasse tout pour se débarrasser de son adversaire. Ses coéquipiers lui facilitent sa tâche en lui plaçant le ballon de telle façon que l'adversaire ait à se retourner pour l'obtenir, ou encore en feintant par des passes rapides et tendant à créer une ouverture. La différence est dans le moyen adopté. Les avants Ecossais, du fait de leur jeu, shootent beaucoup moins, mais avec une toute autre précision que les avants Anglais » [56].

En 1923, le Bureau Fédéral de la FFF, en prévision des JO de 1924, s'attache pour la première fois « un Entraîneur Fédéral ». Il est anglais et professionnel. Il s'agit de M. Griffiths. « Il restera pendant tout le mois de décembre dans l'Ouest. Il consacrera le mois de janvier à la région Est (Ligues d'Alsace, de Lorraine et de Franche-Comté », où son correspondant est M. Georges Lévy, Banquier à Sélestat » [57]. On met l'accent sur « la vitesse, l'activité, le brio individuel » [58]. La vitesse n'étant pas seulement la rapidité de la course mais aussi celle de l'attaque du ballon ; activité signifie surtout résistance à la fatigue ; quant au brio individuel il s'agit des qualités techniques du joueur « lui permettant d'accomplir des exploits absolument remarquables ». Pour cela, il y a un « apprentissage » à faire. « Avant de se mettre au football, le jeune sportif doit avoir vu pratiquer ce jeu, en connaître les règles, la technique et la tactique. C'est seulement après avoir été spectateur attentif qu'il sera à même de devenir pratiquant convenable » d'après Gabriel Hanot, l'ancien International. Pour ce dernier ce sont « les opérations de maniements de la balle », le tir (« shoot de pointe, de l'intérieur et de l'extérieur du pied »), le jeu de tête, qui sont les exercices préliminaires à travailler. « Ils ont l'avantage de pouvoir être pratiqués dans une cour, un coin de terrain vague et même dans une rue déserte. Mais, les débutants ne peuvent pas se contenter de ces exercices. Ils doivent apprendre à courir en compagnie de la balle, c'est-à-dire dribbler, d'abord « à blanc », sans adversaires devant eux, puis avec des joueurs opposés. Ils shootent des corners, des coups de pied francs, des dégagements de but, des penalties ; ils remettent la balle en jeu de la touche ; bref, avant d'avoir jamais joué un match réel dans une équipe de onze hommes opposée à une

55 - Le Miroir des Sports - nr 87 - du 2 mars 1922 - article de Maurice Pefferkorn

56 - « Football-Association » - 1920, page 411

57 - « Football-Association » du 7 décembre 1923 « La préparation olympique et les stages de l'entraîneur fédéral »

58 - « Football-Association » - 1921, page 991

équipe de onze hommes sur un terrain de dimensions règlementaires, ils savent tout du football ». D'où l'institutionnalisation de la fonction « d'entraîneur », fonction confiée, en règle générale, à un ancien joueur de renom. Ainsi, à l'ASS, l'International Bongard remplace-t-il l'Anglais Pentland qui vers 1930 a mené ses pérégrinations jusqu'à l'Athletico de Madrid, Bongard qui d'ailleurs mettra son savoir-faire au service d'autres clubs strasbourgeois tels le FC Strasbourg 06 et le Racing. Les qualités du footballeur sont travaillées dès le plus jeune âge, puis perfectionnées par les responsables en charge de l'encadrement technique du club. Point n'est besoin d'être un club huppé pour disposer d'un éducateur, d'un entraîneur ou d'un manager de la fonction technique. Vers 1925, le « Red Star de Drusenheim », club non encore affilié à la Lafa, limitant son activité à de simples rencontres amicales, dispose déjà de son responsable technique et il fait pleinement partie de l'équipe au point que lorsqu'elle fait une photo, elle ne pose pas sans lui.

Le Red Star de Drusenheim :
un club non-officiel qui a déjà son manager vers 1925

II-2
Les règles du jeu

Si les stages et l'entraînement sont les facteurs nouveaux de l'élévation du niveau du jeu, les règles influent l'attractivité du football. Les règles édictées par « l'International Board » sont, pour l'essentiel, toujours celles de 1897. Elles sont toujours énumérées dans les sacro-saints dix-sept points, bien que leur rédaction ait été fortement complétée et précisée. La presse alsacienne les reformule à l'orée de la saison 1920/1921 - (voir annexe 11), à un moment où « les doléances restent unanimes sur le manque de compréhension des règles » et « qu'il importerait pour l'avenir du football alsacien que la plus attentive interprétation des lois du jeu soit faite » par les arbitres[59].

En 1924, « l'International Board » modifie la règle du hors-jeu, une décision moins anodine qu'il n'y paraît au premier abord. Depuis le 1er septembre 1924, « il suffit, pour être en jeu, d'avoir deux adversaires, gardien de but compris, plus rapprochés que soi de la ligne de but opposée. Auparavant, trois joueurs, gardien compris, étaient indispensables ». En d'autres termes, s'il reste un défenseur entre le gardien et l'attaquant, ce dernier n'est pas hors jeu. Précédemment, il en fallait deux pour qu'il ne soit pas hors jeu ! « On voit donc quel obstacle redoutable pour les avants, quel mur briseur de jeu est enlevé du terrain de football » écrit Gabriel Hanot[60]. Une prime certaine à l'offensive puisqu'à présent il suffit d'éliminer un défenseur, contre deux précédemment, pour que l'attaque se trouve devant le but adverse. Une prime aussi au jeu direct par rapport aux passes latérales plus nombreuses pour contourner auparavant une défense plus renforcée : « Ce nouveau hors-jeu favorise remarquablement les équipes impulsives, ardentes, pénétrantes. La course, l'élan, la mobilité deviennent, à présent, des qualités de premier plan. Aussi bien les arrières que les avants se rendent comptent de l'importance de la rapidité. Les qualités athlétiques viennent de remporter une victoire éclatante sur la routine, sur l'expérience, sur la rouerie, sur le talent négatif des empêcheurs de jouer » conclut Hanot. Dans le même esprit visant à favoriser l'attaquant, la remise en jeu est, également modifiée. « Le joueur ne sera plus tenu de poser les deux pieds sur la ligne blanche qui délimite le terrain. Il devra seulement faire face au terrain, jeter le ballon avec les deux mains, les bras levés au-dessus des épaules et ne pas sauter. Autrefois, le joueur perdait du temps à ajuster ses pieds sur la ligne ; désormais, il aura les gestes plus libres, une rapidité d'action plus grande ».

Le changement de la « loi du hors-jeu » a des conséquences d'ordre tactique avec l'instauration du système de jeu appelé « WM ». A l'origine de cette nouvelle organisation de jeu, il y a Herbert Chapmann, le manager du FC Arsenal. Que dit cette nouvelle disposition des joueurs sur le terrain ? « Les attaquants se croyant favorisés par la nouvelle loi du hors-jeu, elle prescrit aux deux arrières et au demi-centre de prendre sous leur surveillance étroite ces « trois hommes de pointe » de l'attaque adverse, les ailiers et l'avant-centre. En son principe, cette consigne est formelle.

---

59 - « Le Sport Alsacien » du 7 décembre 1920, page 1 « Le football en Alsace »

60 - Le Miroir des Sports - nr 279 - du 16 septembre 1924

Elle est si impérative que le demi-centre s'est vu surnommer « policeman » en raison de la tâche scrupuleusement attentive et défensive qui lui incombe. Il ne quitte pas l'avant-centre d'une semelle. Il l'accompagne comme son ombre dans toutes ses évolutions. Adieu donc les intentions présomptueuses de l'avant-centre. Adieu aussi les prétentions de ses deux complices des ailes que les arrières prendront en charge à peu près de la même façon. Ces trois hommes, désignés pour l'exécution et le couronnement des offensives, sont donc en principe annihilés. Cette consigne de marquage sévère libère les demis. Désormais, leur mission consiste à marquer les deux inters à qui incombe la charge d'orienter les offensives. Une équipe qui applique la tactique moderne place ses joueurs dans une position telle que l'attaque représente la lettre W et la défense la lettre M »[61]. Le WM est, à présent, le système de jeu appliqué par toutes les grandes équipes et durant plusieurs décennies.

II-3
L'esprit du jeu

En dix ans, de 1920 à 1930, l'esprit dans lequel le football est joué évolue davantage qu'au cours des trente premières années (1890/1920) de pratique. Les facteurs contribuant à cette évolution sont nombreux. Ils ont trait à la vie sportive ou à la vie tout court. Au sortir de la grande guerre, la joie de n'avoir pas péri durant les hostilités et le plaisir de mener une existence pacifique, trouvent, pour certains, leur expression dans le sport. « Le sport ne fait plus seulement partie intégrante de la vie sociale contemporaine ; il joue un rôle considérable dans l'évolution de notre époque ; il est un élément important de l'actualité. Les uns s'en félicitent, les autres s'en irritent. Les premiers voient dans le sport un moyen de régénérer, de réconforter une nation épuisée par la perte, totale ou partielle, d'environ cinq millions d'hommes. Les autres aperçoivent dans l'engouement pour les jeux athlétiques une marche vers la décadence »[62]. C'est toute la problématique des années précédant le professionnalisme en raison, principalement, de l'arrivée de ce dernier mais il n'est pas le seul facteur dans cette transformation des esprits.

Une première évolution, de nature à influencer l'esprit du jeu, est d'ordre sociologique. Non seulement est révolue l'époque, « d'il y a trente ans où une petite autocratie pratiquait le football », mais aussi celle où le football était un phénomène principalement urbain, l'apanage au plus des villes d'une certaine importance de secteur rural. « A mesure que le football s'étend en France, il atteint le travailleur, le paysan, la masse du peuple. C'est d'ailleurs une occasion de redresser une erreur, de détruire une légende qui paraît se propager dans les milieux parlementaires. On y répand à souhait que le paysan, le rural n'aime pas le sport. Il faut n'avoir jamais visité, depuis la guerre, le Nord, les Ardennes, la Bretagne, le Loir-et-Cher, la Haute-Normandie, la Lorraine et l'Alsace, en ce qui concerne le football, pour affirmer cette absurdité, qu'on me pardonne ce mot. Le rural aime les exercices physiques. Il existe de nombreuses communes de moins de deux milles âmes qui possèdent une ou plusieurs équipes de football ou de rugby » indique en 1922 Robert Guérin, le fondateur de la Fifa, à présent journaliste sportif[63].

Ensuite, l'intrusion de la « publicité » qui est faite pour le football. Elle s'opère par les journaux et le cinéma. La presse écrite est, évidemment, le moyen le plus répandu pour faire la propagande du football. Le lecteur alsacien a le choix entre les hebdomadaires de la presse nationale - « Football-Association » qui devient « France-Football », puis « Football » et qui est l'organe officiel de la FFF, « Le Miroir des Sports », journal omnisport illustré dont le premier numéro paraît en juillet 1920 et la presse alsacienne qui diffuse l'information sportive par des cahiers spéciaux dans la presse généraliste et surtout par « Le Sport Alsacien », organe de tous les sports en Alsace et en Lorraine, paraissant deux fois par semaine, le lundi et le samedi, à compter du 1er juillet 1920.

Si tous ces journaux diffusent avant tout une information technique ainsi que les résultats, « Le Miroir des Sports » et « Le Sport Alsacien » complètent cette information de premier degré par des articles de fond. Pour ce faire, le « Miroir » peut compter sur des journalistes de très grande qualité, Pefferkorn, Glarner, Duchenne, Hanot, Gamblin, Gambardella principalement, et « Le Sport Alsacien » sur deux rédacteurs en chef d'un niveau identique, Alfred Lévy d'abord, ensuite Othon Jenner qui cumule en plus les fonctions de Secrétaire Général de la Ligue d'Alsace d'Athlétisme et du club de l'ASS. Imprimé sur les presses du « Nouveau Journal de Strasbourg », « Le Sport Alsacien » paraît durant toute la période de l'entre-deux guerres (1er juillet 1920 au 25 août 1939). Sa période de splendeur correspond, cependant, au milieu des années 1920. Elle se remarque à l'important développement de la publicité (d'abord pour des articles de sport, puis tous azimuts) preuve que pour les annonceurs, le journal constitue un excellent canal pour toucher une clientèle plutôt jeune et plutôt sportive. Durant les années 1925 et 1926, le journal passe même à une fréquence de publication tri-hebdomadaire (lundi, jeudi, samedi).

La création d'une presse spécialisée (en Alsace dès 1919 avec « l'Alsace Sportive » qui laissera sa place au « Sport Alsacien ») correspond à la volonté de promouvoir les sports au sortir du grand conflit mondial. « Améliorons les

---

61 - « Football : Joie du Monde » par Maurice Pefferkorn - Editions J. Susse (1944)

62 - Le Miroir des Sports - nr 125 - du 23 novembre 1922

63 - Le Miroir des Sports - nr 120 - du 19 octobre 1922

méthodes de publicité sportive» écrit René Bierre dans «Le Miroir des Sports» du 14 août 1921. «Nous traversons une époque qui nous vaut, en matière sportive, de grosses désillusions. La guerre, qui fut particulièrement rude pour notre pays, nous a laissés affaiblis et appauvris. Le sport a donc un absolu besoin d'encouragements, d'où qu'ils viennent». La presse en est un parmi d'autres. On s'inspire, donc, des méthodes employées aux Etats-Unis: par les journaux, les affiches, «les hommes-sandwichs». «La participation du champion finlandais Nurmi aux épreuves pédestres de Colombes, a fait naître une initiative de «faire savoir» jamais encore utilisée en matière sportive. Des hommes-sandwichs portaient, en tous endroits où la circulation est intense, des affiches annonçant le concours du fameux champion. On était en droit d'escompter, du fait de cette innovation, un autre concours: celui de la population» continue Bierre. Le public se fait donc quelque peu «manipuler», la fréquentation des stades est fortement stimulée. Pour Othon Jenner, il s'agit d'une question qui peut devenir déontologique pour un journaliste. Il l'évoque à l'occasion de ce qui ressemble à une sorte de mise en cause de la presse bas-rhinoise par le football strasbourgeois «les matchs Racing - FCM n'attirant au mieux que 2.000 personnes alors que le FCM - Racing font se déplacer 3.500 spectateurs»[64]. «Quel que soit l'évènement, répond-t-il, il n'est pas facile de motiver le public strasbourgeois. Il n'empêche que dans ce contexte défavorable, l'on demande à la presse de faire à chaque occasion une énorme «réclame». Un public avisé n'est pas dupe. Cette propagande pourrait avoir un effet inverse à celui recherché et les gens se dire, «on veut nous mener par le bout du nez». Un procédé que regrette Alfred Lévy en 1924 déjà [65]: «Récemment j'ai assisté à un match amical entre l'équipe d'une petite localité qui avait invité Mars Bischheim, club de Ligue. Pour faire venir le village entier au terrain de football, l'on avait employé les grands moyens et conçu un tract publicitaire, ce qui est une bonne chose. Par contre, ce n'est plus le cas quand l'on fait du cirque avec le football, en employant des formules outrancières du genre «Schulz, l'homme le plus rapide de Bischheim, Steck, un véritable acrobate du ballon, Berger, l'homme aux nombreux tricks, Kapp, la terreur des gardiens de but, Merk, l'ailier aux centres modèles». Avec des affirmations pareilles on se déconsidère et l'on fait plus de tort que de bien».

Le cinéma participe au même effort. A la fois dans un but de vulgarisation et d'information avec un impact dans ce dernier cas, évidemment, moindre que celui de la presse écrite. «Malheureusement, les sports, quoique populaires et popularisés, ne sont entrés jusqu'à présent dans le domaine cinématographique que comme actualités. On les voit défiler chaque semaine dans les différents journaux que publient à l'écran les différentes sociétés productrices de films. La plupart du temps, ils défilent très mal. On voit une toute petite bande d'un grand match de football, prise n'importe comment par d'excellents opérateurs ayant reçu comme consigne de faire court; on voit un joueur ou une joueuse de tennis faire quatre pas sur un court puis, hop, disparaître. Mais, à côté de ces critiques légères, il convient de dire qu'un grand progrès a été réalisé par l'image au moyen du ralentisseur»[66]. La concurrence de la radio et le rôle éducatif demandé au cinéma fait progresser ce dernier dans le domaine de l'activité sportive. Pour permettre à leurs auditeurs de suivre les matchs de football à distance, les radios ont l'idée de diviser le terrain en quadrilatères numéroté, huit au total. Ce plan, dûment reproduit dans le «supplément radio» quotidien, permet à l'auditeur de se représenter plus aisément le déroulement du jeu commenté par le reporter. Par ailleurs, l'on considère qu'il est plus profitable de montrer des séquences sportives «que d'exhiber des bandits de grand chemin qui tirent au revolver à chaque carrefour». Lentement mais sûrement en Alsace aussi, le cinéma se fraie un passage dans le football. Il arrive à filmer une première rencontre, le match ASS / FCM de janvier 1928 dont un résumé est projeté dans la foulée sur les écrans de la région[67].

Totale transformation de la sociologie des joueurs et des spectateurs, intervention des médias, l'esprit du football est modifié, également, par le public. «Nos grands matchs de boxe, de football, de rugby, ne tendent-ils pas vers le spectacle pur et simple? Où est l'esprit sportif qui doit les animer? Disparu, noyé dans la frénésie populaire qui se passionne là sans mesure et sans tact!» [68]s'interroge Maurice Pefferkorn qui a connu l'époque des puristes d'avant 1914.

Le nouvel esprit de parti - local, régionaliste ou national - du public est très souvent injuste, pour ne pas dire antisportif. «Ce goal est une véritable écumoire! L'inter-droit, quel «maousse»! Le public du ballon rond est attentif, passionné, impitoyable. Comme il est frondeur et pas exempt de chauvinisme, il cloue au pilori ou il exalte». Un public différent du public chic que l'on peut voir autour des courts de tennis, «robes blanches, complets gris de la meilleure coupe. Quelques applaudissements et beaucoup de «Oh! bien joué!». Ces exclamations de bon ton remplacent les démocratiques «bravos» issus des gradins «populaires» des stades de football. La foule ici d'un niveau social supérieur n'extériorise ses sentiments qu'à de rares intervalles. Elle applaudit le meilleur. Autour des courts, une atmosphère de conférence internationale jette ses émanations parfumées et pacificatrices[69]. L'excès de popularité du football peut mener au chauvinisme. Il devient souvent une seconde famille, une seconde province, une

64- «Le Sport Alsacien» du 11 décembre 1926 «La presse sportive au service du football»

65- «Le Sport Alsacien» du 21 juin 1924 - «La publicité dans le sport»

66 - Le Miroir des Sports - nr 39 - du 31 mars 1921 - «L'alliance du cinématographe et du sport»

67 - «Le Sport Alsacien» du 12 janvier 1928

68- Le Miroir des Sports - nr 204 - du 29 mai 1924 - «La place prise par le sport dans notre vie sociale»

69- Le Miroir des Sports - nr 263 - du 24 juin 1925 - «Ce que disent, ce que crient et ce que pensent les foules sportives alignées le long des routes ou massées autour des terrains de jeu»

seconde nation. La nouvelle famille, c'est le club qui groupe les individualités de la ville, du bourg ou du village. Après l'orgueil de son club, le footballeur a la fierté de sa région. « Les nombreuses races fondues dans la nation réapparaissent : on s'extasie sur les luttes entre Basques et Catalans, Alsaciens et Normands ». Au dessus du club et de la région, la nation : « Qu'une rencontre comme France - Angleterre ait lieu et voilà tous les Français massés derrière les joueurs qui le représentent sur le terrain. Ils communiquent dans une foi identique, dans un même espoir »[70].

L'élément le plus déterminant dans la modification de l'esprit de la pratique du football est, évidemment, l'arrivée de l'argent. Partisans et adversaires de la « rétribution » du joueur sont d'accord sur un point : avec elle disparaît l'idéalisme qui animait les pionniers. Pour Pefferkorn, « il est regrettable que des hommes se fassent les mercenaires du sport et introduisent ainsi le saint-simonisme dans cette religion. Faudra-t-il un jour constater que le sport, si longtemps considéré comme un bienfait social, portait en lui des germes de destruction ? ». Pour Hanot - tirant les conclusions du fait qu'à présent « le football est la distraction de la jeunesse pauvre, tout au moins humble » et que « s'il était pratiqué par une élite riche, le football ne serait pas menacé par le professionnalisme » - tout n'est pas négatif. « Un modeste ouvrier, un employé sans avenir, pourraient conserver son travail quotidien à l'usine ou au magasin tout en touchant une prime qui leur permettrait de mener une existence plus agréable ». Mais pour Hanot aussi, l'époque où « le moins fortuné des sportifs achetait ses chaussures, son maillot, ses bas, payait ses cotisations » est révolue. « Quel bon footballeur accepterait, aujourd'hui, de payer ses cotisations et son uniforme ? ». Une interrogation qui démontre que l'esprit qui anime les footballeurs a changé considérablement, surtout qu'elle n'émane pas d'un représentant de « l'ancienne école »[71].

Ce que certains observateurs du football qualifient de « défaillance » de l'esprit sportif est un phénomène qui arrive dès la guerre terminée. « L'esprit sportif est au sport ce que la piété est à la religion ou l'esprit social à la société. Par le fait que des hommes sont assemblés pour constituer une famille ou une nation, il ne s'ensuit pas forcément qu'ils apportent dans ces associations le sens de la communauté, l'esprit d'abnégation, la philosophie, le désintéressement qui sont les vertus essentielles des groupements humains qui veulent vivre en paix et éloigner les germes de destruction. De même, un individu qui pratique le sport n'est pas forcément doué d'un esprit sportif. Je dirai même que l'esprit sportif est assez peu répandu. Il est fait d'amour du sport pour lui-même, de mépris pour les combinaisons auxquelles le sport pourrait prêter, de loyauté envers l'adversaire, d'un souci constant d'idéalisme qui permet de considérer les choses et les gens du point de vue de l'absolu et de reconnaître la supériorité, de quelque côté qu'elle se manifeste. L'esprit sportif a le culte de la vérité entière, si désagréable qu'elle puisse être parfois pour l'amour-propre ou la patriotisme ; il a le vif sentiment de la justice ; il est libéral »[72]. Il est certain que le fonctionnement du football ne résiste plus entièrement à cette définition donnée par Maurice Pfefferkorn, le puriste.

Il conserve, bien sûr, son œuvre moralisatrice. « L'alcool, le tabac, la liaison clandestine et prématurée avec son cortège de maladies qui inspirent au jeune homme le mépris de la femme en l'éloignant de la conception saine d'une union régulière et heureuse, constituent pour le jeune homme une perfide et indéniable attraction »[73]. Pour contrecarrer cette attirance « immorale », il y a les sports athlétiques et en particulier le football, parce qu'il « comporte la séduction du jeu et qu'il permet à la jeunesse de donner libre cours à ses ardeurs juvéniles et combatives ».

Par ailleurs, sport d'équipe, le football est un « jeu d'hommes civilisés » offrant un attrait moral et social contrairement à la boxe, par exemple, « qui est et restera un sport mineur parce qu'elle est la forme inférieure des sports athlétiques et que le résultat recherché est d'envoyer un des deux combattants par terre sans connaissance ». Le football, par contre, de même que tous les jeux de ballon, met en avant une valeur morale : l'entraide. « Elle est la grande loi : un footballeur embarrassé est secouru par un ou plusieurs de ses coéquipiers ; à son tour, il répare la faute d'un de ses voisins. L'équipe est une force groupée, organisée, multiple. Elle est la somme des volontés individuelles tendues vers un but commun ». Quant à l'esprit d'équipe, il a une fonction sociale : « Certes, une équipe de football comprend d'ordinaire deux ou trois personnalités éminentes mais elles ne peuvent se mettre en vedette qu'avec l'appoint des autres joueurs. Il y a un esprit d'équipe, comme il y a un esprit de corps dans certains régiments, qui communique à tous les joueurs le goût de la gloire collective, la fierté de porter les mêmes couleurs et de défendre le même camp, l'acceptation du dévouement, le mépris, si elle est inutile, de l'action d'éclat personnelle et la recherche de cette occasion d'un exploit personnel pour un coéquipier bien placé pour en tirer parti »[74].

Pour promouvoir l'équité, faire en sorte que le championnat se déroule le plus « régulièrement » possible, l'on réfléchit, en France aussi, à la systématisation de la règle du « goal-average », à laquelle « la Hollande, Belgique, Angleterre, voire même en Allemagne, accordent déjà une importance très grande » écrit Georges Duhamel. Le

70- Le Miroir des Sports - nr 93 - du 13 avril 1922 - « L'excès de popularité du sport mène au chauvinisme » par Gabriel Hanot

71 - Le Miroir des Sports - nr 222 - du 10 septembre 1924 - « La saison de football vient de commencer » par G. Hanot et nr 134 - du 25 janvier 1923 - « La portée sociale du sport national et international » par M. Pefferkorn

72 - Le Miroir des Sports - nr 99 - du 25 mai 1922 - « Les défaillances de l'esprit sportif en France »

73 - « Football-Association » du 27 décembre 1920 - « Le football moralisateur »

74 - Le Miroir des Sports - nr 64 - du 22 septembre 1921 - « Le football et le rugby sont des jeux d'équipe amusants : telle est la raison de leur grande popularité

goal-average supprimerait les matchs de barrage, «antisportifs» selon ses promoteurs car se déroulant sur une seule rencontre. Basé sur les performances constatées sur toute la saison, il serait la formule la plus «juste et la plus vraie» pour départager deux adversaires. A contrario, ses adversaires considèrent que «le culte du goal-average suppose la croyance aveugle dans l'égalité de la valeur des buts marqués au cours d'une même épreuve pour toutes les équipes. Sans cet acte de foi, il est difficile d'admettre que battre une équipe sur un terrain sec par un but d'écart constitue un résultat trois moindre sportivement qu'une victoire par trois buts d'écart sur la même équipe sur un terrain gras». Un nouveau système qui, toujours pour les plus récalcitrants, pourrait entraîner que le perdant soit «ridiculisé». «Le goal-average est l'ami des scores imposants; ce n'est pas un vrai sportif» disent-ils[75].

L'Alsace n'est pas absente des débats qui ont trait à la détérioration de l'esprit du jeu. Dans toutes les Ligues régionales, d'ailleurs, on se pose la question «de savoir si l'on veut retourner à l'âge d'or où les joueurs plantaient eux-mêmes les poteaux entre lesquels ils espéraient quelques instants après faire passer la sphère de cuir, ou si, se résignant à tenir compte de l'état d'esprit actuel et consentant à admettre que la question sportive (comme la question sociale) ne se pose plus exactement de la même manière aujourd'hui qu'en 1895, il faut essayer d'enrayer seulement les progrès de la «démoralisation» du football»[76].

Pour «Le Sport Alsacien», «les temps actuels ne sont plus ce qu'ils étaient. On est dans un monde nouveau. Les jeunes veulent immédiatement jouer en équipe 1ère. S'ils n'y arrivent pas, ils changent de club, quitte à aller dans un club inférieur ou même à créer un nouveau club. L'idéal sportif est menacé. Il n'y a plus que l'équipe fanion qui compte. Dès qu'un joueur quitte le club, on en «rachète» un autre chez le club voisin. La formation des jeunes, la mise sur pied d'une bonne équipe réserve, tout ceci est abandonné car le coût est trop élevé»[77].

Un thème, celui des «réservistes», que Othon Jenner remet sur le tapis[78]: «Il y a une quinzaine d'années, on jouait au football pour le football. En fin de carrière, on jouait encore quelque temps en équipe seconde. Et avec autant de plaisir qu'en équipe 1 auparavant. La joie de gagner était la même. L'assiduité à l'entraînement aussi. Après guerre, bon nombre de clubs disposaient encore de bonnes équipes réserves. Le FCM et l'ASS notamment avaient des équipes secondes dans lesquelles évoluaient des joueurs de renom qui auraient parfaitement pu évoluer dans des clubs de niveau Ligue. Mais, ils étaient heureux dans leur club d'origine et il n'était pas question pour eux d'aller jouer ailleurs. Mais aujourd'hui, quel changement! Les anciens «cracks» prendraient pour une dégradation le fait de jouer en équipe 2. Il ne leur viendrait pas à l'esprit de se maintenir en condition au cas où on aurait besoin d'eux en équipe fanion, pas plus qu'ils ne s'occuperaient d'une équipe de jeunes. Il reste évidemment des réservistes animés du même esprit que jadis mais ils sont rares».

Le jeu dur, l'incorrection, le truquage ou même les bagarres sont d'autres signes annonciateurs du début de la remise en cause du sport loyal. «On n'imagine plus une équipe remportant la victoire loyalement, sainement, par ses seules qualités, sans incorrection, sans truquage, sans méchanceté. Jamais le plaisir de suivre un match n'est entier» écrit-il en 1924[79]. Et de citer pour illustrer ses propos, le comportement sur le terrain de l'avant-centre de l'Equipe de France, Paul Nicolas, «qui par une manœuvre destructrice, en un clin d'œil, abat le monument qu'il a élevé avec un talent et un succès incomparables et laisse une impression trouble chez tous les sportifs qui l'ont vu à l'œuvre» ou «les chutes simulées» de Bloch et «les bousculades de Mairesse», les deux brillants joueurs de l'AS Strasbourg, «Le Sport Alsacien», à la «Une» de son édition du 11 février 1921, lance un appel aux footballeurs évoluant dans les championnats de la Lafa «pour sauvegarder l'avenir du football». Et d'insister sur le fait que «les joueurs ne doivent pas confondre le football avec la boxe ou la lutte. Quand la balle leur est soustraite, certains joueurs n'hésitent pas à recourir aux procédés les plus déloyaux: crocs-en-jambe, coups de pied sur les chevilles, le tendon d'Achille ou les tibias, emploi des mains, des coudes ou des genoux, aucune de ces manœuvre ne leur est étrangère. On dirait parfois que le football n'est qu'un prétexte à l'assouvissement de rancunes ou de méchanceté personnelle. D'autres joueurs, qui ne semblent pas mauvais garçons, perdent leur sang-froid dès qu'un rival se révèle supérieur à eux et ils commettent alors les fautes les plus graves. Pourtant, le sport est souvent décrit comme une école de maîtrise de soi, de franchise, de reconnaissance de la valeur de l'adversaire!». D'où la nécessité d'instituer dans toutes les Ligues régionales une «Commission des Règlements», une sorte de tribunal qui sanctionne en première instance et un droit de recours à la FFF considérée, sur ce point, comme une Cour d'Appel. Sans oublier que celui qui juge en premier est l'arbitre, et que «les mauvais juges peuvent être poursuivis à coups de pierre et voir monter vers eux la colère des foules qui est une véritable force de la nature, au même titre que l'eau et le feu»[80]. D'où aussi la préconisation pour les footballeurs d'Assurances Accidents» dans l'ensemble du football alsacien. Tous ces actes de déloyauté sont la conséquence de la «contamination» du football par le spectacle.

---

75 - Football Association des 18 et 25 octobre 1919 - «Le goal-average»

76 - France 6Football du 28 septembre 1923 - «Le Statut du Joueur»

77 - «Le Sport Alsacien» du 6 septembre 1924 - «Die neue Zeit»

78 - «Le Sport Alsacien» du 30 septembre 1926 - Chronique de O. Jenner

79 - Le Miroir des Sports - nr 183 - du 3 janvier 1924

80 - Le Miroir des Sports - nr 280 - du 23 septembre 1925 - «La rude tache des arbitres» par Maurice Pefferkorn

Autre innovation, révélatrice de nouveaux comportements, l'ASS institue en juin 1926 un « Conseil de Surveillance » et, ce faisant, bouscule entièrement le mode statutaire adopté jusque là par les grands clubs. « Il s'agit d'une véritable révolution[81] écrit Othon Jenner qui connaît bien le club du Tivoli puisqu'il en est aussi le Secrétaire Général. A présent, ce ne sont pas les sportifs qui sont en cause mais « ces dirigeants qui vadrouillent d'un club à un autre, qui sont de véritables pigeons voyageurs et qui ont les mêmes pouvoirs que les dirigeants en place depuis trente ans ». D'où le principe d'une nouvelle hiérarchie dans la fonction de dirigeant. A la base, le « Comité Central », l'ancienne entité forte du club, ne s'occupera plus, avec les différentes sections, que des affaires sportives. A la tête du club, le « Conseil de Surveillance » chargé des finances et de la politique générale, « du destin du club » comme le dit Jenner. Les membres du « Conseil de Surveillance » sont désignés par le « Conseil des Anciens », lui-même émanation des cinquante plus anciens membres du club. Une assurance tous risques, par conséquent, contre les aventuriers, pour le maintien de l'esprit club, la défense de ses intérêts, la clarté dans le fonctionnement et la séparation des domaines sportif et financier.

Finalement, c'est l'introduction de l'argent, plus que le professionnalisme en tant que tel, qui a l'impact le plus puissant sur la transformation de l'esprit dans lequel le football est pratiqué. Pour les dirigeants de la FFF, le fait même d'instaurer le professionnalisme devrait avoir pour conséquence de créer un « esprit amateur » et un « esprit professionnel », une séparation nette entre les deux catégories de joueurs et, de ce fait, ne pas contaminer l'un par l'autre. La « Commission d'Etude du Professionnalisme » avait pris la question de l'esprit du jeu en considération. Voici ce qu'elle dit à ce sujet dans son rapport final du 19 décembre 1931[82] : « Le professionnalisme en football se justifie par la supériorité de sa valeur technique (si nous voulons lutter avec l'étranger), mais l'amateurisme intégral reste le meilleur élément de développement de la santé physique et du véritable esprit sportif. Par conséquent, on ne doit amener au professionnalisme que les as du ballon rond, ceux qui étant parmi les meilleurs n'ont pas les moyens de perdre leur temps, leur salaire, pour se maintenir en forme, progresser, s'entraîner, régulièrement et très sérieusement et se déplacer fréquemment pour des absences souvent de longue durée.

Le grand obstacle contre lequel nous devons nous prémunir, c'est la mise du professionnalisme à la portée de tous, c'est-à-dire le professionnalisme pour 20 ou 50 francs par dimanche qui pousserait la jeunesse à se faire payer la pratique du football. Il ne faut indemniser que les virtuoses. Limitons donc les clubs et par cela même les joueurs si nous ne voulons pas nuire moralement à notre sport et diminuer les bienfaits de l'amateurisme. En effet, supposons que 20 à 30 clubs soient admis par la FFF sur 4.000, soit 300 joueurs sur 120.000, quelle répercussion ce nombre infime de professionnels pourra-t-il véritablement exercer sur la moralité de notre sport ? Tandis que si nous laissons à tous les clubs le droit d'avoir des professionnels, nous arriverons à avoir 300 clubs professionnels et 4.000 joueurs de cette catégorie. Ce serait une très grosse erreur dont le football serait bientôt la victime ».

Abordé de cette manière, placé dans un cadre stricte, le professionnalisme pourrait même avoir un effet salutaire pour la sauvegarde de ce qu'il reste de l'esprit amateur vers 1930/1932. Il y a plusieurs « écoles » pour partager, moyennement ou pleinement, cette idée mais toujours est-il qu'elles sont toutes optimistes en ce qui concerne les effets du professionnalisme. Pour Victor Denis[83], « le danger réside moins dans le fait de payer les footballeurs que dans le fait de les détourner de la vie normale. Il est à craindre que ces jeunes gens ne perdent peu à peu le goût du travail, fassent du sport leur seule raison de vivre et abandonnent toute occupation régulière ». Bref, des craintes que le professionnalisme devienne plus un danger social que moral. Pour Gabriel Hanot, par contre, elles ne devraient pas voir le jour[84] : « On a dit que le professionnalisme causerait la perte du sport. Je ne crois pas que le professionnalisme soit plus malhonnête et socialement plus dangereux que cet amateurisme marron qui sévit dans tous les pays. Il n'y a rien que de très humain dans l'évolution d'un footballeur qui, de condition modeste, voit dans la pratique rémunérée du sport un mode d'existence agréable, facile et glorieux. Plaisir passager, honneur éphémère, direz-vous. Ce n'est pas certain. Au terme de leur carrière sportive, de nombreux footballeurs de métier anglais ont eu l'argent suffisant pour entreprendre un modeste commerce. Ils se retrouvèrent dans l'existence avec autant de chances que l'amateur suspect et insaisissable qui vivote durant de longues saisons, hésitant entre deux partis et troublé par sa conscience ». Et puis finalement, seule une petite minorité de footballeurs court après l'argent et la notoriété. Beaucoup d'autres « se passent fort bien de ce stimulant qu'est la notoriété. Ils n'ont pas non plus besoin, pour prendre plaisir au jeu, d'être jeunes, vigoureux et adroits. Il est des footballeurs d'équipes inférieures, septième, huitième, voire onzième et douzième, qui n'ont d'aptitude physique d'aucune sorte, et dont l'unique ambition, la grande joie, la seule récompense, consistent à donner des coups de pied dans le ballon, sans souci de compter parmi les meilleurs joueurs, ni de voir leurs exploits claironnés aux quatre coins du pays »[85].

En fait, c'est la période de l'amateurisme marron, celle où les dirigeants du football français ont sans cesse reculé la décision d'instaurer deux catégories différentes de joueurs, qui a été la plus néfaste pour la conservation de l'esprit de jeu d'origine. Un constat fait par Victor Denis : « Avant même que le professionnalisme n'ait été institué, des

81 - « Le Sport Alsacien » du 26 juin 1926

82 - Football du 7 janvier 1932 - « Exposé de la Commission d'Etude du Professionnalisme », chapitre 3

83 - Le Miroir des Sports - nr 83 - du 2 février 1922 - « Le sport professionnel est un état de fait en France » par Victor Denis

84- Le Miroir des Sports - nr 145 - du 12 avril 1923 - « Apologie du football, sport universel des temps modernes » par Gabriel Hanot

85 - Le Miroir des Sports - nr 64 - du 22 septembre 1921 - « La grande popularité du football » par Gabriel Hanot

joueurs côtés ont montré que tout sens moral était aboli en eux. Ils trafiquent de leurs qualités, se vendent au plus offrant et inventent mille ruses pour extorquer le plus d'argent possible à leurs dirigeants »[86]. Extorquer, c'est-à-dire prendre illégalement, ce qui n'est plus le cas après l'instauration du professionnalisme. Ce dernier « légalise » la rétribution des joueurs dits professionnels. Désormais, il y a une morale pour les amateurs et une morale pour les professionnels. Si les premiers s'en tiennent à leur domaine, ils ne peuvent être contaminés par les seconds. Mais la recherche du gain est plus forte que le respect des règles.

Le professionnalisme n'a pas été décrié outre mesure en Alsace. On connaît le rôle moteur de la Lafa pour qu'il voit le jour. S'agissant de la position de ce qui est avant tout une « institution », il est difficile d'en extraire les considérations personnelles de chaque membre qui, additionnées, ont abouti à la prise de décision finale de la Ligue d'Alsace.

Une prise de position individuelle a, cependant, été faite. Elle est particulièrement courageuse parce qu'elle date d'une époque où le débat est loin d'être tranché, parce qu'elle émane d'un Président de club, par ailleurs Professeur de Lycée et donc particulièrement sensible à la fonction morale et éducative du football pour les jeunes. Ernest Houtmann, en effet, s'exprime sur le sujet « Football et Professionnalisme » dans un très long article qui fait la première page du « Sport Alsacien » du 10 avril 1922 - (voir annexe 12).

Après avoir évoqué l'esprit qui animait, à ses débuts, le sport en Alsace, un esprit pas très différent de celui qui se dégageait des arènes d'Olympie ou du Colisée, la transformation du sport, apanage au départ de la bourgeoisie[87], en un phénomène populaire touchant, à présent, toutes les catégories sociales et toutes les croyances (les catholiques, les protestants, les israélites et les athées), il en vient au football et « aux mensonges qui l'animent et qui ne peuvent durer car ils sont contraire à la morale ». Pour ce faire, il n'y a qu'une chose à faire : « faire la vérité » et instituer le professionnalisme. Il explique pourquoi. D'abord parce que les joueurs, ceux qui font que certains clubs ont de grosses recettes, ont droit à un dédommagement. « Ces joueurs se comporteraient-ils contrairement à la morale en touchant une compensation ? Cela diminuerait-il le rôle éducatif du football ? L'idéal sportif ne reste t'il pas intact lorsque jeunes et adultes ont l'occasion d'assister à des rencontres de grande qualité ? Le théâtre perdrait-il de sa valeur esthétique et morale parce que les acteurs sont payés ? Pourquoi le stade, le nouveau lieu d'éducation de la jeunesse et de l'humanité, serait-il un facteur de régression de nos coutumes dès lors que des équipes de football professionnelles démontreraient leur talent ? Le théâtre et le stade, bien qu'étant différents, ont des buts communs : l'éducation des personnes, la mise en valeur de l'humain ».D'autre part, « en Angleterre, berceau et pays modèle pour les activités sportives, l'idéal sportif aurait-il pâtit par l'introduction du professionnalisme ? Le « fairness » n'y est-il pas nettement supérieur à ce qu'il est chez nous ? Outre-Manche, l'esprit sportif n'est pas un phénomène passager mais une véritable philosophie, une conception de la vie. Et si les Anglo-Saxons sont depuis longtemps la première nation en Europe, on peut ne pas manquer d'y voir une des clefs de leur réussite ». Des arguments difficiles à réfuter. Ce n'est donc pas tant le professionnalisme que la situation floue durant la période de l'amateurisme marron qui est à l'origine d'une détérioration de l'esprit sportif originel.

D'ailleurs, l'Angleterre n'a pas seulement gardé un esprit sportif modèle sur la pelouse mais aussi dans les tribunes. Et qui plus est dans des stades pouvant recevoir des foules impressionnantes : 100.000 personnes à Stamford Bridge, 80.000 à Aston Villa, 135.000 à Wembley, les trois plus grands stades londoniens. L'atmosphère dans les gradins d'un match du championnat professionnel anglais n'est pas différente du comportement des joueurs sur le terrain : « La pluie tombe, personne ne bronche ; il n'est pas besoin de crier : « fermez les parapluies ». Chacun, quelle que soit la place occupée, voit bien. Jusqu'au dernier moment, les retardataires parviennent à trouver leur place car le public anglais est discipliné. Il a un esprit de club très farouche qui laisse, cependant, subsister le respect de l'adversaire, l'amour du beau jeu et la haine de la félonie, réprouvée unanimement. Il suit le jeu comme s'il était accroché au ballon : une « main » se produit, les 40.000 spectateurs crient d'une même voix : « hands ». Une charge irrégulière, un croc-en-jambe sont donnés, il est indispensable que l'arbitre siffle vite s'il veut se faire entendre, avant la clameur passionnée : « foul »[88]. Finalement à l'expérience du vécu anglais, l'esprit du jeu ne serait-il pas tout simplement une résultante des forces profondes de chaque peuple ? A la lumière des réflexions de Hanot sur le football britannique, à la lumière aussi de celles d'Ernest Houtmann, pour qui l'esprit du football alsacien n'est finalement que le reflet des transformations de la société civile, à coup sûr ou presque.

86-Le Miroir des Sports - nr 83 - du 2 février 1922 - « Le sport professionnel est un état de fait en France » par Victor Denis

87 - E. Houtmann désigne « die Geld und Beamten Bourgeoisie », c'est-à-dire celle qui a des moyens financiers importants ou qui occupe des fonctions importantes dans la société

88- Le Miroir des Sports - nr 226 - du 8 octobre 1924 - « L'atmosphère des matchs de football professionnels anglais » par Gabriel Hanot.

Le Red Star de Strasbourg, en maillot blanc, en déplacement en Belgique

Etoile Bleue de Strasbourg

ANNEXE 8 :

Le statut du joueur professionnel

Source : « Football » du 2 juillet 1931.

Article 1 : Le joueur professionnel obtient cette qualité soit par la signature d'une licence consécutive à l'enregistrement d'un contrat le liant au club, soit par décision de la Fédération.

Art.2 : En aucun cas une licence de joueur professionnel ne pourra être délivrée à un joueur n'ayant pas atteint l'âge de 18 ans. L'autorisation des parents sera exigée jusqu'à la majorité.

Art.3 : Un contrat de joueur professionnel devra contenir :

- Nom, prénom, date et lieu de naissance, nationalité du joueur
- Le montant du salaire mensuel
- Les conditions spéciales facultatives, à savoir : a) prime de présence - b) prime de résultat
- La durée du contrat et toutes les conditions de résiliation
- La date et les signatures des contractants.

Art.4 : Le contrat n'entrera en vigueur qu'après ratification et enregistrement par la Fédération.

Art5 : Les contrats d'une durée d'un an devront être établis et enregistrés du 1er au 31 juillet. Ceux inférieurs à un an pourront être établis et enregistrés à toute époque mais ils devront obligatoirement prendre fin le 30 juin et ils ne pourront être renouvelés qu'entre le 1er et le 31 juillet. Le renouvellement du contrat devra être homologué par la Fédération. Le non renouvellement du contrat par le club entre les dates du 1er au 30 juin donnera au joueur la facilité de rechercher l'engagement pour un autre club. De même un joueur pourra demander et quitter son ancien club s'il produit devant les juridictions fédérales des raisons spéciales l'autorisant à changer de club.

Art.6 : Si le club, pour une raison grave, résilie le contrat qui le lie à un joueur, celui-ci aura le droit de faire appel devant une Commission compétente dans les huit jours. Si un joueur est simplement coupable de mauvaise conduite, de désobéissance aux règles de l'entraînement et de discipline, ou aux ordres du club, le club a le droit de le suspendre pour une durée de quinze jours sans salaire, à condition de le notifier dans les quarante-huit heures à la FFF. Le joueur est autorisé à faire appel. La suspension n'équivaudra pas à la cessation ou à la résiliation du contrat entre le club et le joueur. Un club ne pourra refuser l'autorisation de mutation à un joueur qu'autant qu'il ne sera pas en mesure de lui assurer par contrat un salaire égal par son montant et sa durée à celui qui lui serait garanti par un autre club.

Art.7 : Un joueur amateur quittant son club pour signer un contrat dans un club à joueurs professionnels ne pourra le faire qu'en juillet.

Art.8 : Il est défendu de promettre ou d'accorder à des joueurs des allocations spéciales pour les engager à changer de club, de même qu'il est interdit de remettre à un joueur une somme de la main à la main à l'occasion de sa mutation.

Art.9 : Tous les joueurs professionnels sont tenus de signer un contrat et de respecter leurs engagements. Ils doivent suivre à la lettre les prescriptions de la direction de leur club.

Art.10 : Les joueurs professionnels se retirant du sport actif pourront, après avis de la Fédération, être admis à occuper un poste officiel.

Art.11 : Un joueur professionnel désirant recouvrer sa qualité d'amateur pourra la demander à la Fédération par l'intermédiaire de son club. Il pourra acquérir cette qualité après un an de date, à condition qu'il n'ait touché aucun salaire, ni obtenu aucun avantage pendant ce stage de transition et après avis de la Ligue dont il fait partie. Un joueur professionnel ayant ainsi recouvré sa qualité d'amateur et qui par la suite demanderait à rentrer à nouveau dans la catégorie des joueurs professionnels ne pourra plus jamais obtenir une licence d'amateur.

Art.12 : Les amateurs pratiquant dans un club professionnel seront soumis au statut des joueurs amateurs.

Art.13 : La Fédération décidera de tous les cas qui ne seront pas prévus dans le présent statut.

ANNEXE 9

« Autour du professionnalisme » - Rapport de Monsieur Georges Lévy.

Source : « Football » du 9 juillet 1931.

« Mandaté par mes collègues pour vous faire le compte rendu des travaux de la « Commission du Professionnalisme », j'apprécie à sa juste valeur le périlleux honneur qui m'est dévolu. En effet, je n'ai pas oublié, lors d'un précédent Conseil, le sort fait à un certain rapport du « Joueur Rétribué » présenté par votre serviteur. A vous parler franchement, l'échec de ce projet mixte (amateurs/professionnels), votre vote quasi unanime de ne pas rester dans le statut quo (la situation actuelle), votre vote à une majorité écrasante pour l'instauration du « Joueur Professionnel », a dépassé de loin toutes mes espérances, et c'est avec un plaisir nouveau que je me suis mis au travail avec mes collègues de la Commission auxquels je tiens, à cette place, à exprimer mes remerciements les plus sincères et cordiaux pour l'aide si efficace qu'ils m'ont apportée dans l'élaboration des différents projets soumis aujourd'hui à votre approbation.

La Commission s'est réunie pour la première fois sous la présidence de notre distingué président, M. Rimet, et après de longs échanges de vues, a décidé de charger une « Sous-Commission » de préparer les différents travaux. Cette Sous-Commission, sous ma présidence, réunissait MM. Valin, Hanot, Pefferkorn, Fusier, Jean-Bernard Lévy ; en outre, mon collègue du « Bureau », M. Caudron, a bien voulu, par sa présence régulière à nos délibérations, nous prouver son intérêt pour la question et, fort de sa longue expérience, a largement contribué à nos travaux. Cette Commission s'est réunie six fois et, dans trois séances échelonnées, a pu faire part du progrès de ses travaux à la Commission plénière, à laquelle incombait le soin de changer, d'amender et finalement de ratifier les propositions de la Sous-Commission.

Désireux de mener à bien la tâche que, dans son bel effort de sincérité, le Conseil National lui avait confié, la Commission n'a épargné ni son temps, ni sa peine. Elle sait que non seulement le football français, mais encore le football des grands pays voisins, attend de nous une solution de clarté, de loyauté, d'équité, qui comporte d'une part la réglementation officielle du professionnalisme, de l'autre la réhabilitation de la qualité d'amateur. Cette solution, elle a pour ambition de pouvoir l'apporter aujourd'hui, sinon dans son intégralité, tout au moins dans ses grandes lignes directrices. La Commission s'est trouvée devant deux problèmes bien distincts. Le premier : la protection de l'amateurisme. Le second : l'élaboration du projet du « professionnel » et la situation des clubs à recrutement professionnel vis-à-vis de la Fédération et des Ligues.

En ce qui concerne la première question, la préoccupation essentielle et prédominante de la Fédération doit être la protection de l'amateurisme, protection dont l'on ne saurait trop étudier les moindres détails. La Fédération n'entend, en aucun cas, sacrifier la majorité de ses clubs et joueurs amateurs au profit de la catégorie des clubs professionnels. Comment arriver à cette protection ?

a) Devons-nous rendre la liberté absolue au joueur amateur, en l'occurrence le laisser libre de changer de club au mois de juin ?

b) Ou devons-nous maintenir le stage d'un an, c'est-à-dire le régime des licences A et B, tel qu'il existe actuellement ?

De l'avis de la Commission, il serait désirable, du moins pour la prochaine saison, de maintenir ce régime en raison même de la protection de nos clubs, ceci à titre purement provisoire, la saison prochaine devant nécessairement être une saison de transition.

Comment s'opérera le recrutement par les clubs professionnels dans les clubs amateurs ? Il n'y a pas de doute que les clubs professionnels chercheront à recruter pour eux les bons éléments s'étant signalés dans les clubs amateurs, surtout si, par le régime des transferts, ils auront à combler les lacunes de joueurs les quittant pour d'autres clubs professionnels. Je ne crois pas, et il n'y a pas d'exemple pour cela, que les clubs professionnels pourront suffisamment s'intéresser à l'éducation des jeunes, ils n'auront donc pas à leur disposition les remplaçants nécessaires pour combler les places laissées libres par le départ de leurs joueurs changeant de club. Ils auront deux moyens à leur disposition :

a) Le transfert de joueurs appartenant à d'autres clubs professionnels.

b) Le recrutement dans les clubs amateurs.

Le premier cas subira une réglementation de principe, telle qu'elle a été adoptée par tous les pays ayant instauré le professionnalisme. Pour le second, intervient avant tout la question de protection des clubs amateurs.

Les joueurs amateurs désirant muter pour un club professionnel devront nécessairement se conformer au même système de transfert que les joueurs professionnels. Ils seront soumis à la même réglementation quant au contrat, et le club quitté aura le droit d'exiger une indemnité à lui verser par le club professionnel, indemnité qu'il devra utiliser à l'aménagement de son terrain, vestiaires, etc. Cette utilisation pourra être contrôlée par la Fédération. Le club quitté aura le droit à cette indemnité même si son joueur transféré désirait conserver sa qualité d'amateur dans le nouveau club. De l'avis de la Commission, ce sont là les points essentiels devant répondre à la protection de l'amateurisme, laissant au Conseil bien entendu, toute latitude de se prononcer sur d'autres considérations qui pourraient être soulevées au courant de la discussion.

J'aborde maintenant le second problème, un peu plus complexe. Nous avions à tenir compte des deux directions nettement exprimées par le Conseil :

- la première : institution du professionnalisme dans le cadre fédéral.

- la seconde : émanant du rejet du joueur rétribué, pas de professionnalisme individuel déguisé mais un statut du professionnalisme à la fois individuel et collectif.

Pour résoudre ce problème, la Commission a d'abord procédé à une enquête auprès de l'administration. De cette enquête, il en est résulté que la présence d'un seul joueur professionnel dans l'une de nos sociétés placerait la société tout entière en face des obligations imposées aux sociétés commerciales. Devant cette situation, la Commission a du élaborer un projet dans lequel le groupement de joueurs professionnels laissera intacts aux groupements d'amateurs les avantages que leur accorde leur statut actuel. D'autre part, la Commission, cherchant à écarter du football de possibles impresarios, instituait le parrainage. Après de longues discussions, la Commission s'est mise d'accord sur les projets suivants :

1- Les dispositions générales pour les clubs professionnels,

2- L'avant-projet du statut du joueur professionnel,

3- La question des transferts.

J'en arrive au point des droits des clubs professionnels et de leur situation vis-à-vis de la Fédération et des Ligues. Si, d'un côté, nous demandons que la question des clubs à recrutement professionnel soit régularisée, nous devons, d'autre part, songer à donner à ces clubs le moyen d'exister. Il y a, sans contestation possible, trop de clubs de « Division d'Honneur » dans nos Ligues, au détriment de la qualité de notre jeu. Nous n'aurons réellement du football de tout premier ordre que le jour où nous aurons réussi à mettre sur pied une épreuve groupant l'élite de nos clubs par toute la France, en les divisant, au point de vue ferroviaire, en deux ou trois groupes, dont les vainqueurs se rencontreront en poule finale. Aucun doute que cette épreuve dont le calendrier devra être étudié avec beaucoup de soins, donnera aux clubs en question les recettes nécessaires à leur existence. De plus, le fait d'aborder, dimanche pour dimanche, des adversaires d'égale valeur devra nécessairement avoir pour résultat un progrès sensible de la qualité de notre jeu et la faculté pour nos sélectionneurs de puiser aisément dans cette élite, les onze joueurs pouvant dignement représenter nos couleurs dans les rencontres internationales.

Quelle sera maintenant la situation de ces clubs vis-à-vis de la Fédération et de leur Ligue régionale ? Vis-à-vis de la Fédération, aucun doute : les articles 1, 2, 3 et 4 des dispositions générales reflètent exactement la situation. Il en est autrement en ce qui concerne les Ligues régionales. De longues discussions ont précédé l'élaboration des points suivants qui pourront, après accord du Conseil, être considérés comme une « charte » des clubs professionnels :

1- Autonomie sportive, administrative et financière d'une Ligue professionnelle et interrégionale dans le cadre des Statuts et Règlements fédéraux et sous les réserves ci-dessous indiquées.

2- Représentation au Conseil National avec un nombre de voix égal à celui de la Ligue régionale la plus favorisée.

3- Devoirs des clubs professionnels vis-à-vis des Ligues régionales de leur territoire :

a) Pourcentage sur les recettes perçues sur le territoire de la Ligue régionale : 0,25 sur les places au-dessous de 5 francs, 0,50 sur les places de 5 francs et au-dessus.

b) Interdiction de concurrencer les matchs organisés par la Ligue régionale sur son territoire et dans un rayon de 50 km maximum, deux journées par an.

c) Obligation pour les clubs professionnels de prêter leurs joueurs aux Ligues régionales, maximum trois fois par an.

Je dois ajouter que la Commission avait été saisie d'une proposition de MM. Jooris et Bayrou, cadrant en principe avec les points de vue de la Commission en ce qui concerne la Ligue Interrégionale. Cette proposition visait, en outre, la classification des joueurs professionnels en deux catégories: A (joueurs avec contrat) et B (joueurs sans contrats mais indemnisés). La Commission n'a pas cru retenir cette dernière proposition.

Voilà, Messieurs, en grandes lignes, l'exposé des travaux de votre Commission qui croit avoir rempli de son mieux le mandat que vous lui aviez confié lors de notre dernier Conseil National. Et si ce projet, dûment médité et encore plus longuement discuté reçoit l'approbation de votre vote, comment le conduire-vous sur le terrain pratique? Comment l'acheminerez-vous vers la réalisation? Nous nous permettons de vous apporter deux suggestions: la première de classer d'office, par l'intermédiaire du Bureau fédéral ou d'une Commission désignée à cet effet, les joueurs professionnels; la seconde, d'instituer, un Championnat Interrégional réservé aux clubs professionnels et donnant à ceux-ci la possibilité de vivre. Car il est bien évident que si nous créons des clubs professionnels, c'est pour leur donner des moyens d'existence et non pour leur rendre l'existence matérielle impossible. Ce faisant, Messieurs, vous aurez accompli une œuvre salubre, rendu aux amateurs la liberté totale qui s'impose et contribué aux progrès du football français».

ANNEXE 10

Le statut du club utilisant des joueurs professionnels

Source: «Football» du 4 février 1932.

Article 1: Le club désirant employer des joueurs professionnels doit en faire la demande à la FFF.

Art.2: L'autorisation ne pourra lui être accordée qu'après examen et s'il remplit les conditions suivantes:

1- être constitué conformément à la loi de 1901 ou à la législation en vigueur dans les départements du Haut-Rhin, Bas-Rhin et Moselle, pour ce qui concerne ces trois départements

2- avoir des relations contractuelles avec des joueurs et jouer les matchs officiels d'équipe première avec au moins huit joueurs professionnels

3- disposer d'un terrain de jeu homologué possédant au moins les dimensions de 65x100, terrain parfaitement aménagé

4- disposer d'une bonne organisation et de ressources financières suffisantes

5- avoir des équipes d'amateurs seniors et juniors qui disputeront les épreuves officielles de leur Ligue régionale.

Art.3: La Fédération classera l'équipe utilisant des joueurs professionnels de ces clubs dans un groupement spécial. Elle pourra à tout instant retirer l'autorisation à tout club qui, ayant des professionnels, ne les emploiera pas dans les compétitions officielles.

Art.4: La Fédération pourra, à tous moments, prendre connaissance de la comptabilité et de la gestion financière de ces clubs.

Art.5: Il est strictement interdit de payer des commissions à des personnes ou des sociétés ayant rempli l'office d'intermédiaire pour l'engagement de joueurs et les transferts.

Art.6: Si un club devait avoir vis-à-vis de ses joueurs un arriéré de plus de deux mois, les joueurs seraient libres de conclure un contrat avec un autre club. Le cas échéant, la Fédération retirera à ce club l'autorisation d'employer des joueurs professionnels. De ce fait, tous les contrats seront annulés et les joueurs libres de contracter ailleurs.

Groupement spécial

Art.1: Les clubs, autorisés par la FFF dans les conditions prévues à l'article 2 ci-dessus, forment un groupement spécial en ce qui concerne leur équipe comprenant des joueurs professionnels.

Art.2 : Ce groupement sera administré par une Commission spéciale qui sera nommée par le Bureau Fédéral dans les mêmes conditions que les autres Commissions Centrales. La moitié de ses membres devra appartenir aux clubs figurant dans le groupement spécial.

Art.3 : Cette Commission organisera l'épreuve réservée au groupement spécial dans les mêmes conditions que la Commission de Coupe de France pour cette compétition.

Art.4 : En ce qui concerne les litiges autres que ceux relatifs à l'organisation de la compétition, la Commission les transmettra en première instance à la Commission Centrale des Règlements ou à la Commission Centrale des Arbitres, le Bureau Fédéral jugeant, le cas échéant, en appel et dernier ressort.

Epreuve spéciale

Art.1 : Outre la Coupe de France, à laquelle les clubs employant des joueurs professionnels seront tenus de participer, il est organisé entre eux une épreuve spéciale dite « Championnat de France Professionnel ».

Art.2 : Par contre, bien que ces clubs continuent au point de vue administratif à appartenir aux Ligues auxquelles ils étaient précédemment rattachés, leur équipe professionnelle ne prend plus part au championnat régional. Les Ligues régionales toucheront 5% de la recette brute, taxe déduite, sur les matchs de cette épreuve se disputant sur leur territoire.

Art.3 : Leurs équipes amateurs, seniors et juniors sont tenues de participer aux épreuves de Ligue et de District

Transferts

Art.1 : Chaque mutation de joueur professionnel devra comporter l'établissement d'un transfert dont le double devra être communiqué à la Fédération. Ce transfert devra comprendre le montant de la somme pour laquelle le joueur a été transféré.

Art.2 : La mutation d'un joueur professionnel dans un autre club de cette catégorie donnera lieu au versement du montant du transfert au profit du club quitté.

Art.3 : Lorsqu'un joueur amateur entrera dans un club utilisant des joueurs professionnels, il y aura lieu à paiement d'un transfert aux clubs auxquels le joueur aura appartenu pendant les trois années précédentes. Le total de ce transfert ne pourra excéder 3.000 francs et il ne sera pas dû si pendant deux années le joueur ne participe à aucun match de l'équipe professionnelle de son nouveau club.

Art.4 : Au cours d'une même saison, il ne pourra être qualifié professionnel plus de trois joueurs appartenant auparavant à un même club amateur.

ANNEXE 11

Règles officielles du Football fixées par l'International Board

« Le Sport Alsacien » des 12 et 23 octobre, 5, 9 et 16 novembre 1920.

Article 1 : Le jeu doit être joué par onze équipiers dans chaque camp. Le terrain de jeu sera marqué comme suit :

- Les dimensions seront : longueur maximum 119 mètres (130 yards), minimum 91 mètres (100 yards) ; largeur maximum 91 mètres (100 yards), minimum 45,50mètres (50 yards).
- Le terrain de jeu sera délimité par des lignes dites lignes de limites. Celles des extrémités sont des lignes de but (goal lines), celles de côté, des lignes de touche (touch lines). Les lignes de touche forment, avec les lignes de but, des angles droits. Un drapeau, dont le piquet aura au moins 1,525 mètre de hauteur, sera placé à chaque coin du champ de jeu. Une ligne parallèle aux lignes de but sera tracée, divisant le champ de jeu en deux parties égales. Le centre du terrain sera visiblement marqué et un cercle de 9,150 mètre (10 yards) de rayon sera tracé autour de ce centre.

- Les buts seront composés de deux montants placés sur les lignes de but à égale distance du drapeau de coin et espacés de 7,320 mètres (8 yards). Ils seront reliés à leur sommet par une barre transversale placée à 2,440 mètres (8 pieds) au-dessus du sol. L'épaisseur des montants et de la barre ne pourra dépasser 12,5 cm (5 pouces).
- Deux lignes seront tracées à 5,490 mètres (6 yards) de chaque montant du goal. Elles auront 5,490 mètres (6 yards) de longueur et seront perpendiculaires aux lignes de but. Les extrémités de ces lignes seront réunies par une ligne parallèle à la ligne de but. L'espace ainsi délimité sera dénommé surface de but (goal area). De même, d'autres lignes, analogues aux précédentes, seront tracées, ayant 16, 170 mètres (18 yards) de longueur. L'espace ainsi délimité sera dénommé surface de réparation (penalty area).
- Un point sera visiblement marqué en face et à 10,980 mètres (12 yards) de distance du milieu de chaque but, ce point est appelé point de réparation (penalty kick mark).
- Le ballon sera sphérique, d'une circonférence d'au moins 675 mm (27 pouces) et de 700 mm (28 pouces) au plus. Il pèsera au commencement de la partie, de 368, 875 à 425,525 grammes (de 12 à 15 onces). L'extérieur du ballon doit être en cuir et aucun produit pouvant constituer un danger pour les joueurs ne pourra être utilisé pour la confection du ballon.
- Dans les matchs internationaux, les dimensions du jeu seront: maximum 110 mètres (120 yards) sur 73,20 mètres (80 yards), minimum 100 mètres (110 yards) sur 63,35 mètres (70 yards).

Art.2 : La partie durera 90 minutes, à moins d'accord contraire. Le camp favorisé par le sort pourra choisir soit le coup de pied d'envoi, soit le côté. Le jeu commencera par un coup de pied placé (place kick) donné au centre du jeu vers la ligne de goal opposée. Les joueurs du camp attaqué ne pourront s'approcher à moins de 9,150 mètres (10 yards) du ballon avant que le coup de pied soit donné. Aucun joueur ne pourra dépasser la ligne médiane du jeu dans la direction du goal adverse, avant que le coup de pied d'envoi soit donné.

Art.3 : Il ne sera changé de côté qu'après la première moitié de la partie. L'arrêt après la première moitié de la partie ne dépassera pas cinq minutes, à moins que l'arbitre le permettra. Lorsqu'un but aura été obtenu, le camp venant de le perdre aura droit à un coup de pied placé au centre du jeu, comme il est dit à l'article 2.

Après le repos, le camp qui n'aura pas donné le coup de pied d'envoi aura droit à un coup de pied placé, donné au centre du jeu, toujours comme l'indique l'article 2.

Art.4 : Sauf les exceptions visées par le règlement, un but sera obtenu lorsque le ballon aura passé entre les montants et sous la barre transversale du but sans avoir été jeté, frappé de la main ou porté par un joueur du camp attaquant.

Si la barre est déplacée pendant la partie pour une cause quelconque, l'arbitre aura le droit d'accorder un but si, d'après lui, le ballon aurait passé en dessous de la barre restée dans sa position normale.

Le ballon reste en jeu s'il touche l'arbitre ou les juges de touche (linesmen) se trouvant à l'intérieur du champ de jeu.

Le ballon dépassant les lignes du but ou les lignes de touche, soit à terre, soit en l'air, sera hors jeu.

Le ballon touchant un poteau de but, la barre transversale ou les piquets de coin et rebondissant dans le jeu reste en jeu.

Art.5 : Lorsque le ballon sortira du jeu en dépassant une ligne de touche, un joueur du camp opposé à celui qui l'aura touché en dernier lieu le rejettera en jeu au point où il aura traversé la ligne de touche. Le joueur rejetant le ballon doit se placer sur la ligne de touche, le visage tourné vers le jeu. Il rejettera le ballon au-dessus de la tête et les deux mains dans une direction quelconque ; le ballon sera en jeu lorsqu'il aura été rejeté dans le jeu. Un but ne pourra être fait en jetant le ballon et le joueur qui le jettera ne pourra reprendre part au jeu qu'après que le ballon aura touché un autre joueur.

Le règlement est observé si une partie quelconque de chacun des deux pieds du joueur touche la ligne au moment où le ballon est jeté.

Art.6 : Lorsqu'un joueur joue le ballon ou fait une rentrée en touche, tout joueur du même camp qui, au moment où le ballon est touché ou jeté, est plus rapproché de la ligne de goal adverse que celui qui a touché le ballon en dernier lieu, est hors jeu (out of play). Il ne peut ni toucher lui-même le ballon, ni gêner d'aucune manière un joueur, ni influencer le jeu jusqu'à ce que le ballon ait touché un autre joueur, à moins qu'il y ait à ce moment au minimum trois joueurs du camp adverse plus proches que lui de leur propre ligne de but.

Aucun joueur n'est hors jeu dans le cas d'un coup de pied de coin (corner) ou d'un coup de pied au but (goal kick) - voir article 7 - lorsque le ballon a touché en dernier lieu un adversaire ou s'il se trouve dans sa propre moitié du terrain de jeu au moment où le ballon a été joué ou jeté en jeu par l'un des ses partenaires.

Ps :

- Le fait seul pour un joueur de se trouver en position hors jeu ne constitue pas une infraction à l'article 6. L'infraction consiste à influencer le jeu en position hors jeu (décision du Conseil général anglais du 11 décembre 1903).

- Certains arbitres accordent un coup de pied par le seul fait qu'un joueur se trouve en position hors jeu. Ceci n'est pas permis (décision du Conseil général anglais du 10 décembre 1910).

- Si un joueur passe un croche-pied (trip) prémédité à un adversaire se trouvant en position hors-jeu à l'intérieur de la surface de réparation, mais qui n'essaie ni de toucher le ballon, ni de barrer, un coup de pied de réparation doit être accordé.

- Un drapeau peut être placé en face de chaque extrémité de la ligne médiane du jeu mais il doit être placé au moins à 1 yard de la ligne de touche et la hampe doit avoir au moins 1,525 mètre (5 pieds) de hauteur.

Art.7 : Lorsque le ballon aura dépassé la ligne de but après avoir touché en dernier lieu un joueur du camp adverse, il sera relancé du pied par un joueur quelconque du camp dont la ligne de but aura été dépassée, après avoir été placé dans le jeu, dans la moitié de la surface de but (goal area) la plus proche du point où le ballon est sorti du jeu (goal kick)

Lorsque le ballon aura touché en dernier lieu un joueur du camp dont la ligne de but aura été dépassée, un joueur du camp adverse placera le ballon dans le jeu, dans un rayon de 0,915 mètre (1 yard) du piquet du drapeau de coin le plus rapproché et le lancera du pied (coup de pied de coin).

Dans aucun des deux cas, un adversaire ne pourra s'approcher du ballon à moins de 9,150 mètres (10 yards) avant que le ballon ait été joué.

Art.8 : Le gardien de but peut se servir de ses mains dans sa propre surface de réparation mais ne peut porter le ballon. Il ne peut être chargé que s'il tient le ballon en mains ou s'il gêne intentionnellement un adversaire ou s'il sort de la surface de but (goal area). Le gardien de but (goal keeper) peut être changé pendant la partie mais l'arbitre doit d'abord être averti.

Art.9 : Il est défendu de passer un croche-pied (trip), de donner un coup de pied à, de frapper ou de sauter sur un adversaire. Sous aucun prétexte aucun joueur, à l'exception du gardien de but dans la surface de réparation, ne peut intentionnellement toucher le ballon des mains ou des bras. Aucun joueur ne peut se servir de ses mains pour tenir ou pousser un adversaire. La charge est permise mais elle ne doit être ni violente, ni dangereuse. Un joueur ne peut être chargé par derrière à moins qu'il barre intentionnellement un adversaire.

Art.10 : Lorsqu'un coup de pied a été accordé les adversaires de celui qui donne le coup de pied ne doivent pas approcher à moins de 10 yards (9m150) du ballon jusqu'à ce que le coup soit donné à moins qu'ils se tiennent sur leur propre ligne de but. Le ballon devra faire un tour sur lui-même, c'est-à-dire parcourir la distance de sa circonférence pour être considéré comme joué. Le joueur qui donne le coup de pied ne peut rejouer le ballon avant que celui-ci ait été joué par un autre équipier quelconque. Le coup de pied de départ, sauf ce que prévoit l'article 2, le coup de pied de coin et le coup de pied de but sont des coups de pied en ce qui concerne le présent article.

Art.11 : Un goal peut être fait d'un coup de pied franc accordé pour infraction à l'article 9, mais non d'aucun autre coup de pied franc (notion de coup franc direct et indirect).

Art.12 : Il est défendu de porter des clous sous les souliers, à moins qu'ils soient enfoncés à ras du cuir, ou bien des plaques ou pièces en métal ou en gutta-percha dépassant les semelles ou les talons des bottines ou les jambières.

Art.13 : Il sera désigné un arbitre qui aura à veiller à l'application des règles du jeu et à décider de tous les cas donnant lieu à discussion, ses décisions pour les questions de fait se passant dans le courant de la partie seront sans appel pour autant que cela concerne le résultat du jeu. Il prendra note de ce qui se passe et remplira les fonctions de chronométreur.

Dans le cas où l'un des joueurs se conduirait de façon inconvenante (ungetlemanly conduet) le ou les coupables seront avertis une première fois. En cas de récidive et même en cas de violence, sans avertissement préalable, l'arbitre devra lui ordonner de quitter le champ de jeu. Le nom du ou des joueurs en cause sera transmis au comité compétent qui jugera son cas.

L'arbitre devra tenir compte du temps perdu soit accidentellement ou pour tout autre motif.

Un joueur étant blessé pendant le match doit être de suite porté dehors de la ligne de but ou de touche la plus rapprochée, et le jeu repris. L'arbitre devra suspendre le match ou le terminer lorsque par suite de l'obscurité, de l'intervention des spectateurs ou pour tout autre motif, il le jugera nécessaire. Dans tous les cas où une partie aura été ainsi terminée, il fera un rapport, au sujet des raisons qui l'ont fait agir, au comité compétent qui statuera le cas.

L'arbitre devra accorder un coup de pied libre chaque fois qu'il jugera la conduite d'un joueur dangereuse ou pouvant le devenir mais sans l'être suffisamment pour justifier son expulsion. Les pouvoirs de l'arbitre peuvent être exercés pour toute infraction commise pendant la suspension temporaire du jeu ou lorsque le ballon est hors jeu.

Art.14 : Deux juges de touche seront choisis qui auront à décider, sous réserve de l'approbation de l'arbitre, si le ballon a franchi les limites et quel est le camp ayant droit à un coup de pied de coin, à un coup de pied de but ou à une entrée de touche. Les juges de touche aideront l'arbitre dans l'application des règlements du jeu. En cas d'ingérence non justifiée des juges de touche, comme aussi au cas où la conduite du juge de touche laisserait à désirer, l'arbitre aura le droit de lui ordonner de quitter le jeu et de le remplacer. Un rapport à ce sujet devra être adressé au comité compétent qui appliquera les mesures qu'il jugera nécessaires.

Art.15 : Lorsqu'un point quelconque sera en discussion, le ballon sera considéré en jeu jusqu'à ce qu'une décision ait été prise.

Art.16 : En cas d'arrêt temporaire de la partie, si le ballon n'a dépassé ni les limites latérales, ni les lignes de but, la partie sera reprise comme suit : à l'endroit où le ballon se trouvait au moment de l'arrêt, l'arbitre le laissera tomber à terre et il sera en jeu après avoir été touché par un joueur ; si le ballon passe la limite avant qu'un joueur l'a touché, l'arbitre le laissera à nouveau tomber à terre. Aucun joueur ne peut toucher le ballon avant qu'il ait touché le sol.

Art.17 : Pour toute infraction aux articles 5, 6, 8, 10 et 16 ou pour l'expulsion d'un joueur par application de l'article 13, le camp opposé à celui auquel appartient le joueur coupable de l'infraction aura droit à un coup de pied franc, à donner à l'endroit où l'infraction a été commise.

Pour toute infraction intentionnelle à l'article 9 commise par un joueur du camp attaqué dans l'enceinte de réparation de ce camp, l'arbitre devra accorder au camp opposé un coup de pied de réparation (penalty) qui sera donné dans les conditions suivantes :

- le ballon sera posé sur le point de réparation, et tous les joueurs à l'exception de celui qui applique le coup de pied et du gardien du but du camp opposé, se tiendront à l'extérieur de l'enceinte de réparation. Le gardien de but défendant ne doit pas dépasser sa ligne de but.

- le ballon doit être lancé en avant. Il sera en jeu aussitôt que le coup de pied aura été appliqué et un but peut être marqué d'un coup de pied de réparation mais le joueur qui aura donné le coup de pied ne pourra toucher le ballon de nouveau avant que celui-ci ait touché un autre joueur. S'il en est besoin, la partie pourra être prolongée de manière à laisser donner le coup de réparation.

- un coup de pied libre sera accordé au camp opposé si le ballon n'est pas lancé en avant ou est touché de nouveau par le joueur appliquant le coup de pied avant d'avoir touché un autre joueur. L'arbitre a le droit de ne pas appliquer les prescriptions du présent article dans le cas où en l'appliquant, il croirait favoriser le camp qui a commis l'infraction.

- Si, lorsqu'un coup de pied de réparation est donné, le ballon passe entre les poteaux sous la barre, le but ne pourra être annulé par suite d'infraction au présent article commise par le camp défendant.

- Si, d'un coup de pied de réparation, le ballon rebondit des montants ou de la barre transversale du but et si le joueur qui a donné le coup de pied touche de nouveau le ballon, un coup de pied franc doit être accordé au camp opposé.

Le coup de pied de réparation ne peut être accordé que pour les huit fautes suivantes commises avec préméditation par un joueur du camp défendant dans sa propre surface de réparation :

1- Passer un croche-pied,
2- Frapper du pied un adversaire,
3- Sauter sur un adversaire,
4- Tenir le ballon de la main (handle),
5- Tenir un adversaire (hold),
6- Pousser un adversaire (push),
7- Charger un adversaire violemment ou dangereusement
8- Charger un adversaire par derrière

ANNEXE 12

Ernest Houtmann : Membre actif du FC Haguenau à sa création en 1900, sélectionné en Equipe d'Alsace comme ailier gauche. Après sa carrière de joueur, il devient Président de son club en 1912 et le restera jusqu'en 1929. Professeur au Lycée de Haguenau, puis à celui de Tarbes, il reprend la Présidence du FCH à son retour à Haguenau en 1934. Il décède à Haguenau le 12 février 1948 à l'âge de 62 ans (Sport-Est du 16 février 1948)

« Le sport présente des signes de maladie »

« Le Sport Alsacien » du 17 mars 1923.

Les débuts, très timides, du sport en Alsace se placent vers la fin du 19e siècle. Le FC Mulhouse 1893 a fêté ses 30 ans d'existence en 1923. L'AS Strasbourg, autrefois le *« SFV »* a, à peu près, le même âge. Le mouvement sportif, le football tout particulièrement, a fortement prospéré et la petite pousse plantée par des jeunes enthousiastes a fini par donner un bel arbre. Le football qui, à l'origine était un jeu de balle comme tant d'autres, plus captivant et plus énergique toutefois, a exercé une fascination sur les jeunes et est devenu ainsi un moyen d'éducation sociale et nationale. Très vite, les grandes villes et l'Etat lui ont témoigné de l'intérêt et bientôt, le plus petit village aura son club. A l'évidence, tout sportif sincère en tirera fierté et satisfaction. Mais en y regardant de plus près, il ne peut nous échapper que le bel arbre laisse déjà apparaître des signes de dégradation qui vont handicaper son développement. Cà et là, on peut déjà apercevoir des branches malades. Le cœur reste en bon état mais le risque est grand que les dégâts prennent de l'importance et que l'arbre meurt finalement.

Comment une certaine morbidité s'est-elle installée dans le sport ? Les raisons qui ont contribué à la dégradation de l'esprit sportif sont multiples. A l'origine, les clubs étaient constitués de pratiquants issus du même milieu social. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Les associations sont composées de membres de milieux social et culturel très disparates, très éloignés parfois. Il y avait une cohésion communautaire, cimentée par l'appartenance à la même société et le niveau culturel élevé garantissait une certaine harmonie. Le désir d'union entre les membres était profond, les buts poursuivis partagés entre tous ce qui resserrait les liens. C'était l'époque d'une jeunesse enthousiaste prenant de nouvelles références culturelles et d'éducation. Le fait même que l'idée du sport avait germé dans le terreau de l'humanisme, dans l'enseignement supérieur, constituait une garantie pour la noblesse des buts poursuivis. Cette forme nouvelle d'éducation s'opposait au carcan ancien, assez unilatéral, dans lequel les aptitudes physiques sont laissées pour compte. L'idéal antique, exprimé par la devise *« mens sana in corpo sano »* a retrouvé toute sa force grâce au sport. Collèges et lycées revenaient à leur but premier, celui de véritables lieux d'humanité tels que les Anciens, les Grecs surtout, les concevaient à savoir des endroits où l'on favorisait un développement harmonieux du corps et de l'esprit. On ne peut faire abstraction de cet idéal si l'on veut comprendre la noblesse de l'idée sportive à ses débuts. A l'origine, le sport n'était pas ce qu'il est devenu aujourd'hui, un exercice physique dans un but hygiéniste et d'amélioration de la race. Son objectif principal, outre l'action positive sur le corps, était éducatif, moral et spirituel.

La société d'aujourd'hui, celle des grandes villes surtout, s'est basée sur le sport pour valoriser la santé et la vigueur physique de la jeunesse. Ceci est particulièrement vrai dans les régions fortement industrialisées où le besoin de bouger et de s'aérer est très fort, les postes de travail étant souvent confinés et les conditions de travail plutôt malsaines. Enfin, grâce au sport, l'ouvrier peut-il accéder à plus de considération et d'humanité. Pour lui, sur un plan personnel, il s'agit d'un progrès et d'un acquis social supplémentaire. Il en est différemment sur un plan collectif. En effet, la composition des clubs devient plus hétérogène en raison d'une plus grande diversité sociale de leurs membres. Cette évolution est de nature à renforcer l'équilibre social et la démocratie dans les associations. Mais il faudra beaucoup de bonne volonté, du dévouement, de l'humanité et un esprit civique très développé pour gommer ces inégalités et fondre tout le monde dans un moule commun. Cela ne sera pas facile car, de nos jours, les différences nationales et sociales prennent de plus en plus d'ampleur, les égoïsmes matériels s'accentuent fortement et sont autant de freins pour promouvoir les valeurs de générosité qui seraient nécessaires. La conséquence de cet état de choses est le fossé, plus ou moins visible, qui se creuse au sein des associations et l'apparition, à peine voilée, de deux camps distincts. Là se trouve le germe qui attaque la vie associative et paralyse son sain développement. La faute est partagée : les intellectuels, ou ceux qui se prétendent comme tels, sont trop prétentieux, trop orgueilleux pour tendre amicalement la main à l'ouvrier ; l'ouvrier, de son côté, éprouve une certaine aversion vis-à-vis de la classe possédante. Cette ambiance est la conséquence de l'évolution politique et sociale de notre époque. Cette triste réalité traduit beaucoup d'agressivité de part et d'autre. La guerre en est peut-être responsable. Les trop nombreuses absences aux réunions, l'indifférence pour le fonctionnement de l'association, le mépris des uns et le comportement provocateur des autres, la régression du sentiment de solidarité, tout cela fait partie du contexte dans lequel le mouvement sportif se développe aujourd'hui. Cette incapacité pour aplanir les différences sociales est une

des causes de la désintégration du mouvement associatif. Elle conduit, par ailleurs, à la création de syndicats ouvriers. En Hollande, par exemple, l'exclusion des ouvriers de certains clubs sportifs a amené les soi-disant cercles cultivés à former une sorte d'aristocratie du sport.

Finalement, c'est le sport qui paiera la dette de ces divergences. Lui qui se voulait le guide et le bienfaiteur d'une humanité plus saine, qui voulait sortir les jeunes de l'air vicié des villes, leur permettre de s'ébattre sur les terrains de jeu et par le mieux être physique, favoriser leur vigueur morale et mentale. C'est le sport que l'on accuse de brutalité, d'accidents physiques graves, de violence sociale, alors que par définition il est facteur de bienfaits physiques et de fraternité. Cette accusation est aussi insensée que celle qui est souvent formulée à propos de la chrétienté qui, malgré son existence bi-millénaire, n'a pas empêché l'Europe Chrétienne à se livrer à la barbarie et à la cruauté durant la guerre mondiale. Une humanité insensée, irréfléchie, criminelle! Le coupable de cette décadence, de cette ruine morale, c'est elle par la vanité, l'aveuglement, la mauvaise volonté, l'égoïsme.

Si le sentiment de solidarité n'existe plus et si l'esprit de camaraderie s'estompe de plus en plus, il ne faudra pas s'étonner que les équipes seront formées de moins en moins de ses membres originels. Ceci entraîne, dans certains clubs, la recherche du profit. A ces clubs, il incombe d'attirer, par une habile propagande, un public nombreux et payant, de lui présenter un spectacle par une équipe composée d'individus récupérés ailleurs, n'importe où. Trois choses ont amené à cette évolution : le relâchement des liens entre les joueurs, la brutale ambition des présidents de clubs qui cherchent à tout prix à obtenir des résultats prodigieux pour eux-mêmes, le gain financier découlant des rencontres sportives. Quand, par le passé, le club A jouait contre le club B, chacun avait ses joueurs formés dans ses propres rangs. Aujourd'hui il faut bien chercher pour trouver les vrais joueurs du club. Certains portent son maillot mais pas ses valeurs. Qu'est-ce qui a attiré ces joueurs étrangers au club ? Les propos séduisants du président ? Des avantages matériels ? Je me suis laissé dire récemment que des vedettes du football parisien se promènent durant les jours de la semaine sur les grands boulevards. Cela ressemble à du professionnalisme camouflé. Je ne peux le croire. Récemment encore, le président de la FFF a diabolisé le sport professionnel. Une chose est sûre : avec ce qui se passe, nous sommes entrain de tuer le sport. Les clubs, qui recrutent à tort et à travers, perdront leurs jeunes. En fait, comme ils ne forment plus leur relève, ils n'ont plus de raison d'exister. Quand on a perdu de vue cet objectif, on a plus le droit de se nommer « association sportive ».

Un autre problème est le public. Trois choses différencient celui d'hier et celui d'aujourd'hui : il était moins nombreux, composé essentiellement des membres du club, moins gavé de spectacles. Ce n'est que de cette manière que l'on peut expliquer que le spectateur ne se soit pas immiscé dans ce qui se passe sur le terrain. Aujourd'hui, la presse blâme le comportement du public pour son agressivité envers les joueurs. Mais, elle est souvent la conséquence de la non connaissance des règles du jeu. Une grande responsabilité revient aux joueurs. Le temps, hélas, n'est plus où ils recherchaient avant tout le « fairness » en maîtrisant le physique, la technique et la tactique. Aujourd'hui, cette noblesse n'existe plus. Les équipes se battent pour la victoire comme des ennemis. Les insultes, les agressions, les blessures délibérées sont fréquentes. Que cette brutalité se répercute sur le public qui souvent ignore tout de l'esprit sportif, n'a rien d'étonnant.

Face à cette triste réalité, les adversaires de notre football ne se privent pas de se faire entendre. Leur nombre grandit. « *Die Heimat* », l'un des grands journaux régionaux, prétend que s'il y a recrudescence de la grossièreté et de la brutalité chez les jeunes, c'est par la faute du sport. Nous sommes tous responsables de cet état de fait. Si jamais nous en viendrons à faire surveiller les terrains de sport par les gendarmes, mieux vaut certainement arrêter le sport.

Cette évolution du sport est bien sombre. Ce mouvement si noble au départ a sombré dans une phase critique. Tout n'est pas perdu, cependant. Nous ne devons pas abandonner la foi dans notre idéal. Ce serait lâche de désespérer ou d'abdiquer. Coupons les mauvaises branches, nous sauverons l'arbre et continuerons à donner à la jeunesse, à notre pays, au monde entier, des bienfaits inestimables ».

PARTIE III

DES FOOTBALLEURS AMATEURS et des FOOTBALLEURS PROFESSIONNELS 1932 - 1939

CHAPITRE 6

Du football professionnel à Mulhouse, Strasbourg et Colmar
1932- 1939

I- De la Coupe de Sochaux au Championnat de France Professionnel : le rôle moteur des « Automobiles Peugeot »

Peugeot : du football corporatif au football professionnel

Alors que les instances dirigeantes du football français réfléchissent au 22, rue de Londres à Paris, le siège de la FFF, à l'organisation administrative du futur professionnalisme, Jean-Pierre Peugeot prend, sur le terrain, les devants et ses coups de boutoir aboutissent à un pré/championnat professionnel, hâtant la création de ce dernier.

Tout démarre, à l'automne 1929, par la transformation du FC Sochaux, modeste club de la Ligue de Franche-Comté, en un des plus grands clubs français. Certes, l'implication des Peugeot dans le football est ancienne. Dès la fin de la guerre, vraisemblablement déjà avant 1914, l'entreprise Peugeot dispose de structures sportives. Quasiment autant que de sites de production dans le Pays de Montbéliard. Cette information est donnée par la presse strasbourgeoise à l'occasion de la visite de « l'AS Peugeot » à l'AS Strasbourg, début novembre 1919[1] : « Durant la guerre, l'industrie lourde s'est énormément efforcée à maintenir une activité sportive pour ses employés et ouvriers afin de leur assurer une bonne éducation physique. Les célèbres « Usines Peugeot », par exemple, ont créé, sous l'action d'un « Directeur des Sports » spécialement embauché à cet effet, toute une série de clubs de football dont le niveau de jeu est aujourd'hui l'égal des meilleurs. L'équipe 1ère de l'Usine de Valentigney qui, par ses victoires sur Besançon, Belfort, Dijon, Lyon, etc. est devenu Champion de Franche-Comté, se présentera dimanche contre l'AS Strasbourg au Tivoli ».

Il s'agit, ni plus ni moins, des débuts du football corporatif. En effet, «les commerçants et les industriels qui, naguère encore, voyaient dans le sport un ennemi du rendement de leurs employés, en reconnaissent aujourd'hui les bienfaits. Ils y voient surtout un excellent moyen de publicité ; ils se servent de leurs employés comme d'athlètes/sandwiches et c'est là, en somme, une forme détestable du professionnalisme », indique Maurice Pefferkorn, dès 1922[2]. A la FFF, on s'intéresse, au « football dans les corporations », un phénomène nouveau. Précédemment affilié à l'USFSA, celui-ci n'intègre la FFF qu'en 1921. Cette dernière crée à la fois une « Commission Centrale des Corporations » et deux compétitions, un « Championnat Corporatif » et une « Coupe Corporative » dénommée la « Coupe Dunlop ». Ce mouvement sportif dans les entreprises est avant tout parisien. Il a pris pied dans trois grands secteurs professionnels : « les corporations diverses, les banques, les grands magasins »[3].

« Pour ne pas empiéter sur le développement des clubs dont le football est le but principal » [4], la FFF institue, au cours de la saison 1925/1926, la licence unique. Désormais, les joueurs sont dans l'obligation de choisir entre le club civil et le club corporatif. Porter le samedi le maillot de l'employeur et le dimanche celui du club civil n'est plus possible. Non seulement le joueur, mais l'entreprise aussi a des choix à faire : conserver son effectif dans le club corporatif ou le transférer dans le club civil. C'est la seconde option qui est prise dans la majorité des cas. En effet, si les « Banquiers » de la Société Générale continuent à pratiquer à l'intérieur du CASG (Club Athlétique de la Société Générale), un des plus grands clubs omnisports du moment, les « Usines Peugeot » à Valentigney, les « Usines Amé-

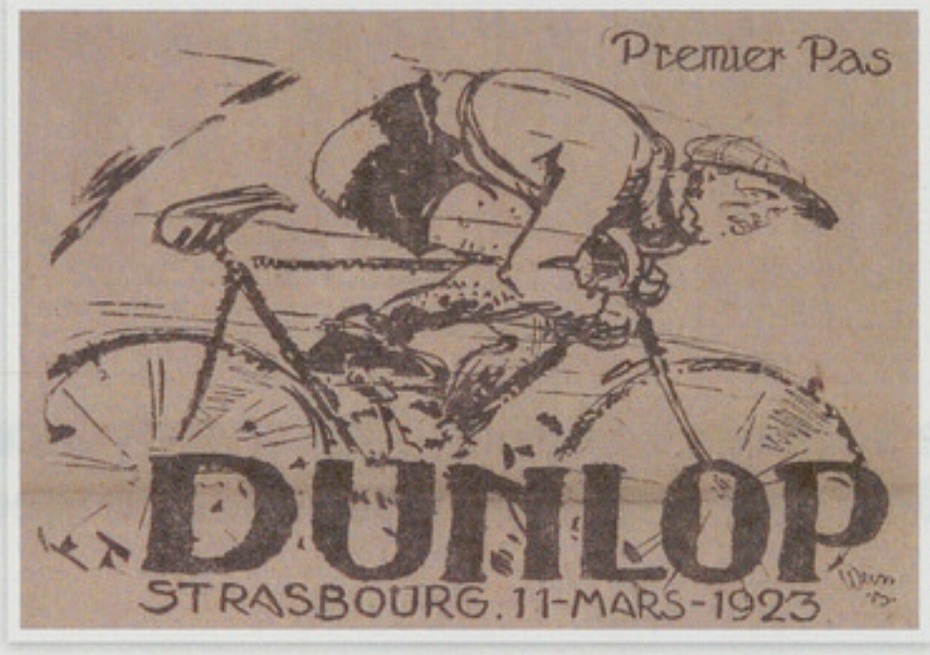
1- DNA du 5 novembre 1919

2- Le Miroir des Sports nr 118 du 5 octobre 1922 -« La situation des clubs à étiquettes corporatives » par M. Pefferkorn.

3- France-Football du 21 décembre 1923 - « Le Football et les Corporations »

4- France-Football du 23 juillet 1926 - « Rapport Moral de la FFF - saison 1925/1926 » par Henri Delaunay

dée Prouvost et fils et la Lainière» à Roubaix ou les «Usines Michelin» à Montferrand, font le choix contraire. D'où, l'effondrement des effectifs des «corpos» qui ne comptent que 1.068 licenciés à la Ligue de Paris, 200 à celle de Normandie et 112 à celle du Lyonnais, les trois plus importantes ligues régionales pour le football corporatif en 1926[5]. La moindre importance des clubs corporatifs est compensée de plus en plus par des actions de «sponsoring» directes, des aides financières de certaines entreprises pour l'organisation de compétitions qui portent leur nom. En Alsace, dans le football à partir de 1928, la «Coupe Vedette» à Saverne, du nom de l'entreprise «Vedette», fabricant de montres, en cyclisme et en boxe les actions menées par Reneka (orfèvrerie), Mathis (automobile), Schutzenberger (brasserie) ou Dolfi (eaux de vie et spiritueux) sont les premières opérations de ce type.



Dunlop : une des premières implications des Entreprises dans le sport. Ici, dans le cyclisme.
«Le Sport Alsacien» mars 1923

Il en est de même de l'AS Valentigney. Créée en 1920, elle arrive en Finale de la Coupe de France, six ans plus tard, en 1926 ! «L'AS Valentigney est un fameux exemple de club où le patronat joue le rôle de parrain sportif, mais de parrain généreux et opulent, qui permet la création d'installations confortables et favorise beaucoup l'activité sportive de la société» commente Maurice Pefferkorn[6]. Et de continuer : «L'AS Valentigney a conquis ces deux dernières années la grande gloire sportive. C'est le club des employés et des ouvriers des usines Peugeot. En réalité, il est ouvert à tous les athlètes du pays. Mais tout Valentigney travaille chez Peugeot. Le club s'administre complètement en dehors de la firme ; mais celle-ci l'aide considérablement. Ce club a obtenu de brillants résultats en football. Il possède maintenant un entraîneur, à l'instar des plus grandes sociétés du continent».

Cet entraîneur est l'Anglais Gibson, précédemment joueur au FC Sète, un des plus grands clubs français de la décennie 1920/1930. «Gibson est, à présent, une des grandes figures sportives de la région ; il entraîne non seulement Sochaux et Valentigney mais encore les équipes d'Hérimoncourt et d'Audincourt, de même que celle du 35e Régiment d'Infanterie de Belfort» indique «Le Miroir des Sports» du 23 décembre 1930. L'US Pont de Roide bénéficie également des conseils de l'entraîneur anglais «puisque faisant partie de la phalange des clubs encouragés par la Société Peugeot» ne manque pas de faire remarquer «Football», le 23 janvier 1930.

De cette kyrielle de clubs qui ont la sympathie de la famille Peugeot, c'est le FC Sochaux qu'elle retient pour développer ses ambitions dans le football français qu'elle veut professionnel le plus rapidement possible. Pour ce faire, le modeste FC Sochaux «qui ne participait pas jusqu'ici au championnat de Division d'Honneur de Franche/Comté» fusionne, en juin 1930, avec le club de Montbéliard[7]. Les structures juridiques sont désormais en place pour que le FC Sochaux/Montbéliard gagne ses premiers lauriers dans un championnat officiel. En effet, depuis son arrivée, quasiment ex-nihilo, sur la scène de l'élite du football français à l'automne 1929, le FC Sochaux disputait surtout des matchs de gala ou de démonstration contre des adversaires qui ne sont plus de son niveau. Pour son entrée en matière, le 8 septembre 1929, le FCSM écrase par 6-3 (4 buts du Hongrois Boros), le Stade Français chez lui à Paris. Lozes ; Galland, Mattler ; Wartel, Mathias, Lehmann ; de Jammes, Cottin, Boros, Kenner et Dufour, font partie de cette première équipe sochalienne formée «de joueurs parisiens, alsaciens, hongrois, suisses, bordelais et auxerrois», une équipe qualifiée «d'artificielle» par Gabriel Hanot[8] et qui vient de pousser tel un champignon. Le dimanche 26 janvier 1930, chez lui, «l'Olympique de

5- France-Football du 27 juillet 1928 - «Rapport Moral de la FFF - saison 1927/1928» par Henri Delaunay

6- Le Miroir des Sports nr 395 et 396 des 11 et 18 octobre 1927 - Le Sport Corporatif par Maurice Pefferkorn

7- Football nr 30 du 26 juin 1930 - rubrique «En prêtant l'oreille», page 4

8- Le Miroir des Sports nr 503 du 10 septembre 1929, page 230. A l'occasion d'une rencontre du FCSM à Bischwiller, «Le Sport Alsacien», le 21 septembre 1929, indique la provenance de «l'équipe des stars» (Kanonenmannschaft) : Lozes, sélectionné de la Ligue de Paris, gardien de but remplaçant de l'Equipe de France ; Mattler, ex-AS Strasbourg, sélectionné de la Lafa ; Galland, ex-Racing Club de Strasbourg, sélectionné de la Lafa ; Reiner, International hongrois ; Lehmann, Suisse, ex-Club Français de Paris et ex-FC Bâle, sélectionné de la Ligue de Paris ; Mathias, International hongrois ; Kenner, Capitaine de l'Equipe de France Militaire, sélectionné de la Ligue de paris ; Wartel, sélectionné de la Ligue de Paris ; de Jammes, International B, sélectionné de la Ligue du Sud-Ouest ; Cottin du CA Paris ; Boros, International hongrois, sélectionné de la Ligue de Paris ; Bailly, 17 sélections en Equipe de Bourgogne-Franche/Comté ; Dufour, sélectionné de la Ligue de Paris.

Marseille» (trois fois vainqueur de la Coupe de France) se fait battre (0-2) par «l'équipe de Peugeot». Pour «Football»[9], «de grandes équipes françaises et étrangères ont évolué cette saison à Marseille mais aucune dont l'exhibition ait été supérieure à celle des «Peugeotistes». Le 9 février 1930, Sochaux bat l'Equipe nationale de Belgique à Bruxelles par 2-0! André Maschinot, le buteur de l'AS Strasbourg, vient d'arriver. La machine à gagner sochalienne est en place et Lozes, Mattler, Maschinot entrent en Equipe de France. Les deux ex-strasbourgeois ainsi que les frères Laurent (Lucien et Jean) sont retenus pour la première Coupe du Monde qui se déroule en 1930 en Uruguay. Des débuts fracassants pour tout le monde, le club surtout qui a moins d'un an d'existence à ce niveau!

I-1
La Coupe de Sochaux: «pour favoriser l'union des grands clubs»

La démonstration de qualité de son équipe faite, et par voie de conséquence de son action personnelle, la voie est ouverte pour Jean-Pierre Peugeot pour prendre la tête du football français d'élite et surtout du groupe des clubs aspirant au professionnalisme. L'opération est placée dans le cadre de la «Coupe de Sochaux». Créée durant l'été 1930, le premier match de cette nouvelle compétition, entre l'Olympique Lillois et le FC Mulhouse, a lieu le 29 août 1930. Un coup de force de Peugeot contre lequel la FFF est plutôt mal à l'aise et qui constitue une intrusion dans son champ d'intervention par celui qui prend habilement une page entière de publicité dans «Football», le nouvel organe de presse de la FFF depuis décembre 1929. Du jamais vu, une publicité tapageuse pour les «Automobiles Peugeot», en même temps qu'une certaine forme de subvention de la FFF. «L'initiative prise par le FC Sochaux est d'une importance capitale. En groupant huit grandes équipes françaises, en organisant à leur intention une compétition annuelle, les Francs/Comtois ont tenté de réunir une élite et d'organiser une série de matchs amicaux dont l'intérêt est indéniable (...). Quoi qu'il en soit, l'initiative de Sochaux a déjà fait long feu. On en a parlé lundi rue de Londres et l'on a conclu que la FFF ne peut pas ne pas l'accepter si les «huit» satisfont aux exigences des championnats régionaux et de la Coupe de France. Mais du reste, il serait difficile au Bureau fédéral, qui voulut jadis établir un championnat de France sans distinction de région, de désapprouver pareille tentative. D'ici à peu de temps, nous saurons si Sochaux a atteint son but, ce qui semble probable»[10].

Egalement appelée, «le Tournoi des Huit» la Coupe de Sochaux groupe l'Olympique Lillois, le Racing Club de Roubaix, le Club Français, le Red Star, le FC Mulhouse, le FC Sochaux, l'Olympique de Marseille et le FC Sète. Une répartition judicieuse (deux clubs du Nord, deux de Paris, deux de l'Est et deux du Sud) pour lui donner le caractère de compétition nationale. Alors que les premiers matchs ont déjà eu lieu, l'on apprend que la FFF diffère son homologation: «Un coup de théâtre succède à un autre. Présenté à la «Commission des Règlements et des Qualifications», le Tournoi des Huit a été déclaré anti-règlementaire et son homologation différée. Il heurte, en effet, dans son esprit un article des règlements généraux de la FFF, l'article 15, dans lequel il est précisé que ne peuvent participer aux coupes, challenges, tournois d'équipes premières organisés avec l'agrément fédéral que des licenciés A. Or, on sait que les «Huit» avaient décidé de faire jouer également leurs licenciés B et que c'est suivant ces principes que les deux premiers matchs se sont déroulés, l'Olympique Lillois faisant jouer, en particulier, l'avant-centre Varga dans son attaque et les Dauphins (Sète), Agostini dans leur ligne intermédiaire. S'il nous faut changer une virgule à un règlement, nous ne sommes pas d'une intransigeance grammaticale, ont fait déclarer les dirigeants du FC Sochaux, promoteurs de l'affaire. Si nous comprenons bien, cela signifie que le Tournoi se déroulerait quand même, les «Huit» décidant de ne faire appel qu'à leurs licenciés A. Mais les gens de Sochaux, sans leurs licenciés B, perdront au change»[11].

Finalement, après de longues tractations entre le FC Sochaux, la Ligue de Franche/Comté, le Bureau Fédéral et la Commission des Règlements et des Qualifications, la Coupe de Sochaux est définitivement homologuée[12]. Et dans le sens conçu par ses créateurs, c'est-à-dire avec la participation des licenciés B. Pour preuve, pour son entrée dans la compétition le 2 novembre 1930, Sochaux fait jouer deux nouvelles recrues, le demi-centre anglais Eastmann et le transfuge de Valentigney, l'avant-centre Chavey.

Le FC Sochaux/Montbéliard et le FC Mulhouse, vainqueurs des deux éditions de la Coupe de Sochaux

Quand elle doit se passer de ses licenciés B, l'équipe doubiste n'a plus le même rendement. Sans eux, elle est éliminée en 8e de finale de la Coupe de France par le CA Paris. En championnat, cependant, elle monte sans grands problèmes de la Division d'Honneur en Division d'Excellence de Franche/Comté. Mais c'est dans la compétition qui porte son nom que le FC Sochaux s'illustre le plus. Il gagne la première édition de ce qui est en fin de compte «sa

9- Football nr 9 du 30 janvier 1930, page 5 - «Un grand match amical à Marseille».

10- Football nr 37 du 14 août 1930, page 2 - «Avant les trois coups».

11- Football nr 42 du 18 septembre 1930, pages 4 et 5 - «L'homologation du Tournoi des Huit est différée»

12- Football nr 48 du 30 octobre 1930, page 4 - «Le Tournoi des Huit: Coupe du FC Sochaux»

Coupe » : 6-1 contre l'Olympique Lillois. Avec une nouvelle vague de renforts de premier plan : les britanniques Hillier et Crooper, Jean et Lucien Laurent, les deux frères venus du CA Paris et qui jouent la Coupe de Sochaux avec Sochaux et le championnat de Franche/Comté avec Valentigney[13].

« La région de Montbéliard prend goût au football. Le nombre des équipes du FC Sochaux est passé de trois à neuf et dépassera probablement ce chiffre lorsque le nouveau stade sera mis en service. Le terrain de jeu de ce stade, avec son herbe drue qui rappelle celle du stade Pershing, peut passer pour un modèle du genre. On y édifie actuellement des tribunes couvertes, qui assureront au public un confort auquel il a trop rarement droit » indique « Le Miroir des Sports » du 30 décembre 1930. Tout bouge, par conséquent, pour le football dans le Pays de Montbéliard, non seulement les structures des clubs mais aussi les infrastructures.

Pour sa seconde édition, celle de la saison 1931/1932, la Coupe de Sochaux passe de huit à vingt clubs. Pour ses organisateurs, la ligne de conduite est d'accepter toutes les candidatures. Cependant, « ils furent assez embarrassés lorsqu'il s'agit de savoir s'il fallait rejeter les clubs n'ayant pas leurs idées en ce qui concerne leurs tendances « politiques » du football.

On n'ignore pas que la Coupe Sochaux a réuni, la saison dernière, les clubs approuvant le principe du football professionnel. Voulant secouer le joug de l'amateurisme marron, les « huit » ont marché de l'avant. Et, avec une louable solidarité, ils exposèrent publiquement qu'ils entendaient chercher et trouver une solution au problème qui empêche le football français d'être ce qu'il devrait être, étant donné sa puissance numérique et la belle vitalité dont il a fait preuve à chaque instant. Leurs déclarations décidèrent une dizaine de grands clubs à venir se joindre à eux en acceptant purement et simplement les conditions demandées. Mais trois ou quatre clubs ne pouvant faire autrement que de rester « amateurs » dans toute l'acception du terme, ou du moins le déclarant, insistèrent pour être inscrits malgré tout. Ils demandèrent aux fondateurs de comprendre l'état de leur situation. Ils défendirent leur cause avec flamme. Ils donnèrent les raisons de leur impossibilité de se joindre au mouvement (vers le professionnalisme) dès maintenant. Et ils gagnèrent puisque, vendredi dernier, ils furent admis à participer la saison prochaine à l'épreuve.

Cette réunion fut d'un gros intérêt. Vingt et un clubs étaient représentés par d'éminentes personnalités du football français qui discutèrent, en toute connaissance de cause, d'une situation qu'ils connaissent parfaitement. Désirant aboutir, rejetant les insipides questions de personnalité, on fit de la bonne besogne dans cette salle du Café de Madrid qui tant de fois déjà a réuni les éminences grises du football français. Les délégués présents ont défini leur conduite future et ont établi quelles seront les modalités de leur action. La Coupe de Sochaux leur a permis de se concerter et de s'entendre. Ceci s'ajoute à l'utilité déjà reconnue de l'épreuve »[14].

L'Olympique de Marseille déclarant qu'il lui serait impossible d'inclure la Coupe de Sochaux dans un calendrier déjà très chargé, vingt clubs sont répartis dans quatre groupes :

- Poule A : Club Français, RC Roubaix, FC Sète, FC Sochaux, SO Montpellier
- Poule B : Excelsior de Roubaix, Stade Français, OGC Nice, FC Rouen, RC France
- Poule C : Red Star Olympique, Amiens AC, AS Cannes, Stade Havrais, Olympique Lillois
- Poule D : CA Paris, US Tourcoing, Le Havre AC, AS Valentigney, FC Mulhouse.

Une épreuve quasi nationale avec cinq clubs de Paris, cinq autres du Nord, quatre du Sud, trois de l'Est et autant de Normandie ? « Non, répond Gabriel Hanot, le qualificatif n'est pas exact, en principe, puisque la Coupe de Sochaux n'est pas organisée ni par la Fédération, ni par les Ligues, et qu'elle occupe les dates laissées libres par la Coupe de France et les championnats régionaux. En fait, c'est bien une compétition nationale due à l'initiative des clubs et du FC Sochaux. Elle groupe vingt représentants éminents du football français »[15]. Pour Hanot, elle « n'est pas une épreuve de transition » mais bel et bien « une compétition durable » préfigurant le futur championnat professionnel. Pour le grand reporter, elle présente l'intérêt de limiter les rencontres internationales des clubs français, « les matchs nationaux de nos grands clubs paraissant devoir attirer le grand public et vulgariser le jeu tout autant, sinon plus, que les rencontres avec les Tchèques, les Autrichiens ou les Allemands. Que de sujets de méditation soulève cette Coupe de Sochaux dont l'ombre menace de s'étendre sur les championnats régionaux et peut-être même sur la Coupe de France ». Quant « aux laissés pour compte de la Coupe de Sochaux, il leur restera la « Coupe de la Bastidienne ».

Le FC Mulhouse remporte la seconde édition de la Coupe de Sochaux. En demi-finale à Strasbourg, les fécémistes battent 2-1 le Red Star de Thépot, Pinel et Finamore. En Finale, le dimanche 5 juin 1932 au stade Buffalo à Paris, les Haut-Rhinois triomphent (sans Kaufmann, ni Korb retenus en Equipe de France) du Stade Français 4-2. « De nombreux Mulhousiens ont suivi la rencontre à la radio. L'équipe sera de retour à Mulhouse, ce lundi soir par le train de

---

13- Le Miroir des Sports nr 597 du 2 juin 1931, page 343 - « Cinq Champions 1930/1931 de Ligues Régionales »

14- Football nr 86 du 23 juillet 1931, page 2 - « La Coupe de Sochaux a motivé une importante réunion »

15- Football nr 92 du 3 septembre 1931, page 1 - « Coupe Sochaux ou épreuve nationale ? »

19H. Elle sera accueillie à la gare par la musique municipale. Le cortège traversera la ville et se rendra à la Mairie où les vainqueurs seront fêtés. Il s'agit de la plus grande victoire jamais décrochée par le FCM » commente « Le Sport Alsacien » du lendemain.

Si « l'Alsace, avec Mulhouse, vient de remporter la Coupe de Sochaux, le nom du grand club de l'Est, gravé sur le socle de l'œuvre d'art offerte par M. Jean-Pierre Peugeot, marquera enfin pour les dirigeants mulhousiens la tangible preuve de leur valeur et la juste récompense d'efforts soutenus avec une inlassable persévérance ». Pour le football français cette Finale « représente la fin de l'époque qui a débuté avec l'entrée du football en France. Celle où l'amateurisme était roi. (...). La Coupe de Sochaux, née pour favoriser l'union des grands clubs, pour leur permettre de lutter ensemble, n'aura pas de lendemain, même si d'elle surgit l'an prochain le championnat national professionnel. Elle est venue à un moment où elle répondait à un besoin, a vécu parmi les difficultés et disparaît avec la période à laquelle elle s'adaptait particulièrement »[16].

Le FC Mulhouse et le FC Sochaux sont sacrés Champion régional 1931/1932. Si pour le FCM, il s'agit du cinquième titre consécutif de Champion d'Alsace, en Franche/Comté, le titre des Sochaliens bouscule les habitudes. Pour la première fois depuis dix ans, le titre échappe à l'AS Valentigney, cette dernière (malgré les Anglais Hooper, Williams et Edwards) se faisant battre 1-0 (but de Leslie, un autre Anglais) par les « Lions » de Sochaux dans le match décisif[17]. Les deux voisins débuteront, lors de la prochaine saison, le premier championnat professionnel. Un changement de contexte qui bouscule plus les habitudes à Sochaux qu'à Mulhouse, le FCM étant habitué à une politique de vedettariat depuis plus longtemps.

Paternalisme ou affairisme ?

Finalement, on peut se poser la question de la finalité de l'implantation du football professionnel dans une localité qui compte 3.500 habitants vers 1930. La thèse, très galvaudée, faisant croire au « paternalisme des Peugeot », créant un club de football professionnel pour « divertir la classe ouvrière » ne résiste pas longtemps à l'examen de ce qui se passe en réalité. Pour divertir, il n'était pas nécessaire de créer un second club d'élite, ni recruter en Angleterre ou en Hongrie, l'AS Valentigney pouvant largement - et le faisant d'ailleurs - satisfaire cette fonction. L'implication des « Usines Peugeot » dans le football professionnel est un pur investissement capitaliste - ou du moins à but commercial - la marque automobile faisant la promotion de ses modèles dans le créneau commercial du sport et par des moyens de communication jamais utilisés dans cette envergure jusqu'à présent. Ainsi, les lecteurs de « Football » découvrent-ils partout en France, à partir du 23 janvier 1930 (nr 8 de « Football ») sur des pleines pages de format 30 x 40 cm, « la 5 CV à 16.500 francs, la 12 CV 6 cylindres, à 36.700 francs, une voiture de grande classe au châssis parfaitement étudié permettant des moyennes élevées, apanage des grandes cylindrées, la camionnette 5 CV tôlée 250 kg à 12.750 francs, la Torpédo/Cabriolet 5 CV », etc, bref, « la qualité dans une fabrication de série, de la part d'un constructeur bénéficiant de 40 ans d'expérience automobile ».

Il est évident que l'initiative du puissant Jean-Pierre Peugeot fait pression sur les dirigeants de la FFF et qu'il leur est impossible de s'opposer à l'instauration de la Coupe de Sochaux, sous peine de se mettre les clubs - les plus riches et les plus performants - à dos. Et ce n'est pas « la Coupe de la Bastidienne », une épreuve appelée « à concurrencer la Coupe de Sochaux »[18] qui sera de taille à lui mettre des bâtons dans les roues.

1934 : Peugeot invente le coupé cabriolet.

16-Football nr 131 du 2 juin 1932, page 1 et nr 132 du 9 juin 1932, page 6

17- Le Miroir des Sports nr 623 du 3 novembre 1931, page 345 et nr 640 du 1er mars 1932, page 133

18- « Le Sport Alsacien » du 26 septembre 1931, page 2

I-2
La Coupe de la Bastidienne : une action supplémentaire de l'industrie automobile

Alors qu'au Racing Club de Strasbourg le constructeur automobile Emile Mathis assure la Présidence d'honneur du club depuis 1930, est créée début 1932 la « Coupe de la Bastidienne », « sous le patronage d'une grande marque d'automobile » précisent les DNA du 24 mars 1932. « Championnat, Coupe de France et Coupe de Sochaux, remplissent le calendrier des grands clubs français au point qu'il devient impossible aux autres clubs de trouver encore des matchs amicaux intéressants. Partant du principe que chacun a le droit de vivre et qu'eux aussi veulent montrer de beaux matchs à leur public, des clubs se sont groupés sur l'initiative du SC Bastidienne de Bordeaux pour disputer « la Coupe de la Bastidienne ». Nous pourrons voir à l'œuvre des équipes de pointe de toutes les régions de France : de Paris, de Normandie, du Nord, du Sud-Ouest et d'Alsace. Sur le plan financier, la nouvelle compétition fonctionnera comme la Coupe de France, sur le plan technique elle est pilotée par un Comité comprenant deux membres du Bureau Fédéral de la FFF, dont le Président »[19].

Dix-huit clubs, pas assez riches pour participer à la Coupe de Sochaux et qui vraisemblablement ont gardé une position réservée vis-à-vis du professionnalisme, disputent cette « Coupe de la Bastidienne », une compétition presque mort-née dont la première et unique édition est remportée par Saint-Etienne aux dépens de Quevilly, le 4 juin 1933. Le succès de la Coupe de Sochaux et l'instauration définitive du professionnalisme dès l'automne 1932 coupent l'herbe sous les pieds de la Coupe de la Bastidienne, au même moment que se déroulent « la Coupe de l'Est » et la « Coupe du printemps »[20]. Les clubs participant à « la Bastidienne » étant : l'US Suisse, l'US Boulogne, le CA 14e, le CASG, le SO Est-Paris, cinq clubs parisiens, l'Iris Club de Lille, Nîmes (remplacé finalement par le RC Lens), Dunkerque, Saint-Servan, Quevilly, le FC Bordeaux, le CA Messin, La Bastidienne, Dieppe, Dinard AC et le Drapeau de Fougères, un grand représentant des Patronages et pour la Lafa, le RC et l'AS Strasbourg. La dernière rencontre des clubs alsaciens étant le match Racing contre SO Est-Paris, le 22 mai 1932, disputé dans l'indifférence générale, « seuls quelques inconditionnels du Racing étant dans les gradins du stade de la Meinau, un match quasiment boycotté par un public plus large en cette fin de saison »[21].

II- Les années 1930 : l'âge d'or du football professionnel alsacien

Saison 1932/1933 : le Football Club de Mulhouse, premier club professionnel alsacien

Telles sont, sur deux saisons, les compétitions qui précèdent la journée inaugurale du premier Championnat de France de football professionnel auquel vont participer vingt clubs répartis en deux groupes :

- Poule A : Club Français, Excelsior de Roubaix, FC Mulhouse, FC Sète, FC Amiens, OGC Nice, Olympique Lillois, Olympique de Marseille, RC Paris, SC Nîmes.

- Poule B : Antibes Olympique, AS Cannes, CA Paris, FC Metz, FC Sochaux, Olympique Alésien, Red Star Olympique, SC Fives, SO Montpellier, Stade Rennais.

Par rapport à la défunte Coupe de Sochaux, l'effectif des clubs se renouvelle à 40%. Huit nouveaux venus dans le championnat de France (Hyères, Marseille, Nîmes, Antibes, Alès, Metz, Fives et Rennes) remplacent huit participants à la Coupe de Sochaux : RC Roubaix, Stade Français, FC Rouen, Amiens, Stade Havrais, US Tourcoing, Le Havre AC et l'AS Valentigney. Ce premier championnat professionnel n'est donc pas dans la continuité pleine et entière de la « Coupe Peugeot » mais cette dernière constitue néanmoins sa rampe de lancement. Il manque deux grands clubs, le FC Rouen et le RC Roubaix qui, restés amateurs, fournissent cependant des Internationaux à l'Equipe de France ; de plus, le RC Roubaix présente l'exploit peu commun d'arriver en Finale de la Coupe de France en 1932 et en 1933 !

19- « Le Sport Alsacien » du 3 octobre 1931, page 1. Pour en revenir à l'information donnée par les DNA le 24 mars 1932, notons que le nom de cette marque automobile n'est pas donné.

20- « La Coupe de l'Est » dont la territorialité est l'Alsace, la Lorraine et le Territoire de Belfort et « la Coupe du Printemps » qui couvre les secteurs des Ligues l'Alsace, de Lorraine et de Champagne/Ardennes. Leur but est de permettre l'organisation de rencontres interfédérales entre grands clubs des ligues respectives.

21- « Le Sport Alsacien » du 23 mai 1932, page 3.

Le vote du « Statut du Professionnalisme » effectué, on se pose la question de la réaction des clubs de la Division d'Honneur alsacienne. « Aurons-nous des clubs professionnels ? Dans le contexte actuel, seul la candidature du FC Mulhouse paraît pouvoir entrer en ligne de compte. Mais le FCM sera-t-il en mesure de répondre aux conditions d'adhésion fixées par la FFF ? Il a le choix entre passer professionnel et dans ce cas un recrutement de joueurs s'impose ou rester amateur ce qui entraînera inévitablement le départ des joueurs que la Fédération classerait d'office professionnels. Un choix pas facile qui s'imposera à tous les clubs. Tous seront obligés de revoir leur « système » car la FFF veut faire table rase du passé. On verra la suite ! » s'exclame Othon Jenner dans l'édition du 25 janvier 1932 du « Sport Alsacien ».

Les conditions les plus difficiles à respecter par les clubs portent d'une part sur les garanties financières à apporter et d'autre part sur l'obligation formelle d'aligner au moins huit joueurs professionnels par match de championnat, d'où indirectement la nécessité de disposer et de payer un réservoir de joueurs professionnels bien plus important, le fait aussi que le nombre d'étrangers est limité à quatre, ce qui suppose la constitution d'une formation à dominante française[22].

Dans ce contexte, la réunion organisée le 4 mars 1932 au Restaurant « La Concorde » à Strasbourg par Messieurs Lévy et Wolff tourne court. A l'exception du FCM, aucun club présent (Mars Bischheim, la Faig et le FC Haguenau ne sont pas venus) ne répond positivement aux interrogations du Président de la Lafa et du membre de la Commission des « Règlements et des Qualifications » de la FFF de passer professionnel ou non. Seul le FC Bischwiller, dauphin du FCM sur les dernières saisons, fait état d'un palmarès qui serait, selon lui, un élément lui permettant d'accéder à l'étage supérieur. Mais le potentiel spectateurs semblant insuffisant pour faire vivre un club professionnel dans la petite ville textile, le FCB renonce au professionnalisme.

Le FCM valide définitivement la décision « d'adhérer au Groupement Professionnel » lors de son AG du 11 mars 1932, « à une écrasante majorité des 100 membres présents, les anciens joueurs étant, cependant, majoritairement contre ». Une réserve importante est ajoutée à la délibération : « Il s'agira d'un essai. Si le nouveau système ne devait pas être viable à Mulhouse, le FCM abandonnera le professionnalisme »[23]. Aucun des clubs strasbourgeois ne manifeste de l'intérêt pour abandonner le statut amateur. Pour l'instant du moins car il semble impossible que Strasbourg ne dispose pas, à terme, d'une formation professionnelle. La rumeur obtient un fond de réalité à partir de la rencontre entre les dirigeants du Racing et du Red Star au cours de laquelle l'on évoque la fusion des deux clubs voisins et la création d'un « Sporting Racing Club en prévision du passage au professionnalisme pour la saison 1933/1934 »[24].

Pour faire bonne figure dans ce premier championnat professionnel, le FC Mulhouse compte sur de nouveaux joueurs. En effet, Hurzeler est reparti en Suisse, Remay a opté pour un poste de joueur/entraîneur à Mascara, Lieb et Friess ont décidé d'arrêter leur carrière de haut niveau. Pour occuper une place intéressante, les dirigeants mulhousiens visent le marché du football allemand et d'Europe Centrale, ce dernier n'ayant plus de secrets pour eux puisque les filières autrichienne et hongroise sont utilisées depuis plusieurs saisons : les joueurs Remay, Wilhelm et Herzog,[25] ont été recrutés dans les pays danubiens, de même que les entraîneurs Ferencz Nagy, un Hongrois pour les années 1923 et 1924, puis l'ex-International autrichien Gustave Putzendopler, ex-Rapid de Vienne, pièce maîtresse durant plusieurs saisons du FC Bâle (tout en entraînant le FC Saint-Louis) avant sa venue à Mulhouse, puis Franz Konya, Magyar, ex-joueur de Kispest AC et entraîneur en dernier lieu du FC Modena, en 1925/26, avant son arrivée pour trois saisons à Mulhouse et enfin, pour la saison en cours, le Viennois Fritz Kerr.

Ferdinand Swatosch, l'ex-international autrichien, qui opérait depuis plusieurs années à Cologne-Sübz, équipe vedette de la Rhénanie, est engagé pour occuper le poste d'avant-centre. Suit l'arrivée de son compatriote Alexandre Friedmann, un très fin joueur appelé à constituer une grande aile gauche avec Korb[26]. Puis démarrent des contacts avec Kress, le gardien titulaire de l'équipe d'Allemagne, Halverson de Hambourg et les Munichois Motschmann et Heydenberger. Les entretiens avec Willy Kress sont vite étendus à ses partenaires Fritz Engel et Antoine Engelhardt du « Rot Weiss », l'un des trois grands clubs de Francfort. On espère pouvoir mettre sur pied une forma-

---

22- BO de la Commission du Professionnalisme - Football nr 128 et 133 des 12 mai et 16 juin 1932

23- « Le Sport Alsacien » du 12 mars 1932, page 4 - compte-rendu de l'AG du FCM de la veille.

24- « Le Sport Alsacien » du 9 avril 1932, page 3 - « Une fusion Racing - Red Star ? »

25- Football nr 128 du 12 mai 1932, page 5 - « d'un jeudi à l'autre... » - Concernant Gustave Putzendopler, sa carrière est retracée par « Le Sport Alsacien » du 18 juillet 1925, page 4 - Wilhelm (demi-centre), Zolg (ailier), Herzog (avant-centre) sont tous Hongrois. En novembre 1930, par exemple, ils sont alignés dans l'équipe des Etrangers de l'Entente FCM/Sochaux : « Le Sport Alsacien » du 24 novembre 1930, page 7

26- Football nr 138 du 28 juillet 1932, page 4 - « En prêtant l'oreille » et « Le Sport Alsacien » du 16 août 1932, page 1. Pour être complet, signalons que Friedmann a joué pour le MTK de Budapest de 1923 à 1929, a gagné la Coupe de France 1930 avec Sète, est parti au Club Français de Paris, puis en Allemagne, en Lettonie, Lituanie et en dernier lieu est devenu Champion de Suisse Saison 1931/1932 avec Lausanne Sport.

tion de haut niveau avec un effectif composé de Kress, doublé par Scopsy le jeune italien en provenance de Fribourg, Casy, Schulzendorf, Halter, Engel, Engelhardt, Kaufmann, Bilger, Swatosch, Friedmann, Korb, Brehm, Heinrich[27].

Une saison galère pour le FCM

Alors que Motschmann et Heydenberger repartent à Munich[28], on apprend le refus du DFB de délivrer la lettre de sortie à Kress, Engel et Engelhardt qui disputent déjà les premiers matchs de préparation sous le maillot haut-rhinois. « L'on peut comprendre que le DFB veuille empêcher que, tôt ou tard, toute l'équipe d'Allemagne ne joue en championnat de France professionnel. Il s'agit pour lui de se protéger contre ce phénomène mais de toutes les façons, au bout d'un an, les trois joueurs seront automatiquement qualifiés » indique Othon Jenner dans « Le Sport Alsacien » du 3 septembre 1932. Le FCM, affecté par une sérieuse crise financière début 1931[29], n'a évidemment pas les moyens de payer trois joueurs qui devraient faire banquette durant toute une année. Après la défaite contre le Club Français lors de la première journée et en prévision du maintien de la décision du DFB, le « fameux » gardien hongrois Platko est engagé[30]. Celui-ci emmène avec lui son compatriote Rudi Kumhofer, ex-Rapid et Austria de Vienne, son partenaire à Saint-Gall, pour occuper le poste de demi-centre. L'équipe s'installe dans une composition qui sera classique très vite : Platko ou Scopsy ; Casy, Schulzendorf ; Halter, Kumhofer, Brehm ; Kaufmann, Bilger, Swatosch, Friedmann, Korb.

Kress, Engel, Engelhardt ne sont pas qualifiés. Un refus pour des motifs autant politiques que sportifs, peut-être plus tourné vers les joueurs, compte tenu de la notoriété internationale de Kress, que vers le FCM, même « si à Mulhouse l'on a oublié les règles de base édictées par la Fifa »[31]. En effet, le FC Metz et le Stade Rennais ayant des joueurs allemands[32] dans leur effectif, on peut se demander s'il n'y a pas deux poids et deux mesures dans la décision du DFB. En fait, toute cette affaire « aurait démarré par le conflit qui a opposé pour des questions d'argent, à la fin de la saison écoulée, Kress aux dirigeants du « Rot Weiss » et qui s'est terminé sur la disqualification de Kress. Non qualifié pour une partie de la saison, ce dernier a décidé de partir à l'étranger et a pris contact avec des clubs suisses, Lausanne et Bâle entre autres. Ayant eu vent de ces négociations, le FCM a rencontré Kress et l'a convaincu de venir à Mulhouse, de même qu'Engel, en pourparlers déjà avec Urania-Genève et l'AS Cannes. Finalement, les trois joueurs ensemble ont donné leur accord pour jouer à Mulhouse. Ayant payé le montant des transferts au « Rot Weiss », le FCM était convaincu de l'accord imminent des instances du football allemand. C'est alors que débuta une violente campagne dans une presse allemande très chauvine avec des titres du genre : « Kress, Engel et Engelhardt, dans la Légion Etrangère française » ou encore « Kress, gardien français, une honte », etc. L'opinion publique avait été montée pour calomnier les membres des trois joueurs restés en Allemagne. Ainsi, dans un magasin de Francfort l'on aurait congédié Madame Kress en lui disant « Nous ne voulons pas d'argent français ». La Fédération d'Allemagne du Sud, au sein de laquelle certains dirigeants sont notoirement nazis, a poussé le DFB à refuser les autorisations »[33].

Engel est radié pour deux ans, Kress et Engelhardt pour 18 mois. « Quelles raisons de son refus le DFB va-t-il donner si la nouvelle est confirmée ? N'oublions pas, en effet, que le professionnalisme n'est pas reconnu outre-Rhin et que, s'il n'a pas commis de faute qui mérite sanction, Kress est libre d'aller jouer hors des limites du Reich si bon lui semble » s'interroge « Football » le 8 septembre 1932. Le motif finalement invoqué par le DFB réside « dans le non-respect des règles sur l'amateurisme »[34]. Ils auraient touché de l'argent, un grief dont on pourrait accuser une grande partie des footballeurs de l'élite allemande... Mais dans le cas présent, il s'agit de Willy Kress, le gardien de l'équipe d'Allemagne, tout un symbole, et qui plus est, voulant partir en France. En Alsace, on a cerné les motifs sous-jacents du jugement : « Il est évident qu'en Allemagne on a voulu faire un exemple et que le motif réel de la sanction ne réside pas dans le non respect des règles sur l'amateurisme mais dans la volonté des joueurs d'opter pour un club profes-

---

27- Arsène Casy né en 1911 (3 sélections en France B en 1931 contre Guipuzcoa, le Luxembourg et l'Allemagne du Sud et Ernest Schulzendorf, né en 1909, ex joueur du FC Britannia Mulhouse sont d'authentiques Ludoviciens et ont été formés au FC Saint-Louis (voir « Le Sport Alsacien » du 16 août 1932, page 1. Lucien Halter arrive du RC Strasbourg, Marcel Kaufmann et Pierre Korb sont Mulhousiens, Camille Bilger est Colmarien. Né en 1907 dans la cité de Rapp, Bilger démarre sa carrière au FCM en 1920. Lors de la saison 1928/1929, il joue au RC Paris. Il revient à Mulhouse après cet intermède parisien (voir « Le Sport Alsacien » du 16 août 1932, page 7) Lucien Brehm est l'ex joueur de l'AS Strasbourg et Heinrich, un amateur qui fait quelques apparitions en équipe fanion depuis deux saisons.

28- « Le Sport Alsacien » du 2 juillet 1932 page 4 précise que Motschmann pourrait, cependant, revenir à Mulhouse mais que Heydenberger a trouvé un club plus huppé.

29- « Le Sport Alsacien » du 5 décembre 1931, page 6 et du 30 janvier 1932, page 4.

30- Football nr 181 du 1er juin 1931 consacre un article à François Platko, « un gardien exceptionnel ». Originaire de Budapest, il devient International hongrois en 1923, puis signe à Barcelone où il devient Champion d'Espagne. Lors de la saison 1931/1932, il est joueur-entraîneur à Saint-Gall. En discussion avec le FC Metz à son arrivée en France, il opte finalement pour le FCM.

31- « Le Sport Alsacien » du 3 septembre 1932, page 7.

32- Fritz Raemer et Walter Kaiser à Rennes - Emile Buhrer, Joseph Becker et Willy Sold à Metz. Kaiser terminera dans le lot des meilleurs buteurs de ce premier championnat de France professionnel.

33- « Le Sport Alsacien » du 10 septembre 1932, page 7 - « Le cas Kress, Engelhardt, Engel ».

34- « Le Sport Alsacien » du 1er octobre 1932, page 9

sionnel français » conclut Othon Jenner, le rédacteur en chef du « Sport Alsacien »[35]. Pour Ivo Schricker, l'ancien capitaine du SFV d'avant 1914, fraîchement nommé Secrétaire Général de la Fifa, « la Ligue d'Allemagne du Sud a frappé fort », tout en reconnaissant le bien-fondé de la sanction[36]. Pour les milieux du football d'Europe Occidentale, « il s'agit d'une décision qui fera mal aux oreilles de ceux qui l'ont prise. C'est une mise à mort judiciaire des sportifs qui sont dans la fleur de l'âge » ne manque pas de conclure sa revue de presse « Le Sport Alsacien » du 8 octobre 1932.

Pour le DFB, il était évidemment impossible de traiter les cas Engel et Engelhardt différemment du cas Kress. Les deux défenseurs subissent, par conséquent, une sanction alignée sur celle de la vedette du football allemand, la première à vouloir quitter son pays. C'est donc sans Allemand à Mulhouse mais avec des Allemands à Rennes et Metz que débute le championnat de France 1932/1933.

Pour le FCM, la non venue des trois joueurs de Francfort représente un important problème sportif que l'on tente de résoudre par les achats de Platko et Kumhofer, appelés à palier les défections de Kress et d'Engel, et la titularisation de Lucien Brehm a la place d'Engelhardt. C'est donc avec une certaine improvisation que débute le championnat du côté de Bourtzwiller. Les deux premières rencontres (Club Français et OGC Nice)[37] se soldent par autant de défaites. Après six journées, le FCM ne compte qu'une victoire (contre Hyères, à domicile). Comble de malchance, le brillant Pierre Korb, ailier gauche de l'Equipe de France, se blesse et est indisponible pour plusieurs rencontres. A la fin des matchs aller, les Mulhousiens sont derniers mais tout espoir de maintien n'est pas perdu : l'Excelcior et Hyères partagent la même position et le Club Français n'a que deux points de plus.

Swatosch, peu en vue, part pour le WAC de Vienne[38]. Son compatriote, Alfred Sezemsky, est recruté pour le remplacer à la pointe de l'attaque. Avec Sezemsky arrive aussi l'arrière André Jacquin et le demi suisse Sauer. On rappelle les deux « anciens », Friess (le club est en conflit avec Platko) et Lieb, et on fait jouer les amateur Woehl et Heinrich[39]. Friedmann, auteur de quatre buts, part à son tour. « L'excellent Friedmann est certainement le joueur qui a le plus de transferts à son actif ; en deux ans, il a changé huit fois de clubs ! C'est un record mais qui n'a rien de méritoire. Venant de Mulhouse, on signale son arrivée à Zurich » indique « Football »[40]. On essaie le Belfortain Kiemm et l'Italien Tafurelli[41] mais aucun n'est retenu. L'équipe recolle au dernier tiers du tableau mais n'arrive pas à quitter la huitième place, synonyme encore de descente.

Début 1933, l'Allemand Motschmann est enfin qualifié. Il débute le 29 janvier 1933 contre Marseille. Une situation d'autant plus extravagante, si l'on pense à l'affaire « Kress, Engel et Engelhardt », qu'à Rennes, Raemer et Kaiser, les deux Allemands jouent tous les deux depuis la première journée de championnat, Wolweiller à Sète et Buhrer à Metz.

Les deux « FCM » de l'est de la France (Mulhouse et Metz) terminent chacun avant dernier de leur groupe et descendent en Division Interrégionale. Finalement, le FC Mulhouse a eu moins de réussite que bon nombre d'autres clubs avec son recrutement fait à l'étranger. Les trois Francfortois n'ont pas eu l'autorisation de jouer, l'Autrichien Swatosch et les Hongrois Friedmann et Platko sont repartis en cours de saison et l'attaquant Jean Zolg, pur produit de l'école des jeunes du club au même titre que Hornus, Korb et Kaufmann, était blessé relativement longtemps. Seul Rodolphe Kumhofer a tenu sa place avec satisfaction. Une situation relativement différente des autres clubs où les étrangers ont souvent été déterminants. Ainsi :

- Antibes avec 3 Autrichiens, 2 Hongrois, 1 Tchécoslovaque, 1 Arménien
- Cannes : 2 Hongrois et 2 Anglais
- CA Paris : 2 Anglais et 1 Hongrois
- Club Français : 1 Hongrois, 1 Italien, 1 Danois et 3 Anglais
- Excelcior de Roubaix : 2 Anglais, 1 Belge
- Metz : 3 Allemands, 1 Yougoslave, 2 Italiens, 1 Anglais et 2 Autrichiens
- Sète : 1 Yougoslave, 1 Hongrois, 2 Anglais
- Hyères : 1 Autrichien, 1 Yougoslave, 3 Roumains, 1 Suisse
- Sochaux : 4 Anglais
- Alès : 3 Anglais, 2 Polonais
- Olympique de Marseille : 5 Anglais

35- « Le Sport Alsacien » du 1er octobre 1932, page 9

36- Football nr 148 du 13 octobre 1932, page 8 - « Le cas Kress va-t-il amener un conflit ? »

37- Composition de l'équipe contre Nice : « sauf Sauer, qui est suisse, l'équipe qui a battu Nice était uniquement constituée d'Alsaciens : Friess ; Jacquin, Schulzendorf ; Sauer, Halter, Brehm ; Woehl, Bilger, Kaufmann, Lieb, Korb »

38- Football nr 156 du 8 décembre 1932, page 4 - « En prêtant l'oreille ».

39- Football nr 148 du 13 octobre 1932, , page 7 - « cinquième liste de demandes de licences professionnelles » et nr 155 du 1er décembre 1932 et « Le Sport Alsacien » du 22 octobre 1932, page 3 et 31 octobre 1932, page 6

40- Football nr 157 du 15 décembre 1932, page 4 - « Echos de Suisse »

41- « Le Sport Alsacien » du 14 novembre 1932, page 7

- RC Paris : 2 Anglais et 1 Hongrois
- Red Star Olympique : 1 Uruguayen et 1 Anglais
- Nîmes : 2 Ecossais, 1 Anglais, 1 Tchèque, 1 Yougoslave, 1 Italien
- Fives : 2 Autrichiens, 1 Polonais, 2 Anglais
- SO Montpellier : 1 Roumain, 3 Hongrois, 1 Tchèque
- Rennes : 5 Tchèques et 2 Allemands
- Olympique Lillois : 2 Hongrois, 3 Anglais, 1 Belge
- OGC Nice : 3 Hongrois, 3 Italiens

PROPOS EN L'AIR...

— Je comprends maintenant pourquoi tout le monde dit que tu occupes une situation élevée depuis que tu es devenu joueur professionnel.

« Football » du 27 octobre 1932

Cette première saison professionnelle a permis, par contre, de démontrer la force du football amateur alsacien. Ainsi ont évolué dans ce premier championnat professionnel une vingtaine de joueurs issus de la Division d'Honneur de la Lafa : Korb, Kaufmann, Casy, Lieb, Friess, Schulzendorf, Bilger pour le FCM. De l'ASS sont partis : Henri Poujol à Rennes, Lucien Brehm au FC Mulhouse, Etienne Mattler et André Maschinot à Sochaux, Jacques Mairesse au Red Star Olympique, Emile Scharwath au RC Paris, Maurice Banide au Club Français, Willy Wagner à Hyères. Par ailleurs, Pierre Hornus du FC Mulhouse a évolué au SO Montpellier où il a connu son heure de gloire en parvenant en Finale de la Coupe de France, déjà la saison précédente en 1931, Paul Thomas du FC Bischwiller au FC Metz, Raoul Duteil et Lucien Halter du Racing Club de Strasbourg à l'AS Cannes et au FCM. Emile Hathong de la Faig, quant à lui, a tenté de jouer à l'Olympique d'Alès mais ne réussit pas à se faire qualifier[42].

Saison 1933/1934 : Racing et FCM : deux clubs professionnels, à présent, en Alsace

Le passage du Racing Club de Strasbourg au professionnalisme, planifié vraisemblablement depuis des mois dans l'esprit des dirigeants, est validé par l'Assemblée Générale Extraordinaire, le samedi 10 juin 1933 au « Restaurant de la Bourse » à Strasbourg. 126 voix se prononcent pour, deux contre, six s'abstiennent. Le Racing démarre sa carrière professionnelle en Division 2 ou « Division Interrégionale » où il rejoint le FCM, rétrogradé de Division Nationale. « Il n'y aura, non pas, une division professionnelle, comme au cours de la saison qui vient de s'écouler, mais deux. Ce dédoublement, cette hiérarchisation, indiquent, plus que ne sauraient le faire tous autres arguments, la prospérité du professionnalisme. (...). Dès septembre prochain, une deuxième division commencera à fonctionner. Les deux derniers des quatorze clubs classés en première division descendront automatiquement en deuxième, tandis que les deux premiers de la deuxième division les remplaceront dans la division supérieure. Ainsi s'institue le mouvement de montée et de descente qui donnera un regain d'intérêt aux deux championnats » écrit Emmanuel Gambardella dans « Football » du 1er juin 1933.

Les équipes engagées en deuxième division sont tenues d'avoir six professionnels au lieu de huit pour celles de l'étage au-dessus. Le nombre des étrangers est toujours limité à quatre. Contrairement à la Division I constituée d'une façon « nationale », la Division II comprend deux poules formées géographiquement, dans le but de restreindre le coût des déplacements. Evoluent en « Division Nationale » les quatorze clubs qui ont assuré leur maintien à l'issue de la saison écoulée et en « Division Interrégionale » les six clubs rétrogradés (FCM, Metz, Club Français, Alès, Red Star, Hyères) et les dix-sept nouveaux venus. Ils sont répartis en deux groupes, en importance, assez déséquilibrés :

42- Football nr 160 du 5 janvier 1933, page 6 « En prêtant l'oreille... »

- **Division Interrégionale Nord** • 14 clubs : RC Calais, FC Mulhouse, Red Star Olympique, RC Roubaix, US Suisses Paris, US Valenciennes/Anzin, FC Metz, US Tourcoinq, FC Rouen, Club Français, Havre AC, Amiens AC, US Saint-Servan, RC Strasbourg
- **Division Interrégionale Sud** • 9 clubs : SC La Bastidienne, AS Saint-Etienne, SO Béziers, Olympique Alès, FC Nice, AS Monaco, FC Lyon, Club Deportivo Espagnol Bordeaux, FC Hyères.

Alors que l'agglomération de Lille/Roubaix/Tourcoing dispose de cinq clubs professionnels, soit autant que Paris, qu'à Nice et Bordeaux fonctionnent deux clubs, à Mulhouse et à Strasbourg, on se pose également la question d'un club supplémentaire. Mais les velléités du CA Mulhouse et de l'AS Strasbourg, qui a ouvert une souscription publique pour les besoins de la cause, sont vite classées sans suite. Le FCM et le RCS sont finalement les deux représentants alsaciens dans cette deuxième édition du championnat de France professionnel.

Recrutement : les leçons de l'expérience

Si la remarque d'Emmanuel Gambardella dans « Football » du 3 août 1933 a, avant tout, une portée générale, elle pourrait s'appliquer spécialement au FCM : « La saison dernière fut marquée par maintes erreurs retentissantes de recrutement. Certains attirèrent à eux de grands noms qui avaient cessé d'être de grands joueurs ; des gloires locales qui ne justifièrent ni leur réputation, ni leurs prétentions ; des invalides qui avaient soigneusement caché leur invalidité ; des étrangers qui n'avaient d'autre mérite que celui de venir de loin ». Pour la nouvelle saison 1933/1934 dit-il, « on note moins de folies ; on n'a point acheté à l'aveuglette ; on a entrepris de longs voyages d'études ; on a vu sur place. Et d'ailleurs, la FFF a mis à la disposition des clubs pour les joueurs étrangers, c'est-à-dire pour ceux que l'on connaît le moins facilement, des contrats d'essai ».

« Football » du 20 juillet 1933

En effet, échaudé par l'affaire « Kress, Engel, Engelhardt », par les recrutements de Platko, Swatosch et Friedmann, au FC Mulhouse on joue, à présent, davantage la carte alsacienne. Barlemann et Krebs du CA Mulhouse sont engagés pour des postes d'attaquants, et Hanak, le Tchèque du CAM également, pour succéder à Kerr dans la fonction d'entraîneur. A Barlemann et Krebs, « joueurs très fins, sélectionnés en Equipe d'Alsace et qui ont fait de grands progrès »[43], se joignent deux défenseurs, l'Italien Rimaldo Petrozzi (ex-Côme, Udine et les réserves de l'Ambrosiana) et l'arrière gauche international hongrois William Schott, deux attaquants, le Hongrois Gyula Izepzki et Gustave l'Anglais Smith, ex-Chelsea et ex-Sochaux, deux milieux de terrain, Henri Kiemm le Belfortain qui arrive de l'AS Cannes et Pierre Hornus qui est de retour de Montpelier. Dans les buts, l'ex-sochalien et gardien de l'Equipe de France, Antoine Lozes remplace Platko. Brehm et Woehl étant partis à Hyères et Sauer à Lyon, la composition de l'équipe se fait à partir de l'effectif suivant : Lozes, Scopsy ou le junior Barella dans les buts; Casy, Schott, défenseurs latéraux ; Hornus, Kumhofer, Pretrozzi, Heinrich, Bilger au milieu du terrain; en attaque, Kaufmann, Izepzki, Barlemann, Motschmann, Smith, Krebs, Korb et Zolg.

Le FC Mulhouse 1933/1934: Hanak (entraîneur), Bilger, Lozes, Motschmann, Krebs, Pflieger, Schott, Zolg, Hornus, Bloch, Kumhofer (effacé)

43- Les Dns du 26 août 1933 font un point complet sur le recrutement 1933/1934 opéré par le FCM

Au Racing Club de Strasbourg, les supporters ont du mal à reconnaître leur équipe, le 10 septembre 1933, lors de la première journée de championnat. Il est vrai que le pari des dirigeants du Racing est d'importance: faire passer le club du quartier de Neudorf/La Meinau d'une honnête équipe de Division d'Honneur, dominée lors de la saison écoulée par le FC Bischwiller, Champion d'Alsace deux saisons de suite, en une formation capable de tenir le haut du pavé dans le monde professionnel. Pour ce faire, on tente un amalgame entre les meilleurs éléments amateurs de la saison qui vient de se terminer - Ernest Bauer, Albert Freyermuth, les frères Keller (Albert, Curt et Fritz), Charles Kennel - et des joueurs recrutés sur un plan régional, national et international. Ainsi son engagés:

- Lucien Halter, depuis les équipes de jeunes pur produit du Racing, qui revient du FCM où il a passé la saison 1932/1933,
- Charles Hummel, arrière latéral à Mars Bischheim, International B depuis peu,
- Alfred Schertzer, buteur de la Faig et de l'Equipe d'Alsace,
- Bruno Dossmann, militaire au 158e RI et venant des Kickers de Stuttgart,
- André Oudet, gardien de but du CA Paris, club de Division Nationale,
- Léon Veillard, arrière latéral ou demi, du CA Paris également,
- Franz Gruber, inter-gauche, International autrichien,
- Gottfried Havlicek, avant-centre, Autrichien venant du club tchèque de Karlsbad,
- Willy Klar, demi de l'Eintracht de Francfort, sélectionné en Equipe d'Allemagne du Sud,
- Walter Presch, ailier gauche, Autrichien de First Vienna, ex-FC Hyères et Young Fellows Zurich,
- Théo Stroh, demi-centre du FC Vienne et Admira Vienne, trois sélections en Equipe d'Autriche.

L'effectif est placé sous la responsabilité de l'Autrichien Robert Fischer, ex-entraîneur de l'Excelcior de Roubaix et du Red Star de Paris[44]. Il ne reste pas plus de six mois. En janvier 1934, Haussler de l'Hakoah Vienne est appelé pour le remplacer[45]. Lui aussi quitte rapidement mais c'est finalement Fritz Kerr qui assure la fonction d'entraîneur tout en fin de saison, au moment où se disputent déjà les barrages d'accession en Division Nationale[46]. Autre changement notable: en janvier 1934, quand Fischer part, le Messin Léon Papas, gardien de but de l'AS Messine mais étudiant en pharmacie à Strasbourg, prend la place d'Oudet dans les buts et ne la quittera plus de sitôt.

Le Racing Club de Strasbourg 1933/1934:
Veillard, Halter, F. Keller, Havlicek, Krauss, Grubert, Hummel, Stroh, Oudet, Presch, Bauer

Montée en Division Nationale des deux représentants alsaciens

La saison en cours est clôturée sur un résultat inespéré pour l'Alsace. Si le Red Star de Paris et l'Olympique d'Alès terminent premier dans leur groupe respectif, Rouen, Mulhouse et Strasbourg (2e, 3e et 4e du Groupe Nord) et Saint-Etienne (2e du Groupe Sud) se disputent l'accession en Division Nationale en cours d'une poule de classement qui voient les

44- Un véritable globe-trotter: Avant Strasbourg, joueur au Rapid de Vienne en 1919, au FC Teplitz (Tchécoslovaquie) en 1922, à Norfolk en Virginie (Usa) en 1926 - voir «Football» nr 140, page 1, du 18 août 1932. Puis entraîneur du FC Setubal (Portugal), de Berchem/Sports et du FC Hasselt (Hollande) et enfin du Red Star de Paris (voir Le Moiroir des Sports nr 637 du 9 février 1932, page 86. L'information de son départ prématurée du Racing Club de Strasbourg est donnée par «Football» nr 211 du 11 janvier 1934, page 4

45- «Fischer, parti de Strasbourg parce qu'il ne lui était guère possible de faire la navette chaque semaine entre l'Alsace et Paris, où il était resté fixé, le Racing vient de s'adjoindre un nouvel entraîneur: Haussler, venu d'Hakoah» indique «Football» nr 212, du 18 jànvier 1934, page 5.

46- International autrichien après 1918, joueur au Wiener Athletic Sport Club, «Le Miroir des Sports» du 16 février 1932, page 103, présente Kerr comme «un footballeur qui a laissé à Vienne la réputation d'un joueur très grande classe». Entraîneur du FC Hakoah de Vienne, du FC Mulhouse et en dernier lieu du FC Aarau en Suisse avant son arrivée au Racing. Arrivé au moment où le club dispute les barrages d'accession en Division Nationale, son engagement n'est véritablement formalisé qu'au début de la saison 1934/1935. (Voir Dns du 14 juillet 1934).

deux clubs alsaciens l'emporter sur les Foréziens après le forfait du FC Rouen entraîné par un différent avec la FFF. Pour le Racing, le coup d'essai de la saison 1933/1934 se termine sur un coup de maître. Quant au FCM, qui a longtemps tenu tête au Red Star et à Rouen, il s'agit d'un retour parmi l'élite qu'il avait dû quitter la saison précédente.

Saison 1934/1935 : la plus grande saison du football professionnel alsacien

Juste avant que l'on ne frappe les trois coups de la troisième saison du football professionnel français, l'on apprend « sur dénonciation d'un joueur remercié par son club » que Strasbourg et Mulhouse sont accusés « d'avoir disputé irrégulièrement les barrages ». Mais l'affaire est vite classée par la FFF. « Les débats qui ont eu lieu rue de Londres ont fait justice de cette allégation qui semblait d'autant plus invraisemblable qu'une âpre rivalité a constamment régné entre les deux grands clubs alsaciens, en raison du prestige régional qu'elles tirent de leurs succès personnels » commente « Football » dans son édition du 23 août 1934.

Au cours de la nouvelle saison à venir, cette rivalité FCM/RCS est encore plus exacerbée. Elle fait le jeu du FC Sochaux, les deux points perdus en fin de saison par le Racing à Bourtzwiller coûtant, en effet, le titre de Champion de France aux Strasbourgeois ! Il faut préciser que le FCM est lui aussi longtemps en course pour le titre et terminera finalement 4e du championnat à égalité avec Cannes. Strasbourg, vice-champion de France et Mulhouse 4e ex-aequo, voilà un bilan que l'on n'a jamais vu et que l'on ne verra plus jamais.

Au FC Mulhouse, après la formidable « époque Hurzeler », démarre la non moins grande « période Weselik ». Le Président Joachim Bloch frappe un énorme coup durant l'été 1934 en recrutant Franz Weselik, 31 ans, meneur de jeu du « Rapid de Vienne » et titulaire dans le Wunderteam autrichien. Avec 18 sélections dans « l'équipe merveilleuse » des années 30 en Europe, Weselik est le plus grand renfort jamais effectué dans la cité du Bollwerk. Pour l'International Pierre Hornus, son équipier, « Franz Weselik est incontestablement le joueur le plus remarquable que le FCM ait connu. Il venait du fameux Wunderteam autrichien. Il alliait à une technique prestigieuse une intelligence du football hors pair[47]. » Avec lui arrivent André Postel le gardien de Rennes, l'International Lucien Laurent, meneur de jeu du CA Paris, ainsi que François Unser du FC Huningue, la grande révélation de la saison au poste de demi gauche. Par contre, René Barlemann part à Rennes, Paul Krebs à Caen, Lucien Brehm à Antibes, Ernest Schulzendorf et Jean Zolg à Villeurbanne, Arno Motschmann à Valenciennes et l'amateur Ernest Woehl à Saint-Etienne, première étape d'un tour de France qui le mènera jusque dans une Finale de Coupe de France. Par ailleurs, deux anciens Mulhousiens, Hongrois tous les deux, évoluent toujours dans la sphère des professionnels : Platko à Roubaix et Wilhelm à Saint-Servan[48].

Weselik est engagé comme joueur et comme entraîneur, Rodolphe Hanak s'occupant à présent de l'équipe réserve dans laquelle des juniors de l'équipe Championne de France 1933/1934 commencent à se faire remarquer. L'équipe fanion joue dans la composition suivante : Lozes, Casy, Schott ; Hornus, Kumhofer, Unser ; Kaufmann, Weselik, Bilger, Laurent, Korb. Une formation classique dans laquelle Postel joue peu et qui est complétée, en cas d'absence d'un titulaire, par les amateurs Heinrich et Naegelen, le premier défenseur, sélectionné en Equipe de France amateurs et le second attaquant, l'avant-centre hongrois Hans Flegel, recruté en fin de saison et deux Champions de France Juniors, Paul Pflieger et Othon Barella. Une formation, par conséquent, de haut niveau avec sept Internationaux A : les Français Lozes, Laurent, Kaufmann, Hornus et Korb et les Autrichiens Schott et Weselik.

Le FC Mulhouse 1934/1935:
debout : Schott, Casy, Lozes, Hornus, Unser, Kumhofer - accroupis : Kaufmann, Bilger, Laurent, Korb, Weselik

47- Plaquette du 75e Anniversaire du FCM publiée en 1968. Elle est écrite en grande partie par Me Pierre Hornus, à ce moment là, avocat à Mulhouse et Président d'Honneur du FCM.

48- A ce moment il y a trois Wilhelm, Hongrois tous les trois, dans le championnat de France professionnel : Jean à Saint-Servan, Joseph et François à Roubaix.

Au Racing Club de Strasbourg, les dirigeants procèdent également au renforcement qualitatif de l'équipe qui vient de s'extirper de la Division Interrégionale. Albert Keller, l'aîné des trois frères, part à Lens, Presch au Club Français puis à l'Olympique Lillois la même saison, Stroh à Rouen et Gruber rentre en Autriche. Ils sont remplacés par Willy Schaden, le demi centre autrichien de l'AS Cannes, auparavant à Hyères et à l'Urania de Genève, l'inter Frantz Sattler qui arrive de l'Austria de Vienne, Léon Pawlack, Français malgré son nom d'origine slave, demi gauche du RC Calais, auparavant au Red Star de Paris, l'ailier gauche Emile Harthong, l'ancien joueur de la Faig qui a fait un détour par le FC Hyères et surtout par Oscar Rohr, l'avant-centre de l'Equipe d'Allemagne expatrié aux Grasshoppers de Zurich.

Le Racing Club de Strasbourg 1934/1935:
debout : Pawlak, Halter, Hummel, Papas, Veillard, Schaden, Sattler -
assis : Kerr (entraîneur), Curt et Fritz Keller, Havlicek, Rohr, Heisserer Harthong, Zinsmeister (secrétaire général)

Journée bien plus historique, ce samedi 25 août 1935, pour le Racing qui démarre sa carrière en Division 1 professionnelle que pour le FCM qui l'a déjà connue. Pour le public strasbourgeois, l'affiche du match d'ouverture de la saison 1934/1935 est extraordinaire puisque l'adversaire n'est autre que le FC Sète, auteur du doublé Coupe/Championnat lors de la saison qui vient de s'achever. Un doublé de Fritz Keller, un autre d'Emile Harthong, un but de Sattler (Rohr n'est pas encore arrivé), et le Racing assomme sur le score de 5-2 la meilleure équipe du dernier championnat de France. Quant au FCM, il ne fait qu'une bouchée de Nîmes battu 6-0 à Bourtzwiller. Les ambitions des deux clubs, limitées dans un premier temps au maintien, sont rapidement revues à la hausse, surtout qu'au soir de la quatrième journée, Strasbourgeois et Mulhousiens sont en tête du championnat. De plus, Franz Weselik, avec neuf réalisations, est en tête des buteurs ! Début octobre, Strasbourg, qui n'a toujours pas connu la défaite, est seul premier. Puis, Sochaux passe en tête. Strasbourg gagne à Sochaux (3-2, buts de Rohr, Havlicek et Fritz Keller) et reprend le commandement. Le FCM, cinquième n'est qu'à deux points.

Début janvier, Strasbourg et Sochaux comptent cinq points d'avance sur le Racing Club de Paris, troisième. Mi-février, l'avance des deux clubs de l'Est passe à dix points ! Le titre de Champion de France semble promis à l'une des deux équipes. Mulhouse est à douze points et à la septième place. Le 24 mars Strasbourg reçoit Sochaux, match décisif pour chacun des deux protagonistes. Devant 24.000 spectateurs (record de spectateurs et de recette pour un match de football en Alsace), les Doubistes gagnent par 1-0 et prennent leur revanche du match aller. Il reste cinq journées aux Racingmen pour reprendre les deux points qui les séparent des Sochaliens. Finalement, la mission s'avère impossible. Les Francs/Comtois terminent en tête avec un point d'avance sur les Strasbourgeois, les quatre buts du FCM contre le Racing lors du match retour à Mulhouse (score final 4-1) faisant la différence - cruelle pour les Bas-Rhinois - dans la lutte qui les oppose aux Doubistes. Outre Maschinot et Mattler, le FC Sochaux compte un représentant supplémentaire de l'ancien championnat de la Division d'Honneur de la Lafa : Willy Wagner, leur coéquipier, gardien de but à l'ASS lors de la saison 1928/1929, venant du FC Hyères où il a démarré sa carrière professionnelle. Dans le « club des anciens » du club du Tivoli, citons également Henri Poujol qui évolue à Cannes ainsi qu'Emile Scharwath, demi gauche au RC Paris dont les dernières recrues en date sont les Autrichiens Jordan et Hiden, respectivement demi centre et gardien de but. Quant à Paul Thomas, l'ancien Bischwillerois, il poursuit une carrière honnête au FC Metz qui vient d'arracher de haute lutte la montée en Division Nationale.

1935/1936 : Que d'émotions à Mulhouse et à Strasbourg et pour des raisons contraires !

Les parcours du Racing et du FCM ne sont plus liés comme lors de la saison précédente. En effet, si les Strasbourgeois se battent, une fois de plus, pour le titre de Champion de France, les Mulhousiens, eux, se battent pour éviter la descente en Division 2. Une situation sportive qui a son origine dans la différence de moyens financiers. Les DNS mettent l'accent sur ce point dans leur édition du 27 juillet 1935 : « Remarquons que pour le FCM la préparation de

la saison 1935/1936 s'est placée sous un point de vue tout différent de celui du Racing. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que les dirigeants mulhousiens ont pu boucler le budget de la saison passée ; s'il n'y avait pas eu les deux recettes record de la fin de saison obtenues contre le Racing et contre Sochaux, le trésorier mulhousien aurait été en face d'un déficit appréciable qui l'aurait empêché sans doute de joindre les deux bouts.

Pour la nouvelle saison, les dirigeants n'avaient donc pas d'argent à gaspiller, au contraire. Ils durent procéder avec circonspection pour ne pas dépasser les crédits qui leur étaient alloués ; tenir compte dans une large mesure de la crise aigue sévissant toujours dans la cité industrielle haut-rhinoise, crise qui marquera les recettes de Bourtzwiller. Dans ces conditions, les voies laissées libres aux dirigeants étaient très limitées ».

Lozes, Schott, Laurent et Postel quittent le FCM. Concernant les trois premiers joueurs, tous les trois d'indiscutables titulaires, il s'agit d'une perte certaine. Restent sous les couleurs « bleu et blanc », les arrières Casy et Heinrich, les demis Hornus, Kumhofer, Unser, les avants Kaufmann, Weselik, Flegel, Bilger et Korb. Pour combler le vide laissé par les partants, sont engagés : Emile Vovard et Lucien Badina, gardiens de but de Villeurbanne et du FC Haguenau, clubs de Division Interrégionale et de Division d'Honneur, Vincent Gasco l'arrière gauche du FC Sète, Lucien Brehm revenu d'Antibes, Léo Grunfeld du FC Bienne, attaquant International B Suisse, Emile Harthong, l'ailier gauche du Racing Club de Strasbourg et Lucien Reiminger, l'ailier du CA Mulhouse. Fritz Kerr, qui a connu deux grandes saisons à Strasbourg, fait un retour dans le club qu'il a déjà entraîné. Weselik quitte donc sa fonction d'entraîneur pour ne conserver que celle de joueur. Avec l'arrivée de Kerr, Hanak, l'entraîneur-adjoint de Weselik la saison écoulée, met le cap sur Troyes emmenant avec lui dans ce club de Division 2, « trois espoirs mulhousiens : Barella, le jeune gardien de but qui vient des Juniors du FCM, Reiminger, actuellement militaire et sélectionné d'Alsace au poste d'ailier gauche et Koegler, ex-arrière du CAM »[49].

Fin octobre 1935, avec seulement deux points d'avance sur le premier reléguable, le FCM a presque un pied en Division 2. « Tempête sur le FCM » titre le journal « Le Sport »[50] pour qui « des fautes ont été commises. Elles se paient cher aujourd'hui. On a laissé partir Laurent pour une somme assez coquette. Savait-on à ce moment que l'on allait commettre une erreur ? L'entraîneur Kerr a amené un joueur qui devait pouvoir prendre la place de Laurent, ou celle de Flegel qui, disait-on, n'avait pas un gabarit d'avant-centre. Nous voulons parler de Grunfeld. On dut déchanter par la suite car Grunfeld n'a aucune de ces qualités. C'était donc une imprudence de laisser partir la proie pour l'ombre. Les dirigeants fécémistes furent aussi peu heureux dans leurs autres acquisitions. Gasco est le second joueur inutilisable parce que manquant d'étoffe. La meilleure acquisition est encore Harthong. Le public strasbourgeois connaît sa valeur. Sans être un homme « formidable », Emile Harthong est un joueur qui a des jours où il est bon. Et Vovard, quatrième star lancée ? Vovard est un gardien de but honnête sans plus qui ne vaut pas plus que Barella que l'on aurait pu garder sans bourse délier. On vient d'engager Loewinger, un demi-centre, qui a opéré au Red Star, à Nice, en Espagne, un peu partout. C'est précisément ce passé si rempli qui nous donne des appréhensions sur la qualité du joueur. Quels furent les effets de ces bévues ? Le public mulhousien, devenu exigeant par trois années de football professionnel et deux années de semi-professionnalisme qui précédaient, a perdu confiance. Le chiffre maximum des spectateurs de ce début de saison n'a guère dépassé 3.000 et la recette n'a jamais suffit à laisser un bénéfice. Le rendement de l'équipe, vu du point de vue commercial et financier, est donc déficitaire et va même en diminuant ». Mais la crise n'est pas uniquement sportive, elle touche aussi les instances dirigeantes.

A Strasbourg, les départs des attaquants Harthong, Havlicek, Sattler et des défenseurs Kennel et Pawlack sont de peu d'importance, hormis peut-être celui Havlicek mais le grand (par la taille et le talent) Autrichien n'est pas loin de la fin de carrière qu'il effectue à Charleville en Division 2. Le départ de Harthong pour Mulhouse fait de Curt Keller un titulaire en puissance. Sattler est laissé libre, Charles Kennel, seul rescapé avec Bauer du Racing d'avant le professionnalisme et qui n'avait quasiment pas joué en 1934/1935, opte pour Reims qui est en Division 2. Léon Pawlack, longtemps blessé en cours de la saison écoulée, part pour Cannes.

Pour les remplacer le duo Belling/Zinsmeister vise très haut. Glisovic, Lechner et Tomasevic, trois Internationaux Yougoslaves signent leur contrat mais n'obtiennent pas la lettre de sortie. Finalement, trois Autrichiens supplémentaires - le Viennois Franz Chloupek, Antoine Cay à Antibes, Hans Hoffmann ex-Rapid de Vienne et qui opérait au club tchèque de Saaz - et l'International Emile Scharwath, l'ancien joueur de l'ASS qui vient de passer trois saisons au RC Paris. Et en guise de cerise sur le gâteau, un nouvel entraîneur et pas n'importe qui. Ni plus, ni moins que l'un des footballeurs autrichiens les plus titrés : Joseph, dit Pépi Blum, arrière gauche inamovible du FC Vienna et de l'Equipe d'Autriche. Pour l'équipe nationale d'Autriche, il a obtenu 69 sélections et connu, avec les Rainer, Hiden, Sindelar, Nausch, Weselik, la grande époque du Wunderteam. Joueur au FC Vienna, il a remporté trois Coupes d'Autriche, une Mitropa Cup, un titre de Champion d'Autriche, compétition dans laquelle il a terminé dix fois dans les trois premiers. Comme entraîneur, il vient de remporter la Mitropa Cup et de décrocher la place de second du championnat national avec l'Austria de Vienne. A 37 ans, il signe encore une licence ; en effet, sait-on jamais, une saison est longue. De

---

49- Football nr 280, du 23 mai 1935, page 3 « En prêtant l'oreille ».

50- Edition du 20 octobre 1935 - voir Bnus - Microfilm 288

même qu'Emile Friess, devenu Racingman à 35 ans après un dernier périple par Hyères où, à un moment donné, évoluaient avec lui Lucien Brehm, Emile Harthong, Willy Schaden et le futur strasbourgeois, le Roumain Elek Schwartz. Au Racing, Friess retrouve Scharwath, les deux amis ayant figuré dans l'équipe de l'ASS, Championne d'Alsace 1925/1926.

Le Racing Club de Strasbourg 1935/1936:
debout : Blum (entraîneur), Papas, C. Keller, Veillard, Schaden, Rohr, Bauer, Hummel, F. Keller, Zinsmeister (secrétaire général) -
accroupis : Hoffmann, Halter, Scharwath, Heisserer

Pour le Racing, la nouvelle saison ressemble comme deux gouttes d'eau à la précédente, sauf que la course pour le titre se fait, cette fois, avec Lille et Paris. C'est un sacré client qui dépose sa carte de visite au Stade de la Meinau, le 25 août, en ouverture de la saison 1935/1936 : l'Olympique Lillois, avec les Défossé, Vandooren, Bigot, Luckacs, est en effet un des favoris du championnat. Blum aligne la formation suivante : Papas ; Hummel, Scharwath ; Halter, Schaden, Bauer; Curt Keller, Cay, Rohr, Heisserer, Fritz Keller. Le Racing « l'emporte à l'arraché » selon le mot de « Football ». Deux buts des frères Keller et un autre de Cay ont raison des Lillois (3-2). « Le meilleur homme des Strasbourgeois, et de loin, fut l'intelligent demi-centre Schaden. Se classent immédiatement après lui : Heisserer et les deux Keller. Bauer a agréablement surpris » ajoute le journal parisien. A l'exception de Veillard blessé en ce début de saison et remplacé numériquement par Cay qui finalement jouera peu, de même que Chloupek. Le temps qu'arrive Hoffmann, le Racing évolue dans cette composition. Au tiers du championnat, début novembre, Strasbourg n'a jamais été à plus de deux points du leader, place occupée tantôt par Lille, Sochaux, Metz ou Sète. Au soir de la 11e journée, en battant Marseille par 4-1 (3 buts de Rohr et un autre de C. Keller), les hommes de Pépi Blum prennent seuls la tête du classement, puis la perdent mais restent dans le sillage de Lille. Après vingt matchs, les Nordistes comptent 29 points et les deux Racing (Strasbourg et Paris) 28 points. Lille est rattrapé la journée suivante par ses deux poursuivants. Les spéculations vont bon train (les trois clubs sont premiers ex-aequo avec 30 points) pour savoir qui a les meilleures chances de devenir Champion de France dans moins de dix journées.

Au même moment, à Mulhouse, la situation ne s'est pas améliorée. Le FCM se bat toujours pour le maintien. Il vient d'abandonner la lanterne rouge mais ne devance le premier reléguable que de deux points. Il présente le goal-average désastreux de 33/73 et un élément supplémentaire d'inquiétude, à savoir la défense la plus perméable du championnat. Une position que l'on n'imaginait pas après la victoire en ouverture de saison, à Mulhouse, contre le Red Star par une équipe qui avait plutôt belle allure : Vovard ; Casy, Gasco ; Hornus, Kumhofer, Unser ; Kaufmann, Weselik, Grunfeld, Korb, Harthong. Puis, la machine mulhousienne se grippe : deux défaites de justesse (2-1) à Metz et (2-1) contre Lille à Bourtzwiller, deux ténors du championnat, et le doute s'installe. Fritz Kerr, qui a connu d'autres moments à Strasbourg, essaie toutes les solutions possibles : Harthong, puis Heinrich remplacent Gasco en défense, Naegelen et Flegel prennent la place de Grunfeld, Harthong revient à l'aile gauche, en l'absence du très bon Unser blessé, on rappelle Brehm, Loewinger[51] arrive, bref l'équipe « tourne » beaucoup et les défaites s'enchaînent. Le plus souvent, elles ne sont pas dues à un manque de chance : ainsi le 6-3 pris à Mulhouse contre Sochaux (après un score de 5-0 à la 28e minute), le 6-2 de Marseille, le 7-1 au Red Star ou le 8-2 de Valenciennes. Pourtant, les Mulhousiens battent, chez eux, le leader Sète par 2-1 (buts de Weselik et Harthong » : « Enfin de nouveau une victoire du FCM ! Jouant très courageusement, compensant l'infériorité technique par un cran admirable, le FCM une fois de plus remanié, a vaincu Sète » écrit « Football ». 2.300 spectateurs (une affluence insuffisante) se sont déplacés pour voir jouer Badina ; Casy, Heinrich ; Unser, Loewinger, Hornus ; Kaufmann, Weselik, Grunfeld, Korb, Harthong.

51- Ernest Loewinger est Autrichien. Voir Football nr 301, du 24 octobre 1935, page 7 : « Demandes de licences professionnelles ».

Le FC Mulhouse 1935/1936:
debout : Heinrich, Weselik, Casy, Vovard, Gasco, Flegel, Hornus, Kumhofer -
assis : Kerr (entraîneur), Brehm, Korb, Kaufmann, Grunfeld, Unser, Harthong

Or, au moment où il faudrait que tout le monde se serre les coudes, l'ambiance n'est pas au beau fixe, surtout pas dans les instances dirigeantes. Joachim Bloch vient de rendre son tablier de « Président Général » à son second, l'avocat Jean Latscha. Une transmission de témoin, peut-être, pas si anormale que cela, surtout après 25 saisons à la tête du club. Mais tout de même, il y a des signes qui ne trompent pas. Ainsi, quand en janvier 1936, au pire moment de la saison, le FCM élit Monsieur Waechter, Président de la Section Professionnelle, la réaction de deux personnalités historiques du club - Messieurs Schumacher et Grienenberger - dénote un malaise certain au sein du comité. Dans « Le Sport Alsacien » du 27 janvier 1936, le premier (Champion d'Alsace 1921) déclare « ne pas connaître Monsieur Waechter (...), se retirer du comité nouvellement élu, étant domicilié à Strasbourg et ne pouvant, de ce fait, depuis des années assister aux réunions de Direction ». Quant au second, joueur emblématique de « l'époque Hurzeler », il « regrette de ne pas pouvoir accepter les responsabilités techniques que Monsieur Waechter lui a proposées et souhaite bon vent à son cher club ». Les problèmes ne sont, donc, pas que sur le terrain, mais aussi en coulisse et entre Mulhousiens, des vrais de vrais.

Finalement, le salut du FCM viendra des joueurs et surtout de Franz Weselik. Reprenons les évènements : après la 18e journée, les joueurs de Kerr sont bons derniers, à la 30e et dernière journée, le FCM sauve sa place en Division Nationale ! Le déclic se produit contre Metz qui est battu 3-0 à Bourtzwiller, début mars. Puis, les résultats favorables s'enchaînent : match nul contre Antibes, Alès et rennes, victoire 3-0 contre le RC Paris, le futur Champion de France, et victoire 1-0 à Sochaux ! Kumhofer a repris sa place en défense et l'attaque est animée par la paire Flegel/Zolg, ce dernier étant de retour de Villeurbanne depuis la trêve hivernale. Le 3 mai, a lieu le derby contre Strasbourg, un crève-cœur pour les footballeurs alsaciens, le Racing étant en lutte pour le titre et le FCM pour le maintien ! Les hommes de Blum ne laissent aucune chance à ceux de Kerr : 2-4, score final. Le Racing se maintien à la 1ère place avec Lille, le FCM a un point d'avance sur Alès, premier reléguable. Il reste trois journées de championnat. La 28e journée voit la victoire des Mulhousiens sur Fives par 3-1 (2 buts de Flegel et un autre de Weselik) mais Alès et Valenciennes, les adversaires pour la place de second relégué) ne sont qu'à un point. De Cannes, lors de l'avant-dernière journée, le FCM ramène un point (match nul 2-2). Valenciennes et Alès restent menaçants à un point. Il faut gagner, ou ne pas perdre, contre Marseille lors de l'ultime journée à Mulhouse ! Badina ; Casy, Heinrich ; Bilger, Kumhofer, Unser ; Harthong, Kaufmann, Weselik, Grunfeld et Korb créent l'exploit battant 3-1 les Di Lorto, Zermani, Alcazar, Zatelli ou Kohut. A la base du succès, Franz Weselik et ses trois buts... Le FCM est sauvé. Avec 22 points, il devance les deux relégués, Alès (16 points) et Valenciennes (19) ainsi que le Red Star (19, sauvé au goal-average).

Dessin de Jean Jacoby
dans « Football » du 27 mai 1936

Pour le Racing Club de Strasbourg, les évènements évoluent d'une façon contraire. Au soir de la 27e journée, le club est premier, ex-aequo avec Lille, avec 37 points. Le RC Paris a un point de retard et deux matchs de plus à jouer. Les Parisiens sont donc en position de force. Les Strasbourgeois ont, pourtant, l'occasion de faire un pas important vers le titre en recevant les Parisiens, le 9 mai 1936. Ce qui fait dire à « Football » : « Comme l'an dernier, c'est à Strasbourg que se dénouera le scénario du championnat ». Sans Fritz Keller, Hoffmann et Bauer, (on fait jouer les amateurs Streicher et Walk, et Cay qui n'est pas véritablement titulaire), le Racing de Strasbourg est trop faible pour résister à son homologue de la capitale qui vient de remporter la Coupe de France 1936. A la 13e minute, l'ailier gauche parisien Mathé met fin au rêve de l'Alsace de devenir Champion de France. A la suite de sa victoire, le RC Paris s'envole au classement et réalise le doublé Coupe/Championnat. Avec 44 points, les hommes de Kimpton devancent Lille (41 points) et Strasbourg (39 points) qui vient de réaliser une nouvelle très grande saison. En plus de l'effectif des professionnels, il convient de citer les amateurs ayant participé au parcours 1935/1936 : les amateurs Rieth et Streicher, et les semis/professionnels Albert Fettig, Lucien Husser et surtout l'ancien joueur des SR Colmar, René Walk qui palie à une dizaine de reprises l'absence de l'un ou l'autre titulaire.

Saison 1936/1937 : cauchemar à Mulhouse, la gloire pour le Racing

Le boulet est passé très près à Mulhouse. On essaie, par conséquent, de tirer des conclusions de cette saison difficile qui se termine sur un sauvetage in extremis. Il faut, pas moins, de deux AG[52] pour mettre tout le monde d'accord : sur la question de fond à savoir continuer ou non le professionnalisme et dans quelles conditions, avec quel budget surtout car la saison qui vient de se terminer a laissé le déficit important de 175.000 francs, soit quasiment le montant de la masse salariale des joueurs professionnels sur toute la saison ou, pour encore mieux fixer les idées, l'équivalent de six voitures 402, le dernier modèle haut de gamme de Peugeot. Lors de cette AG, Joachim Bloch revient sur le devant de la scène avec Me Latscha. Les deux représentants de l'Omnisport sont les contradicteurs du tandem Waechter/Schumacher en charge du football professionnel.

Le club mulhousien reprend tout de même avec optimisme la nouvelle saison. Il est prévu que Weselik ne joue plus et qu'il ne s'occupe désormais que de l'entraînement ; et qu'il sera secondé par une Commission Technique présidée par Grienenberger et dans laquelle on trouve d'autres joueurs historiques des années 1920, Arny et Peterschmidt entre autres[53]. La saignée dans l'effectif est importante : Vovard et Brehm partent à Reims, Gasco et Kumhofer à Alès, Zolg à Nancy, Flegel, Grunfeld quittent définitivement la cité du Bollwerk.

Pour les remplacer on compte sur le Suisse Boesch et le Hongrois Carlo Pinter, deux inter recrutés au FC Berne, en dépôt de bilan, Gall de l'Austria de Vienne et des jeunes qui pourraient profiter de la première occasion pour entrer en équipe fanion : Misslin et Wolff, deux juniors issus du club, Schumacher le gardien de but venu de Riedisheim, Metz, le défenseur du SC Sélestat et Hary, l'avant-centre d'Audun-le-Tiche. Le départ du talentueux et expérimenté Kumhofer, patron de la défense depuis la saison 1932/1933, est, à première vue, surprenante mais l'Autrichien devant être remplacé par son compatriote Gall, la décision peut finalement se comprendre. Karl Gall, en effet, demi de l'Austria de Vienne a un palmarès éloquent : « demi de l'ex-Wunderteam, joueur prestigieux », c'est ainsi que le présente « Football » dès que l'information de sa venue est officielle[54]. Gall a remporté la Coupe d'Europe Centrale (Mitropa) 1933 avec l'Austria de Vienne du grand Sindelar et a joué la Coupe du Monde 1934 pour l'Autriche. On s'oriente donc vers une composition de l'équipe mulhousienne qui serait : Badina ; Casy, Heinrich ; Bilger, Gall, Unser ; Kaufmann, Boesch, Naegelen, Pinter, Korb. Hornus ne joue plus, ce qui fait du Colmarien Camille Bilger la figure historique de l'équipe.

F. C. MULHOUSE 1936-37

Debout : Unser, Hornus, Wezelik, Gall, Casy, Bilger, M. Grienenberger.
A genoux : Badina, Heinrich, Naegelen, Kauffmann, Pinter, Korb.

52- Journal de Mulhouse des 28 et 29 mai 1936

53- Le Journal de Mulhouse du 28 août 1936

54- Football nr 341, du 29 juillet 1936, page 2

Le Racing Club de Strasbourg a, lui aussi, un nouveau demi centre. Comme ses prédécesseurs Stroh et Schaden, il est Autrichien. Son profil ressemble fortement à celui de Gall puisque sélectionné lui aussi pour la Coupe du Monde 1934 et Finaliste la même année de la Mitropa Cup avec l'Admira de Vienne avec qui il a remporté, en outre, cinq titres de Champion et une Coupe d'Autriche ! Il s'agit de Charles Hummenberger.

Le début de saison est dramatique pour le FCM. Les deux premiers points ne sont obtenus que mi-octobre contre Fives (6-1) lors de la septième journée. Auparavant, différentes solutions ont été essayées à la pointe de l'attaque : Naegelen, puis Bilger, puis même le rappel de Weselick mais aucune n'a permis une victoire. Badina, peu sûr en ce début de saison, on recrute Jean Collet, le gardien de Rennes qui jouera le plus grand nombre de matchs. Après Fives, le FCM l'emporte à Rennes, mais avec seulement quatre points, reste bon dernier. Boesch est le quatrième avant-centre, puis Krebs l'ancien attaquant du CAM, revenu au FCM après être passé par Caen et Le Havre. Boesch revient dans l'équipe, puis cède à nouveau sa place à Weselik pour finalement être transféré à La Chaux-de-Fonds. C'est le début d'incroyables mouvements dans l'effectif : l'avant-centre Charles Roviglione, vainqueur de la Coupe de France 1935 avec l'Olympique de Marseille, arrive d'Alès, Nemès, « le fameux Hongrois, buteur de Kispest, payé 60.000 francs » et Rudolf John, un Tchèque « qui a opéré avec succès au Nordstern de Bâle ». Au Comité, M. Waechter est de retour après une éclipse de plusieurs mois[55]. Au classement, la situation ne s'améliore pas. L'équipe quitte passagèrement la dernière place au profit de Rennes mais reprend la lanterne rouge à la 18e journée. En février, Weselik, tout en continuant de jouer par intermittence, passe le flambeau à Dietrich, l'ancien entraîneur autrichien de l'Olympique de Marseille, à présent au Nordstern de Bâle. « Dietrich entraînera les deux équipes qui sont dernières de leurs championnats respectifs » précise « Football »[56]. A peine arrivé, Waechter claque la porte une seconde fois : « Dorénavant, c'est M. Wettstein, Président du Club des Supporters, qui s'occupera de l'équipe professionnelle »[57]. On rappelle Badina dans les buts mais la cause est entendue depuis quelque temps. Avec en permanence une dizaine de points de retard sur Roubaix, le premier non/reléguable, la situation est désespérée, malgré un Gall, « roi sur le terrain » contre Rouen et contre Paris où s'illustre Rudi Hiden, son ancien coéquipier du Wunderteam. L'équipe termine finalement bon dernier avec 15 points en 30 rencontres et un goal-average apocalyptique de 48/102 ! Une saison cauchemardesque au cours de laquelle le mal était partout : au comité, dans l'encadrement technique, sur le terrain.

Le public de la Meinau a droit à un parcours de son équipe aux antipodes de celui du FCM. Pour ses trente ans, le Racing s'offre un cadeau sur mesure : une Finale de Coupe de France ! A Strasbourg, le renouvellement de l'équipe est également important. Deux gardiens arrivent, François Mayer, en provenance de Caen qui est en Division 2, auparavant au CA Paris et International amateur hongrois et Charles Hoffmann du Red Star de Strasbourg, trois défenseurs, le Roumain Elek Schwartz de Cannes, Alphonse Lohr des SR Colmar et le Lauterbourgeois Henri Roessler de Troyes, deux demis, Wana du Rapid de Vienne et Fernandez d'Oran, enfin un attaquant, Ernest Waechter du Red Star de Strasbourg. Au rayon des départs, il faut signaler ceux d'Emile Scharwath pour l'Excelcior de Roubaix, Charles Hummel au RC Roubaix, Willy Schaden à Sochaux, Léon Veillard à Cannes, Léon Papas à Metz, Franz Chloupek à Caen et des amateurs Walk et Scherrer au Havre et à Nice. Mais l'entraîneur Pépi Blum peut toujours compter sur les piliers que sont Rohr, Heisserer, les frères Keller, Hoffmann, Halter et Bauer, les deux derniers cités étant, à présent, les tout derniers représentants du RCS de l'ère avant le professionnalisme.

Sélection professionnelle Alsace/Lorraine – saison 1935/36
Debout : Rohr (Racing), Lauri (Sochaux), Marchal (Metz), Hess (Metz), Cazenave (Sochaux), Tellechea (Sochaux), Hummenberger (Racing)
Accroupis : Schwartz (Racing), papas (Metz), Heisserer (Racing)

55- Pour ces transferts voir Football : nr 358 du 25 novembre 1936, page 12 - nr 360 du 9 décembre 1936, page 4 - nr 361 du 16 décembre 1936, page 4 - nr 363 du 30 décembre 1936, page 5. Pour situer la carrière prestigieuse de Gall, voir l'article de Football nr 390 du 7 juillet 1937 consacré à Mathias Sindelar et à « la naissance de l'équipe merveilleuse ». Le terme de « Wunderteam » a été galvaudé. C'est la raison pour laquelle, il n'est pas inutile de préciser que pour les spécialistes, contemporains du Wunderteam, la composition type de la très grande équipe d'Autriche était : Hiden ; Rainer, Blum ; Mock, Smistik, Gall ; Zischek, Gschweidl, Sindelar, Schall, Vogl. Sindelar est considéré à ce moment comme le meilleur joueur au monde.

56- Football nr 369 du 10 février 1937, page 4

57- Football nr 371 du 24 février 1937, page 4

A Strasbourg, le début de saison est conforme à celui des saisons précédentes. A la 12e journée, le 11 novembre 1936, le Racing, en battant Lille son adversaire le plus direct, prend la tête du championnat. L'Olympique Lillois est à deux points et Sochaux à trois points. Strasbourg a la meilleure attaque, la meilleure défense et Ossi Rohr est en tête des buteurs. Mais sans Hummenberger, blessé, l'équipe ne tourne pas pareil. Trois défaites (Rennes, Sète et Sochaux) font rétrograder les Strasbourgeois qui se qualifient pour les 16e de Finale de la Coupe de France aux dépens de Nice, club de Division 2, et sur le plus petit des scores grâce à un but de Rohr. Au 2/3 du championnat, Hummenberger reprend sa place en défense centrale. En Coupe de France, la qualification (2-0, buts de Rohr et Heisserer) pour les quarts de Finale (un stade jamais atteint par le club) est obtenue contre l'Excelcior de Roubaix. A la faveur de la victoire sur le FCM (7-2), le Racing revient à deux points des premiers. Le 3 mars 1937, à huit journées de la fin du championnat, « Football » titre : « RC Paris, Sochaux, Rouen, Strasbourg, sont favoris... ». Strasbourg court, cependant, deux lièvres à la fois : championnat et coupe. En Coupe de France, les qualifications successives sont difficiles cette saison. Après le difficile 16e de finale contre Nice, il faut rejouer le quart de finale contre le Red Star, club de Division 1. Après le 1-1 du premier match, deux buts de Rohr et un autre de Fritz Keller permettent l'accès à la demi-finale. En championnat, le Racing n'est plus distancé que de deux points par Marseille et Rouen. Marseille l'emporte 4-0 chez lui sur les hommes de Blum et Rouen est leur adversaire en demi-finale de la Coupe! A cinq journées de la fin, le championnat est perdu mais les chances sont intactes pour remporter la Coupe de France.

Le Racing Club de Strasbourg 1936/1937:
debout : Zinsmeister (secrétaire général), Rohr, Hoffmann, F. Keller, Halter, Fernandez, Waechter, Scherrer, Cay, Blum (entraîneur) -
accroupis : C. Keller, Roessler, Wana, Mayer, Bauer, Schwartz, Heisserer

Pour cette demi-finale contre Rouen, Mayer revient dans les buts après un intermède assuré par le jeune Dessonet, avec Meyer l'un des deux gardiens de l'équipe réserve qui évolue en Division 1 du Bas-Rhin, un échelon sous la Division d'Honneur. Trois buts d'Ossi Rohr (3-1) et le Racing est en Finale, une performance réalisée par Mayer ; Lohr, Schwartz ; Halter, Hummenberger, Roessler ; C. Keller, Hoffmann, Rohr, Heisserer, Waechter. Dès lors, le championnat passe au second plan. Strasbourg terminera 6e, derrière Marseille et Sochaux, les Phocéens étant déclarés Champions de France au goal-average! Les Sochaliens obtiennent, cependant, une énorme satisfaction en gagnant par 2-1 (ouverture du score par Fritz Keller à la 32e minute, égalisation par Lauri à la 40e minute et but de la victoire par Williams à deux minutes de la fin) la Coupe de France contre une équipe du Racing dont la composition est restée celle de la demi-finale, excepté le remplacement de Curt Keller par son frère Fritz. Une nouvelle grande saison, par conséquent, pour le Racing, même s'il n'obtient pas la consécration suprême sous la forme du titre de Champion de France ou d'une victoire en Coupe de France. Pour la quatrième saison consécutive, les supporters strasbourgeois ont eu matière à s'enthousiasmer.

Finale de la Coupe de France 1937 Sochaux/Strasbourg :
échange des fanions entre Etienne Mattler et Lucien Halter, deux anciens joueurs des championnats de la Lafa

1937/1938 : formidable saison des « Sports Réunis Colmar », troisième club professionnel alsacien

A l'écart du football professionnel qui fait vibrer la France entière depuis cinq saisons déjà, à l'écart sur un plan régional de l'engouement pour le football professionnel qui a pris naissance à Mulhouse et vient d'atteindre des sommets à Strasbourg, Colmar, aussi, entre dans le professionnalisme. Moins par la volonté de la municipalité ou de celle de l'un des deux grands clubs qui ont pignon sur rue - le Football Club de Colmar et les Sports Réunis de Colmar - mais davantage par le caprice de Joseph Lehmann, le Président depuis plus d'une dizaine d'années des « Sports Réunis », une personnalité fortement engagée, par ailleurs, dans la vie économique et politique de la capitale du Centre-Alsace.

Contrairement à Strasbourg et à Mulhouse où l'option du professionnalisme a été voulue par les clubs, à Colmar l'initiative relève de Monsieur Lehmann tout seul. Seul et même envers et contre le sentiment général qui règne au sein des SRC, club omnisports dont la section football n'a jamais remporté le titre de Champion d'Alsace. Dans le championnat de Division d'Honneur qui vient de se terminer, les SRC ont terminé à la quatrième place, à neuf points de Schiltigheim et derrière les voisins du FC Colmar. Cependant, avec les Wodey, Emenoz, Demuth, Perinotto, les SRC disposent d'individualités que le FCC n'a pas, certaines étant titulaires en Equipe d'Alsace Amateurs[58].

L'action personnelle et déterminante du Président Lehmann est confirmée par l'entretien que M. Edy Fischer - « le spiritus rector des SRC pro » selon la formule des « Dernières Nouvelles de Colmar » - accorde au quotidien colmarien la veille du match d'ouverture de la saison qui a lieu à Reims : « Bien que votre journal ait été très complet en ce qui concerne les informations données ces dernières semaines sur la constitution de la section professionnelle, il y aurait cependant des choses à dire encore. Voyez-vous, l'idée de la création d'une section professionnelle est celle de M. Joseph Lehmann, notre estimé Président dont l'action pourrait être comparée à celle de M. Bayrou à FC Sète. C'est avec la montée en Division d'Honneur la saison dernière que le projet de passer professionnel s'est fait de plus en plus insistant. M. Lehmann, qui a tant fait pour le sport colmarien voudrait le placer à un niveau encore plus élevé. Dans le domaine du football, ce n'est faisable que par le professionnalisme. Ses idées se sont concrétisées très rapidement. L'adhésion au « Groupement des Clubs Professionnels » a été demandée et obtenue. Demain, nous jouerons donc notre premier match du championnat professionnel ».

Pour en arriver là, les choses n'ont pas été simples pour Joseph Lehmann. D'une part, on a perdu beaucoup de temps avant de connaître la nouvelle réglementation de la Division 2 : un pré/championnat entre les sept équipes de quatre groupes constitués géographiquement, pré/championnat à l'issue duquel démarrera le véritable de championnat de Division 2 entre les quatre premiers de chaque groupe (16 équipes) et, en quelque sorte, un championnat de Division 3 entre les trois derniers de chacun de ces mêmes groupes. Ensuite, à la demande des « SRC Omnisports » une structure juridique a du être crée pour le « Football Professionnel » afin de séparer les responsabilités des sections professionnelles et amateur. Une nouveauté dans le football français ! Enfin, le plus important, il a fallu mettre sur pied une équipe compétitive en franchissant le fossé qui sépare la Division d'Honneur de la Deuxième Division professionnelle. Malgré tout cela, en l'espace de quelques semaines, le président Lehmann constitue un effectif qui manquera de très peu la montée en Division 1 !

Ainsi sont recrutés[59] : Léo Deneberger, l'arrière de Sète, un Allemand naturalisé français, Oscar Telléchéa, l'inter-gauche argentin de Sochaux, Rodolphe Kreutzer, le demi-centre du « Favorit » de Vienne, Jean Collet, le gardien de but du FC Mulhouse, Auguste Zopp, l'attaquant du « Rapid » de Vienne, Georges Boccon, l'inter-droit de Rennes, Edouard Arravit, l'ailier droit de Lens, Joseph Albrecht, l'ailier gauche du FC Metz, Emile Lopez, le demi de Caen, Eugène Delourme, l'arrière droit de Fives, René Walk, ex-Racing Club de Strasbourg et Le Havre qui rentre au bercail, Gaston Gardet, le demi-gauche de Rennes, Mohamed Boumezrag, un attaquant ayant évolué au Maroc. Les amateurs Charles Emmenegger, transfuge du FC Colmar, Dessonet le gardien de la réserve professionnelle de Strasbourg, Demuth, Wodey et Emonoz, les trois rescapés de l'équipe de Division d'Honneur sont intégrés progressivement dans la formation professionnelle.

L'ouverture du championnat professionnel 1937/1938 a lieu le dimanche 22 août. Une date historique pour Colmar et les onze joueurs alignés par l'entraîneur tchèque Trojanek : Collet ; Gardet, Lopez ; Demuth, Kreutzer, Walk ; Aravit, Boccon, Zopp, Telléchéa, Albrecht. Le match est perdu 2-1. Dans la foulée arrivent Willy Schaden, l'ancien Strasbourgeois et Sochalien, Rudi Jordan, le frère du demi-centre du RCP, qui jouait inter-gauche à Reims, l'avant-centre Autrichien Aloyse Krickl en provenance de Budapest et René Villacampa, le demi de Rennes. Dans les buts de l'équipe réserve, une vieille connaissance pour le public haut-rhinois : Charles Scopsy, l'ex-gardien réserviste du FCM. Enfin, une dernière recrue arrive début octobre, Jules Spielmann, dit Szepès, un attaquant hongrois. La venue de l'élégant Willy Schaden fait de Kreutzer un remplaçant. Ses deux compatriotes, Krickl et Jordan, jouent très peu. Avec Zopp,

58- Ainsi le match Lorraine - Alsace (3-1) du 25 avril 1937. L'Alsace avait aligné : Dessonet (Racing) ; Enderlé (ASS), Bellard (ASS) ; Hamm (Red Star), Wodey (SRC), Olivier (ASS) ; Springenfeld (FCM), Cervini (CAM), Schneider (FC Haguenau), Emonoz (SRC), Perinotto (SRC).

59-Les renseignements qui suivent sont extraits des « Dernières Nouvelles de Colmar », du « Sport Alsacien » et de « Football » sur les mois de juillet et août 1937.

buteur régulier, Telléchéa, fin meneur de jeu, la concurrence est, en effet, vive dans l'attaque colmarienne. La révélation est finalement Paul Emenoz, un jeune sorti des amateurs et qui s'impose assez facilement à l'aile gauche. Avec lui, Wodey est l'autre satisfaction chez les jeunes issus du club, à un degré moindre Antoine Demuth, Beltzung, Nanze et Dessonet. Perinotto, qui aurait pu prétendre à la même promotion, a opté pour Merlebach.

Les SR Colmar 1937/1938:
debout : Lowy (entraîneur), Lopez, Villacampa, Schaden, Collet, Walck, Gardet, Lehmann (Président), Fischer (directeur sportif) -
accroupis : Arravit, Bocon, Zopp, Tellechea, Emenoz

Les SR Colmar amateurs 1937/1938 d'où sortiront plusieurs professionnels :
Debout : Demuth, Liebert, Wodey, Lehmann (Président), Muller, Sutter, Beltzung -
accroupis : Heine, Waltz, Dessonnet, Szele, Emmenegger

Nancy (16 points), Colmar et Reims (15), Mulhouse (13) sont qualifiés pour la suite du championnat qui se déroule à compter du 15 décembre 1937 en un seul groupe de seize clubs. Charleville, Troyes et Longwy en sont éliminés et affectés à la toute nouvelle « Division 2 Complémentaire », une Division 3 dont on tait le nom. Pour les deux clubs alsaciens, il s'agit, pour l'instant, d'un résultat à la hauteur des ambitions formulées en début de saison.

Surtout pour le FCM qui a perdu Casy (Saint-Etienne), Unser (Lens), Korb (Sochaux), Pinter (FC Malte), Krebs (Troyes), John (retour en Suisse), Harry et Roviglione (Nancy), Collet (Colmar), Misslin (Besançon). Par contre, l'entraîneur Dietrich (45 sélections comme joueur en équipe d'Autriche) rempile. Il peut compter sur un certain nombre de renforts : Robert Muller, l'ailier gauche alsacien de l'Olympique Lillois, Jean-Jacques Karrer, l'inter-gauche de Sélestat, Joseph Deiss de Schweighouse, découvert par Hurzeler hôtelier à Haguenau, Marcel Parmeggiani, l'International amateur de Valentigney, Sander Lengyel, l'arrière hongrois de Nancy, les demis Emile Rummelhardt de Troyes et René Peiffert d'Amiens, Arno Motschmann de retour après plusieurs saisons à Valenciennes, Alfred Jaeck, l'ailier gauche International suisse de Lille et l'attaquant Jean Falize, ex-Sochaux, Racing Club de Paris et Caen.

Sont restés mulhousiens, les gardiens de but Badina et Bohrer, les défenseurs Gall et Metz ainsi que les figures historiques que sont Camille Bilger, Paul Heinrich et Marcel Kaufmann, ce dernier longtemps convoité par Sochaux. Finalement, il n'accompagnera pas Pierre Korb dans le Doubs. Ce qui fait une équipe qui évolue avec les joueurs de base suivants : Bohrer ou Badina ; Metz, Heinrich, Lengyel ; Bilger, Gall, Peiffert ; Kaufmann, Parmeggiani, Deiss, Motschmann, Karrer, Jaeck, Muller et l'amateur Hartmann qui fera autant d'apparitions à l'aile droite que Marcel Kaufmann.

A la reprise de ce qui constitue, en fait, le véritable championnat de Division 2, « la Poule des Premiers » (16 équipes soit 30 matchs), à Colmar il y a eu changement d'entraîneur : le Hongrois Lowy a remplacé le Tchèque Trojanek et Logez a été recruté pour le poste de demi-gauche. En fait, Emmanuel Lowy (avant-centre) et Georges Logez (demi) étaient partenaires à l'OGC Nice la saison précédente, ceci expliquant cela. Puis, les SRC annoncent une triste nouvelle : Eugène Delourme, l'arrière droit de 26 ans venu de Fives, est décédé dans les dernières heures de l'année 1937 d'une pneumonie à l'hôpital de Colmar. Ses coéquipiers lui rendent un ultime hommage, le 2 janvier à l'occasion du match contre Le Havre. Un match perdu 0-3 à domicile, tandis que le FCM l'emporte à Bourtzwiller (2-1) sur Caen.

Dans la foulée, les Mulhousiens sont à deux doigts de signer l'exploit d'éliminer l'Olympique de Marseille, le Champion de France en titre. En effet, les Mulhousiens mènent 1-0 jusqu'à la 70e minute dans ce 16e de finale joué à Lyon. Deux buts d'Aznar (malgré une grande partie d'Adolphe Bohrer et de Karl Gall) permettront aux Phocéens de continuer leur parcours et de remporter la Coupe de France 1938. En championnat, les hommes de Dietrich sont moins euphoriques, contrairement aux Colmariens que le championnat transcende à mesure qu'il avance. Bohrer, qui s'est imposé de plus en plus vis-à-vis de Badina, est récompensé de ses belles performances. Le citoyen de Didenheim est remplaçant de Llense en Equipe de France B contre le Luxembourg (30 janvier 1938) et retenu comme titulaire en Equipe de France Amateurs contre l'Isthme League (3 avril 1938).

Après dix journées de championnat, Le Havre, Saint-Etienne, Rennes et Toulouse se disputent les deux premières places synonymes de montée. Les SRC sont en milieu de classement, le FCM derrière eux. Les Stéphanois l'emportent au Stade des Francs 2-1, un résultat dont on ne mesure pas l'importance ce 13 février 1938. Cependant, la machine à gagner colmarienne se met en place sous l'impulsion de Zopp qui réalise le hat-trick contre Dunkerque. « Zopp est en très grande forme » commente « Le Sport Alsacien » du 21 mars 1938. « Mais après lui, il faut citer le junior Heiné. Il est promis à un bel avenir ». Trois Colmariens, issus de l'équipe amateur, jouent ce jour là : Demuth, Heiné, Emenoz et à des postes clés : Antoine Demuth en défense centrale à côté de Schaden, Heiné à la place de Telléchéa et Emenoz s'est imposé à l'aile gauche par sa vitesse et sa force de frappe. Les joueurs de Lowy gagnent 1-0 à Alès (but d'Arravit sur une action de Zopp) et pointent à la quatrième place. Si Le Havre est détaché (32 points), la bataille pour la seconde place fait rage entre Saint-Etienne (25 points), Toulouse (24) et les SRC (22). Le FCM a connu une série contraire : les Mulhousiens sont avant-derniers avec 9 points.

Le 3 avril, les SRC accueillent le FCM : Collet ; Gardet, Lopez ; Logez, Schaden, Demuth ; Boccon, Villacampa, Zopp, Telléchéa, Arravit battent 4-0 un FCM composé de Badina ; Heinrich, Lengyel ; Bilger, Gall, Peiffert ; Kubler, Parmeggiani, Falize, Karrer, Rummelhardt. Saint-Etienne perd à Nice et Toulouse à Alès. Les Foréziens comptent 25 points, les SRC et Toulouse un point de moins et il reste 11 journées. A Toulouse, le 12 avril, les Colmariens l'emportent avec une attaque : Heiné, Villacampa, Zopp, Telléchéa, Arravit. Les hommes de Lowy viennent de rattraper Saint-Etienne ; grâce à un meilleur goal-average, ils sont à la seconde place !! A la 22e journée et à la faveur d'une nouvelle victoire à domicile contre Arras, Colmar devance Saint-Etienne d'un point. Il reste huit journées à disputer, le suspens est total. Chez eux, lors de la 23e journée, les Stéphanois l'emportent une nouvelle fois sur les SRC : 4-1. A égalité avec Rennes, ils totalisent 31 points, Colmar 30 points. La surprise de la journée du 8 mai est la victoire (2-1) du FCM, avant-dernier, à Rennes. Un énorme coup de pouce pour les SRC, vainqueurs de Reims. La course entre Rennais, Stéphanois et Colmariens est de plus en plus serrée. A deux journées de la fin, Le Havre a déjà réalisé l'accession en Division Nationale et Saint-Etienne est l'équipe la mieux placée (38 points) pour accompagner les Normands ; Colmar et Rennes suivent avec 37 et 36 points. Un avantage que les Stéphanois vont garder jusqu'à la fin. Pour deux points, les SRC manquent la montée en Division Nationale[60], une performance que le Racing Club de Strasbourg avait réalisée lors de la saison 1933/1934. La place forte du football haut-rhinois est désormais Colmar et non plus Mulhouse. Le FCM termine à l'avant-dernière place (avec sept points d'avance sur Tourcoing), une position qui ne remet pas en cause sa participation à la Division 2 pour la saison à venir, l'organisation des championnats professionnels adoptée en début de saison ne prévoyant pas de relégation cette saison.

Avec cette euphorie venue de Colmar, la belle sixième place du Racing Club de Strasbourg passe presque inaperçue. Pour le public Haut-Rhinois, s'entend. A Strasbourg, des trois Autrichiens qui partent - Cay et Wana à Nancy[61], Hoffmann à Sochaux - la plus grande perte est évidemment ce dernier. Hans Hoffmannn, fin technicien, était le pendant naturel sur le flanc droit de l'attaque d'Oscar Heisserer dans la construction du jeu. Curt Keller, lui également, part à Sochaux où il deviendra Champion de France et International A. Désormais, les trois frères Keller sont séparés sur le terrain : Albert poursuit une honnête carrière à Boulogne en Division 2, Curt en allant à Sochaux s'est libéré de la tutelle de son frère Fritz qui reste toujours un élément de grand talent dans l'attaque du RCS. A ces départs qui auront une incidence certaine sur la valeur de l'équipe de la nouvelle saison, il convient d'ajouter celui du gardien de but François Mayer ; parce que le Hongrois a été un gardien fiable mais aussi parce que son remplacement n'a pas été suffisamment préparé, Dessonet le goal remplaçant ayant opté pour les SR Colmar. L'ossature de l'équipe de la saison précédente a été conservée. Si Ernest Bauer raccroche les crampons de footballeur professionnel, le Racing

60- 1er : HAC avec 44 points, 2e Saint-Etienne 41, 3e Rennes 40, 4e SRC 39

61- Une véritable « colonie alsacienne » s'installe au FC Nancy. Ainsi y trouve-t-on : Léon Veillard, Jean Wana, Léon Papas, Jean Fernandez, ex-Racing, Charles Roviglione ex-FCM, Charles Woehl ex-ASS, FCM, Charleville et Saint-Etienne, Eugène Harry, ex-FCM.

peut compter sur la défense alignée en Finale de la Coupe de France (Lohr, Schwartz, Halter, Hummenberger, Roessler) et en attaque sur Waechter, Heisserer, Rohr et F. Keller. Cet effectif est complété par les arrivées de Lucien Laurent de Rennes et par Roger Magnin de Sochaux où il n'était pas titulaire.

Le début de saison est difficile et ce n'était pas prévu. D'abord, les arrivants ne compensent pas qualitativement les partants. Ensuite, il faut du temps pour trouver la meilleure solution dans les buts, entre Neuhusser qui vient du Sporting de Schiltigheim et Dambach qui arrive du CS Neuhof. Enfin, en plus des deux gardiens, apparaissent des noms pas trop connus jusqu'à présent : Unterberger, Guebhardt, Neuberger, Fettig, Edouard Meyer de Wittenheim, Eckenhoffer, Rafailow, Cifuentès et Chrysantis. A l'exception des quatre derniers, tous sont amateurs. Au tiers du championnat - l'équipe est alors au milieu du tableau - Pépi Blum fait d'Alfred Dambach le gardien titulaire. Avec le retour de Lohr, c'est enfin l'effectif, sur lequel on a dû compter en début de saison, qui est aligné : Dambach ; Lohr, Schwartz ; Halter, Hummenberger, Roessler ; Keller, Laurent, Rohr, Heisserer, Waechter, Magnin. Le Bulgare Rafailow, l'Espagnol Cifuentès et le Grec Chrysantis jouent peu. Et quand ils sont alignés, ils ne donnent pas vraiment satisfaction. Visiblement, une erreur de recrutement. Léopold Eckenhoffer, l'inter Autrichien venu de Rouen, évolue beaucoup plus fréquemment et au poste d'inter droit.

A la moitié du championnat, fin décembre, le Racing est cinquième au classement. Sochaux est détaché avec 26 points, mais Strasbourg n'est qu'à deux points de Marseille, second. Globalement, ça va mieux pour les joueurs de Blum qu'il y a quelques semaines à peine. Mais la trop grande avance prise par les Sochaliens enlève toute passion pour ce championnat. Avec 44 points, les Doubistes remportent leur second titre devant Sète 40, Marseille 40, Rouen 36 et le Racing 33 points. Ossi Rohr (25 réalisations) est second au classement des buteurs devant son éternel rival, Jean Nicolas qui a scoré une fois de plus.

RACING CLUB DE STRASBOURG 1937-38
Debout : Zinsmeister (Manager), Hummenberger, Rohr, Halter, Chrysantis, Magnin, F. Keller, Blum (Entraîneur).
A genoux : L. Laurent, Schwartz, Dambach, Heisserer, Waechter.
Photo A. Bienvenu, 35 bis, rue de Fleurus, Paris. Reprod. interdite.

Saison 1938/1939 : le Racing rentre dans le rang, le FCM revit, les SRC toujours devant

L'été 1938 est marqué par la troisième Coupe du Monde qui se déroule en France. Les Tricolores sont éliminés (3-2) en Quart de Finale par l'Italie, tenante du titre et nouveau Champion du Monde 1938, non sans que le Strasbourgeois Oscar Heisserer ait entretenu l'espoir en égalisant à 1-1. Mais le duo d'attaquants Piola-Meazza crucifie la France en seconde mi-temps.

International, à présent, depuis trois saisons, Oscar Heisserer quitte le Racing Club de Strasbourg pour le Racing Club de Paris. Son départ est accompagné par ceux d'Elek Schwartz au Red Star de Paris et de Charles Hummenberger à Saint-Etienne. Pépi Blum quitte la fonction d'entraîneur. En deux saisons, le Racing vient de perdre six joueurs de base de 1936/1937, la dernière très belle saison : Curt Keller, Hoffmann, Mayer, Heisserer, Schwartz, Hummenberger. De plus, Fritz Keller est rapidement touché au ménisque et absent des terrains une partie des matchs aller et Lucien Laurent est transféré à Toulouse à la fin du cycle aller. C'est trop pour que l'équipe puisse jouer les premiers rôles, d'autant plus que l'arrière-central autrichien Strobl ne donne pas satisfaction et repart dans son pays après le premier match de championnat contre le RC Paris. On décide de faire venir le demi-centre du « Beogradsky de Belgrade » et de l'équipe de Yougoslavie, Stefanovic. Le contrat est signé mais, en pleine crise des Sudètes et dans une situation internationale explosive, la FFF « ne souhaite pas valider la venue d'un Yougoslave ». Pris de court, Charles Rumbold, le nouvel entraîneur, fait avec les moyens du bord.

Ex-International autrichien (15 sélections), entraîneur depuis sept ans, à Gênes et en dernier lieu à Verviers en Belgique, le solide Rumbold succède à Pépi Blum. Constant Tison et Raoul Sbarra sont recrutés à Valenciennes, le premier pour jouer demi, le second inter. Avec la défection de Strobl, Sbarra, premier Argentin du Racing, hérite en fin de compte du poste d'arrière-central qu'il avait occupé à Sochaux lors de la saison 1936/1937. C'est donc sur une équipe - Dambach ; Lohr, Roessler ; Tison, Sbarra, Halter ; F. Keller, Laurent, Rohr, Waechter, Magnin - que l'on compte

pour passer l'essentiel de la saison. En réserve, il y a quelques amateurs (Amouroux, Sager, Humbert, Ober, Rolland) comme joueurs de champ, l'espoir Charles Hoffmann et le confirmé Willy Wagner, l'ancien portier de l'ASS devenu Champion de France à Sochaux, en dernier lieu à Valenciennes, tous les deux prévus pour suppléer Alfred Dambach, l'ancien gardien du CS Neuhof qui s'est finalement révélé être un élément de qualité entre les poteaux strasbourgeois, la saison écoulée.

L'équipe strasbourgeoise se comporte mieux que prévu. Elle bat de grosses pointures à la Meinau : Sochaux et Rouen, par exemple, (cinq buts de Rohr lors de ce dernier match gagné 5-1 !). Au tiers du championnat, le RCS n'est pas plus mal classé que Sochaux, Paris ou Rouen, d'autres grands. L'absence de Fritz Keller, dont on avait reparlé pour l'Equipe de France, fait le bonheur d'Alphonse Rolland, 19 ans à peine, en provenance de Forbach et qui saisit sa chance sur l'aile droite de l'attaque strasbourgeoise. Au point de devenir titulaire, même après le retour de l'ailier international mais celui-ci sait jouer indifféremment sur l'aile droite ou gauche. A mi/championnat, le Racing passe un moment difficile, surtout après l'élimination en Coupe de France par les amateurs de Hayange. Ober et Humbert font des apparitions dans une équipe qui remonte la pente. Finalement, la dixième place est décrochée, loin des relégués et loin des premiers, Sète le Champion, Marseille son dauphin et le RC Paris, troisième. Une saison convenable au final si l'on prend en compte toutes les mauvaises surprises qui se sont abattues sur la formation de Rumbold.

Le Racing Club de Strasbourg 1938/1939:
debout : Lohr, Wagner, Magnin, Sbarra, Guebhardt, Cay, Hoffmann, Tison, Dambach, Roessler, Halter, Laurent, Rolland -
assis : Zinsmeister (secrétaire général), F. Keller, Humbert, Rohr, Waechter, Sager, Rumbold (entraîneur)

Le qualificatif de convenable peut également être employé pour le résultat final du FC Mulhouse de la saison 1938/1939. L'avant-dernière place du championnat de Division 2 avait jeté un sérieux doute sur la question de la poursuite ou non du professionnalisme dans la cité du Bollwerk. Finalement, le club, toujours dirigé pour sa section professionnelle de football par le Président Waechter, repart en Division Interrégionale avec son voisin colmarien en ligne de mire.

Rodolphe Hanak, après un détour au SK Bata en Tchécoslovaquie, sa patrie, revient entraîner le FCM. Une histoire sans fin, cette relation Hanak/Ville de Mulhouse qui dure depuis une dizaine d'années, d'abord avec le CAM, puis avec le FCM et avec ce dernier, on n'en est plus aux débuts. Le FCM perd Lucien Badina pas très sûr dans les buts mulhousiens durant les deux saisons qui viennent de s'écouler, au cours desquelles Collet et Bohrer se sont imposés comme gardiens numéros 1. L'ancien goal du FC Haguenau accepte d'être la doublure de Di Lorto à Sochaux. L'effort de recrutement est important, au moins sur un plan numérique. Ainsi arrivent dans la cité du Bollwerk : Marcel Carisio, le gardien de but du « Gallia Club Oranais », Abdelkader Hachelouf, l'avant-centre de « l'Avant-Garde Club de Mascara », Christophe Carriou et Antoine Barosso de « La Jeunesse Sportive Saint-Eugène » d'Oran tous les deux, l'ailier de Troyes Ferenc Szego, un Hongrois naturalisé français, deux Sochaliens, Gabriel Lalloué l'arrière droit vainqueur de la Coupe de France 1937 et Padron l'inter espagnol, le Tchèque Rodolphe Wrba, avant-centre du FC Teplitz, de sorte que « Football » du 24 août 1938 considère « Mulhouse bien armé » pour la nouvelle saison. Un peu plus tard dans la saison, Joseph Mogliazzi, l'ancien espoir du CA Mulhouse, qui a fait carrière dans différents clubs de Division 2, revient à Mulhouse et signe au FCM une « licence spéciale », c'est-à-dire de semi-professionnel.

Le FC Mulhouse 1938/1939:
debout : Metz, Carisio, Jaeck, Lalloué, Rummelhardt, Bilger, Deiss - accroupis : Szego, Wrbat, Parmeggiani, Peiffert

Le FC Mulhouse 1938/1939:
debout: Koch (dirigeant), Wrbat, Barosso, Hachelouf, Metz, Lalloué, Deiss, Bohrer, ? -
accroupis : Rummelhardt, Parmeggiani, Gall, Peiffert

Colmar est encore en pleine effervescence au cours de l'été 1938. Non seulement les « Sports Réunis » viennent de faire une extraordinaire saison dans leur premier championnat professionnel mais le « FC Colmar » vient de décrocher le titre de Champion d'Alsace, une première pour ce club qui est l'un des plus anciens d'Alsace. Aux SRC, les choses sont allées très vite : l'annonce officielle de la candidature du club au « Groupement Professionnel » date du 11 avril 1937, l'accord de la FFF est communiqué le 9 juin, le samedi 26 juin l'AG des SRC ratifie la décision de créer une section professionnelle de football et élit un Comité de la Section Professionnelle composé de MM. Joseph Lehmann (Président), Fischer (Directeur Sportif) et Fritz Schuller (Directeur Sportif Adjoint), à l'intérieur même des SRC présidés également par Joseph Lehmann, assisté des vice-présidents MM. Bury, Fischer et Schuller Eugène. En mai 1938, le club est aux portes de l'élite du football français et fin août 1938, il inaugure le « Stade des Francs » rénové qui s'appelle désormais « Stade Joseph Lehmann ». C'est une décision de l'AG 1938, « sur proposition des sections football et athlétisme »[62]. L'inauguration des nouvelles infrastructures a lieu le 21 août 1938. Le stade dispose - chose unique en France - d'une installation pour nocturnes « de 24 projecteurs placés à 15 mètres de hauteur permettant au public de voir une rencontre sans le moindre problème. Si la FFF n'a pas encore donné l'accord pour laisser jouer des matchs officiels en nocturne, c'est qu'elle craint, que par cet équipement, les joueurs des SRC aient rapidement l'étiquette de sportifs trop gâtés »[63].

Une action de match au stade Joseph Lehmann en Coupe de France contre Lens -
au premier rang, Charles Heine, futur International A.

Gâtés, les joueurs du Président Lehmann le sont vraisemblablement. Le public aussi car en démarrant la saison, les SRC disposent d'un effectif qui permettrait de mettre sur pied deux équipes professionnelles ! Ainsi l'entraîneur Lowy a-t-il à sa disposition en tout début de saison :

62- DNC du 4 août 1938.

63- DNC du 6 août 1938

- gardiens de but : Wozniak, Dessonet,
- arrières latéraux : Gardet, Delacour,
- demis : Gougain, Othman, Demuth, Logez, Deneberger, Kreutzer, Schaden,
- attaquants : Belko, Tellechéa, Zopp, Boudjema, Emenoz, Aavit, Villacampa, Meyer, Krickl

sans compter Bosson, Walk, Lopez, Collet, Scopsi, Jordan, Boumezrag, Szepès, placés sur la liste des transferts. Emile Harthong, l'ancien Strasbourgeois et Sochalien a signé une licence pour les SRC mais est reparti aussitôt pour Boulogne.

Le recrutement est, une fois de plus, assez impressionnant. En juillet et août 1938 arrivent [64] :

- Albert Gougain, 29 ans, demi ou demi-centre, Champion de France avec Sochaux en 1934/1935 avec 23 titularisations, 20 en 1935/1936, au Red Star en 1936/1937 et de retour à Sochaux pour la saison 1937/1938,
- Edouard Meyer, l'ancien Wittenheimois qui n'a pas percé au Racing Club de Strasbourg,
- Louis Dessonet, la doublure du goal Mayer à Strasbourg,
- Arpad Belko, 27 ans, Hongrois naturalisé français, l'ailier droit de Sochaux depuis qu'il a quitté Antibes à l'issue de la saison 1934/1935,
- Gérard Wozniak, 25 ans, le gardien de l'US Boulogne, ex-doublure de Défossé à Lille,
- Mohamed Bhir Othman, 21 ans, demi au Stade Malherbe de Caen, un battant né à Tunis,
- Mohamed Boudjema, 23 ans, l'attaquant de Saint-Etienne,
- Paul Delacourt, le demi de l'Excelcior de Roubaix, ex-CORT et Amiens,
- Rémy Fourmond, l'inter-droit du Red Star de Paris,
- Henri Jan[65], l'arrière latéral de Caen.

Finalement, les départs sont ceux de Szepès et Harthong à Boulogne où Padron du FCM, à peine acheté, les rejoint. Boumezrag et Boccon optent pour Charleville, Gardet pour Saint-Etienne, Lopez pour l'US Bassin de Longwy, Aravit résilie son contrat et « reprend le fonds de commerce de ses parents en Algérie »[66]. Excepté Jordan qui disparaît du football français, les autres joueurs mis sur la liste des transferts restent colmariens.

A Colmar, l'effectif est pléthorique, même pour un championnat de 23 équipes, de 44 journées par conséquent. La situation s'est en plus compliquée par la nouvelle réduction du nombre des étrangers : de 3 à 2 pour cette saison 1938/1939. Or, Lowy dispose de trois étrangers de talent : Schaden, Zopp, Telléchéa. D'où l'obligation de faire des choix difficiles chaque semaine, de sacrifier un de ces trois joueurs, un non-sens sur un plan purement sportif. Autre difficulté à gérer : les quatre gardiens puisque le club n'a pas trouvé preneur pour Collet, encore moins pour Scopsy qui est italien. En effet, avec la nouvelle réglementation, tout étranger qui n'est pas un titulaire indiscutable a de moins en moins de chance de trouver un club. C'est le cas de Scopsy, la doublure de Platko au FC Mulhouse en 1932/1933.

La composition de l'équipe en ce début de saison s'articule autour de : Wozniak ; Jan, Delacourt ; Gougain, Schaden, Othman, Logez ; Belko, Boudjema, Zopp, Tellechéa, Emenoz. Dans ces conditions, Dessonet, Collet, Scopsy, Deneberger, Walk, Demuth, Villacampa, Kreutzer, Krickl, Fourmond, Emmenegger, Meyer jouent en équipe réserve qui évolue en « Coupe Herlory », un genre de mini-championnat des réserves professionnelles des clubs de l'Est de la France.

Après une dizaine de journées, Colmar et Mulhouse sont dans le premier tiers du classement. Le Red Star, Reims et Rennes ont déjà creusé un écart de cinq ou six points. Hanak[67] a beaucoup moins de possibilités pour faire tourner son effectif que Lowy. Bohrer ou Carisio ; Metz, Lalloué ; Barosso, Gall, Peiffert, Bilger ; Szego, Hachelouf, Vrba, Permeggiani, Rummelhardt, Deiss, Jaeck Karrer disputent les premières rencontres.

Le 13 novembre 1937, les SRC accueillent le FCM. Le derby bat les records de recette et de spectateurs : 40.000 francs pour plus de 6.000 entrées payantes. Collet ; Demuth, Delacourt ; Gougain, Telléchéa, Othman ; Emonoz, Villacampa, Zopp, Boudjema, Lopez sortent vainqueurs 5-1 de : Bohrer ; Metz, Lalloué ; Rummelhardt, Peiffert, Heinrich ; Szego, Bilger, Vrba, Parmeggiani, Jaeck.

64- Voir Football et les DNC, très complets dans la description de la carrière des joueurs achetés

65- il arrive que le nom francisé de Jean soit employé

66- Football nr 452 du 14 septembre 1938, page 4 « faits divers ». Concernant Lopez, voir décision du 2 décembre 1938 de la « Commission du Statut Professionnel » réglant le litige SRC/USBL sur le montant du transfert - Football nr 469 du 11 janvier 1939

67- Le contrat de Rodolphe Hanak avec le FCM est homologué par la « Commission du Statut Professionnel » le 7 septembre 1938 - voir Football nr 455 du 5 octobre 1938

Les SR Colmar 1938/1939:

Debout : Villacampa, Gougain, Logez, Delacour, Wozniak, Jan, Othmann, Lowy (entraîneur) - accroupis : Demuth, Tellechea, Zopp, Boudjema, Belko

Debout : Emenoz, Gougain, Tellechea, Belko, Delacourt, Collet, Dupraz - accroupis : Heine, Demuth, Zopp, Boudjema

Debout : Gougain, Demuth, Logez, Wozniak, Delacourt, Jan, Lowy (entraîneur) - accroupis : Othman, Villacampa, Tellechea, Zopp, Boudjema, Belko

En novembre, Louis Gabrillargues, l'ancien International de Sète qui avait signé en début de saison à Sochaux, renforce Colmar et en décembre, René Schillemann, l'ancien espoir du CAM, finaliste de la Coupe de France avec Marseille en 1934, le FCM. On rappelle des amateurs : Heiné et Meyer à Colmar, Pflieger et Hartmann à Mulhouse. Les SRC battent en 32e de finale de la Coupe de France (3-1) un RC Lens bien placé en Division 1. Pour Jean Eskenazy, le journaliste de « Football »[68] « si Colmar continue sur sa lancée, l'équipe fera du bruit en Coupe et en championnat. Elle a trouvé une homogénéité qui lui manquait l'année dernière et son moral est extraordinaire. La défense est sobre et solide, les demis athlétiques et travailleurs. Zopp est un lutteur, Boudjema a une classe innée et les deux ailiers Belko et Emenoz sont rapides et ont un bon tir. Enfin, Colmar eut hier un jeune produit local : Heiné, un des grands artisans de la victoire. Ce gosse de dix-neuf ans joua avec l'autorité d'un maître. Il a cette qualité prédominante : le sens du football. Retenez bien son nom ».

A Saint-Ouen, le 24 décembre 1938, contre le Red Star solide leader, les hommes de Lowy[69] arrachent le match nul 2-2 sur un doublé de Boudjema. De l'avis de Pierre Junqua, le reporter de « Football », « pour l'accession en Division Nationale, le Red Star, Rennes et Colmar sont à égalité. La force de Colmar, dimanche, fut la valeur offensive de sa ligne de demis : Telléchéa preste, habile, vif, s'est parfaitement adapté à son rôle de pivot. Mais, ancien inter, il se laisse parfois emporter trop loin en attaque. Sans doute fait-il confiance à ses deux arrières qui sont des backs solides aux dégagements puissants, mais il devrait également laisser au jeune Heiné et au talentueux Boudjema le soin de continuer la contre-offensive. L'inter gauche nord-africain fut le meilleur joueur du match. Sur ce terrain enneigé par places, dans le froid glacial de Saint-Ouen, Boudjema parut aussi à l'aise que sur les champs de jeu ensoleillés de son pays méditerranéen. Ses dribbles, ses changements de pied, sa touche de balle et ses tir mystifièrent bien souvent les Audoniens qui avaient la tâche de le marquer ».

Au classement, les positions n'évoluent pas beaucoup. Les deux clubs haut-rhinois sont toujours dans le premiers tiers du classement mais les trois leaders ont, à présent, près de dix points d'avance. Schaden, depuis quelque temps, ne joue plus. C'est Telléchéa ou Gabrillargues qui occupent le poste de demi-centre. Après avoir joué l'un ou l'autre match du cycle aller, Krickl est rappelé début avril 1939, contre Arras et il réussit le but du match nul (1-1).

A Mulhouse dans les buts, Bohrer s'est imposé vis-à-vis de Carisio. Le FCM parvient en 16e de finale de la Coupe de France. A Nancy, le 5 février 1939, les fécémistes sont éliminé par le RC Paris, futur vainqueur de l'épreuve. Les équipiers d'Oscar Heisserer se qualifient sans peine face à une équipe formée de Bohrer ; Lalloué, Pflieger ; Rummelhardt, Gall, Peiffert ; Karrer, Hachelouf, Jaeck, Hartmann, Szego.

Dans la dernière ligne droite, les deux clubs reviennent très forts. Avec 54 et 52 points, Colmar termine sixième et Mulhouse huitième. Les deux promus, le Red Star (71 points) et Rennes (68 points), sont loin devant. Une bonne saison finalement pour les deux clubs et Auguste Zopp, quatrième réalisateur de ce championnat de Division 2 avec 30 buts.

Saison 1939/1940 : « tous sélectionnés »

La dernière journée du championnat de France 1938/1939 a lieu le 27 mai. La reprise de la nouvelle saison est prévue pour le 27 août 1939, ce qui laisse trois mois aux dirigeants pour former leur nouvelle équipe. Le recrutement de la saison à venir est opéré dans un contexte de relations internationales très tendues. Hanak, Vrba, Zopp, Gall, par exemple, désormais « Allemands » et non plus Tchèques et Autrichiens, qui sont allés passer leurs vacances dans leurs pays d'origine, n'obtiennent plus les visas des autorités allemandes pour rentrer en France. Par ailleurs, de nombreux joueurs français, toutes régions confondues, n'ont plus d'adresse civile mais indiquent celle de leur unité d'incorporation dans la demande de licence professionnelle. Ca sent la guerre. Pourtant les clubs recrutent.

Le Racing Club de Strasbourg a prévu de faire venir le yougoslave de Sochaux et ex-RC Paris Alex Zivkovitch, Roger Thévenot l'ailier gauche de Rennes, Camille Cottin l'inter de Reims, l'arrière Paul Guebhardt revenu au bercail après un passage à Nice la durée de son affectation au 20e Bataillon de Chasseurs Alpins d'Antibes, et fait signer une licence professionnelle à François Pachurka, un jeune polonais de Merlebach, Alphonse Ober du Sporting de Schiltigheim, Marcel Beitz du FC Koenigshoffen, Gérard Schaaf du FC Cronenbourg et Marcel Lergenmuller, un junior formé au club. Ainsi, la nouvelle formation comprendrait une vingtaine de professionnels : Dambach, Hoffmann, Lergenmuller ; Guebhardt, Roessler, Ober ; Halter, Sbarra, Magnin, Tison, Pachurka ; F. Keller, Rolland, Waechter, Schaaf, Rohr, Cottin, Thévenot, Beitz. A huit jours, de l'ouverture du championnat, il n'est plus question de Zivkovitch[70].

68- Football nr 466 du 21 décembre 1938

69- L'équipe avait joué dans la composition suivante : Collet ; Demuth, Delacourt ; Gougain, Telléchéa, Gabrillargues ; Emenoz, Heiné, Zopp, Boudjema, Belko

70- Football nr 501 du 23 août 1939 donne l'effectif du Racing tel qu'il est finalement prévu. Sbarra, qui devait être remplacé par Zivkovitch, est resté strasbourgeois ce qui a dû avoir pour conséquence d'annuler la venue du Yougoslave.

Le Racing Club de Strasbourg 1939/1940, une saison qui n'aura pas lieu :
debout : Zinsmeister (secrétaire général), F. Keller, Schaaf, Magnin, Rolland, Sbarra, Rohr, Thévenot, Beitz, Rumbold (entraîneur) -
accroupis : Waechter, Halter, Ober, Dambach, Lergenmuller, Roessler, Pachurka, Cottin

Les SRC ont prévu de se renforcer avec l'arrière de Nice Robert Costamagna, le demi Louis Vernay de Dieppe, l'ailier gauche Robert Segaux de Bordeaux, l'avant-centre Pierre Herpin de Charleville, Horacio Telléchéa[71], l'ex-buteur du Penarol de Montevideo au FC Metz la saison écoulée, et l'amateur de Valentigney Hutiez. Charles Heiné passe professionnel. L'entraînement sera confié à Peics, un ancien International hongrois, en poste ces deux dernières années à La Chaux de Fonds. Ainsi, la nouvelle formation aurait l'allure suivante : Wozniak, Scopsy ; Demuth, Delacourt, Costamagna et l'amateur Frey ; Gougain, Gabrillargues, Othman, Vernay ; Emonoz, Heiné, Zopp, Boudjema, Zopp, Herpin, Segaux et les frères Telléchéa.

Les SR Colmar à Charleville : Pedro Duhart, l'ancien Sochalien qui pose avec les Colmariens, joue en fait à Charleville.

A Mulhouse, Paul Heinrich, l'ancien International amateur, une figure historique du club est nommé entraîneur. Szego et Bohrer partent à Nancy, Hachelouf à Alès, Peiffert à Rennes. Trois Colmariens prennent le chemin de Mulhouse : Dessonet, Villacampa et Kreutzer. Emile Humbert et Guillaume Colbus, deux amateurs du Racing Club de Strasbourg, Abdelkader Missoum et Curt Keller, les deux ailiers de Sochaux ainsi que l'arrière Jean Cavalli de l'Olympique de Marseille rejoignent également les rangs mulhousiens.

Tous ces projets, mûris à Strasbourg, Colmar et Mulhouse, vont tomber à l'eau. Les SRC et le FCM disputent, pourtant encore, un match de préparation qui donne une idée des équipes pour la nouvelle saison[72]. Le dimanche 20 août, les Colmariens écrasent les Mulhousiens sur le score de 6-0 (six buts de Horace Telléchéa, « un double hat-trick » indique la presse. Mais le vendredi 25 août 1939, « Le Sport Alsacien » annonce le report de toutes les rencontres de football - amicales ou de championnat - jusqu'à nouvel ordre. Quant à « Football », Marcel Rossini signe l'article suivant en première page de l'édition du jeudi 30 août : « Dimanche dernier devait avoir lieu l'ouverture du championnat de France. Elle a été remise à plus tard. Dirigeants et joueurs de football sont des gens au cœur jeune, aux muscles vifs. Dans leur grande majorité, ils sont tous « sélectionnés ». Ils attendent, dans le calme, de faire leur devoir si besoin est, sans restriction et sans faiblesse ». La fin d'une époque, celle que l'on désignera plus tard d'une manière générale sous le terme évocateur « d'avant-guerre », pour le football professionnel alsacien, l'âge d'or.

71- Les frères Telléchéa sont Argentins, d'ascendance française. Avant-centre du Penarol de Montevideo, Horace est le meilleur buteur du championnat d'Uruguay.(Voir Football nr 436 du 25 mai 1938). Leur nationalité argentine est confirmée par les demandes de licences professionnelles. Voir par exemple celle d'Oscar pour les SRC : Football nr 442 du 6 juillet 1938, page 9

72- Pour les SRC : Wozniak ; Demuth, Delacourt ; Gougain, Gabrillargues, Othman ; Heiné, Telléchéa Oscar, Telléchéa Horace, Boudjama, Segaux - remplaçants : Vernay, Emonoz - Zopp n'est toujours pas rentré de Vienne. Pour le FCM : Dessonet ; Cavalli, Gall ; Rummelhardt, Kreutzer, Logez ; Missoum, Parmeggiani, Keller, Villacampa, Karrer - remplaçants : Metz, Deiss, Humbert.

Grands joueurs

Avant d'évoquer les Internationaux de la période, passons en revue les Alsaciens en activité dans les clubs de Division 1 et 2 en 1939. Les Mulhousiens d'abord : Othon Barella est au Havre, Pierre Korb à Sochaux, Paul Krebs à Troyes, Ernest Schulzendorf à Nice, François Unser à Lens, Arsène Casy à Saint-Etienne, Léon Boesinger du FC Saint-Louis à Rennes. Les Bischwillerois ensuite : Alfred Ehms garde les buts d'Antibes, Henri Nock est à Metz où Paul Thomas vient de terminer sa carrière active et Armand Feicht de muter pour Charleville. Enfin, le Haguenauvien Lucien Badina évolue à Sochaux et les Strasbourgeois Charles Hummel, Lucien Delfosse, Emile Scharwath et Charles Woerth jouent respectivement à Montpellier, Boulogne, Rennes et Arras. Certains ont connu de grands moments ailleurs qu'en Alsace. Après Henri Entz en 1926 avec Valentigney et Pierre Hornus en 1931 avec Montpellier, René Schillemann joue et perd avec Marseille la Finale de la Coupe de France 1934, Charles Woerth celle de 1936 avec Charleville, Henri Nock l'édition de 1938 avec Metz. En gagnant celle de 1939, Oscar Heisserer est le premier Alsacien à avoir remporté la prestigieuse épreuve. Curt Keller et Pierre Korb ont fait, quant à eux, le bon choix en partant à Sochaux. Ils sont les premiers Alsaciens devenus Champions de France. C'était lors de la saison 1937/1938.

Les frères Keller et Oscar Heisserer sont les nouveaux Internationaux de la période qui suit l'instauration du professionnalisme.

Né en 1913 à Strasbourg où son père Vieil/Allemand, qui avait épousé une Alsacienne de Plobsheim, s'était fixé. Des considérations familiales et professionnelles amènent la famille Keller à Karlsruhe où M. Keller père exploite une fabrique de cigarettes. Les huit enfants reçoivent des prénoms tantôt allemands, tantôt français. C'est ainsi que naissent Fritz et Curt à côté d'Albert, Alice, Paul, Marthe, Erwin ou Alfred. Fritz fait ses premières armes de footballeur au « Karlsruher Fussball Verein », un club au passé prestigieux. Il entre en équipe fanion et décroche, au tournant des années 1930, le titre de Champion de Bade/Wurtemberg. Changement de cap en 1931 : les parents Keller décident de rentrer en France. Les trois frères Keller rejoignent le Racing Club de Strasbourg. Albert qui est l'aîné, puis Fritz, puis Curt, prennent rapidement des places de titulaires en équipe fanion, au moment où le club opte pour le professionnalisme.

Auteur d'une très grande saison 1933/1934 à la pointe de l'attaque du Racing, ailier de débordement ou avant-centre, quel que soit son poste, Fritz Keller est l'élément marquant (au propre et au figuré) de l'équipe strasbourgeoise. En janvier 1934, à l'occasion du match contre Metz, « Football » écrit que « Strasbourg a une belle ligne d'avants dans laquelle l'avant-centre F. Keller s'annonce comme une grande vedette ». Les choses vont se précipiter. Le 15 mars 1934, il entre en Equipe de France B opposée à Suisse B. Tandis qu'Albert devient Champion de France Militaire avec le 158e RI de Strasbourg, que Curt entre en Equipe de France Amateurs contre l'Autriche, Fritz entre en Equipe de France A lors de Hollande-France, le 10 mai 1934. Il réalise une très grande partie, marquant le premier but et faisant marquer à Nicolas et Alcazar les quatre buts suivants sur des déboulés à l'aile droite suivis de centres. La France l'emporte 5-4 dans le stade olympique d'Amsterdam et Fritz Keller est naturellement retenu pour la Coupe du Monde 1934. Successeur de Libérati et prédécesseur d'Aston et de Courtois à l'aile droite des Tricolores, il obtient huit titularisations en Equipe de France A entre 1934 et 1937. Il laisse l'image d'un attaquant de style britannique, puissant, rapide, pouvant jouer à droite, à gauche ou au centre d'une attaque. Doté d'un tir redoutable des deux pieds et d'un excellent jeu de tête, Fritz Keller est autant passeur que buteur, et souvent buteur de loin, des 25 mètres.

France – Yougoslavie : 3-2 – décembre 1934 à Paris
Titulaires et remplaçants posent à la sortie des vestiaires du Parc des Princes
Debout : Gabrillargues, Laurent, Llense, Thépot, Gonzalès, SCHARWATH, Anatol, Verriest, Lietard, MATTLER.
Accroupis : KELLER, Courtois, Nicolas, Rio, Langiller

Ouverture du championnat 1934/35.
Le Racing reçoit Sète, Champion de France.
Fritz Keller salue Beck, le Capitaine des Dauphins

Après Fritz Keller, Oscar Heisserer est le second Racingman devenu International. Après Schirrhein où il est né en 1914, après le FC Bischwiller avec qui il devient Champion d'Alsace 1933/1934, International Amateur, sélectionné en Equipe d'Alsace Professionnelle alors qu'il est encore amateur. Une grande saison couronnée par le titre de Champion de France Militaire avec le 158e RI de Strasbourg et l'entrée en Equipe de France Militaire, celle qui remportera le 1er Challenge Kentish. A vingt ans, nous sommes à l'été 1934, il signe un contrat de joueur professionnel pour le Racing Club de Strasbourg qui vient d'accéder à la Division Nationale. Meneur de jeu et buteur au poste d'inter-gauche, le jeune Heisserer est un élément clef dans le dispositif de l'entraîneur Blum. En 1935, il entre en Equipe de France B et devient remplaçant en Equipe de France A, début 1936. En décembre 1936, il obtient sa première cape chez les Tricolores, à l'occasion du match contre la Yougoslavie à Paris. La France l'emporte 1-0 sur un but sur coup-franc des 25 mètres de Fritz Keller, son partenaire dans l'attaque du Racing. Oscar Heisserer est retenu pour la coupe du Monde 1938. Il est le second Racingman et second Alsacien sélectionné pour un tel évènement. Lors du match de quart de finale contre l'Italie, c'est lui qui égalise à 1-1. A l'issue du Mondial de 1938, il signe au Racing Club de Paris avec qui il remporte la Coupe de France 1939, tout en s'imposant au poste d'inter-gauche en Equipe de France. A la déclaration de guerre, il compte 13 sélections, deux de moins que Willy Lieb, autre Tricolore sorti des rangs du FC Bischwiller et qui est toujours le joueur alsacien le plus capé de la période de l'entre-deux guerres.

FRANCE-ITALIE - 5 Décembre 1937
Debout : Bourbotte, Fosset, Mattler, Cazenave, Di Lorto, Delfour.
A genoux : Courtois, Heisserer, Nicolas, Veinante, Langillier.

Curt Keller, cadet de cinq ans de son frère Fritz, connaît le même cursus qu'Oscar Heisserer : l'Equipe de France Amateurs, puis l'Equipe de France B, le 27 octobre 1935 contre le Luxembourg à 18 ans à peine, enfin la consécration en Equipe de France A, le 10 octobre 1937 contre la Suisse sous le maillot du FC Sochaux. Ce sera la seule sélection de cet ailier, extraordinairement doué, rapide, percutant et buteur.

Parmi les grands joueurs de l'entre-deux guerres, il y a bien sûr les grands étrangers : Kumhofer, Weselik, Gall à Mulhouse, Zopp à Colmar, Havlicek, Stroh, Schaden, Hummenberger, Hoffmann à Strasbourg. Tous sont Autrichiens. Hors concours, à la fois pour ses performances et sa longévité au plus haut niveau en France, il y a l'avant-centre allemand du Racing Club de Strasbourg Ossi Rohr : né en 1913 à Mannheim, attaquant de Mannheim, du Bayern de Munich et des Grasshoppers de Zurich avant sa venue à Strasbourg. Ossi Rohr est l'auteur de 118 buts en championnat[73] pour le Racing entre les saisons 1934/1935 et 1938/1939. Ne sont donc pas comptés dans ce chiffre ses nombreuses réalisations en Coupe de France, et notamment lors du parcours victorieux du Racing en 1936/1937. Sur la même période de cinq saisons, seuls le Rouennais Jean Nicolas (139 buts) et le Sochalien Roger Courtois (118) ont devancé le buteur allemand. International à moins de 20 ans, auteur de deux buts lors du match Allemagne - France (3-3) en mars 1933, Oscar Rohr est le plus grand joueur étranger ayant opéré dans les clubs professionnels alsaciens avant 1939.

Action de match du buteur Ossi Rohr au stade de la Meinau

73- « Nicolas, Courtois, Rohr, princes des buteurs », voir article et surtout statistiques établies par « Football » nr 494 du 5 juillet 1939

III- Les nouvelles réalités de la fonction de dirigeant d'un club professionnel

A l'AG 1933 de la FFF, Henri Delaunay met l'accent sur l'apport du professionnalisme. A l'issue de cette première saison, le Secrétaire Général évoque les progrès réalisés. Il les situe dans le statut du joueur et dans l'amélioration technique du football, deux domaines sur lesquels les dirigeants des clubs ont une prise directe, des sujets difficiles parce qu'entièrement nouveaux pour eux. « Les 400 joueurs professionnels, recherchés par les clubs autorisés à raison de leur valeur et qui seraient sans doute restés, sous l'hypocrite formule précédente, les amateurs marrons les plus notoires, sont maintenant rétribués par contrat, ouvertement et loyalement ». Ce qui doit avoir pour conséquence, « la rénovation de l'amateurisme » en rendant à la masse des sportifs « l'idéal bienfaisant de l'amateurisme qui était en passe de se corrompre ». Un résultat obtenu, selon H. Delaunay, dans ses grandes lignes dès la première saison. De plus, dit le Secrétaire Général du football français, « le contact régulier des meilleurs joueurs en une épreuve nationale par matchs aller et retour sur tout le territoire, eut, pour première conséquence, de constituer une élite nationale. Les joueurs, soumis à l'entraînement physique et au labeur de matchs durs contre les meilleures équipes françaises, progressèrent à la fois en endurance et en valeur technique. La venue d'excellents joueurs professionnels étrangers, interdite jusqu'à ce jour, contribua aussi à élever le niveau des grandes équipes de club dont le football français bénéficiera à son tour »[74].

III-1
Un contrat de travail comme pour tout travailleur

Le « contrat de joueur professionnel » a le grand avantage de préciser les droits et les devoirs des parties. Du monde professionnel vis-à-vis du monde amateur, d'abord car en cas de « mutation d'un joueur amateur dans un club autorisé à utiliser des professionnels », le club professionnel est redevable « aux clubs auxquels le joueur aura appartenu pendant les trois années précédentes » d'une indemnité, au maximum à 3.000 francs. Ensuite entre le club et le joueur. Ce dernier s'engage[75] :

1- « à jouer pour le Club d'une manière efficace et au mieux de ses possibilités,

2- à se rendre à l'entraînement,

3- à faire tout ce qui est nécessaire pour se mettre et rester dans la meilleure condition physique possible et à se plier à toutes les disciplines d'entraînement et autres instructions du Club

4- à se soumettre à tous les règlements généraux et particuliers de la FFF ou de toute Association, Ligue ou Entente dont le Club serait membre

5- S'il se montre notoirement insuffisant ou s'il se rend coupable de mauvaise conduite et de désobéissance aux règles de discipline du Club, il lui sera fait application des dispositions de l'article 6, chap. 1er (pour motif grave : résiliation ; pour infractions légères : amende ne pouvant dépasser le ¼ du salaire mensuel, suspension sans salaire de 15 jours maximum).

Les droits d'appel du joueur contre ces décisions son les suivantes :

- Après avoir reçu notification par écrit des raisons de l'amende, de la suspension ou de la résiliation du contrat, le joueur est autorisé à faire appel dans les 48 heures pour l'amende et la suspension, dans les huit jours pour la résiliation
- Aux termes des articles 4, 5, 6, 7 et suivants du chapitre 5 du Statut Professionnel, le Club a le droit de retenir le joueur pour la saison suivante en lui assurant un salaire minimum de 1.200 francs par mois si le joueur a moins de deux ans au Club comme joueur professionnel et 1.500 francs s'il a plus de deux années de présence
- Avant le 1er juin de chaque année, un joueur professionnel dont le salaire est inférieur soit à 1.200 francs, soit à 1.500 francs, suivant son temps de présence au Club et désirant pour l'année suivante une augmentation de salaire, devra en faire la demande à son Club par carte-lettre recommandée. Le Club devra répondre avant le 1er juillet.
- Le joueur dont le contrat n'aura pas été renouvelé ou qui n'aura pas été retenu par son Club, sera à partir du 1er juillet porté par son club ou à défaut sur sa demande par la Fédération sur des listes de transferts. Le joueur a droit sur le montant du transfert à un pourcentage déterminé par l'article 2 du chapitre 5 du Statut Professionnel.

74- AG 1932/1933 de la FFF - Compte Rendu Moral présenté par le Secrétaire Général - Football nr 190 du 10 août 1933.

75- Pour exemple, les contrats signés par Ernest Waechter avec le Racing Club de Strasbourg pour les saisons 1936/1937, 1937/1938, 1938/1939, 1939/1940.

Les Clubs devront obligatoirement assurer leurs joueurs professionnels contre les accidents survenus dans l'exercice de leur profession par une police leur garantissant les avantages au moins égaux à ceux prévus par la législation sur les accidents de travail ».

Pour les plus critiques, le professionnalisme est « un commerce de personnes qui dure deux mois en été, dépasse les frontières de l'Europe Continentale et dans lequel interviennent les agents des grands clubs »[76]. Mais, en s'intégrant dans la législation sociale française, le contrat du footballeur professionnel est incontestablement une réussite et dès le départ. Il débouche très vite sur de nouvelles avancées ou des réflexions qui jettent des bases pour le futur. Ainsi, l'idée de « contrats de un, deux ou trois mois »[77], celle « d'un syndicat des joueurs »[78], le « rachat du contrat par le joueur »[79] pour lui permettre de négocier lui-même les conditions avec le nouveau club, les « mutations en cours de saison »[80], la « prime de fidélité »[81] pour le joueur restant dans son club plus longtemps que la normale, ou le « contrat d'essai »[82].

Des nouveautés de droit social, par conséquent, pour des dirigeants sortant du monde des amateurs et qui n'étaient pas habitués à être employeurs.

III-2
Le filière de recrutement dans l'Europe danubienne

La mise sur pied d'une équipe compétitive présente des difficultés bien plus importantes que l'application de la nouvelle réglementation propre au métier de footballeur. Pour tous les clubs, le RCS et les SRC entre autres, il s'agit de franchir en quelques semaines le fossé séparant l'élite régionale, ou à peine parfois, de l'élite nationale. D'autres, de surcroît, considèrent que pour avoir une grande équipe, il faut posséder de grandes étoiles. Pour ce faire, la solution est de faire appel à l'étranger, évidemment aux pays les plus performants sur l'échiquier du football européen, britanniques et d'Europe Centrale, par conséquent. Une démarche rôdée depuis quelques saisons par les plus grands clubs français. Souvenons-nous des Brodie, Remay, Wilhelm, Hurzeler à Mulhouse et ce avant même que l'on ne pense sérieusement au professionnalisme. Une démarche qui dépassait le cadre des clubs, la FFF ayant adopté en 1928 « un programme pour l'amélioration du football français » qui prévoyait, entre autres points, le recrutement d'entraîneurs étrangers en France et l'instruction des entraîneurs français à l'étranger. Ainsi, Gabriel Hanot conseille-t-il à la FFF, « d'envoyer à ses frais, en Angleterre, deux anciens Internationaux français pour étudier les méthodes d'entraînement. Ils deviendraient à leur retour en France de véritables professeurs de football et formeraient des élèves mis à leur disposition par les Ligues et les clubs ». De même, réfléchit-on sérieusement aux conclusions de la Fédération hongroise sollicitée « pour arriver à un haut degré de perfectionnement ». Parmi elles, il y a différentes idées : « 1) de contracter un entraîneur anglais ou d'un autre pays bien connu, 2) faire jouer dans les clubs français un ou deux excellents joueurs étrangers »[83]. Elles vont vite faire leur chemin.

« Si l'on consulte les listes des transferts et les nouvelles demandes de licences professionnelles, on est frappé de constater un départ massif des joueurs britanniques qui constituaient, la saison dernière, la majorité des footballeurs étrangers opérant en France » commente « Football », le 10 août 1933. Attirés par les sur/rémunérations effectuées la première année par les clubs français qui n'avaient pas trop de repères en matière de politique salariale et déçus des corrections à la baisse qui se seraient produites au regard de leurs performances sur le terrain, une partie des joueurs britanniques retraverse la Manche dès la fin de la première saison de professionnalisme. Désormais, « c'est du beau Danube bleu (Pilzen, Vienne Budapest) que nous vient la lumière » selon le même journal qui complète son analyse ainsi : « La moitié des nouveaux joueurs venus d'Europe Centrale sont d'origine hongroise (...). L'Autriche a envoyé elle aussi un lot considérables de très bons joueurs en France ».

En Alsace, la filière autrichienne s'impose nettement. Pour des motifs sportifs, économiques, politiques. Le très haut niveau qualitatif du football autrichien, la crise économique, plus forte en Europe Centrale et qui a des incidences directes sur les finances des clubs, la menace de « l'Anschluss » de l'Autriche à l'Allemagne et la doctrine nazie en matière de sport, sont autant de raisons qui incitent les footballeurs Autrichiens à mettre le cap sur l'Ouest, la France et la Suisse principalement. En fait, le recrutement autrichien par les trois clubs alsaciens est justifié par des raisons sportives et facilité par les crises et tensions économiques et politiques du moment.

76- « Le Sport » (Bnus MFL 287) du 8/9/ 1935, page 3 - « Recrutements et transferts dans les clubs professionnels »

77- Football nr 182 du 8 juin 1933, pages 6 et 7 - Décisions prises au Conseil National

78- Football nr 222 du 29 mars 1934, page 6, « Faits divers ».

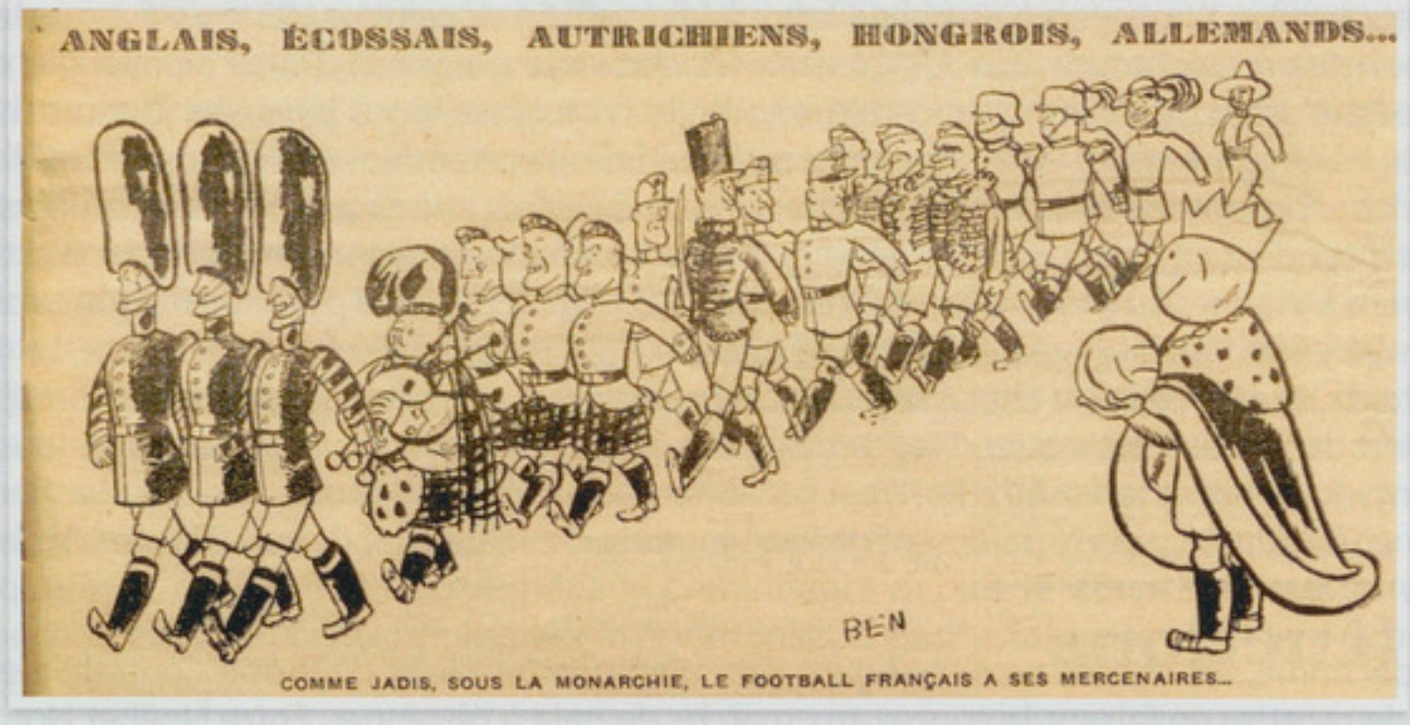
79- C'est le cas du Hongrois Berkessy qui rachète son contrat au RC Paris et se réengage avec Ferencvaros - Football nr 235 du 28 juin 1934, page 3

80- Le Sport du 24 mai 1936. Emile Harthong a utilisé à deux reprises cette possibilité : à Longwy et aux SR Colmar

81- Football nr 441 du 29 juin 1938, page 11 et nr 471 du 25 janvier 1939, page 11

82- Par exemple, Chrysantis à l'AS Troyes - Football nr 425 du 9 mars 1938, 21e liste de demandes de licences professionnelles

83- Elle est détaillée dans les DNS du 16 avril 1928



« Football » du 10 août 1933

Sur le niveau du football autrichien, il n'y a pas l'ombre d'un doute quand démarre le professionnalisme en Alsace. En 1932, d'aucuns se demandent si l'équipe d'Autriche n'est pas la meilleure au monde. N'ayant pas fait, en 1930, le lointain déplacement en Uruguay, elle ne peut être jugée sur cette Coupe du monde. Par contre, depuis un an elle a un impressionnant bilan derrière elle : onze matchs, deux match nuls (Italie et Tchécoslovaquie) et neuf victoires dont un cinglant 5-0 à Vienne contre l'Ecosse ! En fait, le résultat du match Angleterre/Autriche, fixé au 7 décembre 1932, déterminera lequel des deux pays domine le football mondial. Ce match de Stamford Bridge est considéré comme le plus grand jusqu'à présent dans l'histoire du football. « Des milliers de spectateurs venus de Prague, Berlin, Zurich, Budapest, Paris et autres lieux se rendront à Londres » commente « Football » le 17 novembre 1932. Sans Schramseis et Blum, les deux arrières latéraux (futurs Rouennais et Strasbourgeois) qui avaient participé à la victoire sur l'Ecosse, mais avec Gall le futur Mulhousien, par contre, la formation de Meisl perd le match. Le score est très serré : 4-3 pour les Anglais qui s'en sortent bien ce jour là à tel point que bon nombre de reporters considèrent l'Autriche comme le vainqueur moral ! C'est dans ce très riche réservoir du football autrichien que le FCM (Kumhofer, Weselik, Gall), le RCS (Stroh, Schaden, Hummenberger, Hoffmann), les SRC (Schaden, Zopp) puisent pour constituer l'épine dorsale de leur formation.

Brillant sur le terrain, le football autrichien est, par contre, fragile dans son fonctionnement, une aubaine en quelque sorte pour les clubs français. Né au début des années 1920, le professionnalisme traverse une crise de croissance dans tous les pays danubiens avant 1930 déjà. En 1927, « Le Miroir des Sports » fait état des premières difficultés du football autrichien[84] : « Le football professionnel ne nourrit pas son homme en Autriche et devant la faillite qui guette les clubs, ces derniers se sont vus dans l'obligation de licencier la plupart de leurs joueurs. La municipalité viennoise a été appelée à distribuer des indemnités de chômage. Une telle situation semble devoir provoquer, dans un avenir très prochain, une crise du professionnalisme en Autriche qui a pourtant lancé le mouvement professionnel ». 1927, c'est le moment de la constitution de la grande équipe du FC Mulhouse et des premiers recrutements effectués par les dirigeants mulhousiens chez les Magyars. Avec la crise économique mondiale, la situation empire. La crise boursière américaine de l'automne 1929 débouche sur une crise du commerce mondial et finalement une véritable crise économique, beaucoup plus forte en Europe Centrale qu'en France. En mai 1931, à Vienne, les banques, en particulier la « Kredit-Anstalt », plaque tournante du financement industriel en Europe Centrale, sont pris dans la tourmente. Les retraits d'argent sont impossibles au guichets des banques et le chômage colossal. Déjà en 1930, l'Autriche avait décliné sa participation à la Coupe du Monde en Uruguay et pour des raisons liées uniquement à la situation économique du pays. Hugo Meisl, le sélectionneur national, les expliquait ainsi[85] : « D'abord, la crise économique. Pour aller à Montevideo, il aurait fallu y emmener une vingtaine de joueurs. Or, les hommes susceptibles de figurer dans notre équipe nationale ont tous un emploi. Il serait extrêmement difficile d'obtenir un congé de trois mois pour une poignée de joueurs dans un pays où 400.000 personnes sont réduites au chômage et guettent la moindre place à prendre. Mais il y a encore la question des clubs. Les clubs de nos ligues professionnelles sont des entreprises commerciales. Si on les privait pendant trois mois de leurs meilleures unités, le bilan s'en ressentirait très vite. Or, il faut bien dire, les affaires ne marchent pas très bien en ce moment (...). En privant les Viennois pour une longue période des grandes vedettes, ce serait le désintéressement d'abord, la déconfiture ensuite. Donc, résumons : les raisons de notre absence en Uruguay sont purement économiques ».

En octobre 1931, l'Austria de Vienne, le célèbre club (tous les joueurs sont internationaux) de la capitale autrichienne déclare être sauvé. Sauvé financièrement s'entend. L'avant-centre Mathias Sindelar, le meilleur joueur au monde, et ses coéquipiers préférant une diminution de leur salaire à la solution de partir à l'étranger. Par simple amour pour leurs couleurs. « Sindelar, le premier, déclara qu'il resterait à Vienne et avec lui les dix autres Internationaux du club,

84- Le Miroir des Sports nr 365 du 12 avril 1927, page 234

85- Entretien accordé à Football nr 16 du 20 mars 1930, page 4 - « Its a long way to Uruguay »

renonçant pendant la crise à la majeure partie de leurs salaires »[86]. En décembre 1931, on évoque le possible abandon du professionnalisme dans toute l'Europe Centrale les clubs « se plaignant d'avoir à payer des taxes considérables et de ne pas faire assez de recettes, en cette période de crise grave, pour payer les joueurs d'après le contrat qu'ils ont avec eux »[87]. Une solution écartée par Meisl qui ne confirme pas moins des temps très difficiles : « Rien n'est prospère en Autriche. Le football suit la règle générale. Frappé de très lourds impôts, beaucoup moins suivi par le public qui restreint ses distractions comme le reste, le football professionnel a une vie difficile. Il est impossible que dix clubs pros vivent à Vienne. Il n'y en a pas tant à Londres. (...) A Vienne, il y a à peine trente joueurs qui touchent le salaire maximum de 1.000 francs. En réalité, il y a des joueurs à 800, 600 ou 400 francs. En sorte, les joueurs tendent à redevenir amateurs. Qu'est-ce autre chose le professionnalisme sportif, sinon l'indice d'une prospérité matérielle et de l'engouement du public ? Mais quand les temps sont durs, il est plus difficile de payer les joueurs que de leur donner de l'argent »[88]. En Hongrie, la situation n'est pas différente : « les clubs professionnels viennent de demander à leur Fédération un moratoire pour le paiement de leurs joueurs. Des clubs ont demandé à ne payer ceux de décembre, janvier et février que le 15 avril »[89].

Au milieu de la décennie, les choses ne s'arrangent pas, bien que les clubs d'Europe Centrale aient imaginé une nouvelle source de recettes en faisant la course aux matchs de gala à l'étranger. Entre Noël et Nouvel An 1935, les clubs Autrichiens disputent « trente deux matchs dont sept seulement furent perdus. Aucun autre pays ne peut présenter des résultats semblables »[90]. Malgré sa qualité, le football autrichien reste en crise : « Elle est d'ordre financier. La qualité du jeu n'est pas en déclin. Le mal dont souffre le football autrichien est une conséquence directe de la crise économique de ce pays. Le football professionnel étant une entreprise commerciale subit, de ce fait, le sort des autres institutions de ce genre : il n'a pas d'argent. (...). Devant le nombre sans cesse décroissant des spectateurs, les clubs ont d'abord tenté d'équilibrer leur budget en vendant des joueurs à l'étranger. Il en résulta qu'une centaine de vedettes quittèrent l'Autriche »[91].

Voilà une explication de l'afflux de joueurs Autrichiens en France et en particulier en Alsace. Elle a l'avantage d'être donnée par les Autrichiens eux-mêmes mais ce n'est pas la seule. La politique, elle aussi, se mêle au processus décisionnel du footballeur professionnel autrichien. Prenons les choses telles qu'il les a vécues à partir du début des années 1930.

En mars 1931, l'Allemagne et l'Autriche signent le « Protocole de Vienne », une union douanière ressentie comme les débuts de la marche vers un « Anschluss » politique. Une situation qui pourrait avoir des conséquences vitales sur le football professionnel autrichien. Les questions que Maurice Pefferkorn se pose dans un article intitulé « Anschluss » dans « Football » du 12 avril 1931 sont également celles des professionnels autrichiens : « Il est certain que le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne aurait une certaine influence sur le football dans ces deux pays. Actuellement, la frontière crée une opposition assez nette des doctrines. En Allemagne, l'on n'admet pas du tout le professionnalisme. (...). En Autriche, au contraire, l'on a organisé le professionnalisme depuis quelques années déjà. Cette différence de points de vue a créé des rapports plutôt tendus entre les fédérations des deux pays. L'Allemagne s'est jusqu'ici refusée à jouer contre l'Autriche et n'accorde que parcimonieusement à ses clubs le droit de rencontrer ceux d'Autriche. Les représentants autrichiens ont souvent dénoncé, au sein de la Fifa, l'attitude des dirigeants allemands comme contraires aux lois qui règlent les rapports internationaux du football. Que se passerait-il donc en cas d'Anschluss ? ». Une question que les professionnels autrichiens se posent aussi et qui intervient inévitablement dans leur réflexion sur leur plan de carrière, préférant vraisemblablement être professionnels à l'étranger qu'amateurs dans un hypothétique nouvel ensemble politique.

Le 30 janvier 1933, Adolf Hitler devient, le plus légalement, Chancelier du Reich. Une donne supplémentaire, pour deux raisons, pour les footballeurs professionnels autrichiens. D'abord, parce que le parti nazi réfute le professionnalisme dans le domaine sportif, ensuite parce que, dans la foulée de l'avènement au pouvoir, les idées raciales nazies sont également appliquées au sport. Dès avril 1933, le DFB est invité à ordonner à ses clubs d'écarter tous les éléments, pratiquants ou dirigeants, qui ne seraient pas de race germanique. Une décision dont la teneur est aussitôt répercutée[92] : « Le DFB et le Comité National des Sports estiment la présence de personnes de race juive ainsi que de personnes qui se seraient signalées par une attitude marxiste, indésirables dans les ligues régionales et dans les clubs. Les ligues et les clubs sont priés de prendre les mesures nécessaires pour l'application de cette décision tant qu'elles n'ont pas déjà eu lieu. En cas de contestation, au sujet de l'exclusion des Juifs, le gouvernement est à consulter et c'est son avis qui doit l'emporter ». Ainsi, Walter Bensemann, le fondateur du « Kicker », quitte-t-il, dans la vague

---

86- Football nr 99 du 22 octobre 1931, page 8 - « Le beau geste de Sindelar ».

87- Football nr 106 du 10 décembre 1931, page 3 - « Chronique internationale »

88- Football nr 113 du 28 janvier 1932, page 1 - « Interview de Hugo Meisl »

89- Football nr 115 du 11 février 1932, page 8 - « Chronique internationale »

90- Football nr 263 du 24 janvier 1935, page 3 - « La crise du football autrichien ».

91- Football nr 115 du 11 février 1932, page 8 - « Chronique internationale »

92- Football nr 176 du 27 avril 1933, page 7 - « En Allemagne, Hitler a fait des siennes »

anti-sémite qui secoue l'Allemagne, le journal officiel du football allemand devenu, à présent, journal officiel du Service des Sports National/Socialiste. L'émigration touche aussi les joueurs, pas uniquement les Allemands mais aussi les Autrichiens en prévision d'un « Anschluss » de plus en plus probable après les premières déclarations de Hitler sur le « Lebensraum », l'extension de l'espace vital allemand. Le FC Sète recrute, par exemple, l'avant-centre Wolweiler qui « a dû quitter l'Allemagne à la suite de la persécution qui sévit contre les Israélites »[93]. En juin 1933, la Fédération Autrichienne annule le match Allemagne/Autriche en « raison des différents politiques entre les gouvernements d'Autriche et d'Allemagne »[94], Le football autrichien prend définitivement conscience du danger politique après le putsch nazi et l'assassinat du Chancelier Dollfuss, fin juillet 1934. Quand l'Anschluss sera effectif en mars 1938, les footballeurs autrichiens ayant voulu quitter le pays ont eu le temps de rejoindre les championnats suisse ou français. Et ce que l'on pouvait redouter en 1931 déjà se réalise immédiatement après l'annexion d'avril 1938 : « les professionnels autrichiens sont priés par le chef des Sports du Reich d'adresser une demande de travail au service communal de Vienne. Dès qu'on leur aura trouvé une position civile, ils devront résilier leur contrat et redeviendront automatiquement amateurs »[95]. Cette menace permanente depuis le début de la décennie de redevenir amateurs est la seconde explication de l'émigration des footballeurs professionnels autrichiens dans le football français, leur bouée de sauvetage.

III-3
Le problème du joueur étranger

La question des joueurs étrangers - (Autrichiens, Hongrois, Tchèques, Yougoslaves, Roumains pour la plupart, avec une dose plus forte de Britanniques dans les clubs du Nord de la France) - dont le football français a besoin devient rapidement un « problème ». Une situation assez paradoxale dont est consciente la FFF prise entre deux feux. Pour les deux premières saisons, elle fixe, « provisoirement à quatre le nombre d'étrangers admis à figurer dans les équipes participant au Championnat de France professionnel. Cette mesure transitoire a pour but d'améliorer la qualité du football en France et de permettre la formation de joueurs nationaux appelés à prendre, petit à petit, la place des étrangers. La Commission du Professionnalisme se réserve la faculté, dans l'avenir, de ramener à trois, voire à deux, le nombre des étrangers autorisés à faire partie des équipes professionnelles »[96]. Le résultat d'un compromis entre les maximalistes, à savoir les dirigeants des clubs, favorables à cinq étrangers, et les minimalistes incarnés par la « Commission Centrale de Sélection » qui, elle, veut « que toutes les places importantes dans l'équipe ne soient pas détenues par des étrangers, ce qui rendrait extrêmement délicate la formation de l'Equipe de France. Et si le nombre de quatre fut finalement approuvé, ce fut sous la promesse formelle que cet état de choses ne durerait que deux ans, et qu'à l'expiration de ces deux années de délai, le chiffre des étrangers ayant le droit d'être incorporés dans nos équipes françaises serait ramené à trois »[97].

Pour la saison 1934/1935, la troisième de l'ère professionnelle, le nombre est réduit à trois, une application de la promesse de mai 1932. Cependant, certains auraient voulu aller plus loin et limiter le nombre des étrangers, non plus par équipe, mais par club. Le camp opposé a tenté de maintenir les quatre étrangers, en lâchant un peu de lest tout de même par l'attribution d'office « du poste de demi-centre dans chaque équipe à un Français »[98]. Finalement, l'accord se fait sur le chiffre de trois car, reconnaissent les plus favorables à la présence des étrangers, « un grand nombre d'étrangers n'ont eu d'autre mérite que d'être étrangers et que ceux qui les ont fait venir eussent été bien inspirés en les laissant chez eux »[99]. Pour les plus hostiles, la nouvelle mesure permettra « aux Français de s'imposer peu à peu aux postes de commande de nos grandes équipes. Nos sélectionneurs ont, du reste, besoin que nous suivions cette politique »[100]. Le nombre de trois étrangers s'entend par équipe et non pas par club. Ce dernier reste donc libre d'engager autant d'étrangers qu'il veut, ce qui fait dire malicieusement au « Kicker », à présent organe du parti nazi, « qu'avec les Autrichiens, Hongrois et autres Aryens, l'on parle davantage allemand que français dans le Championnat de France »[101]. Une remarque d'ordre général car elle peut valoir pour de nombreux clubs du championnat de France ? Une insinuation par rapport au Racing Club de Strasbourg ? Une torpille sur Ossi Rohr, l'ex-avant-centre de l'Equipe d'Allemagne, autorisé assez difficilement par le DFB à partir en Suisse et qui, à présent, est en France ? Toutes les versions sont possibles.

93- Football nr 182 du 8 juin 1933.

94- Football nr 185 du 29 juin 1933, page 8 - « Le match « Ersatz » de Francfort »

95- Football nr 432 du 27 avril 1938, page 4 - « Faits divers ».

96- FFF - Séance du 9 mai 1932 de la Commission du Professionnalisme - Football nr 128 du 12 mai 1932

97- Football nr 217 du 22 février 1934 - « Le problème des étrangers » par Emmanuel Gambardella

98 - Football nr 223 du 5 avril 1934 - « Trois étrangers ou quatre ? » page 1

99- Football nr 217 du 22 février 1934 - « Le problème des étrangers » par Emmanuel Gambardella

100 - Football nr 223 du 5 avril 1934 - « Trois étrangers ou quatre ? » page 1

101- Le Sport du 29 septembre 1935, page 3 - « Le joueur professionnel »

Alors que les plus ultras de la FFF n'hésitent pas à réclamer « l'élimination entière des étrangers » des clubs français, à partir de la saison 1938/1939, l'on arrive à une nouvelle réduction du nombre d'étrangers, de trois à deux par équipe. Une mesure qui débouche même en décembre 1938 sur une menace du gouvernement français de « ne pas renouveler les cartes de travail des joueurs étrangers », menace rapidement annulée par les Ministères du Travail et de l'Education Nationale sur demande de la FFF au motif très spécial « qu'elle aurait faussé les résultats du Championnat de France des Division 1 et 2 »[102]. Très certainement aussi pour ne pas mécontenter les clubs. Auguste Zinsmeister, le Secrétaire Général du Racing Club de Strasbourg, reproduit et appuie dans « l'Avant-Propos » du match Racing/Bâle du 2 août 1936[103] une déclaration de Georges Bayrou. Sur le sujet des joueurs étrangers, le Président du FC Sète, « estime que ce serait une très grosse faute de les supprimer. Doivent être conservé chez nous les grands joueurs de quelques pays qu'ils viennent. Je compte 40 ans de vie sportive et 18 ans de pratique du football. Eh bien, je déclare franchement que les joueurs étrangers ont contribué très largement au progrès du ballon rond. Nous devons les conserver tant que nous en avons besoin. Ensuite, nous aviserons ».

Pour l'agrégé d'allemand, l'européen convaincu Gabriel Hanot, parce que « la France est un pays d'immigration, une terre d'attraction à l'extrémité occidentale de l'Europe, un pays dont la natalité s'est appauvrie », il conviendrait de faire un pas de plus et d'encourager une politique de naturalisation[104] : « L'adaptation, l'assimilation des nouveaux venus est extraordinaire. Dois-je citer comme exemple l'équipe de l'Armée Française, victorieuse du Tournoi Triangulaire 1936 ? Nous y relevons les noms de Fritz Keller, Beck, Ignace, Nuic, Mathé, Herrera, qui sont tous des étrangers naturalisés. De même, dans l'Equipe de France A qui a battu la Belgique, Gonzalès, Lehmann, Nowicki, Benouna, sont venus du dehors tandis que Duhart et Courtois sont des Français ou fils de Français expatriés et qui sont rentrés à cause du sport au pays de leurs ancêtres. Loin d'imposer des limitations à l'immigration sportive, encourageons la, au contraire, à bon escient afin d'enrichir le patrimoine français ».

Une démarche que le Gouvernement français pratique d'abord avec parcimonie. Les Anglais Barnes de Rouen et Skiller de Sète, les frères Kramer (Suisses) de Montpellier, l'Espagnol Alcazar de Marseille[105] et le Hongrois Kauczar de Saint-Raphaël[106] sont les premiers naturalisés. Joseph Alcazar (11 sélections) et Joseph Kauczar (15 sélections) sont les premiers étrangers arrivés en Equipe de France. Ils sont suivis de Manuel Anatol (Espagnol du RC Paris), Maxime Lehmann (Suisse du FC Sochaux), Yvan Beck (Yougoslave du FC Sète), Ignace Kowalczyk et Edouard Wawrzeniak dits Ignace et Waggi, deux Allemands[107] de Valenciennes, Gustave Jordan (Autrichien du RC Paris) et Désiré Koranyi (Hongrois du FC Sète).

Le mouvement de naturalisation s'accélère vers 1937 bien que les conceptions de la FFF et du Gouvernement sont en totale opposition. Les « nationalistes de la balle ronde » - autrement dit la FFF - campent toujours sur leurs positions de footballeurs. Quant au Gouvernement français, il voit d'un bon œil, encourage même, les naturalisations puisque ces sportifs d'élite répondent au portrait type du parfait soldat dont la France pourrait avoir besoin à brève échéance. Emmanuel Gambardella donne la parole à chaque camp dans un article consacré au « problème des naturalisations de joueurs importés » dans « Football » du 30 juin 1937.

« Les nationalistes de la balle ronde - il y en a - voient dans cette vague de naturalisations de graves inconvénients. Ils estiment tout d'abord qu'elle nuit au travail de formation et d'éducation des jeunes. Ensuite, on fait observer que la présence de footballeurs empruntés à toutes sortes de nations et jouant souvent un football fort différent empêche la naissance d'un football qui nous serait propre. Enfin, du point de vue international, on fait remarquer que la plupart des naturalisés étant des footballeurs de grande valeur, il se pourrait, ce qui paraît franchement regrettable, que sous peu l'Equipe de France comportât une majorité, et même plus, de Français de fraîche date, de naturalisés. Alors, elle ne représenterait plus ce qu'elle doit, ce qu'elle est faite pour représenter : le football de France ».

L'opinion du Gouvernement est toute différente. Pour lui, les considérations d'ordre sportif ne jouent plus, désormais. Ce sont, à présent, les impératifs politiques, nés de la situation internationale, qui guident son raisonnement. Derrière un footballeur, quel qu'il soit, se cache un défenseur potentiel de la France. Cette opinion est exprimée par M. Rucart, le Ministre de la Justice : « J'ai voulu que la politique des naturalisations tint compte au premier chef des nécessités de la défense nationale. Aussi, j'ai pensé que, dans le but d'augmenter le nombre de nos défenseurs, il y avait lieu de faciliter l'accession à la nationalité française de tous les moins de trente ans, majeurs, sains de corps et

---

102- Football nr 466 du 21 décembre 1938, page 12 - « Pourquoi les cartes de travail des joueurs étrangers seront renouvelées... » par Emmanuel Gambardella

103- BNUS - cote M500.572

104- Football nr 321 du 12 mars 1936, page 3 - « Faut-il éliminer les étrangers ? »

105- Football nr 3 du 19 décembre 1929, page 2 (fin de l'article consacré à Oscar Hurzeler)

106- Manuel Anatol, le capitaine du RC Paris est né à Irun en 1903 d'un père français et d'une mère espagnole. Il grandit en Espagne (Irun, Bilbao), puis opte pour la nationalité française et fait son service militaire dans l'armée française (voir Le Miroir des Sports nr 537 du 6 mai 1930, page 274. Son cas est très voisin de celui de Fritz Keller. Quant à Pedro Duhart, il est né de parents origine du pays basque (français) émigrés en Uruguay.

107-Waggi est né en 1912 à Oberhausen et Ignace en 1913 à Castrop (Ruhr) - voir Le Miroir des Sports nr 860 du 3 décembre 1935, avant dernière page - article intitulé « Problèmes linguistiques »

parfaitement honnêtes qui étaient reconnus bons pour le service armé. Il y a un an, le Ministère de la Justice donnait chaque mois à l'armée française environ 250 hommes. J'ai pu doubler ce chiffre jusqu'au 31 décembre dernier. Depuis, j'ai dépassé le cap de 600 hommes, soit un bataillon par mois».

Un retour, par conséquent, dans l'histoire, presque aux conceptions du «Turnvater Jahn» et des «Bataillons Scolaires». Surtout que «les naturalisés que fournit le football répondent bien au portrait idéal que traçait le ministre de la Justice puisque ce sont des athlètes d'élite», dixit Gambardella qui représente l'autre voix de la FFF.

III-4
Le compte d'exploitation : une réalité qui peut être fatale

Devenus du jour au lendemain des dirigeants d'entreprise, aux prises avec les fonctions d'employeurs, de recruteurs, inconnues jusqu'à présent, avec tous les aléas économiques et politiques que le recrutement peut comporter, les dirigeants des clubs de football professionnel trouvent, à un moment ou un autre, la traduction chiffrée de leur réussites ou de leurs échecs dans les comptes de leur association. Dans le chapitre des «Recettes», une chose est certaine : en-dehors des ressources provenant des entrées au stade, plus éventuellement celles des mécènes et des donateurs, le club ne dispose d'aucune autre rentrée d'argent notable. Les collectivités publiques (les Mairies principalement), l'industrie et le commerce, sont loin des préoccupations financières du monde du football professionnel. Les difficultés, dans lesquelles se débat le FC Mulhouse après 1935, en sont une parfaite illustration. En fait, le club de football continue à évoluer dans le cadre juridique d'une Association mais son fonctionnement sur le plan financier relève davantage du plus pur régime «capitaliste». Le club ne peut compter que sur ses recettes directes ou indirectes, aucunement sur des «subventions» et s'il n'arrive pas à joindre les deux bouts, soit il dépose le bilan, soit les dirigeants comblent les déficits pour lesquels ils se sont bien souvent portés caution. Une véritable logique d'entreprise.

Malgré un contexte de développement exponentiel des recettes - celles de la Finale de la Coupe de France[108] passent de 35.000 francs en 1920 à 410.000 francs en 1933 et le match de quart de finale Marseille contre Rennes en mars 1934 avec 260.000 francs fournit une recette supérieure à celle des Finales antérieures à 1930 - les choses ne sont pas faciles pour les dirigeants de clubs. «Seuls cinq ou six clubs arrivent à gagner de l'argent, tous les autres végètent ou sont déficitaires» indique «Le Sport», le 22 septembre 1935 dans une vaste étude sur le professionnalisme en France[109]. Dans le lot des clubs excédentaires, le FC Sète, l'Olympique Lillois, le FC Sochaux, trois clubs qui disposent également avec MM. Bayrou, Jooris et Peugeot des principaux mécènes du championnat de France. Des clubs qui présentent de très beaux succès sportifs puisqu'ils sont les trois premiers Champions de France professionnels en exercice. D'ailleurs, «s'ils sont de grands dirigeants, c'est qu'ils sont aussi des chefs d'entreprise avisés» ne manque pas de faire remarquer l'un des journalistes. «Pour Bayrou les dépenses n'ont aucune importance dès lors qu'elles sont largement couvertes par les recettes» dit-il du Président du FC Sète, auteur du doublé Coupe/Championnat en 1933/1934. Quant à Jooris, le Président de Lille, le premier Champion de France professionnel, «c'est un véritable mécène. Il a eu moins de succès, mais de belles réussites tout de même». Quant au FC Sochaux, bien que disposant des frères Peugeot, «deux hommes d'affaires jeunes et entreprenants», les frais de fonctionnement sont entièrement couverts par les recettes des entrées au stade.

Parmi les clubs aisés, il y a également le Racing Club de Strasbourg, un club sans mécène ou sans mécène de l'importance des Bayrou, Jooris, Peugeot. A Strasbourg, les caisses sont copieusement garnies après une première saison 1933/1934 au cours de laquelle il y a eu plus de spectateurs à La Meinau que dans plus de la moitié des stades des clubs de Division 1[110], après les grands succès de la saison 1934/1935 et le record d'affluence contre Sochaux, après la Coupe de France 1937 qui établit un nouveau record de spectateurs et de recettes à Colombes. Les caisses sont pleines au point que le club paie lui-même les infrastructures des années 1930 (vestiaires, une nouvelle tribune debout, les «virages» reliant la tribune assise et la tribune debout). Au Maire de la Ville de Nîmes qui demande des renseignements quant à l'attitude de la municipalité de Strasbourg vis-à-vis de son club professionnel, Charles Frey, qui vient de battre le Maire sortant communiste Charles Hueber, confirme l'autofinancement réalisé par le Racing : «Le RCS a fait aménager et agrandir le stade à ses frais. Il a même fait construire deux tribunes, l'une de 600/800 places assises, l'autre de 6.000 places debout, entièrement prises à charge par le club. Vu les sacrifices ainsi que les importantes avances de fonds contractés par le RCS qui ont permis de doter ce stade d'installations perfectionnées, la Ville a accordé au club un contrat de location de longue durée pour rendre possible l'amortissement du capital

---

108- Le Miroir des Sports nr 754 du 13 mars 1934, page 163

109- «Le joueur professionnel», page 3 - «Remarques sur la question du sport», page 6

110- Football nr 235 du 28 juin 1934, page 4

investi »[111]. Un effort donc minimum de la Ville de Strasbourg, consistant en un simple allongement de la durée du bail alors que le club de football génère des taxes et impôts pour elle, et des recettes nouvelles pour le commerce strasbourgeois (hôtels, restaurants, transports publics, taxis, etc.).

A Mulhouse la situation est inverse de celle de Strasbourg. Excepté la saison 1934/1935, l'équipe peine. Or, la santé financière des clubs est conditionnée par les résultats sportifs. D'où l'importance de réussir le recrutement. Celui de la saison 1935/1936 est globalement manqué par les dirigeants du FCM. L'équipe se retrouve dans les dernières places tout au long du championnat. Fin octobre 1935 déjà, « le chiffre maximum des spectateurs n'a guère dépassé 3.000 cette saison et la recette n'a jamais suffi à laisser un bénéfice. Le rendement de l'équipe vu du point de vue commercial, financier, purement pratique, est donc déficitaire et continue à diminuer »[112]. Les mauvais résultats sportifs continuent. Fin janvier 1936, « le dernier match de championnat, fréquenté par 1.300 spectateurs seulement, a laissé un déficit de 6.000 francs. De plus en plus, le déficit général s'est creusé pour atteindre un total impressionnant que d'aucuns fixent aux environs du demi million. On a cherché l'appui de certaines grosses entreprises mulhousiennes mais les démarches non pas abouti car quelle entreprise pourrait risquer de grosses sommes dans « l'affaire FCM », déficitaire depuis trois années, alors que toutes les entreprises souffrent de la crise économique et sont obligées de renvoyer du personnel ? La situation parait sans issue et on gagne la conviction que Mulhouse est trop pauvre pour pouvoir se payer le luxe d'une équipe professionnelle. Quand on ne peut avoir d'auto, eh bien, il faut aller à pied »[113].

La situation mulhousienne est particulièrement représentative de la difficile position des dirigeants des clubs professionnels. Sans aide publique, sans soutien du monde de l'Entreprise, seules deux solutions s'offrent à eux quand les résultats ne suivent pas : revenir dans le football amateur ou éponger eux-mêmes le déficit. La première hypothèse est bien évidemment évoquée à Mulhouse : Ne serait-il pas temps de songer à un retour à l'amateurisme et constituer un grand club mulhousien sous un égide nouveau[114] ? Ne supprimerait-on pas d'un coup bien des rivalités et ne travaillerait-on pas à un meilleur bénéfice pour un sport pur et idéal ? ». Et de prendre exemple sur « des grands groupements tels que l'AS Brestoise qui connaissent la prospérité, peut-être parce qu'ils s'adaptent au terrain sur lequel ils vivent et non pas sur un pied trop grand pour les ressources dont ils peuvent bénéficier »[115]. Finalement, à l'AG 1936, le déficit est moins élevé que prévu : 175.000 francs, dû à une diminution des entrées au stade à hauteur de 100.000 francs. Un montant qui laisse encore une chance de sauvetage grâce à l'intervention « d'un mécène, M. Waechter, propriétaire d'une grande boucherie à Mulhouse, qui a pris en main la Direction de la section professionnelle et s'est engagé à assurer le paiement des salaires des joueurs jusqu'à la fin de la saison. Le plus gros reste à faire : couvrir le déficit. Cela sera-t-il possible ? ». Le recours à l'emprunt bancaire étant exclu car déjà pratiqué en hypothéquant le « Stade de Bourtzwiller », la solution consiste dans une « souscription publique ». Dans le cadre des « Amis du FCM, société d'encouragement aux sports »[116], elle réussit pour environ 50.000 francs et permet au club de continuer l'aventure professionnelle[117]. L'appel aux supporters est monnaie courante dans les années 1930. Il est également pratiqué en Italie, à la « Juventus de Turin » par exemple, « un club, Champion d'Italie depuis quatre ans, qui accepte comme normal un déficit annuel de l'ordre de 500.000 francs et dont le budget ne peut être équilibré que par l'appoint d'argent extérieur. En Italie, « l'appel au peuple » à chaque fin de saison est considéré comme un acte normal de trésorerie » indique « Le Miroir des Sports »[118]. En 1938, le FCM obtient l'aide providentielle du FC Sochaux qui met quatre de ses stagiaires (Baroso, Carisio, Carion, Hachelouf) à sa disposition. Celle aussi d'un certain « Monsieur Higy à qui appartiennent des joueurs » et qui après tergiversation « a consenti à mettre de nouveau les joueurs à la disposition du club »[119].

Deux situations juridiques similaires (les deux sections professionnelles du Racing et du FCM ne sont pas indépendantes financièrement et juridiquement à l'intérieur des deux clubs qui sont toujours des Associations) entraînent, donc, des résultats différents aux plans sportif et financier dont on ne sait plus, en fin de compte, lequel conditionne l'autre.

A Colmar, le fonctionnement est encore différent. Il sort du cadre des décisions prises collectivement (une trentaine de membres sont présents aux AG du FCM et une centaine à celles du Racing) pour adopter celui d'une quasi « société en nom personnel » dans laquelle le Président Lehmann domine et régit tout. La preuve ? A l'issue de la

111- Dossier « Racing Club de Strasbourg » - Archives Municipale de Strasbourg - cote 4MW35.

112- Le Sport du 20 octobre 1935 - « Tempête sur le FCM »

113- Le Sport du 26 janvier 1936 - « Une nouvelle crise pour le FCM »

114- On doit penser à la fusion des deux principaux clubs de la Ville, le FCM et le CAM

115- Le Sport du 26 janvier 1936 - « Une nouvelle crise pour le FCM »

116- Football nr 170 du 16 mars 1933, page 6 - « En prêtant l'oreille ».

117- Voir Le Journal de Mulhouse entre le 20 mai et le 20 juin 1936

118- Le Miroir des Sports nr 767 du 5 juin 1934, page 371

119- Football nr 494 du 5 juillet 1939, page 2 - « Faits Divers » - Concernant la « propriété » du FC Sochaux des quatre joueurs mis à la disposition du FCM, voir Football nr 490 du 7 juin 1939, page 9 - « 1ère liste des transferts payants »

seconde saison de professionnalisme à Colmar, à l'AG 1939 des « Sports Réunis de Colmar », il n'est plus fait mention des activités de la Section Professionnelle de Football. Seuls sont présentés les bilan des sections Athlétisme, Escrime, Natation, Football amateur, Préparation Militaire et Tennis. Exit donc le football professionnel du club omnisport. Il est le domaine réservé de Joseph Lehmann, bailleur de fonds unique à la fois pour l'acquisition de joueurs et le financement des infrastructures nécessaires au football professionnel. Un « Bayrou bis » par conséquent, sauf que les SRC sont en Seconde Division. Sur l'implication du Président Lehmann, écoutons Emmanuel Gambardella, venu représenter la FFF à l'inauguration du « stade des Francs » rénové, devenu « stade Joseph Lehmann »[120] : « Rapidement l'ancien stade et ses infrastructures rudimentaires s'avérèrent insuffisants pour un club professionnel. Des subventions furent vainement réclamées aux collectivités qui, comme ailleurs, protestaient de leur attachement à la cause sportive. Le stade qui est mis gratuitement à la disposition de l'Armée et des écoles ne s'est pas vu octroyer un rouge liard. Pourtant, il fallait aller de l'avant ou renoncer : faire du rudimentaire stade des Francs le stade coquet, confortable et vaste qu'il est devenu. Heureusement pour les Sports Réunis, heureusement pour Colmar, Joseph Lehmann était là. Un curieux homme que celui-là et pour lequel - si Mécène en personne n'avait existé du temps d'Auguste - ce nom semblerait avoir été inventé tout exprès. Il paya de sa personne, il paya de son portefeuille et le Stade devint ce qu'il est.. les Sports Réunis aussi.

Dans le calme de sa maison, il m'a raconté son odyssée sportive. Le sport l'a conquis, le football le passionne. « Ils m'ont, m'a-t-il confié, donné tant de distractions, au moment où j'en avais le plus besoin, tant de joies qu'il faut bien que je les leur rende un peu ». Il s'est trouvé que Joseph Lehmann a su grouper autour de lui des amis sûrs qui sont devenus des collaborateurs précieux ; et que de tout ce qu'il a fait, on lui est, aux Sports Réunis, profondément reconnaissant ». Un fonctionnement, par conséquent, beaucoup plus personnel qu'au RCS et au FCM, avec un bailleur de fonds unique, des collaborateurs, bref une structure qui n'est plus celle d'une Association où les rôles sont statutairement partagés.

Quel que soit le mode de fonctionnement adopté, la gestion d'un club de football professionnel ne laisse plus place ni à l'improvisation, ni aux sentiments. Si les ressources ne peuvent provenir que des entrées au stade et de l'argent des donateurs, les dépenses, elles aussi, sont parfaitement codifiées. Sur 1.000 francs de recette brute : 110 francs vont aux taxes et impôts, 5 francs à la FFF, 45 francs à la Ligue Régionale dont dépend le club recevant, 250 francs vont à ce dernier pour les frais de location du stade. S'y rajoutent encore les frais d'arbitrage (1 franc du km) et les frais de déplacement du club visiteur (10 francs/km). Les quelques 575 francs restants représentant la Recette Nette sont partagés au prorata de 60/40 entre le club recevant et le club visiteur. Une péréquation destinée à introduire une sorte de recette moyenne qui avantage plutôt les clubs qui ont des faibles affluences à domicile.

Le nerf de la guerre reste la qualité de l'équipe, ses performances sur le terrain, sa position au classement. De fortes affluences permettent aux clubs de vivre normalement ou même de bien vivre. Les mauvais résultats génèrent des tensions et des crises. Dans ce cas, à situation nouvelle, solutions nouvelles. Par exemple, l'intéressement du joueur sous la forme d'une minoration de la partie fixe du salaire et l'instauration de primes, système dans lequel toutes les parties seraient gagnantes à la condition que l'équipe gagne. Ou l'idée que le joueur professionnel exerce un second métier, à côté de celui de footballeur, car « trois entraînements par semaine et un match le dimanche ça ne représente finalement qu'une trentaine d'heures de travail par mois »[121].

Dans tous les cas, le joueur doit être performant. S'il ne l'est pas, il n'est pas conservé pour la saison suivante. Les exemples sont nombreux au RCS, club où la concurrence est rude : Wana, Cay, Chloupek, Pawlack, Strobl, tout Autrichiens qu'ils sont, sont vite transférés. Parfois même en cours de saison, c'est le cas de Chrysantis et Cifuentes. De même, les joueurs sortis de la section amateurs qui s'avèrent trop chers pour jouer en équipe réserve et pas assez bons pour jouer en équipe fanion. Dans les deux cas, ils représentent un « problème », d'où la résiliation de nombreux contrats d'aspirants professionnels à l'issue de la saison 1934/1935, pourtant excellente à tous points de vue, ou le départ de certains (Walk, Grasser, Delfosse, A. Keller) dans des clubs de Division 2, sinon le retour dans les rangs amateurs.

La compétition sportive entre les clubs, le coût de l'équipe professionnelle, celui des infrastructures, ne permet plus de faire une place aux sentiments. Les affaires sont les affaires, dans le football aussi... Au Racing Club de Strasbourg, l'exercice de ce rôle est dévolu au vice-président Stehberger, avocat de métier, et au secrétaire/général Zinsmeister, le tout puissant manager employé déjà à plein temps.

Autre domaine qui s'impose aux dirigeants : la formation des jeunes, seule solution pour diminuer les budgets des clubs en substituant la formation sur place au recrutement externe. Le déclic avait été donné par la FFF par l'instauration en 1930 du « Concours du Jeune Footballeur », épreuve nationale de détection des jeunes talents. Elle se met

---

120- Football nr 449 du 24 août 1938, page 4. EG commet un lapsus. Il ne s'agit pas de l'inauguration du stade du FC Colmar mais des SR Colmar. Les deux clubs se regardent en chiens de faïence à Colmar...

121- « Le joueur professionnel », page 3 - « Remarques sur la question du sport », page 6

véritablement en place dans les clubs au milieu de la décennie car « tant que la question des Juniors n'est pas réglée, nous serons tributaires des étrangers »[122]. La formation des jeunes exige, cependant, des investissements humains et financiers nouveaux. Un défi de plus pour les dirigeants.

VI- Le football professionnel : plutôt un bien pour le football amateur alsacien

Quel est l'impact du football professionnel sur le football amateur ? Sur le niveau de jeu et le succès populaire de ce dernier ? Concernant le niveau de jeu la réponse n'est pas facile à fournir et ce ne sont pas les commentaires assez critiques au demeurant de la presse alsacienne qui pourraient constituer des éléments suffisamment fiables. En effet, le maillage de la carte du football professionnel français est encore trop disparate pour permettre une comparaison entre les Ligues. Si le Nord de la France est sur/représenté dans le football professionnel (Olympique Lillois, Fives, Lens, Roubaix, Excelcior en Division 1, Arras, Valenciennes, Boulogne, Dunkerque, Tourcoing en Division 2), à un degré moindre la Normandie, Paris et le Sud-Est, il n'y a toujours pas d'équipe professionnelle dans le Lyonnais, ni dans l'agglomération lyonnaise ou plutôt plus d'équipe professionnelle après le feu de paille de Villeurbanne. Or, une province comme l'Alsace, petite sur les plans démographique et géographique, dispose de trois clubs professionnels en 1937. Une comparaison entre les Ligues saignées par le professionnalisme et d'autres moins touchées serait donc hasardeuse.

Toutefois, on peut noter une évolution des effectifs de la Lafa plus dynamique que celle de l'ensemble du football français. A l'AG 1932 de la FFF, au moment même du passage au professionnalisme, la Lafa compte 165 clubs et un effectif de 6.932 joueurs, la FFF 4.357 clubs et 140.162 licenciés. Sept ans plus tard, à l'AG 1939, l'Alsace recense 252 clubs et 10.600 licenciés, la FFF 5.568 et 187.800. Sur le critère du nombre de clubs, la Lafa se situe au 12e rang sur un plan national, sur celui des pratiquants au 8e rang.

Si l'évasion des meilleurs joueurs dans la sphère professionnelle baisse inévitablement le niveau de jeu de la Division d'Honneur, (surtout avec le départ de la très grande équipe du FCM du monde amateur en 1932), les moments euphoriques du professionnalisme à Strasbourg ont un effet contraire, à savoir un plus grand intérêt des masses pour le football et un recrutement accentué dans les clubs. Sauf à Strasbourg[123] où l'ASS et le Red Star, les deux grands clubs, trinquent des succès du Racing, à la fois sur le plan des recettes, le public préférant les grandes rencontres du championnat professionnel et sur le plan de la fuite de joueurs attirés par le professionnalisme et, en premier lieu, par le Racing. Les départs de Waechter et de Humbert représentent les pertes les plus importantes du Red Star, Champion d'Alsace encore en 1935. A Mulhouse le phénomène est un peu le même avec le CAM qui perd la moitié de l'équipe qui s'est illustrée en Coupe de France lors de la saison 1932/1933 : Krebs, Schillemann, Reiminger, Barlemann, Bohrer sont autant de jeunes qui ont quitté le club dauphin du FCM. L'effet « professionnalisme » à des conséquences plus dramatiques pour le FC Bischwiller qui, après deux titres de Champion d'Alsace en 1933 et 1934, perd sa place en Division d'Honneur après les départs chez les professionnels de cinq éléments majeurs : Thomas (Metz), Ehms (Antibes), Nock (Metz), Feicht (Metz, Charleville) et surtout Oscar Heisserer.

Mais globalement le football amateur alsacien tire son épingle du jeu. Il est pourvoyeur de jeunes talents pour les clubs professionnels et l'Equipe de France. Il répond pleinement aux attentes d'un dirigeant comme Georges Bayrou qui incarne le professionnalisme poussé le plus loin : « Il faut définir les droits et les devoirs des amateurs et des professionnels, des clubs à recrutement amateur et des clubs autorisés à recruter des professionnels qui doivent tous tendre à un but commun : la prospérité du ballon rond. Il faut faire cesser les discordes, établir la bonne entente, conserver l'unité du football français. Quand ceci sera fait - ce n'est pas très difficile - les clubs amateurs devront s'occuper de la masse, recruter des adeptes, tâche qui leur sera rendue plus aisée par les grands exemples du football professionnel. Initier les néophytes aux règles et aux beautés de notre sport, les astreindre à la culture physique et aux examens médicaux. Mettre au point le football scolaire en faisant débuter la pratique chez les tout petits dès l'âge de dix ans »[124]. Une mission pour laquelle les clubs professionnels reversent 4,5% de leurs recettes aux Ligues Régionales.

Sur le plan des résultats sportifs, le football amateur alsacien se situe dans une honnête moyenne. Certes, à tous points de vue la nouvelle sélection d'Alsace amateurs est éclipsée par la sélection d'Alsace professionnelle. A compter de 1933, elle correspond au mieux à ce qu'était l'ancienne sélection d'Alsace B ou peut-être même celle, un cran

---

122- « Le joueur professionnel », page 3 - « Remarques sur la question du sport », page 6

123- Le Sport du 15 septembre 1935, page 4 « Appel à l'union du football amateur » et du 26 avril 1936, page 3 - « Un projet pour garantir l'avenir des clubs amateurs confrontés au professionnalisme ».

124- BNUS - cote M500.572

en dessous encore, de la Promotion. Elle ne mobilise plus les foules et ses résultats ne sont plus véritablement révélateurs du niveau du football régional.

Plus parlant sont les résultats du nouveau Championnat de France des Amateurs, institué à partir de la saison 1934/1935 et qui consiste à désigner la meilleure équipe amateur de France à l'issue de poules de classement opposant les Champions de chaque Ligue Régionale. Ni le Red Star, Champion d'Alsace 1935, Saint-Louis en 1936, le Sporting de Schiltigheim en 1937 et le FC Haguenau en 1939 n'ont réalisé de grandes performances, confrontés à des adversaires comme l'équipe réserve du Stade de Reims Championne de France en 1935 et 1939, Valentigney en 1936 et les Girondins de Bordeaux en 1937. Seul le FC Colmar est allé plus loin dans cette compétition, manquant d'un cheveu l'entrée en demi-finale en 1938.

Mais c'est chez les jeunes, avec deux victoires et une demi-finale dans la « Coupe Nationale des Juniors »[125], que le football alsacien remporte ses plus beaux succès. Le 6 mai 1934 à Colombes, en lever de rideau de la Finale de la Coupe de France Sète/Marseille, les juniors de FCM battent ceux de l'Olympique Alès. Trois ans plus tard, le 9 mai 1937, en lever de rideau de la Finale de la Coupe de France Racing Club de Strasbourg/ Sochaux, les juniors du « Sporting Schiltigheim » battent ceux de l'Olympique de Marseille, après l'avoir emporté en demi-finale contre le RC Paris. Les juniors du Red Star de Strasbourg n'ont pas la même chance d'évoluer à Colombes, stoppés le 24 avril 1938 à Reims en demi-finale par le FC Rouen. D'une manière très malheureuse, au corner-average et dans le trouble le plus complet : « L'arbitre donna Rouen vainqueur par 7 corners à 5 alors que le délégué fédéral de la rencontre avait noté 5 corners pour Rouen et 5 pour Strasbourg. Discussion, palabres ! L'arbitre ne veut pas revenir sur sa décision et inscrit son bilan sur la feuille de match. Le délégué fédéral, de son côté, envoie un rapport détaillé pour appuyer son décompte si bien que la « Commission des Juniors » aura à juger cette difficile affaire »[126]. Les Rouennais auront gain de cause sur le tapis vert et sur le terrain en finale contre l'US Rouet de Marseille.

N'eût été le renversement de Georges Lévy, le football amateur alsacien aurait traversé tranquillement, dans ses structures de direction également, la décennie 1930. « L'AG de la Ligue d'Alsace qui vient d'avoir lieu à Sélestat restera une date mémorable dans les annales du football alsacien. En effet, après seize années de présidence, M. Georges Lévy a été mis en minorité lors de l'élection pour le fauteuil ». Une conséquence d'une opposition entre « anciens et modernes », née d'une certaine usure du pouvoir du président/fondateur de la Lafa, une brèche dans laquelle s'engouffrent « des jeunes, des impulsifs » pour lui ravir la présidence le 30 juin 1935. Georges Lévy est nommé toutefois et séance tenante Président d'Honneur pour les « éminents service rendus au football alsacien ». Une opération préparée et orchestrée « par une campagne d'attaques contre M. Lévy par M. Gissy dans les Dernières Nouvelles de Strasbourg ». Elle permet de porter à la tête de la Lafa, M. Jacques Lambling et au journaliste M. Aimé Gissy d'y faire son entrée, non sans avoir pris ce 30 juin 1935, dans le monde du football, une étiquette de dérangeur de l'ordre établi, parfois à tort, parfois à raison. Dans la foulée, Georges Lévy quitte ses fonctions à la FFF et à la Fifa. Le football alsacien est désormais dirigé par « M. Jacques Lambling, l'énergique Président du FC Bischwiller et plus jeune conseiller de la Ligue », assisté de M. Espir (1er vice-président), MM. Marx et Walboth (2e vice-présidents), Schmidt (Secrétaire), Schitz (Trésorier), Jehl, Hoffmann, Munsch, Beisser, Koeppel, Gissy (membres)[127].

Un départ que d'aucuns auraient souhaité différent pour ce pionnier du football alsacien, arrivé dans les hautes sphères du football mondial. Mais le football en Alsace est sur de bons rails. Pour la saison 1938/1939, 223 clubs (plus qu'un doublement en une quinzaine d'années) sont inscrits pour disputer les championnats officiels :

- **Division d'Honneur :** Haguenau, Racing, Red Star, Schiltigheim, Sélestat, FC Colmar, CAM, FCM, Saint-Louis, Wittenheim

- **Division 1**

  - **Bas-Rhin :** ASS, Benfeld, Mars Bischheim, Bischwiller, Erstein, Faig, Fegersheim, Neuhof, Pierrots, Saverne, Schweighouse

  - **Haut-Rhin :** Brunstatt, SR Colmar, Hégenheim, Huningue, Etoile Mulhouse, Mulhouse/Dornach, Neuf-Brisach, Riedisheim, Staffelfelden, Thann, Wittelsheim

- **Division 2**

  - **Bas-Rhin :** **Groupe Sud :** Duttlenheim, Gerstheim, Huttenheim, Lingolsheim, Molsheim, Monswiller, Obernai, Cronenbourg, Koenigshoffen, La Robertsau, FC 06, Wasselonne

---

125- Future « Coupe Gambardella »

126- Football nr 432 du 27 avril 1938, page 11 « La Coupe des Juniors »

127- Pour le déroulement complet de l'AG 1935 voir Le Sport du 25 août et 1er septembre 1935. « Le Sport Alsacien » du 1er juillet 1935 et Football nr 286 du 4 juillet 1935, page 5 rendent compte avec moins de détails.

Groupe Nord : Eckbolsheim, Gundershoffen, Hoenheim, Hoerdt, SR Haguenau, La Walck, Oberschaeffolsheim, Reichshoffen, Schirrhein, CA Strasbourg, Notre-Dame Strasbourg, Wissembourg,

- **Haut-Rhin :** Altkirch, Cernay, Guebwiller, Horbourg, Masevaux, Montreux, Red Star Mulhouse, Sport Mulhouse, Pfastatt, Réguisheim, Sausheim, Walheim

- Division 3

- **Bas-Rhin :**

Groupe A : Betschdorf, Drusenheim, Lauterbourg, Oberhoffen, Soultz/Forêt, Vendée Strasbourg, Strasbourg Olympique Club, Ponts-Couverts, Cheminots, Red Star Wissembourg

Groupe B : Bouxwiller, Brumath, Dossenheim, Hochfelden, Ingwiller, Mertzwiller, Niedermodern, Obermodern, Phalsbourg, Sarre-Union

Groupe C : Achenheim, Barr, Krautergersheim, Muhlbach, Mutzig, Rosheim, Scherrwiller, Still, Wolfisheim

Groupe D : Eschau, Châtenois, Geispolsheim, Hilsenheim, Kertzfeld, Kogenheim, Muttersholz, Osthouse, Ste/Croix, Sand

Groupe F : Dambach, Ebersheim, Goxwiller, Kintzheim, Lièpvre, Meistratzheim, Sainte-Marie-aux-Mines, Villé,

Groupe G : Boofzheim, Herbsheim, Marckolsheim, Obenheim, Plobsheim, PTT, Rhinau, Saasenheim

- **Haut-Rhin :**

Groupe 1 : Bollwiller, Ensisheim, Ingersheim, Logelbach, Kingersheim, Oberhergheim, Meyenheim, Munster, Ribeauvillé, Soultz,

Groupe 2 : Aspach, Hirtzbach, Hochstatt, Luemschwiller, Neuweg, Reiningue, Retzwiller, Rixheim, Roppentzwiller, Village/Neuf

Groupe 3 : Aspach-le-Haut, Bantzenheim, Dornach, Modenheim, Iris Mulhouse, Hota Mulhouse, Racing Mulhouse, Richwiller, St/Amarin, Zillisheim

- Division 4

- **Bas-Rhin :**

Groupe A : Gambsheim, Hanhoffen, Hatten, Herrlisheim, Reichstett, Rountzenheim, Sessenheim, Soufflenheim

Groupe B : Durrenbach, Lampertheim, Merkwiller, Surbourg, Vendenheim, Weitbruch, Weyersheim, Woerth

Groupe C : Dettwiller, Diemeringen, Drulingen, Olwisheim, Pfaffenhoffen, Schwindratzheim, Steinbourg, Wingen

Groupe D : Hangenbieten, Ittenheim, Lipsheim, Matzenheim, Ostwald, Schaeffersheim, Uttenheim, Westhouse

Groupe E: Altorf, Avolsheim, Barembach, Dorlisheim, Duppigheim, Gresswiller, Lutzelhouse, Schirmeck

- **Haut-Rhin :**

Groupe 1 : Guémar, Gundolsheim, Issenheim, Merxheim, Rouffach, Ste/Croix-en-Plaine, Sundhoffen

Groupe 2 : Ballersdorf, Balschwiller, Dannemarie, Pfetterhouse, Seppois, Tagolsheim, Traubach-le-Bas

Groupe 3 : Burnhaupt-le-Bas, Burnhaupt-le-Haut, Guewenheim, Heimsbrunn, Michelbach, Sentheim, Vieux-Thann

Groupe 4 : Baldersheim, Blotzheim, Durmenach, Folgensbourg, Habsheim, Kembs, Sierentz, Waldighoffen,

En moins de quinze ans - une centaine de clubs vers 1925, 250 et 11.000 licenciés à l'AG de juin 1939, mais aussi 5136 rencontres de championnat, 265 arbitres dont deux officiant chez les professionnels - le football alsacien a connu un très fort développement et est devenu - et de loin - la première discipline sportive d'Alsace. Il est structuré en championnats de divers niveaux ainsi que dans une « Coupe du Bas-Rhin » et une « Coupe du Haut-Rhin », répliques départementales de la Coupe de France. En centrale, le développement est allé de pair avec la croissance sur le terrain

grâce à une organisation en de multiples commissions, à la fois décisionnaires et décentralisées (Haut-Rhin/Bas-Rhin) quand le sujet le nécessite. Ce développement démontre finalement une réalité, à présent, vielle d'une trentaine d'années, à savoir le caractère urbain du football. Né à l'intérieur des grandes villes, puis parti en direction des faubourgs, puis des chefs-lieux de cantons, le voilà à présent installé dans les localités de moyenne importance. La cartographie n'est pas encore complète à la vieille de la 2e Guerre Mondiale. Manquent encore un nombre important de villages de moyenne importance, manquent surtout les petites ou toutes petites localités, sans elles, il est impossible de parler d'un enracinement complet. Mais son implantation depuis 1895 suit une règle logique et naturelle, celle de l'importance démographique de la localité d'accueil, sa capacité à constituer un effectif de joueurs, une équipe de dirigeants, de réaliser les infrastructures.

Les amateurs du CA Mulhouse (à gauche) en 16ème de finale de la Coupe de France contre le RC Paris, le 16/12/1932 au stade de la Meinau

Les Juniors du FC Mulhouse, vainqueurs de la Coupe Nationale des Juniors 1933/1934

Le FC Bischwiller, Champion d'Alsace 1932/1933 (en haut)
et 1933/1934 (en bas)

Le Red Star de Strasbourg, Champion d'Alsace 1934/1935

Les Juniors du Sporting de Schiltigheim, vainqueurs de la Coupe Nationale des Juniors 1936/1937

Le Sporting de Schiltigheim, Champion d'Alsace 1937/1938

Le FC Haguenau, Champion d'Alsace 1938/39

Partie IV

Un FOOTBALL de GUERRE
1939 - 1945

CHAPITRE 7

Dans la « Drôle de Guerre » : retour aux sources militaristes françaises

Introduction

A l'AG qui a lieu le 18 juin 1939 à l'Hôtel Hanser à Sélestat, le Président Jacques Lambling indique dans la partie introductive de son intervention que « malgré les crises politiques de septembre 1938 et d'avril 1939 la saison de football de la Lafa a pu se terminer dans les délais ». On fait des projets en cette période de lourdes menaces sur la paix. Prioritairement, on pense à la réorganisation, dès la saison à venir, de la « Commission de Football du Bas-Rhin » et pour la saison 1940/1941, de celle du Haut-Rhin. Du pain sur la planche, par conséquent, pour les deux présidents, le Strasbourgeois Charles Brennion et le Mulhousien Jean Walbott. Ils n'auront pas le temps d'avancer beaucoup sur le sujet. Après avoir annexé l'Autriche en mars 1938, s'être emparé de la Tchécoslovaquie en septembre 1938, l'Allemagne envahit la Pologne le 1er septembre 1939. Le 3 septembre, deux mois et demi à peine après l'AG de la Lafa, l'Europe occidentale est en guerre. On sait « maintenant à quelle tâche Hitler préméditait d'utiliser la belle jeunesse athlétique du Reich. Le sport, qu'il affectait d'aimer, était pour lui non une fin en soi, mais un moyen détourné de préparer les jeunes générations à la guerre »[1]. Que peut devenir le football dans un contexte où tout footballeur étant un soldat en puissance, joueurs et spectateurs manqueront rapidement pour le faire vivre ?

I- Dans le « football de guerre » français

Il n'est certainement dans l'esprit d'aucun footballeur de penser à jouer au football au cours des jours et semaines qui suivent la mobilisation de début septembre 1939. Tous «attendent, dans le calme, de faire leur devoir si besoin est, sans restriction et sans faiblesse »[2]. Tous sans exception, Français métropolitains ou originaires des Colonies, Français de souche ou naturalisés, les Internationaux compris. Ainsi les Tricolores, Diagne, Jordan, Bourbotte, Aston, Koranyi, Ben-Barek, Courtois, Weiskopf, Veinante, Mattler, rendent-ils compte de leur régiment d'affectation dans « Football » du 27 décembre 1939. Par exemple, l'ailier droit de l'Equipe de France, Fred Aston, est « en première ligne dans un régiment d'infanterie de forteresse », le buteur Roger Courtois « dans un régiment rattaché à l'aviation, cantonné au milieu des champs où nous avons construit des abris avec du matériel de fortune », l'Autrichien Jordan naturalisé Français, « avait un peu peur en arrivant au régiment à cause de son langage petit nègre mais a été agréablement surpris par la bonne camaraderie qui fait notre force dans la vie militaire », Koranyi, l'ancien Hongrois, émet le vœu « que cette maudite guerre se termine au plus tôt », etc. Les cas sont tous semblables.

Si les étrangers rentrent majoritairement dans leur pays avec une « autorisation de mutation précaire » de la FFF qui signifie qu'à la fin des hostilités ils doivent être revenus dans leur club de 1939, les joueurs naturalisés, eux, tiennent leurs engagements : « Les Hongrois Simonyi, Belko, Silko, Kovacs, Odry, naturalisés Français ont rejoint leurs corps d'affectation. Ils avaient d'ailleurs, pour la plupart, déjà donné une belle leçon de loyalisme en septembre 1938 » note « Football » du 13 septembre 1939. Stefanovitch, le Toulousain d'origine yougoslave, à présent « 1er canonnier » dans l'armée française, « vivant depuis dix ans sur le sol français et gagnant sa vie en France » est fier « dans les moments pénibles que nous traversons de prêter son modeste concours pour le salut de la France »[3]. Les ex-Autrichien et Roumain Walter Presch et Elek Schwartz, ex-strasbourgeois également, sont, le premier chez les Chasseurs Alpins, le second « mobilisé quelque part en France »[4]. Car, par moments, il est impossible de connaître l'affectation

---

1- Football nr 503 du 13 septembre 1939, page 3 - « Lancées malgré elles dans la tourmente, la France et la Grande-Bretagne maintiendront-elles leur rang dans le football international ? »

2- Football nr 503 du 30 août 1939, page 1, éditorial de Marcel Rossini - « En attendant le coup d'envoi... »

3- Football nr 508 du 8 novembre 1939, page 7

4- Football nr 507 du 25 octobre 1939, page 4

de chacun. Ainsi, le 17 janvier 1940 encore, « Football » lance un appel pour avoir « des nouvelles de Heisserer, Couard, Roux, Dubly, Nicolas, Bigot, Crut, Cottenier, Rio, Winckelmans, Laurent, Baimbridge, Pleyer, Urbain, Wallet, Ozenne, Pavillard, Chayriguès, Touffait ». D'autres donnent des signes de vie : Charles Hummel, l'ex-strasbourgeois, au SO Montpellier en dernier lieu, « devenu fantassin donne le bonjour à ses anciens dirigeants », Alphonse Ober, le néo-professionnel du Racing Club de Strasbourg, signale être « cantonné dans un village où nous essayons de nous entraîner à ce match vraiment capital, ce duel France-Allemagne. Nous sommes une trentaine de footballeurs, presque tous d'ailleurs des Alsaciens, cantonnés dans ce même coin »[5]. Fernand Albaret, le journaliste sportif, indique que « les frères Keller - Albert et Fritz - veillent ensemble dans un fortin au bord du Rhin ; qu'ils n'ont aucune nouvelle de Curt, leur frère cadet et que Rohr attend la fin de la guerre dans un camp de prisonniers en Alsace ». Avec eux, sur la Ligne Maginot, on trouve encore Alphonse Rolland et Lucien Halter, leurs coéquipiers du Racing. Sur la même page de « Football », Charles Munsch, le Président de la Commission Régionale d'Arbitrage de la Lafa signale être « cuisinier dans une batterie », que « tout le monde est content de sa cuisine... ce n'était pas toujours le cas sur le terrain ». Robert Greiner, « ex-chroniqueur des sports à Radio Strasbourg » est lui aussi « aux armées » avec le grade d'officier[6]

Le 31 janvier 1940, Ossi Rohr, prisonnier au Fort de Mutzig[7] depuis septembre 1939 comme tous les joueurs allemands et autrichiens de l'Est de la France, annonce son « engagement volontaire dans l'armée française ». Il n'est pas tout seul puisque Pollak du FC Nancy, Chloupek et Platzek du Stade de Reims, suivent le même engagement. Les « quatre grands footballeurs de naissance étrangère qui tous les quatre ont endossé l'uniforme kaki pour défendre la France, la patrie que le football leur a donnée et qu'ils entendent conserver » posent ensemble sur une photo que « Football » publie le 13 mars 1940. Bref, le football est loin des préoccupations des footballeurs. Ils sont tous à la guerre.

Dix joueurs tout juste pour cette équipe d'un régiment strasbourgeois durant la Drôle de Guerre.
Parmi eux, deux finalistes de la Coupe de France 1937 (F. Keller en bas à l'extrême droite et L. Halter à côté du gardien Hoffmann)
et deux aspirants pros du Racing, Ch. Hoffmann et A. Rolland (accroupi, 3ème à partir de la gauche)

Tel n'est pas le cas des autorités pour qui il n'est surtout pas question de tirer un trait sur le football. Sans perdre de temps, le Bureau Fédéral de la FFF décide fin août « de s'adapter aux circonstances de la situation générale et de maintenir l'activité du jeu de football, en vue de continuer à préparer au pays une jeunesse saine et robuste et de collaborer efficacement au délassement, à l'entraînement physique et au moral des mobilisés. A cet effet, faisant état des difficultés rencontrées et des empêchements au déroulement des épreuves dans les conditions primitivement fixées, invite les Ligues régionales, leurs organismes et les sociétés à prendre toutes mesures de nature à leur permettre de maintenir leur activité et de poursuivre l'œuvre morale et éducative du football français »[8]. Un retour, ou presque, à Jahn, aux « Bataillons Scolaires », aux moments les plus forts de la « Préparation Militaire », tout de suite après 1918. Ces souhaits de fin août sont renouvelés le 11 septembre 1939 par le Bureau Fédéral qui « invite les Ligues régionales qui n'ont pas encore répondu, à bien vouloir l'informer des dispositions qu'elles prendront en vue de maintenir l'activité du jeu de football » mais conscient, à présent, qu'il ne reste plus de footballeur adulte non mobilisé, la demande est adressée aux « Juniors ». Le PV du 11 septembre insiste une nouvelle fois « sur le moyen de délassement pour les mobilisés » que doit être le football[9].

5- Football nr 508 du 8 novembre 1939, page 7

6- Football nr 507 du 25 octobre 1939, page 5

7- Football nr 508 du 8 novembre 1939, page 4

8- Football nr 502 du 30 août 1939, page 4

9- Football nr 503/504 du 13 septembre 1939, page 6 - Bureau Fédéral, séance du 13 septembre 1939

Dans cette période tragique, Gabriel Hanot oublie un instant sa fonction de Président de la « Commission du Statut du Joueur Professionnel » pour s'adresser à l'ensemble du football français, professionnels et amateurs réunis, en s'appuyant sur ce qui se passe en Grande-Bretagne : « Tant que la vie de société existera sur notre terre, les Britanniques formeront des équipes, à l'arrière du front, près des bases navales, dans les camps, dans les écoles, au voisinage des usines, des mines, des ateliers et des chantiers. Il en sera de même chez nous, bien que notre nation ne soit pas si naturellement, si héréditairement sportive que le peuple des Iles Britanniques. La FFF a déjà pris contact avec des milliers de clubs, par l'intermédiaire des Ligues et des Districts, pour les prier de maintenir leur activité, même avec des moyens de fortune, même avec des Bureaux et des dirigeants renouvelés, et des joueurs juniors ou minimes »[10].

Pas si simple à faire même si l'idée de confier la mission, sur les terrains à des adolescents, dans les structures de direction à des hommes prenant la place des dirigeants mobilisés, est louable. Prenons le cas de l'Alsace. A la déclaration de guerre, la population de la majorité des localités riveraines du Rhin, de Saint-Louis à Lauterbourg, est évacuée dans des départements du Sud-Ouest de la France. Le 3 septembre 1939, Strasbourg est désert, la population s'est repliée dans le Périgord. La situation dans la capitale alsacienne est décrite par l'arbitre du Championnat de France professionnel, Ernest Kissenberger, à présent « sapeur-pompier volontaire » à la caserne du quai Finkwiller à Strasbourg[11] : « La Ville de Strasbourg est complètement évacuée. Seuls les pompiers sont restés. Jour et nuit nous sommes avec les gendarmes en patrouille pour assurer la sécurité des biens. C'est bien triste de voir notre vieux Strasbourg dans cet état pitoyable, mais que voulez-vous, c'est la guerre ». Il ne reste quasiment plus personne à Strasbourg, de sorte qu'à la Lafa, où MM. Lambling et Gissy viennent également d'être mobilisés, on a pris la décision qu'en cas d'évacuation de Strasbourg, l'on fermerait les portes »[12].

Si la situation est plus difficile dans les régions frontalières du Nord et de l'Est, elle pose d'énormes problèmes partout en France. A la Ligue du Sud-Est, « étant donné l'impossibilité matérielle dans laquelle se trouve la presque totalité des clubs de composer des équipes seniors », il a été décidé que le championnat de Division d'Honneur 1939/1940 serait réservé « aux juniors de nationalité française ou alliée, nés en 1921, 1922 et 1923 pour lesquels il est permis d'espérer, en raison de leur âge, qu'ils ne seraient pas appelés sous les drapeaux pendant le déroulement du championnat»[13]. Pour permettre la pratique du football, la Ligue du Lyonnais, elle, prend la décision d'admettre cinq étrangers dans son championnat[14]. Sète, le club Champion de France 1938/1939, joue le match de Quart de finale de la Coupe de France contre Marseille avec « deux collégiens », quatre étudiants et deux soldats[15]. Bref, on pourrait multiplier les exemples, les difficultés pour constituer des équipes valables touchent les clubs de toutes les régions de France.

Néanmoins, on veut en haut lieu que le football continue et le meilleur moyen pour ce faire est de perpétuer la Coupe de France, le championnat de France professionnel ou ce qu'il en reste, et pourquoi pas l'Equipe de France. 127 clubs sont au départ de la Coupe de France 1939/1940 dont le premier tour est prévu pour le dernier dimanche d'août. Il n'aura pas lieu. « On sait pourquoi le programme n'a pu se dérouler » commente Achille Duchenne dans « Football »[16]. Et de se poser des questions : « Où sont allés les Pierrots de Strasbourg qu'attendait Saverne ? Quelle occasion pour les Rudipontains de fraterniser avec les footballeurs de Guebwiller ! Où brille maintenant l'Etoile du Sacré-Cœur de Tours qui devait se rendre à Poitiers ? On n'imagine pas que la Coupe de France, l'épreuve qui évoque les jolis noms de la France, des noms qui chantent le respect du passé, l'amour du sol, ne continue pas à vivre. Elle est l'épreuve de tous les temps, la plus simple, celle qui crée l'enthousiasme, qui incite aux belles audaces. Certes, on conçoit qu'elle ne puisse cette saison vivre sa vie normale, qu'à une situation exceptionnelle doive répondre pour elle une vie exceptionnelle ». Née le 15 janvier 1917, en pleine guerre, sous le nom de « Coupe Charles Simon » en hommage à ce dirigeant tombé devant l'ennemi, la Coupe de France symbolise encore davantage en 1939 « un défi aux forces de la mort, à l'inertie, un refus du football d'abdiquer ».

La FFF organise, par conséquent, pour la saison 1939/1940, « le football de la guerre » qui repose sur une « Coupe de Guerre » et un « Championnat de Guerre ». Discuté en séance du 23 octobre, le championnat démarre le 5 décembre et la Coupe le 17 décembre. Une organisation du football français qui ne sera véritablement complète que lorsque l'Equipe de France sera reconstituée. « Il nous apparaît nécessaire que l'effort de la FFF se manifeste aussi sur le plan international. Pourquoi retarderions-nous sur les gens d'outre-Rhin ? Une rencontre Allemagne/Italie vient d'être conclue. Elle se déroulera le 26 novembre au Stade Olympique de Berlin. Rencontre de propagande ? C'est l'évidence. (...). La propagande, c'est pas ce que nous cherchons essentiellement. Ce que nous voulons, c'est que, dans

---

10- idem note 1

11- Football nr 503/504 du 13 septembre 1939, page 8 - Secteur Postal « Football »

12- Football nr 503/504 du 13 septembre 1939, page 7 - « Le Football dans les Ligues régionales »

13- Football nr 506 du 11 octobre 1939, page 3 - « Le football reprend dans le Sud-Est »

14- Football nr 520 du 14 février 1940, page 6 - Décisions du Bureau Fédéral

15- Football nr 522 du 28 février 1940, dernière page « En quart de finale »

16- Football nr 503/504 du 13 septembre 1939, page 4 - « La Coupe de France doit vivre »

les mauvais comme les bons jours, ce jeu de ballon rond qui, pour tant d'humains, aura constitué une religion de l'effort, continue de vivre, non pas seulement en esprit, et de se manifester, non pas seulement par des mots. Une bonne équipe de France peut être mise sur pied demain, il faut lui trouver des adversaires à sa taille» écrit Marcel Rossini dans «Football» du 8 novembre 1939. Le 28 janvier 1940, ce sera chose faite, la France rencontre le Portugal à Paris.

II- La Lafa s'installe à Mulhouse, Strasbourg devient Champion de Dordogne

II-1
La Lafa s'installe à Mulhouse

La Ligue d'Alsace se met au diapason de la politique arrêtée par la Fédération Française. Le premier acte a lieu le 28 octobre 1939. Il est capital. Ce jour là, est convoquée une «Séance extraordinaire du Conseil de la Ligue d'Alsace» à l'Hôtel Europe à Mulhouse. Elle est organisée à l'initiative d'une poignée de dirigeants haut-rhinois au cours de laquelle sont pris des décisions destinées à continuer de faire vivre le football en Alsace[17]. Sont présents pour remplacer l'ancien Conseil de la Ligue entièrement décapité à la fois par l'évacuation des civils d'une partie de l'Alsace et la mobilisation des classes d'âge jeunes dont font partie le Président Jacques Lambling et le Secrétaire/Général Aimé Gissy: «Jean Walbott, vice-président de la Lafa, Jacques Hoffmann, Adjoint, MM. Gulden et Fattet, membres de la Commission de Football du Haut-Rhin, J. Bersuder, Président de la Commission des Juniors, M. Kopf, Président de la Commission de la Presse et deux délégués, l'un du CA Mulhouse, l'autre du FC Mulhouse».

En préambule, «le Conseil constate que, malgré l'évacuation de la Ville de Strasbourg et contrairement à la lettre de la Fédération du 13 octobre, la Ligue d'Alsace n'est pas à considérer comme virtuellement dissoute». Effectivement plusieurs décisions confirment sa volonté de faire vivre le football en Alsace malgré les évènements. En ordre d'importance, elle décide:

- «de collaborer à l'éducation physique de notre jeunesse»,
- d'élire un «Comité de Guerre». Il est formé de Jean Walbott, Président, Jacques Hoffmann, Trésorier, Joseph Bersuder, Adjoint, Jean Barth, Adjoint,
- de faire jouer un «Championnat de District» dans huit Districts: Mulhouse/ Ville et Campagne, Thann/Masevaux, Altkirch, Colmar/Ville et Campagne, Sélestat/Ville et Campagne, Haguenau, Saverne, Molsheim
- de nommer des Présidents de District (M. Gulden, District de Mulhouse, M. Lang, District de Thann, M. Saunier du SC Waldighoffen, District d'Altkirch, Mr Fr. Klumpp, District de Colmar)
- de maintenir les statuts et règlements de la Ligue sauf ceux modifiés par le Comité de Guerre
- de transférer le siège de l'administration de la Ligue au 43, rue Buhler à Mulhouse
- de publier les PV du Comité dans «Football», vu que «Le Sport Alsacien» ne paraît plus.

A ce moment, la presse régionale ne s'est pas fait l'écho de la moindre rencontre de football. Puis, le 7 novembre 1939, «Le Journal de Mulhouse» fait état du match AS Cheminots/Riedisheim contre une «Sélection Militaire» (2-2). Une rencontre qui «s'est déroulée dimanche dernier» et qui rentre vraisemblablement dans le cadre du «délassement» à apporter aux soldats stationnés le long du Rhin. Le 11 novembre, il est question d'un match «Equipe Militaire» contre Red Star Mulhouse, d'une rencontre Cheminots Riedisheim contre Red Star Mulhouse, d'une autre entre le FCM et une «équipe d'Artilleurs», chacune étant précédée d'une rencontre de Minimes. On applique, par conséquent, à Mulhouse ce que la FFF demande. Il arrive même qu'il y ait des rencontres entre équipes civiles. Ainsi ce match CA Mulhouse contre FC Pfastatt avec un CAM qui a la chance de pouvoir aligner quelques joueurs de la défunte saison, entre autres, Cervini son attaquant vedette. Le début du Championnat du District de Mulhouse est programmé pour le 3 décembre. Wittelsheim doit affronter le FC Dornach, la Société Sportive Mulhouse/Dornach le FCM (renforcé par des militaires), les Cheminots le Racing Mulhouse, le CAM l'équipe de Wittenheim et Richwiller le FC Etoile Mulhouse. Les Minimes et les Juniors du FC Etoile rencontrent ceux de Wittenheim. Quant à l'AS Modenheim, elle est opposée, sur le terrain du Racing Club Mulhouse dans le quartier Drouot, à deux équipes militaires. Le lendemain, on apprend que deux matchs du championnat ont été annulés suite à des forfaits. Rien d'étonnant,

17- Le PV de la réunion de la Lafa du 28 octobre 1939 est donné par «Football» nr 508 du 8 novembre 1939, page 11

« l'Association des Clubs de Gymnastique du Haut-Rhin » relève, elle aussi, une « paralysie de son activité puisque la grande partie des gymnastes et des moniteurs sont sous les drapeaux »[18]. Dans le Bas-Rhin, la presse ne mentionne aucune rencontre de football au cours des mois d'octobre, novembre et décembre 1939.

II-2
Les exploits du « Racing en exode » en Coupe de la Guerre

Finalement, c'est à 850 km de Strasbourg que se fait la démonstration la plus éloquente de la survie du football alsacien. De Périgueux exactement et pour cause la population de Strasbourg est majoritairement en exode en Dordogne. Marcel Rossini, le directeur de « Football », signe un article le 25 octobre 1939 sur la renaissance du football strasbourgeois à Périgueux[19] : « Dès le premier jour de la mobilisation, Strasbourg était évacué et tous ses habitants envoyés loin du front. Qu'allaient devenir les grands clubs de la métropole alsacienne et particulièrement le glorieux Racing qui fut à un cheveu, ces dernières saisons, de décrocher le titre de Champion de France, puis la Coupe ? Des semaines se sont écoulées. Le Racing renaît. Il est à Périgueux. Il a trouvé des parrains : le CA Périgourdin et le COPO qui n'ont été que des clubs de rugby mais qui n'oublient pas que tous les sports sont frères. Un Comité a été créé qui continuera à faire vivre l'esprit alsacien, l'esprit strasbourgeois en Dordogne et qui fera aimer le football dans le Périgord. Quelques très bons éléments du Red Star de Strasbourg et de l'ASS étant également à Périgueux pour la durée des hostilités, l'entraîneur Rumbold a pris tous ces éléments en main. Il a mis sur pied un onze homogène commandé par le sympathique Paul Wolff qui, dès dimanche, s'est produit au Stade Roger-Dantou. Avec un derby de rugby auquel participaient les deux clubs locaux plus haut cités, la manifestation fut un succès. La recette a été consacrée à un envoi de colis aux soldats périgourdins et strasbourgeois qui se trouvent au front. Et que tout cela fasse un beau geste de solidarité sportive. On vous l'avait dit : envers et contre tout, le football continue ».

Le Racing Club de Strasbourg, en réalité une sélection de joueurs issus des clubs strasbourgeois (Rcs, Ass, Red Star), donne immédiatement une belle leçon d'optimisme. Le club pose sa candidature au « Championnat de Guerre ». « Jeudi, en cours de séance, le Racing Club de Strasbourg a posé sa candidature[20]. Le grand club strasbourgeois, faisant encore une fois preuve d'une vitalité et d'une ténacité qui sont bien dans la manière alsacienne, s'est, en dépit de l'évacuation de Strasbourg, reconstitué à Périgueux où son activité se poursuit. Et il a demandé à participer dans le Championnat de Guerre dans le Groupe Sud. Après avoir dit l'unanime sympathie à l'égard de l'Alsace et du RC Strasbourg, le Président de la Commission a exprimé le vœu, ratifié par toute la Commission, que Strasbourg soit admis dans ce groupe ».

Le « Racing Club de Strasbourg nouvelle version » s'inscrit également pour participer à la « Coupe de la Guerre », Une compétition dans laquelle un candidat sur deux est retenu. « Les organisateurs ont voulu éviter de recourir à l'arbitraire. Ils ont tenu à accorder l'admission à l'épreuve en combinant le nombre de candidatures par région, corrigé par la valeur reconnue de l'ensemble des représentants de ces mêmes régions[21]. Sur la base de ces critères, et en raison du retard pris pour le calendrier 1939/1940, 64 clubs sont retenus sur 136 ayant postulé. Pour l'Alsace, l'heureux élu est le Racing, ce qui n'enlève rien « à la sympathie que l'on doit au FC Bischwiller. Voici un club qui, vivant à quelques kilomètres de la Ligne Maginot, a demandé télégraphiquement de pouvoir soutenir ses prétentions. Et ce club compte parmi les plus brillants de sa province. Mais le total des engagements d'Alsace étant de deux, une seule qualification était possible. Toute rencontre éliminatoire entre le Racing et Bischwiller étant impossible, puisque si Bischwiller dispose encore de son terrain, le Racing Club de Strasbourg a été obligé d'adopter celui de Périgueux, il fallait donc choisir. N'importe amis de Bischwiller, les chances alsaciennes sont en bonnes mains et au fond, c'est cela qui vous importait le plus, c'est ce qui a dicté votre geste » fait observer très justement Achille Duchenne[22].

Le Racing est retenu en Coupe de France mais pas en Championnat de France, sans que l'on sache pourquoi. Si l'on a jugé par rapport à ses moyens matériels, la décision se comprend puisque Metz, Nancy, Sochaux n'ont même pas postulé et que le club « le plus à l'Est » est Reims. Si l'on s'est basé sur la qualité des infrastructures, celles de Périgueux auraient dû permettre un engagement en Championnat de France, au même titre que Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Sète, Alès, Nîmes, les six clubs retenus pour le Groupe Sud-Ouest auquel le Racing avait souhaité faire partie.

Un mal pour un bien finalement. Le Racing se rend, en effet, vite compte que ses moyens matériels sont limités. Pour commencer, rien que dans le fonctionnement administratif : fin décembre, le club se qualifie pour les 16e de finale

---

18- Journal de Mulhouse du 11 décembre 1939

19- Football nr 507 du 25 octobre 1939, page 6 - « Strasbourg et ses parrains »

20- Me Wolff, toujours membre de la « Commission de Discipline et des Règlements » de la FFF et de la nouvelle « Commission d'Etude des Championnats Interrégionaux » était le porte-parole du Racing ce 16 novembre 1939 - voir PV dans Football nr 510 du 6 décembre 1939, page 9

21- Football nr 509 du 22 novembre 1939, page 3

22- Football nr 509 du 22 novembre 1939, page 4 - « Le prologue de la Coupe Charles Simon est joué »

de la Coupe de la Guerre aux dépens de Ruelle qui dépose des réserves quant à la qualification de l'ailier droit strasbourgeois, Paul Wolff. La demande de licence de ce dernier avait bien été transmise à la FFF mais sur papier à entête du CA Périgourdin. Finalement, la situation est régularisée, tout le monde comprenant que dans la précipitation de l'évacuation les Strasbourgeois se soient passés des affaires de footballeurs. Maillots, bas, culottes leur sont prêtés par les deux clubs « parrains » de Périgueux. Ce sont d'ailleurs ceux de rugbymen et non pas de footballeurs. De même pour le papier à lettre et des choses les plus élémentaires pour faire fonctionner un club. Si la situation matérielle de tous les clubs est difficile, celle des Strasbourgeois partis avec un paquetage minimum est catastrophique.

Sur le plan sportif ensuite, le Racing est également plus mal loti que tous les autres clubs admis dans ce championnat. Seuls restent deux joueurs prévus dans l'effectif de la saison 1939/1940 : deux stagiaires, en fait, Lergenmuller le gardien de but et l'attaquant Schaaf. L'équipe est complétée par des Racingmen - de l'équipe amateur, voire des Juniors de la saison 1938/1939 - et des joueurs des clubs de Strasbourg/Ville. Parmi eux, le demi-centre Engel, demi-finaliste de la Coupe Nationale des Juniors avec le Red Star en 1938, sélectionné en équipe d'Alsace amateurs en 1938/1939. Mais l'effectif alsacien ne suffisant pas, on fait jouer Pebay, Messaoud, Albertini, des militaires stationnés dans le secteur de Périgueux[23].

Non retenu pour le championnat national, le Racing s'engage dans le Championnat de Dordogne. Au pays du rugby, les victoires sont faciles pour les Strasbourgeois qui décrochent facilement le titre de Champion de Dordogne, mi mars 1940. « Dimanche a eu lieu à Périgueux la finale du championnat de la Dordogne dont le vainqueur disputera les poules finales de la « Coupe de Guerre du Centre-Ouest ». Cette finale, dotée de la Coupe Lachaise, mettait en présence le COPO de Périgueux, vainqueur de la poule A, et le Racing Club de Strasbourg, brillant vainqueur de la poule B avec 5 matchs joués, 4 gagnés, 1 nul et un goal-average de 46-8 dont un match gagné par 21-0 ! Devant un très nombreux public, le RCS a battu le COPO de Périgueux par 4-0. L'équipe strasbourgeoise, jouant au grand complet, fit une démonstration magnifique. Le jeune demi-centre Engel, qui n'a que 19 ans, fit une exhibition remarquée, de même que Schaaf dont la classe est certaine » indique « Football » le 20 mars 1940.

Mais c'est en Coupe de France que le Racing signe son plus bel exploit. Qualifiés pour les 16e de finale après la victoire contre Ruelle, les Strasbourgeois rencontrent des « Girondins de Bordeaux », à la lutte avec le FC Sète pour la place de premier du « Groupe Sud-Ouest du Championnat de Guerre ». A Bordeaux, l'équipe composée de Lergenmuller (Rcs) ; Messaoud (militaire), Pebay (militaire) ; Heitz (Rcs), Engel (Red Star), Gall (?) ; Wolff (Rcs), Schaaf (Rcs), Pagani (Ass), Fuhrer (Rcs), Strub (Red Star), l'emporte 3-2 contre une équipe bordelaise comprenant des professionnels : les Espagnols Mancisidor et Mateo, Cottin qui aurait été Racingman si la guerre n'avait pas éclaté, Arneaudau, futur International. Un véritable exploit, par conséquent, de la part des joueurs de Charles Rumbolt, l'entraîneur autrichien parti avec les Strasbourgeois en exode.

En 8e de finale, Strasbourg est opposé à Sète tout auréolé encore de son titre de Champion de France décroché en juin dernier. La formation du Président Bayrou est décimée par la mobilisation comme toutes les autres équipes. Elle dispose, cependant, encore d'un atout colossal : Dezso dit Désiré Korany, vraisemblablement le seul International non appelé sous les drapeaux, pour l'instant. Une pièce maîtresse dans ce championnat remodelé et qui évolue au poste d'avant-centre. Auteur d'une formidable prestation et du but victorieux lors de France-Galles (2-1) en mai 1939, Koranyi peut évidemment faire la décision à tout moment contre « le Racing de Dordogne ». L'affiche est exceptionnelle. Non pas pour des raisons sportives, mais pour l'image qu'elle véhicule : « La qualification des Strasbourgeois a été difficile contre Bordeaux. Il est vraisemblable que les Sétois disposeront de leur adversaire, mais celui-ci saura se montrer un digne rival des Champions de France, quelle que soit la haute valeur des partenaires de Koranyi » pronostique Achille Duchenne, à qui n'échappe pas la symbolique de ce match, entre le Champion de France et des Strasbourgeois depuis cinq mois loin de leurs bases : « Les Alsaciens sont loin de disposer de leurs joueurs les plus connus. Le fait remarquable est que leur club transplanté ait pu réunir sous ces couleurs de nombreux jeunes qui ont remplacé les aînés aux Armées »[24].

D'où la proposition du reporter de « Football » de faire jouer le match à Paris. Non pas parce que la rencontre mériterait le cadre du Stade de Colombes ou du Parc des Princes. Uniquement pour mettre en relief la situation de ces footballeurs partis avec un baluchon pour tout patrimoine et à qui il manque la chose la plus précieuse au monde : le chez-soi. « C'est à Paris qu'il faut faire jouer Strasbourg - Sète » proclame A. Duchenne[25] car « on sait que les Strasbourgeois, fixés à Périgueux avec des éléments de fortune, sont parvenus à se qualifier magnifiquement pour le prochain tour. Quel est leur but en participant à l'épreuve ? S'agit-il pour eux de continuer à prospérer, d'affirmer leur supériorité sur leurs rivaux, enfin de remporter la Coupe ? Nullement. Leur club a voulu affirmer à la face du monde que la jeunesse alsacienne demeure elle-même. Elle a tenu à ce que la cité laissée là-bas endormie, sur les bords du Rhin, au pied de la cathédrale rose, se manifeste toujours vivante par la présence du Racing Club de Strasbourg dans la plus grande épreuve nationale. Et elle attendit qu'un acte de la Fédération répondît au club... Avant de disparaître

23- Football nr 533 du 15 mai 1940, page 3 - « Faits divers ».

24- Football nr 518 du 31 janvier 1940, page 3, « La Coupe, dimanche prochain »

25- Football nr 517 du 24 janvier 1940, page 3

ENTENTE PÉRIGUEUX - STRASBOURG

C.A.P. - C.O.P.O. - - R.C. STRASBOURG

Siège social
Grand Café de Paris
Téléphone 715

Périgueux, le SAISON 1939-1940

RACING CLUB DE STRASBOURG
A PERIGUEUX

COMPOSITION DU COMITE DU
R.C.STRASBOURG
A LA SUITE DE LA REUNION DU 19 MARS
LORS DE LAQUELLE LE CLUB PRIT SON AUTONOMIE :

PRESIDENT D'HONNEUR : MR. R.N.NAEGELEN (MAIRE DE STRASBOURG A PERIGUEUX)
PRESIDENT : MR. WOLFF
VICE-PRESIDENT : MR. PEYROU (PRESIDENT DU C.A.P.)
PRESIDENT DES JOUEURS : MR. RUMBOLD (17 FOIS INTERNATIONAL AUTRICHIEN)
SECRETAIRE GENERAL : MR. WOLFF JR. (CORRESPONDANT DU FOOT-BALL ET SEC DUR.N
TRESORIER : MR. LAMUNIERE (VICE-PRESIDENT DU SOUS-DISTRICT DE DOR.
ENTRAINEUR-ACCOMPAGNEUR-MR. RUMBOLD (ANCIEN ENTRAINEUR DE GENES ET DE VERVIERS)
MEMBRES DELEGUES : MRS.ROMOND (ARBITRE FEDERAL DE LA L.A.F.A.)
TAULOU (MEMBRE DU C.A.P.)
BURY (JOURNALISTE)

MR. RUMBOLD RST RESTE EN RELATION DURANT TOUTE LA SAISON AVEC LE COMITE DU CLUB DE STRASBOURG (SECTION PROFESSIONNELLE) NOTAMMENT AVEC MRS.:
BELLING (PRESIDENT)
STEMBERGER (PRESIDENT DES JOUEURS)
HEINTZ (VICE-PRESIDENT)

****
******

L'Entente Périgueux - Strasbourg en 1939/1940.
L'équipe est formée de joueurs issus de clubs strasbourgeois évacués en Dordogne et de militaires stationnés à Périgueux.
Debout : Strub, Schaaf, Albertini, ? Engel, Führer, ?, ?, Rumbold (entraîneur) - accroupis : Peray, Lergenmuller, Messaoud

F. F. F. A.
22, Rue de Londres
PARIS (IXe)

DEUXIÈME TOUR
16 mars

COUPE CHARLES SIMON
(Coupe de France de Guerre)
Organisée par la F.F.F.A. avec le concours du " PETIT PARISIEN "

R.C. Strasbourg-Girondins B.F.C. 3-2 (1-0)

Le Dimanche 14 Janvier 1940, à 14 heures
à ~~PERIGUEUX~~ Bordeaux

CE BILLET NE PEUT ÊTRE VENDU — Invitation Personnelle

de l'épreuve, être vue à Paris. Or, son équipe a été désignée pour affronter avec ses modestes ressources du moment les Champions de France sur le terrain des Métairies réputé pour la sportivité mais aussi pour le petit nombre de ses spectateurs. Elle va succomber en pleine obscurité.».

En définitive, le match a lieu aux «Métairies», le stade qui a vu tant d'exploits des «Dauphins sétois» et dont une partie des infrastructures vient d'être démontée pour servir à construire des abris militaires dans la campagne sétoise. Avec trois Champions de France 1939 (Franquès, Danzelle, Koranyi), les Sétois l'emportent 8-1 sur une équipe strasbourgeoise formée de: Lergenmuller; Peray, Fuhrer; Gall, Engel, Oesch; Wolff, Schaaf, Pagani, Bury, Albertini. «Que vouliez-vous que Strasbourg fît à Sète» s'exclame A. Duchenne dans le compte-rendu du match, n'hésitant pas «à exprimer le regret que ce 16e de finale n'ait pas donné lieu à la manifestation de sympathie collective des clubs qualifiés à l'égard du Racing Club de Strasbourg. Elle se concevait puisque nul geste particulier (hors l'intervention financière fédérale) n'a répondu à leur propre geste. Ainsi leur mérite demeuré sans récompense en est encore plus grand».

Donc, pas spécialement gâté par la FFF le Racing qui s'est déjà vu refuser l'accès au Championnat de Guerre national sans explication aucune. Qu'importe, avec leur parcours en Coupe de la Guerre, les Strasbourgeois démontrent que leur football vit toujours. D'ailleurs pas que par la Coupe et le Championnat de Dordogne mais aussi par les matchs amicaux. «Contre le «Toulouse Football-Club» le dimanche de Pâques, le lundi contre une sélection agenaise à Agen et le 31, l'équipe participera à un tournoi organisé à Tours»[26] Il est vrai qu'une partie de la population strasbourgeoise a été évacuée dans la région de Tours. Contre le TFC chez lui à Toulouse, le Racing l'emporte 7-3! «Les cigognes becquètent la violette» titre très joliment «Football» du 27 mars 1940. Il est vrai que les «interventions catastrophiques» du gardien toulousain sont pour quelque chose dans ce score fleuve. Mais il ne s'agit pas pour autant de sous-estimer la valeur des Racingmen: «l'équipe est sympathique, ardente, jeune. Elle confectionne un excellent football par sa triplette centrale et son demi-centre. Son gardien de but fît de très jolis arrêts». Lergenmuller, Engel, Schaaf sont donc les vedettes de l'équipe dans laquelle vient d'apparaître Henri Lang, demi-finaliste lui aussi de la Coupe Nationale des Juniors avec le Red Star en 1938. «L'entraîneur Rumbold, qui se dévoue pour la cause du ballon rond en Dordogne, peut être fier de son jeune team qui, loin de sa ville, a conservé l'amour de ses couleurs. Cela ne peut manquer de faire grand plaisir à tous les Alsaciens». Sur le coup, peut-être n'ont-ils pas conscience qu'ils portent l'étendard de l'Alsace, les joueurs de l'entente «Racing/Red Star/Ass/Militaires nord-africains ou issus de régiments Nord-Africains»? A Toulouse, elle a évolué dans la composition suivante: Lergenmuller; Pebay, Messaoud; Oesch, Engel, Gall; Fuhrer, Schaaf, Pagani, Lang, Heitz.

Le Sporting Club de Schiltigheim, lui aussi, garde la flamme loin de ses bases. Il ne connaît pas le parcours du Racing mais ces «gars d'Alsace viennent de faire une belle démonstration à Saint-Junien, où, après un match très spectaculaire, ils l'emportèrent par 4-2 sur le Red Star de Limoges, la meilleure équipe de Haute-Vienne. Autres résultats: 9-1 contre l'USO, 8-1 contre le Lycée de Limoges et 5-0 contre Saint-Junien». Courant mars 1940, le Sporting a reformé son équipe de football et de basket et compte une quarantaine de membres. Un but auquel aspirent également les «Pierrots de Strasbourg». Ils démarrent la tâche en mars 1940 par la re/publication de leur bulletin mensuel, dénommé à présent «Les Pierrots en Guerre». Le correspondant du club est le Sergent J. Lausecker, basé à l'Etat-Major de la Préparation Militaire à Nancy.[27].

Loin de Strasbourg, les grands clubs de la capitale alsacienne font la démonstration qu'ils ne restent pas les bras ballants. Les clubs se reforment, se réorganisent, refonctionnent. Le football strasbourgeois est donc en phase avec la FFF. Celle-ci, fidèle à sa politique définie fin août 1939, va jusqu'à organiser un «match International de Guerre», le symbole le plus fort que le football français puisse donner pour montrer qu'il est plus vivant que jamais. L'affiche est constituée par le match France-Portugal, le 28 janvier 1940 au Parc des Princes. Une «Equipe de France de Guerre» assez identique dans sa composition à sa devancière de 1939, sauf que les joueurs retenus, à une ou deux exceptions près, viennent au centre d'entraînement, «en troufions, portant la tenue kaki», avant d'endosser le maillot tricolore[28]. Parmi eux, un Alsacien: Oscar Heisserer, évidemment, le joueur du RC Paris, fantassin depuis septembre 1939 et qui n'a plus disputé la moindre rencontre de championnat avec le grand club parisien, exsangue de son effectif de la saison 1938/1939 et à la dérive dans le «Groupe Nord du Championnat de Guerre». Gaston Barreau, le sélectionneur, est arrivé à retrouver ses joueurs du printemps 1939 et à reconstituer une équipe tricolore, aidé par «la sportivité de l'autorité militaire qui accorda les permissions». Marcel Rossini est présent à ce France - Portugal: «L'équipe de France entrait sur le stade. Homme par homme, elle était presque identique à celle de l'an passé. Elle n'était pourtant plus la même. Onze gaillards à la capote kaki avaient pénétré sur la pelouse dans l'enthousiasme délirant des vingt mille présents. C'était bien l'équipe de France de guerre et non plus seulement onze hommes portant pour un jour le même équipement, c'étaient onze gars de la zone des armées qui allaient se livrer aux saines luttes du stade»[29].

26- Football nr 525 du 20 mars 1940, page 5 - «Strasbourg, Champion de Dordogne» et Football nr 522 du 28 février 1940, page 7 et 524 du 13 mars 1940, dernière page (pour le Sporting de Schiltigheim)

27- Football nr 523 et 524 des 6 et 13 mars 1940, page 2

28- Football ne 518 du 31 janvier 1940 publie deux photos des joueurs français, tous militaires, à présent

29- Football nr 518 du 31 janvier 1940, page 3

Hiden ; Vandooren, Mattler ; Bourbotte, Jordan, Diagne ; Courtois, Hitl, Koranyi, Heisserer, Veinante, sont les « onze gaillards ». Parmi eux, trois Autrichiens et un Hongrois naturalisés (Hiden, Jordan, Hitl, Koranyi), deux Sochaliens (Courtois et Mattler), deux Lillois (Vandooren et Bourbotte), un Alsacien (Heisserer), un Lorrain (Veinante), des joueurs concernés au premier chef par le conflit, ceux du Nord et de l'Est se trouvant en plein sur la ligne de front imaginée par M. Maginot. La France l'emporte 3-2, une double victoire pour le football français à laquelle l'Alsace est associée par la présence et le but du 1-0 d'Oscar Heisserer. Le Sétois Koranyi, l'adversaire du Racing en Coupe de la Guerre d'ici quelques jours, est l'auteur des deux autres buts.

III- Football et Défense Nationale : l'application de l'enseignement de la Préparation Militaire

Dans l'Alsace non évacuée, le football reprend finalement aussi ses droits. L'administration de la Lafa est définitivement installée à Mulhouse où la Ligue d'Alsace d'Athlétisme l'a suivie, s'installant chez M. Zuger, « dirigeant du FC Mulhouse et ancien membre du Conseil de la LAA ». Pour l'athlétisme aussi, c'est « l'évacuation de Strasbourg, la mobilisation et la dispersion de tous les membres du Conseil », qui a valu son transfert à Mulhouse.

Ce qui se passe à Paris ou en Dordogne a une certaine force d'entraînement sur les dirigeants restés en Alsace. On suit les débuts de « la nouvelle Equipe de France ». Ceux aussi du Racing en Coupe de la Guerre et l'élimination des Girondins de Bordeaux donnés grands favoris par la presse nationale. « Avez-vous bien lu et relu la composition de l'équipe du Racing ? » s'interrogent les Dns. « Pas de grands noms ; une poignée de jeunes inconnus, groupés autour d'un entraîneur dévoué, une volonté de vaincre pour porter haut les couleurs du Racing Club de Strasbourg »[30].

C'est dans le secteur de Molsheim que le football bas-rhinois reprend en premier. A l'initiative de Charles Brennion, vice-président de la Lafa et Président de la Commission de Football du Bas-Rhin avant le déclenchement des hostilités, une réunion est convoquée à Molsheim afin de créer « une sorte de championnat de District ». Il démarre dans les premiers jours de février 1940 avec Molsheim, Still, Duttlenheim, Avolsheim, Dorlisheim et Wasselonne.

Dans le Haut-Rhin, Colmar suit les initiatives prises à Mulhouse. Aux SRC, les professionnels sont partis. Entre autres, Boccon et Othman au Red Star de Paris, Villacampa à Monpellier, Hachelouh à Alès, les frères Telléchéa à Porto, Schaden est rentré à Vienne. Lowy, l'entraîneur, est décédé durant l'été d'un mal incurable. C'est donc avec l'équipe des amateurs, renforcée par l'un ou l'autre jeune professionnel colmarien (Heiné, Frey, Emmenegger) que l'on tente de rebâtir une équipe. Frantz; Frey, Kayser; Hoffert, Gissinger, Emmenegger Charles; Wintermantel, Heisch, Bannwarth, Heiné, Emmenegger Jean, reprennent le collier le 11 février 1940 contre une équipe militaire[31]. Dans le sud du département, un véritable championnat n'est disputé que dans le « District de Mulhouse ». Le FC Dornach, la Société Sportive de Mulhouse-Dornach, Wittelsheim, Wittenheim, Richwiller, Pfastatt, Modenheim, l'Etoile, les Cheminots et le CA Mulhouse sont les dix clubs qui se disputent la palme. Le FCM n'y participe plus, ce qui donne une idée de l'ampleur des difficultés. Côté Vosges, les clubs de l'US Thann, AS Blanc Vieux-Thann, Aspach, Saint-Amarin, Masevaux, organisent entre eux des rencontres amicales. Staffelfelden, Guewenheim, Bollwiller, Guebwiller se joignent régulièrement à eux. Le 11 février une sélection mulhousienne est opposée à une équipe militaire. Des deux côtés, il y a des noms connus. Sélection : Specker, Di Scala, Linder, Cervini, Hestin (Cam), Bernauer (Mulhouse/Dornach), Bechler, Grimaz, Schott, Cecarelli, Bantz (Fcm). Equipe Militaire (10 joueurs) : Hassenforder (FC Dornach) ; Pflieger (Fcm), Weiss (Cheminots) ; Jehl (Cam), Ross (FC Dornach), Perelli (RC Paris) ; Brun (Walheim), Meyer (RC Strasbourg), Hilfiger (Cam), Fischer (Mulhouse/Dornach).

Ce football reste administré presque comme en temps de paix. La « Commission de football du Haut-Rhin » continue à se réunir et à prendre des décisions. Ainsi la réunion du 31 mars 1940 au cours de laquelle sont prononcées des suspensions, des amendes, des autorisations de mutations d'un club à un autre, sont contrôlées des feuilles d'arbitrage, établies des licences[32]. Le FCM rempli son rôle de sparring-partner des équipes militaires. Certaines rencontres sont d'un excellent niveau, par exemple celle qui l'oppose à une équipe truffée de professionnels : Hassenforder (Mulhouse/Dornach) ; Casy (Saint-Etienne), Weiss (Cheminots) ; Walk (SR Colmar), Ross (Cam), Jehl (Cam) ; Meyer (Racing Club de Strasbourg, Hartmann (Fcm), Irigaray (Sochaux), Pflieger (Fcm), Michel (Dornach) « et on annonce Fritz Keller » prévient « Le Journal de Mulhouse » du 13 avril. Au FCM, tous les professionnels sont également partis, sauf Dessonet, Pflieger, Hartmann et Heinrich qui ne le sont plus ou pas encore vraiment. Au printemps 1940, l'équipe joue avec l'effectif suivant : Weber ou Dessonet ; Vorburger, Heinrich, Pflieger ; Boehler, Grimaz, Bantz ; Lauer, Kubler, Ceccarelli, Hartmann, Sollinger. Mais c'est le football des jeunes qui démontre le plus de vitalité : Wittenheim et le Cam ont engagé trois équipes de Juniors en « Championnat des Jeunes », le FCM deux équipes, Illfurth, Pfastatt, Etoile, Racing, Cheminots, Dornach, chacun une équipe.

30- Dns du 27 janvier 1940, page « Sports »

31- Dns du 10 février 1940, page « Sports »

32- Journal de Mulhouse du 2 et du 15 avril 1940, page « Sports »

Dans le Bas-Rhin, Charles Brennion prend progressivement les choses en main, à l'instar de ce que fait Jean Walbott dans le Haut-Rhin. Après avoir été à l'origine de la création du « District de Molsheim », il s'adresse, comme vice-président de la Ligue, aux clubs restés en Alsace. Son courrier est daté du 9 mars 1940[33] : « C'est avec un grand plaisir que nous avons constaté l'intérêt du public lors des débuts du championnat officiel du District de Molsheim, nouvellement animé. Ceci nous prouve le besoin de ranimer l'activité sportive dans notre région. C'est le devoir de chaque dirigeant, et surtout ceux se trouvant dans les régions où notre sport favori est encore un peu négligé, de faire leur possible pour créer les voies et moyens nécessaires à la reprise du football. Notre jeunesse l'attend avec impatience et ces temps de guerre ne doivent pas la priver de son éducation sportive, si nécessaire pour en faire de bons soldats ».

A ce courrier est joint un appel à la jeunesse par la « Commission de Football du Bas-Rhin » « soucieuse de mettre tout son organisme sportif au service de la Défense nationale » : « Jeunes Athlètes et Footballeurs d'Alsace, appelés sous peu à défendre notre Pays, à sauvegarder notre Liberté et notre bonheur, préparez-vous à votre rôle de futur combattant ! Il est prouvé que la Préparation Militaire de notre Jeunesse par l'éducation physique, les sports individuels et collectifs, est un élément essentiel de la Défense nationale ».

D'où les actions pour faire redémarrer le football. Après le « District de Molsheim », c'est celui de Haguenau/Bischwiller qui se constitue. Onze équipes sont au départ : FC Haguenau, SR Haguenau, La Walck, Reichshoffen, Schweighouse dans le groupe 1, FC Bischwiller, US Bischwiller, Schirrhein, Oberhoffen, Hoerdt et Weyersheim dans le groupe 2. Puis, les Districts de Graffenstaden (CS Fegersheim, AS Ostwald, FC Eschau, FC Lingolsheim, AS Geispolsheim, FC Lipsheim, US Hindisheim, AS Erstein), de Benfeld (AS Benfeld, AS Sand, FC Kertzfeld, AS Osthouse, FC Kogenheim, AS Westhouse, US Uttenheim, US Huttenheim, FC Matzenheim), de Saverne (FC Saverne, AS Bouxwiller, AS Ingwiller, FC Dossenheim, FC Schwindratzheim) et en dernier lieu celui de Sélestat dont on ignore la composition.

A Mulhouse, l'équipe qui se réunit autour de Jean Walbott incarne à la fois la Commission de Football du Haut-Rhin et la Ligue d'Alsace. Les réunions du « Comité de Guerre » qui ont lieu à l'Hôtel du Saumon à Mulhouse engagent la Lafa en tant que telle[34]. L'organisation mise sur pied par Charles Brennion limite son action au Bas-Rhin. Sa dernière réunion avant le déclenchement des opérations militaires de mai 1940 donne lieu à un « Bulletin Officiel de la Ligue d'Alsace de « Football-Association » - Département du Bas-Rhin ».

Le 27 avril se réunissent à Haguenau les Présidents des six Districts à l'initiative de Charles Brennion, Président de la Commission de Football du Bas-Rhin et de son Conseiller Technique, l'arbitre fédéral, Ernest Kissenberger. On décide la création, « cette saison encore d'un Championnat de Guerre du Bas-Rhin ». A ce moment, 26 clubs, 31 équipes, 750 joueurs (dont 250 Juniors et Minimes) disputent en Alsace une compétition officielle[35]. C'est tout à l'honneur de la poignée de dirigeants qui a réussi à maintenir le football en activité, même si ces chiffres restent modestes vis-à-vis d'autres régions de France. En fait, ces derniers sont proportionnels à la distance qui sépare les terrains de football des lieux d'implantation des canons allemands. De 973 équipes dans la Ligue du Sud-Est sur les bords de la Méditerranée, le nombre chute à 280 à la Ligue de Paris, 135 pour celle Nord, 80 en Bourgogne-Franche/Comté, 45 en Lorraine et 31 dans une Alsace coincée entre Ligne Maginot et Ligne Siegfried. Quarante cinq en Lorraine mais peu, évidemment, en Moselle bien que le secteur nancéen soit également sous la menace d'attaques aériennes allemandes[36]. Malgré la foi des footballeurs alsaciens dans la parole fédérale, ce championnat, qu'ils ont souhaité de leurs vœux, ne verra pas le jour. Le 10 mai, l'Allemagne attaque la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Dans la foulée démarre la « Campagne de France ». Elle sera rapide. Juste le temps encore pour Oscar Heisserer de gagner la « Coupe de la Guerre 1940 » avec le RC Paris mais trop tard pour dire qui des « Girondins de Bordeaux » et du représentant de la Zone Nord non encore désigné, aurait remporté le « Championnat de la Guerre 1940 » : le 17 juin Pétain demande l'armistice, le 28 juin Hitler est à Strasbourg, fin juillet l'Alsace est annexée au Reich allemand. Pour le football alsacien s'ouvre une nouvelle période, plus politique que sportive.

33- Dns du 10 mars 1940, page « Sports »

34- Voir par exemple la séance du « Comité de Guerre » de la Lafa du 28 janvier 1940 dans Football nr 524 du 13 mars 1940, page 6

35 - Les effectifs par Ligue sont donnés par « Football » nr 528 du 10 avril 1940, page 6

36- « Football » nr 505 du 27 septembre 1939, dernière page, fait mention d'un match de football à Nancy arrêté en raison de menaces d'attaques aériennes

CHAPITRE 8

Dans la tourmente nazie : 1940-1945

En juillet 1940, le football alsacien rebascule dans l'orbite du sport allemand, incarné par la NSRL ou Fédération National-Socialiste de l'Education Physique. Quel sort les autorités sportives nazies vont-elles réserver au football alsacien ? Comment agiront-elles vis-à-vis de lui ? Comment ce dernier réagirat-il ? Continuerat-on à jouer au football tant que le front est loin ? Y aura-t-il collaboration ? Y aura-t-il résistance ? Habituée elle aussi à la Préparation Militaire, l'Allemagne se servira-t-elle du football pour en faire un élément de la politique de guere ? A la Libération, comment se passera le retour dans le football français ? L'épuration touchera-t-elle également le football alsacien ? Quel jugement pourra-t-on porter globalement sur ce dernier ?

I- Annexé au « National Sozialistischer Reichsbund für Leibesübungen »

Le 17 juillet 1940, les « Strassburger Neueste Nachrichten » (SNN) annoncent « la première rencontre du football allemand en Alsace ». En effet, depuis presque un mois, les Allemands se conduisent en maîtres en Alsace et ce match FC Mulhouse/FC Fribourg du dimanche 21 juillet 1940 est davantage un accompagnement de la politique de nazification qu'une manifestation ayant un intérêt sportif à l'heure qu'il est. Les 22 joueurs - les 11 Mulhousiens surtout - ne sont pas dupes du rôle de marionnettes que les nouveaux dirigeants, qui paradent dans les tribunes, leur font jouer : montrer qu'Allemands et Alsaciens sont « des frères », heureux de leurs retrouvailles.

Sur le plan politique non plus, l'Alsace n'est pas dupe que la convention d'armistice, signée dans l'après-midi du 22 juin à Rethondes, est une véritable mascarade. En effet, la question de l'Alsace/Lorraine n'est nullement évoquée dans les textes, ce qui veut faire croire que l'Allemagne ne touchera pas à l'Alsace et qu'elle sera traitée par les vainqueurs comme le restant du territoire français. Dans les faits, les choses sont immédiatement différentes. Alors que la France est de droit toujours souveraine en Alsace, l'étendard du Reich flotte sur la cathédrale de Strasbourg et les préfets du Bas-Rhin et du Haut-Rhin sont déjà démis de leurs fonctions. Partout, les Allemands s'érigent en « protecteurs » des Alsaciens et des Mosellans. Profitant du vide créé par l'exode, dès juillet le Reichsmark remplace le franc, Juifs, Nord-Africains et « Français de l'intérieur » sont expulsés après qu'on leur ait confisqué leurs biens. Le 24 juillet, la nouvelle frontière est reportée sur celle tracée après la défaite de 1870. Le 2 août, avec « l'ordonnance du Führer sur l'administration provisoire de l'Alsace et de la Lorraine », les fonctionnaires allemands disposent d'une base juridique pour justifier leur politique d'assimilation. Le 3 septembre, quand le gouvernement français se décide enfin à protester officiellement contre les mesures d'annexion, il est trop tard : la vie publique, l'administration, l'économie, sont germanisées. L'Alsace est le quatorzième « Gau », la quatorzième province ou région de l'organisation administrative mise en place par le parti National-Socialiste en 1933. Robert Wagner, le gouverneur du Pays de Bade, est nommé « Chef de l'Administration Civile en Alsace ». Désormais, l'Alsace est rattachée au Pays de Bade et administrée depuis Karlsruhe. En juillet 1940, l'Alsace et la Moselle subissent donc leur deuxième germanisation en soixante-dix ans. Une situation unique dans l'entité française et d'autant plus douloureuse que la séparation de la France s'opère une nouvelle fois après quelques jours de combats seulement.

Dans la vie sportive, surtout dans le football le sport le plus populaire, les dés sont également jetés quand le gouvernement français élève sa protestation diplomatique, début septembre 1940. Sur le football s'abat le même dispositif de germanisation et de nazification que sur les autres domaines de la vie. Alors qu'il y a peu de temps encore le Racing Club de Strasbourg s'illustrait en Championnat de France et en Coupe de France, que Mulhouse et Colmar faisaient également partie des clubs phares du football français, en juillet 1940 leur nouvelle appartenance n'est plus la « Fédération Française de Football » mais le NSRL, « National-Sozialistische Reichsbund für Leibesübungen », la « Fédération pour l'Education Physique dans le Reich National-Socialiste » ! Germanisé dans ses structures puisque

rattaché au DFB comme avant 1918, le football alsacien est également nazifié, obligé d'adopter la doctrine sportive National-Socialiste, une opération qui va s'avérer plus difficile que celle consistant à le raccrocher administrativement au DFB.

Le délai nécessaire pour créer une presse national-socialiste en mettant la main sur les « Dernières Nouvelles de Strasbourg » et « Le Journal de Mulhouse »[1], paraissent une rafale d'articles propagandistes. Sur la « décadence » de l'Alsace après la politique menée par la France, l'arrivée d'une « ère nouvelle » marquant « la fin d'un monde qui était à l'agonie », une ère à partir de laquelle « tout ira mieux » et où « l'Alsace sera associée au combat pour la liberté mené par la Grande Allemagne »[2].

Le sport n'est pas absent du catalogue des missions demandées à l'Alsace : « Le Sport Alsacien » a de nouveaux devoirs », « nous entrons dans des temps nouveaux pour les sports en Alsace », « les sportifs aideront ». Aideront aux nouvelles obligations politiques et militaires qui lui sont ou seront imparties, s'entend...

Tels sont certains titres que l'on peut relever dans la propagande qui démarre dès juillet 1940 dans la presse alsacienne. La page de couverture du premier numéro du « Mülhauser Tagblatt », le 17 août 1940, est un hymne au « Führer, fondateur d'une Europe nouvelle » ; la seconde page présente Robert Wagner, le Chef de l'Administration Civile en Alsace et son plus proche collaborateur, Robert Ernst, « Generalreferent » auprès de Wagner et futur maire de Strasbourg. En troisième page, est évoquée la politique sportive National-Socialiste incarnée par le Secrétaire d'Etat von Tschammer, « le Führer du sport allemand ».

Après avoir mis tous les atouts de son côté pour flatter l'orgueil alsacien en rappelant que « l'Alsace est un berceau du sport », qu'elle s'est forgée une réputation internationale dans le domaine sportif, qu'elle était représentée à l'Olympiade de Berlin, le rédacteur de cet article du 17 août 1940, qui définit les lignes directrices de la politique sportive à laquelle sera tenue l'Alsace à l'avenir, annonce l'irrémédiable : « à présent, vous faites partie de la grande communauté sportive du Reich allemand ». L'annexion de fait est donc également une réalité sur le plan sportif.

Chaque mot est important dans cette présentation de la philosophie du sport National-Socialiste. Ce qui compte avant tout pour les nazis c'est le collectif et non pas l'individualisme : « l'esprit d'équipe prime ; il est illustré par la formule « un pour tous, tous pour un ». Et le but poursuivi par la NSRL est, en premier lieu, « la détection précoce des aptitudes. L'école met en avant les disciplines sportives les plus utiles. Les vertus du sport sont inculquées au stade de l'enfance. Ce faisant, elles constituent le socle d'une conception saine, et qui le restera, du sport. L'évolution de chaque enfant est suivie de près. Ceux qui ont des facultés sortant de l'ordinaire seront orientés vers une formation spécialisée. Mais il faut savoir que la NSRL ne recherche pas uniquement les performances de haut niveau. Elle ne prône pas davantage une politique qui viserait cette finalité. Davantage de joie de vivre, davantage de force vitale, voilà ce qui est et doit rester l'objectif premier du mouvement ».

Pour le journaliste/propagandiste qui pourrait être un rallié de la première heure, l'Alsace tirera « des profits inestimables en entrant dans cette organisation qui a fait ses preuves depuis des années. De nombreux pays ont reconstruit leur sport sur l'exemple allemand. Même la France veut suivre le modèle allemand. La croissance du sport alsacien passera à la vitesse supérieure. Il sera simplifié dans ses structures ».

La France, défaite, se voit imposer elle aussi des éléments de la philosophie du sport nazi, à commencer par la fin prochaine du professionnalisme dans le sport. Elle est annoncée, mi-octobre, par le gouvernement de Vichy qui est entré dans la collaboration avec les Allemands.

Pour comprendre la « machine de guerre » qui s'abat sur le football alsacien, il faut se rendre compte de l'importance de la NSRL dans l'organisation hitlérienne. Dans « Mein Kampf », Hitler avait écrit : « Il suffit de faire de six millions d'Allemands des athlètes et en moins de deux ans, nous aurons donné une armée au pays ». Dès l'arrivée au pouvoir des nazis, le sport allemand est étatisé. En mai 1933, commence déjà une valse des dirigeants. Elle est observée de Paris. Dans un article intitulé « l'hitlérisme et le sport »[3], Maurice Pefferkorn souligne la démission forcée du Dr Lewald, accusé de « tiédeur nationaliste et qui n'avait plus la confiance du gouvernement », le Dr Lewald qui est « la plus haute personnalité sportive d'Allemagne, en quelque manière le Président du Comité National des Sports et de l'Education Physique ». Et d'annoncer ce qui est déjà presque une réalité : « la nomination d'un Commissaire Général aux Sports dont la mission sera de faire respecter, par les clubs, les directives du gouvernement ». Ce sera Hans von Tschammer und Osten, un militaire membre de la « Sturm Abteilung » (SA).

En juillet 1933, démarrent les discussions pour une fusion entre la Fédération allemande de football (DFB) et celle des gymnastes et des athlètes (DSB). Au même moment apparaît la « Coupe Hitler », une sorte de Coupe d'Allemagne des Ligues, « créée en toute hâte au profit des victimes du travail ». Berlin et la Bavière disputent la première finale de cette épreuve appelée également « Coupe du Führer ». Quant à l'organisation même du football allemand,

1- Rebaptisés « Strassburger Neueste Nachrichten » (SNN) et « Mülhauser Tagblatt » (MT).

2- Mulhauser Tagblatt (MT) du 17 août 1940

3- Football nr 177 du 4 mai 1933, page 3

elle est revue dans le cadre des 16 Régions administratives (Gaue), celles-ci étant divisées en Districts (anciens départements administratifs français), divisés eux-mêmes en Cercles (ex-arrondissements). « A l'avenir, chaque région aura 10 clubs en Division d'Honneur et 24 clubs en série de ligue, ces derniers répartis en deux groupes. L'idée d'une Division Nationale qui s'étendrait sur tout le Reich a été abandonnée. Le classement des clubs se fera par les « Führer » de chaque Région »[4]. Le Führer de chaque Région c'est-à-dire le « Gauleiter », une sorte de préfet de région, et l'instance politique suprême par grande région administrative. Il n'y a plus de doute, le football allemand est déjà étatisé.

Le 27 juillet 1934 est créée la NSRL qui prend la suite du DRA « Deutscher Reichsausschuss für Leibesübungen », dissout dès mai 1933. La NSRL consacre la fin du fonctionnement des quinze fédérations de sports comme entités autonomes et leur regroupement dans une fédération unique. Cette NSRL est autant un mouvement politique et idéologique tout dévoué à l'Education Physique qu'une fédération de sport. Néanmoins, subsiste dans cette nouvelle organisation un chef par discipline sportive. Félix Linnemann est le « Führer » du football.

En 1935, la « Coupe d'Allemagne » obtient une nouvelle dénomination : le « Tschammer-Pokal », du nom du Ministre des Sports. L'étatisation des sports se poursuit par l'ordonnance du 23 avril 1936 qui institue au sein même du Ministère de l'Intérieur un « Service des Sports du Reich ». Son responsable, von Tschammer, porte désormais le titre de « Führer du Sport du Reich ». Il est placé sous l'autorité du Ministre de l'Intérieur Frick. Le 1er septembre 1937, Frick signe une sorte de lettre de mission au « Service des Sports du Reich ». Il lui est demandé « de faire tendre tout le sport allemand vers une finalité d'Education Physique et de rendre le peuple allemand apte au service militaire. Sa compétence s'étend à tout le sport allemand, y compris le sport professionnel ». En mars 1937, Tschammer lance un appel « afin que les jeunes qui sont dans les clubs de sports ou de gymnastique adhèrent aux Jeunesses Hitlériennes ». Enfin, le 21 décembre 1938, par un décret signé de Hitler la NSRL obtient le « parrainage » de la NSDAP, le « Parti Ouvrier National-Socialiste Allemand », la consécration suprême dont elle pouvait rêver. Le DFB, qui n'était plus qu'une coquille juridique vide, disparaît entièrement en 1940. Désormais, pour les footballeurs allemands il n'y a plus de possibilité de se tromper d'interlocuteur. Leur organisation est bel et bien le parti nazi.

C'est donc un haut dirigeant du parti nazi qui se déplace quand Tschammer vient faire une visite « à l'Alsace libérée » en novembre 1940. En l'espace de quatre mois, « Le Sport Alsacien » a basculé dans l'orbite allemande. Le message de Tschammer n'est évidemment une nouveauté pour personne. La France entière a suivi la politisation du sport allemand. L'acuité du sujet est évidemment plus forte sur les bords du Rhin qu'ailleurs en France.

A peine arrivé au pouvoir, Hitler se sert du sport pour mettre le doigt sur le « Auslandsdeutschtum », ceux qui pour lui sont des Allemands et qui vivent hors d'Allemagne. Le 30 juillet 1933, aux grandioses fêtes de la gymnastique de Stuttgart, le régime nazi organise une mascarade en faisant « défiler devant le chancelier des délégations de toutes les contrées qui se réclament du germanisme ou qui sont réclamées par lui. Il y eut des gymnastes de Dantzig, de la Sarre, d'Eupen-Malmédy, de Memel, de Pologne, d'Autriche et même des délégations représentant les colonies allemandes au Brésil, aux Etats-Unis et en Argentine. Il y eu aussi - et ceci est bon à savoir - des gymnastes « strasbourgeois ». Entendons-nous bien, nous ne supposons pas un instant que des sociétés de gymnastique strasbourgeoises se soient rendues à Stuttgart pour présenter leurs hommages à M. Adolphe Hitler. Il est établi, que la propagande allemande et, par conséquent, le Reich, a présenté dans le cortège des jeunes gens comme strasbourgeois, tenant ainsi à affirmer devant un million de spectateurs que l'Alsace se considère comme séparée de la patrie allemande et qu'elle revendique sa part de germanisme actif et agressif » rapporte le journaliste Jean Knittel dans les DNS du 1er août 1933. Une manifestation qui dit bien ce qu'elle veut dire : reconquérir les provinces perdues après la défaite de 1918.

De même, dès 1933 apparaît ouvertement la finalité donnée au sport par les nazis. Cette même fête de la gymnastique de Stuttgart est l'occasion pour eux d'exprimer leur façon de considérer l'éducation physique : montrer qu'elle est aussi utile à la nation que l'intelligence et les « malheureuses populations allemandes, minées par la famine, réussissent à former de très beaux athlètes ». Le phénomène qui est observé de Paris. Le Président de la République, Albert Lebrun, aborde le sujet en 1936[5] : « Alors qu'au-delà de nos frontières, surtout ces derniers temps, enfants, adolescents, jeunes hommes sont conviés presque quotidiennement aux jeux de plein air, nous en avons fait seulement des exercices facultatifs, des arts d'agrément, en quelque sorte secondaires, auxquels s'attachait même, au temps de ma jeunesse, un léger discrédit. (...). Si donc, dans les temps de particulier dynamisme que nous vivons, nous voulons garder à la France la place que lui a valu son ancienne et humaine civilisation, sachons accomplir l'effort physique qu'il convient. Que par l'obligation des exercices gymnastiques se forme dans tout le pays une jeunesse aux muscles solides, au regard franc, à la démarche hardie soulevée par une sorte d'allégresse physique, portant au cœur l'orgueil de sa santé, de sa souplesse et de sa force ».

Les avantages reconnus à l'éducation physique seule par M. Lebrun sont portés en Allemagne par l'ensemble des sports. Une différence capitale entre les deux pays ! A l'occasion des Championnats d'Europe d'Aviron de 1935, « Le

---

4- Football nr 187 du 20 juillet 1933, page 8

5- Le Miroir des Sports nr 892 du 9 juillet 1936 - La vérité en marche ».

Miroir des Sports » du 27 août 1935 ne manque pas de remarquer que « l'Allemagne a placé le sport sur le plan national. Nous le savions depuis plusieurs années. Le Gouvernement sait quel rôle tient, maintenant, le sport dans la vie des hommes. Il sait que le fait de créer des installations modèles, de régler les ensembles et de n'omettre aucun détail augmente le prestige aux yeux des étrangers. En 1935, l'Allemagne a terminé l'aménagement du bassin d'aviron des Jeux Olympiques de 1936 ! Près de la ligne d'arrivée, une tribune aussi vaste que celle du stade de Colombes est érigée. Tout est au point. Il n'y a pas une critique à formuler ».

En 1936, le boxeur allemand Max Schmeling bat l'américain Joë Louis. Louis avait battu tous ses rivaux, sauf Schmeling. « Il avait un talent fou, c'était sensationnel. Il portait les espoirs de tout un tas de gens ». Malgré les recommandations des organisateurs du match demandant, lors des deux boxeurs sur le ring, que « ni la race, ni la religion, ni la couleur de la peau ne doivent être prises en considération et que le meilleur gagne », la portée du combat entre les deux hommes dépasse largement les enjeux sportifs. « En douze rounds, Louis a reçu soixante « droites ». Ca a été l'un des jours les plus tristes pour le pays. C'était comme si un grand Président était mort. Les gens ne pouvaient pas y croire. Ils n'y croyaient pas ». Le retour de Max Schmeling en Allemagne est triomphal. A bord du « Hindenburg », il est accueilli par un discours au nom du peuple allemand. « Le peuple allemand a triomphé en Amérique ! », clament les nazis qui, à présent, le tiennent pour un des leurs. Cette naissance d'un nouveau héros allemand est, pour eux, un cadeau de la providence[6].

A l'été de 1936, les athlètes du monde entier convergent vers Berlin pour la 11e Olympiade. Ils sont les acteurs d'une pièce qui n'est écrite ni par eux, ni pour eux. Pour les dirigeants allemands, toute médaille obtenue par un de leurs compatriotes justifie les investissements entrepris pour accueillir les Jeux Olympiques et confère au régime une respectabilité internationale. Les athlètes allemands comptent comme autant de soldats dans la bataille de la propagande. Sur le moment, l'Allemagne tire le plus grand profit de la confusion entre idéologie national-socialiste et spectacle de l'Olympiade. Le nageur britannique Robert Mitchell se rappelle combien il était difficile de résister à la fascination suscitée par la cérémonie de clôture des Jeux de Berlin : « Les lumières déclinèrent, la flamme s'éteignit et ce fut le silence, l'obscurité complète. C'était vraiment très impressionnant. Ils se sont mis à crier « Sieg Heil, Sieg Heil, Sieg Heil ». Il y avait 100.000 personnes qui, faisant le salut nazi, criaient « Sieg Heil, Sieg Heil » et j'ai mis littéralement mes mains dans les poches pour ne pas me laisser hypnotiser et ne pas en faire autant. C'était complètement hypnotique »[7].

Le football est utilisé lui aussi pour servir les intérêts du régime national-socialiste. Ce qui compte avant tout c'est l'équipe nationale et sa représentation sur le plan international. Alors que tous les pays ont un programme de cinq ou six rencontres internationales par saison, l'Allemagne en joue dix-sept en 1935 et onze en 1936, hors les J.O. Un phénomène vu côté français[8] : « Il apparaît, depuis l'instauration du régime national-socialiste, que les clubs ne sont plus autonomes, que les compétitions (Championnat et Coupe) n'ont plus de fin en soi, et qu'elles sont devenues le moyen pour préparer les matchs internationaux. Les clubs constituent une réserve appelée à fournir des joueurs que l'Etat est autorisé à s'approprier quand bon lui semble, à la fois sportivement en les concentrant dans des sortes de séminaires athlétiques, et socialement en faisant d'eux des militaires de carrière, des employés de municipalités ou des fonctionnaires de ministères. Ainsi a été virtuellement créée, outre-Rhin, une nouvelle catégorie de citoyens, les footballeurs/fonctionnaires d'Etat, qui devraient logiquement être attachés au ministère de la propagande du Reich. Entre la conception étatiste et impérialiste du football qui inspire l'Allemagne et la tradition que continuent à observer tous les autres pays, il y a une différence de nature. Les équipes nationales ne s'affrontent plus dans les mêmes conditions de sélection et d'entraînement ».

Ainsi Edmond Conen, l'avant-centre de l'équipe d'Allemagne, est « employé à la Ville de Sarrebruck ». « Sa principale occupation consiste à passer, au début du mois, à la caisse des services municipaux » ne manque pas d'ironiser « Le Miroir des Sports du 5 mars 1935. Le Comité Olympique Français réagit contre ces pratiques en refusant d'envoyer les footballeurs français aux JO de Berlin : « Lorsque M. Rimet déclara à M. Diem, secrétaire général du Comité Olympique Allemand, qu'il refusait d'opposer onze vrais amateurs français à l'équipe nationale de football d'Allemagne, M. Diem l'approuva. Car M. Diem sait bien que les footballeurs du Reich, quoique amateurs officiellement, n'ont guère de situation sociale bien définie ; qu'ils sont à la disposition constante de leur Fédération ; que des cours et stages dans des Instituts spéciaux leur sont réservés »[9].

Enfin dès le printemps 1933, le DFB s'est engagé dans la politique nazie, ordonnant à tous ses clubs « d'écarter les joueurs et dirigeants qui ne seraient pas de race germanique ». « Football » du 27 avril 1933 rapporte la teneur de cette décision : « Le Comité du DFB et le Comité National des Sports estiment la présence, de personnes de race juive ainsi que de personnes qui se seraient signalées par une attitude marxiste, indésirable dans les ligues régionales et

---

6- « La fièvre du sport » dans la série « Le siècle des hommes » - émission conçue par les Professeurs René Rémond et Anthony Rowley et diffusée, début 2004, sur la chaîne de télévision « Planète ».

7- Idem note 6

8- Le Miroir des Sports nr 920 du 1er décembre 1936 - « Fonctionnaires/sportifs d'Etat »

9- Le Miroir des Sports nr 861 du 10 décembre 1935 - « Amateurisme olympique ».

dans les clubs. Les ligues et les clubs sont priés de prendre les mesures nécessaires pour l'application de cette décision tant qu'elles n'ont pas déjà eu lieu ». Et Henri Muller, le correspondant alsacien du journal parisien, de conclure : « Voilà « l'étatisation » du sport allemand devenu sport hitlérien ».

Puissance du football allemand comme le régime national-socialiste... Le « Kicker » fondé par Walter Bensemann, après 1918, est depuis 1933 l'organe de presse du sport NSRL

Juillet 1940 : l'Alsace « *région 14 A* » de la NSRL

La manipulation des sportifs allemands par le gouvernement national-socialiste est donc un fait connu depuis longtemps de ce côté du Rhin. En 1940 ce qui change, c'est que le sport allemand n'est plus uniquement au service de l'Etat mais il est aussi au service de la guerre et bientôt de la « Guerre Totale ».

L'été 1940 se déroule en Alsace sous le double signe du triomphalisme allemand et du désastre du peuple français. Le déplacement du gouvernement français à Vichy, l'instauration dans l'Est et le Nord de la France de « zones interdites », les parades des S.A. à Strasbourg, le défilé continuel des grands dignitaires nazis en Alsace, les entretiens Hitler/Pétain, Hitler/Laval, le retour d'exode « du 100.000ème Strasbourgeois », du « 300.000ème Alsacien » sont autant d'évènements qui permettent à la presse de montrer que le pouvoir a changé de camp. Ils sont également autant de blessures pour l'énorme majorité de la population alsacienne. Les sportifs ne sont pas en reste dans le vacarme du triomphalisme : alors que l'Autriche, les Sudètes, la Pologne sont déjà intégrés dans le sport du Reich, on ne manque pas de faire remarquer, le 1er août 1940[10], que « la Norvège, le Danemark et la Hollande disputent à nouveau leurs compétitions sportives et qu'en Belgique la vie sportive est entrain de reprendre également ». On sous-entend que la prochaine entité sera l'Alsace/Lorraine.

Rappel aux sportifs Alsaciens des principes de base du sport national-socialiste

Avant que les championnats - discipline sportive par discipline sportive - ne reprennent véritablement, le sportif alsacien est destinataire de messages précisant l'idéologie sportive nazie. Ils sont distillés par une presse déjà largement censurée. En Alsace, en effet, il reste moins de dix quotidiens sur la centaine de journaux d'avant-guerre et en Allemagne, le célèbre « Kicker », fondé par Walter Bensemann, est devenu « l'organe officiel du département football de la NSRL ». Ces messages sont difficiles à entendre par les footballeurs amateurs et professionnels alsaciens habitués à d'autres discours jusqu'à présent[11].

« La santé publique est la mission de base du sport allemand ». En conséquence de quoi, « peu importe par quel sport l'on arrivera « à produire » des gens sains ». Toutefois, la démarche doit reposer sur le volontariat. L'élitisme n'est pas une fin en soi; ce qui compte, avant tout, c'est que chaque pratiquant soit « une personnalité de plus » pour le sport du Reich. Pour arriver à cet objectif, il a été mis fin, en 1933, à l'existence d'une fédération par sport, une organisation « qui n'a pas été en mesure de se rendre utile pour la jeunesse, qui n'a mené que des luttes intestines entre fédérations et entre associations, certaines de surcroît dominées par des tendances politiques ou confessionnelles ». Ainsi, « la disparition d'une trentaine de partis politiques a eu pour conséquence la liquidation des fédérations de nature politique ». Fini, donc, avec le Sport Ouvrier, « une organisation qui ne s'adressait qu'aux ouvriers ». Fini également avec le Sport Catholique ou Protestant. « Aujourd'hui catholiques et ouvriers sont dans le même bateau, l'officier dans la même équipe que le protestant, le professeur est sur les mêmes plots de départ à la piscine ou dans la même équipe de football que le serrurier ». Une politique couronnée de succès depuis l'obtention de nombreuses

10- SNN du 1er août 1940

11- Toute une série d'articles. Ainsi : les DNS des 17, 20 et 23 octobre 1940, 26 novembre 1940, 26 mars 1941 - le Kicker du 12 novembre 1940 et du 28 janvier 1941

médailles aux J.O. de Berlin : « Aujourd'hui chacun en Allemagne considère comme tout à fait naturel que les athlètes allemands, les footballeurs allemands, les gymnastes allemands, les nageurs allemands, les lutteurs allemands occupent les premières places sur un plan mondial ». Le mérite en revient à la NSRL. C'est à elle - et au « Commissaire aux Sports » Tschammer, devenu « Führer du Sport du Reich », puis Secrétaire d'Etat - que l'on doit ces résultats qui ont « placé l'Allemagne au premier rang mondial et que le monde entier lui envie ». L'éducation physique est placée désormais « au service de la Nation » et la NSRL « qui est l'avant-garde du peuple allemand dans le domaine de l'éducation physique, rassemble à présent des millions de clubs de gymnastique et de sport ».

Tschammer n'est pas uniquement responsable du sport mais également du mouvement culturel « Kraft durch Freude » (« La Force par la Joie »). Il est, en outre, proche d'Axmann, le « Führer de la Jeunesse du Reich Allemand » pour les questions des « Jeunesses Hitlériennes » se rapportant au sport. Les membres de la « Hitler Jugend » doivent pratiquer leur sport dans les sections de jeunes des clubs NSRL, leur organisation de tutelle sur le plan sportif. « Pour cette nouvelle génération de sportifs », des championnats nationaux ont été institués. En football en 1940, l'équipe de la « Hitler Jugend » (HJ) de la Ruhr bat celle de Silésie par 4-0 à Breslau devant 40.000 spectateurs dont Tschammer et Axmann, bien sûr.

Le sport nazi répond aux valeurs « de l'ordre, de la discipline et de la camaraderie ». Appliquées pareillement dans « l'Alsace allemande, elles conduiront « Le Sport Alsacien » vers une nouvelle époque ». Dans toutes les disciplines, il convient « de faire table rase du passé ». A compter de maintenant, « les sportifs aussi feront le salut allemand. Le salut hitlérien est la manifestation publique que l'on considère se comporter dignement et manière irréprochable sur un terrain de sport ».

Le temps que durera la guerre, le sport allemand contribuera aux « WHW »[12], ces quêtes d'argent au titre de « l'œuvre sociale d'hiver ». Elles sont demandées « aux clubs de la NSRL, à toute la jeunesse allemande, aux clubs de sport de l'Armée, de la Police, de la Poste et des Chemins de Fer, à tout sportif où qu'il se trouve dans la Grande-Allemagne ».

Enfin, personne ne peut bénéficier d'avantages spéciaux dans l'accomplissement du service national. Parce que le militaire représente pour le pays « les meilleures classes d'âge ». Dans cet esprit, le sportif d'élite, « même s'il est un champion de niveau mondial » ne bénéficie d'aucun passe-droit. « Il faut qu'il accomplisse son devoir de soldat comme tout un chacun ». C'est précisément parce qu'il est un sportif d'élite qu'il doit être aux avants postes du combat. « Le sportif est un soutien du front. Le sport, quant à lui, renforce les forces physiques et morales de la nation ». « L'homme nouveau » dans l'idéologie nazie, celui qui « se révèle par la guerre », c'est aussi par le sport qu'il se réalise.

Dans cette conception du sport, il n'y a évidemment pas de place pour l'argent et le professionnalisme. « Le sport devant être considéré comme un idéal, le professionnalisme est forcément asocial » déclare le responsable du « Département Football du Reich », le nazi Félix Linnemann. Pour trois motifs (sportif, éthique, social), « le football professionnel constitue un problème » dans la philosophie sportive nazie. Sur le plan sportif, la supériorité du joueur professionnel est technique et physique. Elle s'explique par les facilités d'entraînement qui sont les siennes. Mais elle ne va pas au-delà et « sur un plan tactique, le joueur amateur présente une volonté de gagner supérieure à celle du professionnel. Il fait preuve aussi d'un engagement plus fort. Le professionnel expose son corps au danger le moins possible car il est source de revenus pour lui. L'amateur, qui a une profession, peut « engager » pleinement son corps sans menacer son existence matérielle, ni celle de sa famille ». C'est pour cette raison que l'implication du professionnel et de l'amateur n'est pas la même ». Sur un plan moral, « le sport n'est pas une fin en soi ». « Depuis l'antiquité, si on lui reconnaît des bienfaits pour l'individu, on considère toutefois qu'il doit servir, avant tout, la Communauté, le Peuple, la Patrie. A l'individu, le sport doit apporter du plaisir. Il s'agit d'un point important du programme social du parti national-socialiste. Or, seul l'amateurisme parce qu'il est un passe-temps peut répondre à cette demande, pas le professionnalisme qui correspond à un travail. Le sport amateur promeut l'éducation physique ; le sport professionnel n'est qu'une exploitation matérielle de cette conception. Il suffit de voir le fonctionnement des clubs professionnels qui tourne autour de dirigeants et de joueurs chichement payés mais qui ne font rien, ni pour le recrutement, ni pour la formation des jeunes ». Sur un plan social, la théorie nazie se nourrit de l'incertitude du lendemain pour le joueur professionnel arrivé en fin de carrière ou simplement en cas de blessure grave. C'est le troisième motif pour lequel le football professionnel est « asocial ». Le sport nazi se veut donc « une entreprise idéaliste ». Comme « le matérialisme ne se combattra jamais lui-même », il faut donc un mouvement « qui rassemble toutes les forces qui répondent à l'idéalisme. Le rejoindre, est le devoir du peuple allemand ».

Quand les faits confirment les idées, celles-ci ont évidemment un poids plus fort. Ainsi, Tschammer a le rôle facile, en mars 1941, en s'adressant à Prague aux gymnastes sudètes : « Après la campagne de 18 jours contre la Pologne, vint le temps de l'attente. Une période mise à profit pour approfondir les liens entre la NSRL et l'armée. Puis, démarra le 10 mai notre victorieuse campagne sur le front ouest. Une fois de plus, les hommes de la NSRL, et parmi eux

12- « Winter-Hilfs-Werke » ou œuvres sociales pour l'hiver

autant de courageux soldats, ont prouvé que leurs succès dans les stades ou les salles de gymnastiques ne se sont pas limités qu'à ceux-là, mais qu'ils ont été dédiés à la patrie. La plus belle illustration est le champion olympique Alfred Schwarzmann[13]. Il a participé à des combats difficiles et décisifs comme officier/parachutiste et qui a été décoré des plus hautes distinctions par le Führer en personne». Relations étroites avec la «Wehrmacht» (l'armée) mais aussi avec la «NSDAP» (le Parti). «Le peuple prend conscience, de plus en plus, que l'éducation physique fait partie intégrante de la formation. Or, comme la formation de l'homme est la mission première de la NSDAP, cette dernière s'occupera intensément de l'éducation physique, à l'avenir». Dans ces conditions, «les missions du peuple allemand seront assumées collectivement, tous ensemble, NSRL, armée et parti» L'élite du Parti, les SA «représentent l'école de la discipline et sont les garants pour une préparation militaire de qualité. Ils font en sorte que l'éducation du jeune Allemand soit autant politique que militaire».

II- L'application de la politique sportive National-Socialiste en Alsace

II-1
Eté 1940 : mise en place des hommes et des structures

L'Alsace est également rattachée au Pays de Bade pour le fonctionnement de la vie sportive. Bade étant la 14e Région dans le découpage géographique du sport allemand, la situation de dépendance de l'Alsace se remarque à la désignation de «Région 14 A». Une plus grande mise sous tutelle que le fonctionnement accordé aux anciens territoires polonais, autrichiens ou sudètes. La Moselle, intégrée dans la Région 13 «Sudwest», subit le même traitement que l'Alsace[14]. Herbert Kraft, le «Führer» du sport badois, cumule la même fonction pour l'Alsace.

La NSRL en Alsace est officiellement créée par Wagner «un an jour pour jour après la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne». Auparavant déjà, tous les clubs de sport et de gymnastique relevant de l'AGR et de la FGSPF avaient été dissous «avec effet immédiat»[15]. Dès le 16 juin 1940, «les avoirs et biens mobiliers de toutes les associations et groupements sportifs d'Alsace sont mis sous séquestre»[16], le temps pour eux de s'immatriculer à la NSRL. Ils auront jusqu'au 15 décembre 1940, date limite. L'affiliation passe par la signature par le président du club de la formule ci-après marquant l'appartenance au «Deutschtum»[17] et au «Führer» : «Suite à la bataille qu'il vient de mener, le Führer vient d'effacer l'outrage provoqué par le honteux Diktat de Versailles et a réintégré l'Alsace allemande dans le Reich de la Grande-Allemagne. J'approuve ce retour dans le Reich et remplirai sans réserve et avec plaisir les devoirs et obligations qui me seront confiés comme chef dans le domaine sportif. Je suis fermement décidé à m'engager activement et à tout instant pour le Führer et la Grande-Allemagne Nationale-Socialiste».

Le 3 septembre sont disponibles les formulaires des nouveaux statuts NSRL qui s'appliqueront désormais aux clubs alsaciens de «gymnastique, football, athlétisme, handball, basket, natation, poids et haltères, boxe, escrime, hockey, tennis, aviron, patinage à roulette et sur glace, ski, cyclisme, bowling, tir, excursion, alpinisme, tennis de table, patinage, voile et billard»[18]. Ils sont sans équivoque en ce qui concerne la surveillance du sport par le Parti. L'objet de l'association est l'éducation physique mais aussi «la formation de la personnalité dans l'esprit du national-socialisme» par la pratique raisonnée des sports. Le club est «interdit à toute personne qui n'est pas de nationalité ou de sang allemand ainsi qu'aux Français de l'intérieur». Le Président du club doit être confirmé dans ses fonctions «conjointement par le responsable local de la NSRL et de la NSDAP». Ainsi, le cas du FC Drusenheim, un exemple parmi d'autres. Ses statuts sont vérifiés et validés par la NSRL et l'inscription du club au Registre des Associations est autorisée par l'administration après germanisation de la raison sociale. «Football Club» est donc remplacé par «Fussball Verein» puisque tous les noms et français et anglais sont interdits depuis juillet 1940. Le «Fussball Verein» de Drusenheim est par conséquent invité à «n'utiliser que ce nouveau nom, à la fois dans sa correspondance et dans la vie courante»[19]. Le 10 septembre 1940, le «Kicker» précise que «la création de clubs de sport ou de gymnastique hors de la NSRL est désormais interdite».

13- Vainqueur du Concours Général de Gymnastique aux JO de 1936

14- Le territoire sportif de la «Grande-Allemagne» est découpé en 1940 en 19 Régions : Ostpreussen, Pommern, Brandenburg, Schlesien, Sachsen, Mitte, Nordmark, Niedersachsen, Westfalen, Niederrhein, Mittelrhein, Hessen, Südwest, Baden, Württemberg, Bayern, Ostmark, Sudetenland, Ostland

15- DNS du 5 septembre 1940

16- DNA du 29 juillet 1945

17- C'est-à-dire à tout ce qui fait le germanisme: nationalité, esprit, coutumes

18- DNS du 5 octobre 1940

19- Dossier FC Drusenheim déposé au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Haguenau. Ainsi, Eugène Bornert est-il confirmé dans ses fonctions de Président par le «Sportkreisführer» de la NSRL, la germanisation de la raison sociale effectuée par le «Bereichsamtmann» de la NSRL et l'autorisation d'inscription au Registre des Associations délivrée par un «Stellungsbescheid» du «Stillhaltekommissar für das Organisationwesen im Elsass».

Le professionnalisme reçoit ses premiers coups de boutoir dès juillet 1940. « Les ex-joueurs professionnels pourront montrer leur savoir dans les rangs amateurs à présent et dans le respect des principes de base du sport allemand » est-il dit à l'occasion du match Mulhouse/Fribourg du 17 juillet. « La grande mutation de la vie sportive en Alsace débutera par l'arrêt du professionnalisme » peut-on lire dans les DNS du 17 août. « Les professionnels redeviennent amateurs » est le titre d'un article de fond dans les DNS du 19 octobre. A ce moment, le gouvernement français s'est déjà incliné devant les exigences des Allemands sur le même sujet. Borotra, le Commissaire Général aux Sports du Gouvernement de Vichy a déjà fait savoir « qu'il combat par tous les moyens le sport professionnel qui a pris en France des proportions malsaines et qui se trouve dans une situation de fausse prospérité » indique le communiqué de la NRSL dans les DNS du 17 octobre. « Le football, la boxe et le cyclisme bénéficieront toutefois d'un délai de trois ans pour se mettre en conformité avec la nouvelle législation » est-il précisé. Il y a donc simultanéité de décision à Strasbourg et à Vichy, preuve de l'intervention de Tschammer également dans le sport français. Une situation qui se vérifiera plus d'une fois et qui, plus le temps passe, prend de l'ampleur.

L'article des DNS du 19 juillet insiste «sur la poursuite de l'assainissement du sport alsacien. Après l'élimination des clubs confessionnels et des clubs politiques, une nouvelle décision du Chef des Sports auprès du Chef de l'Administration civile en Alsace, vient de mettre sur les rails la réintégration des ex-joueurs professionnels dans le camp des amateurs. Les professionnels devront confirmer par écrit au Chef des Sports à quel club ils souhaitent adhérer». Un processus analogue à celui qui s'était déroulé en Autriche où l'Annexion réalisée, les professionnels « ont été priés par le Chef des Sports du Reich d'adresser une demande de travail au service communal de Vienne. Dès qu'on leur aura trouvé une position civile, ils devront résilier leur contrat et redeviendront automatiquement amateurs »[20].

Le rédacteur de l'article des DNS du 19 octobre donne des pistes sur le reclassement des joueurs professionnels « de l'ancien Racing », depuis qu'une partie d'entre-eux (« les étrangers et les Français ») ont quitté l'Alsace : « Fritz Keller a choisi une carrière d'employé municipal, Humbert est agent de la Poste, Hoffmann est pompier, Heisserer a acheté un débit de tabac à Strasbourg, Lohr est représentant de commerce, R. Meyer est typographe, Schaaf est droguiste, Gebhardt est retoucheur, Waechter a repris sa fonction d'employé à la Caisse de Sécurité de Sociale, Ober, qui est militaire de carrière, n'a pas encore arrêté son choix définitif ».

A ce moment, des dirigeants ont déjà répondu aux appels de Kraft. Des postes, très en vue, sont confiés à Othon Jenner et Charles Hirlimann. Jenner, l'ancien rédacteur en chef du « Sport Alsacien » et l'ancien Secrétaire/Général de la Ligue d'Alsace d'Athlétisme, promu responsable régional de l'athlétisme (Bereichfachwart Leichtathletik »), discipline à laquelle sont rattachés le basket et le handball[21]. Il cumule les fonctions de responsable de la presse de la NSRL (« Bereichpressewart »), une fonction éminemment politique dans laquelle il s'illustrera rapidement comme le plus zélé collaborateur des nazis dans le domaine du sport en Alsace. Hirlimann, l'ancien membre de l'Equipe de France d'Athlétisme, accepte la fonction de Trésorier de la NSRL. Dans le domaine du football, Charles Brennion, l'ancien « Président de la Commission de Football du Bas-Rhin » devient responsable régional du football («Bereichfachwart Fussball), Paul Scheuer, « Bereichschiedsrichter Obmann », c'est-à-dire « chef » des arbitres de football, et parmi les trois « Sportkreisführer », les responsables du sport dans les trois plus grands arrondissements (Strasbourg, Mulhouse et Colmar), figurent deux dirigeants du football, Jean Walbott à Mulhouse et Charles Schitz, dirigeant/fondateur de la Lafa en 1919, à Strasbourg à qui succèdera Léon Brunstein.

« L'état-major » de Kraft - une organisation verticale avec un responsable par grande discipline sportive (« Fachwarte ») et transversale avec un responsable de tous les sports par arrondissement (« Kreisführer ») - est donné par les DNS du 21 septembre, le « Mulhauser Tagblatt » (MT) du surlendemain et le « Kicker » du 1er octobre 1940. L'équipe de Herbert Kraft, « Sportbereichsführer des Sportbereiches Elsass im NSRL » et de son collaborateur le plus proche, Karl Haas, un Allemand domicilié à Kehl, est constituée ainsi :

- Bereichskassenwart - (Trésorier régional) : Charles Hirlimann - Strasbourg
- Bereichspressewart - (Responsable régional de la presse) : Othon Jenner - Strasbourg
- Bereichrundfunkwart - (Responsable régional radiodiffusion) : Léon Schaller - Strasbourg
- Bereichfrauenwartin • (Responsable du sport féminin) : Herta Jehl - Strasbourg

- Par disciplines sportives :

- Football : Charles Brennion - Strasbourg
- Athlétisme : Othon Jenner - Strasbourg
- Handball : Raymond Schnoebelen - Mulhouse
- Basket : Edouard Bapst - Strasbourg
- Natation : Albert Schleicher - Strasbourg
- Poids et Haltères : Robert Muller - Riedisheim
- Escrime : Paul Paul Zundel - Mulhouse
- Tennis : Charles Durrenberger, avocat à Strasbourg

20- Football nr 432 du 27 avril 1938 - « Faits divers ».

21- DNS du 2 septembre 1940

- Aviron : Joseph Regisser - Strasbourg
- Ski : Edgar Zwilling - Strasbourg
- Cyclisme : Charles Spack - Schiltigheim
- Bowling : Fr. Matter - Strasbourg

- Par secteurs géographiques :

- Wissembourg : Georges Angst - Wissembourg
- Haguenau : Hugues Schulz - Haguenau
- Saverne : Marcel Laugel - Saverne
- Strasbourg ville et campagne : Charles Schitz - Cronenbourg
- Molsheim : Ferdinand Muller - Molsheim
- Erstein : Eugène Guthapfel - Benfeld
- Sélestat : Charles Paille
- Colmar : Charles Moll - Colmar
- Guebwiller : Charles Baumann - Guebwiller
- Thann : Henri Lang - Thann
- Mulhouse : Jean Walbott

Ils sont chargés « de créer un esprit nouveau dans « Le Sport Alsacien ». Ils signent une déclaration confirmant leur engagement volontaire de se mettre au service du « Sport d'Etat »[22]. Tout ce monde et même plus (45 personnes) est convié à un séminaire qui à lieu à Berlin du 21 au 27 octobre 1940. On leur sort le grand jeu : visite du complexe olympique, accueil et mot d'adieu par Tschammer en personne, visite de Potsdam, etc. « Difficile de faire mieux » rapporte Jenner. La « formation » dispensée ne porte nullement sur des aspects techniques. « En premier lieu, on nous a fait comprendre ce qu'est le National-Socialisme ; dans le quotidien de tout un chacun et comme « Führer dans le sport » indique Jenner. Et de continuer en citant certains propos des « formateurs » : « Un « Sportführer national-socialiste » doit s'engager entièrement pour la création du nouveau genre humain qui sera allemand ». Ou encore : « Pour l'instant, il est trop tôt pour savoir si chacun d'entre-vous est capable de remplir cette délicate fonction. Si non, il faudra laisser la place à un meilleur élément. Chacun d'entre vous doit savoir qu'il aura infiniment plus de d'obligations que de droits et qu'il ne pourra conserver sa fonction de Chef qu'en se remettant en permanence en question »[23]. Des mots destinés à leur faire comprendre que rien n'est jamais acquis. Des mots aussi qui permettraient, peut-être, encore de faire marche arrière pour les moins convaincus surtout que les arrondissements de Ribeauvillé et d'Altkirch, la gymnastique, la boxe, le hockey, le canotage et le patinage, n'ont trouvé preneur pour l'instant.

Les esprits ayant été préparés à Berlin, Tschammer enfonce le clou en faisant dans la foulée du séminaire de Berlin une visite de quatre jours « dans une Alsace libérée ». Dans l'escorte, on trouve d'une manière surprenante « l'Oberführer » Lohse, le chef des SS en Alsace, et bien sûr Kraft, Haas, Jenner et Hirlimann. La visite est destinée « à ancrer encore plus les sportifs alsaciens dans la grande famille de la NSRL ». Lors d'une réunion de travail entre « Sportführer » alsaciens et badois, on évoque la nécessaire coordination entre les instances de part et d'autre du Rhin, voire, pour certaines disciplines sportives, des championnats communs. On fait des plans sur la comète et on parle de la création de grands stades à Strasbourg et à Mulhouse, après « que l'éducation physique en Alsace se soit incrustée dans le moule de la NSRL » et d'ici deux ou trois ans lorsque « Le Sport Alsacien » aura parfaitement inventorié ses forces et ses faiblesses ». Le mardi 12 novembre, Tschammer quitte Strasbourg pour Paris « où l'attend une mission importante »[24] et non sans avoir assisté au match de football entre les sélections de Strasbourg et Mannheim. Un match faiblement suivi par la population strasbourgeoise (7.500 spectateurs à peine au stade du Tivoli) pour une manifestation de la sorte et qui fait comprendre aux Allemands que la bataille pour la conquête du sport est loin d'être gagnée en Alsace.

D'où le renforcement des « moyens ». En premier lieu, par des « soirées cinéma » et la projection de films confectionnés par la NSRL à Berlin. « La cinémathèque de la NSRL dispose de 150 films. Ils sont prêtés gratuitement. Ce n'est pas seulement un moyen de distraction mais une bonne occasion, cet hiver, pour former les clubs et associations NSRL »[25].

Ensuite, par l'installation d'une antenne alsacienne de la NSRL au 8, rue Schiller à Strasbourg. La responsabilité de son fonctionnement est confiée au conseiller municipal Rouenhoff. Une décision logique puisque « la nouvelle organisation portera la dénomination de « Service Municipal pour l'Education Physique » et sera intégrée dans les services administratifs de la Ville de Strasbourg »[26]. Une double précaution, par conséquent, quand on sait que

---

22 - Voir AMS 7 MW 1014 pour le texte signé par L.B.

23- DNS du 1er novembre 1940

24- DNS du 14 novembre 1940 - « Nach der Elsassreise des Reichssportführer »

25- DNS du 8 novembre 1940 - Rubrique Sport - « NSRL Filme für Vereinsabende »

26- DNS du 22 novembre 1940 - Rubrique Sport - « Von Woche zu Woche »

Rouenhoff avait occupé auparavant des fonctions analogues à Düsseldorf. Le quartier général politico/sportif strasbourgeois est complété, à deux pas du 8, rue Schiller, par la création de la « Sportgemeinschaft SS Strassburg », installée depuis mi-octobre au 63, Allée de la Robertsau. Si la NSRL est un organe politique pour toute l'Alsace, « l'Association Sportive SS », un vaste club omnisports purement strasbourgeois, a pour mission de caracoler en tête dans toutes les disciplines sportives en Alsace. A sa tête, un dénommé Bauer, propulsé « Führer der Sportgemeinschaft SS Strassburg », et ayant déjà obtenu dans l'organisation SS, le grade de «Untersturmführer ». Pour s'approprier le football, les SS font main basse sur le Red Star de Strasbourg, rebaptisé depuis juillet 1940, « FC Frankonia Strassburg 1900 », comme avant 1918.

Enfin, ultime étape pour verrouiller l'organisation sportive, la passerelle obligatoire entre la NSRL et la NSDAP, même si la première ne fait pas partie intégrante de la seconde « comme la SS, la SA, les HJ, etc » mais étant uniquement une organisation « parrainée »[27]. Toujours est-il qu'à partir du printemps 1941, il n'y plus de « juniors » ou de « sections jeunes » dans les clubs de football en Alsace mais seulement des équipes des « Jeunesses Hitlériennes ». « Il faut que ce soit clair » prévient un Jenner de plus en plus violent dans ses diatribes : « Prenons le cas de l'association sportive X....heim. A l'avenir, quand son équipe de jeunes jouera contre celle du village voisin, ce ne seront plus les juniors qui joueront mais la Jeunesse Hitlérienne du club de X...heim. Il faut que nous nous familiarisions avec ce fait - il faut que ce soit clair - il n'y a plus de « juniors », ni de « jeunes » mais seulement « la » Jeunesse Hitlérienne »[28]. D'où l'accord entre Kraft et Lörcher, les responsables pour la NSRL et la HJ en Alsace au terme duquel « les Jeunesses Hitlériennes adresseront leurs membres pour la pratique du sport de compétition aux clubs et associations NSRL qui naturellement ne prendront dans leurs sections de jeunes que des membres des HJ »[29]. Bref, pour pratiquer le sport entre 14 et 18 ans, il faut être inscrit à la « Hitlerjugend ».

Opérationnellement dans le football de la « Grande-Allemagne »

Une tornade vient donc de passer sur le football alsacien au cours de l'été 1940. Les clubs à consonance française ont troqué leur nom pour des appellations germanisées, les joueurs étrangers et « Français de l'intérieur », interdits de sport NSRL, ont quitté l'Alsace, le sport professionnel a disparu, l'élite alsacienne joue dans une sorte de Division d'Honneur dont le niveau est inférieur à celui de la saison 1939/1940 et pour cause, bon nombre de jeunes ont été mobilisés dans l'armée française et sont encore retenus en captivité par les Allemands. Un choc, par conséquent, sportif, politique, culturel.

Le football alsacien fait, à présent, partie du football de la « Grande-Allemagne », un territoire colossal qui va de la Pologne à l'Alsace/Moselle, incluant une partie de la Tchécoslovaquie et l'Autriche entière. D'ailleurs, le football des pays conquis s'affirme comme un pourvoyeur de grande qualité du football allemand avec le « Rapid de Vienne », vainqueur du « Tschammer Pokal » 1939, et bon nombre d'Internationaux autrichiens et polonais devenus titulaires en Equipe d'Allemagne, le meilleur joueur « allemand » étant très certainement Ernst Willimowski, celui-là même qui avait inscrit quatre buts pour la Pologne contre le Brésil, lors du fameux match de Coupe du Monde 1938 à Strasbourg. Mais, à présent, la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Autriche n'existent plus comme nations souveraines, les ressortissants de ces trois pays sont désormais « Allemands ». Une situation qui s'impose pareillement aux Alsaciens et aux Mosellans.

L'organisation du football alsacien à l'intérieur de la NSRL

La reprise du football à Colmar, Mulhouse et Strasbourg s'opère chaque fois par un « match des retrouvailles ». Le 21 juillet 1940, une sélection mulhousienne rencontre son homologue de Fribourg, le 4 août Colmar reçoit Karlsruhe et le 18 août Strasbourg accueille Pforzheim. Mi-août, les contacts avec le football allemand sont, par conséquent, rétablis dans les trois grandes villes alsaciennes. Ils se poursuivent le dimanche 22 septembre dans le cadre des « WHW » par le déplacement de deux sélections strasbourgeoises à Kehl et Mannheim, du SC Schiltigheim à Offenbourg et du « Sport Verein Strassburg 1890 » à Lahr. Car désormais, l'ASS se nomme « Sport Verein Strassburg », le Racing « Rasensport Club Strassburg » et, comme l'ASS, le Red Star a dû reprendre son nom d'avant 1914, à savoir « FC Frankonia ».

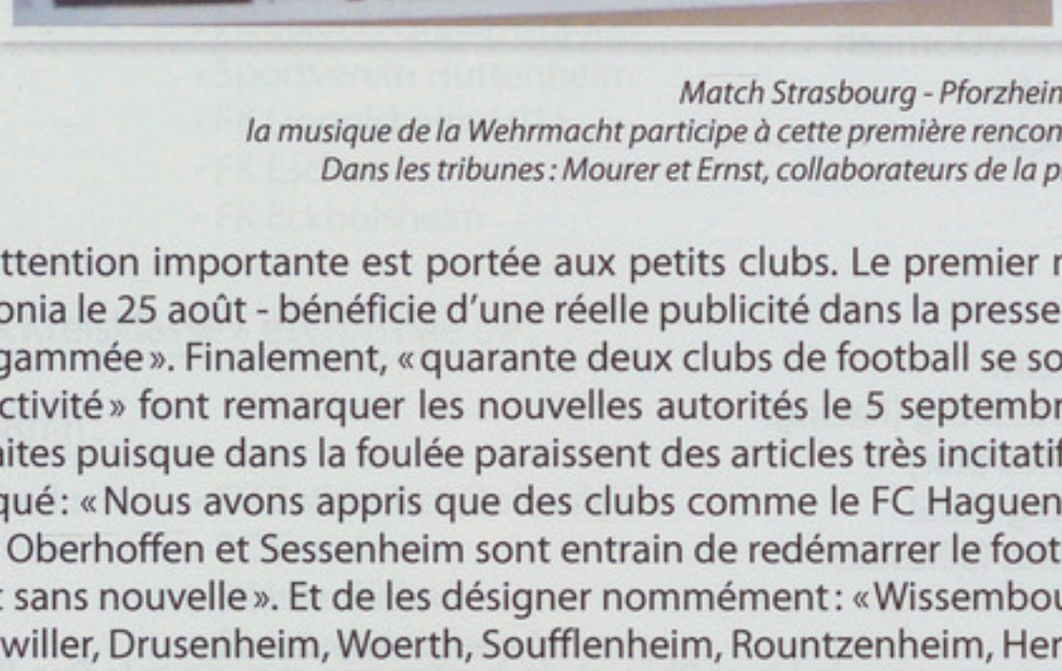
Les étrangers et les « Français de l'intérieur » étant « personna non grata », les équipes sont constituées uniquement d'Alsaciens, éventuellement de l'un ou l'autre ressortissants de la « Grande-Allemagne », comme les ex-autrichiens Zopp et Jerusalem à Colmar. Ils sont amateurs ou ex-professionnels car le football rétribué étant banni le principe est que chaque joueur professionnel revienne dans le club de ses débuts. Une règle plus ou moins appliquée car si le Racingman Ernest Waechter revient tout naturellement au Red Star, les Mulhousiens Joseph Deiss, Robert Muller et Jean-Jacques Karrer à Schweighouse, Schiltigheim et Sélestat, Pierre Korb au FC Mulhouse, Charles Woerth au FC Haguenau, Charles Walk aux SR Colmar, Lucien Brehm à l'ASS, par contre, Oscar Heisserer opte pour le Racing et

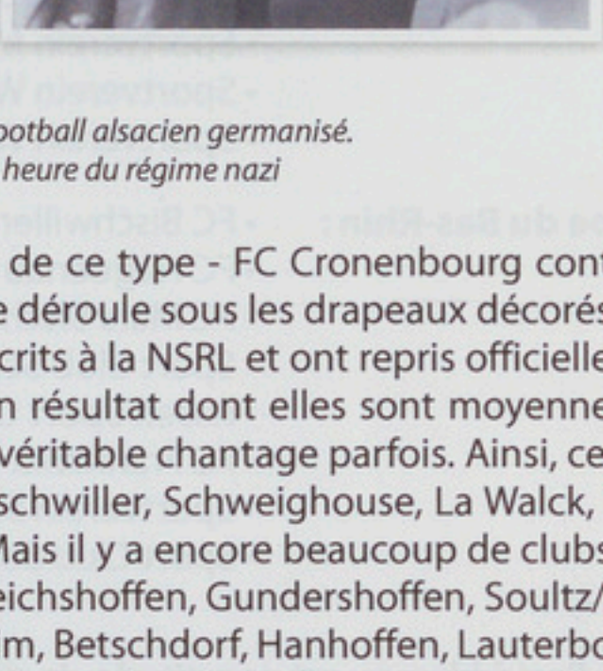
27- DNS du 28 mars 1941 - Communiqué de Kraft dans la rubrique Sport

28- DNS du 16 mars 1941 - Rubrique Sport - « Das muss klar sein »

29- DNS du 18 mars 1941 - Rubrique Sport - Zusammenarbeit NSRL/HJ »

Emile Harthong pour l'ASS et non pour Bischwiller et la Faig, les clubs de leurs débuts. Il y a les professionnels qui restent sur place : Zopp, Heiné et Dessonnet aux SRC, Kaufmann, Bohrer, Metz et Bilger au FCM, Lohr, Fritz Keller, Lergenmuller et Hoffmann au Racing. Il y a également ceux qui pour l'instant « manquent » Curt Keller, Schaaf, et les deux blessés de guerre Dambach et Ober »[30].





Match Strasbourg - Pforzheim :
la musique de la Wehrmacht participe à cette première rencontre du football alsacien germanisé.
Dans les tribunes : Mourer et Ernst, collaborateurs de la première heure du régime nazi

Une attention importante est portée aux petits clubs. Le premier match de ce type - FC Cronenbourg contre FC Frankonia le 25 août - bénéficie d'une réelle publicité dans la presse et « se déroule sous les drapeaux décorés de la croix gammée ». Finalement, « quarante deux clubs de football se sont inscrits à la NSRL et ont repris officiellement leur activité » font remarquer les nouvelles autorités le 5 septembre[31]. Un résultat dont elles sont moyennement satisfaites puisque dans la foulée paraissent des articles très incitatifs. Un véritable chantage parfois. Ainsi, ce communiqué : « Nous avons appris que des clubs comme le FC Haguenau, Bischwiller, Schweighouse, La Walck, Schirrhein, Oberhoffen et Sessenheim sont entrain de redémarrer le football. Mais il y a encore beaucoup de clubs dont on est sans nouvelle ». Et de les désigner nommément : « Wissembourg, Reichshoffen, Gundershoffen, Soultz/Forêt, Mertzwiller, Drusenheim, Woerth, Soufflenheim, Rountzenheim, Herrlisheim, Betschdorf, Hanhoffen, Lauterbourg », tout en leur faisant comprendre qu'il « serait bon qu'ils réactivent leur club au plus vite ». Ou cet autre article : « A Soufflenheim, il y a des sportifs parmi les personnes qui reviennent d'exode. Souhaitons qu'elles fassent revivre très vite le football dans la cité des potiers». Le même souhait s'adresse publiquement le même jour aux « sportifs de Betschdorf »[32].

Globalement les messages vantent évidemment la réussite. Et si elle n'est pas véritablement au rendez-vous, on imagine des motifs de satisfaction. Par exemple, les clubs de l'arrondissement de Saverne se font encenser pour des motifs somme toute mineurs : le FC Monswiller à qui « revient l'honneur d'avoir disputé la toute première rencontre contre une équipe de la Wehrmacht », le FC Saverne parce qu'il est « l'un des plus anciens clubs d'Alsace », Steinbourg, Monswiller, Ingwiller, Obermodern, Sarre-Union, Diemeringen, Dettwiller, Dossenheim/Zinsel et Weiterswiller, pour le seul motif qu'ils ont repris ou vont reprendre leur activité. Mais tout ceci ne fait au mieux, pour l'instant, que le quart « de la quarantaine de clubs qui ont constitué avant guerre le district le plus important du football de l'Alsace du Nord »[33].

A Colmar, « l'on rebâtit sérieusement », peut-on lire dans les DNS du 12 octobre. Mais là aussi, les dirigeants ne font rien d'extraordinaire. Les « Sport Réunis », devenus « Sport Vereinigung Kolmar », remettent simplement sur pied une équipe avec les ex-professionnels Zopp, Emmenegger, Demuth, Dessonet, Heine, Gissinger et Frey qui ont fait l'une ou l'autre apparition dans le Championnat de France de 1939/1940. L'Allemand August Discher est le nouvel entraîneur[34] mais le Président Joseph Lehmann a quitté l'Alsace parce qu'israélite. Au FC Colmar « certains titulaires ont arrêté le football », ce qui tendrait davantage à soutenir la thèse d'une régression que d'une reconstruction.

30- DNS du 14 septembre 1940

31- DNS du 5 septembre 1940

32- DNS du 11 septembre 1940

33- DNS du 12 septembre 1940

34- DNS du 31 juillet 1940

Dans l'agglomération strasbourgeoise les clubs phares restent les trois représentants de l'ancienne Division d'Honneur de 1939 : le Racing qui pourra présenter une équipe mixte (amateurs et anciens professionnels), le Red Star qui peut compter sur ses juniors ½ Finalistes de la Coupe Nationale des Juniors 1938 et le Sporting Club de Schiltigheim dont certains éléments, vainqueurs de cette même Coupe de France des Juniors en 1937, font déjà leur apparition en équipe fanion.

Après quelques discussions sur l'opportunité d'intégrer purement et simplement le football alsacien dans celui du « Gau Baden », car « Colmar, Mulhouse, Saint-Louis pourraient jouer avec Fribourg et Lörrach », les Allemands ont l'intelligence de ne pas privilégier cette organisation mais de laisser au football alsacien une certaine indépendance, comme avant 1914. Bien qu'étroitement surveillé depuis le Pays de Bade, le football alsacien garde une autonomie de fonctionnement en ce sens que « Gau Elsass » n'est constitué que de clubs alsaciens. En moins de trois mois, les Allemands réorganisent le football alsacien à leur façon. Trois championnats démarrent le 29 septembre 1940. Ils sont calqués sur les réalités administratives : région, arrondissement et canton, d'où un championnat d'Alsace (Bereichklasse), un championnat au niveau de l'arrondissement (Bezirkklasse) et un championnat au niveau cantonal (Kreisklasse).

1- La « Bereichklasse », appelée aussi « Gau Liga Elsass », est répartie en deux groupes :

Groupe du Haut-Rhin :
- FC Kolmar
- Sportverein Kolmar (SRC)
- FC St. Ludwig (Saint-Louis)
- FC Mülhausen (FCM)
- Allgemeiner Sportverein Mülhausen (ASM)
- Sportverein Mülhausen/Dornach
- Sportverein Wittenheim
- Sportverein Wittelsheim

Groupe du Bas-Rhin :
- FC Bischwiller
- FC Haguenau
- FC Mars Bischheim
- Sport Club Schiltigheim
- Rasen Sport Club Strassburg (Racing)
- FC Frankonia 1900 (Red Star)
- Sportverein Strassburg (ASS)
- Sport Club Schlettstadt (Sélestat)

2- La « Bezirkklasse » est constituée de deux groupes pour le Haut-Rhin et de quatre groupes pour le Bas-Rhin :

Haut-Rhin :

Groupe 1 :
- FC Hüningen (FC Huningue)
- FK « Stern » Mulhausen (FC Etoile Mulhouse)
- FC Brunstatt
- Eisenbahner Sportverein Mulhausen/Riedisheim (AS Cheminots Mulhouse/Riedisheim)
- Allgemeiner Sportverein Altkirch
- Sportverein Altmünsterol (AS Montreux-Vieux)
- FK Gebweiler (FC Guebwiller)

Groupe 2 :
- FK Masmünster (FC Masevaux)
- Sport Club Thann
- Sport Club Sennheim
- FK St-Amarin
- FC Sausheim
- FC « Rot-Weiss » Mülhausen

Bas-Rhin :

Groupe 1 :
- FK Walk (FC La Walck)
- FK Weissenburg (FC Wissembourg)
- FK Schweighausen 1920 (FC Schweighouse)
- Sportvereinigung Buchsweiler (AS Bouxwiller)
- FK Schirrhein
- Sportverein « Stern » Reichshoffen (AS Etoile Reichshoffen)
- FK Obermodern
- FK Sulz u/Wald (FC Soultz-sous-Forêt)

Groupe 2 :
- Sportverein Molsheim 1906
- FK Duttlenheim
- Sportverein FC Oberehnheim (FC Obernai)
- FK Zabern (FC Saverne)
- Sportverein Wasselnheim (AS Wasselonne)
- Fussballverein „Blaustern" Achenheim (FC Etoile Bleue Achenheim)
- FK Oberschaeffolsheim
- FK Monsweiler (Monswiller)

Groupe 3 :
- SK Strassburg-Neuhof
- Spielvereinigung 1922 Strassburg (Les Pierrots de Strasbourg)
- Sportverein Strassburg-Koenigshoffen
- Sportverein Strassburg-Ruprechtsau (La Robertsau)
- Rot-Weiss Strassburg (Cercle Athlétique Strasbourg)
- FK Strassburg 1906
- Sportvereinigung Hoenheim
- FC Strassburg-Kronenburg
- Sportverein Hoerdt

Groupe 4 :
- Sportverein Benfeld
- Allgemeiner Sportverein Erstein
- Fegersheimer Sportklub
- FK Illkirch-Graffenstaden
- Sportverein Huttenheim
- FK Lingolsheim 1911
- FK Eschau
- FK Eckbolsheim

3- La « Kreisklasse » est formée de :

Haut-Rhin :

Groupe 1 :
- FV Bollweiller (Bollwiller)
- FC Ensisheim
- FK Issenheim
- Sportvereinigung Munster
- FK Oberhergheim
- Sportverein Rappoltsweiler (Ribeauvillé)
- FK Reguisheim

Groupe 2 :
- Sportverein « Blau Weiss » Alt-Thann (AS Bleu et Blanc Vieux-Thann)
- FK Kingersheim
- Kickers Mülhausen
- Sportverein Guewenheim
- Rapid Mulhausen (Ex Hota Mulhouse)
- FK Ober Aspach (Aspach-le-Haut)
- FK Dornach

Groupe 3 :
- FK Ballersdorf
- Sport Klub Rixheim
- FK „Blaustern" Reningen (Etoile Bleue Reiningue)
- Allgemeiner Sportverein Retzwiller
- FK Tagolsheim
- Sportverein Zillisheim
- Allgemeiner Sportverein Luemschweiller (Luemschwiller)

Bas-Rhin :

Groupe 1 :
- Betschdorf
- Gundershoffen
- Hatten
- Merkwiller-Pechelbronn
- Mertzwiller
- Surbourg

Groupe 2 :
- Drusenheim
- Herrlisheim
- Niederschaeffolsheim
- Oberhoffen
- Rohrwiller
- Soufflenheim
- Weitbruch

Groupe 2 :
- Brumath
- Hochfelden
- Lampertheim
- Olwisheim
- Reichstett
- Schwindratzheim
- Souffelweyersheim
- Vendenheim

Groupe 3 :
- Bahnsport Strassburg (Cheminots Strasbourg)
- Hangenbieten
- Ittenheim
- Olympia Strassburg
- Postsportgemeinschaft Strassburg (PTT Strasbourg)
- Truchtersheim
- Wolfisheim

Groupe 4 :
- Boofzheim
- Gerstheim
- Kertzfeld
- Kogenheim
- Obenheim
- Osthouse
- Plobsheim
- Sand

Groupe 5 :
- Avolsheim
- Dorlisheim
- Ergersheim
- Mutzig
- Still

Groupe 6 :
- Dossenheim
- Ingwiller
- Niedermodern
- Steinbourg
- Weiterswiller

Une « Bereichklasse » confectionnée sur mesure

Le premier acte de la politisation qui tombe sur le football alsacien est la constitution même du groupe de l'élite régionale. On aurait pu se limiter aux dix clubs de l'ancienne Division d'Honneur (Haguenau, Schiltigheim, Red Star, Racing, Sélestat, FC Colmar, FCM, CAM, Saint-Louis, Wittenheim) mais pour donner à cette « Bereichklasse » une plus belle vitrine aux yeux du Reich, vraisemblablement a-t-elle été « poussée » à 16 clubs. Pour ce faire, on fait venir très normalement les SR Colmar et beaucoup moins logiquement cinq représentants de l'ancienne 1ère Division départementale : Bischwiller, l'ASS, la Faig, Mars Bischheim et Wittelsheim.

Ce championnat, en deux poules de huit clubs et entre seuls clubs alsaciens, présente l'immense avantage politique de pouvoir compter avec certitude sur un représentant alsacien « dans le championnat 1940/1941 de la Grande-Allemagne »[35]. Ainsi, la démonstration sera faite également sur le plan sportif que les frontières du Reich vont de Strasbourg à l'ouest à Nimmersatt à l'est, largement au-delà de Koenigsberg. On est bien conscient « que les 16 équi-

35- Kicker du 1er octobre 1940 - « Brief üs'm Elsass-Ländel ». Koenigsberg est aujourd'hui Kaliningrad en Russie. Dès mars 1939, les Allemands avaient repris, en plus, le « Memel Land » qui se situe largement au-delà de Koenigsberg et qui est aujourd'hui territoire letton. Dans son étendue, la « Grande-Allemagne » allait de Strasbourg à Nimmersatt (Palanga en Lettonie aujourd'hui).

pes retenues dans l'élite alsacienne n'ont pas toutes le niveau de la Bereichklasse »[36] mais peu importe, ce qui compte c'est que l'Alsace apparaissent sur le devant de la scène du football allemand lorsque les meilleures équipes se mesureront pour le titre de Champion du Reich au printemps 1941. Pour améliorer le niveau de jeu, le nombre des « Gastspieler » est porté à trois par équipe[37]. Cette disposition permet, d'autre part, de favoriser l'intégration d'Allemands dans les équipes alsaciennes, les hommes de la Wehrmacht stationnés en Alsace surtout.

Tous les regards sont portés sur la « Bereichklasse » et ses grands représentants. Le Racing assez vite remet une équipe sur pied. Elle est formée de joueurs de l'équipe amateurs (Montigel, Gruber, Jung, Meyer, Dengler), de stagiaires ou d'amateurs ayant fait des apparitions chez les professionnels (Hoffmann, Lergenmuller, Humbert, Fettig) et de professionnels (Fritz Keller, Lohr, Heisserer, Harthong).

Le FCM et les SRC disposent également d'une équipe mixte avec des amateurs et des professionnels. A Mulhouse, les Bohrer, Heinrich, Bilger, Hornus, Kaufmann, Metz, Pflieger, sont toujours là et Korb est revenu de Sochaux. Cet ensemble de joueurs qui a fait la réputation du FCM est complété par des jeunes : Ceccarelli, Lauer, Springinsfeld, Hartmann, Linder, Belzung, Bantz.

Les SRC refont une équipe avec Dessonnet, Frey, Demuth, Zopp, Heine, Emmenegger, les amateurs Gissinger, Liebert, Wintermantel, Heysch, Rimmmely, Hoffert, Bannwarth et un grand parmi les grands, l'Autrichien Jerusalem qui quitte Sochaux pour Colmar dans le cadre de la politique qui veut qu'il ne reste plus de ressortissant de la « Grande-Allemagne » dans le championnat de France.

L'ASS s'appuie sur Lucien Brehm, l'ex-joueur professionnel de Mulhouse et ses attaquants vedettes Pagani, Woehl et André, le FC Colmar sur l'ex-professionnel Charles Walk, l'AS Mulhouse sur Hestin et Cervini, le FC Haguenau sur Charles Woerth, finaliste de la Coupe de France en 1936 avec Charleville, et tout son effectif Champion d'Alsace 1939, Sélestat sur JJ Karrer formidable buteur, le Sporting sur ses juniors qui ont connu la gloire en 1937 et qui sont renforcés par l'entraîneur-joueur Robert Muller, l'ailier gauche du grand Olympique de Lille et en dernier lieu du FCM, le Red Star mène la même politique, ses jeunes étant encadrés, eux aussi, par deux grands joueurs : Ernest Waechter, l'ailier gauche du Racing depuis la saison 1935/1936 et Georges Streicher, un des rares amateurs qui ait fait des apparitions en équipe fanion du Racing au cours des trois premières saisons de professionnalisme à Strasbourg.

Les deux matchs de sélection contre Mannheim et Kehl, organisés le 22 septembre 1940 dans le cadre de « l'aide sociale d'hiver », permettent de mettre en éclairage ceux qui sont supposés être les meilleurs joueurs strasbourgeois du moment. L'équipe 1 de Strasbourg joue dans la composition suivante : Hoffmann (Racing) ; Lohr (Racing), Husser (FCS06) ; Gruber (Racing), Heisserer (Raing), Brehm (ASS) ; Woehl (ASS), Ehrhardt (Sporting) ; Keller (Racing), Humbert (Racing), Harthong (Racing). Remplaçants : Alteway (Red Star), Montigel (Racing), Scherer (FCS06). L'équipe 2, davantage une équipe « bis » qu'une réserve, évolue ainsi : Schwarz ; Voillet, Schwenck ; Kraemer, Zeh (tous les 5 du Red Star), Meyer (Racing) ; Trautmann (FCS06), Streicher et Gerber (Red Star), Fettig (Racing), Waechter (Red Star). L'équipe 1 s'incline 0-1 et l'équipe 2 réalise le match nul 2-2. Une bonne répétition, par conséquent, avant le début du championnat fixé au 29 septembre.

Rasensport-Club Strassburg
Mitglied des NSRL.
Stadion Meinau, Ruf 417.40
Geschäftsstelle:
Josef-Demoss-Strasse 1
Ruf 290.11
Ausweis Nr. 543
des Mitglieds
L A M S Alfred
Strassburg - Neudorf
Baldnersweg 33
Nur gültig mit der laufenden Beitragsmarke
Bestimmungen über Beitragsleistung, Vergünstigungen usw. siehe letzte Seite.

Carte de membre du Racing devenu Rasensport-Club

Fritz Keller jagt einen Bombenschuß zum dritten Tor für ff in die Schiltigheimer Maschen. — Wir stellen den Meister der Abteilung I, Rasensportclub, vor (von links nach rechts, stehend): Lergenmüller, Gardon, Lohr, Meyer, Montigel, Gebhardt; knieend: Schneider, Gruber, Eberle, Harthong, Bilger. (Aufnahmen: Amann)

Le Racing : saison 1940/41 –
photo extraite des SNN du 19 mai 1941
Debout : Lergenmuller, Gardon, Lohr, Meyer, Montigel, Guebhardt
Accroupis : Schneider, Gruber, Eberle, Harthong, Bilger

36- Kicker du 14 janvier 1941 - « Lebhaft geht's in Elsass zu ».

37- Idem note 36 - le terme exact est „Gastspieler"

II-2
Saison 1940-1941 : rafle sur le Red Star

La reprise du championnat de football de la saison 1940/1941 est prévu pour le dimanche 29 septembre pour le Bas-Rhin et pour le dimanche suivant pour le Haut-Rhin. Le Racing reçoit Sélestat, Mars Bischheim le Red Star, Bischwiller le FC Haguenau et l'ASS le Sporting.

La veille, le samedi 28 septembre, les DNS présentent en détail les quatre rencontres. Une attention spéciale est accordée au match « Rasensport - Schlettstadt» et pour cause, « le Rasensport Club » c'est qu'on le veuille ou non le Racing, c'est le club fétiche de toute l'Alsace, l'un des plus grands clubs français de ces dernières saisons. Pour le public strasbourgeois, privé de football depuis août 1939, c'est l'occasion de revoir quelques grands joueurs et surtout le tandem Fritz Keller/Oscar Heisserer reconstitué pour la première fois dans un match de championnat depuis que le citoyen de Schirrhein est parti au RC Paris. « Keller jouera à l'aile droite » titrent les DNS qui pronostiquent un résultat lourd pour les coéquipiers de Karrer. Le Racing, en effet, alignera une formation plus qu'honnête : Lergenmuller ; Lohr, Montigel ; Gruber, Heisserer, Meyer ; Keller, Schaaf, Fettig, Humbert, Harthong, soit huit professionnels ou quasi-professionnels depuis le retour du talentueux Schaaf de Dordogne.

Surprise pour les spectateurs le dimanche après-midi et les lecteurs des DNS le lundi matin. En effet, par rapport à la formation annoncée, Keller, Humbert et Schaaf ne jouent pas sans que l'on en sache davantage, le lundi 30 septembre, dans le compte rendu du match. Les trois joueurs, tous professionnels, ont été remplacés par Schneider, Bieber et Denger, des jeunes, au club depuis qu'ils sont minimes.

L'affiche de la deuxième journée fixée au dimanche 6 octobre ne laisse pas indifférent le monde du football strasbourgeois. Elle consiste dans l'opposition du Red Star et du Racing, les deux clubs rivaux de la Kibitzenau et de la Meinau[38]. Le jour du match, parait l'annonce suivante : « La NSRL Alsace informe que le match de championnat Frankonia contre Rasensport, programmé pour cet après-midi au stade de la Kibitzenau, est annulé ». Les autres rencontres, elles, ont lieu : Mars Bischheim rencontre Haguenau, le Sporting le FC Bischwiller, Sélestat l'ASS, les SRC Wittenheim, l'AS Mulhouse le voisin de Dornach et Wittelsheim le grand FC Mulhouse. Pour seul commentaire les DNS indiquent « que la rencontre si attendue par tous les amateurs de football à Strasbourg, Frankonia contre Rasensport, a été «enlevée du calendrier au dernier moment ».

Pas une information durant toute la semaine. Mardi 8, peu de nouvelles sportives mais un article politisé de Jenner, mercredi 9 octobre le programme de la « Bezirkklasse » du dimanche à venir et un nouvel article très national-socialiste de Jenner, jeudi 10 rien de notable, vendredi 11 un nouveau message de Jenner, samedi 12 le programme sportif de la fin de semaine et un article sur la « reconstruction du sport à Colmar », dimanche 13, une nouvelle diatribe de Jenner et le programme des rencontres de la « Gau Liga » de Hesse, de Bavière, du Wurtemberg, de Bade et d'Alsace. Le dimanche 13 octobre 1940, le Red Star débaptisé « FC Frankonia » depuis trois mois se nomme toujours « Frankonia ». Pour preuve, le programme du jour de la « Bereichklasse » publié le même jour : dans le Bas-Rhin, le Racing est appelé à recevoir le FC Haguenau, Mars Bischheim son voisin de Schiltigheim, l'ASS le FC Bischwiller et le SC Sélestat les Strasbourgeois du « FC Frankonia ».

Le lundi 14 octobre, par le compte-rendu du match Sélestat / Frankonia, l'Alsace apprend que le « Fussball Klub Frankonia » se nomme désormais « Sportgemeinschaft SS Strassburg ». A partir de cet instant, chacun comprend enfin ce que les Allemands ont tramé au cours des derniers quinze jours.

Reprenons les évènements.

Le 29 septembre, pour la première journée de championnat, le Red Star rencontrait Mars Bischheim et était battu dans « la cuvette » de Bischheim sur le score de 4-1. « Un résultat trop lourd » pour Alteway ; Voillet, Schwenck ; Kraemer, Zeh, Oesch ; Georg, Streicher, Gerber, Waechter, Schott. Pour le deuxième match contre Sélestat Pierre Waechter, René Willms et Paul Engel, membres tous les trois de la brillante équipe des juniors de 1938, font leur entrée en équipe fanion. Une pure formation „kibitzenoise", par conséquent, constituée en ce début de championnat avec les moyens du bord, entre joueurs des équipes I, II et Juniors d'avant-guerre. Gerber, Oesch, Zeh, Voillet étant des titulaires de l'équipe de Division d'Honneur de 1938/1939 et Streicher et Waechter les grands joueurs que l'on sait. Quant à Jacques Oesch et Paul Engel, ils sont les joueurs de l'Entente Racing/COPO qui s'est distinguée en Dordogne.

Le Red Star est aussi, durant toute l'entre-deux guerres, un club fortement engagé pour le football alsacien et français. Gaston Kohler, Robert Beisser et André Espir incarnent à la tête du club cette étiquette de club exemplaire. Un Red Star, est-il nécessaire de le répéter, qui avait fait le choix patriotique pour la France en 1919, en adoptant le nom du plus grand club français de l'époque. Tout un symbole et qui aura deux Internationaux Grégoire Berg et Ernest Gross.

38- La Kibitzenau et la Meinau sont, en fait, des quartiers de Neudorf

Le dimanche 6 octobre 1940 le match Red Star / Racing était annulé. Il y a fort à parier que dirigeants et joueurs de la Kibitzenau n'en connaissaient pas la raison. Ils comprendront le « guet-apens » dont ils sont l'objet lors de la troisième journée de championnat. A Sélestat, le 13 octobre, on a dû leur expliquer que leur club s'appellera désormais « Sportgemeinschaft SS Strassburg » et que l'équipe sera renforcée par quatre professionnels : Charles Hoffmann et Fritz Keller du Racing, Charles Hummel l'ancien Racingman, au SO Montpellier en 1938/1939, et Walter Schwambach, à Antibes durant le Championnat de Guerre 1939/1940[39] et avant-centre des amateurs du Racing en 1938/1939.

Le recrutement a donc porté sur quatre professionnels. L'entorse à la règle du retour des professionnels au club formateur concerne Charles Hummel qui a débuté au Mars Bischheim, Fritz Keller et Walter Schwambach, purs produits du Racing mais aucunement Charles Hoffmann qui a démarré sa carrière à l'ASS et au Red Star de Strasbourg avant de rejoindre le CS Messin et le Racing Club de Strasbourg. L'objectif semble donc clairement porter dans le renforcement de la SGSS par des joueurs alsaciens de talent. Cette finalité est clairement confirmée par le rédacteur du compte-rendu du match Sélestat - Red Star. La nouveauté n'est pas « uniquement le changement de nom mais aussi le renforcement qualitatif de l'équipe » dit-il[40]. Il apparaît donc ouvertement que l'on a procédé à un renforcement de l'effectif pour placer la Sportgemeinschaft en tête de classement et que l'on tente de justifier le renfort par une conversion politique des joueurs. En effet, continue-t-il : « la majorité des joueurs du Frankonia a adhéré aux S.S. A l'avenir, l'équipe de la Sportgemeinschaft SS ne sera constituée que de joueurs faisant partie de l'organisation politique SS ».

Concernant le futur, personne ne peut préjuger à ce moment ce qu'il sera. Par contre, dire que la majorité des joueurs du défunt Frankonia avaient déjà adhéré aux SS est une atteinte à leur honneur. A coup sûr, aucun des sept « ex-frankonistes » ayant joué ce match Sélestat/Frankonia (Voillet, Kraemer, Engel, Zeh, Waechter Ernest et Waechter Pierre, Willms) n'a eu de relations avec les Allemands, encore moins avec les SS, le corps d'élite de Hitler ! Ni Hoffmann, sinon il serait allé au Frankonia dès juillet 1940. Pas plus que leurs dirigeants. Pas plus non plus qu'il dût y avoir des compromissions politiques avec les nouveaux venus, F. Keller, Schwambach, Hoffmann et Hummel, encore que l'un ou l'autre ait pu céder à l'offre de quelques avantages matériels car il faut bien vivre surtout les professionnels et alors que la profession de footballeur n'existe plus.

Le cas de Willy Heiss accrédite la thèse de l'innocence politique et idéologique des joueurs professionnels recrutés par la Sportgemeinschaft SS. Allemand, Heiss termine en 1937 un engagement de cinq ans dans la Légion Etrangère. Il joue au Sporting Club de Sidi-Bel-Abbes. En avril 1937, à l'issue de son engagement, les propositions pour passer professionnel affluent. En contact avec le Racing Club de Strasbourg, il signe finalement à l'Olympique de Marseille et joue dans la fameuse attaque composée de Kohut, Aznar, Zermani, Ben Barek. Au même moment, il opte pour la nationalité française. En janvier 1939 contre le Luxembourg, il obtient une sélection en Equipe de France B[41]. Fin 1940, Heiss est à Strasbourg. Il fait le choix du Racing puisqu'il joue un match d'entraînement, le 10 novembre, avec l'équipe réserve des Meinauviens contre l'ASS. Huit jours plus tard, le 17 novembre, il est aligné dans l'équipe de la Sportgemeinschaft SS[42]. Son cas semble donc relever d'un recrutement forcé « aux SS », une nouvelle appellation qui s'imposera vite. « Les Allemands l'ont fait prisonnier à Strasbourg et obligé, contre sa volonté, à jouer pour le SS de Strasbourg. Il s'était marié avec une Alsacienne et était devenu absolument anti-allemand. En 1943, ils l'ont enrôlé dans l'Afrika-Korps et il a été tué en Tunisie » se souvient Oscar Heisserer qui a joué et gagné, contre l'OM et Willy Heiss, la Finale de la Coupe de France 1940.

Armand Voillet n'a pas vingt ans quand les Allemands font main basse sur le Red Star en 1940. A 85 ans, il se souvient comme si c'était hier de « la rafle » dont a été victime le Red Star[43] : « Mes parents sont originaires du Nord de la France. Nous sommes arrivés à Strasbourg en 1930, j'avais dix ans. Comme nous habitions le quartier du Neuhof, mon père m'a inscrit au Red Star, un très grand club à l'époque. J'y ai fait toutes mes classes : minime, cadet, junior, j'étais de la formidable équipe des juniors qui a raté l'entrée en Finale de la Coupe Nationale en 1938. En 1939, je suis devenu titulaire au poste d'arrière latéral. Par conséquent, je me souviens parfaitement de ce qui nous est tombé dessus en 1940 et je n'ai aucun scrupule d'en parler car le Red Star a été raflé au vrai sens du terme. Nous étions une bande de copains et fermement décidés de rester dans notre club bien que les Allemands avaient mis la main sur lui. J'ai joué le premier match de championnat sous le maillot du Frankonia, puis les autres rencontres sous celui de la Sportgemeinschaft SS. Evidemment, l'inscription SS, que nous portions sur la poitrine, nous gênait terriblement. Mais, je dois reconnaître que nous savions à peine ce que ces deux initiales signifiaient vraiment quand nous avons enfilé pour la première fois le maillot SS. Nous voulions jouer au football, c'est tout. Après, quand nous avions compris, il était trop tard pour quitter le Red Star. Nous étions comme capturés. Nous étions prisonniers des Allemands.

39- Football nr 523 du 6 mars 1940 - page 7, « Faits Divers »

40- DNS du 14 octobre 1940 - compte rendu du match « FK Schlettstadt gegen Sportgemeinschaft SS : 1-2 »

41- Football nr 386 du 9 juin 1937 - « Faits Divers » et nr 393 du 28 juillet 1937, page 3 « La vérité sur l'affaire Heiss » et « Le Miroir des Sports » du 24 janvier 1939

42- DNS des 11 et 18 novembre 1940

43- Entretien avec Armand Voillet enregistré le 19 novembre 2005

Je me souviens que tout au début, on nous a demandé de jouer un match à Stuttgart et les nouveaux dirigeants nous ont demandé de mettre la tenue officielle des SS. Vous savez, l'habit noir des SS... Nous avons refusé tous comme un seul homme. Notre refus est tombé sans réfléchir un instant, instinctivement. Tous ensemble nous avons dit non. Nous ne voulions même pas aller à Stuttgart. Nous y sommes allés tout de même, habillés normalement et nous avons disputé cette rencontre en sportifs, sans autre motivation. Mais, le temps passant, cette histoire de club SS n'était pas simple à gérer bien que dans la vie courante les gens de Neudorf ne nous en tenaient pas rigueur parce qu'il connaissaient nos convictions profondes et savaient que nous étions tombés dans un piège. Une fois nous avons même été applaudis et c'était lors de ce fameux match, début 1942, en poule finale du championnat d'Allemagne contre les « Kickers de Stuttgart ». Le public strasbourgeois voulait démontrer que s'il y avait des nazis, c'est dans les clubs allemands qu'ils se trouvaient, pas dans les clubs alsaciens. Symptomatique, non ?

Je voudrais démentir une information qui a parfois été colportée et qui nous a peinés. D'aucuns ont prétendu que nous avions eu la promesse d'être exemptés de l'incorporation de force qui a touché tous les jeunes Alsaciens. C'est faux. Nous avons tous été incorporés, enfin tous ceux qui étaient en âge de l'être. J'ai été incorporé en 1943 dans une unité de la Waffen SS, à un moment où le Reich avait de plus en plus besoin d'hommes et où il suffisait d'être d'une constitution physique au-delà de la moyenne, ce qui était mon cas, pour être jeté dans ces unités d'élite. C'était encore plus systématiquement le cas pour les classes 1925 et 1926. La chance a voulu que lors de ma formation, je me casse le col du fémur. J'ai passé ma convalescence à Mulhouse et j'ai été délivré à Mulhouse par les armées de la Libération. Mais, bon nombre de copains ont laissé leur vie pour une cause qui n'était pas la leur. Jouer au football aux SS de Strasbourg n'apportait aucun passe-droit. Ernest Waechter qui est de la classe 1915 doit être le dernier de mes copains a avoir été incorporé dans la Wehrmacht. D'autres ont pu rejoindre les armées françaises ou américaines et connaître les joies de la victoire.

Après 1945, je n'ai pas eu de difficultés. Les gens savaient que nous n'avions pas de penchants pour les nazis et que notre malheur était d'avoir été pris comme des rats. J'ai retrouvé immédiatement mon emploi à la SNCF. Ce qui a été mal vu, par contre, c'est que certains soient allés à la Sportgemeinschaft SS alors qu'ils n'avaient pas connu le Red Star auparavant. Mais vous savez, je n'étais pas dans le secret et ne savais pas la pression que les Allemands exerçait sur ces gars. Car de la pression, il y en avait ».

Ernest Waechter, de cinq ans l'aîné d'Armand Voillet, a vécu les évènements de l'été 1940 comme professionnel revenant au club de ses débuts. Champion d'Alsace avec le Red Star en 1935, il opte pour le Racing avec qui il arrive en Finale de la Coupe de France en 1937 et qui lui permet d'obtenir des sélections en Equipe de France B et Militaire. A la déclaration de guerre, plus Racingmann que jamais, Ernest Waechter est mobilisé. En septembre 1940, il rentre de captivité et reprend une licence d'amateur dans le club de ses débuts : « Le Red Star venait de reprendre le nom qu'il avait avant 1918, FC Frankonia. A ce moment, un groupe paramilitaire allemand a fait pression sur les dirigeants afin de prendre le contrôle du club et faire en sorte qu'il devienne la Sportgemeinschaft. Moi, j'ai signé au Red Star étant donné qu'il n'y avait plus de professionnalisme en Alsace et que tous mes copains y étaient. Mais, une fois contrôlé par les Allemands, il n'y eu plus moyen de quitter le club pour un autre ».

Pour l'un ou l'autre mais ils sont rares, il peut rester un petit espace de liberté. C'est le cas des deux « anciens » Georges Streicher et Albert Keller. Streicher, joueur-entraîneur, joue le premier match de championnat quand le club s'appelle encore « Frankonia », puis on ne le revoit plus. Albert Keller, le frère aîné de Fritz, l'ex-professionnel de Valenciennes et Boulogne, joue un seul match de championnat avec la SGSS, contre le Racing, le club de ses débuts, en février 1941, puis on ne le reverra plus dans l'effectif. Mais tous les deux sont en fin de carrière, un motif qui est de nature à leur permettre de couper court avec la SGSS.

Mais « la pression » évoquée par Armand Voillet est forte. Elle est surtout ciblée sur des joueurs présentant des critères précis : des footballeurs de qualité, de préférence d'anciens professionnels, strasbourgeois si possible et si, en outre, ils ont du sang allemand, c'est « le nec plus ultra » pour les Allemands. D'où le contact prioritaire pris avec Fritz Keller (son père est Allemand) qui répond à ces trois particularités mais aussi avec Charles Hoffmann, Charles Hummel, Walter Schwambach tous professionnels et tous strasbourgeois. Les quatre joueurs répondent positivement.

Les contacts sont établis également très certainement - souvenons-nous de ce qui s'était passé le 6 octobre - avec Emile Humbert et Gérard Schaaf. Emile Humbert est ce Racingman, issu des rangs du Red Star, qui a fait l'une ou l'autre apparition chez les professionnels et qui devait signer au FC Mulhouse pour la saison 1939/1940. A un double titre (ancien du Red Star et professionnel), il est donc une cible pour les recruteurs sportifs SS. Après le 6 octobre, on ne trouve plus aucune mention de Humbert dans les sphères du football strasbourgeois. En 1942, on le retrouve à la « Postgemeinschaft » (l'ASPTT de Strasbourg). C'est donc qu'il est arrivé à dire non à la Sportgemeinschaft SS en 1940. Le risque qu'il prend est moyen car les clubs qui sont des émanations de l'administration (Poste et Cheminots) ont une connotation plutôt pro-allemand. « Plus tard, il est parti à Annemasse où il a ouvert un commerce » se souvient Ernest Waechter. Gérard Schaaf n'est pas un ancien du Red Star. Il est issu du FC Cronenbourg. En 1939/1940, il est le plus grand espoir du Racing. Il s'est particulièrement fait remarquer dans le « Championnat de Dordogne ». Des éléments suffisamment intéressants pour les SS qui, à coup sûr, le contactent autour du 6 octobre.

Il décline leurs offres de service puisqu'il continue à conduire l'attaque du « Rasensport Klub ». Mais, début 1944 Gérard Schaaf sera incorporé dans la Wehrmacht et laissera sa vie sur le front russe. Comme Willy Heiss en Afrique du Nord.

Avec Paul Engel, les Allemands n'ont pas à parlementer pour le faire venir à la SGSS. Il est au Red Star depuis longtemps quand ils arrivent en 1940. Engel est, en effet, un pur produit du club de la Kibitzenau. Il est le talentueux demi-centre des Juniors du Red Star de 1938 et du « Racing en Dordogne ». Les connaisseurs voient en lui un futur professionnel. Comme tous ses copains du Red Star, il démarre la saison 1940/1941 sous les couleurs du « Frankonia » et la poursuit sous celles de la SGSS. Pas très longtemps. Après trois ou quatre matchs seulement, il n'y a plus de mention de Paul Engel dans la SGSS. Une décision que l'on ne peut pas ne pas mettre en relation avec celle prise par « les Allemands qui lui refusent de poursuivre ses études universitaires à Strasbourg. Ils l'obligent à s'expatrier à Tübingen ». La suite des évènements devient fatale pour le Red Starman : « A la Pentecôte 1941, il réussit à gagner la France et continue ses études à l'Université de Clermont-Ferrand où il passe de façon brillante la licence en droit. Hélas, il est arrêté lors de la troisième rafle des Allemands sur cette Université et déporté, après de longues pérégrinations, au camp d'extermination de Mathausen. Délivré au dernier moment par les Américains, huit jours après l'Armistice, il peut regagner Strasbourg mais les dures privations et traitements inhumains dans ce camp de la mort avaient miné sa santé. Jeudi dernier, il s'est éteint après de longues souffrances payant de sa vie son attachement à la France »[44]. Paul Engel avait 25 ans. S'il avait continué à jouer au football aux SS de Strasbourg, il n'aurait pas été déporté à Mathausen. Un héros par sa passion pour le football et pour un Red Star qu'il ne concevait ni Allemand, ni SS.

Jean-Jacques Karrer fait parti du recrutement de la SGSS de la saison 1941/1942. Son destin illustre également la réalité quotidienne à la Sportgemeinschaft SS. JJ Karrer est né en 1918 à Belfort où son père (mulhousien) et sa mère (d'Oberdorf dans le Sundgau) s'étaient établis vers 1910, Monsieur Karrer ayant obtenu un poste de contremaître dans l'industrie belfortaine. Au milieu des années 1920, la famille Karrer s'installe à Sélestat et exploite un café/restaurant dont elle s'est portée acquéreur. Le fils Jean-Jacques joue au football au SC Sélestat. Excellent inter-gauche, organisateur et buteur, il se fait remarquer et signe au FC Mulhouse dont il devient rapidement une pièce maîtresse en Division 2 professionnelle. En 1940, il suit le chemin qui est demandé à tout professionnel et revient à Sélestat. Il joue la saison 1940/1941 au « Sport Klub Schettstadt ». Il est aussi retenu en Equipe d'Alsace et joue les différents matchs de propagande qui sont « organisés » pour cette dernière. Dont un match « Elsass / Baden », à Strasbourg le 8 septembre 1940 devant Herbert Krafft, le « Führer » du sport badois et alsacien. Le trio d'attaquants Fritz Keller (encore au Racing à ce moment là), Oscar Heisserer (Racing) et Jean-Jacques Karrer se jouent d'une formation badoise (3-2) constituée surtout de joueurs du « Waldhof Mannheim ». Un « petit Heisserer » se révèle ce jour là aux yeux des Allemands. A l'issue de la saison 1940/1941, les Sélestadiens sont relégués à l'échelon inférieur. Les Allemands recrutent un premier joueur du SC Sélestat, Frédéric Eberhardt, une cible intéressante pour la Sportgemeinschaft SS qu'il s'agit de porter plus haut que lors de la défunte saison. Eberhardt est, en effet, un très bon joueur de milieu de terrain. Il présente un atout supplémentaire : comme Fritz Keller, il a la double nationalité puisque son père, Allemand, en se mariant avec une Alsacienne et en s'établissant à Sélestat, a fait le choix de la France après 1918. Frédéric Eberhardt (dit « Fritz » Eberhardt comme... Fritz Keller) est recruté par la Sportgemeinschaft SS dès l'ouverture de la saison 1941/1942. On lui demande de faire venir également son ami et coéquipier du SC Sélestat, Jean-Jacques Karrer qui ne s'exécute, enfin, qu'au début des matchs retour de la saison 1942/1943, la « pression » et un emploi d'ingénieur débutant aux Chemins de Fer à Strasbourg aidant. Une formule identique à celle des quatre professionnels recrutés en 1940 et qui ont tous trouvé un emploi dans l'administration. JJ Karrer participe à la grande saison 1941/1942 de la Sportgemeinschaft SS. Au cours de l'été 1943, il reçoit son ordre d'incorporation dans les « Waffen SS ». Il déserte et se réfugie en Suisse. Les biens de ses parents sont séquestrés par les nazis et sa mère, veuve, déportée au camp de Schirmeck. Fin 1944, Jean-Jacques Karrer s'engage dans le « Groupe Mobile d'Alsace », une unité composée « d'évadés et d'insoumis à la Wehrmacht », formée surtout de Haut-Rhinois. Sergent-Chef, il participe avec la 1ère Armée du Maréchal De Lattre à la Libération de l'Alsace. Au printemps 1945, profitant d'une permission, il meurt en procédant à des travaux de déminage la propriété familiale sise quartier du « Heyden » à Sélestat. Il avait 27 ans et aurait été un grand talent du football français de l'après-guerre[45].

La réalité du Red Star en 1940, 1941, 1942, 1943 est celle-là : accepter ou refuser et refuser, c'est mettre sa vie en péril. A telle enseigne que l'aspect véritablement sportif du football est secondaire. Partout « les SS » font l'évènement. Plus que le FC Mulhouse qui devient Champion d'Alsace en battant le Racing en finale régionale au goal-average sur deux matchs. A Mulhouse, Heitz ; Bilger, Belzung ; Hartmann, Wolff, Schmitt ; Springinsfeld, Krykon, Ceccarelli, Korb, Ullmann l'emportent 3-1 sur Lergenmuller ; Lohr, Montigel ; Gardon, Guebhardt, Meyer ; Schneider, Gruber, Eberle, Bilger, Harthong[46]. Au match retour, les Strasbourgeois ne peuvent faire mieux que 2-1 devant une équipe mulhousienne inchangée. Au Racing, un junior a pris la place d'un autre, Hamm remplaçant Schneider.

44- Sport-Est du 30 septembre 1946 - Eloge funèbre à Paul Engel

45- Entretien avec Roger Riotte, le neveu de Jean-Jacques Karrer qui est domicilié à Sélestat et qui a conservé précieusement les documents militaires de son oncle.

46- Les deux équipes comprennent des « Gastspieler » : Eberle au Racing, Krykon et Schmitt (Cologne) au FCM

En poule finale du Championnat d'Allemagne, le FCM fait partie du groupe constitué par «VfL 99 Köln», «Helena Essen» et les «Kickers Offenbach». Sans victoire, les Mulhousiens terminent à la dernière place.

Chacun des trois matchs du FCM à Bourtzwiller contre Cologne, Essen et Offenbach attirent moins de public que le derby strasbourgeois «Rasensportclub - Sportgemeinschaft SS». Annulé le 6 octobre, le match aller est reporté au 1er décembre 1940. Le terrain du Red Star étant trop petit pour l'évènement, la rencontre se déroule au stade du Tivoli devant 4.000 spectateurs. Jamais par le passé un Red Star - Racing n'a attiré une telle affluence! Presque un France-Allemagne bien qu'il s'agisse d'une rencontre (Heiss excepté) entre copains du même quartier. Avec treize anciens professionnels sur le terrain, les deux clubs présentent leur plus forte formation:

Sportgemeinschaft SS: Hoffmann (Racing); Voillet, Hummel (Montpellier); Kraemer, Albert Keller (Boulogne), Zeh; Fritz Keller (Racing), Heiss (Marseille), Pierre Waechter, Ernest Waechter (Racing), Schwambach (Antibes).

«Rasensportklub»: Lergenmuller (Racing); Lohr (Racing), Montigel; Gruber, Guebhardt (Nice), Meyer; Schneider, Schaaf (Racing), Heisserer (Paris), Harthong (Racing), Beitz.

Le Racing l'emporte 2-1. «Schaaf et Heisserer en grande forme» inscrivent les deux buts. Pour les responsables de la formation SS, il s'agit d'une déception. Quant aux Racingmen, c'est davantage l'organisation SS qu'ils ont battue que leurs amis de l'ancien Red Star. C'est ce que symbolise la photo reproduite dans les DNS du lendemain. La fougue mise par Robert Schneider dans son tir, c'est moins pour contrecarrer les actions du footballeur Armand Voillet que les entreprises politiques de l'organisation que ce dernier est obligé de représenter.

Rasensport-Club contre Sportgemeinschaft SS:
les signes de la présence nazie en Alsace sont visibles même sur un terrain de football

Le match retour, le 9 février 1941, tourne une seconde fois à l'avantage des Racingmen. La rencontre se déroule une nouvelle fois devant 4.000 spectateurs mais à la Meinau cette fois. Au Racing, le militaire allemand Eberle, excellent footballeur par ailleurs à Pforzheim, remplace le jeune Schneider, en face, Oesch, Gerber et Lang, tous des jeunes du Red Star d'avant guerre, remplacent A. Keller, Zeh et Kraemer. Heiss pour la formation SS, Guebhardt, Eberle et Schaaf sont les buteurs du jour. On comprend mieux, à présent, l'intérêt des Allemands pour Gérard Schaaf...

II-3
Saison 1941/1942: la «Sportgemeinschaft SS», en quart de finale du Championnat d'Allemagne!

La saison 1941/1942 est celle d'un important développement du football en Alsace. Le nombre des clubs participant aux championnats officiels augmente fortement, l'équipe d'Alsace est engagée dans le «Reichsbundpokal», le championnat «HJ» est en place et la SGSS s'impose comme un des grands du football allemand.

Les comptes rendus d'activité des clubs sont évidemment à manier avec des pincettes. Mais, les éléments chiffrés qu'ils mentionnent ont une certaine valeur tout de même. Prenons celui de l'AG 1942 du FC Mulhouse.[47]. Le club, toujours présidé par René Waechter, fait le point après deux années de présence allemande: «Deux équipes seniors et une équipe «HJ» fonctionnent en football. La natation, le basket, l'athlétisme et le handball ont repris leurs activités. Le club compte un millier de membres répartis en une dizaine de disciplines sportives». Le sentiment que l'on peut avoir partout est celui d'une reprise générale. Dans le secteur de Molsheim, le «Sportkreisführer» Eugène Fehrenbach a le plaisir «d'avoir vu passer le nombre des clubs de football de 14 à 35» entre le début et la fin de la

47- MT du 25 août 1942 - «Erfolgreicher Aufbau beim FCM»

saison 1940/1941[48]. Dans le secteur de Haguenau, l'ancienne « Kreisklasse », devenue Division 2, passe d'un à deux groupes et l'on crée une division supplémentaire, la Division 3[49]. En Alsace-Bossue et en Centre-Alsace, ce n'est pas différent : la Division 2 a pris de l'ampleur et une Division 3 démarre. On joue, désormais, au football, très officiellement, dans de petites localités comme Tieffenbach, Bettwiller, Mackwiller, Osthouse, Bolsenheim, etc, pour ne citer que celles-là.[50].

La « Bereichklasse » garde son nom mais elle est réduite de deux groupes de huit clubs à un seul groupe de 12 formations. Elle comprend six clubs bas-rhinois (Rasensportklub, SC Schiltigheim, SS Strassburg, FC Haguenau, Mars Bischheim, TuS Schweighausen[51]) et autant de clubs haut-rhinois (FC Kolmar, SV Kolmar, FC Mulhausen, SV Mulhausen, Stern Mulhausen, SV Wittenheim). Globalement, peu de changements notables sont à mentionner concernant les effectifs si ce n'est que la SGSS ont recruté « Müller » et Eberhardt, que le Racing a fait venir Robert Heisserer, le frère d'Oscar, que Barlemann est de retour à l'AS Mulhouse et que Lucien Badina, l'ancien gardien du FCM et de Sochaux, garde les buts de Schweighouse, son village natal. Le Racing est désormais entraîné par le Hollandais Bostellar et le FCM par Henri Koerner, ex-entraîneur du « Fortuna Dusseldorf », de « l'Union Gelsenkirchen », des « Kickers Stuttgart » et du « Bayern München ». C'est un Viennois, ex-grand joueur autrichien[52].

La saison de l'élite alsacienne démarre le 7 septembre, juste après que l'on ait appris les dernières nominations : Charles Hirlimann est devenu l'adjoint de Herbert Kraft à la place du Kehlois Haas, « démissionnaire ». Une promotion qui en entraîne d'autres : Charles Schitz, « Kreissportführer » jusqu'à présent, remplace Hirlimann dans ses fonctions de trésorier de la NSRL/Alsace et Léon Brunstein devient « Führer » du sport pour l'arrondissement de Strasbourg. Fritz Keller, « a été nommé moniteur/professeur de sport dans l'association national-socialiste « Kraft durch Freude » de Mulhouse. Le communiqué de presse précise que malgré l'éloignement « la Sportgemeinschaft SS pourra compter sur Keller pour les matchs de championnat »[53].

L'ancienne « Bezirkklasse » est devenue Division 1.

Dans le Bas-Rhin, elle comprend quatre groupes

1- Bouxwiller, Gundershoffen, La Walck, Mertzwiller, Monswiller, Obermodern, Saverne, Schirrhein, Steinbourg, Wissembourg

2- Avolsheim, Duttlenheim, Eckbolsheim, Lingolsheim, Molsheim, Obernai, Oberschaeffolsheim, Ostwald, Strasbourg 06, Wasselonne

3- Bischwiller, Brumath, Hoenheim, Koenigshoffen, Cronenbourg, Oberhoffen, ASS, CA Strasbourg, ASPTT Strasbourg, Pierrots de Strasbourg

4- Benfeld, Ebersheim, Erstein, Eschau, Fegersheim, Graffenstaden, Kogenheim, Sélestat, Strasbourg/Neuhof, AS Police.

Et deux groupes pour le Haut-Rhin :

1- Bollwiller, Guebwiller, *« Rot-Weiss »* Mulhouse, Reguisheim, Saint-Amarin, Sennheim, Thann, Wittelsheim

2- Altkirch, FK Dornach, SV Mulhouse/Dornach, Hegenheim, Huningue, Pfastatt, Reiningue, Cheminots Riedisheim, Saint-Louis

Comme le Bas-Rhin, le Haut-Rhin compte sa Division 2, sa Division 3 et son championnat « HJ ».

La Sportgemeinschaft SS, Championne d'Alsace

Chez l'élite, la deuxième journée de championnat est déjà celle du choc Racing - FCM. Le Champion d'Alsace en titre (Bohrer ; Pflieger, Beltzung ; Hartmann, Heinrich, Ceccarelli; Kauffmann, Spinginsfeld, Lauer, Korb, Ullmann) perd 3-2 à Strasbourg devant 5.000 spectateurs et une équipe strasbourgeoise composée de purs Meinauviens : Lergenmuller ; Montigel, Lohr ; Gruber, Guebhardt, Meyer ; Heintz, Gardon, Robert et Oscar Heisserer, Harthong. Le Racing s'installe en tête de classement avec la Sportgemeinschaft SS, victorieuse au FC Haguenau et au FC Colmar. Cette dernière prend seule le commandement à la faveur d'une inexplicable défaite du Racing à Wittenheim et le garde jusqu'à la fin des matchs aller, gagnant 3-2 à Bourtzwiller contre le FC Mulhouse (2 buts de Heiss, un but de Keller) et arrachant le match nul 2-2 contre le Racing. 6.000 spectateurs sont dans les tribunes du stade de la Meinau pour assister le 16 novembre 1941 au duel entre les deux clubs voisins. Pour Willy Heiss, il s'agit de l'un des derniers matchs sous les

48- DNS - édition de Molsheim - du 6 août 1941

49- DNS - édition de Haguenau - des 28 septembre et 10 octobre 1941

50- DNS - éditions de Saverne et de Sélestat - du 3 octobre 1941

51- „Türn und Spielvereinigung Schweighausen"

52- MT du 19 août 1941

53- DNS des 13 et 30 août 1941

couleurs de la Sportgemeinschaft SS[54] qui, pour remplacer l'ancien Marseillais, a déjà recruté André, l'attaquant de l'ASS, et est vraisemblablement en discussion avec le Sélestadien Karrer. La rencontre est arbitrée par le « Reichschiedsrichter » Scheuer, comme d'ailleurs presque toutes les grandes rencontres qui se déroulent en Alsace entre 1940 et 1944. La SGSS, où Armand Voillet a dû troquer son patronyme trop français pour celui de Müller, aligne : Hoffmann ; Muller, Hummel ; Eberhardt, Gerber, Lang ; P. Waechter, Heiss, André, E. Waechter, Keller. Le Racing joue dans la composition suivante : Lergenmuller ; Montigel, Lohr ; Gruber, Guebhardt, Meyer ; R. Heisserer, Schaaf, Denger, O. Heisserer, Harthong. Les deux buts inscrits en première mi-temps par Denger et R. Heisserer font croire longtemps à une victoire des « Bleu et Blanc » mais le Red Star arrive à égaliser à 2-2 en fin de match.

Quand Karrer arrive à la SGSS début mars 1942, Heiss n'est plus là. C'est la preuve d'un remplacement homme pour homme et poste pour poste et dans cette configuration Jean-Jacques Karrer est une excellente solution, vite doublée d'un renfort supplémentaire en la personne du « Gastspieler » Schöne[55]. Au Racing, Willy Wagner, l'ancien Champion de France 1935 avec Sochaux, assure l'intérim de Lergenmuller mais ce dernier reprend son poste pour le « match de l'année », la rencontre retour SGSS/Racing. Compte tenu de l'engouement qu'elle suscite (10.000 personnes se sont déplacées), elle se déroule au stade du Tivoli, le Vendredi Saint 3 avril 1942. Deux buts d'Oscar Heisserer et un autre de son frère Robert ont raison du Red Star qui n'arrive qu'à sauver l'honneur par Schöne (3-1). Mais les perdants du jour : Hoffmann; Muller, Hummel; E. Waechter, Gerber, Lang, Willms, P. Waechter, Keller, Schöne, Karrer - gardent une avance de deux points jusqu'à la dernière journée marquée une victoire sur Schweighouse. Le titre de Champion d'Alsace vaut les félicitations du « Gauleiter » Wagner au « SS Oberführer » Lohse. « J'ai pris connaissance de l'obtention du titre de Champion d'Alsace de football 1941/1942 par la Sportgemeinschaft SS. Je félicite tout le club, les joueurs tout spécialement qui ont rendu possible ce succès et les prie d'accepter la reconnaissance officielle de la Ville de Strasbourg »[56].

La Sportgemeinschaft SS, en Quart de finale du Championnat d'Allemagne

Le parcours de la SGSS en poule finale du Championnat d'Allemagne est sans rapport avec celui du FC Mulhouse la saison précédente.

En 16e de finale, elle est opposée au Champion du Wurtemberg, les « Kickers » de Stuttgart, une formation largement favorite. Elle dispose, en effet, de quatre Internationaux : le gardien de but Deyhle, l'arrière Immig, l'inter Sing et l'avant-centre Conen, un des très grands joueurs allemands, vedette de la Coupe du Monde 1934 et toujours encore un danger permanent dans l'attaque de l'équipe d'Allemagne qu'il anime avec le jeune Fritz Walter. Preuve, par ailleurs, de la force des « Kickers », leur victoire nette et sans bavure (4-0) en début de saison à Mulhouse, en 16e de finale du « Tschammerpokal », contre un FCM tout frais Champion d'Alsace et présentant : Bohrer ; Bilger, Beltzung ; Lauer, Linder, Hartmann ; Ullmann, Korb, Kauffmann, Caccarelli, Springinsfeld[57].

Le match ayant lieu à Strasbourg, c'est le stade du Tivoli qui est requis pour accueillir la rencontre. 12.000 personnes se sont déplacées pour soutenir la SGSS qui d'ordinaire en championnat ne reçoit pas les mêmes marques de sympathie quand elle joue contre des adversaires alsaciens. Mais là, la situation est différente : l'adversaire politique n'est plus la SGSS de Strasbourg (pardon, le Red Star !) mais le représentant d'outre-Rhin, d'autant plus que dans l'équipe strasbourgeoise dix joueurs sur onze sont des Alsaciens. Elle réalise le plus grand exploit sportif depuis que l'Alsace est annexée au Reich. Les Kickers sont battus 2-0 sur deux buts de Pierre Waechter. Quatre joueurs sont à la base de cet incroyable succès : le gardien Hoffmann auteur d'arrêts déterminants, E. Waechter qui a mis Conen sous l'éteignoir, P. Waechter le buteur du jour et Schöne, l'organisateur.

En 8e de finale, le Red Star est opposé au FC Schweinfurth, Champion de Bavière devant Fürth, Nuremberg et le Bayern Munich. La ligne de demis (Moog, Kitzinger, Rosenbauer) est celle de l'équipe d'Allemagne. On joue à la Meinau car le stade du Tivoli risque d'être trop petit. Willms et Gerber, qui avaient joué contre Stuttgart, laissent leur place aux deux ex-professionnels : Heiss (en permission) et Hummel, de sorte que Ernest Gross peut aligner sa meilleure formation : Hoffmann ; Muller, Hummel ; Eberhardt, E. Waechter, Lang ; Keller, Heiss, P. Waechter, Schöne, Karrer. Pour le « Kicker » du 27 mai 1942, « Kitzinger et Waechter, les deux très brillants demi-centres, ont décidé du sort de la rencontre ». Un avis confirmé par les SNN : « E. Waechter n'a pas laissé plus de chance à Dorsch, l'avant-centre de Schweinfurth, qu'à Conen précédemment. Au poste de demi-centre, il est devenu le joueur préféré du public. Avec lui sont à signaler ses deux jeunes acolytes, Eberhardt et Lang. En attaque Heiss a été très bon, à un degré moindre Keller et Schöne ». A la 63e minute, Pierre Waechter ouvre le score, Schweinfurth égalise quatre minutes

54- Dans le compte-rendu du match, le « Kicker » signale « le prochain départ de Heiss et son difficile remplacement »

55- Voir compte-rendu du match dans DNS du 4 avril 1942. Né en 1920 à Oberhausen dans la Ruhr, Hans Schöne (1919-1989) joue, au gré de ses affectations militaires à Görlitz, Strasbourg et Breslau. Le 19 septembre 1943, au Prater de Vienne devant 25.000, il évolue avec les Internationaux Klingler, Schaletzki et Plener dans l'équipe de Breslau qui se fait battre de justesse par « Vienna Wien ». Après guerre, il obtient trois sélections officielles dans l'équipe nationale de la République Démocratique Allemande (Roumanie, Pologne, Bulgarie en 1954), après un premier match non officiel à Budapest le 18 mai 1952 contre la grande équipe de Hongrie au cours duquel il assure le capitanat de l'équipe de la RDA.

56- AMS 7 MW 1013 - Courrier du 8 mai 1942 de Wagner à Lohse

57- DNS du 4 août 1941

plus tard, et Keller établit le score final à un quart d'heure de la fin. C'est dans un enthousiasme extraordinaire que les 13.000 spectateurs quittent le stade de la Meinau. Pour eux, ce sont les joueurs de l'ancien Red Star qui ont battu le représentant allemand. D'ailleurs, aussi bien contre Stuttgart que contre Schweinfurth, c'est un maillot avec un petit « écusson SS », beaucoup plus discret, qui a pris la place du maillot avec des deux « lettres SS » placées d'une manière provocante en pleine poitrine.

Le 7 juin 1942, la Sportgemeinschaft SS vit un événement qu'elle ne pouvait imaginer quelques semaines auparavant. Par la victoire sur Schweinfurth, elle s'est qualifiée pour les Quarts de Finale du Championnat d'Allemagne. Elle rejoint Schalke 04, le « Blau-Weiss » Berlin, Vienna Wien, les Kickers d'Offenbach, le VfB Königsberg, le SC Planitz et le SV Werder Bremen dans le lot des huit équipes qualifiées pour la suite de l'épreuve. Ce quart de finale ne se présente pas sous les meilleurs auspices pour le club de la Kibitzenau. D'abord, parce que Schalke est l'équipe la plus titrée d'Allemagne, ensuite parce qu'il faut se déplacer chez elle à Gelsenkirchen, enfin parce Hummel, Schöne et Heiss, trois pièces maîtresses, sont indisponibles. Ils sont remplacés par Gerber, Willms et Seyller. C'est donc une tâche impossible qui attend les Strasbourgeois devant une équipe truffée d'Internationaux et qui au premier tour avait écrasé le FC Kaiserslautern de Fritz Walter sur le score de 9-2! Szepan, Kuzorra, Barufla, s'en donnent à cœur joie également devant le Red Star (6-0) et les 30.000 spectateurs pour qui ce match n'est qu'un prélude pour le 6e titre que leur club remportera d'ici peu contre « Vienna » de Vienne.

Der Kicker
DEUTSCHE FUSSBALL-ILLUSTRIERTE

Septembre 1942, la Sportgemeinschaft Strassburg fait la « Une » du Kicker après son match en Tschammerpokal contre Munich 1860

Des actions de plus en plus nombreuses pour ancrer le football alsacien dans le football allemand

Le parcours de la Sportgemeinschaft SS révèle le club sportivement mais aussi politiquement au Reich. Il contribue, d'une façon assez inespérée, à la politique visant à intégrer « Le Sport Alsacien » dans le sport allemand. Les exploits des joueurs strasbourgeois font la « une » de nombreux journaux, à commencer par le célèbre « Kicker ». Une aubaine pour les responsables nationaux-socialistes en Alsace, confrontés à des actions d'implantation longues et difficiles et pour qui la couverture médiatique, donnée aux résultats de la SGSS, est un avantage certain. Plus dans le Reich qu'en Alsace. Preuve de l'approfondissement que l'on veut donner à l'enracinement du football alsacien, il y a l'arrêt des matchs de propagande inter/villes, ces matchs spectacles tous remplacés à présent par des confrontations officielles qui donnent aux clubs alsaciens les mêmes droits et les mêmes obligations qu'à ceux de toute la « Grande-Allemagne ».

En automne 1941, avec un an de recul pour mieux la préparer, la quête pour « l'œuvre sociale d'hiver » touche, à présent, toutes les associations. Avec plus ou moins de bonheur, selon les localités même si le « Bereichpressewart Otto Jenner », affirme « que pour la première fois « Le Sport Alsacien » marche d'une manière soudée, épaule contre épaule, avec les camarades du Reich, au service de la plus grande œuvre sociale du monde »[58]. Dans le football, on n'a pas lésiné sur les moyens de la propagande. L'Equipe d'Alsace évolue, ni plus, ni moins, qu'à Berlin contre la sélection de la capitale du Reich! 18.000 Berlinois font « une ovation au Poststadion aux footballeurs alsaciens, les représentants de ce pays du Rhin Supérieur enfin libéré »[59]. Accompagnée des dirigeants de la NSRL alsacienne, Brennion et Brunstein, reçue par les plus hautes autorités du football allemand, l'équipe constituée de Hoffmann (SS) ; Montigel (Racing), Lohr (Racing), Pflieger (Fcm), Bauer (Schiltigheim) ; Gruber, Guebhardt, Meyer (Racing) ; Keller, Heiss, P. Waechter (SS), O. Heisserer (Racing), Karrer (Sélestat) se fait battre par 3-1.

L'Alsace participe également pour la première fois à l'automne 1941 au « Reichsbundpokal », la Coupe d'Allemagne des Provinces, l'équivalent du « Tschammerpokal » pour les clubs. Elle se fait éliminer par le Wurtemberg, une sélection constellée d'internationaux, au stade de la Meinau sur le score fleuve de 4-9, le 5 octobre 1941. Conen, l'avant-

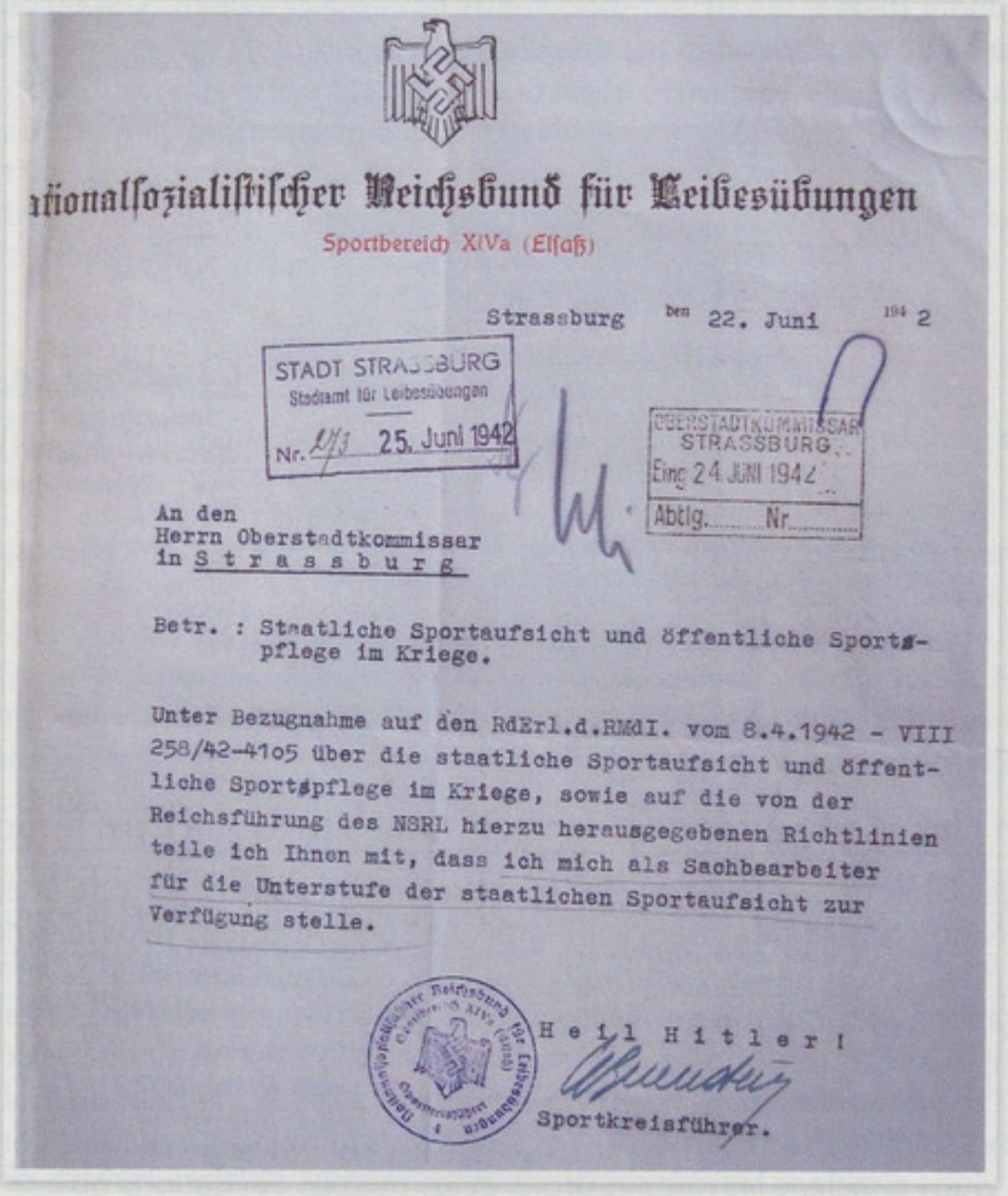
58- DNS du 26 septembre 1941 - « Alles an den Start! »

59- DNS du 29 septembre 1941 - « Die Strassburger Fussballer gefielen gut in Berlin ».

centre des Kickers de Stuttgart et grande vedette de l'équipe d'Allemagne est le bourreau de la sélection alsacienne formée uniquement de joueurs bas-rhinois: Lergenmuller (Racing); Muller (SS), Lohr (Racing); Gruber (Racing, Guebhardt (Racing), Karrer (Sélestat); Keller (SS), P. Knecht (Schweighouse), Heiss (SS), O. Heisserer (Racing), P. Waechter (SS).

Pour la compétition réservée aux « HJ », la sélection alsacienne est également engagée sur un plan national. Constituée de joueurs de l'AS Mulhouse, de l'ASS, du Racing, des SR Colmar et du Sporting, elle se fait éliminer 8-0 au premier tour par la sélection de « Hessen-Nassau ». Pour les organisateurs, il s'agit d'une compétition réservée aux « Jeunesses Hitlériennes », pour les onze jeunes alsaciens, d'une simple rencontre inter/ligues de « Juniors ».

Toutes ces opérations visent à intégrer « Le Sport Alsacien » dans le sport du Reich. La compétition appelée à jouer le mieux ce rôle est le « Tschammerpokal », comme la Coupe de France en d'autres temps. Comme la Coupe de France, elle démarre au plus bas de l'échelon régional pour désigner le représentant de chaque ligue dans la poule finale. Ainsi, est-il possible d'assister, en janvier/mars 1942, à des rencontres de « Tschammerpokal » comme Gries - Ohlungen, Rountzenheim - Roeschwoog, Sessenheim - Soufflenheim, Rohrwiller - Herrlisheim, Weiterswiller• Niedermodern, Ingwiller - Phalsbourg, Erstein - Gerstheim, Oberschaeffolsheim - Wolfisheim, etc.



ationalsozialistischer Reichsbund für Leibesübungen

Sportbereich XIVa (Elsaß)

Strassburg den 22. Juni 1942

STADT STRASSBURG
Stadtamt für Leibesübungen
Nr. 1113 25. Juni 1942

OBERSTADTKOMMISSAR
STRASSBURG
Eing 24 JUNI 1942
Abtlg. Nr.

An den
Herrn Oberstadtkommissar
in Strassburg

Betr. : Staatliche Sportaufsicht und öffentliche Sportspflege im Kriege.

Unter Bezugnahme auf den RdErl.d.RMdI. vom 8.4.1942 - VIII 258/42-4105 über die staatliche Sportaufsicht und öffentliche Sportspflege im Kriege, sowie auf die von der Reichsführung des NSRL hierzu herausgegebenen Richtlinien teile ich Ihnen mit, dass ich mich als Sachbearbeiter für die Unterstufe der staatlichen Sportaufsicht zur Verfügung stelle.

Heil Hitler!

Sportkreisführer.

Lettre d'adhésion à l'organisation NSRL
(Archives Municipales de Strasbourg)

Veranstaltungen in Straßburg

Fußball (Tschammerpokal 2. Hauptrunde)

Sonntag, 21. Mai 1944, Anstoß 15 Uhr, Stadion Meinau (Straßenbahn 6/16)

Rasensport-Club Straßburg

gegen **F. C. Mülhausen 1893** (Elsaßmeister)

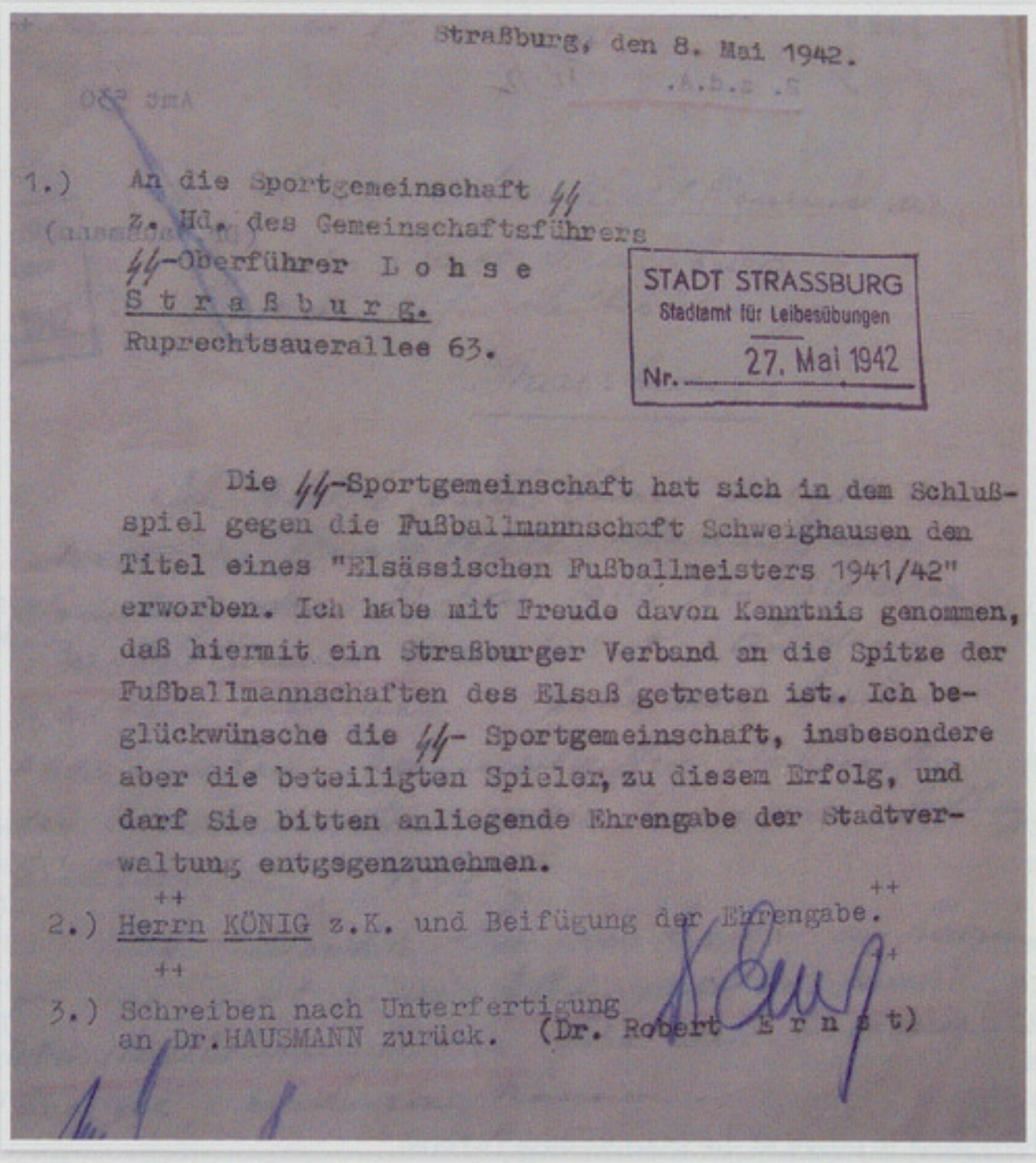
Vorspiel 1.30 Uhr: Spielvereinigung Straßburg
gegen **F. C. Mommenheim (Aufstiegspiel)**

VORVERKAUF: Tabakgeschäft Nagel, Blauwolkengasse

Affiche de match de Coupe d'Allemagne – Racing – FCM
21 mai 1944

Affiche Sport Club Schiltigheim contre Rasensport Club Strassburg, c'est-à-dire il n'y a pas si longtemps Sporting de Schiltigheim contre Racing Club de Strasbourg

L'organisation sportive et culturelle « Kraft durch Freude » de Schweighouse/Moder



Straßburg, den 8. Mai 1942.

1.) An die Sportgemeinschaft SS
Z. Hd. des Gemeinschaftsführers
SS-Oberführer D o h s e
S t r a ß b u r g.
Ruprechtsauerallee 63.

STADT STRASSBURG
Stadtamt für Leibesübungen
Nr. 27. Mai 1942

Die SS-Sportgemeinschaft hat sich in dem Schlußspiel gegen die Fußballmannschaft Schweighausen den Titel eines "Elsässischen Fußballmeisters 1941/42" erworben. Ich habe mit Freude davon Kenntnis genommen, daß hiermit ein Straßburger Verband an die Spitze der Fußballmannschaften des Elsaß getreten ist. Ich beglückwünsche die SS- Sportgemeinschaft, insbesondere aber die beteiligten Spieler, zu diesem Erfolg, und darf Sie bitten anliegende Ehrengabe der Stadtverwaltung entgegenzunehmen.

++
2.) Herrn KÖNIG z.K. und Beifügung der Ehrengabe. ++

++
3.) Schreiben nach Unterfertigung an Dr.HAUSMANN zurück. (Dr. Robert E r n s t)

Lettre de félicitation de l'organisation SS du Gau Bade/Alsace pour le titre de Champion d'Alsace 1942 de la Sportgemeinschaft SS de Strasbourg
(Archives Municipales de Strasbourg)

II-4
Saison 1942-1943 : un championnat faussé par « Stalingrad »

Avec l'intensification des combats en Russie - les combats pour Stalingrad vont durer presque six mois et se solder par une défaite début 1943 - et donc avec la fin de l'illusion d'une guerre courte, le comportement des Allemands vis-à-vis de la population alsacienne change. Leurs entreprises de séduction se transforment en entreprises de coercition. A partir du 2 janvier 1942, l'inscription à la « Hitler Jugend » est obligatoire. Ainsi, des milliers de jeunes Alsaciens sont embrigadés dans des organisations à caractère militaire. Dès avril 1941, le « Service du Travail du Reich » - « Arbeitsdienst » - est introduit en Alsace/Moselle. Il touche les garçons nés en 1922 et les filles nées en 1923. Ainsi, se rapproche-t-on du service militaire obligatoire qui est imposé le 25 août 1942. Pour ce faire, il faut lier le service militaire obligatoire à l'obtention de la nationalité allemande puisque les ressortissants des trois départements annexés demeuraient toujours français en droit international. L'ordonnance du 23 août 1942 confère donc la nationalité allemande aux Alsaciens, Mosellans et Luxembourgeois de souche allemande qui sont ou seront incorporés dans la Wehrmacht ou la « Waffen SS ». Deux jours plus tard, le 25 août, paraît l'ordonnance rendant le service militaire obligatoire pour « les personnes de race allemande », nées en 1920, 1921, 1922, 1923 et 1924.

Les conseils de révision démarrent dès début septembre. Sont convoquées les classes 1921, 1922 et 1923. « Ils savent ce que l'on attend d'eux : que l'Europe ne sombre pas dans le chaos judéo/bolchevique » conclut l'article des DNS du 4 septembre relatant le premier conseil de révision de l'arrondissement de Haguenau. Les avertissements tombent immédiatement à ceux qui négligent de s'y présenter ainsi qu'à leurs parents « qui n'ont pas encore compris les exigences des temps actuels qui ne tolèrent en Alsace que des gens sûrs ». Les parents des réfractaires seront donc « déportés sous peu dans « l'Alt Reich » pour acquérir dans un milieu propice une attitude conforme à l'esprit national-socialiste ». La perspective de ces représailles à l'égard des familles freinera d'autant plus sérieusement « l'émigration illégale » en direction de la France non occupée que la menace vise, outre l'épouse, « les ascendants et descendants, les parents adoptifs et les enfants des conjoints ainsi que les frères et sœurs et leurs conjoints »[60]. Une situation que connaîtront les familles des 18 réfractaires de Ballersdorf qui dans la nuit du 12 février 1943 ont vainement tenté de franchir cette zone interdite de trois kilomètres de profondeur, établie entre la Suisse et la France par ordonnance du 16 septembre 1942. Tandis que treize des garçons sont condamnés à mort et exécutés, leurs parents sont déportés au camp de Schirmeck où ils séjourneront six semaines avant d'être dispersés dans les usines et les exploitations agricoles du Reich.

« Alsaciens, le front vous appelle » : affiche tristement célèbre qui suit l'incorporation de force en août 1942.
La photo est prise au siège des SR Colmar. « Deux d'entre-nous ne reviendront pas » est mentionné au dos de la photo.

« Il est interdit de changer de club... »

C'est dans ce contexte que démarre la saison 1942/1943 et que se déroule tout le cycle des matchs aller. Hormis le renfort par des « Gastspieler », l'effectif des clubs ne bouge pas davantage que précédemment. D'ailleurs, il ne le peut pas. En effet, un article publié dans les SNN le 26 janvier 1942 précise ouvertement et pour la première fois « les modalités des changements de clubs en période de guerre » : « la manière de faire d'avant-guerre qui prévoyait simplement l'accord du club quitté est abolie depuis le début de la guerre. (...). La camaraderie et la fidélité au club étant les seuls éléments qui puissent guider l'esprit sportif, toute mutation entre clubs d'une même ville est interdite jusqu'à la fin de la guerre ». Quant aux « Gastspieler », en règle générale les hommes de la Wehrmacht, « leur affectation à tel ou tel club doit avoir un motif réel » et, à eux aussi, il est interdit de « valser » entre les clubs. Voilà qui apporte des explications pour le passé et qui peut éclairer l'avenir.

60- Henri Amouroux - La Grande Histoire des Français sous l'Occupation » - Le drame des « Malgré-Nous »

L'effet « Stalingrad » sur les résultats sportifs du football alsacien

Le Red Star continue à s'illustrer avant même les trois coups du championnat 1942/1943. L'occasion lui est fournie par la poule finale du « Tschammerpokal » au cours de laquelle, le club de Neudorf accède au 3e tour après avoir éliminé « Borussia Neunkirchen » (5-4) et « Waldhof Mannheim » (5-4 après prolongations). Le FC Mulhouse, de son côté, tombe au 2e tour à Bourtzwiller contre le VfB Stuttgart (0-2). Au 3e tour, « la formation SS de Strasbourg », selon la page de couverture du « Kicker » du 1er septembre 1942, vit un véritable cauchemar contre « Munich 1860 », le futur vainqueur de l'épreuve 1942 : 15-1 devant 12.000 Munichois et cinq buts du génial Willimowski à lui seul !

En championnat la lutte pour le titre de Champion d'Alsace se circonscrit une nouvelle fois entre les trois ténors : le FCM, le Racing et la SGSS. Les confrontations entre les trois clubs, surtout celles avec la SGSS, revêtent toujours un intérêt et une curiosité particulière, spécialement entre les deux voisins strasbourgeois. La match aller SGSS/Racing se déroule devant 11.000 personnes au Tivoli, le terrain des grands matchs de la Sportgemeinschaft. Trois buts de Robert Heisserer et les Racingmen : Lergenmuller ; Montigel, Lohr ; Gruber, Guebhardt, Meyer ; Fuhrer, Gardon, R. et O. Heisserer, Baurer l'emportent 3-2 sur Hoffmann ; Muller, Gerber ; Eberhardt, E. Waechter, Lang ; André, Schwambach, P. Waechter, Karrer, Keller et prennent la tête de classement. Par contre, le FCM (Heitz ; Pflieger, Belzung ; Hartmann, Demuth, Waechter ; Springinsfeld, Linder, Lauer, Korb, Ullmann) arrache le match nul (0-0) à la Meinau. Derrière les trois grands, les SR Colmar et le FC Haguenau occupent le milieu de classement, tandis que Mars Bischheim, le Sporting, La Walck, Sélestat et le FC Colmar se battent pour le maintien.

La 15e journée, le 14 février 1943, constitue un tournant important. Le Red Star (Hoffmann; Muller, Karrer ; Eberhardt, E. Waechter, Lang ; Keller, Schwambach, André, P. Waechter, Seyller) arrache le match nul à la Meinau contre le Racing : Lergenmuller; Montigel, Lohr; Gruber, Guebhardt, Meyer; Heintz, Gardon, Lauck, O. Heisserer, Dorninger. Le FCM l'emporte à La Walck de sorte qu'à trois journées de la fin, le FCM et le Racing sont à égalité avec 25 points, suivis du Red Star à un point. Les positions se maintiennent la journée suivante, les trois prétendants gagnant chacun leur match.

Le FC Mulhouse 1942/1943 :
debout : Hartmann, Pflieger, Heitz, Beltzung, Freitag, Waechter (Président) -
accroupis : Springinsfeld, Linder, Demuth, Korb, Ceccarelli

Le Racing Club de Strasbourg 1942/1943 :
debout : Lergenmuller, Gruber, Harthong, Gardon, Meyer, Lohr, Bostelar (entraîneur) -
accroupis : Heintz, Guebhardt, Robert et Oscar Heisserer, Montigel

La 17e journée (le 14 mars) est celle de la confrontation Red Star / FCM et du déplacement du Racing chez les SR Colmar. Une bonne occasion pour les Racingmen de prendre seuls la 1ère place, une occasion également pour le Red Star de devancer le FCM. Compte tenu de l'évènement, c'est le stade de la Meinau qui est choisi pour cette rencontre décisive et l'arbitrage confié au « Schiedsrichter Obmann », Paul Scheuer. Il est prévu qu'en lever de rideau l'équipe de basket SS rencontre celle de l'ASS, la rencontre étant, elle aussi, décisive pour l'obtention du titre de Champion d'Alsace. Pour le match de football, les SNN pronostiquent un 1-1 ou un 2-1 pour les Strasbourgeois, surtout qu'ils bénéficient de l'arrivée de deux nouveaux « Gastspieler » et non des moindres, Brecht de Karlsruhe et Noack, le meneur de jeu du « Hamburger Sport Verein », deux joueurs de classe selon l'édition de la veille du match du journal strasbourgeois.

A Colmar, le Racing l'emporte 1-0 contre une forte équipe : Dessonet : Hoffert, Deckert ; Liebert, Giessinger, Emmenegger Ch. ; Muller, Schmidt, Heiné, Jerusalem, Emmenegger J..

A Strasbourg, le match Red Star / FCM n'a pas lieu, les recevants déclarant forfait ! Pour une raison qui ne relève pas du club mais en haut lieu de l'organisation SS, « du Département 45 de la hiérarchie SS » précise le communiqué de presse du 15 mars 1943 et qui complète l'information des lecteurs en disant que la rencontre « Sportgemeinschaft SS / FC Mulhouse a été annulée en raison de la suspension provisoire de toutes les manifestations sportives au sein des clubs SS »[61]. La rencontre de basket, elle aussi, est annulée. Elle est reportée au dimanche suivant alors qu'en football, il s'agit d'un véritable forfait qui donne au FC Mulhouse les deux points. Les coéquipiers de Pierre Korb garderont la tête de classement, avec le Racing, jusqu'à l'ultime journée. Au goal-average (66/9 pour le FCM et 54/7 pour le Racing), les Mulhousiens deviennent Champion d'Alsace 1942/1943. L'hypothèse d'une victoire ou d'un match nul de la SGSS contre le FCM n'est évidemment pas à exclure. Elle n'aurait plus permis aux coéquipiers de Fritz Keller de ravir la première place aux Mulhousiens, mais à ceux d'Oscar Heisserer, par contre. Une immixtion donc du politique et du militaire dans la désignation du Champion d'Alsace 1942/1943.

Les SR Colmar 1940/1941 :
debout : Zopp, Heine, Emmenegger Ch., Dessonet, Jerusalem, Emmenegger J. Wintermantel -
accroupis : Giesinger, Frey, Rimmely, Bannwarth

Les SR Colmar 1941/1942 :
debout : Emmenegger Ch., Rimmely, un "Gastspieler" (militaire allemand), Hoffert, Heisch, F. Schuller (entraineur) et son fils -
accroupis : Emmenegger J., Heine, Dessonet, Bannwarth, Wintermantel

---

61- DNS du lundi 15 mars 1943 : « Zu dem Ausfall des Spieles Sportgemeinschaft SS Strassburg gegen den FC Mulhausen teilt der SS Abschnitt XXXXV mit :„ Infolge vorübergehender Einstellung des öffentlichen Sportbetrieben in seinem bisherigen Umfang bei den SS-Sportgemeinschaften wurde das Spiel Sportgemeinschaft SS Strassburg - FC Mulhausen vom Sonntag nicht durchgefürt "

« Mai 1942, nous sommes fiers d'avoir battu la SGSS » mentionne cette photo de Ch. Heiné.
Debout : Wintermantel, Lubogatzki, Spiess, Giesinger, Emmenagger Ch., Dessonet, Rimmely
Accroupis : Frey, Bannwarth, Emmenegger J., Heiné

« Au service de la Guerre Totale »

Pourquoi ce forfait de la Sportgemeinschaft SS à deux journées de la fin du championnat et alors que l'équipe est encore en course pour le titre de vice-champion d'Alsace ? La mi-mars 1943 se place à six semaines après la reddition de l'Armée de von Paulus à Stalingrad où 200.000 soldats allemands ont perdu la vie et 90.000 autres sont faits prisonniers. Les « Schutz-Staffel » voulaient-ils mettre leurs actes en conformité avec l'idéologie nazie, celle qui veut que le sportif d'élite est avant tout un soldat d'élite ? Avaient-ils envisagé un instant de dissoudre les clubs de sport SS, une futilité finalement dans le contexte de « l'après Stalingrad » ? A un moment où les autorités organisent des veillées en mémoire des « héros de Stalingrad ». Ainsi, celle de Soufflenheim par exemple, au cours de laquelle il est demandé « à toutes les associations national-socialistes un engagement total dans cette guerre devenue totale »[62]. Au moment aussi où au football en particulier, il est demandé un effort spécial. « Le sport est au service de la Guerre Totale » titre le « Kicker » du 23 février 1943 en illustrant ses propos par une photo en gros plan montrant Charles Hoffmann plonger et arrêter un tir d'Oscar Heisserer lors du dernier match Red-Star/Racing. Une image du gardien de but « du onze SS de Strasbourg » que l'on fait ressembler à « un animal marin fonçant sur sa proie » car en février 1943, « la situation militaire qui s'impose à la patrie allemande nécessite que chacun prenne les armes ».

La rencontre Sportgemeinschaft SS / FCM est disputée tout de même le 11 avril et dans une curieuse atmosphère. Ni l'annonce de la rencontre, ni le compte rendu très laconique du match, les 10 et 12 avril dans les SNN, ne mentionnent le nom du club strasbourgeois. On sait simplement que les Mulhousiens ont rencontré une équipe de Strasbourg, sans plus de précision et sans que la composition des équipes soit donnée, que la partie s'est déroulée au stade de la Meinau devant 10.500 spectateurs, qu'elle a été arbitrée par le « Reichsschiedsrichter Scheuer » et que le seul but a été inscrit par l'attaquant visiteur Demuth.

Dans ce contexte, la poule finale du Championnat d'Allemagne n'a pas l'écho de ces dernières années. Le FC Mulhouse se fait battre au 1er tour par Sarrebruck sur le score de 5-1. Une saison qui se termine dans une certaine indifférence sportive compte tenu des évènements marqués non seulement par Stalingrad mais aussi par le débarquement des Alliés à Alger et Oran. Le Mulhousien Demuth termine meilleur buteur avec 21 réalisations devant Keller (SGSS) 17, Heiné (SRC) et R. Heisserer (Racing) 16, Linder (FCM) 15, André (SGSS) 14 et O. Heisserer (Racing) 13 buts.

1943 : « footballeurs Malgré-Nous »

L'incorporation de force crée une troisième catégorie de footballeurs alsaciens. Avant septembre 1942, il y a ceux qui jouent dans le championnat alsacien de la NSRL et ceux qui, parce qu'ils sont restés en France après la débâcle, évoluent dans le football français. L'ordonnance du 25 août 1942 fait de tout Alsacien incorporé dans l'armée allemande, pour peu qu'il ait des talents de footballeur, un troisième type de joueur : celui de footballeur dans une autre ligue du football allemand que l'Alsace, des « Malgré-Nous du football », en quelque sorte. Entre Curt Keller qui joue au FC Toulouse en Zone non occupée et son frère Fritz qui est aux « SS de Strasbourg » en pays annexé, il n'y aura pas et ne peut pas y avoir similitude de destin. Pas plus qu'entre Gérard Schaaf, le buteur du Racing rapidement incorporé dans la Wehrmacht et jeté sur le front russe et son beau-frère et coéquipier du Racing de 1939, Alphonse Rolland, qui évolue aux « Girondins de Bordeaux ». Pas plus, non plus, qu'entre tous ces professionnels alsaciens ayant évolué en 1939 aux quatre coins de la France et qui les uns sont revenus en Alsace après 1940 et les autres restés en France, en Zone Occupée ou en Zone Libre. Les uns continuent à jouer et à vivre du football, pour les autres la préoccupation première n'est plus le football mais la survie.

62- DNS du 8 février 1943 - Edition de Haguenau - « Den Helden von Stalingrad gedacht »

Les choses ne tardent pas après le 25 août 1942. Prenons le cas des deux attaquants du Racing des saisons 1940/1941 et 1941/1942, Robert Schneider et Pierre Heintz, tous deux nés en 1923. Le premier est convoqué en 1942 encore au «ReichsArbeitsdienst» (RAD), une sorte de préparation militaire, à Mannheim. Repéré pour ses talents de footballeur par ses formateurs militaires, il joue quelques rencontres de championnat avec le «Waldhof», l'un des deux grands clubs de la ville. A l'issue du RAD, il est incorporé dans la Wehrmacht et a la «chance» d'être incorporé dans «l'Afrika-Korp», une solution moins mauvaise que d'être jeté dans l'enfer de Stalingrad. Son ami Pierre Heintz est incorporé dans la Wehrmacht le 23 mai 1943, le jour de ses vingt ans. Son père, dirigeant du Racing, l'accompagne au Centre de Mobilisation à Strasbourg. Départ en gare de Strasbourg, traversée du Rhin par le pont ferroviaire de Beinheim. Direction Pologne/Russie? Non Nuremberg. Il joue au football au cours de la saison 1942/1943 à la «Spielvereinigung Fürth» avant de se retrouver, un peu plus tard, en Poméranie dans les griffes de la «Division Charlemagne», la 33e Division de SS... français. A Fürth dans la banlieue de Nuremberg, haut lieu du football allemand de l'avant-guerre, Pierre Heintz connaît un instant de gloire dont rêve tout footballeur. Le 11 juillet 1943, lors du match de quart de finale du Tschammer Pokal du «Sportgau Franken», il égalise à 1-1 et permet la victoire 4-1 de son club contre l'équipe de la Sportgemeinschaft SS de Nuremberg. Ce vécu de footballeur de Robert Schneider et de Pierre Heintz n'est pas unique. De nombreux incorporés de force jouent au gré de leur affectation dans des équipes civiles ou des formations militaires allemandes. En somme des «Gastspieler», nouvelle formule. Après les Allemands devenus «Gastspieler» dans les clubs alsaciens, voici les Alsaciens devenus «Gastspieler» dans les équipes allemandes. En réalité, ils se considèrent davantage «footballeurs Malgré-Nous» car leur présence ici s'explique uniquement par leur statut d'incorporés de force.

Certains reviendront du terrible champ de bataille des années 1942/1944, d'autres y laisseront la vie. Les Racingmen Robert Schneider, Pierre Heintz et Emile Stahl, Henri Lang le joueur de la SGSS de Strasbourg, font partie des «chanceux».

Quelques uns de nos témoins, juniors vers 1940 au Racing Club de Strasbourg :
en partant de la droite : Pierre Heintz, Emile Stahl, Charles Denger, Robert Schneider.
Au premier rang, à gauche, Lucien Strub et Deredena

Robert Schneider arrive à rejoindre les lignes françaises lors des terribles combats de «Monte Cassino» en Italie. Il intègre aussitôt la «Première Armée Française». Affecté à la 2e DIM, il participe au débarquement de Provence, à la Libération du couloir rhodanien et fait la glorieuse campagne de «Rhin et Danube».

Pierre Heintz est, début janvier 1945, dans l'armée qui doit arrêter la poussée russe sur Berlin. A proximité de Dantzig, il déserte «négociant tout l'attirail militaire - fusil et revolver - avec des paysans polonais contre des habits civils»[63]. Il profite d'une cachette chez ces derniers et est libéré le 26 février 1945 par l'Armée Rouge qui se montre plutôt compréhensive à son égard «car allez donc expliquer à un lieutenant russe de Novgorod ou d'ailleurs ce qu'un gars habillé en civil et prétendant être Français, bien qu'ayant un patronyme de consonance germanique, pouvait bien faire à Riga. Une situation qui devenait d'autant plus difficile qu'on lui avait présenté les Français comme des Alliés, alors qu'il venait d'en voir quelques uns à l'œuvre, combattant la Russie avec acharnement sous l'uniforme SS de la Division Charlemagne»! Retour cependant à Strasbourg par Koenigsberg, Varsovie, Berlin, Magdebourg et le centre de démobilisation de Châlons/Saône.

Le parcours de Henri Lang n'est pas très différent de celui de Pierre Heintz. S'il n'avait pas joué aux «SS de Strasbourg», il serait superflu de l'évoquer tant il ressemble à celui de milliers d'Alsaciens. «Né à Neudorf le 7 janvier 1920, il vit sa carrière de footballeur et sa vie privée presque constamment mêlée à la vie de ce plus grand faubourg de Strasbourg. En effet, c'est dans ces rues et ruelles qu'il a appris à jouer au football. C'est ici qu'avec les Dambach, Montigel, Gardon, il se bataille, un ballon de fortune au pied, dans le team «de la rue de Benfeld» dans lequel figurent aussi les P. Waechter, Schwambach et Humbert. Minime puis junior au Red Star, il reste fidèle à ses couleurs neudorfoises, allant jusqu'en demi-finale de la Coupe de France Juniors et accédant à l'équipe première à un peu plus de 16 ans. Entre-temps, la guerre est déclarée. La famille Lang (les parents et huit enfants) est évacuée à Mussidan en Dordogne. La classe 1940 dont fait partie notre demi-aile est appelée sous les drapeaux. Henri part au régiment d'artillerie de

63- «De Bordeaux en 1939 en Poméranie en 1945» - Journal personnel de Pierre Heintz écrit pour sa famille.

Tours. Après la débâcle, il revient avec femme et enfant à Strasbourg et rejoue au Red Star qui devient Frankonia, puis Sportgemeinschaft SS. En 1943, notre homme subit le sort de tant de ses compatriotes et est pressé dans la Wehrmacht mais s'en tire avec bonheur, évitant le front, traversant avec la troupe l'Italie et la Hongrie. Entre Fiume et Trieste, il réussit en 1945 à s'enfuir et rejoindre « déguisé » en Kriegs-Gefangener (KG) français Klagenfurt où sont déjà les Anglais et revient chez lui avec un groupe de déportés français après une véritable odyssée »[64].

Pour Emile Stahl le calvaire dure plus longtemps. Minime au Racing vers 1935 avec ceux qui seront ses coéquipiers en Dordogne ou durant l'Occupation (Marcel Lergenmuller, Robert Schneider, Charles Denger, Pierre Heintz), il est incorporé dans la Wehrmacht à l'issue de la saison de football 1943/1944 et envoyé sur le front de l'est. Il déserte et rejoint les lignes russes. Détenu au camp de Tambow, il ne rentre de captivité russe qu'en novembre 1945[65].

D'autres comme Jean-Jacques Karrer et Oscar Heisserer osent affronter les dangers du refus de l'incorporation de force. Les deux joueurs terminent la saison de football 1942/1943 et ne sont plus dans l'effectif de leur club respectif (la SGSS de Strasbourg et le Racing) au redémarrage de la saison 1943/1944. On a vu le périple de Jean-Jacques Karrer et les ennuis qu'ont connus ses parents après son refus de porter l'uniforme allemand. La famille Heisserer s'en sort finalement mieux d'une opération pas évidente au départ. En 1940, Oscar Heisserer est la cible idéale dans le domaine du sport pour les Allemands. Quart de Finaliste de la Coupe du Monde 1938, vainqueur de la Coupe de France en 1939 et 1940 avec le RC Paris, meneur de jeu de l'Equipe de France, sa carte de visite intéresse les Allemands qui voudraient faire de l'ex-international français un de leurs propagandistes en Alsace. Oscar Heisserer apparaît pour la dernière fois dans une composition d'équipe du Racing le 16 mai 1943 en match amical à Strasbourg contre Thionville. Dans l'équipe mosellane évoluent trois militaires stationnés sur ce secteur de la Moselle : Kappé, l'ancien gardien du FC Metz, Colbus, l'ex-semi/professionnel du Racing et Fritz Walter, le meneur de jeu de Kaiserlautern et de l'Equipe d'Allemagne. Lergenmuller ; Montigel, Lohr ; Jung, Guebhardt, Meyer ; Denger, Heintz, O.Heisserer, Hamm, Dorninger l'emportent 2-1 (buts de Heintz et Denger). Le compte-rendu du match insiste sur « l'artiste du football » qu'est Walter. Pour Oscar Heisserer, il s'agit de la dernière rencontre du « football NSRL », son frère Robert continue à évoluer dans l'attaque des Racingmen. « En 1943, lors d'une soirée qui s'est déroulée à la « Maison Rouge », j'apprends que les Allemands ont décidé d'incorporer, à présent, la classe 1914. Après un sommaire conseil de révision qui a lieu au Wacken et où l'on nous a expliqué que le Reich allemand durera au moins mille ans, j'ai reçu mon affectation pour une « Panzer Division » basée à Bayreuth. Mais ils m'ont également et immédiatement proposé une solution alternative, moins dangereuse, une sorte de job consistant à faire de la propagande nazie en Alsace. Les Allemands voulaient profiter de ma notoriété sportive pour faire de moi une sorte d'ambassadeur de leur politique, de parrainer leurs faits et gestes. Je refuse évidemment et ayant vu la tournure que les évènements avaient pris depuis trois ans, je savais q'il ne me restait que deux possibilités : soit être jeté sur le terrible front russe, soit partir, me réfugier à l'étranger. Deux alternatives donc car j'excluais la troisième solution consistant à me laisser acheter. Aussi pour mettre ma famille à l'abri de représailles, avons-nous décidé, mon épouse et moi, de divorcer ; en fait, ce qui correspondait à un divorce en bonne et due forme pour les services de l'état-civil n'était qu'un simulacre de séparation et nous savions tous les deux que nous nous retrouverions un jour car nous avions fait le pari de temps meilleurs »[66]. Oscar Heisserer, grâce à Léon Veillard, son équipier au Racing lors de la saison 1934/1935, prend le nom de Louis-Henri Malaisé, « un gars décédé ». Via Bataville, il se rend à Nancy. A Nancy, Vieillard a encore des relations puisqu'il a joué au FC Nancy de 1937 à 1939. En particulier à la Mairie, où on établit de faux papiers pour son ami. De Nancy, Heisserer se rend à Vienne et de là gagne la Suisse. Il y restera un an. En août 1944, à la hauteur de Pontarlier, il rejoint l'Armée du Maréchal de Lattre, comme...Robert Schneider et Jean-Jacques Karrer. Robert Heisserer, par contre, n'a pas été ménagé par les Allemands après la fuite de son frère puisqu'il a été incorporé dans une unité dans le secteur de Dantzig d'où il reviendra heureusement vivant.

Gérard Schaaf et Lucien Badina n'auront pas ce bonheur. Le Cronenbourgeois Gérard Schaaf est de l'avis général le plus grand espoir du Racing en 1939. Il démontre d'ailleurs ses talents de buteur, tant en Dordogne que durant les saisons d'Annexion 1940/1941 et 1941/1942. Affecté à un Bataillon de Grenadiers, il tombe le 4 août 1943, à Gut Wagram, arrondissement de Radzyn, district de Lublin. Lucien Badina, le gardien de but du FC Mulhouse et de Sochaux, connaît le même sort après être revenu à Schweighouse son village natal. Le 17 octobre 1943, contre la Sportgemeinschaft SS, il dispute, photo à l'appui dans les SNN, son dernier match sous les couleurs du FCS. Le 1er décembre 1943, il laisse lui aussi la vie et pour une cause qui n'était pas la sienne[67]. Les Allemands ne disent pas un mot concernant sa disparition. Tout au plus apprend-t-on que son successeur dans les buts du FCS s'appelle Schopp. Comment ne pas évoquer aussi le destin tragique de l'Autrichien Karl Gall, d'une part parce que le sort des Autrichiens est le même que celui des Alsaciens, ensuite et surtout parce que la carrière du représentant du vrai Wunderteam est étroitement liée à l'Alsace et au FC Mulhouse dont il était le pilier au cours des saisons d'avant-guerre. Karl Gall ne survit pas à de terribles blessures reçues sur le front de l'Est où il était engagé depuis l'automne 1942 et

---

64- Sport-Est du 25 avril 1947 - Article consacré à Henri Lang

65- Témoignage d'Emile Stahl dans « 1920/1966 : La grande époque du football alsacien », page 415

66- Témoignage d'Oscar Heisserer dans « Racing 100 Ans », le livre du Centenaire du RCS, page 109

67- L'état-civil de Schweighouse-sur-Moder mentionne laconiquement « Mort aux Armées »

décède dans un hôpital militaire, fin mars 1943[68]. Gérard Schaaf, Lucien Badina et Karl Gall sont des exemples parmi d'autres de joueurs ayant laissé leur vie sur les champs de bataille de Pologne, de Russie ou d'Ukraine. Emile Harthong également, l'ancien ailier gauche de la grande saison 1934/1935 du Racing revenu en 1940 à son club d'origine, et qui laissera sa vie sur un champ de bataille en Yougoslavie. Ils sont ultra connus dans le football alsacien au tournant des années 1940 mais les pertes totales du football de la Lafa se mesure en milliers de joueurs anonymes souvent une dizaine par localité.

Gérard Schaaf

Lucien Badina, avant-guerre, sous les couleurs du FC Mulhouse à Cannes et dans l'équipe du FC Schweighouse, peu avant sa mort sur le front russe. Cette photo du « TuS Schweighausen » est reproduite dans les SNN du 17 mai 1943. Debout : Schopp, Knecht, Wolff, Badina, Bonnelly, Zinck - accroupis : Knöpfle, Deiss, Weber, Metzger, Dress (SNN du 17 mai 1943)

Des situations tragiques que ne connaissent heureusement pas les footballeurs alsaciens restés en Zone Occupée ou en Zone Non Occupée, ni leurs coéquipiers des équipes du championnat de France puisque notre pays est hors de combat. Les Allemands ne poursuivent pas d'une manière générale les Alsaciens restés en France. Une certaine entorse donc à l'incorporation de force basé sur le critère du « sang allemand » et non sur le lieu de résidence en août 1942. Dans le football, ils ne sont pas nombreux à être dans ce cas mais le « statut d'Alsacien » apparaît ouvertement sur le devant de la scène du football français pour l'un ou l'autre joueur. Ainsi Curt Keller et Emile Rummelhardt jouent-ils la Finale de la Coupe de France 1940/1941 sous les yeux du représentant de Tschammer à Paris. Elle oppose le « Toulouse FC », le Champion de la Zone Non Occupée, aux « Girondins de Bordeaux », celui de la Zone Occupée. Ou encore cette Finale du Championnat de France de la Zone Occupée entre le Red Star de Paris avec le Lauterbourgeois Henri Roessler et toujours les « Girondins de Bordeaux » avec le Mulhousien Rummelhardt. En mars 1942, Roessler participe même aux deux seuls matchs « de Guerre » de l'Equipe de France, contre la Suisse et contre l'Espagne. Les Allemands n'interviennent pas sur le « cas Roessler » alors qu'ils interviennent sur tous les aspects de la Direction du football français et qu'il faut leur aval pour l'organisation des deux rencontres conclues avec une Suisse amie de l'Allemagne et une Espagne non moins fasciste que le Reich. Entre 1941 et 1943, Boesinger et Scharwath évoluent à Rennes, Rolland à Bordeaux, Giessner et Rummelhardt quittent Bordeaux pour le CA Paris et Troyes, Roessler, après avoir gagné la Coupe de France 1942 avec le Red Star contre Sète, part pour Troyes où il y a un troisième Alsacien, le Mulhousien Krebs. Dambach garde les buts de Brives et de Rouen, Casy est à Saint-Etienne, Charles Kennel, l'ancien Racingman, est joueur-entraîneur à l'AC Orléans et le Messin Emile Veinante se permet même, quelques semaines avant le décret du 25 août 1942, de quitter la Lorraine annexée et d'opter pour le RC Paris, son club d'avant 1939.

A une certaine « tranquillité » - comparée à ce qui se déroule en Alsace - s'ajoute un statut relativement agréable sur le plan matériel pour le footballeur français qui est quasiment fonctionnarisé en 1943 : un salaire « entre 2.000 et 4.000 francs par mois en ZO, 1.500 et 3.000 francs en ZNO et des gratifications ne pouvant dépasser 800 francs »[69], montants fixés pour la saison 1942/1943 par le « Commissaire Général aux Sports » du Gouvernement de Vichy, bien plus collaborateur avec l'Occupant que les infortunés footballeurs de la Sportgemeinschaft SS de Strasbourg.

Saison 1943/1944 : le début de la fin.

En 1943, les Allemands incorporent les Alsaciens, Mosellans, Luxembourgeois jusqu'à la classe 1913. Des classes 1913 à 1926, par conséquent, étant précisé que ceux nés en 1925 et 1926, dès lors qu'ils présentent des critères de constitution physique quelque peu supérieure à la moyenne, sont affectés systématiquement dans les « Waffen SS ». A tel point que l'on fait jouer de plus en plus de jeunes ou d'anciens pour compléter les équipes. Concernant les jeunes, les SNN du 4 septembre 1943, avertissent de ne pas « les utiliser trop jeunes ». A l'opposé, on rappelle des joueurs qui avaient largement raccroché les crampons, par exemple au FC Haguenau et au Racing les mythiques

68- Football nr 580 du 25 mars 1943, dernière page - « Un grand footballeur viennois disparaît »

69- Football nr 548 du 9 juillet 1942, page 3

attaquants Howald et Freyermuth. Les clubs les plus touchés de l'élite par les questions d'effectif sont évidemment ceux des petites localités. Schweighouse est obligé d'aligner « une équipe constituée aux 2/3 par des vétérans », le 2 novembre 1943 contre les SR Colmar.

Il est difficile de reconnaître certaines équipes, comme le Racing ou la Sportgemeinschaft SS à l'orée de la saison 1943/1944 qui démarre au moment des bombardements américains sur Strasbourg, celui du 6 septembre 1943 faisant dont 168 victimes civiles.

« L'attaque du Racing est constituée majoritairement de « Gastspieler » prévient le « Journal de Mulhouse », le 18 octobre 1943, avant le match FC Mulhouse/Racing. Lors du derby SS/Racing, le 31 octobre 1943, les deux clubs voisins alignent effectivement des formations « new-look » : Racing : Lergenmuller ; Delfosse, van Röckel ; Bidenbach, Guebhardt, Schneider (militaire, ex-Austria de Vienne) ; Schlupp, Linkhov, Grauer, Dorninger 2, Beyer. « SGSS » : Gers ; Baechel, Gross ; Willms, Fofmeister, Horn; P. Waechter, Schwambach, Fischer, Wörner, Seyller.

Bref, il manque les vedettes du football strasbourgeois, E. Waechter, Keller, Hummel, Hoffmann, les frères Heisserer, et Robert Gruber, le talentueux demi du Racing, est à ce moment, lui aussi, déjà fauché à la fleur de l'âge.

Le Racing bénéficie du renfort de plusieurs jeunes sortis de sa pépinière : Pierre Heintz, militaire en convalescence, Emile Stahl, Robert Biedenbach, Othon Bieber, Edmond Stempfer et le second des frères Dorninger. Lucien Delfosse est l'ancien Racingman, parti vers 1936 jouer comme semi-professionnel à Boulogne sur Mer. Van Röckel, Jani Schneider, Beyer, bientôt Duchon et Linkhor sont des militaires stationnés en Alsace.

Du côté du Red Star où les « Gastspieler » sont désormais majoritaires, Charles Hummel est atteint d'une maladie pulmonaire qui l'empêchera de revenir sur les terrains, Charles Hoffmann a été incorporé dans l'Organisation Todt et Fritz Keller s'est réfugié à Sarrebourg pour bénéficier de la non incorporation de la classe 1913, le dispositif du Gauleiter de Moselle lui étant favorable sur ce point par rapport à celui de son homologue d'Alsace, par contre Ernest Waechter (classe 1916) n'a pu s'y soustraire et dû se mettre à la disposition de la Wehrmacht et sera affecté à une unité engagée en Normandie.

Le FC Mulhouse, de son côté, n'obtient le renfort que de trois militaires (Klöckler, Klingler et Conen) mais deux sont de taille. En effet, Conen est bel et bien Edmond Conen, l'avant-centre de l'Equipe d'Allemagne (27 buts en 28 élections) et August Klingler est le jeune ailier de Daxlanden/Karlsruhe arrivé tout récemment en équipe nationale et qui constitue, avec Fritz Walter de Kaiserslautern, son fameux côté gauche de l'attaque.

Le FC Mulhouse 1943/1944 :
Schwab (entraîneur), Klingler, Kloeckler, Ceccarelli, Demuth, Schumacher, Heitz, Pflieger, Lauer, Springinsfeld, Metz, Conen

Quand Klingler joue son premier match sous le maillot mulhousien (le 5 décembre 1943 contre le Sporting), le FCM est déjà en tête du classement, devant les SR Colmar, la SGSS, le Racing, le FC Haguenau, Huningue, le FC Colmar, le Sporting, Schweighouse et Sélestat. A partir de ce moment, le FCM survole encore plus les débats, surtout que Klingler obtient le concours de Conen, le 9 janvier 1944 pour le match contre le FC Haguenau. Le duo Conen/Klingler dispute son premier match à domicile le 16 janvier 1944. Le FCM reçoit une Sportgemeinschaft SS à l'agonie : 10-1 pour les Mulhousiens avec une attaque Lauer, Klingler, Conen, Schuhmacher qui s'en donne à cœur joie. Autres signes des temps qui ont suivi l'incorporation de force : le Racing se fait battre le même jour chez lui par Huningue (0-1) et peu après, le FCM l'emporte à la Meinau 12-0 ! Les Mulhousiens terminent premier avec onze points d'avance sur la SGSS et Huningue seconds, douze sur les SR Colmar, 17 sur le FC Haguenau et 18 sur le Racing, définitivement rentré dans le rang. Auguste Klingler figure parmi les meilleurs buteurs du Reich et participe encore en avril 1944 à la qualification du FCM pour le 2e tour du championnat d'Allemagne aux dépens des « Kickers » d'Offenbach. Conen, de son côté, a déjà quitté Mulhouse et joue pour le HSV Grossborn, lui aussi qualifié pour cette poule finale. Au second tour, les Mulhousiens : Heitz ; Weidbrecht, Linder ; Springinsfeld, Metz, Ceccarelli ; Hartmann, Bitzer, Schuma-

cher, Klingler, Lauer - se font battre 5-3 par le KSG Sarrebrücken. « Klingler est un immense joueur. Il aurait besoin du soutien d'un autre joueur de classe, comme Walter en Equipe nationale ou Conen lors des derniers matchs du Championnat d'Alsace » écrit le « Kicker » à l'issue de ce match, le 9 mai 1944. Il s'agit de la dernière grande rencontre du football alsacien dans le football de la NSRL. Pour Auguste Klingler également. Le 23 novembre 1944, il laissera la vie dans des combats à proximité de Glina, en Croatie.

26 août 1944 : « tous les championnats sont annulés ».

Outre les dix clubs de l'élite, peu de clubs étaient réellement en activité lors de la saison 1943/1944. Une division I de deux groupes dans le Bas-Rhin (Koenigshoffen, Lingolsheim, ASS, CA Strasbourg, Mars Bischhem, Neuhof, Wissembourg, Bischwiller, Lembach, La Walck, Cronenbourg, FC Strasbourg 06, Fegersheim, Wasselonne, Monswiller, Graffenstaden, Oberschaeffolsheim, PTT Strasbourg, Hoenheim, Benfeld, Bouxwiller) et d'un groupe dans le Haut-Rhin (Saint-Louis, Etoile Mulhouse, Guebwiller, Neuf-Brisach, Thann, AS Mulhouse, Mulhouse/Dornach, FV Dornach, Kickers Mulhouse, Wittenheim) mais toutes les velléités pour faire fonctionner une Division II sur toute l'Alsace sont vite tombées à l'eau.

A la veille ou presque de la prise de Paris par les soldats de Leclerc, la NSRL communique l'organisation du football alsacien pour la saison 1944/1945 : un championnat dans le Haut-Rhin, un autre dans le Bas-Rhin, de huit équipes chacun, devant démarrer le 17 septembre. Trop tard. Le 26 août, un communiqué dans les DNS annonce « qu'en raison d'une Guerre devenue encore plus Totale, la Direction de la NSRL fait savoir que tous les championnats de tous les sports du Reich sont annulés ». Pour le football alsacien, elle scelle la fin d'une époque.

III- A la Libération : un football alsacien propre

L'Alsace n'est complètement débarrassée de l'annexant que le 18 mars 1945, quatre mois après Strasbourg, sept mois après Paris. Une période de grandes souffrances pour les habitants de la région de Colmar et des secteurs sud et nord de Strasbourg, de nombreuses localités étant réduites à l'état de ruines après les terribles combats de la Libération de l'hiver 1944/1945. La guerre a même endeuillé doublement certaines familles. Ainsi, comme le rappelle « Le Sport Alsacien » du 11 août 1950, celle d'Antoine Demuth. Le défenseur des SRC (1933-1939) et du FCM (1940-1943) a perdu ses deux frères, l'un dans l'Armée française et l'autre dans la Wehrmacht. Lui-même a connu l'internement au camp de Tambov après avoir faussé compagnie à ceux qui l'avaient incorporé de force au début de 1944.

« Le Sport Alsacien » revient dans le giron français dès fin mars 1945. Le 23 mars, l'ex-« Rasensportclub » est redevenu le « Racing-Club de Strasbourg », le lendemain « les Ligues sportives d'Alsace sont invitées à faire connaître le nom et l'adresse de leur représentant actuel », début avril une Commission « Sports et Jeunesse » est en place au sein du « Comité de la Libération du Bas-Rhin », le 4 avril les sociétés sportives sont appelées à « déclarer les biens bloqués ou mis sous séquestre le 16 juin 1940 », le dimanche 17 juin l'Alsace sportive participe, partout et en masse, à la « Fête de la Résistance Française », mais le 26 mai déjà, par le but de l'égalisation à 2-2 d'Oscar Heisserer à Wembley pour l'Equipe de France de football contre l'Angleterre, l'Alsace avait démontré son retour à la France aux yeux des sportifs du monde entier. A ce moment, rien ne manque pour juger le comportement du football alsacien durant l'annexion de fait.

On épure partout

Au sortir de la guerre, les regards sont évidemment braqués sur Jenner, la SGSS et les dirigeants ayant accepté des responsabilités auprès des Allemands. Une épuration dans le sport à côté de celle qui touche tous les autres domaines de la vie.

Le sujet de l'épuration est très vite à l'ordre du jour. Le 3 janvier 1945, un article dans les DNA indique « comment l'Etat français entend procéder pour se débarrasser de ceux qui ont favorisé les entreprises de toute nature de l'ennemi ou contrarié l'effort de guerre de la France et de ses Alliés ». Dans l'administration par exemple, « les mesures prévues contre les fonctionnaires ou agents publics fautifs sont les suivantes : rétrogradation de classe ou de grade ; mise en disponibilité ou en non-activité ; mise à la retraite d'office ; suspension à temps ou définitive de la pension de retraite ; interdiction provisoire ou définitive d'exercer la profession ; déchéance provisoire ou définitive du droit de porter des décorations ou de recevoir des traitements y afférents ; révocation avec ou sans pension. Indépendamment de ces sanctions à caractère administratif, des dossiers seront constitués et transmis au Commissaire de la Justice aux fins de poursuites pénales. Ces sanctions pourront aller jusqu'à la peine de mort. En outre, la mise sous

séquestre des biens de celui qui s'est rendu coupable de faits de collaboration pourra être ordonnée. L'épuration est un problème délicat puisqu'il faut renvoyer ceux qui se sont montrés indignes. Il faut cependant éviter à tout prix de frapper des innocents. Devant les commissions d'épuration qui seront instituées, chacun aura le droit de présenter ses moyens de défense, de sorte que justice sera faite en donnant toutes garanties aux intéressés ».

En janvier 1945, vingt-six Cours de Justice couvrent le territoire national. Seule reste à installer celle qui aura en charge les deux départements alsaciens. 18.700 cas sont en cours d'instruction sur la France entière, 2.200 arrêts ont déjà été rendus et l'on s'attend au total à 50.000 affaires. « Sur les 2.200 arrêts rendus, on compte plus de 300 verdicts de mort et 520 condamnations aux travaux forcés dont 180 à perpétuité. Le nombre de relaxe n'atteint pas 200 pour l'ensemble du territoire. Il y a bien des nuances à la trahison. L'espion classique, le délateur qui agi par intérêt, touchant 3.000 francs par tête, ceux qui ont agi par vengeance, par passion ou dans un but politique encombrent les sessions des Cours de Justice. Des haines de famille font apparaître des actes monstrueux, telle cette jeune fille qui a fait exécuter son père ou ce père qui dénonce son fils réfractaire. On retrouve la tourbe des militants du PPF, recruteurs de la LVF, gardes du corps et agents de la Gestapo. De nombreux journalistes de la collaboration ont été jugés et condamnés ainsi que de hauts fonctionnaires et des policiers. Il reste beaucoup à faire mais chaque jour apporte la preuve que la justice passe ».

Voilà la situation de l'autre côté des Vosges au moment où la Cour de Justice alsacienne s'installe à Colmar avec une Chambre à Colmar et une autre à Strasbourg, les premières affaires bas-rhinoise devant être jugées début mai 1945. Une lenteur regrettée par le « Comité Provisoire de l'Association des Internés et Déportés Politiques[70] d'Alsace » auprès du « Commissaire Régional de la République à Strasbourg[71] : « de nombreuses personnes, dont la conduite pendant l'Annexion allemande n'a jamais servi à défendre la France, mais au contraire à faire croire à l'envahisseur que l'Alsace est allemande de cœur, continuent à circuler le plus librement du monde. (...). Agissant également au nom des Internés et Déportés Politiques qui n'ont pas encore eu le bonheur de regagner leurs foyers, nous nous permettons d'insister auprès de vous afin que ce malaise puisse être entièrement dissipé avant leur retour. Ils ont le droit de s'attendre à trouver à leur arrivée prochaine un pays débarrassé de tous ceux dont la présence pourrait à juste raison les irriter. L'Alsace doit être nettoyée une fois pour toutes, justement et sans faiblesse ».

Pour ce faire, la population est appelée à donner les noms « de ceux qui n'ont pas eu une conduite correcte durant l'Occupation ». Pour le Haut-Rhin, la date limite est fixée au 30 août 1945 et l'organisme recueillant les plaintes est la « Commission d'Epuration » sise 9, quai du fossé à Mulhouse[72]. Seule l'épuration politique relève de la Préfecture, l'épuration professionnelle (dans l'administration et les entreprises privées) étant instruite par des commissions internes dans les établissements d'une certaine importance, dans les cas contraires par le « Comité Régional Interprofessionnel d'Epuration » (15 sections professionnelles pour le Bas-Rhin et basé au « Comité de la Libération », 3, avenue des Vosges à Strasbourg), puis transmises pour d'éventuelles suites judiciaires au Commissaire de la République[73].

Dans le football, on épure aussi

L'AG 1945 du football alsacien se déroule à Sélestat le 22 juillet 1945, un moment déjà de grande crispation dans la vie en général. A Paris, Drieu la Rochelle, l'écrivain germanophile sous le coup d'un mandat d'arrêt, s'est suicidé, Bonnard, l'ex-ministre de Vichy est condamné à mort, le procès de Pétain a démarré, Laval, « l'homme qui a souhaité la victoire de l'Allemagne » est en passe d'être condamné à mort, Darnand est fusillé. En Alsace, Isselhorst l'ancien chef du « Sicherheitsdienst » d'Alsace et de Moselle est arrêté, un sort que connaît rapidement Wagner, « le bourreau de l'Alsace », incarcéré à la prison des criminels de guerre de Baden-Baden au moment où sa femme s'est déjà suicidée. A la première audience de la Cour de Justice de Strasbourg un dénonciateur de patriotes alsaciens, assassinés par les Allemands, est condamné à 20 ans de travaux forcés, des sanctions qui deviendront un « tarif » classique ou approchant. Ainsi, pour ce « nazi enragé de la pire espèce, cultivateur à W..., engagé volontaire dans la SA dès 1940 » condamné à huit ans de travaux forcés[74]. Heureusement, des nouvelles réjouissantes tombent aussi et presque quotidiennement, celles du retour de prisonniers alsaciens des camps de Silésie, de Norvège et de Russie, ou cette information de la « découverte de quatre autres camps en Russie que Tambow et Gharkow avec des prisonniers alsaciens qui seraient en instance de rapatriement »[75]. Même de bonnes nouvelles arrivent des footballeurs : Montigel, l'arrière du Racing, est en instance de rapatriement de Tambow, Robert Heisserer, en convalescence encore dans

---

70- Des milliers de civils habitant les localités riveraines du Rhin déportés par les Allemands en Pays de Bade après la contre-offensive militaire allemande de début janvier 1945. A ce moment, tous ne sont pas rentrés en Alsace puisque la prise de possession du secteur Karlsruhe/Lac de Constance par la 1ère Armée du Mal de Lattre n'est intervenue que mi avril 1945

71- DNA du 25 avril 1945

72- L'Alsace du 25 juin 1945

73- DNA du 5 juillet 1945

74- DNA du 19 juillet 1945

75- DNA du 4 décembre 1945

un hôpital en Norvège, pense rentrer incessamment à Strasbourg, Lucien Badina, le goal de Schweighouse qui « à son retour de Russie, retournera à Sochaux »[76]. Une fausse bonne nouvelle cette dernière information car l'ex-gardien de Mulhouse et de Sochaux n'est plus de ce monde à ce moment là.

1945 : deux poids, deux mesures à l'AG 1945 de la Lafa

A l'Assemblée Générale de la Lafa qui se tient le 22 juillet 1945 à la « Taverne Alsacienne » à Sélestat, les esprits sont inévitablement occupés par l'ambiance du moment. Les 92 clubs présents élisent un nouveau Conseil : Président : Lambling ; vice-président : Rohr (FC Colmar) ; secrétaire-général : Gissy ; trésorier : Stricker ; Président : 1- Commission Règlements et Qualifications : Lausecker ; 2- Commission d'Arbitrage : Scheuer ; Commission des Jeunes : Schumacher (FCM) ; Propagande et Coupe : Brunstein ; Commission de Sélection : Hoffmann (FCM) ; Membres : Lang, Ostermeyer, Heintz, Roth, Ueberschwiller, Knecht et le Président de la Commission de Football du Bas-Rhin (Schwartz) et du Haut-Rhin (Hecky). Soit une équipe constituée de dirigeants d'avant 1939, de nouveaux venus et deux dirigeants en exercice du temps de la NSRL (Brunstein et Scheuer). Une composition du Conseil voulue bien sûr par le tandem Lambling/Gissy, étant précisé qu'un troisième ancien responsable du sport NSRL vient d'être élu dans les nouvelles instances du football alsacien, à savoir Laugel, l'ancien « Sportkreisführer » de Saverne, à la « Commission de Football du Bas-Rhin ». L'AG se termine sur autre point surprenant : la proposition de l'ASS demandant purement et simplement « la suspension des anciens joueurs ayant appartenu à la Société des SS de Strasbourg » (76). Une demande pour le moins inamicale car le club du Tivoli sait comment sont nés les malheurs du Red Star en 1940 et ignore, encore moins, que plus aucun des prétendus fautifs de l'époque 1940/1944 n'est plus au club en juillet 1945.

Au lieu de suivre partiellement la demande de l'ASS et punir - pourquoi pas temporairement - ceux qui ont opté volontairement pour la SGSS, le Conseil de la Lafa sanctionne le Red Star nouvelle formule, composé de jeunes issus des Juniors des saisons 1943 et 1944, renforcés par trois anciens, Armand Voillet, Jacques Oesch et René Willms, tous des garçons hors de tout soupçon pour ce qui est du patriotisme pour la France. Dans la spirale infernale et souvent absurde de l'épuration, le Red Star est rétrogradé par le Conseil de la Ligue de la Division d'Honneur en Division 4 départementale. « En attendant l'épuration de ce club » dit le communiqué de presse du 8 septembre 1945 dans les DNA.

Le Red Star répond à sa manière. Il fusionne avec le voisin de l'AS Neudorf pour créer un nouveau club qui prend le nom « d'Amateur Sporting Club ». L'ASC quitte la Lafa et adhère à la FSGT reconstituée, comme l'AGR, depuis le départ des Allemands. Dans le football travailliste, le club caracole en tête de classement. Pour lui, tout le piment réside dans les matchs amicaux contre les grandes équipes de Promotion ou de Division d'Honneur de la Lafa.

Juin 1946 : « pas une AG de footballeurs mais une Cour de Justice ! »

Aucune voix n'ose s'élever pour prendre fait et cause pour le Red Star. Pourtant, des quatre professionnels recrutés au début de la saison 1940/1941, plus aucun n'est au club : Hummel et Keller ont disparu des compositions d'équipe dès la fin de la saison 1942/1943, Schwambach est reparti au Racing, son club de la saison 1938/1939 et Hoffmann a signé à Colmar pour garder les buts des SRC en Division 2 professionnelle. Henri Lang, Ernest et Pierre Waechter, des « Red Starmen » historiques, ont vu leurs mérites sportifs et politiques largement reconnus puisqu'ils ont été recrutés par le Racing Club de Strasbourg qui repart en Division Nationale. Voillet, Willms, Oesch, des fidèles parmi les fidèles du Red Star d'avant 1939, sont restés à leur club d'origine et encadrent les jeunes promus en équipe fanion. Robert Beisser, le grand dirigeant des années 1920 et 1930, a repris les rênes du club, une garantie qui devrait être suffisante pour attester la valeur morale du club. « Nous avons introduit auprès de la FFF une action en annulation de la décision de la Lafa » écrit Beisser dans « Sport-Est » du 12 avril 1946. « Cela remonte à cinq mois. Depuis, notre demande n'a pas été évoquée à Paris » continue-t-il. Et de stigmatiser un autre point qui sort de l'ordinaire : les seniors jouent en championnat FSGT et les équipes de jeunes en championnat Lafa !

Tandis que M. Brunstein est décoré de la Médaille de la Résistance[77], Eberhardt, l'ancien joueur de la Sportgemeinschaft SS fait sa réapparition dans l'équipe du SC Sélestat qui l'a vu grandir. Henri Eberhardt « qui par décision générale de l'Assemblée de la Lafa avait été disqualifié, s'est vu réintégré dans ses droits et qualifié par la Commission d'Epuration qui avait siégé quelques jours seulement avant le dernier match de Sélestat contre le Sporting Schiltigheim »[78]. Car

---

76- DNA du 24 juillet 1945

77- PV de la réunion du Conseil de la Lafa en date du 9 février 1946 publié dans Sport-Est du 22 février 1946

78- Sport-Est du 3 février 1946 - « Les propos de Vendredi ». Remarquez le caractère sibyllin de la rédaction du communiqué. On peut sous-entendre que c'est l'AG 1945 de la Lafa qui a sanctionné Frédéric Eberhardt. Cependant les comptes-rendus n'en font pas état.

on peut être condamné un jour et amnistié le lendemain ou vice versa. Et parfois par le même censeur. C'est ce qui est arrivé à Frédéric Eberhardt, sanctionné lors de la grand/messe de la Lafa le 22 juillet 1945 et réhabilité en février 1946 par la « Commission d'Epuration » de la même Lafa, une Commission constituée de MM. Haegel, Lausecker, Stricker, Scheuer et Brunstein[79].

L'AG 1946 de la Lafa qui réunit cette fois non plus 92 mais 350 clubs, le 23 juin à Sélestat, se déroule dans une atmosphère délétère. Deux interventions non prévues ont lieu. D'abord, celle de « l'Amateur Sporting Club » qui en appelle devant tout le football alsacien contre la décision prise à son encontre par le Conseil de la Lafa. Ensuite, celle d'Ernest Kissenberger, l'arbitre du championnat de France professionnel d'avant 1939, qui continue une question entamée par le FC Cronenbourg « au sujet de l'appartenance de certains dirigeants de la Lafa au NSRL ». Les deux interventions « sont écartées par l'AG à la majorité des voix moins celle de deux représentants ». La réunion n'est clôturée qu'à 19H. « A maintes reprises, la sérénité des délégués des clubs a fait place à une véhémence jamais connue » indique le compte-rendu d'Aimé Gissy. « Ce matin, c'était la Cour de Justice. Parlera-t-on de football cet après-midi ? », fait remarquer tel dirigeant de club. Et tel autre : « quand l'abcès était crevé tout rentra dans l'ordre ». Le représentant du FC Schweighouse prend les choses avec plus de philosophie : « Si j'avais su qu'on laverait tant de linge sale, ma parole, j'aurais emporté mes chemises et chaussettes à laver »[80]. L'AG Ordinaire du 23 juin est suivie par l'AG Extraordinaire du 7 juillet au cours de laquelle « l'arbitre fédéral M. Kissenberger, membre du FC Haguenau et M. Willé, membre du FC Cronenbourg sont suspendus de toutes fonctions au sein de la Ligue pour une durée de trois ans »[81].

AG 1947 : un vote sanction contre la politique d'épuration menée par la Lafa

Après une année de purgatoire à un niveau qui n'était pas le sien, le Red Star est réintégré pour la saison 1946/1947 dans le championnat de la Lafa, et de surcroît, dans celui de la Division d'Honneur. L'occasion de tourner cette page malheureuse du club, et de tout le football alsacien finalement, est donnée à la Lafa à la suite de la dénonciation sur un plan national du protocole d'accord entre la FFF et la FSGT qui avait permis aux clubs travaillistes d'entretenir quelques petites relations officielles avec les clubs relevant de la FFF. La rupture de cet accord remet tout en question au sein de l'ASC, né de la fusion d'un club FSGT et d'un club FFF. En août 1946 lors de l'AGE de « l'Amateur Sporting Club », l'AS Neudorf reprend son indépendance vis-à-vis du Red Star. Elle continue à rester affiliée à la FSGT[82] tandis que le Red Star, qui est toujours obligé de garder le nom d'ASC, revient dans le giron de la Lafa. La page de l'infamie du Red Star est définitivement tournée vers novembre 1947 quand le club de la Kibitzenau retrouve le nom qu'il n'aurait jamais dû perdre. La paix est également faite au sein de l'ensemble du football alsacien. A l'AG 1947 de la Lafa, le 22 juin à Colmar, le FC Cronenbourg obtient la réintégration de MM. Kissenberger (qui a repris le sifflet dans le Championnat de Division 1 professionnel) et Willé « à l'unanimité moins 5 voix ». Une défaite « à plate couture pour le Conseil de la Ligue »[83] qui met fin, après deux ans de fortes passions, à des choix politiques du duo Lambling/Gissy pas toujours heureux si l'on en juge par la réaction de l'ensemble du football alsacien, fort de 400 clubs en 1947. La « Commission d'Epuration » de la Lafa disparaît fin 1947. Après ce qui semble être sa dernière proposition - la réintégration de deux arbitres en novembre 1947[84] - la page de l'épuration chez les footballeurs est tournée ou presque.

Petits règlements de compte ou complexe alsacien ?

Il aurait suffi d'un peu plus de doigté et de neutralité pour faire sortir tranquillement le football alsacien de son traumatisme né des années passées dans le NSRL. Des qualités apparemment pas évident à démontrer dans l'ambiance des années d'après-guerre marquées partout dans l'hexagone par une certaine « chasse aux sorcières ». Encore moins faciles à mettre en avant dans le domaine du football parce que les appréciations sont empreintes de rivalités sportives, d'animosités ou d'amitiés nées sur les terrains, de jalousies entre grands joueurs et notamment entre les Internationaux, d'appartenances confessionnelles entre catholiques, protestants et juifs, tous ces aspects font que l'on accorde une protection à l'un et pas à l'autre, que l'on peut être sali ou blanchi pour des motifs qui ont peu à voir avec le fond des choses, à savoir le comportement devant les Allemands entre 1940 et 1944.

79- Grande et petites histoires du football alsacien, page 77 - Francis Braesch.

80- Sport-Est du 24 juin 1946

81- PV de l'AGE de la Lafa du 7 juillet 1946 dans Sport-Est du 16 juillet 1946

82- PV de la Commission de Football de la FSGT du 27 août 1946 publié dans Sport-Est du 6 septembre 1946

83- DNA du 24 juin 1947 - voir aussi Sport-Est du 23 juin 1947 et Le Nouveau Journal du 26 juin 1947

84- PV du Comité Directeur de la Lafa du 29 novembre 1947 publié dans Sport-Est du 5 décembre 1947

Dans ce type de considérations on ne peut ne pas ranger les rivalités sportives, par exemple entre les arbitres Kissenberger et Scheuer, le premier est le plus grand arbitre alsacien en 1939, le second obtient sa place en 1940.

On ne peut pas faire abstraction, non plus, du poids politique d'Aimé Gissy, l'homme fort de la Lafa à ce moment, protecteur des uns, accusateur des autres. Pour exemple, la biographie de Marcel Laugel écrite par Gissy dans «Sport-Est» du 4 juin 1951 ou celle de Charles Hoffmann écrite par Laugel dans «Sport-Est» du 23 juillet 1947 et avalisée par Gissy, le rédacteur en chef de «Sport-Est». Dans les deux cas, on occulte purement et simplement la période de l'Annexion! Or, le cursus de Hoffmann durant ces années est en tous points identiques à celui de Fritz Keller. Dans un cas (Hoffmann), on en fait abstraction, l'ancien gardien de but de la SGSS étant devenu entre-temps un cadre technique de la Lafa, dans l'autre (Keller) on ne manque pas de le mettre en exergue. Idem pour Laugel qui bénéficie de l'amitié de Gissy, tous les deux étant Savernois, journalistes dans le même journal, collègues à la Lafa, en symbiose si forte pour qu'en 1951 Gissy organise sa succession au profit de Laugel à la tête de la «Commission de Football du Bas-Rhin». On a du mal à comprendre pourquoi Gissy ne donne pas toute la vérité. D'abord, parce que dans ces années d'après-guerre tout le monde la connaît et qu'il ne sert à rien de la travestir en procédant à des omissions, ensuite parce qu'on aurait parfaitement pu mettre au crédit de Hoffmann, Keller et Laugel le fait qu'ils ont organisé leur non incorporation dans la Wehrmacht en quittant l'Alsace après 1942.

On ne peut pas ignorer, non plus, les relations de parenté (Brunstein est le gendre du maire de Schiltigheim) ou même confessionnelles car les actions déclenchées par l'ASS, un club où la présence israélite est forte, contre le Red Star d'une part et Othon Jenner d'autre part, se comprennent à la lumière des malheurs du peuple juif durant la guerre. Mais les reproches que l'on jette à la figure des accusés, sont-ils à la mesure de tout ce remue-ménage?

En avril 1946, M. Edmond Naegelen, le Ministre de l'Education Nationale et Adjoint au Maire de Strasbourg, évoque les «cinq ans d'un régime haï par les sportifs d'Alsace, à en croire un rapport du Chargé des Sports allemand à ses supérieurs»[85]. Krafft, en effet, aurait déclaré que «les Alsaciens se servent de leur football comme d'un bouclier pour garder en main leur jeunesse et pour nous ridiculiser. Nous ne pouvons intervenir que dans des cas extrêmes et preuves à l'appui»[86].

Garder la main sur la jeunesse alsacienne est l'explication avancée par les hommes de la Lafa ayant occupé des responsabilités au NSRL. C'est en tout cas celle donnée par Charles Paille, «Sportführer» de l'arrondissement de Sélestat, à la tribune de l'AG 1946 de la Ligue d'Alsace de football. «Messieurs, je me présente devant vous, moi ex-Sportkreisführer de Sélestat. Je vous dis tout de suite que je ne suis pas fier de ce que j'ai été». Une partie de la salle se lève. Quelques uns sifflent, d'autres crient bravo et les membres du Conseil s'épongent le front avec leur mouchoir. M. Paille, très calme, ajoute en dominant le chahut: «Je dis bien que je ne suis pas fier de ce que j'ai été». Puis, il hurle: «Mais je suis fier de ce que j'ai fait»[87]. Des années après la Libération, Charles Paille confie au journaliste Francis Braesch: «L'important c'était le football. Si nous, nous ne étions pas occupés de nos jeunes, les Allemands l'auraient fait à notre place et d'une autre manière, croyez-moi! (...). Le plus dur était de se faire comprendre par les jeunes. Je n'ai rien pu faire en faveur de Charles Wolff, envoyé à Schirmeck où plus de 16.000 Alsaciens ont été internés. Il avait crié «Vive de Gaulle» après une réunion. J'ai tremblé quand Meinheimmer, porteur d'un tract, a été arrêté. Il aurait été le troisième gardien du Sport Club Sélestat déporté à Schirmeck, après Grettner et Caspar, s'il n'avait pas prétendu avoir trouvé le tract en question dans sa boite aux lettres et l'avoir empoché sans le lire. J'ai régulièrement joué le jeu. J'ai toujours trouvé des excuses. J'ai évité le pire à Sand où le Sportführer qui s'appelait Sür, je crois, avait dit «je t'emm...» à un jeune allemand venu inviter son club à la fête de la «Hitler Jugend» à Benfeld. Convoqué par la Gestapo, j'ai dit que c'était mal servir le grand Reich que de faire transmettre des ordres par un garnement, d'autant plus quand le Sportführer est un bon hitlérien. Il devint l'homme de confiance des Allemands. Dans mon esprit, cela faisait un type de plus qui avait compris»[88].

La version de Charles Paille est digne de foi. D'autres responsables ont préféré, par contre, des positions plus nettes en se démettant immédiatement de toutes fonctions et en ne les reprenant qu'en 1945 ou encore en ne les acceptant pas dès le premier jour. La position de M. Paille rejoint finalement celle du Football Club de Mulhouse, un club ultra francophile. Pierre Hornus, l'ancien Tricolore, a rappelé la résistance passive qui régnait dans le club de Bourtzwiller[89]: «Après le désastre de 1940, personne n'avait trop le courage pour reprendre le collier. Mais ne devions-nous pas à nos jeunes de maintenir l'activité sportive? Allions-nous abandonner nos terrains aux formations politiques de l'occupant? Nous nous consultons, ceux que le destin a désignés à rester sur place, et décidons que nous continuerons à faire du sport! Parce qu'il est notre seule passion et parce qu'il nous permettra de cultiver en notre jeunesse l'esprit FCM. La tâche du «Vereinsführer» et de son «Stellvertreter»[90] était terriblement délicate et

85- Sport-Est du 29 avril 1946 - «Le congrès national de la FFSA»

86-Grande et petites histoires du football alsacien, page 77 - Francis Braesch

87- Grande et petites histoires du football alsacien, page 78 - Francis Braesch

88- Grande et petites histoires du football alsacien, page 79-80 - Francis Braesch.

89- Bulletin mensuel du FC Mulhouse - Août 1950 - n° 24

90- Président et son remplaçant

tout aussi dangereuse. Que de fois les joueurs ont-ils mis leurs dirigeants dans l'embarras. (...). Il fallait user de ruses et de stratagèmes. La vérité oblige à dire que nous pouvions compter sur l'appui de tous les sportifs d'Alsace qui tous s'étaient solidarisés pour se défendre contre les immixtions dans le sport de l'administration allemande. Notre entraîneur bénévole, M. Otto Schwab, un Allemand du Palatinat, avait beaucoup de compréhension à notre égard et mit souvent à l'abri les « enfants terribles » qui lui étaient confiés. Et puis, je dois dire un mot des « 14 juillet du Comité ». Le dimanche précédant ou suivant notre Fête Nationale, le président Waechter invitait tous les membres du comité et leur famille à une sortie dans les Vosges. En pleine nature, en des endroits cachés de nos montagnes, au Straessel, au Saint-Max, à la Gauchmatt, on entonnait les chansons populaires françaises, l'apogée de la journée se situant au moment de « la Marche des Chasseurs ».

La résistance passive est pratiquée plus fortement dans les villages catholiques que dans les localités protestantes, les bases spirituelles, culturelles, littéraires et linguistiques de la religion de Luther ayant toujours été des facteurs de proximité avec l'Allemagne. Cette remarque ne vaut évidemment que sur un plan global mais elle est réelle. Pour s'en convaincre, il suffit de relever dans la presse les réunions par localité de la NSDAP, des Jeunesses Hitlériennes ou des résultats des quêtes dans le cadre de la « Winter Hilfe » pour laquelle les Allemands tirent des ratios par habitant pour intimider ceux qui sont moins généreux avec le Reich.

Certains osent franchir la ligne jaune et se mettre dans une situation qui va au-delà de la résistance passive. Ils sont rares car leur comportement contient une dose supérieure de bravoure. Ainsi, Paul Heinrich, l'arrière latéral du FCM, International Amateurs en 1935, « dit tête de bois, pour avoir refusé de faire le salut rendu obligatoire avant chaque match fut interdit en Alsace ». Ou son Président, René Waechter, membre du réseau « Martial », qui se souvient des rencontres de poule finale du FCM en Allemagne : « Mes meilleurs souvenirs sont les matchs de Coupe et de Championnat que nous allions disputer en Allemagne où nous étions traités de « sales Français ». Que cela faisait donc plaisir à entendre. J'ai eu chaud plusieurs fois, notamment quand le Dr Nertz, supporter du FCM clamait au restaurant Piton à Strasbourg qu'il était Chevalier de la Légion d'Honneur devant les officiers SS et quand nous sommes revenus d'une excursion dans les Vosges, façon de regarder un peu de l'autre côté, alors que nous savions que nous étions dénoncés pour avoir parlé le français. Nous avions été un peu trop forts. C'était un 14 Juillet ! Quand je serrais les mains des Allemands, je regardais mes joueurs qui savaient bien ce que je pensais ». Ou encore « M. Allenbach, fondateur du FC Colmar et arbitre, auquel les Allemands refusèrent l'accès à tout terrain de sport pour avoir dit en public qu'il « accrocherait le tableau de Hitler dans les ch... Ce fut le cas de Pierrot Lauer, l'attaquant du FCM, envoyé à Schirmeck après avoir giflé un SS dans un café. C'étaient des cas extrêmes, avec preuves à l'appui de Herr Krafft qui n'était pas, dit-on, un méchant homme et ces cas furent bien plus nombreux qu'on ne le pense ».

Des lampistes sanctionnés pour la forme

Finalement, les comportements que l'on a jugé comme étant les plus répréhensibles dans le football d'élite sont ceux d'André, d'Eberhardt et de Keller, partis plus ou moins volontairement à la SGSS, selon leurs accusateurs. Tout le mal qui leur est reproché, est d'avoir porté intentionnellement le maillot d'un club de sport à l'effigie « SS » bien que celui-ci n'ait jamais eu la moindre activité politique. Mais pour certains, le logo « SS », condamnable évidement au plus haut degré, pouvait être de nature à susciter une certaine attractivité pour le régime nazi. Mais pour si peu, en réalité.

Paul André est rayé de profession de médecin dont il venait d'être diplômé. « Il avait pourtant permis à Walter Schwambach, en lui établissant des certificats médicaux de complaisance, de ne pas être incorporé. Il a aidé de la sorte plus d'un » ne manque pas de rappeler aujourd'hui encore Ernest Waechter. Avec une sœur promue Général dans l'Armée Française après la Libération, la famille André, d'origine vosgienne, n'a, en effet, rien de propagandistes nazis. Fritz Eberhardt, exclu des effectifs de la Lafa, puis gracié, retrouve totalement son honneur de footballeur en revenant en Equipe d'Alsace en mai 1948, « Je n'éprouve aucun embarras pour parler de cette époque car je n'étais pas SS. Un seul l'était dans l'équipe et il était allemand. Nous n'avions pas le choix. Remarqués sur un terrain de jeu par les SS, il nous était impossible de ne pas signer » dira-t-il plus tard[91]. Fritz Keller, l'ancien canonnier de l'Equipe de France, subit, lui, les hésitations et les changements d'avis du monde du football professionnel, des dirigeants du Racing et de ceux de la FFF. Le « Midi Libre » décrit en novembre 1948 son parcours des premiers temps de l'après-guerre[92] : « Aussitôt après la Libération, le Racing Club de Strasbourg demanda au Groupement des Clubs Professionnels la radiation de l'international F. Keller dont la conduite pendant l'Occupation n'aurait pas été très régulière ; après enquête minutieuse, le Groupement prononça sa radiation. Mais peu de temps plus tard, Sarrebourg, un club amateur de Moselle entreprît de réhabiliter le joueur et de l'utiliser comme entraîneur. Après de longues hésitations et de longs débats, le Bureau de la FFF accorda à Keller l'autorisation qui lui était demandée ; mais le Comité Directeur se montra intraitable et déclara qu'il ne le réhabiliterait pas dans le contrôle des joueurs professionnels. Et voici qu'à présent le Racing Club de Strasbourg demande à nouveau à réintégrer Fritz Keller dans ses rangs comme pro-

91- idem note 79, page 81

92- Rapporté par Sport-Est le 26 novembre 1948

fessionnel. Le Comité Directeur, assez surpris de cette demande émanant d'un club qui avait sollicité la radiation de l'intéressé, a décidé de porter cette affaire devant le prochain Comité plénier qui aura lieu au début du mois de décembre ». Finalement, le Groupement refuse la délivrance d'une licence de professionnel à Fritz Keller[93]. En fin de carrière de toute manière, Keller est autorisé à jouer dans le championnat amateur. Après Sarrebourg son refuge pour échapper à l'incorporation de force, il devient joueur/entraîneur à Saverne et est pleinement reconnu au sein de la Lafa où il obtient son diplôme d'instructeur[94], puis en fin de compte également au Racing, le club de ses exploits.

Stage d'entraîneurs de la Lafa au Creps de Strasbourg en juin 1951 - en même temps, ces images confirment la réconciliation de tous les footballeurs alsaciens après l'Annexion. F. Keller et CH. Hoffmann, ex-joueurs de la Sportgemeinschaft SS de Strasbourg font, en effet, partie des stagiaires. A noter aussi la présence du Vice-Champion olympique 1948 du décathlon Ignace Heinrich, à l'extrême droite de la photo

Les trois cas ci-dessus illustrent dans une certaine mesure la situation du lampiste car il y a des cas plus grave que d'avoir marqué des buts pour la Sportgemeinschaft SS et qui bénéficient, eux, d'une étrange clémence. Ainsi en haut lieu, les deux ministres du sport français sous le Gouvernement de Vichy - Borotra et Pascot - qui ont détruit le football français, calquant assez étroitement leurs conception du sport sur les théories nazies et entraînant la démission du Président Rimet et d'une grande partie du Comite/Directeur de la FFF. Mais pas de tous... Ainsi, pouvait-on imaginer (c'était vraisemblablement l'idée de Rimet) que M. Jevain, le numéro 2 de la FFF, soit solidaire de son Président et ne continue pas la collaboration avec le Gouvernement de Pétain. « Quatre années de guerre durant lesquelles le football français tourna en rond, tourmenté, recroquevillé, scindé en trois tronçons, échappant en partie au contrôle de la FFF, en butte à des continuelles vexations, à des réformes utopiques et extra sportives » selon Gaston Barreau, le sélectionneur national[95]. Maréchaliste intransigeant, Borotra n'est l'objet d'aucune poursuite à la Libération. Au contraire, il est promu au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur en 1952. Pascot, en qualité de ministre du Gouvernement de Vichy (ce qui était aussi le cas de Borotra) est condamné à cinq ans de dégradation nationale par la Haute-Cour mais il est relevé immédiatement de la peine « pour les services qu'il a rendus à la Résistance » !

Plus grave aussi d'avoir joué au football pour la SGSS de Strasbourg est d'avoir été « directeur de l'Enseignement Secondaire ou quelque chose d'analogue sous le Gouvernement de Vichy ». Ainsi, le décret privant l'ancien Recteur de l'Université de Strasbourg de ses fonctions universitaires est-il annulé par le Gouvernement. « S'il a consenti a accepter de Vichy des fonctions dont il peut répondre la tête haute, c'est que lui seul pouvait les remplir aussi dignement, en patriote éprouvé, en missionnaire convaincu avec tout ce que cette charge et ce risque comportait d'héroïsme » indiquent les DNA du 25 juillet 1946. Comme on peut le constater, beaucoup de choses dépendent aussi des interventions dont on peut bénéficier. Tous les footballeurs de la SGSS de Strasbourg n'ont pas cette chance.

Finalement, des quatre joueurs qui ont fait entorse en 1940 à la règle du retour au club formateur (Hoffmann, Schwambach, Hummel, Keller) et qui sont allés, plus ou moins contraints, à la SGSS, seul Fritz Keller sera inquiété. Curieux, étrange... Son cas comporterait même une dose de comique si l'honneur d'un homme n'était pas en jeu. Fin 1948, le Racing Club de Strasbourg demande au Groupement des clubs professionnels à Paris de le réintégrer comme joueur professionnel. « Le comité-directeur du Groupement, assez surpris de cette demande émanant d'un club qui avait sollicité la radiation de l'intéressé, a décidé de porter cette affaire devant le prochain Comité plénier » s'amuse presque « Sport-Est » le 26 novembre 1948. Peu après, le 10 décembre, l'on apprend que les instances du football français n'ont pas donné suite à la demande du club strasbourgeois dont la démarche en 1948 est diamétralement opposée à celle qui était la sienne au plus fort de l'épuration.

93- Sport-Est du 10 décembre 1948. En effet, le Bureau de la FFF, dans sa séance du 19 septembre 1946, « après avoir pris connaissance du rapport fourni par la Ligue d'Alsace et après avoir entendu le joueur Fritz Keller, décide de proroger l'interdiction qui lui avait été faite de pratiquer à la Fédération en tant que joueur ou entraîneur » (France-Football nr 35 du 26 septembre 1946).

94- Sport-Est du 6 juillet 1951

95- « Un demi siècle de football vécu par Gaston Barreau » - série d'articles dans France-Football, le premier étant celui du 28 janvier 1948.

Borotra et Pascot mieux traités que Jenner !

Souvenons-nous, Othon Jenner est depuis le début des années 1920, l'ancien et brillant rédacteur en chef du « Sport-Alsacien », le responsable de l'athlétisme à l'ASS et le secrétaire général de la Ligue d'Alsace d'Athlétisme, fonction dans laquelle il est aussi inamovible que le Président Belling. A l'arrivée des Allemands, Jenner tourne casaque et accepte immédiatement les fonctions de propagandiste politique au sein de la « NSRL Alsace ». Ses communiqués de presse dans les SNN, durant les années favorables aux Allemands (1940/1942), sont des éloges pour le régime nazi, des plaidoyers pour la politique sportive du Reich. Aucun autre Alsacien n'a déployé, dans le sport, autant d'énergie pour le régime hitlérien que lui. A la Libération, Othon Jenner entre au « Nouveau Journal de Strasbourg » où il est en charge de la page sportive. Le directeur politique du journal est Charles Frey, le maire de Strasbourg pour qui apparemment Jenner n'est pas un problème bien que ce dernier ait été sanctionné par le Comité de la Libération[96]. Il représente un problème, par contre, pour l'ASS « où règne un malaise provenant du fait qu'elle garde comme dirigeant un individu indésirable, qui a été durant l'Occupation un propagandiste volontaire et un zélé du sport allemand » écrit « Sport-Est » le 27 septembre 1946. Il en est de même sur un plan plus général car, selon Aimé Gissy, Jenner profite de la tribune qui lui est offerte au « Nouveau Journal » pour continuer à « dénigrer tout ce qui est français. Ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'un journal comme celui du Maire de Strasbourg se prête à cette manœuvre vénéneuse. Continuera-t-on à laisser ce « Gaupressewart » du temps allemand répandre son fiel et ses regrets pro/germaniques dans un journal français, ce « Gaupressewart » qui le 23 mars 1943 écrivait en signant OJ :

„Gerade die Sportler hatten alle Ursache, der Kameraden, die das grosse Opfer ihres jungen Lebens im höchsten Einsatz für das höchste Gut, Vaterland, brachten, zugedenken. Die Allerbesten und Leistungsstärksten des NSRL sind unentwegt an allen Brennpunkten der Riesenschlacht in vorderster Linie gewesen. Die stolze Liste der Höchstausgezeichneten wird nur von der Ehrentafel der im Kampf für Führer und Volk Gefallenen übertroffen ".

Ainsi nos parents savent aujourd'hui par la plume de OJ que leurs fils, frères et pères sont morts pour le « peuple » et le « Führer »[97].

Fin décembre 1946, on apprend que « le Comité de l'ASS, qui avait à désigner cinq délégués pour le représenter à l'AG de la Ligue d'Alsace d'Athlétisme, a refusé d'admettre « Otto » Jenner parmi ses représentants. Il a fallu recourir au vote secret qui a donné les résultats suivants : 9 voix contre Jenner, 6 voix pour, 2 abstentions, sur 17 votants. Cette décision met fin à une campagne qui avait pour but de placer à la tête de l'athlétisme alsacien un dirigeant dont l'attitude durant l'Occupation lui interdit pour l'avenir toute activité sportive en France »[98].

L'AG 1946 de la LAA est mouvementée. Le Directeur Régional de la Jeunesse et des Sports déclare à la tribune « qu'il n'est pas désirable que M. Othon Jenner reprenne du service, ni à son club l'ASS, ni au sein de la Ligue ». Un point de vue qui est aussi celui du Préfet et que le président Belling transmet aux clubs présents. Jenner, qui est dans la salle, riposte en faisant valoir son activité durant l'entre-deux guerres. On vote pour savoir s'il peut assister en spectateur à la réunion : 84 oui, 54 non, 5 bulletins blancs[99]. Un résultat qui fait réagir M. André Lanos, candidat au Comité, qui estime que « l'équivoque subsiste », tout en précisant qu'il n'était pas en Alsace durant l'Annexion. Il fait savoir par écrit à Charles Belling que « le poste de dirigeant de notre jeunesse exige, et particulièrement en Alsace où les esprits sont un peu enclins à une démoralisation rapide en raison des bouleversements malheureux trop nombreux depuis 76 ans, des qualités de bon Français reconnues de façon unanime. En conséquence, et vu la personnalité de M. Jenner, je vous demande s'il ne serait pas possible de former un Comité d'Honneur qui déciderait si oui ou non, il a encore le droit de prétendre à un poste de dirigeant »[100]. La réponse de Belling, qui lui était présent à Strasbourg entre 1940 et 1944 et qui s'est frotté aux instances allemandes comme Président du Racing Club de Strasbourg, écarte toute discussion tant les faits sont clairs. Elle est intéressante sur un autre plan, celui des procédures en place en Alsace pour l'épuration dans le domaine des sports[101] : « Je confirme une fois pour toutes qu'il y a dans le cas OJ aucune rancune personnelle, ni jalousie de club. Chaque dirigeant sportif en Alsace est passé, même sans être nécessairement entendu, par l'épuration de la Commission Jeunesse et Sport du Comité de la Libération et la Direction Régionale de l'Education Physique et des Sports. Chaque dirigeant actuel a donc été accepté ou refusé. L'acceptation pour M. OJ a été négative. Je suis tout à fait d'accord avec vous que pour un poste de dirigeant de notre jeunesse française aucune équivoque ne doit subsister et que pour ce poste les qualités de bon Français sont à

96- Sport-Est du 27 décembre 1946 - « AG de la LAA »

97- Sport-Est du 20 décembre 1946 - « Les propos du Vendredi »

98- Sport-Est du 23 décembre 1946 - Athlétisme

99- Sport-Est du 30 décembre 1946 - Assemblée Générale de la LAA

100- Sport-Est du 3 janvier 1947 - « Lettre ouverte à M. le Président de la LAA »

101- Sport-Est du 10 janvier 1947 - « Réponse à la lettre ouverte de M. Lanos »

reconnaître d'une façon unanime. Après le refus d'acceptation, j'ai demandé à la Direction Régionale de l'Education Physique et à Monsieur le Préfet de bien vouloir me fixer sur le cas de M. OJ. Le CDL avait prononcé une suspension de deux ans. M. le Chef du Cabinet du Préfet m'a autorisé à faire au nom du Préfet la déclaration suivante : Que M. le Préfet ne désire pas que M. OJ reprenne une activité comme dirigeant sportif en Alsace ». Mai si avec cela l'affaire n'est pas classée, il reste le Ministère de l'Education Nationale qui suivant arrêté concernant les élections des comités/directeurs des associations, ligues, fédérations et groupements sportifs, dit, que toute contestation concernant les qualités requises pour l'exigibilité sera examinée à la demande d'une association, d'une ligue régionale ou d'une fédération par le Conseil Supérieur de l'Education Nationale (Section de l'Education Physique et des Sports, Commission spéciale) qui jugera sur les garanties morales et patriotiques à présenter ».

Exclu de l'athlétisme alsacien, Jenner l'est aussi de son club, l'ASS, et à une écrasante majorité lors de l'AG du 30 mai 1947. « M. Othon Jenner a provoqué par son attitude cette triste fin de sa carrière sportive. Personne ne lui avait demandé de mettre sa plume avec autant de chaleur et d'empressement à la disposition du sport nazi. Les preuves sont là ainsi que le témoignage de confrères strasbourgeois pour affirmer qu'ils ont été amenés, plusieurs fois, à adoucir les termes des articles écrits par Jenner, tant ils blessaient leur amour-propre de « bon alsacien » écrit « Sport-Est »[102]. Ainsi prend fin l'affaire vraisemblablement la plus pénible pour « Le Sport Alsacien ».

Les sanctions contre le Red Star et contre Ossi Rohr : l'illustration d'un complexe alsacien

Quant au Red Star de Strasbourg comment ne pas considérer le traitement dont il est victime en 1945 comme relevant d'un véritable complexe de l'Alsace vis-à-vis de la France ? A la Libération, il ne reste plus rien et plus personne au Red Star de l'ancienne Sportgemeinschaft SS. Au contraire, ceux qui ont incarné le Red Star d'avant 1939 sont restés fidèles en toutes circonstances à sa tradition de club « français ». Début 1948, la presse fait état d'actes patriotiques de deux de siens[103] et que ceux qui sont dans le secret des dieux à la Lafa ne peuvent ignorer en 1945 : Eugène Angst, le dirigeant du club à l'arrivée des Allemands en 1940, est décoré de la « Croix de Guerre avec étoile d'argent » pour être entré dans la Résistance dès la première heure et la FFF remet à titre posthume une de ses récompenses à la famille de Grégoire Berg, le premier International du club, « volontaire dans un maquis armé de la zone non occupée. Il fut pris par les Allemands au cours d'un coup de main et fusillé ». On comprend mal pourquoi la nouvelle génération du club de la Kibitzenau est accablée en 1945 après les malheurs subis par ses prédécesseurs en 1940. Et pourquoi, cette fois-ci, par le football alsacien lui-même ? S'il ne s'agit pas d'un traumatisme alsacien, cela lui ressemble étrangement. A moins que l'acharnement mené sur le Red Star soit une tentative de dédouanement pour certains. Comment ne pas situer dans cet esprit l'article rapporté par « La Tribune de Mulhouse » le 18 octobre 1945 et intitulé « Alsace, terre martyre ». Il est signé par M. Marcel Laugel, « Sportführer » de la toute première heure pour le canton de Saverne, membre de la délégation des dirigeants sportifs alsaciens qui s'est rendue à l'automne 1940 à Berlin pour participer au séminaire organisé par les nazis. Voici ce qu'écrit celui qui, à présent, a pris des galons comme dirigeant à la Lafa et comme journaliste dans la presse régionale : « Les Allemands cherchèrent des concours sportifs et en trouvèrent. N'empêche qu'ils eurent contre eux la majorité de la jeunesse régionale et que la Résistance gagna chaque jour du terrain tant côté pratiquants que spectateurs. Sans compter que la mobilisation des différentes classes, les déportations aussi, créèrent des coupes sombres. Passons sur la lamentable histoire du SS Strasbourg - drame de l'Alsace sportive - ou voisinèrent de véritables SS allemands, quelques régionaux dévoyés, enfin d'autres éléments contraints et forcés ». Si la grande partie de cette constatation est juste, le jugement s'adressant au « les régionaux dévoyés » est pour le moins surprenant de la part de quelqu'un qui a participé au séminaire organisé à l'automne 1940 par la NSRL à Berlin !

Grégoire Berg

Le Red Star de Strasbourg de l'immédiate après-guerre : ous victimes d'une épuration injuste

102- Sport-Est du 2 juin 1947 - « L'abcès du Tivoli crevé ! »

103- Sport-Est des 23 janvier et 20 février 1948

Il en est de même ou presque pour le comportement de l'Alsace à l'égard d'Ossi Rohr après 1945. Les nazis en avaient voulu à l'avant-centre de l'équipe d'Allemagne d'avoir quitté l'Allemagne en 1933 pour la Suisse, puis pour la France et surtout pour le football professionnel, le traitant de « Unperson », c'est-à-dire de quelqu'un qui a perdu toute « personnalité » selon les conceptions des Nationaux-Socialistes. En 1939 à la déclaration de guerre, Rohr est fait prisonnier et incarcéré avec d'autres de ses compatriotes footballeurs au Fort de Mutzig. Il s'engage dans la Légion Etrangère, vraisemblablement plus pour quitter la condition de prisonnier que par conviction, mais néanmoins, comme Allemand il s'engage pour la France, ce qui mérite d'être souligné. A l'armistice, Rohr est rapatrié d'Oran vers le sud de la France, dans la région de Sète/Marseille. Il prétend même avoir signé un contrat de footballeur professionnel avec l'Olympique de Marseille. Là, ayant reçu un jour la visite de deux agents de la Gestapo qui lui auraient laissé des tracts pro-nazis, il aurait été condamné à deux ans de prison par les autorités françaises, puis remis à une Commission Allemande après seize mois d'incarcération. Ses compatriotes lui auraient reproché au contraire, de ne pas s'être conformé aux instructions de la Gestapo et l'auraient réincarcéré à Châlons-sur-Saône, puis transféré à Bordeaux où on lui aurait remis ses papiers. Il serait revenu à Strasbourg « ignorant que cela était interdit. Je fus arrêté une fois de plus et incarcéré dans le camp de travail de Karlsruhe-Kieslau. On me libéra enfin, mais en décembre 1943, je fus incorporé dans une unité de DCA. Comme je n'étais pas un nazi intègre, je fus versé sur le front russe où je fus blessé d'une balle dans la cuisse. (...). Après la débâcle, je rentrais chez moi à Mannheim et l'on m'annonça que mon père avait été tué durant un bombardement. Au cours d'un match de football à Neustadt an der Hardt, un officier français me reconnut et me conduisit le lendemain en auto à Strasbourg. Je n'imaginais pas que tout allait recommencer et qu'on allait me refaire un nouveau procès. Je dus rester trois mois à Strasbourg sous surveillance jusqu'à la fin du procès en question. Durant mon séjour à Strasbourg, des personnes influentes essayèrent de m'obtenir une licence de joueur à Paris mais ma condamnation par un tribunal français m'interdit de rester en France. Je pris donc congé définitivement de la France »[104]. Une version un peu édulcorée de son cursus durant la guerre faite pour le journal « Sport Bericht » de Stuttgart dans laquelle Rohr omet de citer son engagement dans la Légion Etrangère qui est incontestable. Mais nous sommes en 1949 et Rohr, qui est rentré en Allemagne, veut se présenter sous la meilleure image devant ses compatriotes.

Mais peu importe. En décembre 1946, le mythique avant-centre du Racing est toujours incarcéré à la « Citadelle » à Strasbourg selon les informations données par « Sport-Est », le 6 décembre 1946. Il avait demandé de pouvoir rejouer au Racing dès 1945 mais se verra opposer un refus par le club strasbourgeois qui « enterre » sa demande. On imagine de l'autoriser à jouer hors d'Alsace, au RC Paris comme il le dit très justement, mais là aussi les démarches échouent parce que Rohr est Allemand et que l'Allemagne est, pour l'instant, exclue du ban des nations recommandables. Et même un Allemand qui a connu un destin assez similaire à tout incorporé de force alsacien, un parcours non moins présentable que bon nombre de Français, mais avoir un Allemand dans une équipe française en 1945 est évidemment inconcevable pour un club alsacien. Que dirait la France de l'Alsace !

Le match Strasbourg - Marseille et l'accrochage Matéo - Zatelli : presque une affaire d'Etat !

Car tantôt la France comprend, tantôt ne comprend pas les malheurs de l'Alsace et ce n'est vraisemblablement pas facile de discerner toutes les composantes du problème pour les populations qui n'ont connu que l'Occupation et pas l'Annexion. Voici, par exemple, ce qui arrive en juin 1945 au champion de boxe alsacien Charles Rutz, désireux de reconquérir son titre de Champion de... France. La Fédération Française de Boxe ne lui délivre pas sa licence, « parce que, écoutez bien ceci, dit ébahi Willy Bock dans les DNA du 23 juin 1945, Rutz est revenu en Alsace en 1940, comme d'ailleurs la plupart des Alsaciens, et parce qu'il a boxé en Allemagne pendant l'Occupation. Nous avons nettement l'impression que ces messieurs de la FFB n'ont aucune idée de ce qui s'est passé en Alsace pendant l'Occupation. Est-ce que les footballeurs, les arbitres, les nageurs pour ne nommer que les principaux, ne continuent pas maintenant à pratiquer leur sport favori en Alsace malgré qu'ils ont disputé des rencontres en Allemagne pendant l'Occupation ? Ils ne sont pas plus mauvais Français pour cela. Alors pourquoi faire une exception dans la boxe ? Réfléchissez messieurs et ensuite seulement agissez ! ».

Une position qui crée un malaise certain et qui s'explique surtout par une connaissance insuffisante de la réalité alsacienne entre 1940 et 1944. « Le problème se présente d'une façon tout à fait différente qu'à l'Intérieur » écrit le secrétaire général de la police à Strasbourg au Commissaire de la République du Bas-Rhin, le 29 décembre 1944. « Nous avons une partie de la population expulsée, déportée ou non rentrée en Alsace et la population restée sur place qui a été soumise à une pression beaucoup plus forte que celle exercée sur les autres populations françaises »[105]. Les choses sont donc claires pour quelqu'un qui est sur place, en Alsace. Vues de Paris ou de plus loin encore, les appréciations ne sont pas obligatoirement les mêmes.

Les incidents du match de football Racing Club de Strasbourg contre l'Olympique de Marseille, le 10 mars 1946 à la Meinau, créent un émoi qui fait réagir une partie du monde politique alsacien et de la Résistance alsacienne. Un

---

104- Sport-Est du 11 avril 1949 - « Ossi Rohr raconte ses souvenirs ». Rohr n'indique pas le motif de sa condamnation par le tribunal de Strasbourg. Vraisemblablement pour ce qui est considéré comme une « désertion » de la Légion Etrangère.

105- L'épuration en Alsace par Jean-Laurent Vonau - Editions du Rhin, 2005

accrochage entre le Strasbourgeois Matéo et le Marseillais Zatelli met le feu aux poudres. Il est révélateur du malaise ambiant : Zatelli qui est d'origine argentine traite Matéo qui est Espagnol de « sale boche », et les joueurs Marseillais reprennent les mêmes injures à l'encontre du public strasbourgeois. L'affaire fait grand bruit.[106]. Le lendemain, « l'Union Nationale de Rénovation - Mouvement de la Résistance - Groupement du Bas-Rhin » demande au Maire de Strasbourg d'intervenir auprès du Conseil de Discipline de la FFF « pour les insultes graves qui ont été prononcées hier au match de football Strasbourg - Marseille où le public a été traité de « boches » et « sales boches ». Le Maire Charles Frey convoque pour le même jour - le 11 mars au soir - une réunion du Conseil Municipal au cours de laquelle, M. Ruhlmann, le représentant de l'UNAR, lit une déclaration dont on peut relever les passages suivants : « Ce qui a révolté le public strasbourgeois, c'est que les joueurs de Marseille ont insulté les spectateurs, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de condamnés et d'internés politiques. Au nom de l'UNAR, mouvement de Résistance, au nom des Morts, des martyrs, des déportés, des internés, de tous les patriotes, je proteste énergiquement contre ces basses insultes. Je n'ai pas à défendre ici la Résistance alsacienne qui est connue de tout Français. Sur le plan sportif, il faudrait tout de même rappeler les matchs qui se sont disputés à Strasbourg durant l'Occupation entre la même équipe du Racing et celle des « SS », rencontres que les sportifs locaux avaient baptisés « match France-Allemagne ». C'était l'occasion rare où les patriotes sportifs pouvaient publiquement encourager leur équipe au cri de « Allez Racing » et huer les SS jusqu'au moment où la police intervint en procédant à des arrestations. Le public des sportifs strasbourgeois, comme la grande masse de la population, n'a donc pas de leçon de patriotisme à recevoir, surtout de l'Olympique de Marseille qui, rappelons-le, comptait avant la guerre des équipiers qui s'étaient fait réformer du service militaire et qui, à la suite de ce scandale, avaient été disqualifiés mais dont l'un, du fait d'une mesure de grâce, a été requalifié et opérait hier dans l'équipe marseillaise ». L'affaire se termine par une lettre d'excuses du « Club des supporters de l'OM » au Maire Frey « car il devenait nécessaire, Monsieur le Maire, dans les circonstances pénibles que vous connaissez, de vous marquer cette sympathie dans la connaissance où nous sommes tous des épreuves douloureuses subies par l'Alsace toute entière ».

« Restons Français »

Tel autre supporter du Racing se veut plus impartial et estime que tous les torts ne sont pas uniquement dans le même camp. « J'admets qu'à Colombes, en Coupe de France, l'arbitre ait été très dur pour les nôtres mais je suis outré en entendant hier un Alsacien, vendeur de « l'Equipe », et qui passait dans les rangs du public avant le match Racing - Prague, crier : « M. Barreau préfère Carré à Heisserer, ils nous prennent pour des boches, on l'a bien vu lors de la Coupe ». Et combien sont ceux qui en sont persuadés. D'ailleurs, lorsque le haut parleur de la Meinau a annoncé que la France menait 3-0 contre la Hollande, les applaudissements n'ont pas été nombreux. Tout ceci peut créer au plan national un malaise beaucoup plus grave qu'on ne pourrait le supposer. Restons sportifs. Les quatre ans de régime nazi ne nous ont-ils rien appris ? Restons aussi français, reconnaissons-nous une fois pour toutes français, même si chez nous tout n'est pas pour le mieux pour le moment et loin de là même »[107].

D'ailleurs les manifestations de réelle amitié sont plus nombreuses que les situations d'affrontement. Ainsi l'accueil réservé au Racing en septembre 1946 par la Ville de Montpellier, « notre vieille cité qui durant la guerre avait hébergé tant de réfugiés strasbourgeois. Ceux-ci ayant laissé un excellent souvenir, l'engouement pour les joueurs strasbourgeois s'explique aisément. Ils furent reçus dans l'après-midi à la Chambre de Commerce, puis à l'Hôtel de Ville où un vin d'honneur fut servi et où l'on prononça des discours »[108]. Ou cette « Manifestation d'Amitié Alsacienne » organisée par le Racing Club de Vichy à l'occasion de la venue du FC Mulhouse, « une magnifique manifestation d'amitié envers l'Alsace dans la capitale de l'Allier, département où d'innombrables Alsaciens avaient trouvé refuge durant l'Occupation. A l'Hôtel de Ville de Vichy, au cours d'un apéritif d'honneur, fut exaltée l'amitié qui depuis la guerre lie si profondément nos deux provinces »[109].

Pénétrons encore dans le monde des footballeurs strasbourgeois car il est intéressant de connaître les réactions de ceux qui ont côtoyé la Sportgemeinschaft SS au plus près. Jean Debus (classe 1920) a gagné la « Coupe Nationale des Juniors » en 1937 avec le Sporting de Schiltigheim. Il joue les premiers matchs de la saison 1940/1941 mais est rapidement blessé ce qui lui vaut d'être incorporé en mars 1943 dans la DCA à Dusseldorf alors que son affectation initiale était une « Panzer Division » à l'Est. « J'ai été très sérieusement blessé au genou lors d'un match contre le Racing. C'est le type de blessure qui était souvent irrémédiable pour la carrière d'un footballeur. J'en ai rajouté. La DCA m'a peut-être sauvé la vie car qui sait en Russie... ». A 87 ans, l'ancien ailier droit du Sporting se souvient du championnat du NSRL (presque) comme si c'était hier. « J'ai assisté au premier match SS/Racing qui s'est déroulé en 1940 au Tivoli. C'était un peu un match France/Allemagne. Le public manifestait fortement son enthousiasme pour le Racing. Il était moins dangereux de le faire d'une façon ostensible pour la SGSS que pour le Racing car la Gestapo

106- AMS - Dossier Racing - 1946

107- Sport-Est du 30 mai 1947 - « Les propos du Vendredi »

108- Sport-Est du 13 septembre 1946

109- Sport-Est du 5 septembre 1947

surveillait de près le public. Ceci dit, les joueurs qui étaient à la Sportgemeinschaft SS n'ont jamais fait de politique. Les Allemands pas plus que les Alsaciens. D'ailleurs les Allemands n'y pouvaient pas plus que les Alsaciens de se trouver dans cette galère. Ils n'ont dû, a mon avis, qu'à leur statut d'excellent footballeur allemand basé à Strasbourg de se retrouver aux SS. On connaissait évidemment tous les joueurs de l'ancien Red Star et surtout ceux de notre génération puisqu'ils ont failli renouveler en 1938 l'exploit qu'avaient accompli les Juniors du Sporting l'année précédente. C'étaient des gars propres. Ils n'avaient aucun sentiment germanophile, à fortiori aucun pour les SS ! »[110].

Robert Schneider (classe 1923) connaît son heure de gloire, lors de ce fameux match SS/Racing dont vient de parler Jean Debus, en remplaçant à l'aile droite du Racing l'International Fritz Keller parti depuis une semaine à la SGSS. « Ca m'a fait tout étrange d'avoir comme adversaire direct Armand Voillet que je connaissais depuis longtemps puisqu'il a fait partie du groupe de gamins qui ont fait leurs premiers pas de footballeurs au « Waiseplätzel », c'est-à-dire sur les prés jouxtant l'orphelinat. Là, nous avons disputé nos premiers matchs de quartiers, avant même d'être licencié dans un club. Puis, un peu plus tard, minimes ou cadets, les uns optèrent pour le Racing, les autres pour le Red Star. J'ai choisi le Racing, tout simplement parce que nous habitions plus près du Racing que du Red Star. Vous voyez ce qui a pu décider d'appartenir ou non à la fameuse Sportgemeinschaft SS en 1940. Le maillot avec le logo SS sur la poitrine que portaient les copains du Red Star, j'aurais donc pu le porter, moi aussi. Nous étions à la même école, puis au même collège, nous avons tous été éduqués dans le respect de la France et nous savions qu'il n'y avait aucune différence entre nous. D'ailleurs, on se rencontrait en semaine dans les cafés de Neudorf mais on ne parlait pas ou si peu de football. On connaissait leur malheur, on savourait, si je puis dire, d'y avoir échappé. Pour preuve qu'aucun des jeunes du Red Star n'avait de la sympathie pour les Allemands, il faut que je vous raconte l'histoire de la convocation à « l'Arbeitsdienst », ces semaines de préparation militaire avant l'incorporation pour de bon. Nous avons donc eu notre ordre de convocation et nous n'y avons pas répondu immédiatement. Dans le groupe des Neudorfois, il y avait autant de gars du Red Star que du Racing. Ils n'ont pas eu de chance, c'est tout. Aucun ne s'est affiché politiquement. Tous sont restés des copains pour moi, même Fritz Keller qui à mon avis n'a rejoint la SGSS que parce qu'il n'avait plus d'emploi après la suppression du professionnalisme. Or, il avait une femme et des enfants et les Allemands lui ont procuré un emploi à la Ville de Strasbourg.

Je voudrais dire aussi un mot de l'ambiance des matchs contre la SGSS. J'ai aujourd'hui 84 ans et ai lu parfois des choses qui ne sont pas très justes. Croyez-moi, en 1940 avec des Allemands triomphants, avec plus d'une fois les véritables SS dans les tribunes (Wagner, Ernst, Lohse le Chef des SS à Strasbourg) peu de gens osaient manifester leur antipathie vis-à-vis de la SGSS, sinon ça pouvait être prétexte pour un internement à Schirmeck. C'était une période difficile. On s'en est sorti assez bien finalement »[111].

En plus des témoignages, il y a des faits et ceux-ci sont incontestables sur le plan de la correction morale du football alsacien : jamais il n'y a eu une seule dénonciation entre footballeurs, preuve la plus tangible de relations propres durant toute l'annexion. Et même avec les « Gastspieler » allemands et réciproquement. « Walter Reich était devenu un coéquipier, un vrai » dit Rimmely, le capitaine des SR Colmar. « Les Alsaciens ?... Bien sûr que nous savions qu'ils étaient français de coeur ! Mais le football lie les hommes et les footballeurs ne sont pas des salauds. Vous me voyez aller dénoncer mon gardien de but ou mon avant-centre ? Mais j'aurais pu les dénoncer tous après les confidences qu'ils m'avaient faites ! Non, c'était impensable. Même les recrues de passage du régiment Goering n'auraient pas trahi un de leurs coéquipiers alsaciens. J'étais officier allemand. Je venais de Kiev à Colmar en avion pour jouer au football ! » répond celui qui évoluait effectivement à la pointe de l'attaque colmarienne en lors de la saison 1942/1943.

Finalement, c'est l'Alsace elle-même, celle de ces dix ou quinze dernières années, qui s'est fait le plus de mal dans ce dossier du football sous l'Annexion. Un article de type journalistique par ci, un autre qui se veut historique mais qui n'est basé que sur un témoignage accommodant par là, et voilà des thèses émises, que d'aucuns ont recopiées ou plagiées, sans malheureusement avoir ouvert une seule page du vrai dossier.

---

110 - Entretien avec MM. Jean Debus et Raymond Giessner enregistré en décembre 2005

111 - Entretien avec M. Robert Schneider enregistré en janvier 2006

Partie V

La RECONSTRUCTION SPORTIVE et POLITIQUE du FOOTBALL en ALSACE

APRES 1945

CHAPITRE 9

Des traumatismes de l'après-guerre à l'Union Européenne de Football

Il faut attendre début 1950 pour assister à la reprise des rencontres de football entre clubs de l'élite allemande et française. Le match « Phoenix » de Ludwigshafen contre le Toulouse Football Club inaugure, le 4 février 1950, le mouvement de réconcialiation entre les footballeurs des deux pays. Le Racing Club de Strasbourg emboite le pas en se déplaçant à Muhlburg à la Pentecôte 1950. Les choses vont s'accélérer : en 1951, Edouard Kunkelmann, le premier Allemand de l'après-guerre signe au Racing Club de Strasbourg et au même moment l'on évoque la création du « Union Européenne de Football » dans la foulée de « l'Union Européenne », politique celle-ci avec la création du Conseil de l'Europe à Strasbourg en 1949. Comment en est-on arrivé à cette réconcialiation alors que l'Allemagne était encore exclue de la scène du football mondial il y a peu de temps ? Le mouvement politique européen de Strasbourg est-il pour quelque chose dans la construction de l'UEFA ?

I- Second retour à la France dans un contexte de drames de toutes sortes

Eté 1945 : le même élan patriotique qu'en 1918

Le 19 mars 1945, l'armée allemande est repoussée au-delà de la Lauter par l'Armée du Maréchal de Lattre, la mission étant principalement réalisée par la 3e Division d'Infanterie Algérienne commandée par le Général Guillaume. Le football alsacien opère aussitôt un nouveau changement de nationalité, le troisième depuis 1918.

Sur un plan politique, les choses vont vite. Le 24 mars, « les Ligues sportives d'Alsace sont invitées à faire connaître au Commandant Schumacher, Directeur régional des Sports, Bâtiment Esca, rue des Pontonniers à Strasbourg, le nom et l'adresse de leur président ou de leur représentant actuel »[1]. Le 1er avril, la « Commission Sports et Jeunesse » du « Comité de la Libération du Bas-Rhin » émet un certain nombre de vœux[2] :

« 1- la création en France de fédérations uniques pour chaque branche sportive,

2- l'attribution de la priorité pour les subventions financières aux sociétés dissoutes pendant l'annexion (sociétés de la FSGT et de l'AGR),

3- l'intervention auprès des pouvoirs intéressés afin que l'Education Physique soit rendue obligatoire dans toutes les écoles et classes,

4- l'introduction de la natation obligatoire dans les endroits pourvus de piscines ».

Le 4 avril, « les associations ou groupements sportifs, dont les biens ont été bloqués ou mis sous séquestre après le 16 juin 1940, sont invités à se faire connaître »[3]. A partir de juin s'organisent les retrouvailles avec la France : le 9, à l'occasion du 1er anniversaire du Débarquement en Normandie, « le tout Strasbourg sportif se déplace à la Meinau » pour voir le Racing Club de Strasbourg rencontrer une sélection de l'Armée de Terre comprenant des joueurs profes-

1- DNA du 24 mars 1945

2- DNA du 1er avril 1945

3- DNA du 4 avril 1945

sionnels comme Bastien, Pironti et Vandooren. La rencontre est placée sous le patronage du Commissaire de la République à Strasbourg et du Gouverneur Militaire de la 10ème Région. Le 17 juin, dans le cadre de la « Fête de la Résistance Française », Strasbourg « brûle les derniers vestiges nazis »[4] et le Racing Club de Strasbourg rencontre à la Meinau, son grand frère et modèle de toujours, le Racing Club de Paris, un match qui présente un intérêt plus patriotique que sportif.

Dans le Haut-Rhin, les évènements se déroulent à l'identique. Le 11 mars, le CA Mulhouse, le FC Etoile Mulhouse et le FC Morschwiller donnent la réplique à des équipes militaires[5]. Le dimanche suivant à Guebwiller, le FC Colmar rencontre une équipe militaire dans laquelle évoluent deux Racingmen : Couard du RC Paris et Woehl, le futur Strasbourgeois. Le 1er avril, le FCM se mesure à la formation du « 3e Régiment de Zouaves ». Le 8 avril, le club de Bourtzwiller accueille le FC Rouen dans une ambiance très patriotique. Pour le club mulhousien la rencontre « constitue la reprise des relations avec les grandes équipes de l'Intérieur »[6]. Puis, l'équipe du « Génie d'Afrique » est invitée au Tournoi du FCM. Fin mai, est créée, en football et basket, la « Coupe de la Libération », de même que se déroule « La Journée de Libération » en athlétisme[7]. On se croirait aux plus forts moments patriotiques de fin 1918.

Mais le signe le plus fort du football alsacien revenu dans le giron du football français vient de Londres. Le 26 mai 1945, l'Angleterre rencontre la France à Wembley, une rencontre amicale entre deux Alliés de la guerre qui vient de s'achever victorieusement pour eux. Sur le banc des remplaçants est assis l'ex-racingman Alfred Dambach, suppléant de Julien Darui. Sur le terrain, un Alsacien est le héros de la journée : deux ans après avoir fui l'incorporation de force, Oscar Heisserer, qui rejoue depuis peu pour le RC Paris, égalise pour la France à 2-2 à la dernière seconde du match. Capitaine des Tricolores, en plus buteur décisif par ce but qui permet à la France d'arracher le plus prestigieux match nul de son histoire jusque là, Oscar Heisserer incarne le retour du football alsacien dans le football français. Plus formidablement encore qu'Alfred Roth en 1920.

Angleterre - France 2-2 - 26 mai 1945

L'activité sportive va évidemment de pair avec les évènements politiques et militaires. Libéré plus tôt, le Haut-Rhin reprend le sport plus tôt. « Les matchs de football dominent le programme des manifestations sportives de ce dimanche. On ne peut que se réjouir de voir repartir le ballon rond d'un si bon pied » écrit « L'Alsace » le samedi 10 mars 1945. Le lendemain, le FC Mulhouse rencontre les SR Colmar et le CA Mulhouse est opposé aux voisins de la Société Sportive de Mulhouse-Dornach. Le dimanche suivant les SRC offrent l'hospitalité au FCM. Le 1er avril, Wittenheim reçoit l'AS Mulhouse et le FC Dornach les voisins du FC Etoile. Mi mai, démarre la « Coupe de la Libération » à laquelle participent Thann, Guebwiller, Montreux-Sports, Retzwiller, Saint-Louis, Hégenheim, Bollwiller, Dannemarie, Bourgfelden et des clubs mulhousiens (Red Star, Etoile, ASM, FCM, FC Dornach). Elle sera remportée le 23 juin par le FC Saint-Louis aux dépens du FC Dornach sur le score de 4-3. A ce moment, le football haut-rhinois est d'autant plus reparti que le FCM et les SRC ont confirmé leur participation au Championnat de France de 2e Division et que la « Commission de Football du Haut-Rhin » a tenu ses assises.

A Strasbourg, le football reprend le dimanche suivant la Libération totale et définitive de l'Alsace du Nord, le 25 mars par conséquent, par un premier entraînement du Racing et du Sporting Club de Schiltigheim et, au Tivoli, le match ASS/SR Hoenheim. Le 1er avril, le club phare alsacien dispute contre le FC Cronenbourg sa première rencontre depuis la Libération. Elle se termine sur le score de 13 à 1 en faveur des Meinauviens. Le dimanche suivant, ces derniers l'emportent 7-0 contre une « Entente de Strasbourg-Campagne ». « Pierre Waechter, Schwambach et André se parta-

4- DNA des 3, 9, 16 et 19 juin 1945

5- L'ALSACE des 10 et 13 mars 1945

6- L'ALSACE des 6, 7 et 11 avril 1945

7- L'ALSACE des 17 avril et 16 et 19 mai 1945

gèrent les lauriers » écrivent les DNA le 10 avril. Les trois anciens attaquants du Red-Star sont désormais Racingmen. Le 22 avril, les « maquisards » de Schweighouse se présentent à la Meinau, « une équipe bien sympathique dont 80% de l'effectif était réfugié dans le maquis » selon le journaliste des DNA, et le Strasbourg Olympique Club reçoit Cronenbourg. Le dimanche 28 avril est celui d'un « programme chargé » : le Racing est opposé à une Entente Neuhof/Graffenstaden, l'ASS aux Cheminots, le Sporting à Hoenheim et Cronenbourg à Koenigshoffen. Le 17 juin pour la « Journée de la Résistance », 12.000 personnes se pressent, dans un stade de la Meinau portant encore les stigmates des bombardements, pour assister à la confrontation des deux Racing. Les Parisiens l'emportent 4-1 mais peu importe le résultat, le football a repris et la liberté est retrouvée. Pour les amateurs de football, la rencontre est l'occasion de faire une ovation à Oscar Heisserer, le tout récent héros de Wembley, l'âme aussi du grand club strasbourgeois durant les difficiles moments de 1940/1943. Alors que la bande rhénane au sud et au nord de Strasbourg déblaie les ruines, résultat des terribles combats de l'hiver 1944/1945, le football sort timidement de la capitale alsacienne : Mars Bischheim, le FC Strasbourg 06 renouent avec le ballon rond, un peu plus loin Wolfisheim et Oberschaeffolsheim, encore plus loin, Schweighouse, Mommenheim, Niederbronn, Benfeld sont les premiers clubs de la campagne démontrant par leur reprise d'activité que le football alsacien est bel et bien vivant.

Retour à la Lafa

La vitalité du football alsacien est aussi démontrée par la remise en place rapide de ses structures d'avant-guerre. Les Assemblées Départementales du Bas-Rhin et du Haut-Rhin de la Lafa ont lieu les 1er et 8 juillet 1945. Après une saison sans activité footballistique, elles ont pour but, avant tout, d'élire de nouveaux comités. V. Schwartz (Faig) est élu Président pour le Bas-Rhin et G. Hecky (ASM) Président pour le Haut-Rhin[8]. Calmes et studieuses, elles sont suivies, le 22 juillet à Sélestat, par l'Assemblée Générale de la Lafa. Jacques Lambling et Aimé Gissy, le Président et le Secrétaire/Général d'avant-guerre, sont reconduits dans leurs fonctions. M. Rohr (FC Colmar) est élu Vice-Président, M. Stricker est appelé aux fonctions de Trésorier, Mrs Lausecker (Pierrots), Scheuer, Schumacher (FCM), Brunstein et Hoffmann (FCM), obtiennent les présidences des différentes Commissions Régionales : « Règlements et Qualifications » (CRQ), « Arbitrage » (CRA), « Jeunes » (CRJ), « Propagande et Coupe », « Amélioration du Football amateur et Sélections ». Comme membres sont élus Mrs Lang, Ostermeyer (Pfastatt), Heintz (Racing), Roth (ASS), Huberschwiller (Truchtersheim), Epp (Wittenheim), Knecht (Schweighouse) ainsi que les deux Présidents départementaux (Schwartz et Hecky), membres de droit. Par contre on apprend une triste nouvelle : Georges Lévy, l'ancien Président de la Ligue d'Alsace, est décédé à Auchwitz le 12 mars 1944 à l'âge de 63 ans

Pénurie de moyens matériels

Si les structures de fonctionnement sont prêtes pour démarrer la saison 1945/1946, les moyens matériels font, par contre, cruellement défaut. Dans la vie civile, un rationnement de nombreux articles de première nécessité et denrées alimentaires est en place et les protestations contre l'insuffisance du ravitaillement sont nombreuses. La situation fin 1945/début 1946 est dramatique au point que le Conseil Municipal de Strasbourg adopte le 10 décembre 1945 une motion demandant que « toute expédition de pommes de terre en dehors du département du Bas-Rhin soit interdite aussi longtemps que tous les Strasbourgeois n'en auront pas touché la ration de 100 kg par personne qui devait leur être allouée »[9].

Dans ces conditions, on peut imaginer aisément ce qu'il en est de l'équipement des sportifs. En football, la situation est si dramatique que la « Commission de Football du Bas-Rhin » soulève à son AG 1945 « le fait que les clubs voudraient jouer mais que pour ce faire l'on manque de ballons, de souliers et de maillots »[10]. D'où l'emploi de « bons pour chaussures ». Mais ils sont bien trop rares. « La Lafa a reçu 100 bons pour chaussures de football. En attribuant quatre paires à chaque club sinistré, on aurait pu en satisfaire 25. Or, bon nombre d'entre eux se demandent lesquels ont été les heureux bénéficiaires ». 49 clubs ont reçu 191 bons répond la Ligue et de citer les clubs bénéficiaires et leur dotation respective en bons donnant droit à des chaussures de football[11].

Malgré tout, les clubs se relèvent, transcendés par la volonté de renaître de cinq années de chaos. Ainsi, Drusenheim - un cas extrême car « village martyr » de la bouche même du Maréchal de Lattre - une localité détruite à 80% lors des terribles combats de l'hiver 1944/1945 mais qui voit son équipe de football reprendre son activité alors que les rues du village présentent toujours une image apocalyptique. « Il nous est agréable de signaler que la vaillante

---

8- La liste complète des deux Comités est donnée par les DNA du 3 juillet et L'ALSACE du 10 juillet 1945

9- DNA du 11 décembre 1945

10- DNA du 3 juillet 1945

11- DNA des 21 et 25 août 1945

équipe de Drusenheim, village sinistré, a repris son activité sportive en battant dimanche dernier une équipe mixte de Rountzenheim » indiquent les DNA le 13 septembre 1945, après avoir consacré, peu avant, une page spéciale aux souffrances endurées par la petite localité rhénane.

Drusenheim - mars 1945 : image d'apocalypse

Globalement, les restrictions perdurent encore toute l'année 1946. A l'orée de la saison 1946/1947, la Lafa porte à la connaissance des clubs[12]:

- « que les très nombreuses demandes de chaussures et ballons ne peuvent être satisfaites et qu'elles sont notées au fur et à mesure de leur entrée et que les attributions sont faites en conséquence dans la mesure du possible,
- que pour les maillots, culottes et bas, il est procédé actuellement à un recensement de ces articles en stock dans tous les magasins de sports de notre région et qu'une répartition normale est prévue pour décembre 1946
- que les bons d'achat pour filets de but ne sont délivrés qu'au vu d'une attestation d'un détaillant ou grossiste certifiant que les articles sont en stock dans son magasin. Les clubs qui en feront la demande sont priés de joindre l'attestation nécessaire ».

Devant le manque de filets de but et bien que le premier fabriquant de France soit la « Ficellerie et Corderie de Bischwiller », la Lafa autorise les clubs à user d'expédients et à confectionner eux-mêmes des filets métalliques. « Les filets de but en corde peuvent être exceptionnellement en fil métallique qui doit être en filets de fer galvanisés à mailles à articuler, ne présentant aucune partie formant aiguillon » dit une délibération de la « Commission de Football du Haut-Rhin »[13].

Si la situation générale est celle-ci, celle des clubs ayant subi des « Dommages de Guerre » est évidemment beaucoup plus difficile encore. Elle concerne les localités situées dans les zones de combats pour la Libération de l'Alsace et elles sont nombreuses du sud au nord de la région. Elles sont traitées pour les dégâts subis par les infrastructures sportives par faits de guerre à l'instar des autres « Dommages de Guerre ». En avril 1946, la Direction régionale de « l'Education Physique et des Sports » annonce que les procédures d'instruction des dossiers des sociétés sportives sinistrées sont, à présent, opérationnelles. La période où elles « ont payé de leurs propres deniers certaines dépenses provenant de la remise en état sommaire des installations endommagées » est donc révolue. La même circulaire met l'accent sur la réalisation d'équipements sportifs nouveaux. Les premiers devraient voir le jour à Strasbourg, Mulhouse, Colmar, Sélestat, Schiltigheim, Bischwiller et Munster et être financés par un rattrapage « des taux élevés de subventions qui avaient été alloués de 1940 à 1946 aux Département de l'Intérieur de la France »[14].

Drame humain

Pour l'instant, tout ceci n'est que projet et jusqu'au plein effet de l'aide Marshall (courant 1949), la situation des clubs restera chaotique. Ceci non seulement sur un plan matériel mais également humain. Ce n'est qu'à partir de 1946 que l'on peut véritablement « chiffrer » le vide laissé par la guerre dans certaines tranches d'âge. Selon les localités, ils

12- Sport-Est du 30 août 1946 - Partie Officielle - « Avis aux clubs »

13- Sport-Est du 20 septembre 1946 - Partie Officielle - « Séance Commission de Football du Haut-Rhin »

14- Sport-Est du 13 avril 1946 - Partie Officielle - « Dommages e Guerre »

sont colossaux. En 1946, à Schirrhein/Schirrhoffen, un village de 2.000 habitants, on dénombre « 18 joueurs officiellement tombés, 6 joueurs présumés tombés et 13 membres sans nouvelles ». Le correspondant du FC Cronenbourg cite des chiffres encore plus terribles : « Le « record », si l'on peut dire, n'est pas Schirrhein, mais Cronenbourg qui toutes proportions gardées est sans doute le club le plus éprouvé de notre région en ce qui concerne les pertes subies en joueurs actifs par suite d'évènements de guerre ». Et de citer nominativement les 29 joueurs tombés, disparus ou présumés tombés. « Et je ne cite ni les membres passifs, ni les absents dont on garde un peu d'espoir de les voir revenir prochainement » continue-t-il. « Je précise que 10 de ces joueurs ont été titulaires de l'équipe première en 1939 et 1940. Je n'ai nullement l'intention de chercher par là un prétexte motivant le classement précaire actuel du FC Cronenbourg, condamné dès maintenant à la descente. Mais je pense qu'en apprenant ces faits, ignorés par le grand public, on m'accordera qu'ils constituent quand même une certaine excuse pour obtenir des circonstances atténuantes. Malgré tant de difficultés le Comité du vieux FCC s'est remis à la tâche avec ardeur ». Le FC Eckbolsheim, autre club de la banlieue strasbourgeoise, connaît la même situation effroyable : 32 membres tués pendant la guerre ! A la Pentecôte 1949, le FCE honore ses victimes de la guerre en inaugurant un monument érigé en leur mémoire[15].

II- Le football alsacien dans l'embarassante affaire de la Sarre

C'est dans ce contexte fait de destructions et de drames qu'aucune autre région (hormis la Normandie pour les aspects matériels) ne connaît, que se place « le dossier de la Sarre », un sujet éminemment politique sur lequel le football alsacien se met assez vite en porte à faux par rapport à l'action diplomatique du gouvernement français. Il sera, en fin de compte, suivi dans ses positions par tout le football français, preuve du décalage entre les politiques et les sportifs. La démarche initiée par la Lafa ne peut se comprendre que par la situation difficile de l'Alsace dans ces années de reconstruction tant morale que matérielle et par le fort ressentiment de l'Alsace vis-à-vis de l'Allemagne. Alors que de très nombreux « Malgré-Nous » sont toujours retenus prisonniers dans les camps russes, la France, intéressée par les richesses du sous-sol de la Sarre confère à ses habitants un statut diplomatique spécial. Dans le football, les projets vont jusqu'à prévoir l'affiliation du football sarrois à la FFF. Un point de vue inacceptable pour les footballeurs des trois départements annexés pour qui les Sarrois sont des Allemands comme les autres, responsables à ce titre des malheurs qui viennent de les frapper. Une position embarrassante pour la diplomatie française qui voit moins clair dans cette affaire que les sportifs d'Alsace et de Moselle[16].

II-1
1945/1946 : la Lafa en symbiose avec la FFF

Après la capitulation sans conditions du 3e Reich le 8 mai 1945, l'Allemagne disparaît en tant qu'Etat. Les Alliés constituent quatre zones d'occupation et prennent en mains la souveraineté du pays. La Zone Française d'Occupation (ZFO) comprend le Pays de Bade (de Constance à Rastatt), une partie du Wurtemberg (sans Stuttgart), la Rhénanie, le Palatinat et la Sarre. Le statut d'occupation est confirmé par la Conférence de Potsdam. Elle définit un certain nombre de principes politiques et économiques à appliquer : limitation de la production industrielle, versement de réparations, décartellisation, dénazification, démilitarisation.

Les deux dernières actions concernent également le sport. Dans la ZFO, il relève du « Bureau de l'Education Physique et des Sports » dépendant de la « Division de l'Education Publique » au « Commandement en Chef Français en Allemagne » basé à Baden-Baden. « Dès l'entrée des armées alliées en Allemagne, les « Jeunesses Hitlériennes » et toutes les organisations de sport et d'Education Physique se trouvaient dissoutes conformément aux ordres du Haut Commandement Allié. A partir du 1er janvier 1946, des sociétés omnisports furent autorisées, d'abord provisoirement puis définitivement. Jusqu'en 1948, les associations sportives étaient administrées par les « Kreis und Landessportbeauftragte ». Fin 1948, les premières fédérations sportives régionales furent constituées. Elles tentent, à présent, de se transformer en fédérations nationales » résume une note des « Forces Françaises en France » en 1949. Dans le domaine des sports, elles ont pour mission de démilitariser et de dénazifier le « sport allemand » et d'animer le « sport français » puisque parmi les ressortissants français chargés d'administrer la ZFO, il y a de nombreux sportifs qui se groupent rapidement en « clubs français en ZFO ».

15- Sport-Est : des 23 et 29 mars 1946 pour Schirrhein et Cronenbourg et du 13 mai 1949 pour Eckbolsheim

16- Les développements qui suivent, quand leur source n'est pas indiquée expresémment, sont extraits des « Archives de l'Occupation Française en Allemagne » conservées au Ministère des Affaires Etrangères - Bureau de Colmar. Cotes consultées : AC RI 416, 417, 421, 422 pour la ZFO en général et 101 pour « Jeunesse et Sports » du « Haut-Commissariat », puis de la « Mission Diplomatique Française », plus particulièrement pour les relations France/Sarre

La démilitarisation et la dénazification du sport allemand sont confiées au « Service du Contrôle » dépendant également de la « Division de l'Education Physique ». « En Allemagne la tendance à considérer le sport comme un élément de la préparation militaire s'est toujours manifestée ouvertement. Il suffit de citer en exemples les « Turnvereine » de l'Allemagne impériale, les sociétés sportives d'après 1918 et la « Hitler Jugend » à l'appui de cette affirmation. Les sociétés sportives peuvent donc, par la volonté de leurs dirigeants, devenir de merveilleux centres de préparation militaire. A ce titre, elles méritent une attention toute particulière de la part du contrôle afin que puissent être décelées et enrayées les tendances militaristes qui pourraient s'y manifester ». D'où l'interdiction d'une série d'activités : parachutage, aviation, vol à voile, escrime, entraînement ou exercice militaire et paramilitaire, tir des armes à feu et les activités athlétiques à caractère militaire. De plus, dans un premier temps seules sont autorisées les rencontres dans une même province, puis entre provinces d'une même zone d'occupation. Les matchs entre clubs des trois zones d'occupation occidentales sont soumis à autorisation des administrations - américaines, anglaises ou françaises - concernées. « Exceptionnellement et pour satisfaire à des exigences soit politiques, soit techniques, des autorisations de rencontres, réunions ou conférences sportives interzones pourront être accordées par Monsieur l'Administrateur Général et sous réserve de l'accord préalable de l'autorité d'occupation de la ou des zones concernées » précise un rapport d'activité du service des sports français de juillet 1947.

« S'il s'avère relativement facile d'établir le degré de militarisation d'une société sportive, il est beaucoup plus délicat de découvrir l'état d'esprit et l'orientation donnés à cette association » dit, en 1949 encore, une note du « Contrôle » français. Toujours est-il que la dénazification est un objectif prioritaire. « Le maire de Baden-Baden m'a remis une liste des présidents des sociétés avec indication de leur position vis-à-vis du parti nazi. Ces renseignements sont évidemment sujets à caution et nous sommes sur le point de les vérifier. Ils nous permettront ultérieurement à maintenir ou à interdire certains de ces dirigeants » indique le « Service des Sports et de la Jeunesse » français dans un de ses tout premiers rapports en août 1945.

Ces nouvelles dispositions sont reprises dans la « Charte des Sports Allemands » « actuellement soumise à la signature des autorités françaises. Cette Charte n'intéresse que les adultes (hommes et femmes au-dessus de 20 ans). Les questions sportives et d'Education Physique concernant les mineurs sont, en effet, réglementées par un texte également à la signature des autorités françaises et portant organisation des associations de jeunesse » mentionne le rapport d'octobre 1945 de la « Section de la Jeunesse et des Sports » en ZFO. Le sport allemand est donc particulièrement « encadré » sur son territoire même. Par ailleurs, l'Allemagne et le Japon sont exclus de la Fifa en novembre 1945, cette décision interdisant toute relation entre les pays membres de la Fifa et les deux pays vaincus qui sont à présent entièrement isolés sur un plan international. Cependant, le sport allemand se relève assez vite. Le rapport d'avril 1946 du « Bureau des Sports » recense « 172 équipes en Bade jouant à l'intérieur des trois districts de Baden-Baden, Fribourg et Constance, 220 équipes de football et 40 de handball dans le Wurtemberg, 320 sociétés groupant 13 à 15.000 membres en Rhénanie, 54 clubs de football dans le Palatinat et 135 en Sarre ». En août 1946 sont arrêtées par le Gouvernement Militaire de Baden-Baden les modalités « d'une Coupe et d'un Championnat allemand de football en ZFO ». Les compétitions démarrent le 1er octobre 1946. Elles opposent les clubs répartis en deux groupes (Nord et Sud), le vainqueur de chaque groupe disputant la finale dans un match aller et retour. Le premier « Champion de la Zone Française » est le FC Kaiserslautern qui l'emporte contre Constance par 8-4, le 15 juin 1947[17].

Tous ces objectifs, visant la démilitarisation, la dénazification et la surveillance du sport allemand, ont le plein assentiment de l'Alsace sportive. Cette dernière sert, de plus, de point d'appui pour le « sport français » de la ZFO, chaque discipline étant affiliée et pouvant profiter des moyens de la ligue sportive alsacienne correspondante. Ainsi les footballeurs français de Bade et du Wurtemberg sont-ils rattachés à la Lafa le 26 juin 1948. « 24 clubs civils français de Freudenstadt, Reutlingen, Friedrichshafen, Solgau, Baden-Baden, Rastatt, Offenbourg, Fribourg, Donaueschingen, Constance, Seckingen, etc, étaient représentés au « Rathaus » de Baden-Baden où cette première réunion tint lieu d'AG. Tous les délégués, sans exception, se prononcèrent pour l'affiliation à la Lafa et élirent un Bureau provisoire présidé par M. Brémont du club « Jules Noël » d'Offenbourg. Le nouveau district se mettra au travail pour élaborer un calendrier pour un Championnat et une Coupe » indique « Sport-Est » le 28 juin. Les clubs de ce district de Bade/Wurtemberg, affiliés à la Lafa, ont la possibilité de rencontrer les clubs français de la Zone Nord (Palatinat et Rhénanie), non affiliés eux à la Lafa, dans la « Coupe des Nouvelles de France », du nom du journal diffusé auprès de la population des FFA.

Ce « sport français » présente pour le Commandement en Chef Français en France « une grande importance » et « il convient qu'aux yeux des Allemands qui les observent, les Français montrent des qualités sportives édifiantes, ce qui suppose de l'entraînement et des moyens ». Ce sur quoi les FFA peuvent compter de la part du sport alsacien et à un moment, fin 1947, où 2198 clubs de sports fonctionnent en ZFO regroupant 252.500 membres dont 162.000 actifs. Mais courant 1947 déjà, apparaissent des désaccords entre les instances du football alsacien et celles du football français. En toile de fond, un point de politique étrangère : les prétentions de la France sur la Sarre.

17- **Groupe de la Zone Nord :** FC Saarbrücken, VfB Neunkirchen, TuS Dudweiler, 1.FC Kaiserslautern, SG Pirmasens, FC Pirmasens, Phoenix Ludwigshafen, SV Mundenheim, VfR Frankenthal, Wormatia Worms, Mainz 05, SV Gonzenheim, Hassia Dingen, SV 101 Andernach, FC Idar, TuS Neuendorf, SV 45 Trier - **Groupe de la Zone Sud :** Rastatt, Offenburg, VfL Freiburg, VfL Konstanz, Reutlingen, Friedrichshaffen, Biberach, Schwenningen. L'information concernant l'obtention du titre de « Champion 1946/1947 » par le 1. FC Kaiserslautern figure dans le rapport d'activité du Service des Sports du 15 juillet 1947

II-2
La constitution sarroise du 15/12/1947 : futur point d'achoppement entre Lafa et FFF

Après une période d'occupation (1945/1947) « déjà orientée dans ce sens », la Sarre devient, fin 1947, un pays politiquement autonome mais rattaché économiquement à la France. La Constitution sarroise du 15 décembre 1947, qui est à la base des rapports entre la Sarre et la France, prévoit l'indépendance politique de la Sarre vis-à-vis du Reich allemand, l'exercice par la France des relations extérieures du nouveau « Territoire » avec les Etats étrangers et l'établissement d'une Union Economique, Douanière et Monétaire des plus étroites.

« L'Union Economique apporte à la France, dans la lutte pour son relèvement, une somme d'énergies considérable » dit une note du Haut Commissariat Français (HCF) en Sarre. « On pourra se faire une idée approximative mais suffisamment éloquente de la contribution que la Sarre est susceptible d'apporter à la France, par les quelques chiffres suivants : la production charbonnière sarroise est en gros du quart de la production française et la production de coke, à peu près de la moitié. En ce qui concerne la production de coke sidérurgique, la production sarroise est même supérieure à un sixième de la production française. Dans le domaine sidérurgique, la production sarroise, aussi bien pour la fonte que pour l'acier, est de l'ordre du 1/5e de la production française ».

Dans le domaine politique, tout tend par conséquent à donner aux Sarrois un statut privilégié vis-à-vis de la France. Un certain nombre de conventions signées entre les deux pays accorde aux Sarrois un statut préférentiel par rapport au droit commun auquel sont soumis les étrangers de France. Sur le plan international cet état de choses est concrétisé par le fait que les Sarrois, qui sont titulaires d'un passeport français (avec mention « Sarrois »), bénéficient de la même protection consulaire que celle accordée aux nationaux. De plus, la possibilité pour les Sarrois de se rendre en France sur simple présentation de leur carte d'identité « marque les liens incomparablement plus étroits entre la France et la Sarre que ceux existant entre la France et n'importe quel autre pays étranger ».

« Le sport indissociable des intérêts généraux de la France en Sarre »

« La France, loin d'avoir en Sarre la moindre pensée impérialiste, et soucieuse de ne pas agir dans un domaine qui dépasserait le rattachement économique, n'en a pas moins mené une action réfléchie tant dans le domaine matériel que sur le plan culturel » indiquent les services du HCF. Ainsi, le 15 décembre 1948, les Ministres des Affaires Etrangères et de l'Education Nationale français signent-ils un accord culturel avec le Gouvernement de la Sarre. Il ouvre les portes des universités françaises aux étudiants sarrois, crée en Sarre une Université Franco/Sarroise, établit des rapports culturels étroits, entre autres en matière de sports. L'article 8 de cet accord stipule : « Le Gouvernement de la République Française et le Gouvernement de la Sarre s'efforceront de développer les rapports entre les deux pays dans le domaine sportif. Les organisations sportives sarroises pourront se faire représenter au sein des fédérations sportives françaises qui les représenteront auprès des fédérations internationales ».

Pour l'Administration française en Sarre, « le problème sportif de la Sarre, indissociable du cadre économique, politique et culturel dans lequel il se pose et des intérêts généraux de la France en Sarre, se conçoit donc tout naturellement sous le double aspect de l'autonomie et du rattachement. Ces deux aspects ne sont contradictoires qu'en apparence car une autonomie intégrale de la Sarre dans le domaine sportif ne pourrait être qu'illusoire. Fort de l'expérience du passé (1919/1935), où l'orientation du sport sarrois vers l'Allemagne a été une des causes du plébiscite et un des moyens de réduire à néant cette autonomie par une absorption pure et simple, l'autonomie sarroise ne peut se concevoir dans la réalité des faits que par une affiliation, librement consentie et d'ailleurs désirée par les milieux dirigeants sportifs sarrois, aux organisations françaises dans la sauvegarde de leur vie propre et du particularisme local. C'est dans cet esprit, conforme à la fois à l'intérêt des deux pays et à la vocation de la France au sein d'une union européenne, que doit être envisagé le règlement de la question sportive en Sarre ».

Cette importance est confirmée par le Ministre des Affaires Etrangères, Robert Schuman, en personne. Voici ce qu'il écrit à son collègue, le Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports : « Un certain nombre de Ligues sportives sarroises ont l'intention d'adhérer aux Fédérations françaises correspondantes. L'époque au cours de laquelle les différentes Fédérations arrêtent le programme de leurs rencontres sportives approchant, il me semble que le Gouvernement français devrait mettre l'accord culturel en application, avant même sa ratification par l'Assemblée Nationale et donner son appui aux Ligues sarroises désirant entrer au sein des Fédérations françaises. J'ai donc l'honneur de vous demander de bien vouloir exposer aux Dirigeants de ces Fédérations la politique suivie par le Gouvernement et de solliciter leur concours. Je me permets de vous rappeler que notre politique a pour but de détacher le sport sarrois du sport allemand, détachement qui ne peut être réalisé que si le sport sarrois, qui ne peut vivre isolé, est rattaché au sport français ».

Tirer les leçons de la première période d'occupation

La France a donc compris les erreurs faites en Sarre au cours de la période d'occupation de 1919/1935. Le football était resté à l'époque dans l'organisation sportive allemande. Les clubs sarrois disputaient leur compétition dans le cadre du Championnat de « Rhein/Hessen/Saar » relevant de la Ligue d'Allemagne du Sud du DFB. Deux clubs sarrois - le FV Sarrebruck et le Borussia Neunkirchen - évoluaient régulièrement dans ce championnat. Ils rencontraient, par conséquence, pendant toute cette période les équipes de football de toute l'Allemagne. Les relations entre clubs sarrois et clubs français furent très peu nombreuses, une dizaine de matchs amicaux en quinze ans. Par contre, « la venue des équipes sarroises en Allemagne fut l'occasion de manifestations de sympathie des Allemands à l'égard des Sarrois. Une des raisons fondamentales de cet état de choses consiste dans le fait que la circulation des personnes entre Sarre et l'Allemagne était libre, alors que la circulation entre la Sarre et la France était soumise à réglementation et donc très limitée. Cet état de choses permettait non seulement le déplacement des joueurs mais également celle de la masse des supporters, ce qui revient à dire que les compétitions sportives permirent pendant toute la période d'occupation française en Sarre de 1919 à 1935, des échanges de personnes extrêmement nombreux, tant dans le sens Allemagne - Sarre que dans le sens contraire. Ces compétitions (Coupe et Championnat) étant suivies par une masse importante de la population, c'est sur cette masse que s'est exercée pendant toutes ces années l'influence des éléments nationalistes allemands, plus particulièrement après 1935 avec les moyens de propagande propres au régime hitlérien » rappelle une note du HCF.

Pour réussir le détachement du sport sarrois du sport allemand prôné par Robert Schuman, la Sarre bénéficie en 1945/1946 d'un traitement différencié des autres provinces de la ZFO. « A la fin de 1945, il n'y avait plus d'organisation, ni d'activité sportive en Sarre » précise encore l'auteur de la note ci-dessus. « Il fallait recréer un sport dont la pratique constituerait une bienfaisante diversion pour toute une jeunesse désorientée que les privations et l'abandon moral pouvaient conduire à des solutions de désespoir ; d'autre part, le sport se présentait comme un des plus puissants moyens de rééducation et constituait l'un des milieux les plus favorables à la pénétration de l'influence française en Sarre ».

De 60 en janvier 1946, le nombre de clubs omnisports passe à 260 en janvier 1948 groupant 68.000 membres (dont 20.000 footballeurs) affiliés au « Comité des Sports de la Sarre ». Jusqu'à son rattachement économique à la France, fin 1947, la Sarre participe aux compétitions de football de la ZFO. Lors de la saison 1946/1947, le FC Sarrebruck et le VfB Neunkirchen disputent le championnats de la ZFO et la saison suivante, deux clubs supplémentaires, la SG Völklingen et le SV Sarrebruck, se joignent à eux, le FC Sarrebruck étant sacré Champion de toute la ZFO.

Eviter l'isolement international du sport sarrois

Après le rattachement économique à la France et du fait de la séparation politique de la Sarre de l'Allemagne, les sportifs sarrois pouvaient se considérer menacés d'être isolés sur un plan international. « Dans ces conditions, le « Comité des Sports de la Sarre », avec l'appui du HCF, présenta dès le 5 novembre 1947, une demande au Comité National des Sports français en vue du rétablissement des relations sportives entre fédérations françaises et les organisations sarroises. Cette orientation fut approuvée le 15 mars 1948 par l'AG du CSR. Elle aboutit à un protocole d'accord portant sur quatre points :

1- Libre conclusion de rencontres **amicales** entre équipes françaises et sarroises,

2- Obligation d'obtenir pour la conclusion de ces rencontres **amicales**, d'une part pour les clubs français l'autorisation de la Fédération intéressée, d'autre part pour les clubs sarrois l'autorisation du HCF et celle du Comité des Sports de la Sarre,

3- Possibilité pour les clubs sarrois de reprendre des relations amicales avec les clubs des associations sportives étrangères affiliées aux diverses Fédérations Internationales, mais sous réserve de l'accord préalable des Fédérations Françaises intéressées,

4- Obligation pour les clubs sarrois de rompre toutes relations avec les Nations non affiliées aux Fédérations Internationales, dont l'Allemagne ».

Les modalités particulières d'application pour le football sont précisées « au siège de la FFF, le 29 avril 1948 ». Les matchs amicaux avec les clubs allemands restent autorisés jusqu'à la fin de la saison en cours et les quatre clubs sarrois participant au Championnat Interrégional de la ZFO sont pareillement autorisés à terminer l'épreuve de 1947/1948.

II-3
La réaction du football alsacien aux accords politiques

A Sarrebruck, le Colonel Grandval, Gouverneur Militaire de la Sarre, ne perd pas une seconde pour envisager la reprise des relations sportives franco/sarroises. Trop vite même puisque ses premières initiatives datent de début 1946, alors que la Sarre est toujours allemande et que son futur statut n'est de loin pas arrêté par les Alliés.

1946 : le HCH tâte le terrain

Le 7 janvier 1946, Grandval invite le « Stade Français » pour disputer un match de football en Sarre. « Votre demande n'a aucune chance de succès. Certes, si elle était faite directement à la FFF par M. le Gouverneur de la Sarre avec indication des motifs qui lui font souhaiter un tel match, la question pourrait éventuellement être reconsidérée mais en tout état de cause la Fédération se couvrirait auparavant en demandant avis au Ministère des Affaires Etrangères. Il nous apparaît, si vous souhaitez la venue de notre équipe, que le mieux serait de l'opposer à une sélection militaire française ou alliée. Ainsi toutes les difficultés seraient aplanies » répond le club parisien. Sur le même sujet, le Gouverneur Grandval s'adresse également à la Fifa. Or, le Président de la Fifa est Jules Rimet, qui est aussi le Président de la FFF et qui donc ne peut pas ne pas tenir compte des intérêts français en Sarre. D'où la réponse du 18 février 1946 dans laquelle on peut déjà deviner un futur traitement de faveur de la France à la Sarre : « toute relation entre éléments sportifs allemands et les autres nations doit rester suspendue mais en raisons des circonstances particulières que vous venez de m'indiquer je demanderai à la prochaine réunion de la Fédération Internationale - en avril ou en mai 1946 à Zurich - d'accorder une dérogation en ce qui concerne les rencontres au sujet desquelles vous m'avez écrit ». Le texte est alambiqué. Le Président Rimet agit vraisemblablement davantage en homme politique qu'en responsable d'une organisation sportive, tentant de ménager les intérêts des uns et des autres, de son pays en particulier, ajoutant pour expliquer le casse-tête qui est le sien « que la mesure si elle était prise devrait être étendue aux autres éléments d'occupation en France et la Fédération Anglaise y serait opposée ».

1947 : coup de force du HCH avec le match Sarrebruck - Reims

Il faut attendre la clarification politique entre les Alliés, qui démarre à la Conférence de Moscou en avril 1947, pour que les premières rencontres sportives entre clubs français et sarrois - qui sont toujours allemands mais que le HCH ne considère déjà plus comme tels - aient lieu. « Pour la première fois est envisagé d'une façon officielle une rencontre sportive franco/sarroise. A la suite de laborieuses négociations avec les Fédérations françaises, l'exclusif qui avait été jeté sur l'Allemagne et le Japon s'agissant des rencontres sportives internationales, a pu être levé pour la Sarre à titre tout à fait exceptionnel et dans des cas pour l'instant limités » indique une note du « Service des Sports » du Gouvernement Militaire de la Sarre. Sont programmés à Sarrebruck pour le dimanche de Pâques 1947 un match de handball féminin opposant Sarrebruck à Dijon et un match de football entre le FC Sarrebruck et le Stade de Reims, l'équipe en tête du Championnat de France professionnel de Division 1.

A ce moment, l'on attend plus que la réponse de Moscou sur la question du futur statut de la Sarre. Américains et Anglais, après avoir rejeté les prétentions de la France sur la Rhénanie et la Ruhr, ont confirmé leur approbation sur le rattachement économique de la Sarre à la France. Seule la Russie tarde à prendre position, pour mieux négocier vraisemblablement ses intérêts dans sa zone d'influence à l'est. Mais les évènements avancent inéluctablement dans le sens d'un détachement de la Sarre de l'Allemagne et d'un démembrement de cette dernière limité à la région sarroise. Un résultat qui ne plaît guère à l'Alsace qui considère que le marchandage des ressources du sous-sol de la Sarre ne mérite pas une quasi-intégration de ses habitants dans la République Française.

« La Sarre, problème français », titre Jean Knittel dans les Dna du 12 avril 1947. Et de développer le sentiment qui prévaut dans les trois départements annexés : « Nous pensons avoir dit dans le passé avec suffisamment de netteté l'opinion des populations de la frontière à propos du problème sarrois. Nous avons précisé que toute annexion faisant des Sarrois des citoyens français trouverait dans nos contrées la plus nette désapprobation. Alors que nous trouvons tout naturel que les livraisons de charbon sarrois soient mises à la disposition de l'économie nationale qui, précisément, souffre du manque de combustible ». Prévoyant un « Anschluss » de la Sarre à la France, l'éditorialiste ne manque pas de souligner « qu'il nous est difficile d'oublier qu'en 1935 les Sarrois ont préféré le nazisme à la France et malgré le fait que le pain blanc, les matières grasses et le vin rouge n'étaient pas, à cette époque, des raretés. Et nous n'oublions pas que les rares Sarrois qui, en son temps, désiraient être séparés du Reich ou rattachés à la France, se virent obligés de prendre le chemin de l'exil ou celui des camps de concentration ».

« A moins que vous estimiez que les Sarrois ne sont pas des Allemands... »

L'annonce du déplacement des professionnels de Reims à Sarrebruck le 27 avril 1947 choque l'Alsace sportive. « Quand on a la mémoire courte... » titre le service des sports des Dna le 23 avril. Et de dire à ses lecteurs : « Notez bien ceci : dimanche prochain, 27 avril 1947, le Stade de Reims, actuel leader du Championnat de France de football de la Division Nationale, se déplacera à Sarrebruck pour y rencontrer non pas une sélection du Gouvernement Militaire mais l'équipe première du « Fussball Club Saarbrücken », Champion 1946/47 de la ZFO en France et une des meilleures équipes d'Allemagne du Sud-Ouest. En d'autres termes, cette rencontre internationale, la première depuis 1939 entre Français et Allemands, signifie la reprise des relations sportives franco-allemandes. A moins que vous estimiez que les Sarrois ne sont pas des Allemands... Mais, si vous êtes de cet avis, je vous rappelle les chiffres du plébiscite du 13 janvier 1935 : Allemagne 91%, France 9% des votants. On oublie vite, même trop vite. On a déjà oublié Oradour,

les camps de la mort, on a oublié Ballersdorf, pour ne citer que quelques uns des crimes allemands. C'est pour cela que les sportifs de France et d'Alsace ne pourront qu'exprimer leur étonnement de voir se dérouler en 1947 une telle rencontre qui a été conclue par la section « Sports et Jeunesse » du Gouvernement Militaire de la Sarre ».

Ce même dimanche de Pâques, 27 avril 1947, le Racing Club de Strasbourg bat Angoulême 6-0 et se hisse en Finale de la Coupe de France. Curieuse coïncidence qui donne au football alsacien des raisons supplémentaires pour se faire entendre. Et à Forbach, la sélection de la Lafa bat celle de la Ligue de Lorraine devant l'état-major des deux ligues : MM. Lambling et Gissy pour l'Alsace, M. de Vienne, Président de la Ligue de Lorraine et Vice-Président de la FFF, accompagné de M. Jules Rimet. « Nous n'avons jamais vu un homme aussi embêté que M. Jules Rimet, Président de la FFF, dimanche dernier à Forbach » écrit non sans malice Aimé Gissy, témoin des évènements, le 2 mai dans « Sport-Est ». Il avait effectivement certaines raisons d'être tant soit peu effaré avec l'histoire qui lui arrivait. Pensez donc, la Fifa, dont il est également le Président, venait de décider solennellement que les pays affiliés à cette fédération ne reprendraient pas les relations sportives avec l'Allemagne. Et voilà qu'on allait l'emmener en Allemagne pour présider en Sarre une rencontre de football entre le Stade Rémois et le FC Sarrebruck. Le GM français en Sarre avait eu l'inspiration généreuse d'offrir aux Sarrois le spectacle d'un match de football franco/sarrois. Ceci cadrant dans le programme du rattachement économique de la Sarre à la France. Le Gouvernement Militaire avait donc dépêché à Reims et à Paris, le Chargé des Sports auprès dudit GM. Il obtint l'accord du Stade Rémois. Il fila donc sur Paris pour inviter M. Rimet à venir avec lui en Sarre présider une grande manifestation de propagande sportive. M. Rimet se laissa embarquer en compagnie de M. Chassaignes, Directeur du Cabinet du Ministre des Sports. Arrivé à Forbach dans la soirée de samedi, notre Président apprit avec stupeur qu'il s'agissait en réalité d'un match franco-allemand, ce qu'on lui avait caché jusqu'à présent. Grande fut sa stupeur. Mais elle fut plus grande encore lorsqu'on lui mit sous les yeux des extraits de la presse strasbourgeoise qui parla de ce match dans le sens que vous connaissez. Mais la consternation de M. Rimet atteignit son comble lorsqu'il lui fut donné d'entendre l'opinion des dirigeants des Ligues lorrains et alsaciens. Il continua néanmoins son voyage pour faire acte de présence à Sarrebruck mais promit de remettre les choses en place dès son retour.

Si d'aucuns ont trouvé les procédés de ces messieurs du GM pour le moins curieux, nous estimons quant à nous qu'ils anticipent par trop. Non content d'avoir eu Reims à Sarrebruck, ils ont également fait pression sur le Stade Français pour qu'il vienne à son tour faire une démonstration en Sarre. Bien plus, nos militaires préconisent et proposent dès maintenant la création d'une Ligue de Football de la Sarre, rattachée à la FFF. Ceci constituerait le premier pas, selon eux, pour un rapprochement idéologique et spirituel des Allemands de la Sarre avec la France. Plus tard on arrivera bien à faire participer une ou plusieurs équipes allemandes de la Sarre au Championnat de France pro ou amateur.

J'ai l'impression que ces messieurs du GM de la Sarre sont de petits utopistes. Tant au point de vue politique que sportif. Croire que les Allemands de la Sarre seront un jour de bons Français, c'est une première illusion. Et croire que les sportifs français accepteront dans leur maison des clubs allemands de la Sarre, c'en est une autre. Car il doit tout de même rester des Français de bon sens qui ont tiré une leçon définitive de l'histoire des relations franco-allemandes depuis la première invasion qui remonte à 1870 ».

Le Colonel Grandval n'a certainement rien d'un utopiste mais son rôle est de tout tenter pour amener la Sarre dans le giron de la France et pour ce faire aucun moyen n'est de trop. Mais après la victoire rémoise (5-3), il prend vite conscience que le football ne jouera pas le rôle qu'il attendait de lui, du moins pour l'instant. En effet, le 14 mai 1947, le Directeur des Affaires Administratives du GM lui fait « constater, après les deux premières rencontres sportives franco/sarroises, l'absence totale d'esprit sportif et de tenue du public sarrois dont la frénésie chauvine rappelle de façon fâcheuse les manifestations des foules à l'époque d'Adolf Hitler ». Et de conseiller « dans l'état actuel des esprits et tant que l'éducation des Sarrois n'aura pas été faite, de mesurer avec prudence la cadence et l'organisation des rencontres franco/sarroises qui risquent de réveiller chez les Sarrois un particularisme, sinon un antagonisme qu'il est sage de ne mettre en branle qu'avec la plus extrême prudence ». Un avertissement donné par les Sarrois eux-mêmes, soit l'inverse du résultat escompté.

En Alsace, « l'Association des Rédacteurs Sportifs du Bas-Rhin » va jusqu'à prendre une position officielle[18]. Elle rappelle :

1) « La décision de la Fifa de ne pas reprendre les relations sportives avec les clubs allemands,
2) la décision du CIO de ne pas accepter la participation de l'Allemagne aux JO de 1948,
3) les incidents qui se sont produits au cours des matchs entre des équipes anglaises et allemandes, incidents suivis d'une interdiction par l'autorité militaire anglaise de jouer contre les Allemands,
4) que la paix n'est pas encore signée avec l'Allemagne.

18- Sport-Est du 9 mai 1947

Elle estime :

1) « que l'occupation militaire d'un territoire ennemi n'implique aucune obligation de fraternisation,

2) que les Sarrois ont, en 1936, clairement manifesté leur désir d'être considérés comme des Allemands,

3) que la population alsacienne, qui a eu particulièrement à souffrir du joug allemand, ne pourrait concevoir la reprise des relations sportives, quand les plaies de la guerre sont encore à vif et que la haine envers l'oppresseur d'hier ne s'est pas encore apaisée.

L'Association des Rédacteurs Sportifs du Bas-Rhin, se basant sur l'opinion publique des départements frontaliers et craignant des répercussions nuisibles à la cause sportive, estime prématurée, inopportune et dangereuse la reprise des relations sportives entre la France et l'Allemagne et demande à la FFF d'interdire strictement à tous les clubs affiliés de conclure des rencontres avec des équipes allemandes ».

Il n'y aura plus de sitôt de rencontre sportive entre clubs français et sarrois. Le moment était particulièrement mal choisi pour les populations des trois départements recouvrés qui, à ce moment, attendent toujours le retour de nombreux des leurs, encore prisonniers des Russes, une situation qui n'en est qu'à ses débuts et qui va durer au-delà de 1950. Les « Avis de Recherche » sont encore nombreux, surtout dans « Malgré-Nous », le journal de « l'Association des Déserteurs, Evadés et Incorporés de Force ». Ainsi l'avis, un parmi d'autres, dans l'édition d'avril 1947 : « Quel camarade pourrait nous donner des renseignements sur le sort de XX, né le 24-2-1911 à Dornach. Incorporé de force le 16-11-1944 au Grenadier Ersatz und Ausbildungsbataillon nr 479 à Landsberg, Warth. Envoyé au front à l'Infanterie-Geschütz Ersatz und Ausbildungskompagnie, Kaserne Alversleben-Crossen a.d. Oder le 2.1.1945 ».

Ce qui fait dire dans le même Bulletin au Général Touzet du Vigier, Président d'Honneur de l'ADEIF du Haut-Rhin : « N'y aurait-il qu'un seul de nos frères resté dans un camp de la vaste Russie, il faut le retrouver, c'est notre devoir ». Une tâche à laquelle s'attelle le nouveau Ministre des « Anciens Combattants et Victimes de Guerre », M. François Mitterrand « convaincu qu'il reste des Alsaciens et Lorrains en captivité alliée. Le prédécesseur de son prédécesseur, M. Casanova, pour ne pas le nommer, prétendait, lui, qu'il n'en restait plus. Il est donc logique qu'il n'ai rien fait »[19].

La recommandation de ne pas renouveler dans l'immédiat de rencontres sportives franco/sarroises est observée tout au long de l'année 1947. Fin 1947, le GMS émet de nouvelles idées : création d'une « Ligue de Football de la Sarre » affiliée à la FFF, organisation de stages d'entraîneurs animés par les instructeurs de la FFF, adhésion du FC Sarrebruck au Championnat de France professionnel de Division 2. L'interlocuteur sur ces différents points étant le nancéen M. de Vienne, ce dernier, connaissant parfaitement les sensibilités qui se sont fait jour en Moselle, répond le 19 décembre 1947 pour la FFF sur les deux premiers sujets : « De l'avis de quelques âmes timorés, la chose ne pourra se réaliser que, lorsqu'à côté du rattachement économique de la Sarre à la France, il y aura une administration purement française en Sarre et que le territoire sera nettement détaché de l'Allemagne et de son influence ». Quant au projet de faire participer du FC Sarrebruck au Championnat de France Professionnel, il est transformé dans une sorte de « tournée de propagande en France, les matchs retour ayant lieu à Sarrebruck ».

Avril 1948 : reprise officielle des rencontres sportives franco-sarroises

Ces « quelques rencontres », tous sports confondus, « qui ont pu avoir lieu à titre exceptionnel en 1947 » se multiplient fortement en 1948. D'abord, parce que sur un plan international, les positions vis-à-vis de la Sarre se modifient. En août et en octobre 1948, la boxe et le handball sarrois sont réadmis dans leurs Fédérations Internationales, en football la Fifa décide de faire un premier pas en levant, le 17 avril 1948, « l'interdit prononcé contre l'Allemagne, mais en athlétisme la Sarre reste exclue de toute reconnaissance internationale, l'IAAF décidant, en août 1948, « l'interdiction à ses Fédérations affiliées d'entretenir avec l'Union d'Athlétisme de la Sarre des relations sportives » et justifiant sa position en disant « tant que le traité de paix ne sera pas signé, la Sarre doit être tenue pour une partie de l'Allemagne ».

Ensuite, parce que le rattachement économique à la France est opérationnel, ce qui permet au HCH de faire passer l'idée que la démilitarisation et la dénazification du sport sarrois sont en voie d'achèvement : « Les conceptions libérales introduites dans le sport, libre détente dans une atmosphère de camaraderie et de correction ont été favorablement accueillies et ont remplacé le sport d'Etat orienté vers des buts politiques. L'influence française, l'influence du monde commence à pénétrer maintenant les couches de la jeunesse et les milieux dirigeants ».

Mai 1948 : le discret déplacement du Racing Club de Strasbourg en Sarre

Ainsi à la suite d'une dernière réunion de travail, le 9 avril 1948, le Comité des Sports Sarrois et la FFF décident à Paris « la reprise officielle des relations sportives de football qui aura lieu à Sarrebruck, le 6 mai 1948, par le match FC Sarrebruck contre FC Nancy. Parallèlement aura lieu à Neunkirchen une rencontre entre le Racing Club de Strasbourg et l'équipe locale. Ce soir déjà à Sarrebruck, le FV Sarrebruck rencontrera le Racing Club de Strasbourg et le FC Metz

19- « Malgré-Nous » - Bulletin de mars 1947

le 9 mai. Toute une série de matchs opposant les équipes françaises et sarroises ont déjà été conclues. Une réunion importante de cyclisme aura lieu le 17 mai à Sarrebruck et le Tour de France passera à Sarrebruck au cours de l'étape Strasbourg - Metz».

Si la participation du FC Nancy se comprend assez aisément (Lille, de son côté, reçoit le FC Sarrebruck le 7 juin), celle du FC Metz et du Racing Club de Strasbourg est plus surprenante. Car le déplacement du club professionnel de chacun des deux départements «annexés» est effectif, ce qui démontre une position contraire des clubs professionnels de celle du football amateur alsacien et mosellan. Comme gêné, «Sport-Est» livre une information minimum le 3 mai: «Le Racing en Sarre. Mercredi le 5 mai l'équipe pro du RCS rencontrera à Sarrebruck l'ASV Saarbrucken en un match exhibition, le soir à 17H30. Le lendemain à Neunkirchen, la même équipe du Racing sera opposée à un adversaire plus fort, le VfB Neunkirchen (anciennement Borussia Neunkirchen) figurant parmi les premiers du classement». Gêné et vraisemblablement pas très heureux de l'initiative car le journal sportif, «Bulletin officiel de la Lafa» et qui est dirigé par Aimé Gissy, le Secrétaire-Général de cette même Lafa, ne consacre pas un mot au déplacements des Meinauviens en Sarre. Tout juste donne-t-il - en une ligne dans ses éditions des 7 et 10 mai sous la rubrique «Matchs Internationaux» - ceux de Nancy à Sarrebruck et à Neunkirchen et de Metz à Sarrebruck. Mais le boycott de la presse alsacienne est assez général sur le déplacement du Racing. Par contre et comme pour mieux traduire sa désapprobation, «Sport-Est» souligne une politique qui lui sied davantage, celle de tous ces clubs alsaciens (dont le Racing) rendant visite aux clubs français en ZFO. Ainsi rend-t-il hommage à l'ASPTT Strasbourg «qui vient de vivre de magnifiques journées en compagnie de nos valeureux soldats du «Club Français Tyrol-Voralberg». Ces militaires portent nos sociétés sportives en si grande estime que nous considérons comme un devoir de les en remercier de tout cœur. L'œuvre qu'ils accomplissent avec tant d'amour national ne peut être que profitable à la cause française tout entière»[20]. Une démarche très différente que d'aller en Sarre...

Le FC Sarrebruck en Championnat de France ?: le Ministère des Affaires Etrangères s'en mêle

Malgré la venue des clubs professionnels de Nancy, Metz et Strasbourg, Gilbert Grandval mesure la tâche qui l'attend. Le 12 juin 1947, il adresse un télégramme au Quai d'Orsay. «Votre Excellence n'ignore pas l'importance que revêt en Sarre le problème des sports et notamment celui du football. Nous n'avons cessé, depuis le 27 avril 1947, date de la première rencontre franco-sarroise à Sarrebruck, de faire tous nos efforts pour créer des liens entre le sport français et le sport sarrois et de détacher ce dernier du sport allemand» écrit-il au Ministre des Affaires Etrangères, Robert Schuman. Et de lui proposer l'étape suivante de son plan: l'admission du FC Sarrebruck au Championnat de France Professionnel de Division 2, ce qui ne sera pas une mince affaire car si «le Président Rimet et Monsieur de Vienne sont tout à fait d'accord, ils se heurtent malheureusement à une opposition émanant de certains dirigeants sportifs». Outre les dirigeants du football alsacien et mosellan est cité nommément «le Directeur Départemental des Sports de la Moselle qui s'est permis d'adresser au Directeur Général de la Jeunesse et des Sports au Ministère de l'Education Nationale, une lettre dont le moins que l'on puisse dire qui est qu'elle est en contradiction formelle avec la politique d'une Gouvernement d'une part et avec la réalité des faits, d'autre part». Et il en appelle à l'intervention de Robert Schuman auprès du ministre de l'Education Nationale auquel le Secrétariat de la Jeunesse et des Sports est rattaché.

Grandval s'adresse également à Jules Rimet en insistant afin «que le bon sens et la saine tradition française l'emportent sur l'acharnement stérile et l'esprit de revanche. Voici tout près de trois ans que je suis en Sarre et nul n'est mieux placé que moi pour savoir ce qui peut être fait dans ce pays et quelle place l'influence française peut s'y tailler, notamment grâce aux sports». Et il ne manque pas d'ajouter: «Quant aux réticences mosellanes, je me permets de signaler que je connais bien la question et que si on ne la sort pas du cadre purement sportif ou purement humain qui doit être le sien, **il n'y a pas de problème».**

En véritable mosellan, Robert Schuman sait les embûches qui sont sur le chemin devant mener le FC Sarrebruck en championnat de France. «Il m'a été donné d'entendre écrit-il que cette admission serait fort mal interprétée dans nos départements recouvrés et donnerait lieu à des commentaires peu favorables au Gouvernement. Tel serait l'avis formel des autorités municipales (Metz, Colmar, Strasbourg, etc...) qui ont adressé récemment une réponse négative à M. le Haut-Commissaire en Sarre au sujet des rencontres de sportifs sarrois et alsaciens ou lorrains, disputant des épreuves de natation. La population, dans sa grande majorité, partagerait les sentiments de ses édiles». Et il ajoute la mention manuscrite: «j'estime en résumé qu'il me parait difficile d'exercer une pression sur les organisations sportives qui devront agir en toute liberté et spontanéité».

Dans ces conditions, la FFF trouve une solution intermédiaire, celle consistant à faire disputer, au cours de la saison 1948/1949, une sorte de Championnat de France in/officiel au FC Sarrebruck, celui-ci rencontrant en match amical (aller et retour) chaque dimanche le club exempt de la Division 2 professionnelle française. Entre le 1er août 1948 et le 6 juin 1949, les clubs de football sarrois disputent 176 matchs (112 en Sarre et 64 en Francė) contre des équipes françaises dont 117 de la Ligue de Lorraine et 9 de la Ligue d'Alsace, 55 de ces 176 rencontres ayant lieu entre clubs professionnels français et sarrois et pour plus de la moitié dans le cadre de ce championnat de France «bis» de

20- Sport-Est du 12 avril 1947 - Editorial de Henri Traen

seconde division dont le FC Sarrebruck serait sorti vainqueur. Autrement dit, le FC Sarrebruck aurait été Champion de France de Division 2 si une véritable comptabilisation des résultats avait eu lieu et le championnat disputé dans sa forme la plus officielle !

1949 : la FFF mise hors-jeu par tout le football français

« Ce stade des rencontres amicales ne peut se concevoir que comme une étape de la renaissance du sport en Sarre » dit une note du GMS du 15 juin 1949. « C'est pourquoi, il est nécessaire d'assurer aux compétitions un niveau plus élevé. Cette évolution est d'autant plus nécessaire qu'à l'inverse de ce qui s'était passé pendant la période de 1919/1935, la circulation des personnes entre la France et la Sarre est libre (tout au moins pour les nationaux sarrois), alors que le franchissement de la frontière en direction de l'Allemagne est strictement réglementé et limité ». A ce premier argument qui, pour le GMS, plaide en faveur d'une affiliation des équipes sarroises à la FFF, s'en ajoute un second : celui « de l'impossibilité actuelle d'envisager une reconnaissance directe d'une Fédération sarroise par la Fifa » et par conséquent l'impossibilité des clubs sarrois d'élargir leur rayon d'action et de rencontrer des clubs des 65 pays affiliés à la Fédération Internationale à ce moment là. Surtout que la réadmission de l'Allemagne et du Japon avance à pas de géant.

Mais en 1949, le GMS donne au dossier du football sarrois une toute nouvelle dimension. Pour le Colonel Grandval, il ne s'agit plus seulement d'affilier le FC Sarrebruck au football français mais l'ensemble du football sarrois, professionnel et amateur. Le 4 juin 1949, sans mâcher ses mots, il s'adresse à nouveau à Robert Schuman et n'hésite pas à écrire au chef de la diplomatie française : « jeudi dernier, M. André Morice, Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, venait de recevoir de Votre Excellence une lettre dont je n'avais pas connaissance et dont les termes étaient diamétralement opposés à ce qui avait été formellement convenu. Elle appelle de ma part les observations suivantes ». Et dans l'énumération des cinq points sur lesquels Grandval marque son désaccord avec Schuman, figure celui-ci : « Il n'est plus question de « l'admission du Football Club de Sarrebruck à la Fédération Française de Football et au Groupement des Clubs Autorisés », mais bien de l'adhésion de la Ligue Sarroise de Football à la Fédération Française de Football. Il s'agit là d'une précision technique fort importante ».

Plus politique que technique, à vrai dire... Pour le GMS, des clubs comme le VfB Neunkirchen et SV Sarrebruck pourraient évoluer en Championnat de France Amateurs, la sélection des « Cadets de Sarre » « participer aux tournois nationaux et internationaux des Ligues de la FFF », les jeunes sarrois au prestigieux « Concours du Jeune Footballeur » de la FFF, les entraîneurs et les arbitres sarrois « avoir accès aux stages de perfectionnement organisées par la FFF », l'Organisation Sportive Scolaire et Universitaire admettre « les organismes sarrois correspondants », la sélection amateurs de Sarre participer à la « Journée des Ligues » de la FFF, et même rencontrer « des équipes B des diverses Fédérations nationales ».

S'agissant d'affilier, à présent, également les plus petits clubs de Sarre, les choses prennent une nouvelle tournure. Pour les points du « plan Grandval » intéressant la FFF, il est prévu qu'ils soient avalisés à l'AG de la FFF fixée au 23 juillet 1949. D'où une « course à l'affiliation » au cours des mois de juin et juillet. Le 22 juillet, date limite fixée aux clubs sarrois pour manifester leur décision d'adhérer à la FFF, quatorze clubs, outre le FC Sarrebruck, ont répondu positivement : FC Ensdorf, SV Sarrelouis, SV Merzig, SV Losheim, FC Bettingen, VfB Dillingen, SV St. Ingbert, Athletik Sportverein Sarrbrücken, VfB Neunkirchen, Sportclub « Halberg » Brebach-Neufechingen, FC Homburg, FC Roden, FC Fraulautern, FC St. Ingbert. Un résultat considéré « évidemment comme très peu » par le Cabinet du Haut-Commissaire qui rajoute cependant « Aujourd'hui et demain une cinquantaine d'AG auront lieu parmi les clubs qui nous sont favorables. Il est hors de doute qu'une bonne moitié vont adresser leur demande dans les jours qui vont suivre ».

Le samedi 23 juillet 1949, jour de l'AG de la FFF, le calendrier de la saison 1949/1950 du Championnat de France professionnel de la Division 2 est connu. Le FC Sarrebruck en fait partie et est appelé à jouer avec Rouen, Besançon, Alès, Nantes, Monaco, Le Havre, Angers, Cannes, Béziers, Nîmes, Lyon, Troyes, Valenciennes, Marseille 2, Le Mans, Toulon, Amiens et le CA Paris. Ce Conseil National 1949 ne se présente pas sous les meilleurs auspices sur la question du football sarrois. En effet, à la fois les clubs de la Ligue Sarroise (à une large majorité) et ceux de la Ligue d'Alsace (à l'unanimité) venaient de rejeter le principe de l'affiliation du FC Sarrebruck à la Division 2 professionnelle française et de la Ligue de Sarre à la FFF. Malgré cela, la FFF tente le coup de force. Il est vrai que les deux clubs professionnels alsaciens n'avaient manifesté aucune opposition à l'admission du FC Sarrebruck lors de la réunion du « Groupement des Clubs Autorisés » mi juillet, une attitude obtenue par Grandval venu spécialement traiter à Colmar et à Strasbourg avec les dirigeants des SRC et du Racing.

L'avertissement donné par la Lafa avait pourtant été très clair[21] : « Réunis en AG, le 26 juin 1949 à Colmar, saisis par leur Conseil de la demande d'affiliation de clubs sarrois à la FFF,

- considérant la position favorable des pouvoirs publics en vue d'une intégration de clubs sarrois au sein de la FFF,

---

21- Sport-Est du 27 juin 1949 - compte rendu de l'AG 1949 de la Lafa

- considérant que les pouvoirs publics attachent à cette affiliation une importance capitale pour la poursuite de la politique française en Sarre,
- considérant que les pouvoirs publics reconnaissent à cette occasion la grande valeur sociale et populaire du football, au point de l'intégrer dans les objectifs à atteindre pour la réussite de la politique française en Sarre,
- considérant toutefois que la position des clubs alsaciens à l'égard de la Sarre est entachée par le souvenir de l'occupation allemande en France,
- considérant que les sportifs alsaciens excluent toute haine dans leurs rapports avec leurs voisins d'outre-Rhin, mais qu'ils ne tiennent pas à oublier les leçons de l'histoire encore trop récente,
- considérant également que la position actuelle du Gouvernement français à l'encontre de la Sarre n'implique pas pour les sportifs alsaciens une adhésion obligatoire et totale à cette politique,
- considérant surtout que l'indépendance des clubs de football reste une règle absolue,

pour ces motifs, les clubs de la Lafa regrettent de ne pouvoir approuver la décision du Bureau Fédéral qui admet les clubs sarrois au sein de la FFF et déclarent solennellement s'y opposer et de conformer leur attitude à la décision du Conseil National du 23 juillet 1949».

Le Conseil National a lieu dans la petite «Salle des Photographes» de la rue de Clichy. «Dès 9H du matin, on y étouffait, toutes les 23 Ligues étant présentes». La Lafa est représentée par MM. Lambling, Gissy et Lausecker[22]. La question sarroise n'est pas inscrite à l'ordre du jour mais figure en dernier lieu du programme sous le point des affiliations courantes que le Conseil National enregistre habituellement en bloc. «L'astuce» pour les Alsaciens consistait à faire discuter l'affiliation du FC Saarebruck avant les élections pour le renouvellement du Bureau Fédéral. C'est le Rapport Moral de M. Henri Delaunay, Secrétaire Général de la FFF, qui en fournit l'occasion à M. Gissy, Secrétaire Général de la Lafa.

«L'Alsace à l'attaque»[23]

C'est le mot même du journaliste Jean Dumontier qui assiste à cette AG pour «France-Football». Ecoutons-le: «M. Aimé Gissy commençait par se plaindre que le Bureau Fédéral ait envoyé, d'autorité, deux arbitres sarrois au stage d'arbitres alsacien. Et sur la même pente savonneuse, il en venait à l'affiliation des clubs sarrois à la FFF. M. Rimet tente de faire reporter cette question à la place indiquée en fin de séance, mais l'assemblée devient houleuse. M. Gissy insiste pour une discussion immédiate. Il attaque violemment, s'étonnant que la question sarroise ait été escamotée dans le Rapport Moral et accusant le Bureau Fédéral d'avoir cherché à éluder la question.

Brandissant le règlement, il déclare que la FFF est chargée du contrôle et de l'organisation du football en France et que les Sarrois ne sont pas des Français. D'autre part, un club ne peut être qualifié que s'il est présenté par une Ligue Régionale. Or, le FC Sarrebruck ne peut être qualifié puisque dans son AG du 5 juillet, par 609 voix contre 299 et 59 abstentions, la Ligue sarroise a jugé inutile son adhésion à la FFF. M. Gambardella, président des clubs pros et seul membre, à ce titre, du Conseil National, rappelle que M. Georges Bidault, alors Ministre des Affaires Etrangères, avait reproché à la FFF son peu de compréhension des intérêts français en Sarre. La semaine dernière encore M. Couve de Murville, représentant M. Schuman, et M. Granval, Haut-Commissaire en Sarre, avaient insisté dans le même sens. M. Vallin du Bureau Fédéral, à son tour, lit une lettre de M. Granval. Mais tous les deux défendent la raison d'Etat alors que M. Gissy a sentimentalement rallié à lui toute l'assemblée. Finalement, M. Rimet présente la motion suivante: «Le Conseil National refuse l'affiliation provisoire du FC Sarrebruck comme non conforme aux statuts, articles 1 et 5». Cette motion est adoptée à l'unanimité, moins une douzaine d'abstentions. Le FC Sarrebruck ne jouera pas en Division 2 professionnelle».

La victoire d'Aimé Gissy

Il revenait à Jacques Lambling, le Président de la Lafa, de monter à la tribune lors de cette AG décisive pour l'entrée ou non du FC Sarrebruck dans le football français et dans un second temps, vraisemblablement de tout le football sarrois ou au moins des clubs sarrois qui avaient manifesté leur choix par un vote d'adhésion. Mais dans une «ambiance de fièvre» qu'aucun Conseil National de la FFF n'avait connu jusque là, c'est Aimé Gissy, l'homme fort du football alsacien, qui va mener la bataille. «Tombeur» de Georges Lévy, le Président de la Lafa avant-guerre, l'action menée par Aimé Gissy, depuis avril 1947, sur le dossier sarrois, se termine par une nouvelle chute d'un Président, celle de Jules Rimet, battu aux élections pour le renouvellement du Bureau Fédéral et qui quitte, séance tenante, la direction du football français pour ne garder que celle de la Fifa.

22- Le compte rendu est donné par «France-Football» - nr 175 - du 26 juillet 1949 et Sport-Est du 25 juillet 1949

23- Les développements qui suivent sont extraits de «Sport-Est» du 19 septembre, 24 et 31 octobre, 14 et 21 novembre, 5 décembre 1947, 12 juillet 1948, 19 septembre 1949 et de «France-Football» du 30 octobre 1947

Rédacteur en Chef de « Sport-Est », animateur de « l'Association des Rédacteurs Sportifs du Bas-Rhin », patron de fait de la Lafa, Aimé Gissy n'a aucun problème de conscience pour évoquer devant tout le football français, ce 23 juillet 1949 : « la possibilité de voir « Saarbrücken », Champion de France, se pavaner dans les villes martyres françaises sous le regard attristé des anciens prisonniers des camps de concentration, des résistants et des enfants d'Oradour » puisqu'il a été expulsé d'Alsace par les Allemands en 1940 et qu'il a animé à Montpellier entre 1941 et 1943 « l'Echo des Réfugiés », une feuille suspendue par le Gouvernement de Vichy le 15 octobre 1943, puis à Clermont-Ferrand entre 1944 et 1945 « La Voix du GERAL », deux journaux publié à l'intention « des réfugiés, des expulsés, des évacués, des non rapatriables disséminés dans quarante départements de la zone libre »

Faisant fi « de certaines pressions et de certaines avances », le porte-parole des clubs alsaciens « arrache aux représentants des 23 Ligues Régionales un vote excluant le football sarrois du football français ». Pour « France-Football », la chute de Jules Rimet constitue un « Hiroshima » pour le football français. « Si au cours du renouvellement du bureau Fédéral, M. Rimet n'a pas été réélu, la question sarroise n'a pas été le seul et unique motif de son échec. La Ligue d'Alsace n'avait pas fait campagne contre M. Rimet. Mais il fut la victime directe de ces manigances sarroises, menées d'une manière trop unilatérale et par trop maladroite » conclut « Sport-Est ». Une manière de voir partagée par toute la base du football français, qui en adoptant la position de l'Alsace, ne pouvait lui donner « un plus magnifique témoignage de confiance et d'amitié ». Le 23 juillet 1949, le dossier de la Sarre est définitivement refermé sur le plan sportif.

III- La question des footballeurs/prisonniers de guerre allemands

De quoi s'agit-il ? Après-guerre, la loi autorise les prisonniers de guerre à rester en France dans les conditions des travailleurs soumis à la législation du travail particulière aux étrangers. « Or beaucoup d'Allemands, pour des raisons diverses, se sont prononcés pour un séjour prolongé sous le doux ciel de France, après y avoir passé quelques années d'occupation fraîche et joyeuse, puis comme prisonniers de guerre, ce qui pour la plupart n'était pas bien terrible non plus ». On devine sous ces mots la plume d'Aimé Gissy qui part une nouvelle fois - et au même moment que sur la question de la Sarre - en croisade contre « des erreurs psychologiques » du Gouvernement français.

Fin 1947, on estime à plus de 50.000 (dont 10.000 en Alsace), le nombre de prisonniers de guerre allemands, devenus « travailleurs libres en France », c'est-à-dire ayant obtenu un contrat de travail en France à l'issue de la période de captivité. Parmi ces anciens PG, il y a de nombreux footballeurs qui souhaitent continuer à pratiquer leur sport favori. Ce droit leur est reconnu par le Ministère de l'Intérieur depuis mai 1947. Via la « Direction Générale des Sports », le Gouvernement décrète qu'un travailleur libre allemand peut se faire délivrer une licence de footballeur. Et la FFF ne pouvant s'opposer à une décision gouvernementale d'une pareille portée, s'est inclinée et l'a communiquée à ses clubs. Rien ne peut donc empêcher les ex-PG allemands d'obtenir une licence d'étranger au même titre qu'un Polonais ou un Italien et ce d'autant plus que l'interdiction de mutation d'un Allemand dans un club d'un pays affilié à la Fifa ne concerne « que les joueurs pratiquant dans un club allemand ».

Suite à cette réglementation, « beaucoup de clubs ont fait signer des licences à d'anciens prisonniers de guerre, maintenant travailleurs libres » indique « Sport-Est ». En septembre 1947, on signale que l'avant-centre de Schalke 04 serait au camp des Prisonniers de Guerre (PG) de Sélestat. Tel est le « bruit » qui, depuis un certain temps déjà, fait sensation dans les milieux sportifs de Sélestat et environs « et pour tous ceux dont la mémoire ferait défaut », on précise « qu'il s'agit bel et bien de ce « Schalke-Nul-Vier », équipe vedette et « Meister » de l'ex-Grand-Reich Allemand ». Finalement, il se révèle qu'il ne s'agit pas de l'avant-centre de l'équipe fanion mais d'Erich Stebynski, l'avant-centre de la « Jugendmannschaft » de Schalke 04, « un titre qui peut compter comme une bonne référence tout de même ».

Le 30 octobre 1947, « France-Football aborde le même phénomène pour l'Ouest de la France. « En Bretagne, plus que partout ailleurs sans doute, nous employons de nombreux prisonniers. Parmi eux, il y a d'excellents footballeurs. Les clubs, toujours à l'affût, ne laissent évidemment pas passer une telle aubaine... et les voilà partis à la chasse aux prisonniers. A Lamballe, on en compte deux ou trois, à Saint-Paul, dans un petit club du Maine-et-Loire, trois. A eux seuls, ils gagnent des matchs ; cela entraîne des réclamations » indique l'abbé Gehl, le Secrétaire Général de la Ligue de Football de l'Ouest.

En Alsace, les réclamations ne relèvent pas de la seule rivalité de clocher. Comme dans le cas de la Sarre, elles sont politico-patriotiques. Dans l'affaire des PG allemands, la Lafa dénonce un degré anormal de fraternisation avec une Allemagne qui est entrain de se reconstruire, de même qu'une politique sportive devenant de plus en plus conciliante. Ainsi le Général Koenig, Commandant en Chef en ZFO, ne s'oppose quasiment plus « aux rencontres entre équipes sportives allemandes et les équipes étrangères stationnées en dehors des zones d'occupation », une atti-

tude qui ne plaît que moyennement à certains de ses subordonnés. Pour ces derniers, ne plus contrôler les 2.300 associations fera demain de leurs 300.000 membres «des foyers du nationalisme et du militarisme agressif, comme leurs prédécesseurs l'ont fait depuis Jahn»[24].

Une Allemagne qui prend aussi de plus en plus d'assurance. Pour illustration, ce compte-rendu du match inter/zones entre le FC Kaiserslautern et le FC Nuremberg qui a lieu devant 70.000 spectateurs, le 8 août 1948 à Cologne. Le représentant du «Service Jeunesse et Sport» de la ZFO écrit à ses supérieurs: «Dans la tribune d'honneur, la première rangée de sièges est réservée uniquement aux représentants du sport allemand. Ainsi les hôtes d'honneur alliés, fussent-ils le Général Schmittlein ou le Gouverneur de Boislambert, ne peuvent être qu'au second rang. Pourtant, parmi les représentants du sport allemand, il y a bien des membres de l'ancien DFB, illicitement reconstitué, qui arborent le «Deutscher Sportabzeichen» d'autrefois. L'accueil est courtois mais combien frappant est le chemin parcouru vers le déclin de la considération, ou même simplement de l'attention, que portent ces gens pour ceux qui représentent les peuples qui ont gagné la guerre».

En Alsace dans les années 1947/1948, la question allemande n'a rien perdu de son acuité de 1945. «Avons-nous donc vraiment besoin de ceux qui sont à l'origine de nos misères pour renforcer notre football, même pour nous enseigner la loi du sport et du fair-play? Aux sportifs alsaciens de répondre...» s'interroge le journaliste E. Rost. «Pour notre part, prévient-il, nous estimons qu'une équipe incapable de se présenter sans nos «Befreier» de 1940 devrait plutôt renoncer au football que de faire ménage avec ceux qui ont fait usage du sport pour monter une propagande dont le souvenir nous tient encore, puisque nous avons subi, et subissons toujours les exécrables conséquences».

Pour Aimé Gissy, si la loi de mai 1947 autorise l'admission des ex-PG allemands dans les équipes de football françaises, «le cœur ne l'admet pas». Le 31 octobre 1947, le Secrétaire Général de la Lafa met sur la table les résultats d'une enquête faite par «Sport-Ouest», l'organe de presse de la Ligue de Football de l'Ouest, sur la question: faut-il accepter des ex-prisonniers de guerre allemands au sein de la famille sportive française? Pour la Ligue de l'Ouest l'abbé Gehl répond: «Si j'étais dirigeant de club, je vous avoue que quelle que soit la valeur, non seulement technique mais aussi morale, du joueur, j'hésiterais fort à utiliser ses services dans les rencontres officielles». Le Président du FC Dinan résume son opinion en une phrase: «C'est tout simplement une honte de la part de la FFF de laisser jouer les Allemands». A Cholet, le secrétaire du club, qui est en même temps Président de «l'Association des Anciens Prisonniers de Guerre», rappelle que: «quand nous étions en Allemagne on interdisait aux travailleurs libres de jouer dans ou contre une équipe allemande». A Cherbourg, la réponse est également unanime: «Pas d'Allemands dans nos équipes. Même si nous trouvions une grande vedette parmi eux. Certains de nos membres, qui ont souffert dans leur chair et dans leurs biens, ne l'admettraient pas». Finalement, seul le représentant du FC Nantes est d'un autre avis, estimant «que si nous demandons aux anciens prisonniers allemands de travailler en France, donc pour nous qui avons besoin de main-d'œuvre, il me semble illogique de les boycotter sur le plan sportif».

Le débat devient assez vite public et comme la presse parisienne s'en empare, il prend aussi une portée nationale. «Il s'agit de savoir si un footballeur appartenant à une nation avec laquelle nous nous trouvons en état d'armistice peut être incorporé dans une équipe française. La paix n'étant pas encore signée avec feu l'Allemagne, les ressortissants allemands sont donc à considérer du point de vue du droit international comme des sujets ennemis». Au Bureau Fédéral de la FFF, début novembre 1947, de nombreuses protestations des Ligues régionales sont introduites. A Dijon, il y a un incident, un Commissaire de Police empêchant un joueur allemand de participer à un match. On attend une réaction de la FFF qui arrive par l'entremise de la «Direction des Sports». Celle-ci complète sa première instruction par le texte suivant: «Nous n'élevons aucune objection de principe à la délivrance de licences sportives à des joueurs de nationalité allemande, à condition qu'ils séjournent déjà en France d'une façon régulière, qu'ils n'aient pas été membres du parti national-socialiste, qu'ils n'aient pas été en occupation en France et d'une façon générale, qu'ils n'aient fait l'objet d'aucune remarque défavorable».

Un additif qui change fondamentalement l'esprit du texte d'origine car les PG concernés n'ont pu être faits prisonniers qu'en France, lors des campagnes de la Libération de 1944/1945, conduites par la 2e DB de Leclerc et la 1ère Armée de De Lattre!

De plus, l'enquête à mener sur le postulant et la production à la Ligue régionale «de tous documents officiels qui prouvent que le passé politique et militaire de l'intéressé ne peut donner lieu à aucune contestation» incombe aux clubs, des éléments supplémentaires, et qui plus est, très difficile à établir et qui sont donc en défaveur des PG. Et si la délivrance d'une licence est possible, elle ne l'est plus pour les matchs de compétition (Coupe et Championnat) mais uniquement pour les matchs amicaux.

Plusieurs reculades successives, par conséquent, des autorités sportives. La dernière est annoncée par «Sport-Est», le 21 novembre 1947. En l'espace de quelques semaines, sur une initiative partie de la Lafa, son Secrétaire Général étant une fois de plus en première ligne, la question des PG allemands a été réglementée dans le sens souhaité par les opposants à l'admission de footballeurs allemands..

24- PV de la réunion de la Commission des Sports tenue à Spire le 2 décembre 1948

La Lafa passe aux actes. Elle prend une première décision d'exclusion, début décembre 1947, un cas qui fait jurisprudence tant tous les autres lui seront ressemblants. Il est annoncé en 1ère page de « Sport-Est » du 5 décembre 1947. Sur le côté gauche de la page de couverture du journal est relatée la décision de la « Commission de Football du Bas-Rhin » à l'encontre de Gerhard Engelmann, joueur du FC Haguenau. Côté droit, photo à l'appui, figure le compte-rendu de la remise de la Légion d'Honneur « à un jeune héros », Paul Waechter, joueur avant-guerre de l'équipe fanion du FC La Walck, « soldat 1ère classe, grand blessé de guerre, titulaire de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire » pour son engagement pour la France lors de la Campagne de mai/juin 1940. La photo montrant Paul Waechter, amputé d'un bras, explique plus facilement encore la décision de la CF du Bas-Rhin :

Natif de Saxe, militaire à Haguenau et jouant en tant que « Gastpieler » dans l'équipe du FCH en 1943 et 1944, ayant même acquis une certaine renommée dans les milieux du football, Gerhard Engelmann est PG à la débâcle allemande en 1945. Il reste en France, devient « travailleur libre » et conserve sa licence au FCH où il évolue en équipe fanion qui joue en Promotion d'Honneur. Jusqu'au 17 novembre 1947, quand l'AS Benfeld dépose des réserves sur la régularité de sa licence. Celles-ci sont débattues par la « Commission de Football du Bas-Rhin », la première instance de la juridiction de la Lafa. « C'est devant ce tribunal du peuple, qui siège dans une brasserie du Faubourg National à Strasbourg que se sont retrouvés les deux clubs de la Promotion d'honneur » du Bas-Rhin ». Le débat est tranché dans une formule lapidaire disant : « Entendu que le joueur Engelmann a fait de l'occupation en France en tant que membre de la Wehrmacht, dit sa licence irrégulière ». La question des PG devenus travailleurs libres est « liquidée » avec ce jugement qui ne peut satisfaire ni les clubs, ni les PG, puisque seule la participation aux matchs amicaux est autorisée. Le sujet a failli revenir sur la table à l'AG de la Lafa, le 18 septembre 1949, mais le « vœu de la LS Molsheim visant à débattre de la qualification des anciens prisonniers allemands », est enlevé de l'ordre du jour. On indique aux Molsheimois « qu'il s'agit d'une question devant être réglée par la Fifa ». Quant à l'auteur du retrait du « vœu » de la LS Molsheim, il s'agit d'Aimé Gissy. « Sur la proposition de M. Gissy, le vœu n'est pas discuté » dit « Sport-Est »[25] dans son compte rendu. Il faudra attendre plusieurs saisons encore pour qu'un Allemand puisse porter le maillot d'un club français.

1.

2e Année — No 97 — Vendredi, le 5 Décembre 1947 — PRIX : 6 Fr.

Sport-Est

Publicité régionale (Bas-Rhin, Haut-Rhin et Moselle) : Publicité FISCHER et Cie, 8, petite rue de l'Eglise, STRASBOURG — C. C. P. Strasbourg 446.61
Publicité extra-régionale : UNION PUBLICITE, 1, Place du Théâtre-Français, PARIS (1er) OPERA 97-62 et 97-64 — C. C. P. Paris 1.761-30

PARAIT TOUS LES LUNDIS ET VENDREDIS

ADMINISTRATION ET REDACTION : 38, rue du Vieux-Marché-aux-Grains — STRASBOURG TÉLÉPHONE : 207.36 C. C. P. : A. GISSY Strasbourg No 564-66

L'équipe du Racing contre le Red Star de Paris

Lergenmuller, Pascual, Gaillard ; Matéo, Mindonnet, Lang ; Rolland, Heisserer, Suprina, Wœhl et Nyers.

BULLETIN OFFICIEL DE LA L.A.F.A. • L.A.A. • F.F.C. • L.A.B.B. • F.F.Q. • F.F.N. • F.F.G. • F.F.L. • U.F.M. • F.S.G.T. • C.R.V. • F.F.H.

ILS N'ONT PAS FINI DE NOUS EMPOISONNER...

« UN ALLEMAND QUI ETAIT EN OCCUPATION EN ALSACE, NE PEUT ETRE LICENCIE» DECIDE LA C. F. DU BAS-RHIN

Nos lecteurs sont au courant de la question du licenciement des travailleurs libres allemands. Il y a quinze jous encore ces étrangers pouvaient être licenciés sous certaines réserves et participer aux matches du club de leur choix. Depuis peu ces travailleurs allemands peuvent toujours obtenir une licence, mais ne plus prendre part aux matches de championnat et de coupe.

L'histoire qui nous occupe aujourd'hui, et qui vaut la peine d'être contée, si ce n'est que pour en tirer une moralité, a eu lieu à un moment où ces étrangers étaient encore autorisés à jouer en championnat. Arrivons aux faits :

Le FC Haguenau aligne dans son équipe-fanion le joueur allemand

Engelmann Gerhard

natif de la Saxe, devenu travailleur libre et possédant à ce titre une licence d'étranger. Le 17 novembre, le FC Haguenau renforcé par Engelmann, car celui-ci est une recrue de choix ayant même été sélectionné, est opposé à l'AS Benfeld.

Cette dernière fait des réserves sur la régularité de la licence Engelmann, prétendant que celle-ci est établie à tort puisqu'elle n'est pas conforme aux décisions du ministre de l'Intérieur de mai 1947. Cette instruction historique. Ce qu'elle ne fit pas. Partant de celà, l'FC Haguenau estimait que la Fédération elle aussi admettait que Haguenau ayant été « annexé » et non « occupé », le joueur Engelmann n'avait pas fait d'occupation. Première erreur, mais erreur non imputable à Haguenau.

Nos amis de Haguenau relèvent donc devant la CF que l'on pourrait, avec un semblant de justification, prétendre que les deux départements n'ont pas été occupés, mais bien annexés. Car les alsaciens furent dotés

par Aimé GISSY

de tout l'appareil administratif allemand et les allemands décidèrent même la conscription des jeunes alsaciens ce qu'ils ne firent pas dans les autres départements. Sur le terrain sportif l'Alsace appartenait au

les allemands dans le traité d'Armistice et ne pouvait donc être reconnue par le gouvernement français d'alors. Nous avons effectivement eu une annexion « de fait », mais cela ne justifie aucune reconnaissance ultérieure et juridique de la situation.

Il serait facile de continuer l'argumentation

en faveur de « l'occupation »,

s'il était nécessaire. D'ailleurs le problème ne peut être soulevé sérieusement.

Ce fut d'ailleurs l'opinion de la CF du Bas-Rhin qui a tranché le débat dans une formule lapidaire en disant : « Entendu que le joueur Engelmann a fait de l'occupation en France, en tant que membre de la Wehrmacht, dit sa licence irrégulière. »

Voilà comment une Commission de Ligue a été amenée à se prononcer

LA LEGION D'HONNEUR POUR UN JEUNE HEROS

A l'occasion de la prise d'armes du 11 novembre dernier à La Walck, le soldat de 1re classe WAECHTER Paul, grand blessé de guerre, titulaire de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire, a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur. — Ce camarade sympathique entre tous fut avant la guerre l'ailier gauche titulaire de l'équipe première du FC. La Walck et le serait certainement encore si l'amputation d'un bras n'avait brusquement mis fin à sa carrière sportive. Aujourd'hui c'est de la touche qu'il encourage ses ex-coéquipiers et les accompagne dans leurs déplacements.

25- Sport-Est du 19 septembre 1949 - « AG du 30e Anniversaire de la Lafa »

IV- Conseil de l'Europe et l'Union Européenne de Football : Strasbourg, laboratoire de coopérations européennes

Strasbourg, le lundi 16 mai 1949. La République Fédérale d'Allemagne est créée depuis quelques jours. Depuis quelques jours également, on sait que le « Conseil de l'Europe », première organisation inter-gouvernementale dans l'histoire à s'être dotée d'une assemblée parlementaire internationale, a choisi Strasbourg comme lieu de son siège. Ce 16 mai 1949, invité par le « Foyer de l'Etudiant Catholique », Robert Schuman est venu à Strasbourg parler des deux thèmes ci-dessus - le projet européen et la question franco-allemande - qui font l'actualité. « C'est en janvier, en conclusion d'un débat qui n'a pas été extrêmement facile, que M. Bevin m'a dit gentiment : « J'ai une idée, c'est à Strasbourg que nous nous réunirons pour installer le Conseil de l'Europe ». Cette primeur donnée à l'auditoire, le Ministre des Affaires Etrangères en arrive à évoquer le symbole que représente Strasbourg : « Cette ville, et je l'ai dit à Londres, a été l'enjeu séculaire de compétitions sanglantes, de conflits politiques et maintenant elle deviendra le laboratoire d'une coopération pacifique entre les peuples de l'Europe. Elle est le point de rencontre de deux cultures qui ne se confondent jamais mais peuvent et doivent se placer au service d'une même cause supranationale. Strasbourg sera la tribune que la France offre et prête à l'organisation européenne pour lui assurer une résonnance et une portée particulièrement efficace ». Revenant sur la question des relations franco-allemandes, Robert Schuman estime « que ce serait une erreur impardonable, après l'échec de la politique alliée consécutive à la Première Guerre Mondiale, si on voulait isoler l'Allemagne, la maintenir indéfiniment sous un régime d'interdiction ou de contrainte. Il faut lui réserver une part dans la tâche commune, lui communiquer l'esprit européen, non pas dans le sens de la domination mais dans la coopération pacifique »[26].

Dans le football, le projet européen avance véritablement à partir de 1949/1950 quand la RFA se dote de structures étatiques (une Constitution en mai, un Président et un Chancelier en septembre 1949) et que de nouvelles coopérations associant la RFA (CECA et CED en mai et octobre 1950) démarrent leurs travaux.

1946 avait vu le retour des Britanniques à la Fifa qui groupe 60 nations en 1947. Cette année 1947 est marquée par la relance, en Europe Centrale, de compétitions déjà connues durant l'entre-deux guerres : la « Coupe Internationale », un championnat entre les équipes nationales d'Autriche, d'Italie, de Hongrie, de Tchécoslovaquie et de Suisse, et la « Coupe des Balkans », basée sur le même principe et réunissant la Yougoslavie, la Roumanie, la Bulgarie et l'Albanie. Par ailleurs, dans les pays nordiques se déroule la « Coupe de Scandinavie » entre la Suède, le Danemark, la Norvège et la Finlande. Mais toutes ces compétitions restent d'importance secondaire, le grand rêve, en Europe Centrale, étant la résurrection de la mythique « Mitropa Cup »[27], une compétition, non plus entre nations, mais entre les deux premiers classés des championnats d'Autriche, de Hongrie, d'Italie et de Tchécoslovaquie. Cette « Coupe d'Europe Centrale », si elle revoyait le jour, pourrait être « une tentative pour une vaste organisation internationale réservée aux clubs. Mais avant d'en arriver à ce championnat d'Europe interclubs, continue-t-il, d'autres groupements de nations verront peut-être le jour, par exemple cette « Coupe des Pays latins » dont l'idée a été récemment lancée au Portugal ou une « Coupe d'Europe Occidentale » qui pourrait grouper la Hollande, la Belgique, la Suisse et la France, représentées par leurs deux meilleurs clubs » indique « France-Football » du 17 avril 1947.

La « Coupe Latine », portée sur les fonts baptismaux en juin 1948, se dispute pour la première fois en juin 1949. Il s'agit de la première compétition entre clubs d'Europe Occidentale. Réservée pour sa première édition aux champions du Portugal, de France, d'Italie et d'Espagne, elle devrait être étendue à l'avenir aux deux premiers du championnat des quatre pays respectifs. « Il y a deux ou trois ans déjà que l'idée était en l'air et que se manifestait le désir d'une compétition de clubs internationale ayant un caractère officiel. Mais il apparut, comme il apparaît encore aujourd'hui d'ailleurs, qu'une telle compétition ne pouvait s'étendre à toute l'Europe. En Espagne et au Portugal fut émis le vœu d'une compétition réservée aux clubs des pays latins. Nous avons appuyé fortement ce souhait. Tant et si bien que les représentants qualifiés de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal et de la France finirent par se réunir pour mettre sur pied la réalisation de ce projet » écrit Maurice Pefferkorn dans « France-Football » du 21 juin 1949. La première édition est remportée par le Torino devant Lisbonne, Barcelone et Reims.

La « Coupe des Balkans » et la « Coupe d'Europe Centrale », par contre, subissent le contre-coup de l'évolution politique. Elles sont annulées toutes les deux à la suite d'une réunion qui « a eu lieu à Budapest entre représentants des différentes fédérations parties prenantes. Le communiqué ne donne pas les raisons de cette suppression », mentionnent laconiquement les observateurs étrangers[28] mais on ne peut pas y voir le résultat de la soviétisation de plusieurs pays en question.

C'est le sport allemand qui tire le mieux les marrons du feu de la guerre froide qui s'est installée entre l'Europe Occidentale et les pays du Pacte de Varsovie. La France est contrainte, durant l'été 1948, de définir une nouvelle politique à l'égard de l'Allemagne car, de reculade en reculade sous la pression américaine, elle doit renoncer à toute politique

26- DNA du 17 mai 1947

27- MITROPA CUP signifiant « Mitteleuropäische Cup » (Coupe d'Europe Centrale)

28- France-Football du 22 septembre 1948, page 8 « butineries »

punitive et accepter, non seulement, le redressement économique mais aussi la décision de créer un état fédéral en Allemagne occidentale. Ce changement de cap est particulièrement visible dans le sport.

Dès 1948, l'Allemagne reprend les relations sportives avec les « Neutres ». En janvier a lieu une rencontre entre gymnastes suisses et allemands, en octobre se déroule le premier match de football international de l'après-guerre à Karlsruhe (Karlsruhe - Bâle), toujours en octobre a lieu un match d'athlétisme Allemagne - Suède[29]. Le voisin suisse n'est pas uniquement sparring-partner sur les terrains, il intervient également dans les sphères diplomatiques. Ainsi, la Fédération Suisse de Football demande-t-elle la réaffiliation de l'Allemagne à la Fifa, au Congrès de cette dernière de juillet 1948. C'est ce qui ressort d'un courrier du 9 août 1948 adressé par le Président de la Fifa à M. Du Mesnil, responsable du sport en ZFO, venu s'enquérir du résultat de la démarche suisse. « Dans l'état actuel des choses aucune relation n'est permise entre le football allemand et les Associations Nationales des autres pays membres de la Fifa » répond Jules Rimet. « Seules, ajoute-t-il, sont autorisées des relations limitées à des matchs de Juniors et ayant un objet charitable »[30]. Un résultat en-dessous des espérances pour les Allemands, toujours contraints à solliciter l'accord des forces d'Occupation pour les rencontres inter-zones (américaine, française ou anglaise).

En juin 1948, la politique française d'Occupation consiste toujours « à limiter les rencontres interzones aux seuls matchs amicaux, afin de ne pas favoriser les championnats allemands entrainant ipso-facto l'affiliation à des fédérations situées en dehors de notre zone ». En d'autres termes, à des instances contrôlées par les Anglais ou les Américains. Néanmoins, 143 accords de rencontres interzones (dont 80 de football) sont délivrés au 2e trimestre 1948. Mais, ils ne sont, de loin pas, automatiques. Ainsi, par exemple, ce refus français pour un match SV Rastatt - VfB Mulburg, deux villes distantes de 15 km mais situées dans des zones différentes (française pour Rastatt et américaine pour Muhlburg, un faubourg de Karlsruhe).

Aucune dispense d'autorisation n'est donc permise, même pour la poule finale du championnat d'Allemagne opposant les deux clubs de la ZFO, le « FC Kaiserlautern » et la « Spvgg Coblence/Neuendorf » à leurs adversaires de « Munich 1860 » et du HSV Hambourg à Worms et Dortmund. Tout au plus, les Allemands prennent-ils de plus en plus de liberté vis-à-vis des Alliés, attitude qui peut choquer ces derniers.

Fin 1948, le Général Koenig, Commandant en Chef Français en Allemagne, est d'avis d'assouplir « la juridiction de Zone qui n'autorisait jusqu'à présent aux Allemands que des rencontres sportives entre Allemands et interdisait donc la participation de Français ou d'étrangers à des rencontres sportives avec les Allemands ». On s'attend, en effet, à une reprise rapide des rencontres internationales avec l'Allemagne, le phénomène étant favorisé par les Anglais et les Américains « dont le libéralisme gêne énormément notre action et peut faire de nous des troubles-jeu et des retardataires » dit le rapport du Bureau des Sports du dernier trimestre de 1948.

L'année 1949 est celle d'un pas supplémentaire vers la normalisation des relations sportives avec la RFA. A la Conférence de Mayence (10 et 11 février 1949), les trois forces d'Occupation occidentale estiment « qu'il convient de sortir désormais les Allemands de leur isolement sportif et développer, dans le maximum d'ordre et de discipline, les rencontres internationales ». Pour les rencontres officielles, quel que soit le sport, entre l'Equipe d'Allemagne et une Equipe Nationale étrangère, il faut toujours l'accord de la Fédération Internationale du sport en question. Par contre, pour les rencontres amicales, un système plus libéral s'instaure : « ou bien l'équipe étrangère n'est affiliée à aucune fédération et toutes facilités sont données par les autorités occupantes alliées pour favoriser la rencontre ; ou bien l'équipe étrangère est affiliée à une fédération nationale. Dans ce cas, cette fédération émet un avis dont l'autorité occupante peut ne pas tenir compte ».

Le 23 avril 1949 a lieu la première rencontre sportive internationale en ZFO. Elle oppose, devant 6.000 spectateurs à Mayence, les footballeurs de la « Police de Bâle » au « Mainz 05 ». Elle est précédée d'un lever de rideau entre l'équipe réserve bâloise et celle du « 3e Régiment de Spahis Algériens », une manière de montrer qu'il reste une présence alliée. Déjeuner « à la française », beaucoup de cordialité entre Suisses, Allemands et Français, « le sport doit jouer un rôle considérable dans les relations internationales » insiste le Ministre de l'Intérieur du « Land Rhéno-Palatin ». La Fifa accompagne - timidement encore pour l'instant - cette volonté d'entente entre les pays. En mai 1949, elle autorise la reprise des relations entre ses membres et les clubs allemands mais uniquement les rencontres de clubs, pas encore celles entre équipes nationales.

« Les rencontres entre équipes françaises de Bade et équipes allemandes ont lieu fréquemment ces derniers temps. Les résultats ont été très honorables pour les couleurs françaises » indique le Rapport du Gouvernement Militaire de la ZFO du 1er juin 1949 qui ne peut s'empêcher d'ajouter « parce que les autorisations ne sont données que quand les rencontres apparaissent équilibrées ». Ces rencontres restent limitées, pour l'instant, aux équipes des Forces Françaises stationnées en Allemagne. « Il n'y a pas eu encore de rencontres officielles entre équipes allemandes et équipes françaises venant de la Métropole. Une demande a été formulée pour faire venir une équipe d'Alsace. Pour des raisons psychologiques, le Service des Sports a jugé qu'il était encore prématuré de faire jouer des Alsaciens en Allemagne et a refusé l'autorisation » dit encore le même rapport. Mais « la glace a commencé à céder » indique le « Schwarzwälder Post », le 31 décembre 1949.

29- « Sport Magazin » du 14 janvier 1948 et « Der Sport am Sonntag » des 10 et 17 octobre et 17 novembre 1948

30- Pour les citations qui suivent, voir à Colmar les Archives de l'Occupation française - dossiers « ZFO » et « Sarre »

L'image employée par le journal badois est juste. En août 1949 ont lieu « Les semaines de Constance » et les « Rencontres internationales de la Jeunesse », deux manifestations en Bade relatées par le Gouvernement Militaire à l'Ambassadeur de France en Allemagne : « Ces manifestations sportives ont connu un grand succès. La participation internationale a été très importante : nageurs anglais de « l'Otter Swimming Club » de Londres et français du « Club Nautique » de Mulhouse, basketteurs français du « Stade Français » de Paris, footballeurs et hockeyeurs suisses de Zurich, rameurs et canoéistes suisses et autrichiens, ont renoué à cette occasion avec les sportifs allemands des relations interrompues depuis dix ans. (...). Jamais les manifestations n'ont donné l'impression d'être imposées par les Français et « plaquées » artificiellement sur le sol allemand. Elles correspondaient à un désir profond de la population. A la suite des résultats obtenus, il est permis d'affirmer que le sport est actuellement l'un des rares domaines où les Allemands tolèrent notre présence, mais même la désirent et la réclament. Ils savent bien qu'ils ne pourront à nouveau faire partie des Fédérations sportives internationales et du Comité Olympique que par notre intermédiaire et à la suite d'un temps de probation que seule leur attitude correcte et disciplinée permettra d'abréger. Par l'intérêt qu'il suscite dans la jeunesse toute entière, par les masses de plus en plus importantes qu'il déplace, par la personnalité et la qualité de ses dirigeants, le sport est un fait social qu'il convient de ne pas négliger. Il y a dans les relations sportives internationales des perspectives d'avenir très intéressantes et très riches pour notre travail. Dans les mois qui viennent, il convient de provoquer des contacts entre les nouvelles Fédérations allemandes et les Fédérations françaises ».

En 1950, la glace rompt vraiment. L'esprit européen qui se dégage depuis quelques mois des travaux de l'organisation de Strasbourg, « la sensationnelle proposition française pour créer un « pool » franco-allemand du charbon et de l'acier »[31] surtout, donnent le coup d'envoi aux déplacements de sportifs français en Allemagne. Strasbourg a d'ailleurs pris les devants sur ce plan en organisant à nouveau, et dès le printemps 1946, le « Tournoi Bensemann ». Créé en 1937, il fut disputé successivement à Genève (1937), Strasbourg (1938), Zurich (1939), Montreux (1940), Zurich (1946). L'initiative des dirigeants de l'ASS et de la Lafa consistant à maintenir la mémoire de ce sportif allemand, pionnier dans l'introduction du football à Strasbourg, a valeur de symbole en 1946/1947. Walther Bensemann était une victime du régime National-Socialiste, devant fuir l'Allemagne, abandonner ses activités de journaliste et laisser le journal le « Kicker » aux nazis à leur arrivée au pouvoir. L'initiative alsacienne, prise moins d'un an après la totale Libération de l'Alsace, mérite d'être relevée surtout, qu'un an plus tard, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique et la Hollande essaient de mettre sur pied un Tournoi analogue pour leurs équipes nationales de Juniors et n'y parviennent pas[32].

A Pâques 1946, le Tournoi Bensemann de Strasbourg ne porte pas encore vraiment son nom. On parle du « Tournoi des Juniors de l'ASS ». Il est remporté par le RSC Anderlecht aux dépens de l'ASS, du Racing Club de Strasbourg et des Luxembourgeois du « Fola » Esch. Mais dès 1947, il prend des airs de « petite Coupe d'Europe »[33]. rassemblant à Pâques les Anglais du FC Durham, les Autrichiens du « Wacker » de Vienne, les Belges du RSC Anderlecht, les Suisses du FC Zurich et deux équipes françaises, le FC Nancy et l'ASS.

En 1948 le Tournoi se déroule à Vienne, en 1949 il devait avoir lieu à Budapest, mais est annulé « pour des raisons d'ordre mondiales » indique « Sport-Est du 26 mai 1950 en voulant dire pour cause de guerre froide.

« Mais cette année ce Tournoi International repart de plus belle et pour la 3e fois depuis son existence, Strasbourg et l'ASS ont l'honneur de pourvoir à son organisation et de pouvoir accueillir l'élite européenne du football junior » continue le journal strasbourgeois. Un choix qui s'imposait tout naturellement, Strasbourg étant Capitale de l'Europe depuis quelques mois. Et l'on extrapole de ce Tournoi de Juniors déjà des rendez-vous plus importants : « La nouvelle capitale de l'Europe se doit d'organiser des compétitions sportives européennes. Lorsque nous aurons un grand stade moderne, lorsque l'idée européenne aura fait son chemin, peut-être verrons nous se disputer à la Meinau, une Coupe d'Europe réunissant tous les champions des pays faisant partie de l'Union Européenne. Le sport rapproche davantage les peuples que les discours politiques ! Voilà pourquoi nous estimons que l'Union Européenne ne fera rien de réel et de grand sans le sport. Tous les peuples aspirent à la paix, tous les sportifs désirent mieux se connaître. L'ASS a montré le chemin. Nous espérons que d'autres sports suivront et organiserons des manifestations sportives européennes dans notre capitale de l'Europe ». On sent la plume d'Aimé Gissy sous ces mots qui accompagnent les résultats du Tournoi de 1950 ayant réuni Vienne, Mons, Casale, Birmingham, Genève et l'ASS. « France-Football » du 23 mai 1950 met pareillement l'accent sur les aspects politiques du Tournoi Bensemann de 1950, présidé par Ivo Schricker, le Secrétaire Général de la Fifa : « L'AS Strasbourg organise, sous le haut patronage des ministres des Affaires Etrangères, membres du Conseil de l'Europe, et avec le concours du Comité strasbourgeois pour le Mouvement Européen, un tournoi international qui est un véritable Championnat d'Europe ».

Dans cette ferveur sportivo/politique pour l'Europe, d'aucuns, et pas les moindres, se mettent à échaffauder, durant l'été 1950, des rendez-vous footballistiques plus grands encore pour Strasbourg. Paul-Henri Spaak, « le Président de tous les Etats européens » assiste à la première rencontre du championnat de France de la saison 1950/1951, une

31- DNA du 11 mai 1950 - « La sensationnelle proposition française » par Jean Knittel

32- France-Football des 20 et 27 mars 1947

33- Sport-Est du 4 avril 1947

présence à la Meinau qui entraîne celle d'Emmanuel Gambardella, le nouveau Président de la FFF et qui est l'occasion entre le Président du Conseil de l'Europe et les dirigeants de la FFF et de la Lafa d'évoquer de nouveaux horizons pour Strasbourg et qui sont rapportés par Maurice Pefferkorn : « Capitale politique de l'Europe, Strasbourg devrait en être aussi la capitale sportive. La logique et les circonstances, dit M. Gissy, dictent impérieusement ce choix. Après le match, au cours de la réception de M. Spaak, M. Gambardella ne put faire moins que de signaler au Président du Conseil de l'Europe l'intérêt qu'il y aurait à organiser, à Strasbourg, à l'occasion des sessions du Conseil, de grandes rencontres internationales de football. Le mot de championnat d'Europe n'a pas été prononcé mais l'idée fait son chemin »[34].

Attisée par le Président du Conseil de l'Europe en personne et les relations sportives s'étant normalisées avec la RFA à compter de 1950, cette ferveur des sportifs pour l'Europe aboutit à la création de « l'Union Européenne de Football », après que l'Allemagne ait obtenu l'organisation du Tournoi Bensemann 1951, remporté par les « Queens's Park Rangers » devant le Bayern de Munich, l'AS Strasbourg, le « Wacker » de Vienne, le FC Bâle et le « Karlruher Fussball Verein ». Tout le gotha du football européen et allemand est présent, fin mars 1951, à Karlsruhe pour cette manifestation qui a une résonnance tant politique que sportive puisqu'elle est la première grande rencontre de jeunes footballeurs européens à laquelle participent les Allemands. Ivo Schricker, vient d'abandonner le Secrétariat Général de la Fifa, mais l'ancien footballeur du « Strassburger Fussball Verein » - où il a cotoyé Walther Bensemann - est présent. Il a accepté la présidence du Tournoi 1950 qui désormais s'appellera « Tournoi Walther Bensemann - Ivo Schricker ». Un véritable retour aux sources du football rhénan, strasbourgeois et badois.

Ce mouvement en direction de « l'Union Européenne de Football Association » (Uefa), dans lequel Strasbourg joue un rôle central, est dû, évidemment, à la réintégration du football allemand (et japonnais) dans la communauté internationale du football. Celle-ci est relativement tardive. Le retour du DFB à la Fifa n'intervient qu'en septembre 1950, à un moment où sont déjà réadmises dans leur organisation internationale les fédérations allemandes de basket et de natation (en 1949), celles de cyclisme, handball, aviron, tennis, sports de glace, boxe, poids et haltères, athlétisme au cours des premiers mois de 1950. Début mars 1951, 24 disciplines sportives allemandes sont réaffiliées.

Ceci a pour conséquence la reprise des rencontres internationales avec l'Allemagne. C'est la natation - avec la rencontre Allemagne - Suède le 9 juillet 1950 à Berlin - qui les inaugure. Le football emboite le pas avec la rencontre Allemagne - Suisse. 103.000 spectateurs sont présents, le 22 novembre 1950, dans le Neckarstadion de Suttgart pour assister à cette rencontre, hautement symbolique et autrement plus importante que celle de natation pour tout le peuple allemand, quant au retour du sport allemand dans la collectivité sportive mondiale.

Comme après 1918, les rencontres de clubs précédent celles entre équipes nationales. La France les démarre avec le football. Le 4 février 1950, « Phoenix » Ludwigshafen reçoit le FC Toulouse, les 19 et le 20 mars le FC Nancy se déplace chez « Munich 1860 » et le FC Nuremberg, les 7 et 9 avril le « Tennis Borussia Berlin » et le « Rot-Weiss Essen » accueillent l' Union Sportive Marocaine de Casablanca. Le même jour, Saint-Etienne joue chez le « Rot-Weiss Oberhausen », à la Pentecôte (28/29 mai), les Girondins de Bordeaux remportent le « Tournoi de Berlin », le Stade de Reims joue à Durlach, le FC Metz à Vohwinkel, le Racing Club de Strasbourg à Muhlburg et l'AS Mulhouse à Lörrach. Début juin, les footballeurs et les tennismen du RC Paris participent à la « Semaine Culturelle » de Stuttgart, le 11 juin le FC Kaiserslautern et le VfB Constance accueillent l'Olympique de Nîmes et le Stade Français, le 18 juin l'Olympique de Lille joue à Braunschweig. Toutes ces matchs, téléguidés par les instances politiques franço-allemandes, sont doublés par des rencontres de skieurs, cyclistes, hockeyeurs, boxeurs, gymnastes, escrimeurs franco-allemands et signe - aussi sinon plus visible que les matchs de football professionnel - la participation en août 1950 de Simon et Trintignant au Grand Prix du Nurburgring, où les deux coureurs français terminent second et troisième derrière l'Italien Ascari.

La réconciliation avec l'Allemagne est donc scellée courant 1950. En 1951, le premier Allemand de l'après-guerre signe dans un club français. Edouard Kunkelmann, l'avant-centre du « Phénix Karlsruhe » opte, en effet, pour le Racing Club de Strasbourg. Enfin, pas si allemand que cela, apprend-t-on dans un second temps, puisque sa mère est strasbourgeoise et que son père, né en 1901 à Strasbourg, n'est reparti en Allemagne qu'en 1923. Mais un recrutement qui a fait jaser dans le championnat de France, davantage que ceux des deux Sarrois Vollmann et Clemens, le premier arrivé au FC Metz pour la saison 1949/1950, le second au FC Nancy pour le championnat 1951/1952, comme Kunkelmann à Strasbourg. A moins que l'avant-centre franco-allemand soit déjà victime de l'atmosphère délétère qui s'est installée dans l'affaire d'Oradour et qui trouve son expression la plus lamentable lors du match de championnat de France de 2e Division Lyon - Strasbourg, le 1er février 1953. Ce jour là, le Racing, leader du championnat avec 8 points d'avance sur une équipe lyonnaise comprenant des Alsaciens, est accueillie aux cris « d'Oradour » et « d'Assassins d'Oradour » dans une ambiance nécessitant l'intervention de la police pour assurer la sécurité des joueurs de Pépi Humpal. Les incidents font grand bruit en Alsace. « Sommes-nous des meurtriers ? » titre « l'Ami du Peuple », le 8 février 1953.

Sur le plan international, les choses sont figées, à présent. En Europe Centrale, la Coupe du même nom reprend en 1951. Mais elle n'a plus rien de commun avec la célèbre épreuve d'avant-guerre, les pays situés derrière « le rideau

34- Sport-Est du 1er septembre 1950

de fer» (Hongrie, Tchécoslovaquie) n'étant plus là. «Privée de liberté de frontières qui n'existe pas actuellement», elle rassemble uniquement l'Autriche, la Yougoslavie en marge du schéma imposé par l'Urss et l'Italie mais cette dernière lorgne davantage sur la «Coupe Latine» que sur la «Coupe d'Europe Centrale». Pour pouvoir juger de sa pérennité, «attendons des temps meilleurs» dit «France-Football» le 3 juillet 1951 à la veille du tournoi qui rassemble la «Lazio» de Rome, le «Wacker» de Vienne et le «Partizan» de Belgrade.

La «Coupe Latine», sans faire courir exagérément les foules, reste cependant un rendez-vous prisé. L'épreuve 1950 avait rassemblé au Portugal «l'Athletico» de Madrid, le «Benfica» de Lisbonne, les «Girondins» de Bordeaux et la «Lazio» de Rome. Un tournoi annonciateur de futures grandes rencontres européennes dont sort vainqueur Lisbonne contre Bordeaux après deux matchs marathons et 266 minutes de jeu au total. L'épreuve 1951 se déroule en Italie et oppose le Milan FC, Lille, le Sporting de Lisbonne et l'Athletico de Madrid. Une nouvelle fois, le représentant du pays organisateur sort vainqueur de l'épreuve (Milan bat Lille 5-0 en finale), de sorte que l'on espère une victoire française lors de l'édition 1952 prévue à Paris.

D'aucuns imaginent une épreuve de plus grande envergure, une compétition qui fédérerait une grande partie de l'Europe, en fait, une sorte de «Coupe d'Europe». L'idée avait déjà fait son chemin dans les années 1920/1930, au même moment où Coudenhove-Kallergie, Heerfordt, Hysmans, Hantos et d'autres imaginent des espaces politiques ou économiques européens nouveaux. «Parmi tous les travaux qui s'imposent à l'attention de la Fifa, il en est un qui est plus particulièrement attrayant: c'est l'organisation d'un championnat d'Europe» écrit Maurice Pefferkorn dans «Le Miroir des Sports» du 30 novembre 1922. «Oh! dit-il encore, je sais parfaitement que la question est complexe et qu'il est difficile de rendre annuelle une telle compétition. D'autres prétendent même que les Jeux Olypiques qui se disputent tous les quatre ans constituent un championnat du monde et qu'on ne saurait raisonnablement en demander davantage. Ce n'est point mon avis. Et je trouve qu'il ne serait pas mauvais de mettre un peu d'ordre dans les matchs internationaux qui se disputent très nombreux en Europe, au cours d'une saison, et qui sont conclus un peu suivant la fantaisie des fédérations. L'on pourrait tout au moins diviser les pays d'Europe en trois ou quatre groupements qui détermineraient chacun un vainqueur, soit par élimination, soit par addition de points. Opposer ces vainqueurs les uns aux autres serait plus difficile. Mais l'aviation le permettra un jour. L'Espagne, le Portugal, la France, la Suisse, la Belgique, la Hollande et l'Angleterre pourraient, par exemple, constituer le groupement occidental. L'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Tchéco-Slovaquie, l'Italie formeraient l'Europe centrale. Danemark, Suède, Norvège et Finlande seraient rassemblés dans le groupe scandinave. La Pologne, la Roumanie, la Yougoslavie, la Grèce pourraient également s'assembler. Et, à supposer que l'Angleterre, le Danemark, la Tchéco-Slovaquie et la Yougoslavie soient les demi-finalistes désignés, serait-il donc tellement impossible de les opposer deux à deux pour arriver, par exemple, à une finale Angleterre - Tchéco-Slovaquie?».

En 1927, la Fifa se préoccupe du sujet. Elle confie le chantier d'un Championnat d'Europe à une commission de travail dont font partie Hugo Meisl, le sélectionneur de l'équipe d'Autriche et Henri Delaunay, le Secrétaire Général de la FFF et plus proche collaborateur de Jules Rimet. Différentes propositions pour un championnat d'Europe (l'une avec, l'autre sans répartition en groupes géographiques) tous les deux ans est couché sur le papier mais ne verra pas le jour[35]. Hugo Meisl, une personnalité forte du football, politiquement très ancré en Europe Centrale, n'est pas étranger à l'achoppement du projet. «Né en territoire tchécoslovaque, il est de nationalité autrichienne. Mais, par le fait même qu'il parle parfaitement le tchèque, il jouit en Tchécoslovaquie d'un grand prestige. Il sait, d'ailleurs, aussi le Hongrois, ce qui est extrêmement rare pour un étranger à la Hongrie. Naturellement, il parle allemand, qui est sa vraie langue; l'anglais avec une grande aisance, le français très suffisamment et l'italien facilement. Voilà l'homme, dit Pefferkorn[36]. Et de continuer: « Hugo Meisl aime sincèrement M. Rimet mais il lui a souvent mené la vie dure, comme chef de l'opposition à la Fifa. C'est un combattif, parfois même un violent. On ne le connaît, en général, que sous son aspect d'homme affable. Mais c'est un volontaire, un offensif, un énergique. Il reproche au Bureau de la Fifa son insolence, son inaction, sa passivité. Peut-être M. Rimet en prend-t-il un peu pour son grade, car il est plus habile qu'énergique. Mais c'est surtout le secrétaire, M. Hirschmann, de Hollande, qui est visé. Hugo Meisl est l'ennemi déclaré de Hirschmann. Il le remplacerait volontiers, à condition que la charge soit rétribuée. Elle est, à son avis, trop importante pour être confiée à un amateur qui fait la besogne en amateur». En 1927, Meisl devient Secrétaire Général de la Coupe d'Europe Centrale (les pays) et de la Mitropa Cup (les clubs), ce qui rend impossible, dans un proche avenir, toute coopération dans le football à l'échelle de l'Europe entière. Meisl prend définitement ses distances de la Fifa, en juin 1930 au Congrès de Budapest où, seul contre tous, il demande sans succès la nomination d'une commission de «réorganisation» de la Fifa[37]. «Un Congrès marqué par des luttes d'influence entre les Associations qui ont institué le professionnalisme et celles pour lesquelles ce stade ne parait pas encore révolu» devait dire Delaunay dans le rapport moral 1930 de la FFF n'oubliant pas de souligner l'iniative de la Fédération Française mise sur la table à ce même Congrès et portant sur «l'institution d'une Coupe d'Europe Occidentale à l'instar de l'épreuve qu'organisent avec succès les pays centraux»[38].

35- «Le Sport Alsacien» des 20 janvier et 28 février 1927

36- Le Miroir des Sports -nr 410 - du 28 janvier 1928

37- Football - nr 28 - du 12 juin 1939

38- Rapport Moral de la saison 1929/1930 de la FFF dans «Football» - nr 35 - du 31 juillet 1930

Si le projet d'une compétition entre footballeurs de l'Europe de l'Ouest a du mal à entrer dans une phase concrète, le sujet n'arrête pas de faire débat. Fin 1934, alors que la page d'une entente entre footballeurs de l'Europe de l'Ouest semble impossible avec les évènements survenus en Allemagne, Gabriel Hanot se livre encore dans « Le Miroir des Sports »[39] à une enquête auprès de personnalités françaises et étrangères du football sur l'intérêt de créer une Coupe d'Europe qui serait le prélude à un véritable championnat d'Europe entre les clubs. Si dans une large mesure « la vieille Europe en pantouffles renâcle ou sourit » au projet de Hanot, certaines réactions vont tout de même dans le sens souhaité par le journaliste et membre éminent de la FFF. Ainsi celle de Jean-Bernard Lévy, le Président du Racing Club de Paris : « On peut prévoir dès maintenant la création d'un championnat d'Europe. L'avion n'est-il pas, désormais, entré dans nos mœurs ? Il ne faut que 2 heures pour Londres, 2H30 pour Amsterdam, 6 heures pour Vienne, 8 heures pour Budapest, 12 heures pour Bucarest, trajets de plus courte durée que celui de Roubaix à Nice en chemin de fer. Qui aurait osé parler, il y a 15 ans d'un championnat national ? Cette idée aurait paru chimérique. Elle est réalisée aujourd'hui. La Coupe de France a habitué les clubs aux grandes rencontres nationales et à des déplacements lointains ; elle a été le prélude du championnat de France. La Coupe d'Europe doit être le prélude du championnat d'Europe. Voici quel en serait le mécanisme : un club serait désigné par chacune des 16 nations intéressées avant le 30 avril. La première semaine de mai auraient lieu les 8èmes de finale ; la deuxième semaine les quarts de finale ; la troisième semaine les demi-finales et la quatrième semaine, la finale. Trois étrangers seraient admis par équipe. La rencontre et le terrain seraient tirés au sort ».

Ce retour en arrière avant-guerre pour dire que l'idée d'une « Coupe d'Europe » n'est pas nouvelle quand on en reparle au début des années 1950. Les Anglais sont peut-être les premiers à le faire en imaginant la substitution du « Tournoi Britannique » entre équipes nationales d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et du Pays de Galles, « à une Coupe internationale dont la Football Association anglaise pourrait prendre l'initiative et à laquelle participeraient, outre l'Angleterre et l'Ecosse, l'Espagne, l'Italie, la Suède, la France, la Yougoslavie et l'Autriche, c'est-à-dire les nations les plus en évidence du Continent »[40]. Mais l'émulation sur le sujet européen est telle que rapidement se créée d'une manière informelle « l'Entente Européenne de Football ». Profitant de la Coupe du Monde 1954 et de la présence de tout le fooball mondial en Suisse, elle se donne, le 15 juin 1954 à Bâle, des statuts et une nouvelle dénomination, à savoir « Union Européenne de Football Association » (UEFA). « Elle décidera vraisemblablement la création de la « Coupe d'Europe ». Celle-ci se déroulerait tous les quatre ans dans l'intervalle du Championnat du Monde et ne serait pas en opposition avec le Tournoi Olympique de Football. Elle mettrait en présence des professionnels et obligerait certaines nations à envoyer de véritables amateurs aux Jeux Olympiques » précise « France-Football »[41].

Le sujet n'avance pas vite dans la nouvelle institution du football européen, de sorte que des journalistes du quotidien sportif « l'Equipe » (Gabriel Hanot, Jacques de Ryswicks, Jacques Ferran) le prennent en main. Ils le placent sur le plan des clubs, plus facile à aborder que celui entre nations. « L'idée d'une compétition européenne des clubs se posa pour la première fois dans les bureaux de « l'Equipe » vers la fin de 1954. Depuis plusieurs mois, les clubs hongrois, russes, anglais, italiens les plus prestigieux se rendaient mutuellement visite sans que personne cherchât à établir un lien entre ces rencontres » témoigne Jacques Ferran dans « France-Football » du 12 juin 1956 et d'expliquer comment le projet de « l'Equipe » devint celui de l'Europe. « Avant de passer au stade de la réalisation, nous décidâmes de jeter notre projet au milieu de l'Europe, d'affronter notre idée à celle des autres. Le projet de « l'Equipe » fut ainsi distribué dans les capitales européennes, à Londres, Berlin, Budapest, Madrid, Moscou, Bruxelles, etc. De tous ces voyages, il revenait chaque jour avec un détail nouveau. On assistait de jour en jour au mûrissement de l'idée, chaque pays apportant sa pierre à l'édifice mais personne ne mettant en doute sa solidité. Un peu plus d'un mois après le premier article paru dans « l'Equipe », nous étions en possession de tous les éléments du problème. L'Europe du football avait encore mieux réagi que nous l'escomptions. Elle avait embelli, nuancé, précisé notre projet et nous le rendait pour voir ce que nous allions en faire. Le stade de la conception était terminé et le règlement que nous élaborâmes était celui-là même qui devait être repris, cinq mois plus tard, par l'Union Européenne. La Coupe d'Europe des clubs existait ».

N'eut été la question de la Sarre, le mouvement qui est parti de Strasbourg et qui a trouvé son aboutissement avec la création de la Coupe d'Europe des clubs, n'aurait eu à traverser la moindre embûche après le retour de l'Allemagne dans la communauté internationale. Mais à compter de l'hiver 1949/1950, une tension commence à se cristalliser à propos de la Sarre. Privée de compétences internationales et représentée à l'extérieur par la France, la Sarre et l'Allemagne acceptent de plus en plus difficilement ce statut. L'Allemagne proteste contre le « protectorat » français et réclame le retour de son ancien Land à la mère patrie.

Le football est touché par la question sarroise. « J'attacherais du prix à connaître la voie dans laquelle la Sarre va orienter ses relations sportives » écrit, le 12 janvier 1950, un collaborateur du Haut Commissaire en Sarre à son Ministère de tutelle à Paris. Rejeté par la FFF en 1949 et toujours interdit de contacts avec le football allemand toujours pas reconnu par la Fifa, le football professionnel sarrois est très isolé vers 1950. D'où le projet du HC de créer un championnat international entre clubs belges, luxembourgeois et sarrois. L'idée est vite abandonnée suite au refus de la Belgique pour qui faire jouer quelques uns de ses clubs dans cette « Union Belgique - Luxembourg - Sarre »

39- Le Miroir des Sports - nr 802 et 803 - des 11 et 18 décembre 1934

40- France-Football du 22 septembre 1951, page 11

41- France-Football du 8 juin 1954, page 9 - « Sept jours dans le monde »

aurait pour conséquence de diminuer le niveau de son championnat national. Pour solutionner le problème, qui ne touche finalement que le FC Sarrebruck et le VfB Neunkirchen, on évoque la solution du reclassement amateur des deux clubs. Mais là aussi les inconvénients seraient supérieurs aux avantages. D'une part, ce projet entraînerait un nivellement par le bas et d'autre part, dit la diplomatie française en Sarre, « nous nous priverions d'un excellent article de propagande : le FC Sarrebruck est parti pour un mois dans le midi de la France et en Espagne. Neunkirchen rencontrera Angers et Rouen et sera le sparring-partner de l'équipe nationale suisse ».

La France est donc sans solution, une situation qui profite aux Allemands. « J'ai l'honneur de vous rendre compte que des tentatives sérieuses sont faites actuellement par la Ligue de Football d'Allemagne du Sud et par celle d'Allemagne du Sud-Ouest pour s'assurer le concours, pour le prochain championnat, des deux bonnes équipes sarroises, le FC Sarrebruck et le VfB Neunkirchen » écrit le Commissariat Français du Palatinat à Neustadt à celui de la Rhénanie-Palatinat à Coblence, le 25 mars 1950. « Selon les assertions des dirigeants allemands, écrit-il encore, cette incorporation n'aurait aucune répercussion sur le problème politique sarrois mais serait uniquement motivé par des considérations sportives et financières. Cette affirmation semble toute gratuite car il est indéniable qu'il est impossible de dissocier les deux aspects du problème. Que les dirigeants actuels le veuillent ou non, la mentalité allemande et le nationalisme renaissant exploiteraient cette « union » à des fins politiques et nationalistes. (...). Il est donc à présumer que la bataille pour le calendrier 1950/1951 se poursuivra âprement et qu'il serait souhaitable que la participation éventuelle des équipes sarroises aux championnats des Ligues allemandes, qui pourrait être interprêtée comme une victoire allemande, soit étudiée minutieusement ».

Le 3 juin 1950, le Racing Club de Strasbourg accueille Neunkirchen. « C'est la première fois qu'une équipe sarroise évoluera en Alsace depuis la fin des hostilités », indiquent les Dna du même jour. On tente donc la manière douce avec les Sarrois et le football alsacien participe à cette démarche qui se place au même moment que la reprise avec les clubs allemands. Mais rien n'y fait.

Le 23 avril 1951, lors d'une conférence de presse, la Fédération Sarroise de Football annonce la participation de clubs sarrois au championnat 1951/1952 de la Ligue d'Allemagne du Sud-Ouest. « Le Président Neuberger déclara que seuls des motifs d'ordre sportif, à l'exclusion de tout motif politique comme on le prétend de différents côtés, ont conduit à cet accord. Le passé a prouvé que les deux grandes équipes professionnelles n'ont pu organiser des matchs satisfaisants, tant au point de vue financier que sportif, qu'avec les plus grandes difficultés. (...). De plus, le Président fit connaître que le gouvernement a été informé depuis longtemps des projets du SFB[42]. Au cours des différents entretiens avec M. le Président du Gouvernement et M. le Ministre des Cultes, les motifs du SFB ont été présentés en détail sans qu'il fût possible de persuader le Gouvernement qu'une participation de sociétés sarroises au championnat de la Süd-WestLiga n'était pas en contradiction avec l'autonomie politique de la Sarre ». Neuberger aborde aussi « les contre-propositions faites par le Gouvernement » (création d'un championnat de Sarre de 8 équipes - « participation à ce championnat et fusion des deux équipes professionnelles en une seule, payée par le Gouvernement » mais reste sur ses positions. « Les clubs intéressés ont été informés et auraient donné le 7 février 1951 leur accord pour le plan du SFB » mentionne encore cette note diplomatique du HC en Sarre.

Le 30 avril 1951, le Commissaire français du Land de Rhénanie-Palatinat, auquel correspond la territorialité de la Ligue du Sud-Ouest, informe l'Ambassadeur de France à Mayence de cet accord. « On se souvient que les sportifs sarrois avaient demandé à être intégrés dans la FFF ; celle-ci avait refusé, ce qui avait amené M. Rimet, son président, à démissionner. Ce que les Français avaient refusé, les Allemands viennent de l'accepter avec enthousiasme » insiste-t-il.

Mis devant le fait accompli, le Gouvernement de la Sarre demande, le 4 mai, au SFB « d'obtenir une position nette de la Fifa avant toute convention définitive ». Reprochant « le procédé » employé, le Gouvernement demande que l'on lui soumette l'avis de l'organisation internationale et conclut qu'il « ne fera plus d'objection, si la Fifa ne voit pas d'inconvénient à ces accords ». La Fifa se prononce favorablement mais son accord est limité à la participation des deux clubs professionnels au championnat allemand. C'est ce qui ressort d'une note du 29 avril 1952 du HC en Sarre à l'Ambassadeur de France en Allemagne. Les deux clubs sarrois participent donc au championnat 1951/1952 de l'Oberliga de la Ligue du Sud-Ouest et résultat imprévu, le FC Sarrebruck termine 1er. Les Sarrois sont qualifiés pour la poule finale du championnat d'Allemagne et ne sont battus qu'en finale par le VfB Stuttgart ! Ce titre de Vice-champion d'Allemagne 1952 du FC Sarrebruck est un résultat plutôt embarassant pour les autorités françaises en Sarre. Pour illustration ce télégramme envoyé au Ministère des Affaires Etrangères à Paris disant « qu'il est à craindre que les circonstances actuelles et l'importance de ce titre n'amènent les Allemands à donner à ces résultats sportifs une signification politique ».

Avec une telle performance de leur fétiche, plusieurs clubs amateurs emboitent le pas aux deux clubs professionnels. St-Ingbert, Borussia Neunkirchen, Sportverein Saar/Saarbrucken et les Sportfreunde Sarrebrucken disputent la Coupe d'Allemagne 1952/1953. Le mouvement d'intégration du football sarrois dans le football allemand est en marche. La nouvelle donne est tacitement acceptée par la France. Côté sarrois et allemand, personne n'en fait grand bruit. En avril 1952, la Sarre rencontre l'Equipe de France B à Sarrebruck et en octobre de la même année, la France et l'Allemagne sont opposées à Paris pour le premier match de l'après-guerre entre les deux pays, tandis que l'Equipe de France B accueille l'Equipe de la Sarre en match retour à Strasbourg. A Paris et à Strasbourg, le 28 septembre 1952, une nouvelle ère commence...

42- « Saarländischer Fussball Bund » - (Fédération Sarroise de Football)

Sarrebruck - Liverpool, le 31 mai 1950. Une rencontre arbitrée par le strasbourgeois Lucien Vogt

Sarre - France B (0-1) à Sarrebruck, le 20/4/1952. Echange des fanions entre le capitaine sarrois et le capitaine tricolore : le racingman Edmond Haan, en outre, auteur du but de la victoire

France B - Sarre, le 5 octobre 1952 à Strasbourg :

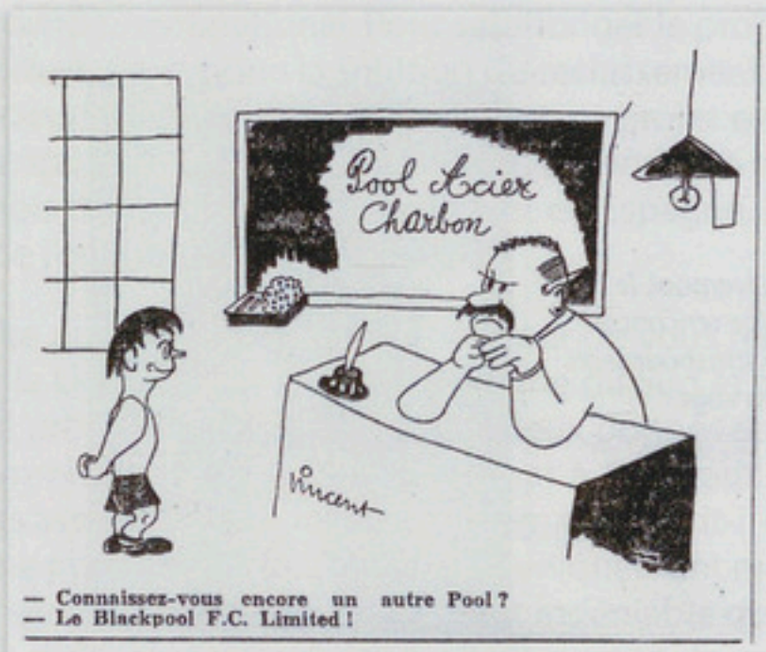
L'Equipe de France : Sinibaldi, Firoud, Delepaut, Marcel, Tellechea, Gaulon, Vincent, Glovacki, Colonna, Meano, Saunier

L'équipe de Sarre

Échange des fanions entre les deux capitaines - pour la France Sinibaldi

« POOL » DE CLASSEMENT

— Nous serons ardents comme le charbon...
— Nous, on sera fort comme l'acier.



— Connaissez-vous encore un autre Pool ?
— Le Blackpool F.C. Limited !

Dimanche à Paris: FRANCE-ALLEMAGNE

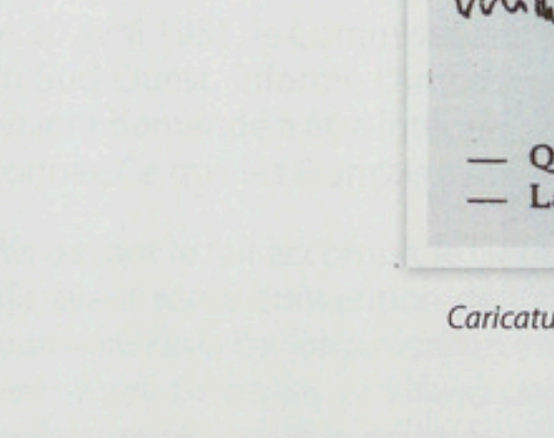
ADENAUER (Allemagne) SCHUMANN (France)

— Qu'est-ce qu'on joue ?
— La Sarre . . . et cela ne vaut-il pas mieux ainsi ?

Caricatures dans « Le Sport Alsacien » sur le sujet « football et question sarroise »

L'ELITE EUROPEENNE
du football junior à Strasbourg

Challenge W. BENSEMANN les 27 - 28 - 29 mai 1950



LES JUNIORS DU F.C. BIRMINGHAM

Tournoi Bensemann 1950 de Strasbourg : en tête le drapeau de l'Europe

Les juniors de l'ASS posent avec ceux du Wacker de Vienne

Les débuts de la Coupe Latine

Août 1951 :
les 3ème Jeux de la Jeunesse Mondiale
ont lieu à Berlin

PRIX : 15 fr. Vendredi, le 1er septembre 1950

ort-Est

ORTIF POUR LES DÉPARTEMENTS DE L'EST

BULLETIN OFFICIEL

R.B. • F.F.Q. • F.F.N. • F.F.G. • F.F.L. • U.F.M. • F.S.G.T. • C.R.V. • F.F.B.

FABRIQUE ALSACIENNE
DE MEUBLES DE BUREAU
A. JANTZI
32, rue de la Klebsau
STRASBOURG-NEUHOF
Scierie à Saverne
Téléphone 417.17
Visitez nos Stands à la Foire Européenne de Strasbourg - Hall A - Stands 162 4 et 114 6

SÉCRATION DU FOOTBALL

STRASBOURG, capitale du football international

et siège de la FIFA

M. Emmanuel Gambardella, président de la FFF, et du Groupement des Clubs pros, était venu dimanche dernier présider le match RC. Strasbourg — Ol. Nîmes. Dans la matinée, M. Gambardella se promena avec le secrétaire général de la LAFA, dans un des coins les plus pittoresques du vieux Strasbourg. Parvenus devant les Ponts Couverts, les deux promeneurs discutaient sur la diversité des styles architecturaux de Strasbourg.

Le président ayant fait remarquer que ce mélange des styles démontrait bien l'influence de races opposées, conclut que la capitale alsa-

liste parisien, M. Gambardella s plut à développer l'idée de faire d Strasbourg le centre du football eu ropéen, tout en soulignant que cett idée personnelle n'engageait nulle ment la FFF.

L'après-midi, après le match Ra cing—Nîmes, et en présence de M Spaak, président de l'Union Euro péenne, le président de la FFF, re prit le thème des grandes rencon tres internationales à Strasbourg lors des sessions du Conseil d l'Europe et son exposé ne manqu pas d'intéresser très vivement le éminentes personnalités présente et principalement M. Charles Pon

Les débuts de la Coupe Latine

CHAPITRE 10

Les grandes heures du football amateur alsacien

L'après-guerre correspond à un période d'extraordinaire activité pour le football alsacien. D'abord par le développement de ses effectifs : de 235 clubs à la reprise du « Championnat de la Libération en 1945 et à 467 clubs en 1950, mais aussi par le développement des compétitions, des catégories d'âge de joueurs et du type même de football, puisque celui-ci entre, à présent, fortement dans le monde de l'Entreprise. Comment la LAFA arrive-t-elle à gérer un tel développement ? Quels sont ses grands dirigeants ? Quels sont les grands clubs amateurs ? Comment expliquer l'effondrement du football catholique et du football socialiste, supplantés tous les deux par le football corporatif ? Quels sont les enjeux nouveaux, purement footballistiques, (terrains, infrastructures, formation, politique en direction des jeunes) pour la LAFA à l'aube des années 1950 et dans le cadre d'une société qui connaît de grandes mutations ?

I- Saison 1945/1946 : les « Championnats de la Libération »

235 clubs dès la reprise du championnat

En 1945, c'est à l'athlétisme que revient l'honneur d'inaugurer les retrouvailles avec la France. Le 12 août a lieu le match France/Suisse à Strasbourg. L. Appes dans les DNA ne manque pas de saluer « les athlètes au blason tricolore, qu'on a attendus avec une fébrile impatience ». « C'est la terre sacrée de France que leurs foulées légères marqueront demain » dit-il de la piste du stade du Tivoli qui accueille l'évènement. Le football aura bientôt l'équivalent puisque un match France B contre le Luxembourg est fixé au 14 avril 1946 à Strasbourg.

Le championnat de Division d'Honneur de la Lafa reprend le 9 septembre 1945. Une énorme prouesse quand on pense à l'état de ruine qui subsiste dans les zones de combats de l'hiver 1944/45 et au fait que de nombreux dirigeants et joueurs manquent toujours. Les arbitres manquent aussi : la Lafa n'en compte, pour le moment, que 125 ce qui est nettement insuffisant pour la bonne marche de tous les championnats. Les divisions inférieures démarrent un peu plus tard, mi octobre, comme le championnat de la FSGT.

Les 20 clubs de DH sont répartis en deux groupes départementaux. Neuf pour le Bas-Rhin : Racing amateurs, ASS, Sporting Schiltigheim, Mars Bischheim, Benfeld, Sélestat, Bischwiller, FC Haguenau, Schweighouse. Onze pour le Haut-Rhin : FCM, ASM, Etoile Mulhouse, Société Sportive Mulhouse-Dornach, Wittenheim, Wittelsheim, Huningue, Saint-Louis, SR Colmar, FC Colmar, Neuf-Brisach.

Le Bas-Rhin dispose de trois championnats seniors supplémentaires (137 clubs), outre celui de la DH :

Division 1 (30 clubs) :

- Groupe 1 : Wissembourg, SR Haguenau, La Walck, Soultz/Forêts, Monswiller, Schirrhein, Saverne, Gundershoffen, Reichshoffen, Obermodern
- Groupe 2 : FC Strasbourg 06, Eckbolsheim, Erstein, Oberschaeffolsheim, Fegersheim, Huttenheim, Koenigshoffen, Cronenbourg, Lingolsheim, Gerstheim
- Groupe 3 : Pierrots, Neuhof, Graffenstaden, Hoenheim, Duttlenheim, CA Strasbourg, Wasselonne, Molsheim, Hoerdt, La Robertsau.

Division 2 (36 Clubs) :

- Groupe 1 : Ingwiller, Bouxwiller, Sarre-Union, Phalsbourg, Niedermodern
- Groupe 2 : Cheminots, Notre-Dame, Pont-Couverts, Lampertheim, Brumath, Hochfelden,
- Groupe 3 : Betschdorf, Rountzenheim, Mertzwiller, Drusenheim, Oberhoffen
- Groupe 4 : ASPTT, SOC, Achenheim, Wolfisheim, Eschau, Geispolsheim
- Groupe 5 : Obernai, Barr, Rosheim, Still, Krautergersheim, Châtenois, Scherwiller
- Groupe 6 : Muttersholtz, Kerzfeld, Uttenheim, Kogenheim, Osthouse, Sand, Hilsenheim

Division 3 (65 clubs) :

- Groupe 1 : Dachstein, Dorlisheim, Duppigheim, Holtzheim, Egersheim, Ernolsheim, Altorf, Dinsheim, Entzheim, Wolxheim
- Groupe 2 : Truchtersheim, Hangenbieten, Ittenheim, Schnersheim, Dingsheim, Marlenheim, Westhoffen
- Groupe 3 : Vendenheim, Weyersheim, Reichstett, Souffelweyersheim, Oberhausbergen, Geudertheim
- Groupe 4 : Sainte-Croix-aux-Mines, Villé, Ebersheim, Lièpvre, Sainte-Marie-aux-Mines, Kintzheim
- Groupe 5 : Obenheim, Westhouse, Lipsheim, Herbsheim, Bolsenheim, Plobsheim, Hindisheim, Boofzheim
- Groupe 6 : Surbourg, Niederbronn, Woerth, Lembach, Hatten
- Groupe 7 : Soufflenheim, Herrlisheim, Roeschwoog, Gambsheim, Rohrwiller, Sessenheim, Stattmatten
- Groupe 8 : Weitbruch, Mommenheim, Steinbourg, Schwindratzheim, Niederschaeffolsheim, Gries
- Groupe 9 : Oermingen, Diemeringen, Herbitzheim, Wingen-sur-Moder, Drulingen, Tieffenbach, Mackwiller, Keskastel, Rosteig, Lorentzen.

Quant au championnat des divisions inférieures du Haut-Rhin (77 clubs), il est calqué sur celui du Bas-Rhin :

Division 1 (20 clubs) :

- Groupe 1 : Kingersheim, FC Dornach, Hegenheim, Red Star Mulhouse, Altkirch, Pfastatt, Cheminots, Neuweg, Montreux-Vieux, Walheim, Sausheim
- Groupe 2 : Guebwiller, Bollwiller, Staffelfelden, US Thann, Horbourg, Réguisheim, Cernay, Reiningue, Masevaux

Division 2 (24 clubs) :

- Groupe 1 : Dannemarie, Sierentz, Zillisheim, Bantzenheim, Village-Neuf, Hochstatt, Kembs, Retzwiller, Luemschwiller, Hirtzbach
- Groupe 2 : Ensisheim, Burnhaupt-le-Bas, Aspach-le-Haut, Vieux-Thann, Saint-Amarin, Soultz
- Groupe 3 : Ribeauvillé, Munster, Logelbach, Meyenheim, Oberbergheim, Merxheim, Rouffach, Ingersheim

Division 3 (33 Clubs) :

- Groupe 1 : Illfurth, Morschwiller-le-Bas, Oberbruck, Baldersheim, Heimsbrunn, Galfingue
- Groupe 2 : Pfetterhouse, Durmenach, Grentzingen, Seppois-le-Bas, Waldighoffen, Bisel, Ballersdorf, Friesen
- Groupe 3 : Habsheim, Bourgfelden, Loechlé, Hagenthal-le-Bas, Blotzheim, Koetzingue, Folgensbourg
- Groupe 4 : Niederhergheim, Sainte-Croix-en-Plaine, Ober/Niederentzen, Holtzwihr, Wiedensolen, Pulversheim
- Groupe 5 : Turckheim, Ostheim, Wintzfelden, Guémar, Kaysersberg, Grussenheim

Le football alsacien a donc quasiment reconstitué ses forces d'avant-guerre. Au moins en ce qui concerne le nombre des clubs, si ce n'est par l'effectif des joueurs. Aux clubs de la Lafa, il faut ajouter ceux de la FSGT. Comme avant 1939, le mouvement « travailliste » ne touche que Strasbourg et ses faubourg. Neuf clubs sont engagés dans le championnat de la saison 1945/1946 : deux du centre-ville (le Sporting Strasbourg et le FC Ouvrier Strasbourg), trois du quartier de Neudorf (le FC Ouvrier Neudorf, l'AS Musau et l'Amateurs Sporting Club), la Société Sportive Ouvrière de La Robertsau, le Racing Cronenbourg et deux clubs de la banlieue : le FC Ouvrier Schiltigheim et l'US Ouvrière Ostwald. Le championnat est survolé par « l'Amateur Sport Club » dont la présence dans le football ouvrier ne s'explique que par les sanctions infligées à l'ex-Red Star.

Le FC Saint-Louis remporte le titre de Champion d'Alsace 1945/1946 de la Lafa, battant en finale régionale les amateurs du Racing sur le score de 2-1. Sans la très bonne organisation de la Ligue d'Alsace, il aurait été impossible de redémarrer le fonctionnement d'un championnat régional et de trois championnats départementaux. Une « Commission de Football » pour le Bas-Rhin (Président M. Zinck du RCS) et une autre pour le Haut-Rhin (Président M. Gaston Hecky Président de l'ASM), une « Commission des Juniors » pour chacun des deux départements, deux Commissions Régionales, l'une pour les « Qualifications », l'autre pour les « Arbitres », c'est avec ces premières structures, oeuvrant à côté du Conseil de la Ligue, que le football de la Lafa reprend activité.

Racing, SRC et FCM : retour au professionnalisme

Pour la reprise du championnat 1945/1946, la FFF fait obligation aux joueurs professionnels de regagner le club dans lequel ils étaient licenciés à la déclaration de guerre. Certains reprennent donc dans leur formation de 1939, d'autres optent pour un nouveau club après que leur club d'appartenance ait donné son accord, d'autres encore raccrochent les crampons après cinq ans de quasi inactivité. Pour la formation de ce premier Championnat de France professionnel d'après-guerre, on repart également sur les bases de 1939. Ainsi, le Racing Club de Strasbourg fait partie de la Division Nationale avec Lille, Saint-Etienne, Roubaix, Reims, Rennes, Lens, Rouen, le RC Paris, Marseille, Cannes, le Red Star, Sète, Bordeaux, Lyon, Le Havre, Metz, Sochaux. Les SR Colmar et le FC Mulhouse évoluent en Division 2 dans le Groupe Nord en compagnie de Nancy, du Stade Français, Angers, Angoulême, Nantes, Valenciennes, du CA Paris, Besançon, Amiens, Douai, Troyes, Le Mans. Le Groupe Sud comprend Montpellier, Toulouse, Alès, Nîmes, Nice, Clermont, Avignon, Grenoble, Antibes, Toulon, Perpignan, Vichy, Béziers, Brive. Les trois clubs alsaciens démarrent ce Championnat de France 1945/1946 avec des formations dans lesquelles les joueurs ayant participé au championnat du NSRL sont nombreux.

Le Racing, endroit de réconciliation de toutes les oppositions

Au Racing à l'été 1945, les joueurs ayant évolué dans le championnat du NSRL sont nombreux : Lergenmuller, Guebhardt, Lohr, Husser et Gardon pour le Racing, mais aussi Heckel arrivé de La Walck, Hoffmann, Lang et les frères Waechter de l'ancien club SS. Nuss n'est pas un nouvel élément mais bien l'arrière latéral qui a joué durant l'annexion sous le nom de Fuhrer, son vrai patronyme. Mais à la Libération, Marcel Fuhrer préfère changer de nom. Il s'appelle désormais Marcel Nuss, un signe de plus du traumatisme alsacien de l'immédiate après-guerre. Avec ces joueurs tous amateurs, avec Oscar Heisserer revenu du RC Paris avec lequel il vient de gagner la Coupe de France 1944/1945, Alphonse Rolland de retour des Girondins de Bordeaux, Pierre Lauer, l'ailier du FC Mulhouse, Segundo Pascual junior sorti des rangs du Vésinet, Charles Mathé, l'ailier du RC Paris, Fritz Woehl licencié en dernier lieu à Rabat, Joly d'Antibes et deux Espagnols, Vela du FC Barcelone et Francisco Mateo des Girondins de Bordeaux, Emile Veinante - l'ex-grande vedette du football français des années 1930, promu entraîneur du Racing - constitue la première formation strasbourgeoise de l'après-guerre.

L'effectif présente la double particularité de n'être constitué quasiment que d'amateurs (seuls Heisserer, Rolland et Mateo étaient professionnels en 1939) et de rassembler des joueurs au destin diamétralement opposé entre 1940 et 1945. Nous avons vu celui d'Oscar Heisserer fuyant l'incorporation de force, celui d'Henri Lang incorporé de force mais désertant la Wehrmacht, celui des « raflés » du Red Star. Il y a aussi celui de Francisco Mateo qui a fui Guerre Civile d'Espagne et qui s'est réfugié à Bordeaux. Celui de Raymond Vela, un autre Espagnol, engagé dans la Légion Etrangère après avoir quitté lui aussi son pays natal et le FC Barcelone. Il y a celui du Wissembourgeois Fritz Woehl, baroudeur sur le stade et dans la vie, méhariste en 1939 dans l'armée coloniale française et qui, libéré en 1941 du Service National, rempile dans l'Armée d'Afrique avec laquelle il participe à la conquête de l'Italie et à la Campagne de Provence, puis de Rhin et Danube[1].

Debout: Fuhrer, Guebhardt, Pascual, Waechter, Lang, Lergenmuller - accroupis : Rolland, Heisserer, Mateo, Woehl, Lauer

1 - Sport-Est du 10 décembre 1948 donne la biographie de Fritz Woehl

Le FCM : quasiment que des amateurs pour repartir en Division 2

A Mulhouse, le Président René Waechter, qui tient le gouvernail du FCM à présent depuis plusieurs saisons et qui est assisté en 1945 de l'ancien International Me Pierre Hornus et de MM. Zaessinger, Bernabel, Gerber et Schlawick, mène une sage politique sur le plan financier. De l'équipe de 1939, seuls le Mosellan René Peiffert et le Franc/Comtois Marcel Parmeggiani, qui avaient évolué à Brive et Sochaux durant la guerre, sont de retour à Bourtzwiller. Le Sélestadien Marcel Metz, professionnel lui aussi avant guerre à Mulhouse, est présent lui aussi. Il était d'ailleurs resté Mulhousien durant l'annexion. Pierre Lauer parti au Racing et Antoine Demuth aux SRC, on compte surtout sur les vainqueurs du titre de Champion d'Alsace 1943/1944 et sur de nouvelles recrues. Ainsi, l'entraîneur Joseph Remay, une gloire locale de l'époque Hurzeler, peut-il disposer de Paul Pflieger, Eugène Hartmann, Joseph Ceccarelli, Marcel Schumacher, Joseph Linder, Henri Ullmann, Eugène Freitag, Charles Belzung, Max Springinsfeld, tous d'authentiques fécémistes à qui se joignent des amateurs recrutés sur la région : Gustave Wodey à Huningue, Raymond Neumann à l'ASM, Charles Gorisek à Ensisheim, Fernand Meyer et Arthur Diesel à l'Etoile Mulhouse, Joseph Harter au FC Hota Mulhouse, Paul Breta et Jean Wlazik à Wittenheim. Finalement, un seul véritable professionnel est recruté : Joseph Plésiak qui arrive des Girondins de Bordeaux avec lesquels il avait remporté la Coupe de France 1941. Il doit être le pivot de la défense. Drap et Pioch, deux attaquants recrutés au SO Montpellier vers la fin des matchs aller, complètent le recrutement. Le premier jouera très peu, Albert Pioch plus souvent.

Dans ce FCM de 1945, un joueur a connu un cursus hors du commun entre 1939 et 1945. Il s'agit d'Eugène Freitag. Né à Hochstatt, Eugène Freitag y démarre sa carrière de footballeur. A 19 ans, à l'entrée de la guerre, il se retrouve à Bordeaux. Stagiaire aux Girondins, il fréquente les Alsaciens Giessner et Rolland, l'ancien et le futur mulhousien Rummelhardt et Plésiak mais surtout les grands Espagnols Mateo, Urtizbéréa, Mancisidor et l'entraîneur Benito Diaz. « Un sacré Monsieur, ce Diaz » rappelait Freitag dans une interview au journal « l'Alsace » à l'occasion d'une cérémonie/souvenir pour les 35 ans de l'équipe du FCM de 1945/1946, organisée pour le dernier match de championnat de la saison 1980/1981. Contre Angers comme. en 1946. A Bordeaux, Eugène Freitag a le mal du pays d'autant qu'il reste sans nouvelles de ses parents. Il revient à Mulhouse et trouve du travail chez Manurhin. La direction allemande de la grande entreprise haut-rhinoise l'envoie en stage dans sa filiale de Stuttgart. « De 1941 à 1942, j'ai joué sous le maillot du VfB Stuttgart. Regardez ces photos. Je suis là dans la rangée du haut. On a été vice-champions du Wurtemberg. On a raté le titre pour un point. Ce sont les Kickers qui sont devenus champions. On avait une bonne équipe puisque l'équipe d'Allemagne nous demandait de jouer des matchs d'entraînement. Un jour dans cette équipe nationale, il y avait le joueur le plus fameux que j'ai rencontré : Fritz Walter. Je crois que le nom suffit, non ? » confiait-il à « l'Alsace ». En 1942/1943, Freitag revient au FCM. Le club du Président Waechter et de l'entraîneur allemand Schwab avait demandé son retour à la Manurhin. Puis, le défenseur mulhousien est incorporé de force dans la Wehrmacht. Militaire allemand, il devient Champion de Prusse orientale avec le FC Allenstein, une région devenue zone russe en 1945. Eugène Freitag a donc porté quatre maillots entre 1939 et 1945, un destin que de nombreux Alsaciens connaîtront même s'ils n'ont pas tous porté celui des Girondins de Bordeaux ou du VfB Stuttgart.

Debout : Wodey, Plesiak, Diesel, Freitag, Ceccarelli, Pflieger - accroupis : Hartmann, Linder, Schumacher, Parmeggiani, Harter

Debout : Freitag, Pflieger, Diesel, Hartmann, Plesiak, Ceccarelli - accroupis : Pioche, Linder, Schumacher, Parmeggiani, Harter

Aux SR Colmar : « faire autant sinon davantage que les Allemands »

En 1945, Joseph Lehmann entame sa 20e année de Présidence des SRC puisqu'il a été appelé à la tête du club en 1925. En 1939, les SRC étaient à deux doigts de la montée en Division Nationale. A la déclaration de guerre, M. Lehmann quitte Colmar pour Sète et son grand ami Bayrou. Il apporte son concours au FC Sète jusqu'au moment où les lois raciales promulguées par le Gouvernement de Vichy lui interdisent toute activité dans le sport. Israélite, il

échappe aux camps de la mort et à la Libération, il est de retour à Colmar. Son premier objectif est de préparer le terrain pour une nouvelle formation professionnelle. « Mon projet part du principe suivant : les Allemands avaient fait beaucoup pour le sport. Il était indispensable que les Français en fassent autant, sinon davantage » disait-il[2].

Grâce aux moyens personnels du Président Lehmann, les SRC peuvent mener une politique un peu plus ambitieuse que leurs voisins mulhousiens. L'entraîneur Fritz Schuller, un pur Colmarien, peut compter d'abord sur les jeunes qu'il a formés : Marcel Frey, Jean Spiess, Paul Emenoz, Joseph Deckert, les frères Jean et Charles Emmenegger, Claude Battistella, René Linkenheld, Charles Heiné, François Rimmely et Antoine Demuth. On leur adjoint l'expérimenté Jean Cléau, 38 ans et ex-capitaine de l'Olympique Lillois, Robert Ségaux l'ailier gauche du Red Star de Paris et RC Paris, les amateurs Michel Wawryniak et Paul Kriske, tous deux de Carvin dans le Nord et le gardien de but Sanchez. L'ensemble est complété par l'attaquant Auguste Zopp et le gardien Gérard Wozniak, de retour tous deux à Colmar et titulaires, à l'instar de Heiné, Emenoz et Demuth, dans l'équipe qui s'était distinguée avant-guerre. Par contre, Louis Dessonet, le gardien des années de guerre, est parti au FC Sochaux. Joseph Gissinger, l'ailier droit qui avait signé son premier contrat professionnel en 1939, a laissé la vie sur les champs de bataille d'Europe Centrale et René Walk, l'ex-professionnel du Racing Club de Strasbourg et du Havre qui aurait pu reprendre du service aux SRC le club de ses débuts, a été amputé des deux jambes. Les clubs colmariens (SRC, FC Colmar et l'Etoile Sportive de Logelbach) organisent un match de bienfaisance pour lui, le 1er janvier 1946.

Les résultats ont une importance secondaire au cours de cette saison 1945/1946, l'essentiel étant la reconstitution des clubs. Le Racing termine à une honorable 11e place (Lille est Champion de France devant Saint-Etienne) et, en seconde division, les SRC sont 6e derrière Nancy, le Stade Français, Angers, Angoulême et Nantes. Le FCM, par contre, en terminant avant-dernier (goal-average 39/67) n'arrive pas à sauver sa place chez les professionnels et rétrograde dans le Championnat d'Alsace.

Debout : Deckert, Wozniak, Cléau, Wawryniak, Demuth, Frey - accroupis : Heine, Zopp, Battistella, Emmenegger J., Segaux

Debout : Wawryniak, Wozniak, Demuth, Frey, Deckert, Emmenegger Ch. - accroupis : Kryske, Cléau, Heine, Emmenegger J., Segaux

Debout : en civil Hueber et Spiess (semi-professionnels), Frey, Deckert, Demuth, Wawryniak, Wozniak, Emmenegger Ch., Schuller (entraîneur) - accroupis : Heine, Kryske, Battistella, Emmenegger J., Segaux

2- Sport-Est du 28 juin 1948 - « J. Lehmann, ce qu'il a fait, ce qu'il compte faire »

II- 1946-1951 : Effectifs, compétitions, palmarès du football amateur

Progression du nombre des clubs et surtout des équipes, amélioration du niveau de jeu par la mise en œuvre de politiques des « Jeunes » et de « Formation », soutien aux clubs touchés par les dommages de guerre, action dans le domaine des infrastructures nouvelles, changement total de l'organisation du football par la création de championnats nouveaux et de la Coupe d'Alsace, nouvelle organisation aussi de son administration par des Commissions plus nombreuses et plus étoffées, les chantiers de la Lafa sont colossaux à l'orée de la saison 1945/1946.

II-1
Un développement des compétitions

Ils étaient au nombre de 235, les clubs de la Lafa engagés dans les quatre championnats de 1945/1946. Ils seront 383 répartis en sept divisions lors de la saison 1949/1950, celle de l'entrée dans la formidable décennie des années cinquante du football alsacien. Une progression spectaculaire par conséquent et sur un laps de temps très court, accompagnée, qui plus est, par une très forte progression des équipes « Réserves », « Corporatives » et de « Jeunes ».

L'état du réseau routier et ferroviaire, les difficultés de déplacement qui en découlent, plaident durant quelque temps, comme après 1918, pour l'organisation de la Division d'Honneur sur un plan départemental et non régional qui serait le principe de base de cette compétition réservée à l'élite alsacienne[3]. Durant deux saisons, (1945/1946 et 1946/1947), la DH se dispute donc sur deux groupes de 12 clubs, le vainqueur de la finale Haut-Rhin/Bas-Rhin devenant Champion d'Alsace. A compter de la saison 1947/1948, l'on revient à une poule unique comme avant-guerre. La nouvelle formule est adoptée par l'AG de juillet 1947 et on se laisse un an pour la rendre opérationnelle. De même pour la création d'une « Promotion d'Honneur » pour le Bas-Rhin et la même compétition pour le Haut-Rhin.

Saison 1946/1947 : création de la « Division 4 » et de la « Coupe d'Alsace »

Au plus bas de l'échelon départemental : la Division 4

Avec 350 clubs se pressant au portillon en juillet 1946 pour jouer ou rejouer officiellement au football, la Lafa est dans l'impossibilité d'attendre cette échéance d'un an. La question des compétitions est pour l'heure beaucoup plus globale que la création d'une DH nouvelle version et d'une PH par département. Aussi, sous l'effet de la pression de plus d'une centaine de nouveaux clubs, la Lafa solutionne-t-elle les demandes immédiates en créant la « Division 4 ». Ainsi, au plus bas de l'échelon, démarre une nouvelle compétition comprenant des clubs, souvent nouvellement créés :

- **Bas-Rhin (60 clubs) :**

Groupe 1 : Matzenheim, Dambach, Sainte-Marie-aux-Mines, Meistratzheim, Sermersheim, Andlau, Epfig, Valff, Kintzheim - Groupe 2 : Rhinau, Tramways, Schaeffersheim, Sundhouse, Hindisheim, AS Police, Rossfeld, Boofzheim - Groupe 3 : Furdenheim, Kolbsheim, Marlenheim, Westhoffen, Blaesheim - Groupe 4 : Avolsheim, Barembach, Entzheim, Gresswiller, Muhlbach, Urmatt - Groupe 5 : Wittersheim, Wingersheim, Dettwiller, Gries, Waldolwisheim, Niederschaeffolsheim, Schaffhouse, Kurtzenhouse, Geudertheim - Groupe 6 : Neuwiller, Ernolsheim, Dossenheim, Bettwiller, Lohr, Adamswiller, Waldhambach, Petersbach, Rosteig - Groupe 7 : Durrenbach, Ohlungen, Lembach, Oberbronn, Schillersdorf, Mietesheim, Niedersteinbach, Rothbach - Groupe 8 : Sessenheim, Hanhoffen, Stattmatten, Kilstett, Dalhunden, Forstfeld.

- **Haut-Rhin (36 clubs) :**

Groupe 1 : Hésingue, Dietwiller, Rosenau, Uffheim, Steinbrunn-le-Bas, Morschwiller-le-Haut, Schlierbach - Groupe 2 : Guewenheim, Sentheim, Berrwiller, Hartmannswiller, Lauw - Groupe 3 : ASPTT Mulhouse, Lutterbach, Ungersheim, Ottmarsheim, Hirtzfelden, AS Police 103 Mulhouse - Groupe 4 : Hirsingue, Tagolsheim, Buethwiller, Ferrette, Carspach, Oltingue, Muespach, Tagsdorf - Groupe 5 : Heiteren, Cheminots Colmar, Sofira Colmar, ASPTT Colmar, Wihr-au-Val, Algolsheim, Biesheim, Houssen, Herrlisheim, Muntzenheim.

Mais il n'y a pas uniquement création de cette compétition réservée aux « sans-grade » mais également augmentation du nombre des clubs, dans toutes les divisions quasiment. De plus, presque chaque club dispose d'une équipe seconde, dénommée, dans un premier temps, « équipe réserve » dans le Haut-Rhin et « équipe inférieure » dans le Bas-Rhin.

---

3 - Sport-Est du 16 juillet 1946 - « La nouvelle formule de championnat » par Aimé Gissy

Création de la Coupe d'Alsace

La «Coupe du Bas-Rhin» et la «Coupe du Haut-Rhin» d'avant-guerre sont remplacées, à compter de la saison 1946/1947, par la «Coupe d'Alsace», une épreuve nouvellement créée et appelée, de par son extension à l'Alsace entière, à connaître un succès plus important encore que les épreuves précédentes. Il s'agit d'une sorte de Coupe de France, limitée aux clubs de la Lafa. D'ailleurs, «les rencontres de Coupe d'Alsace se joueront les dimanches réservés à la Coupe de France» précise le règlement[4]. «Le tirage au sort sera appliqué à partir des 16e de Finale. L'épreuve sera, à partir de ce moment, inter/départementale et son intérêt croîtra considérablement».

Elle démarre avec le premier tour de la Coupe de France, le 22 septembre 1946 en mettant aux prises, selon un tirage au sort dirigé, les clubs des divisions 2, 3 et 4. «Tous les clubs alsaciens doivent participer à la Coupe d'Alsace» martèle le duo Brunstein/Laugel, malgré que «les clubs des séries inférieures sont portés à dire «nous ne pouvons rien faire dans pareille épreuve» et ceux des divisions supérieures pourraient conclure «ne nous exposons pas à des échecs retentissants et réservons nos forces pour le championnat». Arguments bien fragiles pour se soustraire à une épreuve qui offre de gros avantages sportifs et financiers, et qui après tout, peut sourire, comme toute Coupe, à chaque concurrent faisant preuve de cran, de vitesse, d'efficacité. Les recettes supplémentaires et la grandiose gloire sportive devraient décider chaque club alsacien à participer à cette épreuve qui passionnera les foules. Chaque club alsacien, du Benjamin ou des Benjamins de la Ligue que paraissent être Furdenheim, Weislingen, Petersbach, Waldolwisheim, etc. aux Doyens que sont l'ASS et le FCM se doivent de donner leur engagement à cette belle épreuve».

96 équipes sont au départ du premier tour qui a lieu le 6 octobre 1946. 48 rencontres (32 dans le Bas-Rhin et 16 dans le Haut-Rhin) ouvrent le ban de cette compétition dont le vainqueur sera vite auréolé de la même gloire que le Champion d'Alsace. Elles opposent, lors de cette journée inaugurale et historique, les clubs suivants :

- FC Avolsheim - FC Rosheim
- OS Barembach - AS Schirmeck
- FC Boofzheim - FC Herbsheim
- US Dambach - AS Villé
- FC Dettwiller - FC Schwindratzheim
- AS Dingsheim - FC Truchtersheim
- FC Ernolsheim/Saverne - FC Steinbourg
- US Hangenbieten - EB Achenheim
- AS Hanhoffen - FC Rohrwiller
- US Hindisheim - FC Eschau
- FC Herrlisheim - FC Soufflenheim
- AS Lembach - AS Obersteinbach
- AS Kilstett - AS Gambsheim
- FC Matzenheim - SC Ebersheim
- AS Meistratzheim - US Duppigheim
- FC Muhlbach-sur-Bruche - SC Dinsheim
- AS Neuwiller-les-Saverne - US Bouxwiller
- FC Oberbronn - US Niederbronn
- AS Ohlungen - FC Niedermodern
- AS Petersbach - AS Wingen/Moder
- AS Reichstett - FC Vendenheim
- US Rosteig - FC Obermodern
- AS Robertsau - FC Souffelweyersheim
- AS Sand - FC Rhinau
- SC Sessenheim - SC Roeschwoog
- AS Sermersheim - FC Hilsenheim
- US Sainte-Marie-aux-Mines - AS Châtenois
- FC Schnersheim - ES Wolfisheim
- AS Stattmatten - FC Drusenheim
- FC Waldolwisheim - AS Hochfelden
- FC Weislingen - US Diemeringen
- US Wittersheim - US Mommenheim
- FC Morschwiller-le-Haut - FC Morschwiller-le-Bas
- AS Guewenheim - AS Aspach-le-Haut
- US Ottmarsheim - FC Bantzenheim
- FC Hésingue - AS Hagenthal
- FC Bisel - SC Waldighoffen
- AS Durmenach - US Roppentzwiller
- FC Friesen - AS Retzwiller
- FC Gundolsheim - FC Merxheim
- FC Issenheim - FC Meyenheim
- US Oberbruck - AS Burnhaupt
- RC Mulhouse - FC Habsheim
- US Pfettershouse - FC Seppois
- SR Widensolen - ES Colmar/Logelbach
- FC Ingersheim - FC Sainte-Croix
- Asblanc Vieux-Thann - FC Soultz
- FC Loechlé - FC Sierentz

---

4 - Sport-Est du 29 juillet 1946 - «Tous les clubs alsaciens doivent participer à la Coupe d'Alsace»

Saison 1947/1948 : une nouvelle organisation pour les « Honorables »

A partir de 1947 - et pour près de 40 ans - la Lafa revient à une organisation de l'élite de son football telle qu'elle avait fonctionné avant-guerre : une Division d'Honneur unique pour les deux départements et une Promotion d'Honneur avec un groupe haut-rhinois et un groupe bas-rhinois. Cette formule est, à ce moment, déjà adoptée par les autres Ligues régionales. Elle est censée relever le niveau du football alsacien jugé inférieur à celui de bon nombre d'autres provinces. C'est, en tout cas, l'argument avancé à l'AG 1946 de la Lafa. En réalité, à la fin de la saison 1946/1947, l'Equipe d'Alsace n'a perdu aucune de ses cinq rencontres inter ligues et le FCM, Champion d'Alsace, n'a raté que d'un cheveu l'accession à la finale nationale des clubs amateurs. Le football de la Lafa n'a donc rien à envier à celui des autres Ligues, Division d'Honneur et Promotion d'Honneur ou pas.

Cependant, les deux nouvelles « compétitions d'honneur réservées à l'aristocratie de nos clubs », selon le mot d'Aimé Gissy[5], vont avoir un effet d'entraînement sur tout le football alsacien. L'émulation, le but véritablement recherché, est atteinte en ouvrant l'accès à la sphère des « Honorables » (DH et PH) aux meilleures équipes de la Division 1. Ainsi sait-on au départ de la saison 1946/1947 que des 26 équipes de DH (13 par département) 14 seront condamnées à la PH et qu'il ne subsistera dans la DH nouvelle formule que les six équipes de tête du groupe du Haut-Rhin et de celui du Bas-Rhin. « Ces 26 clubs donneront le maximum pour se classer en tête. Chacun cherchera à relever le niveau de son jeu, à meubler ses équipes des meilleurs éléments possibles, à pratiquer en somme un football supérieur. De cette rude bataille qui s'annonce, il se constituera une Division d'Honneur régionale qui sera digne de sa suprématie et dont nous serons fiers » continue le Secrétaire Général de la Lafa.

« Par l'introduction de la Promotion d'Honneur nous créons une étape préparatoire et intermédiaire entre les divisions inférieures et la supérieure. Elle sera pour les clubs un stage de préparation et de sélection qui leur permettra, s'ils s'en montrent dignes, de monter parmi les grands. Par ailleurs, la PH décongestionnera les divisions inférieures et augmentera les chances de montée ». En effet, Aimé Gissy a en tête « les 300 clubs à l'arrière plan, dont beaucoup sont solidement charpentés. A ceux-ci, il faut également donner la possibilité de confirmer leurs progrès ».

Ainsi les championnats des « Honorables » voient-ils le jour pour la saison 1947/1948 dans la composition suivante :

- **Division d'Honneur :** FCM, ASM, Mulhouse/Dornach, Wittenheim, Saint/Louis, FC Colmar, Racing Club de Strasbourg, ASS, FC Strasbourg 06, Amateur SC, Mars Bischheim, Sporting Schiltigheim.
- **Promotion d'Honneur du Bas-Rhin :** les sept relégués de DH : FC Haguenau, Pierrots de Strasbourg, Sélestat, Wissembourg, Schweighouse, Bischwiller, Benfeld et les quatre promus des deux groupes de la D1 : FC Koenigshoffen (Champion d'Alsace de la D1 1946/1947), Eckbolsheim, La Walck et le CS Neuhof
- **Promotion d'Honneur du Haut-Rhin :** SR Colmar amateurs, Wittelsheim, Kingersheim, Neuf-Brisach, Bollwiller, Etoile Mulhouse, Huningue, tous relégués et les promus : Cheminots Mulhouse, FC Dornach, Guebwiller et Ensisheim.

Saison 1948/1949 : création du Championnat de France des Amateurs

Dernière pierre du nouvel édifice du football amateur : la création du « Championnat de France amateurs ». D'après le « projet Cottereau », il serait découpé en quatre groupes interrégionaux et les clubs alsaciens feraient partie de la « poule Est » formée, en outre, par des représentants des Ligues du Nord-Est, de Lorraine et de Bourgogne - Franche/Comté. « Une formule séduisante » selon la Lafa qui ajoute « qu'il ne peut y avoir d'hésitations pour nos clubs d'adopter la formule d'un CFA »[6]. Et ce malgré les critiques qui alimentent le débat sur un plan national depuis des mois et qui portent sur « les répercussions désavantageuses sur les championnats régionaux » en raison de « la décapitation du championnat de DH des clubs les plus en vue » et du coût de fonctionnement, les frais de déplacement surtout. Le projet de Robert Cottereau est néanmoins accepté par le Conseil National de la FFF de janvier 1947 et sa mise en application fixée à la saison 1948/1949.

Ce sont les trois premiers (le Racing, le FCM et le FC Colmar) du défunt Championnat d'Alsace 1947/1948 qui sont les élus alsaciens à participer à ce premier championnat national des amateurs. Il est certain, avec l'adoption du critère du seul mérite, que les championnats régionaux sont privés de leurs tout meilleurs clubs mais le but recherché par la création de l'élite française des amateurs ne dépasse-t-il pas le cadre des Ligues ? Elle est, en effet, à considérer comme un dispositif de plus dans la politique d'amélioration du football français. Le sentiment qui prévaut immanquablement dans les Ligues est la « perte », voire même le « transfuge » de leurs meilleurs éléments dans le football de la FFF. Et qui dit FFF, pense football professionnel, faisant inconsciemment des « grands amateurs » une sorte de nouveaux professionnels ou de « professionnels bis ». Cette frustration n'est pas uniquement le fait des Ligues mais aussi des clubs qui ne profitent pas de la montée des promus en CFA. Ainsi, l'élite alsacienne ne compte-t-elle plus que neuf clubs pour la saison 1948/1949 au lieu de douze la saison précédente et pour la première fois le Champion d'Alsace n'est plus le meilleur club amateur d'Alsace. Une situation avec laquelle il va falloir faire à l'avenir.

---

5 - Sport-Est du 16 juillet 1946 - « La nouvelle formule de championnat » par Aimé Gissy

6- Sport-Est du 8 novembre 1946 - « Point de Vue », page 1

Saison 1949/1950 : une organisation définitivement consolidée

A l'orée de 1950, en l'espace de tout juste cinq ans, le football alsacien a définitivement consolidé son organisation. Un travail titanesque de reconstruction, si l'on pense à ce qu'il a vécu entre 1940 et 1945, et mené sur un élan qui n'a rien du rythme de croisière. A l'AG du 25 juin 1950, le Président Jacques Lambling a la grande satisfaction de pouvoir faire état des chiffres suivants : 467 clubs affiliés, 14.500 joueurs licenciés, quatre clubs alsaciens (le FCM, les SR Colmar, Saint-Louis et le Racing) viennent de participer à la défunte saison du CFA et de la Division 4 à la Division d'Honneur, 379 clubs ont disputé les championnats seniors des équipes premières de la Lafa :

- **en DH** (11): l'ASM, Wittelsheim, Mulhouse/Dornach, Wittenheim, le FC Colmar, La Walck, Sélestat, le Red Star de Strasbourg, le FC Strasbourg 06, l'ASS et le FC Haguenau

- **en PH du Bas-Rhin** (12): Brumath, Neuhof, Wissembourg, les Pierrots, Schweighouse, le Sporting de Schiltigheim, les SR Haguenau, Mars Bischheim, l'ASPTT Strasbourg, Koenigshoffen, Monswiller et Bischwiller

- **en Division 1 du Bas-Rhi**n (22): **Groupe Nord :** Wasselonne, Schirrhein, Rountzenheim, Soultz/Forêt, Ingwiller, La Robertsau, Mertzwiller, Wolfisheim, Reichshoffen, Cheminots, Sarre-Union - **Groupe Sud :** Graffenstaden, Fegersheim, Lingolsheim, Benfeld, Erstein, Huttenheim, Duppigheim, Obernai, Eckbolsheim, Hoenheim, Barr

- **en Division 2 du Bas-Rhin** (44): **Groupe 1 :** Gundershoffen, Diemeringen, Hochfelden, Woerth, Neuwiller, Niedermodern, Saverne, Durrenbach, Bouxwiller, Steinbourg, Oermingen - **Groupe 2** : Gerstheim, Villé, Rhinau, Uttenheim, Sand, Sainte-Marie-aux-Mines, Rosheim, Eschau, Obenheim, Sainte-Croix, Kertzfeld - **Groupe 3** : Geispolsheim, Dorlisheim, Molsheim, Truchtersheim, Cronenbourg, Ponts-Couverts, Oberschaeffolsheim, Tramways, Still, Duttlenheim, Dachstein - **Groupe 4** : Weitbruch, Schwindratzheim, CA Strasbourg, Souffelweyersheim, Port du Rhin, Weyersheim, Reichstett, Strasbourg Olympique Club, Herrlisheim, Soufflenheim, Vendenheim

- **en Division 3 du Bas-Rhin** (76): **Groupe 1** : Gambsheim, Betschdorf, Lauterbourg, Hatten, Sessenheim, Roeschwoog, Surbourg, Oberseebach, Stattmatten, Preuschdorf - **Groupe 2** : Hanhoffen, Niederbronn, Lembach, Hoerdt, Forstheim, Ohlungen, Rohrwiller, Gumbrechtshoffen, Oberhoffen, Rothbach - **Groupe 3** : Bettwiller, Tieffenbach, Waldhambach, Wingen, Weyer, Adamswiller, Herbitzheim, Keskastel, Phalsbourg - **Groupe 4** : Mommenheim, Dossenheim, Kirrwiller, Waldolwisheim, Schaffhouse, Dettwiller, Wittersheim, Wingersheim, Ernolsheim/S - **Groupe 5 :** Kolbsheim, Oberhausbergen, Achenheim, Ittenheim, Dingsheim, Ernolsheim/B, Hangenbieten, Mundolsheim, Marlenheim - **Groupe 6** : Hindisheim, Herbsheim, Schaeffersheim, Krautergersheim, Bolsenheim, Boofzheim, Westhouse, Lipsheim, Osthouse, Meistratzheim - **Groupe 7** : Barembach, Urmatt, Altdorf, Herbsheim, Rothau, Ostwald, Mutzig, Schirmeck, Dinsheim - **Groupe 8** : Dambach, Hilsenheim, Kogenheim, Matzenheim, Muttersholtz, Nothalten, Sermersheim, Châtenois, Ebersheim, Andlau

- **en Division 4 du Bas-Rhin** (77) : **Groupe 1** : La Wantzenau, Forstfeld, Dalhunden, Seltz, Drusenheim, Offendorf, Kilstett, Hoffen, Munchhausen - **Groupe 2** : Merckwiller, Morsbronn, Hegeney, Goersdorf, Oberbronn, Laubach, Steinseltz, Eschbach, Lampertsloch, Mietesheim, Hunspach - **Groupe 3** : Obermodern, Wintershouse, Imbsheim, Gries, Niederschaeffolsheim, Wahlenheim, Batzendorf, Reipertswiller, Waltenheim, Weinbourg, Dauendorf - **Groupe 4** : Rexingen, Mackwiller, Schillersdorf, Lorentzen, Weislingen, Voellerdingen, Petersbach, Lohr, Butten, Hangwiller, Bust - **Groupe** 5 : Lampertheim, Schnersheim, AS Neudorf, Geispolsheim, Geudertheim, Entzheim, Mittelschaeffolsheim - **Groupe 6** : Avolsheim, Marmoutier, Wisches, Ergersheim, Westhoffen, Romanswiller, Furdenheim, Wangen - **Groupe 7** : Lutzelhouse, Mittelbergheim, Muhlbach, Stotzheim, Bourgheim, Innenheim, Ottrott, Russ, Valff, Oberhaslach - **Groupe 8** : Rossfeld, Plobsheim, Scherrwiller, Hipsheim, Wittisheim, Kinztheim, Sundhouse, Lièpvre, Elsenheim, Hessenheim.

- **en Promotion d'Honneur du Haut-Rhin** (11) : Altkirch, Guebwiller Kingersheim, Hegenheim, Bollwiller, Turckheim, Huningue, Ensisheim, Neuf-Brisach, Staffelfelden, Cheminots Mulhouse

- **en Division 1 du Haut-Rhin** (22): **Groupe 1**: Retzwiller, FC Etoile Mulhouse, Sausheim, Walheim, Red Star Mulhouse, Pfastatt, Hochstatt, Dornach, Illfurth, Zillisheim, Hirtzbach - **Groupe 2** : Police Mulhouse, Cernay, Vieux-Thann, Horbourg, Thann, Aspach, Ribeauvillé, Saint-Amarin, Obergergheim, Munster, Masevaux

- **en Division 2 du Haut-Rhin** (22) : **Groupe 1** : Seppois, Blotzheim, Waldighoffen, Habsheim, Village-Neuf, Hirsingue, Brunstatt, Montreux-Vieux, Roppentzwiller, Neuweg, Morschwiller/B - **Groupe 2 :** Burnhaupt/B, Cheminots Colmar, Widensolen, Holtzwihr, Ungersheim, Meyenheim, Réguisheim, Sainte-Croix-en-Plaine, Racing Club Mulhouse, Logelbach, Sofira Colmar

- **en Division 3 du Haut-Rhin** (42) : **Groupe 1** : Grentzingen, Bisel, Morschwiller/H, Luemschwiller, Durmenach, Aspach, Ferrette, Dannemarie, Wittersdorf, Balschwiller - **Groupe 2** : Bantzenheim, Modenheim, Loechlé, Rixheim, PTT Mulhouse, Sierentz, Kembs, Hagenthal, Bourgfelden, Ruelisheim - **Groupe 3** : Guewenheim, Heimsbrunn, Baldersheim, Issenheim, Richwiller, Lutterbach, Sentheim, Soultz, Oberbruck, Galfingue, Reiningue - **Groupe 4:** Algolsheim, Usines Municipales Colmar, Ingersheim, Herrlisheim, Merxheim, Kaysersberg, Heiteren, Rouffach, Wintzfelden, Guémar, Wihr-au-Val

- **en Division 4 du Haut-Rhin** (40) : **Groupe 1** : SC Ottmarsheim, US Ottmarsheim, Munchhouse, Schlierbach, Rosenau, Steinbrunn, Hésingue, Dietwiller, Uffheim, Battenheim, Petit-Landau - **Groupe 2**: Carspach, Muespach, Oltingue, Tagsdorf, Ballersdorf, Traubach, Tagolsheim, Pfetterhouse, Hagenbach, Werentzenhouse - **Groupe 3**: Kirchberg/Wegscheid, Burnhaupt/H, Bitschwiller, Rhin et Danube Mulhouse, Lauw, Pulversheim, Raedersheim, Hartmannswiller - **Groupe 4**: PTT Colmar, Andolsheim, O/Niederentzen, Biesheim, Ostheim, Gunsbach, Gundolsheim, Bergheim, Fortschwihr, Mittelwihr, Saint-Hippolyte

Avec des clubs issus des patronages et du sport ouvrier, d'autres qui sont à la marge du football corporatif, des hiérarchies bafouées qui ne sont plus systématiquement fonction de l'importance démographique des localités, ce panorama, dressé en 1950, présente les principales caractéristiques qui marqueront la formidable évolution du football alsacien au cours de la décennie qui s'engage.

II-2
Grandes équipes, grands moments, grands joueurs

Champion d'Alsace 1945/1946 et 1948/1949, Saint-Louis est le seul club sacré Champion d'Alsace à deux reprises entre 1945 et 1950. Avec les Ludoviciens font partie des plus grands clubs : le FCM redevenu amateur à partir de la saison 1946/1947 et Champion d'Alsace cette année, les amateurs du Racing Club de Strasbourg, Champions d'Alsace 1947/1948, le FC Colmar qui accompagne le FCM et le RCS en CFA en 1948/1949, les SR Colmar promus eux aussi en CFA après avoir abandonné le professionnalisme en 1949 et, enfin, La Walck, le premier club rural à accéder au CFA et cela en 1950, suivi de Wittelsheim en 1951.

Saison 1945/1946 : Saint-Louis, Champion d'Alsace

La finale du premier Championnat d'Alsace de l'après-guerre oppose, le 7 avril 1946 à Colmar, Saint-Louis au Racing. Démarrant au petit trot, les Haut-Rhinois ne s'installent dans le fauteuil de leader qu'à trois journées de la fin du championnat et arrivent à la conserver. Quant au Racing, bien que nettement favori, il est inquiété longtemps par Bischheim et Schweighouse mais les Strasbourgeois s'adjugent la première place avec, finalement, plusieurs longueurs d'avance sur leurs poursuivants. Dans ce contexte, la victoire (2-1) des Haut-Rhinois en finale régionale constitue une petite surprise. Ils la doivent aux exploits de leur attaquant Susselin qui s'est joué par deux fois de la défense strasbourgeoise. A Saint-Louis, la victoire est due évidemment à la qualité des joueurs mais aussi à un très fort esprit d'équipe et de camaraderie. Presque toute l'équipe est sortie des juniors du club. Dans la composition idéale, les frontaliers évoluent ainsi : Robert Chaillet ; Jean-Paul et Fernand Sieber ; Henri Gruntz, Aldo Sarughetti, Louis Wacker ; René Rauch, Paul Ehret (Cap), Max Arnold, Alfred Schmitt, Marcel Susselin. Quant à Albert Kalk, Champion d'Alsace déjà avec les Ludoviciens en 1936, Jacques Schaeffer qui a déjà joué dans le onze d'avant 1939, et Jacques Blass qui a perdu sa place de titulaire par suite de blessures, ils sont les trois remplaçants faisant pleinement partie de l'effectif vainqueur. En poule finale du Championnat de France, les joueurs de l'entraîneur Charles Spitz sont loin d'être ridicules battant les amateurs du Stade de Reims 3-1 à Chaumont mais succombant 2-0 à Cherbourg chez le champion de Normandie et à domicile contre Auchel (0-5), le futur Champion de France.

Le FC Saint-Louis, Champion d'Alsace 1945/1946 :
debout : Spitz (entraîneur), Wacker, Schmidt, Rauch, Chaillet, Sieber JP. Ehret, Runser (dirigeant) -
accroupis : Sieber F., Serughetti, Gruntz, Arnold, Susselin

Le Racing Club de Strasbourg amateurs, Champion du Bas-Rhin 1945/1946 :
debout : J. Heintz (dirigeant), Heintz, Mockers, Gerber, Biedenbach, Sola, Sohler, Clauss (dirigeant) -
accroupis : Schneider, Schwambach, Harquel, Lams, X. Remetter

Le Racing Club de Strasbourg amateurs, Champion du Bas-Rhin 1945/1946 :
Debout : Krafft (dirigeant), Heintz, Gerber, Biedenbach, Sola, Sohler, Montigel, Freyermuth (entraîneur) -
accroupis : Schneider (en civil), R. Heisserer, Schwambach, Harquel, Lams, X. Remetter

Saison 1946/1947 : le titre de Champion au FC Mulhouse

Le retour du FCM chez les amateurs change profondément la donne dans le championnat d'Alsace. Malgré le départ des professionnels, les Mulhousiens gardent une équipe compétitive. Malgré aussi le départ de quelques amateurs qui avaient peu joué finalement, comme Wodey, Breta et Meyer qui retournent à Huningue, Wittelsheim et l'Etoile de Mulhouse, leur club d'origine. Par contre, le retour forcé du gardien Arthur Diesel à l'Etoile de Mulhouse également, son club formateur, est plus ennuyeux mais imposé par la FFF au club qui arrête le professionnalisme. Pflieger, Metz et Hartmann, qui disposaient également d'un statut de professionnels mais dont le dernier club a été le FCM, peuvent rester à Bourtzwiller. Ainsi les fécémistes, où René Waechter assure toujours la présidence, disposent-ils d'un effectif compétitif, confié à l'entraîneur René Hebinger. Au but : Heitz, Kuentz et Bohrer - en défense: Pflieger, Belzung, Richert, Gesegnet, Heyer - demis : Hartmann, Metz, Grimaz 1 et 2, Springinsfeld, Ceccarelli, Bantz, Wolf - attaquants: Rubly, Schlotter, Ullmann, Hestin, Welter, Sengelen, Hebinger, Sauner. Avec Pflieger, Bohrer et Metz, il reste donc trois « anciens » ayant connu le professionnalisme à Mulhouse d'avant 1939.

C'est cet effectif mulhousien qui remportera le premier titre officiel de Champion d'Alsace de l'après-guerre car le titre de 1945/1946 avait finalement été déclaré vacant par la Lafa malgré la victoire sur le terrain de Saint-Louis[7]. La finale 1947 oppose le FCM aux amateurs du Racing, les deux équipes ayant survolé les débats (aucune défaite) dans leurs groupes respectifs. Le Racing présente lui aussi un effectif renouvelé avec des éléments ayant déjà évolué durant la guerre au club (Schneider, Heintz, Gardon, Montigel, Lams, Lauck, Willy Schaeffer, Xavier Remetter) ou au Red Star (Schwambach, Gerber) et des jeunes issus de ses rangs (Lucien Schaeffer, Raymond Krug), du Red Star (André Schwager) et de La Walck (Joseph Heckel qui lui a déjà fait de nombreuses apparitions avec les professionnels).

Cette finale régionale, qui a lieu le 20 avril 1947, est la plus grosse manifestation populaire du Championnat d'Alsace depuis sa reprise en 1945. Le Racing accepte la proposition de la Lafa de ne pas jouer sur terrain neutre et de rencontrer le FCM chez lui. 5.000 personnes assistent à Bourtzwiller à une rencontre passionnante et indécise jusqu'à la fin, y compris les prolongations puisqu'à la fin du temps réglementaire, le score n'est toujours pas ouvert. Une minute avant la première mi-temps des prolongations, les Mulhousiens arrivent à arracher la décision (but de Hebinger) mais le match n'est vraiment joué qu'à la 120e minute. Pour le FCM, ce titre de Champion d'Alsace est une consolation de sa rétrogradation chez les amateurs, pour le Racing, il s'agit du deuxième échec consécutif à ce stade de l'épreuve.

Le FC Mulhouse, Champion d'Alsace 1946/1947 : debout : Nuic (entraîneur), Hartmann, Heyer, Pflieger, Esslinger, Beltzung, Geissmann (manager), Lieber - accroupis : Welter, Sengelin, Hebinger, Luzi, Ullmann

Le Racing Club de Strasbourg amateurs 1946/1947 :
Debout : Schoener, Gerber, Sohler, Schaeffer, Meyer, Kehlifa - accroupis : X. Remetter, Lams, Mockers, Veras, Schaeffer

Schneider, Sohler, Lams, ?, Biedenbach, Joly, X. Remetter - accroupis : Mockers, Bohn, Heintz, Schaeffer

7 - Sport-Est du 18 avril 1947 - « Dernier acte du championnat 1946/47 », page 1

Premières Sélections d'Alsace de l'après-guerre

Les très grands moments du football amateur sont, par ailleurs, les matchs de la « Sélection d'Alsace ». Une manière différente d'aborder le football amateur alsacien d'élite, non plus par les clubs mais par les joueurs car on peut être, selon le terme de l'époque, « sélectionné » sans pour autant faire partie des deux ou trois équipes vedettes.

Pour la première rencontre de l'après-guerre de l'équipe d'Alsace amateur, le 13 octobre 1946 contre une sélection suisse, sont retenus les joueurs suivants : au but ; Raeth (FC Colmar) et Chaillet (Saint-Louis) ; arrières : Pflieger et Heyer (FCM), Krug (Racing) ; demis : Lams (Racing), Husser (ASS), Rimmely (SRC) ; avants : Heckel (Racing), Ober (Schiltigheim), Salzborn et Tschaenn (Mulhouse/Dornach), Ullmann et Hartmann (FCM), Luzzi (Wittenheim, Schaeffer (Racing). 4.500 personnes se pressent au Vélodrome de Mulhouse pour assister à une belle partie qui se termine sur le score de 3-3 (buts de Hartmann, Luzzi et Schaeffer pour l'Alsace).

Une formation que les responsables de la Lafa modifient légèrement à l'occasion du match contre le Luxembourg B, le 23 mars 1947 à Mulhouse. Diesel (Etoile Mulhouse) au but, Cecarrelli, Welter, Hebinger (FCM), Herrmann (Mulhouse/Dornach), Xavier Remetter, Schwager (Racing), Haan (Pierrots) et Gangloff (Bischwiller) font leur entrée en sélection régionale qui l'emporte 4-3. Puis, Trautmann, l'attaquant vedette du FC Strasbourg 06, est retenu contre la Franche/Comté battue 5-1, juste avant que le trio d'attaquants -Trautmann - Gangloff - Haan - n'assomme la Lorraine (1-6), le 22 avril 1947 à Forbach et que la Ligue de Paris soit battue (3-2) à Mulhouse. Cinq matchs, quatre victoires, un match nul, « ces différentes rencontres, auxquelles ont pris part 37 joueurs appartenant à 17 clubs de Division d'Honneur, ont montré l'évolution de notre football » indique fièrement le Mulhousien Jacques Hoffmann, Président du Comité de Sélection, à la tribune de l'AG 1947 de la Lafa.

Des sélections d'Alsace quelque peu faussées tout de même par le fait que le FCM est engagé dans la poule finale du Championnat de France. Et avec succès car en battant le Vésinet (3-1) lors de la 4e journée, les Mulhousiens prennent la tête de la poule B composée, en outre, de Gueugnon, Merlebach, Le Vésinet, Reims, Annecy, La Ciotat et Montluçon. Tout en restant invaincus, les représentants de la Lafa n'arrivent, cependant, pas à forcer la porte de la finale, devancés d'un point par Gueugnon qui sera sacré Champion de France en battant 2-1 l'Arago d'Orléans. Pour la seconde année consécutive, le représentant alsacien avait le futur Champion de France dans sa poule finale.

Saison 1947/1948 : enfin le titre pour le Racing

En 1947/1948, la troisième tentative est la bonne pour le Racing. Le championnat (un groupe unique Haut-Rhin/Bas-Rhin, à présent) tourne de nouveau autour d'une lutte entre Racingmen et fécémistes, à laquelle se mêle au cours des matchs aller le surprenant FC Strasbourg 06. Saint-Louis, le Red Star et Schiltigheim luttent tout en fin de parcours pour la place de troisième mais c'est finalement le FC Colmar qui coiffe tout le monde sur le poteau.

Au FCM, Rubly qui avait participé à quelques matchs de CFA et les réservistes Sauner et Ingold optent pour Thann, l'ASM et le FC Dornach. Par contre, arrivent dans les rangs des « Bleu et Blanc » René Hartmann de l'ASM et Charles Luzzi de l'US Wittenheim. A présent, l'équipe fanion compte deux joueurs du nom de Hartmann (Eugène et René). L'entraînement est confié à Aimé Nuic, un Yougoslave naturalisé français, vainqueur du premier « Concours du Jeune Footballeur », avant de démarrer une carrière professionnelle au FC Metz et d'obtenir deux sélections en Equipe de France A. Une carrière malheureusement freinée par une grave blessure et qui s'est poursuivie à Fives, puis en seconde division à Charleville et Nantes.

Les amateurs du Racing comptent aussi, à présent, deux joueurs portant le même patronyme, celui de Remetter : Xavier est un excellent inter depuis deux saisons et son frère François, qui arrive du SOC, joue tantôt gardien de but, tantôt attaquant. L'entraîneur Albert Freyermuth a plutôt pléthore de bons éléments avec Schaeffer et Remetter dans les buts ; à l'arrière et en demis : Montigel, Krug, Biedenbach, Gerber, Heintz ; en attaque : Schneider, Schwager, Lams, Heckel, Remetter, Weishaupt, Sittler.

Alors que l'on pensait que les dés étaient jetés et la place de champion acquise au Racing, la victoire surprise du FC Colmar sur les Strasbourgeois tout en fin de saison crée un regain d'engouement de sorte que le match retour Racing/FCM, le lundi de Pâques 1948 à la Meinau, constitue une véritable finale. Il suffit d'un point au Racing pour être champion, au FCM il faut impérativement une victoire. Les deux formations se présentent dans la composition suivante :

- Racing : Remetter ; Montigel, Heintz ; Krug, Gerber, Biedenbach ; Schwager, Lams, Weishaupt, Remetter, Sittler.
- FCM : Bohrer ; Pflieger, Belzung ; Hartmann, Metz, Ceccarelli ; Welter, Sengelen, Hebinger, Luzzi, Ullmann.

Deux buts de Remetter et Schwager en première mi-temps - Ullmann réduit le score à la 51e minute - permettent au Racing de décrocher son premier titre de Champion d'Alsace. En poule finale nationale, dans un groupe formé de Reims, Annecy, Gueugnon, Vichy, Merlebach et de l'Amicale de Paris, les Strasbourgeois restent très discrets. A l'exception du gardien de but François Remetter, révélation de cette compétition finale, ovationné pour ses arrêts par le public d'Annecy après la victoire des siens (2-1). En finale, les amateurs rémois, avec Penverne futur International, l'emportent 3-1 contre l'Arago d'Orléans, finaliste malheureux une seconde fois.

Le Racing Club de Strasbourg amateurs, Champion d'Alsace 1947/1948 -
debout : F. Remetter, Gerber, Heintz, Krug, Montigel, Biedenbach - accroupis : Schneider (en civil), Schwager, X. Remetter, Weishaupt, Lams, Sittler

Le FC Mulhouse 1947/1948 :

Debout : Ceccarelli, Hartmann, Pflieger, Metz, Ullmann, Schlotter, Beltzung - accroupis : Welter, Heitz, Hebinger, Sengelen

l'équipe qui a éliminé les professionnels de Besançon en 16ème de finale de la Coupe de France - debout : Ullmann, Ceccarelli, Hestin, Diesel, Wlazik - accroupis : Hartmann, Welter, Hebinger, Wassmer, Lacotte, Pflieger

7500 spectateurs et deux matchs d'appui pour désigner le Champion de la Promotion d'Honneur du Bas-Rhin

Pour la première fois, l'attention est autant sinon plus, captée par ce qui se passe à l'échelon en dessous de la Division d'Honneur. Cette constatation vaut pour la Promotion d'Honneur du Bas-Rhin où le « vieux et respectueux » FC Haguenau et « le jeune et dynamique » FC La Walck se livrent une incroyable bataille qui se termine par une première place à égalité avec un meilleur goal-average pour les Walckois. Mais la différence de buts n'étant pas la règle retenue par la Lafa pour les départager, il faut un match d'appui. Il a lieu à Schweighouse où il « provoque un engouement inimaginable ». Devant 4.000 spectateurs et après 120 minutes de jeu, les deux voisins ne peuvent toujours pas se départager. Dans ces conditions, un second match de barrage est nécessaire. Il a lieu à Bischwiller, une nouvelle fois devant une foule record puisque 3.500 personnes se pressent à la Niedermatt. Cette fois, les Haguenauviens l'emportent nettement (3-1), mais pour La Walck, c'est le début d'une formidable aventure. En tout et pour tout, les quatre confrontations entre les deux voisins (les deux matchs de championnat et les deux matchs de barrage) ont attiré quelques 10.000 spectateurs ! Du jamais vu dans le monde des amateurs depuis que l'on joue au football en Alsace.

Quatre alsaciens en Equipe de France Olympique

La saison 1947/1948 se termine par les Jeux Olympiques de Londres. Après Roth, Bongard et Kuntz en 1920, Gross en 1924, des représentants de la Lafa sont retenus pour la prestigieuse compétition rassemblant les meilleurs sportifs amateurs du monde. Trois Racingmen (Lucien Schaeffer, Raymond Krug, Joseph Heckel) et un Mulhousien (René Hebinger) sont les heureux élus alsaciens retenus par l'entraîneur olympique, Lucien Perpère. Krug et Heckel jouent le premier match victorieux contre « les Indes », ainsi que, avec Hebinger, le second match perdu 1-0 contre l'Angleterre et qui entraîne l'élimination des Tricolores.

1948/1949 : les véritables débuts des « bombardiers » de La Walck

On peut se demander pour cette saison 1948/1949 si le championnat qui captive le plus les amateurs de football en Alsace n'est pas celui de la Promotion d'Honneur, à la fois dans le Bas-Rhin et dans le Haut-Rhin.

La PH du Bas-Rhin, à la fin des matchs aller, peut être scindée en trois groupes : le FC La Walck, le leader et ses poursuivants immédiats (Schweighouse, Brumath, Sélestat), le milieu de tableau (Bischwiller, Neuhof, Koenigshoffen), les clubs distancés (Fegersheim, Eckbolsheim, Bischheim). « En tête, et galopant actuellement bien au-dessus de ses autres concurrents, nous trouvons le FC La Walck. Celui-ci, quoique ne menant que par un point d'écart au classement général, n'en accuse pas moins un goal-average hors-concours. Les deux seules défaites lui furent infligées à Schweighouse et sur son propre terrain par Koenigshoffen à un moment où son équipe était loin d'être rodée. Depuis, il est devenu quasi imbattable et sa montée en DH ne fait plus de doute pour personne » écrit « Sport-Est » le 31 décembre 1948.

En PH du Haut-Rhin, la situation se présente, à quelques nuances près, de la même manière. En effet, seules deux équipes peuvent prétendre à la montée, Wittenheim et Wittelsheim, après qu'Ensisheim ait lâché prise. « L'Asca de Wittelsheim est la seule équipe invaincue bien qu'ayant partagé la mise à quatre reprises ce qui a permis à Wittenheim de prendre une avance au classement. Mais tout a été remis en question lors de l'ultime journée puisque l'Asca a réussi à vaincre (2-3) son plus dangereux rival à Wittenheim même. De cette façon, ce dernier ne possède plus qu'un seul point d'avance, et il se pourrait fort bien qu'il nous faille attendre la dernière journée de championnat pour connaître le champion haut-rhinois de la Promotion. Mais les deux compères sont quasiment certains de la montée en DH ». Tel est le commentaire de « Sport-Est », le 7 janvier 1949.

Comme prévu, dans le Bas-Rhin La Walck termine premier, loin de ses concurrents. Comme prévu aussi, dans le Haut-Rhin, la lutte entre les « deux W » dure jusqu'au bout et se termine par le succès de Wittenheim mais Wittelsheim, deuxième, monte également en DH et dans le Bas-Rhin, c'est en fin de compte Sélestat qui accompagne à l'échelon supérieur les équipiers de Joseph Heckel, revenu chez lui après trois saisons passées au Racing.

Dans l'euphorie du championnat, La Walck réalise un dernier exploit en éliminant, en 1/8e de finale de la Coupe d'Alsace, les amateurs du Racing. Par 2-1, en effet, devant 3.000 spectateurs à La Walck : Jenn ; Kleinclauss, Lebold ; Grasser, Houdé, Deiss ; De Bonn, Heckel, Flach, Siefert, Zimmermann éliminent les amateurs nationaux mais, méconnaissables, tombent au tour suivant contre les SR Haguenau.

Autre signe du niveau auquel est arrivé le FC La Walck : deux de ses attaquants, Heckel et Flach, jouent en Equipe d'Alsace. Une première pour des Promotionnaires, pour Flach surtout, car ayant fréquenté le football professionnel, Joseph Heckel n'a rien à ce moment là d'un joueur de Promotion d'Honneur. Il est le véritable animateur de la sélection de la Lafa, « de loin le meilleur attaquant contre la Franche/Comté » (5-2 dont trois buts du duo Flach/Heckel) et réalisateur des deux buts donnant la victoire (0-2) à l'Alsace contre la Lorraine à Lunéville[8].

Seul véritable revers de La Walck : la finale régionale de la PH disputée contre Wittenheim et remportée par les « mineurs blancs », déjà vainqueurs de la Coupe d'Alsace, la saison précédente. Mais l'US Wittenheim a l'une des meilleures équipes d'Alsace. Pour « France-Football » qui fait le point, le 7 juin 1949, sur les défunts championnats de PH de la Lafa, « Wittenheim compte parmi les six meilleures équipes d'Alsace qui vaut surtout par son carré magique qui est de réelle classe avec Steiger, Malecki, Luzzi et Speranza. Voilà quatre excellents footballeurs comme on n'en rencontre pas beaucoup dans le camp amateur ».

Cette attractivité de la Promotion d'Honneur, qui se manifeste pour la première fois à ce point, faisant courir les foules dans le secteur de Haguenau et dans le Bassin Potassique, fait que le CFA et la DH sortent, un peu, des feux de la rampe. En CFA, les clubs alsaciens ne sont jamais en situation pour inquiéter Reims, le Champion du Groupe. Au contraire, le FC Colmar, mal préparé et démarrant le championnat avec six juniors, termine dernier, le FCM n'est que 5e à 9 points de Reims et le Racing 3e à 4 points.

A Mulhouse, qui arrive pourtant jusqu'en 16e de finale de la Coupe de France, Luzzi est reparti à l'US Wittenheim, Metz, après une dizaine de saisons passées à Bourtzwiller, a opté pour Kingersheim mais Wlazik est de retour de Besançon où il était parti avec Linder en 1946. De plus, des jeunes comme Wassmer, Esslinger, Lacotte ont gagné lors de cette saison 1948/1949 leurs galons d'équipiers de l'équipe première.

Au Racing, les arrivées dans l'équipe du CFA de René Hauss (Lingolsheim), René Willms (Mars Bischheim mais ayant fait quasiment toute sa carrière au Red Star), Ramon Vela (ex-professionnel reclassé amateur) et de Georges Remetter (Fegersheim) constituent un petit renouvellement de l'équipe. Insuffisant toutefois pour contrecarrer Reims, en tête du classement du début jusqu'à la fin de la saison.

---

8 - Sport-Est des 4 avril et 16 mai 1947

Quant à la Division d'Honneur, elle souffre clairement du départ en CFA des trois ténors de la saison précédente, le FCM, le FC Colmar et le Racing. Rapidement, la lutte se circonscrit à Saint-Louis et à deux clubs strasbourgeois, l'ASS et le Red Star. Au printemps 1949, seul le Red Star, où l'ex-professionnel Ernest Waechter est devenu le pilier de l'équipe et où s'affirment deux jeunes talents, le gardien de but Ernest Rehm et le buteur Maryan Borkowski. Finalement, les frontaliers, entraînés par l'ancien professionnel Boesinger, remportent leur second titre de Champion d'Alsace de l'après-guerre. Le Red Star est second à trois points, les réserves de l'équipe professionnelle des SRC sont troisièmes, l'ASM et l'ASS, quatrième et cinquième.

Le FC Saint-Louis, Champion d'Alsace 1948/1949 -
debout : Meyer (dirigeant), Sieber F., Goepfert, Chacher, Neyer, Sieber JP., Krumm, Boesinger (entraîneur), Steiner (dirigeant) -
accroupis : Schmitt, Susselin, Chaillet, Arnold, Niglis, Liechtle

Saison 1949/1950 : La Walck, Champion d'Alsace !

La Walck, Wittenheim et Wittelsheim ayant rejoint le Red Star et l'ASM en DH, les regards sont braqués sur le Championnat d'Alsace, la DH étant cette année vraisemblablement la plus forte depuis 1945. Pour autant, le CFA ne laisse pas indifférent. Quatre équipes alsaciennes y sont représentées : outre, le FCM et le Racing, Saint-Louis qui vient de monter et les SRC qui viennent d'abandonner le professionnalisme.

Quatre équipes alsaciennes en CFA

A Mulhouse les clefs sont confiées à quelqu'un qui connaît la maison : Joseph Plésiak, joueur dans la cité du Bollwerk en 1945/1946 et au Racing Club de Strasbourg en 1947/1948. Il est secondé par une « Commission Technique » composée de grands anciens : Camille Bilger, Sylvain Geissmann, Pierre Hornus et Marcel Kaufmann. Le FCM perd l'espoir Emile Wassmer qui démarre à Lille une carrière professionnelle, ainsi que deux autres jeunes, le gardien Lieber qui signe à Wittelsheim et Banz à Thann. « Mais tous les autres titulaires ont renouvelé leur licence. Viennent s'ajouter à eux, Montanez, un avant-centre athlétique ayant joué en Hongrie, Frantz le jeune avant-centre de Mulhouse/Dornach, Malecki, le jeune et talentueux demi de Wittenheim, X. Remetter, inter du Racing qui a trouvé une situation à Mulhouse, les enfants prodigues, Sauner et Grimaz, de retour de l'ASM, Gerber et Spleit, originaires du Banat où leurs familles s'étaient exilées et qui ont été rapatriés en Alsace » indique le Bulletin Mensuel du FCM du 8 octobre 1949. Ainsi le joueur/entraîneur Plésiak peut-il disposer de Diesel et Tschaen comme gardiens ; Pflieger, Ullmann, Hagenbach, Horter, Bilger, North comme arrières ; Wlazik, Ceccarelli, Esslinger, Hestin, Malecki, Sauner, Grimaz, Bund, Vonthron, Glassner, David comme demis ; en attaque, Welter, Hartmann, Sengelen, Lisch, Lacotte, Mansard, Frantz, Montanez, Meyer, Remetter, Spleit et Gerber.

Le FC Saint-Louis présente un effectif jeune, renforcé lui aussi pour aborder les joutes du CFA que les Ludoviciens n'ont pas encore connues. Galler, ex-International suisse et ex-joueur du FC Bâle, y remplace Boesinger dans les fonctions d'entraîneur. Il dispose des joueurs suivants : Chaillet, Serughetti ; Neyer, Jean-Paul et Fernand Sieber ; Liechtlé, Gruntz ; Krumm, Ehret, Arnold, Schmidt, Bernhardt, Hug, Susselin, Bertelli.

Au Racing, le gardien François Remetter a signé au Thillot, le club qui a les ambitions les plus fortes dans ce groupe Est du CFA, André Schwager est parti à Nîmes et l'espoir Weisshaupt est indisponible jusqu'en novembre. Des soucis, par conséquent, pour l'entraîneur Freyermuth qui ne peut compter qu'avec le renfort de l'attaquant Robert Bahl (CS Neuhof) et des deux gardiens passés seniors, Jean-Pierre Kress et Jean Sutter.

Les SR Colmar, encore sous le choc de la mort de leur Président et de la disparition de la section professionnelle, n'ont pas eu le temps de procéder à de grands renforts. Sur insistance de la Lafa et avec le soutien de Saint-Louis, du Racing et du FCM, le Conseil National de la FFF accepte finalement d'intégrer les SRC en CFA, une décision plutôt politique car rien n'imposait de faire repartir les SRC à ce niveau. Mais face à « l'unanimité alsacienne, le Conseil

National ne peut que s'incliner, au cours d'une réunion désormais fameuse pour d'autres raisons, à savoir l'exclusion de Sarrebruck du Championnat de France professionnel et la non réélection de M. Jules Rimet » écrit « Sport-Est » le 15 août 1949.

Le décès de Joseph Lehmann entraîne l'élection d'un nouveau comité formé ainsi : MM. Zimmerlin, Président, Mathis, Risser et Ruhland, vice-présidents, Collin, secrétaire général, Didierjean, trésorier, Schilling, entraîneur. Un pas est fait. Il reste à faire celui de la formation d'une équipe compétitive. « Si les SRC avaient su, dès la fin de la saison passée ou du moins dès la fin de l'équipe pro, qu'ils disputeraient le CFA, ils auraient peut-être pu monter une grande équipe avec tous les éléments formés au club, et partis, depuis, sous d'autres cieux. Ne signalons à ce sujet que Moritz, Boll et surtout Specht, parti pour Mascara où il espère se faire une situation, signalons également les jeunes Reichenauer, Ritzenthaler et Voltz dont les promesses avaient laissé espérer des équipiers premiers. Mais il était trop tard pour revenir en arrière » continue « Sport-Est ».

Finalement, l'entraîneur Schilling dispose de : Hoffmann, Créteur et Geiger dans les buts ; Labbaye, Schilling, Hertzog, Kelbel comme arrières ; Rimmely (Cap.), Hoffert, Gerber, E. Szélé, Guitré comme demis ; Fillinger, Wintermantel, Wagner, Dreyer, Boehly, Loukakchoff en attaque. « De ces joueurs, Hoffmann, Labbaye, Hoffert, Gerber, Wintermantel, Wagner et Dreyer sont les valeurs les plus affirmées » précise le même journal. A cet effectif se joignent les nouveaux venus ou les revenants : le gardien Raeth, le demi L. Szélé et les avants Beck et Fink.

La surprise à la fin des matchs aller réside dans le fait que Saint-Louis, qui est à la 6e place, devance les trois autres clubs alsaciens. C'est dire le mauvais départ du FCM et du Racing, deux clubs dont on attendait davantage. Alors que Le Thillot prend la tête du classement et dépasse Epinal, la tendance s'inverse : le FCM intègre la première partie du tableau tandis que les SRC et le FCSL s'enfoncent en queue de classement et que le Racing n'arrive pas à quitter sa position difficile. A deux journée de la fin les jeux sont faits : en perdant 7-1 à Petite-Rosselle, les Strasbourgeois font partie, avec les Colmariens et les Ludoviciens, du groupe des condamnés à la descente en DH. Mulhouse, par contre, termine sur le podium à la troisième place à 9 points du Thillot où François Remetter a gagné ses galons d'International amateur, et à trois points d'Epinal. Avec trois relégués en Championnat d'Alsace, une mauvaise saison donc pour le football d'élite alsacien, pour le Racing surtout.

Les « Bombardiers » de La Walck, Champions d'Alsace

La saison précédente, la presse commençait à parler des « canonniers » de La Walck. Le terme qui s'est imposé finalement est celui de « bombardiers ». Et pour cause, La Walck (826 habitants !) devient Champion d'Alsace avec cinq points d'avance sur l'AS Mulhouse, six sur Wittenheim et sept sur Wittelsheim, sans perdre contre ces trois clubs et avec le goal-average de 55/17, soit la meilleure attaque et la meilleure défense.

En somme le Onze de Joseph Heckel fait cavalier seul. Il faut attendre le 26 mars 1950, alors que la saison a commencé le 18 septembre 1949, pour voir le FC La Walck mordre la poussière pour la première fois, chez le FC Strasbourg 06, puis au Tivoli contre l'ASS. 14 victoires, 2 défaites, 4 matchs nuls (FC Colmar, Wittenheim, Red Star et Wittelsheim) tel est le bilan issu de ce que certains appellent le « système Heckel », cette réussite assez insolente de l'International amateur de faire avec des individualités une grande équipe qui étonne toute l'Alsace.

Dauphine de La Walck et battue à deux reprises sur le score de 4-0 par le Champion, l'AS Mulhouse de l'entraîneur Fernand Didierlaurent n'en a pas moins une belle équipe, technique et d'une correction exemplaire. « Fischer, Beckerich, Gafanesch, Rizzi, Wunnenburger et Bruat, comptent parmi l'élite du football amateur alsacien » selon le « Sport Alsacien » du 26 mai 1950.

Un renouvellement des générations s'est opéré. Désormais, les classes montantes sont celles nées aux environs de 1930. Le match de sélection DH du Bas-Rhin contre DH du Haut-Rhin, le 26 février 1950, donne un aperçu des nouvelles étoiles :

- DH du Haut-Rhin : Fischer (ASM) ; Beckerich (ASM), Turck (Wittenheim) ; Emmenegger (FC Colmar), Rizzi (ASM), Borgo (Wittenheim) ; Kaelbel (FC Colmar), Bruat (ASM), Meyer (Wittelsheim), Luzzi (Wittenheim), Boni (Wittelsheim). Remplaçants : Lieber et Curyl (Wittelsheim), Wunnenburg (ASM)

- DH du Bas-Rhin : Rehm (Red Star) ; Thomas (ASS), Kugel (06) ; Schmitt, Gardon, Wendling (tous 06) ; Bronner (Sélestat), Heckel, Flach (La Walck), Kleinmann (Red Star), Zimmermann (La Walck). Remplaçants : Lio (06), Henck et Eberhardt (Sélestat), De Bonn (La Walck).

A cette sélection des meilleurs éléments de DH, il convient d'adjoindre des joueurs du CFA. Ainsi « l'Equipe d'Alsace » est formée contre l'Auvergne, le 2 avril 1950, de la manière suivante : Créteur (SRC) ; Hagenbach et Esslinger (FCM) ; Krug (Racing), Hoffert (SRC), Remetter (Racing) ; Heckel (La Walck), Bahl (Racing), Bruat (ASM), Dreyer (SRC), De Pavent (Racing). Remplaçants : Fischer et Rizzi (ASM), Hartmann (FCM), Meyer (Wittelsheim).

Six images de l'épopée du FC La Walck :

1

2

3

4

5

6

1 - En division 1 en 1946/1947 : Grunenwald, Lebold, Jenn, Houdé, Deiss, Trometter - accroupis : Schepp, Cloes, De Bonn, Kleinclauss, Kirstner

2 - 24 mai 1948, match de barrage contre le FC Haguenau 0-0 - debout : Kleinclauss, Cloes, Lebold, De Bonn, Weill, Sieffert - accroupis : Raphal, A. Grasser, Jenn, Deiss, Houdé

3 - L'équipe des Bombardiers : debout : A. Grasser, Houdé, Deiss, Jenn, Lebold, Ingwiller - accroupis : De Bonn, Heckel, Flach, Sieffert, Zimmermann

4 - Contre le FC Metz amateurs - saison 1949/1950 : debout : Moritz, De Bonn, Deiss, Houdé, Lebold, Ingwiller - accroupis : Kirschner, Heckel, Flach, Jenn, Sieffert

5 - L'effectif officiel des Champions d'Alsace 1949/1950

6 - Dans France-Football du 19/4/1950 - debout : Moritz, Jenn, Grasser, Deiss, Houdé, Lebold - accroupis : De Bonn, Heckel, Flach, Kirschner, Zimmermann

Les SR Colmar, redevenus amateurs, en CFA - saison 1949/1950 - debout : Ben Ali (entraîneur), Guitré, Hofert, Dreyer, Rimmely, Créteur, Gerber - accroupis : Wintermantel, Fillinger, Wagner, Boehly, Baysang

Le FC Saint-Louis en CFA - saison 1949/1950 - debout : Sieber F., Gruntz, Serughetti, Chaillet, Sieber JP., Liechtlé, Galler (entraîneur) - accroupis : Boesinger, Schmitt, Ehret, Susselin, Arnold

Le FC Mulhouse en CFA - saison 1949/1950 - 1er entraînement juillet 1949 - 1er rang : Saunier, Rehm, Welter, Esslinger, Hartmann, Lisch, Sengelen, Plesiak (entraîneur), Lacotte, North - rang du milieu : Hestin, Caccarelli, Mansard, Ullmann, Pflieger, Springinsfeld, Malecki - dernier rang : Gavenda, Diesel, Wlazik, Montanez, Hagenbach, Vonthron, Grimaz, Spleit

L'AS Mulhouse 1949/1950 et ses futurs professionnels : Bruat (en civil), Gafanesch et Beckerich, 3ème et 6ème en partant de la gauche

Saison 1950/1951 : l'ASCA de Wittelsheim, nouveau grand du football alsacien

La Walck en CFA : le rêve de Joseph Heckel s'est réalisé.

Soixante ans après l'obtention du titre de Champion d'Alsace, Alphonse Jenn, le plus polyvalent des « Bombardiers » puisqu'il jouait avec un égal bonheur gardien et attaquant, se souvient toujours des premiers mots de Joseph Heckel à son retour du Racing à La Walck, au cours de l'été 1949 : « Si vous suivez mes instructions, si vous jouez comme je vous le demande, nous aurons toutes les chances de devenir Champions d'Alsace ». Un jeu plus construit succède à partir de la deuxième saison en PH au football fruste et sans fioritures de la saison précédente, un nouveau terrain doté de tribunes, vestiaires et d'installations pour nocturnes permettant l'entraînement le soir, beaucoup de discipline, et voilà les hommes du finaliste de la Coupe de France 1947 et « Amateur Olympique 1948 » sur une trajectoire victorieuse. L'apothéose est évidemment ce titre de Champion d'Alsace, une première pour un club rural et qui évolue avec des joueurs issus de sa pépinière et de clubs situés dans un rayon de quelques kilomètres. Seul, René Moritz, recruté aux SR Colmar où il était le remplaçant du gardien de l'équipe professionnelle Angel, fait figure de joueur venant de l'extérieur. Sinon, les Champions d'Alsace sont originaires au plus loin de Bouxwiller, Dauendorf, Morschwiller, Grassendorf, Obermodern, en quelque sorte de la « banlieue » de l'agglomération de La Walck / Pfaffenhoffen / Uberach / Niedermodern, important bassin d'emploi dotée d'une industrie puissante et diversifiée.

Club de l'élite déjà durant l'Annexion, le FC La Walck se replace rapidement parmi les clubs phares du Bas-Rhin après 1945. Accession en PH, énorme bataille en 1947/1948 avec le FC Haguenau, puis un cavalier seul les deux saisons suivantes, celle des légendaires « Bombardiers » en PH en 1948/1949 et celle du sacre de Champion d'Alsace en DH en 1949/1950. Ce brillant parcours qui propulse le club en quatre saisons de la D1 au CFA est réalisé quasiment avec le

même effectif. Partant du principe que l'on ne change pas une équipe qui gagne, restant fidèle aussi à ses convictions d'amateur intégral (il a gardé le statut d'amateur tout en jouant durant trois saisons dans l'équipe professionnelle du Racing), la ligne de conduite reste inchangée pour Joseph Heckel et ce même en CFA : éviter tout renfort guidé par l'argent. Ainsi seuls Rodolphe Anthony, Marcel Heckel[9] et François Grasser rejoignent la formation appelée à évoluer parmi l'élite amateur de France, étant précisé que le premier arrive de l'AS Ingwiller où il était l'attaquant vedette, que le second est un pur produit du club et que le troisième n'est autre que le frère d'Alphonse Grasser, un des acteurs depuis l'origine de l'épopée des « Bombardiers ».

La Walck, « nouvelle Mecque du football alsacien ».

L'ouverture de la saison 1950/1951 du Groupe Est du CFA est un quasi conte de fée pour les amateurs de football du secteur de Pfaffenhoffen puisque au programme de cette journée inaugurale figure le choc entre les deux seuls représentants de la Lafa : le FC La Walck et le FC Mulhouse. David contre Goliath en quelque sorte ! Une affiche inimaginable, il y a un ou deux ans encore. Une localité de 826 habitants opposée au prestigieux et mythique « Football Club 1893 de Mulhouse » !

A Bourtzwiller, Ceccarelli et Sengelen, deux grandes figures du FCM, ont abandonné l'élite amateur et signé à la SSMD (Société Sportive de Mulhouse/Dornach). Autre arrêt notable, celui d'Arthur Diesel qui laisse progressivement sa place entre les poteaux au junior 1ère année Jeannot Wettstein. Le recrutement se limite à Stanislas Curyl de Wittelsheim et à Antoine Piescik de l'US Wittenheim, deux renforts de plus opérés dans le Bassin Potassique. Mais Plésiak dispose toujours d'un effectif de valeur et le déplacement à La Walck ne devrait être, en principe, qu'une formalité.

La fièvre footballistique qui règne à ce moment là dans le Val de Moder est décrit par « Sport-Est » à l'occasion de la venue des Mulhousiens : « La montée en flèche du FC La Walck a transfiguré toute une région. Déjà conquise depuis de longues années à la balle ronde par les pionniers de Haguenau, Schweighouse, Mertzwiller et feu le FC Pfaffenhoffen, l'ascension de l'équipe walckoise parmi l'élite des clubs amateurs français et, aussi l'ascension en division supérieure des valeureux gars de Niedermodern, a fait de la cité des chaussures la Mecque du football depuis la Moder jusqu'à la Zinsel. Et même au-delà. Comme la mosquée de la Kasba, le stade municipal est devenu le pôle attractif de pèlerins de tous les âges. Pour cette « première » du Championnat de France contre le FCM, ils sont accourus de 20 km à la ronde pour vivre cette journée mémorable où le onze du cru subissait son baptême sur le plan national ».

A l'exception de l'attaquant Anthony, recruté pour remplacer l'ailier Zimmermann le seul partant, La Walck se présente dans la composition de 1949/1950. « Toutes voiles dehors en début de match », les locaux ouvrant la marque dès la 4e minute. Le FCM revient chaque fois au score et finalement la rencontre se termine sur le résultat de 3-3 (deux hat-tricks de Siefert et Curyl). Un match nul qui équivaut à une victoire pour les Bas-Rhinois. La suite est plus difficile pour les « Heckel Boys » : défaite 5-1 à Piennes, le grand club lorrain qui a vu sortir de ses rangs Cisowski, Piantoni et Brezniak, mais à ce moment le rendement de l'équipe est atteint par l'absence de Moritz, le gardien titulaire et comble de malchance, Houdé, le pivot de la défense se blesse contre Beaune qui l'emporte très heureusement 3-4 sur les bords de la Moder. Défaite de justesse (3-2) à Saint-Dizier, puis sans discussion (3-0) à Gueugnon, les Walckois sont lanterne rouge. Le FCM a mieux démarré mais n'est pas en mesure de rivaliser avec le trio de tête lorrain composé de Piennes, Epinal et Petite-Rosselle.

« Feux de joie à Mulhouse et à La Walck » titre « Sport-Est » le 16 octobre 1950. Le FCM prend la troisième place en battant 3-1 (buts de Spleith, Curyl et Hestin) Petite-Roselle et La Walck revient dans la course au maintien en battant 2-1 (buts de Marcel et Joseph Heckel) le Champion en titre, Le Thillot. Il est vrai que Moritz et Houdé sont revenus dans l'équipe de sorte que J. Heckel dispose presque à nouveau de sa formation type : Moritz ; Kleinclauss JP, Houdé ; Lebold, Grasser, Deiss ; J. Heckel, Anthony, M. Heckel, De Bonn, Jenn. Seul, le feu-follet Siefert est encore absent des terrains.

Au 3e tour de la Coupe de France, le FCM a beaucoup de mal pour se défaire de Wittenheim (3-2 après prolongations), preuve de la valeur des joueurs de Boesinger qui luttent à l'étage en dessous avec Wittelsheim et le Racing pour le titre de Champion d'Alsace, mais La Walck étrille 13-1 le FC Haguenau.

Demi-succès fin octobre du FCM contre Piennes (1-1) et de La Walck (1-1) contre Merlebach où Hitl, l'ancien grand Autrichien, est entraîneur/joueur. A la 9e journée, le FCM est solide 3e et La Walck 8e à la faveur d'une victoire 3-1 (1 but de Ingwiller et un doublé de De Bonn) contre le PS Besançon. Nouvelle victoire des Walckois contre Blanzy (4-0, trois buts de J. Heckel et un but de Siefert) « malgré l'absence qui fut vivement ressentie de l'inter Anthony ». A la fin des matchs aller, le FCM reste 3e derrière Petite-Rosselle et Piennes et La Walck devance Besançon, Beaune et Blanzy.

---

9 - Marcel Heckel est le cousin de Joseph Heckel et le frère de Mgr Roger Heckel (1922-1982), Evêque-Coadjuteur de Strasbourg

Malheureusement, à la reprise des matchs retour, La Walck laisse les deux points à Beaune (2-1) et n'arrive pas à vaincre Saint-Dizier à domicile, 3-3 (2 buts de De Bonn, un but de Siefert), il est vrai solide 4e. En Coupe de France, Mulhousiens et Walckois tombent en 32e de finale contre les Honorables de Thaon (3-1) et les Promotionnaires de Delle (2-1). Pour « Sport-Est », « ce n'est pas de gaieté de cœur que les Walckois se sont vus figurer par les victimes en Coupe de France. Surtout qu'ils ont pu se rendre compte que la série noire (de matchs à leur portée mais perdus de justesse) continue. Bien des équipes dans de pareils draps auraient jeté le manche après la cognée depuis un moment. Le FCLW n'y pense pas et continue à croire dur comme fer au revirement. Cette foi à elle seule mériterait une récompense ».

Fin décembre, avec 30 cm de neige à La Walck, le match contre Piennes, devenu leader entre-temps, est remis à une date ultérieure, ce qui fait de la rencontre retour FCM/La Walck, du 7 janvier 1951, une « lutte fratricide entre les Mulhousiens qui, tout en occupant une place de choix, n'ont pas atteint le niveau espéré et les Walckois que le sort contraire n'a pas épargné et qui continuent à faire leur chemin de croix ». A Bourtzwiller, le FCM l'emporte 1-0 (but de Sittler à la 11e minute) « une victoire heureuse » selon « Sport-Est » qui ne fait pas l'affaire de Moritz ; Kleinclaus, Lebold ; Grasser, Houdé, Ingwiller ; Siefert, Heckel, De Bonn, Anthony, De Pavent, le frère du Racingman, rattrapés par Gueugnon et Le Thillot à l'avant-dernière place alors que Wettstein ; Hagenbach, Ullmann ; Malecki, Wlazik, Esslinger ; Welter, Hartmann, Hestin, Spleith, Sittler, s'installent à la place de dauphin de Piennes.

A Epinal, second lors de la 14e journée, Moritz se blesse une nouvelle fois et ne revient plus sur le terrain après la pause, à un moment où le résultat (1-0 pour les Spinaliens) est loin d'être entendu. Cette fois-ci, c'est l'arrière central Houdé qui le remplace, un changement entraînant une désorganisation totale de l'équipe et le score fleuve de 5-0.

Le match qu'il ne fallait pas perdre pour les Walckois est la rencontre contre Gueugnon, compagnon d'infortune des Bas-Rhinois et pourtant Champion de France il n'y a pas si longtemps. C'est dire l'extrême difficulté du CFA. Moritz absent, c'est l'avant-centre Flach qui prend place entre les poteaux et Jenn, celle de ce dernier, dans une attaque où « Anthony est le meilleur élément ». Les Forgerons l'emportent 0-2 à Brumath par suite de l'impraticabilité du terrain de La Walck, une défaite « par défaut de métier et d'expérience » des Walckois. Défaites du FCM à Petite-Rosselle (1-0) et à Piennes (4-0), de La Walck au Thillot (3-1) et à Merlebach (6-0), défaite du FCM en Coupe d'Alsace écrasé 4-0 par l'ASM devant 4.000 spectateurs au Vélodrome mais qualification après prolongations de La Walck à Brumath contre le leader de la PH (1.200 spectateurs), la fin de saison est difficile pour les deux représentants du CFA.

Pour La Walck le sort est entendu après la 19e journée et une nouvelle défaite de justesse (3-2) à Besançon. N'empêche que les hommes de Heckel se battent avec l'énergie du désespoir, tenant longtemps tête le 11 mars 1951 à Epinal, redevenu leader, égalisant à 1-1 et ne succombant qu'en fin de match (1-3). A ce moment, Joseph Heckel, trop pris par l'entreprise paternelle, absent même du terrain lors des ultimes rencontres, confie la responsabilité technique de l'équipe à Francisco Mateo qui vient d'arrêter sa carrière professionnelle au Racing. Pour l'ancien grand demi-centre, il n'est plus question de sauver le club de la descente mais de préparer la nouvelle saison. Finalement, La Walck termine avant-dernier, devant Blanzy et derrière Beaune à un point, deux du Thillot et quatre de Gueugnon, le premier non relégué. Une déception mais nullement une catastrophe si l'on pense que les clubs colmariens et strasbourgeois - les réserves professionnelles du Racing comprises - évoluent tous à l'étage en dessous.

Le Racing Club de Strasbourg amateurs 1950/1951 -
debout : Kern, Montigel, Sutter, Heintz, Wilms, Biedenbach -
accroupis : Bahl, X. Remetter, De Pavant, Fritsch, Hertrich

Effectivement, cette saison en CFA n'est pas une catastrophe pour La Walck. Avec moins de blessés, un peu de réussite sur le terrain (plusieurs défaites ont eu lieu avec un petit but d'écart), les joueurs de Joseph Heckel auraient réussi le difficile pari. « Je savais ce qu'est le CFA » dit-il très lucidement dans « France-Football » du 20 mars 1951. Quand nous nous sommes qualifiés pour participer à cette épreuve, nous ne nous faisions aucune illusion quant au rôle que nous y jouerions. Il était pour nous plus intéressant de forger dans cette dure épreuve nos jeunes espoirs locaux qui ne nous coûtaient rien et qui resteront toujours chez nous, que d'engager des joueurs chevronnés qui nous auraient coûté de l'argent et qui, de toute façon, seraient repartis après un stage d'une saison. Nous n'avons pas renforcé notre équipe durant l'intersaison et nous avons joué toute la saison avec des joueurs exclusivement formés chez nous et auxquels nous n'avons même pas payé d'indemnité pour manque à gagner des heures d'entraînement ou pour les absences prolongées pour voyager, etc. Si nous n'avions pas eu tellement de blessés, nous aurions tout de même fait une meilleure saison mais nous sommes déjà très satisfaits d'avoir pu aguerrir cette saison une dizaine de jeunes dont on parlera d'ici deux saisons. Cette expérience dans le CFA nous aura fait connaître et aura fait énormément de bien à nos jeunes joueurs. Nous reviendrons un jour ; nous rejouerons le CFA lorsque nous serons plus forts, lorsque nous aurons davantage et de meilleures réserves ».

Pour l'instant, le FC La Walck tient toujours le haut du pavé. L'équipe de Heckel s'est, en effet, qualifiée pour la Finale de la Coupe d'Alsace 1951, une compétition qui depuis une ou deux saisons s'est imposée en importance sportive et médiatique comme l'équivalent ou presque du titre de Champion d'Alsace.

La première édition avait opposé, le 22 juin 1947, deux représentants de la Division d'Honneur et avait tourné à l'avantage du FC Colmar (4-3 après prolongations) contre les Strasbourgeois de l'ASS. La saison suivante, la Coupe d'Alsace était l'affaire de deux Promotionnaires : Wittenheim l'emportait sur Wissembourg, 2-1 après prolongations, étant encore mené 1-0 à la 88e minute ! Enfin, dernière année où la Coupe cherche quelque peu ses marques : la Finale 1949. Les réservistes pros des SR Colmar évoluant en Division d'Honneur l'emportaient 1-0 sur les Pierrots de Strasbourg, le représentant de la Division 1 du Bas-Rhin.

L'Equipe du FCC ayant remporté la Coupe d'Alsace le 22-6-1947
contre AS Strasbourg (4-3) après prolongations.
Debouts, de gauche à droite :
MM. Graf, Schoeni, Ziessel Raymond, Meyer, Grein, Labbay, Sommer, Meyer (entr.)
Accroupis :
Ziessel Joseph, Federlen, Raeth, Turck, Jacquot

Les finalistes de la Coupe d'Alsace 1946/1947 : l'AS Strasbourg et le FC Colmar

Saison 1946-47
contre Pierrots (Championnat)
Merck Ch., Ebel E., Krieger G., Rolf H., Stephan J.-P.
Beyl R., Ebel Th., Fauth Ch.
Mahler Ch., Stelan J., Fauth J.

Les finalistes de la Coupe d'Alsace 1947/1948 : le FC Wissembourg et l'US Wittenheim :

Les finalistes de la Coupe d'Alsace 1948/1949 : les Pierrots de Strasbourg et les SR Colmar am.

En 1950, les choses changent. Les demi-finales opposent quatre grands, voire très grands clubs : deux ténors de la DH (La Walck, Wittelsheim) et deux représentants du CFA (le FCM et le Racing). Si la victoire du FCM sur les Racingmen n'est pas une surprise, celle de Wittelsheim sur La Walck, par contre, en est une, tant les mineurs haut-rhinois n'avaient pas voix au chapitre tout au long de la saison face aux « Bombardiers ». Mais transcendés par l'évènement et jouant même à dix une partie du match, l'Asca l'emporte 2-0 sur deux buts du véloce Fernand Meyer. En Finale, le FCM rencontre donc Wittelsheim, une Asca « en forme éblouissante » et de loin pas battue d'avance avec sa belle attaque animée par les juniors, Champions d'Alsace. La rencontre a lieu à Saint-Louis qui est en effervescence, beaucoup de Mulhousiens se déplaçant dans le secteur frontalier, de même que de nombreux cars transportent le public du Bassin des Mines. En outre, il y a tous les amateurs de football de Saint-Louis, Huningue, Village-Neuf pour suivre « le 14 juillet du football alsacien », la plus grande fête populaire pour tous les footballeurs d'Alsace. Il faut les prolongations pour départager les deux voisins et alors que l'on croyait les représentants du CFA mieux armés pour tenir 30 minutes de plus, ce sont les Honorables qui l'emportent 2-0 sur des actions des deux ailiers, Fernand Meyer à gauche, Casimir Novotarski à droite, nouvelle coqueluche des Mineurs depuis qu'il est International junior. Le FCM qui mord la poussière, l'évènement est considérable et révèle davantage encore une Asca auteur d'une belle saison en DH.

Revenons à la Finale 1951. Elle oppose les deux trouble-fête de la Lafa, La Walck et Wittelsheim, le rétrogradé du CFA et l'accédant au CFA. En somme, presque une passation de pouvoir car l'Asca vient de décrocher le titre de Champion d'Alsace, après une lutte homérique avec l'AS Mulhouse sur les dernières journées du championnat.

« La Coupe d'Alsace connaîtra dimanche la finale la plus indécise et la plus colorée de son histoire » titre « Sport-Est » le vendredi 8 juin 1951, insistant sur la popularité de plus en plus grande de l'épreuve, à l'instar de la Coupe de France, « la fête populaire par excellence de notre football. Le complexe sportif flambant neuf du Red Star de Strasbourg sert de cadre à cette finale ouverte et indécise.

L'Asca aura peut-être le meilleur gardien car Opala est un des meilleurs portiers amateurs. Ceci ne diminue en rien la valeur de Moritz qui peut lui aussi sortir des parties sensationnelles. Les deux défenses se valent à peu près. Les deux clubs ont leur force principale dans l'attaque. L'Asca peut présenter une attaque que plus d'un club professionnel de la 2e Division pourrait envier : Novotarski, Ludwig, Meyer, Guggisberg, Boni.

Quant au FC La Walck, il dispose en attaque d'un stratège hors-pair (Heckel) et de quatre avants de pointe très incisifs, rapides et excellents shooteurs. Il serait vraiment osé de prédire le vainqueur probable du match ». Finalement, Joseph Heckel ne joue pas cette finale, une bonne surprise pour les 450 supporters haut-rhinois et leur mascotte, un mineur venu en tenue officielle, une grosse déception pour les 300 supporters de La Walck.

Les maires et curés des deux communes sont également présents, bref pour « Sport-Est » du lundi 11 juin, « il y a fort longtemps que l'on n'a plus vu se disputer un match amateur dans une ambiance aussi chaude, passionnée, passionnante. Pour la première fois dans l'histoire du football amateur alsacien, les supporters des deux camps étaient venus au stade avec des drapeaux et des fanions. Nous avons vécu hier au Red Star l'atmosphère d'une finale qui est devenue la fête du football amateur ». Les deux équipes évoluent dans la composition suivante :

- La Walck : Moritz ; Kleinclauss, Lebold ; Grasser, Houdé, Deiss ; De Bonn, Jenn, Marcel Heckel, Anthony, Siefert
- Asca : Opala ; E. Meyer, Belzung ; Boschi, Kostelnik, Vorburger ; Novotarski, Ludwig, F. Meyer, Guggisberg, Boni

Sur un but, dès la 2e minute », de Jacques Guggisberg, Wittelsheim remporte pour la seconde fois la Coupe d'Alsace et s'adjuge définitivement le trophée offert par Joseph Heintz, le dirigeant du Racing Club de Strasbourg et membre de la Lafa. Une nouvelle étoile brille au firmament du football alsacien : double vainqueur de la Coupe d'Alsace 1950 et 1951, Champion d'Alsace 1951, sociétaire 1951/1952 du CFA avec le FCM. Un échange des rôles avec La Walck, en quelque sorte. Toujours est-il que les cinq ou six plus grands clubs alsaciens sont, à ce moment, le FCM, l'Asca, La Walck, l'ASM, Wittenheim et le Racing, dans un ordre qu'il est difficile à établir tant les valeurs sont proches.

III- Football et mutations de la société alsacienne

Il faudrait être aveugle pour ne pas distinguer la relation entre industrie et football qui se met en place sur un plan hexagonal dès la création en 1946 des poules finales devant mener au titre de « Champion de France Amateur ». Un poinçon prestigieux qui fait rêver encore plus à partir de la création du CFA, le sérail des meilleurs clubs amateurs de France. Quel maire de ville moyenne refuserait que sa cité en fasse partie ? Quel président de club du CFA ne rêve pas du titre de « Champion de France » ? Quel patron de grande industrie locale n'est pas disposé à donner le petit coup de pouce nécessaire au club phare de son bassin d'emploi pour qu'il parvienne aux plus hautes marches du football amateur français ? Peu, à l'évidence, si l'on fait une cartographie des « Grands Amateurs » vers 1950 : Gueugnon, Piennes, Merlebach, Auchel, Blanzy, les clubs des « Mines », Le Thillot qui a le soutien de la « Tannerie Grosjean », Sedan qui doit à la « Draperie des Frères Laurent » d'être parvenu en Quart de Finale de la Coupe de France en 1950 et qui est à la veille du titre de Champion de France amateur 1951.

A la réflexion, La Walck et l'Asca de Wittelsheim ne relèveraient-ils pas de ce phénomène nouveau, du football corporatif, un mouvement qui naît véritablement, prend de l'ampleur et part dans des formes diverses ? Ce football corporatif qui apporte une réponse inespérée aux privations qui sont encore une réalité et qui entraîne de facto la lente disparition du football catholique et socialo/communiste.

III-1
Le football corporatif : l'immixtion de l'Entreprise dans le football

Souvenons-nous, le football corporatif n'est rien de nouveau en 1945. Il existe depuis les années 1920, est reconnu par la FFF mais restait cantonné à la région parisienne et à quelques secteurs professionnels uniquement. La nouveauté, après guerre, est l'intérêt qu'on lui porte progressivement en province. « Trop d'industriels n'attachent pas assez d'importance à l'éducation physique et aux sports, véritables sources d'énergie, de force, de santé morale et corporelle. Ils manquent de logique avec eux-mêmes. Dans leurs usines, ils entourent leur matériel de soins méticuleux et constants pour en assurer la parfaite conservation. Pour combattre la rouille ou le mauvais fonctionnement de leurs machines, ils multiplient les opérations de graissage. Combien seraient-ils bien inspirés en s'intéressant avec autant de zèle et d'attention au « matériel humain ». Le meilleur « lubrifiant » pour maintenir le personnel en bonne condition physique, c'est le sport pratiqué avec méthode et régularité. Il crée l'esprit d'équipe, de camaraderie, d'émulation. Il crée surtout, avec la joie de vivre, le bon esprit » écrit Henri Traen[10], le brillant éditorialiste du « Sport Alsacien » d'avant-guerre, à présent en fonction à « Sport-Est ».

Et de relever l'œuvre novatrice sur ce plan des « Forges de Strasbourg » et de leur Directeur Général, M. Fernand Huck : « Pour les apprentis et les ouvriers, il a obtenu de pouvoir bénéficier des installations sportives du Racing Club de Strasbourg et des conseils éclairés de l'International Oscar Heisserer. En servant les intérêts de son personnel et de son usine, M. F. Huck a sérieusement épaulé notre cause pour le bien de notre jeunesse ». Cette démarche patronale va de pair avec les initiatives des salariés. « Vers 1946, des employés et des ouvriers travaillant dans différentes entreprises ou administrations eurent l'idée de mettre sur pied des équipes de football et de les opposer en matchs amicaux. Peu à peu naissait l'idée de créer des clubs corporatifs pouvant se rencontrer en matchs officiels à l'image des clubs que nous nommerons « civils », c'est-à-dire disputant régulièrement leur championnat respectif »[11].

A tel point que le « Ministère du Travail et de la Sécurité Sociale », dans le cadre de « l'amélioration de la condition physique des travailleurs, des jeunes gens surtout, qui, après plusieurs années de privations, se trouvent présenter souvent un état de santé déficient, alors qu'ils doivent fournir actuellement des efforts accrus en vue d'augmenter la production » démontre son intérêt pour le même sujet et prévoit, par la circulaire du 19 mars 1947, « une série de mesures en vue de faciliter les activités physiques et sportives des travailleurs »[12]. On se croirait au plus fort de la politique hygiéniste préconisée par les grands pays - entre autres l'Allemagne et la France - il y a une trentaine d'années de cela !

Naissance et développement

Après la « Religion », après les « partis politiques », un nouvel intervenant s'installe donc dans le football, le « monde des affaires ». En Alsace, le football corporatif se structure rapidement, encouragé, il est vrai, par la FFF. La Commission Centrale des Corporations de la FFF reprend ses activités courant 1946 et demande aux Ligues régionales d'organiser un championnat pour la saison à venir. Pour faciliter la chose, elle autorise « les clubs à employer cinq joueurs

---

10 - Sport-Est du 11 novembre 1946 - « Point de Vue », page 1

11 - Sport-Est des 2 et 9 septembre 1949 - « Le Football Corporatif de Strasbourg »

12 - Sport-Est du 14 avril 1947 - « Le sport à l'usine »

n'appartenant pas à la firme ou groupement». En Alsace, fin octobre 1947, est créée une «Commission des Clubs Corporatifs de Strasbourg», «désireuse de se placer sous l'égide de la Lafa». Son Comité comprend des représentants des «Forges», de la «Mairie», des «Dernières Nouvelles d'Alsace», de la «Police», de «Télic», la présidence étant assurée par M. Koehl, le représentant de cette dernière entreprise[13]. Un premier championnat démarre début 1948. Il oppose 16 clubs répartis en deux Groupes : Groupe A : Télic, Dernouvel, Forges, SCAR, Police, Sécurité Sociale 2, FPA, Coiffure - Groupe B : Mairie, Espérance, Arsenal, Mouvement de Reconstruction et d'Urbanisme (MRU), Préfecture, Sécurité Sociale 1, Strasbourgeoise, Ungemach.

A leur AG 1948, les clubs de la Lafa accueillent dans leur organisation les «clubs corporatifs de Strasbourg». Il leur est demandé de ne pas jouer le samedi, «la Lafa souhaitant ménager les terrains et les joueurs qui bénéficient d'une double licence». Cette condition expresse est acceptée non sans quelques difficultés par les «Corporatifs», trop heureux finalement de pouvoir faire partie de la plus grande famille des footballeurs alsaciens, une décision qui, d'autre part, satisfait fortement la Lafa car «certains avaient essayé de profiter de la nouvelle situation pour rallier ces jeunes sociétés à leur drapeau. Des tracts furent distribués avant la salle, mais rien n'y fit» [14]. Dans ces propos, c'est évidemment la FSGT qui est visée.

Il convient de dire qu'avec l'initiative déjà ancienne de la fabrique d'horlogerie «La Vedette» à Saverne ou plus récemment avec la «Coupe de Dietrich», la Lafa dispose d'exemples de collaboration réussie avec le monde de l'entreprise. «On ne soulignera jamais assez la portée de la Coupe Vedette» écrit Marcel Laugel dans «Sport-Est» du 6 septembre 1948. «La Coupe Vedette fut le premier tournoi de football de notre région, patronné par une entreprise industrielle. La Coupe Vedette sert, depuis 25 ans, le bon renom de la Ville de Saverne, contribue à la propagande du football, aide le FC Saverne, constitue la fête populaire du personnel de l'usine, est une nécessité sociale. Cet exemple mérite d'être suivi. Dans chaque commune, dans chaque petite ville, la plus importante entreprise de l'endroit doit avoir sa grande épreuve sportive. Chaque Direction d'usine, chaque employeur a aujourd'hui intérêt (et c'est même un devoir) de procurer à son personnel des distractions saines. C'est là une question de formation morale qui est à la base de la paix sociale. Existe-t-il un meilleur moyen pour s'attacher son personnel que de l'intéresser à la vie sportive du pays, de l'usine ?».

Son but : «resserrer les liens entre toutes les composantes humaines de l'entreprise»

Cette notion d'œuvre sociale en direction des salariés l'emporte sur les répercussions commerciales que l'entreprise pourrait être en droit d'attendre de son engagement. Pour preuve, de nombreux clubs corporatifs sont des émanations d'organismes publics (Mairie, Préfecture, Enseignement, MRU, Sécurité Sociale, etc.). N'ayant aucune activité d'ordre commercial mais uniquement une mission de service public à remplir, leur engagement dans le football corporatif n'a donc qu'une finalité : des conditions de travail améliorées par la pratique du sport. Elle peut prendre des formes différentes : le championnat des clubs corporatifs ou le soutien apporté à des clubs civils mais qui dans leur fonctionnement sont des quasi clubs corporatifs.

Le Championnat Corporatif de Strasbourg passe à 22 clubs lors de la saison 1948/1949. Les «Pompiers» remportent le titre aux dépens de la «Sécurité Sociale» (1-0) et succèdent à «l'AS Mairie» qui avait dominé (3-0) les «Forges de Strasbourg» la saison précédente et avait été sacrée premier champion de l'histoire du football corporatif alsacien.

A l'AG 1949 de la «Commission des clubs Corporatifs», M. Tonin (Sécurité Sociale) succède à M. Koehl comme Président. De plus, la CCC prend la décision de créer une Coupe en plus du Championnat. Suite à une nouvelle augmentation des clubs, il est institué un championnat de Division d'Honneur de 10 clubs (Comessa, Electricité de Strasbourg, Forges 1, Holweg, Istra, Mairie, Pompiers, Préfecture, Ateliers du Rhin, Sécurité Sociale), un championnat de Promotion d'Honneur comprenant deux groupes de 8 équipes chacun (Groupe 1 : Coiffeurs, Durr et Fils, Trindel, Ungemach, Papeterie de La Robertsau, Formation Professionnelle Accélérée, Tramways, Police - Groupe 2 : Baco, Bouchers et Charcutiers, Enseignement, Sogema, Forges 2, Tanneries de France, Primeurs, MRU) et un championnat du «Groupe du Samedi» pour les clubs ne pouvant jouer que ce jour là (Banque Populaire, Brasserie de l'Espérance, FC Le Rhin, AS Tigre-Bock, Olida. «Le football corporatif a pris pied ferme dans notre ville. L'intérêt qu'il suscite tant dans les entreprises privées ou publiques et dans nos administrations qu'auprès des sportifs en général en témoigne suffisamment» conclut «Sport-Est» son étude consacrée au football corporatif.

Dans le Haut-Rhin, le football corporatif a pris pied également vers 1950, moins fortement qu'à Strasbourg mais il existe. «Le sport ne procure pas seulement force et santé mais il fait aussi naître dans les équipes et chez les dirigeants un esprit de camaraderie ainsi que le sentiment de se trouver en famille. Force, santé, esprit de famille... Que faut-il de plus pour faire prospérer une entreprise ?» s'interroge André Roche dans un article consacré en novembre 1949 à «la naissance et au développement du sport corporatif à Mulhouse» [15]. Et de répondre pour le premier centre

13- Sport-Est du 31 octobre 1947

14- Sport-Est du 5 juillet 1948 - «Les clubs corporatifs de la Lafa ont tenu leur AG» et PV de l'AG 1948 de la Lafa dans le même numéro de Sport-Est

15 - Sport-Est du 18 novembre 1949

industriel d'Alsace qui s'étend sur l'agglomération mulhousienne et le Bassin Potassique : « Certains patrons, ceux du moins qui ont abandonné sincèrement les conceptions inhumaines de « l'homme machine » nées aux environs de 1850, n'ont pas attendu les lois sociales de ces derniers quinze ans pour favoriser la pratique du sport corporatif. A Mulhouse, il y a trois mois, des équipes d'entreprise ont décidé de disputer un championnat et de demander l'affiliation à la Lafa. En fait, la plupart de ces clubs existent depuis trois ans. Ce sont les Ets Clemessy et le journal « l'Alsace » qui, fin 1946, créèrent les premières équipes. Leur exemple fut bientôt suivi par les PTT Mulhouse, qui depuis 1947/1948 disputent le championnat de la Lafa, et l'EDF. En 1948, ce fut le tour de la SACM, de l'Usine à Gaz, des Ets Deck et des Produits Chimiques de Thann, de faire jouer leurs ouvriers et employés. La Manurhin suivit au début de 1949 lorsque fut disputé le Challenge André Koechlin. Ce challenge, organisé par la SACM sous le patronage de M. Jean Dollfus, a joué un grand rôle dans le développement du sport corporatif à Mulhouse. Est-il besoin d'ajouter que c'est surtout grâce à la compréhension et aux sentiments sportifs des patrons que toutes ces équipes ont pu être mises sur pied ? Ajoutons que tous les clubs corporatifs - et tout particulièrement la SACM qui a monté une équipe de jeunes apprentis - font de louables efforts pour gagner tous les jeunes à la cause du sport ».

Comme à Strasbourg, le football corporatif mulhousien demande son affiliation à la Lafa. Une démarche politiquement des plus naturelles puisque le mouvement corporatif, suscité par le patronat ou ayant au minimum sa bénédiction, ne pouvait évidemment pas basculer dans l'orbite de la FSGT. Le 27 septembre 1949 est crée la « Commission du Football Corporatif du Haut-Rhin » de la Lafa et sa Présidence confiée à M. Edgar Zaessinger. Le 11 octobre, la Commission arrête le calendrier du championnat 1949/1950 qui opposera Produits Chimiques, SACM, Manurhin, Clemessy, EDF, Deck dans une réunion ponctuée par une intervention de M. Muninger, le représentant des Produits Chimiques de Thann. Celui-ci « demande, par un exposé qui dénote chez son auteur le plus bel idéal, aux délégués de continuer, plus intensément que jamais, leur travail éminemment social au sein de leurs entreprises et retrace tous les bienfaits du sport corporatif qui doit servir, entre autres, à resserrer les liens entre les ouvriers, leurs chefs d'atelier, leurs chefs de service et leurs Directeurs » [16].

En juillet 1950, au Groupe de Mulhouse/Thann vient s'ajouter celui de Colmar. Il est constitué surtout de représentants de la fonction publique (Ponts et Chaussées, Sécurité Sociale Enregistrement, etc). Là aussi, on souligne « que les entreprises s'intéressent de plus en plus au sport corporatif et que les Directeurs et patrons comprennent que le sport est susceptible de créer l'esprit d'équipe et de franche camaraderie si nécessaires à la prospérité d'une entreprise » [17].

Des « corpos » dans les compétitions civiles : la « Sofira » à Colmar et la Cordée » à Rothau

Le football corporatif peut prendre une autre forme que celle consistant à disputer un pur championnat réservé aux équipes corporatives. C'est la voie prise par les « Cheminots » et les « PTT » de Mulhouse et Colmar, les « Tramways » à Strasbourg, les « Usines Municipales » et la « Sofira » à Colmar, la « Police/Préfecture » à Mulhouse, à savoir faire disputer à une équipe d'entreprise le championnat des équipes civiles de la Lafa, certains d'entre-eux obtenant même des titres de Champion régional ou départemental.

Un exemple particulièrement réussi est celui de la « Société de Filatures de Rayonne » à Colmar, anciennement « Textiles Artificiels d'Alsace ». « C'est en 1946 que la section de football de la Sofira a été créée sous l'impulsion de M. Paoli, Directeur Général de l'usine » indique l'historique consacré à la jeune société à l'occasion de l'inauguration de son stade en août 1950[18]. Sociétaire de la Division 4 en 1945/1946 et 1946/1947, la Sofira devient Champion d'Alsace de cette Division 4 et accède en 1947/1948 en Division 3 et la saison suivante en Division 2. En 1950, elle prend possession de ses nouvelles installations : « un terrain agrandi, une pelouse impeccable, une main-courante, des vestiaires, une tribune volante en attendant une tribune fixe ». Voisin du FC Colmar dans le quartier du Ladhof, plus précisément pour les Colmariens « le club du quartier de la soie », la Sofira fait fonctionner, outre six équipes de football, une section de handball, d'athlétisme, de basket masculin et féminin et de quilles, le tout complété par « la clique et la fanfare, deux sections également affiliées à la société dont elles constituent un des aspects les plus sympathiques ».

A première vue, la Sofira est un club comme un autre au sein de la Lafa, recherchant les résultats les plus flatteurs. Mais tel n'est pas le cas, explique M. Hatterer le Président de la section football : « Toutes nos activités, et plus spécialement le football, ne sont pas des buts mais des moyens. La vie à l'usine est dure. Il faut donc essayer de sortir les ouvriers, et plus spécialement les jeunes, de cette existence qui risquerait d'étouffer leur individualité. Notre Direction a déjà fait énormément dans le domaine social, en réalisant notamment une cité ouvrière qui est un modèle du genre. Mais ce n'est pas suffisant. Aussi, le Comité d'Etablissement, dont la Sofira n'est que l'émanation, a-t-il tenu à offrir à tous les ouvriers, jeunes et vieux, une activité appropriée à leurs aspirations et leurs aptitudes. C'est cette idée qui fut à la base de la création de la section de football ».

---

16 - PV de la réunion du 11 octobre 1949 de la « CFC du Haut-Rhin » dans Sport-Est du 17 octobre 1949

17 - Sport-Est du 31 juillet 1950

18 - Sport-Est du 25 août 1950

Le cas de l'organisation sportive des « Ets Steinheil Dieterlen » à Rothau n'est guère différent de celui de la Sofira, sauf qu'elle n'est engagée dans aucun championnat, ni civil, ni corporatif. Mais comme la Sofira, « La Cordée » de Rothau a été créée par le PDG de l'entreprise (M. Pierre Marschal). Comme la Sofira, « elle dispose d'un stade magnifique, équipé et mis à la disposition par la Direction des Etablissements » et sa philosophie est la même que celle de l'entreprise colmarienne : « développer l'esprit d'équipe, de courage, de discipline et d'intelligence, devant contribuer à créer le stimulant indispensable aux jeunesses ouvrières sportives »[19].

La Walck et l'Asca de Wittelsheim : civils ou corporatifs, les deux clubs Champions d'Alsace Lafa ?

Le club corporatif peut donc se définir comme une entité sportive dont les membres (pratiquants et dirigeants) font majoritairement partie de « la même firme ou du même groupement », celle-ci apportant son soutien en vue de donner par le sport un dérivatif à la vie professionnelle.

Il serait vraisemblablement osé de présenter le FC La Walck comme un club présentant l'ensemble de ces critères, mais tout de même, il en comporte un certain nombre qui font de lui plus qu'un club civil. L'agglomération de La Walck/Pfaffenhoffen compte aux moments de gloire des « Bombardiers » une quinzaine d'usines - petites, moyennes ou grandes - de fabrication de chaussures, une brasserie (la « Bière Moritz ») et « l'émaillerie Léopold » qui elle seule emploie autant de personnes que La Walck compte d'habitants. Nous sommes aux tout débuts des « Trente Glorieuses », le Plan Marshall produit son plein effet, la France se rééquipe et se reconstruit, c'est le plein emploi. Dans ce petit « Eldorado », le football avait pris naissance immédiatement après 1918 et avait connu, durant l'entre-deux guerres et même durant l'Annexion, de grands moments. Le « boom » économique, au tournant des années 1950, lui donne une impulsion supplémentaire, supérieure à celle que connaît le football à Haguenau, par exemple, pourtant la seconde ville du Bas-Rhin. En arrière fond de la réussite du FC La Walck, on peut déceler certaines composantes du « corporatisme ».

En premier lieu, « la firme ou le groupement ». Dans le cas du FC La Walck, il s'agit d'un groupement, d'une addition d'entreprises qui, parce qu'elles sont rassemblées sur un très faible espace géographique, constituent finalement un bassin d'emploi, une communauté. Ouvriers et agents de maîtrise se retrouvent midi et soir, à la cantine de l'usine ou dans l'un des nombreux cafés. L'esprit de solidarité des footballeurs de La Walck se forge dans ces lieux, dans une même communauté professionnelle que l'on fabrique des chaussures pour X ou pour Y. 60% de l'effectif des Champions d'Alsace 1950 travaille sur place, souvent même est né à La Walck.

En second lieu, la « Direction » du club. Si le Président Joseph Hartheiser n'est pas le dirigeant d'une très grande entreprise, il emploie tout de même une trentaine de personnes dans son entreprise artisanale spécialisée dans la fabrication de chaussures. De plus, sa fonction de maire de La Walck est un atout pour le football club. En effet, à l'orée de la saison en CFA, le FC La Walck prend possession de très belles infrastructures (nouveau stade, tribunes et vestiaires, installation nocturne, la première d'Alsace, avant même celle du Stade de la Meinau !). Mais le « patron » est Joseph Heckel, incontournable suite à sa participation aux derniers Jeux Olympiques, à la fois joueur et entraîneur, buteur et homme clef de l'équipe, financeur du club mais aussi employeur puisque l'entreprise « Denu/Heckel » compte des footballeurs dans son effectif fort d'une petite centaine de personnes. Mais les « Bombardiers » étant par-dessus tout des gagneurs, l'œuvre sociale, fondement du football corporatif, est tout de même relayée au second rang dans le cas de La Walck.

Tel n'est pas le cas de « l'Association Sportive des Colonies Amélie de Wittelsheim ». « Colonies » signifiant « cités, groupements d'habitations » dans l'organisation de la société des « Mines de Potasse d'Alsace », chaque puits ayant un nom. A Staffelfelden, c'est « la mine et la cité Marie-Louise », à Wittenheim, « Fernand Anna », à Wittelsheim « Amélie 1 » « Amélie 2 » et « Graffenwald ».

« L'Alsace a elle aussi un bassin minier » écrit M. Lenoir, le correspond de « France-Football » en Alsace, le 3 mai 1950 en pleine bataille en DH entre Wittenheim et Wittelsheim, les deux clubs vedettes du secteur des mines de sel. « Ce n'est pas un bassin minier comme nous en avons dans le Nord ou en Lorraine. Pourtant le paysage situé entre Mulhouse et Colmar rappelle d'assez près le cadre des mines que nous connaissons tous : usines, montagnes de terre, puits, cités ouvrières, etc. Dans ce bassin minier, comme dans tous les bassins miniers, le football est le sport roi. Les Mines de Potasse, universellement connues, occupent et font vivre des milliers de foyers, dont le football est la première distraction dominicale à un tel point qu'on considère le football comme une nécessité sociale. Aussi, les clubs du bassin minier alsacien bénéficient-ils de certains avantages que ne possèdent pas les sociétés de certaines villes bourgeoises ou de certains centres commerciaux. Depuis que de jeunes ingénieurs, sportifs dans l'âme, se sont installés dans le bassin haut-rhinois, les clubs sont mieux dirigés, et entraînés par des joueurs chevronnés, progressent à pas de géant ».

19- Sport-Est du 14 octobre 1949 - « Un bel exemple de sport corporatif : La Cordée de Rothau »

Les quatre clubs vedettes du secteur sont Wittenheim et Wittelsheim, deux ténors de la DH, mais Bollwiller et Staffelfelden occupent également des places de choix, en PH par contre. « Des améliorations sont apportées chaque saison à chacun des terrains » continue « France-Football ». « Le nombre des joueurs, des jeunes surtout, s'accroît d'année en année dans les quatre clubs et, naturellement le nombre des membres est en constante augmentation car chaque famille d'ingénieur ou d'ouvrier met un point d'honneur à être inscrite au club de la localité. Grâce au travail assidu, à l'application exemplaire, au cran, à l'énergie, à la discipline, qui sont le propre de leur corporation, les « mineurs blancs » du Haut-Rhin feront progresser le football dans leur bassin qui ne tardera pas à devenir un des premiers centres du football alsacien ».

Ces clubs répondraient à tous les critères pour participer au championnat corporatif. Ils auraient pu s'y inscrire sous le nom des « MDPA » mais ont préféré faire partie du championnat de la Lafa, comme les « Cheminots », la « Sofira » ou les « PTT ». Sportivement, le choix est heureux car en 1951 l'Asca de Wittelsheim est Champion d'Alsace et vient de remporter pour la deuxième fois consécutivement la Coupe d'Alsace, un exploit jamais réalisé jusqu'alors. « L'Association Sportive des Colonies Amélie compte désormais parmi les vedettes du football alsacien » écrit « France-Football » le 21 juin 1950, n'hésitant pas à la qualifier du terme flatteur « d'Auchel alsacien »[20].

Quel est le secret de cette marche ascendante qui a mené l'Asca de la PH au CFA, presque au même rythme que La Walck ? Pour « France-Football »[21], le fait qu'il s'agit « d'une équipe jeune, soigneusement préparée par l'entraîneur fédéral Marcel Schlotter, qu'elle bénéficie de l'activité inlassable de M. Hardy, président technique et Ingénieur des Mines dans le civil, entouré d'un groupe de dirigeants dévoués, du soutien d'un club de supporters (Allez Asca) enthousiastes et de la compréhension bienveillante de Comité d'Entreprise des Mines Domaniales de Potasse et, en particulier, de leur Directeur Général M. Fanton d'Andon ». Au-dessus de M. Hardy qui est le Président de la Section Football, il y a M. Depage, le Président Général du club, l'Asca ayant une activité omnisport, une hiérarchie calquée sur celle en place aux MDPA, M. Depage, dans sa fonction d'Ingénieur Principal, étant le supérieur de M. Hardy.

L'Asca de Wittelsheim, vainqueur de la Coupe d'Alsace 1950 (en haut) et auteur du doublé Coupe d'Alsace/Champion d'Alsace 1951 (en bas)

20 - Auchel est Champion de France Amateur en 1946 et trois fois Finaliste entre 1945 et 1950

21- France-Football des 5 juin et 16 octobre 1951

Ajoutons à tous ces motifs, le fait que l'entraîneur dispose des joueurs de talent, que le recrutement est quasi local et que la presque totalité de l'équipe travaille aux « Mines ». Dernier élément et non le moindre : la moitié de l'effectif ou plus est d'origine polonaise, un ingrédient de plus pour créer une solidarité sportivo/professionnelle hors des normes habituelles. Une solidarité telle entre Polonais qu'il est envisagé une « section polonaise à l'Asca », point que le Conseil de la Lafa refuse dans sa réunion du 4 juillet 1947. Si la Ligue d'Alsace ne veut pas voir arriver des clubs affinaitaires, elle comprend, cependant, la spécificité du bassin potassique et autorise, dans la même séance, le FC Bollwiller à utiliser cinq étrangers dans ses équipes. La miximité des nationalités, oui, des équipes entièrement affinaitaires, non. Le principe d'un mélange des nationalités (Italiens, Français et Polonais) se révèlera une bonne chose, la diversité des origines et des sensibilités n'étant vraisemblablement pas étrangère dans les succès de l'Asca.

Des joueurs quasiment tous mineurs, des dirigeants qui sont des cadres supérieurs des MDPA, il n'y a plus de doute ! L'Asca de Wittelsheim est un club plus corporatif que certains clubs corporatifs utilisant la possibilité de recourir à l'une ou l'autre recrue venant de l'extérieur de l'entreprise !! De plus, les « Mines » ne se contentent pas de diriger le club, elles lui procurent également les moyens matériels. Pas seulement aux footballeurs du CFA mais aussi aux « petits » licenciés - quelle que soit la discipline pratiquée - car l'engagement des MDPA est avant tout à finalité sociale. D'ailleurs, tous les clubs du Bassin Potassique ont leur appui, même si l'Asca, arrivée au sommet du football alsacien, bénéficie d'une manne spéciale. Le reportage du journal « l'Alsace » du 19 juin 1951 relatant la cérémonie au cours de laquelle tout Wittelsheim fête ses champions, le confirme très officiellement : « De vifs applaudissements saluèrent une déclaration de M. Fanton d'Andon annonçant que l'Asca Wittelsheim venait de décider, après examen de la question avec la Direction des Mines, de participer au CFA. (...). Après la réunion eut lieu une brève visite au stade du Château-d'Eau, au cours de laquelle M. Hardy parla des réalisations récentes (tribune de 400 places, piste, portique, aménagement des vestiaires), prochaines (terrain d'entraînement pour le football, déplacement du terrain de basket) et lointaines (construction d'une nouvelle salle de gymnastique ». Un total de dépenses que l'Asca n'aurait pas été de taille à régler toute seule.

III-2
Le football FSGT et AGR : un déclin inéluctable

Ce succès du football corporatif, qui a pris fait et cause pour le football civil de la Lafa (que ce soit dans ses championnats propres ou dans ceux des « Corpos » qui lui sont intégrés), s'explique par les avantages qui lui sont donnés par le patronat. Sinon, comment interpréter l'absence totale du football de la FSGT dans le Haut-Rhin et principalement dans le Bassin Potassique ? Comment comprendre aussi au mieux son maintien à Strasbourg, son unique fief dans le Bas-Rhin ? Ou le fait que des entreprises de l'industrie de production (Electricité, Gaz, Forges, SNCF, Tramway, Tanneries, SACM, etc.) où la présence et les revendications syndicales ouvrières sont fortes, aient opté pour le football corporatif, dans lequel celui qui tire les ficelles n'est pas le syndicat mais l'employeur ?

La « grande misère » du sport travailliste

Le constat est signé par « L'Humanité d'Alsace et de Lorraine », la version régionale du grand journal communiste français. Elle est, avec « La Presse Libre » de la SFIO, la source la plus proche du Sport Ouvrier, couvrant son activité au quotidien puisque la FSGT ne dispose plus d'organe de presse propre en Alsace après 1945. « La grande misère » est le titre d'un article du 24 février 1950 dans lequel « l'Humanité d'Alsace et de Lorraine » fait le point sur la situation financière prévisionnelle du mouvement sportif ouvrier après l'importante augmentation (33%) du prix du billet de train. « C'est comme si on voulait tuer le sport » est-il dit. « Les nouveaux tarifs des chemins de fer ont rendu impossible l'organisation de grande manifestations de gymnastique ou d'athlétisme. (...). Il faudra absolument que les sportifs viennent en aide aux finances de nos clubs en payant de leur poche une partie des frais de déplacement ». Ceci donne le ton général dans les rangs des sportifs travaillistes à un moment où les clubs corporatifs bénéficient des largesses du patronat.

De plus, les dissensions entre sportifs socialistes et communistes reprennent sur un plan national à tel point que l'on est proche de la situation de crise, début 1950. Le motif de l'affrontement est uniquement politique, la sempiternelle question étant toujours de savoir si le sportif ouvrier doit ou non prôner la lutte des classes. Oui, pour les communistes, non pour la SFIO. On se croirait revenu vers 1930, aux plus belles heures de l'affrontement entre les deux tendances de la FSGT, un affrontement idéologique entre dirigeants, une nouvelle fois suicidaire pour le sportif de base. Que peut-il penser d'une motion - comme celle prise le 19 février 1950 par la « Société Sportive Ouvrière de Schiltigheim », reprise sur le fond par le Congrès Régional de la FSGT - pour l'unité socialistes/communistes dans laquelle on évoque pêle-mêle « la lutte des classes qui s'est amplifiée », « le Prolétariat à la recherche de nouvelles forces », « les masses laborieuses de plus en plus sous le coup de la politique économique dévastatrice des fossoyeurs capitalistes » ou « les incendiaires » de la guerre au Vietnam ?

La scission est évitée mais les traces de la nouvelle querelle restent vivaces, même si chacun veut être « fidèle à la mémoire de Léo Lagrange et d'Auguste Delaune » et prend l'engagement de « lutter pour l'Union des Sportifs Français » [22].

Autre point qui handicape le sport travailliste alsacien : la politique ouvertement anti-alsacienne menée par le Parti Communiste Français sur des sujets plus que sensibles comme l'Incorporation de Force, la libération des « Malgré/Nous » des camps de prisonniers russes qui tarde trop ou l'affaire d'Oradour.

Dans ces conditions, le football travailliste reste cantonné en 1950 à quelques clubs strasbourgeois. Neuf au total, depuis que le FCO Ostwald a cessé son activité et que l'AS Neudorf a rejoint la Lafa, disputent deux championnats. Le FC Ouvrier Schiltigheim, le Racing Cronenbourg, le FC Ouvrier Strasbourg, le Sporting Club Ouvrier Strasbourg, la SOAS (Société Ouvrière des Arts et Sports) La Robertsau, le FC Ouvrier Port du Rhin et le FC Ouvrier Neudorf, celui du « classement A », les équipes réserves de ces sept clubs plus l'AS Musau et le FC Ouvrier Schluthfeld, celui du « classement B ». Outre, ces deux championnats ont lieu la « Coupe Delaune » sur un plan national et la « Coupe de l'Huma » sur un niveau régional.

En janvier 1950, le club israélite dénommé « CS Bar Kochba » - le « Fils de l'Etoile » dans les textes hébraïques - reprend son activité démarrée avant-guerre. Un mois après se crée l'AS Finkwiller. Les deux clubs optent pour la FSGT[23], on ne sait trop pourquoi concernant le premier qui joue autant contre ses coreligionnaires (le Maccabi de Metz, par exemple) de l'Est de la France que contre les clubs ouvriers strasbourgeois.

Le FCO Schiltigheim décroche le titre de Champion de la saison 1949/1950 devant le Racing Cronenbourg et le FCO Neudorf. A ce moment le FCO Port du Rhin n'a presque plus d'existence effective, son équipe fanion a terminé dernier avec un point en division A et son équipe réserve a déclaré forfait général en division B. Dans ce quartier de Strasbourg, industriel à l'extrême, c'est son concurrent, le FC Port du Rhin, le club civil de la Lafa, qui curieusement là aussi est le porte-drapeau des footballeurs du secteur.

Le football ouvrier vit ses dernières années avant que les clubs ne mettent la clef sous la porte ou deviennent des transfuges, optant pour la Lafa et remplaçant au passage le mot « ouvrier » pour celui « d'olympique » dans leur dénomination. Le FCO Neudorf en est l'exemple le plus éloquent.

« L'enterrement de première classe » du football AGR

Le sport catholique reprend ses activités en 1946. Le 10 juin paraît le premier numéro de son bulletin de liaison qui s'appelle désormais « l'Avant-Garde du Rhin », comme le mouvement qui le représente. Sur un plan national, l'ancienne FGSPF a pris le nom de « Fédération Sportive de France » (FSF).

Les championnats de football AGR de la saison 1946/1947 se concentrent sur une Division d'Honneur de huit clubs (Notre-Dame Strasbourg, Cronenbourg, Hoenheim, SR Haguenau, Beinheim, Dettwiller, La Wantzenau, Weyersheim) et une Division 1 de 33 clubs répartis entre quatre groupes : **Groupe 1 :** Aschbach, Hatten, Seltz, Niederroedern, Mothern, Neewiller - **Groupe 2** : Niederlauterbach, Oberseebach, Riedseltz, Salmbach, Scheibenhardt, Schleithal, Weiler - **Groupe 3** : Bernardvillé, Dahlenheim, Dangolsheim, Lutzelhouse, Niedernai, Ottrott, Wisches, Wolxheim - **Groupe 4** : Bindernheim, Ebersmunster, Nordhouse, Richtolsheim, Saasenheim, Wittisheim - **Groupe 5** : Cronenbourg 2, Hoenheim 2, Dettwiller, Lixhouse, Niederschaeffolsheim, Saessolsheim.

Le Rapport Moral de la saison 1947/1948[24] fait état d'une DH et D1, inchangées en nombre de clubs (8 + 34), et de la création d'une Division 2 de 17 équipes (principalement des réserves des clubs de DH et D1) et d'un championnat de Juniors et de Cadets, chacun de six équipes. Une précision importante est donnée : l'absence totale du football catholique dans le Haut-Rhin.

« Saint-Etienne » Seltz remporte le titre en DH, l'AS Nordhouse en D1, Roeschwoog 2 en D2 et Notre-Dame Strasbourg dans les deux catégories de Jeunes. En Coupe Nationale FSF, 13 équipes ont été engagées, Seltz et les SR Haguenau sont allés jusqu'au 3e tour. Enfin en match inter/ligue, la Lorraine bat l'Alsace 7-1 à Abreschwiller le 9 mai 1948. « Un score impressionnant. C'est la troisième défaite consécutive que nous enregistrons depuis la Libération alors qu'avant-guerre le palmarès était en faveur de notre Ligue. Certes, le football a progressé chez nos amis lorrains, mais le score élevé nous laisse croire que notre football est en stagnation. Il convient donc que nous nous attachions à une amélioration technique qui ira de pair avec une augmentation des effectifs » conclut Marcel Zimmermann, le Secrétaire de la « Commission Sportive Régionale ».

---

22 - « L'Humanité d'Alsace et de Lorraine » des 8, 9, 23, 28 février et 9 mars 1950

23 - Pour plus de précisions sur ces clubs, voir « L'Humanité d'Alsace et de Lorraine » du 21 janvier, 24 mars, 16 avril 1950 pour le « SC Bar Kochba », 21 janvier 1950 pour la « SOAS La Robertsau », 26 janvier, 19 avril 1950 pour le « Sporting Club Ouvrier Strasbourg », 3 février 1950 pour le « Football Club Ouvrier Schluthfeld », 16 février et 1er avril 1950 pour « l'Amicale Sportive Finkwiller »

24 - Avant-Garde du Rhin du 15 octobre 1948

En basket, (50 équipes seniors et 49 de Jeunes dans le Bas-Rhin, 24 et 18 dans le Haut-Rhin) « si l'augmentation des effectifs est appréciable, le niveau technique général n'a pas encore atteint la classe régionale » dit-il. A l'exception de la SIG (Sportive d'Illkirch Graffenstaden), régulièrement bien placée en Coupe Nationale. Outre le football et le basket, il reste le « ping-pong », l'athlétisme et le cross-country. L'activité est également faible dans ces trois disciplines, les effectifs seniors, par exemple, participant aux Championnats Régionaux d'Athlétisme chutant de 128 à 53 sur deux saisons même si le nombre de clubs (une vingtaine) se maintient.

Le sport catholique n'est donc plus porteur, comme son concurrent socialisto/communiste. En 1950, les championnats des équipes « Réserves » et de « Jeunes » de l'AGR ont disparu. Il subsiste une DH de 12 et une D1 de 20 clubs. Les représentants de la DH sont Dettwiller, Hoenheim, Seltz, SR Haguenau, Schleithal, La Wantzenau, Leutenheim, Lixhouse, Notre-Dame, Jetterswiller, Souffelweyersheim et un club de cheminots, « Saverne-Rails » ! La D1 est représentée par : **Groupe 1** : Niederroedern, Rountzenheim, Kesseldorf, Neuhaeusel, Aschbach, Fort-Louis, Soufflenheim, Neewiller - **Groupe 2 :** Thal, Saessolsheim, Pfettisheim, Lochwiller, Lupstein, Dahlenheim - **Groupe 3 :** Scheibenhardt, Siegen, Riedseltz, Niederlauterbach, Oberseebach, Lauterbourg.

De nouveaux clubs ont été créés, d'autres ont disparu, mais le solde net est déficitaire. Non seulement en nombre de clubs mais aussi en implantation géographique puisque les deux cantons de Seltz et Lauterbourg concentrent la moitié des clubs en activité. « Nous constatons avec amertume que le football dans l'AGR est en nette régression et que si le Comité Directeur ne s'en occupe pas sérieusement, d'ici trois ans cette compétition sportive subira un enterrement de première classe » fait remarquer lucidement le correspondant de l'activité football à la fin des matchs aller de la saison 1951/1952. Un avertissement prémonitoire car pour le football de l'AGR le sort sera quasiment le même que celui de la FSGT.

Quand les langues se délient à l'AGR, il est malheureusement trop tard. Dans « l'Avant-Garde du Rhin » de février 1952 est posée la question de la viabilité « de ce football rural et catholique qui s'est propagé au milieu des années 1930 à partir de la région de Lauterbourg/Wissembourg ». Le responsable du football AGR dans le secteur de Haguenau/Wissembourg lance, peu après, un « SOS » dans « l'Avant-Garde du Rhin » du 10 mai 1952. Il est destiné à éviter « la décadence » du football AGR. Le fait « que sommes en quantité négligeable et que la qualité ne vaut guère plus ou presque », dit-il, a diverses raisons.

D'abord un certain fatalisme au niveau de la Direction de l'AGR : « Ne manquait-il pas une main forte pour s'occuper d'une façon plus profonde du problème du Football ? (....). Pourquoi a-t-on laissé tomber, par exemple, les régions de Sélestat et Molsheim ? Pourquoi aussi le Haut-Rhin est-il complètement perdu à l'AGR en ce qui concerne le Football ? ».

Ensuite, « l'opposition systématique, à la campagne surtout » de la gymnastique au football. « Dans les villages où il existait une section AGR - en général de gymnastique - on voyait la montée la montée du Football d'un mauvais œil. On le considérait, non sans raison, comme une concurrence et, ce qui est pire, on croyait pouvoir l'écarter, le vouer à l'échec en l'ignorant ou en le combattant.(...). Les conséquences ? Elles ont été fâcheuses. Notre recrutement pour le Football fut freiné par notre propre obstination envers le mouvement. Nos sociétés repoussèrent ainsi nombre de jeunes. C'est ainsi que dans de nombreuses paroisses furent créées des sections de football qui se sont affiliées à la Ligue d'Alsace de Football. Nous ne pouvons aujourd'hui que faire un grand « mea culpa » et chercher à rattraper, autant que possible, le terrain perdu ». L'opposition également « dans l'immense majorité de nos paroisses du Clergé à la pratique des sports et notamment à la création de sections de football. On ne voulait pas s'en occuper et on croyait que la question serait ainsi classée et le football liquidé. Grosse erreur ! Est-ce mieux maintenant ? Les sociétés furent créées un peu partout malgré nous ».

En dernier lieu, M. Martz insiste sur les œillères d'un trop grand nombre de dirigeants. « Ils ne pensent pas omnisport » fait-il remarquer. « Ils ne pensent qu'à leur petit rayon d'action, sans regarder ni à gauche, ni à droite. Le vrai dirigeant s'intéresse pratiquement à tout ce qui attire la jeunesse et il devrait chercher à gagner pour l'AGR aussi bien une section de Basket-ball, qu'une section de Gymnastique ou de Football. Il doit être à la page ».

Les sociétés locales ne sont pas exemptes de fautes non plus, selon M. Martz. En particulier de celle consistant à tolérer que les footballeurs d'un même village, en vertu de la double licence FSF/FFF, jouent tantôt dans l'équipe AGR, tantôt dans le club affilié à la Lafa. « Nos sociétés devront être AGR à 100%. Il ne faut pas laisser à l'AGR une partie seulement de notre « matériel joueurs » et courir deux lièvres à la fois. C'est la cause capitale de la décadence de notre Football. Si vous ne faites jouer que les « Réserves », comment voulez-vous que l'équipe soit digne de la Division d'Honneur ? Le principe ne consiste pas à faire jouer nos meilleurs éléments en-dehors de l'AGR et laisser à celle-ci que les « restes ». Si nous continuions ainsi, il arrivera le jour où l'AGR sera, au point de vue Football, le dépotoir de « Réservistes ».

Mais tout en constatant que « le football AGR est viable, l'exemple étant donné par la région de Wissembourg/Haguenau, à un degré moindre par Strasbourg/Campagne et le secteur de Brumath », que l'AGR « risque de perdre ses jeunes pour d'autres mouvements », le correspondant du football ne semble plus se faire de grandes illusions sur l'avenir à l'AGR de la discipline qu'il représente. Les faits démontreront que son scepticisme était justifié, le Football

Catholique disparaissant ou étant réduit au strict minimum, à l'instar du Football Ouvrier, à la fin de la décennie 1950. Même dans des endroits où le curé était actif, comme à Leutenheim par exemple où le club AGR - « l'Association d'Education Populaire Saint-Barthélemy » - fondé en juillet 1948 par le curé Charles Jaeck se transformait en 1957 en FC Leutenheim, club de la Lafa.

Le rejet des idéologies

Est-ce l'idéologie, un manque de moyens, une implication insuffisante, qui sont les motifs de la disparition du football « Rouge » et du football « Noir », images souvent employées avant-guerre au plus fort de la guerre entre les « Patronages » et le « Sport Rouge » ? Ou, au contraire, l'apolitisme et la formidable montée en puissance de la Lafa ? La bonne réponse est certainement dans le cumul de tous ces éléments.

Lutte des classes et obligatoire engagement politique d'un côté, de l'autre la volonté d'être des sportifs différents, « des sportifs catholiques ou des catholiques sportifs » mettant le sport au service d'un idéal chrétien, ces notions sont elles encore suffisamment mobilisatrices pour le sportif de 1945 ? A la Libération d'une autre idéologie, terriblement dévastatrice celle-ci et au moment où le plus grand bonheur est d'être revenu du cauchemar. Au moment aussi où la camaraderie entre footballeurs - quasiment tous « des Malgré-Nous » vit et existe autant de la joie de faire partie de la communauté de ceux qui sont revenus de l'enfer que du simple esprit de solidarité et d'amitié qui peut animer des jeunes sur un terrain de sport. Il y a une volonté manifeste de s'émanciper de toute doctrine, pour le moins de ne pas lier sport et croyances de toutes sortes. De pouvoir pratiquer l'un et pas nécessairement l'autre. Ou l'un et l'autre dans des formes différentes que celles convenues jusqu'à présent, de façon trop stéréotypée.

Le FC Beinheim, un exemple de la déconfiture du football AGR.
Encore en DH en 1947, le FCB n'existe plus en 1950.
Il laisse sa place à la SS Beinheim, club de la Lafa nouvellement créé.
« De trop longs déplacements, des difficultés financières, un manque d'implication du Curé
qui préférait voir ses paroissiens aux vêpres plutôt qu'au terrain de football,
voilà la raison de l'arrêt du football AGR à Beinheim »,
se souvient François Fritsch, debout 3ème à partir de la droite

D'où le succès de l'apolitisme, fondement des fédérations sportives françaises. La FFF l'a vite compris, rompant fin 1946 avec la FSGT le partenariat signé six mois auparavant sur des bases similaires à celles acceptées par la FSF. L'élément le plus important de ces partenariats étant le principe de la double/licence permettant au joueur de pratiquer dans les deux organisations et aux clubs FSGT et FSF de s'affilier à la FFF.

En novembre 1946, la FFF dénonce son accord avec le Sport Travailliste arguant du fait que toutes les Fédérations sportives nationales « sont inspirées exclusivement par l'idéal sportif. Leur but est d'encourager, de favoriser la pratique du sport considéré comme un élément important de l'éducation et de la paix sociale. Elles ont réalisé l'unité sportive nationale et tous les Français sans distinction d'origine, de race, de convictions politiques ou confessionnelles, s'y rencontrent dans une camaraderie exempte de toute restriction, le sport ainsi conçu est le terrain idéal de l'amitié dans l'exercice d'un goût commun. A côté de ces Fédérations nationales se sont créés des groupements où le sport n'est plus le but essentiel mais un moyen de grouper des jeunes gens et de les unir par des affinités particulières, en même temps que d'utiliser le sport à une propagande partisane. Il ne peut pas être question de gêner ces groupements dans la mesure où ils s'accordent avec les dispositions et la loi sur les Associations, mais on peut leur demander de limiter leur recrutement aux seuls adhérents à ces affinités et de ne pas exercer leur action à recruter des clubs déjà affiliés à des Fédérations nationales (FFF, FSF). C'est le grief le plus important que la FFF a formulé à l'égard de la FSGT. S'il est naturel que des sociétés relevant de ces groupements aient le désir de participer à l'activité nationale d'un sport et s'affilient dans ce but à la Fédération nationale dirigeant ce sport, ce qui est le cas de la Fédération des Patronages Laïques et de la Fédération des Patronages Catholiques qui sont liées à la FFF par des accords sensiblement identiques à ceux qui avaient été passés avec la FSGT, on ne voit pas pourquoi des clubs relevant des fédérations nationales iraient rejoindre un groupement particulier dont le but n'est pas exclusivement sportif. Si la

FSGT avait appliqué nos accords comme les deux fédérations citées plus haut, nous n'aurions pas songé à les dénoncer. Pour réaliser et maintenir l'unité sportive et une franche camaraderie entre les sportifs français, il faut s'en tenir à la conception des Fédérations nationales vouée exclusivement au service du sport dont elles ont la charge sans influence dérivatrice. Le jour, en effet, où chaque parti politique aurait sa fédération sportive particulière, c'en serait fait de la camaraderie que les Fédérations dirigeantes ont créé par le dévouement désintéressé et l'indépendance de leurs dirigeants ».

Il s'agit du texte même lu par le Président Rimet aux Présidents des Ligues Régionales, le 21 novembre 1946 à Paris[25]. Il consomme la fin des relations FFF/FSGT et équivaut à un quasi arrêt de mort du Football Travailliste, miné de l'intérieur et n'arrivant pas à s'entendre avec l'organisation qui représente la presque totalité des footballeurs français.

III-3
« L'amateurisme social »

Dernier élément, et non le moindre, de la lutte inégale qui oppose le sport affinitaire - socialiste et communiste principalement puisque la FSF a pris son parti depuis longtemps pour la FFF - au sport civil : celui de la promotion sociale par le football. Ni l'AGR, ni la FSGT, en raison de leurs faibles moyens et du niveau de jeu peu élevé de leurs championnats respectifs, ne peuvent offrir les chances de réussite sociale qui sont l'apanage du football civil. A l'Asca de Wittelsheim, c'est notoire, le Président Hardy « tient » ses joueurs par des avantages que les MDPA leur consentent comme employés des Mines. Dans les clubs corporatifs (Forges, Electricité à Strasbourg, SACM et Manurhin à Mulhouse pour ne citer que les plus grandes entreprises), plus d'un footballeur a gagné dans son emploi, en stabilité, conditions de travail ou conditions salariales. Et en 1950, en l'espace de quelques saisons, les clubs de la Lafa ont produit de nombreux professionnels. Toutes ces formes d'amélioration de la situation professionnelle du footballeur amateur peuvent être désignées sous le terme « d'amateurisme social ».

« C'était au Conseil National de la FFF de janvier 1948 » écrit J. Lausecker, le représentant de la Lafa à la « Commission des Règlements et des Qualifications » de la FF, dans « Sport-Est » du 12 décembre 1949. « Depuis un long moment, les délégués des Ligues étaient penchés sur un corps bien malade, l'amateurisme intégral. Soudain, tel un éclair, une voix lâchait deux mots dont l'effet fut du tonnerre : l'amateurisme social ».

Les Forges de Strasbourg, Champion d'Alsace Corporatifs 1950/1951

En effet, vers 1950, le football amateur, « à son échelon supérieur tout au moins », est arrivé dans une situation « hors la loi » que d'aucuns ne manquent pas de comparer à celle qui a mené à l'instauration du professionnalisme. Affirmation assez audacieuse et vraisemblablement exagérée mais chacun est d'accord pour dire que « les amateurs sont susceptibles de retirer certains avantages accessoirement de la pratique du football » et qu'il est difficile de s'y opposer « du fait, qu'en principe, il s'agit plutôt de ristournes prélevées sur des recettes dont la valeur du joueur est fonction. C'est l'aboutissement de l'amateurisme social ».

La forme la plus réussie est de passer professionnel. Ils sont nombreux, les footballeurs amateurs alsaciens à être dans ce cas. A partir de la saison 1948/1949 : Robert Gangloff (de Bischwiller au Racing), Edmond Haan (Pierrots/Racing), Lucien Schaeffer (Eschau/Racing), Georges Remetter (Fegersheim/Racing), René Hauss (Lingolsheim/Racing), Raymond Krug (Racing amateur/Racing pro), François Remetter (Racing amateur/FC Metz), André Schwager (Racing amateur/Nîmes Olympique), Maryan Borkowski (Red Star Strasbourg/FCMetz), Emile Wassmer (FCM/Lille), Stanislas Curyl (Wittelsheim/Sète), Casimir Novotarski (Wittelsheim/Lille), Raymond Kaelbel (FC Colmar/

25 - France-Football du 28 novembre 1946 - PV de l'Assemblée Consultative des Présidents des Ligues Régionales

Racing), Marius Dreyer (SR Colmar/Racing), Fernand Sieber (Saint-Louis/Nancy), Marius Bruat (AS Mulhouse/Sochaux), Charles Gafanesch (AS Mulhouse/Sochaux), René Beckerich (AS Mulhouse/Le Havre), Edouard Salzborn (Mulhouse-Dornach/Sochaux), Robert Bahl (CS Neuhof/Angers), Erny Schultz (Rountzenheim/Olympique Lyon), Jean-Pierre Kautzmann (AS Strasbourg/Toulouse) et Jean-Pierre Knayer (AS Strasbourg/Lille).

Le football amateur alsacien est donc profondément touché par les mutations de la société du début des années 1950. D'ailleurs plutôt que de se calquer sur elles, ne serait-ce pas l'inverse, c'est-à-dire la société qui moule et fabrique un nouveau football ? Les nouveaux mots d'ordre de la Lafa - « politique de jeunes », « formation des cadres», « modernité des infrastructures » - ne sont-ils pas la traduction, dans le sport, des aspirations en général de la société française à l'orée de la décennie 1950 ?

Le FC Saint-Louis, Champion d'Alsace 1951/1952 -
debout : Sieber JP., Neyer, ?, Arnold, Chaillet, Susselin -
accroupis : Sieber F., Bertelli, Schmitt, Fidania, Liechtlé, Wodey, Boesinger (entraîneur)

IV- La Lafa : Ligue de football mais aussi mouvement socio-éducatif

Précurseur sur des sujets à vocation sociale

Si une entité sportive est au rendez-vous des mutations qui s'opèrent dans la vie des Français, c'est à l'évidence la Ligue d'Alsace de Football. Non seulement elle est en avance sur les autres fédérations alsaciennes de sport, elle est aussi visionnaire comparée à la FFF. L'assurance obligatoire des joueurs et, qui plus est, la création d'une compagnie d'assurance interne, la formation des initiateurs et des entaîneurs, le statut de l'amateur revu et corrigé version 1950, sur ces sujets tout ou presque tout est lancé de Strasbourg. Du 15, Place des Halles, le siège de la Lafa, laboratoire expérimental pour un football moderne et plus précisément du bureau d'Aimé Gissy, « l'extraordinaire Monsieur Gissy » est-on tenté de dire, tant le Secrétaire Général de la Ligue d'Alsace est actif sur tous les sujets : sur le plan politique avec l'affaire de la Sarre, dans le fonctionnement de la Lafa qui a mené au prodigieux essor du football alsacien, à présent sur le plan des nouveaux comportements dans le football. A 50 ans à peine, la tâche consistant à remuer les instances parisiennes sur ce dernier point ne lui fait pas peur, non plus. Il vit, en effet, au quotidien dans le monde du football et connaît ses problèmes.

IV-1
La licence libre

L'AG 1951 de la Lafa - tout particulièrement la révision du « statut de l'amateur » - démontre que la Lafa vit avec son temps. A la tribune, Salle Vauban à Sélestat le 24 juin 1951, Aimé Gissy explique et convaint les dirgeants des clubs que les règlements en place sur cette question sont «largement dépassés par les évènements» et qu'il convient « d'adapter l'amateurime aux nouvelles conditions sociales ». Après un échange de points de vue, « l'AG autorise le Conseil de la Lafa à demander à la FFF un nouveau statut de l'amateurisme dans le sens d'un acheminement progressif vers la licence libre ».

Et l'auteur du projet de s'expliquer devant tous les footballeurs alsaciens dans « Sport-Est » du 29 juin 1951 : « Les dirigeants du football se trouvent devant une situation de fait, comme les dirigeants d'autres branches sportives : le tennis, le rugby, l'athlétisme, etc., pour ne citer que les plus connues. La situation de fait est la suivante : il est passé dans les mœurs d'accorder à certains pratiquants de sport des facilités et des suppléments qui sont contraire aux

lois de l'amateurisme intégral. Ceci est connu de tout le monde et surtout des dirigeants de clubs qui s'exécutent et des dirigeants fédéraux qui s'iclinent. Ce dont les délégués des clubs de la Lafa ont discuté était de savoir s'il fallait enfin reconnaître au grand jour une situation de fait ou s'il fallait recourir à l'intransigeance des statuts et à la pénalisation ».

Aimé Gissy prend des cas concrets, « conséquence de l'évolution de la vie sociale ». Ainsi, questionne-t-il : « peut-on condamner un garçon qui, grâce à ses talents de footballeur, a trouvé une place de manœuvre à 30.000 francs par mois ? Evidemment, non. Alors faut-il condamner un garçon qui, en jouant au football, se fait quelques billets par dimanche qui lui permettent de payer ses études ou d'améliorer son ordinaire ? Est-ce qu'on jette la pierre à quiconque, profitant de ses talents de société (d'orateur, de musicien, d'écrivain, de pêcheur, de je ne sais quoi encore), pour ramener un petit extra qui lui permet de mieux tenir le coup ? Certes, non. Les temps sont révolus où les jeunes garçons pouvaient se payer des souliers de football, des voyages, des instruments de musique, des vélos, etc., pour la seule gloire de la société. La dure réalité de la vie actuelle a transformé bien des conceptions. Mais ce n'est qu'en France que l'on s'est agrippé à cette conception désuète. C'est pourquoi les délégués des clubs de la Lafa ont parfaitement suivi les rapporteurs quand ceux-ci leur ont demandé de les autoriser à porter ce débat devant le Conseil National de la FFF ».

En fait, c'est dès 1949 que la Lafa alerte la FFF. « Aujourd'hui les clubs de la campagne sont devenus riches et ils commencent par imiter certains clubs des villes. Et cela nous amène à des abus. Il y a un an, à Paris, j'ai eu l'occasion de proposer la licence libre aux délégués des Ligues Régionales de la FFF. Beaucoup de délégués ont souscrit à ce projet. Pour des raisons d'opportunité, il fallut abandonner momentanément l'espoir de sa réalisation immédiate. Mais nous reviendrons à la charge afin d'assainir au plus vite la situation du football que l'on dit encore amateur» écrit-il dans « Sport-Est » du 15 septembre 1950 à la suite d'un cri de révolte de son confrère journaliste Willy Bock. « L'amateurisme intégral a vécu » constate ce dernier. « J'ai assisté la saison dernière à un match de Promotion d'Honneur au cours duquel l'équipe locale était menée au repos par 0-1. La prime pour ce match gagné avait été fixée à 500 francs par « tête de pipe ». avant le match. Or, les dirigeants, s'apercevant que leur équipe n'avait pas le rendement escompté, portèrent cette prime à 1.000 francs, non en cachette comme le bon sens aurait dû le dicter, mais au vu et su de l'adversaire. Vous voyez la tête des joueurs de l'équipe visiteuse ? Ces exemples sont nombreux, pour ne pas dire généralisés. Ajoutez-y les primes à la signature qui montent parfois jusqu'à la chambre à coucher ou la cuisine complète, et vous serez d'accord avec moi pour avancer que ce système a vécu. Il est grand temps de le remplacer par autre chose si nous voulons éviter que le mal devienne un jour cancéreux. Le « système libre » appliqué dans plusieurs pays est peut-être le remède qui peut sauver une situation critique. Réfléchissons et agissons vite » conclut Willy Bock qui sait de quoi il parle puisqu'il est Président du FC Schweighouse, un club phare de la PH du Bas-Rhin.

Dans ce contexte, le football amateur du début des années 1950 n'aurait que des avantages à attendre, pour Aimé Gissy, d'une réforme que l'on pourrait illustrer par la formule : « est amateur, celui qui de la pratique du football ne fait pas sa profession principale ». « Le premier bénéfice serait l'absence de toute hypocrisie. Secondement, elle permettrait à des clubs, disposant de quelques moyens limités, de faire participer chez eux de grands joueurs qui apporteront un regain d'intérêt pour leur club et surtout élèveront par leur présence et leur influence, le niveau du jeu. Un spectacle de premier ordre et la présence de vedettes attirent la foule, mais également la jeunesse qui sera mieux éduquée techniquement et plus avide de se perfectionner » dit-il en étant convaincu « que nous ne réussirons probablement pas du premier coup à convaincre toutes les Ligues et le Bureau Fédéral ».

Le samedi 12 janvier 1952, « après une discussion doctrinale qui atteignit parfois un ton véhément et une violence oratoire rarement connue lors des assises fédérales »[26] le Conseil National de la FFF repousse la proposition de la Lafa qui « demandait une formule plus large de l'amateurisme ». La Lafa marche, pour l'instant, plus vite que la musique mais le plus important n'était-ce pas de lancer le débat ?

Les aspects - formation, perfectionnement, amélioration du niveau de jeu • qui auraient pu se trouver confortés par une telle réforme, ne sont pas des thèmes de circonstance pour la Ligue d'Alsace de Football. Peut-être est-ce précisément parce qu'elle est en avance sur le football français en matière de formation qu'elle l'est aussi sur la question de la licence libre, autre terme utilisé pour désigner un statut plus souple, plus libre pour l'amateur que celui qui date des débuts du football ou quasiment. « Il nous faut arriver à la licence libre, c'est-à-dire, comme en Suisse, à la formule qui autorise et règlemente même les indemnités à payer aux joueurs qui en ont besoin. Il ne faudra plus dire licence amateur ou licence pro, mais simplement licence de footballeur, étant entendu qu'il peut y avoir des joueurs sous contrat et d'autre n'ayant pas de contrat avec les clubs » martelle Aimé Gissy dans « Sport-Es » du 6 juillet 1951

IV-2
La formation

Dès juin 1946 est organisé un stage pour les entraîneurs au « Centre Régional d'Education Physique et Sportive » (CREPS) qui vient d'ouvrir ses portes à Koenigshoffen. Dans ces journée de formation, il n'est pas seulement question de maniement du ballon mais on aborde aussi des thèmes comme l'arbitrage, les règlements, la médecine sportive, le rôle du dirigeant, la formation des jeunes ; tout ce programme est enseigné par les Présidents de Commissions en

26- Sport-Est du 14 janvier 1952

charge de la question et les entraîneurs Freyermuth, Heisserer et Guebhardt, tous des personnalités du Racing, En fait, ce « Stage de Perfectionnement des Footballeurs » de 1946 n'est que la suite du tout premier « Stage d'Entraîneurs » qui avait eu lieu à Thann lors de la saison 1938/1939. Une première en France dans la sphère des amateurs, ce qui fait dire à Aimé Gissy après l'officialisation par la FFF en 1948 du « statut de l'entraîneur » que « nous aboutissons aujourd'hui à la consécration des stages dont la Ligue d'Alsace fut le précurseur et qui seront obligatoires pour tous ceux qui veulent devenir entraîneurs ». En clôturant le stage de 1951, il est encore plus explicite : « Je tiens à rappeler que c'est en Alsace, à Thann, qu'avant-guerre a été organisé le premier stage. La Fédération a fait sienne notre idée, pour la généraliser aujourd'hui sur tout le territoire national[27].

L'annonce par la FFF[28] de l'obligation faite aux clubs de Division d'Honneur de disposer d'un entraîneur à compter de la saison 1948/1949 accélère une certaine mise aux normes du football. En même temps que l'on se penche sur le statut du joueur amateur, sur celui du dirigeant, est créé le « statut de l'entraîneur »[29] c'est-à-dire des règles, un diplôme indispensable à l'exercice de la fonction. « Il fallait mettre de l'ordre dans une situation confuse, écrit Aimé Gissy. Car s'il y a beaucoup de gens en France qui se disent entraîneur de football, il y en a peu, en vérité, qui ont le droit de porter ce titre. La Fédération stipule donc : « Ne sont autorisés à porter l'appellation et à exercer les fonctions d'entraîneur de football, en France, que les personnes de nationalité française à qui la Fédération reconnaît le titre et la qualité d'entraîneur ». Cette fonction est donc limitée à des français d'origine, ce qui ne relève pas d'un excès de xénophobie, mais a été dicté par le souci de ne pas laisser détourner le jeu français par une influence technique ou de tactique étrangères, qui ne soit pas conforme à l'enseignement actuel du football national.

Le diplôme d'entraîneur sera délivré à la suite d'un examen technique, tactique et pédagogique subi à l'issue d'un stage de préparation. On pourra être entraîneur fédéral ou régional, selon qu'on aura suivi les stages nationaux ou seulement régionaux. Le jour où nous aurons beaucoup d'entraîneurs de qualité, notre football sera aussi de qualité. Le statut de l'entraîneur constitue donc un document supplémentaire, et combien utile, à l'organisation et l'amélioration du football national ».

Le premier représentant de la Lafa reçu entraîneur fédéral est Joseph Heckel, le joueur-entraîneur du FC La Walck, ce qui lui vaut les félécitations appuyées du Président Lambling à la tribune de l'AG 1950 de la Lafa à Colmar. Pour pouvoir se présenter au stage d'entraîneur fédéral qui a lieu traditionnellement à Reims, il faut d'abord être diplomé « entraîneur régional ». Cette première étape, menant au diplôme envié d'entraîneur fédéral ou national, se déroule au CREPS de Strasbourg pour les candidats venant des trois Ligues de l'Est de la France (Alsace, Lorraine, Franche/Comté). Le stage 1946 est dirigé par Elek Schwartz, l'ancien professionnel du Racing, à présent entraîneur des professionnels de l'AS Cannes. Puis, Charles Nicolas, l'entraîneur des SR Colmar prend le relais, secondé lors de chaque stage par des joueurs professionnels des SR Colmar et du Racing.

Vers 1950, l'organisation strasbourgeoise est parfaitement rodée. Non seulement fonctionne un stage des « entraîneurs » mais également un stage des « initiateurs ». Le premier s'adresse aux candidats de plus de 30 ans, le second aux moins de 30 ans. Pour mener ces actions de formation, « un état-major » de formateurs est constitué. Le stage de juin 1951, par exemple, est dirigé par l'ancien International Jules Vandooren, aidé par des professionnels ou ex-professionnels des clubs de l'Est : Braun (Metz, Strasbourg, Besançon), David (Nancy), Gorius (Metz), Hoffmann (Strasbourg et Colmar), Hibst (Metz), Plésiak (Strasbourg et Mulhouse) et le Médaillé d'Argent aux JO de 1948, Ignace Heinrich pour la partie éducation physique.

Stage d'entraîneurs de la Lafa au Creps de Strasbourg en juin 1951 - Ch. Hoffmann est l'un des instructeurs.

27 - Sport-Est du 19 mars 1948, page 1 - « Notre Point de Vue » par Aimé Gissy » - et du 6 juillet 1951 : « Le football amateur profite amplement du stage des entraîneurs » par E. Scherding

28 - Sport-Est du 10 novembre 1947

29 - Sport-Est du 19 mars 1948, page 1 - « Notre Point de Vue » par Aimé Gissy » - et du 6 juillet 1951 : « Le football amateur profite amplement du stage des entraîneurs » par E. Scherding

« Initalement 60 joueurs participaient à ce stage dans le but d'obtenir le diplôme régional d'entraîneur. Mais, après les journées probatoires à l'issue desquelles 36 engagés ont été éliminés, il reste une vingtaine de concurrents en course. Au nombre des 24 qui dimanche et lundi prochains passeront leur examen final, figurent les professionnels Cisneros (Racing), Ben Brahim (Nancy), Humpal et Heiné (Sochaux), les anciens professionnels Fritz Keller (Pierrots), Véla (Mars Bischheim), Matéo (La Walck), Petersen (ex-Sochaux) et enfin quatre amateurs d'Alsace : Paul Hurst (ASS), Walter Schwambach (Brumath), Turck (Wittenheim) et Labbaye (SC Colmar) » indique « Sport-Est » le 6 juillet 1951. En même temps, est organisé un stage pour « Initiateurs », remporté en 1951 par Antony (Wittenheim) devant Pfister (Mulhouse/Dornach), Lidin (ASM), Sittler (FCM) et Schneider (Racing).

« Par ces stages nous donnons aux footballeurs amateurs l'occasion d'obtenir un titre qui leur permettra de diriger plus tard leur propre club ou alors d'avoir un gagne-pain supplémentaire en entraînant d'autres clubs amateurs » fait remarquer Aimé Gissy dans son discours de fin de stage 1951. C'est très exactement ce qui se passe au même moment à La Walck où l'un ou l'autre des « Bombardiers » quitte le club de ses débuts pour embrasser une carrière d'entraîneur : Michel Houdé part entraîner Monswiller, Alphonse Jenn Mertzwiller et Jean-Paul Ingwiller Mommenheim. Pour les partants, il s'agit d'une promotion et d'une reconnaissance sociale, pour les clubs qui accueillent des joueurs du CFA, il s'agit d'une formidable aide technique. « Après leur carrière de joueur, je leur ai ouvert de nouvelles portes » se plait à rappeler Joseph Heckel, ce que confirme Alphonse Jenn qui ne manque pas de rajouter « partout j'ai adopté le système de jeu que Joseph nous avait appris à La Walck ». Ces deux réfléxions illustrent très concrètement et presque idéalement le sens que la Lafa donne au diplôme d'entraineur.

Mais il n'y a pas que les stages pour faire la formation des futurs cadres du football alsacien. La Lafa profite de grands noms pour vulgariser des aspects techniques. Au printemps 1949, sont organisées, dans le nord du Bas-Rhin surtout, « des causeries » avec Oscar Heisserer et Joseph Heckel. Celle de Wissembourg, « a laissé une profonde impression auprès des dirigeants et surtout de la jeunesse sportive, émerveillés par tant de gloire et de grandeur qui viennent couronner les grands du football » fait remarquer « Sport-Est » le 4 avril en invitant ses lecteurs à la conférence de Haguenau. Il est certain que pouvoir écouter l'ex-capitaine de l'Equipe de France et le membre de l'Equipe de France Olympique est un sérieux stimulant pour ceux qui ont la chance de pouvoir prendre part à ces « causeries ».

IV-3
Le pari gagné du football corporatif

Un autre sujet qui démontre que la Lafa vit pleinement avec son époque est l'alliance conclue avec le sport corporatif. Habile accord en fin de compte, même si celui-ci peut représenter, selon les endroits, un danger mortel pour le football civil. Après 1950, il est tellement inscrit dans l'air du temps qu'il vaut mieux, pour la Lafa, l'avoir avec elle que contre elle. « Il y a 20 ans, un tel mouvement n'aurait eu aucune chance de succès, mais à présent il serait aussi vain de vouloir le supprimer que de vouloir supprimer les Comités d'Entreprise, les vacances annuelles, les avantages de la Sécurité Sociale, etc. » écrit, en juin 1952, A. Roche le secrétaire de la « Commission des Clubs Corporatifs du Haut-Rhin » de la Lafa[30]. « La Ligue d'Alsace de Football a eu la sagesse de confier la Direction de ce mouvement à des membres de clubs civils, soucieux d'éviter toute friction. Ces Commissions des Clubs Corporatifs ont veillé scrupuleusement à ce que les matchs de championnat ne soient disputés que les mercredis ou jeudis et l'on se demande, dans ces conditions, comment certains clubs peuvent parler de « concurrence ». Ces clubs sont d'ailleurs peu nombreux, beaucoup moins nombreux que ceux qui ont demandé à des dirigeants d'équipes corporatives de faire jouer certains de leurs titulaires pour les préparer à leur match du dimanche.

Le mouvement corporatif est très fort, mais sa force ne réside pas dans de prétendus avantages accordés aux joueurs. Bien au contraire : aucune prime n'a jamais été payée à qui que ce soit et, à de rares exceptions près, les heures de travail perdues pendant les matchs ne sont pas rémunérées. Aux joueurs qui veulent disputer le championnat corporatif, on demande un sacrifice et c'est surtout pour cette raison - aussi paradoxal que cela puisse paraître à certains - qu'il n'existe entre eux aucune rivalité et que, dans toutes les équipes, règnent une camaraderie et une entente parfaite. Les dirigeants, de leur côté, très entreprenants et complètement dévoués à la cause des joueurs ne sont pas habitués à capituler devant les difficultés ou les critiques injustes ; ils l'ont prouvé à maintes reprises ».

Si des dirigeants de clubs civils, relayés par des dirigeants de la Lafa, s'appuient sur le grief de l'utilisation de leurs meilleurs joueurs par les clubs corporatifs pour demander la suppression de ces derniers, « ce serait la plus grande faute qu'on puisse commettre » pour M. Roche. D'une part, parce que « dans le Haut-Rhin, le sport corporatif a encore marqué de nombreux points au courant de la saison qui vient de s'écouler : spectateurs toujours plus nombreux aux matchs de championnat, 1.800 personnes à la Finale de la Coupe André Koechlin, etc. En basket, le nombre des équipes s'est considérablement accru et pas moins de dix ou douze entreprises ont participé à deux tournois. Enfin, signalons la montée en flèche du tennis de table et les débuts de la gymnastique et de l'athlétisme corporatifs ».

30 - Sport-Est du 20 juin 1952 - « Faut-il combattre le sport corporatif ? »

D'autre part, parce que « chacun sait que, dans ces conditions, libres de tout engagement, les « corpos » joueraient le dimanche. Le mouvement connaîtrait alors une montée en flèche, tandis que certains clubs civils disparaitraient ou seraient considérablement affaiblis. N'a-t-on pas déjà assisté, à Colmar, à la disparition de clubs lorsqu'ont été créées des équipes d'entreprise demandant à jouer le championnat civil ? ».

Il n'y aura pas d'affrontement entre « civils » et « corpos ». Le mérite en revient aux dirgeants de la Lafa - à Aimé Gissy, en particulier, jamais absent des grandes réunions des Commissions des Clubs Corporatifs - « à leur sagesse » pour avoir su ménager les intérêts des uns et des autres et d'avoir permis aux deux parties « de vivre en paix, côte à côte, dans une entente parfaite ». Une tâche pas si facile mais les talents « socio/politiques » de l'état-major de la Ligue seront déterminants dans l'opération.

IV-4
La Mutuelle d'Assurances de la Lafa[31]

Depuis le milieu des années 1930, il est question de la création, au sein même de la Ligue, d'une mutuelle d'assurances pour les risques sportifs. Le problème n'est donc pas nouveau après la Libération., les clubs ayant toujours admis que l'assurance de leurs joueurs était une chose absolument nécessaire. « Cependant, une assurance contre les risques d'accident sur les terrains n'est pas une chose aisée » écrit Aimé Gissy. « Les accidents sont souvent très nombreux et très grave. Les compagnies d'assurance n'aiment guère des clients aussi exposés qui ne sont pas en mesure de payer une grosse prime. Et comme les remboursements sont fonction de la prime versée, il n'était guère possible d'offrir des cents et des mille à un client qui ne verse qu'une cotisation minime. Mais ceci devient possible dans une certaine mesure, sous la forme d'une entreprise d'assurances uniquement destinée à couvrir les risques sportifs, à condition que les clients soient très nombreux. Ceci est réalisable du moment que tous les clubs d'une Ligue s'unissent pour constituer une telle société en faisant l'apport de la totalité de leurs joueurs à assurer. Les clubs de la Lafa sont désireux de créer une telle entreprise et ont formulé ce désir au cours de plusieurs assemblées et d'une façon plus précise encore à la suite d'un referundum auquel ils ont répondu par écrit. Une douzaine de clubs sur 400 ont élevé des objections mais ne manqueront pas de se plier à la discipline collective. La Lafa met donc sur pied une société d'assurances contre les risques sportifs sous la forme d'une mutuelle régie par décret du 8 mars 1922. Cette forme coopérative permet aux clubs de gérer leur société, de fixer le montant des remboursements et des primes, et de nommer les dirigeants responsables. Elle leur garantit également une participation aux éventuels bénéfices ».

La « Mutuelle d'Assurances contre les Risques Sportifs » (MARS) voit le jour en 1948. « Le principe est de faire des 400 clubs de la Lafa une Mutuelle d'Assurances et d'assurer les 20.000 joueurs alsaciens. En prélevant une taxe d'entrée aux matchs de 5 francs par spectateur, le bon fonctionnement de l'assurance serait garanti » explique Aimé Gissy le 25 janvier 1948 lors d'une réunion d'information et de consultation au restaurant de « la Mauresse » à Strasbourg. Tout le monde étant d'accord sur le bien-fondé de la Mutuelle, la question est uniquement de savoir s'il faut recourir au financement par la taxe d'entrée ou par la prime/joueur.

Finalement le financement par la taxe d'entrée aux matchs est abandonné, de sorte que la version définitive de la MARS est acceptée par les clubs le 30 mai 1948. A un moment où l'assurance des joueurs n'est toujours pas obligatoire au sein de la FFF, où seules deux régions (Paris et le Nord) travaillent sur le sujet d'une Mutuelle intégrée dans leur Ligue, la Lafa dispose d'une formule d'assurance, obligatoire et faite exclusivement pour et par les sportifs alsaciens. « Rendons hommage, écrit Marcel Laugel le lendemain dans « Sport-Est », à ceux qui ont demandé et mis sur pied cette Mutuelle qui servira de modèle à d'autres Ligues, à la Fédération, à d'autres sports, à d'autres branches de notre activité nationale. La Ligue d'Alsace de Football, une fois encore, a montré le chemin, une fois de plus, l'Alsace est à l'avant-garde du progrès social et de l'entraide ».

Le financement de la MARS est assis sur un droit d'entrée, assez symbolique de 1.000 francs par club et une cotisation par licence fixée à 250 francs pour les seniors et juniors et de 100 francs pour les Cadets et les Minimes. Tous les risques et accidents des joueurs, de leur domicile jusqu'au stade et retour, sont couverts, de même que tous les accidents, dégats corporels et matériels subis par les joueurs ou les tiers. Les prestations de la Mutuelle consistent dans le paiement des frais médicaux, pharmaceutiques, chirurgicaux, d'une indemnité journalière à partir du 3e jour de l'accident et de plafonds en cas d'Accident, d'Invalidité et Décès.

Un premier Conseil d'Administration, chargé de pérériser l'assurance au sein de la Lafa, est élu par les sociétaires, c'est-à-dire les clubs. En font partie des élus de la Ligue et pour les clubs des professionnels de l'assurance autant que faire se peut : MM. Wuillemier (Racing), Fuchs (Guebwiller), Dutly (Cheminots Mulhouse), Weibel (FCM), Guthapfel (Benfeld) et pour la Ligue : MM Lambling, Gissy, Lausecker, Hecky.

---

31 - Sport-Est des 26 janvier, 14 et 31 mai 1948

Il faudra attendre 1953 pour que l'assurance obligatoire des joueurs devienne un problème FFF. « Plusieurs accidents graves qui se sont produits dans la Ligue du Lyonnais ont provoqué de vives réactions au dernier Conseil National et il fut décidé immédiatement de prendre des mesures générales pour éviter la répétition de pareils faits. Une Commission d'Etudes fédérale soumettra au prochain Conseil du mois de janvier une proposition tendant à l'introduction de l'assurance obligatoire sur tout le territoire national. Dans les Ligues où fonctionne déjà une organisation d'assurance, comme en Alsace, à Paris et dans le Nord, la situation restera inchangée » écrit Aimé Gissy dans « Sport-Est » du 31 octobre 1952. Quand la question de l'assurance aura trouvé une solution sur le plan national, le footballeur alsacien dispose d'une couverture depuis cinq ou six ans déjà, un point d'une haute importance, tout accident sportif grave ayant souvent des conséquences irrémédiables sur la santé du footballeur et pouvant avoir des incidences sur sa vie professionnelle. Ce dernier aspect est solutionné par la couverture sociale de la MARS.

IV-5
Infrastructures, arbitrage, politique de Jeunes : les chantiers techniques de la Lafa

Les chantiers du football alsacien sont colossaux à l'approche des années 1950. On l'a vu, la Lafa a, par moments, à intervenir sur un plan politique ou social mais elle a, avant tout, à solutionner des points relatifs au bon fonctionnement du football. Parmi ces derniers : la politique de Jeunes, l'arbitrage, l'équipement et les infrastructures des clubs, l'implication des pouvoirs publics, un ensemble de chantiers derrière lesquels œuvre une Lafa qui s'étoffe et dans laquelle s'affirment des personnalités.

Equipements et infrastructures

En 1945, l'équipement sportif alsacien est dans un état chaotique. Ainsi à Strasbourg, « pour améliorer le ravitaillement de la population durant l'Annexion, les Allemands avaient transformé des terrains de sport en jardins populaires. D'autres avaient été touchés directement par les opérations militaires. Les uns ont servi de garage au matériel militaire, d'autres ont été touchés par les bombardements. A la Libération, le Service des Sports de la Ville de Strasbourg se trouvait dans une situation sinon désespérée, du moins très sérieuse. Il fallait remettre en état ce qui existait, avant de pouvoir penser à des réalisations nouvelles, qui étaient devenues sans aucun doute nécessaires par suite du développement pris par le mouvement sportif. Tout le monde se rappelle des difficultés de ravitaillement qui ont duré jusqu'en 1948. La très grande majorité de la population n'aurait pas compris que l'on supprime des centaines de jardins ouvriers à un moment où la vie était chère et où il était pratiquemment impossible de trouver sur les marchés des denrées que les familles ouvrières pouvaient ainsi cultiver elles-mêmes. Sportivement l'on s'est incliné devant cette situation et pour le bien général on a fait le sacrifice demandé. Cependant, avec l'amélioration de la situation du ravitaillement, le Service municipal des Sports récupère peu à peu ses terrains. Les terrains situés en bordure de la rue du Général Uhrich ont été libérés il y a deux ans et leur aménagement est en cours. Il en est de même du stade Illwiesen à la Montagne-Verte, qui a été récupéré également et dont la remise en état est terminée. Pour l'automne prochain, le Service des Sports récupérera également une partie du Bruckhof, ce qui permettra également de refaire un terrain de sports dans ce quartier de Neudorf qui en a besoin » écrit « Sport-Est » en mai 1950[32]. Le premier effort de construction de nouveaux complexes sportifs porte sur les stades Vauban et Marschallhof, utilisables, le premier en 1949, le second en 1950[33]. Dans le même temps, le stade Lenôtre est remis à neuf mais « malheureusement, le travail systématique qui avait transformé, petit à petit, le pré que nous connaissions tous à l'époque, en un stade complet, a été annihilé par le choix de ce terrain pour le Palais du Conseil de l'Europe ». Le remplacement du légendaire « Stade Lenôtre » est prévu dans « l'Ile du Wacken », qui avec ses 28 ha, doit être entièrement réservée à des installations sportives ». Enfin, des efforts portent sur le faubourg de Koenigshoffen. En octobre 1948, le FC Strasbourg 06 prend possesssion du « Stade Aepfele » rénové, une solution insuffisante à terme, le quartier de Koenigshoffen et son club phare qui évolue en Division d'Honneur étant demandeurs également d'un stade omnisport neuf. Schiltigheim, La Walck, Saint-Louis, Colmar, où le « Stade Lehmann » est agrandi, inaugurent aussi de nouvelles installations, tandis qu'à Strasbourg, on parle toujours du projet du « Grand Stade » du Wacken.

---

32 - Sport-Est consacre les 7, 11 et 14 août 1950 une enquête « à l'activité de Strasbourg dans le domaine des sports »

33 - Le Stade Vauban, à la jonction des quartiers Forêt/Noire - Boulevard d'Anvers • Port du Rhin, devient à partir de mai 1949 le nouveau complexe du « Cercle Athlétique de Strasbourg (CAS) et des « Pierrots de Strasbourg ». Ces derniers sont, en effet, obligés de quitter leur stade de la rue Jacques Kablé dans le cadre de la construction du Lycée Kléber. Le stade « Illwiesen », qui était à l'origine l'Hippodrome de Strasbourg, est implanté à la jonction de l'Ill et du Canal de la Bruche dans le quartier de la Montagne-Verte. Il est utilisé par le FC Ponts-Couverts et le Strasbourg-Olympique Club qui a dû quitter l'historique stade Lenôtre qui a fait place aux premiers bâtiments du Conseil de l'Europe. Le stade « Bruckhof » est le terrain de l'AS Neudorf. Il est situé en bordure de la « Musau » à Neudorf, à proximité des Bains du Ziegelwasser. Le stade « Marschallhof », inauguré en mai 1950, prendra rapidement le nom de « Stade Michel Walter », en mémoire du premier Président de la Commission des Sports de Strasbourg, par ailleurs Adjoint au Maire Charles Frey après 1945 et lui-même Maire de Strasbourg au milieu des années 1930. Il est utilisé par le Cercle Sportif du Neuhof

A Mulhouse, la situation n'est pas moins facile qu'à Strasbourg. Le «Vélodrome», «le premier stade de la ville, dispose de douches primitives, alimentées par une conduite d'eau insuffisante. Le chauffage est assuré par des poêles appartenant à l'ASM. Les vestiaires manquent de tout le confort, les WC sont en mauvais état, les alentours de la tribune sont inondés par temps de pluie». Six millions de francs sont consacrés par l'Etat, fin 1949/début 1950, à la rénovation de l'historique vélodrome, devenu au fil du temps, avant tout, un stade de football et d'athlétisme. Les travaux de 1950 font du terrain des footballeurs de l'AS Mulhouse, en outre, un «plateau scolaire» avec terrains de basket, handball, installations pour la gymnastique et consacrent des infrastructures «réglementaires» pour l'athlétisme[34]. La situation mulhousienne s'exlique autant par le retard pris avant 1939 que par les dégats laissés par la guerre. «Constatons que, pendant trente ans, rien ou peu de choses a été fait par la Ville sur le plan sportif et qu'actuellement il y a trop à faire pour rattrapper le retard». «Avant 1947, aucun de nos terrains de football municipaux n'avait les dimensions réglementaires et la plupart d'entre-eux - ceux de la Société Sportive Mulhouse-Dornach, du FC Dornach, du FC Etoile et du Vélodrome - avaient été «labourés» par les chars et étaient couverts de trous d'obus. Rien que pour combler ces trous, il a fallu charrier plus de 400m^3 de terre, sans parler du terreau» écrit André Roche dans «Sport-Est» du 2 décembre 1949. A ce moment, «tous les terrains sont devenus réglementaires; d'autres ont été construits à la Mertzau et au Drouot (ce dernier sera praticable au printemps 1950); deux autres sont projetés, tandis que les travaux d'aménagement du stade du Vélodrome viennent de commencer» et ce malgré «que depuis la fin de la guerre, le sport a connu un développement immense» et que «l'effort de restauration et de construction est rendu particulièrement difficile par suite du marasme des affaires et de la pauvreté du pays».

Dans ces conditions, les très gros projets des deux plus grandes villes alsaciennes restent en rade. «Les sportifs mulhousiens sont fous» écrit «Sport-Est», fin 1949, à un moment où les ressources du pays sont encore loin de permettre de très grosses dépenses dans le domaine du sport. «Les uns demandent un Palais des Sports, les autres un vélodrome ou bien un bassin de natation en plein air! Pas moins que celà! Est-ce qu'ils croient, par hasard, que la Ville possède une rotative à fabriquer les millions? Ou bien ont-ils oublié que nous venons à peine de sortir de la guerre la plus meurtrière que nous ayons jamais eue?»[35]. A Strasbourg, le stade nautique et le grand centre sportif, «réalisation de grande envergure prévoyant un magnifique stade, un vélodrome, des pistes et plateaux pour les athlètes, pour l'éducation physique, des terrains d'entraînement, cours de tennis, piscine, installations pour sports en salle, patinoire artificielle, salle de gym, etc»[36], annoncés au printemps 1946 comme devant être réalisés au Wacken, ne verront que partiellement le jour et avec des reports de délais qui démontrent les difficultés de financement. Ce n'est que début 1949 que les travaux de construction d'un hall de 4.000 m2 au Wacken, destiné aux sports de salle, sont achevés, Il faudra attendre deux ans encore (l'été 1951) pour que la nouvelle piscine olympique soit livrée. Par contre, le grand stade (40.000 places) a rapidement du plomb dans l'aile. Fin 1949, l'investissement est évalué à «un demi-milliard de francs». «Où chercher l'argent?» s'interroge «Sport-Est» le 23 décembre 1949. Et de répondre lucidement: «il est impossible dans les années à venir, d'entreprendre la construction, à moins de grever lourdement le budget de la Ville, c'est-à-dire des 175.000 Strasbourgeois inscrits sur les rôles du percepteur». Finalement, le projet de «grand stade de l'île du Wacken» est abandonné et on décide de faire du neuf avec du vieux en rénovant et agrandissant le stade de la Meinau, une solution financièrement plus abordable. Pour sa réalisation, il faudra également attendre le milieu de l'année 1951.

En fait, si les autorités arrivent à parer au plus pressé et réussissent à remettre en état les terrains existants, pour les nouveaux équipements à réaliser il n'en est pas de même. Une situation dénoncée par Aimé Gissy qui se remet à batailler. A présent pour la question des infrastructures et, cette fois, en croisant le fer avec les édiles régionales. Il faut dire que l'annonce des projets d'équipement sportif de la Ville de Strasbourg, en avril 1946, avait laissé sceptique plus d'un observateur. «On vient de nous en mettre plein la vue et pourtant nous ne sommes pas en période électorale» ne manquait pas d'écrire Henri Traen[37] à la suite de la présentation, «sans sourciller», par Michel Walter - Adjoint du Maire Charles Frey et Président de la Commission Municipale des Sports - des grands projets sportifs de la Ville de Strasbourg. Effectivement, la période au cours de laquelle on peut remarquer, « un intérêt de plus en plus grand et de plus en plus sincère de la Municipalité de Strasbourg pour le sport», selon le mot d'Aimé Gissy[38], va vite laisser place à des moments moins consensuels.

«La Commission des Sports de la Ville de Strasbourg fait fausse route» écrit le Secrétaire Général de la Lafa, fin 1948[39]. «Alléguant la pénurie des terrains de sport, elle exige la fusion de certains clubs. Elle avait commencé par préparer la fusion du CAS avec les Pierrots et voilà qu'elle propose maintenant celle du FC 06 avec le FC Koenigshoffen. Demain, peut-être, elle nous dévoilera d'autres projets.». Et de s'interroger si la ligne de conduite de la Commis-

---

34 - Sport-Est du 16 décembre 1949 •«Six millions pour l'aménagement du Vélodrome de Mulhouse» par André Roche

35 - Sport-Est du 4 novembre 1949 - «A quoi rêvent les sportifs mulhousiens?» par André Roche

36 - Sport-Est du 12 avril 1946 - «Les importants projets de la Ville de Strasbourg»

37- Sport-Est du 12 avril 1946 - «Les importants projets de la Ville de Strasbourg»

38 - Sport-Est du 1er octobre 1948 - «Le Service des Sports à Strasbourg» par Aimé Gissy

39 - Sport-Est du 26 novembre 1948 - «Politique communale» par Aimé Gissy

sion ne consiste pas à réduire le nombre de clubs, une solution de « paresse qui lui évitera de faire des efforts pour trouver et aménager des terrains » mais qui « de fusion en fusion ménerait au néant ». Sans oublier que « le bons sens doit admettre qu'on ne peut pas fusionner des sociétés à recrutement et milieu social différents ».

Le ton monte surtout en raison de l'abandon du « Grand Stade ». Et on profite de la récente nomination de Strasbourg comme siège de « l'Union Européenne » pour stigmatiser ses lacunes sur un plan sportif. Henri Traen, le compagnon de route d'Aimé Gissy dans le journalisme, fait monter la pression[40] : « toutes les délégations appartenant à cette « Union » auront l'occasion d'admirer les beautés de notre Ville, ses richesses dans tous les domaines, la courtoisie de ses habitants et la qualité poussée de son organisation sociale. (...). Seul le compartiment sportif manque un peu d'envergure. La Ville, cependant, a accompli un gros effort pour faire face à la demande de la communauté. Elle a mis à la disposition des sociétés une trentaine de terrains qu'elle entretien et améliore de son mieux mais c'est le grand stade - avec ses installations modernes, son vélodrome, sa piscine, permettant à tous les sportifs de toutes les disciplines, du footballeur au gymnaste, du cycliste au lutteur, de l'athlète au boxeur, etc. de se présenter au public - qui fait défaut. Comme les délégations en question appartiennent à des nations sportives, elles ne manqueront d'en faire l'étonnante constatation à un moment où la vie sportive joue un rôle si important pour tout le bien-être de tout le monde et surtout celui de la jeunesse. Si le secrétaire général de la Ville de Strasbourg pouvait aimer le Sport comme le Théâtre, nous serions plus avancés aujourd'hui. Pensez à tout ce que nous avons pu perdre d'argent pour lancer Puck et autres pièces aux décors si onéreux. Nous ne sommes pas des ennemis du théâtre, loin de là, mais nous désirerions que la manne municipale s'engage également dans le circuit réservé aux sportifs et non pas toujours dans celui qui favorise les Muses et cela pour une minorité de la population ».

Le débat « Culture/Sport » devient vite récurrent. Il intéresse d'autant plus l'opinion publique que l'on pondère les dépenses par rapport au nombre des heureux bénéficiaires. Un exercice dans lequel excelle Aimé Gissy. Ainsi cette « Lettre à M. le Maire de Strasbourg », les 4 et 7 mars 1949 dans « Sport-Est », sa tribune presque personnelle, ce qui est bien pratique pour qui a un message à passer. Gissy dénombre 135 clubs de sport à Strasbourg au moment où il écrit à Charles Frey. « En admettant un chiffre moyen de 200 membres actifs par société, nous aurons un chiffre de 27.000 membres. Cette masse est doublée si nous ajoutons les membres passifs et les sportifs isolés. Et je ne parle pas des milliers de spectateurs assidus et réguliers des matchs de football. Nous arrivons donc facilement à un total de 50.000 Strasbourgeois qui, de près ou de loin, s'intéressent au sport ou sont des amateurs des spectacles sportifs. Que fait la municipalité de Strasbourg à l'égard de cette partie si importante (environ le tiers) de sa population ? » interroge-t-il le maire, non sans avoir mis en parallèle les 5 millions de francs consacrés au sport au budget de 1948 et les 70 millions destinés au théatre (trois théâtres en fait : dramatique, alsacien et lyrique) qui attirent annuellement au mieux 7.000 personnes et qui laissent un déficit de l'ordre de 35 millions de francs.

« La différence est trop grande et le procédé par trop injuste. On dit que je n'ai aucun respect des convenances et que c'est faire œuvre néfaste que de vouloir prétendre qu'un sportif pauvre a droit aux mêmes égards qu'un intellectuel aisé » fait-il remarquer avant d'en arriver à sa proposition : « accordez une subvention à toute société qui éduque des jeunes, des pupilles, des minimes, des cadets et des juniors. Aussi bien aux sociétés de gymnastique, que de basket, de football, de handball, de natation, de ski, etc. Fixez à 1.000 francs par jeune le montant de la subvention. En admettant un maximum de 10.000 jeunes sportifs licenciés dans nos sociétés strasbourgeoises, nous arriverons à une subvention de l'ordre de 10 millions. Comparée à la subvention de 35 millions pour le théâtre, il reste un écart de 25 millions. Je m'imagine la joie de nos dirigeants de sociétés sportives lorsque vous leur apprendrez que cette subvention sera étudiée par le Conseil Municipal. Quel soulagement pour nos dirigeants qui verront arrivée la fin de leur existence de mendiants et qui pourront enfin se défaire de leurs soucis d'argent et se consacrer pleinement à l'instruction des jeunes ».

En Conseil Municipal, le principe de l'octroi de subventions aux sociétés sportives de Strasbourg est « combattue et rejetée par le parti de la majorité ». Une résultat inacceptable pour Gissy pour qui « la valeur sociale » des clubs de sport est bien plus importante que celle « de la petite élite intellectuelle », amateur de théâtre[41]. A Mulhouse, le débat sport/culture est le même : « la municipalité emploie deux poids et deux mesures pour ses administrés : les uns paient la location des installations sportives municipales, tandis que les autres ne paient rien. Et, comme par hasard, c'est aux plus pauvres que l'on refuse la gratuité » constate André Roche[42].

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner de la création, fin 1950, du « Conseil des Sport d'Alsace », car pour Aimé Gissy, son instigateur, « l'Etat ne s'intéresse que très accessoirement aux activités sportives, préférant porter ses attentions et ses largesses vers les distractions intellectuelles ou artistiques pour le plaisir d'une minorité infime de citoyens. L'Etat est imité en cela par les Départements et les Communes où une longue hérédité de snobisme interdit encore de placer le sport sur le même plan social que les divertissements spirituels »[43]. L'idée de cette union

---

40 - Sport-Est du 21 février 1949 - « Notre point de Vue », page 1

41- Sport-Est du 6 mai 1949 - « Notre Point de Vue », page 1

42 - Sport-Est du 4 novembre 1949 - « A quoi rêvent les sportifs mulhousiens ? » par André Roche

43 - Sport-Est du 27 novembre 1950 - « 150.000 sportifs se grouperont en un Conseil des Sports d'Alsace

sacrée entre sportifs alsaciens de tous bords, n'est pas nouvelle en 1950. Déjà fin 1946, les footballeurs invitaient leurs confrères des autres sports à constituer un « Comité Régional des Sports ». Pour la Lafa[44], à un moment où la lutte entre sport civil, confessionnel et socialiste est toujours vive, le but était d'établir un « contact » par delà ces frontières afin « de réaliser un terrain d'union, des programmes communs et faire œuvre de propagande sur une base élargie », sans empiéter sur l'activité de la « Direction Nationale des Sports » responsable « de l'équipement sportif et de la formation des cadres » et qui, quoiqu'on dise, a vite fait œuvre utile en créant le CREPS de Strasbourg, en versant des subventions, certes jugées insuffisantes, et mettant à la tête de la Direction Régionale des hommes de valeur comme le Mulhousien Henri Schumacher ou le Messin Raymond Siener [45].

Trop novateur dans le contexte des relations entre organisations sportives en 1946, sans réel motif encore de batailler contre les pouvoirs publics qui tiennent parole pour l'instant, le projet de « Comité Régional des Sports » est mis en suspens. Il ressurgit en 1950 sous le nom de « Conseil des Sports d'Alsace », à un moment où l'insatisfaction des sportifs est grande. De tous les sportifs d'ailleurs, quelle que soit leur appartenance. « Ils ne sont plus d'accord lorsque les pouvoirs publics les ignorent, les traitent en citoyens mineurs et ne leur attribuent qu'une aide parcimonieuse. C'est pourquoi ils tiennent à faire la preuve de leur force. De leur force numérique d'où découle leur importance sociale au sein de la nation et de la province »[46]. En 1950, l'Alsace compte une trentaine de Ligues et Comités régionaux de sports ce qui donne, selon Aimé Gissy, une estimation proche d'un demi-million le nombre de personnes - entre les pratiquants, les dirigeants et les membres passifs - concernées par le sport. « On peut dire, sans exagération aucune, que la famille des sportifs constitue l'élément numériquement le plus important de la vie de notre province. Ces forces si actives poursuivent certes un même but, celui de la pratique des exercices et des jeux sportifs. Mais leurs efforts pour faciliter la pratique du sport sont très dispersés et sans ligne de conduite commune. (...). C'est dans cet ordre d'idées que les Ligues et Comités régionaux d'Alsace ont lancé l'iniatiative de créer une organisation d'ensemble, les groupant tous en un Conseil des Sports d'Alsace ».

Le Conseil des Sports d'Alsace est porté sur les fonts baptismaux le 27 janvier 1951. « Il est le fruit d'une réunion - la première dans l'histoire sportive de nos deux départements - entre les dirigeants des Ligues et Comités Régionaux, réunion presque solennelle qui s'est tenue à la Chambre de Commerce de Strasbourg. Nous disons bien presque solennelle, écrit « Sport-Est[47], car toutes les personnes présentes, conscientes de l'importance de cette réunion qui allait marquer un tournant dans la vie sportive de l'Alsace, avaient fait fi, en l'occurrence, de tous les intérêts particuliers pour ne voir que l'intérêt général de la tâche à entreprendre à savoir organiser un instrument d'auto-défense de la collectivité sportive de notre province ». Fernand Huck, Directeur Général des Forges de Strasbourg, est élu Président de cette union, en quelque sorte, de tous les sportifs d'Alsace. Dans son discours d'intronisation, il fixe les objectifs (faire du CSA « l'arbitre et l'instance suprême en matière sportive en Alsace » - « préparer et faciliter la voie de nos jeunes générations de sportifs » - « renforcer les positions des Fédérations Nationales lorsqu'ils présentent aux pouvoirs publics des revendications justifiées) et les premières priorités : la suppression de la taxation fiscale des clubs sportifs, l'extension du collectif de transport SNCF de 10 à 5 sportifs, l'accélération du versement des dommages de guerre aux clubs « malgré la situation financière précaire de notre pays », la question des subventions d'Etat, qualifiées de « maigres ».

Le CSA obtient un premier succès auprès du Ministère des Sports : « l'exonération des taxes sur le chiffre d'affaires et sur les spectacles, des manifestations organisées par les associations de sport éducatif, de tourisme et d'éducation populaire »[48]. Il semble surtout jouer un rôle d'entraînement des pouvoirs publics régionaux. Début 1951, le Conseil Général du Bas-Rhin créé en son sein une « Commission des Sports »[49], une décision qui constitue une petite révolution, « l'Assemblée Départementale n'ayant jamais pensé à l'activité sportive jusqu'à présent bien que n'étant pas avare en matière d'œuvres sociales » Mais l'essentiel du budget de celles-ci était consacré jusqu'à maintenant « à l'assistance à l'enfance, à l'assistance médicale gratuite, aux vieillards, aux femmes en couche, aux aliénés, à l'assistance aux familles et à l'assistance générale ». Présidée par Georges Ritter, le maire de Schiltigheim, la Commission a pour but de favoriser le développement du sport en accordant des subventions d'investissement ou en garantissant les annuités d'emprunt « avec la réserve toutefois que les salles, les terrains, les piscines soient mis gratuitement à la dispositions des écoles, afin de permettre à la jeunesse montante, aux hommes de demain, de pratiquer librement le sport, base d'un esprit équilibré et d'un corps sain ». Avec Monsieur Ritter, ancien gymnaste de la « Vogesia », ancien basketteur et footballeur de l'ASS, la Commission des Sports est entre de bonnes mains, surtout que le jeune maire vient de démontrer une réelle implication pour le sport, Schiltigheim venant d'inaugurer le stade modèle du Sporting. Le Conseil Général intervient également sous forme « d'encouragements » en créant « Coupes » et « Chal-

44 - Sport-Est du 6 décembre 1946 - « Notre Point de Vue », page 1

45 - Une biographie de Raymond Siener est donnée par Sport-Est, le 13 juin 1949

46 - Sport-Est du 27 novembre 1950 - « 150.000 sportifs se grouperont en un Conseil des Sports d'Alsace

47 - Sport-Est du 29 janvier 1951. Etaient représentés à cette réunion fondatrice : les Ligues d'Alsace d'Athlétisme, d'Aviron, de Basket, Football, Tennis, Quilles, Tir, Volley-Ball, les Comités Régionaux de l'AGR, de la FSGT, de la Boxe, Canoë-Kayak, Cyclisme, Gymnastique, Lutte, Natation, Marche, Poids et Haltères, Rugby et Ski. Adhérents excusés : le Club Vosgien et la Ligue d'Escrime

48 - Sport-Est du 18 juin 1951

49 - Sport-Est du 30 mars 1951

lenges» pour les sportifs particulièrement méritants. La première distribution a lieu en juillet 1951. Préfet et Président du Conseil Général remettent pour la première fois des distinctions aux clubs de football champions et aux sportifs alsaciens ayant remporté un titre de Champion de France[50].

Les choses bougent, par conséquent. Est-ce sous l'effet du CSA ? Ce n'est pas impossible. Elles touchent, à présent, les instances communales. En 1953, Mulhouse est recompensé du titre de «Ville la plus sportive de France»[51]. Dans la cité haut-rhinoise existent 105 sociétés sportives et l'on pratique une trentaine de sports. L'Office Municipal des Sports, créé dans un second temps, a de nombreuses réalisations à son actif (rénovation du stade municipal, du stade de l'Ill et du stade Drouot, création du terrain pour le rugby, de six plateaux scolaires, gratuité des terrains pour les clubs). Durant l'été 1954[52], ont lieu toute une série d'inaugurations de très belles réalisations : le «Stade Bellevue» à Haguenau utilisé par le FCH, le «Stade de l'Ill» à Strasbourg construit pour les «Pierrots» qui laissent le «Stade Vauban» au CAS, les stades municipaux de Sélestat, Barr, Erstein et Illkirch-Graffenstaden.

Seule ombre au tableau à Strasbourg au début des années 1950 : les infrastructures du quartier de Koenigshoffen où fonctionnent deux clubs : le FC Koenigshoffen et le FC Strasbourg 1906, le premier étant un club du ventre mou des championnats de la Lafa, le second, le prestigieux «06» qui fait partie de l'élite alsacienne[53]. Il y a également le «Centre Régional d'Education Physique et Sportive», installé en 1945 dans «la propriété municipale du Schweitzerrhein» au lieu-dit«Kupferhammer», entre la rue du Schnokeloch et la voie de dégagement ferroviaire de la gare de Strasbourg. Début 1946, la capacité du Centre est portée à 250 stagiaires, futurs professeurs d'EPS, un chiffre qui entraîne une saturation des installations de départ. Il faut surtout un terrain omnisport. Réalisé dans la foulée, il profitera au CREPS et au FC Koenigshoffen, qui durant les premiers mois suivant la Libération, avait évolué sur un terrain mis à la disposition par la Brasserie Gruber, un terrain de fortune faisant partie du site industriel et appelé parfois pompeusement «Stade Gruber». Tandis que le FCK a la chance de jouer sur le nouveau terrain d'honneur du CREPS, le FC06 évolue toujours au «Stade Aepfélé». Rénové en 1948, il ne correspond, cependant, plus aux besoins d'une équipe de Division d'Honneur. D'où l'idée - d'autant plus que les besoins du CREPS continuent à augmenter - de «ne plus utiliser le terrain du CREPS que pour les seuls besoins de formation des cadres sportifs» et de construire un stade pour les deux clubs du quartier. Une première ébauche est faite en 1949 : «nous avons trouvé un terrain en bordure du chemin du Schnokeloch, à l'endroit où la ligne de chemin de fer Strasbourg/Mulhouse passe au dessus de la rue» écrit le maire Frey, le 14 juin 1949, à la «Commission des Sports» de la Ville. Il lui demande d'étudier «la réalisation d'un stade construit en une tranche de travaux comme cela s'est pratiqué pour le stade Vauban et le stade du Neuhof» mais aussi «une réalisation plus modeste, l'activité d'athlétisme n'étant pas amorcée à Koenigshoffen». Les cyclistes, eux, demandent «de vérifier s'il ne serait pas possible de prévoir, dans le cadre de cette nouvelle construction, l'établissement d'une piste cycliste qui permettrait enfin l'organisation de réunions sur un terrain fermé» écrit-il encore, preuve de son intérêt pour tous les sports. Pour une question d'inclinaison des virages par rapport aux dimensions du stade projeté, l'idée de la piste cycliste est abandonnée. Quant au stade lui même, sa réalisation tarde. Il faudra que le FC Strasbourg 06 monte au créneau en 1954 et fasse état du fait que le stade «Aepfele» ne correspond plus «aux nécessités élémentaires d'une association sportive groupant des sportifs de tout âge et de toutes conditions. Ses dimensions ne sont plus conformes, le terrain est bosselé, entrecoupé, inégal, les installations sont primitives pour la seule association de football de Strasbourg jouant en Division d'Honneur». Finalement, FCK et FC06 prennent possesssion de leurs nouvelles installations après le décès du maire Frey qui intervient en 1955. La réalisation portera le nom de «Stade Charles Frey», en mémoire de l'un de ses plus fervents promoteurs. Quant au «Stade Aepfele», situé en face du 80, route de Schirmeck, il laisse sa place à un ensemble immobilier collectif. A ce moment, Strasbourg est quadrillé de terrains de sport pour plusieurs décennies. L'effort d'équipement aura, cependant, nécessité une dizaine d'années.

L'arbitrage

Il n'y a pas que le sujet des infrastructures qui préoccupe. L'arbitrage est un autre élément sans lequel la pratique du football n'est pas possible, du moins dans le respect impartial des règles du jeu[54]. Ce point, contrairement aux précédents, est du seul ressort des footballeurs. Rapidement, la question du nombre des arbitres devient le problème numéro 1 de l'arbitrage, un «problème» qui, en réalité, fait la démonstration que le football est victime de son suc-

---

50 - Sport-Est du 27 juillet 1951

51 - Sport-Est du 6 février 1953

52 - Sport-Est du 8 juin 1954 et 26 juillet 1954 pour le «Stade Bellevue», 7 août 1953, 30 juillet 1954 et 6 juin 1955 pour le «Stade de l'Ill», 20 septembre 1954 pour le «Stade Schlossmatt» à Illkirch

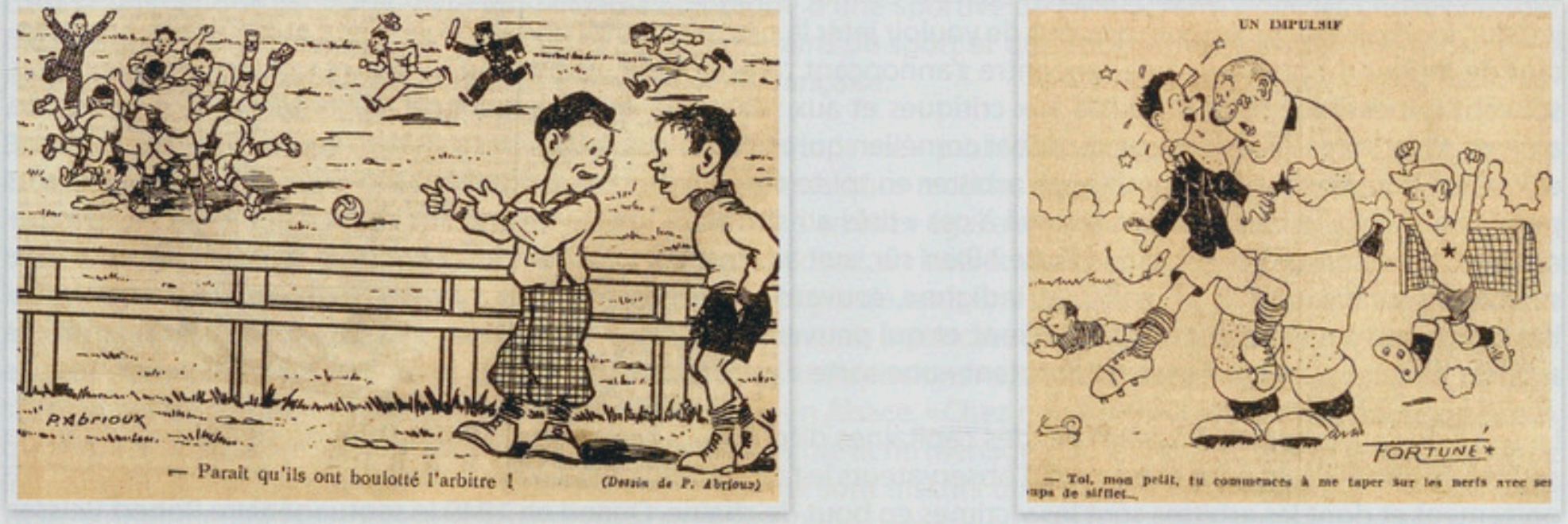
53 - Archives Municipales de Strasbourg - cote 14 MW 9

54 - Pour cette partie consacrée à l'arbitrage, voir Sport-Est du 24 novembre 1946 : «de l'arbitrage bénévole» - 4 mars 1949 : «Sur l'arbitrage» - 20 décembre 1946 : «Notre Point de Vue», page 1 - 24 octobre 1949 : «Notre Point de Vue», page 1 - 11 novembre 1946 : «Le point de vue d'un arbitre» - 18 avril 1949 : «Le capitaine» - 9 janvier 1948 : «Pourquoi les régions de l'Est ne comptent-elles pas davantage d'arbitres fédéraux ?» - 3 janvier 1947 : «de l'arbitrage chez nos voisins du Luxembourg»

cès : en 1939, l'effectif des arbitres était de 210 pour 254 clubs totalisant environ 500 équipes ; l'effectif de 1949 est de 285 arbitres pour 424 clubs et 850 équipes. Dans ce contexte, de nombreux matchs de compétition (chez les Jeunes et les Réserves) ne sont plus dirigés par un arbitre officiel. Voilà le « problème ».

On pallie à cette situation par la désignation d'arbitres bénévoles, une solution pas très satisfaisante, car « les arbitres de fortune ne présentent pas toujours toute garantie d'indépendance, ni le rudiment indispensable pour diriger une rencontre de championnat ». S'en suivent immanquablement des irrégularités, souvent de nature à fausser les compétitions. Pour remédier à cet état de fait, la Lafa lance, au début de la saison 1946/1947, un appel aux clubs pour qu'ils désignent des candidats à l'arbitrage. « Un certain nombre de clubs ont effectivement répondu à cet appel, mais beaucoup ont fait la sourde oreille. La pénurie d'arbitres est un fait. Il y a là une situation anormale qui ne peut plus durer. Je rappelle d'une manière urgente aux clubs de se dévouer pour former des arbitres et de désigner les candidats sans tarder. Tout ceci dans l'unique dessein de permettre le déroulement normal des matchs pour le plus grand bien du football en Alsace » écrit Paul Scheuer, le Président de la « Commission Régionale d'Arbitrage », fin 1946.

Trois ans après, en 1949, la situation est plus grave encore. Il faudrait 600 arbitres, soit deux fois plus que l'effectif existant, pour que toute rencontre se déroulant sur le territoire de la Lafa puisse être dirigée par un « officiel ». « Toute épreuve officielle, pour répondre à son but, doit être entourée des meilleures garanties de régularité, d'où la nécessité que chaque rencontre officielle se déroule sous la direction d'un arbitre neutre. A fortiori cette condition s'impose pour les équipes de Jeunes dont l'éducation de sportifs doit aller la main dans la main avec la formation de joueurs. Sous le premier rapport, les meilleurs conseils des dirigeants ne pourront compenser l'absence de l'arbitre officiel. Aussi, à défaut de celui-ci, les cas se multiplient où le résultat acquis sur le terrain n'a plus qu'une valeur très relative. Parallèlement, les incidents se révèlent nombreux et les jeunes sont déformés au point que les récriminations, l'incorrection, l'indiscipline deviennent pour beaucoup une seconde nature ».



Caricatures de France-Football sur la difficulté de la fonction d'arbitre

Dans ces conditions, quelles sont les solutions, étant précisé que la Ligue n'est pas restée inactive sur le sujet de l'arbitrage : appels aux clubs pour renouveler et élargir l'effectif des arbitres, réunions sur tout le territoire de la Lafa de la « CRA » en vue de propager l'arbitrage ? Malgré ces efforts, la réponse du terrain reste insuffisante. De plus, bon nombre de débutants rangent le sifflet à la première difficulté qui se présente. « Aussi, après que tous les moyens de persuasion ont été épuisés, que le principe du librement consenti n'a pas fonctionné, il s'agit de renverser la vapeur ». On imagine des « obligations » faites aux clubs : disposer d'un nombre d'arbitres proportionnel aux équipes engagées, ou bien en fonction de la division à laquelle ils appartiennent. « Cette innovation radicale ne sera pas du goût de tout le monde » prévient J. Lausecker, le Président de la « Commission des Réglements et Qualifications » pour qui la première solution pénaliserait les clubs résolument engagés dans une politique de Jeunes. Il préfère la fixation du nombre des arbitres par divisions.

Dans cette hypothèse, le besoin pour la saison 1950/1951 s'établirait à 9.000 matchs à arbitrer : 3.760 pour les équipes I de la DH à la D4, 1.220 pour les équipes Réserves, 2.400 pour les championnats de Jeunes, 400 pour le CFA (arbitres et Juges de touche), 320 pour la Coupe de France et la Coupe d'Alsace, 500 pour certains matchs amicaux et 400 pour les « Tournois », une nouvelle sorte de compétition qui prend de plus en plus d'ampleur.

« Sur ce total de 9.000 matchs environ, 7.500 se répartissent sur 30 journées de pleine saison, d'où la nécessité de disposer couramment de 250 arbitres chaque dimanche, respectivement 300 en raison de l'indisponibilité et de l'empêchement de dernière heure. Ce chiffre est à doubler, si l'on veut ne faire appel à l'arbitre qu'une fois sur deux dimanches. Comment arriver à cette fin ? Par obligation aux clubs de CFA d'avoir 4 arbitres, DH (4), PH (3), D1 et D2 (2), D3 et D4 (1). Ces chiffres multipliés par le nombre de clubs donneront au total : CFA 12 arbitres pour 3 clubs, DH 48/12, PH 69/23, D1 88/44, D2 132/66, D3 118/118, D4 128/128 » conclut Lausecker. Il est vrai qu'il faut voir plus large

que le simple total de matchs à arbitrer car interviennent les empêchements de dernière minute, le désir de ne pas arbitrer tous les dimanches et de ne pas être prisonnier du football, mais aussi et plus gravement pour ce dernier, le phénomène des abandons en cours de saison.

« L'obligation de s'absenter du domicile chaque dimanche est la raison majeure pour laquelle les candidats-arbitres font défaut parce qu'ils sont ou jeunes mariés ou qu'ils occupent un poste de dirigeant dans leur club. Aux uns comme aux autres, il est difficile, sans le recours aux concessions, de concilier deux points de vue différents. Il importe donc que l'arbitrage cesse d'être une corvée, but qui ne pourra toutefois être atteint qu'à la condition que le nombre total permette de laisser l'arbitre libre un à deux dimanches par mois ». Ajoutons à ces motifs, le fait que les distractions dominicales évoluent, le développement de l'automobile y est pour beaucoup, et l'on comprendra le désir de poser le sifflet plus fréquemment que par le passé.

Autre élément auquel l'arbitrage est confronté : les incivilités. Elles sont de diverses sortes, de plus en plus nombreuses, et reflètent les évolutions de la société en général. « Tour à tour dans le Haut-Rhin et dans le Bas-Rhin, la Ligue a été obligée de prendre des sanctions à la suite d'incidents sur les terrains de football. Ces mesures de salubrité nécessaires ont été prises à la suite de sévices contre les arbitres rendus responsables par des spectateurs ou des supporters (qui sont des spectateurs passionnés) de la perte d'un match. D'invectives et de menaces, il en arrive que l'on en vienne aux coups. Ne vous étonnez donc pas si nous manquons d'arbitres, ne vous étonnez pas si ceux qui chaque dimanche quittent leur foyer et s'en vont, par n'importe quel temps, diriger un match pour la seule satisfaction du devoir sportif accompli, préfèrent rester chez eux » constate Aimé Gissy, en 1946 déjà.

Plus grave encore dans un certain sens, c'est quand le public s'en prend aux arbitres bénévoles. « C'était l'autre dimanche, dans la région colmarienne, les arbitres officiels ont brillé par leur absence » écrit François Haenggi en 1949. « Le résultat ne s'en est pas fait attendre. Match Logelbach-Widensohlen : arbitre tiré au sort, incidents, évocation de l'affaire devant la « Commission de Football du Haut-Rhin ». Match Sainte-Croix-Sofira : arbitre tiré au sort, contestations, évocation devant la CF. Match FC Colmar réserves-SR Colmar réserves : arbitre tiré au sort, incidents, jeu dur, football exécrable. Loin de nous de vouloir jeter la pierre aux arbitres bénévoles. Bien au contraire. En acceptant de diriger du pied levé une rencontre s'annonçant tumultueuse, ils ont conscience d'accepter un rôle ingrat, souvent impossible, d'être en butte aux critiques et aux vexations, et finalement de mécontenter tout le monde, amis et adversaires. Que l'on juge du débat cornélien qui se livre à eux : ou favoriser le club auquel ils appartiennent, ce qui est humainement excusable, ou arbitrer en toute objectivité ce qui signifie la violation de leurs sentiments personnels. Voilà le destin ingrat réservé à ces « tirés au sort » qui, bien souvent, se refusent à une seconde expérience. On les comprend ». A qui la faute ? Bien sûr, aux arbitres officiels qui font défaut à la dernière minute, mais surtout au public, parfois « fanatisé et indigne », souvent « les mains dans les poches et un sourire narquois aux lèvres » quand les évènements dégénèrent et qui peuvent aller jusqu'à faire des « victimes molestées » parmi ces arbitres bénévoles qui remplissent pourtant « une sorte d'apostolat ».

Le recul de l'autorité des dirigeants et des capitaines d'équipe, qui n'est que la traduction de ce qui passe dans la société en général, est pour beaucoup d'observateurs le facteur principal ayant conduit à ces changements de comportement et dont les arbitres sont les victimes en bout de chaîne. Quand en 1949 le septuagénaire Robert Beisser, un des pionniers du Red Star de Strasbourg, évoque l'évolution sur une cinquantaine d'année de la fonction de Capitaine, il fait certainement rire ou sourire plus d'un jeune qui ne se sent pas concerné par des propos d'un autre âge. Pourtant les paroles de l'un des plus anciens membre de la Lafa sont intéressantes, précieuses à vrai dire, bien que subjectives puisqu'elles émanent d'un nostalgique des années 1900/1910 et qui, depuis 1945, fait de l'obstruction à toute la modernité que cette dernière met sans cesse en oeuvre.

« Avec la bureaucratisation de notre beau sport du football » prétend-il, « le rôle du capitaine d'une équipe a graduellement diminué de sorte que ses fonctions se bornent pratiquemment au tirage au sort au coup d'envoi et à la signature de la feuille d'arbitrage. Si nous voulons que notre sport reste vivant, qu'il n'étouffe pas dans le maquis des réglements de toutes sortes, il faut redonner au poste de capitaine son importance de jadis, chercher et encourager des caractères aptes à ces fonctions. Dans ma prime jeunesse - il y a malheureusement bien 40 ans de cela - il n'existait pas de commission de football, pas de commission des arbitres, pas de commission des règlements, et toutes ces autres inventions diaboliques du football moderne. Le capitaine cherchait lui-même les matchs, composait son équipe, si besoin en faisant appel à des camarades d'autres sociétés avec promesse de réciprocité, gonflait les ballons, traçait le terrain avec de la sciure de bois qu'il transportait lui-même sur place, donnait les consignes de jeu avant le match et, s'il n'y avait pas d'arbitre, prenait, tout en jouant, le sifflet et dirigeait la partie avec une scrupuleuse impartialité. Dans les déplacements, c'était lui - et lui seul - qui dirigeait l'expédition sans avoir besoin de l'aide d'un membre du Comité ou du trésorier, car dans ces temps heureux chacun payait lui-même ses frais et le capitaine avait seul le privilège de payer de sa poche le billet d'un camarade dont les maigres ressources ne lui permettaient pas de pourvoir personnellement à sa pitance.

Evidemment, nous ne pouvons plus revenir complètement à ces usages préhistoriques mais il faut, néanmoins, chercher par tous les moyens à revaloriser la fonction du capitaine, à faire de ce poste d'honneur quelque choses d'enviable, à le délivrer de l'emprise trop grande du Comité et des Commissions ».

Regrettant que le capitaine soit devenu, au fil du temps, « un fonctionnaire bien dressé », Robert Beisser conclut en disant « qu'il faut trouver des personnalités fortes qui osent dire et défendre leur opinion, qui ont un certain flair psychologique et sont des meneurs d'hommes ».

Armand Runser, arbitre de la Lafa, ne dit pas autre chose que Robert Beisser quand il évoque les problèmes auxquels il est souvent confronté. Pourtant les deux hommes ne sont pas de la même génération. Runser pourrait être le fils de Beisser. Malgré cela, il ressent la question de l'autorité comme Robert Beisser. Voici son jugement de 1946 : « Si les deux équipes en présence sont menées par des dirigeants sportifs et consciencieux, et par des capitaines loyaux et à l'autorité ferme et indiscutée, il ne se passera pas grand-chose d'anormal. Le rôle de l'arbitre s'en trouvera sérieusement facilité. Ce cas, assez rare, se produit quelque fois en ville mais très rarement à la campagne. Si, par contre, à la tête de l'une ou l'autre des équipes en présence se trouve un dirigeant indigne de ce nom ou un capitaine d'autorité défaillante, le match se déroulera automatiquement dans une atmosphère défavorable ». Et de citer un cas récent où toute une équipe a quitté le terrain malgré l'ordre contraire du capitaine. Alors que faire pour empêcher de tels faits ? « Organiser des stages d'instruction obligatoire pour tous les dirigeants et capitaines d'équipes, démultiplier la formation par ceux qui l'ont réussie, appliquer des sanctions plus sérieuses allant de trois ans de suspension à la radiation à vie » répond le jeune arbitre haut-rhinois de la Lafa.

A l'AGR, où avant d'être un sportif on se veut « sportif catholique », on aurait pu penser que la situation soit meilleure que dans le football laïc. « Incontestablement, les belles devises qui animent notre AGR ne sont pas toujours mises en pratique. Trois exemples le prouveront » indique l'éditorialiste de « l'AGR » de février 1952. « Tout d'abord, dit-il, je pense à cet arbitre, très autoritaire par ailleurs, qui ne se sent nullement choqué qu'un joueur laisse libre cours à sa nature indisciplinée en poussant de temps à autre quelques jurons à haute voix. Ensuite, je me rappelle ce dirigeant qui, après un match dur, voit les joueurs se disputer dans les vestiaires. Au lieu de les rappeler à l'ordre, il fait preuve d'une inertie muette et d'une béate résistance à toute épreuve. Enfin, le troisième exemple est plutôt tragique ! C'est celui d'une jeune fille qui, pour se consoler d'un match perdu, se permet d'insulter M. le Curé de l'équipe gagnante. C'est là un manque de savoir-vivre inqualifiable et indigne d'une sportive de l'AGR ». Ainsi donc les choses ne sont plus comme avant et les incivilités, qui ont gagné les terrains de sport et que subissent les arbitres, ne sont que le reflet de l'évolution des comportements dans la société française.

Pourtant, la question de l'arbitrage ne représente pas partout « le » problème qu'il pose en Alsace. C'est le cas au Luxembourg où le football alsacien copierait volontiers quelques recettes qui ont réussi. En premier lieu, la plus importante, celle de l'obligation de présenter un nombre d'arbitres égal au nombre d'équipes engagées en championnat. « Pas d'arbitre, pas de championnat. Les clubs ont donc un intérêt vital à chercher des candidats » constate le correspondant de « Sport-Est ». Ensuite, les clubs sont obligés de tenir une fois par mois, et en présence de tous les joueurs, une séance d'étude du règlement, étude dirigée par un instructeur du club. « Que voilà une belle pratique et qui éviterait bien des frais à nos clubs et du travail à nos commissions » ajoute l'observateur de la Lafa qui ne peut s'empêcher de comparer ce qui se fait au Grand-Duché et en Alsace. « Chez nous, dit-il, il est hors de doute que ceux qui se trouvent à la tête de notre arbitrage font leur impossible et ne ménagent ni leur peine, ni leur temps, ni même leur argent. Mais que dire d'un cours de débutants auquel sont inscrits dix candidats mais qui réunit le soir de la séance uniquement deux de cette dizaine de prétendants ? Que penser du club, qui peut-être pour qu'on lui laisse la paix, donne le nom d'un éventuel candidat sans se soucier si celui-ci se rendra bien aux séances d'instruction ? (...). Allons, toutes ces mesures qui, chez nos amis luxembourgeois, font le succès de l'arbitrage mériteraient bien l'application chez nous et je ne serais nullement étonné que la mesure primordiale soit appliquée chez nous ».

L'obligation aux clubs de fournir des arbitres prend force de loi à l'AG 1949 de la Lafa. La règle votée par les clubs est celle relative à « la division » dans laquelle le club évolue et non celle du « nombre de ses équipes ». Elle prend véritablement effet pour la saison 1950/1951 et est conforme à la proposition faite, peu avant, par Joseph Lausecker. Les Assemblées Départementales 1951 et l'AG 1951 permettent, par conséquent, de faire un premier bilan de la réorganisation décidée deux ans auparavant. Si la satisfaction est clairement affichée dans le Haut-Rhin, la « Commission Régionale d'Arbitrage » juge l'effort de recrutement sur l'ensemble du territoire de la Lafa comme « déplorable ». C'est donc que les choses vont moins bien dans le Bas-Rhin que dans le Haut-Rhin.

A l'AG 1951 de la Ligue, le Président de la CRA, Paul Scheuer, est obligé de faire état d'un « effectif d'arbitres en activité » en légère diminution : 347 pour la saison 1948/1949, 341 pour 1949/1950 et 330 pour 1950/1951, soit pour la saison en cours : 3 Arbitres Fédéraux (championnats professionnels), 3 Arbitres Fédéraux Stagiaires, 55 Arbitres Régionaux, 181 Arbitres de District et 88 Arbitres Stagiares. Des « Cours pour Débutants » ont été organisés à Strasbourg (2), Sélestat, Haguenau, Wissembourg, Molsheim, Saverne, Drulingen, Mulhouse, Altkirch et Colmar. 9.400 convocations ont été adressées aux arbitres et juges de touche pour diriger les 8.350 rencontres officielles de la saison écoulée. « L'effort de la CRA, dit-il, s'est porté particulièrement cette saison sur le problème du recrutement des arbitres. Divers cours ont eu lieu sur l'ensemble et le résultat fut déplorable. N'ayant à l'heure actuelle qu'un effectif de 240 arbitres (district et régional), par journée de compétition, la CRA pose d'une façon plus acuite que jamais la question du recrutement des arbitres. Il est absolument impossible d'affecter des arbitres officiels à toutes les rencontres de championnat. L'obligation aux clubs de présenter des arbitres, suivant la catégorie de division dans laquelle ils sont engagés, devient une nécessité qu'il n'est plus possible de contourner. Car si la CRA se rend

compte que l'obligation n'est pas une solution idéale pour une activité qui précisément doit rester dans le cadre de l'idéalisme pur, il n'en est pas moins vrai qu'elle constitue à l'heure actuelle le seul moyen de recrutement efficace »[55].

Avec 135 arbitres et arbitres-stagiaires contre 117 la saison précédente, la « Commission de Football du Haut-Rhin » a davantage de satisfactions à partager que la CRA. Il s'agit de la plus forte progression depuis la Libération. Elle a permis sur l'échelon du District (de la PH à la Division 4), que seules 88 rencontres sur 1.500 n'ont pu être disputées avec un arbitre officiel. En dehors des matchs d'équipes premières, 300 rencontres de championnat d'équipes Réserves et 100 de Jeunes ont pu être dirigées par un « Officiel ». Le mérite en revient à Joseph Berauder qui « a consacré tout son temps à la cause de l'arbitrage en organisant les cours et en procédant aux examens théoriques et pratiques, dimanche après dimanche ». Voilà pour le côté positif. Mais pour Maurice Beck, le Président de la « Commission d'Arbitrage du Haut-Rhin », la perfection n'est de loin pas atteinte. « Je ne me gênerai pas de dire tout haut que nous avons dans nos rangs quelques éléments qui n'ont pas leur place et qui devraient être éliminés aussi rapidement que possible. Mais ces brebis galeuses constituent une infime minorité et tous les dirigeants de clubs ici présents qui jugent avec objectivité ne me contrediront pas, si j'affirme que dans l'ensemble, à part quelques exceptions, nos arbitres ont garanti un déroulement normal du championnat et tout particulièrement des matchs à caractère décisif »[56].

Tel est donc « le problème » de l'arbitrage à l'orée des années 1950. A vrai dire, la situation est moins dramatique qu'elle n'est décrite par les maximalistes qui souhaitent un arbitre officiel pour tout match officiel, quelle que soit la catégorie de jeu. Les chances d'atteindre une situation idéale à ce point seraient à pondérer par un second paramètre : celui de l'extraordinaire développement du football alsacien. Alors, dans un tel contexte, y a-t-il vraiment un « problème » dans l'arbitrage ? Mieux vaut cette situation que son contraire, c'est-à-dire suffisamment d'arbitres mais moins de clubs et moins d'équipes.

La politique de Jeunes

Elle s'inscrit entièrement dans un cadre national et a pour objet, selon Louis Pelletier, le Président de la « Commission Centrale des Jeunes » à la FFF[57], « le recrutement et la formation des jeunes afin d'amplifier le développement quantitatif du football et lui fournir, dans le temps le plus court, quantité de bons éléments, parmi lesquels se recruteront, à échéance à peine plus éloignée, une élite de joueurs qui viendront rajeunir, renforcer et, pour tout dire, rénover nos équipes de France ». Au 31 décembre 1945, la FFF recense 130.000 licenciés « Jeunes » se répartissant en trois catégories d'âge : 70.000 Juniors (17/18 ans), 40.000 Cadets (15/16 ans) et 20.000 Minimes (13/14 ans), des chiffres en augmentation par rapport à 1939. « Ainsi, malgré la guerre, malgré les sévices et la tentative d'étouffement dont notre football fut victime trois ans durant, nous avons promptement remonté le Styx dans lequel ses naufrageurs ont vainement tenté de le plonger » fait encore remarquer le dirigeant de la FFF.

En Alsace, où l'impact de la guerre est très différent que dans les régions de France qui n'ont pas été des zones de combats, la situation dans le football est également différente, chez les Jeunes surtout. « Pour bien comprendre le problème des jeunes, il faut le considérer d'abord sous l'angle historique » écrit Robert Beisser[58]. « Avant-guerre, la question des jeunes était réglée de façon satisfaisante parce qu'à ce moment le sport des jeunes était en plein essor et le travail de longue haleine de nos grands clubs avait porté ses fruits. Ainsi, trouvait-on dans toutes les équipes seniors des jeunes, tandis que derrière eux de nouveaux espoirs se préparaient à suivre leur exemple. Malheureusement, la guerre et la dispersion d'une grande partie de la population alsacienne ont énormément nuit au mouvement des jeunes qui avait si bien démarré. Durant l'Annexion, nous avions certes encore de bonnes équipes juniors en Alsace. Elles étaient composées de joueurs formés au temps de la paix mais la « production » de nouveaux éléments se heurtait aux multiples obstacles dus à la guerre : pénurie d'équipement, de matériel et de terrains, manque de dirigeants et de moniteurs, difficultés de déplacement, durée de travail prolongée, sous-alimentation, enrôlement dans le Service du Travail (RAD) et dans l'armée allemande. En 1945, il a fallu donc recommencer pour ainsi dire à zéro, retrouver des dirigeants et des moniteurs bénévoles et capables, recruter des jeunes gens possédant l'équipement nécessaire, car il ne faut pas oublier que pendant longtemps encore la carte de textiles et les bons d'achat de chaussures ont freiné l'engouement vers le football qui se manifestait partout ».

Comment la Lafa avance-t-elle dans le domaine des Jeunes ? En 1945-1946, on emploie toujours - comme avant 1939 - le terme « Juniors » pour désigner à la fois les différentes catégories de Jeunes et celle des « 17/18 ans ». Ainsi à la Lafa fonctionnent pour 1945/1946 une « Commission des Juniors » pour le Haut-Rhin, une autre pour le Bas-Rhin. A partir de 1947 et le redémarrage des « Minimes » en Alsace, on ne parle plus que de « Commissions des Jeunes ». Toute confusion est donc impossible, dorénavant.

---

55 - Sport-Est du 8 juin 1951 : « Rapport d'activité - saison 1950/1951 - de la Commission Régionale des Arbitres »

56 - Sport-Est du 11 juin 1951 - Compte-rendu de l'AG de la Commission de Football du Haut-Rhin

57 - France-Football nr 27 du 9 juillet 1946, page 5 - « Ce que fut, chez les Jeunes, la saison 1945/46

58 - Sport-Est du 27 décembre 1948

Le rapport d'activité 1945/1946 de la « Commission des Juniors du Haut-Rhin » [59] donne un aperçu de l'étendue des problèmes qu'ont à affronter les responsables des jeunes footballeurs du sud de l'Alsace : « A la formation de la CJ du Haut-Rhin, le 4 novembre 1945, nous étions placés au point zéro. Nous n'avons reçu de directives particulières pour les jeunes, ni de la Fédération, ni de la Ligue. En plus, l'héritage que nous ont laissé 4 années d'Annexion ne fut riche qu'en destructions morales et matérielles. Les sections Juniors étaient fortement affaiblies et, dans un grand nombre de clubs, inexistantes pour des raisons politiques et surtout par l'incorporation forcée dans le RAD ou la Wehrmacht de nos jeunes éléments. Avec la Libération de notre pays vint le réveil des jeunes ; les dirigeants se sont mis courageusement à l'ouvrage et ainsi il a été possible de remettre en activité le football des jeunes. Activité encore restreinte par suite des grands problèmes d'équipement et de matériel et de déplacement ». Cinq groupes pour les Juniors (Mulhouse, Colmar, Thann, Bollwiller, Saint-Louis), trois chez les Cadets (Mulhouse Ville, Mulhouse-Campagne et Colmar), les premiers championnat de 1945/1946 se déroulent avec ces clubs. Les SR Colmar sont sacrés Champions du Haut-Rhin chez les Juniors aux dépens des quatre autres champions de groupe (Wittenheim, Réguisheim, Huningue, Wittelsheim), le FC Colmar chez les Cadets après l'avoir emporté contre l'AS Mulhouse et l'Etoile Mulhouse.

Dans le Bas-Rhin, 44 équipes se disputent la palme chez les juniors et 11 chez les Cadets, contre 45 et 17 en 1939. Le Racing devient Champion du Bas-Rhin dans les deux catégories d'âge : chez les Juniors en battant l'AS Mertzwiller 9-2, le 16 juin 1946 à Bischwiller et chez les Cadets en battant 3-1 l'ASPTT de Strasbourg, le 30 mai 1946 au Neuhof.

Le championnat des « Minimes » n'a pu être disputé « faute d'équipements » indique le PV de l'AG 1946 de la « Commission des Juniors du Bas-Rhin ». Dans le Haut-Rhin, le championnat des plus petits, qui pourtant était programmé, connait finalement le même sort que dans le Bas-Rhin. Ailleurs en France, un licencié Jeune sur six est un Minime en 1945/1946. La situation matérielle reste difficile en Alsace pour la 2e saison de l'après guerre et ce sont les jeunes qui en pâtissent le plus. En effet, la priorité est donnée aux seniors car « le présent immédiat est assuré par les équipes premières. La reconstruction se fait du haut en bas. C'est logique et compréhensible et cela fait preuve de beaucoup de prévoyance » affirme Auguste Hamm, le jeune animateur de la « CJ67 », junior au Racing durant l'Annexion. « Mais, voilà, il y a cette sacré question des équipements continue-t-il. Que peuvent faire les clubs avec les quelques paires de chaussures que leur attribue éventuellement la clairvoyante administration ? Avec la meilleure volonté du monde, les dirigeants ne peuvent apaiser la colère des jeunes. Que faire quand la paire de chaussures de football devient inutilisable. On n'en trouve nulle part parce qu'on n'en fabrique pas. Entendez les tout-petits. Ils voudraient tellement et ne peuvent pas. Faut-il s'étonner si les Minimes n'ont pas eu « leur » championnat lors de la saison 1945/1946 et qu'au début de la saison 1946/1947 la question ne soit toujours pas réglée ? Beaucoup de clubs ont fait parvenir à la « Commission des Juniors » des engagements pour des équipes minimes sous condition.de disposer des effectifs nécessaires. Le championnat ne peut donc avoir lieu, début de l'année 1947, que sous condition... La situation tragique du football des jeunes se résume à ces quelques lignes » [60].

Finalement dans le Bas-Rhin, le championnat des Minimes reprend début 1947. La première journée des matchs aller a lieu le 9 février, au moment où les Juniors et les Cadets démarrent déjà les matchs retour. Les équipes sont réparties en deux groupes - Groupe 1 : Racing 2, Mars Bischheim, Sporting Schiltigheim, La Robertsau, ASS, Hoenheim, Bischwiller, Drusenheim. - Groupe 2 : Racing 1, CS Neuhof, Faig, FC Koenigshoffen, FC Strasbourg 06, FC Haguenau. La compétition des Minimes est donc pour l'heure un phénomène, avant tout, urbain. Comme avant-guerre qui avait vu l'arrivée de cette nouvelle catégorie de joueurs[61]. Dans le Haut-Rhin aussi, les Minimes reprennent après que la saison soit déjà largement entammée. Le Racing est sacré Champion du Bas-Rhin après deux matchs épiques contre Drusenheim, tandis que le FC Mulhouse et le FC Colmar sont les finalistes haut-rhinois. L'épreuve étant encore au stade des balbutiements, les deux champions de 1947 ne figurent pas au palmarès officiel de la saison 1946/1947 de la Lafa. Mais ce n'est que partie remise.

L'année 1947 correspond donc à une véritable reprise du football des jeunes : le championnat des Minimes est de nouveau sur les rails et les Cadets et les Juniors disputent déjà une épreuve complémentaire au championnat : la « Coupe d'Encouragement ».

Dans le Haut-Rhin, excepté les grands clubs de Mulhouse, Colmar, Saint-Louis et du Bassin Potassique qui évoluent dans une sorte de Division A, le championnat des Juniors s'articule autour de 6 groupes de niveau Division B (46 équipes) et celui des Cadets autour de 3 groupes B (22 équipes). Juniors Groupe 1 : ASM 2, FCM 2, Habsheim, Bantzenheim, Pfastatt, Red Star Mulhouse, Cheminots, Sausheim - Groupe 2 : Etoile Mulhouse, Cheminots 2, Altkirch, Zillisheim, Illfurth, Société Sportive Mulhouse-Dornach, FC Dornach, Lutterbach, Brunstatt - Groupe 3 : Neuf-Brisach,

59 - Sport-Est - « AG du 15 juin 1946 de la Commission des Juniors du Haut-Rhin »

60 - Sport-Est du 11 octobre 1946 - « Les soucis du football des Jeunes » par Auguste Hamm

61 - Les clubs suivants ont disputé le championnat 1938/39 des Minimes : Bas-Rhin : Groupe 1 : Racing, CAS 1, Red Star, Pierrots, CS Neuhof - Groupe 2 : Mars Bischheim, FC Strasbourg 06, ASS, SR Hoenheim, Sporting Schiltigheim, CAS 2 - Groupe 3 : FC Bischwiller, FC Haguenau, AS Mertzwiller, FC Herrlisheim, Orphelinat Bischwiller
Haut-Rhin : Groupe 1 : ASB Vieux-Thann, CA Mulhouse, FC Mulhouse, racing Mulhouse, US Wittenheim, Staffelfelden, Cheminots Riedisheim, FC Guebwiller, FC Colmar, SR Colmar - Groupe 2 : FC Mulhouse 2, CA Mulhouse 2, Etoile Mulhouse, ASB Vieux-Thann 2, Saint-Amarin, Asca Wittelsheim, Altkirch, Modenheim

Horbourg, Widensolen, Ingersheim, Munster, Logelbach, Biesheim, Turckheim - Groupe 4 : Village-Neuf, Huningue, Neuweg, Bourgfelden, Blotzheim, Sierentz, Kembs, Loechlé, Hegenheim - Groupe 5 : Thann, Cernay, Saint-Amarin, Masevaux, Vieux-Thann, Staffelfelden - Groupe 6 : Guebwiller, Rouffach, Soultz, Bollwiller, Réguisheim - Cadets Groupe 1 : Etoile Mulhouse 2, Rixheim, Red Star, ASM, Wittenheim, Racing Mulhouse, FCM, Cheminots 2 - Groupe 2 : FCM 2, Morschwiller/Bas, Vieux-Thann, Thann, Cheminots 1, Etoile 1, SSMD, FC Dornach - Groupe 3 : Bollwiller, Horbourg, FC Colmar, SR Colmar, Wittelsheim, Logelbach.

Dans le Bas-Rhin, 69 équipes Juniors et 23 formations Cadets sont au départ de la saison 1946/1947. Chez les Juniors : Groupe 1 : ASS, Sporting, Mars, Hoenheim, Truchtersheim, Cronenbourg, Cheminots, Oberhausbergen - Groupe 2 : ASPTT, Racing 2, Lingolsheim, Pierrots, SOC, Red Star, La Robertsau, Eckbolsheim - Groupe 3 : Neuhof, Faig, Notre-Dame, Racing 1, FC 06, CAS, Koenigshoffen - Groupe 4 : Hochfelden, Monswiller, Dettwiller, Brumath, Saverne, Dossenheim, Schwindratzheim, Ernolsheim - Groupe 5 : Mertzwiller, Bouxwiller, La Walck, Obermodern, Niedermodern, Ingwiller, Sarre-Union, Wingen/Moder - Groupe 6 : Sélestat 1, Fegersheim, Benfeld, Rhinau, Erstein, Huttenheim, Sainte-Marie-aux Mines - Groupe 7 : Schweighouse, FCH, SR Haguenau, Wissembourg, Soultz/Forêt, Surbourg, Ohlungen, Woerth - Groupe 8 : Bischwiller, Hoerdt, Weitbruch, Gries, Gambsheim, Oberhoffen, Drusenheim, Vendenheim, Rohrwiller - Groupe 9 : Sélestat 2, Molsheim, Wasselonne, Dorlisheim, Dambach-la-Ville, Obernai - Cadets Groupe 1 : Racing, FC 06, Westhouse, Neuhof, Faig, Eschau, Mars 2, Wolfisheim - Groupe 2 : Mars 1, Sporting, ASS, Pierrots, Red Star, Hoerdt, Reichstett, Truchtersheim, Geudertheim, Cronenbourg - Groupe 3 : Saverne, Brumath, Wittersheim, Ingwiller, Mertzwiller.

Des trois catégories d'âge, ce sont les « 15/16 ans » qui ont le plus le vent en poupe. Pour eux, la FFF crée, début 1946, la « Coupe Nationale des Cadets ». Contrairement à la « Coupe Nationale des Juniors », compétition ouverte aux clubs depuis le début des années 1930, la nouvelle CNC s'adresse aux sélections de Ligues, donc à la masse des joueurs et des clubs. Les responsables du football français ont compris qu'il faut ratisser plus large. Le règlement adopté pour la CNC prévoit « une émulation plus large, un stimulant plus intense » et de « donner à tous les jeunes footballeurs d'une région la possibilité de participer à une compétition nationale »[62]. En même temps, par rapport à l'ancienne « Coupe Nationale des Juniors », la CNC abaisse de deux ans l'âge des joueurs concernés. Il s'agit d'un point particulièrement important car l'épreuve a but précis : détecter et former.

L'annonce de la création de la CNC est faite par « France-Football » le 2 avril 1946. Emmanuel Gambardella signe, dans ce cadre, un article qui indique clairement le sens donné à la nouvelle épreuve : « Longtemps, en ce qui concerne les spécialistes de la formation des jeunes, le personnel de la FFF était divisé en deux catégories : les « mères-poules » et les « jetons-les à l'eau ». Il s'agissait, vous l'avez compris, de savoir si la politique des jeunes devait être à base de chouchouterie ou d'audace. Les premiers estimaient que les adolescents sont des plantes fragiles auxquelles il convient d'épargner les fatigues excessives et les tentations. Or, rien n'est plus susceptible à leurs yeux, de dispenser les unes et les autres, que les déplacements, les voyages. Donc, pas de déplacements ou plus exactement des déplacements réduits au strict minimum. Cette théorie aboutissait, dans la pratique, à la suppression de toute épreuve de quelque envergure. Les audacieux estimaient, au contraire, qu'une telle politique était anachronique. Ils ont livré bataille et ont fini par triompher ». Mais la nouvelle CNC coûte cher de par son caractère national. Cette difficulté, dans le contexte de 1946, est solutionnée par une aide financière de la FFF aux Ligues. « Un excellent placement » ne manque pas de remarquer le grand dirigeant du football français. « Il fallait attirer les jeunes ; et les ayant attirés, les garder. Pour cela, il ne fallait pas leur imposer une tâche trop ardue mais rehausser l'austérité de l'éducation de l'épice de la compétition ». Et le principe de fonctionnement par Ligues et non par clubs semble ingénieux pour favoriser une détection de masse : « dans la plupart des Ligues, on a sélectionné d'abord dans les villes, puis dans les districts, puis dans les Ligues elles-mêmes. Une émulation par un écrémage à plusieurs degrés... ».

En fait, cette CNC fait partie d'un dispositif de formation qui a débuté en 1930 par le « Concours du Jeune Footballeur » et qui s'étoffe, après sa création en 1946, par la mise en place « d'Ecoles de Football ». Un programme qui s'inscrit avant tout dans les actions d'amélioration du football français mais dans lequel la préoccupation pour l'éducation physique n'est jamais absente. « Les évènements de ces dernières années, et en particulier la défaite de 1940, ont fourni la preuve la plus irréfutable que la nation française a besoin d'être régénérée aussi bien moralement que physiquement. Et si on parle aujourd'hui de reconstruction dans tous les domaines, on ne peut passer sous silence la reconstruction du corps, si j'ose ainsi m'exprimer » note Paul Sonnendrucker dans « Sport-Est » du 15 mars 1946. D'où la mise en place, sous l'autorité du Ministre de l'Education Nationale, le Strasbourgeois M. Naegelen, des « Directions Régionales de l'Education Physique et des Sports », des « CREPS » et d'une recrudescence du sport à l'école, de l'école primaire à l'université en passant par les collèges et lycées. Les championnats - en tous sports - scolaires et universitaires sont remis en place, partout on insiste sur la construction de terrains scolaires et de gymnases. L'ensemble de cette démarche doit « fournir une part active à l'amélioration de la santé et de la virilité du peuple de France »[63], une finalité hygiéniste et militariste, par conséquent. Pour s'en convaincre, il suffit de voir l'implication de la FFF dans la « formation prémilitaire », instituée par l'ordonnance du 22 avril 1945, et « qui astreint les jeunes Fran-

62 - France-Football nr 27 du 9 juillet 1946, page 5 - « Ce que fut, chez les Jeunes, la saison 1945/46

63 - Sport-Est du 15 mars 1946 : « Le programme de la Direction Régionale des Sports », du 21 octobre 1946 : « Le sport scolaire et universitaire » et du 23 décembre 1946 : « Point de Vue »

çais à recevoir pendant les trois années qui précèdent leur incorporation dans l'armée une formation physique, technique et morale qui les prépare à servir». Celle-ci est dispensée au niveau départemental par les «Directions Régionales de l'Education et des Sports» et à l'échelon local, on compte sur les «associations et groupements divers reconnus aptes à donner l'instruction». Parmi eux, évidemment les clubs de football, au point que la FFF «ayant reçu du Ministère de l'Education Nationale les instructions détaillées sur les conditions dans lesquelles doit être organisée la formation prémilitaire de la jeunesse», les publie in-extenso dans ses numéros de «France-Football» des 19, 26 septembre, 3, 24 et 31 octobre 1946.

Le «Concours du Jeune Footballeur» reprend en 1946. Il se déroule sans participant alsacien. En 1947, par contre, 16 Bas-Rhinois passent les épreuves régionales. En 1949, le concours du «Jeune Footballeur» est étendu au «Plus Jeune Footballeur». Le Racingman Schoch termine 10e dans cette seconde catégorie. En 1952 au «Concours du Jeune Footballeur», «les représentants du FCM et de Mars Bischheim se classent 6e et 14e sur un total de 42 participants» indique le rapport d'activité annuel de la CRJ mais sans plus de précision quant à leur identité[64]. En fait, il faut bien reconnaître que ces deux concours, particulièrement techniques[65], n'ont jamais passionné les foules alsaciennes malgré toutes les incitations répétées des deux Commissions départementales de Jeunes.

Par contre, la Lafa récolte des lauriers dans la «Coupe Nationale des Cadets», l'épreuve reine sur un plan national chez les jeunes. Pour la première édition de 1946, les «Cadets d'Alsace» arrivent en quart de finale, éliminés à Forbach (2-0) par la Lorraine. Au premier tour, les Alsaciens avaient battu la Franche/Comté, le 31 mars 1946 à Belfort, sur le score de 4-3. La saison suivante, les représentants de la Lafa rééditent la même performance. Après avoir battu le Lyonnais 3-0, le 9 mars 1947 à Dijon, ils tombent à Colmar (0-1) contre le Sud-Est, le tenant de la Coupe. Pour la troisième saison de fonctionnement de la CNC, l'Alsace a moins de chance. Elle est éliminée au premier tour, fin février 1948, à Saint-Dizier par la Ligue du Nord-Est (2-1).

Les Cadets d'Alsace 1945/1946, l'équipe qui a joué contre la Franche-Comté :
debout : Helmer, Chevalier, Bangratz, Malecki (cap), Brehm, Dreyer, Strobel, Bruat (remplaçant) -
accroupis : Lacotte, Hugel, Muller, Kern, Siegenthaler

Présélection du Haut-Rhin pour les Cadets d'Alsace 1945/1946

Présélection du Bas-Rhin pour les Cadets d'Alsace 1946 :
debout : Helmer (Faig), Reiss (Faig), Ammel (Plobsheim), Brehm (ASPTT), Hertrich (Fegersheim), Marx (Fegersheim) -
accroupis : Muths (Racing), Kress (Racing), Keller (Racing), Bangratz (Neuhof), Siegenthaler (Faig), Eichinger (ASPTT)

64 - Sport-Est du 16 juin 1952

65 - Conçu à l'initiative du journal «Football» et patronné par la FFF, le «Concours du Jeune Footballeur» se déroule pour la première fois en 1930. C'est le Messin Aimé Nuic qui remporte l'épreuve (Football nr 27 du 5 juin 1930). Elle porte sur les exercices suivants : 1/ dribbles entre piquets sur 80 m - 2/ passes à deux en courrant le long du terrain - 3/ tirs au but à 15 m - 4/ jeu de tête - 5/ tir de corner - 6/ coup de pied de volée

Une grande partie de ces Juniors d'Alsace 1948 constituait les Cadets d'Alsace 1947 - debout : Bund (FCM), Kress (Racing), Libs (ASS), Brehm (ASPTT), Siegenthaler (Faig), Weber (Dornach) - accroupis : Boellmann (SSMD), Kerlen (SSMD), Wittmer (Hoenheim), Dreyer (SRC) cap., Klein (Sélestat)

En 1949, l'Alsace accède à la Finale ! Vainqueurs en 8e de finale de la Franche/Comté (2-1 à Mulhouse), en Quart de finale de la Bourgogne (4-0 à Tournus), en demi-finale du Nord (3-0 à Aulnoye), les « Cadets d'Alsace » ont le droit de fouler la pelouse de Colombes. En lever de rideau de la Finale de la Coupe de France (Racing Club de Paris - Lille 5-2), ils sont opposés, le 8 mai 1949, à ceux de la Ligue du Midi. Le Strasbourgeois Garrouste ouvre le score à la 18e minute mais le Midi égalise encore en première mi-temps et inscrit le but vainqueur à la 67e minute. Le résultat est évidemment une déception mais il constitue aussi un formidable encouragement pour tous ceux qui se consacrent à la cause des Jeunes : les deux Commissions de Jeunes animées par les Présidents Beck (Haut-Rhin) et Vogt (Bas-Rhin) ainsi que l'entraîneur, depuis 1946, de ces Cadets d'Alsace, Edouard Klein du CS Neuhof. Il leur incombe chaque année un minutieux travail de détection, puis de sélection avec les traditionnelles rencontres entre « Probables » et « Possibles », d'abord sur un plan départemental, puis régional. « Ils se débattent au profit de notre jeunesse dans d'énormes difficultés, mais conscients de la noble tâche qu'ils accomplissent avec tant d'abnégation et de persévérance, récoltent par cette Finale le fruit d'un travail souvent ignoré » écrit « Sport-Est » le 6 mai 1949.

Les Cadets d'Alsace 1948, finalistes de la Coupe Nationale des Cadets - debout : Kaelbel, Holl, Grelinski, Kress, Zemb - accroupis : Novotarski, Garouste, Dirringer, Heinrich, Meunier, Kutzemann

La saison suivante, la sélection de la Lafa est éliminée au premier tour par la Lorraine, le 19 mars 1950 à Lunéville, Une sortie prématurée et quelque peu rageante puisque après avoir mené 1-0 jusqu'à la 87e minute, les Alsaciens se font rattrapper au score (1-1) et battre au corner-average (4-2). Cependant, deux d'entre eux - Pastwa et Muller, cadets 1ère année en 1950 - vont connaître le bonheur surprême en 1951.

LES CADETS BAS-RHINOIS SÉLECTIONNÉS

Les équipes de cadets du Haut-Rhin et du Bas-Rhin se sont rencontrées dimanche dernier à Bischheim en vue de la formation de l'équipe d'Alsace qui devra disputer la Coupe Nationale des Cadets.

Voici l'équipe du Bas-Rhin : Debout de gauche à droite : Hammacher (Hoenheim) ; Krempp (Krafein) ; Maleval (Schiltigheim) ; Crétin (FC. 06) ; Braun (Racing) ; Stefan (Wissembourg) ; Herrmann (Hoenheim). — Assis de gauche à droite : Muller (Bischwiller) ; Merck (Wissembourg) ; Scharf (Wissembourg) ; Preisser (Schiltigheim) ; Paulus (Krafein) ; Siegel (Hoenheim) ; Stahl (Sélestat).

LES CADETS HAUT-RHINOIS SÉLECTIONNÉS

Voici l'équipe du Haut-Rhin : Debout de gauche à droite : Grotzinger (Bantzenheim) ; Lemlin (Wittenheim) ; Wettstein (FCM.) ; Griesemberger (FCM.) ; Donninger (Staffelfelden) ; Holl (ASM.) .. Assis de gauche à droite : Pastwa (Staffelfelden) ; Welty (SSM.-D.) ; Cimino (FCM.) ; Jelonsck (Wittenheim) ; Zabinsky (Rustenheim).

1951 marque la grande saison du football alsacien. Si on avait voulu clôturer définitivement le chapitre des malheureuses années 1940, on ne s'y serait pas pris autrement : le Racing gagne pour la première fois la Coupe de France et les Cadets d'Alsace remporte pour la première fois la prestigieuse Coupe Nationale des Cadets. Pour le football amateur alsacien, toute la Ligue d'Alsace, ses deux « Commissions de Jeunes » et pour l'entraîneur régional des jeunes, Edouard Klein, il s'agit d'un énorme moment de gloire. Trois ans après la création de la Coupe Nationale, l'Alsace était parvenue en Finale, cinq ans après elle est sacrée meilleure Ligue de France des « 15/16 ans ». Que de chemin parcouru depuis les décombres de 1945 et du point Zéro du football alsacien à ce moment là.

La gloire des « Cadets de 1951 » a commencé à se forger à l'issue du traditionnel match de présélection opposant les meilleurs éléments du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. C'était le 18 février au Ladhof à Colmar où « tout l'état-major des Jeunes de la Ligue - MM. Beck, Horrenberger, Usché, Barthel, Wahl - s'était donné rendez-vous pour passer en revue les deux sélections appeléees à fournir l'Equipe d'Alsace » indique « Sport-Est » dans son édition du lendemain. Seize joueurs (les 15 formant l'effectif contre la Franche/Comté plus Thuet de l'ASM) sont rassemblés, avant le début de la compétition, les 3 et 4 mars pour un stage au CREPS de Strasbourg.

A Saint-Loup-sur-Semouse le 11 mars 1951, l'Alsace présente une formation dans laquelle quatre des six défenseurs sont issus des deux clubs voisins de Bischheim/Schiltigheim. Autre particularité, deux attaquants (Pastwa et Muller) ont déjà connu les joies de la sélection la saison précédente, une performance rare, que celle d'être titulaire dès la première année. Avec le gardien Wettstein, Alphonse Pastwa et Lucien Muller furent, d'ailleurs, les meilleurs éléments lors du match perdu contre la Lorraine au goal-average la saison passée. Muller, le prodige de Bischwiller, non seulement « se transforma en ange gardien de Hess, le meilleur lorrain, tout en étant le pourvoyeur de balles de sa ligne d'attaque, offrant le but du 0-1 au Wissembourgeois Merck » mantionnait « Sport-Est » le 20 mars 1950. Pour en revenir à l'équipe de 1951, signalons encore les pas de géant accomplis par le gardien de but Roland Mehl, passant en peu de temps du statut de 3e gardien à celui de goal titulaire.

Goepfert et Muller encore incertains la veille pour cause de grippe, la rencontre ne se présente pas sous les meilleurs auspices. Les joueurs de la Lafa sont dominés en début de rencontre. La Franche/Comté manque même un penalty pour une faute de main alsacienne. Paradoxalement, c'est à partir de ce moment que le jeu se rééquilibre « grâce au travail constructif des deux inters Geissmann et Muller ». A la 70e minute, un corner tiré par Muller est repris de la tête par Geissmann. La balle heurte la barre et est reprise par Pastwa qui inscrit l'unique but de la rencontre. « Meilleurs joueurs du côté alsacien, signale « Sport-Est » : le Mulhousien Geissmann qui fit merveille comme inter, Muller, le gardien Mehl et l'arrière Wendling. En 2e mi-temps, Pastwa de Staffelfelden se hissa au niveau des meilleurs ».

Le match de Quart de finale contre les représentants de la Ligue du Sud-Est a pour cadre « la Niedermatt » à Bischwiller. Un évènement qui fait courir les amateurs de football bas-rhinois. « Bravo Bischwiller ! C'est la première fois que nous dépassons cent mille francs de recette pour un match de cadets » déclare M. Pelletier, le Président de la Ligue du Sud-Est et Président de la « Commission Centrale des Jeunes » à la FFF qui avait pris place dans les tribunes à côté du Président Lambling, en pays de connaissance à Bischwiller. Un autre Bischwillerois se fait remarquer, sur le terrain celui-ci : Lucien Muller qui dès la 5e minute ouvre le score pour l'Alsace. Deux minutes plus tard, le Sud-Est marque contre son camp. Il revient au score à 2-1 à la 60e minute mais n'arrive pas à égaliser au cours des 10 dernières minutes restantes (2 x 35 minutes). Pour la seconde fois, l'Alsace accède aux demi-finales. La performance est signée par toute l'équipe avec une mention spéciale pour « les arrières Wendling et Schneider qui neutralisèrent les deux meilleurs attaquants adverses, Fricker, Goepfert et Neiss qui travaillèrent d'arrache-pied en milieu de terrain, en attaque l'inter gauche Muller, un peu personnel, et les deux ailiers Pastwa et Roth » [66].

En demi-finale le 22 avril, les protégés d'Edouard Klein sont opposés aux représentants de la Ligue du Midi. La rencontre se déroule à Poissy en région parisienne. Kauffmann ouvre le score dès la 8e minute sur une passe en profondeur de Muller. Bien que jouant contre un vent violent durant toute la seconde mi-temps, les Alsaciens « arrivent à tenir la balle à terre et grâce au jeu constructif et tout de finesse des deux inters Muller et Geissmann, gardent constamment l'initiative ». A la 85e minute, le Haguenauvien Roth ajoute de la tête, sur un centre de Geissmann, un second but. La victoire est acquise (2-0) et avec elle la qualification pour la Finale, « consécration suprême de notre football des jeunes. C'est une fierté pour tous les footballeurs alsaciens de voir nos jeunes accèder pour la seconde fois à cette finale » s'exclame « Sport-Est » qui ne manque pas d'assurance en écrivant « que nous ramènerons deux Coupes, celle des Cadets et celle du Racing » [67].

Les « Cadets » évoluant à Colombes, en lever du rideau les « Grands» du Racing Club de Strasbourg opposés eux à Valenciennes en Finale de la Coupe de France, est un fol évènement pour le football alsacien. Il suffirait que les deux représentants alsaciens l'emportent pour en faire une « première » nationale.

Sans préjuger du résultat de Colombes, la performance atteinte, pour l'instant, par les Cadets donne à Aimé Gissy l'occasion de lancer un vibrant « cocorico » aux footballeurs d'Alsace. « Pour la deuxième fois depuis la Libération, la Ligue d'Alsace de Football, une des plus petites Ligues françaises quant à son étendue territoriale, envois sa sélec-

66 - Sport-Est du 9 avril 1951

67 - Sport-Est du 23 avril 1951

tion de jeunes en finale de la Coupe Nationale des Cadets » écrit le Secrétaire Général de la Lafa[68]. Toutes les Ligues métropolitaines participent à cette compétition de Jeunes dont la formule est d'autant plus délicate qu'elle englobe uniquement des sélections régionales. Or, tout connaisseur en matière de sport sait combien il est difficile de sélectionner d'abord et de préparer ensuite une sélection pour l'envoyer dans une compétition aussi ardue. Ce travail ne se compare nullement à la préparation d'une équipe de club où les dirigeants responsables disposent constamment des joueurs et peuvent les surveiller. Or, par deux fois en cinq ans, la Ligue d'Alsace a su mettre sur pied une sélection, choisir parmi plusieurs centaines de jeunes de 15 à 16 ans une vingtaine de jeunes talents, les amalgamer et les préparer d'une façon compétente pour pouvoir affronter des adversaires d'une valeur exceptionnelle ».

Des milliers d'Alsaciens se déplacent à Colombes dans le secret espoir de voir l'Alsace remporter sa première Coupe de France. Pour tous, un changement de programme s'impose : assister à ce lever de rideau historique puisque si déjà ils font le déplacement de Colombes pour soutenir le Racing, autant également être présent dans les tribunes du « Stade Yves du Manoir » pour prodiguer les mêmes encouragements aux « Cadets d'Alsace ».

L'Alsace est opposée à la Ligue de Lorraine qui a éliminé le Nord en quart et l'Ouest en demi-finale. Pour ce quatrième et dernier match, Edouard Klein présente, une nouvelle fois, une formation inchangée dans sa composition mais galvanisée par un parcours brillant. Impressionnés à la fois par l'enjeu de la rencontre, l'affluence et le l'ambiance de Colombes, les Alsaciens démarrent la rencontre en-dessous de leur valeur. Il faut même un sauvetage miraculeux de Wendling pour empêcher les Lorrains d'ouvrir le score. Mais comme contre la Franche/Comté, l'Alsace revient dans le match. Et même mieux : à la 12e minute, sur un centre donné de la gauche par Roth, Pastwa réceptionne le ballon et « sert astucieusement Kauffmann qui, admirable de sang-froid, shoote à ras de terre dans le coin gauche du but lorrain ». L'Alsace mène 1-0. Pas pour longtemps. Deux minutes plus tard la Lorraine égalise à 1-1 et prend l'avantage (2-1) à la 32e minute, score à la mi-temps. Mais élément à ne pas négliger : l'Alsace mène 5-1 au corner-average. A la 53e minute, « d'un shoot qui laisse le gardien adverse et les spectateurs stupéfaits », Muller ramène les deux équipes à égalité (2-2). A la 65e minute et alors que le corner-average s'est encore amélioré pour l'Alsace, Geissmann signe le 3-2 sur un exploit personnel. Une quasi victoire par conséquent car il faudrait que la Lorraine score à deux reprises à ce moment. Dans un stade de Colombes rempli par 60.000 personnes à présent, les dernières minutes sont interminablement longues. Dans les toutes dernières secondes, l'Alsace marque un 4e but. « Un but refusé par l'arbitre, celui-ci ayant donné le coup de sifflet final qui n'avait pas été entendu tant les applaudissements des supporters étaient nourris » indique « Sport-Est ». Le journal « L'Alsace » ne manque pas de signaler que toute l'équipe « a joué avec cœur et ne peut pas être dissocée dans l'éloge. Une mention, cependant, à Pastwa, Roth, Fricker, Goepfert, Wendling, Muller et Geissmann ».

Les Cadets d'Alsace 1951, vainqueurs de la Coupe Nationale des Cadets -
debout : Mathern (remplaçant), le Président de la Lafa, Jacques Lambling, un dirigeant de la FFF, Neiss,
Mehl, Goepfert, Kauffmann, Geissmann, Frickert, Klein (entraîneur) -
accroupis : Pastwa, Schneider, Wendling, Muller, Roth, Kilcka (remplaçant)

La victoire des Cadets d'Alsace est longuement évoquée, et avec une légitime fierté, par le Président Lambling à l'AG 1951 de la Lafa. Et pour cause, en peu de temps, le football des jeunes a fait d'énormes progrès en Alsace. L'époque décrite par Robert Beisser, en 1948 encore, selon laquelle « nous avons aujourd'hui la masse mais pas encore atteint la qualité de jeu d'avant-guerre » et qu'il « faudra plusieurs saisons pour nous hisser au niveau du sport junior d'avant 1939 »[69] est révolue. Les clubs et la Lafa, de concert, ont mené une véritable politique en direction des jeunes. Dans

68 - Sport-Est du 30 avril 1951

69 - Sport-Est du 27 décembre 1948

de nombreuses localités sont créés, à partir de 1947, des « Ecoles de Football »[70]. Quant à la Ligue d'Alsace, elle promeut les « Cours d'Educateurs pour Jeunes Footballeurs ». « Soucieuse du développement du football des jeunes, la Lafa organise, à partir du 29 octobre 1949, un cours ambulant pour les dirigeants de nos équipes de jeunes. Le but de ces cours est la divulgation et la normalisation des séances d'entraînement appropriées aux jeunes footballeurs. Le programme de ces cours comprend la présentation d'une séance complète d'entraînement avec démonstration pratique et cours théorique. Ces séances sont faites en présence des dirigeants et des joueurs, minimes, cadets et juniors. C'est Edouard Klein, du CS Neuhof, qui dirigera les cours. Membre de la « Commission Régionale des Jeunes », entraîneur régional diplômé, manager de la sélection des Cadets d'Alsace, M. Klein est un de nos dirigeants les plus compétents et aussi un de nos entraîneurs les plus respectés. C'est lui qui l'année dernière a conduit nos cadets en finale de la Coupe Nationale à Paris »[71]. Le premier de ces « Cours d'Educateurs pour Jeunes Footballeurs » a lieu à Drusenheim le 29 octobre 1949. Y sont « convoqués » les dirigeants et jeunes joueurs de Rountzenheim, Drusenheim, Rohrwiller, Herrlisheim, Offendorf et Gambsheim. On le voit, la Ligue prend le relais là où les clubs n'ont pas les structures pour animer une « Ecole de Football ». La séance de Drusenheim est suivie le 5 novembre de celle de Hanhoffen à laquelle sont conviés les clubs de Bischwiller, Hanhoffen, Oberhoffen, Schirrhein, Weitbruch, Gries, Weyersheim. Le 12 novembre, les formateurs sont à Huningue. L'action de formation des éducateurs locaux est en marche.

Si les résultats des Cadets d'Alsace et l'entrée de Casimir Novotarski en Equipe de France Juniors sont l'expression, un peu élitiste, du succès de cette politique menée en direction des jeunes, le développement des équipes confirme, cependant, des actions non moins réussies en direction de la masse des jeunes footballeurs. A l'issue de la saison 1950/1951, le Bas-Rhin compte 80 équipes de Juniors, 55 de Cadets et 23 de Minimes ayant participé à ses championnats départementaux. Pour le Haut-Rhin les mêmes chiffres s'établissent à 49 - 27 et 11. Ainsi, 245 formations de jeunes évoluent officiellement dans les divers championnats de la Lafa[72]. En 1952, la Ligue crée, toujours sous la direction d'Edouard Klein, des « Camps de préparation pour les Concours du Jeune et des Plus Jeune Footballeur »[73]. En 1953, la « Commission de Football du Bas-Rhin » lance le « Challenge des Espoirs », une nouvelle épreuve pour les jeunes « n'ayant pas dépassé 21 ans ». Elle s'adresse aux Cadets, Juniors et Seniors 1ère et 2e année[74]. Le fait de mêler plusieurs catégories d'âge, de lui appliquer le principe passionnant de l'élimination directe propre à la Coupe, lui confère très vite un grand succés populaire. La première édition est remportée en juin 1953 par le Red Star aux dépens du SC Sessenheim. Enfin, dernière étape dans cette politique en direction des Jeunes, l'instauration d'une nouvelle catégorie d'âge, celle des « Pupilles » dans la foulée du « Challenge des Espoirs ».

La Lafa : une organisation et des hommes

L'œuvre sportive, éducative, sociale et politique de la Lafa est colossale vers 1950, on vient de le voir. A la base de toutes les iniatives, il y a Aimé Gissy, un homme au charisme hors du commun. S'il imprime toujours le mouvement, si régulièrement il est aux avant-postes de l'action, rien ne peut se faire, cependant, sans l'équipe des élus qui l'entoure, elle aussi de grande qualité. La double victoire alsacienne de 1951 - des Cadets d'Alsace et du Racing - place la jeunesse alsacienne sur le devant de la scène. Pour Aimé Gissy, les deux succès sont l'occasion de confronter ses idées aux positions émises par l'historien Hoffet dans son ouvrage « La psychanalyse de l'Alsace ». « Dans un livre, récemment paru, écrit Gissy[75] un Strasbourgeois s'est attelé à la tâche de disséquer les Alsaciens. Il essaie de proclamer des vérités définitives en les puisant à travers notre expression politique, intellectuelle et religieuse, depuis le brumeux Moyen-Age jusqu'à nos jours. Et de nous étonner en tenant compte uniquement du comportement d'une petite élite et en négligeant l'évolution d'une grande partie de la population et surtout de la jeunesse. (...). La jeunesse sportive alsacienne ne ressent aucun des multiples complexes dont souffre l'auteur du livre en question. Cette jeunesse alsacienne, n'en déplaise au psychanalyste, s'est intégrée dans la jeunesse française d'une façon si naturelle et si harmonieuse qu'on évite de le relever. L'Alsace sportive occupe une des places les plus éminentes dans le concert du sport national. Les Champions de France issus de notre province sont légion. Voyez nos titres en athlétisme, au football, au tir, en cyclisme artistique, en natation, au basket ; notre tenue d'ensemble en gymnastique, dans les fédérations omnisports comme les Patronnages, les Travaillistes ; et j'en oublie. (...). Quand on fait de l'histoire ou de la psychanalyse, il est impossible de ne pas tenir compte des facteurs essentiels de la vie sociale que sont le sport, la masse des sportifs et l'âge de cette catégorie de citoyens ». Et toute cette confrontation politique se fait via « Sport-Est », du rarement vu dans la presse sportive régionale ! En fait, avec l'importance et les résultats du football alsacien, le Secrétaire Général de la Ligue d'Alsace ne se sent pas moins bien placé pour juger du comportement de ses concitoyens que, selon ses propres termes, « une élite intellectuelle vivant en marge de la réalité ».

70 - Le Racing Club de Strasbourg, Thann et Haguenau inaugurent les leurs en octobre 1947, Huningue en décembre 1947, Sélestat en février 1948 et Wissembourg en mars 1948, selon Sport-Est

71 - Sport-Est du 28 octobre 1949

72 - Rapport d'activité de la CRJ - saison 1950/1951 - Sport-Est du 8 juin 1951

73 - Sport-Est du 29 septembre 1952

74 - Sport-Est du 30 avril 1953

75 - Sport-Est du 30 juillet 1951 : « Notre Point de Vue », page 1

Pour redonner au football cette place enviée dans la vie sociale alsacienne, il a fallu reconstruire la Ligue d'Alsace. Cette action démarre véritablement à l'AG 1946, avec un recul d'un an par rapport à celle de 1945 qui avait principalement pour objet de faire redémarrer au plus vite les compétitions. Après 12 mois de fonctionnement, l'AG 1946 est donc l'occasion de mettre en place une organisation définitive. S'il n'y a aucune révolution dans les structures opérationnelles qui restent organisées autour d'un « Conseil de Ligue », d'une « Commission de Football » par département, de « Commissions spécialisées », s'il n'y a pas de modification dans l'articulation des attributions entre les différentes instances, le travail de remise sur pied d'une Lafa de qualité porte avant tout sur le choix des personnes appelées à occuper les postes à responsabilité.

L'AG 1945 de la « Commission de Football du Bas-Rhin » (CF67) avait élu V. Schwartz Président, MM. Zinck, Schweitzer, Nonnenmacher et Marx, vice-président et secrétaires, MM. L. Vogt, Jehlé, Jellimann, Laugel et Wolff, Membres. A l'AG 1946, il y a déjà des changements notables : le Président Schwartz n'est plus là et le secrétariat général est assuré par un homme nouveau, M. Sonnendrucker. Le vice-président Zinck est élu Président, MM Nonnenmacher et Vogt vice-présidents, le premier par acclamation et le second au vote secret contre ses deux concurrents Sonnendrucker et Laugel. A la suite de ce vote, Sonnendrucker abandonne toute fonction puisque désormais le Secrétariat est confié à MM. Stephan, Franck et Laugel et l'équipe des Assesseurs est constituée de MM. Wolff, Jehlé, Jellimann, Lienhardt et Loegel. A l'évidence, la mise en route de la CF67 a posé quelques problèmes de départ. La répartition des tâches entre ses membres donne une idée des attributions d'une CF :

- Président : Jean Zinck (Racing) - direction des séances, propagande, affaires de qualification
- 1er Vice-Président : Antoine Nonnenmacher (Association des arbitres et FC Cronenbourg) calendriers des équipes Ia
- 2e Vice-Président : Lucien Vogt - ASPTT - affaires d'arbitrage et homologation des terrains
- 1er Secrétaire : Charles Stephan - FC 06 - correspondance et organisation matchs de Coupe
- 2e Secrétaire : Charles-Louis Franck - AS Robertsau - PV des séances, homologation des matchs de Division 3
- 3e Secrétaire : Marcel Laugel - FC Saverne - calendrier des équipes réserves, rapporteur pour les affaires de cassation
- Alfred Wolff - (SS Brumath) - forfaits et sanctions
- Jules Jellimann - SR Hoenheim - homologation des matchs de Division 2
- Léon Jehlé - AS Cheminots - affaires d'arbitrage et homologation des terrains
- André Loegel : AS Ingwiller - homologation des matchs de Division 1
- Robert Lienhardt - FC Eckbolsheim - homologation des matchs de Division 4

L'entente est meilleure à la CF68. L'AG 1945 a porté à la Présidence et à la vice-présidence MM. Hecky (ASM) et Ostermeyer (Pfastatt). Sont également élus : Secrétaires : MM. Vogel (SSMD), Hasenforder (Sausheim), Zaessinger (FCM) et comme Membres : MM. Poncet, Mona, Hunold, Beck et Allenbach. En 1946, ils sont rejoints par J. Epp (US Wittenheim), B. Ernst, J. Bastuck et M. Erhard, tandis que Cyrille Ostermeyer les quitte et fait son entrée au Conseil de la Ligue. Ce dernier reste quasiment inchangé par rapport à sa formation l'anné précédente.

L'AG 1946 de la Lafa est l'occasion de confirmer les différentes Commissions et leur constitution[76] :

- Commission de Propagande et des Coupes : Léon Brunstein (Membre du Conseil de la Ligue), Albert Stricker (Conseil), Cyrille Ostermeyer (Conseil), Léon Simon (Conseil), Jean Epp (US Wittenheim), Willy Clauss (Racing)
- Commission des Règlements et Qualifications : Joseph Lausecker (Conseil), Germain Weisé (FC Saint-Louis), Aimé Gissy (Conseil), Joseph Heintz (Conseil), Xavier Deutsch (CRA), Pierre Hornus (FCM)
- Commission des Affaires Intérieures : Aimé Gissy, Léon Simon, Gaston Hecky, Jean Zinck, tous membres du Conseil
- Commission Technique et des Calendriers : Georges Rohr, Aimé Gissy, Joseph Lausecker, tous membres du Conseil
- Commission de sélection : Jacques Hoffmann et Joseph Heintz (Conseil), Germain Weise (FC Saint-Louis), Edouard Fischer (SR Colmar), Bernard Lau (AS Wasselonne)
- Commission de Mutation et Contrôle de l'Amateurisme : Georges Rohr et Cyrille Ostermeyer (Conseil), René Engelberger (FC Colmar), Lucien Stephan (US Wittenheim), Edouard Klein (CS Neuhof)
- Commission des Finances : Jacques Lambling, Albert Stricker, Léon Simon (Conseil)
- Commission des Affaires Extérieures : Jacques Lambling, Aimé Gissy, Georges Rohr (Conseil)

76- Sport-Est du 30 août 1946 - le Président est cité en premier, puis suivent les Membres

- Commission Régionale des Jeunes : Léon Simon, Alfred Beck (SSMD), Charles Vogt (ASPTT), David Horrenberger (FC Saint-Louis), Auguste Hamm (Racing)
- Commission des Jeunes du Bas-Rhin : Charles Vogt (ASPTT), Charles Usché (CS Neuhof), Camille Wahl (Faig), Frédéric Honig (Sporting Schiltigheim), Charles Barthel (CS Mars Bischheim)
- Commission des Jeunes du Haut-Rhin : Alfred Beck (SSMD), Raymond Carl (FC Dornach), Alfred Chevalier (FC Colmar), Ernest Siegler (US Wittenheim)

A l'été 1946, la Lafa est donc véritablement en ordre de marche. Un an plus tard, la CF68 se dote de deux vice-présidents, MM. Poncet et Epp. Elle est renouvelée à l'identique à son AG 1947. La même quiétude règne désormais à la CF67, réélue entièrement en 1947 et, qui plus est, par acclamation. Elle innove en délocalisant ses attributions. En effet, dans le but d'éviter aux clubs de la région de Sarre-Union de longs déplacements à Strasbourg, elle créé, en septembre 1947, la « Sous-Commission d'Alsace-Bossue ». Le premier Président de cette antenne décentralisée de la CF67, et dont l'autorité porte sur une vingtaine de clubs « encadrés par la Lorraine et pourtant bien alsaciens », est Roger Schwab de Diemeringen. Au Conseil de la Ligue, pas de remous non plus : MM. Heintz, Brunstein et Scheuer sont réélus. Jacques Hoffmann, le représentant du FCM, n'étant plus candidat « malgré l'insistance de l'assistance », est remplacé par un autre Mulhousien, M. Zaessinger. Le Conseil créé le « Comité Directeur », une entitée réduite devant permettre un fonctionnement plus souple de l'éxécutif de la Ligue. En font partie, le Président et le Secrétaire Général ainsi que les Présidents de la CF67, CF68 et CRQ. Quant au Conseil, il est fort à présent de 15 membres : MM Lambling, Rohr, Hecky, Zinck, Gissy, Lausecker, Stricker, Scheuer, Simon, Brunstein, Lang, Ostermeyer, Zaessinger, Heintz, Hedler.

Renouvelées « en un tour de main » en 1948 (dans le Haut-Rhin, M. Bissinger de Guebwiller remplace M. Epp qui n'était plus candidat mais avait postulé à la Présidence de la Commission des Calendriers), les Commissions départementales ont trouvé leur rythme de croisière à la fois dans leurs compétences et leur fonctionnement mais les Assemblées annuelles qui précèdent l'AG de la Ligue connaissent une fréquentation mitigée. Y assistent avant tout les clubs qui ont des propositions à faire. « Aux AG départementales, on étudie en principe seulement les voeux et les réformes, mais à l'AG de la Ligue on les adopte ou on les rejette. C'est sans doute à cette différence que l'AG de la Ligue doit son succès bien plus grand. Les AG des Commissions de Football ne sont au fond que des réunions préparatoires » écrit Marcel Laugel dans « Sport-Est » du 21 juin 1948, le lendemain de l'AG de la Ligue qui a lieu à Sélestat.

« Dimanche matin, les trains de Strasbourg, de Mulhouse, de Molsheim et des vallées et un nombre imposant de voitures amenèrent à Sélestat les délégués de la plupart de nos clubs. Rappelons que la Lafa en compte 467 » continuet-il. A cette AG 1948, pour la première fois, les Présidents des différentes Commissions ne lisent plus les rapports d'activité portant sur la saison écoulée, pas plus que le Secrétaire Général et le Trésorier. Tous ces rapports ont été transmis aux clubs avant l'AG, ce qui permet de gagner un temps précieux. Il faut dire que depuis 1945, elles démarrent à 10H et ne s'achèvent qu'après 18 ou 19H et malgré cela, l'ordre du jour, souvent, n'est pas traité entièrement. L'AG 1948 renouvelle les mandats au Conseil de MM. Gissy et Stricker et avalise les cooptations de MM. Alphonse Rohmer (Vieux-Thann) et Germain Weisé (Strasbourg) faites par le Conseil le 9 novembre 1947. Ils remplacent MM. Rohr (FC Colmar) et Lang (Thann), démissionnaires tous les deux. M. Rohmer est nommé Membre du Conseil et M. Weisé vice-président de la Ligue après le départ de M. Rohr. Des nominations qui n'ont aucun caractère statutaire tant qu'elles ne sont pas validées par l'AG des clubs, ce qui est fait à Sélestat, le 20 juin 1948. A cette même AG, la Présidence de la « Commission de Sélection » échoit à M. Engelberger (FC Colmar) et celle de la « Commission des Calendriers » à M. Ruhland (SR Colmar). Des compensations, apparemment, après le départ de la vice-présidence de la Ligue de Georges Rohr, le Président du FC Colmar.

En 1949, c'est le calme plat : les CF67 et 68 sont réélues entièrement et au Conseil les mandats de MM. Lausecker, Ruhland et Simon renouvelés sans opposition aucune. L'AG est toutefois très active puisqu'on y discute pas moins de 54 vœux présentés par les clubs.

En 1950, la CF68 note un premier changement dans sa composition et encore n'est-il dû qu'au départ d'Alsace de M. Hennig de Saint-Louis. Il est remplacé par M. Mattern du Racing Club de Mulhouse. Ainsi, la nouvelle équipe garde une extraordinaire stabilité avec MM. Gaston Hecky, Président - André Poncet et Eugène Hunold, vice-présidents - René Vogel, Marcel Hassenforder, René Mattern, Secrétaires - Membres : Paul Allenbach, Paul Mona, Louis Bissinger, Jean Bastuck, Bernard Ernst - délégué des arbitres : Paul Simon.

A Strasbourg, en 1950, la situation est épique, par contre. A l'AG départementale qui a lieu le 11 juin, un seul membre de la CF est à la table présidentielle. Dix membres sur 11 ayant donné leur démission avant l'AG, c'est Marcel Laugel, le seul non-démissionaire, qui mène les débats jusqu'au moment où les clubs bas-rhinois procèdent à la réélection du Comité. Sous fond de brouille entre la CF et la CRQ, plus précisément entre les Présidents Zinck et Lausecker, les clubs réélisent les démissionaires, à l'exception de M. Loegel qui n'était plus candidat, ainsi que Marcel Laugel, le non-démissionnaire. La nouvelle, et presque ancienne, CF67 se compose par conséquent de MM. Zinck, Président - Nonnenmacher et Vogt, vice-présidents - Stephan, Laugel, Jellimann, Secrétaires - Membres : Lienhardt, Wolff, Franck, Idée - délégués des arbitres : Jehlé et Schwinté. M. Franck est élu à la place de M. Loegel et « M. Idée suivant

un vœu du Président Zinck. Ainsi la CF67 compte, désormais, 12 membres » dit le PV de cette AG du 11 juin 1950. « Tout semblait donc être pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais M. Zinck, fort de la majorité obtenue, exigea le départ du Président de la CRQ. Or, comme l'AG départementale ne peut « renverser » un membre du Conseil, on reporta à l'AG de la Ligue (25 juin à Colmar) la motion des membres démissionnaires de la CF du Bas-Rhin » précise un autre son de cloche, celui de « Sport-Est », donc celui de la Ligue. A l'AG 1950 de la Lafa la motion visant à écarter Joseph Lausecker est effectivement présentée. Qualifiée « d'anti-statutaire », elle est repoussée en un tour de manche par le Président Lambling, soutenu sur ce point par toute l'AG. On se serait installé dans une situation conflictuelle si le Président Zinck n'avait pas eu l'intelligence de tirer les leçons de son désaveu. Il cède son poste à Aimé Gissy qui cumule à présent ceux de Secrétaire Général, de Membre du Conseil et du Comité Directeur de la Ligue et de Président de la CF67. Avec Jean Zinck, MM. Stephan, Lienhardt et Jehlé, quittent également la CF67. Par contre, l'on fait rentrer un nouveau venu, René Herrmann de Mundolsheim[77].

A la limite d'une position d'abus de pouvoirs, Aimé Gissy cède en 1951 le poste de Président de la CF67 à son ami Marcel Laugel. La CF67 enregistre aussi le retour de MM. Lienhardt et Jehlé. Avec Marcel Laugel, quatrième Président depuis 1945, la CF67 a enfin trouvé un Président pour de longues années. Dans le Haut-Rhin, Gaston Hecky et son équipe sont toujours fidèles au poste. Tout simplement enregistre-t-on l'élection d'Alphonse Rohmer, membre du Conseil de la Ligue, au poste de second vice-président à la place d'Eugène Hunold qui ne se représentait plus. Comme délégués des arbitres sont élus MM. Maurice Beck et Aimé Grosshenny. Avec les réélections au Conseil de MM. Weisé, Gissy, Stricker et Rohmer, la Lafa confirme l'esprit de travail et de solidarité qui s'est définitivement installé dans toutes ses composantes. Ainsi, l'organigramme de la Ligue est le suivant à l'issue de l'AG 1951[78] :

- **Conseil :** MM. Lambling, Weisé, Gissy, Hecky, Laugel, Lausecker, Ruhland, Brunstein, Horrenberger, Scheuer, Tonin, Engelberger, Stricker, Hamm, Heintz, Heller, Rohmer

- **Comité Directeur :** Jacques Lambling (Bischwiller), Gaston Hecky (Mulhouse), Germain Weisé, Aimé Gissy, Joseph Lausecker, Marcel Laugel (tous les quatre strasbourgeois)

- **Commission Régionale des Statuts et Règlements :** Président : Joseph Lausecker (Strasbourg), vice-président : Pierre Hornus (Mulhouse), Membres : Joseph Heintz, Emile Kipper, André Neff, René Sonnendrucker (tous les quatre de Strasbourg), Léon Hohl (Riedisheim)

- **Commission Régionale des Coupes :** Président : Léon Brunstein (Schiltigheim), vice-président : Léon Simon (Strasbourg), secrétaire Bas-Rhin et Haut-Rhin : Lucien Vogt (Strasbourg) et Oscar Dupuis (Mulhouse) - Membres : Marcel Laugel, Louis Bissinger (Mulhouse), Paul Billing (Colmar)

- **Commission Régionale Technique :** Président : René Engelberger (Colmar), vice-président : Eugène Angst (Strasbourg), Secrétaire : Yves Muller (Colmar), Membres : F. Cosse (Saint-Louis), Marcel Oberlé (Mulhouse), Frédéric Schuller (Colmar), Jean Bastuck (Ensisheim), Marcel Kautzmann (Strasbourg)

- **Commission Régionale de Mutation :** Président : Germain Weisé (Strasbourg), Membres : Alphonse Bodé (Mulhouse), Emile Kipper (Strasbourg)

- **Commission Régionale des Calendriers et Terrains :** Président : Emile Ruhland (Colmar), Membres : Léon Brunstein (Schiltigheim), Charles Durrenberger (Schiltigheim), Charles Hecketsweiler (Colmar), Paul Schatz (Mulhouse), V. Schwartz (Illkirch)[79], Lucien Stephan (Wittenheim)

- **Commission Régionale de Contrôle de l'Amateurisme :** Président : Alphonse Rohmer (Vieux-Thann), Membres : René Wiese (Schiltigheim), Adolphe Heitzler (Turckheim), Robert Burcklé (Bourbach-le-Bas)

- **Commission Régionale de Propagande :** Président : Alphonse Rohmer (Vieux-Thann), Membres : Willy Bock (DNA Strasbourg), M. Moeglin (l'Alsace Mulhouse)

- **Commission Régionale d'Arbitrage :** Président Paul Scheuer (Strasbourg), vice-présidents : Joseph Bersuder (Mulhouse), Etienne Schmidt (Strasbourg), Secrétaires : Lucien Vogt (Strasbourg), Maurice Beck (Riedisheim), Pierre Schwinté (Strasbourg), Jean Klingler (Colmar)

- **Commission Régionale Médicale :** Président : Dr Marcel Heller (Strasbourg), Médecins de district : Dr Jean Wiederkehr (Strasbourg), Dr Pierre Gassmann (Mulhouse), Dr Robert Meyer (Colmar), Secrétaire : Dr Pierre Holtzmann (Strasbourg), Membre : David Horrenberger (Mulhouse)

- **Commission Régionale des Jeunes :** Président : David Horrenberger (Mulhouse), vice-président : Camille

77 - PV de la CF 67 du 18 juillet 1950 dans Sport-Est du 21 juillet 1950. René Herrmann est le futur Président de la lafa, successeur de Jacques Lambling

78 - Sport-Est du 24 août 1951

79- Il s'agit du premier Président de la CF 67 de l'après-guerre, revenu entre-temps au sein de la Lafa

Wahl (Illkirch), Membres : Alfred Beck (Mulhouse), Lucien Meunier (Mulhouse), Edouard Klein (Strasbourg), Robert Meyer (Strasbourg), Dr Marcel Heller (Strasbourg)

- **Commission de District du Bas-Rhin : (anciennement CF67)** : Président : Marcel Laugel (Strasbourg), vice-présidents : Lucien Vogt (Strasbourg), Antoine Nonnenmacher (Cronenbourg), Secrétaires : Alfred Wolff (Brumath), Paul Idée (Schiltigeim), Jules Jellimann (Hoenheim), Membres : Pierre Schwinté (Strasbourg), René Herrmann (Mundolsheim), Robert Lienhardt (Eckbolsheim), René Wiese (Schiltigheim), Léon Jehlé (Strasbourg)

- **Commission de District du Haut-Rhin : (anciennement CF68) :** Président : Gaston Hecky (Mulhouse), vice-présidents : André Poncet (Mulhouse), Alphonse Rohmer (Vieux-Thann), Secrétaires : René Vogel (Mulhouse), René Mattern (Mulhouse), Marcel Hassenforder (Sausheim), Membres : Paul Mona (Altkirch), Paul Allenbach (Colmar), Jean Bastuck (Ensisheim), Bernard Ernst (Mulhouse), Louis Bissinger (Mulhouse)

- **Commission Régionale des Clubs Corporatifs :** Président : Alfred Tonin (Strasbourg), vice-président : Lucien Fellmann (Mulhouse), Secrétaire : Jean Guilhaumon (Strasbourg), Membres : François Haenggy (Colmar), André Usché (Strasbourg), Georges Messner (Strasbourg), Edgar Zaessinger (Mulhouse), Léon Heckel (Colmar).

Ces commissions de compétence régionale coiffent chacune, sur la matière de leur compétence, deux commissions départementales (une pour le Haut-Rhin, une pour le Bas-Rhin). Une précision qui est importante sur l'aspect fonctionnement de la Lafa puisque ce sont une trentaine d'instances qui animent le football alsacien vers 1950. Ce sont les hommes qui les composent qui ont réussi son relèvement après 1945, ce sont eux qui l'ont mis sur orbite jusqu'au moins au début des années 1960. Parmi eux, trois personnalités ont des mérites particuliers.

En premier lieu, Aimé Gissy. Ancien joueur et jeune dirigeant du FC Saverne, il est élu en 1930 Secrétaire de la « CF67 ». Peu après il est nommé membre du Conseil de la Ligue d'Alsace. « Ses connaissances sportives, ses qualités administratives, son enthousiasme et ses incroyables facultés de travail le mirent très rapidement en vedette, et tout naturellement la lourde charge de Secrétaire Général lui fut confiée » dit Jacques Lambling à l'occasion de la remise de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à celui qui est son plus proche collaborateur depuis qu'il est Président de la Lafa. « Puis vint la guerre, Aimé Gissy fut explusé par les autorités allemandes et se fixa à Clermont-Ferrand où nombre de réfugiés alsaciens vivaient dans un désarroi quasi-total. L'organisateur se réveilla alors en Gissy. Il rédigea à la barbe des Allemands « l'Echo des Réfugiés » grâce auquel des familles dispersées purent se retrouver et les réfugiés avoir des nouvelles de ceux desquels ils vivaient séparés. La rédaction de ce journal, c'était aussi du sport. Et un sport assez curieux même. D'ailleurs « l'Echo des Réfugiés » fut bientôt supprimé par l'occupant. A la Libération, il lui fut confié le poste de rédacteur en chef-adjoint à la Radiodiffusion Française avec mission spéciale d'organiser les émissions de Paris vers l'étranger. Mais, travaillé par le mal du pays et par l'amour du sport, il revint à Strasbourg où il lança le « Journal du Rhin », organe du « Mouvement de la Libération Nationale », puis reprit la fonction de Secrétaire Général de la Lafa et fut nommé Directeur de « Sport-Est »[80]. On connaît la suite de l'œuvre d'Amé Gissy, autant homme politique que dirigeant sportif. « Nous sommes convaincus que le Gouvernement a non seulement voulu honorer la forte personnalité d'Aimé Gissy mais encore rendre hommage à tous ses collaborateurs et à tous ses amis de la Lafa dont l'éducation physique et sportive de la jeunesse alsacienne a porté déjà tant de fruits » conclut Jacques Lambling.

Sans la compréhension du Président Lambling, Aimé Gissy n'aurait peut-être pas pu manœuvrer comme il l'entendait. C'est le mérite de Jacques Lambling qui ne s'offusque jamais de laisser les feux de la rampe au Secrétaire Général de l'institution qu'il préside. Compagnons depuis 1935, Jacques Lambling suit Aimé Gissy dans l'ordre de la Légion d'Honneur en 1955. Qui mieux qu'Aimé Gissy pouvait relever les mérites du récipendiaire ? Certainement personne. Voici ce qu'il écrit pour la circonstance[81] : « Le nouveau chevalier de la Légion d'Honneur est une des figures les plus connues du sport de notre province. Mais Jacques Lambling est avant tout, et presque exclusivement, un footballeur. Membre du FC Bischwiller depuis 1919, licencié junior puis senior jusqu'en 1937, il était titulaire de l'équipe qui remporta le championnat des réserves en 1935. Mais dès 1931 il avait été nommé vice-président et, un an après, Président du FCB. Il assuma cette présidence jusqu'en 1940. Se passionnant très jeune pour l'organisation générale du football, Jacques Lambling fut élu Président de la Lafa en 1935 en remplacement de Georges Lévy. Il fut alors le plus jeune des présidents des Ligues régionales françaises. En 1940, les Allemands écartèrent naturellement le patriote Jacques Lambling de la présidence de son club ainsi que de la Ligue. Fait prisonnier, il reprit l'uniforme en 1944 pour participer à la Campagne d'Allemagne. A la Libération, il reprit les deux fonctions d'avant-guerre. Pourtant, devant la charge écrasante que constitue la direction de la Ligue, il abandonna la présidence du FCB en 1947. A la Ligue, il est réélu tous les trois ans à l'unanimité. La dernière élection, au mois de juin 1955, ne fut pas moins triomphale que la précédente. C'est dire l'estime et la sympathie qui le lie à tous les dirigeants des clubs alsaciens qui apprécient depuis vingt ans ses qualités de droiture, son esprit de dévouement et sa grande compétence ».

---

80 - Sport-Est du 29 janvier 1954 : « Aimé Gissy est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur » par Jacques Lambling

81 - Sport-Est du 29 août 1955

Le troisième grand dirigeant de la période est le Mulhousien Gaston Hecky. Président de la CF68 depuis 1945, les mérites de M. Hecky sont nombreux. Le plus évident est celui d'avoir su forger au sein de la Commission Départementale du Haut-Rhin un véritable esprit d'équipe et de camaraderie sportive. «C'est la présence de dirigeants comme M. Gaston Hecky qui assurent la bonne marche de cette gigantesque entreprise qu'est la Lafa, entreprise menée bénévolement par des dirigeants entreprenants et sincèrement attachés au football. C'est depuis la Libération que M. Hecky est Président de la CD du Haut-Rhin. En vérité, il la personnifie car il a su imposer très vite sa puissante personnalité où la jovialité et la simplicité le disputent à l'autoritaire. La franchise de son caractère, la sincérité de ses sentiments, la fidélité de son dévouement sont les qualités naturelles du patron du football haut-rhinois, par ailleurs directeur d'une importante industrie mulhousienne»[82].

Telle est donc l'œuvre colossale de la Lafa et tels sont donc les hommes qui l'ont réalisée. Mais le football amateur alsacien n'est pas seul à connaître de beaux succès. Le football professionnel, lui aussi, a le vent en poupe avec l'arrivée des SR Colmar en Division Nationale et en demi-finale de la Coupe de France et avec le Racing, auteur d'une très grande saison 1946/1947 (3e en championnat et Finaliste de la Coupe de France) et la consécration de 1951 avec la première victoire de l'Alsace en Coupe de France.

le Conseil de la Ligue vers 1950

AG 1949 de la Lafa, suivie d'un dépôt de gerbe au Monument aux Morts, Place de la République à Strasbourg en présence de M. Emmanuel Gambardella, Président de la FFF, à la droite du Président Jacques Lambling

82-- Sport-Est du 29 février 1952 fait une présentation de Gaston Hecky à l'occasion de son 50e anniversaire. A noter qu'il est à la tête d'une affaire familiale spécialisée dans l'installation sanitaire

CHAPITRE 11

Racing Club de Strasbourg et Sports Réunis de Colmar : de beaux succès chez les professionnels

A la reprise de la seconde saison de l'après-guerre, le 18 août 1946, il ne reste que deux clubs professionnels en Alsace : le Racing Club de Strasbourg et les Sports Réunis de Colmar. Pour les joueurs professionnels aussi, la guerre a été une cassure : nombreux sont ceux d'avant 1939 ayant raccroché les crampons et si une nouvelle génération est entrain d'arriver, tous vivent encore avec leur passé pas très lointain de prisonniers, de libérateurs ou de « footballeurs du régime de Vichy » pour ceux qui ont connu l'Occupation ; d'incorporés de force, de réfractaires, de libérateurs parfois aussi, pour les Alsaciens et les Mosellans qui ont subi l'Annexion. Avec une victoire en Coup de France, une finale et une demi-finale de Coupe de France, les deux clubs alsaciens, qui évoluent ensemble en Division 1 professionnelle lors de la saison 1948/1949, signent une page unique du football professionnel alsacien. Comment les deux clubs ont-ils été reconstruits ? Comment fonctionne un club professionnel vers 1950 ? Que représentent ces beaux succès pour l'Alsace ? Concernant les tout grands joueurs, une nouvelle génération de joueurs alsaciens arrive-t-elle à relayer les Internationaux de l'avant-guerre ?

I- Saison 1946/1947 : le Racing en Finale de la Coupe de France et 2ème du Championnat

Contrairement à la saison 1945/1946 pour laquelle les trois équipes professionnelles alsaciennes ont été constituées avec précipitation et avec les moyens du bord, celle de 1946/1947 a pu être préparée à l'avance. Le temps est revenu où les performances et les résultats l'emportent sur le seul fait d'être présent chez les professionnels, la preuve est donnée par un recrutement qui dépasse à nouveau les frontières régionales ou hexagonales.

Le Racing fait venir les défenseurs Joseph Plesiak, ex-FCM et Girondins de Bordeaux, Gaby Braun, ex-Red Star de Paris et FC Metz, Alfred Rodriguez du FC Sochaux, Marcel Gaillard de l'US Nanterre, Ange Marras de l'Olympique d'Ajaccio, appelé à être la doublure de Lergenmuller, et les attaquants François Nyers - le frère d'Etienne, attaquant vedette du Stade Français, des Hongrois arrivés en France après 1918 et nés à Forbach - Alex Vanags, International Letton de football et basket, né à Riga, en provenance de Dantzig où il a été déplacé par les Allemands dans le cadre de l'avancée des troupes russes, et Charles Heiné, le talentueux inter des SR Colmar. Deux figures historiques du Racing des années de guerre quittent le club : Paul Guebhardt part au RC Paris où il fréquentera Jordan, Bongiorni, Vaast, Moreel, etc. et Edouard Gardon au FC Strasbourg 06. Le Mulhousien Pierre Lauer opte pour les SR Colmar, François Husser rejoint également le camp des amateurs à l'ASS et Charles Mathé signe, en cours de saison, à Besançon. Joly repart à Antibes mais reviendra rapidement à Strasbourg, dans les rangs des amateurs du FC Strasbourg 06.

Les Sports Réunis de Colmar reçoivent le renfort de deux Racingmen : l'ailier gauche Pierre Lauer et le gardien de but Charles Hoffmann, revenu au Racing une fois la guerre terminée mais apparemment plus en odeur de sainteté du côté de la Meinau puisqu'en 1945/1946 les buts de l'équipe professionnelle sont gardés par Lergenmuller et ceux de l'équipe amateur par Sola. A Colmar, Charles Emmenegger arrête sa carrière professionnelle et revient au FC Colmar son club formateur, Othmann et Sanchez quittent également le club de Joseph Lehmann. Par contre Boudjemaa, le talentueux attaquant tunisien d'avant-guerre est de retour, de même qu'arrive Jean Marjewski, un troisième joueur de Carvin, après Wawryniak et Kriske. Lesueur, Poirot et Chauveau, trois néo-professionnels, font leurs débuts dans la formation colmarienne. L'équipe de l'entraîneur Charles Nicolas subit encore quelques changements en cours des matchs aller. Ainsi sont encore engagés avant fin 1947, Paul Lafont du RC Vichy qui vient de renoncer au professionnalisme, l'avant-centre Paul Gevaudan et le gardien Charles Créteur, tous les deux en provenance du RC Lens. Créteur a fait toutes ses armes au club artésien, tandis que Gévaudan n'y a fait qu'un passage furtif étant au Nîmes Olympique en 1944/1945 et au Stade Clermontois en 1945/1946. Marcel Frey signe à Nancy et deux autres figures historiques du club, les anciens Losc, Jean Cléau et Gérard Wozniak, arrêtent leur carrière professionnelle non sans avoir disputé chacun encore l'un ou l'autre matchs du cycle aller.

Les SR Colmar 1946/1947 -
debout au dernier rang : ?, Gevaudan, Créteur, Hoffmann, Fischer et Ruhland, dirigeants -
rang du milieu : Demuth, Lafont, Poirot, Wawryniak, Marjewski, Kryske, Segaux -
accroupis : Ch. Nicolas (entraîneur), Battistella, Linkenheld, Zopp, Emmenegger J., Lauer, Deckert

Strasbourgeois et Colmariens font un début de saison tonitruant. Quatre matchs et quatre victoires pour le Racing, deux victoires et deux matchs nuls pour les SRC. Mi septembre, le Racing est seul premier et les SRC partagent la même position, une division en-dessous, avec Amiens et Lyon. Une situation que l'Alsace n'a jamais connue ! Les joueurs de Veinante connaissent leur première défaite à la 9e journée, à Nancy sur le score de 1-0. Du coup, Roubaix s'empare de la place de leader mais Strabourg, Reims et Lille ne sont qu'à un point. Colmar, par contre, perd plusieurs places au fil des rencontres, reculant jusqu'en milieu de tableau. A la fin des matchs aller, le Racing est second à deux points de Roubaix et Colmar revient à la 6e place, loin du leader à Sochaux mais à portée du second et du troisième, Nantes et Besançon, qui ne sont qu'à 3 et 2 points.

En 32e de finale de la Coupe de France, le Racing accable Besançon (5-0) à Colmar, tandis que les hommes de Charles Nicolas ont plus de difficultés (2-1) pour se défaire, à Metz, de Busigny, un club de PH de la Ligue du Nord. En 16e de finale, Strasbourg écarte Troyes, au milieu de tableau en Division 2, (3-1) à Reims. Les SRC tombent 4-1, à Lyon, contre l'Olympique de Marseille, suite « à une inconcevable défaillance de Créteur en fin de partie »[1]. Pour les joueurs de Charles Nicolas, tous les efforts sont désormais concentrés sur le championnat et une toujours possible montée en Division Nationale. Quant au Racing, il joue sur les deux tableaux, Coupe et Championnat. Le 9 février, les Racingmen reviennent à un point des deux leaders, Reims et Roubaix, et sont à égalité avec Lille. « Bien malin qui pourrait dire à qui va aller le titre de Champion » écrit « France-Football » en première page de son édition du 13 février 1947, d'autant plus qu'un 5e prétendant s'est mêlé à la lutte finale : le Stade Français.

Alors que l'on annonce « un gros risque » pour le Racing en 8e de finale de la Coupe de France contre une AS Cannes positionnée dans le premiers tiers du classement de la Division Nationale, les Strasbourgeois ne font qu'une bouchée des Azuréens au stade Vélodrome de Marseille : 5-0 ! Le dimanche suivant, le Racing perd à Roubaix contre le premier sur le score de 2-0. Reims et Roubaix creusent l'écart avec 3 points d'avance sur le trio Lille, Strasbourg et le Stade Français.

1- Sport-Est du 7 février 1947, page 3 « L'élimination de Colmar en Coupe »

Le Stade se dresse également sur le chemin des Strasbourgeois en Coupe de France : Stade-Français - Racing Club de Strasbourg est l'affiche des Quarts de finale. Le stade de Colombes est retenu pour l'évènement, un choix ne fait pas l'affaire des Strasbourgeois puisque les Stadistes jouent quasiment à domicile. Cependant, le Racing l'emporte sur une équipe dont les points forts sont les Internationaux Grillon, Hon, Ben-Barek et l'ailier gauche Etienne Nyers, le frère du Strasbourgeois qui lui n'est pas sur la pelouse. En effet, Veinante lui préfère Heckel, buteur régulier depuis les 32e de finale. Une fois de plus, le choix de l'entraîneur strasbourgeois s'avère juste, l'ancien joueur de La Walck qualifiant le Racing à la 84e minute. « Nos avants jouèrent avec mordant. Heckel par sa puissance, Heine par sa vitesse, Rolland par ses déplacements capricieux, Woehl par sa distribution judicieuse et surtout Heisserer par ses passes offensives, sa maturité et sa science du football, ont été les artisans de cette victoire » écrit « Sport-Est » le lendemain sans occulter les mérites de Gomez, Pascual et Mateo qui ont neutralisé l'aile gauche stadiste Ben-Barek/ Nyers.

Début avril, le Racing est donc qualifié pour les demi-finales de la Coupe de France et toujours en course pour le titre. A trois journées de la fin du championnat (le dimanche 20 avril), Reims rejoint Roubaix en tête du classement et le duo de poursuivants formé de Strasbourg et de Lille n'est qu'à deux points ! Le Losc et le Racing se battent toujours sur deux fronts. Le 27 avril en demi-finale, les Strasbourgeois sont opposés à l'AS Angoulême, club de Division 2 en course pour la montée en Division Nationale et qui a créé l'énorme surprise d'éliminer Reims. Les Lillois rencontrent les Girondins de Bordeaux qui eux se battent pour le maintien en Division Nationale. 3-0 pour Lille, 6-0 pour Strasbourg, les deux prétendants au titre ne font pas de détail à Colombes et à Marseille. A Paris, il n'y a eu que « 15 minutes de passion. Est-ce la faute des Charentais ? Non, car ils ont été dépassés par les évènements. Ils ont rapidement subi la loi du plus fort » écrit « France-Football ».

Strasbourgeois et Lillois seront donc opposés en finale fixée depuis longtemps au dimanche 11 mai, de même que le calendrier du championnat prévoit, pour le jeudi 8 mai, la 35e des 38 journées. Strasbourg et Lille font le sacrifice de cette dernière épreuve, alignant contre Bordeaux et Paris des « équipes mixtes ». Lille perd 1-0 contre le RC Paris, Strasbourg sur le même score contre les Girondins avec une équipe formée de Marras ; Montigel, Gaillard ; Krug, Gerber, Plesiak ; Gardon, Heintz, P. Waechter, Lauer, Nyers. Le « Groupement des clubs autorisés » avait bien tenté de changer la date de cette 35e journée de championnat mais n'y est finalement pas parvenu. Strasbourg (avec huit amateurs) et Lille (avec trois joueurs seulement évoluant habituellement en équipe professionnelle) sont sanctionnés pour avoir tronqué le cours normal du championnat. Concernant le Racing, le Groupement décide, le 12 mai, « que son match contre Bordeaux a été disputé dans des conditions irrégulières et inacceptables et doit de ce fait être rejoué à la date du mercredi 20 mai ; que, quels que soient les résultats acquis au cours des matchs lui restant à disputer le titre de champion ne pourra pas lui être décerné ; que dans le cas où il ne disputerait pas l'un de ces quelques matchs qui seront spécialement suivis par des délégués désignés à cet effet, il serait classé dernier et subirait de ce fait toutes les conséquences de ce classement »[2]. Le match contre Bordeaux est rejoué. Strasbourg l'emporte 5-2 et les Girondins sont relégués en Division 2. Dans le premier cas, ils ne l'étaient pas.

Pour Strasbourg et Lille, il n'y a aucune autre intention que de ménager les forces pour la Finale. « Personne ne peut leur reprocher de préférer gagner la Coupe que le Championnat » écrit Maurice Pfefferkorn dans « France-Football » du 15 mai. « En pleine passion, émotion et nervosité dominant les deux dernières journées du Championnat »[3], se déroule la Coupe de France 1947. Elle oppose deux ténors de la saison en cours, le Losc ayant l'indéniable avantage psychologique d'être Champion de France sortant et tenant de la Coupe de France, en somme « l'équipe de 1946 » avec ce double succès. De plus, au cours de l'actuelle saison, les Lillois ont pris trois sur quatre points aux Strasbourgeois, faisant match nul 2-2 dans le Nord et gagnant 1-2 à la Meinau. Néanmoins, jouant dans sa composition idéale - Lang l'a emporté, depuis longtemps, sur Plésiak, Vanags, revenu de blessure, est préféré à Gomez, et les nombreux buts inscrits par Heckel depuis les 32e de finale ne laissent aucune chance à Nyers d'être titulaire - le Racing est capable de battre Lille. « C'est la disposition nerveuse des joueurs qui déterminera seul le sort du match » écrit Aimé Gissy dans « Sport-Est » du 9 mai et Marcel Laugel, dans une formule prémonitoire, ne manque pas d'ajouter que « le début du match sera probablement pénible pour les Alsaciens ».

La Finale 1947 se déroule à guichets fermés. « En moins d'un jour 40.000 billets ont été vendus à Paris et cette vente a créé des incidents regrettables en plein Boulevard de la Madeleine. 20.000 autres billets ont été absorbés par la province, dont plus de 5.000 par Strasbourg et le Bas-Rhin » mentionne encore Gissy dans sa présentation de l'évènement.

Un but en début de chaque mi-temps - le premier après 45 secondes - et c'en est terminé du rêve alsacien de ramener la Coupe à Strasbourg. Lille l'emporte 2-0. L'Alsace reconnaît la supériorité nordiste mais dissèque tout de même les raisons de la défaite. « Peut-on contester la victoire lilloise et la régularité de cette finale » s'interroge Marcel Laugel[4]. Et de répondre : « Certainement non. Nous démontrerons plus loin que les Lillois étaient dans plusieurs domaines supérieurs aux Alsaciens et que l'arbitrage de M. Tranchon fut fort régulier. Et cependant nous soutiendrons que

2 - France-Football du 15 mai 1947, dernière page - « Groupement des clubs autorisés »

3 - France-Football du 15 mai 1947 - page de couverture

4 - Sport-Est du 12 mai 1947 - « Les raisons de la défaite »

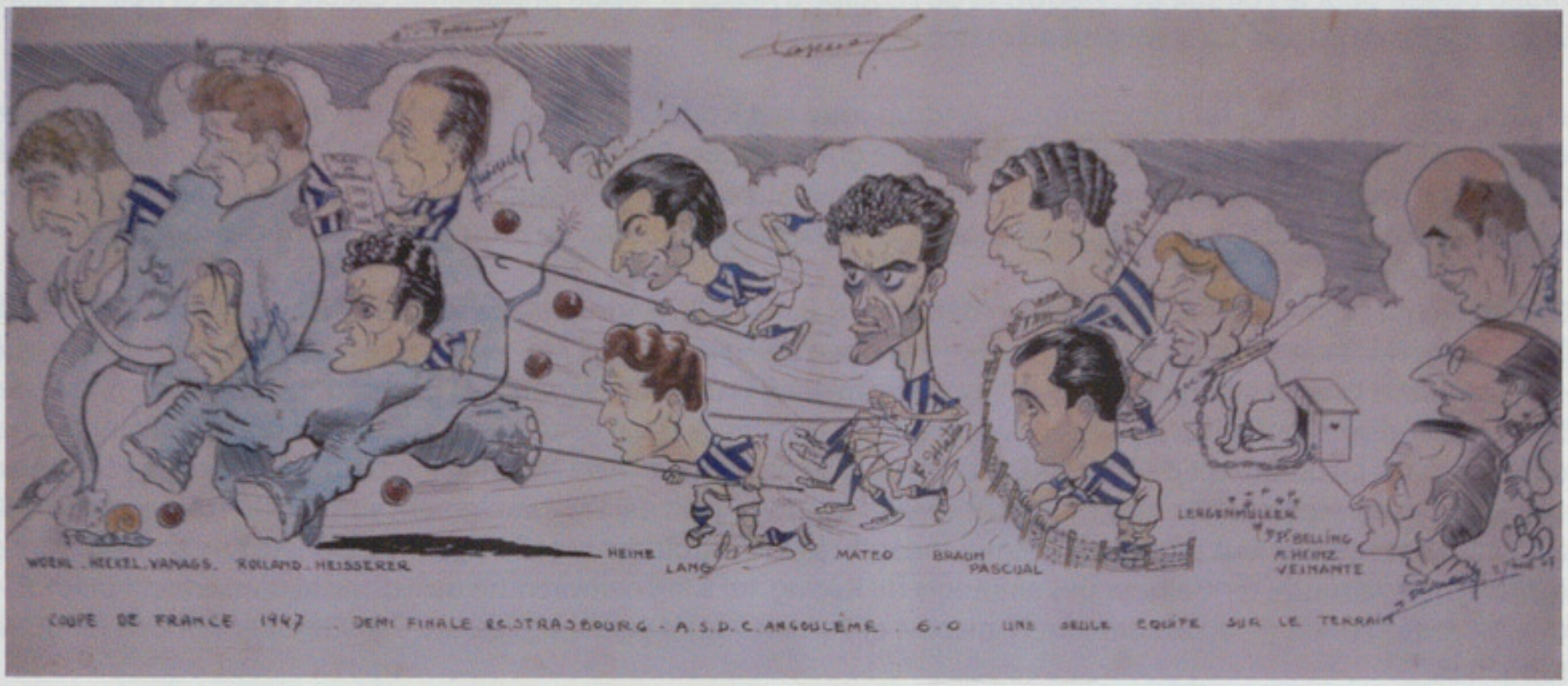
Strasbourg aurait pu parfaitement gagner ce match et que celui-ci a été probablement perdu par une décision non irrégulière, ni incorrecte, mais bien sévère de M. Tranchon. Les Strasbourgeois avaient commencé le match dans un état de nervosité extrême. Dès le coup d'envoi, plusieurs joueurs s'affolèrent. Sur une rentrée en touche un joueur strasbourgeois chargea un Lillois, peut-être d'une façon non amicale, mais fort régulière pourtant. L'arbitre qui avait la consigne d'être très sévère siffla un coup franc. Coup franc qu'il n'aurait pas sifflé dans un match ordinaire ou en fin de finale. Ce coup franc fut dégagé mais la balle échoua à Lechantre dont le centre est repris et transformé en but. Ce but à la 45e seconde énerva davantage encore les Strasbourgeois qui faillirent encaisser un deuxième but dans les minutes suivantes à deux reprises. Si Strasbourg avait bénéficié d'un but dans les mêmes conditions, le Racing aurait très probablement gagné. Par la suite, Strasbourg se retrouva mieux, n'eut cependant pas les nerfs et le calme pour construire son jeu habituel. On dira aussi que le facteur chance fut du côté lillois. Heisserer, deux fois très bien placé pour marquer, tira deux fois sur le gardien. Nous pouvons donc dire en conclusion que Strasbourg a été régulièrement battu par une équipe qui réussit à pratiquer son meilleur jeu de la saison au bon moment, alors que le Racing, malgré un courage admirable et une bonne disposition physique des joueurs, est resté bien en-dessous de sa valeur et de ses bonnes productions ».

Cette fin de saison palpitante du Racing, le fait, en outre, que quatre Strasbourgeois soient en Equipe de France (Heisserer, Heiné, Pascual et Rolland), relègue au second rang le parcours, pourtant remarquable, des SRC. Les Colmariens terminent une longue saison de 42 matchs à une excellente 6e place, une position qui les fait rentrer dans le lot des équipes d'expérience de la Division 2 et qui leur permet de nourrir des ambitions plus fortes encore pour l'avenir.

Poignée de main entre Heisserer et Bigot, les deux capitaines

Présentation de l'équipe du Racing par Oscar Heisserer au Président de la République Vincent Auriol

Les Finalistes :
debout : Lergenmuller, Braun, Heine, Mateo, Lang, Pascual -
accroupis : Heckel, Heisserer, Woehl, Vanags, Rolland



II- Saison 1947/1948 : Demi-finale de la Coupe de France et montée en Division Nationale pour les SR Colmar

A Colmar et à Strasbourg, les mouvements de joueurs sont plus nombreux qu'ailleurs, une situation que « France-Football » attribue au peu de disponibilités financières des clubs pour payer des transferts devenus trop élevés. Le Racing se séparent de ses réservistes : Ange Marras va à Sochaux, Charles Mathé à Besançon, Pierre Lauer signe à Lyon, Joseph Plésiak rejoint les amateurs de Flers, Gaby Braun, qui n'a pas justifié les espoirs placés en lui, retourne à Metz. Plus surprenants sont les départs de Vanags, Gomez et de l'entraîneur Veinante. Ils optent pour Le Havre, Nice et le RC Bruxelles. Kai Andrup - International danois avant de connaître son heure de gloire au Stade Français au début des années 1930, puis entraîneur de l'AS Troyes, « engagé volontaire pour la France, fait prisonnier dans les stalags allemands jusqu'en 1942, puis entraîneur d'Auxerre jusqu'à la fin de la guerre » - arrive du FC Nancy, qu'il a sauvé de la relégation en seconde division, pour succèder à Emile Veinante[5]. Il bénéficie du renfort de Libar, 30 fois International luxembourgeois sous les couleurs du Stade Dudelange, du défenseur Mindonnet (ex-Reims et Red Star), de Suprina, l'avant-centre de Lyon, et l'on pense pouvoir s'appuyer sur des amateurs formés au club comme les gardiens Remetter et Schaeffer et le défenseur Krug ou recrutés dans la proche région comme Haan aux Pierrots et Gangloff à Bischwiller.

Aux SRC, les arrivées sont égales en nombre aux départs. Des titulaires de la saison écoulée sont à signaler les départs de Gevaudan, Boudjemaa et Jean Emmenegger. Ce dernier, figure historique du club, opte pour la Suisse. Robert Segaux arrête sa carrière professionnelle et démarre une carrière d'entraîneur à Clamecy. Fernand Voisam-

5 - Sport-Est du 4 août 1947

bert et Camille Teissonnier sont recrutés au FC Nancy, Alfred Gérard à Lyon, Joseph Strozyk à Amiens et l'Argentin Jordan à Rennes. Ce dernier repart assez rapidement au Mans, Voisambert quitte également très vite Colmar, remplacé avantageusement par l'Autrichien Jerusalem, qui arrive fin novembre du CO Roubaix/Tourcoing, le Champion de France 1946/1947. Marié à une Colmarienne, Camille Jerusalem n'est pas inconnu à Colmar puisqu'il a porté le maillot des SRC durant la guerre. Il a un extraordinaire passé de footballeur derrière lui : International autrichien, vainqueur de la Mitropa Cup, en 1936, avec l'Austria de Vienne contre le Slavia de Prague (a marqué le but de la victoire), partenaire du grand Mathias Sindelar dans l'attaque de l'équipe d'Autriche et dans celle de l'Austria.

Au Racing, le match de préparation de la nouvelle saison contre le CA Paris, début août, est révélateur des chances que l'on veut donner aux jeunes. Si l'attaque - Heckel, Heisserer, Woehl, Libar, Nyers - qui joue en première mi-temps pourrait être l'attaque type pour la saison 1947/1948, on fait, cependant, rentrer en seconde mi-temps deux amateurs : Robert Gangloff et Edmond Haan. Dans les buts, Lucien Schaeffer démarre la rencontre et c'est François Remetter qui prend place entre les poteaux en seconde mi-temps. « Des nouveaux joueurs, c'est incontestablement le jeune Remetter dans les buts qui a fait la meilleure impression » écrit « Sport-Est » le 8 août 1947. Toujours en match préparatoire, le 10 août contre le FCM, Schaeffer (20 ans) et Remetter (19 ans) cèdent leur place à Marcel Lergenmuller. Gangloff et Haan entrent une nouvelle fois en jeu en seconde période. Trois buts de Heisserer, un but de Nyers, un autre de Haan, et le Racing l'emporte à Bourtzwiller. Premier but donc d'Edmond Haan pour le Racing, grand buteur pour le compte des Pierrots et de l'Equipe d'Alsace la saison précédente. Encore « petit et frêle », selon le journaliste de « Sport-Est », présent au match.

A Alès, pour l'ouverture du championnat, Andrup joue la sécurité avec une composition d'équipe ultra classique dans laquelle apparaît pourtant un inconnu pour le grand public : Raymond Krug, préféré à l'arrière gauche à Marcel Gaillard. Le Racing - Lergenmuller ; Pascual, Krug ; Heiné, Matéo, Lang ; Rolland, Heisserer, Woehl, Libar, Nyers - l'emporte 2-0 dans le Gard. L'arrivée de Mindonnet à la troisième journée fait de Krug et de Gaillard des remplaçants.

Lors de la quatrième journée, à domicile contre le RC Paris (1-2). Andrup lance un deuxième jeune dans le grand bain : Edmond Haan au poste d'inter-gauche, à la place de Heisserer qui rediscute les termes de son contrat et qui est laissé sur la touche tant qu'un accord n'est pas formalisé. En quelques semaines Edmond Haan vient de passer de la PH à la Division Nationale. Heisserer revient contre Metz mais Haan reste dans l'équipe, au poste d'ailier gauche qu'il a conquis au détriment de Nyers. « Excellente partie de Haan » à Metz où le Racing perd 4-1, 2-2 contre Sochaux « avec un grand espoir à l'aile gauche, le jeune Haan qui nous avait déjà favorablement surpris à Metz »[6], victoire 0-3 à Toulouse et premier but officiel en championnat du jeune espoir qui est allé signer aux « Pierrots » en 1945 parce qu'Albert Freyermuth, l'entraîneur des amateurs du Racing, lui a fait comprendre qu'il dispose d'un effectif pléthorique. Le Racing remonte au classement (7 matchs et 7 points) mais perd sur blessure Camille Libar pour de longues semaines.

Un troisième amateur débute dans la foulée des deux premiers : Robert Gangloff (ex Oberschaeffolsheim et FC Bischwiller, club de PH également) contre l'Olympique de Marseille le 12 octobre 1947. Libar hospitalisé, les dirigeants strasbourgeois recrutent Suprina, l'avant-centre du RC Paris mais qui appartient à Lyon et que le « Lyon Olympique et Universitaire » a placé sur la liste des transferts. « Finesse du dribble, puissance et précipitation dans les tirs, excellent jeu de tête, distribution impeccable et un sens inné du démarquage » telles sont les qualités du nouveau venu que « Sport-Est » se plait à relever à l'issue de son second match contre Cannes. Heine et Woehl indisponibles, Gaillard et Nyers retouvent leur place.

Le 3 janvier 1948 contre Montpellier en 32e de finale de la Coupe de France, Lucien Schaeffer joue son premier match avec les professionnels. A tout juste vingt ans, le remplaçant de Lergenmuller sort de l'équipe des Juniors du Racing, après avoir fait ses débuts à Eschau, son village natal. Le Racing perd 2-1 au Parc des Princes contre une équipe montpelliéraine qui occupe une place de milieu de tableau en Division Nationale. Schaeffer garde encore les buts strasbourgeois contre Roubaix en janvier, puis est rappelé contre Marseille en mars. Cette dernière prestation lui vaut de rester dans l'équipe jusqu'à la fin du championnat et de se faire remarquer pour l'Equipe de France amateurs et finalement être retenu pour les JO et accompagner à Londres ses coéquipiers Krug et Heckel.

Outre l'incorporation de ces quatre éléments d'avenir, la satisfaction de la saison est la belle 6e place obtenue derrière Marseille (Champion), Lille, Reims, Saint-Etienne et le Stade Français par une équipe toujours animée par le duo Heisserer - Mateo. Un bon classement réalisé grâce à une excellente défense (la 4e) et une attaque qui n'est devancée que par celle de Marseille et d'un petit but uniquement. Les hommes du Directeur sportif Joseph Heintz et de l'entraîneur Kai Andrup ont scoré à 82 reprises. Les réalisateurs ont pour nom : Rolland (17), Woehl (14), Suprina (10), Mateo et Nyers (9), Haan (7), Heisserer (5), Heckel (3), Heiné (3), Lang, P. Waechter et Libar (1) et 3 buts des adversaires contre leur camp.

6 - Sport-Est des 19, 22 et 29 septembre 1947

La photo officielle de la saison :
debout : Andrup (entraîneur), Heine, Mateo, Lang, Lergenmuller, Gaillard, Pascual, Mindonnet -
accroupis : Heckel, Rolland, Heisserer, Woehl, Libar, Nyers

Debout : Andrup (entraîneur), Lergenmuller, Heine, Mateo, Lang, Krug, Pascual -
accroupis : Rolland, Heisserer, Woehl, Libar, Nyers

Debout : Heine, Mateo, Lang, Pascual, Schaeffer, Mindonnet -
accroupis : Heckel, Heisserer, Suprina, Woehl, Rolland

Segundo Pascual (capitaine), 1er tout à gauche
et Charles Heine (4ème en partant de la gauche) en Equipe de France B

Oscar Heisserer (capitaine), 1er tout à gauche
et Charles Heine (7ème en partant de la gauche)
en Equipe de France A contre la Belgique en 1947

France-Angleterre 1946 : toss entre les deux capitaines,
Tom Lawton et Oscar Heisserer

Pour les SR Colmar, cette saison 1947/1948 est celle de la consécration après les places d'honneur obtenues en 1945/1946 et 1946/1947. Vraisemblablement la plus grande saison du club si l'on additionne les performances réalisées tant en coupe qu'en championnat.

En ouverture de saison, les Colmariens s'inclinent 3-0 au Havre mais se reprennent en disposant, à Saint-Ouen, du CA Paris 2-1. L'équipe joue dans sa composition idéale: Hoffmann; Demuth, Linkenheld; Teissonnier, Wawryniak, Deckert; Battistella, Zopp, Gérard, Marjewski, Kryske. Deux contre performances à domicile (1-1 contre Lens et une défaite 1-2 contre Nice), sans le meneur de jeu Marjewski remplacé par Lafont, et les hommes de Nicolas rentrent dans le rang. Le Havre et Nice caracollent en tête de classement avec 8 points en 4 matchs. Deux victoires consécutives à Angers (1-3) et contre Amiens (1-0) avec Créteur qui supplée pour quelque temps Hoffmann blessé, 2-2 à Troyes et une victoire (2-0) à domicile contre Nîmes, remettent les Colmariens en course pour leur but avoué, la montée. Deux buts de Lafont, contre Bordeaux (2-1) à la 11e journée, les placent en 5e position à deux points du second, Fin novembre, Camille Jerusalem, International autrichien, en dernier lieu à Roubaix, rejoint les «Vert et Blanc». Un renfort décisif pour le tandem Lehmann/Nicolas. A la fin des matchs aller (19e journée), les Colmariens sont 3èmes derrière Nice, Lens et à égalité avec Le Havre, mais seuls les deux premiers accèderont à l'étage supérieur.

La question est de savoir s'ils pourront tenir le rythme actuel surtout qu'ils sont qualifiés pour les 16e de finale de la Coupe de France après avoir battu 4-0 les amateurs de Pontarlier et les professionnels d'Amiens 1-0 (but de Joseph Deckert) à Saint-Ouen. Fin janvier 1948, les joueurs de Charles Nicolas ramènent le match nul de Lens, un autre prétendant à la montée. A part Nice, le leader, les SRC recevront les huit premiers du classement, une situation très favorable. Les victoires appellent les victoires: en 16e de finale de la Coupe à Valenciennes, Créteur; Demuth, Linkenheld; Teissonnier, Wawryniak, Deckert; Battistella, Jerusalem, Zopp, Marjewski, Kryske ne font qu'une bouchée de Rouen (6-1 - 3 buts de Kryske, Zopp, Marjewski et Battistella), invaincu en Division 2 depuis trois mois. En championnat, la course en avant se poursuit: victoire à domicile devant le CA Paris (1-0), contre Angers (4-1), les Colmariens sont seconds au soir de la 22e journée. Nice (37 points) est hors de portée des poursuivants qui sont Colmar et Le Havre (30), Rouen (28), Lens et Valenciennes (27). A Nice, contre les ex-colmarien et strasbourgeois Marcel Frey et Esteban Gomez, les SRC s'inclinent 4-0 et sont rejoints par Rouen. Trois équipes (Colmar, Le Havre, Rouen) totalisent, à présent, 30 points et les Normands ont un match en retard sur leurs deux adversaires directs. C'est dans ce contexte de suspense que se présente le match de 8e de finale de la Coupe de France à Lyon contre Gueugnon, le leader de la DH de Bourgogne et grand nom du football amateur français. Les professionnels l'emportent 3-0 avec un Kriske étincelant. A Amiens le 7 mars, les SRC l'emportent pour la 3e fois cette saison sur les locaux 0-2 (buts de Kriske et Battistella), une excellente affaire pour eux, tous leurs adversaires directs étant défaits. Le match SRC - Le Havre, décisif pour l'obtention de la place de dauphin, constitue l'évènement de la fin de saison à Colmar. Ruminsky arrête toutes les tentatives locales et les Normands l'emportent 0-1, devant 7.000 spectateurs décus (nouveau record d'affluence au Stade des Francs). Rouen, Le Havre (avec un match en moins) et les SRC sont toujours à égalité à la seconde place mais le danger venant de Lens et Valenciennes s'éloigne.

Le 21 mars 1948, en Quart de finale de la Coupe de France, «toute l'Alsace est avec Colmar». L'adversaire est Bordeaux, 7e en Division 2, battu en championnat 2-1 à Colmar, à présent à trois points derrière les SRC. Devant 20.000 spectateurs (une affluence que les joueurs colmariens n'ont jamais connue) au Parc des Princes, les Alsaciens l'emportent 1-0, sur un but de Marjewski à la 75e minute à la suite d'un centre de Gérard. Pour la 4e fois (après le FCM en 1927 et le Racing en 1937 et 1947), un club alsacien atteint les demi finales de l'épreuve reine du football français. En championnat, en faisant match nul à Nantes, les Colmariens perdent un point précieux sur Le Havre. Désormais, le HAC compte trois points d'avance sur les SRC et Rouen, et à 12 journées de la fin, Lyon, Bordeaux et Lens n'ont pas dit leur dernier mot. Comme avec Amiens, les SRC l'emportent pour la 3e fois de la saison contre les Girondins: deux réalisations du duo de buteurs Battistella/Kryske permettent de recoller au leader Le Havre, battu à Béziers. A la 30e journée (Hoffmann est de retour dans les buts), les SRC reprennent la seconde place (39 points) avec Rouen, Le Havre, avec 37 points, a perdu du terrain. Nous sommes à huit jours des demi-finales de la Coupe de France qui opposent le 18 avril, Lille à Nancy et Colmar à Lens.

Aura-t-on une finale nordiste ou alsaco-lorraine? Aucune hypothèse n'est à écarter. Pour la demi-finale Colmar - Lens, qui se déroule au stade Gerland à Lyon, ce sont les «Gueules noires» qui sont donnés favoris par la presse, bien que Colmar ait fait match nul 2-2 en terre nordiste et que Lens soit derrière Colmar au classement. Marcel Laugel n'est pas loin de partager cet avis. Voici ce qu'il écrit dans «Sport-Est» la veille du match: «Lens a les faveurs des pronostics. L'équipe de Stanis a éliminé Saint-Etienne, Rennes et le Stade Français. Quand on réussit contre des clubs aussi redoutables, on devrait pouvoir prendre le meilleur sur Colmar. Mais Colmar connaît mieux son adversaire que ne l'ont connu les trois clubs de la Division Nationale. Colmar connaît bien Stanis et Siklo et la nouvelle vedette Mankowski. Les défenseurs haut-rhinois savent parfaitement que leur premier devoir est de ne pas lâcher ces dangereux réalisateurs d'une semelle. C'est dimanche que les Colmariens joueront leur plus important match de la saison. Qu'ils se dépensent, sans compter, afin d'assurer à l'Alsace sa présence à la finale du 9 mai». Pas seulement le plus important match de la saison mais tout simplement le plus important match de toute l'histoire des SRC!

« Jamais battu par les Nordistes et mieux placé qu'eux en championnat, Colmar peut éliminer Lens mais le vainqueur de Saint-Etienne et du Stade Français peut aussi bien « tomber » les Alsaciens » titre le journal « L'Alsace ». A 24 heures de la rencontre, Charles Nicolas ne sait toujours pas quelle équipe aligner, Marjewski et Wawryniak n'étant pas à 100% de leurs moyens. « Marjewski pourrait être remplacé par Gérard. La ligne d'attaque perdrait évidemment un peu de sa pénétration mais le handicap serait limité. Pour Wawryniak, la chose est plus grave car son absence affecterait toute la défense qui devrait être modifiée du tout au tout » continue le journal haut-rhinois. Finalement, Marjewski ne joue pas mais Wawryniak est sur le terrain. Nicolas aligne : Créteur ; Demuth, Linkenheld ; Teissonnier, Wawryniak, Deckert ; Battistella, Zopp, Gérard, Jerusalem, Kryske. Un contexte psychologique, par ailleurs, très spécial pour les trois nordistes : Kryske et Wawryniak originaires du pays lensois, plus encore pour Créteur qui joue contre ses anciens coéquipiers.

Si la Finale de 1947 entre le Strasbourg et Lille avait démarré dans les plus mauvaises conditions possibles pour l'Alsace, cette demi-finale Lens - Colmar débute dans des conditions apocalytiques[7] : un premier but lensois à la 1ère minute sur une intervention malheureuse de Wawryniak et une seconde réalisation deux minutes plus tard « sur une erreur impardonnable de Créteur », Wawryniak insuffisamment rétabli et qui devra s'exiler l'aile gauche en seconde mi-temps et Créteur qui réalise ce jour le plus mauvais match de sa carrière colmarienne, « un match catastrophique » selon « Sport-Est ». Malgré cela, les Colmariens tentent tout pour revenir au score « mais sont poursuivis par une malchance peu commune. Cinq fois on crut le ballon au fond des filets lensois et chaque fois un pied, une épaule, une tête le renvoyèrent ». En pleine domination alsacienne, Mankowski ajoute un troisième but. Zopp réduit le score à 3-1 en début de deuxième mi-temps après que Jerusalem eut manqué un penalty ! Un 4e but à la 60e minute, un 5e à trois minutes de la fin, et le rêve colmarien se termine dans le scénario catastrophe le plus invraisemblable. « Les raisons de l'échec ? » s'interroge « L'Alsace ». « Le manque de sûreté de Créteur, vraiment mal inspiré, le défaut de marquage serré de la défense, l'incapacité de Gérard, trois fois seul devant les buts, la malchance de Jerusalem ». Bref, on pourrait continuer de la sorte. Disons qu'il a manqué aux SRC la dose de chance qui a souri au Racing Club de Lens.

Pour les Colmariens, il reste le championnat. Le jeudi 22 avril (Hoffmann a repris place dans les but), ils l'emportent à domicile contre Troyes et restent à la 2ème place à égalité avec Rouen, Le Havre est 3e à 2 points. Alors que l'on croyait que le match contre Le Havre représenterait le sommet de la saison, c'est en fait la rencontre entre les deux seconds - Colmar et Rouen - le 2 mai 1948 qui va s'avérer le match capital et qui va lancer le sprint final, à 6 journées de la fin.

7.500 spectateurs, 560.000 francs de recette, tous les records sont, une nouvelle fois, battus au Stade des Francs. Trois buts signés Battistella et Zopp (2) contre un but de Quenolle, et les Colmariens sont propulsés seuls à la seconde place du classement devant une équipe rouennaise comprenant deux alsaciens, le gardien de but Dambach (ex-Racing) et l'arrière latéral Freitag (ex-FCM). Lors de la 33e journée, en battant Lyon 3-1 devant 6.500 spectateurs à Colmar, les Haut-Rhinois franchissent un obstacle supplémentaire mais toujours pas décisif. Un match nul à domicile contre Besançon (1-1) et une défaite au Mans (4-1) constituent de terribles avertissements : à 3 journées de la fin, Rouen re/partage la 2e place avec les SRC, Le Havre est à un point ! Pour les hommes de Charles Nicolas, aucune perte de point n'est plus possible. Sans Battistella et Linkenheld, blessés au Mans, mais avec Lafont à l'aile droite et Zopp au poste inhabituel pour lui d'arrière gauche, les SRC battent Béziers 5-2 à Colmar. Rouen abandonne un point et se fait rattraper par Le Havre. Il reste à prendre quatre points à des mal classés : à Angoulême et à domicile contre Avignon.

« Nous sommes à la veille d'une date historique du football français » écrit « Sport-Est » le vendredi 28 mai. « Dans dix ou vingt ans, on parlera encore de ce 30 mai 1948, journée décisive pour le titre de Champion de France, décisive aussi pour la montée en Division Nationale. Dimanche, Colmar disputera le match de sa vie. Dimanche, les Colmariens disputent l'avant-dernier match de championnat à Angoulême. Toute l'Alsace est derrière les hommes de M. Nicolas. Ce match d'Angoulême peut être le triomphe ou la catastrophe ». Pour « France-Football », « Colmar vainqueur à Angoulême aurait un pied en première division ». Les SRC l'emportent 5-0 en Charente alors que Le Havre fait match nul à Nantes et que Rouen perd à Bordeaux.

Toute l'Alsace attend donc la consécration suprême, le dimanche 6 juin, contre la lanterne rouge Avignon. Il faut un point au minimum pour se mettre à l'abri de la menace du HAC car si les SRC perdaient et que les Havrais gagnaient à Lyon, ce sont eux qui accompagneraient Nice parmi l'élite. Teissonnier, Hoffmann et Gérard absents, Charles Nicolas aligne : Créteur ; Demuth, Linkenheld ; Marjewski, Wawryniak, Deckert ; Lafont, Jérusalem, Battistella, Zopp, Kryske. Les Colmariens l'emportent 5-0. « La rencontre s'est disputée dans une ambiance extraordinaire d'enthousiasme débordant et d'attente fiévreuse du coup de sifflet final. Les 5.000 spectateurs qui, malgré la Fête des Vins, avaient pris le chemin du stade, ont rarement vibré comme hier tout au long de la partie. Chaque but était salué par une longue explosion de joie, et lorsque l'excellent arbitre M. Coignet eut sifflé la fin de la partie, le terrain fut envahi par le public qui, clamant sa satisfaction, s'apprêta à faire un accueil inoubliable aux joueurs. Et en fait, ceux-ci

7 - Sport-Est et L'Alsace du 19 avril 1948

durent faire un tour d'honneur avec leur capitaine Zopp en tête. Signalons qu'après une rencontre toute à leur avantage, les Colmariens ont marqué 5 jolis buts par l'intermédiaire de Kryske (3e et 71e minutes), Jérusalem (19e), Battistella (49e) et Zopp (66e)».

Le rêve inouï de Joseph Lehmann est devenu réalité le 6 juin 1948 sur les coups de 17H. Et avec la manière: 2 points d'avance sur le Le Havre, 3 sur Rouen, 11 sur Lens le 8e et finaliste de la Coupe de France, une épreuve une nouvelle fois remportée par Lille. Le goal-average des joueurs de Nicolas est impressionnant: 2e attaque (83 buts) derrière Nice (109) et 4e défense (43 buts) derrière Nice (36), Le Havre (40) et Rouen (42). Les 83 buts ont été inscrits par Battistella (16), Gérard (15), Kryske (14), Marjewski (9), Deckert (8), Lafont (7), Jérusalem (6), Zopp (3), Stroczyk (1) et 4 buts des adversaires contre leur camp. Et comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, les amateurs accèdent à la Division d'Honneur.

Le secret de la réussite des SRC tient dans le fonctionnement optimal entre les trois composantes d'un club, les joueurs, l'entraineur et les dirigeants.

L'équipe d'abord. Ils étaient 15 au départ, ils sont 15 à l'arrivée, Jerusalem ayant remplacé Voisambert, le partant. En fait, Strozyk n'ayant quasiment pas joué, c'est avec 14 joueurs que Charles Nicolas a réalisé cette saison exceptionnelle:

- **Gardiens de but:**
  - CRETEUR Charles: né en 1924 à Valenciennes; a joué à Valenciennes et à Lens; à Colmar depuis la saison 1946/1947; a été recruté dans le cadre du départ de Woszniak; ébéniste de profession
  - HOFFMANN Charles: né en 1914 à Strasbourg; a joué comme junior à l'ASS, puis au Red Star de strasbourg et au CA Messin, a fait partie de l'effectif professionnel du Racing de la saison 1938/1939, au Red Star de Strasbourg pendant la guerre; est au Racing en 1945/1946 et aux SRC depuis la saison 1946/1947; employé à la Mairie de Strasbourg
- **Arrières:**
  - DEMUTH Antoine: né en 1915 à Seppois-le-Bas. Joue aux SRC depuis une vingtaine d'années - amateur, faisant partie de l'équipe qui élimina les professionnels de Metz en 16e de finale de la Coupe de France en 1935, puis professionnel avant 1939; durant la guerre a évolué au FC Mulhouse
  - LINKENHELD René: né en 1928 à Strasbourg; pur produit des SRC, issu des équipes de jeunes; avec Claude Battistella le benjamin de l'équipe; géomètre de profession; sens du placement, vitesse d'exécution, pureté dans la touche de balle, un des meilleurs arrières gauche français
- **Demis:**
  - TEISSONNIER Camille: né en 1914 à Oran; maçon; a joué à Sète, Nice, Sète à nouveau, et à Nancy. Est arrivé à Colmar pour la saison 1947/1948; titulaire incontesté au poste de demi droit
  - WAWRYNIAK Michel: né en 1922 à Katowice (Pologne); était employé des Mines du Nord; est arrivé de Carvin dès la saison 1945/1946; pièce maîtresse de la défense; joueur calme, d'une grande correction et très consciencieux
  - DECKERT Joseph: né en 1924 à Colmar; électricien; aux SRC depuis son plus jeune âge; joueur appliqué, titulaire au poste de demi gauche où il marque régulièrement des buts
- **Attaquants:**
  - BATTISTELLA Claude: né en 1928 à Logelbach; peintre; n'a joué nulle part ailleurs qu'aux SRC; très rapide; sait évoluer à l'aile droite et au centre de l'attaque avec le même talent de buteur; avec Linkenheld, joueur de grand avenir; part mi-1948 faire son service militaire en Bretagne et jouera de ce fait les deux saisons à venir au Stade Rennais
  - ZOPP Auguste: né en 1909 à Vienne; mécanicien; sort du Rapid de Vienne; plusieurs fois International d'Autriche; joue aux SRC depuis 1937; a joué durant la guerre dans l'équipe des SRC; marié avec une Colmarienne et véritablement Colmarien d'adoption après 1945; rend toujours des services par sa grande expérience; capitaine de l'équipe
  - GERARD Alfred: né en 1919 à Fontaine/Marne; comptable; vient de Lyon mais s'est véritablement révélé depuis qu'il est arrivé à Colmar cette saison; avant-centre rapide et réalisateur
  - JERUSALEM Camille: né en 1914 à Vienne; a porté à une quinzaine de reprises le maillot de l'équipe d'Autriche; la 1ère fois contre l'Italie en mai 1936; sort de l'Austria de Vienne où - de même qu'en équipe nationale - il a été associé à Sindelar au centre de l'attaque; a signé à Sochaux pour la saison 1938/1939; marié à une Colmarienne, a joué dans l'équipe des SRC durant la guerre; est rentré en 1945 à l'Austria de Vienne, puis est revenu en France, au CORT (Roubaix/Tourcoing) - arrivé aux SRC fin novembre 1947; stratège et buteur à la fois; très grande influence sur le rendement de l'équipe
  - MARJEWSKI Jean: né en 1923 à Dourges (Nord); vient également de Carvin, formé à l'école de l'entraîneur

Louis Dugauguez; était employé des Mines du Nord; joueur fin et technique; excellent pied gauche; sait orienter le jeu; arrivé à Colmar pour la présente saison

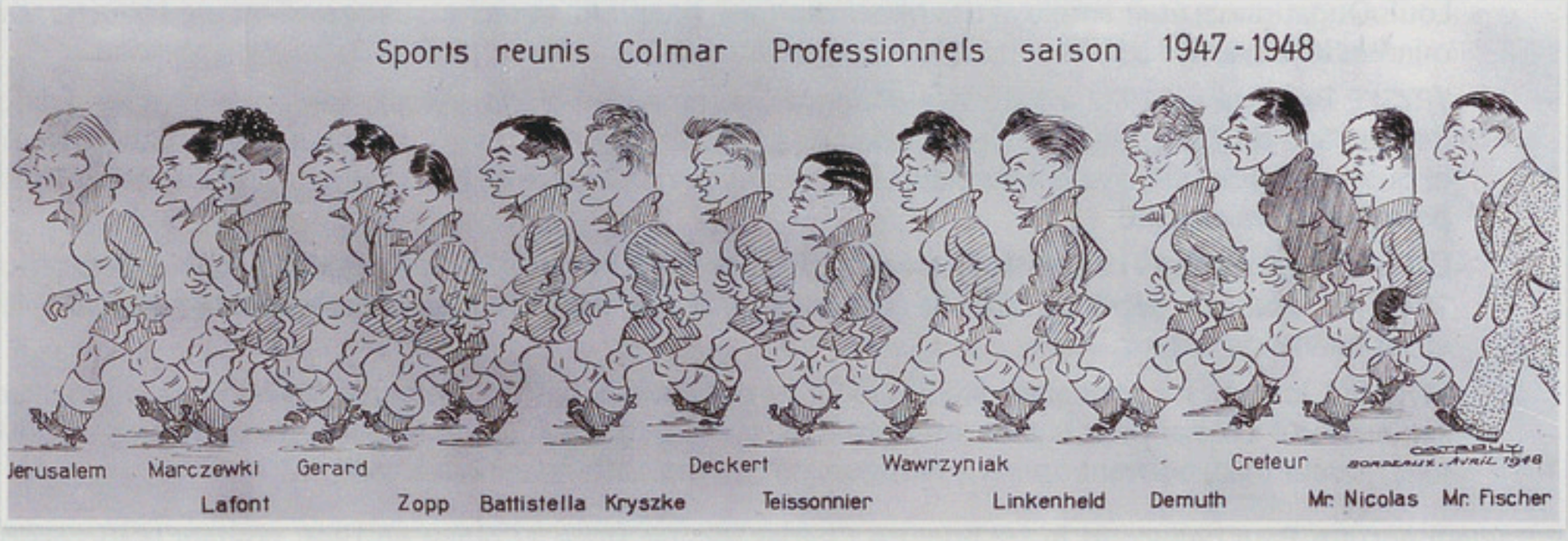
- KRYSKE Paul: né en 1922 à Katowice (Pologne), comme Michel Wawryniak, son beau-frère; en France depuis l'âge de 2 ans; vient de Carvin; était employé des Mines du Nord; ailier gauche de débordement et buteur à la fois; l'équivalent de Claude Battistella de l'autre côté de l'attaque; a inscrit des buts décisifs pour l'aventure des SRC
- LAFONT Paul: né en 1919 à Paris; à joué au RC Paris et au RC Vichy; est arrivé aux SRC au début de la saison 1946/1947, suite au dépôt de bilan de ce dernier club; joueur précieux par sa polyvalence (ailier ou inter) et ses talents de buteur
- STROZYK Joseph: n'a pour ainsi dire pas joué; né en 1919 à Katowice; employé des Mines du Nord avant son arrivée à Colmar pour la présente saison; a joué à Lens, Lyon, Amiens, Nancy, Amiens (une seconde fois); joueur utile, pouvant opérer à plusieurs postes, mais attaquant avant tout.

L'entraîneur ensuite. Pour beaucoup, le 16e homme. Charles Nicolas arrive à Colmar en 1946, prenant la succession du Colmarien Fritz Schuller qui avait encore assuré la responsabilité technique de l'équipe lors de la saison 1945/1946. Né à Brest en 1912, joueur professionnel à Rennes, entraîneur depuis 1941, d'abord à Vire en PH de Normandie, puis des pneumatiques Dunlop à Montluçon à partir de 1943, des professionnels de Troyes en 1945/1946 avant d'arriver à Colmar, M. Nicolas connaît le football. « On ne le voit pas souvent sourire. Tout à sa tâche, il ne vit que pour le football et ses semaines sont hantées par l'appréhension du dimanche à venir » écrit F. Haenggi dans « Sport-Est » du 11 juin 1948. Et d'enchaîner sur les raisons de la réussite: « Outre la valeur de ses joueurs, Nicolas attribue ses succès à la façon dont il a pu travailler à Colmar. Il avait reçu carte blanche de M. Lehmann et lui seul était responsable de la formation de l'équipe. Cette méthode a créé le climat favorable aux victoires. Quant à l'entraînement, il fut celui de la plupart des équipes professionnelles: beaucoup de travail individuel et décomposition tactique, préparation de chaque rencontre en fonction de l'adversaire grâce à la documentation qu'il avait réunie au fil des semaines. Confiance réciproque, tant entre l'entraîneur et les joueurs, collaboration entre tous les membres de cette grande famille, voilà les bases essentielles du succès ».

En dernier lieu, la Direction du club. A la tête, Joseph Lehmann, 62 ans, mécène du football à Colmar, Président depuis 1921 des « SRC Omnisport », créateur de la section professionnelle des SRC en 1937. Il confie sa méthode de management à Gabriel Hanot dans « France-Football » du 4 février 1948. Après avoir rappelé qu'il est propriétaire personnellement du complexe sportif du Stade des Francs « sur lequel sont édifiés terrain d'honneur, terrain nr 2, terrain de basket, piste d'athlétisme, six cours de tennis, le tout clôturé de murs reconstruits ou réparés après le départ des Allemands qui n'ont rien respecté des installations », il explique comment le club est dirigé: « Avec l'assentiment de mon Comité, la gestion du football professionnel est assurée par trois personnes: le Président pour la direction générale et la partie financière; M. Ruhland, chef de bureau à la Préfecture, pour l'administration; Charles Nicolas, l'entraîneur, pour la partie sportive. Bien que je sois en contact quotidien avec mes deux « seconds », c'est au cours d'un repas hebdomadaire commun que nous guidons la marche de la section professionnelle et amateur, car notre tâche est loin d'être achevée sous prétexte que nous avons « sorti » Heiné, Dessonnet et Frey[8] et qu'en ce moment nous comptons dans l'équipe 4 ou 5 Colmariens ». Mais outre Emile Ruhland, le Secrétaire Général, et Charles Nicolas, l'entraîneur, il faut citer le très fidèle Edouard Fischer, Directeur Sportif en 1948, mais manager de l'équipe professionnelle avant-guerre déjà. Il fait partie des trois plus proches collaborateurs de Joseph Lehmann.

Les SR Colmar 1947/1948 -
debout: Teissonnier, Demuth, Deckert, Wawryniak, Linkenheld, Hoffmann -
accroupis: Battistella, Zopp, Gérard, Marjewski, Kryske

8 - Il s'agit de trois joueurs ayant démarré leur carrière aux SRC: à présent, Heiné est au Racing et en Equipe de France, Dessonnet est le gardien de but du FC Sochaux et Frey vient de remporter le titre de champion de la Division 2 avec Nice



Les SR Colmar 1947/1948 -
debout : Ch. Nicolas (entraîneur), Teissonnier, Demuth, Wawryniak, Linkenheld, Hoffmann, Deckert -
accroupis : Battistella, Zopp, Gérard, Marjewski, Kryske

Les Président Lehmann félicite le capitaine Zopp après la victoire sur Bordeaux en Coupe de France

Les SR Colmar 1947/1948 -
debout : Demuth, Teissonnier Wawryniak, Créteur, Linkenheld, Deckert, Ch. Nicolas (entraîneur) -
accroupis : Lafont, Jerusalem, Battistella, Marjewski, Kryske

Les SR Colmar 1947/1948 -
debout : Demuth, Teissonnier, Wawryniak, Linkenheld, Marjewski, Créteur -
accroupis : Battistella, Zopp, Gérard, Jerusalem, Krysk

Victoire contre Avignon et montée en Division Nationale, le 6 juin 1948

Debout : Mateo, Gomez, Abautret, Angel, Lang, Linkenheld - accroupis : Perruchoud, Gangloff, Heisserer, Marjewski, Haan

Deux sélections d'Alsace (RCS + SRC) pros en 1948

Gomez, Angel, Deckert, Lang, Linkenheld, Lauer - accroupis : Nagy, Jerusalem, Gangloff, Marjewski, Haan

III- Saison 1948-1949 : les SRC, porte drapeau du football alsacien

En ce début de nouvelle saison, on ne peut pas ne pas revenir sur ce qui s'est passé durant ce périple de 43 matchs officiels (38 matchs de championnat et 5 tours de Coupe de France) pour ces SRC, issus, après la première guerre mondiale, de la petite AS Colmar, devenus au cours des années 1920 un club omnisport sous l'action fédératrice du Président Lehmann, puis dotés d'une section professionnelle en football lors de la deuxième moitié des années 1930, qui sont restés en activité durant l'Annexion et qui recueillent, à présent, les fruits d'une politique de Jeunes et d'un recrutement habile. Pour les supporters du Stade des Francs qui a connu la même transformation que les structures du club, pour l'ambitieuse équipe de Direction surtout, il ne s'agit pas de s'arrêter en si bon chemin, l'équipe fanion faisant partie, maintenant, du gotha du football français.

Fin juin 1948, Joseph Lehmann, « entouré de ses fidèles et inamovibles collaborateurs, MM. Ruhland, Fischer et Nicolas », explique à la presse les projets des SRC[9]. Après avoir confirmé que dirigeants et entraîneur resteront inchangés, il aborde la question sportive : « l'équipe de la nouvelle saison sera en majeure partie constituée de joueurs présents au club. Une considération d'ordre sentimental a présidé à cette formule. En effet, en raison de leur correction, de leur loyauté et non en dernier de leur bonne tenue, ces joueurs avaient un droit de préférence. Les contrats de Créteur, Demuth, Linkenheld, Deckert, Wawryniak, Teissonnier, Marjewski, Kryske, Battistella, Gérard, et Jerusalem ont donc été renouvelés, tâche d'autant plus facile et agréable que tous se sont montrés raisonnables. Quant à Lafont, il se trouve en instance de transfert, Strozyk a demandé à devenir entraîneur, Zopp et Hoffmann, en raison de leur âge, bénéficieront d'une licence technique. Les nouveaux éléments, prévus en renforcement de cette ossature, ont été choisis en considération de leur classe, de leur expérience et de leur mentalité mais aussi en fonction des possibilités financières du club qui ne sont pas illimitées ».

Ainsi sont engagés le gardien Pierre Angel, (Nice), 25 ans, International B, l'avant-centre Georges Dupraz, 24 ans, du Stade Français, Kai Hansen, 30 ans, inter gauche, 27 fois International danois, ex-FC Copenhague et Stade Français où il était barré par Ben Barek, Jules Nagy, ailier droit très rapide, 25 ans, International hongrois venant de Roubaix, Nordine Ben Ali, 28 ans, ayant joué demi à Bordeaux et au Havre, sélectionné avec les Espoirs tricolores et l'attaquant Marcel Perruchoud, 27 ans, qui arrive de Troyes et qui s'est révélé à Reims. Deux joueurs rentrent au bercail : Marcel Frey après 18 mois passés à Nancy et Nice et Pierre Lauer après une saison à Lyon. Ce n'est pas le cas de Jean Emmenegger qui, revenu de Suisse, signe à Amiens en Division 2. Alors que Paul Lafont est finalement conservé, les deux meilleurs buteurs de la défunte saison, Claude Battistella et Alfred Gérard, partent à Rennes. Auguste Zopp et Antoine Demuth arrêtent leur carrière professionnelle, le premier part entrainer Bollwiller et le second le club de Delle.

L'effectif des SRC apparaît plus riche que celui du Racing dont la qualité de la saison écoulée était en retrait par rapport à celui de 1946/1947. Il l'est une nouvelle fois. Joseph Heckel et Ernest Waechter rentrent à La Walck et au Red Star, leur club d'origine, Nyers opte pour la Lazio de Rome, Gaillard, Mindonnet, Rolland pour Nice, Suprina pour l'AC Napoli et Libar pour Bordeaux. Pour remplacer ces partants, majoritairement des attaquants, on recrute l'inter Roger Planté (Besançon), l'arrière Roch Wieschaller (Lyon) et on fait revenir le demi Esteban Gomez de Nice. Des joueurs qui ne sont pas des attaquants et, qui plus est, venant de la Division 2. Les choses ne se présentent donc pas pour le mieux pour l'entraîneur Emile Veinante, de retour de son passage au RC Bruxelles pour remplacer Kai Andrup.

Pour le match d'ouverture contre Nancy à la Meinau, Heisserer et Lergenmuller blessés, Matéo atteint d'une maladie plus diplomatique que réelle, Veinante aligne : Remetter ; Pascual, Abautret ; Gomez, Wieschaller, Lang ; Heiné, Planté, Woehl, Haan, Waechter. Une formation qui voit la confirmation d'Edmond Haan, la révélation de la saison écoulée, et le retour de Pierre Waechter, peu utilisé la saison précédente. Lucien Schaeffer faisant son service militaire, c'est François Remetter (20 ans), auteur d'exploits en poule finale du CFA la saison passée, qui est titularisé. Le Racing l'emporte par 4-2 (un but de Heiné et un hat-trick de Planté), mais, visiblement, l'étincelle manque. Pour preuve, une petite affluence pour un match d'ouverture (8.000 personnes) et une situation de crise larvée résultant, selon la presse, de « l'attitude intransigeante de la Direction à l'encontre des Heisserer, Mateo et Cie »[10]. Matéo fait sa rentrée pour le 2e match de la saison qui correspond aussi à la seconde rencontre consécutive à la Meinau : Sochaux l'emporte 3-0, un avertissement pour certains, une déroute déjà pour d'autres.

Le moins que l'on puisse dire c'est que l'homme du calendrier n'a pas eu la main tendre pour les SRC : le match d'ouverture à Marseille contre le Champion de France, puis la réception à Colmar de Reims, le vice-champion ! Une défaite 7-2 à Marseille, un coup d'éclat contre Reims (3-3), les choses vont en s'améliorant à Colmar. Un doublé de Marjewski et un but de Kryske permettent, en effet, aux hommes de Nicolas de tenir en échec les vedettes rémoises, Marche, Jonquet, Prouff, Flamion, Batteux, Sinibaldi, tous des Internationaux.

9- Sport-Est du 28 juin 1948 - « Les réalisations et les projets des SRC »

10 - Sport-Est du 27 août 1948 - page 1 - « La crise du Racing »

Au Racing, Schaeffer revient dans les buts dès la 3e journée. L'équipe glane 5 points en 3 rencontres mais contre Nice, le 9 septembre, Mateo se blesse. Si l'accident est grave, personne ne peut imaginer qu'il marque la fin - ou presque - de la carrière de l'un des plus brillants joueurs du championnat de France professionnel. Les remplaçants de Mateo vont se succèder : Wieschaller, Woehl, Abautret, Heiné. Sept points en 7 rencontres, le bilan du début de saison reste, toutefois, acceptable.

Bien que l'on craignait pour les SRC à ce niveau, ils partagent la 10e place au classement avec les Strasbourgeois. Les hommes de Nicolas jouent ce début dans leur composition type : Angel ; Frey, Linkenheld ; Teissonnier, Wawryniak, Deckert; Nagy, Jerusalem, Dupraz, Marjewski, Kryske. Ben-Ali et Lauer en défense, Hansen en attaque, sont également titularisés au gré des absences des joueurs de base.

A Strasbourg, Lergenmuller toujours blessé, Schaeffer sous les drapeaux à Bayonne et Remetter remis à la disposition de l'équipe du CFA, on engage Janis Bebris, ex-gardien de l'AFK Riga et de l'équipe de Lettonie. Il dispute son premier match contre Lille lors de la 8e journée. Woehl blessé lui aussi et Heisserer toujours absent des terrains pour une sciatique, Veinante obtient le renfort de plusieurs attaquants : Eugène Proust du Stade Français, Walter De Cecco de Lyon, Erling Soerensen de Copenhague, Curt Keller, de retour au Racing après un périple d'une dizaine d'années qui l'a conduit par Sochaux, Toulouse et Lyon. On rappelle également Schwager, Gangloff et Krug mais rien n'y fait, à la fin des matchs aller, le Racing n'a que 14 points et est position très difficile. Pourtant, il bat le leader, le RC Paris 3-1 à la Meinau lors de l'ultime journée du cycle aller.

A la fin des matchs aller, les SRC comptent 4 points d'avance sur le Racing et sont positionnés à une enviable 9e place. L'ascendant des Colmariens se traduit également sur le terrain. Le 14 novembre 1948, en remportant le derby alsacien, ils deviennent le porte-drapeau du football alsacien. « La tension nerveuse des 22 joueurs était survoltée, non seulement par la signification particulière de la rencontre mais également par une ambiance extraordinaire que créa cet innombrable public qui déborda presque sur le terrain même. Les tribunes, les gradins, les pelouses contenaient deux fois plus de monde qu'il est normalement possible d'y caser. Et pourtant, il s'y casa et resta stoïquement en place. Et elle était vivante et ardente cette foule colmarienne et combien bruyante. Clamant sa joie à chaque fois qu'elle en éprouvait le besoin, hurlant sa rancœur ou sa déconvenue à l'adresse d'un joueur maladroit ou malchanceux, huant un arbitre dont elle ne comprenait pas toujours les décisions » écrit Aimé Gissy dans « Sport-Est » le lendemain de la rencontre.

11.992 spectateurs (soit 1,5 fois les plus grosses affluences des matchs décidant de la montée la saison précédente) font le déplacement au Stade des Francs. Frey, Teissonnier et Nagy étant indisponibles, Nicolas aligne : Angel ; Lauer, Linkenheld ; Marjewski, Wawryniak, Deckert ; Perruchoud, Jerusalem, Dupraz, Hansen, Kriske. Le Racing - où Wieschaller a déjà perdu sa place et Haan absent - joue dans la composition suivante : Bebris ; Pascual, Abautret ; Gangloff, Heiné, Lang ; Keller, Planté, Waechter, Woehl, Gomez. 0-0 à la mi-temps, la seconde période sera plus prolifique en buts : à la 47e minute, Strasbourg ouvre le score sur une action Woehl-Waechter, cinq minute plus tard Colmar égalise par Hansen sur un centre de Linkenheld. C'est encore Hansen qui inscrit le second but à la 85e minute, offrant la victoire aux hommes de Charles Nicolas. « La victoire colmarienne ne constituent pas un coup d'éclat mais tout simplement la consécration logique d'une grande et belle équipe qui a acquis une maturité technique étonnante. Les éléments jeunes sont encadrés par de fins footballeurs qui ont du bagage et surtout beaucoup d'expérience. Avec Frey en défense, Colmar peut se mesurer avec n'importe qui de la Division Nationale » continue Gissy qui ne manque pas de soulever que « le Racing n'est plus lui-même, étant sans cerveau ». Il est certain que les absences de Mateo en défense centrale et de Heisserer comme organisateur sont lourdes de conséquences dans le rendement de l'équipe. De plus, le recrutement « après coup » n'est pas très efficient. Seul Curt Keller est aligné régulièrement mais Proust, De Cecco (2 matchs) et Soerensen n'apportent pas plus que les jeunes en place. Quant à Planté et Wieschaller, ils n'apparaissent plus dans l'équipe. Le creux de la vague est atteint avec l'élimination de la Coupe de France, en 32e de finale, par Douai, lanterne rouge en Division 2. Heisserer a repris mais rechute rapidement. Veinante rappelle Haan, Schwager, Krug.

A Lille, contre le leader, Lergenmuller fait sa rentrée et Veinante donne pour la première fois de la saison sa chance à Georges Remetter, au poste très difficile de demi-centre. Deux buts de Curt Keller et d'Edmond Haan et le Racing (Lergenmuller ; Pascual, Abautret ; Gomez, Remetter, Krug ; Keller, Gangloff, Heine, Schwager, Haan) créé la sensation. Avec 20 points et 3 points d'avance sur Cannes et Metz, les deux relégables du moment, Strasbourg reprend espoir pour le maintien à 9 journées de la fin du championnat.

A Lille, les choses se passent plus mal pour les SRC : 8-0 avec Créteur dans les buts. Par contre, les Colmariens réalisent également un formidable exploit en l'emportant à Reims : 1-2 (buts de Dupraz et Perruchoud). Un match qui correspond à la fin de la carrière colmarienne de Jerusalem. En effet, la veille de la rencontre se produit une altercation entre la vedette autrichienne et certains de ses coéquipiers. L'affaire est jugée intolérable pour les dirigeants colmariens. Perruchoud le remplace au pied levé et inscrit le but de la victoire. Quant à Jerusalem, il est transféré à Besançon.

Les SR Colmar - l'effectif complet 1948/1949 -
debout: Nagy, Frey, Lauer, Angel, Wawryniak, Dupraz, Deckert, Ch. Nicolas (entraîneur) -
accroupis : Kryske, Teissonnier, Perruchoud, Hansen, Ben-Ali, Linkenheld, Marjewski, Lafont

Les SR Colmar 1948/1949 -
debout : Fischer (dirigeant), Lauer, Dupraz, Ch. Nicolas (entraîneur), Marjewski, ?, le Président J. Lehmann, Rimmely (journaliste), Ruhland (dirigeant), Wawryniak, Créteur, Teissonnier, Angel -
accroupis : Kryske, Lafont, Frey, Perruchoud, Ben-Ali, Hansen, Linkenheld

Les SR Colmar 1948/1949 :
debout : Ben Ali (remplaçant), Teissonnier, Frey, Wawryniak, Angel, Linkenheld, Deckert, Ch. Nicolas (entraîneur)
- accroupis : Nagy, Perruchoud, Dupraz, Marjewski, Kryske

A Reims, début 1949 :
debout : Frey, Deckert, Nagy, Linkenheld, Wawryniak, Teissonnier -
accroupis : Angel, Perruchoud, Dupraz, Marjewski, Kryske

Le Racing Club de Strasbourg 1948/1949
Debout : Lergenmuller, Abautret, Gomez, G. Remetter, Krug, Lang -
accroupis : Gangloff, Heine, C. Keller, Haan, Schwager

Debout : Bebris, Gomez, Abautret, Lang, Krug, Pascual -
accroupis : Planté, Heine, Waechter, Proust, Haan

Les Colmariens, sans Dupraz pour une dizaines de rencontres, enchaînent les surprises : vainqueurs à Reims le futur Champion, ils se font battre 3-0 à Nancy en 16e de finale de la Coupe de France par les amateurs de Gueugnon. En championnat, ils sont aussi en perte de vitesse. Après la défaite (3-0) à domicile contre Sochaux, ils n'ont plus qu'un point d'avance sur le Racing, vainqueur du Stade Français 3-2 avec la même formation qu'à Lille. A 8 journées de la fin, le maintien semble toutefois assuré par les deux représentants alsaciens : les SRC totalisent 23 points et le Racing 22 comme Roubaix, Nancy a 21 points, Metz et Cannes 17. Début mars, Strasbourg (sans Heiné, ni Haan, blessés et remplacés par Proust et Soerensen) perd 3-0 à Metz le match qu'il ne fallait pas perdre. Colmar, sans Dupraz, Deckert, Frey et Nagy, se fait étriller à Toulouse 7-0. A sept journées de la fin, Colmar avec 23 points, Nancy, Strasbourg et Roubaix (22) devancent toujours Metz (19) et Cannes (17).

Alors que Reims s'installe dans le fauteuil de leader, le Racing gâche une nouvelle occasion de se mettre à l'abri : Toulouse l'emporte 1-0 à la Meinau contre une équipe strasbourgeoise pourtant au complet. Les SRC prennent un point à Rennes. C'est dans ce contexte que se profile pour le 27 mars et la 29e des 34 journées, le match retour RCS - SRC, « le derby le plus tragique de l'histoire du football français »[11]. Pour Colmar, il s'agit d'assurer le maintien en prenant un point au moins, pour Strasbourg, l'enjeu est plus crucial, il faut absolument gagner.

Pour ce match entre mal-classés, plus de 20.000 spectateurs sont attendus ! A Strasbourg, la question qui est sur toutes les lèvres est de savoir si Heisserer conduira l'attaque strasbourgeoise. A Colmar, la même interrogation concerne Dupraz, en inactivité depuis plus de deux mois pour une blessure au genou. Finalement, ce sont bien 22.000 spectateurs qui sont à la Meinau. Le record d'affluence n'est pas battu mais par contre celui des recettes. Après que Veinante et Nicolas aient pris des risques maximum concernant la titularisation de Heisserer et Dupraz, les deux équipes se présentent dans la composition optimum : SRC : Angel ; Frey, Linkenheld ; Teissonnier, Wawryniak, Deckert ; Perruchoud, Hansen, Dupraz, Marjewski, Kriske. RCS : Lergenmuller ; Pascual, Abautret ; Gomez, Remetter, Krug ; Keller, Heine, Gangloff, Heisserer, Haan. 0-0, les deux équipes n'arrivent pas à se départager. « L'avenir dira si le Racing regrettera d'avoir loupé le second point contre son voisin » conclut « Sport-Est » qui ne manque pas de rajouter que Mateo fera sa rentrée dimanche prochain. Au soir de la 29e journée, Colmar n'est mathématiquement toujours pas sauvé. Quant au Racing, si la relégation de Cannes est certaine, il a toujours 2 points d'avance sur Metz et un sur Roubaix dans la course pour le maintien.

Les 30e et 31e journées peuvent mettre les deux clubs alsaciens à l'abri de toute mauvaise surprise. En effet, le Racing va à Cannes et reçoit Montpellier, Colmar accueille Nice et va également à Cannes. Les Strasbourgeois prennent 3 points sur 4, les Colmariens aucun. Au soir de la 31e journée, les SRC sont derrière le Racing qui les devance, à présent, d'un point ; Nancy a un point de moins que Colmar, Metz et Roubaix 2, Cannes 4. Le Racing semble sauvé.

Puis, Strasbourg perd 5-0 à Marseille chez le 3e au classement, tandis que Colmar s'impose 5-1 contre Sète. Mais tous les mal-classés grapillent des points, de sorte qu'à deux journées de la fin, huit clubs restent toujours concernés par la lutte pour le maintien.

Pour le Racing, l'avant-dernière journée devrait être celle du sauvetage définitif, les hommes de Veinante étant opposés, sur leur pelouse, à Roubaix, un plus mal classé qu'eux. L'occasion ou jamais de sauver la saison, surtout que Veinante dispose de la meilleure formation du moment : Lergenmuller ; Pascual, Abautret ; Lang, Remetter, Krug ; Heine, Heisserer, Gangloff, Woehl, Haan. Avec neuf joueurs sur onze, Veinante fait visiblement jouer à plein la fibre alsacienne. Mais une nouvelle fois, et bien qu'ayant ouvert le score par Woehl, le Racing passe à côté du sujet et se fait battre 1-2 devant 14.000 spectateurs dépités par les contre performances. Colmar, par contre, gagne à Montpellier ; l'unique but de Ben Ali assure aux Haut-Rhinois définitivement le maintien. Cette bonne nouvelle est vite relayée au second plan avec l'information qui secoue tout Colmar : la mort du Président Joseph Lehmann dans la nuit du samedi au dimanche, jour du match à Montpellier.

Le Racing est avant-dernier, Metz ayant battu Nancy et Cannes l'ayant emporté sur Marseille. La descente se joue à l'ultime journée entre Cannes 25 points, Strasbourg, Metz et Nancy (26) et Roubaix (27). Si les SRC, orphelins de leur mécène, ont la tête ailleurs qu'au championnat, Strasbourg ne s'avoue pas encore en Division 2. Le sauvetage reste possible lors de cette 34e journée car le RC Paris n'a rien d'un foudre de guerre. Veinante n'aligne, ni Heisserer, ni Keller, mais rappelle Mateo. Le Racing domine, manque un grand nombre d'occasions, alors que les Parisiens se distinguent par leur réalisme. 4-2, score final, le Racing est en Division 2. Une énorme déconvenue pour Strasbourg et l'Alsace, le Bas-Rhin surtout. « Après 1937 et 1947, le terrain de Colombes n'aura pas été favorable aux Strasbourgeois qui y ont laissé deux fois la Coupe de France et qui y laissent aujourd'hui leur place en Division Nationale » constate « Sport-Est ».

11- Sport-Est du 25 mars 1949

IV- Saison 1949/1950 : le « Racing Club d'Alsace », illustration des difficultés du professionnalisme

Décès de son mécène et disparition de la section professionnelle des SR Colmar

En gagnant à domicile (3-1) le dernier match de la saison contre Saint-Etienne, les SRC décrochent finalement une belle 11e place. Une satisfaction que ne connaît plus le Président Lehmann. « Il s'est éteint doucement, hier dimanche à 1H du matin, à la suite d'une pneumonie contractée le dimanche précédent lors de la finale de la Coupe de France, finale suivie d'un voyage d'affaires à Orléans. Mardi, à son retour, alors qu'il était déjà atteint du mal qui devait si brutalement l'enlever, il tint à assister à un déjeuner réunissant le Général Grandval, Gouverneur de la Sarre, M. le Préfet du Haut-Rhin et M. Ruhland, dont l'intervention lors de l'AG de la FFF au sujet de la participation de Sarrebruck au championnat de France est bien connue. Il est facile de deviner sur quoi roulèrent les conversations. Conscient de l'importance de l'entretien, M. Lehmann avait tenu à y participer. Au cours du repas, son état empira et ce fut en homme condamné qu'il quitta ses hôtes » écrit « Sport-Est » dans son édition du lundi 16 mai 1949 qui donne aussi le compte-rendu de la victoire à Montpellier. Deux jours plus tard, Colmar rend un hommage reconnaissant à l'artisan de la réussite des SRC en lui organisant des obsèques rarement vues dans la cité de Rapp.

Au moment où l'on réfléchit déjà à Colmar à « l'après Lehmann », à Strasbourg on recherche les raisons de la relégation du Racing, une situation tout aussi inédite que celle des SRC devenus le représentant unique de l'Alsace en Division Nationale. Pour Marcel Laugel[12], le journaliste de « Sport-Est », c'est la faute d'abord des dirigeants qui se sont retirés « en douce » de la Direction de la section professionnelle « laissant faire M. Heintz » ; à ce dernier, Président de la Section Professionnelle, on fait grief des transferts de Mindonnet, Rolland et Libar, le Luxembourgeois étant devenu à Bordeaux le meilleur buteur de la Division 2, d'avoir fait revenir Veinante, auteur d'une mauvaise saison avec le RC Bruxelles. A l'entraîneur Veinante, il est reproché la constitution de « deux clans » dans l'effectif, « l'un favorable à ses choix tactiques, l'autre hostile », des compositions d'équipes « incompréhensibles », la dernière en date étant l'absence de Heisserer et Keller contre le RC Paris, le fait aussi que sur 34 rencontres le Racing ait joué seulement 4 fois avec la même formation. Il y a le facteur malchance, avec les trop longues indisponibilités des deux piliers, Oscar Heisserer et Paco Mateo. Il y a la responsabilité des joueurs. « Ceux qui ont perdu les trois derniers matchs ne figureront pas dans le Livre d'Or des annales sportives de la Ville de Strasbourg ou de la Ligue d'Alsace de Football. Ils n'ont pas lutté ; ils n'ont pas cravaché ; ils n'avaient ni le moral, ni la condition physique pour gagner le point qui leur manque finalement et pourtant Roubaix et le RC Paris devaient être battus aisément ». Si tous en prennent pour leur grade sous la plume de Laugel, sont particulièrement visés ceux qui « ont voulu tuer la poule aux œufs d'or, ceux qui eurent en automne des prétentions telles que si elles avaient été satisfaites, le Racing aurait dû faire des dettes considérables. Faute de capitaux, la Direction du club à dû résister à certaines demandes et a refusé. Conséquences : le Racing ne pouvait aligner sa meilleure équipe au début du championnat. Un climat malsain s'est installé. Strasbourg devait être la première grande victime des folies monétaires des joueurs pros ». Si l'on rajoute à ce tableau, le fait que le Racing, sans grande marge de manœuvre dans un budget trop étriqué, imagine depuis quelque temps un mode de fonctionnement nouveau reposant sur une association avec l'ASS, celle-ci apportant de l'argent frais et le Racing son capital/joueurs, on a une situation assez réelle de ce qui se passe sur les bords du Krimmeri.

A Colmar, l'ambiance est, évidemment, très différente. La 11e place a été obtenue avec un effectif plus réduit, ce qui a eu pour conséquence une grande solidarité et une belle camaraderie dans l'équipe. 16 joueurs seulement ont véritablement pris part aux 34 rencontres de championnat : Angel, Marjewski, Wawryniak (32), Linkenheld, Kriske (30), Frey (27), Deckert (26), Dupraz, Perruchoud (25), Hansen (24), Teissonnier (21), Nagy (17), Ben Ali, Jerusalem (16), Lauer 15, Lafont (3). A ces 16 joueurs de base, il faut rajouter Créteur, titularisé à deux reprises, Harter, l'ancien mulhousien prété en cours de saison par Besançon et Dreyer, le jeune attaquant de l'équipe amateur, chacun ayant joué un match. Dupraz, avec 17 réalisations, figure parmi les meilleurs buteurs français. Sans « l'incident » Jerusalem et sans la blessure de Dupraz, beaucoup auraient vu une plus belle place encore. Mais pour une première saison parmi l'élite, tout est parfait. Pour la nouvelle saison la tendance ascendante devrait se poursuivre. En tout cas, un Comité de Gestion, présidé par le Dr Claude Lehmann (le fils du défunt Président), est entrain de se mettre en place. Selon ses propres termes, il veut œuvrer à la mise en place de structures encore plus fortes pour les SRC. A ce moment, le championnat vient à peine de se terminer et l'on est encore sous le coup de l'euphorie, même si la véritable âme du club n'est plus là.

On s'active, effectivement, du côté des SRC. « MM. Claude Lehmann, Ruhland et Fischer consultent, tâtent, sondent et se démènent. Mais ils ne laissent rien transpirer de leurs tractations. Nous pouvons cependant dévoiler sans crainte de nuire aux affaires en cours, que mercredi soir eut lieu une réunion importante ayant pour but le financement de l'équipe de la nouvelle saison » apprend-t-on par « Sport-Est » du vendredi 10 juin. En effet, alors que Angel

12 - Sport-Est des 3 et 10 juin 1949

a déjà signé à Lille, que Harter retourne au RCFC Besançon, que Ben-Ali, Lauer, Créteur, Lafont, Nagy, Teissonnier sont placés sur la liste des transferts, de nouveaux joueurs sont à l'essai : Tilipsky, l'ailier gauche de Montpellier, Hoffmann l'attaquant de Metz, Wittowski et Isidorzyk, le premier titulaire dans les buts et le second jeune espoir dans une équipe de Lille, second du championnat. Et l'on recherche, en plus, deux ou trois joueurs dans l'entre-jeu et en attaque.

Pour cela, « il faut dix millions » écrit « France-Football » le 14 juin, à un moment où le commerce et l'industrie de Colmar ont déjà « fait la sourde oreille » aux demandes de soutien financier des SRC et où la Municipalité « ne veut entendre parler d'aucune subvention bien que le football professionnel lui ait procuré la saison écoulée un revenu minimum de 2,5 millions de francs ». « Pourtant, dit un Emile Ruhland fatigué et presque désabusé par trois semaines de tractations, nous ne pouvons leur présenter un bilan plus favorable : pas un sou de dettes et un capital-joueurs de 25 millions au bas mot. Mais tant que nous n'aurons pas détruit les légendes selon lesquelles M. Claude Lehmann reprendrait le mécénat de son père - il n'en a ni l'intention, ni la possibilité - ou que d'autres personnalité du monde industriel le feraient à sa place, nous n'arriverons à rien ». Mi-juin, la situation est donc claire pour le Secrétaire Général : « il n'y a plus de mécène à Colmar ; la section professionnelle devra vivre par ses propres moyens. Il nous faut dix millions ». Il faut non seulement 10 millions pour payer les salaires de l'effectif en place et le prix du recrutement mais il les faut d'urgence car les dépenses se paient comptant, les différés de règlement n'étant pas pratiqués à ce moment là.

On bute rapidement sur la seule solution encore envisageable, celle d'une aide financière des supporters. Lundi le 13 juin, les « Dernières Nouvelles du Haut-Rhin » titrent : « Le mécénat populaire, pour que vive le football pro colmarien ». Le journal rapporte l'essentiel d'un compte-rendu qu'Emile Ruhland vient de faire à la presse. « Il y avait l'équipe pro de M. Joseph Lehmann », dit celui sur lequel repose tout le fardeau de l'élaboration de la nouvelle saison. « La disparition du mécène unique a entrainé avec elle le « modus vivendi » passé. Je tiens absolument à ce que le grand public prenne connaissance de ce nouvel état de chose, car si le capital-joueur nous reste acquis, il faudra qu'il soit géré d'une manière tout à fait différente. Si l'œuvre de M. Joseph Lehmann doit connaître un lendemain, le concours de tout un chacun est indispensable ». Après avoir reconfirmé « que M. Claude Lehmann a fait comprendre sans ambages que ni l'intérêt, ni les possibilités matérielles ne lui permettraient d'entrer dans la carrière de son père défunt », Emile Ruhland en vient à imaginer un moyen nouveau de financement « car il est bien beau de se renseigner à longueur de journée sur la physionomie de l'équipe de 1949/1950, plus souhaitable aurait été la question de savoir avec quels moyens on allait la constituer et l'étoffer. Entre la curiosité du badaud, prêt à acclamer ou à diffamer, et l'intérêt soucieux du fervent qui tient à son équipe, il y a une forte nuance. J'espère qu'elle aura été comprise ». Le mot du Secrétaire Général ne manque ni de clarté, ni de réalisme. A plus personne ne peut échapper que pour conserver une équipe professionnelle, il faut mettre la main à la poche. « A cet effet, indiquent les DNHR, se trouve en voie de création une association d'aide financière, à l'instar de celle qui fut à la base de l'échaffaudage niçois et qui groupera commerçants, industriels et particuliers. Leur contribution vaudra une participation dans la gestion du capital-joueurs. En outre, il sera lancé, avec le concours du Club des Supporters des listes de souscription par lesquelles il est fait un appel pressant à toutes les bourses. Si chacun de tous ceux, qui le dimanche après-midi trouvent au stade un divertissement à leurs occupations journalières, contribuent dans la limite de leurs moyens à remplir ces listes, la distraction que leur vaut un match de football de la Division Nationale leur est assurée ».

Le dimanche 19 juin dans le cadre de la fête du football à Sélestat, les « Violets » du Président Paille organisent une rencontre SRC - Racing, les Nationaux contre le relégué en Division 2. Les deux clubs viennent de procèder à un échange Marjewski - Heiné et le Racing présente Willimoski, le fameux avant-centre polonais qui avait marqué 4 buts lors du match de Coupe de Monde 1938 Brésil - Pologne (6-5) à Strasbourg. Nicolas aligne : Wittowski ; Frey, Linkenheld ; Teissonnier, Wawryniak, Deckert ; Nagy, Isidorczik, Perruchoud, Marjewski, Lauer. Le Racing, où l'ex mulhousien Emile Rummelhardt vient d'être engagé pour remplacer Veinante au poste d'entraineur, évolue dans la composition suivante : Schaeffer ; Hauss, Abautret ; Gangloff, Remetter, Krug ; Keller, Soerensen, Willimowski, Woehl, Schwager. Colmar l'emporte 3-2, un résultat qui n'a plus aucune importance, si ce n'est de provoquer, apparemment, un contact entre les dirigeants des deux clubs et d'évoquer l'avenir de la section professionnelle des SRC.

Création du « Racing Club d'Alsace » ?

Le mardi 21 juin a lieu un Conseil d'Administration des SRC, « auquel assistent plusieurs membres du Racing Club de Strasbourg », au cours duquel est pris la décision d'arrêter le football professionnel à Colmar. Le communiqué officiel indique[13] : « Le Conseil d'Administration des SR Colmar, jugeant qu'il était impossible dans les circonstances présentes de faire vivre une section de football professionnel, a décidé en principe avec l'accord ultérieur du Groupement des Clubs autorisés, de fusionner avec le Racing Club de Strasbourg. L'équipe représentative portera un nom encore à désigner. Toujours est-il que tous les matchs disputés par cette équipe se joueront à Strasbourg où sont garanties les recettes les plus fortes ».

13 - Dernières Nouvelles du Haut-Rhin du mercredi 22 juin 1949

Le Conseil d'Administration dont il est question dans le communiqué ci-dessus est celui des SRC Omnisport. Durant une quinzaine de jours encore, la Section Professionnelle se bat pour trouver des solutions extérieures au club. Elle prend d'une certaine manière le contrepied des SRC Omnisport. En tout cas, il règne une certaine confusion entre les deux structures. Pour illustration, l'entretien que Emile Ruhland accorde le lundi 27 juin à « Sport-Est ».

Sport-Est : « Est-il vrai que le Comité Directeur des SRC vous a refusé les pleins pouvoirs pour continuer et qu'il les a accordés à M. Claude Lehmann pour liquider la section professionnelle ?

Emile Ruhland : Le Comité Directeur des SRC a émis un vote de principe favorable au maintien de l'équipe pro et remettait à la prochaine AG du club la délégation des pouvoirs à un comité de gestion. Je ne l'ai à aucun moment saisi d'une demande de pleins pouvoirs, toute mon activité des dernières semaines ayant eu pour but de préparer et de rendre possible le maintien de notre équipe pro. Par contre, M. Claude Lehmann a demandé et reçu des pouvoirs très étendus pour telles opérations qu'il jugerait utiles.

S.E. : Quel usage M. Claude Lehmann fera-t-il à votre avis de ces pouvoirs ?

E.R. : En vérité, je l'ignore. Comme moi, M. Claude Lehmann avait formellement promis, après la mort de son père, de continuer l'œuvre de celui-ci. Pour ma part, je me sens lié à cette promesse. Je ne comprendrais pas que M. Claude Lehmann agisse à cet égard à l'encontre d'une promesse faite aussi solennellement.

S.E. : Comment expliquez-vous l'attitude du Comité Directeur des SRC ?

E.R. : Juridiquement l'équipe professionnelle appartient sans aucun doute au club puisqu'un particulier ne peut être propriétaire de joueurs pros. M. Joseph Lehmann avait agi en sa qualité de président de la section de football des SRC, à laquelle d'ailleurs certains joueurs comme Linkenheld et Deckert n'ont cessé d'appartenir. Or, le Comité Directeur a toujours contesté les liens unissant l'équipe pro au club. Il est tout prêt à faire entrer les choses dans la légalité à partir de la saison prochaine mais a estimé que pour le moment M. Claude Lehmann pouvait disposer librement de l'équipe pro que son père avait financée.

J'estime personnellement que l'équipe pro constitue une partie importante du patrimoine moral et matériel de la société. Si les capitaux ont été investis par M. Joseph Lehmann, un droit moral à la restitution de ces capitaux ne saurait être contesté à son héritier. Dans la mesure où le capital-joueurs est supérieur à ces mises de fonds, il appartient incontestablement au club pour le compte duquel j'ai personnellement agi pendant 4 ans. Sans de telles conditions, le Comité Directeur des SRC assumerait une grave responsabilité en renonçant au profit d'un particulier à ce patrimoine. Il ne fait pas de doute que depuis l'avènement du professionnalisme à Colmar, il a toléré l'existence de l'équipe pro locale sous l'étiquette des SR Colmar et a couvert de son silence, par cette approbation tacite, les actes de son Président. L'activité de la section pro a porté la réputation des SRC aux quatre coins de la France. Il apparaît donc puéril et ridicule de dire que cette équipe n'appartenait pas au club[14].

S.E. : Que va-t-il en suivre ?

E.R. : Sportivement et financièrement les SRC ont un intérêt évident au maintien de « leur » équipe pro. M. Claude Lehmann doit à la mémoire de son père de ne pas laisser péricliter l'œuvre de celui-ci. Je ne pense pas non plus qu'il ait un intérêt financier à liquider l'équipe en vertu des pleins pouvoirs dont il dispose. J'ai la conviction profonde que les choses rentreront dans l'ordre et que l'équipe pro des SRC continuera à représenter le football alsacien parmi l'élite du football français. Les prochains jours nous apporteront une totale clarté à ce sujet ».

Le 27 juin, Emile Ruhland n'a pas renoncé. Au contraire, son activisme et l'émoi créé par la décision du 20 juin, font finalement changer d'avis le Conseil d'Administration des SRC Omnisport. Emile Ruhland, « Président du Comité d'Action pour le maintien de l'équipe pro des SRC » et l'avocat Jean Macker, « Président par intérim du Conseil d'Administration des SRC » en arrivent même à signer conjointement, dans la presse locale, des appels en faveur du maintien de l'équipe pro.

Dans le premier, les SRC Omnisport reconnaissent être prêts à revoir leur position. Voici, un passage de la plus haute importance de ce communiqué : « La nouvelle de la dissolution de l'équipe de football professionnelle des Sports Réunis de Colmar, par la voie d'une fusion éventuelle avec le RC Strasbourg, a été accueillie avec stupeur par les sportifs colmariens et a causé un grave mécontentement dans les milieux les plus divers. Il ne fait pas de doute que le maintien de cette équipe est du plus haut intérêt, autant pour les fervents du football que pour les collectivités et le commerce local, auxquels elle apporte - par l'attirance que les rencontres du Championnat de France de Division Nationale exercent sur la masse - une source appréciable de revenus supplémentaires. Dans ces conditions, le Conseil d'Administration des Sports Réunis de Colmar a été amené à réexaminer la possibilité de prendre en charge l'équipe pro que la disparition du Président Joseph Lehmann a laissée sans mécène. IL est disposé à tout tenter pour assurer la continuité de cette formation qui, en s'assurant une place enviée parmi l'élite du football français, a hautement contribué à la réputation sportive de la Ville de Colmar. A cet effet, un appel pressant est adressé à toutes les couches de la population de Colmar et des environs et, en particulier, aux milieux économiques plus ou moins directement intéressés (industriels, négociants, etc) en vue de réunir les fonds nécessaires au maintien de l'équipe pro locale.

Une Association d'Aide Financière sera incessamment créée et représentée au sein du Comité de Gestion de la Section Professionnelle. Elle réunira tous ceux qui auront souscrit une participation au capital-joueurs dans les conditions qui seront arrêtées ultérieurement. Ces participations, d'un montant minimum de 5.000 francs, seront remboursables selon des modalités à définir dans les statuts de l'Association d'Aide Financière, et couvertes par la

14 - Emile Ruhland emploie des termes qu'il est bon de préciser : « club » et « société » sont des synonymes de « SRC Omnisport » ; quant au « Comité Directeur ses SRC », c'est bien de la Direction du club omnisport qu'il s'agit. De même, quand il évoque la « section de football des SRC », c'est de la section amateur qui est visée.

valeur de transfert des joueurs, estimée actuellement à plus de 20 millions de francs». Les réponses sont à faire avant le 5 juillet, jour où le Conseil d'Administration prendra «une décision définitive à la lumière des résultats du présent appel». Jusqu'à cette date, le même appel paraîtra d'une façon répétée dans la presse locale.

Le 3 juillet, les tractations menées tous azimuts aboutissent à la promesse d'un dénommé Forjonel, industriel à Colmar, de racheter les droits de M. Claude Lehmann pour 13,5 millions F, 10 de ces 13,5 millions devant être payés par lui (5 millions F) et les SRC (5 millions F) au moyen, pour ces derniers, d'un prêt à solliciter auprès de la Caisse d'Epargne et bénéfiçiant de la garantie de la Ville de Colmar.

Le 5 juillet, le Conseil d'Administration des SRC Omnisport constate, non seulement, «l'insuffisance des promesses pour des fonds de souscription mais prend connaissance, en outre, des faibles probabilités d'obtenir un prêt bancaire et de son incapacité d'attribuer un poste déterminé au Comité de Gestion, celui-ci possèdant des statuts et un règlement particulier». Dans ces conditions, il déclare «l'impossibilité de la section professionnelle de continuer à subsister et confirme le pouvoir solidaire donné précédemment à MM. Claude Lehmann et Emile Ruhland»[15].

Le 6 juillet, M. Forjonel modifie légèrement sa proposition. Les décisions d'investissement respectivement de 5 millions de F restent d'actualité, seul est demandé que «M. Ruhland se contente d'un rôle d'assistant technique». Autrement dit, qu'il n'intervienne pas dans la Direction du club[16].

Une demande qui ne pose le moindre problème au plus fidèle collaborateur de feu Joseph Lehmann puisque le 7 juillet ont lieu les discussions SRC/Ville de Colmar/Caisse d'Epargne. «Il résulte de ces entretiens, dit le lendemain un communiqué signé Jean Macker, d'une part, que la Caisse d'Epargne est dans l'impossibilté statutaire de consentir un prêt de 5 millions aux SRC, d'autre part, que la Ville de Colmar, tout en maintenant son offre de garantir un emprunt SRC, est dans l'impossibilité absolue d'effectuer à son nom un emprunt pour en faire bénéficier les SRC». Le Président par intérim ne manque pas «de remercier tous ceux (MM. Lehmann, Forjonel, Ruhland, le Maire, le Club des Supporters, les donateurs et souscripteurs) qui ont cherché par tous moyens en leur possession à sauver l'équipe professionnelle de Football de Colmar». D'autres ne partagent pas forcément ce son de cloche, entre autres ceux pour lesquels les motifs de la non obtention du prêt bancaire sont «restés obscures»[17]. Le temps presse. Il presse d'autant plus que toutes les solutions locales sont épuisées, que les joueurs ne sont plus payés et que partout les clubs préparent la nouvelle saison dont la première journée est fixée au 21 août.

De son côté, M. Claude Lehmann, «à la suite d'une démarche du Racing Club de Strasbourg»[18], a engagé des tractations plus poussées avec le club strasbourgeois. Elles ont abouti à un accord pour l'instant provisoire, aux termes duquel les sections professionnelles des deux clubs fusionneraient pour créer un nouveau club professionnel, le «Racing Club d'Alsace». La seule condition restant à remplir étant l'obtention de l'agrément du «Groupement des Clubs Autorisés» à Paris. «Les dirigeants du RCS ont déjà payé un premier terme aux joueurs de Colmar», signalent les DNHR du 8 juillet. La réponse du Groupement est connue le même jour. Elle est négative, l'organe de tutelle des clubs professionnels considérant qu'une fusion entre des clubs de deux villes distantes de 65 km n'est pas possible[19].

«Ainsi donc, Colmar disparaît du football professionnel et du même coup Strasbourg conserve sa place en 1ère Division indique «France-Football» le 12 juillet. La descente de Colmar en 2e Division ne pouvait plus sauver le club. Il a préféré déclarer forfait et ainsi se laisser classer dernier, Strasbourg devenant ainsi 16e: il était sauvé». Pour d'aucuns une manœuvre, ce à quoi les gardiens des lois du Groupement répondent «que l'on était encore sous le régime du Championnat 1948/49 et que la saison 1949/50 n'était pas ouverte. Or, le règlement stipule que si, au cours de la saison et à quelque moment que ce soit, un club déclare forfait, il est par là même classé dernier. Or, c'est bien le cas de Colmar...».

Une quarantaine de joueurs au Racing, fin juillet 1949

Au soir de la reprise des SRC, le Racing dispose de deux équipes et d'un effectif d'une quarantaine de joueurs! Un chiffre qui tombe rapidement à une dizaine d'unités de moins, les SRC ayant encore négocié les ventes d'Angel à Lille, Linkenheld et Frey à Metz, Kryske et Marjewski à Lens, puis le Racing ceux de Lang, Lafont et Lauer au Mans, Proust à Amiens, Heiné à Sochaux, Pascual au Stade Français, étant précisé que Créteur, Teissonnier et Heisserer ont décidé d'arrêter leur carrière professsionnelle et d'opter pour les SRC Amateurs, Vieux-Thann et le Sporting Schilti-

15 - Sport-Est du 18 juillet 1949

16 - Extrait de l'exposé de Me Macker à l'AG des SRC du 12 juillet - voir DNHR des jours précédants et suivants l'AG et surtout celui intitulé «A qui la faute?».

17 - Sport-Est des 3 et 10 juin 1949

18 - Sport-Est des 3 et 10 juin 1949

19 - Sport-Est des 3 et 10 juin 1949

gheim. Puis, Haan et Schwager sont prêtés à Nîmes, le gardien Remetter signe au Thillot, un des prétendants au titre de champion du Groupe Est du CFA et Wieschaller résilie son contrat. Il reste, néanmoins, un effectif pléthorique auquel se rajoutent les recrues, celles négociées par le Racing (Emile Legagnoux de Rennes et André Thuillier du Mans) et l'engagement pris par les SRC vis-à-vis de Metz et Montpellier pour Gabriel Hoffmann et Roland Tilipsky et que le Racing doit honorer.

Ainsi, dispose-t-il toujours début août de 4 gardiens de but (Thuillier, Bebris, Schaeffer, Lergenmuller), de 8 demis (Legagnoux, Mateo, Ben Ali, Wawryniak, Deckert, Krug, Gomez, Remetter) et de 14 attaquants (Perruchoud, Gangloff, Hansen, Hoffmann, Woehl, Tilipsky, Waechter, De Cecco, Schwager, Soerensen, Nagy, Harter, Keller, Dupraz). Pressenti pour le poste d'entraîneur à un moment où il n'était pas question de fusion avec les SRC, Emile Rummelhardt signe finalement au Mans, ce qui fait tout naturellement de Charles Nicolas le nouvel entraîneur.

Heisserer, finalement, signe un contrat d'entraîneur-joueur à Lyon, un changement de dernière minute qui fait de Lergenmuller le nouvel entraîneur du Sporting Schiltigheim. Ben Ali et Hoffmann, comme Créteur, optent pour les amateurs des SRC. Puis, le championnat largement entamé, Keller signe à Béziers et Harter retourne à Besançon où il retrouve une colonie d'anciens « Alsaciens » : Sohler, Marras, Braun, Planté (RCS), Emmenegger (SRC), Linder (FCM). Dupraz accompagne Heisserer à Lyon, Soerensen signe à Modène, Gomez est prété à Toulouse, Schwager à Nîmes et Hansen rejoint Linkenheld et Frey à Metz. De plus, comme le club a renoncé à engager Willimoski, les rangs sont, à présent, nettement éclaircis.

Allégé en nombre, l'effectif l'est aussi en qualité ce qui a pour corollaire des résultats qui ne sont pas au rendez-vous. Fin octobre 1949, le Racing figure déjà dans le lot des mal-classés. Pourtant, le match d'ouverture avec la victoire sur le Champion de France Reims (2-1 - buts de Woehl et Hoffmann) à la Meinau était prometteur. Mais rapidement le club glisse en milieu, puis en fin de classement. A Marseille, le 18 septembre 1949, Nicolas fait jouer pour la première fois l'amateur Hauss et fin octobre on évoque l'idée de renforcer l'équipe car déjà le « football professionnel est en danger à Strasbourg ». Or, la saison une fois démarrée, il est interdit de faire jouer un joueur de Division Nationale ayant déjà évolué en championnat pour un autre club. Restent, par conséquent, uniquement la possibilité de recruter en Division 2 ou chez les réservistes des clubs de Division Nationale.

Résultats / moyens : la quadrature du cercle pour les clubs

Avec une quarantaine de joueurs sous contrat, fin juillet, les dirigeants du Racing avaient théoriquement tout loisir de former l'équipe qu'ils souhaitaient le plus. Les deux Equipes d'Alsace professionnelles, ayant joué la saison passée contre la sélection du Luxembourg et les Autrichiens du Florindorfer, permettent d'imaginer, à ce moment, la compétitivité qu'il est possible de donner à la nouvelle « entente SRC/RCS ». Monter une équipe autour des piliers que sont Angel, Heiné, Wawryniak, Abautret, Frey, Lang, Marjewski, Woehl, de buteurs comme Keller, Kryske, Dupraz, Haan, et de jeunes formés en Alsace (Linkenheld, Deckert, Krug, François et Georges Remetter, Schwager, Schaeffer) tout en misant sur l'expérience de Heisserer et Mateo, voilà une première option. Une seconde possibilité est de monnayer les meilleurs talents, un arbitrage qui présente une finalité plus financière que sportive. En transférant immédiatement Angel, Heiné, Frey, Linkenheld, F. Remetter, Keller, Kryske, Marjewski, Dupraz, tous des joueurs d'avenir, c'est cette dernière solution qui est choisie par les dirigeants du Racing.

En fait, une solution plus subie que choisie car le Racing connaît depuis des semaines une trésorerie difficile. Comme pour d'autres clubs, elle est le résultat de l'évolution du football professsionnel, entre autres de prix de transferts de plus en plus élevés, et d'une position au classement qui n'incitent pas à de grandes affluences au stade de la Meinau au cours de ce début de saison 1948/1949. La situation est devenue préoccupante au point que le « Services des Sports » de la Ville de Strasbourg se penche sur le sujet en décembre 1948 et conseille au maire d'écarter toute aide financière de la Ville, la sollicitation de cette dernière par le Racing devenant de plus en plus probable. « Il paraît certain que le Racing se trouve actuellement dans une situation financière telle, qu'il lui est impossible d'acheter des joueurs de grande valeur. Il peut, tout au plus, espérer finir cette saison sans être acculé à la descente en 2e Division » écrit, fin décembre 1948, le service en question[20]. Et d'enchaîner sur un raisonnement on ne peut plus anti-Racing : « Les deux journaux « Sport-Est » et « Bonjour » ont lancé l'idée d'une aide financière de la Ville au RCS. Pour cela, ils ont avancé certains arguments qu'il paraît intéressant d'étudier de plus près. On avance en premier lieu l'argument économique. N'a-t-on pas écrit que la descente du RCS en 2e Division équivaudrait à une catastrophe (!) économique pour la Ville ? Un tel jugement repose sur une conception très singulière d'une catastrophe. Il est vrai que les grandes rencontres du RCS mettent en mouvement des foules considérables. Les moyens de transport en profitent, les restaurants, les cafés, etc. aussi. Mais en gros, cela s'arrête là. Ce n'est en rien comparable à la faillite d'un grand magasin ou d'une grande entreprise qui aurait pour de nombreux Strasbourgeois des conséquences autrement graves (chômage notamment). Ceci posé, nous sommes d'avis que le Racing est d'un certain intérêt du point de vue économique et que la taxe sur les spectacles prélevée par la Ville est d'un rendement intéressant. Le deuxième argu-

20 - Archives Municipales de Strasbourg - liasse VIII/75

ment qui, dans l'idée de certains journalistes est l'argument massue, est que beaucoup de villes donnent des subventions ou des avantages divers. Nous avons fait une enquête auprès de 16 villes de France. Il en résulte, d'une part, que les Villes de Nancy, Bordeaux, Roubaix, Lyon, Marseille, Toulouse et Paris ne donnent pas de subvention et que seules 7 villes ont fait ce que l'on pourrait appeler des libéralités :

- Lens a donné 300.000 francs par souscription d'actions
- Besançon a donné 2.000.000 francs, Rennes 80.000, Saint-Etienne 350.000
- Colmar a fait des travaux au stade pour 2.000.000 francs
- Cannes a donné 7 millions comme avance remboursable. La Ville de Cannes prélève cependant 14% sur les recettes - 8,25% affectées au remboursement de l'avance, 5,75% pour la location du stade
- Metz a voulu donner 3.000.000 francs comme prêt d'honneur mais la délibération du Conseil Municipal n'a pas été approuvée par le Préfet de la Moselle
- A Nice, la situation est particulière. Une subvention a été accordée à l'OGC Nice par le Comité des Fêtes. Comme Nice a un casino et que de ce fait le Comité des Fêtes dispose de sommes importantes, il y a là des possibilités que nous n'avons pas à Strasbourg. De plus, la Ville de Nice a fait exécuter des travaux au stade et les fonds investis sont amortis par un prélèvement de 10% sur les recettes ».

Et de conclure à l'adresse du Maire Frey que « la Ville a pratiqué jusqu'à présent la seule politique raisonnable, c'est-à-dire celle de ne pas s'immiscer dans la gestion financière du Racing Club. Cette politique devrait être poursuivie. Le jour où la société s'aviserait de nous demander une subvention, il faudrait opposer une fin de non-recevoir ».

Le Président Charles Belling, par sa position de Conseiller Municipal et, qui plus est, de la même tendance politique que le Maire Frey, ne peut pas ignorer cette position. D'où l'idée, au printemps 1949, de trouver une solution hors du cercle de la municipalité. Celle-ci consisterait, pour faire fonctionner la Section Professionnelle, dans un rapprochement avec l'AS Strasbourg et la création d'une sorte « d'Union Sportive Strasbourg ». SEFA ou « Société d'Encouragement de « Football-Association » serait son nom définitif si elle était créée. Pour cela, le Racing aurait le rôle le plus facile (apporter son capital joueur « estimé à 10 millions francs » en mars 1949), à l'ASS, à qui il serait demandé « d'apporter des disponibilités pour environ 10 millions francs », incomberait la tâche la plus hardue. Insurmontale même, le club du Tivoli n'étant plus en mesure, en 1949, de mettre sur pied son grand meeting d'athlétisme organisé depuis le début des années 1930. « La mort dans l'âme, l'ASS se trouve dans la nécessité - non pas qu'elle ne puisse attirer chez nous les athlètes de valeur mondiale, bien au contraire - de renoncer à leur venue en raison des dépenses considérables qu'entraînerait leur déplacement à Strasbourg. Celles-ci dépasseraient largement le demi-million ! Courageusement et pour l'amour du sport, l'ASS et ses amis exécutaient toutes sortes de pirouettes pour combler un déficit tenace et rarement évité. Aujourd'hui, les temps ayant changé, les donateurs, trop sollicités, délient plus rarement les cordons de leur bourse ». L'idée de la SEFA est donc un projet mort-né. Courant juin 1949, il tombe définitivement à l'eau, « les propositions qui avaient été faites par l'ASS et les « Forges de Strasbourg ayant été repoussé par le Comité Central du Racing »[21].

Or en juin/juillet 1949, ne se pose pas uniquement pour le Racing la question du fonctionnement d'une Section Professionnelle tombée au plus bas depuis sa création en 1933, mais en plus celle de l'éventuelle reprise des SR Colmar, seul moyen pour le club de la Meinau de conserver sa place en Division Nationale. « Si les SRC cèdent leur place en première division au Racing, la manœuvre à laquelle nous nous prêtons profitera à Strasbourg » déclare l'un des administrateurs, lors de la réunion du Conseil d'Administration des SRC Omnisport du 28 juin. Et il en demande un certain prix. Mais dès le 5 juillet, le Racing est en position de force, les salaires des joueurs ne pouvant plus être payés à la suite du désistement de M. Forjonel. Il faut donc « chercher l'argent à Strasbourg » prévient un participant à cette cruciale séance du 5 juillet. « A 23H15, le téléphone sonne pour M. Ruhland. M. Heintz du RCS est au bout du fil demandant la décision prise et faire savoir que si à minuit il n'a pas de réponse, il se considère libéré. Instant dramatique, cela sentait la pression, le chantage. Instant dramatique : Claude Lehmann est abattu, les supporters repartent à la recherche de Forjonel qui demeure introuvable. A minuit moins cinq, Claude Lehmann appelait Strasbourg et prononçait le « oui » fatidique de la fusion »[22]. Le Racing paiera à M. Lehmann le montant des droits concédés par les SRC, à savoir 13,5 millions de francs, en cela compris le prix du transfert immédiat de quatre joueurs, charge à lui de désintéresser l'Omnisport à hauteur de 500.000 francs.

L'intervention de dernière minute du Racing évite le dépôt de bilan aux SRC et permet une fin plus honorable au club colmarien que si elle avait dû être assurée par un liquidateur judiciaire. Quant à la « solution Racing », elle a été possible grâce à une plus grande falicité de lever des capitaux dans une ville de l'importance de Strasbourg et aux nouvelles ambitions aussi qui commencent à se profiler pour la capitale alsacienne, celle-ci ne pouvant se permettre un second rôle sur le plan du sport dans sa quête de future capitale de l'Europe.

---

21 - idem note 127 et Sport-Est des 24 et 31 janvier 1949, 18 février 1949, 13 juin 1949 et 5 septembre 1949

22 - Registre des PV des SRC Omnisport de 1924 à 1963 - consultable au club.

Le Racing Club de Strasbourg 1949/1950

Debout : G. Remetter, Hauss, Ben-Ali, Schaeffer, Wawryniak, Deckert - accroupis : Perruchoud, Gangloff, Mateo, Woehl, Tilipsky

Debout : Abautret, Wawryniak, Bebris, Krug, Mateo, Legagnoux - accroupis ; Perruchoud, Hoffmann, Waechter, Woehl, Tilipsky

Debout : Ch. Nicolas (entraîneur), Vanags, Wawryniak, Abautret, Schaeffer, Legagnoux, Hauss - accroupis : Perruchoud, Hoffmann, Bihel, Woehl, Gangloff

« Le football, élément de la vie de nos cités »

Le football fait, en effet, partie de l'image véhiculée par les villes et peut aider à l'identification régionale. Les résultats du club régionalement le plus représentatif engendrent fierté ou déception. C'est la réaction de cette strasbourgeoise écrivant à « Guschtel », son fiancé militaire en Indochine » et ce à un moment où le Racing ne va pas fort[23] : « Tu sais qu'avant ton départ pour Saïgon tu m'avais emmenée à la Meinau et je t'avais remercié de m'avoir fait connaître des joies nouvelles au milieu d'un public qui, plus que moi encore, vibrait d'enthousiasme chaque fois que **notre** Racing marquait un but. Le spectacle était admirable, emballant. Dans de superbes élans sportifs, les **nôtres** dominaient la situation, ils faisaient circuler la balle en profondeur à l'homme démarqué ; ce dernier la transmettait au camarade mieux placé devant la cage et boum, le but était conclu. C'était réglé comme du papier à musique. Je crois que ce jour-là, Strasbourg était opposé à une équipe parisienne qui dut s'en retourner avec une marque affaiblissant considérablement son moral. C'était joli ! Tout le monde applaudissait les exploits des footballeurs strasbourgeois si magnifiques d'allant, d'habileté et d'expérience sportive. Ils étaient si beaux ces footballeurs et si sympathiques dans le déploiement de leurs multiples qualités. Je prenais pour la première fois contact avec le football et déjà je me plaisais à suivre le jeu comme les supporters acharnés. **Notre** Racing gagnait souvent à l'époque. Or, je m'étais imaginée qu'ils l'emporteraient sur les Colmariens et je voulais t'écrire, dans l'ambiance d'une victoire, mon fol enthousiasme. Hélas, **nos** petits gars du Racing ont perdu. J'ai un gros chagrin de tout cela. Cet échec à Colmar a été dur pour moi. Il est pénible à supporter quand on porte son affection à une équipe qui doit représenter le football strasbourgeois ».

Alors que de nombreuses villes font de gros efforts pour entretenir une grande équipe de football, « que font les Strasbourgeois ? » s'interroge[24] après le coup de massue de la défaite à Colmar, ce lecteur de « Sport-Est », domicilié dans une tout autre région de France. « Strasbourg - plaque tournante de l'économie transeuropéenne française, centre des magnats de la brasserie et de la malterie, des foies gras, de la bonne chère, siège d'une foire européenne rivalisant avec celles de Bâle, Nuremberg et de Leipzig, centre culturel et artistique mondialement renommé, berceau d'une lignée sensationnelle d'échevins, de grands militaires et d'intellectuels notoires - laisse s'amenuiser et dépérir un de ces commerces les plus prospères ! » Evoquant la défaite subie chez « les valeureux Colmariens », qui devrait être pour les Strasbourgeois un véritable « 18 juin 1940 », il termine en espérant « qu'il se trouvera des hommes à Strasbourg qui n'accepteront pas la défaite définitive de l'équipe qui n'a cessé de porter haut le nom de leur ville à travers la France ; et il faut habiter loin de sa terre natale pour se rendre compte de l'importance psychologique et matérielle énorme que représente le grand renom d'une équipe de football ».

Tel autre lecteur considère, après la relégation du Racing, « que Strasbourg n'est plus qu'une petite ville de province comme il y en a une dizaine en France »[25]. Ce qui fait des Mulhousiens des gens heureux, eux qui n'ayant plus d'équipe professionnelle « se sont sentis au ban de la société sportive nationale ». Mais en concentrant tous leurs efforts sur le sport amateur, « cela ne vaut-il pas infinivement mieux qu'une équipe professionnelle de football avec deux ou trois Mulhousiens et huit ou neufs « étrangers ? » s'interroge André Roche[26]. Il est vrai que c'est sur leurs épaules que repose la lourde responsabilité d'assurer le prestige sportif de toute une ville.

« Ce n'est plus un club seul qui est en jeu, mais une équipe qui est la représentation même de toute une ville. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire de soutenir tous ceux qui ont pris en main de défendre sportivement Strasbourg et, par répercussion, l'Alsace dans le championnat national » écrit Henri Traen après que les SR Colmar aient quitté le professionnalisme[27]. Et les joueurs et dirigeants ne sont pas les seuls concernés. Les spectateurs aussi sont invités « dans la lutte à mort contre le mauvais sort, de ne plus critiquer, de ne pas conspuer les joueurs strasbourgeois. Il n'y a qu'à Marseille et Strasbourg qu'on ridiculise et siffle l'équipe locale. Partout ailleurs, l'équipe locale est farouchement et aveuglément encouragée »[28].

« Le football est devenu un élément de la vie de nos cités » selon Me Latscha, qui sait de quoi il parle puisqu'il y a peu il était encore le Président du principal club de Mulhouse, une ville qui n'a plus d'équipe professionnelle. « N'est-il pas curieux de constater continue-t-il que les rivalités sportives, qui naguèrent étaient des rivalités de clubs, sont des rivalités de villes ? La presse y a contribué : le « nom patronymique » des clubs est pratiquemment passé sous silence et les matchs sont annoncés avec de larges manchettes ne mentionnant que les villes d'où les clubs sont originaires : Lille, Marseille, Reims, Bordeaux, Strasbourg, Rennes. L'équipe fanion est ainsi adoptée par la population d'une cité, qui en fait son champion comme si l'honneur local était en cause. Une victoire, toute la population exulte ! Une défaite, la ville prend le deuil. Tout ceci est peut-être excessif mais c'est une réalité. D'ailleurs, une autre évolution a contribué à bien marquer de ce nouveau caractère le football national : de plus en plus les collectivités locales, et en

23 - Sport-Est du 15 novembre 1948 - Point de Vue, page 1

24 - Sport-Est du 26 novembre 1948 - « Les réprouvés »

25 - Sport-Est du 6 juin 1949 - « Strasbourg en 2e Division, maintenant on peut l'écrire »

26 - Sport-Est du 26 novembre 1948 - « Heureusement Mulhouse ne possède pas d'équipe professionnelle de football »

27 - Sport-Est du 15 août 1949 - « Point de Vue », page 1

28 - Sport-Est du 23 décembre 1949 - « Un appel aux habitués de la Meinau »

particulier les Conseils municipaux, interviennent pour favoriser, et par voie de conséquence contrôler, le club le plus représentatif. Nombreux sont les Conseils qui ont accordé subventions ou prêts ou qui ont pris à leur charge l'entretien et surtout l'agrandissement des stades ».

Des effectifs de plus en plus coûteux

Car il faut de plus en plus d'argent, non seulement pour payer des infrastructures en perpétuelle évolution mais aussi pour financer des effectifs qui grossissent et coûtent de plus en plus cher en raison de salaires qui s'envolent. Le sujet devient d'actualité, la saison de transition 1945/1946 à peine terminée. « Le prix record payé pour le transfert d'un joueur de football augmente de jour en jour. Les clubs ne savent plus où ils vont. Les excès s'accumulent, les heurts, les froissements, les discussions sans fin, les combinaisons plus ou moins régulières se multiplient ; la situation des dirigeants est devenue impossible. Ils commencent à se plaindre amèrement sans cacher leur infortune. Certes, les joueurs ne sont pas toujours drôles. Ils n'ont pas encore admis qu'en signant un contrat d'un an, que celui-ci les liait pour plus d'un an avec leur club. Etant donné que le règlement stipule que le club signifiant au joueur en fin de saison qu'il entend le conserver aux conditions maxima imposées par le statut du joueur professionnel, le contrat se renouvelait automatiquement pour une autre année. Il y a aussi le cas du joueur non tansféré parce que le club tient à lui. Il est lésé par rapport à ses camarades qui changent de club et qui ont droit à un pourcentage sur le montant du transfert. Cela s'arrange par le versement d'une prime à la signature, qui n'est pas réglementaire, mais qui est considérée comme dûe et qu'il est difficile de ne pas admettre car le « match » à bénéfice dû au joueur ayant dix ans de présence rapporte beaucoup moins que dix primes annuelles à la signature » soulève Lucien Gamblin dans « France-Football » du 9 juillet 1946.

Cette inflation des salaires n'est pas illogique car elle va de pair avec une incontestable amélioration du niveau du jeu qui s'opère autant par le nombre de joueurs que par la réorganisation de la 2e Division. A la fin de la saison 1946/1947, 351 joueurs professionnels sollicitent et obtiennent le reclassement en amateurs, soit deux fois plus que le nombre (176) des nouveaux venus dans le métier. Cette diminution de l'effectif des joueurs professionnels (847), par d'aussi importants retours chez les amateurs, ne peut se traduire que par une amélioration du niveau du jeu[29]. D'autre part, la transformation d'une Division 2 Interrégionale, composée d'une poule Nord et d'une poule Sud de 12 clubs chacune, en une Division 2 Nationale formée de 20 clubs a les mêmes incidences sur le fond de jeu. Pour le promoteur de cette réorganisation, Emile Ruhland, le Secrétaire Général des SR Colmar, « sous l'angle sportif, la Division 2 présente incontestablement un attrait supérieur si elle revêt un caractère national que si elle est circonscrite sur une zone territoriale quelle qu'elle soit[30].

Dans ces conditions, la tendance à l'augmentation des prétentions des joueurs peut se comprendre. Elles n'émanent pas forcément de ces derniers mais souvent des dirigeants de clubs. « Les joueurs du Racing se basent sur les offres faites à eux par d'autres clubs » écrit Aimé Gissy dans « Sport-Est » du 30 juin 1947, n'hésitant pas à conlure « que le football professionnel français court au suicide » et qu'il adopte de plus en plus « les habitudes italiennes ou sud-américaines où les vedettes sont tous millionnaires ». Mais pas toujours. Par exemple, le Racing ne donne pas suite aux volontés de Veinante qui avait exigé 500.000 francs à la signature et 500.000 francs de salaire annuel, après la superbe saison 1946-1947 du Racing. « Il y a une trop grande disproportion entre la valeur d'un entraîneur de football pro et celle du commun des mortels » n'hésite pas à écrire Gissy à la suite de l'affaire Veinante[31]. Les SRC, eux aussi, se plaignent d'une « crise de moralité », certains dirigeants de clubs n'hésitant pas à entrer en contact directement avec René Linkenheld, un joueur de grand avenir. « Nous ne sommes pas enclins à nous laisser imposer d'aussi néfastes méthodes de surenchère et de tractations déloyales et illicites, qui ne tendent en définitive qu'à accaparer au profit de quelques clubs à forte capacité financière - pour lesquels ni la pénurie de moyens, ni une conception raisonnable du football professionnel ne semblent constituer une barrière suffisante aux pires extravagances ! - les joueurs de classe que d'autres clubs, financièrement faibles ou honnêtes, ont formés au prix de lourds sacrifices. Car on aura beau rétorquer qu'en réalité le transfert ne pourra pas se faire sans l'assentiment final de ces derniers clubs : il n'en reste pas moins qu'en jetant le trouble dans l'esprit de leurs joueurs par la promesse d'avantages qu'eux-mêmes ne sont ni en état ni en droit de leur accorder, on leur crée des sources de difficultés qui compromettent sérieusement leur bon fonctionnement et qui peuvent les obliger à se séparer contre leur gré desdits joueurs » écrivent les SRC au Président du Groupement à Paris[32]. A l'AG 1947 de ce dernier, les clubs adoptent la proposition des SRC consistant à frapper d'une amende de 100.000 à 500.000 francs les clubs qui entrent en pourparler directement avec un joueur et ceux qui offrent une prime à la signature, l'amende pouvant aller jusqu'à 20 fois le montant de cette prime. « La proposition de Colmar a été votée à une très forte majorité. Elle est la conséquence et la suite logi-

---

29 - Rapport Moral 1946/1947 du Groupement des clubs autorisés - France-Football du 7 août 1947

30 - Sport-Est du 21 février 1947 - « Poule unique ou deux poules géographiques » par Emile Ruhland

31 - Sport-Est du 4 juillet 1947 - « Où va le football pro ? »

32 - Sport-Est du 4 juillet 1947 - « Crise de moralité chez certains dirigeants pro ? »

que de la perturbation qu'ont créée sur le marché du football pro quelques clubs qui à coup de millions veulent décrocher la timbale en ravalant ainsi le football au niveau du sport hippique ou d'un marché d'esclaves » écrit Aimé Gissy[33].

Mais le prix « des artistes de football » continuant à augmenter et à « accabler de soucis » les dirigeants de clubs[34], le Groupement décide fin 1948 sur l'initiative d'André Dehaye, le Président du RC Paris, de revenir sur une réglementation datant de 1932 et « d'humaniser » d'une certaine manière la profession de footballeur. « Aux débuts du professionnalisme, écrit ce dernier[35], il a été nécessaire de protéger les clubs contre eux-mêmes en évitant que les salaires des joueurs fassent l'objet de surenchères devant lesquelles les trésoreries des clubs auraient fini par succomber. C'est de ce souci qu'est né la notion de salaire maximum pour les footballeurs, notion qui, dans toute autre profession en période de libéralisme, apparaît comme une restriction intolérable de la liberté. Mais si le statut professionnel d'origine fixait les conditions de rémunération des joueurs, il laissait complètement dans l'ombre l'évaluation de la valeur des transferts. A telle enseigne qu'un joueur estimé fort cher ne pouvait être payé qu'au maximum autorisé, qui était, cela va sans dire, devenu rapidement le salaire de tous les joueurs professionnels, au moins en Première Division. Depuis 1932, les grandes lignes du statut d'origine n'ont pas été modifiées, seuls les chiffres des salaires ont suivi (avec quel retard !) les fluctuations du coût de la vie et nous sommes arrivés à ce point que la rémunération principale d'un joueur professionnel de valeur n'était plus constituée de son salaire réglementaire mais bien plutôt par cette pratique immorale, « la prime à la signature », qui était la conséquence logique du plafond des salaires ». En effet, personne ne me contredira si j'affirme que la prime à la signature représente la différence entre la rémunération réelle du joueur et le salaire que le règlement autorise à lui donner. Cette prime à la signature, outre le caractère quasi clandestin qu'elle était obligée de prendre, puisque contraire aux règlements, avait le défaut primordial d'être exigée par les joueurs au début de chaque saison, c'est-à-dire qu'elle revenait, en fait, à payer un salaire d'avance pour un travail qui n'était pas encore exécuté ».

Les nouveaux textes votés, fin 1948, autorisent les clubs à rémunérer leurs joueurs à leur valeur réelle, garantissent à tout joueur professionnel un salaire minimum lui assurant une vie décente et fixent, d'une façon automatique, la valeur des transferts. Par ailleurs, le nouveau statut « exige des clubs qui prennent la charge sociale d'une vingtaine de footballeurs une organisation et des recettes suffisantes pour que la vie du club et de ses salariés ne soit plus à la merci de la défaillance d'un mécène et qu'ils ne vivent que sur leurs recettes ».

Tous les problèmes ne sont pas réglés pour autant mais un pas en avant est franchi si l'on considère les pratiques du passé. Dans la recherche de l'assainnissement des finances des clubs, certains tentent de compléter ce dispositif réglementaire par une réorganisation du football professionnel. Ainsi est évoquée par les uns l'idée d'une Division Nationale de 20 clubs, de 16 clubs par les autres, d'une retransformation de la Division 2 Nationale en Groupes Interrégionaux. Le fil conducteur de toutes ces réflexions est la situation financière des clubs. L'OGC Nice et le Stade Français soutiennent le vœu de porter la Division Nationale de 18 à 20 clubs. « Pourquoi une Division Nationale à 20 clubs ? » s'interroge « Sport-Est ». Et de donner sa version des choses : « On estime à Nice, et c'est également la théorie du Stade Français, qu'il faut aux clubs pros dignes de ce nom plus de matchs, plus de recettes, qu'il faut occuper tous les joueurs et qu'il faut éliminer les clubs qui ne peuvent entretenir une vingtaine de joueurs professionnels ou dont les joueurs ne sont pas professionnels à 100%. (....). L'arrière pensée des dirigeants niçois et stadistes est claire : elle tend à réserver aux grandes villes, aux grands centres sportifs, la possibilité de posséder une équipe professionnelle et l'on veut éliminer les petites villes de la Division Nationale »[36]. Le Groupement, qui vient de réduire le nombre des clubs de la Division Nationale de 20 à 18 est d'un avis opposé. Il estime qu'elle doit rester « une élite restreinte » et que, par contre, 16 serait le bon nombre des clubs la composant.

Réorganisation juridique du Racing

Pour comprendre les choix effectués par les responsables du Racing dans la constitution de l'équipe de la saison 1949/1950, il faut avoir à l'esprit les éléments ci-dessus qui se sont imposés progressivement à tous les dirigeants de clubs. Alors que de nombreux clubs bénéficient déjà d'aides municipales, le Racing, non seulement, ne peut compter sur le soutien financier de la Mairie de Strasbourg, mais, de plus, la solution visant à donner de nouveaux moyens au club, via la SEFA, a échoué. Il fait, par conséquent, avec les moyens du bord qui ne sont pas considérables. La conséquence est que le club est en posture difficile fin octobre 1949.

On évoque l'idée de recruter. « Colmar étant réglé, les joueurs et les frais généraux régulièrement payés »[37], le club n'a plus les possibilités pour se renforcer par des joueurs qu'il avait sous la main lors de la fusion avec les SRC. « Pour

33 - Sport-Est du 7 juillet 1947 - « Le Groupement pro a réagi »

34 - Sport-Est - « Point de vue » des 12 juillet et 27 août 1948

35 - France-Football du 23 novembre 1948 - « Le nouveau statut humanisera la profession de footballeur »

36 - Sport-Est du 7 janvier 1949

37 - Sport du 9 décembre 1950 - « Des chiffres qui parlent »

cela, il faut de l'argent, beaucoup d'argent» écrit «Sport-Est» le 11 novembre 1949. «Puisque le football professionnel, donc la plus saine distraction sociale de la capitale alsacienne et de toute l'Alsace, est menacé, il faudrait d'urgence constituer un «comité de salut public».comprenant toutes les personnalités qui désirent voir Strasbourg appartenir à l'élite du sport national. Nous dirons même qu'un comité «extra-racing» devrait être constitué qui garantirait les fonds nécessaires à l'achat de quelques joueurs. Nous avons encore un bon mois pour engager de nouveaux joueurs. Le temps presse donc. Pourquoi le Président du Racing, qui se trouve être conseiller municipal, ne prendrait-il pas pareille iniatiative ? Pourquoi n'offrirait-on pas la présidence de ce «comité de salut public» à une personnalité qui entrainerait d'autres personnalités au mouvement ? Pourquoi le Maire lui-même, par l'intermédiaire de la commission sportive municipale, ne réunirait-il pas toutes les personnalités susceptibles d'aider le porte-drapeau du sport alsacien ? Pourquoi n'organiserait-on pas une grande réunion publique pour les amis et supporters du Racing ? Il faut faire du nouveau dans le domaine financier. Or, ce n'est pas en s'enfermant à Neudorf que le premier club d'Alsace trouvera les concours nécessaires à son redressement. Le Racing doit devenir une affaire régionale».

Au moment où «Sport-Est» écrit ces lignes, une réforme administrative et financière est en cours au Racing. On s'oriente vers une séparation nette entre la Section Professionnelle et la Section Amateur ou Omnisport, la création, au niveau de la Section Professionnelle, d'une «Commission Technique» et d'un «Comité de Gestion», au-dessus desquels serait placé un «Comité de Direction» comprenant «de hautes personnalités strasbourgeoises». A l'AG 1950, l'organisation juridique définitive est validée[38]. Elle comprend un «Comité Directeur» et un «Conseil de Surveillance» mais reste sous le mode associatif. D'aucuns avaient envisagé un fonctionnement dans le cadre d'une véritable société anonyme: «La direction d'un club professionnel ne peut plus être assumée aujourd'hui par un homme ou une poignée d'hommes; le financement d'un club pro ne peut plus rester à la charge de quelques «Mécènes». Cela coûte vraiment trop cher. De passe-temps et de distraction, le football est devenu une nécessité sociale, une nécessité publique. Il est donc juste que tous les sportifs, même toute la population, contribuent à l'entretien d'une organisation qui est reconnue d'un intérêt public. Le football professionnel doit être organisé commercialement et devrait recevoir des subventions des autorités locales, des allègements fiscaux de l'Etat, des concours des industries régionales, qui se doivent, dans un monde nouveau, d'offrir des saines distractions à la classe laborieuse. Le Racing derait devenir une grande société anonyme par actions, à laquelle souscriraient tous ceux qui ont intérêt à ce que l'Alsace brille dans le football national et qui devrait être dirigée commercialement par des dirigeants intéressés et responsables»

Dans une situation sportive de plus en plus délicate, le Racing ré/embauche Wieschaller laissé en transfert libre à l'inter-saison et qui n'avait pas trouvé de club, fait revenir Vanags du FC Nancy et engage Randolfo Cisneros, un avant-centre hispano-argentin «loué» par le RC Paris et l'amateur belfortain Boll qui ne s'affirmera jamais. Curt Keller parti en cours de saison à Béziers, De Cecco et Tilipsky pour Toulon dans le cadre d'un échange avec l'avant-centre Bihel, l'effectif a enfin son visage définitif, fin décembre 1949. Arrive encore l'attaquant hongrois Toth mais, non qualifié, ne pourra jouer les compétitions officielles.

Le déclic de la saison se produit avec l'arrivée de René Bihel, l'ex-avant-centre de Lille et de l'Equipe de France. Appartenant à l'Olympique de Marseille mais prêté à Toulon en Division 2, Bihel débute au Racing en janvier 1950. A Strasbourg, il relance sa carrière, animant non seulement l'attaque mais toute l'équipe du Racing. Le 1er janvier 1950, pour son premier match sous les couleurs «Bleu et Blanc» contre Toulouse, leader du championnat, «Bihel désagrège la défense toulousaine et fait jouer ses coéquipiers à merveille» selon le commentaire de «Sport-Est». En février, le Racing bat Lille, devenu leader entre-temps, par 2-1 devant «20.000 spectateurs enthousiastes». Strasbourg s'installe en milieu de tableau. Treize points avant l'arrivée de Bihel, dix-huit avec lui, la formation de Charles Nicolas termine à une honnête 11e place. Qui sait ce qu'aurait donné l'association de Bihel à Marjewski, Dupraz, Kriske ou Haan, ce dernier terminant avec Nîmes meilleur buteur de la Division 2.

V- Saison 1950/1951 : première victoire en Coupe de France pour l'Alsace

Les départs sont nombreux à l'inter-saison 1950: Woehl rejoint Heisserer, Lergenmuller et Rolland à Lyon, Abautret signe à Metz, Wieschaller à Lens, Thuillier à Monaco, Bebris à Lorient, Legagnoux et Hoffmann à Besançon. Les arrivées ne sont pas moins nombreuses: Paul Altavelle (ex Cannes et Monaco) est engagé pour doubler Lucien Schaeffer, l'arrière gauche René Démaret arrive de Montpellier, et les attaquants Claude Battistella, André Nagy, Michel Jacques, Paul Plantier respectivement de Rennes (ex-SRC), Marseille, Sochaux et Besançon. Deux aspirants professionnels, tous les deux colmariens, signent leur premier contrat professionnel: Marius Dreyer des SRC et Raymond Kaelbel du FCC. En décembre 1950, Maryan Borkowski, l'ancien buteur du Red Star de Strasbourg, qui a passé une

38 - Sport-Est des 1er septembre et 8 décembre 1950

saison au FC Metz, revient en Alsace et signe au Racing. Par contre, Marcel Perruchoud prend la direction de la Lorraine et signe dans le club du Président Herlory. Avec une vingtaine de professionnels - Schaeffer et Altavelle dans les buts, Hauss, Démaret en défense latérale, Deckert, Krug, Mateo, Remetter, Wawriniak en demis, Battistella, Bihel, Cisneros, Gangloff, Haan de retour de prêt à Nîmes, Nagy, Perruchoud, Plantier, Toth, Vanags, Waechter en attaque - l'entraîneur Charles Nicolas dispose d'un effectif étoffé, chaque poste étant doublé. L'attaque est entièrement renouvelée. Hormis la place d'avant-centre occupée tantôt par Toth, tantôt par Bihel, pour les autres postes de l'attaque, il y a moins de concurrence : Battistella et Haan jouent le plus souvent aux ailes, Nagy et Jacques aux postes d'inter droit et gauche.

Cette saison 1950/1951 est à ne rien comprendre vue du côté strasbourgeois. Au cours des dix premières rencontres, le Racing ne connaît pas la défaite. Le dimanche 22 octobre, les hommes de Nicolas, après sept victoires et trois matchs nuls, sont en tête du classement. Le Racing a deux performances à son actif à ce moment : la victoire 2-4 chez le RC Paris devant 32.000 spectateurs et celle contre Lille (1-0 à la Meinau) devant 24.000 entassées toujours dans l'ancien stade.

Cette période « de grand football », selon tous les médias, est suivie d'une seconde série à contresens total : six défaites et une victoire seulement. Le Havre est Champion d'Automne, le Racing recule à la 7e place. Cependant, Krug, Jacques et Haan sont appelés dans le cercle des 31 présélectionnés pour les matchs France - Belgique et Tunisie - France B, le 1er novembre. Finalement, tous les trois jouent la rencontre de Tunis, ce qui représente une belle récompense pour ce début de saison tonitruant. Nice sera sacré Champion de France (au goal-average devant Lille). Le Racing termine à la 9e place, en totale décompression et avec les réservistes Altavelle, Cisneros, Kaelbel, Deckert, Gangloff, Borkowski, Waechter) à partir du moment où une nouvelle Finale de la Coupe de France devient possible.

« Le jour de gloire est arrivé »

Le 6 mai 1951, le Racing remporte la Coupe de France. « Le jour de gloire est arrivé », titrent les DNA, le lendemain de la première victoire de l'Alsace dans cette très populaire épreuve à élimination directe. L'épopée démarre le 14 janvier 1951. En 32e de finale, le Racing est opposé au « Nîmes Olympique », classé juste derrière le Racing. Le club gardois est sur une remarquable série de victoires qui va le mener jusque parmi les prétendants au titre. C'est dire la valeur de l'adversaire que le Racing rencontre au stade Gerland de Lyon. A la 43e minute, les joueurs de Pibarot mènent 3-0 et plus personne ne donne cher des chances alsaciennes. Pourtant, l'incroyable va se produire. En seconde mi-temps, le Racing, avec un très grand Edmond Haan, inscrit cinq buts !

- 53e minute : Haan est fauché, Nagy transforme le penalty : 1-3
- 62e minute : coup franc de Nagy, tête victorieuse de Haan : 2-3
- 75e minute : corner de Jacques, but de Vanags : 3-3
- 79e minute : Jacques marque sur un centre de Nagy : 3-4
- 88e minute : corner de Jacques, but de la tête de Vanags : 3-5

La qualification du Racing ressemble, malgré tout, à un petit miracle. En 16e et en 8e de finale, les hommes de Nicolas sont opposés aux amateurs de Thaon (3e de la Division d'Honneur de Lorraine) et Annecy (leader de son groupe en CFA). Deux rencontres qui se terminent par des victoires même si celle obtenue contre les Vosgiens (2-1) était particulièrement difficile.

En Quarts de finale, le Racing est opposé à Colombes à l'OGC Nice, le futur Champion de France. Pour la presse régionale, les Strasbourgeois n'ont aucune chance. Mais sait-on jamais. A la mi-temps, le score est de 3-2 en leur faveur (buts de Nagy, Battistella et Haan). Un quatrième but sur une action personnelle de Haan, un nouveau déboulé de l'ancien « Pierrot » sur l'aile et un service en or sur la tête de Nagy, et le Racing mène 5-2 ! Nice revient à 5-3 à la 79e minute mais Strasbourg est en demi-finale pour la troisième fois de son histoire ! Une performance qui revient grandement à Edmond Haan, décisif une nouvelle fois, comme contre Nîmes.

En Demi-finale, le Racing rencontre le FC Nancy, installé en milieu de tableau de la Division 1. Comme contre Nîmes, le match a lieu à Lyon. Pour les journalistes, c'est la forme du jour qui décidera de l'issue de la rencontre. Charles Nicolas aligne les vainqueurs de Nice. A Nancy, le point fort est l'aile gauche Piantoni - Deladerrière mais le match est ultra dominé par les Racingmen :

- 29e minute : corner de Jacques, but de la tête de Haan : 1-0
- 39e minute : but des 20 mètres de Bihel : 2-0
- 60e minute : action Haan/Jacques et but de Nagy : 3-0
- 67e minute : Bottolier réduit de score à 3-1

Strasbourg est en Finale de la Coupe de France comme en 1937 et en 1947. L'objectif, à présent, est de démentir le proverbe « jamais deux sans trois » afin de ramener la Coupe en Alsace.

« C'est Strasbourg, c'est l'Alsace, que le Racing représente »

En Finale, le Racing est opposé le 6 mai 1951 à Valenciennes. Une opposition, à priori, inégale, les Nordistes, bien qu'ayant éliminé trois ténors de la Division 1 (Lille, RC Paris et Saint-Etienne), ne pointent qu'à la 12e place en Division 2. Un adversaire moins huppé que les Sochaliens en 1937 et les Lillois en 1947.

« Ce n'est plus à présent le Racing Club de Strasbourg, mais Strasbourg tout court qui dispute la Finale. Ce n'est pas le football que nos joueurs représentent dans la capitale mais « Le Sport Alsacien » tout court. Haut les cœurs sportifs alsaciens ». Le mot de Willy Bock dans les DNA du 5 mai est très juste. Maintenant que le Racing est le seul club professionnel d'Alsace, il incarne l'Alsace entière. La presse régionale estime à 5.000 le nombre des supporters qui accompagneront « leur Racing ». Pas que des Strasbourgeois, mais des Bas-Rhinois, des Haut-Rhinois, des gens de partout en Alsace. Trois trains spéciaux et les trains du service régulier acheminent l'essentiel de la cohorte alsacienne. Avec eux le Préfet Paira, le Maire Charles Frey et Paul-Henri Spaak, réélu dans la nuit Président de l'Assemblée Consultative du Conseil de l'Europe et qui était déjà venir soutenir les joueurs du Président Belling contre Nice en Quart de Finale. Il ne reste plus une seule place à vendre, les bureaux de location ont fermé bien avant la veille du match. Près de 62.000 seront donc présentes à Colombes. Elles vont établir un nouveau record d'affluence et de recette pour une Finale de Coupe de France. C'est l'équipe qui s'est qualifiée aux dépens de Nice et de Nancy qui est alignée par Charles Nicolas. Sans Georges Remetter, auteur d'une grande sason 1950/1951 mais avec Claude Battistella qui a gagné sa place de titulaire précisément lors des matchs de Quart et Demi-finale.

Il est 14H50, ce 6 mai 1951. Alors que les « Cadets d'Alsace », vainqueurs de la Coupe Nationale des Cadets, terminent leur tour d'honneur, le Président de la République Vincent Auriol, le Maire de Strasbourg Charles Frey et les dirigeants du Racing, Charles Belling et Joseph Heintz, refont le même cérémonial qu'en 1947. Seule différence, Michel Wawriniak est à présent le Capitaine du Racing et c'est lui qui présente ses coéquipiers au Président de la République. Formidable honneur pour l'ancien mineur de Carvin. Dans les tribunes, « plus de drapeaux « bleu et blanc » que de fanions « rouge et blanc » et plus de cris « Racing, Racing » que de « Allez VA ! Allez VA ! », selon Lucien Gamblin, le journaliste de « France-Football ».

Les Nordistes ne soutiennent la comparaison qu'un quart d'heure. Après la 20e minute, petit à petit le mécannisme de Valenciennes se dérègle. Deux centres de Battistella créent le danger mais le score reste vierge. Le Racing arrive à percer la défense nordiste assez rapidement. Redonnons la parole à Lucien Gamblin :

« - à la 24e minute, l'ailier gauche Haan, d'un petit coup de pied de revers, se défait de Pazur, dribble ensuite Isidorzyck et centre sur l'avant-centre Bihel. Celui-ci, plus rapide que son adversaire direct, intercepte le ballon et d'un très bon tir à ras de terre, d'une quinzaine de mètres, l'envoi dans le coin droit des filets valenciennois. Strasbourg 1 - VA : 0

- 34e minute : corner obtenu par Nagy. Jacques le tire, le ballon est renvoyé par l'athlétique défense nordiste. Krug accourt et de 25 mètres environ expédie imparablement le ballon dans les filets. Strasbourg 2 - VA : 0

- A la 87e minute, Bihel, en position de repli, dégage le ballon vers l'aile droite. Nagy, au rebond, devance légèrement Blazyck qu'il évite en donnant au ballon un petit coup de pied de revers. Puis, il court vers le but, en direction duquel l'ailier gauche Haan se rabat aussi. La défense de Valenciennes n'attaque pas Nagy, persuadée qu'il fera une passe à Haan. Nagy feint la passe et de 5 mètres, loge le ballon dans le haut du coin gauche des buts de Wittowski. Strasbourg 3 - VA 0. »

Les Alsaciens ont mieux joué. La victoire a recompensé la meilleure équipe dans laquelle Bihel, Krug, Schaeffer, Wawriniak, Haan, Jacques et Nagy (17 sélections en Equipe de Hongrie) se sont particulièrement mis en évidence. Pour le journaliste Willy Bock, « le jour de gloire est arrivé. Strasbourg vient de gagner pour la première fois dans l'histoire du football la Coupe de France. Il y a quelques minutes encore, 65.000 spectateurs vibraient d'enthousiasme dans ce stade de Colombes qui a vu les plus grands exploits du sport français. Frénétiquement applaudie, l'équipe vient de faire le tour d'honneur et maintenant Colombes se vide. Mais un nom reste inscrit pour toujours dans les annales du football : « Strasbourg, vainqueur de la Coupe de France 1950/1951 »[39].

Cette victoire, résultat de l'alliance toute récente encore de Colmar et de Strasbourg, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, est à la fois l'apothéose pour plus de cinquante ans de football en Alsace, le point final d'une période qui se termine et le point de départ d'une nouvelle époque. La victoire en Coupe de France scelle, en effet, la fin de la décennie 1940 du football alsacien marquée pour les amateurs par un extraordinaire développement des effectifs, pour les

39 - DNA du 7 mai 1951

dirigeants de la Lafa par un rôle de premier rang tenu sur le plan national et pour le football professionnel par une victoire, une finale et une demi-finale en Coupe de France, performances décrochées par le Racing en 1951 et 1947 et les SR Colmar en 1948. Au retour de Colombes, après la liesse populaire du lundi 7 mai, joueurs et dirigeants du Racing déposent une gerbe au Monuments aux Morts, Place de la République. Un geste qui a valeur de symbole, tant pour ce que l'Alsace a vécu entre 1939/1945 que pour le malaise qui commence à se faire jour dans l'affaire du procès de Bordeaux qui se profile à l'horizon. En même temps que cette victoire de 1951, l'Alsace assiste la sélection en Equipe de France d'un des siens. Après Fritz Keller, Oscar Heisserer et Charles Heiné, Edmond Haan devient le quatrième Tricolore de l'histoire du Racing.

Le Racing Club de Strasbourg 1950/1951 :
debout: Vanags, Krug, Schaeffer, Remetter, Deckert, Hauss -
accroupis : Battistella, Nagy, Todt, Jacques, Haan

L'épopée
en Coupe de France
1950/1951

Demi-finale contre Nancy à Lyon :
debout : Krug, Démaret, Wawryniak, Schaeffer, Hauss, Vanags - accroupis : Battistella, Nagy, Bihel, Jacques, Haan

But d'Edmond Haan contre Nice

Michel Wawryniak présente ses coéquipiers
au Président de la République Vincent Auriol

Les Vainqueurs de la 1ère Coupe de France du Racing : Vanags, Krug, Wawryniak, Démaret, Schaeffer, Hauss - accroupis : Battistella, Nagy, Bihel, Jacques, Haan

Réception à la Mairie de Strasbourg par le Maire Charles Frey. A sa gauche, le Président Belling

Présentation de la Coupe au stade de la Meinau : debout : Krug, Battistella, le Président Joseph Heintz, Vanags, Borkowski, Remetter, Bihel (en civil) - accroupis : Nagy, Schaeffer, Wawryniak, Hauss, Démaret, Jacques

Edmond Haan en Equipe de France - ici lors du match contre l'Irlande du Nord, le 12 mai 1951
Debout : Huguet Cuissard, Darui, Jonquet, Marche
Assis : Strappe, Bonifaci, Baratte, Kargu, Haan, Gallice

ANNEXE 13

PALMARES LAFA : Saisons 1945/46 à 1951/52

Saison 1946/1947 :

Champions d'Alsace :

Division d'Honneur : FC Mulhouse
Division 1 : FC Koenigshoffen
Division 2 : Asblanc Vieux-Thann
Juniors : CS Neuhof
Cadets : FC Haguenau
Vainqueur de la COUPE d'ALSACE : FC Colmar (4-3 ap contre l'AS Strasbourg)

Champions du Bas-Rhin

Division d'Honneur : RC Strasbourg
Division 1 : FC Koenigshoffen
Division 2 : US Bouxwiller
Division 3 : AS Reichstett
Division 4 : FC Muhlbach
Juniors : CS Neuhof
Cadets : FC Haguenau

Champions du Haut-Rhin

Division d'Honneur : FC Mulhouse
Division 1 : FC Guebwiller
Division 2 : Asblanc Vieux-Thann
Division 3 : FC Seppois
Division 4 : AS Cheminots Colmar
Juniors : Asca Wittelsheim
Cadets : FC Etoile Mulhouse

Sélection des Cadets d'Alsace saison 1945/1946.

Elle a joué contre la Franche/Comté dans la composition suivante : Muller (SR Colmar ; Hugel (FC Colmar), Kern (Rcs) ; Siegendaler (Faig), Malecki (Wittenheim), Brehm (ASPTT Strasbourg) ; Lacotte (FCM), Strobel (ASPTT Strasbourg), Bangratz (CS Neuhof), Dreyer (SR Colmar), Chevalier (FC Colmar) - Rempl. Helmer (Faig) et Bruat (AS Mulhouse).

Sélection des Cadets d'Alsace saison 1946/47

L'équipe qui a joué le match de quart de finale contre le Sud-Est : Schneider (Lingolsheim) ; Schott (Lingolsheim), Bruat (AS Mulhouse) ; Wicky (Huningue), Brehm (ASPTT Strasbourg), Siegendaler (Faig) ; Klein (Sélestat), Liesch (FCM), Wittmer (SR Hoenheim), Krumm (Huningue), Chevalier (FC Colmar) - Remplaçants : Boellmann (Etoile Mulhouse), Gaffanesch (AS Mulhouse), Reiss (Faig), Hausherr (gardien de but du FC Colmar). Absent pour cause de blessure : Marius Dreyer des SR Colmar, Capitaine contre le Lyonnais.

Saison 1947/1948

Champions d'Alsace

Division d'Honneur : Racing Club de Strasbourg
Promotion d'Honneur : Sports Réunis de Colmar
Division 1 : CS Fegersheim
Division 2 : US Duppigheim
Division 3 : AS Police/Préfecture Mulhouse
Division 4 : US Rayonne Colmar
Juniors 1 : CS Neuhof
Juniors 2 : CS Mars Bischheim

Cadets : Asca Wittelsheim
Minimes : FC Mulhouse
Vainqueur de la COUPE d'ALSACE : US Wittenheim (2-1 ap contre le FC Wissembourg)

Champions du Bas-Rhin

Promotion d'Honneur : FC Haguenau
Division 1 : CS Fegersheim
Division 2 : US Duppigheim
Division 3 : AS Neuwiller
Division 4 : FC Schwindratzheim
Juniors 1 : CS Neuhof
Juniors 2 : CS Mars Bischheim
Cadets : CS Mars Bischheim
Minimes : SR Hoenheim

Champions du Haut-Rhin

Promotion d'Honneur : Sports Réunis de Colmar
Division 1 : AS Turckheim
Division 2 : FC Hirtzbach
Division 3 : AS Police/Préfecture Mulhouse
Division 4 : US Rayonne Colmar
Juniors 1 : FC Mulhouse
Juniors 2 : FC Soultz
Cadets : Asca Wittelsheim
Minimes : FC Mulhouse

Sélection des Cadets d'Alsace saison 1947/1948.

L'effectif retenu pour le match contre le Nord-Est : Blanck (Notre-Dame Strasbourg), Ludwig (Etoile Mulhouse), Bertelli (FC Saint-Louis), Schott (FC Lingolsheim), Rauscher (AS Châtenois), Libs (ASS), Gafanesch (AS Mulhouse), Klein (Sélestat), Kaelbel (FC Colmar), Lauber (FC Morschwiller/Bas), Heinrich (FCM), Hobel (Etoile Mulhouse), Heitz (FC 06), Schultz (Sessenheim).

Saison 1948/1949

Champions d'Alsace.

Division d'Honneur : FC Saint-Louis
Promotion d'Honneur : US Wittenheim
Division 1 : Sports Réunis Haguenau
Division 2 : FC Red Star Mulhouse
Division 3 : FC Ungersheim
Division 4 : AS Ruelisheim
Juniors 1 : CS Mars Bischheim
Juniors 2 : AS Altirch
Cadets : Asca Wittelsheim
Minimes : CS Mars Bischheim
Vainqueur de la COUPE d'ALSACE: SR Colmar am (1-0 contre les Pierrots de Strasbourg)

Champions du Bas-Rhin

Promotion d'Honneur : FC La Walck
Division 1 : SR Haguenau
Division 2 : AS Robertsau
Division 3 : AS Woerth
Division 4 : AS Hatten
Juniors 1 : CS Mars Bischheim
Juniors 2 : FC Monswiller
Cadets : SR Hoenheim
Minimes : CS Mars Bischheim

Champions du Haut-Rhin

Promotion d'Honneur : US Wittenheim
Division 1 : Athlétique Club Staffelfelden
Division 2: FC Red Star Mulhouse
Division 3 : FC Ungersheim
Division 4 : AS Ruelisheim
Juniors 1 : US Wittenheim
Juniors 2 : AS Altkirch
Cadets : Asca Wittelsheim
Minimes : SS Mulhouse-Dornach

Sélection des Cadets d'Alsace 1948/1949 :

Diringer Denis (SSMD); Kaelbel Raymond (FC Colmar), Zemb Roger (Asca Wittelsheim); Holl Roger (AS Mulhouse), Kress Roger (Rcs), Grelinski Wladislas (Staffelfelden); Kurtzelmann Jean-Jacques (FC Saint-Louis), Meunier Jean-Paul (AS Mulhouse), Novotarski Casimir (Asca Wittelsheim), Heinrich André (FCM), Garrouste Pierre (ASS), Rauscher Hugues (AS Châtenois), Hoffmann Raymond (SC Schiltigheim), Mahler Philippe (SC Schiltigheim) - les trois derniers joueurs cités ont été remplaçants lors de la Finale.

Saison 1949/1950

Champions d'Alsace

Division d'Honneur : FC La Walck
Promotion d'Honneur : CS Neuhof
Division 1 : Asblanc Vieux-Thann
Division 2 : SR Dorlisheim
Division 3 : FC Ostwald
Division 4 : FC Lampertheim
Juniors 1 : Asca Wittelsheim
Juniors B : AS Cheminots Mulhouse
Cadets : FC Mulhouse
Minimes : FC Mulhouse
Réserves : AS Strasbourg
Réserves 1ère série : AS Altkirch
Réserves 2e série : US Rayonne Colmar (Sofira)
Coupe Corporative : Forges de Strasbourg
Vainqueur de la COUPE d'ALSACE : Asca Wittelsheim (2-0 contre FC Mulhouse)

Champions du Bas-Rhin

Promotion d'Honneur : CS Neuhof
Division 1 : FC Etoile Schirrhein
Division 2 : SR Dorlisheim
Division 3 : FC Ostwald
Division 4 : FC Lampertheim
Juniors 1 : Racing Club Strasbourg
Juniors 2 : Racing Club de Strasbourg
Juniors B : US Niederbronn
Cadets : Racing Club Strasbourg
Minimes : SR Haguenau
Réserves : AS Strasbourg
Coupe d'Encouragement des Jeunes du Bas-Rhin :
- Juniors : FC Haguenau
- Cadets : SR Hoenheim
- Minimes : AS Robertsau

Champion des Clubs Corporatifs : Forges de Strasbourg

Champions du Haut-Rhin

Promotion d'Honneur : AS Altkirch
Division 1 : Asblanc Vieux-Thann
Division 2 : ES Colmar-Logelbach

Division 3 : AS Usines Municipales Colmar
Division 4 : Saint-Georges Carspach
Juniors 1 : Asca Wittelsheim
Juniors B : AS Cheminots Mulhouse
Cadets : FC Mulhouse
Minimes : FC Mulhouse
Réserves 1ère Série : AS Altkirch - 2e Série : Sofira Colmar
Coupe d'Encouragement des Jeunes du Haut-Rhin :
- Juniors : Asca Wittelsheim
- Cadets : AS Mulhouse
- Minimes : FC Mulhouse

Champion des Clubs Corporatifs : Société Alsacienne de Constructions Mécaniques (SACM)

Sélection des Cadets d'Alsace saison 1949/1950

L'équipe ayant rencontré la Lorraine : Wettstein (FCM) ; Laemmlin (Asca Wittelsheim), Grienenberger (FCM) ; Kremp (Erstein), Holl (AS Mulhouse), Pastwa (Staffelfelden) ; Merck (Wissembourg), Muller (Bischwiller), Jeloneck (Asca Wittelsheim), Scharf (Wissembourg), Zabinski (Ensisheim) - Remplaçants : Dominger (Staffelfelden) - Dagon (Cronenbourg)

Saison 1950/1951

Champions d'Alsace

Division d'Honneur : Asca Wittelsheim
Promotion d'Honneur : Sporting Club Schiltigheim
Division 1 : SR Hoenheim
Division 2 : La Sportive de Molsheim
Division 3 : FC Kogenheim
Division 4 : US Pulversheim
Juniors A : AS Mulhouse
Juniors B : CS Neuhof
Cadets : Racing Club Strasbourg
Minimes : FC Mulhouse
Champion des Clubs Corporatifs : Forges de Strasbourg
Coupe Corporative : Forges de Strasbourg
Vainqueur de la Coupe d'Alsace : Asca Witelsheim (2-0 contre La Walck)

Champions du Bas-Rhin

Promotion d'Honneur : SC Schiltigheim
Division 1 : SR Hoenheim
Division 2 : LS Molsheim
Division 3 : FC Kogenheim
Division 4 : AS Batzendorf
Juniors A : AS Strasbourg
Juniors B : CS Neuhof
Juniors 2 : RC Strasbourg
Cadets : Racing Club Strasbourg
Minimes : FC Haguenau
Réserves A : FC Bischwiller
Coupe d'Encouragement :
- Juniors : FC Haguenau
- Cadets : FC La Walck
- Minimes : FC Haguenau

Champion des Clubs Corporatifs : Forges de Strasbourg

Champions du Haut-Rhin

Promotion d'Honneur : FC Bollwiller
Division 1 : FC Red Star Mulhouse
Division 2 : AS Ruelisheim
Division 3 : AS Burnhaupt-le-Haut
Division 4 : US Pulversheim

Juniors A : AS Mulhouse
Juniors B : AC Staffelfelden
Cadets : FC Saint-Louis
Minimes : FC Mulhouse
Réserves A : AS Mulhouse
Réserves B : AS Ruelisheim
Coupe d'Encouragement :

- Juniors : FC Mulhouse
- Cadets : FC Mulhouse
- Minimes : FC Mulhouse

Champion des Clubs Corporatifs : SACM Mulhouse

Sélection des Cadets d'Alsace 1950/1951

Match se sélection Haut-Rhin-Bas-Rhin - 18 février 1951 au Stade du Ladhof à Colmar
Bas-Rhin : Huberschwiller (Pierrots) ; Wendling (Sporting), Schneider (Mars) ; Neiss (Sporting), Lindemann (Cronenbourg), Sittler (Eschau) ; Mathern (Mars), Muller (Bischwiller), Kauffmann (Molsheim, Roth (FC Haguenau), Doepp (Lutzelhouse) - Rempl. : Mehl (Mars), Schnoerr (Rcs), Schaeffer (Neuhof)
Haut-Rhin : Kilcka (AS Mulhouse ; Niglis (Saint-Louis), Winterberger (Cernay) ; Goepfert (SSMD), Fricker (FCM), Hummel (SRC), Thuet (AS Mulhouse), Geissmann (FCM), Pastwa (Staffelfelden), Monnier (Thann), Stoecklin (SSMD)

Match du 11 mars 1951 contre la Franche/Comté à Saint-Loup/Semouze (8e de finale)
Mehl ; Wendling, Schneider ; Goepfert, Fricker, Neiss ; Pastwa, Geissmann, Kauffmann, Muller, Roth - Rempl. : Kilcka, Winterberger, Lindemann, Mathern

Match Alsace contre Sud-Est le 8 avril 1951 à Bischwiller (Quart de Finale)
Mehl; Wendling, Schneider ; Goepfert, Fricker, Neiss ; Pastwa, Geissmann, Kauffmann, Muller, Roth

Match Alsace cotre Midi, le 29 avril 1951 à Poissy (Demi-finale)
Mehl ; Wendling, Schneider : Goepfert, Fricker, Neiss ; Pastwa, Geissmann, Kauffmann, Muller, Roth

Finale contre la Lorraine, le 6 mai 1951 à Colombes
Roland MEHL : Jean WENDLING, Roger SCHNEIDER ; Roger GOEPFERT, Roland FRICKER, Jean-Paul NEISS ; Alphonse PASTVA, Pierre GEISSMANN, Gilbert KAUFFMANN, Lucien MULLER, Roger ROTH

Saison 1951/1952

Champions d'Alsace

Division d'Honneur : FC Saint-Louis
Promotion d'Honneur : AS Huningue
Division 1 : SR Dorlisheim
Division 2 : Union Sportive Rayonne Colmar (Sofira)
Division 3 : AS Lutterbach
Division 4 : FC Buhl
Juniors A : FC Mulhouse
Juniors B : AS Robertsau
Cadets : FC Mulhouse
Minimes : FC Eckbolsheim
Champion des Clubs Corporatifs : Manurhin Mulhouse
Vainqueur de la Coupe Corporative : Electricité Strasbourg
Vainqueur de la COUPE d'ALSACE : Racing Club de Strasbourg (4-1 contre Asca Wittelheim)

Champions du Bas Rhin

Promotion d'Honneur : Société Sportive Brumath
Division 1 : SR Dorlisheim
Division 2 : FC Rhinau
Division 3 : AS Westhouse
Division 4 : SC Drulingen
Juniors A : SC Red Star Strasbourg
Juniors B : AS Robertsau
Cadets : FC La Walck
Minimes : FC Eckbolsheim
Réserves A : FC Bischwiller

Réserves B : FC Eckbolsheim
Vainqueur du Challenge AIME GISSY : SC Schiltigheim
Coupe d'Encouragement :
- Juniors : FC Lampertheim
- Cadets : AS Strasbourg
- Minimes : AS Cheminots Strasbourg

Champion des Clubs Corporatifs : Electricité Strasbourg

Champions du Haut-Rhin

Promotion d'Honneur : AS Huningue
Division 1 : US Thann
Division 2 : Sofira Colmar
Division 3 : AS Lutterbach
Division 4 : FC Buhl
Juniors A : FC Mulhouse
Juniors B : Société Sportive Mulhouse-Dornach
Cadets : FC Mulhouse
Minimes : AC Staffelfelden
Réserves A : SR Colmar
Réserves B : Société Sportive Mulhouse-Dornach
Coupe d'Encouragement :
- Juniors : FC Mulhouse
- Cadets : FC Mulhouse
- Minimes : AS Mulhouse

Champion des Clubs Corporatifs : Manurhin Mulhouse

Sélection des Cadets d'Alsace 1951/1952.

Elle est éliminée en Quart de Finale, le 30 mars 1952 à Eloyes, par la Lorraine au corner-average et le score de 2-2.

Cheviron (FCM) ; Thuet (AS Mulhouse), Fricker (FCM) ; Kannengiesser (Cheminots Mulhouse), Goetz (Cronenbourg), Groh (SSMD) ; Haguenauer (FC 06), Zix (La Robertsau), Rinckenberger (Bischwiller), Schaeffer (CS Neuhof), Hauss (Mars Bischeim) - Remplaçants Durckel (gardien de but - ASPTT Strasbourg) ; Issemann (Racing), Boehrer (FCM)

ANNEXE 14

PARCOURS du RACING en COUPE de France en 1947 et 1951

Saison 1946/1947

- **32e de finale contre le RC Besançon (D2), le 5 janvier 1947 à Colmar • score 5-0 (1-0) :** Marras; Pascual, E. Waechter; Gomez, Braun, Lang; Heckel, Heisserer, Rolland, Woehl, Nyers - buts: Woehl, Heckel (2), Rolland, Nyers

- **16e de finale contre l'AS Troyes (D2), le 2 février 1947 à Reims • score 3-1 (2-0) :** Lergenmuller ; Braun, Pascual ; Gomez, Mateo, Lang ; Heckel, Heine, Woehl, Heisserer, Nyers - buts : Heine, Woehl, Heckel

- **8e de finale contre l'AS Cannes (D1), le 2 mars 1947 à Marseille - score 5-0 (2-0) :** Lergenmuller ; Braun, Pascual ; Gomez, Mateo, Lang ; Rolland, Heiné, Woehl, Heisserer, Heckel - buts Heckel (2), Heisserer (2), Rolland

- **Quart de finale contre le Stade Français (D1), le 30 mars 1947 à Colombes - score 2-1 (1-1) - 40.000 spectateurs :** Lergenmuller ; Braun, Pascual ; Gomez, Mateo, Lang ; Heckel, Heine, Woehl, Heisserer, Rolland - buts Rolland et Heckel

- **Demi-finale contre l'AS Angoulême (D2), le 27 avril 1947 à Colombes - score 6-0 (3-0) • 35.000 spectateurs :** Lergenmuller ; Pascual, Braun ; Heine, Mateo, Lang ; Heckel, Heisserer, Woehl, Vanags, Rolland - buts Woehl (3), Vanags, Rolland, Heckel

- **Finale contre le Lille Olympique Sporting Club (D1), le 11 mai 1947 à Colombes (0-2) - 60/000 spectateurs :** Lergenmuller ; Pascual, Braun ; Heine, Mateo, Lang ; Heckel, Heisserer, Woehl, Vanags, Rolland

Saison 1950/1951

- **32e de finale contre le « Nîmes Olympique » (D1), le 14 janvier 1951 au stade Gerland à Lyon (5-3) :** Schaeffer ; Hauss, Démaret ; Krug, Wawriniak, Remetter ; Nogy, Vanags, Bihel, Jacques, Haan.

- **16e de finale contre Thaon (DH de Lorraine), le 4 février 1951 au stade Bonal à Sochaux (2- 1) :** Schaeffer ; Hauss, Démaret ; Krug, Wawriniak, Vanags ; Nagy, Borkowski, Bihel, Jacques, Haan

- **8e de finale contre Annecy (CFA) le 25 février 1951 à Dijon • 3-0 (Haan, Nagy, Remetter) :** Schaeffer; Hauss, Démaret ; Krug, Wawriniak, Remetter ; Nagy, Vanags, Gangloff, Jacques, Haan

- **Quart de Finale contre l'OGC Nice (D1) le 20 mars 1951 à Colombes - 5-3 (Nagy (2), Haan (2), Battistella) :** Schaeffer ; Hauss, Démaret ; Krug, Wawriniak, Vanags ; Battistella, Nagy, Bihel, Jacques, Haan

- **Demi-finale contre le FC Nancy (D1) le 15 avril 1951 au stade Gerland de Lyon - 3-1 (buts de Haan, Bihel, Nagy)** •même composition d'équipe qu'en Quart de finale.

- **Finale contre Valenciennes (D2) le 6 mai 1951 à Colombes - 3-0 (buts de Bihel, Krug et Nagy)** - composition d'équipe inchangée par rapport aux quarts de finale et à la demi-finale.

Conclusion

De Bensemann à Bensemann

A l'issue de cette période 1890/1950, on peut affirmer sans se tromper que le football alsacien est réellement un élément actif de l'environnement politique, le mot étant pris au sens le plus noble, à savoir les affaires ou les principes supérieurs d'une nation. De plus, par ses résultats et son rayonnement, il est un acteur majeur de la vie sportive, toutes disciplines confondues.

Politiquement, le football alsacien est un cas à part dans l'ensemble français. Cette caractéristique est moins vraie par rapport à l'Allemagne, d'autres entités territoriales limitrophes de l'Allemagne ayant également été germanisées au cours de la période évoquée. Le footballeur alsacien des années 1920, 1930, 1940 change trois fois de nationalité. En outre, au cours de son enfance, il a vraisemblablement entendu ses parents évoquer le changement de souveraineté qu'ils ont subi, eux, en 1871 déjà. Rien ne permet donc de mettre en parallèle le contexte politique dans lequel a évolué un footballeur de Berlin, Toulouse, Munich ou Paris avec celui de Mulhouse, Colmar ou Strasbourg. Ce football alsacien, ballotté sur des durées assez égales sur la période 1890-1950 entre l'Allemagne et la France, est inévitablement imprégné des principes supérieurs des deux nations, des règles propres à chaque Etat, des forces profondes qui font les sociétés française et allemande.

Le football alsacien a évidemment sa marque anglaise comme tous les footballs du monde. L'estampille britannique est pour lui, cependant, moins prononcée que pour le football français en raison d'un arrimage fort à la gymnastique. A cette gymnastique allemande, « élément du patrimoine national allemand », dont les débuts sont largement antérieurs à la gymnastique française. Aussi, les règles de l'Education - physique, intellectuelle et morale - confiées au sport, sont-elles prises en compte par le football très tôt en Alsace. Alors qu'en France l'influence de la gymnastique sur le football est moins marquée du simple fait que la gymnastique française est moins puissante et qu'elle ne se donne de véritables moyens de promotion que plus tardivement, les valeurs d'hygiène corporelle, de perfectionnement des qualités physiques, de mission patriotique et militaire, confiées à l'Education Physique se sont-elles répandues plus tardivement. Il faut attendre, en effet, 1873 et la création de « l'Union des Sociétés de Gymnastique de France », 1888 aussi et la fondation de la « Ligue Nationale de l'Education Physique », qui précède et se fait éliminer par l'aristocratique USFSA, pour que des idées telles que « le développement harmonieux du corps de l'enfant », « la lutte contre les mauvaises conditions d'hygiène nées des exigences des nouveaux milieux sociaux », « l'aptitude à faire des jeunes gens de bons et loyaux soldats », soient diffusées plus largement et plus fortement. En Allemagne, par contre, la gymnastique corporelle a déjà été mise en vogue avant 1800 par les philanthropes dont relève Jean-Christophe Guts-Muths, l'auteur, en 1793, de « Gymnastique pour la Jeunesse », le premier manuel allemand d'éducation physique. Vers 1810, Frédéric Jahn, marqué par les défaites de la Prusse à Iéna, Auerstaedt, Eylau, Friedland, démarre une éducation physique à finalité patriotique et militaire basée sur les concepts de « Nation », de « Germanisme », de « Patrie ».

Peu importe finalement, l'antériorité de ces idées qui font les principes de l'éducation de la jeunesse car, après 1918, elles sont prises en compte par tous les pays occidentaux. Des deux côtés du Rhin, la mission confiée au football - qui s'est affranchi de la gymnastique, elle-même ayant pris ses distances de la pure Education Physique en devenant dès 1896 discipline olympique - est plus que jamais corporelle - « régénérer la race », est le maître mot à l'époque, race étant pris dans le sens de Nation - et militariste puisque, après le fragile Traité de Versailles, il convient, encore davantage que par le passé, de « faire d'un athlète un soldat ». D'un militarisme larvé, le football adopte, avec la « Préparation Militaire » à partir des années 1920, un statut de propagandiste officiel, se substituant partiellement à l'Armée, s'intégrant dans un dispositif obligatoire de la Défense du pays, enseigné, noté, sanctionné par un diplôme. « Jusqu'à l'âge de vingt ans, je n'avais pratiquement jamais joué au football. Puis, comme j'avais terminé premier de l'Hérault à la Préparation Militaire, un club amateur m'a proposé de signer un contrat. J'ai accepté »[1]. Voilà un exemple concret de la relation entre le football et le militaire. Il est celui de Claude Abbes que la « Préparation Militaire » mène du petit club de Bédarieux à la grande Equipe de France de 1958. On reste donc longtemps dans l'esprit, côté allemand de Guts-Muths et de Jahn, côté français des « Bataillons Scolaires », la première organisation pré/militaire mise sur pied en 1882 à Paris. Malheureusement, au cours de l'histoire, le football est allé au-delà de sa mission hygiéniste et militaire, épousant avec les Nazis le même rôle « guerrier » que celui confié à « l'homme nouveau » national-socialiste et sera précipité dans la « Guerre Totale » - « in den Totalkrieg » - de Hitler à compter de 1942/1943.

1- France-Football du 15 avril 2008.

S'il n'y a aucune frontière entre militarisme et nationalisme dans la doctrine nazie, la limite est plus difficile à tracer, trente ou quarante ans auparavant, aux tout débuts du football alsacien. Certes, celui-ci est marqué, via la gymnastique, par l'esprit de Jahn, un nationalisme plus défensif qu'agressif, né en réaction à l'expansion napoléonienne et de la haine de l'occupant français. Il conviendrait de parler davantage de chauvinisme. Tant pour les «Volks und Jugendspiele im Freien» que pour leur pendant français, la «Ligue Nationale de l'Education Physique». Il arrive que ces VJS franchissent, à l'époque déjà, la ligne jaune dans le domaine du racisme. Ainsi Ferdinand Hueppe, le président fondateur du DFB, considère-t-il, dans l'Annuaire 1898 des VJS, les Asiatiques comme des «troupeaux», des «suiveurs» («Herdenvölker»), bref des peuples de second rang, comparés aux Européens qui se démarqueraient par leur «noblesse» («Edelvölkern»). Dans le même écrit, Hueppe déplore la régression de la «pureté ethnique» du peuple allemand («mangelnde deutsche Rassenreinheit»), des thèses que l'on retrouvera, trente ans plus tard, poussées à l'extrême.

Le nationalisme dans lequel évolue le football alsacien à ses débuts est alimenté par la rivalité économique entre l'Allemagne et l'Angleterre. Elle se traduit par un chauvinisme culturel et linguistique. En France, les mêmes causes (la rivalité coloniale entre la France et l'Angleterre) produisent les mêmes réactions. Ainsi, quand le Professeur Konrad Koch explique que le football n'est pas un sport aussi anglais qu'on veut bien le dire, quand il demande l'utilisation d'un vocabulaire footballistique purement allemand et l'abandon des termes anglais ainsi que du «charabia latin», quand Koch et Schricker minimisent le rôle des Britanniques dans la paternité du football et décrient les formes brutales du Football-Américain et du Football-Rugby, les messages sont les mêmes que chez Pascal Grousset, le fondateur de la «Ligue Nationale de l'Education Physique» en France[2]. «Ces prétendus jeux nationaux de Grande-Bretagne, dit l'ancien Communard exilé un temps en Angleterre, sont tout simplement les jeux de notre vieille France, à peine déguisés ou modifiés par le changement de patrie. Le cricket et le tennis sont des transformations de la paume. Le football est la rabotte des Parisiens du Moyen-Age, la soule est la melle des Hauts et Bas-Breton d'aujourd'hui. Pourquoi faire à ces plagiaires d'outre-Manche, qui ont hérité de nos jeux et qui les ont démarqués, l'honneur de les emprunter. (....). Personne n'a le droit de croire l'efficacité des jeux anglais supérieure à celle des vieux jeux français dont ils dérivent et il n'y a, dès lors, ni utilité pratique, ni convenance nationale de les emprunter à nos voisins. Soyons Français; soyons-le avec passion, même dans les petites choses; soyons-le surtout dans les grandes, comme l'éducation de nos fils si nous voulons que la France survive au milieu des fauves qui rugissent autour d'elle. Au fort de la bataille que se livrent aujourd'hui les industries, les armées et les langues rivales, il n'y a pas de concession sans importance».

Malgré cette anglophobie ambiante des deux côtés du Rhin, on est pourtant partisan d'adopter la révolution sportive venue de Grande-Bretagne, celle de ces jeux pratiqués en «plein air». Un choc culturel colossal qui pèse plus à l'Allemagne, le berceau de la gymnastique, une discipline avant tout d'intérieur. Aux «Jugend Spiele im Freien», à ces jeux athlétiques de plein air (football, athlétisme, tennis, aviron, équitation) que l'Alsace découvre véritablement vers 1895 et qui se pratiquent «in Gottesfreier Natur», la LNEP répond par le même enthousiasme et presque les mêmes mots: «la douce ivresse du grand air». Terminé donc avec les «prisons de notre enfance», terme utilisé par Grousset pour désigner les cours de récréation trop petites ou les mornes salles de gymnastique. Un véritable choc d'identité et une acceptation, tout de même, des pratiques sportives d'une Angleterre jalousée, dominant l'Europe, où: «il n'y a point de gymnases, mais des espaces de plein air où les enfants et les jeunes gens jouent au cricket et au football, poussent l'aviron, grimpent aux arbres, montent à cheval sans selle». Le football porte une étiquette de liberté, un cliché voisin de l'image d'une Angleterre gagnante par son libéralisme économique.

Ainsi, le football est véritablement une composante de la politique des Etats. Il touche à l'Education, à la Défense, au Patriotisme, au Nationalisme. Il l'est aussi, comme le sport en général, par l'intérêt que lui témoigne le grand mouvement social de la fin du 19e siècle en direction de la classe ouvrière. Celui-ci ne laisse personne indifférent, allant des religions aux partis politiques et aux entreprises.

Prenons les intentions du football corporatif alsacien vers 1950. Elles ne sont pas très différentes des actions menées au plan social, cent ans auparavant déjà, par les grands patrons de l'industrie textile mulhousienne. Avec sa cité ouvrière intégrée (le «quartier de la soie»), sa propre association sportive, des infrastructures faisant partie du complexe industriel, ses footballeurs, l'entreprise Sofira à Colmar n'est-elle pas, au milieu du 20e siècle, dans la ligne de pensée et d'action de la «Société Industrielle de Mulhouse», quand celle-ci présente, en 1868, un projet de création de «Cercles d'Ouvriers», une organisation calquée sur l'expérience des «Working Men Clubs» anglais, dans laquelle les activités culturelles et sportives ont «l'élévation morale, intellectuelle et sociale des classes les moins heureuses» pour finalité?

Ce terrain est particulièrement occupé tout au long de la période 1890/1950. Les autorités - l'Empereur et la loi sociale de février 1890, le Pape et l'Encyclique «Rerum Novarum» de 1891 - les groupes de pression comme le «Parti Socialiste» qui s'incarne fortement dans la masse ouvrière en Allemagne et en France, le «Catholicisme Social» initié

2- Paschal Grousset (1844-1909) signe, sous le pseudonyme de Philippe Daryl, 10 articles dans le journal «Le Temps», les 8, 11, 16, 20, 29 août, 7, 12, 19, 26 septembre et 3 octobre 1888 - voir aussi un article complémentaire dans «Le Temps» du 1er mars 1890 - une étude a été consacrée à «Paschal Grousset et à la Ligue Nationale de l'Education Physique» par Pierre-Alban Lebecq, aux éditions L'Harmattan, collection «Espaces et Temps du Sport»

en Allemagne par des ecclésiastiques (Mgr Ketteler, le Curé Hitze), en France par des laïques (de Mun, La Tour du Pin, Le Play, Sangnier, de Melun), tous sont présents sur le terrain de l'amélioration des conditions d'existence des plus faibles. Le schéma d'intervention est le même côté catholique et côté socialiste, côté français et côté allemand : un Parti, à côté de lui le Syndicat, un Journal, des Associations et, en leur sein, les activités sportives dont le football.

Ainsi, de la grande industrie du 19e siècle au monde économique des années 1950, de Lassalle, Bebel, Jaurès, Guesde, aux leaders de la gauche alsacienne (Quiri, Peirotes, Mack, Huber), du Pape aux curés des paroisses alsaciennes, le football alsacien est inscrit dans les évènements qui font l'histoire de l'Alsace

Ne l'est-il pas aussi par une sorte de « nationalisme alsacien », conséquence de l'incroyable destin de l'Alsace ? Quand la coupe déborde, quand la tentative de manipulation devient trop forte, même lorsque la raison d'Etat est invoquée, le refus alsacien peut être sans compromis et ce quel que ce soit le côté d'où peut venir le coup. Les démonstrations ont été nombreuses dans le temps. Elles ne portent jamais une marque ou contremarque nationale, mais simplement l'exaspération d'une région dont l'espace économique, politique, culturel, ouvert à tous vents le long du couloir rhénan, est en lui-même une force profonde. Une force profonde purement alsacienne. L'Empereur a assisté, à ses dépens, à la création de ligues sportives « alsaciennes », à des clubs d'obédience plus française qu'allemande. Une attitude manifestée ouvertement par ces gymnastes alsaciens, et leur geste prémonitoire et précurseur de 1878 à la fête de la gymnastique française, défilant « un insigne de deuil sur leur costume » et se faisant applaudir par le public parisien aux cris de « Vive la France »[3]. Il est de nature différente mais du même courage politique que le geste d'opposition, un siècle plus tard, des athlètes noirs américains aux JO de 1968, le bras levé sur le podium. La démonstration a été faite, en 1940, 1941, 1942, 1943. Contre la barbarie cette fois. On pourrait être tenté de dire aujourd'hui que cela allait de soi. Pas si évident que cela. Il suffit de regarder la politique sportive de l'Etat français à ce moment là. La démonstration a été faite vis-à-vis de la France en 1949, non pas en ce qu'elle représente de plus sacré pour le footballeur alsacien mais pour le clientélisme dont a fait preuve le gouvernement de la République dans l'affaire de la Sarre. Une position soutenue massivement par tout le football français. Une alliance du sport contre la petite politique.

Le football alsacien est donc inscrit dans une dimension politique unique. Une dimension politique longtemps belligérante car binationale et tenant d'ennemis héréditaires, puis coopérative, pacifiste, constructive, européenne parce que devant se mettre au diapason des formidables responsabilités confiées en 1949 à l'Alsace.

Sportivement aussi - sa vraie raison d'être, ce pourquoi il existe en réalité - la position du football alsacien est particulière. Il comporte un palmarès allemand et un palmarès français, une situation qui l'a longtemps complexé mais dont il n'a pas à se gêner, les responsabilités (août 1870 et juin 1940) étant ailleurs que chez lui. Une victoire en Coupe de France (1951), deux Finales de Coupe de France (1937 et 1947), deux demi-finales de Coupe de France (1928 et 1948), un titre de Vice-Champion de France en 1934/35, de 3e en 1946/47 mais aussi de Quart de Finaliste du Championnat d'Allemagne en 1942. Il à ses Internationaux allemands et français. Eberhardt Illmer, le joueur du « Strassburger Fussball Club », est un des premiers gardiens de but de la « National Mannschaft », Otto Froitzheim, footballeur lui aussi au SFC, et qui a plusieurs cordes à son arc, décroche la Médaille d'Argent au « Simple Messieurs » de tennis aux Jeux Olympiques de Londres en 1908, Jacques Person, footballeur et athlète dans le même club, devient Champion du Monde d'athlétisme au relais 3x 1.000 mètres en 1913. Pour la France - d'Alfred Roth en 1920 à Edmond Haan vers 1950 - le football alsacien peut mettre sur la table un bilan flatteur : 98 sélections en Equipe de France A, le Capitanat des « Tricolores » entre 1945 et 1947, le but historique du 26 mai 1945 à Wembley, la contribution à de nombreux chantiers qui ont fait avancer la FFF, l'instauration en 1932 du professionnalisme, entre autres.

Telle est donc l'histoire du football alsacien vu par quelqu'un qui n'a connu aucun de ses évènements, même les plus récents des années 1950. Si la reconstitution de l'histoire sportive est un exercice de simple addition de chiffres et ne peut souffrir de grandes différences d'interprétation, formulons le vœu que - « de Bensemann à Bensemann », du pionnier des années 1890, du lycéen sans nationalité précise que celle d'être un « footballeur rhénan » à l'esprit qu'il a laissé, celui que le football n'a pas de frontières et qui a été réactivé par les fameux tournois de l'ASS des années 1950 - les milliers et milliers de « footeux », joueurs, spectateurs et dirigeants, impliqués sur cette période dans le football alsacien, soient en accord avec la moralité de ce travail qui est qu'à l'exception des moments tragiques de 1940/1945, le football alsacien a été porteur des mêmes missions, des mêmes idées et des mêmes valeurs, quelle qu'ait été la nationalité des initiateurs.

Et si cet enchevêtrement de disciplines (éducation physique et sports athlétiques) et de réseaux (laïques et confessionnels) dans le football n'était pas une pure spécificité alsacienne mais une réalité géographiquement bien plus vaste ? Allemande, à l'évidence, avec tous ces clubs dont la dénomination démarre par les préfixes VfB (Verein für Bewegungsspiele), VfL (Verein für Leibesübungen), TuS (Turn und Sportverein), des vocables qui rappellent l'Education Physique et la Gymnastique ou les Sports Athlétiques avec le « Tennis Borussia Berlin ». Française, bien sûr aussi, les symboles étant nombreux : « l'Olympique Gymnaste Club de Nice », un grand du football français, « l'Aviron Bayonnais », un grand club omnisports, « l'AJ Auxerre - « Association pour la Jeunesse Auxerroise », le club de patronage de l'abbé Deschamps, trois fois vainqueur de la Coupe de France, « l'En-Avant Guingamp », au nom évocateur

3- Journal « Le Temps » du 11 juin 1878

des termes progressistes du sport socialiste, la VGA - « Vie au Grand Air » - de Saint-Maur et le « Stade Français », deux clubs rappelant toujours les idées de la « Ligue Nationale de l'Education Physique » à savoir la pratique en plein air et entre Français. Mais aussi italienne et espagnole. Ainsi, le « Cricket et Football Club » de Gênes, club du Calcio et « l'Atletico » Madrid, un grand de la Liga espagnole, rappellent-ils toujours au troisième millénaire le brassage ayant conduit les footballs transalpin et ibérique à leur mouture finale de la fin du 19e siècle.

Ayant les mêmes caractéristiques, le football alsacien ne serait-il pas, dans ces conditions, européen avant la lettre ? A l'évidence, oui.

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

1- SOURCES

A- IMPRIMES

1- Quotidiens

L'Alsace
Badische Neueste Nachrichten
Les Dernières Nouvelles d'Alsace
Die Freie Presse
L'Humanité d'Alsace-Lorraine
La Presse Libre
Mulhauser Tagblatt
Strassburger Neuste Nachrichten
Le Nouvel Alsacien

2- Hebdomadaires et Magazines

L'Alsace Sportive
Annuaire des « Jugend und Volkspiele » (1894 à 1909)
L'Avant-Garde du Rhin
Football Association
Football
France- Football
« Der Fussball - IllustrierteZeitung »
Katholisches Vereinsblatt
Le Miroir des Sports
Neue Sportwoche
Der Rasensport
Spiel und Sport
Sport im Wort
« Le Sport Alsacien »
Sport Est
Le Sport Ouvrier
Süddeutsche Sportzeitung
Velo-Sport d'Alsace-Lorraine
La Vie au Grand Air

B- SERVICES d'ARCHIVES

1- Archives Départementales du Bas-Rhin

Pour la surveillance politique des associations (avant 1918) et la préparation militaire (avant et après 1918) : liasse sous cote 27 AL 236 principalement

2-Bibliothèque Municipale de Mulhouse

Elle détient quelques documents concernant le Football Club de Mulhouse (avant 1918)

3- Archives Municipales de Strasbourg

Elles disposent d'un fonds intéressant sur la vie associative et sportive strasbourgeoise pour l'entre-deux guerres et l'Annexion.

4- Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg

Elle détient les statuts de plusieurs clubs mulhousiens et du Club Universitaire de Strasbourg (avant 1918)

5- Deutscher Fussball Bund

La Fédération Allemande de Football dispose d'une riche collection couvrant toute l'histoire du football allemand. Ont, avant tout, été consultés les rapports d'activité du DFB sur la période 1904-1914

6- Fédération Française de Football

Elle a été consultée pour la lecture de son journal officiel qui est successivement « Football-Association », « Football », France-Football

2- BROCHURES d'ANNIVERSAIRES de clubs et SOUVENIRS de joueurs

Association Sportive de Strasbourg : brochure du 40e anniversaire - 1930 - BNUS

Deutscher Fussball Bund - 100 Jahre DFB - Ed. Sportverlag, Berlin, 1999

Deutscher Tennis Bund - Hundert Jahre DTB - Ed. DTB, Hambourg, 2002

Fédération Internationale de Football Association : brochure du 25ème anniversaire - ed. FIFA, Zurich, 1929

Football Club de Fribourg : brochure du 80e anniversaire - 1977 - BLB

Football Club Frankonia Karlsruhe : brochure du 70e anniversaire - 1965 - BLB

Karlsruher Fussball Verein : brochure du 90e anniversaire - 1981 - BLB

Football Club de Mulhouse : différentes brochures d'anniversaires - AMM

Osterhold Emile : « Souvenirs de jeunesse » - manuscrit illustré de photos détenu par sa fille Mme Evelyne Pinard - je dispose d'une copie

Racing Club de Strasbourg : Livre d'Or de 1951 - BMS

Rapid Wien - Die Chronik 1899-1999 - Verlag Oskar Buschek, 1999

Red Star de Paris : Histoires d'un siècle - Paris, 1999

VfB Stuttgart : 100 Jahre VfB - Stuttgart, 1992

3- ETUDES

ALBARET Fernand - Du football - Ed. J. Susse, Paris, 1945

ARNAUD Pierre - Les athlètes de la République - Ed. L'Harmattan, Paris 1997

ARNAUD Pierre - Histoire du sport féminin - Ed. L'Harmattan, Paris 1996

BAECHLER Christian : Le clergé alsacien et la politique - Revue d'Alsace, Strasbourg, 1985

BEYER Bernd - Walther Bensemann - Ed. Die Werkstatt, Göttingen, 2003

BRAESCH Francis - Grande et petites histoires du Football Alsacien - Ed. LAFA, Strasbourg, 1989

CAZAL Jean-Michel, CAZAL Pierre, ORREGGIA Michel - L'intégrale de l'Equipe de France - Ed. First, Paris, 1998

COSTANTINI Leonardo : Le Racing Club de Strasbourg - 1906/1960 : de l'amateurisme au professionnalisme - Mémoire de Maîtrise, 1997, Institut d'Histoire d'Alsace, Université Marc Bloch Strasbourg

DELAUNAY Pierre, de RYSWICK Jacques, CORNU Jacques, VERMAND Dominique - 100 ans de football en France - Ed. Atlas, Paris, 1997

DEFRANCE Jacques : Sociologie du sport - Ed. La découverte, Paris 1995

DE VAUX (baron) - Le sport en France et à l'étranger - Ed. Rothschild, Paris, 1900

DREYFUSS François : Histoire de l'Alsace - Ed. Hachette, Paris, 1979

DUMONS Bruno, POLLET Gilles, BERJAT Muriel - Naissance du sport moderne - Ed. La Manufacture, Lyon, 1987

DUROSELLE Jean-Baptiste - La Grande Guerre des Françaid 1914-1918 - Ed. Perrin, Paris, 1998

EHRENBERG Alain - Le Sport Rouge (1910-1936) dans « Aimez-vous les stades ? » - Ed. Recherches, avril 1980

EISENBERG Christiane - English Sports und Deutsche Bürger • Ed. Schöning, Paderborn, 1999

ENCYCLOPEDIE d'ALSACE pour « Parti Communiste et Parti Socialiste en Alsace »

L'EQUIPE : Les Jeux Olympiques d'Athènes à Athènes 1896-2004 - Ed. l'Equipe, Paris 2004

FRANTA Robert - WEISGRAM Wolfgang - Hugo Meisl : Golgräber des Fussballs - Egon Theiler Verlag, Wien, 2005

FREYBURGER Pierre : Mulhouse, le sport au cœur - Ed. Ville de Mulhouse

GUILLAIN Jean-Yves - L'œuvre de Jules Rimet - Ed. Amphora, Paris, 1998

HEINEKEN Philipp - Das Fussball Spiel : Association und Rugby - Stuttgart 1898

HEINRICH Arthur - Der Deutsche Fussball Bund : eine politische Geschichte - Papyrossa Verlag, Köln, 2000

KNAUB Edouard - L'athlétisme alsacien de 1919 à 1970- chez l'auteur, 1995 et 2002

KOCH Konrad - Die Geschichte des Fuusballs im Altertum und in der Neuzeit - Braunschweig, 1895

KOPPEHEL Carl - Geschichte des deutschen Fussballsports - W. Limpert Verlag, Frankfurt, 1954

LAGREE Michel - Les origines de la FGSPF - Mémoire de Maïtrise, 1969, Ed. FGSPF Paris

LEBECQ Pierre-Alban - Paschal Grousset et la Ligue Nationale de l'Education Physique - Ed. L'Harmattan, Paris

MAYEUR Jean-Marie - Autonomie et Politique en Alsace : la Constitution de 1911 - Ed. A. Colin, Paris, 1970

MULLER Claude - Dieu est catholique et alsacien - Thèse de Doctorat 1986, Université de Strasbourg, Ed. Société d'Histoire de l'Eglise d'Alsace

MINISTERE de l'INSTRUCTION PUBLIQUE et des BEAUX-ARTS - Manuel d'exercices gymnastiques et de Jeux scolaires - 1892

OBERLE Roland : L'Alsace au temps du Reichsland - Ed. ADM, Mulhouse

PERNY Pierre - 1920/1966 : la Grande Epoque du Football Alsacien - chez l'auteur, 2002

PERNY Pierre - Racing 100 Ans - chez l'auteur, 2006

PREPARATION MILITAIRE : Manuels 1912 et 1924 - Ed. Charles Lavauzelle, Paris

PREPARATION MILITAIRE : Manuel 1939 - Librairie Militaire Berger Levrault

RAPP Francis - Histoire de l'Alsace - Coll. en 7 tomes, chez Mars et Mercure, Wettolsheim, 1979

REICHSLAND - Der Reichsland Elsass/Lothringen 1893-1903

REUSS Rodolphe - Le Grand Tir Strasbourgeois de 1576 et la venue des Zurichois à Strasbourg, 1876

SANGNIER Marc - Le Sillon : esprit et méthodes - 1906

SOCIETE INDUSTRIELLE de MULHOUSE : Bulletin de 1868

SKORNING Lothar - Fussball in Vergangenheit und Gegenwart - Sportverlag, 1976

TIMMERMANN Heinz - Geschichte uns Struktur der Arbeitersportbewegung 1893/1933 - Ed. Ingrid Czwalina, Ahrenburg, 1973

TUNMER NG et FRAYSSE Eugène • Football Association - Ed. Armand Colin, Paris, 1908

TURMANN Max - Au sortir de l'école : les Patronages - 1901

TURMANN Max - Le développement du catholicisme social - 1909

VOGLER Bernard - Histoire politique de l'Alsace - Ed. La Nuée Bleue, Strasbourg, 1995

WAHL Alfred - Les archives du football - Ed. Gallimard, Paris, 1989

WAHL Alfred - Football et Histoire - Recueil d'articles, Université de Metz, 2004

SOMMAIRE

SIGLES ET ABRÉVIATIONS 3
AVANT-PROPOS 4
INTRODUCTION 5

PARTIE I **LES DEBUTS DU FOOTBALL EN ALSACE 1890 - 1914** **9**

CHAPITRE 1 **La naissance du football alsacien 1890 - 1900** **11**
I- Un premier club en 1893, huit clubs en 1900 11
II- Le football alsacien de 1890/1900 : une personnalité propre 23

CHAPITRE 2 **Le développement du football alsacien 1900 - 1914** **45**
I- Aspects sportifs 45
II- L'environnement du football 70
III- le football, un enjeu 82

PARTIE II **AVANT LE PROFESSIONNALISME 1918 - 1932** **113**

CHAPITRE 3 **Français à présent et prêt pour les défis de la patrie retrouvée 1919-1920** **121**
I- La francisation 121
II- Prêt pour les nouveaux défis français 131

CHAPITRE 4 **Le rôle socio-politique du football alsacien 1920 - 1932** **151**
I- Le football alsacien au premier rang dans le rétablissement des relations sportives avec l'Allemagne 151
II- La Ligue d'Alsace de Football, acteur important dans l'instauration du football professionnel 167
III- Football catholique et football socialiste et communiste 181

CHAPITRE 5 **Cinquante sept sélections en Equipe de France A 1920-1932** **201**
I- La Lafa, une grande Ligue régionale 202
II- Le jeu : règles, technique et tactique, esprit du jeu1920-1932 226

PARTIE III **DES FOOTBALLEURS AMATEURS ET DES FOOTBALLEURS PROFESSIONNELS 1932 - 1939** **245**

CHAPITRE 6 **Du football professionnel à Mulhouse, Strasbourg et Colmar 1932- 1939** **247**

I- De la Coupe de Sochaux au Championnat de France Professionnel : le rôle moteur des « Automobiles Peugeot » 247
II- Les années 1930 : l'âge d'or du football professionnel alsacien 252
III- Les nouvelles réalités de la fonction de dirigeant d'un club professionnel 279
VI- Le football professionnel : plutôt un bien pour le football amateur alsacien 288

PARTIE IV **UN FOOTBALL DE GUERRE 1939 - 1945** **295**

CHAPITRE 7 **Dans la « Drôle de Guerre » : retour aux sources militaristes françaises** **297**

I- Dans le « football de guerre » français 297
II- La Lafa s'installe à Mulhouse, Strasbourg devient Champion de Dordogne 300
III- Football et Défense Nationale : l'application de l'enseignement de la Préparation Militaire 305

CHAPITRE 8 **Dans la tourmente nazie : 1940-1945** **307**

I- Annexé au « National Sozialistischer Reichsbund für Leibesübungen » 307
II- L'application de la politique sportive National-Socialiste en Alsace 313
III- A la Libération : un football alsacien propre 340

PARTIE V **LA RECONSTRUCTION SPORTIVE ET POLITIQUE DU FOOTBALL EN ALSACE APRES 1945** **353**

CHAPITRE 9 **Des traumatismes de l'après-guerre à l'Union Européenne de Football** **355**
I- Second retour à la France dans un contexte de drames de toutes sortes 355
II- Le football alsacien dans l'embarassante affaire de la Sarre 359
III- La question des footballeurs/prisonniers de guerre allemands 369
IV- Conseil de l'Europe et l'Union Européenne de Football : Strasbourg, laboratoire de coopérations européennes 372

CHAPITRE 10 **Les grandes heures du football amateur alsacien** **383**
I- Saison 1945/1946 : les « Championnats de la Libération » 383
II- 1946-1951 : Effectifs, compétitions, palmarès du football amateur 388
III- Football et mutations de la société alsacienne 405
IV- La Lafa : Ligue de football mais aussi mouvement socio-éducatif 415

CHAPITRE 11 **Racing Club de Strasbourg et Sports Réunis de Colmar : de beaux succès chez les professionnels** **441**
I- Saison 1946/1947 : le Racing en Finale de la Coupe de France et 2ème du Championnat 441
II- 1947/1948 : Demi-finale de la Coupe de France et montée en Division Nationale pour les SR Colmar 445
III- Saison 1948-1949 : les SRC, porte drapeau du football alsacien 454
IV- Saison 1949/1950 : le « Racing Club d'Alsace », illustration des difficultés du professionnalisme 458
V- Saison 1950/1951 : première victoire en Coupe de France pour l'Alsace 468

CONCLUSION DE BENSEMANN À BENSEMANN **481**

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE **485**
1- SOURCES 485
2- BROCHURES d'ANNIVERSAIRES de clubs et SOUVENIRS de joueurs 486
3- ETUDES 486

DER FUSSBALLSPORT IM ELSASS

1890-1950
Eine sportliche als auch politische Geschichte

photo ROGER-VIOLLET

von Pierre PERNY

Thèse de Doctorat en Histoire Contemporaine
Universités de Strasbourg et Fribourg-en-Brisgau
Oktober 2009

VORWORT

Die vorliegende Arbeit entspricht sozusagen einem Wagnis. Nach der Herausgabe des Werkes, „1920-1966 : La Grande Epoque du Football Alsacien“ [1] (2003), hat mich Professor Alfred Wahl, anlässlich eines Treffens bei der „Ligue d'Alsace de Football“ [2] dazu aufgemuntert, „die Periode vor 1918 etwas auszuforschen.“ Ich muss zugeben, dass mir dieses Unternehmen unüberwindbar schien, da dieser Zeitabschnitt unweigerlich an die Vorzeit des Fußballsports denken ließ. Wenn aber von der Vorgeschichte die Rede ist, handelt es sich notgedrungen um zeitgenössische Zeugen, die es nicht mehr gibt und um Ereignisse, die 110 oder 120 Jahre zurückliegen!

Wenn man sich aber nun einmal leidenschaftlich für solche Dinge interessiert und die zu bewältigende Arbeit über den klassischen Werdegang hinausgeht, der doch darin besteht, ein Universitätsdiplom als Mittel zu beruflichem Aufstieg anzuwenden, und man schließlich keinen weiteren Beweggrund kennt, als nur die Freude an der erforschten Geschichte – derjenigen des Elsass und jener des Sportes –, ja dann lässt man sich zu einem solchen, zugegeben etwas unvernünftigen, Unternehmen verleiten, wenn auch mehrere Jahre lang die gesamte Freizeit dafür beansprucht wurde. Gleichzeitig kam dadurch für mich eine sympathische Anerkennung zur Geltung, bot mir doch diese Doktorarbeit Gelegenheit, wieder mit dem „Institut d'Etudes Politiques“ in Straßburg in Beziehung zu treten, dem ich es anerkennend zu verdanken habe, zu Beginn der siebziger Jahre zum Erfolg meines Berufslebens beigetragen zu haben.

Letztendlich ist das eines Abends bei der „Ligue d'Alsace“ vorgeschlagene und angenommene Projekt über Zeit und Raum weit hinausgegangen. Die Arbeit führt nämlich erheblich über die Periode hinaus, in der das Elsass „Reichsland“ war : sie endet nach 1945. Wie man es mir gesagt hat, reicht sie „von einem Reich bis zum anderen.“ Außerdem geht es dabei nicht nur um elsässische, sondern auch um französisch-deutsche Geschichte.

Besten Dank an meine „Directeurs de thèse“ *(Doktorväter)*, M. Sylvain Schirmann, Directeur de l'Institut d'Etudes Politiques in Straßburg und M. Franz Joseph Brueggemeier, Directeur du Département „Histoire contemporaine“ *(Zeitgenössische Geschichte)* an der Universität Freiburg i. Brsg. für den mir bei der Forschungsarbeit gewährten Beistand. Meinen herzlichsten Dank gilt ebenso M. l'abbé Fr.-Xavier Laufenbüchler, ohne welchen die deutsche Übersetzung nicht so leicht zu Stande gekommen wäre. Diesbezüglich sei Folgendes bemerkt : ich habe die Wahl getroffen, die Kapitel, die Deutschland betreffen *(vor 1918 und zwischen 1940/1945)* in integraler Übersetzung anstatt einer verdeutschten Zusammenfassung meiner Gesamtarbeit vorzulegen. So wird der deutsche Leser, so meine ich, eher auf seine Rechnung kommen; umso mehr, da die Nachforschungen jenseits des Rheins über den badischen Fußballsport in dieser Zeitperiode nicht sehr zahlreich sind. Meine Dankesbezeugung ergeht schließlich an all jene - sicher mehr als hundert an der Zahl - die mir etwas von ihrer Zeit geschenkt und so irgendwie dazu beigetragen haben, die Geschichte unseres regionalen Fußballsports zu vergegenwärtigen.

---

1. Die große Epoche des elsässischen Fußballs (1920/1966)
2. Elsässischer Fußball Verband

EINLEITUNG

„...und auch politische Geschichte" : Sagen Sie ?

Dass die Geschichte des Fußballs im Elsass eine sportliche, aber zugleich auch eine politische ist, mag nicht sehr glaubwürdig erscheinen. Wie kann dieser Sport, der doch für so manchen nur darin besteht, „ an einen Ball zu treten", eine politische Dimension beanspruchen ? Besonders im höchsten Sinn des Ausdrucks, nämlich dort miteinbezogen zu sein, wo es um die höheren Angelegenheiten des Landes geht ? Wird aber nun hinzugefügt, dass sich die Zeitspanne zwischen 1890 und 1950 im Elsass durch zwei Weltkriege und drei Wechsel der Staatszugehörigkeit kennzeichnet, dass man andererseits, außer der Fußballtreffen der LAFA, auch in der AGR und in der FSGT Fußball spielen konnte, d.h. kurz gesagt : bei den „ Klerikalen" oder den „ Sozis", dass im Übrigen die elsässischen Clubs zwischen 1940 und 1945 in der Deutschen Meisterschaft mitspielten, dass es dann auch im Fußball sogenannte „ Malgré-nous" *(Zwangsrekrutierte)* gab und, dass schließlich bei anderen geschichtlichen Momenten die Fußballclubs die „ Préparation Militaire" *(Militärische Vorbereitung)* in Auftrag hatten, so mag sich der auf den Fußballsport geworfene Blick ändern und sich die Zweifler eines Besseren besinnen.

Es muss auch erwähnt werden, dass die Geschichte des elsässischen Fußballsports lange Zeit nicht viel Forscher zu begeistern wusste. Über dessen geschichtlichen Anfänge, über die Meisterschaften, die Einstufung der Clubs, die Spieler, die Verantwortlichen, über den vom elsässischen Fußball im Schoß des deutschen Fußballs vor 1914 eingenommenen Platz, über all das gibt es keinen einzigen Beitrag. Wie ja auch nicht beim französischen Fußball zwischen 1919 und 1939, und sogar noch später. Dies gilt auch für den beruflichen Fußball. Ein Club wie der „ Fußball Club von Mülhausen", einer der größten französischen Clubs in den Jahren um 1920, erster professioneller Club im Elsass, einer der ältesten des rheinischen Fußballsports, kann keine geschichtliche Wiedergabe vorweisen, die seiner reichhaltigen Vergangenheit angemessen wäre. Dasselbe gilt für die „ Sports Réunis de Colmar" *(die Kolmarer Sportsvereinigung)*, professionell tätig seit 1937 und 1948 im Halbfinale der französischen Pokalsieger, Mitglied der Nationalmeisterschaft in der Spielsaison 1948/1949, welche sie besser abschließen konnten als der Racing von Straßburg. Es gibt nur einige Veröffentlichungen in den Sportsspalten der Presse, einfache Wiedergaben der Broschüren zu Jahresfeiern, die, wie z.B. im Falle des FC Mülhausen, in nur ein paar Seiten dessen ruhmreiche Geschichte zwischen den beiden Weltkriegen, und seine Geschichte vor 1914 in nur ein paar Zeilen abfertigen.

Darin werden die Spieler keineswegs vorgestellt, bezüglich ihrer Herkunft, ihrer sportlichen Laufbahn, ihres Hin und Hers zwischen den französischen und den ausländischen Clubs; gab es doch unter ihnen Ungarn, Österreicher, Tschechen, Argentinier, usw. Bei einem solchen Unternehmen ist man in der Tat darauf angewiesen die deutschen und französischen Zeitungen, die Spielberichte, die offiziellen Veröffentlichungen der Vereine und Ligen, sowie die bei jedem Saisonbeginn vorgenommenen Spielerwechsel genauestens unter die Lupe zu nehmen; also eine methodische Durchsicht der auf fünfzig Jahre sich ausdehnenden sportlichen Veröffentlichungen, die - um die Sache noch etwas schwieriger zu gestalten - nur in Paris, Berlin oder Frankfurt zugänglich sind, mit der dazu benötigten guten Beherrschung beider Sprachen.

Dieselbe Unkenntnis der Vergangenheit ist festzustellen, was den Fußballsport bei der AGR und der FSGT betrifft, zweier Strukturen, die vom Katholizismus und vom Sozialismus abhängig sind, und bei denen es an historischer Nachforschung eigentlich sonst nicht fehlt. Nichts lässt sich finden über die doch so fesselnde Geschichte des sozialistischen und kommunistischen Sportswesens im Elsass, seiner Ortung, seiner Clubs, seiner Ausdehnung. Was nun die AGR betrifft, so hat sie anlässlich ihres 110 - jährigen Bestehens eine Broschüre veröffentlicht – also ein mythisches Datum - und eine gute Gelegenheit, ihre gesamte Geschichte bis zu ihrem Entstehen in der Umwelt des „ Sozialen Katholizismus" zu behandeln; es war auch ein Anlass, ihre konkrete Betätigung im Schoß der zahlreichen katholischen Strukturen in soziokulturellem Bereich zu erörtern. Doch auch darin werden nur bereits bekannte Elemente wiedergegeben, deren Trugschlüsse und Ungenauigkeiten mit einbegriffen.

Die beiden „ deutschen" Zwischenperioden - die vor 1914 und die von 1940/1945 – mit ihrer starken Politisierung haben keine bessere Erfolgsquote zu verzeichnen. Wenn auch im „ Reichsland" recht viel über das zivile Leben geschrieben steht, so ist darin nichts über den Sport zu lesen. Was nun die Zeit der „ Annektierung" betrifft, ist die Sache umgekehrt, in dem Sinn, dass es nur wenig Nachforschungen über das zivile Leben gibt, mit der Doktorarbeit von Lothar Kettenacker als einzige Referenz, die nunmehr auf vierzig Jahre zurückgeht. Hingegen gibt es für den Fußball relativ zahlreiche Berichte, die leider mehr anekdotisch als auf echtem Tatbestand beruhend zu werten sind, und die sich im Übrigen mit der Zeit eher legendär anhören. So z.B. wenn es heißt, der „ Racing" habe im Brennpunkt der Naziherrschaft im Elsass auf der Meinau in blau/ weiß/ roten Dress gespielt, oder wenn über den „ Redstar", der 1940 die „ Sportsgemeinschaft SS" geworden ist, allerlei unliebsames Gerede umgeht.

Eine regelrechte Forschungsarbeit über den elsässischen Fußball während der Annektierung, sowie über die vorhergehenden oder nachfolgenden Jahre, gibt es jedoch keine. Hier und da konnte man wohl unpräzise Allgemeinheiten lesen, mit beschränktem Zeugnis über eine besondere Begebenheit als Musterbeispiel, mit Äußerungen, die nur selten überprüft wurden, doch es kamm nie zu einer Gesamtstudie. Und doch stehen dem elsässischen Forscher sehr zahlreiche Quellen zur Verfügung, da die BNUS *(Straßburger Universitätsbibliothek)* über die gesamte nationalsozialistische Presse zwischen 1940 bis 1944 verfügt, da man in 200 km Entfernung, d.h. in

Frankfurt, jene der NSRL, besonders den „Kicker", lesen kann, und im Übrigen die „Archives Municipales der Strasbourg" *(Straßburger Stadtarchiv)* sowie die Archive der französischen Besatzung in Deutschland und im Saarland sowie in Kolmar viel Material bezüglich des Fußballsports in jener Periode beinhalten.

So begnügte man sich im Jahr 2008 immer noch mit Beiträgen wie jene, die bei „Werkstatt" erschienen sind [3], einem deutschen Verlag, der dieses kommerziell stets rentable Thema des „Fußballs unter dem Naziregime" mehr als einmal in den Katalog seiner Veröffentlichungen einbezogen hat. Man kam nicht umhin zu sagen : die dortigen Beiträge, die das Elsass betreffen, sind nicht ganz einwandfrei. So liest man in einem 1999 erschienenen Beitrag, der seitdem eine mehrfache Neuauflage erhielt, dass der Grund, weshalb die Deutschen 1940 die Hand auf den „Red Star" legten, um daraus die „Sportgemeinschaft SS" zu machen, darin bestand, dass „der Club nicht kommunistisch war", dass „er sich immer vor den Racing klassierte", dass „Curt Keller darin spielte", dass „die Treffen der Sportgemeinschaft gegen den Racing sich vor 20 000 Zuschauern abspielten, einem Publikum, das einer Massenkundgebung entsprach, in dem sich der Geist der Abwehr gegen die Widerständler wie gegen die Besatzungsmacht Ausdruck verschaffte" und, dass „der Racing in blauweissrotem Tricot, den französischen Nationalfarben, spielte". Alles erfundene Äußerungen, die für Curt Keller als misslich gelten müssen, hat er doch zwischen 1940 und 1945 nie das Elsass betreten, da er beim Toulouse Football Club spielte. Falsche Verlautbarungen auf jeden Fall, was die sportlichen Aussagen selbst und deren Schlussfolgerungen betrifft.

Zehn Jahre später, im Jahr 2008, beauftragte „Werkstatt" Prof. Alfred Wahl mit einer gleichartigen Arbeit. Dieser sagt dazu : „es handle sich hier nicht um etwas, was auf der Hand liegt", „dazu seien die bis jetzt benutzten Quellen, um den elsässischen Fußball in der Annektierungszeit zu präsentieren, zu summarisch, um daraus ein ausführliches Bild gewinnen zu können.", „um dies zu verwirklichen, sei also eine ausführlichere Gesamtforschung von Nöten", so dass der von ihm verlangte Beitrag „zur Stunde nur oberflächlich sein könne." So ins rechte Licht gerückt, versteht es sich daher, dass er mehr Fragen stellt als er Antworten gibt, dass er sich, an Hand des ihm verfügbaren, begrenzten Quellenmaterials mit zwei Clubs und drei Spielern begnügt, und dass er der Siegerliste der elsässischen Clubs, die der NSRL beitraten, gerade fünf Zeilen zukommen lässt, fünf Zeilen, aus denen man mutmaßlich nur ganz bescheidene Resultate entnehmen kann, während doch die „Sportgemeinschaft SS" von Straßburg im Jahr 1942 bis ins Viertelfinale der deutschen Fußballmeisterschaft gelangt war, auch wenn sie mit 6 :0 gegen Schalke 04 unterlag, einem Abschluss, der mehr als einem Club durch den sechsfachen Sieger unter Kapitän Kuzzera beschieden war!

Mehr als ein Jahrhundert nach Erscheinen der ersten Leichtathletikdisziplinen liegt im Elsass die Sportgeschichte immer noch in ihren Geburtswehen. Weder hundert Jahre sportlicher Praxis, noch eine geopolitische Umwelt von erstklassischem Interesse, haben den Geschichtsforscher hierzu verleiten können und dies an so wichtigen Universitäten wie Straßburg, Karlsruhe oder Freiburg, die doch Facheinrichtungen wie „Sciences et Histoire du Sport" oder „Sportwissenschaften" besitzen.

In diesem Kontext beschäftige ich mich vor allem mit der sportlichen, politischen und wirtschaftlichen Geschichte des elsässischen Fußballsports. Wann und wie ist der Fußball ins Elsass gekommen? Auf dem Weg direkter Einpflanzung durch die Engländer? Durch Verpflanzung ursprünglich auf deutschem Boden entsprossener Kernpunkte ? Oder aber sollte sein Entstehen einer elsässischen Ursprünglichkeit entsprechen ? Welche Rolle kommt dabei den Engländern zu, welche den „Altdeutschen", welche schließlich der lokalen Bevölkerung ? Hat das Elsass diesen neuen Sport, der von den Siegern von 1870 unterstützt wurde, ohne Weiteres adoptiert ? Hat der Fußball zur Annäherung zwischen bodenständiger und zugewanderter Bevölkerung beigetragen ? Wie hat sich nach 1918 der elsässische Fußball in den Schoss des französischen Fußballs zurückgefunden ? Welches waren seine Stellungnahmen bei den Missionen, mit denen der Fußball durch die französische Nation zwischen den beiden Weltkriegen beauftragt wurde, so in Bezug auf die internationalen Beziehungen der Jahre 1920 bis 1930 ? Wie war sein Verhalten gegenüber den Nazibehörden während der Annektierung ? Hatte er nach 1945 etwas mit den Säuberungsaktionen zu tun ? Mit dem europäischen Aufbau hinter her ?

Ebenso viel Fragen politischer Natur, die durch sportliche Aspekte zu ergänzen sind – die Siegerlisten, die hervorragenden Clubs, die großen Spieler, die größten Ereignisse, die Entwicklung der Spielregeln, der angewandten Taktik, der Technik – sowie durch wirtschaftliche Erwägungen: Funktionieren der Clubs, deren Haushaltspläne, deren Rekrutierungspolitik, mit dem sich umwandelnden Status der Spieler bei Einführung des professionellen Sportwesens.

Auch den soziologischen Aspekten wird ein Platz eingeräumt, soweit sie sich durch einen greifbaren Tatsachenbestand bestätigen lassen. Die Vorgeschichte des Fußballsports dazu zu nutzen, um Soziologie zu betreiben, nur damit die Soziologie als eine der Geschichte gegenüber höher stehende Disziplin erscheine, das würde nur sehr unsichere Resultate ergeben, mit dem Risiko, dass alles nur zu seichtem Gerede führe. Wenn es nämlich verhältnismäßig leicht ist, von 1920 an aus dem Fußball soziologische Ergebnisse zu gewinnen, weil es dann zahlreiche, ausdrückliche, technische und also zuverlässige Quellen gibt, wenn man diesbezüglich, dank der immer noch zugänglichen Zeugenaussagen der Nachkommen der Fußballer zwischen den beiden Weltkriegen, mit großer Zuverlässigkeit verschiedenartige Informationen einordnen und nachprüfen kann, liegt die Sache ganz anders, was die Jahre 1890 bis 1920 angeht. Erst einmal, weil die den Fußball betreffenden schriftlichen Quellen der Jahre 1890/1895, soweit es

3. „Stürmer für Hitler" (1999) und „Hackenkreuz und rundes Leder (2008)

sie gibt, äußerst lakonisch erscheinen. Von 1900 an sind sie besser zu verwerten, ohne dass sie jedoch zahlreiche Einzelheiten beinhalten. Sie begnügen sich im Allgemeinen mit einem mehr oder minder technischen, mehr oder weniger ausgiebigen Bericht über den Spielverlauf, dem in nur seltenen Fällen die Aufstellung der Mannschaft beigefügt ist, woraus sich aber auch gar keine Informationen ergeben, was die Spieler selbst betrifft, geschweige denn über ihr persönliches Leben, ihren Beruf oder ihren sozialen Status. Nach 1910 gibt es wohl zahlreichere Informationen, aber zu diesem Zeitpunkt, zwanzig Jahre nach dem Entstehen des Fußballs im Elsass, ist die Zeit der Pioniere vorbei. In fünfzehn bis zwanzig Jahren hat sich der Fußballsport im Elsass sehr weiterentwickelt. Einerseits, ist er kurz vor 1914 in jeder Hinsicht demjenigen von 1920 näher als dem von 1905. Andererseits, weil sich zu den Schwierigkeiten, die eine Zeugenauffindung mit sich bringt, welche sich auf über ein Jahrhundert zurückliegende Ereignisse beziehen, ein dem Elsass eigener Umstand hinzufügt, nämlich dass sich die Reihen der potentiellen Zeugen stark gelichtet haben, weil die Bevölkerung der „Altdeutschen" nach 1918 den Rhein wieder überquert hat.

Um diesem Problem der Dokumentierung gerecht zu werden, habe ich versucht, die Zeitgenossen der Jahre 1895/1914 so oft wie nur möglich zu Wort kommen zu lassen. Deswegen die Wiedergabe schriftlicher Dokumente, insofern sie der dokumentarischen Anreicherung dienen können. So z.B. die Schriften von Professor Konrad Koch oder von Philipp Heineken, dem Verfasser des bemerkenswerten Werkes : „Das Fußballspiel : Association und Rugby", das für den gesamten rheinischen Fußball in Frage kommt.

Im Übrigen nimmt die Dokumentation über den Fußball nach den ersten Jahren ihrer Entstehung rasch zu. Sie bezieht sich :

- zuerst auf die Presse :

Für die Periode von 1890/1914 ist die allgemeine elsässische Presse von Tag zu Tag durchgelesen worden, insofern galt es die Badische für dies oder jenes Ereignis heranzuziehen. Die Zeitungen des Arbeitersports und des katholischen Sports, der französischen *(„La Vie au Grand Air")* und der deutschen Sportpresse wurden gelesen, soweit deren komplette Serien existieren. Nach 1918 wird die Grundlage der einschlägigen Dokumentation zuerst durch „Football-Association", dem Presseorgan der FFF *(Französischer Fußballverband)*, eingenommen, dann durch „Football" von Rossini, von „France-Football", „Le Miroir des Sports" und „« Le Sport Alsacien »."

Die allgemeine elsässische Presse interveniert natürlich immer wieder als Zugabe zu diesen erstrangigen spezialisierten Wochenblättern. Während der Annektierung beschränkt sich die Presse im Elsass auf eine minimale Erscheinung mit einer Tageszeitung für das Unterelsass und einer weiteren für das Oberelsass, zuzüglich des „Kickers", dem Propagandaorgan der NSRL. Nach 1945 werden „Sport-Est", Nachfolger des „Sport Alsacien", zusammen mit „France-Football" wieder die am häufigsten benutzten Quellen.

- dann auf die verfügbaren Archive :

die Stadtarchive von Straßburg für den Racing Club, sowie für das Straßburger Sportwesen während der Annektierung. Desgleichen die in Kolmar deponierten „Archives de l'Occupation Française en Allemagne" für die französische Politik in Sachen Sport in der französischen Besatzungszone und im Saarland nach 1945.

- schließlich auf die Satzungsdokumente :

von den Generalversammlungen des DFB sowie der Süddeutschen Liga beim DFB in Frankfurt deponierten Protokolle, die Berichte der Generalversammlungen der LAFA *(der elsässische Fußballverband)*, wie sie vom „Sport Alsacien" und vom „Sport-Est" jeweils veröffentlicht wurden, die „Moralischen Berichte", die bei den Generalversammlungen der FFF erstattet wurden und die sich beim Sitz der FFF in Paris oder in „Football-Association" und „France-Football" wiederfinden lassen.

- und zu guter Letzt sollen die zahlreichen Gespräche nicht außer Acht gelassen werden, die nicht nur zu interessanten Tatsachenberichten geführt haben, sondern auch in zahlreichen Fällen zu einer ikonographischen Grundlage, die schriftlichen Dokumente bebildern.

In dieser Studie über die sportliche und politische Geschichte des Fußballs im Elsass zwischen 1890 und 1950, die im Rahmen eines Doktorats in zeitgenössischer Geschichte erfolgt, erweisen sich die politischen und wirtschaftlichen Aspekte als vorrangig gegenüber den rein sportlichen Elementen.

Dazu scheint ein fünfteiliger Plan angebracht, der sich nach der politischen Evolution des Elsass und den wirtschaftlichen Änderungen des französischen Fußballs richtet: der erste Teil gilt der Zeit des „Reichlands" (1890/1918), der zweite (1918/1932) verfolgt die Entwicklung zum Professionalismus, der dritte (1932/1939) bezieht sich auf das Aufkommen zweier Arten von Fußballern, den Amateur- und den Berufsmannschaften, in der vierten Periode (1939/1945) geht es natürlich vor allem um einen „Kriegsfußball", und die fünfte (von 1945 bis in die Jahre um 1950), entspricht den großen soziokulturellen Umwälzungen, wie sie Frankreich im Allgemeinen zu bewältigen hat, sowie dem Aufmarsch in Richtung Europa und, auf sportlichem Gebiet, den außerordentlichen Resultaten, die, wie noch nie zuvor, erzielt wurden.

ERSTER TEIL

1890 – 1900:
Die Anfänge des Fußballsports im Elsass

Kapitel 1

Der Fußball im Elsass zwischen 1890 und 1900: Von englischer zu elsässischer Realität

Seit wann besteht dieses „Fußtrittspiel" denn nun eigentlich? Seit der Mensch sich aufrecht bewegt, so meint es der Humorist. Vielleicht hat er nicht ganz unrecht. Kommt es aus Persien, Griechenland, Rom, Mexiko, stellen es nicht schon chinesische Töpfereien 2500 Jahre vor Christus dar? Eine sehr alte, eine ersonnene, geträumte Geschichte? Erdichtete Erzählungen? Zuverlässiger ist der Erlass König Eduards II. von England aus dem Jahr 1314, der dieses allzu brutale und lautstarke Spiel, das schon den Namen *football* trägt, verbietet. Ein Spiel, das, obwohl gesetzeswidrig, in England immer volkstümlicher wird, bis es schließlich am 26. Oktober 1868 zum ersten Mal in einer Londoner Kneipe in der Queen Street, der berüchtigten Freemasov Kneipe, kodifiziert wird als „Football Association", die so mit dem „Football-Rugby" in Konkurrenz tritt.

Ein Vierteljahrhundert später, ganz zu Beginn der 90er Jahre, wird der Fußball von England auf das Festland exportiert. Die ersten deutschen und französischen Fußballvereine entstehen um 1891/93, darunter jene von Straßburg und Mülhausen. Hat man nun aber den Fußball tatsächlich in Straßburg um 1890 und in Mülhausen um 1893 erstehen lassen, wie es uns die Gründer des Straßburger Sportsvereins und des Mülhauser Fußballklubs bis auf den heutigen Tag überliefert haben? Es ist immerhin schwierig, die Authentizität dieser beiden Daten zu bestätigen, da die entsprechende Überlieferung bei genauem Lesen sowohl der Straßburger als auch der Mülhauser Presse als lückenhaft erscheint. Man muss leider feststellen, dass weder die eine noch die andere auch nur eine Zeile dem Fußballsport widmet, eben in der Zeitspanne, in der er in den beiden großen elsässischen Städten begonnen haben soll sich zu entwickeln.

Die Sportarten im Elsass vor Beginn des Fußballs

Sechs Sportarten - das Wort „Sport" ist noch nicht sehr geläufig – werden in Straßburg um 1890 betrieben: das Turnen, das Radfahren, das Schießen, das Rudern, das Fechten und das Schlittschuhlaufen. Eine nur dem Sport gewidmete Presse gibt es noch nicht und auch die Tagesblätter kennen noch keine nur dem Sport geweihte Rubrik. Die Veranstaltungen der Straßburger Sportsvereine müssen aus den verschiedenen Lokalberichten herausgelesen werden, so wie sie etwa die „Tagesnachrichten" der „Straßburger Neuesten Nachrichten" (SNN) bringen oder, gezielter, „das Vereinsleben" in der „Straßburger Bürgerzeitung." Die Leistungen der Mülhauser Sportsklubs ihrerseits sind unter dem Titel „Nachrichten aus Elsass-Lothringen" auf der Seite für „dies und das" des „Mülhauser Tagblatts" aufzufinden.

Gleichzeitig mit der Entstehung des Sportbetriebs als solchem entwickelt sich inmitten einer Bevölkerung, die, wie man weiß, mindestens zehn Stunden am Tag arbeitet, eine eigentliche Massenbewegung zu Gunsten von Betätigungen, die eher der Freizeit als dem sportlichen Wettbewerb zuzuschreiben sind. Der „Jardin Dollé" und der „Jardin Hemmerlé" sind die von den Straßburgern bevorzugten Treffpunkte. Rudern und Baden im Sommer auf dem „Kremmeri" *(dem Krummen Rhein)*, Schlittschuhlaufen im Winter; so werden beide Orte zu Zielpunkten des sonntäglichen Ausgehens für ganze Familien, die dort in unmittelbarer Nähe des Stadtzentrums die unverschmutzte Natur genießen. Gleichermaßen kommt zu diesen beiden Freizeitorten das Fahrrad hinzu, um demselben Wunsch nachzukommen, nämlich dem für die Mehrzahl der Bevölkerung nicht ganz leichten Alltag zu entgehen. Das Fahrrad, als Werkzeug der Unabhängigkeit, der Freiheit, des Sportsbetreibens oder auch nur des Hin- und Herfahrens, ist zu Ende des neunzehnten Jahrhunderts noch nicht allen Geldbeuteln zugänglich.

Sport und Freizeitbetätigungen werden von den damaligen Behörden mehr oder weniger begünstigt, je nach den zwischen den Vereinen und der kaiserlichen Macht bestehenden Beziehungen. Seitens der Staatsmacht kann eine solche Politik der Unterstützung und Begünstigung vorteilhaft erscheinen, da der Sport insofern zu den Faktoren zählt, das Elsass leichter in das deutsche Reich einzubeziehen. Mit Ausnahme der Gymnastik, die um 1890 eher eine Disziplin der Leibesübung als des sportlichen Wettbewerbs darstellt, sind alle Sportarten ausschließlich den wohlhabenden Volksschichten vorbehalten. Radsport, Fechten, Rudersport sind Sache der reichen Leute. So lässt

sich verstehen, dass der Sport als solcher seinen eigentlichen Rahmen überschreitet und, als Träger politischer Zielsetzungen, alle gesellschaftlichen Komponenten angeht. Der Fußballsport hingegen ist im Elsass noch abwesend. Er hat übrigens damals noch nirgendwo auf dem europäischen Kontinent Fuß gefasst.

Beim Entstehen des Fußballsports auf dem Kontinent ist dieser in England bereits ein Berufssport.

Während der Fußball auf dem Kontinent noch kaum existiert, ist er in England bereits zum Berufssport erkoren: genauer gesagt seit Juli 1885. Die Resultate der englischen Meisterschaft in der ersten Liga werden in der deutschen und französischen Presse sehr frühzeitig - ab 1895 - veröffentlicht. Aston Villa, Liverpool, Everton, Derby County, Sheffield United, Preston North End, Bolton Wanderers, West Bromwich Albion, Sheffield Wednesday, Notts Forest, Blackburn Rovers, Bury, Wolverhampton Wanderers, Burnley, Stoke und Sunderland sind damals die im Rampenlicht stehenden Clubs des englischen Fußballsports. Die durchschnittliche Zuschauerzahl der ersten Liga beträgt an die 10.000 Eintritte pro Spiel.

Wie kam es dann seit dem 1862 entstandenen Notts County Club, dem Urahn der Fußballklubs in der ganzen Welt, zum Berufssport? NG Tunmer, der englische Fußballer, der um 1900 herum zum Pariser Racing Club überwechselte, um dort als historische Figur aus dem Zeitalter der Pioniere des Pariser Fußballsports zu gelten, ist zum Teil Zeuge dieses Aufschwungs gewesen:

„Alle Annalen der großen öffentlichen Schulen, Westminster, Eton, Rugby, Winchester, Chaterhouse, zeugen dafür, dass man dort noch immer, mehr oder weniger, irgendein Ballspiel gespielt hat, dass aber jede Schule ihr eigenes Spiel spielte, welches sich ganz und gar, je nach den zur Verfügung stehenden Spielplätzen, von den übrigen unterschied. Nur Rugby hatte die überlieferte Spielart aufrecht erhalten, so wie sie ehemals in den Städten und auf dem Land gespielt worden war; sein ausgedehnter, rasenbedeckter Spielplatz erlaubte es den Spielern, den Ball zu fassen und damit davon zu laufen. In Westminster war das Beinstellen untersagt; in Eton und in Winchester behinderte der langgezogene enge Spielplatz das Weglaufen, so dass das Spiel sich ausschließlich auf das Dribbeln beschränkte, dass man sich also nur der Füße bedienen konnte, um den Ball voranzutreiben. Dasselbe galt für Chaterhouse.

So gab es denn seit geraumer Zeit zwei verschiedene Schulen, als sodann zwischen 1850 und 1860 der Fußballsport anfing, sich von den Lehranstalten auf die Clubs auszudehnen. Bereits im Jahr 1858 gründeten ehemalige Schüler der Lehranstalt von Rugby und der Schule von Blackheath den berühmten „Blackheath Club", um weiterhin Fußball nach der Art von Rugby spielen zu können. Neben ihnen entstanden die „Crystal Palace", „Civil Service" und „Barnes Club", die die Spieltradition der Schulen fortsetzten. So ließ sich die Notwendigkeit einer einheitlichen Spielweise spürbar machen. Die Clubs von London ernannten einen Ausschuss mit dem Auftrag, solch einheitliche Spielregeln zu kodifizieren. Die Universität von Cambridge, die schon seit einigen Jahren das Spiel des Dribbelns pflegte, hatte ihrerseits nach einer Regelung gesucht, die der den Schulen überlieferten Spielart entsprach. Diese Spielregel schloss all das aus, was der Londoner Ausschuss den Rugbyanhängern zugestanden hatte. Ein Kongress fand in London statt: die Dribblingspieler der Hauptstadt wählten so wie Cambridge; die Spieler von Rugby zogen sich zurück und ließen ihnen freie Hand. Sofort wurde im Jahr 1863 die „Football Association" gegründet, sieben Jahre vor der „Rugby Union." Die Spaltung war vollständig und unwiderruflich.

Die Dribblingspieler, die wir nun als „Football Association" Spieler bezeichnen können, die ehemaligen Schüler der „Public School", fanden sich seit 1862 in Clubs zusammen. Von da an wurde das Football Association Spiel, neben dem Rugby, der englische Nationalsport in der Wintersaison. Leider wurde dieses Spiel zum Berufssport erhoben. Das hatte seinen Grund darin, dass der Fußball, mit seinen ihm eigenen Regeln, aus den zentralen englischen „Comtés" kam, wo die Spieler mehrheitlich aus der Jugend der Fabriken und der Gruben stammten. Durch die Vielzahl der stattfindenden Spiele wurde es bald nicht mehr möglich, dass jeder Club sich an allen Wettbewerben beteiligte, ohne die Spieler zu entschädigen. Andere Clubs gingen noch weiter : um sich gute Spieler zu ergattern, erhielten dieselben sogar für ihr Training eine Entschädigung.

So lautet, von einem englischen Fußballspieler kurz gefasst, die Entstehungsgeschichte des „Fußball Association" Spiels, womit wir uns in diesen Zeilen beschäftigen möchten. Im Unterschied zum „Football Rugby", das auf Handspiel beruht, berufen sich die „Dribbler" auf die von der „Football Association" aufgestellten Spielregeln. Die Bezeichnung „Football Association", die diese Art Fußball von derjenigen des „Football Rugby" unterscheiden soll, bleibt weiterhin bis gegen 1925 geläufig. Noch heute erinnert der Schlussbuchstabe A von FIFA, UEFA, oder LAFA daran, dass diese Art Fußballspiel, die vorwiegend mit den Füßen gespielt wird, aus dem aus der „Football Association" entstandenen Sport hervorgegangen ist.

In England hat der Fußball also in den Schulen seinen Anfang gefunden, um sich dann auf die zivilen Clubs auszudehnen. Aus den sozialen Schichten hervorgegangen, die es sich leisten konnten, die „Public Schools" und die Universitäten zu besuchen, wird er rasch auf die gesamten Volksschichten übergreifen. So wird es auch im Elsass der Fall sein.

Das Aufkommen des Fußballsports im Elsass

Im Mai 1893 wird zum allerersten Mal das Wort „*Fußball*" in der elsässischen Presse zitiert. Am 30. Mai 1893 erscheint in den SNN ein Artikel unter dem Titel „Um das Fußballspiel bei uns mehr einzubürgern". Der Straßburger Journalist gibt darin eine Zusammenfassung des in der „Neuen Badischen Landeszeitung" erschienenen Artikels, der die beabsichtigte Gründung eines „Südwestdeutschen Footballklubs" ankündigt, hinzufügend, dass sich dieser verpflichtet, „die einzelnen Vereine mit allen Kräften zu unterstützen und, wenn erforderlich, den Sektionen das zur Ausübung des gesunden Footballsports nötige Geld zur Verfügung zu stellen." Abschließend melden die SNN, dass am 3. und 4. Juni die erste Generalversammlung in Karlsruhe stattfinden soll. Dazu sind die Präsidenten und Kapitäne sämtlicher Football-Klubs aus Baden, aus dem Elsass, aus Württemberg, aus Darmstadt und Frankfurt a.M. eingeladen, aber „auch andere Herren, welche den Klub in finanzieller oder sonstiger Beziehung unterstützen wollen."

Demzufolge gibt es also schon Fußballklubs. Welche? Weder die Straßburger noch die badische Presse geben darüber Auskunft. Wir erfahren hingegen, dass „am Samstag, dem 3. Juni um 17:30 Uhr in Karlsruhe, auf dem Sportsplatz „der Engländer" ein Fußballspiel stattfindet, und zwar zwischen dem Fußballklub von Karlsruhe und einer Auslese von Spielern aus Baden, Straßburg, Mannheim und der Realschule von Karlsruhe."

So kommt allmählich etwas Genaueres an den Tag... Im Frühjahr 1893 gibt es also in Straßburg einen Fußballklub. Wenn sich schon der Präsident und der Kapitän zu diesem Treffen in Karlsruhe eingefunden haben, und auch Spieler des Straßburger Vereins in diese Auswahlmannschaft eingereiht worden sind, ist der Beweis geliefert, dass im Frühjahr 1893 in Straßburg ein Fußballklub existiert.

Auch in Karlsruhe gibt es einen solchen, wie so eben festgestellt. Außerdem ist in der badischen Metropole ein Geschäft eröffnet worden, das Fußbälle „made in England" verkauft, und zwar an der Ecke der Kaiserstraße und der Herrenstraße. Im Raum zwischen Mannheim und Straßburg beginnt also der Fußballsport Fuß zu fassen.

Nach der Versammlung in Karlsruhe vom 3. und 4. Juni werden sich die teilnehmenden Klubs tunlichst in einer regionalen Liga zusammenschließen. Sie werden so allein gegen alle da stehen, besonders gegen die überragend vertretenen Turnvereine, gegen die zivilen und kirchlichen Obrigkeiten, denen dieser neuartige Sport noch fremd erscheint. Da andererseits, wie es heißt, Einigkeit stark macht, und es außerdem galt, die inneren Beziehungen zu ordnen, kam es am 3. Juli 1893 zur Gründung der „Süddeutschen Fußball Union", wobei man nicht genau die Liste der angeschlossenen Vereine kennt.

Immerhin steht fest, dass ebenso sehr nach der Art der „Football Association" als nach derjenigen des „Football Rugby" Fußball gespielt wurde, oder eher noch, indem die Spielregeln beider Sportarten vermengt wurden, weil es damals noch keine genaue Trennung zwischen beiden gab.

In dieser SDFU *(Süddeutschen Fußball Union)* werden die wichtigen Posten vom FC Baden-Baden übernommen: die Präsidentschaft durch den anglikanischen Priester des Thermalkurortes, Rev. Archibald White, das Hauptsekretariat durch Thassilo von Scheffer, mit Niklaus von Rautter als Beigeordnetem. Nur der Kassierer, Ivo Puhonny, wohnhaft in Karlsruhe, ist das einzige Mitglied des Vorstands der jungen Liga, das nicht aus dem FC Baden-Baden hervorgeht.

Ende 1892 / Anfang 1893 : Gründung des Straßburger Fußballklubs

Die Berichte über die Gründung von Klubs mehren sich. Am Freitag, den 14. Juli 1893 schreiben die SNN Folgendes: „Morgen Samstag, den 15. Juli findet auf dem Sportsplatz Lenôtre in Straßburg zwischen dem FK Baden-Baden und dem FK Straßburg ein Fußballspiel statt. Wir sind gespannt auf das Ergebnis, umso mehr, als dass die Straßburger bis jetzt unbesiegt geblieben sind. Dieses Treffen wird das letzte dieser Saison sein."

Somit werden uns glücklicherweise die Benennung des ersten Fußballklubs sowie die Ortung des ersten Fußballplatzes in Straßburg mitgeteilt; gleichzeitig erfahren wir, dass eine Meisterschaft ausgetragen wird. Da die bestehenden Mannschaften nicht sehr zahlreich sind, und die Saison ebenso nicht lange dauert, ist anzunehmen,

dass die Meisterschaftsspiele zwischen den Klubs aus dem Bezirk von Karlsruhe/ Straßburg Ende 1892 oder Anfang 1893 begonnen haben. Infolge dessen müsste der „Straßburger Fußballklub" seit diesem Zeitpunkt bestehen. Weitere Anhaltspunkte können dieses Datum bestätigen.

Erst einmal die so aufschlussreichen „Erinnerungsnotizen" von Hans Rusek., Fußballspieler der ersten Stunde, historische Figur des „Fußballvereins Karlsruhe." Was sagt nun dieser Pionier des rheinischen Fußballs? „Der FVK wurde 1891 gegründet. Doch erst in der Saison 1891/1892 haben wir unser erstes offizielles Spiel ausgetragen, das einzige dieser Saison. Es wurde gespielt gegen den Internationalen Fußballklub von Karlsruhe, der ersten in unserer Gegend gegründeten Mannschaft. Das nächste darauf folgende Match zu Hause spielten wir in der folgenden Saison 1892/1893 gegen den FK Baden-Baden, den wir mit 7 zu 0 besiegten, und zwar am 14.September 1892. Nach dem Rückspiel gegen Baden-Baden empfingen wir die starke Mannschaft des Straßburger Fußballvereins, gegen welche wir unentschieden 1-1 spielten."

Sodann das „Geheimnis", das Gustave Jeffke, ein Pionier des Elsässer Fußball- und Leichtathletiksports, Gründungsmitglied des Straßburger FC, dem Journalisten Francis Braesch anvertraut hat. Dieser berichtet von „seiner sensationellsten Begegnung mit der Vergangenheit":

„Der Fußballsport wurde durch Walter Bensemann, einem deutschen Landsmann, den ich 1890 gut kannte, im Elsass eingeführt. Ich war fünfzehn Jahre alt, als ich Gründungsmitglied des ersten elsässischen Fußballklubs wurde, das heißt des Straßburger Fußballklubs. Nun aber behauptet die AS Strasbourg *(Straßburger Fußballklub)* im Jahr 1890 gegründet worden zu sein, fragt sich Francis Braesch. Herr Jeffke vertraut ihm sodann ein Geheimnis an :„Sie müssen mir aber versprechen, es nicht zu lüften, nicht vor einigen Jahren nach meinem Tod. Ich war damals bei der ASS. Mit dem Datum des 10jährigen Bestehens hat man dort etwas gemogelt. In jener Zeit wurde nicht so genau nachgeprüft. Es waren acht Gründerjahre und keine zehn. Die ASS ist im Jahr 1892 entstanden."

Und schließlich um 1898 die von Philipp Heineken, dem Pionier des Stuttgarter Fußballsports stammende Äußerung, die lautet :„Im Jahr 1893 kam es im süddeutschen Bereich zur Gründung von Fußballklubs in Straßburg, Karlsruhe, Baden-Baden, Freiburg und Stuttgart. Die Mehrzahl dieser Vereine schloss sich am 7. Oktober desselben Jahres der Süddeutschen Fußballunion an. Einer Selektion der süddeutschen Liga gelang es, am selben Tag die Mannschaft „La Villa Longchamp" aus Lausanne zu schlagen."

Das vergleichende Resultat dieser Informationen - des Zeitungsartikels der SNN sowie der Bezeugungen der drei zeitgenössischen Spieler - erlauben es, die Anfänge des Fußballsports im Elsass mit ziemlich genauer Präzision zu datieren. Unbestritten beginnt der Fußball gegen Ende 1892 oder Anfang 1893 in Straßburg Wurzel zu fassen. Die allerersten Klubs, die von Karlsruhe, Straßburg, Mannheim und Stuttgart werden in einer Zeitspanne von etwa fünfzehn Monaten zwischen 1891 und 1893 gegründet. Was sich schon bei andern Sportarten zugetragen hatte, wird sich bei dem Fußball wiederholen : Straßburg gehört zu den ersten Städten Europas, die sich die neue sportliche Disziplin anzueignen weiß.

In dieser Hinsicht ist es nicht ohne Interesse einen Blick auf Paris zu werfen, einer Stadt, die nicht nur geographisch dem Geburtsort des Fußballsports England näher liegt, sondern auch als politische und wirtschaftliche Hauptstadt mit der englischen Umwelt starke Beziehungen unterhält. Wenn man von den ausschließlich durch englische Einwanderer bestehenden und oft sehr kurzlebigen Klubs in Paris absieht, muss zugegeben werden, dass dort die Einpflanzung des Fußballs zu gleicher Zeit geschieht wie an den Ufern des Rheins. Im September 1892 trat der „Club Français" unter eben diesem Namen zum ersten Mal in Paris in Erscheinung. Er bestand aus den besten Spielern der „Ligue de l'Education Physique" sowie der Mitglieder des Clubs „l'Etoile". Sieben regelrecht bestehende Clubs nahmen an den Spielen der Vereinigung während der Saison 1893/1894 teil : der „Standard", die „White Rovers", der „International", der „Club Français", dann der „Cercle Athlétique" von Neuilly, der „Cercle Pédestre" von Asnières und der „United Sports." Dies wird bezeugt durch den Kapitän des Racing Club von Paris, den Engländer NG. Timmer und durch den Kapitän des Club Français, Eugène Fraysse.

Sollte zu guter Letzt der Rheinische Fußball nicht etwa dem Pariser voraus sein ? Ist er nicht schon mit den Klubs aus Mannheim, Karlsruhe, Baden-Baden und Straßburg viel lokaler eingebürgert als die sieben Clubs der Hauptstadt, die immer noch stark geprägten englischen Einschlag aufweisen ? Haben die in den alten Befestigungsanlagen oder auf dem Stadtpark von Madrid gespielten Fußballtreffen nicht einen improvisierten Anschein im Vergleich zu denjenigen, die auf dem mehrfachen Straßburger Sportsplatz „Lenôtre" oder dem Spielplatz „der Engländer" in Karlsruhe ausgetragen werden ? Dies ist umso bemerkenswerter, als diese rheinischen Treffen bereits im Rahmen einer Meisterschaft und einer schon bestehenden, wenn auch kleinen regionalen Föderation stattfinden.

So ist offenbar um 1893 der Fußballsport an den Rheinufern in jeder Hinsicht demjenigen der französischen Hauptstadt um einiges voraus. A.A.Tunmer, der Bruder von N. G. Tunmer, vertritt diesen Standpunkt mit Nachdruck, wenn er im Jahr 1903 erklärt :„Ich gehöre zu den aller ersten, die Fußball Association spielten, das war vor etwa acht Jahren, als der „White Rovers Football Club" glorreichen Angedenkens, mit Recht als der beste Fußballklub galt." Vor etwa acht Jahren : Das geht auf 1895 zurück...

Dieser (wenn auch geringe) Vorsprung Deutschlands Frankreich gegenüber, was die Entwicklung der sogenannten „Athletiksportarten" angeht, erklärt sich dadurch, dass sich die deutschen Behörden rascher und wirkungsvoller dafür einsetzten. Während das französische Unterrichtsministerium sich erst im Jahr 1892 hierüber äußert, indem es ein „Manuel d'Exercices Gymnastiques et de Jeux Scolaires" veröffentlicht, sind die Behörden in Straßburg bereits seit geraumer Zeit mit der Sache beschäftigt.

Im Jahr 1892 ergeht von Seiten des Straßburger Sports- und Erziehungsbereichs ein öffentlicher Aufruf mit dem Ziel, eine „Société d'Encouragement et de Promotion des Jeux de Plein Air, Populaires et pour la Jeunesse" zu gründen *(eine Vereinigung zur Unterstützung und Entwicklung der Freiluftspiele, die für das Volk und für die Jugend gedacht sind)*.

Dieses Bemühen um Freiluftspiele ist eigentlich schon seit geraumer Zeit zu verzeichnen. Schon zwanzig Jahre zuvor, um 1872, stellt der Jahresbericht des „Lycée Impérial" von Straßburg fest: „es mangelt uns an einem größeren Platz für die Spiele, die eine gewisse Spielfläche benötigen; es fehlt uns an Spielplätzen, wie sie englischen Schulen zur Verfügung stehen", und er unterstreicht: „das Fehlen an Zerstreuung und Bewegung in frischer Luft führt zu Trägheit und Apathie", während eine umgekehrte Situation dazu mitwirken würde, „die Schüler an Geist und Körper gesund werden zu lassen."

Zehn Jahre später, am Mittwoch, den 17. Mai 1882, so liest man in der Straßburger Presse, geben sich an die 200 Schüler des Kaiserlichen Gymnasiums und der Protestantischen Oberschule auf den Platz „Lenôtre" Freiluftspielen und Turnübungen ohne Geräte hin. Die Einführung neuer Sportdisziplinen in den Lehranstalten der Stadt ist im Gange. Der Sportsplatz der „Place Lenôtre", des ersten Sportskomplexes in Straßburg, ist den Schulen zur Verfügung gestellt worden, ein Beweis dafür, dass sich die Stadtbehörden an der Promovierung des Sports beteiligen. „Das Spiel ist für das Kind die erste Poesie, der Spielplatz ist das der Jugend eigene Territorium; er soll es bleiben, ohne dass sie sich darum irgendwelche Sorge zu machen hätten."

Kommen wir auf 1892 zurück. Zu diesem Zeitpunkt sind in Deutschland die Ballspiele und die Freiluftsportarten bereits weithin eingebürgert. Zahlreiche Klubs sind schon gegründet. Diese Ausdehnung geschieht auf nationaler Ebene. Im selben Jahr, 1892, dem Ausgangspunkt des Fußballsports in Straßburg, lässt ein Ausschuss örtlicher Persönlichkeiten in der elsässischen Hauptstadt einen Appell ergehen, zwecks Gründung einer Vereinigung zur Unterstützung und Förderung des volks- und jugenDNAhen Freiluftsports. Worin besteht deren Zweckmäßigkeit? „Neben der Gymnastik, deren Einzug in die Schulen bereits besteht und die eine so wichtige Rolle bei der Erziehung der Jugend erfüllt, die Entwicklung der Freiluftspiele zu beabsichtigen."

Im April 1893 wird die Straßburger Vereinigung rechtsmäßig gegründet. Sie beschließt unverzüglich den Bau einer Sportshalle neben dem großen Sportsplatz in der Kronenburger Straße. Sie soll während der Wintersaison zugleich als Umkleideraum und als Sportssaal dienen. Die sportlichen Betätigungen der Schüler finden aber hauptsächlich „Place Lenôtre" statt. Am Samstagabend wimmelte es auf der Promenade der Place Lenôtre nur so von Besuchern. Am Sonntag blieben die Sportsplätze der Jugend vorbehalten. In aller Morgenfrühe begaben sich Mädchen und Knaben durch die Roberstauer Allee dorthin, um sich dort sowohl dem Ballspiel als der Gymnastik hinzugeben. Der Sportsplatz der Kronenburger Straße, der im Winter dem Schlittschuhlaufen dient, ist nun auch diesen Sportarten zugänglich", so berichten es die SNN vom 27. März 1893.

Von diesem - sowohl sehr philosophisch- erzieherisch als auch rein sportlich- inspirierten - günstigen Aufwind, werden nun auch die Wettbewerbsportarten, alle englischer Herkunft, wie Tennis, Fußball und Leichtathletik, erfasst werden. So stellt der „VfB Stuttgart", Fußballklub von hohem Niveau, eine beredte Veranschaulichung der originellen Beziehungen zwischen diesen Bewegungsspielen und dem Fußballsport dar, bedeutet doch die Abkürzung „VfB" nichts anderes als „Verein für Bewegungsspiele."

Mit der bereits erwähnten Gründung des „Club Français", eines der ersten Pariser Fußballklubs, der von der „Ligue de l'Education Physique" herkam, kann man sich fragen, ob diese Bewegung der Freiluftspiele nicht bereits ein internationales Ausmaß angenommen hat. Wenn man sich dabei näher den Begebenheiten zuwendet, wie sie sich in Paris, Straßburg oder Stuttgart zutragen, darf man sich bei dieser Annahme nur bestätigt sehen.

Ende 1893 – Anfang 1894: die ersten internationalen Treffen in Straßburg

Der Fußballsport ist also seit Spätjahr 1893 im Elsass in Betrieb. Bevor die Saison 1893-1894 anläuft, die zweite in der Geschichte des Fußballsports in der Oberrheinischen Gegend, findet am Samstag, den 7. Oktober 1893 das schon erwähnte Match statt zwischen „Villa Longchanmp", dem Klub aus Lausanne und einer Auswahl aus Süddeutschland mit Spielern des Fk Straßburg, des Fk Frankfurt und des Fv Karlsruhe. Straßburg wird vertreten durch den Verteidiger Jurgensen und den Angriffsspieler Bensemann. Schiedsrichter des Treffens ist Auguste Neff, Generalsekretär des Fußballklubs Baden-Baden. Beide, sowohl Bensemann als auch Neff, stehen an der Schwelle einer großen Karriere.

Der erste wird für den Fußballsport auf internationaler Ebene einen starken Beitrag leisten, der zweite ebenfalls für den Fußball, dann aber auch auf regionalem Plan für den Sport der Leibesübungen. Ihr aktiver Einsatz wird bis in das erste Drittel des 20. Jahrhunderts reichen.

Das Treffen des 7. Oktober gibt dazu Anlass, den Beitritt einer gewissen Anzahl von Klubs zu der SDFU zu verwirklichen, insbesondere jener Vereine, die für dieses Auswahltreffen Spieler geliefert haben.

Am 26. November treten die „Grasshoppers von Zürich" auf dem Place Lenôtre in Straßburg an. Die Schweizer gehen nicht kleinlich vor: sie besiegen den FC Straßburg mit 9:1

Am 2. Dezember ist es der FC Cannstatt (Vorgänger des VfB Stuttgart), der wiederum auf dem Place Lenôtre in einem Meisterschaftstreffen gegen den FC Straßburg spielt.

Am 27. Januar 1894 veröffentlichen die SNN das Programm der für den Frühling in Aussicht stehenden großen Fußballtreffen: am 30. und 31. März werden die Meisterschaftsspiele stattfinden, am 18. April wird Straßburg in Frankfurt gegen eine Auswahl aus den Clubs von Oxford und Cambridge antreten und an Ostern ist für Straßburg ein Spiel gegen den Racing Club de France, „den besten Pariser Club" programmiert. Schließlich wird am 1. April eine Auswahl, bestehend aus sechs Straßburgern, drei Kickern von Karlsruhe, zwei Cannstatter bzw. Frankfurter Spielern, den „Corinthians", „der besten Amateurmannschaft Englands" gegenüber gestellt sein. „Dieses Treffen, so heißt es, ist mit einem Spiel England gegen Süddeutschland vergleichbar."

Mit diesen ersten internationalen Spielen hat der elsässische Fußball im Frühjahr 1894 seine Anfänge bereits hinter sich. Man befindet sich nun nicht mehr im Umfeld der Freiluftspiele. Um weiterhin bestehen zu können, muss sich die Bewegung „Jugend und Volksspiele" dem Deutschen Turnerbund anschließen. „Ein Zusammenschluss zwischen beiden Vereinigungen ist nicht auszuschließen", berichten die SNN vom 24. Juli 1894.

Wenig erfahren wir hingegen von Seiten der regionalen Presse über die Fußballsaison 1894/1895. Überhaupt wird nichts erwähnt im „Mülhauser Tagblatt", der dortigen wichtigsten Tageszeitung, über die Tätigkeit des Mülhauser Fußballsports. Und doch haben sich, wenn man Gustav Jeffke glauben darf, der FC Straßburg und der Mülhauser FC im Jahr 1893 getroffen und sind mit einem Unentschieden von 2:2 auseinander gegangen. Es handelte sich wahrscheinlich um ein ganz außerordentliches Treffen, ebenso wie das Foto der Mannschaft des FCM aus dem Jahr 1894, das man in einer oder anderen Broschüre des Mülhauser Clubs zu sehen bekommen konnte, oder auch noch das Spiel vom 24. November 1895 gegen den FC Basel. Den Mülhauser Fußballsport gibt es wohl schon, aber er bleibt zu diesem Zeitpunkt gegenüber dem Straßburger noch in großem Rückstand.

Der „Celeritas": zweiter Straßburger Fußballklub

Gegen Ende 1895, während in den SNN eine Spalte über das Sportsleben erscheint, wird dort das Bestehen eines zweiten Fußballklubs in Straßburg erwähnt. Er nennt sich, ohne dass weitere Einzelheiten zu erfahren sind, „Celeritas Straßburg." Die SNN berufen sich auf einen Artikel der „Badischen Presse", der über „das Meisterschaftstreffen, das am Sonntag vor vierzehn Tagen zwischen dem FK „Celeritas" von Straßburg und dem FK Phönix von Karlsruhe stattgefunden hat", berichtet. „Zuerst mit 3 zu 0 geschlagen, holen die Straßburger dann bis 3 zu 3 auf. Dieses Unentschieden erfordert ein Rückspiel, das am 17. November auf dem Platz der Engländer in Karlsruhe stattfinden soll." „Der Fußball" fügt zu diesem ersten Treffen vom 27. Oktober folgende Bemerkung hinzu: „Die beiden Brüder Steffens waren bemerkenswert; Linder hat ein sehr gutes Kopfspiel aufzuweisen, dem Torwart Walter hingegen fehlt es an Kaltblütigkeit."

Tatsache ist, dass der Straßburger FC Celeritas gegen Ende 1894 oder zu Beginn 1895 gegründet worden ist. Er wird in der am 19. Januar 1895 erschienen Auflage von „Spiel und Sport, zur Ermunterung der Leichtathletik" zu den Klubs gezählt, die sich eben erst der SDFU angeschlossen haben. Es handelt sich um die Nummer 181 dieser monatlich zweimal erscheinenden, in Charlottenburg gedruckten Zeitschrift, des offiziellen Blatts des „deutschen Tennisbunds", des „deutschen Fußball- und Kricketverbands", der „Süddeutschen Fußballunion" und der „Fußball- und Kricketorganisationen von Berlin und Hamburg."

Anfang 1895 wird die Gründung einer Fußballliga erwogen, die Süddeutschland und die Schweiz einbeziehen könnte. Dieser „süddeutsch-schweizerische Fußballverband" könnte sowohl bei der „Football-Association" als auch beim „Football-Rugby" spielen, und zwar nach englischen Regeln in beiden Disziplinen. Ihre Initiatoren zählen auf den Beitritt der Klubs von Frankfurt, Zürich, Cannstatt, Sankt Gallen, Baden-Baden, Lausanne, Stuttgart, Neuenheim, Heidelberg, Karlsruhe (Kickers und Argo), Straßburg (FCS und Celeritas), Saarburg, Mülhausen und Rohrschach. „Basel, Straßburg, Baden-Baden oder Cannstatt, eine dieser Städte könnte die Sache in die Hand nehmen, um das Projekt voranzubringen", heißt es in demselben Artikel.

Letzten Endes wird nichts daraus, und auf Vorschlag des „Grasshoppers Fußball Clubs von Zürich" kommt es für die Schweizer Fußballklubs zur Gründung der „Schweizer Föderation der Football Association."

1896 : Erste Wachstumskrise des Straßburger Fußballsports

Im Jahr 1896, dem Jahr der Wiederentstehung der Olympischen Spiele, ist der Straßburger Fußball nicht gerade in glänzendem Zustand. Der Klub der Universität, der scheinbar 1894 durch den englischen Studenten Moorman gegründet wurde (was ihn zur zweiten Straßburger Gründung nach derjenigen des FCS und vor derjenigen des Celeritas werden ließ), muss Ende 1896 vollständig neu gegründet werden.„ Hoffen wir nur, dass es sich diesmal um die richtige Gründung handelt und dass sich nicht wiederholt, was sich nach dem Weggang vom Herrn Moorman ereignet hat. Sollte man aber nicht, bevor an der Universität ein Klub funktionieren soll, darauf bedacht sein, den Fußballsport vorerst, sonstwo gut in Gang zu bringen ?", so fragt sich die große deutsche Sportszeitung „ Spiel und Sport."

Der Klub „ Celeritas" und der FCS, die ihre eigenen Schwierigkeiten haben, sind für den Universitätsklub nicht sehr hilfreich.„ Der Fußballsport ist hier in starkem Rückgang. Die Begeisterung, die ihm erst zukam, ist ganz verschwunden. Es wäre bedauerlich, wenn der FCS in Bruchstücke auseinander fallen würde, während er doch vor kurzem noch zu den besten Klubs in Süddeutschland zählte. [...] In der kommenden Saison wird es nicht möglich sein, eine Mannschaft aufzustellen, die einem nur mittelmäßigen Gegner gewachsen ist. Unsere besten Spieler – Ivo Schricker und de Clerk – sind dabei, uns zu verlassen. A. Kohts, der alles getan hat, um dem Klub seine frühere Glanzzeit wiederfinden zu lassen, wird sich für ein Jahr beurlauben lassen. Huber, unser bester Stürmer, hat nur noch Tennis im Kopf. Der einzige, der noch daran glauben will, ist Wini Schricker, doch auch eine Stütze wie er ist nicht für immer und ewig da. So lauten die Straßburger Neuigkeiten. Hoffen wir dennoch, dass sie sich zum Bessern wenden, denn es sollte uns leid tun, wenn der Fußball dort aufhören würde und wenn der FCS den hohen Rang einbüßen würde, den er erreicht und den er sich in der Vergangenheit so glänzend erkämpft hat."

Während die Lage des Straßburger Fußballs so unsicher, ja so kritisch erscheint, kommt aus Mülhausen eine gute Nachricht. Der FCM hat gegen den FCS gespielt und mit 9 :2 verloren. Was auch immer das Resultat betrifft, erfreulich ist dabei die Feststellung, dass man in Mülhausen Fußball spielt, und zwar schon seit einiger Zeit. Dazu kommt, dass der Fußballsport von nun an im „ Jahrbuch 1896 der Stadt Mülhausen" steht, einer Art Jahresverzeichnis, das es in allen größeren deutschen Städten gibt mit der Aufzählung der Honoratioren, Vereinigungen und Gesellschaften, die dort Rang und Namen haben. Der FCM steht dort in der Liste der „ Sportsvereinigungen", neben den drei Turnervereinen, dem Rowing Club und den drei Radfahrerklubs. Der Vorsitzende des Fußballklubs ist Robert Venables, der in der rue de l'Arsenal, 42 wohnt.

1896-1899 : Gründung des „ Verbands Süddeutscher Fußball Vereine"

In Süddeutschland findet der anspruchsvolle Walther Bensemann, dass „ der Fußballsport in Pforzheim und in Heilbronn gute Fortschritte macht, was hingegen in Straßburg, in Baden- Baden und in Saarbrücken bei Weitem nicht der Fall ist." Wir möchten diese Geringschätzung von Bensemann etwas berichtigen, indem wir zugeben, dass der Fußball trotz allem fast überall gute Fortschritte zu verzeichnen hat.

Der Leitgedanke, der darin besteht, diesen Sport in regionale Verbände zu gliedern und dieselben in eine nationale Gesamtheit einzubeziehen, gewinnt an Boden. „ Doch die Zusammenführung der in allen Himmelsrichtungen Deutschlands zerstreuten Verbände zu einer einzigen nationalen Föderation, scheint mir noch verfrüht. Es sind dabei noch zu viel persönliche Interessen im Spiel. Deshalb schlage ich vor, statt einer rechtskräftigen Struktur eine deutsche Fußballmeisterschaft zu veranstalten" : so schreibt es Georg Demmler, der erste Kapitän des einflussreichen „ Berliner Fußballklubs Germania" in „ Spiel und Sport" vom 23. Oktober 1897.

Philippe Heinecken, der Präsident des „ FV Stuttgart", einem Klub, der sich zu jener Zeit eher dem Football-Rugby als dem Football-Association hingibt, schlägt am 22. Januar 1898 vor, „ man solle im allgemeinen Interesse eine Art Zusammenarbeit unter allen süddeutschen Klubs anstreben", um dadurch folgende vorrangige Punkte zu regeln :

1. die Gründung einer befugten Schiedsrichterautorität,
2. die Aufholung der Spielregeln des „ Football-Rugby und des „ Football-Association",
3. die Aufstellung eines Kalenders für die Spiele und die Bezeichnung der Schiedsrichter,
4. die Suche nach den besten Spielern in Süddeutschland, zwecks eines Treffens im Jahr mit Ihresgleichen in Norddeutschland.

Am 13. Februar 1898 lässt Heineken die hauptsächlichsten Klubs aus Süddeutschland in Heidelberg zusammen kommen. Es sind anwesend : der FC Cannstatt, der FC Frankfurt, der FC Germania von Frankfurt, drei Klubs aus Karlsruhe („ Phönix", „ Fidelitas" und" Frankonia"), die Schülerklubs von Heidelberg und Neuenheim, die Klubs von Heilbronn und Mannheim sowie der Gastgeber FV Stuttgart. Die vier nicht anwesenden Klubs FC Baden-Baden, FV Karlsruhe, FC Reutlingen und FC Stuttgart ließen sich vertreten. Die Sitzung kam rasch ins Scheitern, da die verschiedenen Teilnehmer sich nicht darüber einigen konnten, welche Spielregeln man in der kommenden Saison

für die „Football-Association" anwenden sollte. Sollten die neuen Regeln gelten, so wie sie die „Südisten" ausgeklügelt hatten, auf die Gefahr hin, sich vom übrigen deutschen Fußball abzusondern oder sollte man bei den bestehenden Regeln bleiben, das heißt, denjenigen der Engländer, also der „Football-Association"?

Diese Heidelberger Versammlung wurde offensichtlich hinterrücks gegen die Klubs von Hanau, Mannheim und Pforzheim veranstaltet. Diese hatten nämlich, zusammen mit Frankfurt, und Heilbronn, einige Monate zuvor, am 17. Oktober 1897 versucht, „die Gründung eines Süddeutschen Verbands in die Wege zu leiten." Ging es dabei um eine Rivalität zwischen Württembergern und Badenern? Oder nicht eher um einen Widerspruch zwischen den beiden Spielarten: „Football-Rugby und „Football-Association"? Dies lässt sich annehmen, wenn man die Vorliebe von Heineken für die erste Spielart kennt, sowie den Umstand, dass Mannheim und Pforzheim zu diesem Zeitpunkt Anhänger der „Football-Association" sind.

Schließlich kommt es zu einem Kompromiss. Zu Ostern 1898 wird in Karlsruhe – der Ort ist sicher nicht neutral – ist doch die Hauptstadt von Nordbaden die Festung des „Football-Association" – eine Versammlung veranstaltet, die die Gründung des „Süddeutschen Verbands" genehmigt. Derselbe tritt an die Stelle der „Süddeutschen Fußballunion", einer im Jahr 1893 gegründeten, kaum lebensfähigen Struktur, die nur ein Jahr lang funktionierte. Die elsässischen Klubs hatten sowohl von der Gründung der „Union" von 1893 als auch von derjenigen des „Verbands" von 1898 Abstand behalten. Anfang 1899 jedoch treten „die drei besten Klubs unter denen, die sich dem Verband noch nicht angeschlossen hatten" (der „Straßburger Fußball Verein", die „Frankonia" von Karlsruhe und der Klub von Pforzheim) dem „Verband Süddeutscher Fußballvereine" bei. Diese Süddeutsche Liga ist die erste regionale Föderation, die auf deutschem Boden zu Stande kommt. Der FC Freiburg wird als erster Sieger daraus hervorgehen, indem er die Meisterschaft der Saison 1889/1899 davonträgt.

1898: Zusammenschluss des „FC Straßburg" mit dem Club „Celeritas"

Am 3. August 1898 wird durch Zusammenschluss des „FC Straßburg" und des „Celeritas" der „Fußball Verein Straßburg" gegründet. „Beide Klubs spielten schon seit einigen Jahren miteinander", schreibt Auguste Neff in einem Bericht an „Spiel und Sport" im Monat August 1898. Und in der Tat war es schwierig, die Mannschaft des FCS von derjenigen des Celeritas zu unterscheiden, da Leute wie Schricker, Neff, Scherwitz, Klapperstein abwechselnd sowohl für diesen als auch für jenen Klub spielten. Und wenn nun aber der Klub Celeritas nichts anderes gewesen wäre, als der Klub der Straßburger Universität? Die Möglichkeit besteht.

Für die Saison 1898/1899, die am 1. Oktober beginnt, tritt also der Straßburger Fußball mit erhöhten Kräften an. Der neue Klub verliert immerhin den Berliner Wagner und den Engländer Guhtrey, „zwei wackere Kameraden, die nach Beendigung ihrer Straßburger Studien nach Hause zurückkehren", erfahren wir durch A. Neff. Dem FVS steht damals der Universitätsprofessor Dr. Kohts vor, als Mannschaftskapitän fungiert entweder Kohts Junior oder Klapperstein, beide Medizinstudenten. Für Bensemann „ist Kohts nicht weit davon entfernt, in der Nationalmannschaft auftreten zu können."

Zur selben Zeit wird auch das Gasthaus „Zum Krokodil" der offizielle Sitz des FVS. Auguste Neff ist zugleich Spieler und Sekretär des Klubs. „Alle Korrespondenz ist zu senden (an seine Adresse): 1, Ponts-Couverts in Straßburg."

Zu gleicher Zeit wird im FVS mit Leichtathletik und mit Tennis begonnen. Jeder Fußballspieler, der etwas auf sich hält, stellt in der Sommerzeit seine Fußballschuhe in die Ecke, um sich dann einem anderen Sport, meistens der Leichtathletik, hinzugeben. Man ist nämlich der Ansicht, dass dieser Sport, der zwar eine große aber nur kurze Anstrengung erfordert, besser der hohen Sommerhitze entspricht als ein 90 Minuten dauerndes Fußballspiel. So kommt es zur Einführung der Sommerpause und, in dieser Zeit, zur Veranstaltung von „Leichtathletikwettbewerben." 1898 ist das Jahr der ersten Leichtathletikspiele in Straßburg. Diese werden im Jahr 1899 wiederholt und bilden somit, dank dem FCS, den Anfang des Leichtathletiksports im Elsass. Die Spiele des Jahres 1899 finden im Park der Orangerie, in der Nähe des Sees, statt. Unter den mitwirkenden Athleten kommen manche von weit her: Fischer, der deutsche Meister im 200-Meter-Lauf, kommt aus Hamburg, Traun vom Universitätsklub Dresden, Léonard von Berlin. Vierzehn verschiedene Wettkämpfe stehen auf dem Programm: die gepriesensten darunter sind: der 100 und der 200-Meter-Lauf, der 4x100 Meter Staffellauf, die 110 Meter Hürdenspringen, der Hochsprung, der Weitsprung, der 1500-Meter-Lauf, das Kugelstoßen und der Diskuswurf.

Der 1500-Meter-Lauf, der für die Süddeutsche Meisterschaft zählt, wird vom Fußballspieler Gustav Jeffke in 5 Minuten, 3 Sekunden und 3/5° Sekunden gewonnen, der Staffellauf von der Mannschaft des FVS mit Scherwitz, Lücke, Hase und Jeffke. Die Leichtathletik entpuppt sich als Tochter oder Schwester des Fußballsports; dabei sind Scherwitz und Jeffke die ersten Straßburger Sportler, die sich in beiden Disziplinen auszeichnen.

Auch der Tennissport hat im FVS den Zugang gefunden. In der Tat bildet das Lawn-Tennis von Straßburg eine dem Fußballklub zugehörige Sektion. Adolphe Kohts, in der Brandgasse Nr. 3 wohnhaft, den Bensemann bereits in der deutschen Nationalmannschaft sah, ist der Schriftführer dieser Sportsektion. Das auf dem Platz Lenôtre in zwei

Spielen (Herren einfach und doppelt) stattfindende Turnier wird „nach deutschen Spielregeln" gespielt, wie es die NNS vom 28. Juni 1899 in aller Genauigkeit berichten.

Erste Straßburger Spieler in der Auswahl der süddeutschen Mannschaft

Für den Straßburger Fußballsport erweist sich der Zusammenschluss FC Straßburg/Celeritas von nicht geringem Vorteil. Der neue „Fußball Verein Straßburg" gewinnt nämlich an sportlichen Fähigkeiten. Im März 1899 stehen drei seiner Spieler – Kohts und die Brüder Schricker – in der Auswahl der süddeutschen Mannschaft, die die Schweiz in Zürich mit 3:0 besiegt.

Es folgen darauf im April eine Serie großer Treffen in Straßburg: gegen die Universitätsmannschaft von Lüttich, den belgischen Nationalsieger, gegen den Klub des Kantons von Lausanne und gegen den FV Karlsruhe, was den unumgänglichen Auguste Neff, den ersten Fußballverantwortlichen, der sich im Elsass der Presse bedient, um etwas Wissenswertes zu bekunden, schreiben lässt: „Der Fußballsport scheint sich in unserer Stadt immer mehr einzuwurzeln. Immer häufiger werden in den höheren Schulen Vereinigungen gegründet, die diesen Sport betreiben. Wenn dieser Sport im richtigen Maß betrieben wird, wirkt er wohltuend auf die Jugend. Die Zeit ist glücklicherweise vorbei, wo man ihn für eine englische Krankheit gehalten hat. Einem jeden ist nun klar geworden, dass er, ebenso wie das Rudern, das Turnen oder andere Sportarten, ein edles Ziel verfolgt."

Dieser Serie von Spielen folgt Ende April ein Treffen gegen den FK Freiburg, „dessen Mannschaft fast nur aus Studenten besteht. Der Gegner ist uns im Mittelfeld überlegen, das heißt bei den Spielern, deren Rolle darin besteht, sowohl die Verteidigung als auch den Angriff zu unterstützen": eine technische Erklärung, über die man heute schmunzeln mag, die aber offenkundig beweist, dass es diesbezüglich um 1900 mehr profane als sachkundige Leser der SNN gab. Straßburg besiegte Freiburg mit 3:0. Dies war das letzte Spiel der Saison 1898/1899.

Ende 1899: Gründung zweier neuen Clubs: des „Sportclubs von Bischweiler" und des „FC Donar von Straßburg"

Die Saison 1899/1900 beginnt am 17. September 1899 mit einem Spiel Straßburg gegen Freiburg. Es ist die erste offizielle Saison des Straßburger Fußballsports in einer durch den Süddeutschen Verband organisierten Meisterschaft. Die Stuttgarter Kickers kommen am 29. Oktober nach Straßburg: „Ewig ist es her, seitdem wir keine Württembergische Mannschaft haben auftreten sehen. Das Programm sowie die grundlegenden Spielregeln werden dem Publikum an Ort und Stelle ausgeteilt werden", gibt Auguste Neff in den SNN vom Freitag, den 27. Oktober zu wissen.

Im November 1899 wird eine Nachricht bekannt, die für den elsässischen Fußballsport überaus wichtig ist: dass nämlich in Bischweiler ein Fußballklub gegründet worden sei. Nach Straßburg und Mülhausen ist die unterelsässische Industriestadt die dritte Stadt im Elsass, die dem Fußball die Tore öffnet. Während dieser Sport sonst fast überall in Frankreich und in Deutschland nur im Rahmen der Städte entsteht, lässt er sich im Elsass bereits zu Ende des Jahrhunderts in ländlichem Umfeld nieder. Die SNN berichten am 10. November 1899 „die Reservemannschaft des FV Straßburg wird am 12. November in Bischweiler gegen den sehr verdienstvollen, erst vor kurzem gegründeten Fußballverein von Bischweiler auftreten. Die Abfahrt nach Bischweiler ist auf 14 Uhr festgesetzt." Dieses Spiel, das zweifelsohne das erste Fußballtreffen außerhalb von Straßburg oder Mülhausen darstellt, wurde von mehreren Hunderten von Zuschauern verfolgt, wie es uns in den darauf folgenden Berichterstattungen gesagt wird. „Man wird nach den Spielregeln des Football-Association spielen. Das Treffen, das auf der Niedermatt, Rohrweilerstraße, erfolgt, wird durch den Präsidenten des FVS und gleichzeitig Vizepräsident des SDFV, geschiedsrichtert. Dem Publikum ist freier Eintritt gewährt", so schreibt das „Bischweiler Wochenblatt", vom Samstag, dem 11. November. Am 18. November berichtigt dieselbe Lokalzeitung: „schließlich wurde, obwohl nicht vorgesehen, nach gemischten Regeln gespielt."

Wie im FVS gehören in Bischweiler Leichtathletik und Fußball eng zusammen. Die Leichtathletik bildet auch dort im Sommer die natürliche Verlängerung zum Fußball. Am 23. Mai 1900 berichten die SNN über die Resultate eines großen Fußball- und Leichtathletikfestes, das durch den „Sport Club Bischweiler", den quasi unmittelbaren Nachfolger des „Fußballvereins von Bischweiler", wie ihn die Lokalzeitung benennt, veranstaltet wurde. Diese Umänderung der öffentlichen Benennung unterstreicht die Ausdehnung des Fußballsports auf andere sportliche Disziplinen. Wenn auch der Fußball die Sportsbasis des Clubs ist und bleibt, so ist er nicht mehr dessen exklusive Sportdisziplin. Es wird dort Fußball gespielt, aber man betreibt auch Kurzstrecken- und Langstreckenlauf, Hoch- und Stabsprung und Kugelstoßen. „Vom Wettergott gesegnet war es ein herrlicher Volksfesttag, an dem sowohl die Ortbevölkerung als auch Schaulustige aus der Umgebung teilnahmen. Die teilnehmenden Vereine hielten am Nachmittag ihren Umzug durch die schön gezierten Straßen. Die Vereinsfahnen voran, begaben sie sich auf den Sportplatz. Am Abend fanden Fußballturniere statt, zwischen dem lokalen Sportklub, dem „FC Donar von Straßburg", dem FC Pforzheim, dem Universitätsclub von Straßburg, dem FC Freiburg und einem Klub aus Berlin. Der Nachmittag war der Leichtathletik gewidmet." Jeffke im 1000-Meter-Lauf und Scherwitz im 100-Meter-Lauf, beide Fußballspieler

des FVS und gleichzeitig Spitzensportler der Leichtathletik, waren die Helden des Tages. Die Überreichung der Preise fand im „Café Lieb", dem Sitz des Klubs, statt. Der SCB kommt am 14. Oktober zu einem Treffen mit der Reservemannschaft des FVS nach Straßburg. „Wenn es sich auch nicht um ein außerordentliches Sportsereignis handelt, so beweist dieses Treffen immerhin, dass sich der Fußballsport im Elsass eingebürgert hat, und zwar nicht nur in Straßburg", bemerken dazu die SNN. Das Spiel wurde durch „Herrn" Schulz, Kapitän des „FC Donar", geschiedsrichtert.

Eigentlich reicht die Tätigkeit des SCB über den Fußball und die Leichtathletik hinaus. „In seiner Generalversammlung hat der lokale Fußballverein seine neue Benennung (SCB) angenommen. Während der Sommerzeit, bei Abschluss der Fußballsaison, gebührt es sich, andere, in „vogue" stehende Sportsarten zu betreiben, wie Radfahren, Lawn-Tennis, Kricket usw. Dadurch wird der neue Klub auch neue Mitglieder gewinnen, die sich für andere Sportdisziplinen als Fußball interessieren. Nicht nur wegen seines frühzeitigen Bestehens, sondern auch wegen der Mannigfaltigkeit der im SCB praktizierten Betätigungen, stellt die Stadt Bischweiler zu Ende des 19. Jahrhunderts einen Sonderfall im Umfeld der elsässischen, ja europäischen Sportswelt dar. In gewisser Hinsicht: einen kleinen „FVS."..

Dem Klub wird die Ehre zuteil, in „Spiel und Sport", dem offiziellen Presseorgan des deutschen Fußballs, zu erscheinen. In seiner Ausgabe vom 2. März 1901 erwähnt die große Sportszeitung den Beitritt des „SC Bischweiler im Elsass" zum deutschen Fußballbund, dem „DFB." In der Reihenfolge seines Zutritts steht der SCB hinter solch hervorragenden Klubs wie St. Pauli, Düsseldorf oder Köln.

Der „Donar" von Straßburg entsteht zur selben Zeit wie der SCB, oder besser gesagt, wie sein Vorgänger, der FC Bischweiler. Der „FC Donar" – so benannt nach dem aus der deutschen Mythologie bekannten Donnergott – wird gegen Ende des Jahres 1899 aus der Taufe gehoben. Am 9. Dezember erfahren wir nämlich durch das „Bischweiler Wochenblatt", dass „der ganz neue Klub von Straßburg" am folgenden Tag gegen Bischweiler spielen wird, nachdem er am Sonntag zuvor die II. Mannschaft des FVS mit 2 zu 1 geschlagen hat." Er ist also nach dem FCS und dem „Celeritas" der dritte in Straßburg gegründete Fußballklub. Bei seiner Gründung ist er aber der zweite in Straßburg bestehende Klub, da die bereits erfolgte Zusammenlegung des „Celeritas" mit dem FCS den FVS hervorgerufen hat.

Der 4. März 1900 scheint das erste Datum zu sein, an welchem der „Donar" in der Straßburger Presse erwähnt wird. An diesem Tag spielen die „Rotweißen des Donar" das Rückspiel gegen die Reservemannschaft des FVS. „Der Donar hat bereits die noch neue aber schon wackere Mannschaft von Bischweiler besiegt. Der Fußballsport gewinnt immer mehr Anhänger. Es ist ein kollektiver Sport, der eine pausenlose Konzentration, eine außerordentliche Geistesgegenwart benötigt. Körperliche, ebenso wie geistige Kraft wird dabei viel mehr erfordert wie bei anderen Sportarten. Auch lässt der Fußball viel intensiver die Zerstreuung in freier Luft erleben", kommentieren die SNN vom 3. März 1900, die ohne alle Zurückhaltung unterstreichen, dass sich der Fußball „in Gottes freier Natur abspielt." Die Bemerkung der Straßburger Tageszeitung erinnert unumgänglich an die ursprünglich enge Beziehung, die zwischen den Freiluftspielen und dem Fußballsport besteht, eine Beziehung, die bis in die Jahre 1880/1890 hinaufreicht, wie wir dies bereits erörtert haben.

Im Jahr 1900: Gründung eines dritten Klubs in Straßburg, eines Klubs in Reichshoffen und Hagenau

Im Jahr 1900 werden drei weitere Fußballklubs gegründet, zwei davon im nördlichen Elsass: der „Sporting Club von Reichshoffen", der Football Club von Hagenau", und dann die „Frankonia" in Straßburg. Über den ersten wissen wir nicht viel, es sei denn, der SCR sei am 1. April und am 27. Mai 1900 in Bischweiler gegen den SCB angetreten. Was nun den FC Hagenau und den Frankonia angeht, die beide 1900 als ihr Gründungsjahr ansehen, so sei bemerkt, dass die erste Erwähnung des FCH in der Straßburger Presse jene der SSN vom 19. März 1901 ist, anlässlich eines dortigen Treffens der Reservemannschaft des Donar; und dass dieselbe Zeitung für den Frankonia ein Treffen mit dem FVS am 25. Oktober 1902 anmeldet. Sicher ist, dass im Jahr 1900 in Hagenau Fußball gespielt wird. Dies bestätigt das „Bischweiler Wochenblatt" vom 29. Dezember 1900, wenn es schreibt: „Am 26.Dezember 1900 fand auf „dem Langen Sand" ein Meisterschaftsspiel zwischen der Hagenauer Vereinigung und der Mannschaft des Sportsklub von Bischweiler statt. Einmal mehr hat Bischweiler mit 4–1 gewonnen. Es war das dritte Treffen zwischen Hagenau und Bischweiler, und der dritte Sieg von Bischweiler."

So sind zwischen 1893 und 1900 im Elsass acht Fußballklubs entstanden. Da sich inzwischen zwei davon zusammengeschlossen haben, bleiben um 1900 sieben in Betrieb: ein einziger im Oberelsass, sechs im Unterelsass, davon drei in Straßburg und drei auf dem Land, einer in einer mittelgroßen Stadt (Hagenau), und zwei in Städten mit stark industrieller Prägung (Bischweiler und Reichshoffen). Sieben Klubs sind in Betrieb, was um die Jahrhundertwende an die etwa zehn Mannschaften und über hundert Fußballspielern entspricht.

KAPITEL 2

Der elsässische Fußballsport um 1890/1900: eine eigenartige Erscheinung

Was sind das für Fußballspieler der ersten Stunde? Wie groß ist der Einfluss der Engländer auf die Entwicklung des elsässischen Fußballsports? Wie wird im Elsass Fußball gespielt, nach welchen Spielregeln und in welcher Geistesverfassung? Wer sind die Gegner, die Verteidiger, die Förderer dieses Sportes? Wer sind die Leute, Verantwortliche und Spieler, die zum Entstehen des Fußballs im Elsass beigetragen haben? Ebenso viele Fragen, bei deren Beantwortung es sich vorerst um einen zentralen Punkt handelt, nämlich um den außerordentlichen Frühbeginn des elsässischen Fußballsports.

Ein außerordentlicher Frühbeginn

„Vielleicht ist es in den schönen Gegenden an den Ufern des Rheins, wo der deutsche Fußballsport begonnen hat." Diese Ansicht aus dem Jahr 1895 vertritt Professor Konrad Koch. Nicht irgendwer also, und dies umso mehr, als dass es sich um einen Zeitgenossen dieser Entstehungszeit des Fußballs handelt. Wenn er anlässlich seines Bemühens im Jahr 1874 den Fußballsport bei den Oberschülern in Braunschweig einzuführen, von „Versuch" spricht, scheint er den Erfolg dieses Unternehmens zu relativieren, wie auch denjenigen in den Gymnasien von Hannover, Göttingen und Bremen. Viel erfolgsreicher beurteilt er den rheinischen Fußball:

„Wir wissen, dass im Jahr 1882 bei einem regnerischen Sommertag in Wiesbaden ein Meisterschaftsspiel zwischen dem deutschen Klub FC Germania von Frankfurt und dem englischen Klub von Darmstadt stattgefunden hat [...] Seitdem wird nicht nur in Frankfurt und Darmstadt, sondern auch in Wiesbaden, Heidelberg, Homburg, Mainz und noch anderswo, regelmäßig Fußball gespielt. Die vor einem Jahr gegründete SDFU wirkt dabei für die Klubs als Katalysator. Dieser Verband, dem auch die Klubs von Baden-Baden, Karlsruhe, Straßburg, Cannstatt und Hanau angehören, veranstaltet regelmäßige Meisterschaftsspiele."

Die Äußerungen von Professor Koch über die Frühzeitigkeit des rheinischen Fußballs werden durch andere verlässliche Quellen bestätigt, nämlich durch eine der regionalen Vereinigungen, die im Jahr 1900 zur Gründung des Deutschen Fußballverbands führen. Berlin mit seiner Überzahl an Fußballklubs ausgenommen, steht der FC Straßburg an fünfter Stelle in der von „Spiel und Sport" – in offenbar chronologischer Folge - veröffentlichten Liste der Klubs, die dem „Deutschen Fußball- und Kricketverband", der „Süddeutschen Fußballunion" und der „Organisation des Fußballs und Krickets von Berlin und Hamburg" beigetreten sind. Wenn man von den Klubs aus Berlin und Hamburg absieht, wird der FC Straßburg bei diesem Beitritt zu einer der regionalen Strukturen nur vom Bremer FC 1881, dem Bremer Teutonia FC 1895, dem FC Hanau und dem FC Baden-Baden überholt. Der FC Karlsruhe, der FC Frankfurt, der FC Celeritas Karlsruhe und der FC Cannstatt sind erst nach dem ersten Klub der elsässischen Hauptstadt dort eingetragen worden. Man kann also behaupten, dass der FC Straßburg einer der ältesten Fußballklubs in Deutschland war.

Die Rolle der Engländer beim Entstehen des elsässischen Fußballsports

Ist das klassische Klischee über die den Engländern zu verdankende Einpflanzung des Fußballs in den französischen und deutschen Hafenstädten auch für das Elsass gültig?

Konrad Koch, Zeitgenosse dieser Einpflanzung, lässt den englischen Einwanderern eine unbestreitbare Rolle beim Aufkommen des Fußballsports in Deutschland zukommen:

„Die Söhne Albions, bei ihrer Vorliebe für die Ufer des Rheins, wo sie sich über kurz oder lang niederließen, haben zuerst damit begonnen, unter sich Fußball zu spielen, um dann an Ort und Stelle von den Deutschen nachgeahmt zu werden und sie letztendlich als ebenbürtige Gegner zu treffen. Die Engländer waren nicht weniger wirksam in Ost- und Norddeutschland, wie zum Beispiel in Berlin, Breslau, Braunschweig, wo sie sich als talentierte Lehrer im Fußballsport erwiesen haben."

Dem gegenüber scheint der Einfluss der Engländer, was die Ausbreitung des Fußballsports betrifft, weniger stichfest:

„Es fehlt uns an genaueren Angaben, was die Ausdehnung des Fußballsports in Deutschland, in Österreich- Ungarn, in Frankreich, in den Niederlanden, in der Schweiz sowie in den Skandinavischen Ländern angeht. Eines nur ist sicher: in zahlreichen Gegenden hat der Fußball bereits festen Fuß gefasst. Über dessen Einpflanzung außerhalb Europa wissen wir auch nicht mehr; wenn aber Leute, die verreist sind, mit der Auskunft zurückkommen, wonach die Einheimischen im Kaukasus oder in Japan regelmäßig Fußball spielen, stellt sich schon die Frage, ob es die Engländer waren, die diesen Sport in jene Länder brachten, oder ob letztere ihn aus sich selbst entwickelt haben."

Dieselbe Frage stellt sich bezüglich des Fußballs auch im Elsass. Sei es nun über die Art und Weise seiner Einpflanzung, sei es in Bezug auf seine Frühzeitigkeit, stimmt die lokale und nationale Presse mit den Ansichten von Professor Koch überein. Bevor wir auf die elsässische Lage zu sprechen kommen, wollen wir zuerst damit beginnen, die der drei großen Nachbarstädte zu betrachten. In den drei Fällen erscheint der englische Beitrag bei den Anfängen der „Fußball Association" relativ bescheiden. Immerhin kommt zu der unbestreitbaren Gegenwart englischer Spieler hier und da die Beteiligung des Rugby und der Leichtathletik hinzu, was die Sache nur noch komplizierter erscheinen lässt, da die Mitspieler dieser beiden Sportarten manchmal englische und deutsche (beim Rugby), manchmal nur deutsche Spieler (bei der Leichtathletik) sind.

Das ist der Fall beim Stuttgarter „Verein für Bewegungsspiele", der im Jahr 1912 aus der Fusion zwischen dem 1897 gegründeten „Kronenclub Cannstatt", der Fußball spielte, und dem 1893 gegründeten „Stuttgarter Fußballverein", der sich dem Rugby hingab, entstanden ist. Einerseits war es die starke Persönlichkeit von Philipp Heineken, der in New York studiert und dort den sogenannten „amerikanischen Fußball" gekannt hatte, andererseits die in Stuttgart gegenwärtigen Engländer, die dort seit 1865 den Football-Rugby spielten, machen klar, wie die Württemberger Hauptstadt in Deutschland zur Wiege des Rugby wurde und wie in Stuttgart der „Football-Association" ziemlich direkt aus dem „Football-Rugby" hervorgegangen ist.

Freiburg im Breisgau verdankt die Einpflanzung des Fußballsports der Entstehung des FC Freiburg im Dezember 1897 der gleichzeitigen Tätigkeit der Fußballer der dortigen englischen Kolonie zusammen mit den einheimischen Turnsportlern der „Oberrealschule" und des städtischen Gymnasiums.

Desgleichen ist in Karlsruhe Rugby Fußball vorangegangen. In den letzten Jahren, um 1880, hatten junge Engländer mit einheimischen Oberschülern den „Fußball-Rugby Schülerclub" gegründet, dessen Dasein aber nur von kurzer Dauer war. Der „Sportsplatz der Engländer", wie der erste Karlsruher Fußballplatz genannt wurde, ist mit diesen jungen, von jenseits des Ärmelkanals kommenden Rugbyspieler in Beziehung zu bringen. Im Jahr 1899 wurde dann, dank der Initiative des Karlsruher Oberschülers Walther Bensemann, der „Karlsruher Internationale Fußballclub" gegründet. Dieser praktiziert indes, mit seinen etwa fünftig Oberschülern, wovon an die zwanzig Engländern, gleich zu Beginn den „Football-Association". Und zu guter Letzt ist der gehegte Wunsch nach einem nur von deutschen Spielern zusammengesetzten Klub an der Entstehung des „Karlsruher Fußballvereins" im Jahr 1891 Schuld. Über die Umstände dieser Gründung des KFV weiß Bensemann Folgendes zu berichten:

„Im September 1889 ließ ich aus der Schweiz einen Ball zum Fußballspielen kommen. Wir haben ihn vor Schulbeginn aufgepumpt, und schon bei der ersten Morgenpause klirrte eine Fensterscheibe. Daraufhin mussten wir auf den Sportsplatz der Engländer auswandern, da wo seit zwei Jahren einige Engländer und Oberschüler, worunter der Prinz Max von Baden, damit begonnen hatten, Rugby zu spielen. Ihr Unternehmen sollte jedoch nicht lange dauern. Einige Tage, bevor wir uns auf dem Platz der Engländer einfanden, haben wir den „Karlsruher Fußballclub" gegründet, der zu Anfang nur aus Oberschülern bestand, wozu sich aber kurz darauf etwa fünfzehn bis zwanzig Engländer hinzugesellt haben."

Der genaue Ausdruck von Bensemann, um die deutschen Spieler zu bezeichnen, ist „Pennäler", das heißt „Oberschüler" oder „Gymnasiasten." Eine wichtige Präzision...

Was nun Straßburg betrifft, stammt die erste Angabe über die Zusammenstellung der dortigen Mannschaft, die wir verfügen, aus dem so kostbaren Sportsblatt „Spiel und Sport" vom 20. Juli 1895, nach einem Spiel, das am 7. desselben Monats den FC Straßburg den „Karlsruher Kickers", dem zweiten Klub aus Nordbaden, gegenüber gestellt hat. Dies geschah höchstens zwei Jahre nach den Anfängen des Fußballsports in der elsässischen Metropole. Diese Zusammenstellung ist also zweifelsohne ein Hinweis über die englische Beteiligung bei den Anfängen des Fußballsports in Straßburg. Der FC Straßburg hatte folgende Spieler aufgestellt: Montgomery; Huber, Moormann; I.Schricker (Kap.), v. Skopnik, Jeffke; de Clerck, Luckhoff, Kohts, E. Schricker, Karl. Also waren es nicht mehr als drei oder vier Engländer, eher drei als vier. Auch bei den „Kickers", denen Walther Bensemann als Kapitän vorstand, war die Anzahl der Engländer nicht viel zahlreicher: Tollmann; Grevé, Volderauer; Titterton, Possart, Lindner; Langer, Steffen's, Bensemann (Kap.), Geldner, Looke.

Wir verfügen sogar über eine Zusammenstellung der Mannschaft des FC Straßburg aus der allerersten Zeit des Fußballs in der elsässischen Hauptstadt. In der Artikelserie, mit der etwaigen Überschrift: „Was ist dreißig Jahre danach aus ihnen geworden?", kommt Walther Bensemann in der Sportszeitung „Der Kicker" vom 4. Juli 1923 auf

die Spieler zurück, die am 2. Dezember 1893 in Straßburg gegen Stuttgart/Cannstatt gespielt haben. Wenn wir auch nicht wissen, welche Posten die Spieler im Einzelnen bei diesem Spiel innegehabt haben, gibt Bensemann in seinem Artikel die Namen der zehn Spieler an, die damals mit ihm die elsässische Mannschaft bildeten. Er sagt dazu Folgendes: „Es ist gut möglich, dass Tossetti, Erwin Schricker, Hall, Otto Back und Moormann nicht mehr leben; ich habe keine Nachricht von Saymisch und Michaelis; Ivo Schricker lebt in Karlsruhe, Fittig in Freiburg und Grevé in Frankfurt." Sowohl der Familienname als auch der Wohnort dieser allerersten Spieler des FC Straßburg weisen auf eine nur beschränkte Teilnahme englischer Spieler hin, auf eine nicht viel höhere als die der Mannschaft von 1895.

Was aber, wenn es nicht die Engländer waren, wer hat den Fußball ins Elsass gebracht? Zweifelsohne Walther Bensemann. In Berlin im Jahr 1873 in einer eher gutgestellten israelitischen Familie geboren, hat Bensemann den Fußballsport sowohl im Elsass als auch im Badener Land erstehen lassen. Dass auch Engländer zugegen waren, dass manche unter ihnen in den allerersten Mannschaften mitspielten, dass sie zusammen mit den Elsässern und den Badenern an der Entwicklung des Fußballsports beteiligt waren, ist nicht zu bestreiten, und sogar in einem viel höheren Maß als dasjenige ihrer Bevölkerungszahl.

Zwei Zeugnisse bestätigen die zentrale Rolle von Bensemann. Beide von Zeitgenossen der Ausgangsperiode des Fußballs herrührend; sie sind offensichtlich von erstrangigem Wert.

Der erste Zeuge ist Gustav Jeffke. Er befindet sich in allen Mannschaftsaufstellungen des FC Straßburg der Jahre um 1890. Er gehört zur Straßburger Mannschaft, die am 7. Juli 1895 gegen die Karlsruher Kickers antrat. Im Jahr 1969, 91 Jahre alt, sagte er zu Francis Braesch: „Im Elsass hat Walther Bensemann, ein Deutscher, der in England gelebt hatte, den Fußball eingeführt. Ich habe ihn 1892 gut gekannt. Ich wurde im Alter von fünfzehn Gründungsmitglied des ersten Fußballclubs im Elsass, das heißt des Straßburger Fußballclubs."

Ivo Schricker hat zur selben Zeit wie Gustav Jeffke und in derselben Mannschaft des FC Straßburg gespielt. Er ist der zweite Zeuge. In seinem Buch zum hundertjährigen Bestehen des VfB Stuttgart veröffentlicht Gerd Krämer ein Gespräch, das er 1962 mit Schricker in dessen Wohnsitz in Zürich führte, wo sich der frühere Spieler des FC Straßburg eine fabelhafte Position errungen hatte; war er doch von 1931 bis 1950 Generalsekretär der FIFA. Der bekannte Zeitungsreporter des deutschen Fernsehens befragt Ivo Schricker über die Vorzeit des Fußballsports:

„Es war so: eines Tages erschien Walther Bensemann in Straßburg und erklärte, am Nachmittag wolle er für jeden, den es interessieren sollte, eine kostenlose Vorführung veranstalten über das neue Spiel, das nun in der ganzen Welt begann unter der Bezeichnung „Football-Association" bekannt zu werden. Ich war unter den etwa sechzig Schaulustigen, die sich eingefunden hatten. Bensemann legte die hauptsächlichsten Spielregeln dar, bevor er die Anwesenden in zwei Mannschaften von je dreißig Spielern aufteilte und mit dem Spiel begonnen wurde. So habe ich Fußball spielen gelernt. Bensemann und ich wurden gute Freunde. Am 12. Dezember 1898 gelang es ihm, ein internationales Treffen zwischen Frankreich und Deutschland zu veranstalten. Wir spielten in Paris, besser gesagt in Bezon-les-Bruyères auf dem winzigen Platz der White Rowers. Die Franzosen, die sich unsererseits auf ein kämpferisches Spiel gefasst gemacht hatten, wurden von unserem technischen Können überrascht. Sie gaben unserem Sieg 7 – 0 reichlichen Applaus. Diese Pariser Reise, die der Weltausstellung vorausging, wurde für uns zu einem unvergesslichen Erlebnis."

Die hervorragende Rolle von Bensemann kommt auch zum Vorschein in der Rivalität zwischen Elsässern, Badenern und Württembergern, da die erst genannten ausschließlich nach den Regeln der „Football-Association" spielen, während letztere eher den „Football-Rugby" befolgen. Tatsächlich besteht ein Wettstreit zwischen zwei Sportdisziplinen, zwei Regionen und zwei Männern: Bensemann, dem Vertreter der „Football-Association" von Straßburg/Karlsruhe und dem Stuttgarter Heineken, dem Vertreter des „Football- Rugby." Die Fußballspieler und Rugbyspieler aus Stuttgart unterlassen es nicht in der Affäre der Zahlung der Beiträge der „Kickers", Bensemann als deren Kapitän bei der SDFU frontal und persönlich anzugreifen. „Herr Bensemann, er, der Schüler einer hohen deutschen Lehranstalt, gibt sich als verletzt und gekränkt, durch die Verleumdung und die, seiner Meinung nach, in der SDFU vorherrschenden Anarchie. Sollte sich etwa Herr Bensemann für den einzigen Studenten halten, der in Süddeutschland Fußball spielt? Weiß er denn nicht, dass es auch in Cannstatt und in Stuttgart Studenten gibt, die Fußball spielen, aber deswegen die SDFU noch nicht aller Übel bezichtigen."

Indem Bensemann so persönlich den elsässischen und badischen Fußball verkörpert, wird offensichtlich, wie hervorragend die Rolle ist, die er im Bezirk Karlsruhe/Straßburg inne hat. Bei den Engländern hingegen ist darüber nie die Rede.

So wäre nun alles über die Anfänge des Fußballsports im Elsass gesagt, gäbe es nicht das Foto der Mannschaft vom FC Mülhausen aus dem Jahr 1894. Es figuriert unter anderem in der Broschüre zum 75.jährigen Jubiläum des FCM und ist dazu angetan, einige Verwirrung zu stiften. Neun Spieler sowie der Manager tragen nämlich darauf englische Namen. Welcher Stellenwert kommt auf fußballistischer Ebene dieser Information zu? Sie entspricht ganz gewiss einer momentanen Realität, das heißt einem einmaligen Treffen, nicht aber dem Bestand eines Klubs mit regelmäßiger Tätigkeit. Sie entspricht vor allem nicht dem, was man daraus unter den gegebenen Umständen schließen möchte, nämlich einem Klub, der nur mit Hilfe der Engländer funktionieren könne. Die tatsächliche Lage sieht ganz anders

aus: der FCM hat in den Jahren 1894/1898 fast keine Tätigkeit zu verzeichnen, so dass zu Beginn des Jahres 1898 eine totale Neugründung erfolgen wird. Gelegentlich eines Treffens FCM - FC Freiburg, das am 21. April 1898 stattfindet, bestätigt der Freiburger Korrespondent von „Spiel und Sport" den Schwächezustand des Mülhauser Clubs mit den Worten: „Der Mülhauser Club war, so hatten die Freiburger erfahren, ganz neu gegründet worden. Deshalb war unsere Befürchtung, geschlagen zu werden, nicht allzu groß."

Übrigens sind die englischen Studenten global gesehen im Elsass nicht zahlreich genug, um dort beim Entstehen des Fußballsports eine entscheidende Rolle zu spielen. Die Straßburger Universität zählt bei Eröffnung des Schuljahres 1896 1011 Studenten. Auf 84 Ausländer kommen nur sechs Briten. In der Mülhauser Chemieschule gibt es um 1900 im Ganzen an die sechzig Studenten. Wohl gibt es diesbezüglich keine präziseren Statistiken über deren nationale Aufteilung. Immerhin ist anzunehmen, dass die Verhältnis der Briten dort nicht stärker war als an der Straßburger Universität. Um so mehr als eine gewisse Germanophobie - und umgekehrt - vor dem Hintergrund einem wirtschaftlichen „Weltleadership" nicht gerade dazu angetan war, den Austausch zwischen beiden Ländern zu gewährleisten...

Letztendlich sind Bischweiler und Reichshoffen besonders ansprechende Beispiele von Ortschaften, in denen die Bevölkerung sich selber der Sache des Fußballsports angenommen hat. In beiden Fällen bestehen keinerlei Beziehungen mit Universitätskreisen, was oft als Vorwand gegolten hat, um die Anfänge des Fußballsports im Elsass zu rechtfertigen. „Der Fußballverein von Bischweiler wurde in diesem Sommer durch lokale Sportsanhänger gegründet", so schreibt es „das Bischweiler Wochenblatt" vom 23. September 1899. Der Kapitän, „der aus Antwerpen zurück kommt", scheint bei der Gründung des Clubs der einzige Fremdling zu sein.

Konrad Koch geht noch weiter. Für ihn gibt es wohl eine engere Beziehung zwischen dem Fußballsport und dem Schulwesen – den Oberschulen, nicht der Universität- der Lehrerschaft kommt aber seiner Ansicht nach keine ausgesprochene Rolle zu. Im Jahrbuch 1895 der „Volks- und Jugendspiele" sagt er dazu Folgendes: „Während in Nord- und Ostdeutschland der Fußballsport durch die Schullehrer entstanden ist, gab es in Karlsruhe nichts dergleichen. Dort wurde dieser Sport durch die Schüler selbst verbreitet. Diese Art der Ausdehnung ist typisch für die süddeutschen Städte." Nachdrücklich weist er darauf hin, dass der Fußball in Karlsruhe außerhalb der Schule entstand, auf dem „Engländerplatz" nämlich, durch das Zusammenwirken von „Karlsruher Jugendlichen und dort sesshaften Engländern", und dass diese Schüler denselben sodann, ohne Mittun der Lehrerschaft, in den verschiedenen Lehranstalten der Stadt einbürgerten.

In Bischweiler geschieht es nicht anders. Acht Tage nach dem ersten Spiel des „Bischweiler Fußballvereins" kommt es zur Gründung einer Sektion für Jugendliche: „Das Fußballtreffen zwischen unserer Vereinigung und jener von Straßburg, das kürzlich auf der Niedermatt stattgefunden hat, hat scheinbar bei so manchen unserer Jugendlichen Gefallen an diesem Sport gefunden. Im Laufe der Woche wurde ein Fußballclub für Jugendliche gegründet, der bereits achtzehn Mitglieder – nur Schüler - zählt. Der Club hat schon seinen Präsidenten gewählt und bereits mit dem Training begonnen."

Es ist mehr als wahrscheinlich, dass auch in Hagenau das Entstehen des Fußballs durch eben dieselben Akteure zu Stande kam. Wohl ist eine Gründung durch die Militärgarnison in Erwägung gebracht worden, es handelt sich hierbei aber nur um eine Mutmaßung ohne irgendwelchen Beweis. Auch Bischweiler ist ja Garnisonsstadt gewesen, genauso wie Straßburg oder Mülhausen; und dennoch ist der Fußballsport dort nicht in den Kasernen entstanden. Wahrscheinlich ist anzunehmen, dass die Gründung des FCH den dortigen Jugendlichen zu verdanken ist, genauso wie denjenigen von Bischweiler, mit denen sie nämlich im Laufe des Jahres 1900 dreimal zusammentreffen. Hinzu kommt, was nicht unwesentlich erscheint, dass sich die ersten Treffen im Viertel „Langer Sand" abspielen, auf einem öffentlichen Platz also, im sehr volkstümlichen Viertel von „Marxenhäusel", weit entfernt der gut bürgerlichen Stadtviertel, und nicht auf einem Gelände, das der Militärbehörde gehört.

Der Fußball, ein nicht unbedingt so englischer Sport, für den er gehalten wird...

Gegen Ende des 19. Jahrhunderts unternimmt es Deutschland mit der Großmacht England, die ihm als vorbildlich erscheint, zu rivalisieren. Die Modernisierung der Industrie und der Gesellschaft als solcher ist Grundbedingung dafür, dass Deutschland eine ebenbürtige Macht England gegenüber werde, das erscheint für Professor Koch das neue Umfeld, in dem der Fußballsport entsteht: „Die neuartigen Lebensarten und Lebensumstände, wie es sie das moderne Leben mit sich bringt, vor allen Dingen die Großindustrie und die Weltwirtschaft, mit der sich daraus ergebenden außerordentlichen Ausdehnung der Großstädte, sind ebensoviel Faktoren zur Entwicklung des Fußballsports", so schreibt er. Koch sieht einen engen Zusammenhang zwischen Industrialisierung und Sport, was nicht zu bestreiten scheint. Die Industriezentren von Mülhausen, Reichshoffen und Bischweiler können hierzu auf lokaler elsässischer Ebene als Beispiel gelten. Die ganze Beweisführung von Koch im Zusammenhang mit dem sich steigernden deutschen Nationalismus und Imperialismus zielt darauf hin zu demonstrieren, dass der Fußball keineswegs englischer Herkunft ist, dass er seine ersten Ausdrucksformen eher auf dem Kontinent, in Frankreich mit der „Soule", und in Italien mit dem „Calcio", schon einige Jahrhundert vorher gefunden hat. Diese Argumentation

wird wohlwissentlich dem allmächtigen deutschen Turnerbund sowie den Universitäten vorgetragen. Im Dezember 1894 erlebt Straßburg einen konkreten Beweis dieses Vorgehens, und zwar durch einen an die SNN gerichteten schriftlichen Austausch zwischen einer dem Fußball holden oder abholden Leserschaft; einen Austausch, der vielleicht sogar direkt von den zuständigen Behörden angeregt worden war...

Durch die Straßburger Zeitung vom 4., 10. und 15. Dezember 1894 erfahren wir nämlich, dass der Fußball, „dieser so moderne, aus England stammende Sport in Straßburg einen sehr raschen Erfolg zu verbuchen hat", und dass er durch Kinder „aus guten Familien" ausgeübt wird. Seine Anhänger schätzen, dass er für den Körper wohltuend ist, dass er aber der Jugend gegenüber auch eine moralische Rolle einnimmt, indem er sie vor wenig empfehlenswerten Versuchungen bewahrt. Seine Widersacher weisen auf seine brutale Eigenart hin, und zitieren hierzu „die sieben Verletzten - deren Zustand so schlimm war, dass sie bewusstlos vom Platze getragen werden mussten - bei einem Treffen zwischen den amerikanischen Universitäten von Yale und Harvard."

Am 18. Dezember liefert Professor August Schricker, Vater der beiden Fußballer des FCS, in seiner Autorität als Generalsekretär der Straßburger Universität, hierzu einige genauere Hinweise. Er interveniert offenbar ebenso sehr in politischer als auch in sportlicher Hinsicht unter Umständen, wo es schon noch einige Schwierigkeiten gibt, um zwischen den verschiedenen Spielarten des Fußballsports zu unterscheiden:

„Der in den Vereinigten Staaten praktizierte Fußball hat nichts zu tun mit demjenigen, der in der englischen Stadt Rugby seinen Ursprung hat, und übrigens auch nichts mit dem aus England stammenden „Football-Association", der in Deutschland, und insbesondere in Straßburg ausgeübt wird. Im Rugby wird der Ball mit der Hand gespielt und man greift den Ballträger an, um ihn daran zu hindern, den Ball hinter der Torlinie zu Boden zu bringen. Ich habe mich persönlich davon überzeugen können, dass nichts in dieser Art Fußball zu spielen zu ausgesprochenen Brutalitäten Anlass gibt.

Im amerikanischen Fußball wird der Ball ebenfalls mit der Hand gespielt, dabei versuchen aber beide, in kompakten Blöcken eng zusammen gedrängte Mannschaften, in brutalem Zusammenprallen den Ball bis hinter die Torlinie des Gegners zu bringen. Diese Spielart kann die im Allgemeinen eher schweren Verletzungen kaum verhindern.

Im Spiel des Fußball- Association darf der Ball nur mit den Füssen gespielt werden. Bei dieser Spielweise waren bislang keine ernsthafteren Verletzungen zu beklagen. Selbstverständlich vermag kein athletischer Sport eine Verletzung auszuschließen. Das „Association"- Spiel hat sich in Deutschland bereits sehr verbreitet. Wie im Fall des Lawn-Tennis handelt es sich jedoch nicht um einen spezifisch englischen Sport, wurden doch beide Sportarten bereits auf irgendeine Art und Weise seit Jahrhunderten auf dem europäischen Kontinent praktiziert.

Diese nationalistische, anti-englische Botschaft, die den Engländern die Vaterschaft über die im Kaiserreich, und auch namentlich in Straßburg, mehrheitlich ausgeübte Sportsart vorenthält, wie sie von den Behörden des Reiches befürwortet wird, wird in Straßburg selbst klipp und klar, und zwar von einem sehr hochgestellten Staatsbeamten, weitergegeben.

Wer sind diese elsässischen Fußballer um die Jahre 1895?

In Bezug auf die soziologische Herkunft der ersten Fußballer ist ein grundlegender Ausgangspunkt zu berücksichtigen, er bestimmt nämlich alles Übrige. Der Fußballspieler dieser allerersten Jahre ist sehr jung an Jahren: er ist Oberschüler, Gymnasiast oder Student. Er ist zwischen sechzehn und zwanzig Jahre alt. Die Schricker, Neff, Jeffke sind kurz vor 1880 geboren. Sie sind gegen 1895 zwischen sechzehn und achtzehn. Walther Bensemann, der große Fußballförderer, ist erst zweiundzwanzig im Jahr 1895! August Neff, der zuerst in Baden-Baden und dann in Straßburg (im FCS und im Celeritas) spielt, fügt diesem Einsatz als noch kein Zwanzigjähriger denjenigen eines Clubsekretärs und Pressekorrespondenten hinzu. Charles Mosser, Präsident des SC Bischweiler, ist bei Gründung des Klubs zweiundzwanzig.

Mit dreizehn oder fünfzehn gehört man zur Mannschaft der Schule. Etwas später, zwischen fünfzehn und zwanzig, spielt man in einem zivilen Club. „Der Straßburger Fußballclub ist seit seinem Entstehen ein Schülerclub. Die Universitätsstudenten sind darin immer eine Minorität gewesen", sagt dazu Ivo Schricker. Eine aufschlussreiche Auskunft von Seiten eines Spielers des FCS aus den Jahren 1895, umso mehr noch, als dass es sich um Studenten der Straßburger Universität handelt. Sie bekräftigt auf einzigartige Weise die Idee, dass es zwischen Fußballsport und Universität nicht unbedingt einen engen Zusammenhang geben muss. Reichshoffen und Bischweiler sind in dieser Hinsicht die konkretesten Beispiele. Als Bensemann im Juni 1897 nach London kommt, schreibt er in „Spiel und Sport": „Seit letzten November habe ich an keinen Ball getreten. Ich habe nur den Spielen zugeschaut. In diesen wenigen Monaten in London, so muss ich gestehen, habe ich mehr über das Spiel gelernt, als in den zwölf Jahren meiner ganzen Fußballkarriere." Was also heißen will, dass seine Karriere mit zwölf oder dreizehn begonnen hat. Und als er 1893 in Straßburg zum ersten Mal über den Fußballsport Aufschluss gab, war er kaum zwanzig.

Ob nun Oberschüler, Gymnasiast oder Student, kam der Fußballspieler von 1895 aus dem „Mittelstand" der Volksschicht, die sich nach 1880 in Deutschland sehr stark entwickelt. Das Image des „Fußballaristokraten" kann es

natürlich schon geben, aber eher als Ausnahme. Der Fußballspieler kommt einfach aus „gutbürgerlichen" Kreisen. Die Brüder Schricker und Kohts sind aus etwas höherer, vor allem respektabler Herkunft. Ihre Väter sind bekannte Persönlichkeiten der Stadt: der eine gehört zur Leitung der Universität, der andere ist Professor an der medizinischen Fakultät. Am anderen Ende der sozialen Skala hat die Familie Jeffke sicherlich mehr Schwierigkeiten, sich durchzuschlagen, während Charles Moser, der Präsident des FCB, wie sein Vater, ein Süßwarengeschäft betreibt. Im Fußballsport kommt es also sehr schnell zur Mischung der sozialen Schichten. Unter den sechzig Jugendlichen, die im Jahr 1893 nach Straßburg kamen, um dort den technischen Auslegungen von Walther Bensemann zuzuhören, waren gewiss schon alle sozialen Volksschichten vertreten.

Konrad Koch bestätigt diese rasche Demokratisierung des Fußballsports. Bereits 1895 sagt er in seiner Geschichte des Fußballs: „In so manchen Gegenden in Deutschland ist der Fußball zu einem volkstümlichen Sport geworden" Und um diese Feststellung unter noch höheren Beweis zu stellen, zitiert er die zweitausend Bälle, die im Jahr 1893 allein in Deutschland verkauft wurden, dazu das Erscheinen von Sportszeitungen mit hoher Auflage, wie „Spiel und Sport" und „Fußball", als Beweis dafür, dass dieser Sport dabei ist, die Massen zu erobern und schließlich eine auf 50 000 bis 100 000 geschätzte Gesamtzahl an aktiven Spielern zu erreichen.

In Bischweiler ist der Fußball eine Vereinigung unter anderen, mit nicht mehr und nicht weniger bemitteltem Ansehen. In seiner Praxis ist er voll und ganz in das Stadtleben einbezogen. Der Fußballsport wird nicht etwa am Rande des sozialen Lebens ausgeübt, weil er einen höheren Rang als die anderen lokalen Vereine beanspruchen würde, ganz im Gegenteil. Die Fußballtreffen werden nicht nur durch Konzerte der Stadtmusik begleitet, die „dritte Halbzeit" endet zudem regelmäßig im „Café Lieb", dem Sitz des Clubs. Nach dem Spiel zwischen dem FCB und dem SFV2 vom 18. November 1899 lässt der Bericht im „Bischweiler Wochenblatt" vermuten, dass der Fußball wirklich ein Bindeglied zwischen der gesamten Bevölkerung darstellt, vom Bürgermeister Hintz bis zum einzelnen Spieler und letzten Zuschauer, und, dass sich all diese Leute nach jedem Spiel bis abends spät in der zentralen Gaststätte des Ortes in der ausgelassensten Stimmung zusammenfinden. Ein im Grunde nicht sehr verschiedenes Gebaren als jenes der Fußballer von Manchester, London oder Liverpool, obwohl England in Punkto Demokratisierung des Sports schon einen gewissen Vorsprung zu verzeichnen hat. Das Sportsblatt „Der Fußball" unterstreicht diese Ansicht: „England ist das Land der Spiele und des Sports, das Land, in dem man sich, ob jung oder alt, ob reich oder arm dem Sport hingibt, das Land, das wie kein anderes auf dem Kontinent, der Leibesübung seine Wertschätzung entgegen bringt. Im Jahr 1893 wurden 6 700 Cricket- und 1 000 Fußballplätze hergerichtet. Alle Volksschichten ohne Ausnahme praktizieren ihren Lieblingssport." Der elsässische Fußballsport widerspiegelt sich eher in dieser Auffassung als in derjenigen eines Sports für „Eliten", wie es nun einmal gesagt worden ist.

Hat der Fußballsport seine Gegner?

Um es kurz zu sagen, der Fußball lässt nicht gleichgültig: die politische und religiöse Obrigkeit, die konkurrierenden Sportsarten, die Universität, die Verwaltungs- und Wirtschaftsbehörden, die zeitgeistigen Sitten, manchmal die „guten Sitten", nehmen dazu Stellung. Man gibt sich entweder als Befürworter oder als Gegner eines Sports, der in der damaligen Gesellschaft einen stets größeren Platz einnimmt. Nicht immer kommt es bis zu dieser scharf abgegrenzten Stellungnahme, sodass man auch manchmal zugleich für und gegen den Fußball ist. Diese zweiseitige Stellungnahme dem Fußballsport gegenüber bewahrheitet sich besonders in dessen Beziehungen zur Gymnastik und zur Religion:

„Einen ständigen Widerstreit gab es von Seiten der Schule, der Eltern, der Turnlehrer, der Puristen, verschiedener Obrigkeiten, worunter unser Wagemut irgendwie zu leiden hatte. Eine unglaublich große Anzahl von Angriffen wurden gegen mich persönlich gestartet. Manche Schüler haben ihren Beitritt zu den Kickers schwer bezahlen müssen. Man hat uns wirklich nichts geschenkt."

So äußert sich Bensemann. Der Kapitän der „Karlsruher Kickers" beschreibt somit die Lage, gegenüber der sich der Fußballsport in Karlsruhe anfangs 1896 befindet. Da es sich dabei um eine Widerwärtigkeit handelt, die tiefgründige Kräfte in Bewegung setzt, die Schule, die elterliche Autorität, die Obrigkeit und den Turnerbund - eine wirkliche Institution in der wilhelminischen Zeit - und da andererseits Straßburg nicht sehr weit von Karlsruhe entfernt ist, so lässt sich vermuten, dass der Straßburger Fußball denselben Schwierigkeiten gegenübersteht. Bensemanns Bemerkung ist von außerordentlicher Wichtigkeit, und zwar aus drei Gründen: sie stammt von...Bensemann, sie ist datiert, sie bezieht sich auf Karlsruhe, einen Club am Rhein, einen Club, mit dem der FCS regelmäßig zusammentrifft, auf dem Sportsgebiet seines nächsten Nachbarn. Die so beschriebene Lage entspricht also einer von ihm tagtäglich erlebten Wirklichkeit.

Vor allem die Kirche, die Puristen, die es nicht sehr mögen, dass der Sonntag durch diesen Sport gestört wird. Eine Kirche, die sich aber schließlich gar nicht als der erbittertste Gegner erweist, kann man doch im „Bischweiler Wochenblatt" folgende Bemerkung finden:

„Der Fußball ist ein Sport im Freien, der nichts mit einem Tanzvergnügen zu tun hat. Unter diesen Umständen steht nichts gegen seine Ausübung, selbst im Advent, dagegen gilt kein Verbot weder von Seiten der Kirche noch von Seiten der zivilen Obrigkeit."

Der Turnersport mit seinem ausgesprochenen Vorrangsbewusstsein zeigt dem Fußball gegenüber eine größere Abneigung. Die ersten Beziehungen zwischen beiden Sportsarten hatten sich wohl als ziemlich gut erwiesen. Erst als die Turnsportler sich bewusst werden, dass es ihnen nicht gelingen wird, den Fußball in ihre eigene ewegung einzubeziehen, beginnen sie den Ton zu verschärfen. So werden sie unentwegt gegen die Gefährlichkeit des Fußballs zu Felde ziehen, mit einer Anzahl von Verletzten, ja von Toten (!) als Beweismittel. Doch das hilft alles nichts. Deshalb werden sie ihre Angriffe auf ein anderes Terrain verlegen, nämlich: „Der Fußball ist kein deutscher Sport, er ist ein englisches Unkraut; weder die Ausländer, noch ihre Unsitten haben seit eh und je Deutschland beglücken können!" Unter diesen hypernationalistischen Umständen hält der Fußball jedoch stand. „Der Fußball hat wohl den Anschein eines Spiels, in Wirklichkeit arbeitet er für Deutschland", so widersprechen seine Anhänger.

Bei dieser politisch motivierten Geiselnahme befindet sich der Fußball in einer nicht gar leichten Situation. Manche werden darauf reagieren wie Philipp Heineken. Obwohl er das Football-Rugby bevorzugt, gehört er zur großen Familie des Fußballsports und seine Stellungnahme lässt die Tragweite der Debatte ermessen, in die sich dieser Sport verwickelt sieht. Verfechter des Football-Rugbys und den Engländern hold, ist Heineken der Ansicht, der deutsche Fußball würde sich von demjenigen anderer Länder trennen, wenn er die englischen Spielregeln gegen deutsche austauschte. Seinen nationalistischen Landsleuten sagt er Folgendes:

„Um den Rettern des deutschen Vaterlandes die Pille etwas zu versüßen, weil sie einen ausländischen Sport haben hinnehmen müssen, hat man versucht, ihm eine deutsche Herkunft zu erfinden. Uns geht es nicht so sehr um den etwaigen Erfolg dieses Unternehmens. Unsere Aufgabe ist es, den Fußball zu einem deutschen Volkssport werden zu lassen, welches auch immer seine Herkunft sein mag. Was uns wichtig erscheint, ist, dass der Fußball ein guter Sport ist, im Stande, alle anderen Sportdisziplinen zu überragen."

Heineken nimmt die Journalisten ins Visier, die „in redaktioneller Hinsicht eher unvermögend, vom Fußball nicht die leiseste Ahnung haben und immer wieder die englischen Sportsarten takeln, gewisse Turnlehrer, oder sonstige Persönlichkeiten, die nur gar wenig vom Fußball verstehen, und es unternehmen, diesen Sport zu verdeutschen. Selbst wenn dieser Versuch gut gemeint ist, so vergessen sie doch, dass ein Sport erst seine Reife erzielt, wenn vorher eine ganze Generation mit Millionen von Spielern daran mitgewirkt haben. So ist es nicht möglich, von einem Tag auf den andern, um einen grünen Tisch ohne Weiteres neue Regeln aufzustellen. Man stellt doch die Konsequenzen fest, die die geringsten Umänderungen dabei nach sich ziehen. Bevor also solche Leute, die vom Fußball nichts verstehen, dies tun, sollte man es sich zweimal überlegen."

Schließlich siegt die Vernunft. Diese Schlacht um die Spielregeln (ob deutsch oder englisch), die ja nur den ausgedehnteren, politischen und kulturellen Wettstreit zwischen Deutschland und England auf sportliche Ebene überträgt, findet ihren Abschluss mit der definitiven Annahme der Spielregeln von Übersee. Heineken findet darin eine große Genugtuung:

„Der Turnerbund mit seinen Fußballsektionen und die „Vereinigung der Volksspiele und für die Jugend" sind weithin dem Beispiel der Fußballclubs gefolgt. So werden nun überall in der zivilisierten Welt, mit Ausnahme von Australien und Amerika, wo die Wetterverhältnisse einige Anpassungen erforderten, dieselben Spielregeln befolgt."

Letztendlich benimmt sich die Gymnastik gegenüber dem Fußball nicht so ablehnend, wie man es gemeint hat. Ein gute Anzahl von Fußballsektionen sind aus Turnervereinen hervorgegangen, sei es auf zivilem oder universitärem Umfeld. Selbst wenn in gewissen Fällen der Fußball ein Auswuchs der Gymnastik darstellt und ihr auch weiterhin untersteht, selbst wenn zwischen den körperlichen Eigenschaften und dem der jeweiligen Disziplin eigenem Training ein beachtlicher Unterschied besteht, bei dem es bis zu einem gewissen Widerstreit kommen kann, so zieht dennoch der Fußballsport eine positive Bilanz aus seinen ersten Beziehungen zur Gymnastik.

Das Schulwesen, aus dem die ersten Fußballspieler meistens hervorgehen, und die Universität, Gründerin der ersten Affinitätsclubs, der „Studentenclubs", sind schließlich die großen Propagandisten des Fußballs. In der langen Liste der „Akademischen Sportsclubs", mag wohl derjenige der Straßburger Universität der zweite in Deutschland gegründete sein, nach jenem von Charlottenburg. Auf jeden Fall steht er als Pionier unter den Pionieren in der Reihe der Universitätsclubs.

Auch hier, wie beim zivilen Club des FCS, ist die Gründertätigkeit gewisser Leitkräfte, die alle aus der Straßburger Universität hervorgehen, hervorzuheben. Dazu zählen etwa August Schricker, Generalsekretär der Universität, sowie die Professoren Kohts und Manning, die an der medizinischen Fakultät dozieren. Alle drei werden abwechselnd als Präsident des FCS amtieren, wobei Gustav Manning sogar bei der Gründung des deutschen Fußballbundes (DFB) um 1900 eine Hauptrolle spielen wird. Die aktive Einbeziehung der Universität zur Fortentwicklung des Fußballsports wird ganz besonders beim Straßburger Beispiel hervorgehoben.

In der Schule kommt dem Fußball unter anderem die Aufgabe zu, den Geist der Unabhängigkeit zu fördern und den Jugendlichen die Gelegenheit zu bieten, sich untereinander zu organisieren, wenn möglich ohne Beisein der Lehrerschaft. In Wirklichkeit will er ein Bild in Erscheinung treten lassen, das der großen Strenge, die in den übrigen Schulfächern herrscht, widersprechen soll. So kommt es zur Gründung von manchmal sehr zielstrebigen Schülerclubs. Professor Koch zitiert im Jahr 1875 die Gründung eines „Fußballclubs für die mittleren Klassen" im Gymnasium von Braunschweig. Er stellt fest, dass der Fußballsport besonders von den Schülern jüngeren oder mittleren Alters ausgeübt wird und, dass sie sich, je weiter sie ins Jugendalter hineinwachsen, von den verführerischen Gelegenheiten (Kneipen, Geselligkeitsleben im Allgemeinen) abwenden lassen.

Gegen die Ansicht von Bensemann, der die Kirche, den Turnsport, die Eltern und die Obrigkeit als Gegner des Fußballs bezeichnet, sehen demnach andere die größten Hemmnisse gegen seine weitere Entwicklung in gewissen Verlockungen, die leichter und angenehmer erscheinen, als es die körperliche Anstrengung dieses Sports erfordert. Diese Auffassung des „sich leicht leben lassen" wird durch „Spiel und Sport" vertreten, als das Blatt im Jahr 1896 die Schwierigkeiten aufzählt, denen sich der Straßburger Fußball gegenüber gestellt sieht: „Ich sehe mich gezwungen, Fußball zu spielen, obwohl mir das Tennisspiel besser gefällt", sagt ein erster Fußballer. Ein anderer: „findet keine Zeit dazu", ein dritter „scheut die Anstrengung", ein vierter „die Hitze", ein fünfter „die Fußtritte." Ivo Schricker, zählt in einem Artikel, in dem er die Schwierigkeiten des Straßburger Fußballs hervorhebt, die Liste der Verlockungen auf, die vom Fußballsport abwendig machen:

„Im letzten Winter hat es ein Teil der Mannschaft vorgezogen, sich dem Tanzvergnügen zuzuwenden, was unsere sportliche Tätigkeit ernsthaft behindert hat. Kohts, unser Kapitän, hat sich bemüht, diese Situation zu ändern, es half jedoch nichts. Ach diese heimlichen Liebesneigungen... Dann kam der Sommer und mit ihm das wachsende Interesse am Tennissport. Einige Fußballer, zum Glück nicht die besten, verwandelten sich in elegante Salonsportler mit Tennisschlägern und in gelben Strümpfen... Und da der Tennissport die galanten Beziehungen zu begünstigen weiß, hatte der Fußball nur wenig Erfolg."

Robert Remy, ein Pariser Fußballer der allerersten Stunde, befasst sich mit „der bewussten und organisierten Opposition, der sich der Fußball in den Jahren 1890/1900 von allen Seiten gegenüber gestellt sieht." Wenn er dies auch auf eine gewisse amüsierte Art und Weise tut und, obgleich sich seine Überlegungen eher auf die Sportsanwärter beziehen, als auf diejenigen, die bereits in einer festen Struktur eingegliedert sind, so sind sie dennoch aufschlussreich in Bezug auf die Hindernisse, denen sich der Fußballsport gegenüber gestellt sieht, weil er überall zu rasch aufgetreten ist und somit die eingebürgerten Gewohnheiten gestört hat:

„Das erste Hindernis: die Eltern. Einige ganz wenige ausgenommen, welche Eltern hätten vor zwanzig oder dreißig Jahren ihren Söhnen erlaubt, sich in einer so lächerlichen, ja so schamlosen Uniform wie die des Fußballs zur Schau zu tragen? Man musste schon ein Verrückter oder ein Gauner sein, um solch ein brutales Spiel zu spielen. So hat aus stupider Befangenheit, oder auch aus Ängstlichkeit heraus der Vater, oder öfters die Mutter, den Kindern verboten, Fußball zu spielen. Außerdem waren wir, mein Bruder und ich, dazu nicht bemittelt genug. Ein Paar Fußballschuhe erwerben, das wäre für den einen wie für den andern von uns beiden viel zu kostspielig gewesen. Wir entschlossen uns also auf eine heldenmütige Lösung: ein Paar sollte für beide ausreichen. Die Eltern fanden bei der Lehrerschaft (Schulleiter, Direktoren, Zensoren, Professoren, Aufseher,...) eine ernsthafte moralische Unterstützung. Der Sport, das war das Ende der Nachschularbeit. Man konnte nicht beides gleichzeitig tun. Dem Fußball wurde das Leben schwer gemacht. War es verboten, im Hof der Schule oder Oberschule Ball zu spielen: so wurde also auf dem gegenüber liegenden Bürgersteig oder dem nächst liegenden Platz gespielt. Ein Boulevard, eine Gasse, auch wenn sie gepflastert war, diente den werdenden Fußballspielern als willkommenes Spielfeld. Und dann gab es auch noch den unerbittlichsten Feind, der überall lauerte: den Schutzmann. Dieser zwar nicht erbetene aber dennoch offizielle Schiedsrichter machte es sich zur Pflicht, das Ende unserer Partien abzupfeifen, indem er einfach ohne alle Umstände unseren Ball beschlagnahmte."

Spielregeln, Taktik und Spielgeist um 1895

Wie schon berichtet, spielt am 12. November 1899 der „Bischweiler Fußball-Club" auf der Niedermatt gegen die zweite Mannschaft des SFV. Am Vorabend des Treffens präzisiert das „Bischweiler Wochenblatt" wohlweislich, dass nach den Spielregeln der „Football-Association" gespielt werden wird. Dennoch wird im letzten Augenblick die Meinung geändert und nach den Regeln des „Football-Rugby" gespielt. Die im elsässischen Fußball praktizierte Spielart hat vor 1900 noch nicht ihre endgültige Auswahl gefunden. Außer diesem konkreten Beispiel von Bischweiler wird dasselbe auch durch die Zeichnung dargestellt, die eine gewisse Anzahl von Plakaten oder von Titelseiten der Satzungen der „Football-Association- Clubs" illustriert, auf der eine Spielphase von „Football-Rugby" zu erblicken ist. Offensichtlich werden beide Spielarten noch vermischt.

In Wirklichkeit wird in diesem, England gegenüber eher feindlich gesinnten Deutschland, von den Puristen darauf gedrungen, die englischen Ausdrücke den Fußball betreffend, die in den Augen der sehr nationalistisch gesinnten

Verantwortlichen der „Volks- und Jugendspiele" von wahrhaften Barbarismen durchspickt sind, durch deutsche Ausdrücke zu ersetzen. So zieht man es vor, die zu englisch klingenden Benennungen „Football-Association" und „Football- Rugby" durch „Einfaches Spiel" oder „Gemischtes Spiel" zu ersetzen. Die Botschaft findet schnellen Anklang, so dass das „Bischweiler Wochenblatt" den präzisen Ausdruck „Gemischtes Spiel" benutzt, um zu berichten, dass letzten Endes am 12. November 1899 in Bischweiler Rugby gespielt worden ist.

Die Einführung des Fußballsports in Deutschland, d.h. in Braunschweig im Jahr 1874 durch Professor Koch, geschah unter der Form „gemischtes Spiel", das bestimmt, dass sowohl mit der Hand als mit dem Fuß gespielt werden darf, also „nicht nach dem Spiel, das sich auf die strengen Regeln der Rugby-Union beruft, sondern auf die einfacheren Regeln der Schule von Malborough." Anders ausgedrückt, nicht nach dem gewaltsamen Spiel der Schule von Rugby. „Während Berlin bereits die Hochburg des einfachen Spiels war, sah ich mich dazu gezwungen, dasselbe ebenfalls im Herbst 1893 in Braunschweig einzuführen, wegen „der blutigen Schlacht, des mörderischen Spiels", das das Rugbyspiel nun einmal ist. Um die Gemüter zu beeindrucken, scheut Koch es nicht, die Unfälle aufzuzählen, die sich in den drei letzten Jahren in England beim Fußball-Rugby ereignet hatten, nämlich „die 71 Sterbefälle, im Gefolge von Verletzungen, die 121 Beinbrüche, die 33 Armbrüche, die 54 Schüsselbeinbrüche, die 158 verschiedenartigen Verletzungen, so dass die Gesamtzahl an Toten und Verletzten 437 erreicht. Die Todesfälle entstehen meistens durch Tritte in den Bauch, den Unterleib, an den Kopf oder auf die Wirbelsäule." „In Deutschland würden keine 10% solcher Unfälle gestattet sein." Deswegen wird in Deutschland lieber „nach den viel ruhigeren Regeln des Association gespielt, einem nicht gefahrvolleren Sport als irgend ein anderer."

So präsentiert sich der Werdegang des deutschen Fußballsports, der von einer Football-Rugby Spielart zu derjenigen des Football-Association übergeht. Im Elsass wird um 1900 immer noch einmal diese, einmal jene Spielart befolgt, je nach den vor dem Spiel getroffenen Vereinbarungen. Das „einfache Spiel", bei dem nur mit den Füssen gespielt wird, ist jedoch das häufigste. Aber die ersten Spielregeln, wie sie durch die „Fußball- Association" am 8. Dezember 1863 kodifiziert und dann bis zu ihrer Revision von 1897 angewandt wurden, befolgen manche aus dem Rugby stammenden Vorschriften. Es handelt sich um die Artikel 4, 7 und 8.

In den ersten Jahren wird also im Elsass nach den Regeln der „Football-Association" von 1863 Fußball gespielt. Diese lassen sich in 13 Artikel vermerken:

1. Die Ausdehnung des Spielfelds beträgt höchstens 220 x 100 Yard. Es wird in seiner Länge und Breite durch Fähnchen abgesteckt. Zwei senkrecht in die Erde gepflanzte, 8 Fuß von einander entfernte Pfosten, ohne wagerechte Querlatte und ohne irgendwelche Ausstattung, bilden das Tor.
2. Die Auswahl des Tors wird durch das Los bestimmt. Das Treffen beginnt mit dem durch die Mannschaft, die das Los verloren hat, in der Mitte des Spielfelds gegebenen Anstoß. Die andere Mannschaft steht dabei in einer Entfernung von 10 Yard vom Ball.
3. Wird ein Tor geschossen, so wird das Spiel durch einen neuen durch den Verlierer gegebenen Anstoß fortgesetzt. Auch dabei steht die andere Mannschaft 10 Fuß von Ball entfernt.
4. Ein Tor wird verzeichnet, wenn der Ball zwischen den beiden Torpfosten hindurchgeht, oder auch wenn er im Raum über denselben in welcher Höhe auch immer hindurchkommt, ohne dass er von Hand getragen oder geworfen wurde.
5. Wenn der Ball ins Seitenaus gerät, ist es der Spieler, der ihn als erster aufhebt, der ihn wieder ins Spiel bringt, und zwar an der Stelle, wo er ins Aus kam, in senkrechtem Winkel zur Seitenlinie.
6. Wenn ein Spieler aufs Tor schießt, ist sein Mitspieler, wenn er sich dem Tor am nächsten befindet, im Abseits. Er darf dann den Ball weder anspielen, noch sonst eine Spielaktion vollziehen. Wird der Ball hinter die Torlinie geschossen, gilt kein Abseits.
7. Wenn der Ball über die Torlinie kommt, und ein Verteidiger rührt ihn als erster mit der Hand an, darf ihn seine Mannschaft genau dort, wo er abgefangen wurde, wieder ins Spiel bringen. Wenn aber ein Gegenspieler den Ball als erster berührt, erhält dessen Mannschaft einen Torschuss in 15 Yard Entfernung vom Gegentor. Der Torschütze darf durch den Gegner nicht behindert werden. Seine Mitspieler müssen sich hinter der Torlinie befinden, solange der Ball nicht gespielt ist.
8. Macht ein Spieler einen „faircatch", so erhält er einen Freistoss, wenn es ihm gelungen ist, mit der Schuhferse eine Markierung in den Rasen zu bringen. Um den Freistoss auszuführen, kann er sich zurückbewegen, soweit er nur will, während der Gegner die Markierung im Rasen nicht übertreten darf.
9. Es ist verboten, mit dem Ball weiterzugehen.
10. Es ist verboten, dem Gegner den Fuß zu stellen, ihm in die Beine zu treten, sich der Hand zu bedienen, um einen Gegner anzuhalten oder ihn umzustoßen.
11. Der Ball darf nicht mit der Hand gespielt werden.
12. Man darf den am Boden liegenden Ball nicht mit der Hand aufheben.
13. Es ist verboten, herausragende Nägel, Metallplatten oder Gummistoffstücke auf den Schuhsohlen anzubringen.

Diese ersten Spielregeln, die noch vom Football-Rugby herrühren, werden in ihrer zweiten Ausführung von 1897 umgeändert und vervollständigt. Es wird nun den Schiedsrichter, die Linienrichter, den Strafstoß, die Querlatte über dem Tor geben. Die Straftat wird genauer bezeichnet, der „fair-catch" wird aufgehoben. Als Einleitung zu den siebzehn Artikeln gibt die „Football-Association" an, dass „jede Mannschaft aus elf Spielern besteht."

Hier nun die hauptsächlichen Anordnungen:

1. Spielfeld

Es ist rechteckig. Dessen Länge beträgt 120 Meter als Höchstmaß und 90 Meter als Mindestmaß, die Breite hat 90 Meter an Höchstmaß und 45 Meter an Mindestmaß. Es wird durch markierte Linien abgegrenzt. Die lateralen Linien werden als „Torlinien", die in der Längsrichtung als „Seitenlinien" bezeichnet, sie sind in rechtem Winkel zu den ersteren. Für die internationalen Spiele werden die Dimensionen auf 100/110 M. in der Länge und 65/75 M. für die Breite festgelegt. Auf allen vier Ecken wird ein Fähnchen aufgepflanzt mit einer Mindesthöhe von 1,75 M. vom Boden. Die Tore bestehen aus zwei senkrecht in den Boden gepflanzte Pfosten, die 8 Yard (7,35 M.) von einander entfernt und durch eine Querlatte in einer Höhe von 8 Fuß (2,50 m.) vom Boden mit einander verbunden sind. Die Dicke der Pfosten und der Querlatte darf nicht die 15 Zentimeter übertreffen. Der Ball hat einen Umfang zwischen 68 und 71 Zentimeter, sein Gewicht beim Anstoß beträgt zwischen 370 und 425 Gramm. Das Spiel dauert 90 Minuten.

2. Platzwahl und Anstoß

Vor Spielbeginn wird zwischen den beiden Kapitänen das Los gezogen. Der Gewinner hat die Wahl zwischen dem ersten Anstoß und dem Tor, d.h. seiner Spielfeldhälfte. Der erste Anstoß wird von der Mitte des Spielfelds aus gegeben, durch einen „place-kick" in Richtung des Gegentors. Die gegnerische Mannschaft muss mindestens neun Meter vom Ball entfernt sein. Sie darf die Mittellinie nicht überschreiten, bevor mit dem Ball angespielt ist.

3. Halbzeit

Torwechsel kann erst erfolgen in der Halbzeit. Diese darf die fünf Minuten nicht übersteigen, außer einer betreffenden Vereinbarung mit dem Schiedsrichter. Der neue Anstoß geschieht durch die Mannschaft, die nicht das Spiel damit begonnen hat.

4. Erzieltes Tor

Ein Tor ist erzielt, wenn der Ball ganz unter der Querlatte zwischen den Torpfosten hindurch kommt, ohne dass er weder dorthin getragen noch geworfen wurde. Wenn die Querlatte aus irgendeinem Grund gebrochen war, kann der Schiedsrichter das Tor trotzdem gewähren, wenn er schätzt, dass der Ball auch bei gutem Zustand der Latte ins Tor gelangt wäre.

5. Einwurf

Wenn der Ball ganz über die Linie gespielt worden ist, wird er von der Mannschaft, die ihn nicht gespielt oder nicht zuletzt angerührt hat, an derselben Stelle, wo er ins Aus kam, wieder ins Spiel gebracht, und zwar so. Der Spieler, der den Ball ins Spiel zurückbringt, darf nicht damit beginnen, bevor ein anderer Spieler, welcher Mannschaft er nun angehört, denselben berührt hat. Er blickt in Richtung des Spielfelds, den Ball in beiden Händen über dem Kopf haltend. Er darf keinen Anlauf nehmen. Beide Füße sind auf dem Boden zu behalten; sie sind nicht unbedingt geschlossen zu halten, und man darf dabei auf den Zehenspitzen stehen.

6. Abseits

Wenn ein Spieler den Ball einem seiner Mitspieler zuspielt oder zuwirft, der in diesem Augenblick dem Gegentor näher steht als er, ist dieser Spieler in Abseitsstellung. Er darf dann den Ball nicht berühren oder ihn spielen, bevor ein Gegenspieler denselben berührt hat, es sei denn, dass mindestens drei Gegner sich bei diesem Weiterspielen in Ballnähe befinden. Es kann keine Abseitsstellung geben bei Eckstoss, Toranspiel oder wenn der Ball vom Gegner kommt.

7. Eckstoss

Wenn ein Stürmer den Ball hinter die Torlinie schießt, bringt die Mannschaft, die dort das Tor verteidigt, den Ball wieder ins Spiel, indem sie denselben in 5,5 Meter Entfernung vom ersten Torpfosten vom Boden aus abspielt. Wird hingegen der Ball durch einen Verteidiger hinter die Torlinie gebracht, spielt die Gegenmannschaft den Ball mit einem „corner-kick", d.h. durch einen ein Meter von der Eckfahne gegebenen Eckstoss. In beiden Fällen muss die gegnerische Mannschaft mindestens 5,5 M. vom Ball entfernt sein.

8. Handspiel

Es ist unbedingt verboten, mit Ausnahme des Torwarts, unter irgend welchen Umständen auch immer, den Ball, solange er im Spiel ist, absichtlich mit der Hand oder dem Vorderarm zu tragen, zu schlagen, oder zu berühren. Der Torwart darf, wenn er sich in der eigenen Spielhälfte, d.h. zwischen seiner Torlinie und der Mittellinie des Spielfelds, befindet, seine Hände dazu benutzen, um sein Tor zu verteidigen. Er darf den Ball nicht länger als zwei Schritte in der Hand behalten, darf ihn aber auf dem Boden hinrollen. Der Torwart kann während des Spiels ausgewechselt werden, unter der Bedingung, dass der Schiedsrichter davon in Kenntnis gesetzt wurde.

9. Freistösse

Den Strafstoß (Elfmeter) ausgenommen, darf kein Freistoss direkt aufs Tor geschossen werden. Der Ball muss vorher durch einen anderen Spieler berührt worden sein, bevor er ins Tor gelangt, wenn das Tor gelten soll. Wenn der Ball die Querlatte oder einen Torpfosten direkt trifft, ohne dass ihn irgendwelcher Spieler berührt hat, darf der Schütze denselben natürlich wieder spielen.

10. Fehler und Inkorrektheiten

Dem Gegner den Fuß stellen (tripping), absichtlich dem Gegner gegen das Schienbein treten (kicking), auf den Gegner springen (jumping), sich der Hände oder der Arme bedienen, um einen Gegenspieler anzuhalten, zu hart spielen ist verboten. Zudem darf ein Spieler den Gegenspieler nicht von hinten angreifen, außer derselbe läuft in Richtung seines eigenen Tors oder er wird von ihm mit Absicht behindert. Der Torwart darf nicht angegriffen werden, außer wenn er den Ball behält oder das Spiel behindert.

11. Benagelte Schuhe

Nicht völlig mit Leder überzogene Nägel, Metallplatten, Gummistreifen auf den Schuhsolen den Fersen oder den Knieschonern sind untersagt.

12. Schiedsrichter

Für die Meisterschaftstreffen wird ein Schiedsrichter bestimmt. Dieser lässt die Spielregeln befolgen und entscheidet bei Zwistigkeiten. Seine Entscheidungen sind unwiderruflich. Er behält das Resultat des Treffens und chronometriert das gesamte Spiel. Bei unsportlichem Betragen gibt er einen Verweis. Bei wiederholter unsportlicher Haltung oder wenn es sich um einen wirklich bezeichneten Fehler handelt, auch wenn es vorher nicht zu einem Verweis gekommen ist, kann er Platzverweise anordnen. Er hat dann drei Tage Zeit, um die Namen der gerügten Spieler der „Association", der für das Treffen zuständigen Obrigkeit, mitzuteilen.

Der Schiedsrichter kann ein Spiel verlegen lassen, wenn er erachtet, dass dasselbe nicht unter günstigen Bedingungen ablaufen würde. Er kann es auch unterbrechen lassen, infolge von einbrechender Dunkelheit, Eindringen der Zuschauer auf das Spielfeld, oder einem sonstigen für ihn angemessenen Grund. Darüber wird er sodann bei der zuständigen föderalen Behörde Bericht zu erstatten haben; diese wird die entsprechenden Maßnahmen treffen.

Dem Schiedsrichter steht das unumstößliche Recht zu, einen Strafstoß zu erteilen, wenn ihm das Verhalten eines Spielers als gefährlich erscheint, selbst wenn es für denselben keine Platzverweisung zur Folge haben sollte.

NB. Der letzten Verordnung der „Football-Association" zufolge hat der Schiedsrichter überhaupt keinen seiner Entscheide zu rechtfertigen. Er braucht nicht einmal zu pfeifen, wenn der Ball ins Aus gerät.

13. Linienrichter

Man kann sich auch an zwei Linienrichter wenden, denen es obliegt, auch wenn sie dem letzten Entscheid des Schiedsrichter unterstehen, zu entscheiden, ob der Ball im Aus ist, ob eine Mannschaft einen Strafstoß, einen Anstoß oder einen Einwurf beanspruchen kann.

14. Elfmeter

Wenn ein Verteidiger dem Gegenspieler den Fuß stellt, ihn von Hinten zurückhält, stößt, drängelt, oder wenn er den Ball im 11 Meter Strafraum mit der Hand berührt, kann der Schiedsrichter einen Strafstoß in 11Meter Entfernung von der Torlinie gewähren, und zwar unter folgenden Bedingungen: mit Ausnahme des Torschützen und des gegnerischen Torwarts, der nicht mehr als 5,5 Meter vor seiner Torlinie stehen darf, stehen alle Spieler mindestens 5,5 Meter hinter den Ball. Der Ball muss nach vorn gespielt werden. Dann gilt er als ins Spiel gebracht und kann also ein Tor erzielen. Der Schütze des Strafstoßes darf den Ball nicht wieder spielen, bevor ihn ein anderer Spieler berührt hat. Während der Ausführung des Strafstoßes darf die Partie nicht abgepfiffen werden.

15. Einspruch

Wenn beim Schiedsrichter ein Einspruch erhoben wird, bleibt der Ball im Spiel, solange dieser nicht durch einen Pfiff angezeigt hat, dass er die Anfrage auf Einspruch angenommen hat.

16. Zeitweilige Spielunterbrechung

Kommt es zu zeitweiliger Spielunterbrechung, und wenn der Ball nicht im Aus oder hinter der Torlinie ist, lässt der Schiedsrichter das Spiel am selben Ort wiederbeginnen, an dem es unterbrochen worden ist, indem er daselbst den Ball in die Luft wirft. Das Spiel ist wieder in Gange, wenn der Ball den Boden berührt hat.

17. Freistöße

In allen Fällen, bei denen die Artikel 2,5,6,8,9,10 und 16 nicht beobachtet worden sind, erhält der Gegner einen Freistoss an eben der Stelle, an der der Fehler begangen worden ist.

So kann man feststellen, dass um 1900 das Fußballspielen sich vom heutigen Spiel nicht grundsätzlich unterscheidet. Natürlich wird man in mehr als einem Jahrhundert zahlreiche Änderungen der Spielregeln unternehmen. Der Fußball, wie er am Ende des 19. Jahrhunderts gespielt wird, hat jedoch nichts mehr mit Rugby zu tun. Während die englischen Fußballer in einer mehr als dreißig Jahre dauernden Zeitspanne, von 1863 bis 1897, eine Zwitterart von „football-rugby" und „football-association" spielten, spielen die elsässischen Fußballer sozusagen von Anbeginn nach den Spielregeln von 1897, so wie sie uns auch heute noch (oder fast) bis ins 21. Jahrhundert hinein, geläufig sind.

Die Spielgesetze, besonders die Abseitsregel, führen zu taktischen Planungen, die eine beträchtliche Entwicklung erfahren, bis sie um 1900 im Vergleich zum Fußballspiel der Mitte des 20. Jahrhunderts eine erstaunliche Modernität erreichen. Ganz zu Beginn war den Spielern im Einzelnen wahrscheinlich kein besonderer Platz zugeordnet. In manchen Mannschaften gab es einen Torwart, zwei Hinter – und acht Vorderspieler. In anderen war der Torwart durch einen einzigen Verteidiger abgeschützt, während ein Mittelspieler, so gut wie möglich, die Verbindung mit der Vordermannschaft herstellte. So hatten die Stürmer, acht an der Zahl, nur drei Gegenspieler vor sich, sobald sie die Attacke weiter nach vorwärts führten. Bei einer solchen Überzahl hätten sie bei jedem Versuch ein Tor schießen können. Da aber die Ballabgaben noch so ziemlich unbekannt waren, und nur ein Spieler den Ball nach vorn brachte, waren keine zahlreichen Tore zu verzeichnen.

So wurde also das Beispiel ihrer schottischen Kollegen befolgt, wenn sich die Mannschaften nach und nach aufstellten: mit einem Torwart, zwei Verteidigern, zwei Mittelspielern und sechs Stürmern. Auf diese Weise entstand zwischen Sturm und Verteidigung ein gewisses Gleichgewicht. Gleichzeitig entwickelten sich sowohl die offensiven wie die defensiven Aktionen in einer gewissen Ordnung, weil nun einem jeden Spieler eine bestimmte Rolle und ein bestimmter Platz zukamen.

Außerdem verlor das Dribbeln an Wichtigkeit, zum Vorteil der Ballabgabe oder eher noch eines besseren Gleichgewichts zwischen den beiden Möglichkeiten, den Ball ins andere Lager zu befördern. Wenn es die Engländer waren, die den Fußball erfanden, so sind es die Schottländer, die am meisten zu dieser Entwicklung beitrugen.

Inmitten der Docks und der Fabriken, die die Clyde in Glasgow umgeben, hat sich die erste Revolution im Fußballspiel zugetragen, und zwar bei einem Spiel zwischen England und Schottland im Jahr 1872. Schottland hatte ein Spielverfahren ausgeklügelt, das auf Zuspielen und Hinlaufen beruhte, besonders dank der historischen Mannschaft von Queen's Park. Die Engländer hingegen bevorzugten das Dribbeln und setzten damit vor allem auf die Eigenschaften der einzelnen Spieler. Man kann sich die Überraschung der Engländer vorstellen, als sie sich den Schottländern gegenüber sahen, die nicht damit aufhörten, den Ball zirkulieren zu lassen. Dieses Spiel mit Fußballern, die stets nur „laufen und zuspielen" ist von den Schottländern erfunden worden.

Um 1885 wird aus dem sechsten Stürmer ein „Zentrumhalbspieler", also mehr ein Mittelspieler als ein Stürmer. So erhält die Aufstellung der Mannschaft auf dem Spielfeld ihr definitives Gesicht: ein Torwart, zwei Seitenverteidiger, drei Mittelspieler und fünf Sturmspieler. Daran wird während mehrerer Jahrzehnte nicht mehr gerüttelt werden; bis zu einem Höhepunkt in den Jahren 1930/1950, mit dem berühmten Spielsystem des von den Österreichern erfundenen „Wunderteams." Der Elsässer Fußball der Jahre 1895/1900 spielt nach dieser taktischen Aufstellung, die sich, den Torwart ausgenommen, auf drei Linien verteilt.

Der Torwart ist der Spieler mit der größten Verantwortung. Ihm kann man einen doppelten Ratschlag geben: „1/ bediene dich der Hände wo nur möglich, benütze die Füße nur im äußersten Fall. 2/ entferne dich nie zu weit vom Tor und lasse es nie ohne Verteidigung."

Die Verteidiger „sollen Kraft und Gewandtheit beweisen, sie sollen eine gute Ballführung besitzen, so dass sie den Ball in allen möglichen Lagen, ob nun in der Luft oder am Boden, abfangen können, und ihn dorthin zurückgeben, wo es sich gehört. Es ist ihnen verboten, zu dribbeln. Sie sind da, um zu verteidigen. Was von ihnen verlangt wird, ist dass sie den Ball weit und sicher ins Feld zurückspielen."

Den drei Mittelfeldspielern, Mitte, rechts und links, „kommt eine nicht so eindeutige Rolle zu, sie haben sowohl den Sturm als die Verteidigung zu unterstützen. Wie der Mittelstürmer den Sturm, so leitet der Mittelmann das Mittelfeld. Er hat besonders den gegnerischen Mittelstürmer zu überwachen. Im Allgemeinen bewegen sich die Mittelfeldspieler nebeneinander hinter den Stürmern. Sie haben die gegnerischen Offensiven zu unterbinden, den Ball abzufangen und ihn wieder ihren Stürmern zuzuspielen. Sie sollen es vermeiden, den Ball allzu weit nach vorn zu spielen. Sie dribbeln ziemlich oft. Im Gegensatz zu den Verteidigern, die spontaner spielen, sind die Mittelfeldspieler überlegter und müssen sich allen möglichen Situationen anpassen können. Es kann schon auch vorkommen, dass ein Mittelfeldspieler zurück spielt, um den Ball einem Verteidiger zuzuspielen, wenn dieser besser platziert ist, um ihn wieder nach vorn zu bringen. Ein Mittelfeldspieler muss nicht nur schnell sein, eine gute Ballbehandlung vorweisen, körperliche Kraft aufzeigen können und sich auf dem Spielfeld ziemlich viel hin und her bewegen, er muss auch noch die Fähigkeit besitzen, sich rasch zu entscheiden. Er muss im Nu sich bewusst werden, ob er angreifen oder verteidigen, den Ball behalten oder abspielen, ihn nach hinten oder nach vorn spielen soll. Im Allgemeinen werden die Seiteneinwürfe durch die Mittelfeldspieler ausgeführt. Auch sind sie es, welche in erster Hinsicht die Eckstöße ausführen."

Der Sturm besteht aus dem Mittelstürmer und vier Außenstürmern. „Der Mittelstürmer ist die Seele der Sturmmannschaft. Er muss sich schnell zu entscheiden wissen, das Spiel mit seinen Spielregeln perfekt kennen, dribbeln, auf das Tor schießen, den Ball mit beiden Füssen spielen können, eine gute körperliche Statur besitzen. Wenn ihm der Ball weit vom Gegentor entfernt zugespielt wird, kann er denselben behalten, wenn er nicht angegriffen wird; wird er angegriffen, so gibt er den Ball an die Mittelfeldspieler oder Flügelspieler weiter. Je weniger er dribbelt und je mehr er die Flügelspieler anzuspielen weiß, desto besser bewährt er sich als Stürmer.

Die vier Flügelspieler sind in den Sturm eingegliedert in Anbetracht „ihrer Schnelligkeit und ihrer Gewandtheit. Die leichteren spielen im Prinzip ganz außen. Wenn sie den Ball durch den Mittelstürmer oder den inneren Flügelspieler zugespielt bekommen, sollten sie der Außenseite entlang dribbeln, ohne sich aber der Ecke zuzuwenden. Im idealsten Fall spielen sie dann den Ball in etwa zwanzig Meter oder weniger noch vom Tor entfernt dem Mittelstürmer zu, besonders wenn der Verteidiger nur schwer zu umgehen ist. Es erübrigt sich, zu sagen, dass ein Spieler, der es gewohnt ist, mit dem linken Fuß zu spielen, nicht rechts aufgestellt wird, und umgekehrt."

All dies bezeugt eine erstaunliche Modernität. Der Fußballsport entspricht bereits taktischen Ansprüchen, jeder Posten ist perfekt definiert, ein jeder erheischt spezifische Eigenschaften. Es ist nicht erst die Taktik, die ins Gewicht fällt. Der Spieler selbst muss technisch auf der Höhe sein, muss den Ball kontrollieren und richtig spielen können:

„Ein Zuspiel wird am Besten mit dem inneren Fuß gespielt, obwohl es vorkommen kann, dass es in der Schnelligkeit des Spiels auch mit der Außenseite geschehen muss. Das Gleiche gilt für den Schuss aufs Tor; es ist besser, sich der Innenseite des Fußes zu bedienen, besonders wenn das Spielfeld durchnässt ist. Für einen Weitschuss, der sehr heftig geschossen werden soll, ist es angemessener, mit der Fußspitze zu schießen. Zu diesem Zweck müssen die Zehspitzen durch eine dementsprechende Schuhkappe geschützt sein."

Was nun den sportlichen Geist betrifft, soll der Fußballsport so praktiziert werden, dass er „dem Gegner Respekt entgegenbringt" und „dass auf dem Spielfeld grobes und inkorrektes Benehmen strengstens untersagt ist." Gustav Jeffke vertraute Francis Braesch an, „ihm sei es unzumutbar, dass man zu zweit denselben Gegner angreife." Niemals

zwei gegen einen, so ist der Fußballsport von festen moralischen Werten durchdrungen. „Wenn das Treffen ausgeglichen ist, ist natürlich das Interesse der Zuschauer größer, als wenn eine der beiden Mannschaften sich gezwungen sieht, sich das ganze Spiel hindurch nur zu verteidigen", so schreibt „das Bischweiler Wochenblatt", vom 18. November 1899. Es richtet sich an ein Publikum, das in Bischweiler bereits seine Eintrittskarten für wichtige Spiele bezahlt, diese Karten aber „beim Friseur Hartmann im Vorverkauf erhalten kann, in welchem Fall eine Preisermäßigung gewährt wird", wie es dasselbe Wochenblatt hinzufügt.

Nicht nur Menschen, sondern auch die dem Fußballsport eigenen Werte sind die tatkräftigen Förderer des elsässischen Fußballs.

„Es würde zu weit führen, wollte man alle Fußballmannschaften aufzählen, die im letzten Sommer gegründet worden sind", schreibt Konrad Koch 1895 in seiner „Geschichte des Fußballs." Zur selben Zeit starten die internationalen Spiele zwischen Großstädten, beginnt in England der weibliche Fußballsport und auf dem Festland der „Fußball zu sechs." Im Elsass „wird Sonntag um Sonntag in allen Städten einer gewissen Ausdehnung Fußball gespielt", berichtet das „Bischweiler Wochenblatt" vom 9. Dezember 1899. Woher stammt das plötzliche Interesse an diesem Sport? Wie wird dessen Erfolg garantiert?

Das dafür geäußerte Interesse ist vielseitig. Für den sehr nationalistisch ausgerichteten Verein „zur Förderung und Pflege von Jugend und Volksspielen im Freien", der um die Jahrhundertwende großes Ansehen genießt, ist der Fußball der unübertreffliche Sport, der die Sportler „aus den dunklen Sälen der Innenstadt herausholt" und ihnen erlaubt, „unter freiem Himmel" Sport zu treiben. Für die Einwohner von Bischweiler „bietet er für die Zuschauer eine ausgezeichnete Gelegenheit der Zerstreuung und für die Spieler eine überaus interessante Leibesübung. Der Fußball ist wirklich ein gesunder Sport." Der Bürgermeister dieser unterelsässischen Kleinstadt weist auf „die wohltuenden Auswirkungen des Fußballs auf Körper und Geist hin. Er erlaubt, nach Feierabend das Bedürfnis nach Entspannung und Zerstreuung zu befriedigen, er erhöht die Leistungskraft und die Ausdauer bei der Arbeit." Für Koch verdankt der Fußball seinen Erfolg dem Umstand, dass es sich um einen Mannschaftssport und einen männlichen Sport handelt. „Unsere jungen Leute, jene die sehr aktiv sind, wünschen sich ein Spiel, das gleichzeitig ein Bewegungssport und ein männlicher Sport ist, was genau dem Fußball entspricht." Für August Schricker, den Ehrenpräsidenten des SFV „lässt kein anderer Sport sämtliche Teile des Körpers so sehr und auf eine so ausgeglichene Art und Weise mitarbeiten. Außerdem trägt der Fußball zur geistigen, intellektuellen und moralischen Erziehung bei. Betrachtet den Fall von elf Spielern, von denen ein jeder eine präzise Rolle inne hat, die er, und sei er auch noch so sehr in Anspruch genommen, im Kopf behalten muss: „einer für alle, alle für einen." „Die Geistesgegenwart, der Mut, die Annahme der vom Kapitän erteilten Anweisungen und der angewiesenen Spielregeln werden beim Fußball, wie ja auch im Leben im Allgemeinen, ganz besonders zur Geltung gebracht."

Die anerkannten Werte des Fußballs sind das eine. Im Elsass hat er darüber hinaus die Chance einer sehr rasch erfolgten Strukturierung. Dass dessen Organisierung erfolgt, dass er auf eine außerordentlich hochwertige Führung zählen kann, auf Leute, die an der Schwelle einer außergewöhnlichen Laufbahn nicht erst des deutschen, sondern des Weltfußballsports stehen, sind ebenso viele Gründe zu seinem raschen Aufschwung.

Schon vor 1900 begnügt sich der Fußball nicht damit, nur als Zerstreuung im Freien für privilegierte junge Leute zu gelten. Er wird zu einem Massenphänomen. Er nimmt eine soziale Rolle inne, indem er sich der Jugend im Schosse von Clubs annimmt, indem er auf Eigenschaften wie korrektes, anständiges Benehmen, „Fairness" und Selbstlosigkeit hohen Wert legt oder, indem er Jugendlichen verschiedener Länder Gelegenheit gibt, sich zu begegnen.

Die Basis beruht auf lokaler Ebene. Der „Verein" in Straßburg, die „Vereinigung" in Bischweiler, der „Club" in Mülhausen oder in Hagenau sind deren verschiedene Bezeichnungen. Das Sportsblatt „Fußball" interessiert sich im Jahr 1895 an ihrer Art und Weise zu funktionieren:

Die Hauptfunktion kommt dem Präsidenten zu. „Er muss in Sachen menschlicher Beziehungen bewandert sein. Er muss es fertig bringen, den dazu geeigneten Leuten die geeigneten Posten anzuvertrauen." Die andere Funktion von Wichtigkeit ist die des Sekretärs: „Stellt euch einen Sekretär vor, der den Dingen ihren Lauf lassen würde, welch eine Unordnung hätte dies zur Folge. Die anstehenden Sachen sind Tag für Tag ins Reine zu bringen. Eine ständige Beziehung zwischen Präsident und Sekretär ist unbedingt notwendig." Der Zutritt zum Komitee „darf nur kompetenten Leuten vorbehalten sein. Wenn sie nur beitreten sollten, um zu paradieren und nicht mitzuwirken, würden sie dem Club nicht von Nutzen sein. Ihr Beitritt muss mit Bedacht und ohne Nachsicht geschehen. Was zählt ist nur die Persönlichkeit des betreffenden Anwärters und dessen gute Sitten. Es wird sich schicken, jene nicht anzunehmen, die aus einem anderen Club ausgeschlossen worden sind. Deshalb wird es von Nutzen sein, sich hierüber vorher ganz drakonisch zu erkundigen." Im Schoße des Clubs „soll ein Geist des Zusammenhalts und der Versöhnlichkeit herrschen. Meinungsverschiedenheiten sollen auf freundschaftliche Weise geschlichtet werden. Selbstverständlich kann es zu einer Auseinandersetzung kommen, sie muss sich aber auf objektiver, gesunder Ebene äußern, ohne sich zerstörerisch auszuwirken. Die „Klüngelei" hat in einem Sportclub keinen Platz, persönlicher Vorteil ist zu vermeiden, jeder hat in ein und dieselbe Richtung zu ziehen wie alle andern."

Es gibt bereits gewisse Schwierigkeiten zu bewältigen, ob nun sportlicher, moralischer oder finanzieller Art. Der Verfasser kann es nicht unterlassen, schon im Jahr 1895 einen unzulänglichen Sportsgeist zu bedauern: „Die Clubs wurden gegründet, um die Liebe zum Sport und das soziale Zusammenleben im Schosse des Vereins zu fördern. Diese Auffassung hatte einen Geist der Zusammengehörigkeit geschaffen, der heutzutage abhanden gekommen ist. Es gab damals einen festen Zusammenhalt, man war solidarisch, jeder setzte sich nach Kräften ein, wenn es finanzielle Schwierigkeiten gab. Heute nun ist alles anders. Was zählt, sind ausschließlich die Leistungen. Jeder will gewinnen. Man kümmert sich nicht mehr um jene Mitglieder, die keine Spitzenspieler sind. Der wettbewerberische Geist hat aber seine Grenzen. Ist es denn wirklich eine Katastrophe, wenn im Laufe einer Saison ein Spiel weniger gewonnen wird?"

Es gilt einem jeden die Möglichkeit zu geben mitzuspielen. Die Jüngeren müssen Gelegenheit haben zum Trainieren und nicht nur zuzuschauen. Jeder muss dabei dieselbe Chance finden sich auszubilden und Fortschritte zu machen. Deswegen hat der Kapitän seine ganze Autorität einzusetzen und die älteren Sportler haben mit gutem Beispiel voranzugehen. An ihnen liegt es, dafür zu sorgen, dass die Zerstreuungen auf dem Sportplatz und nicht in der Kneipe, beim Biertrinken und Zigarettenrauchen, stattfinden. Auf finanzieller Ebene heißt es sparsam, nicht aber geizig, vorzugehen. Allzu viel Reichtum könnte nur schädlich sein. Das Ideal wäre, nicht allzu große Schulden und nicht allzu große Geldmittel zu haben. In dieser Hinsicht hat natürlich der Kassierer eine Hauptrolle zu spielen."

Auf lokalem Plan in Clubs zusammengefasst und regional der Süddeutschen Liga angegliedert, tritt der elsässische Fußball gleich zu Beginn um 1900 der nationalen Organisation des Deutschen Fußballs, dem „Deutschen Fußball Bund" bei. Dank seiner ersten vorrangigen Persönlichkeiten, Bensemann, Manning und Neff, hat er sogar bei der Gründung des DFB eine ausschlaggebende Rolle zu spielen.

Am 28. Januar 1900 sind in Leipzig im Restaurant „Mariengarten" zur Gründung des DFB, der bald reichsten Sportsvereinigung der Welt, 36 Delegierte zugegen, die 86 Mannschaften zu vertreten haben. Für den „Verband Süddeutscher Fußball Vereine" wird die Liste der Anwesenden von der Frankfurter „Germania", „Hanau 1890", „Mannheim 1896", dem „FV Karlsruhe", dem „FC" und der „Frankonia" Pforzheim und dem „FV Straßburg" unterzeichnet. Diese Unterzeichner waren entweder persönlich anwesend oder sie hatten Gustav Manning, den Präsidenten des Straßburger Clubs dazu bevollmächtigt. Nicht erwähnt hingegen wird der Mülhauser FC.

Die Gründungsurkunde wird nur durch vier Unterschriften bestätigt: Hueppe, Sommermeyer und Wamser, die jeweiligen Präsidenten des „Deutschen Clubs" aus Prag, Bremen und Hanau, und durch Manning aus Straßburg. Am 14. und 15. April 1900 wird der provisorische Leitungsausschuss aufgestellt, der damit beauftragt ist, den deutschen Fußballsport bis zu den Tagungen des DFB vom 6. und 7. Oktober zu verwalten. Gustav Manning wird zum Vorsitzenden der „Juristischen Kommission" gewählt, die den Auftrag hat die Satzungen des DFB auszuarbeiten. Dies ist ein Schlüsselposten - einem Generalsekretär des DFB gleichkommend - an Stelle des noch nicht existierenden Präsidenten, der so dem Professoren der Straßburger Medizinischen Fakultät anvertraut wird, dem gleichzeitigen Nachfolger des Professoren Kohts an der Spitze des FVS, seinem Kollegen in der Poliklinik.

Wie kommt es, dass die Hauptrolle durch Hueppe, Sommermeyer, Wamser und Manning eingenommen wird, und nicht durch Bensemann, der doch auch am 28./29. Januar 1900 in Leipzig war? Er, der doch den Fußballsport in Süddeutschland eingeführt und dessen Weiterentwicklung gesichert hatte, der bereits als internationaler Sachkundiger für Fußballsportler anerkannt wurde, indem er internationale Treffen zwischen Mannschaften aus Süddeutschland, Frankreich, der Schweiz, und England veranstalten ließ - wäre er nicht der geeignete Mann für diese oberste Leitung gewesen? Obwohl sich Bensemann an den stattfindenden Gesprächen sehr aktiv beteiligte, wurde ihm nur eine zweitrangige Rolle zugesagt. In Wirklichkeit vertrat er nur die aus der Süddeutschen Liga ausgeschiedenen Clubs, drei im Ganzen, den „Mannheimer Fußball Bund", den „Phönix" aus Karlsruhe" und den „Südstadt Karlsruhe." Der vom SDFV beorderte Vertreter war Manning, so dass Bensemann nicht über genügend Stimmen verfügte, um auf die getroffenen Entscheidungen einwirken zu können.

Wie kam es dazu, dass Bensemann in solch geschwächter Stellung zur Gründungstagung des DFB eintraf, er, der doch „diese Gründung so sehr herbeigesehnt hatte." Ursache war ein Zwist im November/Dezember 1899 – einem politisch schlecht gewählten Zeitpunkt - eher wegen einem persönlichen als grundlegenden Meinungsunterschied mit Nohe, dem Präsidenten des SDFV und dem mächtigen FV Karlsruhe, mit der Unterstützung von August Neff, dem Generalsekretär des nicht minder einflussreichen FV Straßburg, dem Club dem Manning vorstand. So hatte Bensemann tatsächlich die drei führenden Leute des SDFV, davon zwei Straßburger, gegen sich aufgebracht.

„Eine Intrige von Bensemann", so äußert sich dazu Neff, die die Ausscheidung des „Phönix", des neuen Clubs von Bensemann sowie den freiwilligen Austritt des Clubs der Südstadt aus der „Vereinigung der Fußballclubs von Karlsruhe", einer Unterabteilung des SDFV im Gefolge hatte. „Ich bin entschlossen, in den kommenden Jahren nichts mehr für den Sport in Karlsruhe, mit Ausnahme meines eigenen Clubs, zu tun", schreibt Bensemann am 19. Dezember 1899, indem er mit Nachdruck „die Inkompetenz von Herrn Nohe und dessen Anhänger „an den Pranger gestellt hat." Manning feuert scharf zurück: „Rein persönlich habe ich nichts gegen Bensemann, ich kenne ihn kaum. Ich bin der erste, um anzuerkennen, dass er Positives geleistet hat. Er hat aber auch eine gewisse Serie Misserfolge zu verbuchen." Dementsprechend zitiert er das finanzielle Fiasko der vorhergehenden „Süddeutschen Fußballunion",

die Auswahlspiele in Paris gegen „miese Gegner", die Tatsache, dass er sich mit den Lehrern und Eltern entzweit hatte und schließlich dass er es nie vermocht hat, sich in eine Struktur mit föderalem Kennzeichen einzugliedern. Unter diesen Umständen ist zu verstehen, dass Bensemann keine Chance hatte, zum Präsidenten des DFB auserkoren zu werden, einem Vorsitz, der im Oktober 1900 an Hueppe, den Präsidenten des „Deutschen Fußball Club Prag" erging, da Manning erklärt hatte, er sei „zu nichts Kandidat", und jede durch Wahl erreichte Funktion im Schosse des DFB abgelehnt hatte, mit Ausnahme den SDFV, zusammen mit Nohe, zu vertreten.

Während diese Gründung des DFB für den deutschen Fußball eine wichtige Etappe bildet, indem sie dessen Einheit herstellt, bringt sie für den elsässischen Fußball drei seiner führenden Köpfe - Bensemann, Manning und Neff - ins Rampenlicht. Mit Ivo Schricker sind sie die vier großen Pioniere des elsässischen Fußballsports: Schricker und Bensemann als Spieler, Neff und Manning als Vorsteher.

Walther Bensemann (1873 – 1934)

Für den elsässischen Fußballsport ist Walther Bensemann unumstritten der größte der vier Genannten, ist er doch derjenige, der ihn ins Rollen gebracht hat. Bensemann wurde am 13. Januar 1873 in Berlin geboren, und zwar in einer jüdischen Familie, als Sohn eines „Bankiers" in der kaiserlichen Hauptstadt. Der junge Walther verlässt Berlin gegen Ende 1886, um in Montreux zu studieren, einem Studienort, wo sich zahlreiche englische Lehrer befinden. Dieser Lebensabschnitt ist wahrscheinlich ausschlaggebend für seinen ganz dem Fußball gewidmeten Lebenslauf. Dort, am Genfer See, wird er nämlich diesen Sport entdecken. Die Schweiz war das erste Land auf dem Festland, das sich dem Fußball eröffnet hatte. Im Jahr 1860 gab es bereits den „Fußball- und Kricketclub" von Lausanne und 1886 entstanden die berühmten Züricher „Grasshoppers." In Montreux entdeckt Bensemann den Fußball in aller Wirklichkeit nach der Gründung des FC Montreux im Jahr 1887. Wann und wieso er dann Montreux verließ, um nach Karlsruhe umzuziehen, wissen wir nicht genau. Ende 1889 besucht er jedenfalls das Gymnasium in der badischen Hauptstadt. Er verweilt im Umkreis von Karlsruhe/Straßburg bis gegen 1894 und nimmt dort einen erstrangigen Anteil am Entstehen des Fußballsports in beiden Städten. Er spielt übrigens abwechselnd entweder in der elsässischen Mannschaft oder in jenen von Karlsruhe („Fußballverein" oder „Kickers"). Im Sportsblatt „Kickers" (Nr. 27/1923) berichtet Bensemann über das Treffen des FC Straßburg gegen die „Grasshoppers" aus Zürich, das am 16. November 1893 in Straßburg stattfand. Er spielte in der Straßburger Mannschaft als Mittelstürmer, Ivo Schricker, Mannschaftskapitän, war Half Center und sein Bruder Erwin linker Verteidiger. Seinen Aufenthalt von 1897 in London und von 1898 in Berlin ausgenommen, weiß man nicht so recht, wo Bensemann zwischen 1893 und 1899 verblieben ist. Immerhin weiß man um sein Bemühen um eine Annäherung auf sportlicher Ebene zwischen Deutschland und Frankreich. Am 25. Januar 1894 schreibt er an die „Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques" mit dem Vorhaben, ein Fußballspiel zwischen Frankreich und Deutschland zu organisieren: „Ich wäre Ihnen sehr zum Dank verpflichtet, wenn Sie mir, so vertraulich wie nur möglich, mitteilen wollten, ob es stimmt, dass der Racing Club von Paris aus politischen Gründen nicht zu uns kommen will. Mir scheinen gute französisch/deutsche Beziehungen im Fußballsport in jeder Hinsicht sehr wünschenswert." Im Jahr 1895 wiederholt Bensemann sein Ersuchen, indem er sich aber diesmal direkt an Pierre Coubertin wendet, um ein solches Spiel zwischen Frankreich und Deutschland, besser gesagt, ein Treffen zwischen den „Karlsruher Kickers" und Paris", das in Straßburg, Baden-Baden, Karlsruhe oder Frankfurt stattfinden könnte, zu organisieren. Die französischen Behörden lehnen den Vorschlag ab, nachdem sie ihn ernsthaft untersucht haben; die USFSA vertritt aber den Standpunkt, „um in Straßburg ein Fußballspiel auszutragen, müsste man sicher sein, den Sieg davonzutragen." Man wird bis Ende 1898 warten müssen, bis es endlich zu diesem Treffen kommt, das letztendlich in Paris stattfinden wird. Von da an verliert Bensemann jeden Kontakt mit dem Elsass. Als Professor für moderne Sprachen in Schottland von 1901 bis 1914 und in Würzburg und Godesberg während des ersten Weltkrieges macht sich Walther Bensemann erneut einen Namen mit der im Juli 1920 in Konstanz beginnenden Herausgabe der Sportszeitung „Kicker." Bis im März 1933 Chefredakteur des großen dem Fußball gewidmeten deutschen Wochenblatts und Propagandist der Völkerverständigung durch den Sport, zieht Bensemann im Frühjahr 1933, gleich zu Beginn der Judenverfolgung durch die Nazis, aus Deutschland in die Schweiz. Dort stirbt er am 12. November 1934 in Montreux, wo er sein Grab hat. Die Stadt Straßburg und der Club des ASS, nach 1918 Nachfolger des von ihm gegründeten FC Straßburg, werden sein Andenken weiterhin lebendig erhalten, indem sie das famose „Tournoi Bensemann" (Bensemann-Turnier) veranstalteten, wo sich jedes Jahr zu Pfingsten auf dem Tivoliplatz in Straßburg bis in die Jahre um 1980 die Junior-Mannschaften der größten europäischen Clubs trafen.

Ivo Schricker (1877 – 1962)

Eigentlich müsste man von der Familie Schricker sprechen, und nicht nur von ihrem berühmtesten Angehörigen: Ivo Schricker

Vorerst von seinem Vater August Schricker, der, 1838 in Regensburg geboren, nach Kriegsende 1871 als hoher Beamter des Kaiserreichs nach Straßburg beordert wird, und zwar zuerst in der Regierung von Elsass/Lothringen, dann als „Senatssekretär" der Straßburger Universität. Er ist am Aufbau des neuen Universitätspalastes beteiligt und

Autor einer „Geschichte der Universität Straßburg." Im Jahr 1896 verlässt er Straßburg und zieht nach Berlin, wo er das in hohem Prestige stehende Amt eines Direktors des Hohenloher Museums einnimmt. Hinzu kommt für ihn die Funktion eines Korrespondenten für Deutschland bei der Pariser Weltausstellung von 1900.

Erwin, oder „Wini", seinem in Straßburg geborenen Bruder, einer historischen Figur des Straßburger Fußballsports, spielt er doch als Außenverteidiger in der allerersten Mannschaft des FC Straßburg. Nicht so guter Spieler wie sein Bruder Ivo, steht „Wini" in dessen Schatten, was seine sportliche Laufbahn angeht.

Ivo Schricker, am 18. März 1877 in Straßburg geboren, ist eine der großen Figuren des deutschen Fußballs. Seine sportliche Laufbahn beginnt beim FC Straßburg und beim Universitätsclub von Straßburg. Im Jahr 1893 lernt er Bensemann kennen, mit dem er bis zu dessen Tod zutiefst freundschaftliche Beziehungen unterhalten sollte, sodass er ihn sogar in seiner Wohnung in Zürich beherbergt, als die Nazigefahr sich bemerkbar macht. Ivo Schricker folgt Bensemann nach Karlsruhe, er spielt einmal für den FC Straßburg, ein andermal für den FV und für die Kickers von Karlsruhe. Nach 1896 befindet er sich in Berlin, wo sein Vater sein neues Amt eingenommen hat. Er beteiligt sich am „Bensemann Team", einer Art deutscher Nationalmannschaft vor ihrem wirklichen Bestehen, am berühmten Treffen von Bezon-les-Bruyères gegen eine französische Auswahl im November 1898, sowie am Spiel von 1899 in Berlin gegen eine englische Mannschaft, zusammen mit seinen vorhergehenden Straßburger Mannschaftskameraden Westendarp und Kohts. Als eleganter Mittelfeldspieler und Kapitän der ersten Mannschaft des FC Straßburg, wird Ivo Schricker um das Jahr 1910 als Angestellter einer großen deutschen Bank nach Kairo geschickt. Nach dem ersten Weltkrieg übernimmt er eine Verantwortung im Schoss des DFB und wird 1932 zum ersten Generalsekretär der FIFA bestimmt, einen Posten, den er bis 1951 einnehmen wird. Er stirbt 1962 in seiner Wohnung in Zürich. Wie Bensemann war Ivo Schricker ein Förderer der Völkerverständigung durch den Sport. Gleich bei der Ernennung seines Vaters als Korrespondent Deutschlands bei der Pariser Weltausstellung von 1900 und, indem er sich die so mit Frankreich erreichten Beziehungen zu Nutze machte, wird Ivo Schricker zu den durch seinen Freund Bensemann unternommenen Anstrengungen einen kostbaren Beitrag liefern können, wenn es galt, mit dem französischen Sportswesen gute Kontakte aufzunehmen. Für den Club des ASS ist der Name von Ivo Schricker fast ebenso sehr wie jener von Bensemann mit der Geschichte des Clubs verbunden, so dass das „Turnier Bensemann" auch „Turnier Bensemann/ Schricker" genannt wurde.

Gustav Manning (1873 – 1953)

Er stammt aus einer Frankfurter jüdischen Handelsfamilie. Er spielt Fußball in der Mannschaft des Gymnasiums in Berlin, beginnt seine medizinischen Studien um 1897 in Freiburg im Breisgau, und wird kurz vor 1900 zum Assistenten an der Medizinischen Fakultät in Straßburg ernannt. Als vordergründiger Leiter der Süddeutschen Liga, in verbissener Gegnerschaft zu Bensemann, spielt er eine zentrale Rolle bei der Gründung des Deutschen Fußballbundes. Der Name von Gustav Manning ist mit dem elsässischen Fußball verbunden dank der Präsidentschaft des FC Straßburg, die der Professor an der Medizinischen Fakultät um 1900 herum inne hat. Wie Bensemann und Schricker, wird auch Manning eine außergewöhnliche Laufbahn beschieden, wird er doch 1948 zum Mitglied des beständigen Ausschusses der FIFA ernannt, als Vertreter der USA, wohin er 1913 ausgewandert ist.

August Neff (1876 – 1942)

Es ist der einzige große Name elsässischer Herkunft im Rahmen der Vorgeschichte des Straßburger Fußballsports. Auguste Neff, am 31. Mai 1876 in Straßburg geboren, versieht zuerst eine verantwortliche Stelle im FC Baden-Baden als Kapitän der ersten Mannschaft, bevor er nach Straßburg kommt. Im FC Straßburg ist er Spieler, dazu aber auch Sekretär und Pressekorrespondent des Clubs. Um 1900 war er Vize – Präsident des Süddeutschen Fußballbundes und, gleich wie Manning, dem Präsidenten des FV Straßburg, Gegner von Bensemann, ist August Neff der geborene Förderer des elsässischen Fußballs. Mit Manning gehört Neff nämlich zu den Triebkräften, die zur Gründung des ersten Fußballclubs in Bischweiler führen. Durch das Bischweiler „Wochenblatt" erfahren wir, dass beide Clubleiter des FV Straßburg in den ersten Wochen des Bestehens des dortigen Clubs regelmäßig zugegen waren.

Das andere Bild, das August Neff hinterlässt, ist dasjenige einer gewissen „elsässischen Linie" im Schosse des FC und dann des FV Straßburg, wo die Funktion des Präsidenten den „Alt-Deutschen" zukommt, die übrigens alle der Universität angehörten.

Nach 1918 wird das Präsidentenamt des ASS sozusagen von Rechts wegen an Auguste Neff ergehen. Er wird aus dem Straßburger Club einen der größten „clubs omnisports" in Frankreich, also allen Sportarten eröffnet, machen. Außerdem wird er erstrangige Verantwortungsposten mit mehr politischer Zweckbestimmung wahrnehmen, so in der „Préparation Militaire", der „Union Française des Sociétés d'Education Physique", der „Société d'Encouragement aux Sports de Strasbourg." Im Jahr 1928 wird er mit der Ehrenlegion ausgezeichnet. Neben seinem sportlichen Einsatz begeisterte sich Auguste Neff auch für die Vogelwelt. Er war nämlich in den Jahren um 1930 Präsident der „Fédération des Sociétés d'Aviculture d'Alsace et de Lorraine", sowie der „Société protectrice des oiseaux utiles." Er starb am 30. Dezember 1942 in Périgueux.

ZWEITER TEIL

1940 - 1945 :
In den Wirren der Nazizeit

Kapitel 3

Im Fußball von Großdeutschland

Sommer 1940 : dem „Nationalsozialistischen Reichsbund für Leibesübungen" annektiert

Die „Straßburger Neuesten Nachrichten" (SNN) vom 17. Juli 1940 künden „das erste Treffen des deutschen Fußballs im Elsass" an. Ein Monat ist es her, seitdem sich im Elsass die Deutschen nun als die neuen Herren benehmen. So wird dieses Treffen des FC Mülhausen gegen den FC Freiburg vom 21. Juli 1940, unter den gegebenen Umständen, eher als eine Zurschaustellung der Nazifizierungspolitik als ein sportliches Ereignis zu werten sein. Die 22 Spieler – besonders die 11 Mülhauser – sind sich der Marionnettenrolle voll bewusst, die ihnen von den neuen Führungsorganen die auf den Tribünen paradieren, zugedacht ist : nämlich zur Schau stellen, wie froh Deutsche und Elsässer sind, ihre ehemalige „Brüderlichkeit" wiedergefunden zu haben.

Auch auf politischer Ebene ist sich das Elsass voll bewusst, dass der am Nachmittag des 22. Juni in „Rethondes" abgeschlossene Waffenstillstand nur eine traurige Maskerade ist. In der schriftlichen Festlegung desselben wird nämlich der Fall Elsass – Lothringen überhaupt nicht erwähnt, was glauben lassen soll, Deutschland werde sich nicht am Elsass vergreifen, sodass es durch die Sieger mit dem übrigen Frankreich gleichermaßen behandelt werden wird. In Wirklichkeit werden die Dinge unverzüglich ganz anders verlaufen. Während Frankreich von Rechtswegen immer noch souverän über das Elsass verfügt, weht schon die Reichsfahne auf dem Straßburger Münster und die Präfekten des Bas-Rhin und des Haut-Rhin sehen sich ihrer Zuständigkeit enthoben. Überall spielen sich die Deutschen als „Schirmherren" der Elsässer und Mosellaner auf. Unter Ausnützung des durch das Kriegsgeschehen entstandenen Vakuums, ersetzt die deutsche Reichsmark den Franc schon im Juli 1940; Juden, Nordafrikaner und „Innerfranzosen" werden ausgewiesen, nicht ohne ihnen zuvor ihre Habe beschlagnahmt zu haben. Am 24. Juli wird die neue Grenze dorthin zurückverlegt, wo sie sich nach der Niederlage von 1870 befand. Am 2. August 1940 gibt der „Erlass des Führers bezüglich der provisorischen Verwaltung von Elsass – Lothringen" den deutschen Beamten die rechtliche Ermächtigung, ihre Assimilationspolitik in die Tat umzusetzen. Als dann am 3. September die französische Regierung sich endlich dazu entschließt, offiziell gegen diese Annektierungsmaßnahmen zu protestieren, ist es schon zu spät : das öffentliche Leben, die Verwaltung, die Wirtschaft, sind bereits germanisiert. Das Elsass bildet den vierzehnten „Gau" (die vierzehnte Provinz oder Region) des durch die nationalsozialistische Partei seit 1933 eingeführten Verwaltungsapparats. Robert Wagner, Statthalter des Landes Baden, wird zum „Leiter der Zivilverwaltung" im Elsass ernannt. Das Elsass ist nun an Baden angeschlossen und wird von Karlsruhe aus verwaltet. So erleiden im Juli 1940 Elsass und Mosel ihre zweite „Germanisierung" innerhalb von siebzig Jahren. Ein einmaliges Ereignis innerhalb des französischen Territoriums, das umso schmerzlicher empfunden wird, als, einmal mehr, nur einige Tage darum gekämpft wird, bevor man diese Trennung einfach geschehen lässt.

Auch im Sportsleben, besonders beim Fußball, dem volkstümlichsten Sport, sind die Würfel bereits gefallen, als die französische Regierung Anfangs September 1940 ihren diplomatischen Protest erhebt. Auch der Fußball erleidet denselben Germanisierungs- und Nazifizierungsprozess, wie alle anderen Bezirke des öffentlichen Lebens. Während sich erst vor kurzer Zeit der „Racing Club" von Straßburg in der französischen Meisterschaft sowie im Pokalwettbewerb ausgezeichnet hatte, während auch Mülhausen und Kolmar zu den vorrangigen Mannschaften des französischen Fußballs zählten, gehören sie von Juli 1940 an nicht mehr an die „Fédération Française de Football", sondern zum „Nationalsozialistischen Reichsbund für Leibesübungen" (NSRL). „Germanisiert" in seinen Strukturen, weil, wie vor 1918, dem DFB angeschlossen, wird der elsässische Fußball nun auch „nazifiziert", d.h. dazu gezwungen, die nationalsozialistische Doktrin in Sachen Sport zu befolgen, eine Maßnahme, die sich schwerwiegender erweisen wird, als jene verwaltungsmäßig dem DFB angeschlossen zu sein.

Es braucht nicht lange, um eine nationalsozialistische Presse zu gründen, dadurch dass man sich auf die beiden Tageszeitungen „Dernières Nouvelles d'Alsace" und „Le Journal de Mulhouse" stützen wird. Dann erscheint eine ganze Salve propagandistischer Artikel über die „Dekadenz" des Elsass infolge der französischen Politik und über den Anbruch einer „neuen Aera", das „Ende einer in den letzten Zügen liegenden Welt", einer Aera, in der von nun an „alles besser werden wird", und in welcher „sich das Elsass an dem von Großdeutschland geführten Freiheitskampf mit beteiligen soll."

Zu dieser Vielfalt von Verpflichtungen, die dem Elsass zugedacht sind, ist auch der Sport mit einbegriffen: „Der elsässische Sport hat neue Aufgaben zu erfüllen", „wir stehen was das elsässische Sportwesen angeht, an der Schwelle einer neuen Zeit", „die Sportler werden mithelfen." „Mithelfen" sollen sie, versteht sich, bei den neuen politischen oder militärischen Verpflichtungen, die ihnen auferlegt werden...

So lauten einige propagandistische Ausdrücke, wie man sie von Juli 1940 an in der elsässischen Presse lesen kann. Die Titelseite der ersten Nummer des „Mülhauser Tagesblatt" vom 17. August 1940 ist ein Loblied auf den „Führer, Gründer eines neuen Europas"; die zweite Seite gilt Robert Wagner, Leiter der Zivilverwaltung im Elsass sowie seinem engsten Mitarbeiter, „Generalreferent" Robert Ernst, dem zukünftigen Straßburger Bürgermeister. Die dritte Seite gilt der nationalsozialistischen Sportspolitik, wie sie durch den Staatssekretär von Tschammer, „dem Führer des deutschen Sports" verkörpert wird.

Nachdem er sich aller Trümpfe bedient hat, um dem elsässischen Stolz zu schmeicheln, indem er daran erinnert, dass „das Elsass eine Wiege des Sports ist", dass es sich auf sportlicher Ebene einen internationalen Ruf erworben hat und, dass es bei der Berliner Olympiade vertreten war, gibt der Verfasser dieses Artikels vom 17. August 1940, der die Richtlinien der Sportspolitik bekannt gibt, denen sich das Elsass in Zukunft zu unterziehen hat, die unwiderrufliche Botschaft zu Gehör, nämlich „von nun an gehört ihr zur großen Sportsgemeinschaft des deutschen Reiches." So wird die Annektierung „de facto" auch auf sportlichem Bereich zu einer Tatsache.

Bei der Bekanntgabe der nationalsozialistischen Auffassung in Sachen Sport hat jedes Wort seine Wichtigkeit. Was darin in den Augen ihrer Anhänger zählt, ist vor allem das Gemeinschaftliche, nicht das Individuelle: „die Mannschaft hat den Vorrang", was sich in der Parole ausdrückt: „Einer für alle, alle für einen." Das durch die NSRL angestrebte Ziel ist vor allem: „die frühzeitige Entdeckung der Fähigkeiten. Die Schule gibt den nützlichsten Sportdisziplinen den Vorrang. Von Kindheit auf sollen die Tugenden des Sports eingeschärft werden. Somit bilden sie die Grundlage einer gesunden Auffassung des Sports, die so weiterbestehen wird. Die Entwicklung jedes Kindes soll eine genau bestimmte Hilfestellung erfahren. Diejenigen, die über außerordentliche Fähigkeiten verfügen, werden einer besonderen Ausbildung unterzogen. Man muss aber wissen, dass die NSRL nicht nur hochfliegende Spitzenleistungen erzielen will. Sie betreibt auch keine Politik, die einer solchen Zielsetzung entsprechen würde. Mehr Lebensfreude, mehr Lebenskraft, das soll das angestrebte Ziel der Bewegung sein, und es bleiben."

Für den propagandistisch angehauchten Journalisten, der ein Nachläufer aus erster Stunde sein könnte, wird das Elsass aus diesem Beitritt zur NSRL, „die sich doch seit Jahren erprobt hat, unermesslichen Nutzen ziehen. Zahlreiche Länder haben schon ihren Landesport nach deutschem Beispiel neu aufgebaut. Selbst Frankreich will dem deutschen Muster folgen. Die Weiterentwicklung des elsässischen Sports wird sich beschleunigen. In seinen Strukturen wird er vereinfacht werden."

Auch das besiegte Frankreich muss sich so manche Elemente der Naziauffassung über den Sport gefallen lassen, angefangen mit dem bevorstehenden Ende des Berufsports. Letzteres wird Mitte Oktober von der Vichy Regierung angekündigt, als sie in die Kollaboration mit Deutschland eingewilligt hat.

1933 – 1940: die Auffassung des Nazisports aus französischer Sicht

Um zu begreifen, welche „Kriegsmaschine" den elsässischen Sport nun überwältigt, muss man sich über die Wichtigkeit Rechenschaft ablegen, die das Hitlerregime der NSRL zuerkannte. In „Mein Kampf" schrieb Hitler schon: „Es genügt, aus sechs Millionen Deutschen ebenso viel Athleten zu machen, damit Deutschland seine Armee erhält." Gleich bei der Machtergreifung durch die Nazis wird der Sport verstaatlicht. Schon im Mai 1933 beginnt ein ausgedehnter Führungswechsel. Dieser wird auch von Paris aus gesichtet. In einem Artikel über „das Hitlersystem und den Sport", unterstreicht Maurice Pfefferkorn die erzwungene Amtsniederlegung von Doktor Lewald, dem „nationale Lauheit" vorgeworfen wird, so „dass er das Vertrauen der Regierung eingebüßt hat." Dabei ist er „die höchstgestellteste sportliche Persönlichkeit in Deutschland, sozusagen der Präsident des Nationalen Komitees für Sport und Leichtathletik." Und es kommt zur Anmeldung dessen, was ja bereits fast der Wahrheit entspricht: „die Ernennung eines Generalkommissars für Sport, dessen Auftrag darin bestehen wird, die Verordnungen der Regierung durch die Clubs befolgen zu lassen." Es handelt sich dabei um Hans von Tschammer und Osten, Mitglied der Sturmabteilung (SA Mann).

Im Juli 1933 beginnt die Diskussion über eine Verschmelzung zwischen dem DFB (Deutscher Fußballbund) und der DSB (Bund des Leichtathletiksports). Zu gleicher Zeit erscheint der „Hitlerpokal", eine Art deutscher Ligapokal, „der in kürzester Frist für die Opfer der Arbeit" gegründet worden war. Berlin und Bayern werden als erste diesen Wettbewerb, auch „Führerpokal" genannt, austragen. Die Umgestaltung des deutschen Fußballs als solcher erfolgt im Rahmen der sechzehn Gaue (16 Verwaltungsregionen), die in Bezirke (ehemalige französische Départements) aufgeteilt sind, welche sich ihrerseits in Kreise (ehemalige arrondissements) aufteilen. „In Zukunft wird jede Region 10 Clubs in der Ehrendivision (Division d'Honneur) und 24 Clubs in derselben Liga aufstellen, mit einer Aufteilung in

jeweils zwei Gruppen. Die Aufstellung einer über das gesamte Reich sich erstreckenden Nationaldivision wurde aufgegeben. Die Klassifizierung der Clubs erfolgt durch den jeder Region entsprechenden „Führer", den „Gauleiter", als die für jede große Verwaltungsregion zuständige, höchste politische Instanz. Es kann kein Zweifel darüber bestehen: der deutsche Fußball ist bereits verstaatlicht.

Am 27. Juli 1934 kommt es zur Gründung der NSRL, in der Nachfolge des „Deutschen Reichsausschusses für Leibesübungen" (DRA), der schon im Mai 1933 aufgelöst worden war. Die NSRL bedeutet das Ende der bis dahin autonom funktionierenden fünfzehn Sportsvereinigungen, und ihren Zusammenschluss in eine einzige Föderation. Diese NSRL ist ebenso sehr eine politische und ideologische Bewegung, die sich der Leibesübung zu widmen hat, als eine Sportsvereinigung. Immerhin gibt es in dieser neuen Organisation noch einen Leiter für jede sportliche Disziplin. Der „Führer" für den Fußball heißt Felix Linnemann.

Im Jahr 1935 wird aus dem „Deutschen Fußballpokal" der „Tschammerpokal", nach dem Namen des Sportsministers. Die Verstaatlichung des Sports geht weiter mit der Verordnung vom 23. April 1936, die im Schoss des Innenministeriums eine „Reichsdienststelle für Sport" errichtet. Dessen verantwortlicher Leiter, von Tschammer, wird von da an als „Reichssportführer" betitelt. Er steht unter der Obrigkeit des Innenministers Frick. Am 1. September 1937 unterzeichnet Frick einen gezielten Rundbrief „an die Sportsdienststellen des Reiches." Darin wird verordnet, „die Leibesübung als Zielsetzung für den gesamten Sport in Deutschland zu erstreben, und das deutsche Volk so für den Militärdienst tauglich werden zu lassen. Dessen Zuständigkeit erstreckt sich auf den gesamten deutschen Sport, den Berufssport einbegriffen." Im März 1937 richtet von Tschammer einen Appell an die Jugendlichen, die einem Sport- oder Leichtathletikverein angehören, der „Hitlerjugend" beizutreten. Am 21. Dezember 1938 schließlich erhält die NSRL durch Führererlass die Patenschaft der NSDAP als erträumte Krönung. Der DFB, der juristisch nur noch als leere Schale weiter besteht, verschwindet ganz im Jahr 1940. Von nun an gibt es für die deutschen Fußballer keinen Grund mehr, irrezugehen: ihre zuständige Behörde ist klipp und klar die Nazipartei.

Ein dem nationalsozialistischen Regime zu Diensten stehender Sport

Es ist also ein hoher Vertreter der Nazipartei, der dem „befreiten Elsass" im November 1940 in der Person von Tschammer einen Besuch abstattet. Innerhalb von vier Monaten ist so der elsässische Sport ganz in den deutschen Bannkreis geraten. Tschammer hat natürlich keinerlei Neuigkeit bekannt zu geben. Ganz Frankreich hat die Politisierung des deutschen Sports verfolgen können. Nur ist die Empfindlichkeit diesbezüglich an den Ufern des Rheins natürlich größer als anderswo in Frankreich.

Kaum an der Macht bedient sich Hitler des Sports, um auf das „Auslandsdeutschtum", d.h. auf jene, die in seinen Augen als Deutsche im Ausland leben, hinzuweisen. Anlässlich der grandiosen Festlichkeiten der Gymnastik, die am 30. Juli 1933 in Stuttgart stattfinden, organisiert das Naziregime einen Maskeradenaufmarsch, bei welchem Delegationen aller Gegenden, die sich als germanisch ausgeben, oder als solche ausgegeben werden, vor dem Führer defilieren. Da gab es Turner aus Danzig, dem Saarland, aus Eupen- Malmedy, Memel, aus Polen, aus Österreich, und sogar Vertretungen der deutschen Kolonien in Brasilien, den Vereinigten Staaten und Argentinien. Dabei waren auch, was man wissen soll, „Straßburger" Turnsportler. Damit es nicht missverstanden wird, wir glauben keinen Augenblick, Straßburger Turnvereine hätten sich nach Stuttgart begeben, um dort dem Führer Adolf Hitler zu huldigen. Fest steht, dass die deutsche Propaganda, das „Reich" also, aufmarschierende junge Leute als Straßburger ausgegeben hat, um dadurch vor einer Million Zuschauer behaupten zu können, „das Elsass fühle sich vom deutschen Vaterland getrennt, und „fordere also mit tatkräftigem Nachdruck den ihm zustehenden germanischen Anteil", wie es der Journalist Jean Knittel in den DNS vom 1. August 1933 verlauten lässt. Ein öffentlicher Auftritt, der kaum verheimlicht, was dahinter steckt: die bei der Niederlage von 1918 verlorenen Provinzen wieder zu erobern.

So offenbart sich auch gleich 1933 die durch das Naziregime dem Sport zugedachte Zweckdienlichkeit. Das Stuttgarter Turnerfest ist der Anlass, den Sport der Leibesübung ins rechte Licht zu stellen: nämlich zu zeigen, dass er der Nation ebenso von Nutzen ist wie der Verstand und, wie „die armselige, von Hunger geplagte, deutsche Bevölkerung dazu fähig ist, hervorragende Athleten heran zu bilden." So lautet darüber das von Paris aus gegebene Urteil. Der Präsident der Republik, Albert Lebrun, äußert sich dazu im Jahr 1936: „Während außerhalb unserer Grenzen, besonders in letzter Zeit, Kinder, Jugendliche und junge Leute fast tagtäglich zu Freiluftspielen zusammen kommen, haben wir uns damit begnügt, diese als fakultative Übungen zu betrachten, sozusagen als künstlerischen Zeitvertreib, zweiten Ranges also, dem in meiner Jugendzeit sogar ein gewisser Misskredit anhaftete. [...] Wenn wir also daran halten, in dieser Zeit, die sich durch besondere Dynamik kennzeichnet, Frankreich den Platz zu bewahren, der ihm von seiner vergangenen humanistischen Zivilisation zukommt, so lasst uns doch die dazu erforderliche körperliche Anstrengung aufbringen. Durch obligatorisch erteilte Leibesübungen soll im ganzen Land eine Jugend herangebildet werden, mit soliden Muskeln, freimütigem Blick, die mutig voranschreitet, bewegt von einer Art fröhlicher Munterkeit, beherzt durch den Stolz ihres gesunden, gelenkigen, kraftvollen Aussehens."

Die durch Herrn Lebrun nur den Leibesübungen zuerkannten Vorteile werden in Deutschland von allen Sportarten getragen. Ein gar großer Unterschied zwischen den beiden Ländern! Anlässlich der Europäischen Rudermeisterschaft von 1935 sieht sich der „Miroir des Sports" vom 27. August 1935 veranlasst zu bemerken, Deutschland habe „den Sport auf nationale Ebene emporgehoben. Das ist uns seit einigen Jahren bekannt. Die Regierung weiß nun, welch wichtige Rolle der Sport nun im Leben der Menschen zu spielen hat. Sie weiß, wie sehr die Errichtung von mustergültigen Einrichtungen, bei denen alles räumlich einbezogen und nichts vergessen wird, dazu beiträgt, das Prestige in den Augen des Auslands zu steigern. Im Jahr 1935 hat Deutschland bereits die Verwirklichung des Rudersportbeckens der Olympischen Spiele von 1936 vollendet! Neben der Ziellinie wurde eine Tribüne errichtet, die so groß ist wie das Stadion von Colombes. Alles ist startbereit. Es gibt keinerlei Anlass zu irgendwelcher Kritik."

Im Jahr 1936 schlägt der deutsche Boxer Max Schmeling den Amerikaner Joë Louis. Dieser hatte alle Rivalen besiegt, bis auf den deutschen. „Er hatte ein tolles Talent, es war sensationell. Eine Menge Bewunderer hatten alles auf ihn gesetzt." Trotz aller Mahnungen von Seiten der Organisatoren, „bei der Austragung des Boxkampfs solle weder Rasse, noch Religion, noch Hautfarbe in Betracht gezogen werden, sondern nur der Bessere solle siegen", wird die Tragweite des Boxkampfes die Grenzen des sportlichen Wettbewerbs weitgehend übersteigen. „In zwölf Runden hat Joë Louis sechzig „Rechte" kassiert. Es war einer der traurigsten Tage im Dasein des Landes, wie der Todestag eines großen Präsidenten. Die Leute wollten es nicht glauben. Sie glaubten es einfach nicht." Max Schmellings Rückkehr nach Deutschland an Bord des „Hindenburg" wird zum Triumph. Er wird an Bord durch eine Rede „im Namen des deutschen Volkes" empfangen. „Das deutsche Volk hat in Amerika triumphiert!", schreien lautstark die Nazianhänger, die ihn nun für einen der ihren ansehen. Für sie ist diese Geburt eines neuen deutschen Helden ein Geschenk der Vorsehung.

Im Sommer 1936 finden sich die Athleten aller Welt in Berlin ein zur 11. Olympiade. Sie sind die Schauspieler einer Inszenierung, die weder durch sie, noch für sie geschrieben worden ist. Für die deutschen Landesführer rechtfertigt jede durch einen ihrer Landesgenossen eroberte Medaille die den Olympischen Spielen gewidmeten Investitionen und erbringt dem Regime eine internationale Respektabilität. Die deutschen Athleten stehen da, wie auch viele Kämpfer, auf dem Schlachtfeld der Propaganda. Für den Moment erzielt Deutschland den größten Vorteil aus dem Trugbild zwischen nationalsozialistischer Ideologie und olympischem Schauspiel. Der britische Schwimmsportler Robert Mitchell erinnert sich daran, wie schwierig es war, der faszinierenden Schlusszeremonie der Berliner Olympiade zu widerstehen: „Die Lichter wurden schwächer, die Flamme erlosch, es herrschte Stille und vollkommenes Dunkel. Ein wirklich beeindruckendes Gefühl. Dann begannen sie zu schreien: Sieg Heil, Sieg Heil, Sieg Heil! Es waren an die Hunderttausend die da schrieen: Sieg Heil, Sieg Heil! Und ich steckte buchstäblich die Hände in die Tasche, um mich nicht dazu verleiten zu lassen, dasselbe zu tun. Es ging völlig hypnotisch zu."

Auch der Fußball muss herhalten, um den nationalsozialistischen Interessen zu dienen. Was vor allen Dingen zählt, ist die Nationalmannschaft und deren internationaler Auftritt. Während alle übrigen Länder etwa fünf oder sechs internationale Treffen in der Saison verzeichnen, spielt Deutschland siebzehn im Jahr 1935 und elf im Jahr darauf, die olympischen Spiele nicht einberechnet. So sieht sich dies von französischer Seite aus an: „Seit dem Bestehen des nationalsozialistischen Regime wird offenbar, dass die Clubs nicht mehr autonom sind, dass die Wettbewerbe nicht mehr sich selbst bezwecken, sondern vielmehr dazu dienen, die internationalen Treffen vorzubereiten. Die Clubs bilden nur Reserven, um Spieler zu liefern, die sich der Staat aneignet, wann immer es ihm gefällt, sowohl auf sportlicher Ebene, dadurch dass er sie in einer Art Sportsseminar zusammenschart, als auch in sozialer Hinsicht, indem er aus ihnen Berufssoldaten, Gemeindeangestellte oder Staatsbeamte macht. So ist jenseits des Rheins eine neue Kategorie von Bürgern entstanden, die Fußballer/Funktionäre des deutschen Staates, die eigentlich logischer Weise vom Propagandaministerium des Reiches abhängen sollten. Es gibt einen grundlegenden Unterschied zwischen der staatsgebundenen, imperialistischen Auffassung des Fußballsports, wie sie in Deutschland herrscht, und der Tradition, die immer noch in allen anderen Ländern zur Geltung kommt. Die Nationalmannschaften begegnen sich nicht mehr unter den gleichen Vorbedingungen in der Auswahl und der Eintrainierung."

So z.B. ist Edmund Conen, Mittelstürmer der deutschen Nationalmannschaft zugleich „Stadtangestellter in Saarbrücken." „Seine Hauptbeschäftigung besteht darin, zu Beginn jeden Monats bei der Kasse der städtischen Dienste vorbeizukommen", spöttelt der „Miroir des Sports" vom 5. März 1935. Das französische Komitee der Olympiade reagiert gegen ein solches Verhalten, indem es sich weigert, französische Fußballer nach Berlin zu schicken: „Als Mr. Rimet, Herrn Diem, dem Generalsekretär des deutschen Komitees der Olympiade zu wissen gab, er weigere sich, elf echte französische Amateurspieler der deutschen Nationalmannschaft entgegen zu stellen, war Herr Diem damit einverstanden. Herr Diem weiß nämlich gar wohl, dass die deutschen Fußballer, obwohl offizielle Amateurspieler, über keine sehr bestimmte soziale Stellung verfügen, dass sie der Föderation stets zur Verfügung stehen, dass ihnen in besonders für sie reservierten Sonderanstalten Schulungen und Kurse gegeben werden."

Und schließlich hat sich der DFB im Frühjahr 1933 ganz in die Nazipolitik eingefügt, indem er allen seinen Clubs angeordnet hat, „jene Spieler auszuschließen, die nicht der arischen Rasse angehörten." „Football" vom 27. April 1933 zitiert diesen Beschluss wie folgt: „Das Komitee des DFB und das Nationale Sportskomitee erachten die Gegenwart von Personen jüdischer Rasse, sowie solcher, die sich durch ihr Benehmen als Marxisten zu erkennen gaben, als unerwünscht in den Regionalligen und den Clubs. Die Ligen und die Clubs werden ersucht, sofern es

noch nicht geschehen ist, die entsprechenden Maßnahmen zu ergreifen, um diesen Beschluss auszuführen." Und Heinrich Müller, elsässischer Korrespondent der Pariser Zeitung, kommentiert zum Schluss: „So vollzieht sich die Verstaatlichung des deutschen Sports, der sich so als Hitlersport entpuppt."

Juli 1940: das Elsass wird „Region 14 A" der NSRL

Die durch die nationalsozialistische Regierung unternommene Manipulierung der deutschen Sportler ist also diesseits des Rheins schon seit langem bekannt. Was aber nun 1940 hinzukommt, das ist der Umstand, dass der deutsche Sport nun nicht mehr nur Staatsdienst sondern Kriegsdienst zu leisten hat, und zwar gar bald für den „totalen Krieg."

Der Sommer 1940 steht unter dem zweifachen Zeichen des deutschen Siegeszugs und der verheerenden französischen Niederlage. Der Umzug der französischen Regierung nach Vichy, die Errichtung von „zones interdites" im Osten und Norden Frankreichs, das Paradieren der „S.A." in Straßburg, das ununterbrochene Aufmarschieren der höchst gestellten Nazivertreter im Elsass, das Zusammentreffen zwischen Hitler und Pétain, Hitler und Laval, die Heimkehr des „100 000. Straßburgers" oder des „300 000. Elsässers", sind ebenso viele Ereignisse, deren sich die Presse bedient, um zu bezeugen, dass die Macht nun das Lager gewechselt hat. Es sind ebenso viel schmerzliche Gefühle für die große Mehrheit der elsässischen Bevölkerung. In diesem lautstarken Triumphalismus sind die Sportler nicht abseits gestellt: während Österreich, die Sudeten und Polen bereits dem deutschen Sport angegliedert sind, wird man es nicht verfehlen am 1. Januar 1940 festzustellen, dass „Norwegen, Dänemark und Holland wiederum ihre sportlichen Wettbewerbe austragen werden, und dass auch in Belgien das Sportsleben dabei ist, wiederzuerstehen." Man lässt verlauten, dass Elsass/Lothringen demnächst auch drankommen wird.

Den elsässischen Sportlern zur Kenntnis: die nationalsozialistische Sportsauffassung

Bevor noch der Wettbewerb in den verschiedenen Disziplinen wieder beginnt, ergehen an die elsässischen Sportler Botschaften, die ihnen die Naziauffassung, was den Sport angeht, genauer erklären sollen. Sie kommen von einer, der Zensur bereits weitgehend unterstellten Presse. Im Elsass verbleiben nämlich kaum zehn Tageszeitungen von den hundert, die es vor dem Krieg gab, während in Deutschland der allbekannte „Kicker", der von Walter Bensemann gegründet worden war, „das offizielle Organ des Fußballabteilung in der NSRL" geworden ist. Solche Botschaften sind von Seiten der elsässischen Fußballer, ob nun Berufssportler oder nicht, die bislang eine andere Redensart gewohnt waren, nur schwer anzuhören.

„Die öffentliche Gesundheit, so heißt es, ist die grundlegende Sendung des deutschen Sports." Woraus erfolgt, dass „das Ziel, gesunde Menschen hervor zu bringen, durch welchen Sport auch immer, erreicht wird." Immerhin muss es freiwillig geschehen. Nur elitäre Zielsetzung soll nicht gelten; was vor allem zählt, ist, dass „aus einem jeden Sportler eine Persönlichkeit mehr wird" im Sportswesen des deutschen Reiches. Um dieses Ziel zu erreichen, wurde 1933 das Bestehen einer jeweiligen Föderation für jede Sportsart aufgehoben, als einer Organisation, „die es nicht fertig brachte, der Jugend nützlich zu sein, die hingegen zwischen den verschiedenen Föderationen und Vereinigungen nur interne Zwiste zu entfachen wusste, wovon sich manche sogar durch politische oder konfessionelle Tendenzen leiten ließen." So „hatte das Verschwinden von an die dreißig politische[n] Parteien, die Liquidierung der Föderationen mit politischem Einschlag zur Folge." Schluss also mit dem „Sport Ouvrier" (Arbeitersport), „einer Organisation, die sich nur an die Arbeiterwelt wandte." Schluss auch mit dem katholischen und protestantischen Sport. „Heute sind Katholiken und Arbeiter in ein und demselben Boot, der Offizier in derselben Equipe wie der Protestant, der Lehrer steht im Schwimmbecken auf derselben Startlinie oder in derselben Fußballmannschaft wie der Schlosser." Eine Politik, die sich seit den bei den Olympischen Spielen 1936 von Berlin errungenen Goldmedaillen als erfolgreich erweist: „Heute ist es für jedermann in Deutschland zur Selbstverständlichkeit geworden, dass die deutschen Athleten, die deutschen Fußballer, die deutschen Gymnasiasten, die deutschen Schwimmsportler, die deutschen Ringer, auf weltweiter Ebene den ersten Rang einnehmen." Die Leibesertüchtigung steht von nun an „im Dienst der Nation", und die NSRL, die „als Vorhut des deutschen Volkes im sportlichen Bereich gilt, vereint nunmehr Millionen von Turn- und Sportvereinen."

Tschammer ist nicht nur verantwortlich für den Sport, sondern auch noch für die kulturelle Bewegung „Kraft durch Freude." Außerdem ist er ein Gefolgsmann von Axmann, dem „Jugendführer des deutschen Reiches", in den Beziehungen der „Hitlerjugend" zum Sport. Die Mitglieder der Hitlerjugend sind verpflichtet, im Schoss der Abteilungen für Jugend ihren Sport zu betreiben, die der NSRL, als ihrem vormundschaftlichen Organ unterstehen. Für diese „neuartige Sportsgeneration" sind nationale Wettbewerbe vorgesehen. Im Fußballsport schlägt die HJ/ Mannschaft aus der Ruhr 1940 in Breslau vor 40 000 Zuschauern - unter ihnen auch Tschammer und Axmann - diejenige aus Schlesien mit 4:0.

Der Nazisport entspricht den Werten von „Ordnung, Disziplin, und Kameradschaft." Auch im Elsass gleichermaßen angewandt, „werden sie den elsässischen Sport einem neuen Zeitalter entgegen führen." Es gilt, in allen Sportdisziplinen „mit der Vergangenheit aufzuräumen." Von nun an „werden auch die Sportler den deutschen Gruß machen. Der Hitlergruß ist die öffentliche Bezeugung dafür, sich auf einem Sportsgelände würdevoll und mustergültig zu benehmen."

Während der ganzen Dauer des Krieges wird sich der deutsche Sport an den Sammlungen des „WHW" („Winterhilfswerk") beteiligen. Es sind dazu aufgerufen: „die Vereine des NSRL, die ganze deutsche Jugend, die Sportsvereine der Armee, der Polizei, der Post und der Eisenbahn, und überhaupt jeder Sportler, wo immer er sich in Großdeutschland befindet."

Schließlich soll niemand Sonderprivilegien in der nationalen Pflichterfüllung genießen dürfen. Der Wehrdienst beinhaltet nämlich für das ganze Land die besten Altersstufen." In diesem Sinn wird dem Elitesportler, „und sollte er Weltklasse sein", keinerlei Bevorzugung zuerkannt. „Er wird, wie alle anderen, seine Wehrpflicht zu erfüllen haben." Eben, weil er ein Elitesportler ist, soll er in vorderster Front stehen. „Der Sportler ist für die Front ein Rückhalt. Der Sport an sich bestärkt die physischen und moralischen Kräfte der Nation." Nach nationalsozialistischer Anschauung wird der „neue Mensch", der sich im Krieg offenbart, ebenfalls durch den Sport verwirklicht.

Diese Auffassung des Sports lässt natürlich für Geld und Berufsport keinen Platz übrig. „Da der Sport als ein Ideal gelten soll, ist der Professionalismus folgerichtig als asozial zu bewerten", erklärt hierzu Felix Linnemann, Leiter des Reichsfußballamts. In dieser Weltanschauung, die sich auf den Sport bezieht, gibt es drei Gründe (aus sportlicher, ethischer und sozialer Sicht), die „den Berufsfußball zum Problem werden lassen." Auf sportlicher Ebene ist der Berufssportler technisch und physisch überlegen. Dies kommt aus der Vorzüglichkeit seines Trainierens. Es geht aber nicht weiter, so dass „der Amateursportler ihm gegenüber auf taktischem Plan einen stärkeren Siegeswillen an den Tag legt und auch eines größeren Einsatzes fähig ist. Der Berufssportler ist darauf bedacht, seinen Körper so wenig wie möglich in Gefahr zu bringen, weil er für ihn doch als Einkommen gilt. Der Amateur hingegen, der einen Beruf ausübt, kann seinen Körper rückhaltlos einsetzen, ohne dabei seine eigene materielle Existenz oder die seiner Familie zu gefährden. So ist also die Einsatzbereitschaft des Berufssportlers nicht die gleiche wie die des Amateurs." Auf moralischer Ebene „ist der Sport kein Selbstzweck." „Obwohl er schon seit der Antike für den Einzelnen als wohltuend gilt, so betrachtet man ihn noch immer als gemeinnützlich für die Gemeinschaft, das Volk, das Vaterland." Dem Einzelmenschen soll der Sport Freude bereiten. Da geht es um einen wichtigen Standpunkt im sozialen Programm der NSDAP. Nun aber kann nur der Amateursport als Zeitvertreib diesem Zweck entsprechen, während der Berufssport einer Beschäftigung gleichkommt. Der Amateursport fördert die Leibesertüchtigung, der Berufssport ist die materielle Ausbeutung einer solchen Auffassung. Man braucht nur zu beobachten, wie sich das Funktionieren der beruflichen Clubs um ihre leitenden Leute und ihre mehr oder minder gut bezahlten Spieler dreht, die sich weder um den Nachwuchs noch um die Heranbildung der Jugend kümmern." Auf sozialer Ebene nährt sich die Nazitheorie an der ungewissen Zukunft, die dem Berufssportler bevorsteht, wenn er am Ende seiner Karriere angelangt ist, oder nur einfach im Fall einer schweren Verletzung. Das ist der dritte Grund, weswegen der Berufsfußball als „asozial" gilt. Der Nazisport versteht sich also als ein „idealistisches Unternehmen." Da sich „der Materialismus nun einmal nicht selber bekämpfen wird", muss es eine Bewegung geben, „um alle Kräfte zu vereinen, die dem Idealismus entsprechen. Das deutsche Volk verpflichtet sich dazu, sich darin zu versammeln."

Wenn die Tatsachen die Ideen rechtfertigen, erhalten natürlich letztere ein umso größeres Gewicht. So hat es Tschammer leicht, wenn er sich im März 1941 in Prag mit den folgenden Worten an die Sudetensportler wendet: „Nach dem Feldzug gegen Polen, der achtzehn Tage gedauert hat, folgte eine Zeit des Abwartens. Eine Zeitspanne, die dazu gedient hat, die Bande zwischen NSRL und Armee enger zu knüpfen. Dann begann am 10. Mai unser siegreicher Feldzug an der Westfront. Einmal mehr haben da unsere Leute der NSRL, und unter ihnen ebenso viel tapfere Soldaten, bewiesen, dass ihre Siege in den Stadien und in den Turnsälen sich nicht darauf beschränkten, sondern dass sie dem Vaterland galten. Das schönste Beispiel hierzu ist der Olympiasieger Alfred Schwarzmann. Er war als Fallschirmoffizier an schweren und entscheidenden Kämpfen beteiligt, und erhielt daher vom Führer selbst die höchsten Auszeichnungen." Engste Beziehungen zur Wehrmacht aber auch zur NSDAP: „Das Volk wird sich immer besser bewusst darüber, wie sehr die Leibesertüchtigung zur Ausbildung gehört. Da nun aber die Heranbildung des Menschen der NSDAP als erste Zielsetzung gilt, wird sich letztere in Zukunft intensiv mit der Leibesertüchtigung beschäftigen." Unter diesen Umständen „werden die dem deutschen Volk gesetzten Ziele gemeinsam in Angriff genommen werden, NSRL, Wehrmacht und NSDAP." Die Elite der Partei, die SA, „verkörpert die Schule der Disziplin und garantiert eine hochqualifizierte militärische Ausbildung. Sie sorgt dafür, dass die Ausbildung der deutschen Jugend ebenso sehr eine politische wie eine militärische ist."

Die Anwendung der nationalsozialistischen Politik auf das Elsass

Das Elsass ist, auch was den Ablauf des sportlichen Lebens angeht, an Baden angeschlossen. Da das Land Baden, die 14. Region in der Aufteilung der deutschen geografischen Sportkarte bildet, lässt sich diese Lage der Abhängigkeit an der Bezeichnung als „Region 14 A" erkennen. Eine größere Vormundschaft als jene den früheren polnischen, österreichischen und sudetendeutschen zugestandene. Auch das Moseldepartement, das der Region 13 „Südwest" eingegliedert wird, erfährt das gleiche Los wie das Elsass. Herbert Kraft, badischer Sportsführer, ist somit in seiner Funktion auch für das Elsass zuständig.

Im Elsass wird die NSRL offiziell durch Wagner eingeführt, und zwar „Tag um Tag ein Jahr nach der Kriegserklärung Frankreichs an Deutschland." Schon zuvor waren alle Sport- und Turnvereine, die der AGR oder der FGSPF angehörten, „mit unverzüglicher Wirkung" aufgelöst worden. Vom 16. Juni 1940 an „stehen alle den Sportsvereinen und sportlichen Vereinigungen eigenen Guthaben und Mobilien unter Beschlagnahme", solange sie sich nicht bei der NSRL haben immatrikulieren lassen. Dazu ist ihnen eine Bedenkzeit bis zum 15. Dezember 1940 gewährt. Der Beitritt geschieht dadurch, dass der Vereinspräsident folgendes Formular unterzeichnet, durch welches die Zugehörigkeit zum „Deutschtum" und zum „Führer" anerkannt wird: „Durch den Kampf, den er geliefert hat, hat der Führer die Schande ausgelöscht, die durch das schmachvolle Diktat von Versailles hervorgerufen worden war, und hat das deutsche Elsass für das Reich und für Großdeutschland zurückerobert. Ich billige diese Rückkehr ins Reich, und ich werde ohne Vorbehalt und mit Genugtuung die Aufgaben und Pflichten erfüllen, die mir als Leiter in sportlichem Bereich anvertraut werden. Ich bin fest entschlossen, mich aktiv und beständig einzusetzen für den Führer und für das nationalsozialistische großdeutsche Reich."

Am 3. September stehen die Formulare der neuen NSRL-Satzungen zur Verfügung, die von nun an für „die elsässischen Vereine für Gymnastik, Fußball, Leichtathletik, Handball, Basketball, Schwimmsport, Gewichtheben, Boxkampf, Fechten, Hockey, Tennis, Rudersport, Rollschuh- oder Schlittschuhlaufen, Skisport, Radsport, Bowling, Schießsport, Ausflugsport, Bergsteigen, Tischtennis, Segelsport und Billardspielen" gültig sind. Sie lassen keinen Zweifel darüber bestehen, dass die Partei über den Sport die Oberhand behält. Der Zweck eines Vereins ist die Leibesertüchtigung, aber auch „die Heranbildung der Persönlichkeit im Geiste des Nationalsozialismus", durch eine vernünftige Sportspraxis. Der Verein ist „jeder Person, die nicht die deutsche Nationalität oder die deutsche Rasse besitzt sowie den Innerfranzosen untersagt." Der Vereinspräsident muss sich in seinem Amt zugleich durch den lokalen Verantwortlichen der NSRL und der NSDAP bestätigen lassen." So z.B. der Fall des FC Drusenheim, einer unter vielen. Seine Satzungen werden durch die NSRL überprüft und beglaubigt und die Eintragung des Vereins in das Register der Vereinigungen wird amtlich erst genehmigt, nachdem seine offizielle Benennung germanisiert worden ist. „Football Club" wird also durch „Fußball Verein" ersetzt, da seit Juli 1940 alle sowohl französischen als auch englischen Bezeichnungen verboten sind. Der „Fußball Verein" von Drusenheim wird also ersucht, „von nun an nur noch diese neue Benennung zu benutzen, sowohl in seiner Korrespondenz als in seinem alltäglichen Gebrauch." Am 19. September 1940 präzisiert der „Kicker", dass „die Gründung von Sport- und Turnvereinen außerhalb der NSRL von nun an untersagt ist."

Dem professionellen Sport widerfährt schon im Juli 1940 die erste Missbilligung. „Die ehemaligen Berufssportler können nun ihre Fähigkeiten in den Reihen der Amateursportler unter Beachtung der im deutschen Sport geltenden Grundregeln unter Beweis stellen", heißt es bei Gelegenheit des Fußballtreffens Mülhausen/Freiburg vom 17. Juli. „Die große Umwandlung des Sportlebens im Elsass wird damit beginnen, dem Berufssport ein Ende zu bereiten", so liest man in den SNN vom 17. August. „Die Berufssportler werden wieder Amateursportler", ist der Titel eines ausgiebigen Artikels der SNN vom 19. Oktober. Zu dieser Zeit hat sich die französische Regierung bereits den deutschen Forderungen in dieser Beziehung gefügt. Borotra, Generalkommissar für das Sportwesen bei der Regierung von Vichy, hat bereits wissen lassen, „er bekämpfe mit allen Mitteln den professionellen Sport, der in Frankreich in ungesundem Masse überhand genommen habe, und der sich in einer Lage falscher Prosperität befinde", so heißt es in der Verlautbarung der NSRL nach den SNN vom 17. Oktober. „Dem Fußball, dem Boxen und dem Radsport wird jedoch eine dreijährige Frist gewährt, um sich mit der neuen Gesetzgebung in Einklang zu bringen", wird präzisiert. Es besteht also eine gleichzeitige Übereinkunft zwischen Straßburg und Vichy; ein Beweis, dass sich Tschammer auch in den französischen Sport einmischt. Eine Sachlage, die sich noch mehr als einmal wiederholen und, je mehr die Zeit vergeht, an Bedeutung zunehmen wird.

Der Artikel der SNN vom 19. Juli weist mit Nachdruck auf „die weiterhin zu verfolgende Sanierung des Sports im Elsass. Nach der Ausschaltung der professionellen und der politischen Vereine hat ein neuer Beschluss des Sportsleiters beim Gauleiter im Elsass eine Reintegration der ehemaligen Berufssportler in das Lager der Amateursportler unternommen. Die Berufssportler werden dem Sportsleiter schriftlich mitzuteilen haben, welchem Verein sie sich anschließen wollen." So vollzieht sich derselbe Prozess wie derjenige, der sich in Österreich abgespielt hatte, wo die Berufssportler nach dem Anschluss durch den Reichssportleiter gebeten wurden, „ einen Gesuch zwecks Anstellung an die Dienststelle der Stadt Wien zu stellen. Sobald man ihnen eine zivile Anstellung gefunden haben wird, werden sie ihren bisherigen Vertrag zu kündigen haben, um automatisch Amateurspieler zu werden."

Der Schreiber des Artikels der SNN vom 19. Oktober gibt Aufschluss über die berufliche Wiedereingliederung der Berufssportler des „ehemaligen Racing", seitdem eine gewisse Anzahl unter ihnen („die Ausländer und Franzosen"), das Elsass verlassen haben. „Fritz Keller hat eine Beamtenlaufbahn gewählt, Humbert ist Postangestellter, Hoffmann ist zur Feuerwehr gegangen, Heißerer hat in Straßburg ein Tabakgeschäft erworben, Lohr ist Handelsvertreter, R. Meyer ist Schriftsetzer, Schaaf ist Drogist, Gebhardt ist Retuscheur, Wächter hat seine Stelle bei der Krankenkasse wieder aufgenommen, Ober, der Berufssoldat war, hat noch keine definitive Wahl getroffen."

Zu diesem Zeitpunkt hat Krafts Appell von gewissen Leuten bereits Antwort bekommen. Sehr im Rampenlicht stehende Stellen gehen an Othon Jenner und Charles Hirlimann, den ehemaligen Chefredakteur des „Sport alsacien" und Generalsekretär der Elsässischen Liga für Leichtathletik, der zum „Bereichsfachwart Leichtathletik" aufsteigt, einer Disziplin, der auch der Basket- und der Handballsport angeschlossen werden. Hinzu kommt für ihn das Amt des „Bereichspressenwarts", einer höchst politischen Funktion, in welcher er sich bald als überaus eifriger Kollaborateur des Naziregimes im elsässischen Sportsbereich entpuppen wird. Hirlimann, ehemaliges Mitglied der französischen Nationalmannschaft in Leichtathletik, nimmt den Posten als Kassenführer der NSRL an. Im Fußballsportbereich wird Charles Brennion, ehemaliger „Präsident der unterelsässischen Fußballkommission", „Bereichsfachwart Fußball", Paul Scheuer wird „Bereichsschiedsrichter Obmann", d.h. Leiter der Schiedsrichter und unter den drei „Sportkreisführern" in den drei größten Kreisen: Straßburg, Mülhausen und Kolmar, figurieren zwei Fußballverantwortliche, Jean Wallbott in Mülhausen und Charles Schitz, Gründungsmitglied der LAFA im Jahr 1919 zu Straßburg, dem Léon Brunstein aus Schiltigheim nachfolgen wird.

Der „Generalstab" um Kraft, eine Organisation, die „senkrecht" mit einem für jede Disziplin jeweils zuständigem „Fachwart" versehen ist, die sich aber auch „waagerecht" in Gestalt eines für alle Sportdisziplinen im Kreis verantwortlichen „Kreisführers" ausdehnt; dieser Stab wird in den SNN vom 21. September, im Mülhauser Tagblatt" vom 23. September und im „Kicker" vom 1. Oktober 1940 veröffentlicht. Dieser Stab um Herbert Kraft, dem „Sportbereichsführer des Sportbereichs Elsass" im NSRL, zusammen mit seinem engsten Mitarbeiter Karl Haas, einem in Kehl ansässigen Deutschen, präsentiert sich wie folgt:

Bereichskassenwart: Charles Hirlimann - Straßburg
Bereichspressewart: Othon Jenner - Straßburg
Bereichsrundfunkwart: Léon Schaller - Straßburg
Bereichsfrauenwartin: Herta Jehl - Straßburg

Nach Sportdisziplinen:

Fußball: Charles Brennion – wohnhaft in Straßburg
Leichtathletik: Othon Jenner - Straßburg
Handball: Raymond Schnoebelen - Straßburg
Basketball: Edouard Bapst - Straßburg
Schwimmen: Albert Schleicher - Straßburg
Gewichtheben: Robert Müller - Riedisheim
Fechten: Paul Zundel - Mülhausen
Tennis: Charles Dürrenberger - Straßburg
Rudersport: Joseph Regisser - Straßburg
Skifahren: Edgar Zwilling - Straßburg
Radsport: Charles Spack -Straßburg
Bowling: Fr. Matter - Straßburg

Nach geographischer Aufteilung:

Weißenburg: Georges Angst
Hagenau: Hugues Schulz
Zabern: Marcel Laugel
Straßburg (Stadt und Land): Charles Schütz (Kronenburg)
Molsheim: Ferdinand Müller
Erstein: Eugène Gutapfel - Benfeld
Schlettstadt: Charles Paille
Kolmar: Charles Moll
Gebweiler: Charles Baumann
Thann: Henri Lang
Mülhausen: Jean Walbott

Sie erhalten den Auftrag, „im Elsass einen Sportsgeist walten zu lassen". Sie unterzeichnen eine Erklärung, in der sie ihren freiwilligen Einsatz bekunden, sich „in den Dienst des Staatsportes zu stellen." Sie werden alle zusammen mit noch einigen anderen (45 Personen) zu einem Seminar beordert, das vom 21. bis zum 27. Oktober 1940 in Berlin

stattfindet. Dort wird ihnen alles ganz groß aufgezogen : Besichtigung des Olympischen Sportskomplexes, Empfang und Abschied durch Tschammer in höchst eigener Person, Besichtigung von Potsdam, usw. „Man hätte es nur schwerlich besser tun können", berichtet darüber Jenner. Die dabei erteilte „Ausbildung" bezieht sich keineswegs auf technisches Gebiet. „In erster Linie brachte man uns zur Kenntnis, was der Nationalsozialismus eigentlich ist, sowohl im Alltag jedes Einzelnen wie im Dienst eines Sportführers", weiß Jenner zu berichten. Und er fügt hinzu, indem er einige Bildungsleiter zitiert :„Ein nationalsozialistischer Sportführer soll sich voll und ganz für das Entstehen des neuen Menschenschlages deutscher Art einsetzen", oder „Für den Augenblick ist noch ungewiss, ob jeder unter euch dazu fähig sein wird, diese nicht leichte Aufgabe zu erfüllen. Wenn nicht, wird er den Platz für einen Besseren räumen müssen. Jeder von euch soll wissen, dass ihm unermesslich mehr Pflichten als Rechte zuerkannt werden, und dass er sich als Führer nur behaupten kann, wenn er sich immer wieder in Frage stellt." Mit solchen Worten wird ihnen allen unmissverständlich gesagt, dass ihnen nichts ein für alle Mal zuerkannt wird. Solche Worte hätten auch einige nicht allzu Überzeugte dazu bewegen können, noch rechtzeitig kehrt zu machen, besonders da die Kreise von Ribeauvillé und Altkirch und die Disziplinen Turnen, Boxen, Hockey, Kanusport und Schlittschuhlaufen überhaupt noch keine Anwärter gefunden hatten.

Nachdem in Berlin die Gemüter dazu vorbereitet worden waren, wird Tschammer nicht locker lassen, indem er gleich im Anschluss an das Berliner Seminar „dem befreiten Elsass" einen viertägigen Besuch abstattet. In seiner Begleitung findet man auf merkwürdige Weise die „Oberführer" Lose, SS Führer im Elsass, und natürlich Kraft, Haas, Jenner und Hirlimann. Der Besuch bezweckt, „die elsässischen Sportler noch enger der großen Familie der NSRL anzugliedern." Bei einem Treffen zwischen elsässischen und badischen Sportführern bespricht man die notwendige Koordinierung zwischen den betreffenden Instanzen diesseits und jenseits des Rheins, bis hin zu gemeinsamen Meisterschaften für gewisse Sportdisziplinen. Es werden Luftschlösser gebaut und man redet von großartigen Stadien in Straßburg und Mülhausen, „wenn einmal die elsässische Leibesertüchtigung dem Modell der NSRL angepasst sein wird und der Sport im Elsass, bis in zwei oder drei Jahren, die vollständige Bestandsaufnahme seiner Kräfte und seiner Schwächen unternommen haben wird." Am Dienstag, den 12. November verlässt Tschammer Straßburg und begibt sich nach Paris, „wo ihn ein wichtiger Auftrag erwartet", nicht aber ohne vorher dem Fußballtreffen Straßburg/Mannheim beigewohnt zu haben. Es war ein für eine derartige Zurschaustellung vom Straßburger Publikum nur schwach besuchtes Treffen (kaum 7 500 Zuschauer auf dem Tivoli), das den Deutschen zu verstehen geben wird, dass die Eroberungsschlacht des Sports im Elsass bei weitem noch nicht gewonnen ist.

So werden also die dazu angewandten Mittel verstärkt; erst einmal durch „Kinoabende" und Filmvorführungen, die von der NSRL in Berlin ausgearbeitet worden sind. „Das Filmarchiv der NSRL verfügt über 150 Filme. Sie werden gratis zur Verfügung gestellt. Es handelt sich nicht nur um ein Mittel sich zu zerstreuen, sondern um eine gute Gelegenheit, im kommenden Winter die Sportvereine und Vereinigungen NSRL heranzubilden." Hinzu kommt die Einrichtung einer elsässischen Zweigstelle der NSRL, in der Schillerstraße Nr. 8 in Straßburg. Deren Inbetriebnahme steht unter der Verantwortung des Gemeinderatsmitglieds Rouenhoff. Ein folgerichtiger Beschluss, da ja die neue Organisation „Städtische Dienststelle für Leibesertüchtigung" heißen soll und als solche in die öffentlichen Dienststellen der Stadt Straßburg eingegliedert werden wird. Eine doppelte Vorbeugungsmaßnahme also, wenn man weiß, dass Rouenhoff zuvor eine ähnliche Funktion in Düsseldorf inne gehabt hatte. Das Straßburger politisch/sportliche Hauptquartier wird in unmittelbarer Nähe der Schillerstraße Nr. 8 durch die Gründung der „Sportgemeinschaft SS Straßburg", die sich Mitte Oktober in der Robertsauer Allee Nr. 63 niederlässt, ergänzt. Wenn die SNRL ein für das gesamte Elsass zuständiges politisches Organ darstellt, so hat die „Sportgemeinschaft SS" hingegen, als allumfassende, für ganz Straßburg zuständige Sportvereinigung, die Aufgabe, in allen Sportdisziplinen im Elsass den Spitzenreiter zu spielen. An seiner Spitze steht ein gewisser Bauer, der zum „Führer der Sportgemeinschaft SS Straßburg" befördert worden ist, nachdem er zuvor bereits in der SS den Rang eines „Untersturmführers" besaß. Um sich den Fußball anzueignen, bemächtigt sich die SS des Straßburger „Red Star", der seit Juli 1940 die Benennung von 1918, „FC Frankonia Straßburg 1900" zurückerhält.

Schließlich kommt es zur letzten Etappe, um das gesamte elsässische Sportswesen zu verriegeln, und zwar durch eine obligatorisch gewordene Bindung der NSRL an die NSDAP, selbst wenn erstere nicht, „wie z.B. die SS, die SA oder die HJ", der zweiten voll und ganz angehört, sondern nur in ihrer „Patenschaft" steht. Immerhin wird es von Frühjahr 1941 an in den elsässischen Fußballvereinen keine „Juniors" oder Jugendsektionen mehr geben, sondern nur noch „Hitlerjugend" - Gruppen. „Es muss uns klar sein", so äußert sich ein immer lautstärker werdender Jenner in seinem Gerede, „Nehmen wir den Fall eines x- beliebigen Sportvereins. Wenn in Zukunft seine Jungmannschaft gegen jene des Nachbarortes spielt, wird es nicht mehr die Jungmannschaft sein, die spielt, sondern die Hitlerjugend des Vereins von X...heim. Wir haben uns mit dieser Tatsache vertraut zu machen, -es muss für uns klipp und klar sein-, es gibt keine „Juniors", keine „Jugendlichen" mehr, sondern nur noch die „Hitlerjugend." Daraus erfolgt die Vereinbarung zwischen Kraft und Lörcher, den Verantwortlichen der NSRL und der HJ im Elsass, derzufolge „die Hitlerjugend ihre Mitglieder für die Meisterschaften an die Clubs und Sportvereine richten wird, welche dann natürlich in ihre Jugendsektionen nur Mitglieder der HJ aufnehmen werden." Kurzum, wenn man als Jugendlicher zwischen 14 und 18 Jahren Sport treiben will, muss man der „Hitlerjugend" angehören.

Dem Fußball von „Großdeutschland" operationell zugehörig

Ein Wirbelsturm ist also im Sommer 1940 über den Fußball im Elsass hinweg gefegt. Die Clubs mit französisch klingender Bezeichnung haben ihren Namen gegen eine verdeutschte Benennung ausgetauscht, die ausländischen Spieler sowie die „Innerfranzosen", denen die NSRL Sportszugehörigkeit untersagt hat, haben das Elsass verlassen, der Berufssport ist verschwunden, die elsässische Elite spielt in einer Art „Ehrendivision", deren Niveau tiefer steht als dasjenige der Saison 1939/1940, was nicht zu verwundern ist, da eine große Anzahl von jungen Leuten in die französische Armee einberufen worden ist und von den Deutschen noch in Gefangenschaft gehalten wird. Ein zugleich sportlicher, politischer und kultureller Schock also.

Der elsässische Fußball gehört nunmehr dem Fußballsport von „Großdeutschland" an, einem unermesslichen Gebiet, das von Polen bis nach Elsass/Lothringen reicht, mit Einbeziehung eines Teiles der Tschechoslowakei und von ganz Österreich. Übrigens erweist sich der Fußball der eroberten Länder als ein hochqualifizierter Lieferant für den deutschen Fußball, mit dem „Rapid von Wien", der Siegesmannschaft beim „Tschammer Pokal" von 1939, und einer guten Anzahl von internationalen Spielern aus Österreich und Polen, die dann der deutschen Nationalmannschaft angehörten, wobei der beste dieser „deutschen" Spieler zweifelsohne kein anderer ist, als Ernst Willimowski, der bei der Weltmeisterschaft 1938 in Straßburg für Polen gegen Brasilien vier Tore geschossen hatte. Von nun an aber existieren Polen, die Tschechoslowakei, sowie Österreich nicht mehr als unabhängige Staaten, deren Staatsangehörige sind nun einfach „Deutsche." Eine Situation, die ebenfalls für die Elsässer und Deutschlothringer zutrifft.

Die Organisation des elsässischen Fußballs innerhalb der NSRL

Die Wiederaufnahme des Fußballs in Kolmar, Mülhausen und Straßburg vollzieht sich jedes Mal durch ein „Match des Wiedersehens." Am 21. Juli 1940 spielt eine Mülhauser Auswahl gegen eine solche von Freiburg, am 4. August begegnet sie Kolmar Karlsruhe und am 18. August empfängt Straßburg Pforzheim. Mitte August sind also die Kontakte mit dem deutschen Fußball in den drei größten elsässischen Städten schon wieder aufgenommen. Es folgt darauf am Sonntag, dem 22. September, im Rahmen des „WHW" das Treffen einer doppelten Straßburger Auswahl in Kehl und Mannheim, das Spiel des SC Schiltigheim mit Offenburg und das des „Sport Vereins Straßburg 1890" in Lahr. Denn nun bezeichnet sich ja der „ASS Club" als „Straßburger Sport Verein" und der „Racing Club" als „Rasensportclub Straßburg"; und so wie der ASS, hat auch der „Red Star" seine Benennung von vor 1914, also „FC Frankonia", wieder annehmen müssen.

Da die Ausländer und die „Innerfranzosen" unerwünscht sind, bestehen die Mannschaften ausschließlich aus Elsässern, eventuell auch aus dem einen oder dem andern aus „Großdeutschland" stammenden Landsmann, wie die ehemaligen Österreicher Zopp und Jerusalem in Kolmar. Es sind Amateurspieler oder Berufsspieler von ehedem, denn, da der Berufssport verpönt ist, kehrt im Prinzip jeder Berufsspieler zum Club zurück, in dem er angefangen hat. Dies ist eine mehr oder minder angewandte Regel, denn, wenn schon der Racingmann Ernest Waechter ganz selbstverständlich zum „Red Star", die Mülhauser Joseph Deiss nach Schweighouse, Robert Müller nach Schiltigheim und Jean-Jacques Karrer nach Schlettstadt, zurückkehren, wenn Pierre Korb wieder beim „FC Mülhausen", Charles Woerth beim „FC Hagenau", Charles Walk beim „SR Kolmar" und Lucien Brehm beim ASS zurück sind, so wird Oscar Heisserer hingegen den „Racing" und Emile Harthong den ASS wählen, also nicht Bischweiler für den einen und la Faig für den anderen, den Clubs ihrer Anfänge. Dann gibt es die Berufsspieler, die bleiben, wo sie waren: Zopp, Heiné und Dessonnet beim SRC, Kaufmann, Bohrer, Metz und Bilger beim FCM sowie Lohr, Fritz Keller, Lergenmüller und Hoffmann beim Racing. Dann gibt es auch noch jene, die zurzeit „fehlen", Curt Keller, Schaaf und die beiden Kriegsversehrten Dambach und Ober.

Eine besondere Aufmerksamkeit gilt den kleineren Clubs. Dem ersten Treffen dieser Art, beim Spiel zwischen dem FC Kronenburg und dem FC Frankonia vom 25. August, kommt eine ansehnliche Werbung von Seiten der Presse zugute, und „es spielt sich ab unter den flatternden Fahnen des Hakenkreuzes." Letzten Endes „haben sich 42 Fußballclubs bei der NSRL eingetragen und haben offiziell mit ihren Aktivitäten wieder begonnen", lassen es die nun zuständigen Behörden am 5. September verlauten. Ein für sie nur mittelmäßiges Resultat, werden doch gleich darauf sehr anspornende Artikel zu diesem Zweck veröffentlicht. Was manchmal bis zu einem regelrechten Erpressungsmanöver gehen kann. So z.B. diese Verlautbarung: „Wir haben erfahren, dass Fußballvereine wie der FC Hagenau, Bischweiler, Schweighausen, die Walck, Schirrhein, Oberhoffen und Sessenheim dabei sind, mit dem Fußballsport wieder neu zu beginnen. Von vielen anderen Clubs bleiben wir jedoch ohne Nachricht." Und dann werden dieselben namentlich bezeichnet: „Weißenburg, Reichshoffen, Gundershoffen, Sultz- unter- dem- Wald, Merzweiler, Drusenheim, Wörth, Sufflenheim, Runtzenheim, Herrlisheim, Betschdorf, Hanhoffen, Lauterburg", indem man den betreffenden gleichzeitig zu verstehen gibt, „dass es angebracht wäre, ihren Verein bald möglichst wieder in Betrieb zu bringen." Oder folgender Artikel: „In Sufflenheim gibt es Sportler, die aus der Evakuierung heimgekehrt sind. Wir möchten wünschen, dass sie in der Töpferstadt den Fußballsport sehr rasch wieder aufleben lassen." Derselbe Wunsch ergeht am selben Tag öffentlich an „die Sportler von Betschdorf."

Im Allgemeinen rühmen natürlich diese Botschaften den erzielten Erfolg. Wenn nun dieser nicht schon zur Stelle ist, werden trotzdem Gründe allgemeiner Zufriedenstellung ausgedacht. So werden z.B. die Clubs des Kreises Zabern für an und für sich geringfügige Gründe gelobt: der „FC Monsweiler", dem die Ehre zukommt, „ein allererstes Spiel gegen eine Mannschaft der Wehrmacht ausgetragen zu haben", der „FC Zabern", weil er „einer der ältesten Clubs im Elsass ist", Steinburg, Monsweiler, Ingweiler, Obermodern, Saarunion, Diemeringen, Dettweiler, Dossenheim/Zinsel und Weitersweiler, aus dem einzigen Grund, weil sie ihre Tätigkeit bereits wieder aufgenommen haben oder es baldigst tun werden. Doch dies macht insgesamt zu diesem Zeitpunkt kaum ein Viertel aus „in Bezug auf die gut vierzig Vereine, die vor dem Krieg den wichtigsten Bezirk des Fußballs im nördlichen Elsass darstellten."

In Kolmar „wird ernsthaft wiederaufgebaut", so liest man in den SNN vom 12. Oktober. Doch auch dort vollbringen die führenden Leute nichts Außerordentliches. Der Club „Sports Réunis", der nun „Sportvereinigung Kolmar" heißt, bringt wieder eine Mannschaft auf die Beine, zu der die vorherigen Berufsspieler Zopp, Emmenegger, Demuth, Dessonet, Heine, Gissinger und Frey zählen, welche das ein- oder das andere Mal schon an der französischen Nationalmeisterschaft 1939/1940 beteiligt waren. Der neue deutsche Trainer ist August Discher, aber der Präsident Joseph Lehmann hat das Elsass verlassen, da jüdischer Rassenangehöriger. Im FC Kolmar haben „gewisse Berufsspieler" mit dem Fußball aufgehört", was dazu verleitet, eher von einem Rückgang als von einem Wiederaufbau zu sprechen.

In der Straßburger Umgebung bleiben die tonangebenden Clubs die drei Vertreter der ehemaligen „Ehrendivision" von 1939: der „Racing", der eine gemischte Mannschaft (mit Amateuren und Professionellen) aufstellen kann, der „Red Star", der auf seine Junioren zählen kann, die als Halbfinalisten beim nationalen Pokal der Junioren von 1938 figurierten, und der Schiltigheimer „Sporting Club", der Spieler aufweist, die schon zu den Siegern der oben erwähnten Französischen Meisterschaft der Junioren von 1937 zählten und nun in der Fähnchenmannschaft auftraten.

Nachdem man damit begonnen hatte, zu erwägen, den elsässischen Fußball ganz einfach demjenigen des Gaus Baden anzugliedern, „während Kolmar, Mülhausen und Saint-Louis mit Freiburg und Lörrach spielen könnten", legten schließlich die Deutschen genügend Vernunft an den Tag, um diese Aufteilung aufzugeben und so dem elsässischen Fußball, wie vor 1914, eine gewisse Unabhängigkeit anzuerkennen. Obwohl er streng von Baden aus überwacht wird, bewahrt so der elsässische Fußball immerhin eine gewisse Unabhängigkeit, indem der „Gau Elsass" nur aus elsässischen Clubs besteht. Innerhalb von kaum drei Monaten wird der elsässische Fußball von deutscher Seite auf ihre Art umorganisiert. Drei Meisterschaften beginnen zugleich am 29. September 1940. Sie entsprechen den zivilen Aufteilungen von Region, Kreis und Kanton, so dass es für die Meisterschaft eine „Bereichsklasse", eine „Bezirksklasse" und eine „Kreisklasse" geben wird

1. die **„Bereichsklasse"**, auch „Gau Liga Elsass" genannt, ist in zwei Gruppen eingeteilt:

Oberelsass:	FC Kolmar
	Sportverein Kolmar (SRC)
	Sportverein Mülhausen/Dornach
	FC St. Ludwig
	FC Mülhausen (FCM)
	Sportverein Wittenheim
	Sportverein Wittelsheim
Unterelsass:	FC Bischweiler
	FC Hagenau
	FC Mars Bischheim
	Sport Club Bischheim
	Rasen Sportclub Straßburg (Racing)
	FC Frankonia 1900 (Red Star)
	Sportverein Straßburg (ASS)
	Sportclub Schlettstadt
	Sportverein „Stern" Reichshoffen
	FK Obermodern

2. die **„Bezirksklasse"**: mit zwei Gruppen im Oberelsass und vier Gruppen im Unterelsass:

Oberelsass:	**Gruppe 1:**	FC Hüningen
		FK „Stern" Mülhausen
		FC Brunstatt
		Eisenbahner Sportverein Mülhausen/Riedisheim
		Allgemeiner Sportverein Altkirch
		Sportverein Altmünsterol
		FK Gebweiler
	Gruppe 2:	FK Masmünster
		Sportclub Thann
		Sportclub Sennheim

FK St. Amarin
FC Sausheim
FC „Rot –Weiß" Mülhausen

Unterelsass: **Gruppe 1:**
FK Walk
FK Weißenburg
FK Schweighausen 1920
Sportvereinigung Buchsweiler
FK Schirrhein
FK Sulz u/Wald

Gruppe 2:
Sportverein Molsheim 1906
FK Düttlenheim
Sportverein FC Oberehnheim
FK Zabern
Sportverein Wasselnheim
Fußballverein „Blaustern" Achenheim
FK Oberschäffolsheim
FK Monsweiler

Gruppe 3:
SK Straßburg/Neuhof
Spielvereinigung 1922 Straßburg („Pierrots")
Sportverein Straßburg/Königshoffen
Sportverein Straßburg/Ruprechtsau
„Rot-weiß" Straßburg
FK Straßburg 1906
Sportverein Hoenheim
FC Straßburg/Kronenburg
Sportverein Herdt

Gruppe 4:
Sportverein Benfeld
Allgemeiner Sportverein Erstein
Fegersheimer Sportclub
FK Illkirch/Graffenstaden
Sportverein Hüttenheim
FK Lingolsheim 1911
FK Eschau
FK Eckbolsheim

3. Die **„Kreisklasse"** mit drei Gruppen im Oberelsass und sieben Gruppen im Unterelsass:

Oberelsass: **Gruppe 1:**
FV Bollweiler
FC Ensisheim
FK Issenheim
Sportvereinigung Münster
FK Oberhergheim
Sportverein Rappoltsweiler
FK Regisheim

Gruppe 2:
Sportverein „Blau-weiß" Altthann
FK Kingersheim
Kickers Mülhausen
Sportverein Gewenheim
„Rapid" Mülhausen
FK Oberaspach
FK Dornach

Gruppe 3:
FK Ballersdorf
Sportklub Rixheim
FK „Blaustern" Reningen
Allgemeiner Sportverein Retzweiler
FK Tagolsheim
Sportverein Zillisheim
Allgemeiner Sportverein Lümschweiler

Unterelsass: **Gruppe 1:**
Betschdorf Gundershoffen
Hatten
Merkweiler/Pechelbronn
Mertzweiler
Surburg

Gruppe 2:
Drusenheim
Herrlisheim
Niederschaeffolsheim
Oberhoffen

	Rohrweiler
	Sufflenheim
	Weitbruch
Gruppe 3:	Brumath
	Hochfelden
	Lampertheim
	Olwisheim
	Reichstett
	Schwindratzheim
	Suffelweyersheim
	Vendenheim
Gruppe 4:	Bahnsport Straßburg
	Hangenbieten
	Ittenheim
	„Olympia" Straßburg
	Postsportgemeinschaft Straßburg
	Truchtersheim
	Wolfisheim
Gruppe 5:	Boofzheim
	Gerstheim
	Kertzfeld
	Kogenheim
	Obenheim
	Osthausen
	Plobsheim
	Sand
Gruppe 6:	Avolsheim
	Dorlisheim
	Ergersheim
	Mutzig
	Still
Gruppe 7:	Dossenheim/Zinsel
	Ingweiler
	Niedermodern
	Steinburg
	Weitersweiler

Eine nach Maß zugeschnittene „Bereichsklasse":

Der erste Akt der Politisierung, der den elsässischen Fußball trifft, besteht schon in der Art und Weise, wie die Gruppe der nationalen Elite zusammengestellt wird. Man hätte sich auf die zehn Clubs beschränken können, die zuvor die Ehrendivision bildeten: Hagenau, Schiltigheim, Red Star, Racing, Schlettstadt, FC Kolmar, FCM, CAM, Saint-Louis, Wittenheim. Um jedoch dieser „Bereichsklasse" dem Reich gegenüber einen höheren Glorienschein zu verleihen, wurde deren Zahl wahrscheinlich auf sechzehn erhöht. Zu diesem Zweck werden ohne Umstände Clubs herbeigerufen, wie der SR Kolmar, und in nicht so ganz logischer Weise fünf Vertreter der ehemaligen „ersten Division": Bischweiler, ASS, Faig, Mars Bischheim und Wittelsheim.

Diese Meisterschaft mit zweimal je acht Clubs, unter ausschließlich elsässischen Beteiligten, hat, politisch gesehen, den außerordentlichen Vorteil mit Sicherheit mit einem elsässischen Vertreter bei der „Nationalmeisterschaft Großdeutschland von 1940/1941" rechnen zu können. So wird auch auf sportlichem Gebiet demonstriert, dass die Grenzen des deutschen Reiches von Straßburg im Westen bis Nimmerstatt, weit hinter Königsberg, im Osten reichen. Man ist sich wohl bewusst, dass „von den sechzehn auserlesenen elsässischen Mannschaften nicht alle dem Niveau der Bereichsklasse entsprechen." Aber was soll's, Hauptsache ist, das Elsass steht im Rampenlicht des deutschen Fußballsports, da wo sich im Frühjahr 1941 die besten Mannschaften um den Titel als deutscher Meister bewerben sollen. Um das allgemeine Spielniveau zu verbessern, wird die Zahl der „Gastspieler" für jede Mannschaft auf drei erhöht. Diese Verfügung ermöglicht es obendrein, deutsche Spieler, vor allem aus den im Elsass stationierten Leuten der Wehrmacht, in die elsässischen Mannschaften einzubeziehen.

Aller Augen richten sich auf die „Bereichsklasse" und auf deren hervorragende Vertreter. Der Racing stellt ziemlich schnell eine neue Mannschaft auf. Sie besteht aus Spielern der Amateurmannschaft (Montigel, Gruber, Jung, Meyer, Dengler), aus Lehrgangsanwärtern, aus ehemaligen Amateurspielern, die bereits als Berufsspieler aufgetreten sind (Hoffmann, Lergenmüller, Humbert, Fettig) und aus Berufsspielern (Fritz Keller, Lohr, Heisserer, Harthong).

Der FC Mülhausen und die SR Colmar verfügen auch über eine aus Amateur- und Berufsspielern zusammen gestellte Mannschaft. In Mülhausen sind Bohrer, Heinrich, Bilger, Hornus, Kaufmann, Metz und Pflieger immer noch da, und Korb ist aus Sochaux zurückgekehrt. All diese Spieler, die den FCM berühmt werden ließen, werden durch jüngere Kräfte ergänzt: Ceccarelli, Lauer, Springinsfeld, Hartmann, Linder, Belzung, Bantz. Der SRC stellt wieder eine Mannschaft auf, mit Dessonnet, Frey,Demuth, Zupp, Heine, Emmenegger, sowie mit den Amateurspielern Gissinger, Liebert, Wintermantel, Heysch, Rimmely, Hoffert, Bannwarth und einen großen unter den großen: den Österreicher Jerusalem, der Sochaux für Kolmar im Rahmen der geführten Politik verlässt, die dahin zielt, dass sich kein Staatsangehöriger Großdeutschlands mehr bei der französischen Nationalmannschaft befindet.

Die ASS setzt auf Lucien Brehm, den ehemaligen Berufsspieler aus Mülhausen, und die Spitzenstürmer Pagani, Woehl und André; der FC Kolmar auf den Exprofessioneller Charles Walck; die AS Mülhausen auf Hestin und Cervini; der FC Hagenau auf Charles Woerth, mit Charleville im Endspiel der Coupe de France 1936, und seine gesamte, bei der elsässischen Meisterschaft 1939 siegreiche Mannschaft; Schlettstadt auf Karrer, den famosen Torjäger, der Sporting auf seine Junioren, die 1937 auf nationaler Ebene siegreich waren, und die nun verstärkt werden durch den Trainer/Spieler Robert Müller, den linken Flügel des „Olympique de Lille" und zuletzt des FC Mülhausen; der Red Star führt dieselbe Politik, indem auch er seine jungen Kräfte mit zwei großen Spielern umgeben lässt: Ernest Waechter, dem linken Flügel des Racing (seit 1935/36), und Georges Streicher, einem der seltenen Amateurspieler, der im Laufe der drei ersten Saisons von Berufsmannschaften in Straßburg beim Racing aufgetreten ist.

Die beiden Treffen mit ausersuchten Spielern, die am 22. September 1940 im Rahmen des „Winterhilfswerkes" (WHW) gegen Mannheim und Kehl veranstaltet werden, sind dazu angetan, diejenigen Spieler, die als die besten Straßburger gelten, ins Rampenlicht zu stellen. Die erste Straßburger Mannschaft spielt mit folgender Zusammenstellung: Hoffmann (Racing); Lohr (Racing), Husser (FCS06); Gruber (Racing), Heisserer (Racing), Brehm (ASS); Woehl (ASS), Ehrhardt (Sporting), Keller (Racing), Humbert (Racing), Harthong (Racing). Als Ersatz: Alteway (Red Star), Montigel (Racing), Scherer (FCS06). Die zweite Mannschaft, eher eine „Mannschaft bis" als eine Reservemannschaft, ist wie folgt aufgestellt: Schwarz; Voillet, Schwenck; Kraemer, Zeh (alle fünf vom Red Star), Meyer (Racing); Trautmann (FCS06), Streicher und Gerber (Red Star), Fettig (Racing), Waechter (Red Star). Die 1. Mannschaft verliert 0:1, während die 2. Mannschaft unentschieden 2:2 spielt. Es war also eine gute Vorbereitung auf den für den 20. September festgesetzten Saisonbeginn der Meisterschaft.

Spielsaison 1940/1941: Razzia auf den „Red Star"

Der Wiederbeginn der Fußballmeisterschaft für die Spielsaison 1940/1941 ist für das Unterelsass auf den Sonntag, 29. September, und für das Oberelsass auf den darauf folgenden Sonntag festgelegt. Der Racing empfängt Schlettstadt, Mars Bischheim spielt gegen den Red Star, Bischweiler gegen den FC Hagenau und der ASS gegen den „Sporting Club."

Am Vorabend, dem 28. September kündet die SNS im Einzelnen die vier Treffen an. Eine besondere Aufmerksamkeit gilt dem Treffen „Rasensport- Schlettstadt", was sich gut versteht, ist doch der „Rasensport Club" eigentlich der „Racing", der im ganzen Elsass vergötterte Club, einer der hervorragendsten französischen Fußballclubs der letzten Jahre. Für das Straßburger Publikum, das seit August 1939 jegliches Fußballspiel entbehren musste, war es die Gelegenheit, einige große Spieler wiederzusehen, insbesondere das Tandem Fritz Keller/Oscar Heißerer, das zum ersten Mal wieder in einem Meisterschaftsspiel auftrat, seitdem der aus Schirrhein Gebürtige zum RC Paris übergewechselt war. „Keller wird auf dem rechten Flügel spielen", meldet die SNN, die zudem ein für die Mitspieler von Karrer schwerwiegendes Resultat ankündigt. In der Tat wird der Racing eine mehr als achtbare Mannschaft aufstellen: Lergenmüller; Lohr, Montigel; Gruber, Heisserer, Meyer; Keller, Schaaf, Fettig, Humbert und Harthong, also acht Professionelle oder Halbprofessionelle, seitdem der talentierte Schaaf aus der Dordogne zurück ist.

Eine Überraschung erwartet die Zuschauer an jenem Sonntagnachmittag, sowie die Leser der SNN am Montag. Hingegen der angekündigten Mannschaft spielen nämlich Keller, Humbert und Schaaf nicht, ohne dass der am Montag, dem 30. September veröffentlichte Spielbericht weiß, warum. Die drei Spieler, alle drei Berufsspieler, sind durch Schneider, Bieber und Denger ersetzt worden, d.h. durch junge Spieler, die schon von Jugend auf dem Club angehören.

Das für den Sonntag, 6. Oktober angemeldete Treffen lässt das Straßburger Publikum nicht gleichgültig. Es besteht aus der Begegnung zwischen „Red Star" und „Racing", den beiden Rivalen aus der Kibitzenau und der Meinau. Am Tag selber erscheint folgende Ankündigung: „Die NSRL Elsass gibt bekannt, dass das für heute Nachmittag programmierte Meisterschaftsspiel, das zwischen Frankonia und Rasensport auf der Kibitzenau stattfinden sollte, annulliert ist." Die anderen Spiele finden statt: Mars Bischheim gegen Hagenau, der Sporting gegen den FC Bischweiler, Schlettstadt gegen ASS, die SRC gegen Wittelsheim, AS Mülhausen gegen Dornach und Wittelsheim

gegen FC Mülhausen. Als einzigen Kommentar lassen die SNN verlauten, dass „die von allen Straßburger Fußballliebhabern so sehr erwartete Begegnung „Frankonia" gegen „Rasensport" in letzter Minute vom Kalender gestrichen wurde."

Keine weitere Information gibt es in der folgenden Woche. Am Dienstag, dem 8. Oktober werden nicht viel Sportsnachrichten veröffentlicht, außer einem politisch gefärbten Artikel von Jenner, auch am Donnerstag, dem 10. ist nichts von Belang, am Freitag, dem 11. erneut ein Artikel von Jenner, am Samstag, dem 12. das Sportsprogramm vom Wochenende, sowie ein Artikel über den „Wiederaufbau des Sports" in Kolmar, am Sonntag, dem 12. ein weiterer Streitartikel von Jenner, sowie das Programm der Fußballtreffen der „Gau Liga" von Hessen, Bayern, Württemberg, Baden und dem Elsass. Am Sonntag, dem 13. Oktober 1940 trägt der seit drei Monaten als „FC Frankonia" umgetaufte „Red Star" immer noch den Namen „Frankonia." Der Beweis dafür ist im fälligen Programm der „Bereichsklasse", wie es am selben Tag veröffentlicht wird zu finden: im Unterelsass ist der „Racing" dabei, den „FC Hagenau" zu empfangen, „Mars Bischheim" seinen Nachbar aus Schiltigheim, der „ASS" den „FC Bischweiler" und schließlich der „SC Schlettstadt" die Straßburger des „FC Frankonia."

Am Montag, dem 14. Oktober erfährt das ganze Elsass durch den Bericht des Treffens Schlettstadt/Frankonia, dass „der Fußball Klub Frankonia von nun den Namen „Sportgemeinschaft SS Straßburg" tragen wird." So wird von diesem Augenblick an jeder zur Einsicht dessen kommen, was die Deutschen in den letzten vierzehn Tagen eigentlich im Schilde führten.

Was hat sich ereignet?

Am 29. September spielte der „Red Star" für sein erstes Meisterschaftsspiel gegen „Mars Bischheim" und wurde im „Becken" von Bischheim mit 4:1 geschlagen. „Ein allzu schwerwiegendes Resultat" für Alteway; Voillet, Schwenck; Kraemer, Zeh, Oesch; Georg, Streicher, Gerber, Waechter, Schott. Für das zweite Spiel gegen Schlettstadt treten Pierre Waechter, René Willms und Paul Engel auf, alle drei Spieler aus der glänzenden Juniorenmannschaft von 1938. Eine nur aus echten „Kibitzenauern" bestehende Mannschaft also, die für diesen Saisonbeginn mit den zur Verfügung stehenden Mitteln aufgestellt worden ist, und zwar mit Spielern der Mannschaften I, II und Junioren von vor dem Krieg. Gerber, Oesch, Zeh, Voillet gehören zu den anerkannten Spielern der Ehrendivision von 1938/1939, Streicher und Waechter sind längst allbekannt. Jacques Oesch und Paul Engel ihrerseits sind Spieler der Entente Racing / Périgueux, die sich in der Dordogne ausgezeichnet hat.

Der „Red Star" ist auch zwischen den beiden Weltkriegen ein Club, der sich sehr für den elsässischen und französischen Fußball eingesetzt hat. Gaston Kohler, Robert Reißer und André Espir verkörpern an der Spitze des Clubs dieses mustergültige Ansehen. Um es in Erinnerung zu rufen, der „Red Star" hat schon 1919 die patriotische Wahl für Frankreich getroffen, indem er den Namen des größten französischen Clubs jener Zeit angenommen hat. Wirklich ein Symbol, und außerdem sind die beiden internationalen Spieler Grégoire Berg und Ernest Groß nicht zu vergessen.

Am Sonntag, dem 6. Oktober 1940 wurde das Spiel „Red Star" – „Racing" also annulliert. Es ist mit ziemlicher Sicherheit anzunehmen, dass weder die Clubverantwortlichen noch die Spieler ahnten weshalb. Sie werden der Hinterlist erst beim dritten Spieltag der Meisterschaft inne. Am 13. Oktober hat man ihnen in Schlettstadt erklären müssen, dass ihr Club von nun an „Sportgemeinschaft SS Straßburg" heißen wird und dass die Mannschaft durch vier neue Berufsspieler verstärkt werden soll: Charles Hoffmann und Fritz Keller vom Racing, Charles Hummel, der ehemalige Racingspieler, der 1938/39 im SO Montpellier spielte, und Walter Schwambach, Spieler in Antibes während der Meisterschaft 1939/40 und Mittelstürmer der Amateurmannschaft des Racing während der Saison 1938/39.

Die Spielereinstellung bezieht sich auf vier Professionelle. Die Nichtbeachtung der vorgesehenen Rückkehr zum Club, aus dem sie hervorkamen, betrifft sie also alle vier. Charles Hoffmann hat in der ASS begonnen, ging zum Red Star, wurde dann stellvertretender Torhüter bei den Berufsspielern des Racing, der linke Verteidiger Charles Hummel hat dieselbe Laufbahn befolgt, indem er vom „Mars Bischheim" zum „Racing" überwechselte. Fritz Keller und Walter Schwambach sind pure Racingprodukte. Der Zweck des Ganzen scheint also offensichtlich darin zu liegen, die SS - Mannschaft durch elsässische talentierte Spieler zu verstärken. Diese Zielsetzung wird klipp und klar durch den Berichterstatter des Treffens gegen Schlettstadt bestätigt: „Die Neuheit, so heißt es, besteht nicht nur in der Neubenennung sondern auch in der qualitativen Verstärkung der Mannschaft." Es ist also offensichtlich, dass eine solche Verstärkung der Mannschaft vorgenommen worden ist, um die „Sportgemeinschaft" an die Spitze der Meisterschaft zu befördern und, dass man versucht, diesen Aufschwung durch eine politische Kehrtwende der Spieler zu rechtfertigen. Denn, so fährt der Schreiber fort: „die Mehrzahl der Spieler der Frankonia hat sich der SS angeschlossen. In Zukunft wird die Mannschaft der Sportgemeinschaft ausschließlich aus Spielern bestehen, die der politischen SS Organisation angehören."

Was die Zukunft angeht, weiß zu jenem Zeitpunkt noch niemand, wie sie aussehen wird. Jedoch zu behaupten, die große Mehrzahl der Spieler der verblichenen Frankonia wäre bereits zur SS gegangen, ist ihnen gegenüber eine wahre Ehrabschneidung. Zweifelsohne stand keiner der sieben ehemaligen „Frankonisten", die in Schlettstadt mitspielten (Voillet, Kraemer, Engel, Zeh, Waechter Ernest, Waechter Pierre, Willms) mit den Deutschen in engerer Beziehung, umso weniger mit den SS, dem Elitekorps von Hitler. Auch Hoffmann nicht, sonst wäre er schon im Juli 1940 zur „Frankonia" gegangen; ebenso wenig ihre Clubverantwortlichen. Auch unter den Neuangekommenen (Fritz Keller, Schwambach, Hoffmann und Hummel) hat es vermutlich keine zu politischen Kompromissen bereite Elemente gegeben, wenn man auch vermuten könnte, dass der eine oder der andere dem Vorschlag gewisser materieller Vorteile nicht hat widerstehen können, es muss ja auch als vorhergehende Professionelle weiter gelebt werden, gerade da, wo es den Beruf als Fußballspieler nicht mehr gibt.

Der Fall von Willy Heiss bestätigt die These der politischen und ideologischen „Unschuld" der Berufsspieler, die von der „Sportgemeinschaft" rekrutiert wurden. Als Deutscher beschließt Heiß im Jahr 1937 fünf Jahre Engagement in der Fremdenlegion. Er spielt im „Sporting Club" von Sidi-Bel-Abbes. Im April 1937, bei Beendigung seines Engagements, häufen sich für ihn die Vorschläge zum Berufssport überzugehen. Zuerst in Kontakt mit dem Racing Club von Straßburg, unterzeichnet er schließlich bei „Olympique Marseille", wo er in der famosen Vordermannschaft spielt, zusammen mit Kohut, Aznar, Zermani und Ben Barek. Gleichzeitig beantragt er die französische Staatsangehörigkeit. Im Januar 1939 erreicht er die Teilnahme an der französischen Nationalmannschaft B gegen Luxemburg. Gegen Ende 1940 ist er in Straßburg. Er entscheidet sich für den Racing, wo er am 10. November an einem Trainingspiel der Meinauer Reservemannschaft gegen den ASS teilnimmt. Acht Tage später, am 17. November, wird er in die Mannschaft der „Sportgemeinschaft SS" eingereiht. Sein Fall scheint also einer Zwangsrekrutierung „in die SS" zu entsprechen, mit einer Neubenennung, die sich rasch aufdrängen wird. „Die Deutschen haben ihn in Straßburg gefangen genommen und dazu gezwungen, wider seinen Willen, in der SS Mannschaft zu spielen. Er hatte eine Elsässerin geheiratet und war nun absolut antideutsch eingestellt. 1943 wurde er in das Afrikakorps beordert und ist in Tunesien gefallen", so kann sich Oscar Heisserer an ihn erinnern, der gegen den OM und Willy Heiss spielte und das französische Pokalfinale 1940 gewann.

Armand Voillet ist kaum zwanzig, als sich die Nazideutschen 1940 des „Red Star" bemächtigten. Mit fünfundachtzig erinnert er sich, als wäre es gestern erst passiert, an diese „Razzia", die der „Red Star" erdulden musste. „Meine Eltern sind aus Nordfrankreich. Wir sind 1930 nach Straßburg gekommen, als ich zehn Jahre alt war. Da wir auf dem Neuhof wohnten, hat mich mein Vater beim Red Star einschreiben lassen, einem damals überaus hervorragenden Club. Dort habe ich alle Stufen erklommen: „Minime", „Cadet", „Junior." Ich gehörte zur außergewöhnlichen Junior Mannschaft, die die Teilnahme am Finale des französischen Pokals 1938 verfehlt hat. 1939 wurde ich Spieler der ersten Mannschaft als linker Verteidiger. So kann ich mich also noch sehr gut erinnern an das, was uns 1940 zugestoßen ist, und ich empfinde überhaupt keine Skrupel, davon zu sprechen, denn der „Red Star" ist regelrecht gekiDNAppt worden. Wir waren unter Kumpels, die fest entschlossen waren, zusammen in unserem Club zu bleiben, obwohl sich die Nazideutschen denselben angeeignet hatten. Ich habe das erste Meisterschaftsspiel mit dem Trikot der „Frankonia" gespielt, die übrigen dann unter demjenigen der „SS Sportgemeinschaft." Natürlich war uns die Inschrift der SS, die wir auf der Brust trugen, überaus peinlich. Ich muss jedoch zugeben, dass wir uns kaum darüber Rechenschaft gaben, was diese beiden Buchstaben eigentlich bedeuten sollten. als wir dieses Trikot zum ersten Mal überstülpten. Wir wollten Fußball spielen, und sonst nichts. Als wir dann später zur Einsicht kamen, war es zu spät, den „Red Star" zu verlassen. Wir waren ins Netz gegangen. Wir waren die Gefangenen der Nazideutschen.

Ich kann mich erinnern, als man uns gleich zu Anfang in Stuttgart hat spielen lassen, wie uns die neuen Clubverantwortlichen dazu aufforderten, die offizielle SS Uniform zu tragen. Ihr wisst ja: die schwarze SS Bekleidung. Wir haben uns alle zusammen, wie ein Mann, dagegen geweigert. Diese Verweigerung kam ganz von selbst ohne langes Überlegen. Alle miteinander haben wir dazu nein gesagt. Wir wollten überhaupt nicht nach Stuttgart. Schließlich haben wir uns trotzdem hinbegeben, aber in normaler Kleidung, und haben dann dieses Treffen in rein sportlichem Geist gespielt, ohne Hintergedanken. Mit der Zeit war allerdings die Geschichte mit dem SS Club nicht so einfach zu bewältigen, obwohl es uns im Alltagsleben die Leute im Neuhof nicht übel nahmen, weil sie unsere tiefere Überzeugung kannten und wohl wussten, das wir in eine Falle getappt waren. Einmal wurden wir sogar beklatscht, das war Anfangs 1942 beim Finale der deutschen Meisterschaft als wir gegen die „Kickers" von Stuttgart spielten. Das Straßburger Publikum wollte damit kundtun, dass die Nazideutschen, wenn es sie schon gab, bei den deutschen und nicht bei den elsässischen Clubs zu suchen waren. Ein aufschlussreiches Benehmen, oder nicht?

Ich möchte einem Gerücht widersprechen, das manchmal umgegangen ist, und das uns peinlich berührt hat. Manche haben verlauten lassen, man habe uns versprochen, wir würden der Zwangseinziehung entbunden werden, die alle jungen Elsässer betraf. Das stimmt nicht. Wir sind allesamt eingezogen worden, d.h., all jene, die dazu das Alter hatten. Ich wurde 1943 in eine Waffen SS Einheit einberufen, zu einem Zeitpunkt, wo das Deutsche Reich immer mehr Leute brauchte, und wo man nur eine über dem Durchschnitt liegende physische Kondition besitzen brauchte, was bei mir zutraf, um in eine dieser Eliteeinheiten hinein gezwängt zu werden. Dies geschah noch systematischer mit den Geburtsjahren 1925 und 1926. Der glückliche Zufall wollte es, dass ich mir bei meiner Ausbildung den Oberschenkelhals brach. So verbrachte ich meine Genesung in Mülhausen, um dort von den Befreiungsarmeen befreit zu werden. Eine große Anzahl meiner Kameraden haben jedoch für eine Sache, die nicht

die ihre war, ihr Leben lassen müssen. In der Mannschaft der SS Straßburg spielend, gab keinerlei Anrecht auf Bevorzugung. Ernest Waechter, der 1915 geboren war, war wahrscheinlich der letzte unter meinen Kameraden, der in die Wehrmacht eingezogen worden ist. Anderen gelang es, zu den französischen oder amerikanischen Streitkräften zu gelangen und sich dort am Freudentaumel des Endsieges zu beteiligen.

Nach 1945 hatte ich keinerlei Schwierigkeiten. Die Leute wussten, dass wir keine Nazianhänger waren, und dass wir uns zu unserem Leidwesen von ihnen wie Ratten hatten fangen lassen. Ich fand sofort meine Anstellung bei der SNCF wieder. Was allerdings nicht sehr gern gesehen wurde, das war, dass einige zur SS Sportgemeinschaft gekommen waren, die vorher nicht beim Red Star waren. Ich muss aber hinzufügen, dass ich nicht hinter die Kulissen schauen konnte und also nichts vom Druck ahnte, denen sie von Seiten der Nazideutschen ausgesetzt waren. Denn einen solchen Druck gab es wohl."

Ernest Waechter, der fünf Jahre älter war als Armand Voillet, hat die Ereignisse vom Sommer 1940 als Berufsspieler erlebt, der zum Club seiner Anfänge zurück gefunden hatte. Als Elsässischer Meisterschaftssieger 1935 mit dem „Red Star" wechselt er zum Racing über, mit dem er 1937 bis ins Finale der Coupe de France kommt, was ihm erlaubt, in die Nationalmannschaft B sowie in die Militärische Mannschaft zu gelangen. Beim Kriegsausbruch, immer noch und mehr denn je Racingmann, wird Ernest Waechter mobilisiert. Im September 1940 aus der Gefangenschaft zurückgekehrt, erhält er eine Amateurlizenz bei seinem ehemaligen Club: „Der Red Star hatte seinem vorhergehenden Namen von vor 1918: „FC Frankonia" wieder angenommen. Zu diesem Zeitpunkt hat eine deutsche Paramilitärgruppe auf die Clubverantwortlichen, Druck ausgeübt, um die Oberhand darüber zu gewinnen und zu bewirken, dass daraus die Sportgemeinschaft werde. Ich habe mich meinerseits beim Red Star eintragen lassen, da es ja keine Berufsspieler mehr gab im Elsass und alle meine Kameraden auch dabei waren. War man jedoch einmal unter deutscher Kontrolle, so konnte man den Club nicht mehr für einen anderen verlassen."

Für den einen oder den andern konnte als Ausnahme ein geringer Spielraum bestehen. Dazu gehören die beiden „Ehemaligen": Georges Streicher und Albert Keller. Streicher beteiligt sich, als gleichzeitiger Trainer, am ersten Meisterschaftsspiel, als der Club noch den Namen „Frankonia" trägt; dann verschwindet er von der Bildfläche. Albert Keller, älterer Bruder von Fritz, ehemaliger Berufsspieler bei Valenciennes und Boulogne/Mer, spielt ein einziges Meisterschaftsspiel mit der SS Mannschaft, gegen den „Racing", seinem Club zu Anfang, das ist im Februar 1941, dann wird er dort nicht mehr gesehen. Aber beide stehen schon am Ende ihrer Karriere, ein Beweggrund, der ihnen erlaubt, mit der SS Mannschaft abzubrechen.

Der ausgeübte Druck, an den sich Armand Voillet erinnert, ist jedoch heftig. Er übt sich besonders auf Spieler mit gewissen Eigenschaften aus: auf hervorragende Fußballer, vor allem vorhergehende Professionelle, Straßburger, wenn möglich; und wenn sie dann noch oben drein deutsches Blut aufzuweisen haben, ist das für die Nazideutschen das „nec plus ultra." Daher der vorrangige Kontakt zu Fritz Keller (sein Vater ist Deutscher), der diesen drei Kriterien entspricht, aber auch mit Charles Hoffmann, Charles Hummel, Walter Schwambach; alle Berufsspieler und Straßburger zugleich. Alle vier werden eine positive Antwort geben.

Fest steht, dass auch Kontakte unternommen worden sind - erinnern wir uns an das, was am 6. Oktober passierte - mit Emile Humbert und Gérard Schaaf.

Emile Humbert ist jener Racingspieler, der aus dem „Red Star" hervorgegangen war, sodann einige Berufsspiele mitmachte, um schließlich beim FC Mülhausen für die Saison 1939/1940 zu unterzeichnen. So fällt er in doppelter Hinsicht (ehemaliger „Red Star" und Professioneller) ins Augenmerk der SS Sportsrekrutierer. Nach dem 6. Oktober lässt Humbert in den Sphären des Straßburger Fußballs nichts mehr von sich hören. Im Jahr 1942 findet man ihn wieder bei der „Postgemeinschaft" (der Straßburger ASPTT). Er hat es also 1940 fertig gebracht, sich der „SS Sportgemeinschaft" zu entziehen. Das dabei auf sich genommene Risiko ist gering, denn die Clubs, die aus dem Verwaltungsapparat (Post uns Eisenbahn) hervorgegangen waren, gelten eher als deutschfreundlich. „Später ist er nach Annemasse umgezogen, wo er ein Geschäft übernommen hat", erinnert sich Ernest Waechter.

Gérard Schaaf ist kein Ehemaliger des „Red Star." Er ist aus dem „FC Cronenbourg" hervorgegangen. 1939/1940 ist er der beste Hoffnungsträger für den „Racing." Er hat sich besonders bei der „Meisterschaft in der Dordogne" hervorgetan. Das waren ebenso viel Elemente für die SS, sich für ihn zu interessieren und also um den 6. Oktober herum mit ihm Kontakt aufzunehmen. Er gibt aber seine Zustimmung nicht, denn er fährt fort, beim „Rasensport Klub" den Sturm anzuführen. Anfang 1944 wird Gérard Schaaf dann in die Wehrmacht eingezogen, um so an der russischen Front sein Leben zu lassen; so wie Willy Heiss in Nordafrika.

Mit Paul Engel haben die Nazideutschen nicht verhandelt, damit er zum SS Club komme. Als sie 1940 ins Elsass kommen, ist er schon lange bei diesem Club. Paul Engel ist nämlich ein pures Produkt des Clubs aus der Kibitzenau. Er ist der talentierte Mittelfeldspieler der Juniorenmannschaft des „Red Star" von 1938 und des „Racing" in der Dordogne. Die Kenner sehen in ihm einen zukünftigen Berufsspieler. Wie alle seine Kameraden des „Red Star", beginnt er die Spielsaison 1939/1940 bei der „Frankonia", um sie dann unter dem Banner der SS Clubs weiter fortzusetzen; jedoch nicht sehr lang. Nach drei oder vier Spielen ist von P. Engel nicht mehr die Rede bei der SS

Mannschaft. Eine Maßnahme, bei der man nicht umhin kann, sie in Beziehung zu bringen mit jener, die die Deutschen trafen, indem „ sie ihm verweigerten das Studium an der Straßburger Universität fortzusetzen und ihn dazu zwangen nach Tübingen auszuwandern." Die weitern Ereignisse werden für ihn zum Missgeschick werden :

„ An Pfingsten 1941 gelingt es ihm, nach Frankreich zu gelangen, dort in Clermont-Ferrand seine Studien fortzusetzen und sie glänzend mit einer Licence in Rechtswissenschaft abzuschließen. Bei der dritten Razzia der Nazideutschen auf diese Universität wird er leider verhaftet und nach langen Zwischenaufenthalten in das Vernichtungslager von Mauthausen deportiert. Im letzten Augenblick, acht Tage nach dem Waffenstillstand, von den Amerikanern befreit, kann er nach Straßburg zurückkehren, doch die langwierigen Entbehrungen und unmenschlichen Behandlungen in diesem Todeslager hatten seine Gesundheit sehr beeinträchtigt. Am letzten Donnerstag ist er nach einem langen Leidensweg gestorben, indem er seine Liebe zu Frankreich mit dem Leben bezahlen musste."

Paul Engel war 25 Jahre alt. Hätte er sich dazu bereit erklärt, weiter bei der SS Mannschaft Fußball zu spielen, so wäre er nicht nach Mauthausen deportiert worden. Ein Held aus Liebe zum Fußball und zu seinem Club, dem „ Red Star", den er nicht als deutschen Club und schon gar nicht als SS Club anerkennen wollte !

Jean-Jacques Karrer gehört zu der für die Saison 1940/1941 rekrutierten „ SS Mannschaft". Sein Schicksal erläutert ebenfalls die bei der „ SS Sportgemeinschaft" herrschenden alltäglichen Realität. JJ Karrer wurde 1918 in Belfort geboren, wo sich seine Eltern (der Vater war aus Mülhausen, die Mutter aus Oberdorf i. Sundgau) in den Jahren um 1910 niedergelassen hatten. Herr Karrer war in einem Industriebetrieb von Belfort als Vorarbeiter eingestellt worden. Um die Mitte der zwanziger Jahre zieht die Familie Karrer nach Schlettstadt um, wo sie ein Café/Restaurant erwirbt und bewirtschaftet. Ihr Sohn Jean-Jacques spielt Fußball im SC von Schlettstadt. Als ausgezeichneter Halblinker, guter Spielverteiler und Torschütze, wird er vom FC Mülhausen bemerkt und angeworben, um dort rasch eine Schlüsselstellung in der 2. Berufsmannschaft einzunehmen.

1940 befolgt er den Weg, den alle Berufsspieler gehen müssen und kommt zurück nach Schlettstadt. Er spielt die Saison 1940/1941 im „ Sportklub Schlettstadt". Er wird auch in die regionale Mannschaft befördert und beteiligt sich dort an den verschiedenen Spielen, die der Propaganda dienen sollen. So z.B. ein Spiel „ Elsass" gegen „ Baden", das am 8. September 1940 in Straßburg stattfindet, in Gegenwart von Herbert Krafft, dem badischen und elsässischen Sportsführer. Das Stürmertrio mit Fritz Keller (damals noch beim „ Racing"), Oscar Heisserer (Racing) und Jean-Jacques Karrer übertrumpfen eine badische Mannschaft (mit 3 :2), die besonders aus Spielern des „ Waldhof Mannheim" besteht. Der „ kleine Heisserer" macht sich an jenem Tag in den Augen der Deutschen bemerkbar.

Bei Abschluss der Saison 1940/1941 werden die Schlettstädter in die untere Stufe zurückversetzt. Die Deutschen rekrutieren einen ersten Spieler des „ SC Schlettstadt" : Frédéric Eberhardt, ein interessanter Erwerb für die „ SS Sportgemeinschaft", die höher hinaus will, als sie es in der vergangenen Saison zu Stande gebracht hatte. F. Eberhardt ist nämlich ein sehr guter Mittelfeldspieler. Dazu kommt für ihn ein weiterer Vorteil hinzu : wie Fritz Keller besitzt er die doppelte Nationalität, sein deutscher Vater, hatte nämlich, als er eine Elsässerin heiratete und sich in Schlettstadt niederließ, nach 1918 die französische Staatsbürgerschaft gewählt. Frédéric Eberhardt (wie Keller „ Fritz" genannt) wird gleich zu Beginn der Saison 1941/1942 von der „ SS Sportgemeinschaft" rekrutiert. Er wird dazu ersucht, gleichzeitig seinen Freund und Mitspieler aus dem SC von Schlettstadt mitzubringen, nämlich Jean-Jacques Karrer, welcher sich aber erst bei den Rückspielen der Saison 1942/1943, aufgrund einer Stelle als Ingenieur bei der Eisenbahn in Straßburg, fügen wird sowie der ständige Druck ihn schließlich dazu bewegte.

Eine Formel, die derjenigen der vier Professionellen gleichkommt, die schon 1940 rekrutiert wurden und die alle eine Anstellung im öffentlichen Dienst erhielten. JJ Karrer beteiligt sich an der großen Saison der „ SS Sportgemeinschaft" von 1941/1942. Im Laufe des Jahres 1943 erhält er den Stellungsbefehl in die „ Waffen SS." Er desertiert und flüchtet in die Schweiz. Hab und Gut seiner Eltern werden beschlagnahmt, und seine Mutter wird als Witwe ins Lager von Schirmeck interniert. Gegen Ende 1944 engagiert sich JJ.Karrer in den „ Groupe Mobile d'Alsace", einer Einheit, die besonders aus Oberelsässern bestand, die „ der Wehrmacht entwichen waren oder sich ihr widersetzt hatten." Als Sergent *(Chef)* nimmt er mit der „ 1ère Armée" des Maréchal De Lattre de Tassigny an der Befreiung des Elsass teil. Er findet den Tod im Frühjahr 1945, als er während eines Urlaubs die Entminung seines Familieneigentums im Viertel des „ Heyden" in Schlettstadt unternimmt. Er war siebenundzwanzig Jahre alt, er hätte sicher ein talentierter französischer Fußballer der Nachkriegszeit werden können.

Die nackte Wirklichkeit für den „ Red Star" in den Jahren 1940-1943 war die folgende : sich fügen oder verweigern; verweigern heißt aber sein Leben aufs Spiel setzen. So betrachtet, erweist sich der rein sportliche Aspekt des Fußballs als nebensächlich. Überall stehen die SS Leute im Vordergrund des Geschehens. Mehr als der FC Mülhausen, der bei der elsässischen Regionalmeisterschaft im Finale gegen den Racing, dank eines besseren Torverhältnisses den Sieg davon trägt. In Mülhausen sind es Heitz; Bilger, Belzung; Hartmann, Wolff, Schmitt; Springinsfeld, Krykon, Ceccarelli, Korb, Ullmann, die den Sieg gegen Lergenmüller; Lohr, Montigel; Gardon, Gebhardt, Meyer; Schneider, Gruber, Eberle, Bilger, Harthong, erringen. Beim Rückspiel bringen die Straßburger vor einer unveränderten Mülhauser Mannschaft nicht mehr zu Stande als ein 2 :1. Im Racing hat ein Juniorspieler den Platz eines anderen eingenommen, nämlich Hamm anstatt Schneider.

Bei der Endphase der deutschen Meisterschaft gehört der FC Mülhausen derselben Gruppe an, wie der „VfL 99 Köln", der „Helena Essen", und die „Kickers Offenbach." Indem sie keinen Sieg davontragen, nehmen die Mülhauser den letzten Platz ein. Jedes der drei Treffen des FCM gegen Köln, Essen und Offenbach ziehen in Burtzweiler weniger Publikum an, als das Derby des „Rasensportclub" gegen die „SS Sportgemeinschaft." Am 6.Oktober annulliert, wird das Hinspiel auf den 1.Dezember 1940 verlegt. Da sich der Platz des „Red Star" für dieses Ereignis als zu klein erweist, findet das Treffen vor 4 000 Zuschauern auf dem Tivoli statt. Noch nie in der Vergangenheit hat ein Treffen „Red Star" – „Racing" einen solchen Andrang erfahren! Fast wie ein Treffen Frankreich gegen Deutschland, obwohl es sich um ein Treffen von Kameraden aus demselben Stadtviertel handelt (Heiss ausgenommen). Mit dreizehn ehemaligen Berufsspielern auf dem Spielfeld treten beide Clubs mit der jeweils stärksten Mannschaft auf:

„Sportgemeinschaft SS": Hoffmann („Racing"); Voillet, Hummel (Montpellier); Kraemer, Albert Keller (Boulogne), Zeh; Fritz Keller („Racing"), Heiss (Marseille), Pierre Waechter, Ernest Waechter („Racing"), Schwambach (Antibes).

„Rasensportclub": Lergenmuller („Racing"); Lohr („Racing), Montigel ; Gruber, Gebhardt (Nice), Meyer; Schneider, Schaaf („Racing"), Heisserer (Paris), Harthong („Racing"), Beitz.

Der „Rasensportclub" gewinnt mit 2:1. Schaaf und Heisserer in Hochform schießen die beiden Tore. Für die Vorsteher der „SS Sportgemeinschaft" ist es eine Enttäuschung. Auf Seiten der Racing Spieler geht es eher darum, einen Sieg über die „SS Leute" als über ihre alten Freunde aus dem „Red Star" davon getragen zu haben. Das versinnbildet obiges Foto, wie es Tags darauf in den SNS veröffentlicht wurde. Der ungestüme Schuss von Robert Schneider richtet sich nicht so sehr gegen seinen Gegenspieler Armand Voillet, als gegen die politischen Machenschaften der Organisation, die letzterer gezwungen ist zu vertreten.

Das Rückspiel am 9. Februar 1941 spielt sich einmal mehr zum Vorteil der Racing Mannschaft ab. Es findet wieder vor 4 000 Zuschauern statt, diesmal aber auf der Meinau. Beim Racing ersetzt der aus der deutschen Armee stammende Eberle, ein hervorragender Spieler in Pforzheim, den jungen Schneider; auf der anderen Seite nehmen Oesch, Gerber und Lang die Plätze von A.Keller, Zeh und Kraemer ein. Heiss für die „SS Mannschaft", Gebhardt, Eberle und Schaaf für den Racing sind die jeweiligen Torschützen. Es ist nun besser zu verstehen, weshalb die Deutschen sich so sehr für Gérard Schaaf interessieren.

Saison 1941/1942: die „SS Sportgemeinschaft" im Viertelfinale der deutschen Meisterschaft.

Die Spielsaison 1941/1942 erfährt eine bemerkenswerte Entwicklung im elsässischen Fußball. Die Anzahl der Clubs, die an den offiziellen Meisterschaften teilnehmen, nimmt stark zu, die elsässische Regionalmannschaft ist am „Reichsbundpokal" beteiligt, die „HJ Meisterschaft" ist eingepflanzt und der SS Club gibt sich als einer der hervorragendsten Clubs des deutschen Fußballs zu erkennen.

Die Berichte über diese sportliche Tätigkeit der Clubs sind natürlich mit einem gewissen Vorbehalt anzuhören. Immerhin muss den chiffrierten Elementen, die sie mitteilen, ein gewisser Stellenwert zuerkannt werden. Nehmen wir den Bericht der Generalversammlung des FC Mülhausen von 1942. Der Club, immer noch mit René Waechter als Vorsitzender, zieht die Bilanz nach zweijähriger deutscher Präsenz: „Zwei Senioren Mannschaften und eine HJ Mannschaft gibt es beim Fußballsport. Der Schwimmsport, der Basketball, die Leichtathletik und der Handball haben ihre Tätigkeiten wieder aufgenommen. Der Club zählt an die Tausend Mitglieder, die sich in den zehn bestehenden Sportdisziplinen verteilen." Der daraus zu entnehmende Eindruck ist der eines allgemeinen neuen Aufschwungs. Im Kreis Molsheim stellt der Sportkreisführer Eugen Fehrenbach mit Genugtuung fest, „dass die Zahl der Fußballclubs zwischen Beginn und Ende der Spielsaison 1940/1941 von 14 auf 35 angestiegen sind." Im Kreis Hagenau steigt die ehemalige „Kreisklasse" und jetzige „Division 2" von einer auf zwei Gruppen, und es kommt eine „Division 3" hinzu. Im „Krummen Elsass" und im Mittelelsass ist es nicht anders: die „Division 2" hat sich vermehrt und eine „Division 3" beginnt. Es wird nun auch in den kleineren Ortschaften wie Tieffenbach, Bettweiler, Mackweiler, Osthausen, Bolsenheim usw., um nur diese zu nennen, ganz offiziell Fußball gespielt.

Die „Bereichsklasse" behält ihren Namen, wird jedoch von zwei Gruppen zu je acht Clubs auf eine Gruppe von zwölf Mannschaften reduziert. Sie beträgt sechs Clubs im Unterelsass: den „Rasensportclub", den „SC Schiltigheim", die „SS Straßburg", den „FC Hagenau", den „Mars Bischheim", den „TuS Schweighausen", und sechs im Oberelsass: den „FC Kolmar", den „SV Kolmar", den „FC Mülhausen", den „SV Mülhausen", den „Stern Mülhausen", den „SV Wittenheim."

Global gesehen sind nur wenig Änderungen zu verzeichnen, was die Spieler selbst betrifft, ausgenommen, dass Müller und Eberhardt von den „SS" rekrutiert worden sind, dass sich der Racing Robert Heisserer, den Bruder von Oscar, zugeeignet hat, dass Barlemann zum „FC Mülhausen" zurückgekehrt ist und, dass Lucien Badina, ehemaliger Profitorhüter des FC Mülhausen und von Sochaux, nun in Schweighausen, seinem Geburtsort, das Tor zu hüten hat.

Der „Rasensportclub" wird nun von dem Holländer Bastellar trainiert und der FCM von Henri Koerner, den ehemaligen Trainer von „Fortuna Düsseldorf", der „Union Gelsenkirchen", der „Stuttgarter Kickers", und von „Bayern München." Er ist Wiener, ein ehemaliger hervorragender Spieler aus Österreich.

Die Spielsaison der elsässischen Elite startet am 7. September, als man gerade erst die neuesten Ernennungen zu Gehör bekommen hatte: Charles Hirlimann ist als Beigeordneter von Herbert Kraft an die Stelle des zurücktretenden Kehler Haas getreten. Ein Aufstieg, der andere zur Folge haben wird: Charles Schitz, bisheriger Kreissportführer, ersetzt Hirlimann als Kassenführer der NSRL/Elsass und Leo Brünstein wird Kreissportführer im Kreis Straßburg. Fritz Keller ist zum „Monitor und „Sportslehrer der nationalsozialistischen Vereinigung „Kraft durch Freude" ernannt worden. Die Pressemeldung fügt hinzu: „Trotz der Entfernung wird die SS Sportgemeinschaft für die Meisterschaftsspiele weiterhin auf Keller zählen können."

Die vorhergehende „Bezirksklasse" ist nun die „Division 1" geworden:

Im **Unterelsass** beträgt sie **vier Gruppen**:

1: Buxweiler, Gundershoffen, die Walck, Mertzweiler, Monsweiler, Obermodern, Zabern, Schirrhein, Steinburg, Weissenburg;

2: Avolsheim, Düttlenheim, Eckbolsheim, Lingolsheim, Molsheim, Oberehnheim, Oberschäffolsheim, Ostwald, Straßburg 06, Wasselnheim;

3: Bischweiler, Brumath, Höhnheim, Königshoffen, Kronenburg, Oberhoffen, ASS, CA Straßburg, ASPTT Straßburg, Pierrots von Straßburg;

4: Benfeld, Ebersheim, Erstein, Eschau, Fegersheim, Graffenstaden, Kogenheim, Schlettstadt, Straßburg/Neuhof, AS Polizei.

Im **Oberelsass** gibt es **zwei Gruppen**:

1: Bollweiler, Gebweiler, „Rot-Weiss" Mülhausen, Regisheim, Sankt-Amarin, Sennheim, Thann, Wittelsheim;

2: Altkirch, FK Dornach, SV Mülhausen: Dornach, Hegenheim, Hüningen, Pfastatt, Reiningen, Eisenbahner/ Riedisheim, Sankt- Ludwig.

Wie das Unterelsass, so hat auch das Oberelsass eine „Division 2", eine „Division 3" und eine „HJ Meisterschaft."

Die „Sportgemeinschaft SS" wird Siegerin in der elsässischen Meisterschaft

Bei der Fußballelite ist das zweite Meisterschaftstreffen bereits das Derby zwischen „Racing" und FCM. Der elsässische Titelmeister (mit Bohrer; Pflieger, Beltzung; Hartmann, Heinrich, Ceccarelli; Kauffmann, Springinsfeld, Lauer, Korb, Ullmann) verliert in Straßburg vor 5 000 Zuschauern 3:2 gegen eine Straßburger Mannschaft mit lauter echten Meinauern: Lergenmüller; Montigel, Lohr; Gruber, Guebhardt, Meyer; Heintz, Gardon, Robert und Oscar Heisserer sowie Harthong. Der „Racing" stellt sich an die Tabellenspitze, zusammen mit der „Sportgemeinschaft SS", die den FC Hagenau und den FC Kolmar besiegt hat. Letzterer wird alleiniger Spitzenreiter, in Folge einer unerklärlichen Niederlage des „Racing" in Wittenheim, und bleibt es bis zum Abschluss der Hinspiele, indem sie 3:2 gegen den FC Mülhausen in Burtzweiler gewinnt (mit zwei Toren von Heiss und einem Tor von Keller) und gegen den Racing ein 2:2 Unentschieden erreicht. 6 000 Zuschauer füllen am 16. November 1941 die Tribünen des Meinaustadions, um dem Duell zwischen den beiden Nachbarclubs beizuwohnen. Für Willy Heiss ist es eines der letzten Spiele unter dem Banner der „Sportsgemeinschaft SS", die bereits André, den Vordermann des ASS, rekrutiert hat, um den Marseiller zu ersetzen, und wahrscheinlich dabei ist, mit dem Schlettstadter Karrer zu verhandeln. Das Treffen wird vom „Reichsschiedsrichter" Scheuer gepfiffen, wie übrigens fast alle großen Spiele, die von 1940 bis 1944 im Elsass stattfinden. Die Mannschaft der SS, in der Armand Voillet seinen allzu französisch klingenden Namen gegen den von „Müller" hat austauschen müssen, stellt folgende Mannschaft auf: Hoffmann; Müller, Hummel; Eberhardt, Gerber, Lang; P. Waechter, Heiss, André, E. Waechter, Keller. Der „Racing" spielt mit folgender Aufstellung: Lergenmüller; Montigel, Lohr; Gruber, Guebhardt, Meyer; R. Heisserer, Schaaf, Denger, O. Heisserer, Harthong. Die beiden in der ersten Halbzeit erzielten Tore durch Denger und R. Heisserer lassen lange einen Sieg der „Blau-Weißen" erhoffen, dem „Red Star" gelingt jedoch gegen Spielabschluss das Unentschieden 2 – 2.

Als Karrer Anfang März 1942 bei der SS Mannschaft erscheint, ist Heiss schon nicht mehr da. Das beweist den Austausch Mann für Mann und Posten für Posten, und in dieser neuen Aufstellung ist J.J. Karrer eine ausgezeichnete Lösung, die bald danach mit Hilfe des „Gastspielers" Schöne eine weitere Verstärkung erfährt. Beim „Racing" sichert Willy Wagner, dieser ehemaliger französischer Meisterschaftsspieler bei Sochaux, das Interim von Lergenmüller. Dieser wird jedoch für das „Spiel des Jahres", d.h. beim Rückspiel SS/„Racing" seinen Posten im Tor wieder einnehmen. In Anbetracht des zu erwartenden Anlaufs (10 000 Zuschauer werden es sein), findet das Treffen auf dem Tivoli statt, und zwar am Karfreitag, dem 3. April 1942. Zwei Tore von Oscar Heisserer und eines von seinem Bruder Robert bezwingen den „Red Star", der nur noch durch Schöne das Ehrentor erzielen kann. Die Verlierer des Tages behalten jedoch einen Vorsprung von zwei Punkten bis zum letzten Spiel, das mit einem Sieg über Schweighausen endet. Der Titel als Sieger der elsässischen Meisterschaft erwirkt die Glückwünsche des Gauleiters R. Wagner an SS Oberführer

Lohse. „Ich habe von der Zuerteilung des Titels der Fußballmeisterschaft 1941/1942 an die Sportgemeinschaft SS Kenntnis genommen. Ich beglückwünsche den ganzen Club, insbesondere die Spieler, die diesen Sieg ermöglicht haben, und ich ersuche sie, die offizielle Anerkennung der Stadt Straßburg entgegennehmen zu wollen."

Im Viertelfinale

Der Aufstieg der SS-Mannschaft bei der Schlussphase der deutschen Meisterschaft ist nicht vergleichbar mit demjenigen des FC Mülhausen in der vorhergehenden Spielsaison.

Im Sechzehntelfinale spielt sie gegen den Württembergischen Titelmeister, die Stuttgarter „Kickers", die als hoher Favorit gelten. Bei den „Kickers" spielen nämlich vier Internationale: Torhüter Deyhle, Verteidiger Immig, Mittelfeldspieler Sing und Mittelstürmer Conen, einer der hervorragendsten deutschen Fußballspieler, schon Fußballstar bei der Weltmeisterschaft 1934 und immer noch eine permanente Gefahr in der Sturmspitze der deutschen Nationalmannschaft, die er zusammen mit dem jüngeren Fritz Walter anführt. Den Beweis dieser Stärke der „Kickers" liefert ihr klarer, unumstrittener Sieg (4:0) zu Saisonbeginn gegen Mülhausen, im Sechzehntelfinale des „Tschammerpokals", gegen einen FCM, der mit Bohrer; Bilger, Beltzung; Lauer, Linder, Hartmann; Ullmann, Korb, Kauffmann, Ceccarelli, und Springinsfeld als frischgebackener elsässischer Meister antritt.

Da das Treffen in Straßburg stattfindet, ist das Tivoli Stadion erforderlich, um die Zuschauer zu empfangen. 12 000 haben sich eingefunden, um die SS - Mannschaft zu unterstützen, indes ihr für gewöhnlich nicht dieselbe Sympathie entgegen gebracht wird, wenn sie gegen elsässische Gegner antritt. Diesmal ist aber die Lage eine andere: der politische Gegner ist nicht mehr der SS Club von Straßburg (der „Red Star"!), sondern der Vertreter von „drüben", umso mehr als, dass in der Straßburger Mannschaft zehn Elsässer auf elf Spieler sind. Diese Mannschaft erringt den größten sportlichen Erfolg, seitdem das Elsass dem deutschen Reich angegliedert worden ist. Die „Kickers" werden durch zwei Tore von Pierre Waechter 2:0 geschlagen. Vier Spieler sind die Urheber dieses unglaublichen Sieges: Torhüter Hoffmann, der entscheidende Schüsse abgewehrt hat, E. Waechter, der Conen ausschaltete, Pierre Waechter, der Torschütze des Tages, und Schöne, der Spielgestalter.

Im Achtelfinale begegnet der „Red Star" dem FC Schweinfurth, dem bayerischen Meister vor Fürth, Nürnberg und München. Dessen Mittelfeldspieler (Moog, Kitzinger, Rosenbauer) sind jene der deutschen Nationalmannschaft. Man spielt auf der Meinau, da der Tivoli womöglich zu klein gewesen wäre. Willms und Gerber, die gegen Stuttgart gespielt hatten, lassen den beiden ehemaligen Professionellen Heiss (der gerade in Urlaub ist) und Hummel ihren Platz, sodass Ernest Groß seine beste Mannschaft aufstellen kann: Hoffman; Müller, Hummel; Eberhardt, E. Waechter, Lang; Keller, Heiss, P.Waechter, Schöne, Karrer. Für den „Kicker" vom 27. Mai 1942 haben „Kitzinger und Waechter, die beiden brillanten Half Center, das Los des Spiels entschieden." Dieses Urteil bestätigen auch die SNN: „E. Waechter hat Darsch, dem Schweinfurter Mittelstürmer nicht mehr Chance zugestanden als das vorige Mal Conen. Als Mittelfeldspieler ist er der vom Publikum bevorzugte Spieler geworden. Mit ihm sind auch seine beiden jungen Akolythen Eberhardt und Lang zu nennen. Im Sturm war Heiss sehr gut, Keller und Schöne etwas weniger." In der 63. Minute schießt Pierre Waechter das erste Tor, Schweinfurth gelingt vier Minuten später der Ausgleich und Keller erzielt eine Viertelstunde vor Spielschluss den 2:1 Endstand. Voll außerordentlicher Begeisterung verlassen die 13.000 Zuschauer das Meinau Stadion. Für sie sind es die Spieler des ehemaligen „Red Star", die den deutschen Fußballvertreter besiegt haben. Übrigens hat, wie schon gegen Stuttgart, ein Trikot mit einem kleinen, viel diskreteren „ SS Abzeichen" dasjenige mit den beiden großen Buchstaben „SS", die provozierend die ganze Brust einnahmen, ersetzt.

Am 7. Juni 1942 erlebt die „Sportgemeinschaft SS" ein Ereignis, von dem sie sich einige Wochen zuvor nicht hätte träumen lassen. Durch ihren Sieg über Schweinfurth hat sie sich für das Viertelfinale der deutschen Meisterschaft qualifiziert. Sie findet sich bei der Zusammenstellung der acht Mannschaften, die für die weiteren Begegnungen qualifiziert sind, mit „Schalke 04", dem Berliner Club „Blau – Weiß", der „Vienna" von Wien, den „Kickers" von Offenbach, dem VfB von Königsberg, dem SC Planitz und dem „SV Werder" Bremen zusammen. Dieses Viertelfinale steht nicht gerade unter einem günstigen Stern für die Mannschaft aus der Kibitzenau. Zuerst einmal, weil Schalke die höchst eingeschätzte Mannschaft in Deutschland ist, sodann, weil es heißt, in Gelsenkirchen zu spielen, und schließlich, weil Hummel, Schöne und Heiss, drei Schlüsselfiguren, nicht disponibel sind. Sie werden durch Gerber, Willms und Seyller ersetzt. Es ist also ein Ding der Unmöglichkeit, das die Straßburger gegenüber einer Mannschaft erwartet, die mit internationalen Spielern bestückt ist und die bei der ersten Runde den „FC Kaiserslautern" von Fritz Walter mit 9:2 zermalmt hat! Szepan, Kuzorra, Barufla spielen vor 30.000 Zuschauern auch so nach Herzenslust, mit einem Sieg von 6:0 gegen den „Red Star", für welche dieses Spiel nur einen Auftakt für den 6. Titel, den der Club bald darauf gegen „Vienna" von Wien erobern wird, bedeutet.

Immer häufiger wird versucht, den elsässischen Fußball im deutschen Fußball zu verankern.

Dank der Entwicklung der „Sportsgemeinschaft SS" wird das dritte Reich in sportlicher, aber auch in politischer Hinsicht auf den Club aufmerksam. Der Club trägt auf eine ganz unverhoffte Art politisch dazu bei, den elsässischen Sport dem deutschen Sport einzugliedern. Die Erfolge der Straßburger Spieler ergeben die Titelseiten zahlreicher Zeitungen, angefangen mit dem berühmten „Kicker." Ein unverhoffter Vorschub für die nationalsozialitischen Anführer im Elsass, die sich langwierigen, anstrengenden Bemühungen gegenüber gestellt sahen, um sich einzupflanzen, und für welche der den Resultaten des SS Clubs gezollte Medienanlauf gerade recht kam; im Reich selber mehr als im Elsass. Als Beweis für diese tiefere Einwurzelung des elsässischen Fußballs erscheint das Aufhören der Propagandaspiele dieser zur Schau gebrachten Spiele zwischen den Städten. Sie werden nun allesamt durch offizielle Begegnungen ersetzt, die den elsässischen Clubs dieselben Rechte und Pflichten zuerkennen, wie den übrigen Clubs in Großdeutschland.

Ab Oktober 1941, mit einem zu deren Vorbereitung benötigten einjährigen Rückstand, betrifft die Sammlung für das „Winterhilfswerk" alle Vereinigungen. Mit mehr oder minder großem Erfolg je nach Ortschaft, wenn auch der „Bereichspressewart" Otto Jenner behauptet, „zum ersten Mal marschiert der elsässische Sport geschlossen Schulter an Schulter mit den Kameraden des Reiches im Dienste des größten sozialen Hilfswerkes der Welt."

Im Bereich des Fußballs selbst hat man nicht an Propagandamitteln gespart. Die elsässische Mannschaft kommt bis nach Berlin, um in der Hauptstadt gegen die dortige Auswahl anzutreten! 18 000 Berliner „bereiten auf dem Poststadion den elsässischen Fußballern, den Vertretern des nun endlich befreiten Landes am Oberrhein, einen begeisterten Empfang." In Begleitung der Leiter der elsässischen NSRL Brennion und Brünstein, mit einem Empfang durch die höchsten öffentlichen Vertreter des deutschen Fußballs, unterliegt die Mannschaft mit Hoffmann (SS); Montigel (Racing), Lohr (Racing), Pflieger (FCM), Bauer (Schiltigheim); Gruber, Guebhardt, Meyer (Racing); Keller, Heiss, P.Waechter (SS), O. Heisserer (Racing), Karrer (Schlettstadt) mit 3:1.

Das Elsass beteiligt sich auch zum ersten Mal im Herbst 1941 am „Reichsbundespokal", dem für die Clubs entsprechenden „Tschammerpokal." Es wird am 5. Oktober 1941 auf der Meinau durch das Land Württemberg, das eine Konstellation internationaler Spieler aufzuweisen hat, mit einem Rekordergebnis von 4:9 eliminiert. Conen, der Mittelstürmer der Stuttgarter „Kickers", der Fußballstar der deutschen Nationalmannschaft, ist der verhängnisvolle Gegner der elsässischen Auswahl, die nur aus Unterelsässern besteht: Lergenmüller; Müller, Lohr; Gruber, Guebhardt, Karrer; Keller, P. Knecht, Heiss, O.Heisserer, P. Waechter.

Für die der „H.J." zugedachte Meisterschaft ist die elsässische Auswahl ebenfalls auf nationaler Ebene engagiert. Aus Spielern bestehend, die aus den Clubs des „AS Mülhausen", der „ASS", dem „Racing", dem „SR Kolmar" und dem „Sporting" herrühren, wird sie gleich in der ersten Runde durch die Auswahl von „Hessen- Nassau" mit 8:0 ausgeschaltet. Für die Organisatoren handelt es sich um ein der „Hitlerjugend" zugedachtes Treffen, für die elf elsässischen Spieler um eine einfache Begegnung zwischen den Juniorenligen.

All diese Tätigkeiten haben zum Ziel, den elsässischen Sport dem Sport des deutschen Reiches einzuverleiben. Der dafür geeignetste Wettbewerb bildet der „Tschammerpokal", im Vergleich zur ehemaligen „Coupe de France." Wie letztere beginnt er auf der niedrigsten regionalen Stufe, um den Vertreter der jeweiligen Liga beim Finale zu bezeichnen. So geschieht es, dass man im Januar/März 1942 Begegnungen des „Tschammerpokals" zwischen Gries und Ohlungen, Runtzenheim und Röschwoog, Sessenheim und Sufflenheim, Rohrweiler und Herrlisheim, Weitersweiler und Niederrmodern, Ingweiler und Pfalzburg, Erstein und Gerstheim, Oberschäffolsheim und Wolfisheim, usw. beiwohnen kann.

Saison 1942 – 1943: eine durch „Stalingrad" beeinträchtigte Spielsaison

Die Zwangsrekrutierung:

Mit den sich intensivierenden Kämpfen in Russland – die Schlacht um Stalingrad wird fast sechs Monate dauern und im Januar 1943 mit einer Niederlage enden – und dem zufolge dem nicht mehr in Betracht kommenden nur kurzen Krieg, ändert sich das Benehmen der Deutschen der elsässischen Bevölkerung gegenüber. Die unternommenen Versuche, die Elsässer zu verleiten, verwandeln sich nun in Versuche, sie einzuschüchtern. Vom 2. Januar 1942 an wird es obligatorisch, der „Hitler Jugend" anzugehören. Dadurch werden Tausende von jungen Elsässern gezwungen, sich in eine militärisch geprägte Organisation einreihen zu lassen. Schon im April 1941 wird der „Reichsarbeitsdienst" in Elsass und Lothringen eingeführt. Er betrifft die Jugendlichen, die 1922 und die Mädchen die 1923 geboren sind. So nähert man sich dem Militärdienst, der am 25. August 1942 zur Pflicht gemacht wird. Zu diesem Zweck muss die Dienstpflicht mit der deutschen Staatsangehörigkeit in Einklang gebracht werden, weil ja die Angehörigen der drei annektierten Departements nach internationalem Recht immer noch französisch sind. Der Erlass vom 23. August

1942 verleiht die deutsche Staatszugehörigkeit den Elsässern, Mosellanern und Luxemburgern deutscher Abstammung, die in die Wehrmacht oder in die „Waffen SS" eingezogen worden sind oder eingezogen werden. Zwei Tage später, am 25. August, erscheint der Erlass, der die „Personen deutscher Rasse" der Jahrgänge 1920, 1921, 1922, 1923 und 1924 zum Wehrdienst verpflichtet.

Die Musterungskommissionen treten seit Anfang September in Aktion. Dazu werden die Jahrgänge 1921, 1922 und 1923 aufgerufen. „Sie wissen, was man von ihnen erwartet: dass Europa in den jüdisch-bolschewistischen Chaos versinkt", schließt der Artikel der SDN vom 4. September, der von der ersten Sitzung der Musterungskommission im Kreis Hagenau berichtet. Die Warnungen ergehen sofort an jene, die es versäumt haben, sich dort vorzustellen, sowie an ihre Eltern, „die das Gebot der Stunde noch nicht verstanden haben, das im Elsass nur zuverlässige Leute dulden kann." Die Eltern der Widerspenstigen werden also „fristlos ins Altreich deportiert, um in einer dazu geeigneten Umgebung eine Haltung anzunehmen, die der nationalsozialistischen Geistesverfassung entspricht." Die den Familienangehörigen geltende Androhung solcher Repressalien wird die „illegale Auswanderung" in Richtung Innerfrankreich um so ernsthafter hemmen, als sie nicht außer der Ehegattin auch noch „die Verwandten in auf- und absteigender Linie, die Adoptiveltern, die Kinder der anderen Ehehälfte, sowie Brüder und Schwestern und deren Kinder betrifft." Eine Situation, die diejenige der 18 Wehrdienstverweigerern von Ballersdorf sein wird, als sie in der Nacht des 12. Februar 1943 vergeblich versuchten, die drei Kilometer breite verbotene Zone zu überqueren, die durch Erlass vom 16. September 1942 zwischen Frankreich und der Schweiz errichtet worden war. Während 13 der Jugendlichen zum Tode verurteilt und hingerichtet worden sind, wurden ihre Eltern ins Lager von Schirmeck verschleppt, wo sie sechs Wochen verbrachten, bevor sie in der Industrie oder in der Landwirtschaft des deutschen Reiches eingesetzt wurden.

„Jeder Clubwechsel [...] ist verboten[...]"

Unter solchen Umständen beginnt die Spielsaison 1942/1943 und verlaufen die gesamten Hinspiele. Die Zuhilfenahme der „Gastspieler" ausgenommen, wird sich der Bestand der jeweiligen Clubs nicht mehr verändern als zuvor. Dies ist übrigens auch gar nicht möglich. Ein Artikel der SNN vom 26. Januar 1942 weist nämlich zum ersten Mal klar auf „die in Kriegszustand gültigen, die Spielerwechsel betreffenden Anweisungen hin: „seit Kriegsbeginn ist die vor dem Krieg herrschende Art und Weise des Clubwechsels, die nur die Zusage des Clubs erforderte, aufgehoben. [...] Da der Kameradschaftsgeist und die Treue zum Club die einzigen Elemente darstellen, um den Sportsgeist zu gewährleisten, ist jeder Wechsel unter Clubs einer und derselben Stadt bis Kriegsende untersagt." Was nun die „Gastspieler" betrifft, die meistens aus der Wehrmacht stammen, „muss ihre Zuordnung zu einem bestimmten Club einen triftigen Grund haben", und auch ihnen ist es untersagt, zwischen den Clubs „hin und her zu schwärmen." Das sind alles Dinge, die sowohl die Vergangenheit erklären, als auch in die Zukunft blicken lassen.

Die Rückwirkung von Stalingrad auf die sportlichen Resultate des elsässischen Fußballs

Der „Red Star" wartet nicht auf den Saisonbeginn 1942/1943, um sich auszuzeichnen. Gelegenheit hierzu gibt ihm die Endphase des „Tschammerpokals", bei welchem der Club aus dem Neudorf in die dritte Runde gelangt, nachdem er „Borussia Neunkirchen" mit 5:4 und „Waldhof Mannheim" auch mit 5:4 nach Verlängerung ausgeschaltet hat. Der „FC Mülhausen" unterliegt seinerseits in der 2. Runde gegen den „VfB Stuttgart" mit 0:2. In der 3. Runde erlebt die Straßburger „SS Mannschaft", der Titelseite des „Kicker" vom 1. September 1942 zufolge, „einen wahren Alptraum" gegen „München 1860", dem künftigen Pokalsieger 1942: mit 15:1 vor 12 000 Münchnern; fünf Tore wurden allein vom genialen Willimowski erzielt.

Den Kampf um den Titel der elsässischen Meisterschaft bestreiten einmal mehr die drei Tonangeber: der FCM, der „Racing" und der Club „SS." Die Gegenüberstellungen zwischen den drei Clubs, besonders jene mit dem Club „SS", erwecken immer noch großes Interesse und besondere Neugier, vor allem zwischen den beiden Straßburger Nachbarn. Das Hinspiel „SS"/"Racing" findet vor 11 000 Zuschauern auf dem Tivoli statt, auf dem Spielfeld der großen Spiele der „SS Sportgemeinschaft." Mit drei Toren von Robert Heisserer besiegt die Racingmannschaft mit folgender Aufstellung: Lergenmüller; Montigel, Lohr; Gruber, Guebhardt, Meyer; Führer, Gardon, R. und O. Heisserer, Bauer, die SS Zusammenstellung mit: Hoffmann; Müller, Gerber: Eberhardt, E. Waechter, Lang; André, Schwambach, P. Waechter, Karrer, Keller, 3:2 und stellt sich so an die Tabellenspitze. Hingegen gelingt dem FCM (mit Heitz; Pflieger, Belzung; Hartmann, Demuth, Waechter; Springinsfeld, Linder, Lauer, Korb, Ullmann) das Unentschieden (0:0) auf der Meinau. Hinter den drei Erstrangigen nehmen der „SR Kolmar" und der „FC Hagenau" die Tabellenmitte ein, während „Mars Bischheim", der „Sporting", die „Walck", „Schlettstadt" und der „FC Kolmar" um ihren Verbleib zu kämpfen haben.

Das Ende der Meisterschaft wird spannend

Der 14. Februar 1943, der 15. Spieltag, bringt eine entscheidende Wende. Der „Red Star" (Hoffmann; Müller, Karrer; Eberhardt, E. Waechter, Lang; Keller, Schwambach, André, P. Waechter, Seyller) spielt unentschieden auf der Meinau gegen den „Racing" (mit Lergenmüller; Montigel, Lohr; Gruber, Geberhardt, Meyer; Heintz, Gardon, Lauck, O. Heisserer, Dorninger). Der FCM ist Sieger gegen die „Walck", sodass sich der FCM und der „Racing" drei Spiele vor Abschluss die gleiche Punktezahl (25) teilen, während der „Red Star", mit nur einem Punkt zurücksteht. Bei der nächsten Runde (der 16.) bleiben die Positionen unverändert, da jeder der drei Anwärter das Spiel gewinnt.

Der 17. Spieltag, am 14. März, ist der Tag der Gegnerschaft „Red Star" gegen FCM sowie des Auswärtsspiels des „Racing" gegen den „SR Kolmar." Eine günstige Gelegenheit für den „Racing", allein den ersten Platz einzunehmen, und für den „Red Star" den FCM zu überflügeln. Um dem Ereignis gerecht zu werden, wird das Meinau-Stadion für dieses entscheidende Treffen gewählt, und das Schiedsrichtern dem „Schiedsrichterobmann" Paul Scheuer anvertraut. Als Auftakt ist ein Basketballspiel, SS gegen AS Straßburg geplant, eine Begegnung, die ihrerseits entscheidend sein wird für den Titelsieg in der elsässischen Meisterschaft. Für die Fußballbegegnung gilt die Prognose der SNN ein 1:1 oder 2:1 Sieg des Racing, umso mehr als sie mit zwei neuen „Gastspielern" rechnen können, und zwar nicht die geringsten: Brecht aus Karlsruhe und Noack, den Spielleiter des Hamburger SV, zwei Spieler erster Klasse, wie es die Straßburger Zeitungsausgabe am Vorabend des Treffens zu berichten weiß.

In Kolmar siegt der „Racing" mit 1:0 gegen eine starke Mannschaft mit: Dessonet; Hoffert, Deckert; Liebert, Giessinger, Emmenegger J. Müller, Schmidt, Heine, Jerusalem, Ch. Emmenegger.

In Straßburg findet das Spiel „Red Star" – FCM nicht statt, da die Empfangsmannschaft sich dem Treffen entzieht! Aus einem Grund, für den nicht der Club zuständig ist, sondern die höher stehende SS-Organisation, „die Zweigstelle 45 der SS-Leitung", wie es das Pressecommuniqué vom 15. März 1943 meldet, das für die Leser die Information beifügt, „dieses Treffen zwischen der Sportsgemeinschaft SS und dem Mülhauser FC ist annulliert worden, weil alle sportlichen Tätigkeiten der SS- Clubs provisorisch aufgeschoben worden sind." Auch das Basketballspiel findet nicht statt. Es wird auf den darauf folgenden Sonntag vertagt, während es sich bei dem Fußballtreffen um ein wirkliches „Forfait" handelt, so dass der FCM die beiden Punkte für sich buchen kann. Die Mitspieler von Pierre Korb werden bis zum letzten Spieltag zusammen mit dem „Racing" Tabellenführer verbleiben. Dank ihres Torverhältnisses (66:9 für den FCM gegen 54:7 für den „Racing") werden die Mülhauser elsässische Meister 1942/1943. Die Möglichkeit eines Sieges oder eines Unentschieden der SS Mannschaft gegen den FCM ist natürlich nicht auszuschließen. Den Mitspielern von Fritz Keller hätte es nicht genügt, um an Stelle der Mülhauser Spieler den ersten Platz zu ergattern, wohl aber denjenigen von Oscar Heisserer. So hat eine politische und militärische Einmischung die Fußballmeisterschaft von 1942/1943 im Elsass bei ihrem Endergebnis beeinflusst.

Im Dienst des „Totalen Krieges"

Woher dieser Rückzug der „Sportsgemeinschaft SS" aus der Meisterschaft, zwei Runden vor Saisonschluss, während die Mannschaft doch um den Titel eines elsässischen Vizemeisters noch im Rennen liegt? Mitte März 1943 sind es sechs Wochen nach der Kapitulation der Armee des Generals von Paulus in Stalingrad, wo 200 000 deutsche Soldaten das Leben lassen mussten und 90 000 gefangen genommen wurden. Wollten die „Schutz Staffeln" damit ihre Ideologie in die Tat umsetzen, nämlich dass ein Elitesportler in erster Linie ein Elitesoldat zu sein hat? Hatten sie etwa die Absicht die SS Sportclubs aufzulösen, ein schließlich belangloses Vorhaben in der Nachwirkung von „Stalingrad"? Zum Zeitpunkt, wo die maßgeblichen Behörden zu Ehren der „Helden von Stalingrad" Erinnerungsfeiern stattfinden ließen! So z.B. jene von Sufflenheim, während welcher „von allen nationalsozialistischen Vereinigungen ein totaler Einsatz zu diesem total gewordenen Krieg erfordert wird." Zum Zeitpunkt ebenfalls, wo auch der Fußballsport eine besondere Anstrengung zu leisten hat. „Der Sport steht im Dienst des totalen Krieges", lautet die Überschrift des „Kicker" vom 23. Februar 1943 mit einem dazu ausgesuchten Foto, auf dem während des letzten Spiels zwischen dem „Red Star" und dem „Racing" vordergründig Charles Hoffmann gezeigt wird, der im Hechtsprung einen Schuss von Oscar Heisserer hält. Ein Bild des Torhüters der Straßburger „SS Elf", das ihn vergleicht mit „einem Seeungeheuer, das sich auf seine Beute stürzt", denn im Februar 1943 „erfordert es die dem Vaterland auferlegte militärische Lage, dass ein jeder zu den Waffen greift."

Trotzdem findet das Treffen der „SS Sportgemeinschaft" gegen den FCM am 11. April unter merkwürdigen Umständen statt. Weder bei der Ansage des Spiels noch bei dessen knapper Berichterstattung, am 10. bzw. 12. April, in den SNN wird der Straßburger Club namentlich zitiert. Man weiß nur zu berichten, dass die Fußballer aus Mülhausen gegen eine Mannschaft aus Straßburg gespielt haben, ohne präzisere Angabe, und ohne, dass die Aufstellung beider Mannschaften bekannt gegeben wird, dass das Spiel vor 10 500 Zuschauern auf dem Meinau Stadion stattgefunden hat, dass es vom Reichsschiedsrichter Scheuer geschiedsrichtert und dass das einzige erzielte Tor vom Mittelstürmer der Gastmannschaft Demuth geschossen wurde.

Unter solchen Umständen hat die Endrunde der deutschen Meisterschaft nicht den Widerhall der vergangenen Jahre gefunden. Der FCM wird in der ersten Runde schon von Saarbrücken mit 5:1 ausgeschaltet. Eine Spielsaison, die in einer gewissen sportlichen Gleichgültigkeit endet, bedingt durch das Zeitgeschehen: einmal durch „Stalingrad", dann auch durch die Landung der Alliierten in Alger und Oran. Der Mülhauser Demuth schließt die Saison als bester Torschütze ab (21), vor Keller (17), Heiné und R. Heisserer (16), Linder (15), André (14) und O. Heisserer (13).

1943: Fußballer „Malgré-Nous" oder „wider ihren Willen"

Die Zwangseinziehung bringt eine dritte Kategorie von elsässischen Fußballern mit sich. Vor September 1942 gibt es diejenigen, die bei der elsässischen Meisterschaft der NSRL mitspielen, und dann jene, die nach dem Debakel von 1940 in Innerfrankreich verblieben sind, um dort weiterhin dem Fußballspielen zu huldigen. Der Erlass des 25. August 1942 macht aus jedem in die deutsche Wehrmacht eingezogenen Elsässer, wenn er nur einige Talente als Fußballspieler aufzuweisen hat, einen dritten Fußballspielertyp: den Spieler in einer anderen deutschen Liga als der elsässischen, einen sozusagen „Wider seinen Willen – Fußballspieler." Zwischen Curt Keller, der beim FC Toulouse in unbesetzter Zone spielt und seinem Bruder Fritz, der sich bei der Straßburger „Sportgemeinschaft SS" in annektiertem Gebiet befindet, wird es keine Schicksalsgleichheit geben, weil es sie auch gar nicht geben kann. Ebenso wenig zwischen Gérard Schaaf, dem Torschützen des „Racing", der gar bald in die Wehrmacht gesteckt und an die russische Front geworfen wird, und seinem Schwager und Racing Mitspieler von 1939, Alphonse Rolland, der bei den „Girondins de Bordeaux" spielt. Auch ebenso wenig als bei all den elsässischen Berufsspielern, die 1939 überall in Frankreich dabei waren, von denen manche dann nach 1940 ins Elsass zurückkehrten, während andere im Innern in besetzter oder unbesetzter Zone verblieben sind. Die einen werden weiterhin Fußball spielen und von diesem Sport leben können, während die anderen nicht mehr an den Fußball, sondern nur noch an ihr Überleben denken müssen.

Nach dem 25. August 1942 wird es schnell voran gehen. Nehmen wir den Fall der beiden Stürmer des „Racing" der zwei Spielsaisons 1940/1941 und 1941/1942: Robert Schneider und Pierre Heintz, beide aus dem Jahrgang 1923. Der erste wird schon 1942 nach Mannheim zum „Reichsarbeitsdienst" einberufen. Von seinen militärischen Ausbildern für seine Fußballtalente auserlesen, spielt er einige Meisterschaftstreffen mit dem „Waldhof", einem der beiden großen Clubs der Stadt Mannheim. Bei Beendigung des RAD wird er in die Wehrmacht eingezogen und hat die „Chance", zum „Afrikakorps" zu kommen, einer immerhin weniger misslichen Lage als die, in die Hölle von Stalingrad zu gelangen. Sein Freund Pierre Heintz wird am 23. Mai 1943, am Tag seiner zwanzig Jahre, in die Wehrmacht gesteckt. Sein Vater, der beim „Racing" verantwortlich ist, begleitet ihn bis zur Rekrutierungsstelle in Straßburg. Es folgt die Abfahrt vom Hauptbahnhof, die Überquerung des Rheins über die Eisenbahnbrücke in Beinheim. Geht es Richtung Polen/Russland? Nein, sondern nach Nürnberg. Dort spielt er während der Spielsaison 1942/1943 bei der „Spielvereinigung Fürth", um dann etwas später in Pommern zu landen, in den Pranken der „Division Charlemagne", der 33. Französischen SS Division! In Fürth, der Nürnberger Vorstadt, Hochburg des deutschen Fußballs vor dem Krieg, genießt Pierre Heintz etwas von dem Ruhm, von dem jeder Fußballer nur so träumt. Am 11. Juli 1943, beim Viertelfinale des „Tschammerpokals" des „Sportgau Franken" schießt er das Ausgleichstor zum 1:1 und bringt es bis zum 4:1 - Endsieg seines Clubs gegen die „SS Sportgemeinschaft" von Nürnberg.

Solche Erlebnisse wie die von Robert Schneider und Pierre Heintz sind keine Ausnahme. Zahlreiche Zwangseingezogene spielen je nach ihrer Zustellung in zivilen oder militärischen deutschen Mannschaften; sozusagen als neuartige „Gastspieler." Nachdem es Deutsche als „Gastspieler" in den elsässischen Clubs gegeben hat, sind nun Elsässer in den deutschen Mannschaften zu „Gastspielern" geworden. Eigentlich fühlen sie sich eher als „Wider ihren Willen – Fußballspieler", denn ihr dortiger Beitritt erfolgt nur aus ihrer aufgezwungenen Lage als „Zwangsrekrutierte" der deutschen Wehrmacht.

Manche werden aus den schrecklichen Schlachtfeldern der Jahre 1942/1944 zurückkehren, andere werden dort ihr Leben lassen. Die Racingspieler Robert Schneider, Pierre Heintz sowie Emile Stahl und SS Mannschaftsspieler Henri Lang, gehören zu den Glückspilzen.

Robert Schneider gelingt es, während der schrecklichen Kämpfe bei „Monte Cassino" in Italien die französischen Streitkräfte zu erreichen. Er schließt sich sofort der „Première Armée Française" an. Mit der 2. Division d'Infanterie Marocaine beteiligt er sich an der Landung in der Provence, an der Befreiung des Rhône-Tals und am glorreichen Siegeszug von „Rhin et Danube."

Pierre Heintz befindet sich Anfang Januar 1945 in der Armee, die den Vormarsch der Russen gegen Berlin stoppen soll. In der Nähe von Danzig begeht er Fahnenflucht, indem er „seine gesamte militärische Ausrüstung - Gewehr und Pistole – mit polnischen Bauern gegen Zivilkleider austauscht." Er kann sich bei Letzteren verstecken, bis er

schließlich am 26. Februar 1945 durch die Rote Armee befreit wird. Die Russen zeigen ihm gegenüber ziemlich großes Verständnis, denn „wie soll man nur einem russischen Leutnant aus Nowgorod oder von sonst woher beibringen, was ein in Zivil gekleideter Mann, der sich als Franzose ausgibt, obwohl er einen Namen mit deutscher Konsonanz trägt, in Riga zu suchen hat. Eine Sachlage, die für den Russen um so schwieriger zu verstehen war, als man ihm die Franzosen als Alliierte vorgesellt hatte, während er doch tatsächlich erlebt hatte, wie einige von ihnen in der SS Uniform der „Division Charlemange" hartnäckig gegen Russland zu Feld zogen." Seine Rückfahrt führt ihn immerhin über Königsberg, Warschau, Berlin, Magdeburg bis nach Straßburg und endet im Demobilisationslager von Châlons/Saône.

Henri Lang ergeht es nicht viel anders als Pierre Heintz. Hätte er nicht in der Straßburger „SS- Mannschaft" gespielt, so wäre es überflüssig, seine Geschichte zu erwähnen, gleicht sie doch derjenigen von Tausenden von Elsässern. Am 7. Januar 1920 im Neuhof zur Welt gekommen, lebt er seine Fußballkarriere und sein Privatleben fast ununterbrochen im Umfeld dieses größten Vorstadtviertels von Straßburg. In den dortigen Gassen und Gässchen hat er nämlich gelernt Fußball zu spielen. Dort rangelt er, einen Behelfsball am Fuß, zusammen mit Dambach, Montigel, Gardon, im „Team der Rue de Benfeld", zu welchem auch P.Waechter, Schwambach, und Humbert sich zählen. „Minime", dann „Junior" beim „Red Star", bleibt er dem Neudörfler Club treu, um mit ihm bis zum Halbfinale der Junioren-Meisterschaft zu gelangen, und mit etwas mehr als sechzehn Jahren in die erste Mannschaft aufzusteigen. Unterdessen bricht der Krieg aus. Die Familie Lang (die Eltern mit acht Kindern) wird nach Mussidan in der Dordogne evakuiert. Die Klasse 1940, der er angehört, wird unter die Fahnen gerufen. Henri kommt zum Artillerieregiment nach Tours. Nach dem Debakel kehrt er mit Frau und Kind nach Straßburg zurück und spielt wieder im „Red Star", der zuerst „Frankonia" heißt, bevor er die „Sportgemeinschaft SS" wird. 1943 widerfährt ihm dasselbe Los wie vielen seiner Landsleute: er wird in die Wehrmacht gesteckt. Er hat das Glück, nicht an die Front zu kommen, sondern mit den deutschen Truppen Italien und Ungarn zu durchqueren. 1945 gelingt es ihm, zu entfliehen, als französischer Kriegsgefangener (KG) Klagenfurt zu erreichen, wo die Engländer bereits angekommen sind, und endlich mit einer Gruppe von französischen Deportierten nach einer wahrhaften Odyssee den Heimweg zu finden.

Für Emile Stahl wird es länger dauern, dem schweren Schicksal zu entgehen. „Minime" beim „Racing" um 1935 herum, mit denjenigen, die in der Dordogne während der Besatzungszeit seine Mitspieler waren (Marcel Lergenmüller, Robert Schneider, Charles Denger, Pierre Heintz), wird er bei Abschluss der Spielsaison 1943/1944 in die Wehrmacht eingezogen und an die Ostfront geschickt. Er desertiert und läuft zu den Russen über. Im Lager von Tambow interniert, wird erst im November 1945 aus russischer Gefangenschaft heimkehren.

Andere wieder, wie Jean-Jacques Karrer und Oscar Heisserer wagen es, der Gefahr zu trotzen, die die erzwungene Wehrdienstverweigerung zur Folge hat. Die beiden Spieler beenden die Spielsaison 1942/1943 und sind nicht mehr in ihrem jeweiligen Club („SS Straßburg" und „Racing")dabei, als die neue Saison 1943/1944 beginnt. Wir haben gehört, welche unheilvollen Folgen es für Jean-Jacques Karrer selbst und seine Eltern hatte, nachdem er sich weigerte, die deutsche Uniform zu tragen. Die Familie Heisserer kommt schließlich noch gut aus einem zu Beginn eher gewagten Unternehmen heraus. 1940 ist Oscar Heisserer im sportlichen Bereich für die Deutschen die ideale Zielscheibe. Beim Viertelfinale der Weltmeisterschaft 1938, französischer Pokalsieger 1939 und 1940 mit dem Racing von Paris, Spielleiter der französischen Nationalmannschaft, diese Visitenkarte interessiert die Deutschen, die aus dem ehemaligen französischen internationalen Spieler einen ihrer Propagandisten im Elsass machen möchten. Oscar Heisserer erscheint zum letzten Mal in einer Mannschaftsaufstellung des „Racing" in einem Freundschaftsspiel „Racing" gegen Thionville am 18. Mai 1943. In der mosellanischen Mannschaft spielen drei Spieler aus der Wehrmacht, die in diesem Sektor der Mosel zu Quartier waren: Kappé, ehemaliger Torhüter des FC Metz, Colbus, ehemaliger halbprofessioneller Racingspieler, und Fritz Walter, Spielleiter von Kaiserslautern und der deutschen Nationalmannschaft. Lergenmüller; Montigel, Lohr; Jung, Guebhardt, Meyer; Denger, Heintz, O. Heisserer, Hamm und Dorninger gewinnen mit 2:1 (Tore durch Heintz und Denger). Der Spielbericht streicht den „Fußballartisten" Fritz Walter heraus. Für Oscar Heisserer ist es das letzte Treffen des NSRL – Fußballs, während sein Bruder Robert weiterhin im Sturm der „Racing" Mannschaft spielen wird. „1943, gelegentlich eines geselligen Abends im „Roten Haus" erfahre ich, die Deutschen hätten beschlossen, nun auch den Jahrgang 1914 einzuziehen. Nach einer summarischen Musterung auf dem Wacken, bei der uns erklärt wurde, das deutsche Reich werde mehr als tausend Jahre bestehen, erhielt ich meine Einberufung zu einer in Bayreuth stationierten Panzerdivision. Sie schlugen mir indes gleich eine andere Lösung vor, eine nicht so gefährliche, gewisser Maßen einen Job, der darin bestehen sollte, im Elsass nationalsozialistische Propaganda zu machen. Die Deutschen wollten meinen sportlichen Ruf ausnützen, um aus mir eine Art Botschafter ihrer Politik zu machen, um ihre Handlungsweisen gutzuheißen. Ich sagte natürlich ab, und da ich mir über die Lage der Dinge, wie sie sich seit drei Jahren abspielte, Rechenschaft gab, wusste ich, dass es für mich nur noch zwei Möglichkeiten gab: entweder in die Schrecken der Ostfront geworfen zu werden, oder aber zu verschwinden, ins Ausland zu flüchten. Nur zwei Aussichten also, denn die dritte, die darin bestehen sollte, mich zu verkaufen, war für mich ausgeschlossen. Deshalb, nur um meine Familie vor Repressalien zu bewahren, beschlossen wir, meine Frau und ich, uns scheiden zu lassen. Das, was in den Augen der Zivilbehörde den Anschein einer regelrechten Scheidung hatte, war aber eigentlich nur eine Vorspiegelung, wussten wir doch beide, dass wir uns eines Tages wieder finden würden, denn wir hatten unsere Hoffnung auf bessere Zeiten gesetzt." Dank seines

Mitspielers Léon Veillard im „Racing" während der Saison 1934/1935, bekommt Oscar Heisserer den Namen eines Verstorbenen: Louis-Henri Malaisé. Über Bataville gelangt er nach Nancy. Dort hat Veillard noch Beziehungen, hat er doch von 1937 bis 1939 im FC Nancy gespielt. Dies gilt besonders für das Bürgermeisteramt, wo man für seinen Freund falsche Papiere ausstellt. Heisserer begibt sich nach Wien, von wo aus er in die Schweiz gelangt. Dort bleibt er ein Jahr. Im August 1944 trifft er in der Höhe von Pontarlier auf die Armée des Maréchal De Lattre, wie auch Robert Schneider und Jean-Jacques Karrer. Robert Heisserer hingegen ist nach der Flucht seines Bruders von den Deutschen nicht verschont worden, wurde er doch in eine Wehrmachtseinheit im Sektor Danzig gesteckt, von wo er das Glück hatte, wieder lebendig heimzukehren.

Gérard Schaaf und Lucien Badina wird dieses Glück nicht beschert sein. Der Kronenburger Gérard Schaaf ist nach allgemeiner Ansicht 1939 der beste Trumpf im „Racing" für die Zukunft. Er stellt übrigens seine Fähigkeiten als Torschütze unter Beweis, sowohl in der Dordogne als auch während der Besatzungsperiode 1940/1941 und 1941/1942. Einem Panzerbataillon zugeteilt, fällt er am 4. August 1943 in Gut Wagram (Kreis Radzyn), bei Lublin. Lucien Badina, der Torhüter des FC Mülhausen und von Sochaux, trifft dasselbe Schicksal, nachdem er nach Schweighausen, seinem Geburtsort, zurückgekehrt ist. Am 17. Oktober 1943 spielt er gegen die „Sportgemeinschaft SS", wie es das Foto der SSN zeigt, sein letztes Spiel unter dem Banner des FCS. Am 1. Dezember muss auch er für eine ihm nicht willkommene Sache sein Leben lassen. Die Deutschen flüstern kein Wort über sein Dahinscheiden. Man erfährt nur, dass sein Nachfolger im Tor des FCS Schopp heißt.

Wie sollte nicht auch an das tragische Schicksal des Österreichers Karl Gall erinnert werden, erst einmal, weil das Los der Österreicher demjenigen der Elsässer gleicht, dann aber auch und vor allem weil die Laufbahn des Vertreters des „Wunderteams" eng mit dem Elsass und dem FCM verknüpft ist, war er doch die Hauptfigur dieses Clubs vor dem Krieg. Karl Gall wird die schweren Verwundungen nicht überstehen, die er an der Ostfront erlitten hat, wo er seit Herbst 1942 eingesetzt worden ist, er stirbt Ende März 1943 in einem Militärspital. Gérard Schaaf, Lucien Badina und Karl Gall sind nur Beispiele unter anderen Fußballern, die auf den Schlachtfeldern Polens, Russlands oder der Ukraine ihr Leben lassen mussten. Hinzu gefügt sei Emile Harthong, der Linksaußen der großen Saison 1934/1935 des „Racing", der 1940 zu seinem Club zurückgefunden hatte und, der auf jugoslawischem Schlachtfeld den Tod fand. In den Jahren nach 1940 sind manche im Umfeld des elsässischen Fußballs allbekannt, die Gesamtverluste der LAFA lassen sich aber nach Tausenden anonymer Mitglieder ermessen, so dass man an die zehn für jede Ortschaft berechnen kann.

Solch tragische Situationen bleiben glücklicherweise denjenigen unter den elsässischen Fußballern erspart, die in der unbesetzten Zone verblieben sind, so wie ihren Mitspielern aus den Mannschaften der französischen Meisterschaft, da sich das Land außer Gefecht befindet. Die Deutschen verfolgen nicht unbedingt die Elsässer, die in Innerfrankreich geblieben sind. Irgendwie umgeht man dabei die auf dem Gesetz des „deutschen Bluts" und nicht auf dem im August 1942 gültigen Wohnsitz beruhende Zwangsrekrutierung. Was den Fußball angeht, sind nicht viele in diesem Fall, dennoch kommt die „elsässische Eigenart" für diesen oder jenen Spieler ins öffentliche Rampenlicht des französischen Fußballs. So z.B. spielen Curt Keller und Emile Rummelhardt im Pokalfinale 1940/1941 in Paris in Gegenwart des deutschen Vertreters Tschammer. Es begegnen sich der Club „Toulouse FC", Tabellensieger der unbesetzten Zone, und die „Girondins von Bordeaux", Sieger der besetzten Zone. Oder auch das Finale der französischen Meisterschaft der besetzten Zone zwischen dem Pariser „Red Star", mit dem Lauterburger Spieler Henri Rössler, und wiederum den „Girondins" von Bordeaux, mit dem Mülhauser Rummelhardt. Im März 1942 beteiligt sich Rössler sogar an den zwei einzigen Spielen der Kriegszeit der französischen Nationalmannschaft gegen die Schweiz und gegen Spanien. Im Fall „Rössler" mischen sich die Deutschen nicht ein, doch sie mischen sich in alle Aspekte ein, die die Leitung des französischen Fußballsports betreffen, sodass es ihrer Zustimmung bedarf, damit die beiden Treffen gegen die deutschfreundliche Schweiz und gegen Spanien, das eben so faschistisch ist wie das Reich, stattfinden können. Zwischen 1941 und 1943 spielen Boesinger und Scharwath in Rennes, Rolland in Bordeaux, während Giessner und Rummelhardt Bordeaux verlassen, um jeweils zum CA Paris und nach Troyes zu gehen und Roessler seinerseits nach dem Pokalsieg von 1942 mit dem „Red Star" gegen Sète nach Troyes kommt, um dort einen dritten Elsässer, Krebs aus Mülhausen, anzutreffen. Dambach ist Torhüter in Brives und in Rouen, Casy ist in Saint-Etienne, Charles Kennel, ehemaliger Spieler des „Racing", ist gleichzeitig Spieler und Trainer beim AC Orléans; Emile Veinante, der Metzer, bringt es sogar fertig, einige Wochen vor dem Erlass des 25. August 1942 das annektierte Lothringen zu verlassen, um zu seinem Club von vor 1939, dem RC Paris zurückzukehren.

Im Vergleich zu den Geschehnissen im Elsass, kommt zu dieser gewissen Ruhe für die französischen Fußballer eine auf materiellem Plan verhältnismäßig gut stehende Stellung hinzu, die von 1943 ab quasi verstaatlicht worden ist: mit einem Monatslohn von 2 000 bis 4 000 Francs in „Besetzter" (ZO), von 1 500 bis 3 000 Francs in „Unbesetzter Zone" (ZNO), dazu Gratifikationen, die 800 Francs nicht übersteigen dürfen. Diese Beträge sind für die Spielsaison 1942/1943 durch den „Generalkommissar für Sportswesen" der Regierung in Vichy festgesetzt worden, einem Strohmann, der mit der Besatzungsmacht weit mehr kollaborierte als die unglücklichen Fußballspieler der Straßburger „SS Sportgemeinschaft".

Spielsaison 1943/1944: der Anfang vom Ende

Im Jahr 1943 werden die Elsässer, die Mosellaner, sowie die Luxemburger bis zum Jahrgang 1913 von den Nazideutschen zwangseingezogen. Die Jahrgänge von 1913 bis 1926 also, mit der präziseren Verordnung, dass die zu den Klassen 1925 und 1926 zählenden systematisch der „Waffen SS" zugeteilt werden, sobald sie eine physische Konstitution besitzen, die irgendwie das Mittelmaß übersteigt. Was zur Folge hat, dass man immer mehr jüngere oder ältere Spieler benötigt, um die Mannschaften zu vervollständigen. Was die jüngeren Spieler betrifft, so mahnen die SNN vom 4. September 1944, man dürfe sie „nicht allzu jung benutzen." Auf der entgegengesetzten Seite werden Spieler zurückgerufen, die schon eine gute Weile das Spielfeld verlassen hatten, zum Beispiel beim FC Hagenau und beim „Racing" die sagenhaften Stürmer Howald und Freyermuth. Die von diesen Verhältnissen am meisten betroffenen Clubs sind natürlich die der kleineren Ortschaften. Schweighausen sieht sich gezwungen, am 2. November 1943 gegen den SR Kolmar eine Mannschaft aufzustellen, „die zu 2/3 aus Veteranen besteht."

Es ist nicht leicht, bei Saisonbeginn 1943/1944 manche Mannschaften wieder zu erkennen, wie z.B. den „Racing" oder die „Sportgemeinschaft SS" - zum genauen Zeitpunkt der Bombardierung Straßburgs durch die Amerikaner, am 2. September 1943, bei der es 168 Zivilopfer gab.

Die Vordermannschaft des „Racing" besteht zum größten Teil aus „Gastspielern", gibt die „Mülhauser Zeitung" am 18. Oktober vor dem Spiel FC Mülhausen/„Racing" zu wissen. Beim Derbyspiel SS/„Racing" vom 31. Oktober 1943 stellen beide Nachbarclubs tatsächlich „New-look" - Mannschaften auf: der „Racing" mit: Lergenmüller; Delfosse, von Röckel; Bidenbach, Guebhardt, Schneider; Schlupp, Linkhov; Grauer, Dorninger 2, Beyer – die „SGSS" mit: Gers; Baechel, Groß; Willms, Fofmeister, Horn; P.Waechter, Schwambach, Fischer; Wörner, Seyller. Kurzum, es fehlen die prominenten Spieler des Straßburger Fußballsports: E. Waechter, Keller, Hummel, Hoffmann sowie die Gebrüder Heisserer; ebenfalls Robert Gruber, der talentierte Mittelfeldspieler des „Racing", er ist zu diesem Zeitpunkt bereits vermisst bei blühender Jugend.

Der „Racing" kann auf den Nachwuchs mehrerer jüngerer Kräfte zählen, die aus seiner eigenen Heranbildung herstammen: Pierre Heintz, in Genesungsurlaub, Emile Stahl, Robert Biedenbach, Othon Bieber, Edmond Stempfer, und den zweiten der Gebrüder Dorninger. Lucien Delfosse ist ein ehemaliger Racingspieler, der 1936 nach Boulogne/Mer als Halbprofessioneller ausgewandert ist; Van Roeckel, Jani Schneider, Beyer, bald danach Duchon, sind bei der Wehrmacht im Elsass stationiert.

Beim „Red Star", wo die „Gastspieler" nun die Mehrheit bilden, wird Charles Hummel durch ein Lungenleiden von der Rückkehr auf das Spielfeld behindert, Charles Hoffmann ist unterdessen zur „Organisation Todt" beordert worden, Fritz Keller ist nach Saarburg geflüchtet, da in dieser Hinsicht die Verordnungen des Gauleiters der Mosel günstiger sind, als die seines Kollegen aus Straßburg. Ernest Waechter hingegen (Jahrgang 1916), ist dies nicht gelungen, so dass er zur Wehrmacht muss und einer in der Normandie eingesetzten Einheit zugestellt wird.

Der FC Mülhausen seinerseits erhält nur Verstärkung von drei Wehrmachtsangehörigen (Klöckler, Klingler und Conen), wovon aber zwei schon von Format sind. Bei Conen handelt es sich nämlich in der Tat um Edmond Conen, dem Mittelstürmer der deutschen Nationalmannschaft - 27 Tore in 28 Spiele für Deutschland. Und August Klingler ist der junge Flügelspieler von Daxlanden/Karlsruhe, der erst kürzlich in die Nationalmannschaft gekommen ist und nun dort zusammen mit Fritz Walter aus Kaiserslautern im Sturm den famosen linken Flügel bildet.

Als Klingler am 5. Dezember 1943 gegen den „Sporting" unter den Farben des Mülhauser Clubs zum ersten Mal mitspielt, ist der FCM bereits an der Tabellenspitze; vor dem SR Kolmar, der „SGSS", dem „Racing", dem FC Hagenau, dem Club von Hüningen, dem FC Kolmar, dem „Sporting", dem Club von Schweighausen und Schlettstadt. Von da an wird der FCM mehr noch als vorher alle andern überflügeln, umso mehr, als Klingler am 9. Januar 1944 gegen Hagenau auf die Unterstützung von Conen zählen kann. Das Duo Klingler/Conen spielt zusammen das erste Heimspiel, am 16. Januar 1944. Der FCM empfängt die in den letzten Zügen liegende „Sportsgemeinschaft SS": Ein 10:1 für die Mülhauser, mit einer Sturmspitze: Lauer, Klingler, Conen und Schuhmacher.

Als weitere Zeichen der Zeit, in Folge der Zwangseinziehungen, sind zu erwähnen: der „Racing" unterliegt am selben Tag zu Hause gegen Hüningen (0:1) und bald darauf siegt der FCM auf der Meinau mit 12:0! Die Mülhauser beenden die Saison an der Spitze mit 11 Punkten Vorsprung auf die „SSG" und Hüningen als zweite, mit 12 Punkten gegenüber dem SR Kolmar, 17 gegenüber dem FC Hagenau und 18 gegenüber dem „Racing", der endgültig seinen Rang verloren hat. August Klingler gilt als einer der besten Torschützen im deutschen Reich, er beteiligt sich noch im April 1944 an der Qualifikation bei der zweiten Runde der deutschen Meisterschaft für die „Offenbacher Kickers". Conen hat bereits Mülhausen wieder verlassen und spielt mit dem HSV „Großborn", der sich ebenfalls für diese Runde qualifiziert hat. Bei der zweiten Runde werden die Mülhauser mit: Heitz; Weidbrecht, Linder; Springinsfeld, Metz, Ceccarelli; Hartmann, Bitzer, Schumacher, Klingler, Lauer vom KSG Saarbrücken mit 5:3 geschlagen. „Klingler ist ein unermesslich großer Spieler. Er sollte auf die Unterstützung eines anderen Spielers seiner Klasse zählen können, wie Walter in der Nationalmannschaft oder Conen bei den letzten Meisterschaftsspielen im Elsass", schreibt

der „Kicker" nach diesem Spiel am 9. Mai 1944. Es handelt sich um die letzte Begegnung des elsässischen Fußballs im NSRL- Fußballsportbetrieb. Auch für August Klingler: am 23. November 1944 findet er den Tod in den Kämpfen bei Glina in Kroatien.

26. August 1944: „alle Meisterschaftsspiele werden annulliert."

Außer den zehn Elite-Clubs waren nur noch wenige Vereine während der Saison 1943/1944 wirklich tätig. Es gab eine I. Division mit zwei Gruppen im Unterelsass (Königshoffen, Lingolsheim, ASS, CA Straßburg, Mars Bischheim, Neuhof, Weißenburg, Bischweiler, Lembach, Walck, Kronenburg, FC Straßburg 06, Fegersheim, Wasselnheim, Monsweiler, Graffenstaden, Oberschaeffolsheim, PTT Straßburg, Hoenheim, Benfeld, Buxweiler) und einer Gruppe im Oberelsass (Saint-Louis„ Etoile" Mülhausen, Mülhausen-Dornach, FV Dornach„ Kickers" Mülhausen, Wittenheim), aber alle Bemühungen, für das gesamte Elsass eine II. Division in Gange zu bringen, scheiterten.

Gerade bevor Leclercs Armee in Paris einzieht, veröffentlicht die NSRL den Verlauf der Fußballsaison 1944/1945 im Elsass: eine Meisterschaft im Oberelsass, eine andere im Unterelsass, mit je acht teilnehmenden Mannschaften, mit Beginn am 17. September. Das ist zu spät. Am 26. August melden die SNN: „ Auf Grund eines immer totaler werdenden Krieges, teilt die Leitung der NSRL mit, werden die Meisterschaftsspiele aller Sportarten im Reich annulliert." Für den elsässischen Fußballsport bedeutet dies das Ende einer Epoche.

KAPITEL 4

Säuberungsaktion 1945 : tadellos, aber trotzdem ein gewisser Komplex...

Nach der Befreiung : wieder ein untadeliger Fußballsport im Elsass

Das Elsass wird erst am 18. März 1945 vollständig von der Besatzungsmacht befreit, d.h. vier Monate nach der Stadt Straßburg und sieben nach Paris. Eine lange Zwischenperiode großer Beschwernisse für die Bewohner der Gegend von Kolmar sowie der südlichen und der nördlichen Umgebung von Straßburg, bei denen zahlreiche Ortschaften nach den schrecklichen Befreiungsschlachten im Winter 1944/1945 gänzlich zerstört wurden. Die Kriegswirren haben sogar manche Familien in ein doppeltes Leid versetzt, so z.B., wie es die Sportzeitung „« Le Sport Alsacien »" vom 11. August 1950 in Erinnerung ruft, die Familie von Antoine Demuth. Der Verteidiger des SRC (1933/1939) und des FCM (1940/1943) verlor seine beiden Brüder; den einen in der französischen Armee, den anderen in der Wehrmacht. Er selbst ist im Lager von Tambow gelandet, nachdem er Mitte 1944 aus seiner Zwangseinberufung entwichen war.

Schon gegen Ende März 1945 findet sich der elsässische Sport im Schosse des französischen Sports wieder. Am 23. März ist der vorherige „Rasensportclub" wieder der „Racing-Club de Strasbourg", am folgenden Tag werden die „Ligues Sportives d'Alsace" gebeten„ den Namen und die Adresse ihres zuständigen Vertreters mitzuteilen", Anfangs April wurde eine Kommission für „Sports et Jeunesse" beim „Comité de la Libération du Bas-Rhin" gebildet, am 4. April werden die Sportsvereine ersucht, „ihre am 16. Juni 1940 blockierten oder unter Sequestration gestellten Güter zu deklarieren", am Sonntag, den 17. Juni beteiligt sich „das sportliche Elsass" überall massiv an der „Fête de la Résistance Française" (dem Fest des französischen Widerstands). Aber schon am 26. Mai hatte das Elsass in den Augen aller Sportler der ganzen Welt bewiesen, dass es zu Frankreich zurückgekehrt ist, und zwar durch das Tor des Ausgleichs 2 :2 von Oscar Heisserer für die französische Nationalmannschaft gegen England in Wembley. Zu diesem Zeitpunkt fehlt nichts, um über das Betragen des elsässischen Fußballsports während der Zwangsannektierung ein Urteil zu fällen.

Es wird überall „gesäubert"

Bei Kriegsende stehen natürlich Jenner, der „Club SS" und all diejenigen im Visier, die unter der deutschen Besatzung einen verantwortlichen Posten angenommen haben. So kommt es, wie in den anderen Lebensbereichen, auch im Sportswesen zu einer „Epuration", einer Säuberungsaktion.

Das Thema der „Säuberung" kommt sehr rasch auf die Tagesordnung. Am 3. Januar 1945 gibt ein Artikel der „Dernières Nouvelles d'Alsace" bekannt, „welche Vorkehrungen der französische Staat treffen wird, um sich derjenigen zu entledigen, die irgendwelche Machenschaften des Feindes unterstützt oder die Kriegsanstrengungen Frankreichs und seiner Alliierten beeinträchtigt haben." In der Verwaltung zum Beispiel, sind die vorgesehenen Maßnahmen gegen die im öffentlichen Dienst stehenden Beamten oder Angestellten, die sich etwas zu Schuld haben kommen lassen, folgende: „Zurückstufung nach Klasse oder Grad; Versetzung in Disponibilität oder in Beurlaubung, Zwangspensionierung; vorläufige oder definitive Streichung der Pensionsanrechte; provisorisches oder endgültiges Berufsverbot; provisorische oder definitive Aberkennung des Rechts, Auszeichnungen zu tragen oder die ihnen zugeteilten Gehälter zu erhalten; Amtsenthebung mit oder ohne Pension. Unabhängig von diesen verwaltungsgemäßen Maßnahmen werden Akte angelegt, die dem Gerichtskommissar zwecks Strafverfolgung übermittelt werden. Diese Strafverfolgung kann bis zum Todesurteil führen. Außerdem kann die Beschlagnahmung der Güter desjenigen, der sich der Kollaboration schuldig machte, verordnet werden. Diese „Epuration" ist ein heikles Problem. Gilt es doch jene auszuweisen, die sich als unwürdig erwiesen haben, gilt es aber auch, um jeden Preis zu vermeiden, dass es Unschuldige trifft. Vor den eingesetzten „Commissions d'Epuration" kann sich ein jeder rechtlich verteidigen, so dass den betreffenden alle Garantien eines gerechten Urteils gewährt werden."

Im Januar 1945 gibt es sechsundzwanzig solcher Gerichtshöfe auf nationaler Ebene. Bleibt nur noch den einzusetzen, der die beiden elsässischen Departements in Auftrag nehmen soll. 18 700 Fälle werden in ganz Frankreich untersucht, 2 200 Urteile sind bereits gesprochen worden, insgesamt rechnet man mit 50 000 Gerichtsaffären. „Auf die 2 200 gesprochenen Urteile gibt es mehr als 300 Todesurteile und 520 Urteilssprüche zur Zwangsarbeit, davon 180 lebenslänglich. Die Zahl der Freisprüche kommt nicht auf 200 für Gesamtfrankreich. Die auf Verrat beruhenden Straftaten sind sehr unterschiedlich: vom klassischen Spitzel, zum interessierten Denunzianten der 3 000 Francs Kopfgeld einsteckte, bis zu jenen, die sich nur rächen wollten, die aus Leidenschaft oder aus einem politischen Beweggrund handelten, sie alle sind bei den Gerichtssitzungen anzutreffen. Familienfeindschaften führen zu den scheußlichsten Taten, vom jungen Frauenzimmer, das seinen Vater hinrichten lässt bis zum Vater, der seinen eigenen Sohn verrät, weil er sich dem Wehrdienst entziehen will. Man begegnet auch wieder der Rotte der PPF Militanten, die für die LVF rekrutierten, den Agenten der Gestapo und ihren Leibwachen. Zahlreiche Journalisten, die kollaborierten, wurden vor Gericht verurteilt, desgleichen hohe Beamte und Polizisten. Es bleibt noch viel zu tun, aber jeder neue Tag bringt den Beweis, dass Recht ergeht."

Das ist der Stand der Dinge jenseits der Vogesen, zum Zeitpunkt, wo sich der Gerichtshof in Kolmar niederlässt, mit einer Kammer in Kolmar und einer zweiten in Straßburg, während die ersten Gerichtsaffären im Unterelsass für Anfang Mai 1945 vorgesehen sind. Dies ist eine Verzögerung, wie das „Comité Provisoire de l'Association des Internés et Déportés Politiques d'Alsace" vor dem „Commissaire Régional de la République" in Straßburg mit Bedauern feststellt. „Es gibt zahlreiche Leute, deren Benehmen während der deutschen Annektierung nie der Verteidigung Frankreichs gedient hat, sondern im Gegenteil bei der Besatzungsmacht den Eindruck hinterließ, das Elsass hänge innerlich an Deutschland, und die nun immer noch in aller Freiheit sich bewegen. [...] Indem wir auch im Namen der politischen Internierten und Deportierten vorgehen, die bis jetzt noch nicht das Glück hatten, Haus und Herd wieder zu finden, möchten wir uns mit Nachdruck an Sie wenden, auf dass solcher Missstand noch vor ihrer Heimkehr vollständig behoben wird. Sie sollen mit vollem Recht erwarten dürfen, dass sie bei ihrer baldigen Heimkehr ein Land vorfinden, das von all jenen gesäubert ist, deren Gegenwart für sie ein berechtigtes Ärgernis darstellen könnte. Das Elsass muss ein für alle Mal, rechtmäßig und ohne Zögern gesäubert werden."

Zu diesem Zweck wird die Bevölkerung aufgerufen, die Namen jener anzugeben„ die sich während der Besatzungszeit nicht korrekt verhielten." Für das Oberelsass ist der Termin auf den 30. August 1945 festgesetzt, und zur Entgegennahme der Klagen ist die „Commission d'Epuration" zuständig (mit Sitz 9, Quai du Fossé in Mülhausen). Nur die politische „Epuration" hängt von der Präfektur ab, während die berufliche Säuberung (in den Verwaltungs- und Privatdienststellen) bei größeren Unternehmen durch interne Kommissionen, bei kleineren durch das „Comité Régional Interprofessionnel d'Epuration" getätigt wird (mit 15 Sektionen im Unterelsass, und Hauptsitz beim „Comité de la Libération", 3, Avenue des Vosges in Straßburg), um dann zwecks eventueller strafrechtlicher Folgen an den „Commissaire de la République" weiter geleitet zu werden.

Auch beim Fußball wird „gesäubert"

Die Generalversammlung 1945 des Fußballsports im Elsass findet am 22. Juli in Schlettstadt statt, zu einem auch im Allgemeinen höchst gereizten Zeitpunkt. In Paris hat Drieu La Rochelle, der unter Arrest stehende deutschfreundliche Schriftsteller, Selbstmord begangen, Bonnard, der Exminister von Vichy, ist zum Tode verurteilt worden, der Prozess Pétain hat begonnen. Über Laval„ den Mann, der den Sieg Deutschlands gewünscht hat", wird auch demnächst das Todesurteil gesprochen werden. Darnand ist erschossen worden. Im Elsass ist Isselhorst, ehemaliger Chef des elsässisch- lothringischen „Sicherheitsdienstes", verhaftet worden, ein Los, das auch bald Wagner blühen wird, dem „Henker des Elsass", der in der Strafanstalt für Kriegsverbrecher in Baden-Baden inhaftiert ist, während sich seine Frau bereits das Leben genommen hat. Bei der ersten Sitzung des Straßburger Gerichtshofs wird ein Denunziant patriotischer Elsässer, die dann von den Deutschen ermordet wurden, zu zwanzig Jahren Zwangsarbeit verurteilt; einem Strafurteil, das sodann als „klassischer Tarif" oder dergleichen gelten wird. So z.B. für „diesen eingefleischten Nazianhänger schlimmster Sorte, einen Landwirt aus W., freiwilliger S.A. Mann seit 1940", der zu acht Jahren Zwangsarbeit verurteilt wird.

Zum Glück gibt es auch, und zwar Tag für Tag, erfreulichere Nachrichten: jene von der Heimkehr elsässischer Kriegsgefangener aus den Lagern Schlesiens, Norwegens oder Russlands, oder auch die Nachricht, von „der Entdeckung in Russland von vier anderen Lagern außer denen von Tambow und Gharkow, mit der dort bevorstehenden Entlassung elsässischer Gefangener." Auch von Fußballern gibt es gute Nachrichten: Montigel, der Verteidiger des Racing, ist im Begriff aus Tambow heimzukehren, Robert Heisserer, noch in Genesung in einem norwegischen Krankenhaus, gedenkt unverzüglich nach Straßburg zurückzukehren, Lucien Badina, der Torhüter von Schweighouse, „der bei seiner Rückkehr aus Russland nach Sochaux zurückkehren wird." Eine weniger gute Nachricht ist, dass der ehemalige Torhüter der Clubs von Mülhausen und Sochaux zu diesem Zeitpunkt schon nicht mehr am Leben ist.

1945 : zweierlei Maß bei der Generalversammlung 1945 der Lafa

Bei der Generalversammlung der Lafa, die am 22. Juli 1945 in Schlettstadt in der „Taverne Alsacienne" abgehalten wird, sind die Geister notgedrungen mit der allgemein herrschenden Stimmung beschäftigt. Die 92 gegenwärtigen Clubs wählen einen neuen Verwaltungsrat : Präsident : Lambling; Vize-Präsident : Rohr (FC Kolmar); Generalsekretär : Gissy; Rechnungsführer : Schricker; Vorsitzender der 1. Kommission : (Satzung und Qualifizierung) : Lausecker; Vorsitzender der 2. Kommission (Schiedsrichter) : Scheuer; Kommission der Jugendlichen : Schumacher; Kommission für Propaganda und für die Pokalmeisterschaft : Brunstein; Kommission für die Spielerauswahl : Hoffmann (FCM); Mitglieder : Lang, Ostermeyer, Heintz, Roth, Ueberschwiller und Knecht, sowie der Vorsitzende der Fußballkommission für das Unterelsass : Schwartz und für das Oberelsass : Hecky. Es ist also eine Mannschaft, die aus Leuten besteht, die schon vor 1939 dabei waren und aus neuen Ankömmlingen; mit zwei Verantwortlichen aus der Zeit der NSRL : Brunstein und Scheuer.

Eine Zusammenstellung, die natürlich durch das Tandem Lambling/Gissy so gewollt war; mit der hinzugefügten Bemerkung, dass ein dritter ehemaliger Verantwortlicher des NSRL Sports in die neuen elsässischen Sportsinstanzen, in die Fußballkommission des Unterelsass, gewählt wurde, nämlich Laugel, ehemaliger „Sportkreisführer" von Zabern. Die Generalversammlung schließt mit einem anderen sonderbaren Vorschlag der ASS, die kurz und bündig „die Suspendierung aller ehemaligen Spieler, die der SS Sportgemeinschaft Straßburg angehört haben" beantragt. Ein zum Mindesten nicht sehr freundlicher Vorschlag, weiss doch der Club des Tivoli, wie der Red Star, in die Widerwärtigkeiten von 1940 hineingeriet. Man kann noch weniger außer Acht lassen, dass im Juli 1945 kein einziger derjenigen, die sich angeblich zwischen 1940 bis 1944 etwas zu Schulden kommen ließen, noch beim Club ist.

Anstatt dem ASS Antrag mehr oder weniger stattzugeben und diejenigen, die dem SS Club freiwillig beigetreten sind - warum nicht zeitweilig – zu bestrafen, ahndet der Verwaltungsrat der Lafa den neu auf die Beine gebrachten „Red Star", der aus jungen, aus den Junioren der Spieljahre 1943-1944 herrührenden Spielern besteht, und durch drei ältere Spieler, Armand Voillet, Jacques Oesch und René Willms, verstärkt wird. Diese jungen Spieler sind alle ohne jeden Tadel, was den Patriotismus für Frankreich angeht. Im oft absurden Teufelskreis der Epuration wird der Red Star durch den Rat der Liga von der Division d'Honneur in die 4. – die niedrigste - Division" degradiert, „in Erwartung der Säuberung des Clubs", wie es ein Pressecommuniqué am 8. September 1945 in den DNA verlauten lässt.

Der „Red Star" wird darauf nach eigener Art und Weise antworten. Er fusioniert mit seinem Nachbar dem „AS Neudorf", um einen neuen Club zu gründen, der sich „Amateur Sporting Club" benennen wird. Dieser „ASC" verlässt die Lafa und tritt der wieder errichteten FSGT bei, wie ja auch die AGR seit dem Abzug der Deutschen wieder präsent ist. Im Fußball der „Arbeiterschaft" steht der Club klar an der Tabellenspitze. Für ihn liegt die ganze Würze in den Freundschaftstreffen gegen die prominenten Mannschaften der Lafa...

Juni 1946 : „keine Fußball Generalversammlung, sondern ein Gerichtshof" !

Keine Stimme traut sich zu erheben, um für den „Red Star" einzutreten. Und doch ist keiner der vier Berufsspieler mehr dabei, die der Club zu Beginn der Spielsaison 1940/1941 rekrutiert hatte : Hummel und Keller sind schon bei Abschluss der Spielsaison 1942/1943 aus der Zusammenstellung der Mannschaft verschwunden, Schwambach ist zum „Racing", seinem Club der Saison 1938/1939 zurückgekehrt und Hoffmann ist nach Kolmar gegangen, um dort beim SRC in der 2. Profi Division das Tor zu hüten. Henri Lang, Ernest und Pierre Waechter, historische „Red Starmen", haben für ihre sportlichen und politischen Verdienste die gebührende Anerkennung gefunden, sind sie doch durch den Racing Club von Straßburg rekrutiert worden, als er wieder in der Nationalen Division auftritt. Voillet, Willms, Oesch, Getreue unter den Getreuen des „Red Star" von vor 1939, sind bei ihrem ursprünglichen Club geblieben, wo sie die jüngeren Spieler der „Fanion" Mannschaft betreuen. Robert Beisser, hervorragender Verantwortlicher aus den Jahren zwischen 1920 und 1930, hat die Leitung des Clubs wieder übernommen; eine Garantie, die hätte ausreichen müssen, um die moralische Wertschätzung des Clubs zu gewährleisten. „Wir haben bei der FFF einen Antrag auf Annullierung des Beschlusses der Lafa gestellt", schreibt Beisser im „Sport-Est" vom 12. April 1945. „Dies ist nun fünf Monate her." „Doch", so fügt er hinzu, „seitdem ist unser Gesuch in Paris noch nicht in Betracht gezogen worden", Er stigmatisiert gleichzeitig einen anderen, nicht ganz regelgerechten Umstand : während die Senioren in der FSGT Meisterschaft spielen, treten die Junioren in der Lafa Meisterschaft auf.

Während Léon Brunstein mit der „Médaille de la Résistance" ausgezeichnet wird, erscheint Eberhardt, der ehemalige Spieler der „SS Sportgemeinschaft" wieder bei der Mannschaft, wo er aufgewachsen ist, dem SC Schlettstadt. Frédéric Eberhardt, „der durch Beschluss der Generalversammlung der Lafa disqualifiziert worden war, wurde durch die Säuberungskommission, die kurz vor dem Treffen Schlettstadt gegen den „Sporting Club" getagt hatte, wieder in seine Rechte reintegriert und qualifiziert." Man kann nämlich ein erstes Mal verurteilt werden, um am darauf folgenden Tag schon wieder unter die Amnestie zu fallen, oder umgekehrt; und manchmal sogar durch ein und

denselben Rechtsprecher! Das ist mit Frédéric Eberhardt passiert, der bei der großen Versammlung der Lafa vom 22. Juli 1945 sanktioniert und im Februar 1946 durch die „Säuberungskommission" derselben Lafa rehabilitiert wurde, eine Kommission, die aus den Herren Haegel, Lausecker, Stricker, Scheuer und Brunstein bestand.

Die Generalversammlung 1946, die am 23. Juni in Schlettstadt diesmal nicht erst mit 92 sondern 380 Clubs stattfindet, verläuft in einer durchaus miesen Stimmung. Zwei nicht vorhergesehene Interventionen finden statt. Zuerst die des „Amateur Sporting Club", der vor dem gesamten elsässischen Fußball gegen den ihn betreffenden Beschluss der Lafa Verwaltungsrats Berufung einlegt. Dann jene von Ernest Kissenberger, dem Schiedsrichter der französischen Berufsmeisterschaft von vor 1939, der eine bereits vom FC Cronenbourg gestellte Frage neu aufwirft „in bezug auf die Anhängerschaft etlicher Verantwortlicher der Lafa zur NSRL." Beide Interventionen werden „von der GV mit großer Mehrheit außer zwei Stimmen abgelehnt." Die Versammlung wird erst um 19 Uhr geschlossen. „Zu wiederholten Malen ist die herkömmliche Gelassenheit der Delegierten der Clubs einer noch nie da gewesenen Vehemenz gewichen", berichtet Aimé Gissy in seinem Protokoll. „Heute Morgen war es eher eine Gerichtssitzung. Wird man heute Nachmittag von Fußball sprechen?", meint dazu ein Clubdelegierter. Und ein anderer: „Als das Geschwür geplatzt war, ging alles wieder in Ordnung." Der Delegierte vom FC Schweighouse äußert sich dazu mit mehr Humor: „Wenn ich gewusst hätte, dass da so viel schmutzige Wäsche gewaschen wird, hätte ich meine Hemden und meine Socken mit hergebracht."

Der ordentlichen GV des 23. Juni folgt am 7. Juli eine zweite außerordentliche, bei welcher „der Schiedsrichter der Föderation, Herr Kissenberger, Mitglied des FC Hagenau und Herr Willé, Mitglied des FC Cronenbourg, für eine Dauer von drei Jahren von allen Funktionen innerhalb der Liga suspendiert sind."

GV 1947: ein Misstrauensvotum gegen die durch die „Lafa" verfolgte Säuberungspolitik

Nach einem Jahr der Verbannung auf einem Spielniveau, das nicht seinen Fähigkeiten entsprach, wird der „Red Star" zu Beginn der Saison 1946/1947 wieder in die Meisterschaft der „Lafa" aufgenommen, ja sogar in die der „Division d'Honneur." So ist der „Lafa" die Gelegenheit gegeben, für den Club und schließlich für den ganzen elsässischen Fußball dieses unglückselige Blatt zu wenden, in Folge der Kündigung auf nationaler Ebene und der Vereinbarung zwischen der FFF und der FSGT, die es den Clubs der Arbeiterschaft erlaubt hatten, einige mehr oder minder offizielle Beziehungen mit den Clubs der FFF aufrecht zu erhalten. Im Schoß des „ASC", der ja aus der Fusion eines FSGT und FFF Club erstanden war, wird durch diesen Bruch alles wieder in Frage gestellt. Im August 1946, bei der außerordentlichen GV des „Amateur Sporting Clubs", findet die „AS Neudorf" gegenüber dem „Red Star" wieder zu ihrer Unabhängigkeit zurück. Sie wird weiterhin der FSGT angegliedert sein, während der „Red Star", der seine Benennung „Amateur Sporting Club" behalten muss, zur Lafa zurückkehrt. Die infame Seite des „Red Star" hat sich endgültig gewendet, als im November 1947 der Club aus der Kibitzenau den Namen wieder findet, den er niemals hätte aufgeben sollen.

Der Friede wird auch für den gesamten elsässischen Fußball wiederkehren. Bei der GV 1947 der Lafa vom 22. Juni in Colmar erreicht der FC Cronenbourg fast einstimmig (5 Gegenstimmen) die Reintegration der HH. Kissenberger und Willé. Eine „vernichtende Niederlage für den Verwaltungsrat der Liga", die nach zwei Jahren leidenschaftlicher Streitigkeiten den politischen Entschlüssen des Duos Lambling/ Gissy ein Ende setzte, deren getroffene Wahl nicht immer die glücklichste war, wenn man den Reaktionen des gesamten elsässischen Fußballs mit seinen 400 Clubs im Jahr 1947 Gehör schenkt. „Die Säuberungskommission" wird 1947 aufgehoben. Nach dem, was als ihr allerletzter Vorschlag gelten mag - die Reintegration der beiden Schiedsrichter im November 1947 - hat sich das Blatt mit der „Epuration" bei den Fußballern (fast) endgültig gewendet

Kleinliche Abrechnungsaffären oder elsässische Verklemmung?

Die den Elsässern verhasste NSRL

Etwas mehr Fingerspitzengefühl und eine neutralere Haltung hätten genügen sollen, um den elsässischen Fußball reibungslos dem Trauma zu entziehen, in das er in den Jahren der NSRL versetzt wurde. Doch das sind offensichtlich nicht immer konkrete Eigenschaften in dieser Nachkriegszeit, die sich allüberall in Frankreich durch eine gewisse „Hexenjagd" kennzeichnet. Sie kommen noch weniger im Bereich des Fußballs vor, wo die Einschätzungen von Rivalitäten sportlicher Art, aber auch von feindseligen oder freundschaftlichen Gefühlen, wie sie auf dem Spielfeld entstehen, von Eifersucht zwischen hervorragenden, besonders internationalen Spielern, sowie von konfessionellen Zugehörigkeiten zwischen Katholiken, Protestanten und Juden abhängig sind. All diese Aspekte haben zur Folge, dass eher dem einem als dem anderen eine Gunst gewährt werden kann. Beweggründen, die mit der Sachlage, das heißt dem Verhalten während der deutschen Besatzungszeit nichts zu tun haben.

Zu solchen Betrachtungen sind nicht die sportlichen Rivalitäten zu zählen, zum Beispiel zwischen den Schiedsrichtern Kissenberger und Scheuer; dem ersteren als hervorragendster Schiedsrichter im Elsass um 1939 und dem zweiten als sein Nachfolger im Jahr 1940. Man kann auch nicht vom politischen Gewicht von Aimé Gissy absehen, dem damals starken Mann in der Lafa, einmal als Befürworter, das andere Mal als Ankläger. Als Beispiel gelten die im „Sport-Est" veröffentlichen Biografien, die Marcel Laugel geltende vom 4. Juni 1951 und die für Charles Hoffmann vom 23. Juli 1947. In beiden Fällen wird die Periode der Annektierung kurzerhand verschwiegen. Nun aber ist der Kursus von Charles Hoffmann in jenen Jahren ziemlich identisch mit dem von Fritz Keller. Bei ersterem wird davon abgesehen, da der ehemalige Torhüter des SS Club unterdessen technischer Berater bei der Lafa geworden ist, bei letzterem wird man jedoch nicht vergessen, es hervorzuheben. Desgleichen für Laugel, der auf die Freundschaft von Gissy zählen kann; beide sind Zaberner, sind Journalisten bei derselben Redaktion, sind Kollegen in der Lafa, also in einer so starken Symbiose, dass Gissy im Jahr 1951 seine Nachfolge an der Spitze der „Commission de Football du Bas-Rhin" zu Gunsten von Laugel vorbereitet. Man darf auch die verwandtschaftlichen Beziehungen nicht außer Acht lassen (Brunstein ist der Schwiegersohn des Bürgermeisters von Schiltigheim) und auch nicht die religiösen Zusammenhänge; ist doch das Vorgehen der ASS, einem Club mit starker israelitischer Beteiligung, gegen den „Red Star" einerseits, gegen Othon Jenner andererseits, im Lichte der über dem Jüdischen Volk während des Krieges verhängten Leiden zu verstehen. Stehen aber die Vorwürfe, die den Betroffenen ins Gesicht geschleudert werden, zu all dem gemachten Trubel in richtigem Verhältnis?

Im April 1946 erinnert Edmond Naegelen, damaliger Unterrichtsminister und Adjoint des Straßburger Bürgermeisters, an diese „fünf Jahre eines durch die elsässischen Sportler verhassten Regimes, wenn man dem Bericht des deutschen Sportsleiters an seine Oberen Glauben schenken darf." So soll Krafft erklärt haben, „die Elsässer benützen ihren Fußballsport als Abwehrschild, um ihre Jugend in der Hand zu behalten und uns lächerlich zu machen Wir können nur im extremen Fall einschreiten und nur an Hand von Beweisen."

Die elsässische Jugend nicht aus der Hand geben, das ist die Erklärung der Lafa-Leute, die bei der NSRL eine Verantwortung übernommen hatten. Es ist auf jeden Fall das, was Charles Paille, „Sportführer" des Kreises Schlettstadt, bei der Generalversammlung 1946 der elsässischen Fußballliga erklärte: „Meine Herren, ich stehe vor Ihnen als ehemaliger Sportsführer von Schlettstadt. Ich gebe gleich zu, dass ich nicht stolz bin auf diesen Titel." Ein Teil des Saales erhebt sich. Von manchen wird er ausgepfiffen, andere geben ihm Applaus, die Mitglieder des Rates wischen sich den Schweiß von der Stirn. Herr Paille fährt über den Radau hinaus gelassen fort: „Ich sage noch einmal: ich bin nicht stolz auf diesen persönlichen Titel." Dann fügt er mit heftiger Stimme hinzu: „Aber ich bin stolz auf das, was ich getan habe." Etliche Jahre nach der Befreiung vertraut Charles Paille dem Journalisten Francis Braesch an: „Wichtig war nur der Fußball. Wenn wir uns nicht um unsere Jugend gekümmert hätten, hätten es die Deutschen an unserer Stelle getan, und zwar auf eine ganz andere Art und Weise, das könnt ihr glauben...Am Schwierigsten war, den Jugendlichen gegenüber uns richtig zu verstehen zu geben. Für Charles Wolff habe ich nichts tun können, als er wie noch 16 000 andere Elsässer oder mehr, nach Schirmeck interniert worden ist." Er hatte nach einer Versammlung „Vive de Gaulle" ausgerufen. „Ich habe gezittert, als Meinheimmer angehalten wurde, während er ein Flugblatt auf sich trug." Er wäre, nach Grettner und Caspar, der dritte Torhüter des „Sport Club" von Schlettstadt gewesen, der nach Schirmeck kam, wenn er nicht behauptet hätte, er habe das Flugblatt im Briefkasten gefunden und es eingesteckt ohne es zu lesen. „Ich habe mich immer wieder eingemischt, und habe immer wieder eine Ausrede gefunden. In Sand habe ich das Schlimmste verhütet, als der Sportführer, mit Namen Sür, wenn ich mich erinnere, einem jungen Deutschen, der gekommen war, um den Club zum Fest der „HJ" in Benfeld einzuladen, mit „Je t'emm..." (Du kannst mich mal...!) erwidert hatte. Auf die Gestapo beordert, erklärte ich, es wäre dem Reich ein schlechter Dienst geleistet, einen jungen Schlingel zum Sendboten zu machen, umso mehr als der Sportführer ein guter Anhänger des Führers war. Aus ihm wurde ein Vertrauensmann der Deutschen. Meiner Ansicht nach war er einer mehr von denen, die verstanden hatten."

Diese Auslegung von Charles Paille ist glaubwürdig. Andere Verantwortliche ziehen es vor, unverzüglich all ihre Funktionen aufzugeben, um sie erst 1945 wieder aufzunehmen. Andere wieder nehmen nicht von erster Stunde an. Die Haltung von Charles Paille ist auch jene des FC Mülhausen, einem ultra franzosenfreundlichen Club. Pierre Hornus hat den passiven Widerstand geschildert, wie es beim Club von Bourtzwiller gang und gäbe war. „Nach dem Debakel von 1940 hatte niemand den Mut, sich wieder ins Zeug zu legen. Waren wir es aber nicht unserer Jugend schuldig, den Sportsbetrieb weiterzuführen? Sollten wir denn unsere Sportsplätze den politischen Formationen der Besatzer überlassen? Wir beraten, das heißt all jene, die das Schicksal dazu bestimmt hat, an Ort und Stelle zu bleiben, und wir beschließen weiterhin Sport zu betreiben! Weil es unsere einzige Leidenschaft ist und weil es uns erlauben wird, in unserer Jugend den Geist des FCM zu pflegen. Die Aufgabe eines „Vereinsführers" oder seines „Stellvertreters" war höchst heikel und wirklich gefährlich. Wie oft haben die Spieler ihre sportlichen Leiter in Verlegenheit gebracht. [...] Es hieß, allerhand List und Schlauheit anzuwenden. Tatsache ist aber vor allem, dass wir auf die Unterstützung aller Sportsanhänger im Elsass zählen konnten, die sich alle solidarisch zeigten bei der gemeinsamen Abwehr der Einmischung deutscher Behörden in unsere Sportswelt. Unser ehrenamtlicher Trainer, Otto Schwab, ein Deutscher aus der Pfalz, zeigte viel Verständnis für uns und nahm mehr als einmal die „unerzogenen Jungen", die ihm anvertraut waren, in Schutz. Und dann möchte ich noch ein Wort hinzufügen über die „14. Julifeiern des Komitees." Am Sonntag vor oder nach unserem Nationalfest lud der Präsident Waechter alle Mitglieder des

Komitees mit ihren Familien zu einem Ausflug in die Vogesen ein. Inmitten der Naturlandschaft, in abgelegenen Ecken unserer Berge, am Straessel, am Saint-Max, auf der Gauchmatt wurden französische Volkslieder angestimmt, mit einer „Marche des Chasseurs" als krönendem Abschluss."

Der passive Widerstand wird in den katholischen Ortschaften stärker in die Tat umgesetzt als in den protestantischen, da die geistigen, kulturellen, literarischen und sprachlichen Grundlagen der Religion Luthers sich noch immer als Deutschland näherstehende Faktoren ausgewirkt hatten. Diese Bemerkung gilt natürlich nur allgemein gesehen, sie ist aber reell. Um sich davon zu überzeugen, braucht man nur in der Presse die Versammlungen der NSDAP und der „Hitler Jugend" zu notieren, oder die Resultate der Sammlungen im Rahmen des „Winterhilfswerks", wozu die Nazideutschen pro Kopf vergleichende Zahlen aufstellen, um diejenigen anzuprangern, die sich dem Reich gegenüber weniger spendierfreudig zeigen.

Manche wagen es, sich in eine Situation zu versetzen, die über den passiven Widerstand hinausgeht. Es gibt nicht viele dieser Personen, denn ein solches Benehmen setzt ein höheres Maß an Tapferkeit voraus. So z.B. Paul Heinrich, der linke Verteidiger des FCM, internationaler Amateurspieler 1935, „als Holzkopf bezeichnet, wird im Elsass ausgebootet, weil er sich weigerte, den vor jedem Spiel vorgeschriebenen Hitlergruß zu machen." Oder sein Präsident, René Waechter, Mitglied des „Réseau Martial", der sich an die Finalrunden des FCM in Deutschland erinnert: „Meine besten Erinnerungen sind jene der Pokal- und der Meisterschaftsspiele, die wir in Deutschland bestritten, wo man uns als „dreckige Franzosenköpfe" bezeichnete." Was war das doch für uns eine Genugtuung. Mir wurde mehrere Male nicht ganz wohl, so als z.B. Dr. Nertz, FCM Supporter, im Gasthaus „Piton" in Straßburg vor den SS Offizieren hinausposaunte, er sei „Chevalier der Ehrenlegion", oder, als wir von einem Ausflug in die Vogesen zurückkamen, wo wir gelegentlich auch etwas über die Grenze geschaut hatten, wohl wissend, dass man uns denunziert hatte, weil wir französisch gesprochen hatten. Es war etwas zu weit gegangen. War es doch an einem 14. Juli! Wenn ich dann den Deutschen die Hand drückte, wussten meine Spieler sehr wohl, was ich dabei dachte!" Oder auch noch: „H. Allenbach, Gründer des FC Kolmar, und Schiedsrichter, dem die Deutschen jeden Sportsplatz verboten hatten, weil er öffentlich gesagt hatte, er werde das Bild von Hitler ins Sch...haus hängen. Es war auch der Fall von Pierrot Lauer, dem Stürmer des FCM, der nach Schirmeck kam, weil er einen SS Mann in einer Kneipe geohrfeigt hatte. Dies waren extreme Fälle, mit belegter Beweisführung für Krafft, der nicht als ein Bösewicht galt, doch waren diese Fälle viel häufiger als man denkt."

Geringere Strafen für Mitläufer

Letzten Endes sind es die Verhaltungsweisen von André, Eberhardt und Keller, die beim Elitefußball die meisten Strafen zu verdienen schienen, da sie, ihren Anklägern zufolge, mehr oder weniger freiwillig dem SS Club beigetreten waren. Alle Missetat, die man ihnen vorwirft, ist bei diesem Club willentlich das Sportstrikot mit dem „SS" Zeichen getragen zu haben, obwohl der Club sich nie politisch betätigt hat. In manchen Augen konnte eben dieses „SS" Wahrzeichen, das natürlich höchst verwerflich war, den Anschein erwecken, es lasse bei manchen eine gewisse Zuneigung für das Naziregime aufkommen. In Wirklichkeit war es nur bei sehr wenigen der Fall.

Paul André wird von seinem diplomierten Ärzteberuf radiert. „Und doch hatte er für Walter Schwambach medizinische Gefälligkeitsatteste ausgestellt, die ihn vor der Zwangseinziehung bewahrten. So hat er mehr als nur einem geholfen", möchte Ernest Waechter noch heute nicht vergessen lassen. Mit einer Schwester, die nach der Befreiung zum französischen Armeegeneral befördert wurde, hat die Familie André, die aus den Vogesen stammt, in der Tat nichts mit Nazipropagandisten zu tun.

Fritz Eberhardt, zuerst aus der Lafa ausgeschlossen, dann begnadigt, kommt voll und ganz zu seiner Ehre als Fußballer zurück, als er im Mai 1948 zur elsässischen Mannschaft zurückkehrt. „Ich fühle mich keineswegs gehemmt, von dieser Zeit zu reden, denn ich war kein SS. Ein einziger war es in unserer Mannschaft, und er war Deutscher. Es blieb uns keine Wahl. Auf einem Fußballplatz den SS Leuten ins Auge zu fallen, und schon war es nicht mehr möglich, nicht zu unterzeichnen", wird er später sagen.

Fritz Keller, ehemaliger Torschütze der französischen Nationalmannschaft, wird seinerseits die Unschlüssigkeit und die Meinungsänderung der Umwelt des professionellen Fußballs, der Instanzen des „Racing" und der FFF zu spüren bekommen. Der „Midi Libre" beschreibt im November 1948 seine Laufbahn in den ersten Nachkriegsjahren: „Gleich nach der Befreiung beantragte der Racing Club Straßburg beim professionellen Fußballverband die Radierung des internationalen Spielers Fritz Keller, dessen Benehmen während der Besatzungszeit nicht ohne Tadel gewesen sein sollte. Nach einer genauen Voruntersuchung gab der Verband diesem Antrag statt. Aber kurze Zeit darauf unternahm Sarrebourg, ein Amateur Club aus der Moselle, den Spieler zu rehabilitieren und als Trainer einzustellen. Nach langem Zögern und langen Auseinandersetzungen erteilte ihm das Büro die entsprechende Erlaubnis; doch das Leitungskomitee blieb unnachgiebig und erklärte, er werde nicht wieder als Aufseher professioneller Berufsspieler rehabilitiert. Und nun ist es wieder der Racing Club Straßburg, der Fritz Keller in die Reihen seiner Berufsspieler zurücknehmen möchte. Das Leitungskomitee, das über diesen Antrag von Seiten eines Clubs, der zuvor die

Radierung des betreffenden Spielers beantragt hatte, ziemlich überrascht war, hat beschlossen, die Affäre vor Anfang Dezember dem stattfindenden Plenarkomitee zu unterbreiten." Schließlich verweigert der Verband Fritz Keller die in Frage kommende Berufslizenz. Da er sowieso am Ende seiner Laufbahn steht, wird Keller in der Amateurmeisterschaf auftreten dürfen. Nach Saarburg, seiner Flucht, um nicht zwangseingezogen zu werden, wird er Trainer und Spieler in Zabern; von der Lafa voll und ganz anerkannt, erhält er dort ein Diplom als Ausbilder und letzen Endes auch beim Racing, dem Club seiner Glanzzeit.

Die drei angeführten Fälle belegen gewissermaßen die Situation des „lampiste", des Mitläufers. Es gibt nämlich Schlimmeres anzuprangern, als für die „Sportsgemeinschaft SS" Tore geschossen zu haben, das sich aber einer seltsamen Nachsicht erfreuen darf. So z.B. in höheren Kreisen die beiden französischen Sportsminister unter Vichy, Borotra und Pascot, die den französischen Fußball zu Nichte gebracht haben, indem sie ihre Auffassung vom Sport ziemlich genau den Nazitheorien ablasen und den Rücktritt des Präsidenten Rimet und eines Großteils des Leitungskomitees der FFF verursachten; jedoch nicht aller... Konnte man es z.B. für möglich halten (es war wahrscheinlich die Idee von Rimet), dass Mr. Jevain, Nummer 2 der FFF, sich mit seinem Präsidenten solidarisch erklärte und die Kollaboration mit der Pétain Regierung nicht fortsetzte. „Vier Kriegsjahre, während welcher der französische Fußball auf der Stelle trat, bedrückt, verkrampft, in drei Teile zerspalten, zum Teil der Kontrolle der FFF entzogen, ständigen Schikanen, utopischen und... außersportlichen Reformen ausgesetzt", wie es Gaston Barreau, der Nationaltrainer, verlauten lässt. Als unbedingter Pétain Anhänger wird Borotra bei der Befreiung nicht, überhaupt nicht belästigt. Im Gegenteil, er wird 1952 als Kommandeur der Ehrenlegion ausgezeichnet. Pascot, in seiner Eigenschaft als Minister der Vichy Regierung (wie auch Borotra), wird vom Sondergerichtshof zu fünf Jahren nationaler Degradierung verurteilt, er wird aber sofort dieser Strafe befreit „in Anbetracht der Dienste, die er der Widerstandsbewegung geleistet hat."

Schlimmer als für den „SS" Club von Straßburg Fußball gespielt zu haben ist es„ unter der Vichy Regierung Schulleiter im höheren Schulwesen oder dergleichen" gewesen zu sein. So wird die Verordnung, die den ehemaligen Rektor der Straßburger Universität seiner Ämter enthebt, durch dieselbe Regierung, die zuvor den entgegengesetzten Beschluss getroffen hatte, kurzerhand annulliert." „Wenn er sich bereit erklärte, von Vichy die Funktionen anzunehmen, zu denen er sich erhobenen Hauptes bekennen kann, so weil er allein im Stande war, dieselben mit solcher Würde auszuüben, als erprobter Patriot, als überzeugter Missionar, mit all dem, was ein solch riskanter Posten an Heroismus voraussetzte", schreiben die DNA vom 25. Juli 1946. Wie festzustellen ist, hängt gar Vieles von den Vermittlungen ab, auf die man zählen kann. Nicht allen Fußballern der „SG SS" von Straßburg war dieses Glück beschieden.

Zu guter Letzt wurde von den vier Spielern, die 1940 der Regel der Rückkehr zum Ausbildungsclub nicht Folge geleistet hatten (Hoffmann, Schwambach, Hummel, Keller), und die mehr oder weniger freiwillig zum Club „SS" hinüber wechselten, nur Fritz Keller behelligt. Merkwürdig und seltsam war dies! Sein Fall könnte sogar etwas Heiterkeit auslösen, wäre nicht die Ehre eines Menschen im Spiel. Gegen Ende 1948 ersucht der „Racing" Club von Straßburg den Verband der Berufsspieler in Paris, Fritz Keller als professionellen Spieler wieder anzuerkennen. „Das Leitungskomitee des Verbands, über den Antrag von Seiten eines Clubs, der zuvor die Radierung des betreffenden Spielers beantragt hatte, ziemlich überrascht, hat beschlossen, die Affäre vor die nächste Plenarkomiteesitzung zu bringen", so drückt sich „Sport-Est" vom 26. November 1946 fast amüsiert aus. Bald darauf, am 10. Dezember, erfährt man, dass die Instanzen des französischen Fußballs dem Gesuch des Straßburger Clubs nicht statt gegeben haben, dessen Vorgehen im Jahr 1948 seiner Stellungnahme im Epurationsprozess nun einmal diametral entgegen gesetzt war.

Weniger Nachsicht für Jenner als für Bortotra und Pascot

Erinnern wir uns daran, Othon Jenner ist seit Beginn der 20er Jahre der ehemalige und brillante Chefredakteur des „Sport-Alsacien", der Verantwortliche der Leichtathletik beim ASS und der Generalsekretär der elsässischen Liga für Leichtathletik, einer Stelle, in der er ebenso unabkömmlich ist wie der Präsident Belling. Beim Eintreffen der Deutschen schwenkt er um und nimmt sofort das Amt als politischer Propagandist bei der „NSRL" im Elsass an. Seine Pressemeldungen in den SNN während der Jahre, die den Deutschen günstig waren (1940/1942), sind Loblieder auf das Naziregime, Plädoyers für die Sportspolitik des Dritten Reiches. Kein anderer Elsässer hat in der Sportswelt so viel Energie für das Hitler Regime aufgebracht wie er. Bei der Befreiung kommt Jenner zum „Nouveau Journal de Strasbourg", wo er die Sportsseite übernimmt. Der politische Leiter der Zeitung ist Charles Frey, der amtierende Bürgermeister der Stadt, für den offensichtlich Charles Jenner kein Problem darstellt, obwohl er durch das Befreiungskomitee geahndet worden war. Ein Problem stellt er hingegen für den ASS dar,„ wo ein Missbehagen herrscht, weil der Club weiterhin in seiner Leitung ein unwillkommenes Individuum behält, das während der Besatzungszeit ein freiwilliger Propagandist und ein Befürworter des deutschen Sportbetriebs war", schreibt„ Sport-Est" am 27. September 1946. Das Gleiche gilt auf allgemeiner Ebene, denn, wie es Aimé Gissy sagt, profitiert Jenner von der durch den „Nouveau Journal" gebotenen Möglichkeit, um weiterhin „alles was französisch ist, zu

verunglimpfen. Was uns unverständlich erscheint, ist, dass eine Zeitung wie die des Bürgermeisters von Straßburg zu solch einer schändlichen Machenschaft beiträgt. Wird man damit fortfahren, diesen „Gaupressewart" aus deutscher Zeit in einer französischen Zeitung seine Gehässigkeit und seine progermanischen Sehnsüchte ausdrücken zu lassen, diesen „Gaupressewart", der am 23. März 1943 mit der Unterschrift OJ schrieb:

„Gerade die Sportler hätten alle Ursache, der Kameraden, die das große Opfer
ihres jungen Lebens in höchsten Einsatz für das höchste Gut, Vaterland, brachten,
zu gedenken. Die Allerbesten und Leistungsstärksten der NSRL sind unentwegt
an allen Brennpunkten der Riesenschlacht in vorderster Linie gewesen.
Die stolze Liste der Höchstausgezeichneten wird nur von der Ehrentafel
der im Kampf für Führer, und Volk Gefallenen übertroffen."

„So wissen unsere Verwandten heute durch die Feder von OJ, dass ihre Söhne, Brüder und Väter

für „Volk" und „Führer" gefallen sind."

Ende Dezember 1946 wird bekannt, „das Komitee des ASS, das fünf Delegierte für die Generalversammlung der Elsässischen Leichtathletikliga zu bestimmen hatte, habe sich geweigert, „Otto" Jenner unter diese seine Stellvertreter zu ernennen. Man musste zur geheimen Wahl greifen, die folgende Resultate brachte: 9 Stimmen gegen Jenner, 6 dafür, bei 2 Enthaltungen auf 17 Wähler. Dieser Entscheid beendet eine Kampagne, die dahin ging, an die Spitze der elsässischen Leichtathletik jemanden zu setzen, dessen Haltung während der Besatzungszeit ihm in Zukunft jede sportliche Aktivität in Frankreich untersagt."

Die Generalversammlung der LAA von 1946 verläuft stürmisch. Der Regionaldirektor „für Jugend und Sport" erklärt am Rednerpult, „es sei nicht erwünscht, dass sich H. Othon Jenner weder in seinem Club noch bei der Liga künftig betätigt." Ein Standpunkt, der auch vom Präfekten geteilt wird, und den der Präsident Belling den anwesenden Clubs mitteilt. Jenner, der im Saal anwesend ist, erwidert, indem er seine Tätigkeit während der Zeit zwischen den beiden Weltkriegen hervorhebt. Es wird gewählt, um festzustellen, ob der Betreffende als Zuhörer an der Versammlung teilnehmen darf. Resultat: 84 Ja, 54 Nein, 5 weiße Zettel. Ein Resultat, auf das H. André Lanos, Kandidat für das Komitee reagiert, indem er meint „das Missverständnis bestehe weiter", aber hinzufügt, „er selber habe sich während der Annektierung nicht im Elsass befunden." Er teilt H. Charles Belling schriftlich mit, „der Posten, unsere Jugend in Verantwortung zu nehmen verlangt, besonders im Elsass, wo die Geister sich leicht demoralisieren lassen, infolge der allzu zahlreichen Umwälzungen, die sie seit 76 Jahren über sich ergehen lassen mussten, Eigenschaften eines von allen anerkannten Franzosen ohne Tadel. Dem zufolge, und in Anbetracht der Persönlichkeit von H. Jenner, möchte ich Sie fragen, ob man nicht gut daran täte, ein Ehrenkomitee zu bilden, das darüber zu entscheiden hätte, ob er noch den Anspruch auf eine verantwortliche Stelle erheben kann." Die Antwort von Belling, der während der Jahre 1940 bis 1944 in Straßburg war und sich dort als Präsident des „Racing" Club mit den deutschen Behörden auseinander zu setzen hatte, schaltet jegliche Diskussion aus, so klar scheint ihm der Tatbestand.

Diese Antwort ist auch noch in einer anderen Hinsicht von Interesse, nämlich in Bezug auf die Säuberung im Sportsbereich gehandhabten Gerichtsverfahren im Elsass. „Ich möchte ein für alle Mal bekräftigen, dass es im Fall OJ um keinerlei persönliche Rachsucht noch um Missgunst von Seiten des Club geht. Jeder sportlich Verantwortliche im Elsass ist, selbst ohne unbedingt vorgeladen zu werden, durch das Säuberungsverfahren der Kommission „für Jugend und Sport", des Komitees der Befreiung und der Regionalen Direktion „für Leibesübung und Sport" gegangen. Jeder aktuelle Verantwortliche ist also bereits angenommen worden oder nicht. Der Entscheid für H. OJ ist negativ ausgefallen. Ich bin vollständig mit Ihnen einverstanden, dass es für einen Leitungsposten unserer französischen Jugend keinerlei Missverständnis geben darf, sondern dass für einen solchen Posten die Eigenschaften eines Franzosen ohne Tadel einmütig anerkannt werden müssen. Nach der Nichtannahme des Antrags habe ich die Regionale Direktion „für Leibesübung und Sport" und den Präfekten gebeten, mir über den Fall von Hr. OJ Klarheit zu verschaffen. Der CDL hatte sich für eine zweijährige Suspendierung ausgesprochen. Der Kabinettchef des Präfekten hat mich ermächtigt, im Namen des Präfekten folgende Erklärung abzugeben: „Der Herr Präfekt wünscht nicht, dass Herr O J weiterhin eine sportliche Verantwortung im Elsass übernimmt." Wenn nun aber die Affäre damit nicht zum Abschluss kommen kann, so bleibt das Unterrichtsministerium, welches, gemäß Erlass in bezug auf die Wahlen der leitenden Komitees der sportlichen Vereinigungen, Ligen, Föderationen oder Verbände, besagt, dass jede Anfechtung bezüglich der für die Wählbarkeit erforderlichen Eigenschaften von Seiten einer Vereinigung, einer regionalen Liga oder Föderation durch den Obersten Rat des Unterrichtsministeriums *(Abteilung: „Leibesübung und Sportwesen", Sonderkommission)* untersucht werden wird, der es zusteht, über die erforderlichen moralischen und patriotischen Garantien zu urteilen."

Nach Ausschluss aus der elsässischen Leichtathletik wird Jenner auch aus seinem Club, der ASS ausgeschlossen, und zwar mit überwältigender Mehrheit anlässlich der Generalversammlung vom 30. Mai 1947. „Herr Othon Jenner hat durch seine Haltung dieses traurige Ende seiner sportlichen Laufbahn heraufbeschworen. Niemand hatte von ihm verlangt, seine Feder mit solch eifriger Beflissenheit dem Nazisport zur Verfügung zu stellen. Die Beweise sind

gegeben, sowie die Aussagen von Straßburger Kollegen, die bezeugen, sie hätten es zu wiederholten Malen für erforderlich gehalten, die Ausdrucksweisen der von Herrn Jenner verfassten Artikel abzuschwächen, so sehr hätten sie sich dadurch in ihrer Selbstachtung als „gute Elsässer" gekränkt gefühlt", so schreibt „Sport-Est".

So endet die für den elsässischen Sport wahrscheinlich am peinlichsten empfundene Affäre.

Sanktionen gegen den „Red Star": eine Affäre, die etwas mit dem „Elsässer Komplex" zu tun hat

Was nun den Straßburger „Red Star" betrifft, wie sollte man die Art und Weise, wie man sich ihm gegenüber 1945 benommen hat, nicht als Folge des regelrechten Komplexes betrachten, den das Elsass Frankreich gegenüber empfindet? Bei der Befreiung bleibt beim „Red Star" nichts und niemand mehr übrig von der ehemaligen „Sportgemeinschaft SS." Im Gegenteil, diejenigen, die vor 1939 den „Red Star" verkörpert haben, sind unter allen Umständen seiner Tradition als „französischer" Club treu geblieben. Anfang 1948 erwähnt die Presse die patriotische Haltung von zwei seiner Anhänger, was den Eingeweihten der Lafa im Jahr 1945 nicht unbekannt hatte bleiben können: Eugène Angst, der Leiter des Club bei der Ankunft der Deutschen 1940, ist mit der „Croix de Guerre avec Etoile d'argent" ausgezeichnet worden, weil er sich gleich zu erster Stunde der „Résistance" angeschlossen hat und die FFF verleiht posthum eine ihrer Auszeichnungen der Familie von Gregor Berg, dem ersten internationalen Spieler des Clubs, als „Freiwilliger bei einer bewaffneten Widerstandsgruppe in der nicht besetzten Zone, bei welcher er im Laufe eines Handstreichs durch die Deutschen geschnappt und erschossen worden ist." Es ist nicht recht zu verstehen, warum die neue Generation des Clubs aus der Kibitzenau im Jahr 1945 so sehr belästigt worden ist, nach all den Widerwärtigkeiten, die ihre Vorgänger 1940 zu erdulden hatten. Und diesmal von Seiten des elsässischen Fußballs selbst? Wenn es sich da nicht um ein dem Elsass eigenes Trauma handelt, dann aber hat es ganz und gar diesen Anschein. Es sei denn, diese auf den „Red Star" gerichtete Verbissenheit war für einige nur ein Versuch, sich selbst reinzuwaschen. In diesem Sinne bietet es sich an den Artikel zu zitieren, den die „Tribune de Mulhouse" am 18. Oktober 1945 veröffentlicht, mit der Überschrift: „Das Elsass, Land für Märtyrer." Er ist geschrieben von Marcel Laugel, „Sportführer" erster Stunde für den Kreis Zabern, Mitglied der elsässischen Delegation, die sich im Herbst 1940 nach Berlin begab, um dort an dem von den Nazideutschen organisierten Seminar teilzunehmen. Derjenige, der sodann bei der Lafa eine verantwortliche Stellung innehatte und als Journalist der regionalen Presse auftrat, schreibt damals Folgendes: „Die Deutschen suchten sportliche Mitarbeiter und fanden welche. Und dies, obwohl sie die Mehrheit der einheimischen Jugend gegen sich hatten und der Widerstand tagtäglich sowohl bei den Sportlern selbst als bei den Zuschauern an Ausmaß gewann. Mit dem Vermerk, dass die Rekrutierung der verschiedenen Jahrgänge, sowie die Deportierungen große Lücken hinterließen. Schweigen wir über die jämmerliche Geschichte des SS Straßburg, - Drama des elsässischen Sportswelt – wo echte deutsche SS Leute, einige einheimische Entgleiste und letztendlich andere, unter Zwang geratene Elemente sich zusammen fanden." Wenn schon diese Feststellung zum größten Teil stimmt, mag der Ausdruck über „einige einheimische Entgleiste" zumindest von Seiten eines Teilnehmers am Seminar überraschen, das im Herbst 1940 durch die NSRL in Berlin veranstaltet worden war!

Das gleiche, oder fast, gilt für die Art und Weise, mit der man sich im Elsass nach 1945 Ossi Rohr gegenüber betragen hat. Die Nazideutschen waren über den Stürmer der deutschen Nationalmannschaft erbost darüber, dass er 1933 von Deutschland in die Schweiz und dann nach Frankreich ausgesiedelt war, und besonders angesichts des Berufssports, wo er als „Unperson" angesehen wurde, d.h. als jemand, der nach nationalsozialistischer Auffassung jeglichePersönlichkeit eingebüßt hatte. Bei der Kriegserklärung im Jahr 1939 wird Rohr gefangen genommen und mit weiteren Landsleuten im Mutziger Fort eingekerkert. Er engagiert sich in die Fremdenlegion, wahrscheinlich um der Lage als Kriegsgefangener zu entgehen, eher als aus Überzeugung. Immerhin hat er sich als Deutscher für Frankreich eingesetzt, was schon Anerkennung verdient. Beim Waffenstillstand wird Rohr von Oran nach Südfrankreich, in die Gegend von Sète/Marseille repatriiert. Er behauptet sogar, einen Vertrag als Berufsfußballer mit dem Olympique Marseille unterzeichnet zu haben. Dort soll er eines Tages den Besuch von zwei Gestapo Leuten erhalten haben, die ihm Flugblätter für nationalsozialistische Propaganda hinterließen. Daraufhin soll er durch die französische Behörde zu zwei Jahren Gefängnis verurteilt worden sein, um nach sechzehn Monaten Haftzeit einer deutschen Kommission übergeben zu werden. Seine Landsleute hätten ihm jedoch vorgeworfen, sich den Instruktionen der Gestapo nicht gefügt zu haben, sodass er zuerst nach Châlons-sur-Saône und dann nach Bordeaux in Arrest gebracht wurde, bis man ihm endlich dort seine Papiere zurückgab. Er soll dann nach Straßburg zurückgekehrt sein,„ ohne zu wissen, dass es ihm verboten war. Ich wurde einmal mehr verhaftet, und im Arbeitslager von Karlsruhe-Kieslau inhaftiert. Endlich wurde ich entlassen, doch im Dezember 1943 wurde ich in eine DCA Einheit eingezogen. Weil ich aber kein zuverlässiger Nazideutscher war, kam ich an die Ostfront, wo ich durch Beinschuss verwundet wurde. [...] Nach dem Zusammenbruch kehrte ich nach Mannheim in meine Familie zurück, um dort zu erfahren, mein Vater sei bei der Bombardierung der Stadt ums Leben gekommen. Im Laufe eines Fußballspiels in Neustadt an der Hardt wurde ich durch einen französischen Offizier erkannt und am folgenden Tag in seinem Wagen nach Straßburg gebracht. Ich konnte nicht ahnen, dass nun alles noch einmal von vorn beginnen sollte und dass mir ein neuer Strafprozess bevorstand. Ich musste drei Monate unter Aufsicht bleiben, bis zum Prozessabschluss.

Während dieser Zeit versuchten einflussreiche Leute, mir eine Spiellizenz für Paris zu erlangen, doch meine Verurteilung durch ein französisches Gericht verbot mir, in Frankreich zu verbleiben. So nahm ich denn endgültig Abschied von Frankreich." Es ist eine etwas abgekürzte Wiedergabe seiner Laufbahn während den Kriegsjahren, die da dem „Sport Bericht" aus Stuttgart mitgeteilt wird; darin unterlässt es Rohr, seinen unumstrittenen Beitritt zur Fremdenlegion zu erwähnen. Doch wir sind in den Jahren 1949 und Rohr möchte eben seinen Landsleuten ein bestmögliches Image von sich selbst abgeben.

Wie auch immer: im Dezember 1946 sitzt der sagenhafte Mittelstürmer des Racing immer noch in der Straßburger „Zitadelle" im Kerker, wie es die Berichterstatter von „Sport-Est" am 6. Dezember 1946 verlauten lassen. Er hatte darum gebeten, schon 1945 wieder beim Racing spielen zu dürfen, doch es wird ihm vom Straßburger Club abgelehnt, und sein Gesuch gerät in Vergessenheit. Man erwägt, ihn, wie er es selbst berichtet, außerhalb des Elsass, beim RC Paris, spielen zu lassen, doch auch da gehen die unternommenen Schritte fehl, weil Rohr Deutscher ist, und Deutschland eben zu dieser Zeit nicht zu den respektablen Nationen zählt. Selbst wenn es sich um einen Deutschen handelt, dem ein Schicksal beschieden wurde, das dem eines jeden elsässischen Zwangseingezogenen gleich kam, mit einer Laufbahn, die nicht weniger präsentabel war als die von zahlreichen Franzosen. Aber einen Deutschen in einer französischen Mannschaft vorfinden, das ist eben im Jahr 1945 für einen elsässischen Club undenkbar. Was würde Frankreich vom Elsass denken?

Das Spiel Straßburg/Marseille und der Zwist Mateo-Zatelli: fast eine Staatsaffäre!

Frankreich ist nämlich manchmal im Stande, das über das Elsass gekommene Unheil zu verstehen, manchmal aber auch nicht, und so mag es für den Teil der Bevölkerung, die nur die Besatzung, nicht aber die Annektierung miterlebt hat, kein Leichtes sein, die mannigfaltigen Aspekte des Problems zu erfassen. Als Beispiel sei angeführt, was dem elsässischen Meister im Boxkampf Charles Rutz passiert. Als er im Juni 1945 seinen Titel als französischer Meister wiedergewinnen möchte, will ihm die zuständige französische Föderation dazu die Lizenz nicht erteilen. Weshalb? „Vernehmet nur was folgt", schreibt verblüfft Willy Bock in den DNA des 23. Juni 1945, „Rutz ist 1940 ins Elsass zurückgekehrt, wie übrigens die meisten Elsässer, und er dann während der Besatzungszeit in Deutschland boxen ging. Wir haben den netten Eindruck, dass diese Herren von der FFB sich gar keine Vorstellung machen können über das, was während der Besatzungszeit im Elsass passiert ist. Fahren etwa heutzutage die Fußballer, die Schiedsrichter, die Schwimmsportler, um nur die hauptsächlichsten zu nennen, nicht fort, im Elsass ihren Lieblingssport weiter zu betreiben, obwohl sie während der Besatzung in Deutschland an sportlichen Wettbewerben teilgenommen haben? Deswegen sind es keine schlechteren Franzosen als andere. Warum nun beim Boxen eine Ausnahme machen wollen? Zuerst solltet ihr überlegen, meine Herren, bevor ihr handelt!"

Eine Haltung, die in der Tat ein Unbehagen bewirkt, und die besonders auf eine mangelhafte Kenntnis der reellen elsässischen Situation zwischen 1940 bis 1944 zurückzuführen ist. „Das Problem stellt sich ganz anders als in Innerfrankreich", schreibt der Generalsekretär der Straßburger Polizei an den Kommissar der Republik des Bas-Rhin am 29. Dezember 1944. „Wir haben einen Teil der Bevölkerung, die ausgewiesen, deportiert wurde oder nicht ins Elsass zurückgekehrt ist, und dann eine Bevölkerung, die da geblieben ist und sich deswegen einer viel größeren Zwangslage ausgesetzt sah als die übrigen französischen Bevölkerungen." Die Dinge liegen also klar auf der Hand für jemand, der im Elsass zugegen war. Von Paris aus, oder von noch weiter her gesehen, sind die Beurteilungen nicht unbedingt die gleichen!

Die Zwischenfälle beim Spiel des „Racing" Club Straßburg gegen den Olympique Marseille am 10. März 1946 auf der Meinau bewirken eine Aufregung, die einen Teil der politischen Welt und der Widerstandsbewegung im Elsass reagieren lässt. Eine Auseinandersetzung zwischen dem Straßburger Mateo und dem Marseiller Zatelli wird zum Funken im Pulverfass. Sie bringt den allgemein herrschenden Missmut ans Licht: Zatelli, argentinischer Herkunft, bezeichnet Mateo, den Spanier, als „sale boche", worauf die Spieler von Marseille dem Straßburger Publikum dieselben Beschimpfungen zurufen. Die Affäre erregt großes Aufsehen. Am folgenden Tag fordert der unterelsässische Verband der „Union Nationale de Rénovation" – als Widerstandsbewegung – den Straßburger Bürgermeister auf, beim Disziplinarrat der FFF zu protestieren, „gegen die schlimmen Beschimpfungen, die gestern während des Fußballspiels Strasbourg- Marseille ausgestoßen worden sind, wo das Publikum als „boches" und „sales boches" bezeichnet worden ist." Der Bürgermeister Charles Frey beruft noch am selben Abend des 11. März den Gemeinderat zu einer außerordentlichen Sitzung ein, bei welcher Herr Ruhlmann, als Vertreter der UNAR, eine Erklärung vorliest, aus der folgende Auszüge zu entnehmen sind: „Das, was das Straßburger Publikum aufgebracht hat ist, dass die Marseiller Spieler die Zuschauer beschimpft haben, unter denen sich nicht wenige politisch Verurteilte und Internierte befanden. Im Namen der UNAR, als Widerstandsbewegung, im Namen der Toten, der Märtyrer, der Deportierten, der Internierten, und aller Patrioten protestiere ich energisch gegen diese niederträchtigen Beschimpfungen. Ich habe hier nicht die elsässische Widerstandsbewegung zu verteidigen, die allen Franzosen bekannt ist. Auf sportlicher Ebene sollte trotzdem an die Spiele erinnert werden, die während der Besatzungszeit zwischen derselben „Racing" Mannschaft und der" SS" Mannschaft stattgefunden haben, welche von den lokalen

Sportlern als Treffen „Frankreich-Deutschland" bezeichnet wurden. Es war die seltene Gelegenheit, bei welcher die patriotischen Sportsfreunde ihre Mannschaft mit dem Ruf „Allez Racing" öffentlich anspornen und die „SS" ausbuhen konnten, bis zum Eingreifen der Polizei, was zu Verhaftungen führte. Das Straßburger Sportspublikum, wie der größte Teil der Bevölkerung, hat sich also keine Lektion von Patriotismus erteilen zu lassen, besonders nicht vom „Olympique" Club von Marseille, der vor dem Krieg, - es sei daran erinnert-, unter den Spielern einige zählte, die sich vom Militärdienst hatten ausmustern lassen und, diesem Skandal zufolge, disqualifiziert worden waren, von denen aber einer, im Gefolge eines Gnadengesuchs wieder qualifiziert wurde, so dass er gestern in der Marseiller Mannschaft spielte." Die Affäre endet mit einem Entschuldigungsbrief des Club der „Supporter des OM" an den Bürgermeister Charles Frey, denn „es war notwendig, Herr Maire, unter den heiklen Umständen, die ihnen bekannt sind, Ihnen diese unsere Sympathie zu bezeugen, in dem von uns allen geteilten Bewusstsein der schmerzlichen Prüfungen, die das ganze Elsass über sich hat ergehen lassen müssen."

„Lasst uns französisch bleiben"

Ein anderer „Racing" Anhänger will in der geäußerten Ansicht unparteiischer bleiben, das Unrecht sei in beiden Lagern zu suchen: „Ich gebe zu, dass der Schiedsrichter in Colombes beim Pokalspiel sehr streng gegen die Unsrigen vorging, ich bin aber entrüstet, wenn ich gestern beim Spiel Racing–Prag einen Elsässer, der als Zeitungsverkäufer der „Equipe" vor dem Treffen durch die Reihen ging, ausrufen hörte: „M. Barreau zieht Carré Heisserer vor, sie halten uns für Boches, man hat es ja bei der Coupe erlebt." Und wie viel sind davon überzeugt. Als übrigens der Lautsprecher auf der Meinau kundgab, dass Frankreich 3 zu 0 gegen Holland führte, war der Applaus nicht sehr stark. All das kann auf nationaler Ebene einen viel schlimmeren Missmut bewirken, als man es erahnen kann; Bleiben wir doch sportlich. Haben uns denn die vier Jahre Naziregime nichts gelehrt? Bleiben wir auch französisch, bekennen wir uns doch ein für alle Mal als Franzosen, selbst wenn bei uns gegenwärtig nicht alles zum Besten ist, ja bei weitem nicht."

Übrigens sind die reellen Freundschaftsbezeugungen häufiger als die Zwistigkeiten. So z.B. der im September 1946 dem „Racing" bereitete Empfang durch die Stadt Montpellier, „unsere altehrwürdige Stadt, die während des Krieges so manche Straßburger Flüchtlinge aufgenommen hatte. Diese waren in ausgezeichneter Erinnerung, so dass die Begeisterung für die Straßburger Spieler schon verständlich erscheint. Sie wurden am Nachmittag auf der „Chambre de Commerce" und dann auf dem Rathaus empfangen, wo ein Ehrenwein kredenzt und Reden gehalten wurden." Oder jene durch den „Racing Club" von Vichy organisierte „Elsässische Freundschaftsbekundung" anlässlich des Treffens mit dem FC Mülhausen, „einer herrlichen Bekundung der Freundschaft gegenüber dem Elsass in der Hauptstadt des Allier", einem Departement, in dem unzählige Elsässer während der Besatzungszeit Zuflucht gefunden hatten. „Auf dem Rathaus von Vichy wurde im Laufe eines Ehrentrunks die Freundschaft gepriesen, die seit dem Krieg unsere beiden Provinzen so tief verbindet."

Damit soll noch einmal in die Welt der Straßburger Fußballspieler ein letzter Blick geworfen werden, denn es ist nicht ohne Interesse, uns zu fragen, wie jene reagiert haben, die mit der „Sportgemeinschaft SS" näher zu tun hatten.

Jean Debus (Jahrgang 1920) hat mit dem „Sporting" von Schiltigheim den „Fußballpokal der Junioren 1937" gewonnen. Er spielt dann mit bei den ersten Spielen der Saison 1940/1941, wird aber bald verletzt, so dass er im März 1943 in die Flugabwehr (DCA oder FLAK) in Düsseldorf eingezogen wird, während er eigentlich in einer Panzerdivision an der Ostfront hätte eingesetzt werden sollen. „Ich bin bei einem Spiel gegen den Racing ernsthaft am Knie verletzt worden. Es ist die Art von Verletzung, die oft in der Fußballerlaufbahn nicht mehr zu überwinden ist. Ich habe es noch schlimmer aussehen lassen, als es war. Die Flugabwehr hat mir vielleicht das Leben gerettet, denn in Russland, wer weiß...?" Mit 87 Jahren erinnert sich der ehemalige Rechtsaußen des „Sporting" noch an die Meisterschaftsspiele der NSRL, als wäre es (fast) erst gestern geschehen. „Ich habe dem ersten Spiel SS/Racing beigewohnt, das 1940 auf dem Tivoli stattfand. Es glich so ziemlich einem Spiel Frankreich gegen Deutschland. Das Publikum ließ seiner Begeisterung für den „Racing" freien Lauf. Es war weniger gefährlich, so etwas nicht für den Racing sondern für den SS Club zu tun, denn die Gestapo überwachte sehr genau das Publikum. Immerhin kann man sagen, dass die Spieler der „Sportgemeinschaft SS" nie Politik machten. Die Deutschen ebenso wenig wie die Elsässer. Übrigens konnten die Deutschen ebenso wenig dafür wie die Elsässer, dass sie sich in dieser Galeere befanden. Meiner Ansicht nach hatten sie es nur ihrer Eigenschaft als ausgezeichnete Fußballspieler, die gerade in Straßburg stationiert waren, zu verdanken, sich bei der SS zu befinden. Man kannte natürlich alle Spieler des ehemaligen „Red Star", besonders jene unserer Generation, hatten sie es doch fast fertig gebracht, 1938 die Glanzleistung zu wiederholen, die die Junioren des „Sporting" das Jahr zuvor vollbracht hatten. Es waren saubere Kerle. Sie hatten keinerlei besondere deutschfreundliche Zuneigung, geschweige denn für die SS."

Robert Schneider (Jahrgang 1923) erlebt seine Ruhmesstunde bei dem famosen Spiel SS/„Racing", von dem Jean Debus gesprochen hat, dadurch dass er auf dem rechten Flügel des Racing den internationalen Spieler Fritz Keller ersetzen muss, der seit einer Woche zur „Sportgemeinschaft SS" übergewechselt ist. „Ich empfand es als wirklich seltsam, als direkten Gegner Armand Voillet zu bekommen, den ich doch schon so lange kannte, weil er zu der

Bande von Jugendlichen gehörte, die ihre ersten Schritte als Fußballer auf dem „Waiseplätzel" gemacht hatten, d.h. auf der Wiese neben dem Waisenhaus. Da haben wir unsere ersten Spiele aus denselben Stadtvierteln bestritten, bevor wir noch irgendeinem Club zugehörten. Dann, etwas später, als „Minimes" oder „Cadets", wählten die einen den „Racing", die anderen den „Red Star." Ich ging zum „Racing", ganz einfach, weil wir näher beim „Racing" als beim „Red Star" wohnten. So seht ihr, was 1940 schuld dran sein konnte, der berüchtigten „Sportgemeinschaft SS" anzugehören oder nicht. Das Trikot mit dem SS Abzeichen auf der Brust, das die Kameraden vom „Red Star" trugen, hätte ich ebenfalls tragen können.

Wir gingen in dieselbe Volksschule, dann in dieselbe Oberschule, wir sind alle miteinander in derselben Anerkennung Frankreich gegenüber erzogen worden, und wir wussten, dass es zwischen uns keinen Unterschied geben konnte. Übrigens trafen wir uns jede Woche in den Wirtshäusern des Neudorfs, wir redeten allerdings nur wenig oder überhaupt nicht über Fußball. Wir kannten ihr Missgeschick, und wir waren so zu sagen froh, ihm entronnen zu sein.

Als Beweis, dass keiner der Jugendlichen des „Red Star" den Deutschen gegenüber besonders zugeneigt war, möchte ich die Einberufung zum Arbeitsdienst erwähnen, jene Wochen lang dauernde vorbereitende Ausbildung zum Militär vor der endgültigen Einziehung. Wir haben alle unsere Einberufung dazu erhalten, wir haben aber nicht sofort darauf geantwortet. In der Gruppe der „Neudörfler" waren ebenso viele beim „Red Star" wie beim „Racing." Sie hatten eben keine Chance, das ist alles. Keiner hat sich politisch vorgedrängt. Alle sind meine guten Kameraden geblieben, sogar Fritz Keller, der meiner Meinung nach zum „Club SS" gegangen ist, nur weil er nach der Aufhebung des Berufssports ohne Anstellung war. Er hatte aber eine Frau und Kinder, und die Deutschen haben ihm an der Stadt Straßburg eine Stelle angeboten.

Ich möchte noch etwas hinzufügen über die bei den Spielen gegen den „SS Club" herrschenden Umstände. Ich bin nun 84 Jahre alt, und ich habe manchmal Dinge zu lesen bekommen, die nicht ganz der Wahrheit entsprachen. Ihr könnt mir glauben, 1940 mit den triumphierenden Deutschen, als mehr als einmal die echten SS Leute (Wagner, Ernst, Lohse) in den Tribünen saßen, hätte sich kaum einer getraut, seine Abneigung dem „SS Club" gegenüber zu äußern, das wäre Grund genug gewesen, ihn nach Schirmeck zu internieren. Es war eine gar schwierige Zeit, der wir letzten Endes noch ziemlich glimpflich entronnen sind!"

DRITTER TEIL

Die Nachkriegszeit

Kapitel 5

1945 : Dramen aller Arten

Am 19. März 1945 wird die deutsche Wehrmacht durch die Armee von Maréchal de Lattre jenseits der Lauter zurückgeworfen, eine Mission, die vor allem durch die „3. Division d'Infanterie Algérienne" unter dem Kommando von General Guillaume zur Ausführung kam. Der elsässische Fußball wird dadurch einen sofortigen neuen Wechsel der Staatszugehörigkeit erfahren, den dritten seit 1918.

Auf politischer Ebene geht alles sehr schnell voran. Am 24. März„ werden die elsässischen Sportsligen gebeten, dem Commandant Schumacher, dem regionalen Leiter für Sport, mit Sitz in der Esca (rue des Pontonniers), in Straßburg Name und Adresse ihres Präsidenten oder ihres gegenwärtigen Repräsentanten anzugeben." Am 1. April erteilt die „Commission Sports et Jeunesse" des Befreiungskomitees des Bas-Rhin eine gewisse Anzahl von erwünschten Anordnungen :

1. die Errichtung auf Landesebene von einheitlichen Föderationen für jede Sportsbranche,

2. prioritäre Zuteilung von finanziellen Subventionen an jene Vereine, die während der Annektierung aufgelöst worden waren (FSGT und AGR),

3. Beantragung bei den zuständigen Behörden von pflichtmäßigen Leibesübungen in allen Schulen,

4. pflichtmäßiger Schwimmsport in den mit Schwimmbädern versehenen Orten.

Am 4. April„ werden die Sportsvereinigungen und Sportsvereine, deren Guthaben nach dem 16. Juni 1940 blockiert oder beschlagnahmt wurden, gebeten, sich zu melden."

Von Juni ab beginnt man die Rückkehr zu Frankreich zu veranstalten : am 9. Juni, anlässlich des ersten Jahrestages der Landung in der Normandie, „ begibt sich ganz Straßburg zur Meinau", um dort der Begegnung des Straßburger „ Racing Club" mit einer Auswahl der Armee beizuwohnen, zu deren Mannschaft Berufsspieler wie Bastien, Piranti und Vandooren zählen. Das Treffen steht unter der Oberhoheit des „ Commissaire de la République de Strasbourg" sowie des Militärgouverneurs der 10. Region. Am 17. Juni, als Straßburg im Rahmen des „ Französischen Widerstandsfestes" „ die letzten Überreste der Nazizeit tilgt", begegnet der Straßburger Racing auf der Meinau seinem großen Bruder und Vorbild von eh und je, dem „ Racing Club" von Paris zu einem Treffen, das mehr patriotischen als nur sportlichen Beweggrund hat.

Im Oberelsass ereignet sich dasselbe. Am 11. März stehen der CA Mülhausen, der FC „ Etoile" Mülhausen und der FC Morschwiller jeweils einer Militärmannschaft gegenüber. Am darauf folgenden Sonntag begegnet der FC Colmar in Guebwiller einer Militärmannschaft, die zwei Racingspieler in ihren Reihen hat, Couard vom Racing Paris und Woehl, den späteren Straßburger. Am 1. April trifft der FCM auf eine Mannschaft des „ 3ème Régiment de Zouaves." Am 8. April empfängt der Club aus Bourtzwiller den FC Rouen in einer sehr patriotischen Stimmung. Für den Club von Mülhausen „ stellt diese Begegnung die Wiederaufnahme der Beziehungen mit den großen Mannschaften Innerfrankreichs dar." Dann wird die Mannschaft des „ Génie d'Afrique" zum Turnier des FCM eingeladen. Gegen Ende Mai wird für Basket- und Fußball die „ Coupe de la Libération" gegründet, während sich für Leichtathletik die „ Journée de la Libération" abspielt. Man könnte meinen, die patriotischen Hochfeste von Ende 1918 wieder zu erleben.

Das großartigste Wahrzeichen des elsässischen Fußballs bei seiner Rückkehr in den Schoß des französischen Fußballsports kommt jedoch aus London. Am 26. Mai 1945 findet in Wembley die Begegnung Frankreich/England statt, zu einem Freundschaftstreffen zwischen zwei Alliierten des gerade für sie siegreich beendigten Krieges. Unter den Ersatzspielern befindet sich der Racingspieler Alfred Dambach, als Ersatzmann für Julien Darui. Auf dem Spielfeld ist ein Elsässer der Held des Tages : Oscar Heisserer, der zwei Jahre nach seiner Flucht aus der Zwangsrekrutierung nun seit kurzer Zeit wieder beim „ Racing Paris" spielt, erreicht in letzter Sekunde vor Spielschluss den 2 :2 Ausgleich für Frankreich. Als Kapitän der Nationalmannschaft, und dann derjenige, der durch seinen entscheidenden Torschuss Frankreich zu dem berühmtesten Unentschieden seiner Geschichte verhelfen wird, verkörpert Oscar Heisserer die Rückkehr des elsässischen Fußballs in den französischen Fußball; noch in hervorragenderem Maß als Alfred Roth im Jahr 1920.

Die sportliche Tätigkeit steht natürlich in Zusammenhang mit den politischen und militärischen Ereignissen. So wird das Oberelsass, das eher befreit worden war, auch eher den Sport wieder in Gang bringen. „Die Fußballspiele stehen im Vordergrund der sportlichen Ereignisse dieses Sonntags. Man kann sich nur darüber freuen, dass der runde Ball so schnell wieder ins Rollen kommt", schreibt „L'Alsace" am Samstag, den 10. März 1945. Tags darauf begegnet der FCM der SR Colmar, während der CA Mulhouse gegen seine Nachbarn der „Société Sportive Mulhouse- Dornach" antritt. Am darauf folgenden Sonntag empfangen die SRK den FCM. Am 1. April empfängt Wittenheim den AS Mulhouse und der FC Dornach den benachbarten FC „Etoile." Mitte Mai startet die „Coupe de la Libération", an welcher Thann, Guebwiller, Montreux „Sports", Retzwiller, Saint-Louis, Hegenheim, Bollwiller, Dannemarie, Bourgfelden, sowie die Clubs aus Mülhausen (Red Star, Etoile, ASM, FCM, FC Dornach) teilnehmen. Dieser Pokal wird am 23. Juni durch den FC Saint-Louis auf Kosten des FC Dornach mit 4:3 gewonnen. Zu diesem Zeitpunkt ist der oberelsässische Fußball wieder umso mehr im Kommen, als der FCM und die SRC ihre Beteiligung an der Profimeisterschaft der 2. Division zugesichert haben und die oberelsässische Fußballkommission bereits ihre Tagung abhielt.

In Straßburg feiert der Fußball am darauf folgenden Sonntag, d.h. am 25. März, die totale und endgültige Befreiung des nördlichen Elsass durch ein Trainingspiel des „Racing" und des „Sporting Club" aus Schiltigheim und auf dem Tivoli durch ein Treffen ASS vs. SR Hoenheim. Am 1. April bestreitet der elsässische Spitzenclub sein erstes Fußballtreffen seit der Befreiung gegen den FC Cronenbourg. Es endet mit 13:1 zu Gunsten der Meinauer. Am darauf folgenden Sonntag siegen letztere mit 7:0 gegen eine Spielerauswahl „Straßburg Land." „Pierre Waechter, Schwambach und André teilten unter sich die Lorbeeren", berichten die DNA vom 10. April. Die drei ehemaligen Spieler des „Red Star" gehören nun zum Racing. Am 22. April erscheinen die „Widerstandskämpfer" von Schweighouse auf der Meinau, „eine sehr sympathische Mannschaft, wovon 80% sich in den Maquis geflüchtet hatten", nach Aussage des Journalisten der DNA, und der „Strasbourg Olympic Club" empfängt Cronenbourg. Am Sonntag den 28. April ist „ein reichhaltiges Programm" vorgesehen. Der „Racing" spielt gegen eine „Entente" Neuhof/ Graffenstaden, der ASS gegen die „Cheminots", der „Sporting" gegen Hoenheim und Cronenbourg gegen Königshoffen. Am 17. Juni, zur Feier der „Journée de la Résistance", eilen 12 000 Zuschauer auf das Stadion der Meinau, das noch die Merkmale der Bombardierungen trägt, um dem Zusammentreffen beider „Racing" Mannschaften beizuwohnen. Die Pariser gewinnen mit 4: 1. Aber, welches auch immer das Resultat sein mag, ist es der Fußball, der wieder in aller Freiheit auflebt. Den Liebhabern des Fußballsports bietet es die Gelegenheit, Oscar Heisserer, dem erst vor kurzem zum „Helden von Wembley" erkorenen Helden, eine Ovation darzubieten, dem Mann, der während der schwierigen Zeit 1940/1945 die Seele des großen Straßburger Clubs gewesen war. Während die nördlich und südlich von Straßburg gelegene Gegend längs des Rheins die Ruinen aufräumt, die von den schrecklichen Kämpfen im Winter 1944/1945 herrühren, beginnt der Fußballsport im Elsass nach und nach die Hauptstadt zu verlassen: Mars Bischheim, der FC Strasbourg 06, finden wieder den Kontakt mit dem runden Leder, etwas weiter Wolfisheim und Oberschaeffolsheim, noch weiter weg sind Schweighouse, Mommenheim, Niederbronn, Benfeld die ersten Clubs auf dem Land, deren neue Tätigkeit beweist, dass neues Leben den elsässischen Fußball beseelt.

Zurück zur Lafa

Diese neue Vitalität des elsässischen Fußballs lässt sich auch an der rasch erfolgten Wiedererrichtung seiner Strukturen von vor dem Krieg erkennen. Die Generalversammlungen der Lafa im Unterelsass und im Oberelsass finden am 1. bzw. am 8. Juli 1945 statt. Nach einer Saison ohne sportliche Betätigung beim Fußball dienen sie vorerst dazu, neue Komitees zu wählen. Im Bas-Rhin wird V. Schwartz (Faig) und im Haut-Rhin G. Hecky (ASM) zum Präsidenten gewählt. In ruhiger aber eifriger Atmosphäre vor sich hingehend, folgt darauf am 22. Juli in Schlettstadt die Generalversammlung der Lafa, bei welcher Jacques Lambling und Aimé Gissy ihre jeweiligen Posten von vor dem Krieg als Präsident und Generalsekretär wieder einnehmen. Leider erfährt man den Tod im Alter von 63. Jahre von Georges Levy, der ehemalige Vorsitzende der Lafa, im Konzentrationslager Auchwitz am 12. März 1944.

Es mangelt an materiellen Mitteln

Zum Start der Saison 1945/1946 stehen also die entsprechenden Rahmenstrukturen bereit, hingegen fehlt es schmerzlich an den nötigen materiellen Mitteln. Im zivilen Bereich ist eine Rationierung zahlreicher Gebrauchsartikel erster Notwendigkeit sowie der Lebensmittel vorgenommen worden und so wird gar oft gegen die unzureichende Verproviantierung protestiert. Gegen Ende 1945 und zu Beginn 1946 ist die Situation so dramatisch, dass die Ratsherren der Stadt Straßburg am 10. Dezember 1945 einen Beschluss fassten, „jedes Exportieren von Kartoffeln außerhalb des Departements des Bas-Rhin ist verboten, solange die Straßburger Bürger nicht ihre zugeteilte Ration von 100 kg pro Person bezogen haben."

Unter diesen Umständen lässt sich leicht ausdenken, wie es um die sportliche Ausstaffierung steht. Beim Fußballsport ist die Lage so dramatisch, dass die Fußballkommission des Bas-Rhin *(Niederrheins)* bei ihrer GV von 1945 darauf hinweist, dass „die Clubs zwar gern spielen würden, es ihnen aber an Bällen, Schuhen und Trikots fehlt." So kommt es zur Ausgabe von Bezugscheinen für Fußballschuhe. Diese sind aber eine zu große Seltenheit. „Die Lafa hat nur hundert Bezugscheine erhalten. Wenn nun jedem kriegsgeschädigten Club vier Paar Schuhe zugeteilt würden, hätte man damit im Ganzen 25 zufrieden stellen können [...] Nun fragen sich manche unter ihnen, welches die glücklichen Nutznießer waren [...]" Worauf die Liga antwortet: 49 Clubs haben 191 Bezugscheine erhalten und sie zitiert die betreffenden Clubs mit der diesbezüglichen Datierung der Bezugscheine, die auf Fußballschuhe Anrecht geben.

Nichts desto trotz kommen die Clubs, aus Hartnäckigkeit nach fünf chaotischen Jahren, neu aufzuleben wieder auf die Beine. So z.B. der extreme Fall von Drusenheim – „einem Märtyrerdorf", wie es Maréchal de Lattre genannt hat - einer Ortschaft, die während der schrecklichen Kämpfe im Winter 1944/1945 zu 80 % zerstört wurde - die jedoch seine Fußballmannschaft sich wieder betätigen sieht, während die Dorfstraßen immer noch einen apokalyptischen Anblick bieten. „Wir weisen mit Genugtuung darauf hin, dass die tapfere Mannschaft von Drusenheim, einem sinistrierten Dorf, ihre sportliche Tätigkeit wieder aufgenommen hat, indem sie am letzten Sonntag eine gemischte Mannschaft von Rountzenheim besiegte", berichten die DNA vom 13. September 1945, die kurz zuvor der durch die kleine Ortschaft am Rhein erlittenen Zerstörungen eine ganze Seite gewidmet hatte.

Im Großen und Ganzen werden die Einschränkungen noch das ganze Jahr 1946 hindurch andauern. Zu Saisonbeginn 1946/1947 teilt die Lafa den Clubs Folgendes mit:

- „dass die sehr zahlreichen Anträge für Schuhe und Bälle nicht gleich zufrieden gestellt werden können, dass sie aber je nach ihrer jeweiligen Zurkenntnisnahme berücksichtigt und die Zuteilungen nach Möglichkeit erfolgen würden,
- dass, was die Trikots, Hosen und Strümpfe betrifft, zur Zeit bei allen Sportsgeschäften der Region eine diesbezügliche Bestandsaufnahme vorgenommen wird, sodass eine normale Verteilung dieser Artikel für Dezember 1946 vorgesehen ist,
- dass die Bezugscheine für Tornetze nur gegen Vorzeigen eines Attestes von Seiten eines Geschäftes oder Großhandels ausgeliefert werden könne, der bezeugt dass diese Artikel in seinem Geschäft vorhanden sind. Den von den Clubs gemachten Anträgen sind also die entsprechenden Bescheinigungen beizufügen."

Wegen diesem Mangel an Netzen, und obwohl deren erster französischer Fabrikant sich „Ficellerie et Corderie de Bischwiller" nennt, gestattet die Lafa den Clubs sich aus der Not zu helfen, indem sie selber metallene Netze anfertigen. „Die Tornetze können ausnahmsweise statt aus Seilen aus Metalldraht sein. Sie müssen jedoch aus geflochtenen galvanisierten Drahtmaschen bestehen, die keinerlei hervorstehende Haken aufweisen", verlautet ein diesbezüglicher Beschluss der Fußballkommission des Bas-Rhin.

Angesichts dieser allgemeinen Situation ist für diejenigen Clubs, die „kriegsgeschädigt" sind, die Lage natürlich noch schwieriger. Sie bezieht sich auf die Ortschaften, die in den Kampfzonen zur Befreiung des Elsass liegen und deren es von Süden bis Norden in der Region gar viele gibt. Sie werden für die durch Kriegsgeschehen verursachten Schäden an den Sportsstrukturen behandelt, wie es mit den übrigen „Kriegsschäden" geschieht. Im April 1946 meldet die „Direction Régionale de l'Education Physique et des Sports", dass die durch die kriegsgeschädigten Clubs vorgelegten Anträge nunmehr in Angriff genommen werden sollen. Die Zeit, während welcher sie „aus eigenen Mitteln gewisse Ausgaben zu bewältigen hatten, um ihre beschädigten Einrichtungen notdürftig wieder in Stand zu setzen, ist also nun vorbei." Im selben Rundschreiben wird auf neue sportliche Einrichtungen eingegangen. Die ersten davon werden für Straßburg, Mülhausen Kolmar, Schlettstadt, Schiltigheim, Bischwiller und Munster angesagt. Sie werden durch ein Aufholen „der von 1940 bis 1946 den Départements in Innerfrankreich zugesprochenen Subventionen" finanziert.

Ein menschliches Drama

Für den Augenblick bleibt dies alles nur ein Zukunftsbild, und so wird bis zum vollen Einsatz des „Marshallplans" (im Jahr 1949) die Lage der Clubs eine chaotische bleiben, und zwar nicht nur in materieller sondern auch rein menschlicher Hinsicht. Erst ab 1946 lassen sich wirklich die Lücken ermessen, die der Krieg in manchen Altersstufen hinterließ. Je nach Ortschaft erscheinen sie sich ungeheuerlich.

Im Jahr 1946 zählt man in Schirrhein/Schirrhoffen, einem Dorf von 2 000 Seelen, „18 für gefallen erklärte Spieler, 6 als gefallen vermutete und 13 vermisste."

Der Korrespondent des FC Cronenbourg zitiert noch schrecklichere Zahlen: „Den „Rekord", sozusagen, hat nicht Schirrhein, sondern der Club von Cronenbourg, der verhältnismäßig den am meisten geprüften Club unserer Region darstellt, was die durch Kriegsereignisse erlittenen Verluste an aktiven Spielern angeht." Darauf zitiert er namentlich die 29 gefallenen, vermissten oder vermutlich gefallenen Spieler. „Dabei übergehe ich sowohl die passiven Mitglieder, als die Abwesenden, von denen man immer noch hofft, sie könnten demnächst doch noch heimkehren", fügt er hinzu. „Ich möchte noch sagen, dass zehn davon 1939-1940 zur ersten Mannschaft zählten. Ich habe keineswegs die Absicht, daraus einen Vorwand zu machen, um den aktuellen Tiefstand des FC Cronenbourg zu rechtfertigen, mit seinem bereits sicher gehenden Abstieg. Ich denke aber, dass die Zurkenntnisnahme dieser Umstände, die der Allgemeinheit unbekannt geblieben sind, zu Gunsten milderer Umstände eine gewisse Nachsicht walten lassen könnten. Trotz all dieser Schwierigkeiten hat sich das Komitee des altehrwürdigen FCC mit viel Eifer ans Werk gemacht."

Dem FC Eckbolsheim, einem anderen Club der Straßburger Vorstadt, widerfährt das gleiche schreckliche Missgeschick: mit 32 im Krieg gefallenen Mitgliedern! An Pfingsten 1949 ehrt der FCE seine Kriegsopfer mit der Enthüllung eines Denkmals, das ihrem Andenken gewidmet ist.

Die peinliche Frage des Saarlandes

In diesen Zusammenhang, mit all den Zerstörungen und Dramen, wie sie keine andere Region (außer - materiell gesehen - die Normandie) gekannt hat, gerät das „Dossier des Saarlandes", in einen höchst politischen Tatbestand, bei welchem der elsässische Fußballsport ziemlich schnell eine Stellung einnimmt, die dem diplomatischen Vorgehen der französischen Regierung widerspricht. Diese Stellungnahme wird schließlich vom gesamten Fußballsport in Frankreich befolgt, ein Beweis für den zwischen politischer und sportlicher Umwelt bestehenden Abstand. Das durch die Lafa gleich zu Beginn angenommene Verhalten ist nur aus der schwierigen Situation zu verstehen, in der sich das Elsass in jenen Jahren des Wiederaufbaus sowohl moralisch als auch materiell befand, sowie aus dem heftigen Widerwillen gegenüber Deutschland. Während sehr zahlreiche „Malgré-nous" (Zwangseingezogene) immer noch in den russischen Gefangenenlagern zurückgehalten werden, gewährt Frankreich den Saarländern, aus Interesse an den saarländischen Bodenschätzen, einen diplomatischen Sonderstatus. Auf dem Gebiet des Fußballsports gehen die Projekte so weit, dass eine Angliederung des saarländischen Fußballs an die FFF geplant ist. Das ist für die Fußballer der drei annektierten Ostdepartements, für welche die Saarländer Deutsche sind wie alle anderen, eine Sache der Unmöglichkeit, sind sie doch in ihren Augen mitschuldig am traurigen Los, das ihnen beschieden wurde. Für die französische Diplomatie ist es eine heikle Angelegenheit, sie hat nämlich hierin weniger Klarsicht als die elsässischen und lothringischen Sportler sie besitzen.

Der politische Rahmen

1945/1946: die LAFA ist mit der FFF einverstanden

Nach der bedingungslosen Kapitulation des Dritten Reiches am 8. Mai 1945 verschwindet Deutschland als Staat von der Bildfläche. Die Alliierten errichten vier Besatzungszonen und nehmen die souveräne Macht über das Land in die Hand. Die französische Besatzungszone (ZFO) umfasst das Badener Land, (von Konstanz bis Rastatt), einen Teil von Württemberg, (außer Stuttgart), das Rheinland, die Pfalz und das Saarland. Dieser Besatzungsstatus wird durch die Potsdamer Konferenz bestätigt. Sie setzt eine Reihe von politischen und wirtschaftlichen Grundprinzipien fest, die sofort auszuführen sind: wie Beschränkung der industriellen Produktion, Entschädigung, Entkartellisierung, Entnazifizierung, Entmilitarisierung.

Die beiden letzteren Grundprinzipien betreffen auch den Sport. In der FBZ hängt dieser vom „Bureau de l'Education Physique et des Sports" ab, welches wiederum zur „Division de l'Education Publique" beim französischen Oberkommando in Deutschland, mit Sitz in Baden-Baden gehört. „Gleich beim Eindringen der alliierten Armeen in Deutschland wurde die „Hitler Jugend", sowie alle Organisationen für Sport und Leibesübungen aufgelöst, in Einvernehmen mit den Befehlen des Alliierten Oberkommandos. Vom 1. Januar 1946 ab wurden Vereinigungen für mehrere Sportsarten, zuerst provisorisch und dann definitiv gestattet. Bis 1948 standen dieselben unter der Verwaltung der „Kreis- und Landessportbeauftragten." Gegen Ende 1948 wurden die ersten regionalen Sportsföderationen gegründet. Gegenwärtig versuchen sie sich in nationale Föderationen umzuwandeln", lassen im Jahr 1949 die „Forces Françaises en Allemagne" wissen. Auf sportlichem Gebiet sind sie beauftragt, den „deutschen Sport" zu entnazifizieren und den „französischen Sport" zu betreuen, da sich unter den französischen Staatsbürgern, die die ZFO verwalten, zahlreiche Sportler befinden, welche sich schnell in „Clubs Français en ZFO" zusammenfinden.

Die Entmilitarisierung und Entnazifizierung des Sports in Deutschland liegen in den Händen des „Service du Contrôle", einer Kontrolldienststelle, die ebenfalls zur „Division d'Education Physique" gehört. „In Deutschland gehörte es noch immer zur öffentlichen Meinung, den Sport als Element der militärischen Heranbildung anzusehen. Als unumgängliche Beispiele seien nur die Turnvereine des Kaiserreiches, die Sportsvereine nach 1918, sowie die Hitlerjugend genannt. So kann es geschehen, dass aus den Sportsvereinigungen durch den bewussten Vorsatz ihrer Leiter ausgezeichnete Zentren der militärischen Heranbildung gemacht werden. Deswegen ist es nötig, ihnen von Seiten der Kontrolldienststelle eine besondere Aufmerksamkeit zu schenken, damit dort alle etwaigen Tendenzen von Militarismus entdeckt und ausgemerzt werden können."

Deshalb werden verschiedene Sportsarten verboten: Fallschirmspringen, Flugsport, Segelflug, Fechten, militärisches oder paramilitärisches Training, Schusswaffensport, und alle leichtathletischen Übungen militärischer Eigenart. Außerdem sind zu Beginn sportliche Begegnungen nur innerhalb derselben Provinz, dann nur zwischen Provinzen einer selben Besatzungszone erlaubt. Die Fußballtreffen zwischen den Clubs der drei westdeutschen Zonen sind der Genehmigung der jeweilig zuständigen – amerikanischen, englischen oder französischen – Verwaltungsbehörde zu unterbreiten. „Ausnahmsweise, und um den politischen oder technischen Erfordernissen entgegenzukommen, können sportliche Begegnungen, Versammlungen oder Konferenzen über die Zonen hinaus durch den Herrn Generaladministrator gestattet werden, unter dem Vorbehalt des vorhergehenden Einverständnisses der Besatzungsobrigkeit der entsprechenden Besatzungszone(n)", präzisiert ein Tätigkeitsbericht des französischen Service des Sports von Juli 1947.

Wenn es relativ leicht erscheint, den militaristischen Geist einer Sportsvereinigung zu ermessen, ist es schon weniger leicht, deren Geistesverfassung und bewusste Orientierung zu entdecken", erklärt noch im Jahr 1949 eine Note des französischen „Contrôle." Immerhin ist die Entnazifizierung eine prioritäre Angelegenheit. „Der Bürgermeister von Baden-Baden hat mir eine Liste der Vereinspräsidenten mit Angabe ihrer jeweiligen Einstellung zur Nazipartei übermittelt. Diese Auskünfte sind natürlich nicht vorbehaltlos hinzunehmen, und wir sind dabei, sie zu verifizieren. Sie werden uns dann erlauben, gewisse Leute unter ihnen auf ihrem Posten zu belassen oder nicht", gibt der französische „Service des Sports und der Jugend" in einem seiner ersten Berichte im August 1945 zu wissen.

Diese neuen Anordnungen werden in der „Charta der deutschen Sportdisziplinen", „die gegenwärtig den französischen Behörden zur Unterzeichnung vorgelegt wird" wiedergegeben. „Diese Charta bezieht sich nur auf die Erwachsenen (ob männlich oder weiblich, über 20 Jahren). Die Fragen, die Sport und Leibesübungen der Jugend betreffen, werden nämlich durch einen Text reglementiert, der ebenfalls zur Unterzeichnung den französischen Behörden vorgelegt wird, um die Organisation der Jugendvereinigungen zu gestalten", erklärt der Bericht der „Section de la Jeunesse et des Sports" in der ZFO von Oktober 1945. Der deutsche Sport wird also auf deutschem Territorium selbst eng „umrahmt." Andererseits werden Deutschland und Japan im November 1945 von der Fifa ausgeschlossen, mit dem Verbot jeglicher Beziehung zwischen den Mitgliedern der Fifa und den beiden besiegten Ländern, so dass diese nun auf internationaler Ebene völlig isoliert dastehen.

Der deutsche Sport kommt dennoch ziemlich rasch wieder auf die Beine. Der Bericht des „Bureau des Sports" von April 1946 erfasst: „in Baden 172 Mannschaften, die in den drei Distrikten Baden-Baden, Freiburg und Konstanz auftreten; in Württemberg sind es 220 Fußball- und 40 Handballmannschaften, im Rheinland 320 Vereinigungen, die 13.000 bis 15.000 Mitglieder zählen, in der Pfalz 54 und im Saarland 135 Fußballmannschaften." Im August 1946 legt das „Gouvernement Militaire" in Baden-Baden die Modalitäten für „einen Fußballpokal und eine Fußballmeisterschaft innerhalb der ZFO" fest. Die Meisterschaftspiele beginnen am 1. Oktober 1946. Sie lassen die Clubs sich in zwei Gruppen (Norden und Süden) aufgeteilt begegnen, so dass der Sieger jeder Gruppe ein doppeltes Finale (Hin- und Rückspiel) zu bestreiten hat. „Champion de la Zone française" (erster Meister der französischen Besatzungszone) wird der FC Kaiserslautern, der am 15. Juni 1947, Konstanz mit 8:4 besiegt.

All diese Anordnungen, die die Entmilitarisierung, Entnazifizierung und Überwachung des deutschen Sports betreffen, finden die volle Zustimmung der elsässischen Sportwelt. Diese dient im Übrigen als Stützpunkt des französischen Sports in der Besatzungszone, indem jede Sportdisziplin der entsprechenden elsässischen Sportsliga angegliedert ist und so von deren Mittel Gebrauch machen kann. So sind die französischen Fußballspieler in Baden und Württemberg ab dem 26. Juni 1948 der Lafa zugehörig. „24 zivile französische Clubs aus Freudenstadt, Reutlingen, Friedrichshafen, Solgau, Baden-Baden, Rastatt, Offenburg, Freiburg, Donaueschingen, Konstanz, Säckingen, usw. werden im Rathaus von Baden-Baden vertreten sein, wo diese erste Zusammenkunft als Generalversammlung gelten wird. Alle Delegierten ohne Ausnahme werden dem Beitritt zur Lafa beistimmen und ein provisorisches Büro unter Vorsitz von H. Brémont vom Club „Jules Noël" Offenburg wählen. Der neue Distrikt wird sich daran machen um einen Terminkalender aufstellen für eine Meisterschaft und einen Pokalwettbewerb", gibt „Sport-Est" vom 28. Juni zu wissen. Die Clubs dieses Distrikts, die der Lafa angeschlossen sind, können die französischen Clubs der nördlichen Zone (Pfalz und Rheinland), die ihrerseits nicht der Lafa angehören, dennoch treffen, nämlich in der „Coupe des Nouvelles de France", die den Namen des Zeitungsblattes trägt, das bei der Bevölkerung des FFA ausgeteilt wird.

Für das französische Oberkommando in Deutschland ist dieser „Sport français" in Deutschland „von großer Bedeutung" und „es geziemt sich schon, dass die Franzosen in den Augen der Deutschen, die ihnen zusehen, erbauende sportliche Tugenden vorweisen, was gutes Training und die nötigen Mittel voraussetzt." Darauf können die FFA aber von Seiten des elsässischen Sports zählen, zu einem Zeitpunkt, Ende 1947, wo in der ZOF 2 198 Clubs bestehen, die an die 252 500, darunter 162 000 aktive, Mitglieder umfassen.

Das saarländische Grundgesetz vom 15. 12. 1947 : ein künftiger Zankapfel zwischen Lafa und FFF

Schon im Jahr 1947 kommt es zu Meinungsverschiedenheiten zwischen den Instanzen des elsässischen und denjenigen des französischen Fußballsports. Den hintergründigen Ausgangspunkt dazu liefert ein außenpolitischer Beweggrund : die französischen Ansprüche auf das Saarland.

Nach einer ersten Zeitspanne (1945/1947), „die bereits in diese Richtung ging", wird gegen Ende 1947 aus dem Saarland ein politisch unabhängiges, aber wirtschaftlich an Frankreich angeschlossenes Land. Das saarländische Grundgesetz vom 15. Dezember 1947, das als Grundregel für die Beziehungen zwischen dem Saarland und Frankreich gilt, verkündet die politische Unabhängigkeit des Saarlandes gegenüber dem deutschen Reich, die Ausübung durch Frankreich der außenpolitischen Beziehungen des neuen „Territoriums" mit den übrigen Staaten und einer sehr engen Annäherung auf dem Gebiet der Wirtschaft, des Zollbetriebs und der Währung.

„Die wirtschaftliche Union gewährt Frankreich, in seinem Bestreben sich empor zu arbeiten, einen ansehnlichen Energiezuwachs", besagt eine Note des HCF, des Hohen Kommissariats Frankreichs im Saarland.„ Man kann sich eine zwar nur annähernde aber trotzdem gültige Vorstellung machen vom Beitrag des Saarlandes, Frankreich gegenüber, wenn man folgende Zahlen beachtet : die saarländische Kohlenproduktion erhebt sich ungefähr auf ein Viertel der französischen Produktion und die Koksproduktion auf die Hälfte. Was die Produktion an Eisenhüttenkoks betrifft, ist die des Saarlandes sogar um ein Sechstel höher als die französische. In der Eisen- und Stahlindustrie kommt die Produktion des Saarlandes, sowohl für Eisen- als für Stahlguss, auf ein Fünftel der französischen Produktion."

Auf politischem Gebiet ist also alles dazu angetan, den Saarländern Frankreich gegenüber eine Vorzugstellung zu gewähren. Eine gewisse Anzahl von Vereinbarungen, die durch beide Länder unterzeichnet werden, gewährt den Saarländern einen Sonderstatus hinsichtlich der allgemeinen Rechtsgültigkeit, der die Ausländer in Frankreich unterworfen sind. Auf internationaler Ebene äußert sich diese Ausnahmestellung dadurch, dass die Saarländer, die im Besitz eines französischen Reisepasses (mit dem Vermerk:" Saarländer") sind, denselben Konsularschutz in Anspruch nehmen können wie die französischen Innländer. Zudem „lässt die den Saarländern zugesprochene Erlaubnis, sich gegen Vorzeigen des Personalausweises nach Frankreich zu begeben, erkennen, welch ungemein engere Bande zwischen Frankreich und dem Saarland bestehen, im Vergleich zu jenen zwischen Frankreich und dem übrigen Ausland."

„Der Sport unerlässlich für die allgemeinen Interessen Frankreichs im Saarland."

„Frankreich ist weit davon entfernt, dem Saarland gegenüber auch nur die geringste imperialistische Absicht zu hegen, auch ist es darauf bedacht, sich nicht in einen Bereich einzumischen, der die wirtschaftliche Zusammenarbeit übersteigen würde. Dennoch hat es sowohl auf materiellem Gebiet als auf kultureller Ebene eine wohl überlegte Aktion unternommen", lassen die Dienststellen der HCF verlauten. Dementsprechend unterzeichnen am 15. Dezember 1948 die französischen Minister des Auswärtigen Amtes und Erziehung ein kulturelles Abkommen mit der saarländischen Regierung. Dieses öffnet den saarländischen Studenten die Pforten der französischen Universitäten, gründet im Saarland eine Französisch-Saarländische Universität, errichtet enge kulturelle Beziehungen, unter anderem auf sportlichem Gebiet. Der Artikel Nr. 8 dieses Abkommens bestimmt Folgendes : „Die Regierung der französischen Republik und die Regierung des Saarlandes werden sich bemühen, auf sportlichem Gebiet die Beziehungen zwischen den beiden Ländern zu entwickeln. Die saarländischen sportlichen Organisationen werden sich im Schoss der französischen sportlichen Organisationen vertreten lassen können, um dann den internationalen Föderationen beitreten zu können."

Für die französische Verwaltung im Saarland „versteht sich also das sportliche Problem im Saarland in seiner unumgänglichen wirtschaftlichen, politischen und kulturellen Einbeziehung und in Anbetracht der allgemeinen Interessen Frankreichs, ganz natürlich unter dem doppelten Gesichtspunkt der Unabhängigkeit und der Angliederung. Beide Aspekte stehen nur scheinbar in Widerspruch zu einander, denn eine integrale Unabhängigkeit des Saarlandes im Sportsbereich könnte nur illusorische Geltung haben. Aus der Erfahrung der Vergangenheit (1919/1935), wo die Orientierung des saarländischen Sports zu Deutschland hin zum Plebiszit beitrug sowie zur gänzlichen Vernichtung dieser Unabhängigkeit durch eine voll und ganze Absorption führte, kann sich die Autonomie des Saarlandes tatsächlich nur ausdenken als eine freiwillig zugesagte, und übrigens von den saarländischen Sportsverantwortlichen erwünschte Angliederung an die französischen Organisationen bei Wahrung

ihrer Eigenart und ihrer Bodenständigkeit. In diesem Geist also, der sowohl dem Interesse beider Länder als der Berufung Frankreichs im Schoss einer europäischen Union entspricht, muss die Regelung der Frage des saarländischen Sports geschehen."

Diese Wichtigkeit wird durch den Außenminister selbst, in der Person von Robert Schuman, anerkannt. Er schreibt Folgendes an seinen Kollegen, den Staatssekretär für Jugend und Sport: „Eine gewisse Anzahl von saarländischen Sportsligen beabsichtigen, den entsprechenden französischen Föderationen beizutreten. Da die Zeit naht, in der die verschiedenen Föderationen das Programm ihrer sportlichen Begegnungen aufstellen, scheint es mir angebracht, dass die französische Regierung das kulturelle Abkommen in Anwendung bringt, noch bevor es von der Nationalversammlung ratifiziert worden ist, und den saarländischen Ligen, die den französischen Föderationen beitreten möchten ihre Unterstützung gewährt. Ich habe also die Ehre, Sie darum zu bitten, den Verantwortlichen dieser Föderationen die von der Regierung befolgte Politik darzustellen und sie hierzu um ihre Mitwirkung zu ersuchen. Ich erlaube mir, Sie daran zu erinnern, dass unsere Politik danach strebt, den saarländischen Sport vom deutschen Sport loszulösen, was nur geschehen kann, wenn dieser Sport, der nicht isoliert bestehen kann, dem französischen Sport angegliedert wird."

Aus der ersten Besatzungszeit eine Lehre ziehen

Frankreich hat also die Irrtümer erkannt, die in der ersten Besatzungszeit des Saarlandes von 1919/1935 begangen worden sind. Jener Fußballsport war damals der deutschen Organisation unterstellt geblieben. Die Clubs des Saarlandes spielten im Rahmen der Meisterschaftsspiele von „Rheinland/Hessen/Saar", innerhalb der süddeutschen Liga des DFB. Zwei saarländische Clubs - der FV Saarbrücken und „Borussia" Neunkirchen – waren bei dieser Meisterschaft regelmäßig dabei. Sie trafen sich also während dieser ganzen Zeit mit den Fußballmannschaften aus ganz Deutschland. Ihre Beziehungen zu den französischen Clubs waren hingegen sehr selten: in fünfzehn Jahren insgesamt an die zehn Freundschaftsspiele. Hingegen „bot das Erscheinen der saarländischen Mannschaften in Deutschland den Deutschen jedes Mal Gelegenheit, den Saarländern ihre Sympathie zu bekunden. Der Grund hierzu war unter anderem der Umstand, dass der Personenverkehr zwischen dem Saarland und Deutschland frei verlief, während er mit Frankreich unter Kontrolle stand und also sehr begrenzt war. Dieser Sachverhalt erlaubte nicht nur den freien Zugang der Spieler sondern auch der Supporter in großer Zahl, anders gesagt, diese Fußballtreffen brachten während der ganzen französischen Besatzungszeit des Saarlandes, von 1919 bis 1935 einen sehr zahlreichen Personenaustausch mit sich, ebenso sehr in Richtung Deutschland/Saarland, als auch umgekehrt. Da diese Fußballwettbewerbe- Pokal und Meisterschaft – von einer ansehnlichen Bevölkerungsschicht verfolgt wurden, hat sich während dieser ganzen Zeit der Einfluss der nationalsozialistischen Elemente auf diese Volksmasse auswirken können, besonders nach 1935 mit den durch das Hitlerregime angewandten Propagandamitteln", vermerkt eine Note des HCF.

Um den saarländischen Sport vom deutschen Sport loszulösen, wie Robert Schuman es beabsichtigte, wird das Saarland in den Jahren 1945/1946 anders behandelt als die übrigen Provinzen der ZFO. „Gegen Ende 1945 war im Saarland auf sportlichem Gebiet gar keine Organisation und Tätigkeit mehr zu finden", präzisiert der Verfasser obiger Note. „Es ging darum, einen Sport neu zu gründen, bei dessen Praxis die Jugend insgesamt eine wohltuende Ablenkung finden würde, um sie in ihrer Verunsicherung infolge von Entbehrungen und moralischem Verlassensein, vor verzweifelten Ausflüchten zu bewahren. Andererseits galt der Sport als eines der wirksamsten Erziehungsmittel und bildete das günstigste Milieu, um den französischen Einfluss im Saarland zu fördern."

Im Januar 1946 wurde mit 60 Clubs angefangen und schon im Januar 1948 beträgt die Zahl der dem „Saarländischen Sportskomitee" angeschlossenen mehrfachen Sportsclubs 260, mit insgesamt 68 000 Mitgliedern (davon 20 000 Fußballer). Bis zu seinem wirtschaftlichen Anschluss an Frankreich Ende 1947 nimmt das Saarland an den Fußballwettbewerben der ZFO teil. Während der Spielsaison 1946/1947 beteiligen sich der FC Saarbrücken und der VfB Neunkirchen an der Meisterschaft der ZFO und während der nächsten Saison gesellen sich noch zwei weitere Clubs hinzu : der SG Völklingen und der SV Saarbrücken. Meister der ganzen ZFO wird der FC Saarbrücken.

Die internationale Isolierung des saarländischen Sports vermeiden

Nach dem wirtschaftlichen Anschluss des Saarlandes an Frankreich und der daraus erfolgten politischen Trennung von Deutschland konnten sich die saarländischen Sportler der Gefahr ausgesetzt glauben, auf internationaler Ebene isoliert zu sein. „Unter diesen Umständen stellte das saarländische Sportskomitee mit Unterstützung des HCF schon am 5. November 1947 ein Gesuch an das nationale Sportskomitee in Frankreich zum Zweck der Wiederherstellung der Beziehungen auf sportlichem Gebiet, zwischen den französischen Föderationen und den saarländischen Organismen."

Diese Orientierung wurde am 15. März 1948 durch die Generalversammlung des CSR gutgeheißen. Es kommt zu einer Vereinbarung in vier Punkten:

Frei zu vereinbarende Freundschaftsspiele zwischen französischen und saarländischen Mannschaften;

Die Verpflichtung zu diesen Freundschaftstreffen: für die französischen Clubs die Genehmigung der entsprechenden Föderation, und für die saarländischen diejenige der HCF und des Saarländischen Sportskomitees einzuholen;

Die den saarländischen Clubs gebotene Möglichkeit, wieder Freundschaftsbeziehungen mit den Clubs der ausländischen Sportsvereinigungen aufzunehmen, die den verschiedenen internationalen Föderationen angeschlossen sind, unter Vorbehalt des vorhergehenden Einvernehmens der betreffenden französischen Föderationen;

Die Verpflichtung für die saarländischen Clubs, jedwede Beziehung zu Nationen, die den internationalen Föderationen nicht angeschlossenen sind, wovon Deutschland, abzubrechen.

Die für den Fußball geltenden Sonderbestimmungen werden „am Sitz der FF" am 29. April 1948 näher festgelegt. Die Freundschaftsspiele mit deutschen Clubs bleiben bis Ende der laufenden Saison erlaubt und die vier saarländischen Mannschaften, die an der interregionalen Meisterschaft der ZFO teilnehmen, dürfen ebenfalls diesen Wettbewerb von 1947/1948 beenden.

Die Reaktion des elsässischen Fußballs auf die politischen Vereinbarungen

In Saarbrücken zögert der Militärgouverneur Colonel Grandval keinen Augenblick, die franco/saarländischen Beziehungen auf sportlichem Gebiet wiederaufzunehmen. Zu schnell sogar, da seine ersten Initiativen auf Anfang 1946 zurückgehen, zu einem Zeitpunkt, wo das Saarland noch deutsch ist und sein zukünftiger Status bei weitem noch nicht durch die Alliierten festgelegt wurde.

1946: der H.C.H sondiert das Terrain

Am 7. Januar 1946 lädt Grandval den „Stade Français" zu einem Fußballtreffen im Saarland ein. Die Antwort des Pariser Clubs lautet: „Ihre Einladung hat keine Aussicht auf Erfolg. Wäre sie direkt bei der FFF durch den Herrn Gouverneur des Saarlandes gestellt worden, mit Angabe der Beweggründe, die ein solches Treffen erwünschen lassen, so könnte die Frage eventuell noch einmal erwogen werden. Auf jeden Fall würde sich die Föderation durch eine vorhergehende Rückfrage beim Außenministerium die nötige Rückendeckung sichern. Wenn Sie es wünschen, dass unsere Mannschaft bei Ihnen auftritt, so wäre es am Besten, unserer Meinung nach, dieselbe gegen eine Auswahl von Spielern aus der französischen oder alliierten Besatzungsarmee auftreten zu lassen. Dadurch wären alle Schwierigkeiten behoben." In derselben Absicht wendet sich der Gouverneur Grandval auch an die Fifa. Der Präsident der Fifa ist aber Jules Rimet, der gleichzeitige Präsident der FFF, der nicht davon absehen kann, den Interessen Frankreichs im Saarland Rechnung zu tragen. Daher die Antwort vom 18. Februar 1946, in welcher bereits eine künftige Sonderbehandlung Frankreichs gegenüber dem Saarland zu erahnen ist: „Jede Beziehung zwischen deutschen Sportselementen und den übrigen Nationen muss unterbrochen bleiben. Jedoch werde ich, den besonderen Umständen halber, die Sie mir angegeben haben, bei der nächsten Zusammenkunft der Internationalen Föderation, im April oder Mai 1946 in Zürich, dazu eine Ausnahmebefugnis vorschlagen bezüglich den Begegnungen, die ihr Schreiben erwähnt hat." Eine ziemlich umständliche Ausdrucksweise! Der Präsident Rimet handelt dabei eher als Politiker denn als Verantwortlicher einer sportlichen Organisation, indem er versucht, die Interessen der einen wie der anderen zu wahren, insbesondere die seines eigenen Landes. Um das ihm auferlegte Kopfzerbrechen zu erläutern, fügt er hinzu: „die entsprechende Maßnahme, sollte sie getroffen werden, müsste auch auf die anderen Besatzungselemente in Frankreich ausgedehnt werden, und die englische Föderation wäre dagegen."

1947: Gewaltstreich des H.C.H. beim Spiel Saarbrücken – Reims

Es muss auf die politische Klärung zwischen den Alliierten, die im April 1947 mit der Moskauer Konferenz beginnt, gewartet werden, damit die ersten Sportstreffen zwischen französischen und saarländischen Clubs – die noch immer deutsch sind, vom H.C.H aber nicht mehr als solche betrachtet werden - stattfinden können. „Zum ersten Mal wird eine französisch/saarländische Begegnung offiziell vorgesehen. Nach langwierigen Verhandlungen mit den französischen Föderationen konnte die Ausschließung, die bezüglich der internationalen Sportsbegegnungen über Deutschland und Japan verhängt worden war, was das Saarland betraf, ganz ausnahmsweise und in vorerst

begrenzten Fällen, aufgehoben werden", lässt eine Note des „Service des Sports" des Militärgouvernements des Saarlandes wissen. So wird in Saarbrücken auf den Ostersonntag 1947 ein Frauenhandballspiel zwischen Saarbrücken und Dijon programmiert sowie ein Fußballspiel zwischen dem FC Saarbrücken und dem FC Reims, der Spitzenmannschaft der französischen Meisterschaft der 1. Division.

Zu diesem Zeitpunkt wird von Moskau her nur noch die Antwort bezüglich des zukünftigen Status des Saarlandes erwartet. Amerikaner und Engländer, nachdem sie Frankreichs Ansprüche auf das Rheinland und die Ruhr abgelehnt hatten, gaben ihre Zustimmung zu der wirtschaftlichen Angliederung des Saarlandes an Frankreich. Nur Russland zögert noch mit seiner Stellungnahme, offenbar um so seine Interessensphäre im Osten besser auszuhandeln. Die Ereignisse drängen aber immer unwiderstehlicher in Richtung einer Loslösung des Saarlandes von Deutschland und einer auf die Saargegend begrenzten Zerstückelung des Dritten Reiches. Eine Wende, die dem Elsass nicht sehr behagt, weil man dort der Meinung ist, das Feilschen um die saarländischen Bodenschätze seien es nicht wert, eine Quasi-Integration seiner Einwohner in die französische Republik in Kauf zu nehmen.

„Das Saarland ein französisches Problem", lautet die Überschrift von Jean Knittel in den DNA vom 12. April 1947. Dann wird die Meinung zum Ausdruck gebracht, die darüber in den drei annektierten Ostdepartements vorherrscht: „Wir glauben, in der Vergangenheit deutlich genug die Meinung ausgedrückt zu haben, die die Grenzbevölkerung über die Frage des Saarlandes hat. Wir haben deutlich gesagt, jede Annektierung, die aus den Saarländern französische Staatsbürger machen sollte, würde in unserer Region auf die heftigste Ablehnung stoßen. Wir halten es hingegen für ganz natürlich, dass die Lieferungen von saarländischer Kohle der französischen Wirtschaft zugute kommen, da es ihr ja daran mangelt." Angesichts des in Aussicht gestellten „Anschlusses" des Saarlandes an Frankreich verfehlt der Editoriallist nicht, hervorzuheben „wie schwer es uns fällt, zu vergessen dass die Saarländer 1935 den Nazismus Frankreich vorzogen, obwohl damals das Weißbrot, die fetten Malzeiten und der Rotwein keine Raritäten waren. Auch vergessen wir nicht, dass die wenigen Saarländer, die in jener Zeit vom Reich weg und sich zu Frankreich hin entscheiden wollten, sich gezwungen sahen, den Weg des Exils oder gar des Konzentrierungslagers einzuschlagen."

„Es sei denn, man ist der Ansicht, die Saarländer seien keine Deutschen..."

Die Nachricht vom Kommen der Berufsmannschaft von Reims nach Saarbrücken am 27. April 1947 bewirkt Entrüstung in der elsässischen Sportswelt. „Wenn man an Gedächtnisschwund leidet..." so lautet die Überschrift des „Service des Sports" der DNA vom 23. April. Um dann den Lesern zu erklären: „Merkt euch gut was folgt: am kommenden Sonntag, dem 27. April 1947, wird sich der „Stade de Reims", aktueller Leader in der französischen Fußballmeisterschaft erster Division nach Saarbrücken begeben, um dort nicht einer Auswahl des Militärgouvernements zu begegnen, sondern der ersten Mannschaft des „Fußball Club Saarbrücken", Meister 1946/1947 der ZFO in Frankreich und einer der besten Mannschaften in Südwestdeutschland. Deutlicher gesagt bedeutet dieses internationale Fußballtreffen, das erste zwischen Franzosen und Deutschen seit 1939, die Wiederaufnahme der sportlichen Beziehungen zwischen Frankreich und Deutschland Es sei denn, man nimmt an, die Saarländer sind keine Deutschen [...] Solltet ihr aber dieser Meinung sein, so möchte ich euch die Zahlen des Plebiszits vom 13. Januar 1935 in Erinnerung rufen: 91 % für Deutschland, 9% für Frankreich auf die Wählerzahl. Man vergisst gar schnell, zu schnell. Man hat bereits Oradour vergessen, die Vernichtungslager, Ballersdorf, um von den deutschen Greueltaten nur einige zu zitieren. Deswegen können die Sportsfreunde aus Frankreich und dem Elsass nur ihre Betroffenheit zum Ausdruck bringen, in Anbetracht einer solchen im Jahr 1947 von der Abteilung „Sports et Jeunesse" des saarländischen Militärgouvernements veranstalteten Begegnung."

An demselben Ostersonntag, dem 27. April 1947, schlägt der Racing Club Straßburg Angoulème mit 6:0 und erreicht somit das Finale des Landespokals. Ein merkwürdiger Zufall, der dem elsässischen Fußball noch mehr Beweggründe gibt, um sich Gehör zu verschaffen. Und in Forbach besiegt die Auswahl der Lafa die Auswahl der lothringischen Liga in Gegenwart des „Generalstabs" der beiden Ligen: die HH. Lambling und Gissy für das Elsass, H. de Vienne, Präsident der lothringischen Liga und Vizepräsident der FFF in Begleitung von H. Jules Rimet. „Wir haben noch nie jemanden so in der Klemme gesehen wie H. Jules Rimet, Präsident der FFF, am letzten Sonntag in Forbach es war", schreibt Aimé Gissy, nicht ohne Schalkhaftigkeit, als direkter Augenzeuge im „Sport-Est" vom 2. Mai 1947. „Er hatte tatsächlich einige guten Gründe, über den Verlauf der Dinge, die ihn überkamen, irgendwie aus der Fassung zu geraten. Wenn man bedenkt, dass die Fifa, deren Präsident er ebenfalls ist, gerade feierlich beschlossen hatte, dass die dieser Föderation angeschlossenen Länder die sportlichen Beziehungen zu Deutschland nicht wieder aufnehmen würden. Und nun wird man ihn nach Deutschland mitnehmen, um im Saarland einem Fußballtreffen zwischen dem Stade von Reims und dem FC Saarbrücken vorzustehen. Das französische Militärgouvernement im Saarland hatte sich den Saarländern gegenüber sehr großzügig erwiesen, sie einem franco/saarländischen Fußballspiel beiwohnen zu lassen. Und dies nur, weil es in den Rahmen des programmierten wirtschaftlichen Anschlusses des Saarlandes an Frankreich passte. Das Militärgouvernement hatte also den dortigen Sportsbeauftragten nach Reims und nach Paris gesandt. Dieser erhielt von Reims die Zusage. Er eilte also nach Paris, um H. Rimet einzuladen, ihn ins Saarland zu

begleiten, um dort einer großen Veranstaltung zur Sportspropaganda vorzustehen. H. Rimet ließ sich, in Begleitung von H. Chassaignes, Directeur de Cabinet des Sportsministers, zu der Sache verleiten. Am Samstagabend in Forbach eingetroffen, erfuhr unser Präsident mit Entsetzen, dass es sich eigentlich um ein französisch-deutsches Fußballtreffen handelte, was man ihm bislang verheimlicht hatte. Er war darüber sehr entsetzt. Er war es noch mehr, als man ihm die Auszüge der Straßburger Presse zu lesen gab, die sich über das Spiel in dem bereits angeführten Sinn äußerten. Aufs Äußerste betroffen war H. Rimet, als ihm schließlich die Stellungnahme der Verantwortlichen der lothringischen und elsässischen Ligen mitgeteilt wurde. Er setzte trotzdem seine Reise nach Saarbrücken fort, um dort zugegen zu sein, er versprach jedoch, bei seiner Rückkehr alles richtig zu stellen.

Wenn es solche gibt, denen das Vorgehen dieser Herren vom Militärgouvernement zu mindesten merkwürdig erscheint, so sind wir der Ansicht, sie sind dabei zu voreilig. Nicht damit zufrieden, den „Stade de Reims" in Saarbrücken zu haben, haben sie auch auf den „Stade Français" Druck ausgeübt, damit er ebenfalls im Saarland seine Vorführung mache. Mehr noch, unsere Militärs schlagen jetzt schon die Gründung einer der FFF angeschlossenen Fußballliga im Saarland vor. Dies würde, so meinen sie, den ersten Schritt bedeuten in Richtung einer ideologischen und geistigen Annäherung der Deutschen im Saarland, zu Frankreich hin. Später wird man dann bis dahin kommen, eine oder mehrere deutsche Mannschaften im Saarland, ob pro oder nicht, an der französischen Meisterschaft teilnehmen zu lassen.

Mir will scheinen, die Herren des GM im Saarland sind klein karierte Utopisten. Sowohl in politischer als in sportlicher Hinsicht. Zu meinen, die Deutschen des Saarlandes würden einmal gute Franzosen abgeben, ist eine erste Illusion. Und zu glauben, die französischen Sportler würden deutsche Clubs des Saarlandes in ihr Haus aufnehmen, ist eine weitere Illusion. Es muss doch letzten Endes noch Franzosen mit genügend Vernunft geben, um aus der Geschichte der französisch- deutschen Beziehungen seit der ersten Invasion von 1870 eine endgültige Lehre zu ziehen."

Der Colonel Grandval ist sicher keineswegs ein Utopist, sein Auftrag besteht jedoch darin, das Saarland in den Schoß Frankreichs zuführen und, um dies zu erreichen, sind alle Mittel gut genug. Nach dem Sieg von Reims (5 :3) wird ihm aber rasch bewusst, dass sich der Fußball nicht zu diesem Zweck eignet, zumal jetzt noch nicht. Am 14. Mai 1947 lässt ihn nämlich der Direktor der Verwaltungsbelange des GM wissen : „Hinsichtlich der beiden ersten sportlichen franco/saarländischen Begegnungen ist ein totaler Mangel an Sportsgeist und an Haltung von Seiten des saarländischen Publikums festzustellen, so dass dessen frenetischer Chauvinismus auf unerfreuliche Art an die Volksaufläufe zur Zeit Adolf Hitlers erinnert." Worauf der gute Rat folgt : „Beim aktuellen allgemeinen Geisteszustand und solange die Erziehung der Saarländer noch nicht vollzogen ist, gilt es, mit aller Vorsicht die Häufigkeit und die Organisation der franco/saarländischen Begegnungen zu ermessen, riskieren sie doch, bei den Saarländern einen Partikularismus, wenn nicht einen Antagonismus aufkommen zu lassen, den man in kluger Vorsicht nicht entfesseln sollte." Eine Warnung, die von den Saarländern selbst kommt, also das gerade Gegenteil der erhofften Resultate.

Im Elsass geht die Vereinigung der unterelsässischen Sportsredakteure soweit, offiziell dazu Stellung zu nehmen. Sie ruft folgende Punkte in Erinnerung :

1. den Beschluss der Fifa, die Beziehungen mit den deutschen Clubs nicht wieder aufzunehmen;
2. den Beschluss des CIO, die Teilnahme Deutschlands an den OS von 1948 zu verweigern;
3. die Zwischenfälle, zu denen es während der Fußballspiele zwischen englischen und deutschen Mannschaften gekommen war, wonach die englische Militärbehörde das Spielen gegen die Deutschen verbieten ließ;

4. es gibt noch keinen mit Deutschland unterzeichneten Frieden.

Sie äußert die Ansicht :

1. dass die militärische Besetzung eines feindlichen Territoriums nicht zu einem Verbrüderungsprozess verpflichtet;
2. dass im Jahr 1936 die Saarländer den deutlichen Wunsch ausdrückten, als Deutsche zu gelten;
3. dass die elsässische Bevölkerung, die ganz besonders unter dem deutschen Joch zu leiden hatte, die Wiederaufnahme dieser sportlichen Beziehungen nicht gutheißen könnte, während doch die Kriegswunden noch nicht geheilt und der Abscheu gegen den Unterdrücker von gestern sich noch nicht gelegt hat.

Sich auf die öffentliche Meinung der drei Ostdepartements berufend und Auswirkungen befürchtend, die dem Sport als solchem schaden könnten, hält die „Association des Rédacteurs Sportifs du Bas-Rhin" die Wiederaufnahme der sportlichen Beziehungen zwischen Frankreich und Deutschland als verfrüht, unangebracht und gefährlich, und sie ersucht die FFF, allen ihr angeschlossenen Clubs zu verbieten, mit deutschen Mannschaften Begegnungen zu veranstalten."

So wird es zwischen französischen und saarländischen Clubs demnächst kein sportliches Treffen mehr geben. Der Zeitpunkt war ganz besonders schlecht für die Bevölkerung der drei zurückgewonnenen Ostdepartements gewählt, die zu dieser Zeit immer noch auf die Rückkehr zahlreicher Angehöriger warteten, die sich immer noch in russischer Gefangenschaft befanden; eine Situation, die erst im Anfangsstadium war und die sich bis nach 1950 fortsetzen sollte. Zahlreich sind noch die Suchanzeigen, besonders im „Malgré-nous", der von der Vereinigung der „Déserteurs, Evadés und Incorporés de Force" veröffentlichten Zeitung. So z.B. unter anderen die im April 1947 veröffentlichte Anzeige: „Welcher Kamerad kann uns Auskunft geben über XX, geboren am 24-2-1911 in Dornach. Zwangseingezogen am 16-16-1944 zum Grenadier Ersatz- und Ausbildungsbataillon Nr. 479 in Landsberg, Warth. An die Front geschickt zur Infanterie-Geschütz Ersatz- und Ausbildungskompanie, Kaserne Alversleben-Crossen an der Oder am 2-1-1945."

Wozu General Touzet du Vigier, Ehrenpräsident der ADEIF im Haut-Rhin, im selben Blatt hinzufügt: „Sollte es nur einen unserer Brüder geben, der sich noch in einem Lager im fernen Russland befindet, so heißt es, ihn wiederzufinden, das ist unsere Pflicht." Eine Aufgabe, der sich der neue Minister „des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre", François Mitterand, widmet, „der davon überzeugt ist, dass es noch Elsässer und Lothringer in alliierter Gefangenschaft gibt. Der Vorgänger seines Vorgängers, Mr. Casanova, um ihn nicht zu nennen, behauptete, es gäbe keine mehr. Logischer Weise unternahm er also nichts."

Der gegebene Ratschlag, vorläufig franco/saarländische sportliche Begegnungen nicht weiterhin zu veranstalten, wird während des ganzen Jahrs 1947 befolgt. Gegen Ende 1947 unterbreitet der GMS neue Ideen: die Gründung einer der FFF angeschlossenen „Ligue de Football de la Sarre", die Veranstaltung von Schiedsrichterkursen die von den Ausbildern der FFF vorgenommen werden sollen, Beitritt des FC Saarbrücken zur französischen Meisterschaft 2. Division. Der Unterhändler zu diesen verschiedenen Vorschlägen ist H. de Vienne aus Nancy, der die im Moseldepartement zu Tage getretenen Empfindlichkeiten gut kennt, und so am 19. Dezember 1947 für die FFF die zwei ersten Punkte betreffend folgende Antwort gibt: „Nach Ansicht einiger kleinmütiger Leute kann dies nur geschehen, wenn neben dem wirtschaftlichen Anschluss des Saarlandes an Frankreich, dort eine rein französische Verwaltung besteht, und dieses Territorium vollständig von Deutschland und dessen Einfluss abgewandt wird." Was nun den Vorschlag angeht, den FC Saarbrücken an der französischen Berufsmeisterschaft teilnehmen zu lassen, so wird daraus eine Art „Propagandatournee in Frankreich, mit den jeweiligen Rückspielen in Saarbrücken."

April 1948: offizielle Wiederaufnahme der franco/saarländischen sportlichen Begegnungen

Die „wenigen Begegnungen", alle Sportdisziplinen einbegriffen, „die 1947 nur ausnahmsweise stattfinden konnten", werden 1948 viel zahlreicher.

Erst einmal, weil sich auf internationaler Ebene die Haltungen dem Saarland gegenüber verändern. Im August und im Oktober 1948 wird Boxen und Handball im Saarland wieder in ihre jeweilige internationale Föderation aufgenommen; im Fußballsport beschließt die Fifa, einen ersten Schritt zu tun, indem sie am 17. April 1948 den gegen Deutschland errichteten Ausschluss aufhebt, die Leichtathletik hingegen im Saarland immer noch jeder internationalen Anerkennung entbehrt, indem die IAAF im August 1948 „allen ihren Föderationen verbietet in Beziehung mit der Leichtathletikunion des Saarlandes zu sein", und diese Haltung rechtfertigt, indem sie sagt: „solange der Friedensvertrag noch nicht unterzeichnet ist, ist das Saarland als ein Teil Deutschlands zu betrachten."

Dann auch weil der wirtschaftliche Anschluss des Saarlandes an Frankreich nun operativ ist, was dem HCH erlaubt, öffentlich die Ansicht zu vertreten, die Entmilitarisierung und Entnazifizierung des Saarlandes sei nun so gut wie beendet. „Die liberale Art und Weise, den Sport aufzufassen, als freie Entspannung in kameradschaftlicher und korrekter Atmosphäre sind wohlwollend aufgenommen worden, und haben den Staatssport ersetzt, der politische Ziele bezweckte. Der französische Einfluss, der Einfluss der freien Welt, beginnt jetzt, die saarländische Jugend und die oberen Schichten zu erreichen."

Mai 1948: ein diskreter Auftritt des „Racing Club" von Straßburg im Saarland

So beschließen das Saarländische Sportskomitee und die FFF, nach einer Arbeitssitzung am 9. April 1948 in Paris „die offizielle Wiederaufnahme der sportlichen Beziehungen im Fußballsport, die am 6. Mai 1948 in Saarbrücken stattfinden wird, und zwar durch ein Fußballtreffen zwischen dem FC Saarbrücken und dem FC Nancy. Gleichzeitig wird in Neunkirchen der Racing Club Straßburg gegen die lokale Mannschaft spielen. Heute Abend schon wird der FV Saarbrücken dem Straßburger „Racing Club" begegnen, und am 9. Mai dem FC Metz. Eine ganze Serie von

Fußballspielen zwischen französischen und saarländischen Mannschaften ist bereits vorgesehen. Eine große Veranstaltung des Radsports wird am 17. Mai in Saarbrücken stattfinden und der „Tour de France" wird während der Etappe Straßburg/Metz in Saarbrücken vorbeikommen."

Wenn sich die Beteiligung des FC Nancy schon verstehen lässt (Lille wird ebenfalls am 7. Juni den FC Saarbrücken empfangen), mag jene des Racing Strasbourg und des FC Metz schon etwas mehr überraschen. Denn die beruflichen Fußballclubs beider annektierter Departements werden sich effektiv dorthin begeben, was dem widerspricht, was sowohl der elsässische als der lothringische Amateurfußball befürworten. Wie geniert liefert „Sport-Est" am 3. Mai folgende minimale Klarstellung: „der „Racing" im Saarland. Am Mittwoch, den 5. Mai wird in Saarbrücken die professionelle Mannschaft des RCS dem ASV Saarbrücken begegnen zu einem Vorführungsspiel am Abend um 17.30 Uhr. Am folgenden Tag wird derselbe in Neunkirchen gegen eine stärkere Mannschaft antreten, nämlich gegen den VfB Neunkirchen (ehemals Borussia Neunkirchen), der zu den Tabellenführern gehört." Geniert und wahrscheinlich nicht sehr erfreut über diese Initiative, denn das Sportsblatt „Bulletin Officiel de la Lafa", das von Aimé Gissy, dem Generalsekretär der Lafa, geleitet wird, werden diese Auftritte des Racing Club im Saarland mit keinem Wort erwähnt. Es erwähnt die Auftritte von Nancy in Saarbrücken und Neunkirchen und den von Metz in Saarbrücken in einer Zeile in seinen Spalten über „Internationale Matchs" vom 7. und 10. Mai. Der Boykott der elsässischen Presse diesem Auftreten des Racing gegenüber ist aber ziemlich allgemein. Demgegenüber, als sollte somit dessen Missbilligung gerade hervorgehoben werden, unterstreicht „Sport-Est" eine Politik, die ihm mehr zusagt; nämlich diejenige der elsässischen Clubs (zu denen auch der „Racing" zählt), die den französischen Clubs in der ZFO begegnen. So z.B. huldigt es dem Straßburger ASPTT, „der herrliche Tage erlebt hat, in der Gesellschaft unserer tapferen Soldaten des „Club Français Tirol-Vorarlberg." Diese halten unsere Sportsvereinigungen in so großem Ansehen, dass wir es für unsere Pflicht halten, ihnen dafür herzlich zu danken. Das Werk, das sie mit soviel Vaterlandsliebe vollbringen, kann der französischen Sache als solcher nur dienlich sein." Ein Auftreten, das sich von demjenigen der saarländischen „Vorführungen" sehr unterscheidet.

Der FC Saarbrücken in der französischen Meisterschaft? Das Außenministerium mischt sich ein...

Trotz der Beteiligung der Berufsmannschaften von Nancy, Metz und Straßburg gibt Gilbert Granval Rechenschaft über die ihm zugedachte Aufgabe. Am 12. Juli 1947 richtet er ein Telegramm an den Quai d'Orsay mit folgendem Wortlaut: „Ihre Excellenz weiß um die Wichtigkeit die im Saarland dem Problem des Sports und namentlich dem Fußball zukommt. Seit dem 27. April 1947, dem Datum der ersten französisch-saarländischen Zusammenkunft in Saarbrücken, haben wir nicht aufgehört, uns darum zu bemühen, zwischen dem französischen und den saarländischen Sport eine Annäherung herzustellen, und letzteren vom deutschen Sport loszulösen." Dann schlägt er dem Außenminister, Robert Schuman, als nächste Etappe seines Planes vor, den FC Saarbrücken an der französischen Nationalmeisterschaft der 2. Division teilnehmen zu lassen, eine nicht gar leichte Affäre, denn „wenn auch der Präsident Rimet und Herr de Vienne damit ganz einverstanden sind, stoßen sie leider auf eine Opposition von Seiten mancher Sportsverantwortlicher." Außer den elsässischen und lothringischen Sportsdirigenten wird „der Directeur Départemental des Sports de la Moselle, der sich erlaubt hat, an den Directeur Général de la Jeunesse et des Sports beim Erziehungsministerium ein Schreiben zu entsenden, von dem man zumindest behaupten kann, dass es der von der Regierung befolgten Politik einerseits und den bestehenden Tatsachen andererseits ganz und gar widerspricht" namentlich genannt. Und er appelliert an H. Robert Schuman, damit dieser beim Unterrichtsminister, von dem das Sekretariat für Jugend und Sport abhängt, interveniert.

Grandval richtet sich auch an Jules Rivet, indem er darauf dringt, „dass doch der gesunde Menschenverstand und die gesunde französische Tradition über die sterile Sturheit und den Geist der Revanche siegen. Ich bin nun fast seit drei Jahren im Saarland, und niemand ist besser dazu im Stande als ich, um zu wissen, was in diesem Land getan werden kann und welchen Platz der französische Einfluss dort erobern kann, namentlich dank des Sportes." Und er verfehlt es nicht hinzuzufügen: „Was nun die Bedenken der Mosellaner betrifft, so möchte ich mir erlauben, darauf hinzuweisen, dass mir diese Frage gut bekannt ist, und dass es kein Problem gibt, sobald man es nicht aus dem nur sportlichen oder ganz einfach menschlichen Rahmen herausholt, worin es besteht."

Als echter Mosellaner kennt Robert Schuman die Hindernisse, die sich auf dem Weg anhäufen, die den FC Saarbrücken bis zur französischen Meisterschaft führen soll. „Es ist mir zu Ohren gekommen, dass diese Zulassungen in unseren wiedergewonnenen Departements schlecht ausgelegt werden, und Kommentare auslösen könnten, die der Regierung nicht sehr hold wären. Dies soll die feste Meinung der lokalen Stadtbehörden (Metz, Kolmar, Straßburg, usw.) sein, die vor kurzem bezüglich der Begegnungen zwischen saarländischen und elsässischen oder lothringischen Sportlern im Schwimmsportwettbewerb, dem Hohen Kommissar im Saarland eine negative Antwort gegeben haben. Die Bevölkerung soll in ihrer großen Mehrheit diese Stellungnahme ihrer Stadtväter teilen." Und er fügt handschriftlich folgendes hinzu: „ Kurzum es scheint mir nicht angebracht, auf die sportlichen Vereinigungen einen Druck ausüben zu wollen, denen es zusteht, in aller Freiheit und Spontaneität zu handeln."

Unter diesen Umständen erfindet die FFF eine Zwischenlösung, indem sie während der Saison 1948/1949 den FC Saarbrücken eine Art inoffizielle Meisterschaft austragen lässt, so dass dieser jeden Sonntag in einem Freundschaftsspiel (Hin- und Rückspiel) dem Club der französischen 2. Division begegnet, der spielfrei hat. Zwischen dem 1. August 1948 und dem 6. Juni 1949 tragen die saarländischen Clubs 176 Spiele (112 im Saarland und 64 in Frankreich) gegen französische Mannschaften aus, wovon 117 der Lothringer Liga und 9 der elsässischen Liga angehören, wobei sich 55 dieser 176 Begegnungen zwischen französischen und saarländischen Profimannschaften ereignen und mit mehr als der Hälfte im Rahmen dieser Französischen Meisterschaft 2. Division, „bis" aus der der FC Saarbrücken als Sieger hervor gegangen wäre. Mit anderen Worten: hätte eine regelrechte Tabellenaufstellung stattgefunden und wäre diese Meisterschaft ganz offiziell vor sich gegangen, so wäre der FC Saarbrücken daraus als französischer Meister der 2. Division hervorgegangen!

1949: Die FFF ist vom gesamten französischen Fußball abseits gestellt

„Dieses Übergangsstadium der Freundschaftsspiele kann nur als eine Etappe der Wiedererstehung des saarländischen Fußballs verstanden werden", heißt es in einer Note des GMS vom 15. Juni 1949. „So erscheint es notwendig, diese Begegnungen zu einem höheren Niveau zuführen. Eine solche Entwicklung ist um so unerlässlicher, als, im Gegensatz zu dem, was zwischen 1919 und 1935 geschehen ist, die Leute sich heute zwischen Frankreich und dem Saarland frei hin und her bewegen können (zumindest, was die Saarländer betrifft), während die Grenzüberschreitung Richtung Deutschland einer strikten und begrenzten Regelung untersteht." Zu diesem ersten Beweggrund, der in den Augen des GMS für einen Anschluss der saarländischen Mannschaften an die FFF spricht, kommt ein zweiter hinzu; nämlich „die aktuelle Unmöglichkeit, eine direkte Anerkennung der saarländischen Föderation durch die Fifa": also die Unmöglichkeit für die saarländischen Clubs, ihren Aktionsradius zu erweitern und zu diesem Zeitpunkt mit den 65 Clubs der Internationalen Föderation zusammenzutreffen. Hinzu kommt der Umstand, dass der geplante Anschluss Deutschlands und Japans sehr rasch vorankommt.

Im Jahr 1949 gibt jedoch der GMS der Angelegenheit des saarländischen Fußballs eine ganz neue Dimension. Für Colonel Grandval gilt es nicht mehr nur den FC Saarbrücken, sondern den gesamten saarländischen Fußball, ob beruflich oder nicht, an den französischen Fußball anzuschließen. Am 4. Juni 1949 richtet er sich wieder, ohne alle Umschweife, an Robert Schuman und zögert nicht, an den Chef der französischen Diplomatie Folgendes zu schreiben: „Am letzten Donnerstag hat André Maurice, Staatssekretär für Jugend und Sport, von Ihrer Excellenz ein Schreiben erhalten, von dem ich keine Kenntnis erhalten hatte und dessen Wortlaut den getroffenen Vereinbarungen diametral entgegengesetzt war. Es führt mich dazu, Folgendes zu bemerken [...]" Unter den fünf Punkten, in denen Grandval seine Meinungsverschiedenheit mit Schuman zum Ausdruck bringt, steht folgendes: „Es geht nicht mehr darum, den Fußballclub von Saarbrücken in die Französische Fußballföderation und in die zusammengeschlossenen autorisierten Clubs aufzunehmen, sondern die Saarländische Fußballliga als solche der Französischen Fußballföderation beitreten zu lassen. Es handelt sich da um eine technische Berichtigung von größter Wichtigkeit."

Eigentlich eine mehr politische als technische Berichtigung... Nach Ansicht des GMS könnten sich Clubs wie der VfB Neunkirchen und der SV Saarbrücken an der französischen Meisterschaft für Amateurmannschaften beteiligen, könnte die „Auswahl der Saarländischen Kadetten" an den nationalen und internationalen Fußballturnieren der FFF teilnehmen", könnten die jungen Saarländer beim hochgeschätzten „Concours du Jeune Footballeur" (Wettbewerb des jungen Fußballspielers) der FFF mitmachen, „die saarländischen Trainer und Schiedsrichter zu den durch die FFF organisierten Fortbildungskursen zugelassen werden", könnte die sportliche Organisation in Schule und Universität „den entsprechenden saarländischen Organismen Zulass gewähren", könnte die saarländische Amateurauswahl an der „Journée des Ligues" der FFF teilnehmen oder sogar „die B Mannschaft den verschiedenen nationalen Föderationen begegnen."

Da es nun darum geht, auch die kleinsten Clubs des Saarlands einzugliedern, nehmen die Dinge eine neue Wendung an. Für die Punkte des „Plan Grandval", die die FFF angehen, ist vorgesehen, dass sie bei der Generalversammlung der FFF vom 23. Juli 1949 begutachtet werden. So kommt es in den Monaten Juni und Juli zu einem „Beitrittsrennen." Am 22. Juli, der letzte Termin für die Saarländischen Clubs, ihren Wunsch zur Angliederung an die FFF vorzubringen, haben, außer dem FC Saarbrücken, 14 Clubs positiv geantwortet: der FC Ensdorf, der SV Saarlouis, der V Merzig, der SV Losheim, der FC Bettingen, der VfB Dillingen, der SQV St. Ingbert, der Athletik Sportsverein Saarbrücken, der VfB Neunkirchen, der Sportclub „Halberg" Brebach-Neufechingen, der FC Homburg, der FC Roden, der FC Fraulautern und der FC St. Ingbert. Ein Resultat, das natürlich durch das Kabinett des Hohen Kommissars als „sehr gering" geschätzt wird, mit der hinzugefügten Bemerkung jedoch: „Heute und morgen werden unter den uns wohl gesinnten Clubs, an die fünfzig Generalversammlungen stattfinden. Es bleibt außer Zweifel, dass eine gute Hälfte davon in den kommenden Tagen ihren Beitrittsantrag stellen werden."

Am Samstag, den 23. Juli 1949, an dem die Generalversammlung der FFF stattfindet, ist der Kalender der Spielsaison der französischen Berufsmeisterschaft der 2.Division bereits bekannt. Der FC Saarbrücken nimmt daran teil, er wird gegen Rouen, Besançon, Alès, Nantes, Monaco, Le Havre, Angers, Cannes, Béziers, Nîmes, Lyon, Troyes, Valenciennes, Marseille (zweite Mannschaft), Le Mans, Toulon, Amiens und den CA Paris antreten. Dieser Nationalrat 1949 hat nicht die günstigsten Bedingungen vorzuweisen, was die saarländische Frage betrifft. Sowohl die Clubs der saarländischen Liga (mit großer Mehrheit) als jene der elsässischen Liga (einstimmig) hatten eben erst das Prinzip des Beitritts des FC Saarbrücken zur 2. französischen Profi Division und der saarländischen Liga an die FFF verworfen. Trotzdem versucht die FFF den Gewaltstreich. Immerhin hatten die beiden elsässischen Berufsmannschaften bei der Zusammenkunft des „Groupement des Clubs Autorisés" Mitte Juli den Beitritt des FC Saarbrücken keineswegs verweigert, eine Haltung, die Grandval erreicht hatte, indem er eigentlich deswegen in Kolmar und in Straßburg mit den Verantwortlichen des SCR und des „Racing" verhandelt hatte.

Der durch die Lafa gegebene Hinweis war jedoch sehr eindeutig gewesen:

In GV am 26.Juni 1949 in Kolmar versammelt, und von ihrem Nationalrat mit dem Antrag des Beitritts der saarländischen Clubs zur FFF befasst,

- in Anbetracht der Zustimmung der öffentlichen Behörden hinsichtlich der Integrierung der saarländischen Clubs innerhalb der FFF,

- in Anbetracht der erstrangigen Wichtigkeit, die die Behörden diesem Beitritt für die Weiterentwicklung der französischen Politik im Saarland beimessen,

- in Anbetracht einerseits des großen sozialen Wertes und volkstümlichen Ansehens, die die Behörden bei dieser Gelegenheit dem Fußballsport zuerkennen, in dem Maß, dass sie denselben in die Zielsetzung einbeziehen, um die französische Politik im Saarland erfolgreich zu gestalten,

- in Anbetracht andererseits der von den elsässischen Clubs dem Saarland gegenüber angenommenen Haltung, die ihnen von der deutschen Besetzung Frankreichs in schlechter Erinnerung anhaftet,

- in Anbetracht, dass die elsässischen Sportler in ihren Beziehungen zu ihren Nachbarn jenseits des Rheinufers jeden Hass ausschließen, jedoch aus der noch zu kurz befristeten Geschichte die Lehren nicht vergessen wollen,

- in Anbetracht auch, dass die gegenwärtige Politik der französischen Regierung dem Saarland gegenüber von Seiten der elsässischen Sportler nicht unbedingt eine vorbehaltlose Zustimmung erfordert,

- in Anbetracht vor allem, dass die Unabhängigkeit der Fußballclubs eine absolute Bewertung darstellt,

- aus all diesen Gründen bedauern es die Clubs der Lafa, dem Beschluss des Bureau Fédéral, die die Saarländischen Clubs in den Schoss der FFF aufnehmen will, nicht zustimmen zu können, demzufolge erklären sie feierlich, dies abzulehnen und sich in Übereinstimmung mit dem Beschluss des Nationalrats vom 23.Juli 1949 zu verhalten."

Der Nationalrat findet in dem kleinen „Saal der Fotografen", rue de Clichy, statt. „Schon um 9 Uhr morgens war es dort zum Ersticken heiß, da alle 23 Ligen zugegen waren." Die Lafa ist durch die HH. Lambling, Gissy und Lausecker vertreten. Die Saarlandfrage steht nicht auf der Tagesordnung, sondern figuriert als letzter Punkt des Programms über die laufenden Beitritte, die der Nationalrat gewöhnlich alle miteinander registriert. Der durch die Elsässer angewandte Trick bestand darin, den Beitritt des FC Saarbrücken vor den zur Erneuerung des Föderalbüros stattfindenden Wahlen zur Diskussion zu bringen. Die Gelegenheit hierzu bot H. Gissy, der Generalsekretär der Lafa und der „Rapport Moral" von Henri Delaunay, Generalsekretär der FFF.

„Das Elsass im Angriff"

So drückt sich Jean Dumontier in „France – Football" aus, nachdem er der Sitzung beigewohnt hat. Er sag folgendes: „H. Aimé Gissy begann damit, sich darüber zu beklagen, dass das Bureau Fédéral von Amtswegen zwei saarländische Schiedsrichter zu dem elsässischen Ausbildungskursus gesandt hatte. Und auf derselben glitschigen Bahn fortfahrend kam er auf den Beitritt der saarländischen Clubs zur FFF zu sprechen. H. Rimet, versucht, diesen Punkt an den dazu vorgesehenen Platz am Ende der Sitzung zu verweisen, die Sitzung beginnt jedoch, sich zu erregen. H.Gissy drängt auf eine sofortige Diskussion. Er greift heftig an, indem er sich fragt, weshalb die saarländische Frage im „Rapport moral" zu vermissen ist, und dem Bureau Fédéral die Absicht unterstellt, der Frage aus dem Wege gehen zu wollen.

Sich auf das geltende Reglement berufend, erklärt er, die FFF sei einerseits für die Kontrolle und die Organisation des Fußballsports in Frankreich zuständig, die Saarländer seien aber keine Franzosen. Andererseits kann nur ein Club qualifiziert werden, wenn er von einer regionalen Föderation vorgestellt wird. Der FC Saarbrücken kann demnach nicht qualifiziert werden, da die saarländische Liga in ihrer Generalversammlung vom 5. Juli mit 609 Stimmen gegen 299 und 59 Enthaltungen den Beitritt zur FFF nicht gut geheißen hat. H. Gambardella, Präsident der Proficlubs und somit einziges Mitglied des Nationalrats, erinnert daran, dass H. Georges Bidault, damaliger Außenminister, der FFF ihren Mangel an Verständnis für die französischen Interessen im Saarland vorgeworfen hatte. Erst in der vorhergehenden Woche hatte sich H. Couve de Murville, in Vertretung von H. Robert Schuman, zusammen mit H. Granval, dem Hohen Kommissar im Saarland, im selben Sinn geäußert. M. Vallin vom Bureau Fédéral liest seinerseits ein Schreiben von H. Granval vor. Indes, während beide so der Staatsraison zustimmen, hat H. Gissy gefühlsmäßig die gesamte Versammlung für sich gewonnen. Schließlich trägt H. Rimet folgenden Abstimmungsantrag vor: „Der Nationalrat verweigert den provisorischen Anschluss des FC Saarbrücken an die FFF, weil er nicht ihren Satzungen, Art. 1 und 5, gemäß ist." Dieser Antrag wird, außer einem Duzend Enthaltungen, einstimmig angenommen. Der FC Saarbrücken wird also nicht in der 2. Division der französischen Berufsmannschaften Fußball spielen."

Aimé Gissy als Sieger

Bei dieser Generalversammlung, die über den Beitritt des FC Saarbrücken zum französischen Fußball, und weiterhin wahrscheinlich über den Anschluss des gesamten saarländischen Fußballs, oder zumindest der saarländischen Clubs, die ihre Wahl in diesem Sinn ausgedrückt hatten, zu entscheiden hatte, war es H. Jacques Lambling, dem es als Präsidenten der Lafa zustand, das Rednerpult zu besteigen. Jedoch, „in einer fieberhaften Stimmung", wie sie bis dahin kein Nationaler Rat der FFF gekannt hatte, ist es H. Aimé Gissy, der starke Mann des elsässischen Fußballsports, der den Kampf anführen wird. Nachdem er derjenige war, der schon Georges Lévy, den damaligen Präsidenten der Lafa vor dem Krieg zu Fall gebracht hatte, endet nun die seit April 1947 von Aimé Gissy in Bezug auf das saarländische Problem geführte Aktion mit dem Fall eines anderen Präsidenten; Jules Rimet nämlich, der bei den Wahlen um die Erneuerung des Bureau Fédéral geschlagen wird und ab sofort die Leitung des französischen Fußballsports verlässt, um sich fortan nur noch der FIFA zu widmen.

Als Chefredakteur von „Sport- Est", an der Leitung der „Association des Rédacteurs Sportifs du Bas-Rhin" und praktisch an der Spitze der Lafa stehend, kennt Aimé Gissy keinerlei Hemmung, um an jenem denkwürdigen 23. Juli 1949 vor dem gesamten französischen Fußball die Möglichkeit zu erwähnen, „Saarbrücken könnte als „Champion de France" in den französischen Martyrerstädten vor den betrübten Augen der ehemaligen aus den Lagern heimgekehrten Kriegsgefangenen, sowie der Widerstandskämpfer und der Kinder von Oradour paradieren", da er ja selber, 1940 von den Deutschen ausgewiesen, in Montpellier von 1941 bis 1943 „L'Echo des Réfugiés" leitete - ein Zeitungsblatt, das von Vichy am 15. Oktober 1943 suspendiert wurde - dann folgten in Clermont-Ferrand von 1944 bis 1945 „La Voix du GERAL", beides Veröffentlichungen, die „den Flüchtlingen, den Ausgewiesenen, den Evakuierten, den nicht zu Repatriierenden, die über vierzig Departements der Freien Zone zerstreut waren, gelten sollten."

Sich nicht „durch irgendwelchen ausgeübten Druck oder durch gemachte Avancen beirren zu lassen", gelingt es dem Wortführer des elsässischen Fußballsports, den Vertretern der 23 regionalen Ligen eine Wahlentscheidung abzuringen, die den saarländischen Fußball aus dem französischen Fußball ausschließt. Nach „France – Football" bedeutet der Fall von Jules Rimet für den französischen Fußball ein „Hiroshima." „Wenn bei der Erneuerung des Bureau Fédéral H. Rimet nicht wieder gewählt worden ist, war die Saarlandfrage nicht der einzige Grund seiner Niederlage. Die elsässische Liga war nicht gegen H. Rimet zu Feld gezogen. Er war vielmehr das direkte Opfer dieser saarländischen Machenschaften, mit all ihrem einseitigen und ungeschickten Betreiben", meint der „Sport- Est" zum Schluss. Diese Ansicht wird von der gesamten Basis des französischen Fußballs geteilt. Indem sie dessen Stellungnahme guthieß, konnte sie dem Elsass „kein schöneres Zeugnis des Vertrauens und der Freundschaft geben." Am 23. Juli 1949 ist auf sportlicher Ebene die saarländische Frage definitiv abgeschlossen.

Die Frage der Kriegsgefangenen deutschen Fußballern

Worum geht es? Nach dem Krieg erlaubt das Gesetz den Kriegsgefangenen in Frankreich zu verbleiben, unter den durch das Arbeitsgesetz für ausländische Arbeiter festgesetzten Bedingungen. „Nun haben sich zahlreiche Deutsche, aus verschiedenen Gründen, für einen längeren Aufenthalt unter dem milden französischen Himmel entschieden, nachdem sie dort einige Jahre frisch fröhlicher Besatzungszeit verbracht hatten, sodann als Kriegsgefangene, was für die meisten unter ihnen auch nicht allzu schwer zu ertragen war." Unter solchen Worten lässt sich die Feder von Aimé Gissy vermuten, der einmal mehr - und zur selben Zeit wie zur Frage des Saarlandes - gegen „die psychologischen Irrtümer der französischen Regierung" zu Felde rückt.

Gegen Ende 1947 waren die deutschen Kriegsgefangenen, die sich als „freie Arbeiter in Frankreich" aufhalten, schätzungsweise 50 000 (wovon 10 000 im Elsass), solche also, die bei Ablauf ihrer Gefangenschaft in Frankreich einen Arbeitsvertrag erhielten. Unter ihnen gibt es viele Fußballer, die sich weiterhin ihrem Lieblingsport hingeben möchten. Dieses Anrecht wird ihnen seit Mai 1947 vom französischen Innenministerium zuerkannt. Über die „Direction Générale des Sports" gibt die Regierung die Anweisung, dass sich ein deutscher freier Arbeiter eine Fußballlizenz aushändigen lassen kann. Und da die FFF sich nicht gegen einen Beschluss der Regierung von solcher Tragweite erheben konnte, hat sie sich gefügt und denselben den Clubs weitergeleitet. Nichts kann demnach die ehemaligen deutschen Kriegsgefangenen daran hindern, eine Ausländerlizenz zu erhalten, ebenso wie ein Pole oder ein Italiener, und dies umso mehr, als das Verbot, einen Deutschen in einen der Fifa angegliederten Club aufzunehmen, nur die Spieler betrifft, die einem deutschen Club angehörten.

Dieser Verfügung zur Folge „haben zahlreiche Clubs ehemalige Kriegsgefangene, die nun freie Gastarbeiter sind, eine Lizenz unterschreiben lassen", gibt „Sport –Est" zu wissen. Im September 1947 wird bekannt, der Mittelstürmer von „Schalke 04" sei im Kriegsgefangenenlager von Schlettstadt. Dies ist ein Gerücht, das seit einiger Zeit schon in den Sportskreisen von Schlettstadt und Umgebung Furore macht. Und „für all jene, die es vergessen haben sollten, wird hinzugefügt, dass es sich tatsächlich um jenes „Schalke Null Vier" handelt, das unter dem Ex„Großen Deutschen Reich" Spitzenmannschaft und deutscher Nationalmeister war." Zu guter Letzt handelt es sich aber nicht um den Mittelstürmer der ersten Mannschaft, sondern um Erich Strebynski, dem Mittelstürmer der „Jugendmannschaft" von „Schalke 04"„einer immerhin guten Referenz."

Am 30. Oktober beschäftigt sich „France–Football" mit demselben Vorgang in Westfrankreich. In der Bretagne, vielleicht mehr als irgendwo anders, beschäftigen wir zahlreiche Kriegsgefangene. Unter ihnen gibt es ausgezeichnete Fußballspieler. „Die Clubs, die da immer auf der Lauer sind, lassen sich natürlich eine solche Gelegenheit nicht entgehen...und schon sind sie dabei, auf diese Gefangenen Jagd zu machen. In Lamballe gibt es deren zwei oder drei, in Saint-Paul, einem kleinen Club im Maine-et-Loire, drei. Sie reichen aus, um ein Spiel zu gewinnen; darauf gibt es sodann Reklamationen", sagt dazu Abbé Gehl, Generalsekretär der westlichen Fußballliga.

Im Elsass kommen die Reklamationen nicht nur aus lokaler Missgunst. Wie im Fall des Saarlandes sind sie politisch-patriotischer Art. In der Affäre der deutschen KG prangert die Lafa eine übertriebene Art von Verbrüderung mit Deutschland an, einem Land das dabei ist, sich wieder zu erheben, sowie eine stets nachsichtigere Politik auf sportlichem Gebiet. So widersetzt sich General König, Oberkommandierender in der ZFO, sozusagen nicht mehr „den Begegnungen, zwischen deutschen Mannschaften und den ausländischen Mannschaften, die außerhalb der Besatzungszonen stationiert sind"; eine Haltung, die manchen seiner Untergebenen nicht ganz gefällt. Sie sind der Ansicht, 2 300 Vereinigungen nicht mehr zu kontrollieren, kann später aus ihren 300 000 Mitgliedern „ebenso viele Brandherde von Nationalismus und aggressivem Militarismus werden lassen, wie es ihre Vorgänger seit Jahn taten."

Ein Deutschland, das auch immer selbstbewusster wird. Dazu z.B. der Bericht des interzonalen Spiels zwischen Kaiserslautern und dem FC Nürnberg, das am 8. August 1948 in Köln stattgefunden hat. Der Vertreter der Dienststelle „für Jugend und Sport" der ZFO schreibt diesbezüglich an seine Obrigkeit: „Auf der Ehrentribüne ist die erste Reihe ausschließlich für die Repräsentanten des deutschen Sports reserviert. So können die alliierten Ehrengäste, und sei es General Schmittlein oder der Gouverneur Boislambert, nur in der zweiten Reihe Platz finden. Dies geschieht, obschon sich unter den deutschen Repräsentanten nicht wenige Mitglieder des ehemaligen unrechtmäßig neu konstituierten DFB befinden, die das ehemalige „Deutsche Sportabzeichen" zur Schau tragen. Der Empfang ist höflich, wie auffällig ist jedoch das zunehmende Schwinden an Hochachtung oder an nur simpler Achtung, die diese Leute jenen zollen, welche die Völker vertreten, die den Krieg gewonnen haben."

In den Jahren 1947/1948 hat „die deutsche Frage" noch nichts von ihrer Heftigkeit von 1945 eingebüßt. „Haben wir es denn wirklich nötig, diejenigen in Anspruch zu nehmen, die an unseren ganzen Miseren schuld waren, um unserem Fußball unter die Arme zu greifen, oder sogar uns die Grundregeln des Sports und des Fairplay beizubringen? An den elsässischen Sportlern ist es, darauf Antwort zu geben..." fragt sich der Journalist E. Rost. „Was uns angeht", so lässt er verlauten, „so sind wir der Ansicht, eine Mannschaft, die nicht im Stand ist, ohne unsere „Befreier" von 1940 anzutreten, sollte lieber darauf verzichten Fußball zu spielen, als sich mit denjenigen einzulassen„ die den Sport zum Vorwand genommen haben, um eine Propaganda loszulassen, die uns noch in Erinnerung bleibt, da wir ja deren abscheuliche Konsequenzen erleiden mussten und immer noch zu erleiden haben."

Aimé Gissy meint dazu, wenn schon das Gesetz von Mai 1947 die Aufnahme der ehemaligen deutschen Kriegsgefangenen in die französischen Fußballmannschaften erlaubt, „das Herz erlaubt es nicht." Am 31. Oktober 1947 legt der Generalsekretär der Lafa die Ergebnisse einer durch „Sport-Ouest", das Presseorgan der Westlichen Fußballliga, gemachten Umfrage auf den Tisch, über die Frage: soll es gestattet sein, ehemalige deutsche Kriegsgefangene in den Schoss der französischen Sportsfamilie aufzunehmen? Darauf gibt Abbé Gehl im Namen der Liga Antwort: „Ich muss gestehen, wenn ich einen Club zu leiten hätte, so würde ich es mir sehr überlegen, einen solchen Spieler in öffentlichen Begegnungen einzustellen, welches auch immer seine nicht nur technische sondern moralische Bewertung sein mögen." Der Präsident des FC Dinan fasst seine Auffassung zusammen, indem

er sagt: „Es ist einfach eine Schande, wenn die FFF es erlaubt, dass Deutsche spielen." In Cholet erinnert der Sekretär des Clubs, der gleichzeitig Präsident der „Vereinigung der französischen Kriegsgefangenen" ist, daran, „ als wir in Deutschland waren, war es den freien Arbeitern verboten, in einer deutschen Mannschaft oder gegen eine solche zu spielen." Auch in Cherbourg ist die Antwort einstimmig: Keine Deutschen in unseren Mannschaften, selbst wenn wir unter ihnen einen Fußballstar entdecken sollten. Manche unter unseren Spielern, die in ihrer Haut in ihrem Hab und Gut zu leiden hatten, würden es nicht annehmen." Nur der Vertreter des FC Nantes ist letzten Endes anderer Meinung, indem er meint „Wenn wir schon die ehemaligen deutschen Kriegsgefangenen bei uns in Frankreich arbeiten lassen, weil wir diese Arbeitskräfte benötigen, scheint es mir nicht sehr logisch, sie auf sportlichem Plan zu boykottieren."

Die Debatte kommt rasch an die Öffentlichkeit und da die Pariser Presse sie sich aneignet, nimmt sie eine nationale Dimension an. „es geht darum, zu wissen, ob ein Fußballer, der einer Nation angehört, mit welcher wir den Waffenstillstand geschlossen haben, in eine französische Mannschaft eingegliedert werden kann. Da der Friedensvertrag mit Deutschland von ehedem noch nicht unterzeichnet ist, sind die deutschen Staatsangehörigen vom internationalen Recht her als Feinde zu betrachten." Anfangs November 1947 gehen beim „Bureau Fédéral" zahlreiche Protestschreiben von Seiten der regionalen Ligen ein. In Dijon kommt es zu einem Zwischenfall, weil ein Polizeikommissar versucht einen deutschen Spieler daran zu hindern, am Spiel teilzunehmen. Man wartet auf eine Reaktion der FFF, die durch die „Direction des Sports" übermittelt wird. Diese ergänzt ihre erste Anweisung wie folgt: „Wir erheben keinerlei prinzipiellen Einwand gegen die Aushändigung von Sportslizenzen an Spieler deutscher Nationalität, unter der Bedingung, das sie bereits in Frankreich regelrecht wohnhaft sind, nicht der nationalsozialistischen Partei angehört haben, nicht an der Besatzung Frankreichs teilgenommen haben und allgemein gesehen, keiner abträglichen Beurteilung bezichtigt wurden."

Das ist ein Zusatz, der die Auffassung des ersten Textes grundlegend verändert, denn die betreffenden Kriegsgefangenen konnten nur in Frankreich selbst gefangen genommen worden sein, und zwar bei den Befreiungskämpfen von 1944/1945, die durch die 2ème DB von Leclerc und die 1ère Armée von de Lattre geführt wurden.

Hinzu kommt, dass die über den Antragsteller zu unternehmende Untersuchung und die der regionalen Liga vorzulegenden „offiziellen Unterlagen zur Beweisführung, dass die politische und militärische Vergangenheit des Betreffenden keinen Einwand erbringen kann" den Clubs obliegt; viele neue und nicht leicht zu ermittelnde Elemente also, die den deutschen Kriegsgefangenen die ganze Sache erschweren. Wenn die Erteilung einer Lizenz möglich bleibt, so ist sie es nicht mehr für die Wettbewerbsspiele (Pokal und Meisterschaft), sondern nur noch für die Freundschaftstreffen.

Das sind ebenso viele Kehrtwendungen von Seiten der sportlichen Obrigkeit. Eine letzte wird durch „Sport - Est" am 21. November 1947 angesagt. Innerhalb einiger Wochen wurde so die Frage der deutschen KG auf eine von der Lafa ausgehenden Initiative, mit ihrem Sekretär an vorderster Front, in dem Sinn geregelt, wie es die Gegner des Beitritts der deutschen Fußballer gewünscht hatten.

Die Lafa geht zur Tat über. Anfang Dezember 1947 trifft sie eine erste Entscheidung für einen Ausschluss, der zum Präzedenzfall werden wird, so sehr sind ihm die folgenden ähnlich. Er wird auf der Titelseite von „Sport – Est" am 5. Dezember 1947 angesagt. Auf der linken Seite des Blattes wird der Entscheid der unterelsässischen Fußballkommission veröffentlicht, der Gerhard Engelmann, Spieler beim FC Hagenau, betrifft. Auf der rechten Seite steht, mit entsprechendem Foto, der Bericht über die Überreichung der Ehrenlegion an „einen jungen Helden", Paul Waechter, der vor dem Krieg in der Jungmannschaft des FC La Walck spielte, und nun als „soldat de 1ère classe, grand blessé de guerre, titulaire de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire" für seinen Einsatz für Frankreich im Mai/Juni 1940 ausgezeichnet wird. Das Foto, das Paul Waechter mit amputiertem Arm zeigt, erklärt noch besser die durch die CF des Bas-Rhin gefasste Entscheidung.

Aus Sachsen gebürtig, in Hagenau als Militär und 1943/1944 als „Gastspieler" bei der Mannschaft des FCH, wo er sogar in Fußballkreisen eine gewisse Berühmtheit erlangte, ist Gerhard Engelmann beim Zusammenbruch von 1945 Kriegsgefangener geworden. Er bleibt in Frankreich, wird „freier Arbeiter" und behält seine Lizenz beim FCH, wo er bei der „Ersten Mannschaft" in der „Promotion d'Honneur" spielt. Dies gilt bis zum 17. November 1947, als der AS Benfeld die Rechtmäßigkeit seiner Lizenz zu bestreiten beginnt. Die Sache wird durch die unterelsässische Fußballkommission, als erste Instanz der Lafa, debattiert. „Vor diesem Volksgericht, das in einer Brasserie des Faubourg National in Straßburg tagte, fanden sich die beiden Clubs der Promotion d'Honneur des Bas-Rhin zusammen." Die Debatte wird auf lapidare Art wie folgt abgeschlossen: „In Anbetracht, dass der Spieler Engelmann als Mitglied der Wehrmacht in Frankreich an der Besatzung teil hatte, ist dessen Lizenz als nicht gerechtfertigt zu betrachten."

Mit dieser Rechtsprechung ist die Frage der KG, die „freie Arbeiter" wurden, liquidiert, sie kann jedoch weder die Clubs noch die KG zufrieden stellen, ist doch nur die Teilnahme an den Freundschaftsspielen gestattet. Die Frage wäre fast noch einmal bei der Generalversammlung der Lafa vom 18. September 1949 aufgeworfen worden, doch

„der vom LS Molsheim erwünschte Antrag über die Qualifizierung der ehemaligen deutschen Kriegsgefangenen" wurde von der Tagesordnung gestrichen. Den Molsheimern wird gesagt, „es handle sich um eine Frage, die durch die Fifa zu regeln sei." Der Autor der Streichung des „Wunsches" des LS Molsheim war aber niemand anderer als Aimé Gissy. „Auf Vorschlag von M. Gissy wird der Wunschantrag nicht diskutiert", heißt es im Bericht von „Sport–Est." Man wird noch einige Spielsaisons vorüber gehen lassen müssen, bis ein Deutscher das Trikot eines französischen Clubs tragen darf.

Kapitel 6

EUROPARAT und UEFA: Straßburg, Brennpunkt für europäische Kooperation

Straßburg, den 16. Mai 1949. Die deutsche Bundesrepublik besteht seit einigen Tagen. Seit einigen Tagen weiß man auch, dass der „Europarat", als erste Institution in der Geschichte, die über den Landessregierungen ein internationales Parlament besitzt, Straßburg als dessen Sitz gewählt hat. An jenem 16. Mai 1949 ist Robert Schuman auf Einladung durch den „Foyer de l'Etudiant catholique" nach Straßburg gekommen, um über die beiden oben angeführten Themen zu sprechen, die von brennender Aktualität sind: das europäische Projekt und die französisch-deutsche Frage. „Es war im Januar, als mir Mr. Bevin bei Abschluss einer nicht gar leichten Debatte in freundlicher Geste sagte: „Mir kommt eine Idee: in Straßburg werden wir uns versammeln, um den Europarat einzurichten." Nach dieser Erstmitteilung an das gegenwärtige Publikum kam der Außenminister auf das durch Straßburg verkörperte Symbol zu sprechen: „Wie ich es in London schon sagte, war diese Stadt in der Vergangenheit das immerwährende Streitobjekt blutiger Auseinandersetzungen und politischer Konflikte; nun soll sie der Ort werden, in dem zwischen den Völkern Europas eine Zusammenarbeit des Friedens erfolgt. Sie ist der Brennpunkt, wo sich zwei Kulturen begegnen, die sich nie ineinander verschmelzen, die sich aber in den Dienst eines und desselben supranationalen Anliegens stellen können und sollen. Straßburg ist die Tribune, die Frankreich der europäischen Organisation anbietet und zur Verfügung stellt, um ihr einen äußerst wirksamen und weit tragenden Widerhall zu verleihen."

Auf die Frage der deutsch-französischen Beziehungen zurück kommend ist Robert Schuman der Ansicht „Nach dem Scheitern der alliierten Politik im Gefolge des Ersten Weltkrieges wäre es ein unverzeihlicher Fehler, wollte man Deutschland isolieren, und es für unbegrenzte Zeit unter einem Regime von Verbot und Zwang behalten. Es muss am gemeinsamen Werk seinen Anteil finden, es muss ihm europäischer Geist eingeflößt werden, nicht im Sinn einer Übermacht, sondern in friedlichem Zusammenwirken."

Im Bereich des Fußballsports kommt das Europaprojekt wirklich von 1949/1950 ab in Gang, als sich die BRD staatliche Strukturen aneignet (ein Grundgesetz im Mai, einen Präsidenten und einen Bundeskanzler im September 1949) und neue Kooperationsleistungen, CECA und CED (im Mai und Oktober 1950), ihre Tätigkeit beginnen, an denen die BRD beteiligt wird.

1946 war das Jahr der Rückkehr der Engländer in die Fifa. Das Jahr 1947 kennzeichnet sich mit ihren 60 Nationen zählenden Mitgliedern, durch die in Zentraleuropa wieder Zustande kommenden Wettbewerben, wie es sie zwischen den beiden Weltkriegen bereits gegeben hatte: der „Internationale Pokal", eine Meisterschaft zwischen den Nationalmannschaften Österreichs, Italiens, Ungarns, der Tschechoslowakei und der Schweiz, und den „Balkanpokal", der auf derselben Basis beruht und Jugoslawien, Rumänien, Bulgarien und Albanien zusammen treffen lässt. Außerdem findet in den nordischen Ländern der „Skandinavische Pokal" zwischen Schweden, Dänemark, Norwegen und Finnland statt. All diese Wettbewerbe bleiben jedoch von zweitrangiger Wichtigkeit, denn der große Traum in Zentraleuropa bleibt immer noch die Wiedererstehung des mythischen „Mitropa Cup", einem Wettbewerb, der nicht zwischen Nationen stattfindet, sondern zwischen den zwei erstplazierten Mannschaften Österreichs, Ungarns, Italiens und der Tschechoslowakei. Sollte er wieder ans Tageslicht kommen, so könnte dieser „Zentraleuropa Pokal" „der Ansporn sein für eine weit ausgedehnte internationale, den Clubs zugedachte Organisation. Bevor man jedoch bis zu diesem europäischen Meisterschaftswettbewerb kommt", heißt es weiter, „wird es vielleicht noch zu anderen sportlichen Gruppierungen von Nationen kommen, zum Beispiel zu diesem „Pokal der lateinischen Länder", zu dem die Idee kürzlich in Portugal erwogen wurde, oder einem „Westeuropäischen Pokal", der die Niederlande, Belgien, die Schweiz und Frankreich einbegreifen könnte, wobei jeweils die beiden erstklassierten Clubs das Land vertreten würden", so schreibt „France Football" am 17. April 1947.

Der „Lateinische Pokal", dessen Geburt im Juni 1948 geschah, wird zum ersten Mal im Juni 1949 ausgetragen. Es handelt sich dabei um den ersten Wettbewerb zwischen Fußballmannschaften in Westeuropa. Ausgetragen bei seiner ersten Auflage zwischen dem Meister von Portugal, Frankreich, Italien und Spanien, soll er zukünftig auf die beiden in der Meisterschaft ersplazierten Mannschaften der vier Länder ausgedehnt werden. „Schon seit zwei drei Jahren lag die Idee in der Luft und wurde der Wunsch ausgedrückt, einen internationalen Wettbewerb der Fußballclubs mit offizieller Prägung zu veranstalten. Es wurde jedoch offenbar, wie es immer noch der Fall ist, dass sich eine solche Veranstaltung nicht auf ganz Europa ausdehnen konnte. In Spanien und in Portugal wurde der Wunsch ausgesprochen, diesen Wettbewerb auf die „lateinischen" Länder zu beschränken. Diesen Wunsch haben

wir aufs beste unterstützt." „So kam es dazu, dass die qualifizierten Vertreter Italiens, Spaniens, Portugals und Frankreichs schließlich zusammenkamen, um die Verwirklichung dieses Projekts in die Wege zu leiten", schreibt Maurice Pfefferkorn in „France Journal" am 21. Juni 1949. Diese erste Auflage wird von Torino vor Lissabon, Barcelona und Reims davongetragen.

Der „Balkanpokal" und der „Zentraleuropapokal" hingegen haben unter dem politischen Zeitgeschehen zu leiden. Beide werden nach einer Zusammenkunft, die „in Budapest zwischen Vertretern der verschiedenen daran interessierten Föderationen stattfindet" annulliert. Das Schlusscommuniqué gibt den Grund zu dieser Annullierung nicht an, melden lakonisch die ausländischen Beobachter. Man kann jedoch darin das Resultat der Sowjetisierung mehrerer in Frage kommenden Staaten sehen.

Es ist der deutsche Sport, der bei diesem kalten Krieg, der sich zwischen Westeuropa und den Ländern des Warschauer Pakts zuträgt, noch am Besten von der Parade kommt. Frankreich sieht sich im Sommer 1948 Deutschland gegenüber gezwungen einen neuen politischen Kurs einzuschlagen, denn unter dem Druck Amerikas muss es, von einem Zurückweichen zum anderen, auf jede Ahndungspolitik verzichten und nicht nur die deutsche wirtschaftliche Wiederaufrichtung annehmen, sondern auch den Beschluss, in Westdeutschland einen Bundesstaat erstehen zu lassen. Dieser eingeschlagene neue Kurs wird besonders beim Sport offensichtlich.

Schon um 1948 herum tritt Deutschland mit den „Neutralen" in sportliche Beziehung. Im Januar findet eine Zusammenkunft zwischen schweizerischen und deutschen Turnsportlern statt, im Oktober findet in Karlsruhe das erste internationale Fußballtreffen (Karlsruhe – Basel) der Nachkriegszeit statt, und im selben Monat Oktober kommt es zu einem Leichtathletiktreffen zwischen Deutschland und Schweden. Der Schweizer Nachbar ist nicht nur Gegenspieler auf dem Spielfeld, er interveniert auch auf diplomatischer Ebene. So beantragt die Schweizer Fußballföderation die Wiederaufnahme Deutschlands in die Fifa anlässlich des letzten Kongresses im Juli 1948. So ist es dem Schreiben vom 9. August 1948 des Präsidenten der Fifa an M. Du Mesnil, den Sportsverantwortlichen des ZFO, zu entnehmen, da dieser sich nach dem Resultat des Schweizer Antrages erkundigt hat. „Beim jetzigen Stand der Dinge ist keine Beziehung zwischen dem deutschen Fußball und den nationalen Föderationen der anderen Mitglieder der Fifa gestattet", gibt Jules Rimet zur Antwort. „Erlaubt sind nur", so fügt er hinzu, „solche Beziehungen, die Treffen zwischen Junioren angehen und die ein karitatives Ziel befolgen." Ein Resultat, das die Deutschen nicht zufrieden stellt, da sie weiterhin gezwungen sind, für die zwischen den Besatzungszonen stattfindenden Begegnungen die Genehmigung der Besatzungstruppen (USA, Frankreich, Großbritannien) zu verlangen.

Im Juni 1948 besteht die französische Besatzungspolitik immer noch darauf, „die Sportsbegegnungen über die Zonengrenzen hinaus auf Freundschaftsspiele zu begrenzen, um die deutschen Meisterschaften nicht zu begünstigen, was ipso-facto die Angliederung an eine außerhalb unserer Zone liegenden Föderation zur Folge gehabt hätte", anders gesagt, an Instanzen, die von den Engländern oder den Amerikanern kontrolliert wurden. Nichts desto trotz werden im 2. Vierteljahr 1948 143 Genehmigungen für interzonale Begegnungen (davon 80 für den Fußball) ausgehändigt. Sie sind aber alles andere als automatisch. So z.B. die französische Verweigerung für ein Treffen SV Rastatt – VfB Mühlburg, zwei Kleinstädte, die zwar nur 15 km von einander entfernt sind, aber in zwei verschiedenen Zonen liegen (französisch für Rastatt, amerikanisch für Mühlburg, einen Karlsruher Vorort).

Die Genehmigung kennt also keine Ausnahme, auch nicht für die Schlussphase der deutschen Meisterschaft, die die beiden Clubs der ZFO, den „FC Kaiserslautern" und die „Spvgg Koblenz/Neuendorf" ihren Gegnern des „München 1860" und des „HSV Hamburg" in Worms und in Dortmund gegenüberstellt. Höchstens kommt es dazu, dass sich die Deutschen den Alliierten gegenüber immer mehr Freiheit erlauben, was den letzteren eher missfallen muss. Dies ergibt sich aus einem Bericht von Mr. Chodorge, dem französischen Sportsdelegierten für Rheinland/Pfalz, über das Treffen Nürnberg – Kaiserslautern vom 8. August 1948, vor 70 000 Zuschauern. „Auf der Ehrentribüne ist es Herr Dr. Bauwens, der sich als absolute Obrigkeit über das Stadion und über den gesamten deutschen Fußballsport ausgibt. Sein Prestige und seine Autorität imponieren den Deutschen. Zu verzeichnen ist, dass die erste Reihe der Sitztribüne ausschließlich den Vertretern des deutschen Sports reserviert ist, was uns Herr Dr. Bauwens höflich auf Französisch zu verstehen gibt. So können die alliierten Ehrengäste, und sei es auch General Schmittlein oder der Gouverneur de Boislambert, nur in der zweiten Reihe Platz nehmen. Und dies, obschon es unter den Vertretern des deutschen Sports welche gibt, die dem ehemaligen, unrechtmäßig wieder erstandenen DFB angehörten, und die, wie Bauwens selber, das „Deutsche Sportsabzeichen" von ehedem an der Brust tragen. Der Empfang ist höflich, aber gar auffällig ist die zunehmende Tendenz zu einer sich mindernden Hochachtung, oder nur zu einfacher Achtung, die diese Leute jenen zollen müssten, die als Vertreter der Völker gelten, welche den Krieg gewonnen haben. In einer unermesslichen Ansammlung ist sich hier das deutsche Volk seiner Stärke wieder bewusst geworden, und seine instinktmäßigen und brutalen Reaktionen werden sich im Laufe des Spieles entfesseln."

Gegen Ende 1948 ist General König, französischer Oberkommandierender in Deutschland, der Auffassung, „die in der Zone geltende Gesetzgebung, die für die Deutschen nur sportliche Begegnungen unter Deutschen zulässt, und also die Beteiligung von Franzosen oder Ausländern an solchen Treffen untersagt, zu lockern." Eine baldige Wiederaufnahme internationaler Begegnungen mit Deutschland stehen nämlich bevor, eine Entwicklung, die von

den Engländern und Amerikanern befürwortet wird, „deren Liberalismus unsere Tätigkeit außerordentlich hemmt und uns zu Spielverderbern und zu Nachzüglern werden lässt", so steht es im Bericht des Sportbüros in den letzten Monaten von 1948.

Das Jahr 1949 bedeutet einen weiteren Schritt zur Normalisierung der sportlichen Beziehungen mit der DBR. Bei der Mainzer Konferenz (10. und 11. Februar 1949) erachten die drei in Westdeutschland bestehenden Besatzungsmächte „es sei nun an der Zeit, die Deutschen aus ihrer sportlichen Isolierung herauszuholen, und, in maximaler Ordnung und Disziplin, die internationalen Begegnungen zu fördern." Für die offiziellen Begegnungen zwischen einer deutschen und einer ausländischen Nationalmannschaft (dies gilt für sämtliche Sportarten) ist immer noch die Genehmigung der Internationalen Föderation des betreffenden Sports erforderlich. Hingegen wird für die Freundschaftstreffen ein liberaleres System eingesetzt: Entweder ist die ausländische Mannschaft keiner Föderation zugehörig, dann werden von den Besatzungsbehörden alle erlässlichen Zusagen erteilt, um das Treffen zu Stande kommen zu lassen. Oder aber die ausländische Mannschaft gehört einer nationalen Föderation an, in welchem Fall die betreffende Föderation ein Gutachten ausstellt, wovon die Besatzungsbehörde Notiz nehmen kann oder auch nicht.

Am 23. April 1949 findet die erste internationale sportliche Begegnung des FBZ statt. Sie lässt in Mainz vor 6 000 Zuschauern die Fußballer der „Basler Polizei" gegen „Mainz 05" antreten. Zum Auftakt spielt eine Basler Reservemannschaft gegen die Mannschaft des „3ème Régiment de Spahis Algériens", um zu zeigen, dass die Alliierten noch da sind. Es gibt ein „Déjeuner à la Française", mit viel herzlicher Stimmung unter Schweizern, Deutschen und Franzosen. „Der Sport soll bei den internationalen Beziehungen eine große Rolle spielen", betont der Innenminister von Rheinland/Pfalz. Die Fifa steht diesem Willen zur Verständigung, für den Augenblick zwar noch etwas schüchtern gegenüber. Im Mai 1949 genehmigt sie die Wiederaufnahme der Beziehungen zwischen ihren Mitgliedern und den deutschen Mannschaften, doch nur die Treffen der Clubs, noch nicht jene zwischen Nationalmannschaften.

„Die Treffen zwischen französischen und deutschen Mannschaften in Baden finden in letzter Zeit sehr häufig statt. Die Resultate auf französischer Seite sind zufriedenstellend", bemerkt dazu der Bericht des Militärgouverneurs der DBZ am 1. Juni 1949, der es allerdings für gut findet, hinzuzufügen: „weil die Genehmigungen hierzu nur dann erteilt werden, wenn die Begegnungen ausgeglichen erscheinen." Solche Treffen beschränken sich bislang auf die Mannschaften der in Deutschland stationierten französischen Streitkräfte. „Es gab bis jetzt noch keine offiziellen Begegnungen zwischen deutschen und französischen Mannschaften aus der Metropole. Ein Antrag wurde gestellt, um eine Mannschaft aus dem Elsass kommen zu lassen. Aus psychologischen Gründen hat die Sportsdienststelle erachtet, es sei noch verfrüht, Elsässer in Deutschland auftreten zu lassen und hat also die Genehmigung dazu verweigert", sagt derselbe Bericht. Jedoch „beginnt das Eis zu zerbrechen", bemerkt die „Schwarzwälder Post" am 31. Dezember 1949.

Der durch diese Zeitung angewandte Vergleich ist zutreffend. Im August 1949 finden die „Konstanzer Wochen" und die „Internationalen Jugendtreffen" in Baden statt; sie werden vom Militärgouvernement dem französischen Botschafter in Deutschland wie folgt geschildert: „Diese Kundgebungen ernteten einen großen Erfolg. Die internationale Beteiligung war sehr bedeutend: englische Schwimmsportler vom Londoner „Otter Swimming Club", französische vom „Club Nautilus" aus Mulhouse, französische Basketballspieler des „Stade français" aus Paris, Schweizer Fußballer und Hockeyspieler aus Zürich, Schweizer und österreichischer Rudersportler und Kanufahrer, sie alle haben bei dieser Gelegenheit mit den deutschen Sportlern Beziehungen wieder aufgenommen, die sie seit zehn Jahren unterbrochen hatten [...]. Nirgendwann wurde der Eindruck erweckt, diese Kundgebungen seien von den Franzosen aufgezwungen und auf deutschem Boden erkünstelt zustande gekommen. Sie entsprachen einem tiefgehenden Wunsch der Bevölkerung. In Anbetracht der erzielten Resultate kann man schon behaupten, der Sport sei gegenwärtig einer der seltenen Bereiche, in denen die Deutschen nicht nur erdulden dass wir da sind, sondern dies sogar wünschen und verlangen. Sie wissen nur zu gut, dass sie nie wieder den internationalen Föderationen und dem Komitee der Olympischen Spiele beitreten könnten, wenn nicht durch unsere Vermittlung und im Gefolge einer gewissen Probezeit, die nur durch ihr korrektes und diszipliniertes Benehmen abgekürzt werden kann. Durch das Interesse, das er bei der gesamten Jugend erweckt, durch die stets sich mehrenden Massen, die er anzieht, durch die anerkannte Persönlichkeit und die vorzügliche Kapazität seiner Verantwortlichen, ist der Sport ein soziales Faktum, das man nicht vernachlässigen soll. In den internationalen Beziehungen auf sportlicher Ebene eröffnen sich höchst interessante und für unsere Tätigkeit fruchtbare Zukunftsaussichten. Es empfiehlt sich, in den kommenden Monaten zwischen den neuen deutschen und den französischen Föderationen Kontakte herzustellen."

Im Jahr 1950 ist das Eis wirklich gebrochen. Der europäische Geist, der seit einigen Monaten von der Tätigkeit der Straßburger Organisation ausgeht, vor allem „der sensationelle französische Vorschlag, einen französisch-deutschen „Pool" für Kohle und Stahlindustrie zu gründen", geben den Auftakt zum Kommen französischer Sportler nach Deutschland. Straßburg ist übrigens diesbezüglich bereits vorangeschritten, indem es seit dem Frühjahr 1946 das „Bensemann Turnier" wieder hat erstehen lassen. 1937 gegründet, wurde es nacheinander in Genf (1937), in Straßburg (1938), in Zürich (1939), in Montreux (1940), und in Zürich (1946) veranstaltet. Die durch die Leiter der ASS und der Lafa ergriffene Initiative, die darin bestand, die Erinnerung an diesen deutschen Sportsmann, Pionier der

Einführung des Fußballsports in Straßburg, nicht schwinden zu lassen, hat um 1946/1947 hohen symbolischen Wert. Walther Bensemann war ein Opfer des Naziregimes, er musste aus Deutschland fliehen, seine Berufstätigkeit als Journalist aufgeben, die Zeitung „der Kicker" bei deren Machtübernahme den Nazis überlassen. Die elsässische Initiative, die kaum ein Jahr nach der endgütigen Befreiung des Elsass ergriffen wurde, verdient hervorgehoben zu werden, besonders da es ein Jahr darauf England, Frankreich, Italien, Belgien und Holland versuchen werden, ein ähnliches Turnier für ihre Nationalmannschaften der Junioren zu veranstalten und es nicht zu Stande bringen werden.

An Ostern 1946 trägt das „Turnier Bensemann" in Straßburg noch nicht seinen richtigen Namen. Man spricht vom „Turnier der Junioren des ASS." Es nehmen Teil : die einheimische Mannschaft, „ RSC Anderlecht", „ Racing Club" von Straßburg und die„ Fola Esch" aus Luxemburg. Doch schon 1947 gibt es sich den Anschein eines„ kleinen Europapokals", indem er an Ostern die Engländer des„ FC Durham", die Österreicher des„ Wacker" aus Wien, die Belgier des„ FC Anderlecht", die Schweizer des„ FC Zürich" und zwei französische Mannschaften, den„ FC Nancy" und den Straßburger„ ASS" zusammen kommen lässt. 1948 findet das Turnier in Wien statt, 1949 sollte es in Stuttgart stattfinden, musste aber aus Gründen„ des Weltgeschehens" annulliert werden, wie es der „Sport-Est' vom 26. Mai 1950 ausdrückt, und damit den kalten Krieg meint.

„ Doch in diesem Jahr beginnt dieses Internationale Turnier von Neuem, und zum dritten Mal seit seinem Bestehen kommt Straßburg die Ehre zu, es zu organisieren und so die europäische Elite der Fußball Junioren zu empfangen", kommentiert dazu die Straßburger Zeitung. Es war dies eine Wahl, die sich von selbst ergab, da ja Straßburg seit einigen Monaten die Europäische Hauptstadt ist. Und so werden aus diesem Turnier der Junioren schon Pläne zu bedeutenderen Rendezvous geschmiedet: „ Die neue Europäische Hauptstadt ist es sich schuldig, europäische Sportswettbewerbe zu organisieren. Wenn wir einmal über ein großes modernes Stadion verfügen werden, wenn der Europagedanke einmal voran geschritten sein wird, dann werden wir vielleicht erleben, wie auf der Meinau ein Europapokal bestritten wird, an dem die Champions aller Länder teilnehmen, die zur Europa Union gehören. Der Sport bringt die Völker eher zusammen als politische Reden! Aus diesem Grund sind wir der Ansicht, dass die Europa Union nichts Reelles und nichts Großes zu Stande bringt ohne den Sport. Alle Völker trachten nach Frieden, alle Sportler trachten danach sich besser kennen zu lernen. Die ASS hat den Weg dazu gewiesen. Wir möchten hoffen, dass andere Sportarten nachfolgen, indem sie diese europäische Sportskundgebung in unserer Europahauptstadt organisieren." Man vermutet die Feder von Aimé Gissy unter diesen Worten, die die Resultate der Turniers von 1950 kommentieren, bei welchem Wien, Mons, Ca sale, Birmingham, Genf, sowie der„ ASS Club" teilnehmen. Auch„ France-Football" vom 23. Mai 1950 legt den Akzent auf die politischen Aspekte des„ Bensemann Turniers", dem Ivo Schricker, der Generalsekretär der Fifa vorstand: „ Der AS Straßburg organisiert unter der hohen Schirmherrschaft der Außenminister der Mitglieder des Europarats und mit der Unterstützung des Straßburger Komitees für die Europäische Bewegung ein internationales Turnier, das einer regelrechten Europameisterschaft gleichkommt."

In dieser sportlich/politischen Begeisterung für Europa gibt es solche, und nicht die mindesten, die im Sommer 1950 damit beginnen, für Straßburg noch großartigere Fußballtreffen zu planen. Paul-Henri Spaak, „ Präsident aller europäischen Staaten", wohnt der ersten Begegnung der französischen Fußballmeisterschaft 1950/1951 bei, ein Beispiel, das von Emmanuel Gambardella, dem neuen Präsidenten der FFF befolgt wird, und das dem Präsidenten des Europarats und den Verantwortlichen der FFF und der Lafa die Gelegenheit bietet, über Straßburg neue Horizonte erstehen zu lassen, wie es dann Maurice Pefferkorn berichten wird: „ Als Hauptstadt Europas sollte Straßburg auch dessen Sportshauptstadt sein. Die Logik so gut wie die Umstände, sagt H. Gissy, sprechen zwingend für diese Wahl. Nach dem Spiel im Laufe des Empfangs von H. Spaak, konnte H. Gambardella nichts weniger tun, als den Präsidenten des Europarats auf das Interesse aufmerksam zu machen, anlässlich der Sitzungen des Rates in Straßburg, große internationale Fußballtreffen zu veranstalten. Das Wort „ Europameisterschaft" wurde zwar nicht ausgesprochen, der Gedanke jedoch liegt nahe."

Durch die Person des Europapräsidenten einerseits selber angefacht, und da sich andererseits die sportlichen Beziehungen mit der DBR unterdessen seit 1950 normalisiert hatten, bewirkte diese Sportsbegeisterung für Europa schließlich die Gründung der „Europäischen Fußballunion", nachdem Deutschland die Durchführung des „ Bensemann Turniers" von 1951 zugesagt worden war, bei dem die„ Queen's Parker Rangers" vor„ Bayern München", dem „ AS Straßburg", dem „Wacker" Club von Wien", dem „ FC Basel", und dem „ Karlsruher Fußball Verein" den Sieg davon trugen. Ende März 1951 ist die ganze deutsche und europäische Sportsprominenz in Karlsruhe zugegen, anlässlich dieser Veranstaltung, die einen sowohl politischen als auch sportlichen Widerhall zu verzeichnen hat, handelte sich doch um die erste große Begegnung zwischen jungen europäischen Sportlern, an der sich Deutsche beteiligen. Ivo Schricker hat erst kürzlich den Posten als Generalsekretär der Fifa aufgegeben, doch der ehemalige Fußballer des „ Straßburger Fußball Vereins" – wo er mit Walther Bensemann zusammen war -. ist zugegen. Er hat beim Turnier von 1950 die Präsidentschaft angenommen, von nun an wird es „ Turnier Walther Bensemann – Ivo Schricker" heißen. So geschieht eine wahrhafte Rückkehr zu den Ursprüngen des rheinischen, straßburgerischen und badischen Fußballs in einem.

Diese Bewegung hin zu der „Union Européenne de Football Association" (Uefa), bei der Straßburg eine zentrale Rolle zukommt, ist natürlich der Reintegrierung des deutschen (und japanischen) Fußballs in die internationale Fußballgemeinschaft zu verdanken, eine relativ spät zustande gekommene Entwicklung. Die Rückkehr des DFB zur Fifa erfolgt erst im September 1950, zu einem Zeitpunkt, an dem die deutschen Föderationen für Basketball und Schwimmsport bereits bestehen (1949), und jene des Radsports, des Handballs, des Rudersports, des Tennis, des Eislaufs, des Boxens, des Gewichthebens und der Leichtathletik in den ersten Monaten des Jahres 1950 entstanden sind. Zu Beginn des Jahres 1951 werden 24 deutsche Sportdisziplinen wieder angegliedert.

Dies hat zur Folge, dass die internationalen Begegnungen mit Deutschland wieder stattfinden. Es ist der Schwimmsport – mit der Begegnung Deutschland – Schweden in Berlin am 9. Juli 1950 - der sie einleitet. Der Fußballsport folgt darauf mit der Begegnung Deutschland – Schweiz: 103.000 Zuschauer befinden sich am 22. November 1950 auf dem Neckarstadion in Stuttgart, um diesem Treffen beizuwohnen, einer Veranstaltung von hohem symbolischem Wert, die in den Augen des ganzen deutschen Volkes weit wichtiger erscheint, als jene des Schwimmsports bezüglich der Rückkehr des deutschen Sports in die weltweite Sportsgemeinschaft.

Wie es nach 1918 der Fall war, so gehen auch jetzt die Treffen zwischen den Clubs denjenigen zwischen internationalen Mannschaften voraus. In Frankreich wird mit dem Fußball angefangen. Am 4. Februar 1950 empfängt „Phoenix – Ludwigshafen" den „FC Toulouse", am 19. und 20. März trifft der „FC Nancy", „München 1860" und den „FC Nürnberg", am 7. und 9. April empfangen der „Tennis Borussia-Berlin" und der „Rot-Weiss-Essen" die „Union Sportive Marocaine" aus Casablanca. Am selben Tag spielt Saint-Etienne bei dem „Rot-Weiss Oberhausen", an Pfingsten (28./29. Mai) werden die „Girondins" aus Bordeaux Sieger beim „Berliner Turnier", während der Stade von Reims in Durlach spielt, der „FC Metz" in Vohwinkel, der „RC Strasbourg" in Mühlburg und der „AS Mulhouse" in Lörrach. Anfangs Juni beteiligen sich die Fußballer und die Tennismen des „RC Paris" an der *„Semaine culturelle" (kulturelle Woche)* in Stuttgart, am 11. Juni empfangen der „FC Kaiserslautern" und der „VfB Konstanz" den „Olympique" von Nîmes und den „Stade Français", am 18. Juni spielt der „Olympique" von Lille in Braunschweig. All diese Treffen, die von den politischen französisch-deutschen Behörden ferngeleitet werden, werden begleitet: durch Begegnungen zwischen deutsch-französischen Skisportlern, Radsportlern, Eishockeyspielern, Boxern, Turnsportlern, Fechtsportlern, mit der Beteiligung im August 1950 von Simon und Trintignant am „Großen Preis des Nürburgring", wo die beiden französischen Fahrer den zweiten und dritten Platz hinter Ascari einnehmen – ein ebenso sichtbares, wenn nicht sichtbareres Zeichen, als der Berufsfußball.

Die Wiederversöhnung mit Deutschland ist also im Laufe des Jahres 1950 besiegelt. 1951 unterzeichnet der erste Deutsche der Nachkriegszeit in einem französischen Club: Eduard Kunkelmann, Mittelstürmer des „Phoenix" von Karlsruhe, wechselt über zum „RC Strasbourg." Schließlich ist er kein so ganz waschechter Deutscher, da die Mutter Straßburgerin ist und der Vater, 1901 in Straßburg geboren, erst 1923 nach Deutschland zurückkehrte. Dennoch hat diese Rekrutierung bei der französischen Meisterschaft viel Staub aufgewirbelt, mehr als jene der beiden Saarländer Vollmann und Clemens; ersterer in der Saison 1949/1950 beim „FC Metz" eingetroffen, der zweite zur Meisterschaft 1951/1952 beim „FC Nancy", wie Kunkelmann in Straßburg. Immerhin kann man schon vermuten, dass der französisch-deutsche Mittelstürmer das Opfer der feindseligen Atmosphäre wurde, die sich um die „Oradour Affäre" eingenistet hatte, und die am 1. Februar 1953 beim französischen Meisterschaftsspiel der 2. Division, Lyon – Straßburg, am Schlimmsten zum Ausdruck kam. An diesem Tag wird der „Racing", Tabellenführer mit 8 Punkten Vorsprung auf die Mannschaft aus Lyon, die auch Elsässer in ihren Reihen zählt, mit Schreien: „Oradour!" und „Mörder von Oradour!" empfangen, unter Verhältnissen, die den Einsatz der Polizei erfordert, um die Sicherheit der Spieler von Pepi Humpal zu garantieren. Diese Ereignisse finden im Elsass großen Widerhall. „Sind wir denn Mörder?", ist die Titelseite des „Volksfreund" vom 8. Februar 1953.

Auf internationaler Ebene sind die Dinge von nun an erstarrt. In Zentraleuropa beginnt der Europapokal im Jahr 1951 wieder. Er hat aber nichts mehr zu tun mit dem berühmten Wettbewerb von vor dem Krieg, da die Länder, die hinter dem Eisernen Vorhang liegen (Ungarn, Tschechoslowakei), nicht mehr dabei sind. „Der Freiheit über die Grenzen beraubt, die es zur Zeit nicht mehr gibt", bringt er nur Österreich, Jugoslawien – am Rand des durch Russland aufgezwungenen Schemas – und Italien zusammen, obwohl letzteres eher mit dem „Lateinischen Pokal" als mit dem „Pokal Zentraleuropas" liebäugelt. Um über sein Weiterbestehen zu urteilen, gilt es, bessere Zeiten abzuwarten", schreibt „France-Football" vom 3. Juli 1951, am Vorabend des Turniers, das „Lazia Rom", „Wacker Wien" und „Partizan Belgrad" zusammenbringt.

Der „Lateinische Pokal" findet zwar keinen außerordentlichen Zulauf, er bleibt immerhin eine geschätzte Zusammenkunft. Seine Veranstaltung von 1950 in Portugal hatte den „Atletico Madrid", den „Benfica Lissabon", die „Girondins Bordeaux" sowie die „Lazio Rom" zusammen kommen lassen. Es war ein Turnier, das zukünftige große europäische Begegnungen ankündigte, bei welchem Lissabon vor Bordeaux Sieger wurde, nach zwei Marathonspielen und insgesamt 266 Minuten Spielzeit. Im Jahr 1951 wird der Pokalwettbewerb in Italien ausgetragen, er lässt Mailand, Lille, Sporting Lissabon und Atletico Madrid gegeneinander antreten. Einmal mehr geht das organisierende Land als Sieger hervor (Milano schlägt Lille mit 5:0 im Finale), was auf einen französischen Sieg beim Treffen von 1952 in Paris hoffen lässt.

Manche träumen von einer Veranstaltung von größerem Ausmaß, einem Wettbewerb, der einen Großteil Europas zusammen kommen lassen würde, einer Art „Europapokal", wenn man so will. Die Engländer sind vielleicht die ersten dies zu verwirklichen, sie haben vor, das „Britische Turnier" zwischen Nationalmannschaften aus England, Schottland, Irland und Wales durch „einen internationalen Fußballpokal, zu dem die englische Football Association die Initiative ergreifen könnte, und an welchem, außer England und Schottland, Spanien, Italien, Schweden, Frankreich, Jugoslawien und Österreich teilnehmen würden, d.h. die auf dem Kontinent hervorragendsten Nationen" zu ersetzen. Doch gibt es in Bezug auf das europäische Projekt einen solchen Wetteifer, dass rasch auf informelle Art die „Europäische Fußballentente" entsteht. Vom Weltpokal 1954 in der Schweiz, von der Gegenwart des gesamten Fußballs der Welt profitierend, ergibt sie sich am 15. Juni 1954 in Basel, zusammen mit den Satzungen ein neuer Namen, nämlich: „Union Européenne de Football Association" (UEFA). „Sie wird wahrscheinlich das Entstehen des „Europapokals" beschließen. Dieser würde sich alle vier Jahre in der Zwischenzeit der Weltmeisterschaft abspielen, und er wäre nicht in Opposition zu dem Olympischen Fußballturnier. Er würde Berufsmannschaften antreten lassen, und gewisse Nationen dazu zwingen, echte Amateurspieler zu den Olympischen Spielen zu schicken", präzisiert „France Football."

In der neuen europäischen Institution geht die Sache nicht rasch voran, sodass Reporter der Tageszeitung „L'Equipe" (Gabriel Hanot, Jacques de Ryswicks, Jacques Ferran) dieselbe in die Hand nehmen. Anstatt die Frage auf die Höhe der Nationen zu stellen, tun sie es auf der Ebene der Clubs, wo sie besser anzugehen ist. „Die Idee eines europäischen Wettbewerbs der Clubs keimte zum ersten Mal in den Büros der Zeitung „L'Equipe" gegen Ende 1954. Seit einigen Monaten besuchten sich die bekanntesten Clubs aus Ungarn, Russland, England, Italien gegenseitig, ohne dass es nur jemand eingefallen wäre, unter diesen Begegnungen eine Verbindung herzustellen", bezeugt Jacques Ferran in „France-Football" am 12. Juni 1956, um dann darzulegen, wie das Projekt der „Equipe" jenes von Europa wurde. „Bevor man zum Ausführungsstadium kam, beschlossen wir, unser Projekt auf europäischem Plan auszubreiten, unsere Idee also anderen gegenüberzustellen. So ließ die „Equipe" das Projekt in allen europäischen Hauptstädten austeilen, in London, Berlin, Budapest, Madrid, Moskau, Brüssel, usw. Von all diesen Wanderungen kam es Tag für Tag mit einer neuen Verfeinerung zurück. Tag für Tag reifte die Idee heran, indem jedes Land seinen Stein zum Aufbau mitbrachte, ohne dass irgendjemand dessen Solidität in Frage gestellt hätte. Etwas mehr als einen Monat nach dem ersten in der „Equipe" erschienenen Artikel befanden wir uns im Besitz aller das Problem angehenden Elemente. Das Europa des Fußballs hatte noch besser reagiert, als wir es erwarteten. Es hatte unser Projekt verschönert, nuanciert, präzisiert und es gab es uns zurück, in Erwartung dessen, was wir daraus machen würden. Das Stadium des Entwurfs war abgeschlossen und die Grundsatzung, die wir ausarbeiteten, war genau jene, die fünf Monate später von der Union Européenne angenommen werden sollte. Die „Coupe d'Europe des clubs" war gegründet."

Hätte es nicht die Frage des Saarlandes gegeben, so hätte die von Straßburg ausgegangene Bewegung, die bei der Entstehung des „Europapokals" ihren Abschluss fand, nach der Rückkehr Deutschlands in die internationale Gemeinschaft keinerlei Widerwärtigkeit erleiden müssen. Doch von Winter 1949/1950 an beginnt sich um die Saarlandfrage eine Spannung zu kristallisieren. Internationale Kompetenzen entbehrend und nach außen von Frankreich vertreten, sind das Saarland und Deutschland immer weniger geneigt, diesen Status weiterhin anzunehmen. Deutschland protestiert gegen das französische „Protektorat" und fordert die Rückkehr seines ehemaligen „Lands" zum Mutterland.

Auch der Fußball wird von dieser Sachlage betroffen. „Ich würde viel dafür hergeben, um zu wissen, in welche Richtung das Saarland mit seinen sportlichen Beziehungen steuern wird", schreibt am 12. Januar 1950 ein Mitarbeiter des Hohen Kommissars im Saarland seinem zuständigen Pariser Ministerium. Im Jahr 1949 von der FFF zurückgewiesen und immer noch unter Verbot mit dem deutschen Fußball Kontakt aufzunehmen, der immer noch nicht von der Fifa anerkannt worden ist, ist der saarländische Berufsfußball um 1950 herum sehr isoliert. So entsteht von Seiten des HC das Projekt einer internationalen Meisterschaft zwischen Belgiern, Luxemburgern und Saarländern. Die Idee wird aber bald wieder aufgegeben, wegen der Absage von Belgien, für welches die Teilnahme einiger seiner Mannschaften an dieser „Belgisch/ Luxemburgisch/Saarländischen Union" die Minderung des Niveaus seiner Nationalmeisterschaft zur Folge gehabt hätte. Zur Lösung des Problems, das letztendlich nur den „FC Saarbrücken" und den „VfB Neunkirchen" betrifft, wird erwogen, diese beiden Mannschaften als Amateurmannschaften einzuklassieren. Doch auch so wären die Nachteile größer als die Vorteile. Einerseits käme es dadurch zu einer Angleichung nach unten und andererseits, so sagt es die französische Diplomatie im Saarland, „würden wir auf ein ausgezeichnetes Propagandamittel verzichten: der „FC Saarbrücken" ist für einen Monat nach Südfrankreich und Spanien abgereist. Neunkirchen sich mit Angers und Rouen treffend, wird der Sparringpartner der Schweizer Nationalmannschaft sein."

Frankreich weiß sich also keine Lösung, was den Deutschen zugute kommt. „Ich habe die Ehre, Ihnen mitzuteilen, dass sich zur Zeit die Süddeutsche und die Südwestdeutsche Fußballliga ernsthaft um die Teilnahme der beiden guten Saarländer Mannschaften: des „FC Saarbrücken" und des „VfB Neunkirchen" an der kommenden deutschen

Meisterschaft bemühen", schreibt das französische Kommissariat der Pfalz in Neustadt am 25. März 1950 an das von Rheinland- Pfalz in Koblenz. „Den Äußerungen der deutschen Verantwortlichen zufolge, fügt es hinzu, hätte diese Einbeziehung keinerlei Auswirkung auf das politische Problem des Saarlandes, es beruhe lediglich auf sportlichen und finanziellen Beweggründen. Diese Behauptung erscheint indes fraglich, es ist nämlich unbestreitbar, dass es unmöglich ist, beide Aspekte des Problems voneinander zu trennen. Ob es die deutschen Sportsleiter nun wollen oder nicht, würde die deutsche Mentalität, sowie der wieder erstehende Nationalismus, diese „Union" zu politischen und nationalistischen Zielen ausschlachten (...). Es ist demnach zu vermuten, dass sich die Schlacht um den Kalender 1950/1951 heftig fortsetzen wird und dass es wünschenswert ist, die eventuelle Beteiligung der saarländischen Mannschaften an der deutschen Meisterschaft, die als ein deutscher Sieg gelten könnte, genauestens zu untersuchen."

Am 3. Juni 1950 empfängt der „Racing Strasbourg" Neunkirchen. „Es ist das erste Mal seit Ende der Feindseligkeiten, dass eine saarländische Mannschaft im Elsass auftritt", bemerken dazu die DNA. Man versucht also auf sanfte Art mit den Saarländern umzugehen, und der elsässische Fußball liefert dazu seinen Beitrag; zum selben Zeitpunkt wie die Wiedereinbeziehung der deutschen Clubs. Doch es ist umsonst!

Am 23. April 1951 kündet die saarländische Fußballföderation bei einer Pressekonferenz die Teilnahme der saarländischen Clubs an der deutschen Meisterschaft 1951/1952 der Südwestdeutschen Liga an. „Präsident Neuberger erklärte, entgegen dem, was mancherseits behauptet worden ist, seien es ausschließlich sportliche Beweggründe, und keinerlei politische, die zu diesem Einvernehmen geführt haben. Die Vergangenheit hat bewiesen, dass die beiden großen Berufsmannschaften, weder in finanzieller noch in sportlicher Hinsicht, nur unter größten Schwierigkeiten zufriedenstellende Fußballtreffen organisieren konnten. [...] Außerdem ließ der Präsident wissen, dass die Regierung schon lang über diese Projekte des SFB informiert worden war. Im Laufe der verschiedenen Gespräche mit dem H. Regierungspräsidenten und dem Kulturminister sind die Beweggründe des SFB im Einzelnen dargelegt worden, ohne dass es gelungen wäre, den Präsidenten davon zu überzeugen, dass eine Teilnahme der saarländischen Vereine an der Meisterschaft der Süd-Westliga mit der politischen Autonomie des Saarlandes nicht im Widerspruch stand." Neuberger weist auch auf „die von der Regierung gemachten Gegenvorschläge hin" (Gründung einer saarländischen Meisterschaft von acht Mannschaften) und die „Beteiligung der beiden Berufsmannschaften an dieser Meisterschaft und Fusion der beiden in eine einzige von der Regierung bezahlte Mannschaft", er bleibt aber auf seiner Position. „Die interessierten Clubs sind benachrichtigt worden und haben scheinbar am 7. Februar 1951 ihre Zustimmung zum Plan des SFB gegeben", fügt die diplomatische Note des HC im Saarland noch hinzu.

Am 30. April 1951 setzt der französische Kommissar des Landes Rheinland/Pfalz, von dem die Süd/West Liga territorial abhängt, den französischen Botschafter in Mainz über dieses Abkommen in Kenntnis. „Man mag sich daran erinnern, dass die saarländischen Sportler die Angliederung an die FFF beantragt hatten; diese hatte es aber verweigert, was Herrn Rimet, ihren Präsidenten, dazu bewogen hatte, abzudanken. Was die Franzosen verweigert hatten, haben nun die Deutschen mit Begeisterung angenommen", bemerkt er zutreffend.

Vor vollendete Tatsachen gestellt, verlangt die saarländische Regierung am 4. Mai von der SFB, „vor aller definitiven Vereinbarung, von der Fifa eine klare Stellungnahme zu erhalten." Die angewandte „Prozedur" beanstandend, verlangt die Regierung, dass man ihr die Stellungnahme der internationalen Organisation unterbreite und abschließend sagt „wenn die Fifa zu diesen Abkommen nichts einzuwenden hat, so werde auch sie sich nicht weiterhin widersetzen." Die Fifa äußert sich dazu in positivem Sinn, ihre Zusage begrenzt sich jedoch auf die Teilnahme der beiden Berufsmannschaften an der deutschen Meisterschaft. Dies geht aus einer Note hervor, die das HC im Saarland am 29. April 1952 an den französischen Botschafter in Deutschland richtete. Die beiden saarländischen Clubs beteiligen sich also an der Meisterschaft 1951/1952 der Oberliga der Süd/Westliga, die mit einem unvorhergesehenen Resultat endet: der „FC Saarbrücken" wird Meister. Die Saarländer zählen zu den Finalisten der deutschen Nationalmeisterschaft und werden erst am Ende durch den „VfB Stuttgart" geschlagen! Dieser durch den „FC Saarbrücken" errungene Titel als deutscher Vizemeister 1952 kommt den französischen Behörden im Saarland eher ungelegen. Das ergibt sich aus dem an das Außenministerium in Paris gerichtete Telegramm, in dem es heißt: „Es ist zu befürchten, dass unter den gegebenen Umständen dieser wichtige Titel die Deutschen dazu bewegt, aus diesen sportlichen Resultaten politische Schlüsse zu ziehen."

Nach dieser Spitzenleistung ihres Lieblingsclubs kommen mehrere Amateurclubs nicht umhin, den beiden Berufsmannschaften in die Fußstapfen zu treten. „Sankt-Ingbert", „Borussia" Neunkirchen, der „Sportverein" Saar/ Saarbrücken und die „Sportfreunde" Saarbrücken beteiligen sich am deutschen Pokalwettbewerb 1952/1953. Der Integrierungsprozess des saarländischen Fußballs in den deutschen Fußball ist im Gang. Der neue Tatbestand wird stillschweigend von Frankreich akzeptiert. Auf saarländischer wie auf deutscher Seite wird von niemandem großes Aufsehen erregt. Im April 1952 begegnet das Saarland der französischen B-Nationalmannschaft in Saarbrücken und im Oktober desselben Jahres stehen Frankreich und Deutschland zum ersten Nachkriegsspiel beider Länder in Paris einander gegenüber, während die französische Nationalmannschaft B die saarländische Mannschaft zum Rückspiel in Straßburg empfängt. In Paris wie in Straßburg beginnt an diesem 28. September 1952 eine neue Ära.

SCHLUSSWORT

Von Bensemann zu Bensemann...

Zum Abschluss dieser Periode 1890/1950 lässt sich zweifelsohne behaupten, dass der Fußball im Elsass wirklich einen aktiven Faktor des politischen Geschehens darstellt, indem diese Bezeichnung im besten Sinne zu verstehen ist; dies bedeutet, im Sinne der höchsten Angelegenheiten und Grundsätze der Nation. Außerdem ist er, dank seiner Resultate und seiner Ausstrahlungskraft, ein erstklassiger Mitwirkender im sportlichen Geschehen, alle Sportsarten inbegriffen.

Aus politischer Sicht nimmt der elsässische Fußball im französischen Umfeld eine Sonderstellung ein. Diese Eigenart trifft weniger auf Deutschland zu, da ja auch andere territoriale Grenzgebiete im selben Zeitabschnitt germanisiert worden sind. Der elsässische Fußballer der Jahre um 1920, 1930 und 1940 wechselt dreimal die Staatsangehörigkeit. Außerdem ist zu vermuten, dass er im Laufe seiner Kinderjahre seine Elter von der neuen Souveränität hat reden hören, die sie schon 1871 erfahren hatten. Nichts lässt also zu, den politischen Werdegang, den ein Fußballer aus Berlin, Toulouse, München oder Paris miterlebt hat, in Vergleich zu bringen mit demjenigen aus Mülhausen, Kolmar oder Straßburg. In ziemlich gleich großen Zeitabschnitten zwischen 1890 und 1950, zwischen Deutschland und Frankreich hin- und hergerissen, ist der elsässische Fußballer notgedrungen von den Grundprinzipien beider Nationen, den beiden Staaten eigenen Regeln, den untergründigen Kräften der jeweils französischen oder deutschen Gesellschaft, gleichermaßen beeinflusst worden.

Der elsässische Fußballsport hat natürlich, wie es weltweit der Fall ist, auch seinen englischen Einschlag. Seine englische „Bestempelung" ist jedoch geringer als dies für den französischen Fußball gilt, wegen seiner sehr starken Anlehnung an den Turnsport. Jenen deutschen Turnsport, „Element des deutschen nationalen Erbes", dessen Anfänge der französischen Gymnastik weit vorausgehen. So werden jene Regeln der „Leibesübung", die zugleich körperliche, intellektuelle und moralische Erziehung erstreben, wie sie dem Sport zugesprochen werden, im Elsass sehr früh durch den Fußballsport übernommen. Währenddessen macht sich in Frankreich der Einfluss der Gymnastik auf den Fußball weniger bemerkbar, aus dem einfachen Grund, weil dort der Turnsport weniger Kraft besitzt und sich erst später mit den zu seiner Ausdehnung nötigen Mitteln auszustatten weiß; sodass sich dort der Leibesübung eigene Werte wie körperliche Hygiene, besser entwickelte körperliche Eigenschaften, patriotische und militärische Aufgaben erst später entfalten.

Man muss bis 1873 warten: mit der Gründung der „Union des sociétés de gymnastique de France", und bis 1888 mit der damals gegründeten „Ligue Nationale de l'Education Physique", die der aristokratischen USFSA vorangeht und von derselben ausgeschaltet wird, bis Ideen, wie „die harmonische körperliche Entwicklung des Kindes", „die Bekämpfung der schlechten hygienischen Bedingungen, die von den neuen sozialen Volksschichten gefordert wird" und „das Bestreben, aus den jungen Leuten gute, wackere Soldaten zu machen", sich in weiterem Umkreis stärker verbreiten. In Deutschland hingegen ist die Leibesübung bereits vor 1800 in Gunst gekommen, und zwar durch Philanthropen wie Jean-Christophe Guts-Muths, der 1793 das Buch „Gymnastik für die Jugend" verfasst hat. Um 1810 gibt Friedrich Jahn, den die preußischen Niederlagen von Jena, Auerstaedt, Eylau, und Friedland erschüttert haben, den Anstoß zu einer von patriotisch/militaristischem Geist inspirierten Leibesübung, der die Ideen von „Nation", „Germanismus" und „Vaterland" als Grundlage dienen.

Wie dem auch sei, mit den ersten Ansätzen solcher Ideen, die bei der Jugenderziehung als Grundprinzipien gelten, werden sich nach 1918 alle westeuropäischen Länder darauf berufen. Auf beiden Ufern des Rheines wird dem Fußball, der sich nunmehr von der Gymnastik losgelöst hat (diese - zuerst „Leibesübung" - ist ja seit 1896 zum olympischen Sport erhoben worden), eine mehr denn je vorerst körperliche Aufgabe zuerkannt - „die Rasse regenerieren" ist die Parole, wobei Rasse die Nation versinnbildet - dann aber auch eine militaristische; gilt es doch, nach dem gebrechlichen Versailler Vertrag mehr noch als in der Vergangenheit, „aus dem Athleten einen Soldaten zu machen." Von einem solchen verkappten Militarismus ausgehend, wird der Fußball in den zwanziger Jahren mit der „préparation militaire" den Status eines offiziellen Propagandisten erhalten, indem er zum Teil die Armee ersetzt, und in den obligatorisch errichteten Rahmen der Landesverteidigung einbezogen wird, mit einer eigens erlernten, notierten und durch ein Diplom abgeschlossenen Disziplin. „Bis ich zwanzig war hatte ich sozusagen noch nie Fußball gespielt. Als ich dann im Hérault aus der „préparation militaire" als erster hervorging, bot mir ein lokaler Club an, einen Beitritt zu unterzeichnen. Was ich dann auch tat." Ein konkretes Beispiel der engen Beziehung zwischen Fußball und Militär: es stammt von Claude Abbes, den die „Préparation Militaire" vom kleinen lokalen Club von Bédarieux bis zur großen Nationalmannschaft von 1958 befördert hat. Man bleibt also lange Zeit deutscherseits im Geist von Guts-Muths und Jahn, und in Frankreich bei den „bataillons scolaires", der ersten zum Militär vorbereitenden Organisation, wie sie 1882 in Paris errichtet worden war. Leider überschritt der Fußball im

Laufe der Geschichte diese Grenzen einer gesundheitsfördernden oder zum Militär vorbereitenden Aufgabe, indem er unter dem Naziregime dieselbe „kriegerische" Rolle übernahm wie jene, die dem nationalsozialistischen „neuen Menschen" zukam und sich schließlich von 1942/1943 an, in Hitlers „Totalen Krieg" hinein stürzen ließ.

Wenn sich nach nationalsozialistischer Auffassung Militarismus und Nationalismus nicht ausgrenzen, ist es schon schwieriger, dreißig oder vierzig Jahre zuvor bei der Entstehung des Fußballs im Elsass eine solche Grenze zu ziehen. Gewiss ist, dass derselbe, über den Turnersport, vom Geist Jahns durchdrungen ist, also einem eher defensiven als offensiven Nationalismus, wie er aus Reaktion gegen den napoleonischen Expansionismus und aus Hass gegen die französische Besatzung entstanden war. Man könnte da eher von Chauvinismus sprechen, ebenso sehr in Bezug auf die deutschen „Volks und Jugendspiele im Freien", wie auf die entsprechende „Ligue Nationale de l'Education Physique" in Frankreich. Es kann übrigens schon zu jener Zeit passieren, dass diese VJS im Bereich des Rassismus die Grenzlinie überschreiten. So z.B. vertritt Ferdinand Hueppe, Mitgründer und Vorsitzender des DFB, im Jahrbuch 1898 der VJS die Ansicht, die Asiaten seien als „Herdenvölker" zu betrachten, also als Völker zweiten Ranges, im Vergleich zu den Europäern, die sich von ihnen als „Edelvölker" unterscheiden würden. In derselben Schrift bedauert Hueppe die „mangelnde deutsche Rassenreinheit", dieselben Thesen also, die man dreißig Jahre später bis auf die Spitze treiben wird.

Der Nationalismus, in dem sich der elsässische Fußball gleich zu Beginn entwickelt, wird durch die Rivalität zwischen Deutschland und England angefacht. Sie kommt in einem kulturellen und sprachlichen Chauvinismus zum Ausdruck. In Frankreich haben die gleichen Gründe (die Rivalität auf kolonialem Gebiet zwischen Frankreich und England) die gleichen Rückwirkungen. So z.B. wenn Professor Konrad Koch erklärt, der Fußball sei kein so englischer Sport, wie man es zu sagen pflegt, wenn er einen rein deutschen fußballistischen Wortschatz benutzen will, an Stelle der englischen Bezeichnungen und des „lateinischen Kauderwelsch"; wenn Koch und Schricker die Rolle der Engländer beim Entstehen des Fußballs zu mindern versuchen und die brutalen Spielarten des „Football-Américain" und des „Football-Rugby" an den Pranger stellen, gleichen ihre Botschaften denjenigen von Pascal Grousset, dem Gründer der „Ligue Nationale de l'Education Physique" in Frankreich. „Diese angeblichen nationalen Spiele in Großbritannien, sagt der zeitweise nach England ausgewiesene Communard, sind eigentlich nur unsere alt hergebrachten Spiele aus Frankreich, die kaum durch den nationalen Wechsel umgemodelt oder verändert worden sind. Der Cricket- und der Tennissport sind ein umgewandeltes „Jeu de Paume." Der Fußball ist die mittelalterliche „Rabotte" der Pariser, die „Soule" und die „Melle" der Hoch- und Niederbretonen von heute. Weshalb sollte man diesen überseeischen Plagiatoren, die unsere Spiele geerbt und sie verfälscht haben, die Ehre erweisen, sie jetzt nachzuahmen? [...] Niemand steht das Recht zu, an die Überlegenheit der englischen Spiele zu glauben im Vergleich zu unseren althergebrachten französischen Spielen, von denen sie herrühren; und so ist es weder von praktischem Nutzen noch von nationaler Schicklichkeit, dieselben unseren Nahbaren zu entlehnen. Seien wir doch Franzosen, seien wir es mit Leidenschaft, selbst in geringeren Dingen; seien wir es aber besonders in den großen Angelegenheiten, wie die Erziehung unserer Söhne, wenn wir wollen, dass Frankreich überlebe inmitten von all dem wilden Gebrüll, das es umgibt. Im Schlachtgetümmel, das heute durch die Industrien, die Armeen und die rivalisierenden Sprachen verursacht wird, ist kein Zugeständnis als belanglos einzuschätzen."

Trotz dieser auf beiden Rheinufern allgemein herrschenden Anglophobie ist man jedoch dazu bereit, die von England herkommende, den Sport betreffende Revolution, die nämlich der „Freiluftspiele", zu adoptieren. Eine kolossale kulturelle Schockwirkung, die sich in erster Linie in Deutschland auswirkt, der Wiege der Gymnastik, einer Disziplin unter Dach und Fach. Den „Jugendspielen im Freien", diesen athletischen Spielen in freier Luft (Fußball, Leichtathletik, Tennis, Ruder- und Reitersport), die das Elsass wirklich gegen 1895 entdeckt, und die „in Gottes freier Natur" ausgeübt werden, antwortet die LNEP mit derselben Begeisterung und fast mit dem gleichen Wortlaut: „die sanfte Trunkenheit in freier Luft" zu sein. Vorüber sind also „die Gefängnisse unserer Kindheit", wie sich Grousset ausdrückt, um damit die allzu engen Schulhöfe und die düsteren Turnsäle zu bezeichnen. Eine wahrhafte Identitätserschütterung, und dennoch die Annahme des neuen Sportes aus England, eines beneideten Landes, das Europa überragt, in dem es „anstatt der Turnsäle, weite Flächen im Freien gibt, auf denen sich Kinder und Jugendliche dem Kricket oder dem Fußballsport hingeben, die Ruder handhaben, die Bäume erklettern und ohne Sattel auf Pferden reiten." Der Fußball steht im Ruf der „Freiheit", einem Klischee, das mit der Vorstellung einhergeht, England habe es seinem wirtschaftlichen Liberalismus zu verdanken, so siegreich dazustehen.

So ist der Fußballsport tatsächlich eine Komponente der Staatspolitik. Er bezieht sich gleichermaßen auf die Erziehung, die Verteidigung, den Patriotismus und den Nationalismus. Er ist es auch, wie jeder Sport im Allgemeinen, durch das Interesse, das ihm die große soziale Bewegung am Ende des 19. Jahrhunderts in Richtung der Arbeiterklasse bezeugt. Diese Bewegung lässt niemanden gleichgültig, von den Religionen bis hin zu den politischen Parteien und den industriellen Konzernen.

Nehmen wir nur die Zeit gegen 1950... Mit seinem integrierten Arbeiterviertel (dem „Viertel der Seide"), seiner eigenen sportlichen Vereinigung, seinen dem industriellen Komplex gehörenden Infrastrukturen, seinen Fußballern, befolgt das Großunternehmen der „Sofira" in Kolmar um die Mitte des 20. Jahrhunderts nicht dieselbe theoretische und praktische Ausrichtung wie die „Société Industrielle de Mulhouse", wenn sie 1868 das Projekt aufstellt, „Cercles

Ouvriers" (Arbeiterkreise) zu gründen, die die englischen „Working Men Clubs" nachahmen, in denen die kulturellen und sportlichen Betätigungen „die moralische, intellektuelle und soziale Heranbildung der benachteiligsten Volksschichten" zum Ziel haben?

Auf diesem Gebiet ist die Zeit von 1890 bis 1950 besonders hervorzuheben. Die verschiedenen Obrigkeiten - der Kaiser und seine soziale Gesetzgebung von Februar 1890, der Papst und seine Enzyklika „Rerum novarum" von 1891, die einflussreichen Interessengruppen wie die „Sozialistische Partei", die sich stark in der deutschen und französischen Arbeiterwelt verkörpert, der „Soziale Katholizismus", der in Deutschland durch Kleriker wie Bischof Ketteler oder Pfarrer Hitzein, in Frankreich durch Laien, wie de Mun, La Tour du Pin, Le Play, Sangnier, de Melun vertreten wird; sie sind allesamt zur Stelle auf dem Gebiet verbesserter Lebensbedingungen für die ärmeren Volksschichten. Die angewandte Inkraftsetzung ist die gleiche auf katholischer wie auf sozialistischer Seite, in Frankreich wie in Deutschland: eine Partei, daneben eine Gewerkschaft, eine Tagespresse, sowie Vereinigungen mit sportlichen Betätigungen, darunter der Fußballsport.

So ist der elsässische Fußballsport die ganze Zeit, von der großen Industrie des 19. Jahrhunderts an bis zum Wirtschaftsbereich der Jahre um 1950, von Lassalle, Bebel, Jaurès, Guesde, bis hin zu den Anführern der elsässischen Linken (Quiri, Peirotes, Mack, Huber), vom Papst bis zu den Seelsorgern der elsässischen Pfarreien, einbezogen in die Ereignisse, die die elsässische Geschichte prägen.

Ist er es nicht auch durch eine Art „elsässischen Nationalismus" als Folge des unglaublichen Schicksals, das dem Elsass widerfährt? Wenn es wirklich zu weit getrieben wird, wenn die unternommene Manipulation zu weit geht, selbst bei Berufung auf die Staatsräson, dann kann es dazu kommen, dass sich der elsässische Widerstand kompromisslos erweist, woher auch immer der böse Streich kommen mag. Zahlreich sind die dazu im Laufe der Zeit bekundeten Demonstrationen. Sie sind nie von dieser oder jener nationalen Herkunft gekennzeichnet, sondern immer nur von der bis zum Äußersten getriebenen Erbitterung eines Landes, dessen wirtschaftlicher, politischer, kultureller und den Rhein entlang allen Winden ausgesetzter Lebensraum, von sich aus eine tiefgehende Kraft bezeugt. Eine tiefgehende spezifisch elsässische Kraft also. Der Kaiser hat zu seinem Leidwesen der Gründung von „elsässischen" Sportsligen, von mehr französisch als deutsch ausgerichteten Clubs beiwohnen müssen. Eine solche Haltung wurde durch elsässische Turner öffentlich bekundet, etwa als sie 1878 anlässlich des Festes der französischen Gymnastik in vorahnender und vorhergehender Weise defilierten, „mit einem Trauerzeichen auf ihrem Kostüm", und sich durch das Pariser Publikum unter den Rufen „Vive la France" Beifall spenden ließen. Es handelt sich da um eine Geste des Widerstands, gleich jener, wie sie ein Jahrhundert später die schwarzen amerikanischen Athleten bei den Olympischen Spielen 1968 bekunden werden, indem sie auf dem Podium die Faust erheben; obwohl nicht von gleicher Natur, bezeugt sie gleichen politischen Mut. Dieselbe Demonstration gab es in den Jahren 1940, 1941, 1942 und 1943 - diesmal gegen die Barbarei. Heute könnte man meinen, dies wäre nur selbstverständlich gewesen. Dem ist aber nicht so. Man braucht sich nur die französische Politik in Sachen Sport aus jener Zeit vor Augen halten. Die Demonstration wurde Frankreich gegenüber im Jahr 1949 geliefert, nicht erst, weil dies den elsässischen Fußballern sehr am Herzen lag, sondern wegen des politischen Gebarens, das die Regierung der französischen Republik in der Affäre des Saarlands an den Tag legte. Eine Position, die vom gesamten französischen Fußball massiv unterstützt wurde – also ein Zusammenstehen des Sports gegen kleinliche Politik.

So ist also der elsässische Fußball mit einer einzigartigen politischen Dimension behaftet. Einer für lange Zeit kriegerischen Dimension, weil binational und von Erbfeindschaft gekennzeichnet, dann aber auch kooperativ, pazifistisch, konstruktiv, europäisch ausgerichtet, um den außerordentlichen Herausforderungen gewachsen zu sein, denen sich das Elsass nach 1949 gegenüber gestellt sah.

Auch in rein sportlicher Hinsicht - seiner wahren Daseinsberechtigung, wozu er eigentlich ja da ist – erscheint die Stellung des elsässischen Fußballs einzigartig. Er hat zugleich eine deutsche und eine französische Erfolgsliste zu verbuchen, eine Situation, die ihn eine lange Zeit hindurch in Verlegenheit gebracht hat, deren er sich aber nicht schämen sollte, da die dafür Verantwortlichen (im August 1870 und Juni 1940) anderswo zu suchen sind. Bei der „Coupe de France" ein Sieg (1951), zweimal im Finale (1937 und 1947), zweimal im Halbfinale (1928 und 1948), ein Titel als Vize-Champion von Frankreich (1934/35), als Dritter (1946/47) und dann auch im Viertelfinale der deutschen Meisterschaft 1941/42. Er hat in seinen Reihen deutsche wie französische internationale Sportler. Eberhardt Illmer, Spieler des „Straßburger Fußball Clubs", Otto Fraitzheim, auch er Fußballer des SFC, der mehrere Talente vorzuweisen hat, erhält die Silbermedaille im „Simple Messieurs", im Tennis in der Olympiade von 1908 in London, Jacques Person, Fußballspieler und Athlet im selben Club, wird 1913 Weltmeister im 3x1000 Meter Staffellauf. Für Frankreich - von Alfred Roth 1920 bis Edmond Haan 1951 – kann sich der elsässische Fußball einer schmeichelhaften Gesamtbilanz rühmen: 98 ausgewählte Fußballspiele in der A-Nationalmannschaft, von 1945 bis 1947 als Kapitän der „Tricolores" gewählt, den historischen Torschuss zum 2:2 vom 26. Mai 1945 in Wembley, mannigfache Mitwirkung bei verschiedenen Projekten der FFF, so unter anderem, die Einführung des Profifußballs im Jahr 1932.

Das ist also die Geschichte des elsässischen Fußballs, von jemandem wiedergegeben, der selbst keines seiner Geschehnisse, auch nicht die jüngsten der Jahre 1950, selbst erlebt hat. Wenn die Wiedergabe der Sportsgeschichte an und für sich nur eine Aufstellung von Zahlen verlangt und dabei keine sehr weitgehenden Meinungsverschiedenheiten

gestattet, so möchte ich nur den Wunsch äußern - „von Bensemann zu Bensemann" – vom Pionier der Jahre um 1890, vom Oberschüler ohne präzisere Nationalität als jene eines „Rheinischen Fußballers", nach dessen begeisterter Überzeugung der Fußballsport keine Grenzen kennt - eine Auffassung, die durch die famosen Fußballturniere des ASS in den Jahren um 1950 wieder ins Leben gerufen worden ist - den Wunsch also, dass doch die Tausenden und Abertausenden „Fußballfans", ob nun Spieler, Zuschauer, oder Verantwortliche, die in jener Zeit irgend etwas mit dem elsässischen Fußball zu tun hatten, der „Moral" dieser Arbeit zustimmen, nämlich, dass der elsässische Fußball, mit Ausnahme der tragischen Geschehnisse der Jahre 1940–1945, unentwegt die gleichen Missionen, die gleichen Ideen, die gleichen Werte vertreten hat, gleich welcher Nationalität deren Initiatoren angehörten.

Wenn aber nun diese Verzweigungen der Sportdisziplinen (Turnsport und Leichtathletik) und der Vernetzungen (unter Laien und Konfessionellen), wie sie sich im Fußballsport aufweisen, gar keine elsässische Sonderbarkeit sind, sondern eine weiter ausgedehnte Realität darstellten?

Eine deutsche zweifelsohne: mit all den Clubs, deren Benennung mit den Abkürzungen VfB („Verein für Bewegungsspiele"), VfL („Verein für Leibesübungen") oder TuS („Turn und Sportverein"), Bezeichnungen, die an die Leibesübung und die Gymnastik erinnern oder an die athletischen Sportarten, so mit dem „Tennis" Borussia Berlin zum Beispiel.

Eine französische Realität ist ebenso natürlich, mit zahlreichen entsprechenden Symbolen: dem „Olympique Gymnaste Club" von Nice, einer Größe des französischen Fußballs, dem „Aviron Bayonnais", einem großen mehrsportlichen Club, dem „AJ Auxerre" (Association de la Jeunesse Auxerroise"), dem Club des Jugendvereins von Abbé Deschamps, mit drei französischen Pokalsiegern: „l'En-Avant" von Guingamp, (dessen Name die progressistische Ausrichtung des sozialistischen Sports erkennen lässt), der VGA - „Vie au Grand Air" - von Saint-Maur und dem „Stade Français", zwei Clubs, die immer noch an die Ideen der „Ligue Nationale de l'Education Physique" erinnern, nämlich den Sport „in freier Luft" und zwischen Franzosen auszuüben.

Aber es gibt auch eine italienische und spanische Realität. So erinnern der „Kricket und Fußball Club" von Genua, ein Club des Calcio, sowie der „Atletico" von Madrid, ein großer Club der spanischen Liga, immer noch an die im dritten Jahrtausend stattgefundene Mischung, die den italienischen und den spanischen Fußball am Ende des 19. Jahrhunderts bis zu ihrem endgültigen Zustand gebracht hat.

Sollte in dieser Hinsicht der elsässische Fußball, der doch die gleichen Charakteristiken aufweist, nicht etwa europäisch gewesen sein, schon bevor man davon gesprochen hat? Gewiss ja!

INHALTSVERZEICHNIS

Vorwort 3
Einleitung 4

ERSTER TEIL **1890 – 1900 : DIE ANFÄNGE DES FUSSBALLSPORTS IM ELSASS** 7

KAPITEL 1 **Der Fußball im Elsass zwischen 1890 und 1900 : von englischer zu elsässischer Realität** 9

KAPITEL 2 **Der elsässische Fußballsport um 1890/1900 : eine eigenartige Erscheinung** 19

ZWEITER TEIL **1940 – 1945 : IN DEN WIRREN DER NAZIZEIT** 35

KAPITEL 3 **Im Fußball von Großdeutschland** 37

KAPITEL 4 **Säuberungsaktion 1945 : tadellos, aber trotzdem ein gewisser Komplex...** 67

DRITTER TEIL **DIE NACHKRIEGSZEIT** 79

KAPITEL 5 **1945 : Dramen aller Arten** 81

KAPITEL 6 **EUROPARAT und UEFA : Straßburg, Brennpunkt für europäische Kooperation** 99

SCHLUSSWORT: VON BENSEMANN ZU BENSEMANN... 107

Imprimé sur les presses de l'imprimerie Valblor - Illkirch

30€-ISBN978-2-9527762-1-9
9 782952 776219